Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/journal-etranger_1760_4

JOURNAL ÉTRANGER

Réimpression de l'édition de Paris, 1754-1762. 45 vol. in-12.

JOURNAL ÉTRANGER

TOME VI

année 1760



SLATKINE REPRINTS
GENÈVE
1968

JOURNAL ETRANGER.

JANVIER 1760.

Quæ robora cuique,
Quis color, & quæ sit rebus natura creandis.
Virgil. Georg. II.



A BRUXELLES,
Et se trouve
A PARIS,
Chez Michel Lambert, Imprimeur-Libraire, rue & proche la Comédie Françoise, au Parnasse.

M. DCC. LX.

CONDITIONS.

On souscrit A PARIS, *chez* LAMBERT, *Imprimeur-Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise, au Parnasse.*

Chaque Volume du Journal sera composé de dix Feuilles, & paroîtra exactement le quinze de chaque mois. Le prix de la souscription *des douze Volumes pour l'année sera de* vingt-quatre livres. *les Souscripteurs de Province le recevront, franc de port, pour le même prix, pourvû qu'ils ayent le soin d'affranchir leurs Lettres, & le port de l'argent.*

Chaque Volume se vendra séparément quarante-cinq sols.

PROSPECTUS

DU NOUVEAU *JOURNAL ÉTRANGER.*



L ne s'agit plus aujourd'hui de prouver l'utilité des Journaux : les circonstances exigeroient plutôt qu'on s'élevât contre l'abus qui s'en fait. Mais l'abus ne porte-t-il que sur ce genre d'Ecrits ? ne s'étend-il pas à toutes les productions de l'esprit humain de quelque espéce qu'elles soient? Depuis que les hommes profitent avec plus d'empressement & d'avidité que jamais des moyens que leur fournit l'Imprimerie de répandre ou leurs recherches ou leurs opinions, nos connoissances en sont-elles plus saines & plus utiles ? nos Arts portés à un plus haut dégré de perfection ? nos Loix plus religieusement observées ? nos mœurs, plus pures ? nos actions, plus honnêtes ou plus sublimes ? Jettons un coup d'œil

sur l'état actuel de la République des Lettres : jamais on ne traça plus de moyens, jamais on ne donna moins d'exemples. Les uns, à force de remarques, d'observations & de préceptes, circonscrivent, retrecissent, épouvantent le génie. Esclaves superstitieux de l'autorité, sans regarder ni aux changemens que doit nécessairement produire la mobilité des mœurs & des usages, ni aux ressources inépuisables de la Nature, ils étendent l'empire des (1) Régles à tous les esprits, à toutes les générations ; comme s'il étoit possible de renfermer dans le cercle des définitions, des aphorismes & des exemples tout ce qu'on est en droit d'attendre du mouvement continuel & infiniment varié de la pensée. Les autres, peut-être plus dangereux encore, sans avoir égard aux observations des Sçavans Hommes de tous les lieux & de tous les tems, sans jamais avoir approfondi les raisons dont s'est formée l'autorité, ne reconnoissent point de Loix, renversent les principes, & por-

(1) Il ne faut pas confondre la Régle avec les Régles.

tent dans tous les genres le désordre, le trouble & la confusion; comme si toutes les opérations de l'esprit n'étoient pas soumises à la Régle, ainsi que la Régle l'est toujours à la raison. Ceux-ci, semblables à un Peintre qui, négligeant les Sites riches & avantageux qu'il auroit sous les yeux, ne s'attacheroit qu'à peindre des lointains & des vapeurs, dédaignent les vérités qui les environnent, pour ne nous présenter que les phantômes de leur imagination (1). Ceux-là, lorsqu'il leur est démontré que la Nature, dont les Loix sont immuables & certaines, ne peut cependant être connue qu'à force d'expériences & d'observations, s'imaginent atteindre, saisir & pouvoir enchaîner les contingences morales & politiques.

Que dire de la multitude de ces Abbréviateurs, de ces Commentateurs, de ces Compilateurs qui sem-

(1) N'a-t-on pas vû un homme qui, lorsqu'il a dit des vérités, a fait douter s'il étoit possible d'en dire de plus grandes, & de les dire plus grandement, ne trouver dans le développement de la raison, & dans les vertus sociales, que la dégradation, la honte & le malheur de l'humanité?

blent ne craindre rien tant que de faire usage de la pensée; de cette foule d'Ecrivains enfin, qui pour plaire à ces personnes délicates & dédaigneuses que la mollesse de leurs mœurs rend incapables d'attentions fortes & profondes, que leur inaction fatigue & accable, qui ne vivent pas, mais existent à côté de la vie, ont poussé au plus haut point de perfection l'Art de raisonner sans idées? Au milieu de tant d'Ouvrages multipliés, la plûpart sans objet & sans utilité, quelquefois même à la honte du cœur & de l'esprit humain, comment les Journaux seroient-ils le seul genre de Littérature dont on n'abuseroit pas? Mais leur objet se bornât-il à répandre ce qui se passe dans la République des Lettres, le nombre ne doit-il pas s'en accroître proportionnément à celui des productions, des nouveautés, des événemens littéraires? D'ailleurs ne doit-on pas compter pour beaucoup l'avantage qu'ont les Journaux d'épargner des lectures infinies & inutiles à ce petit nombre de Sages qui méditent en silence des Ouvrages dignes des regards de leur siécle & de l'attention de la postérité, & qui sentent, comme *Pline*,

de quelle conséquence il est de s'exposer, en publiant ses Ecrits, au jugement de l'Univers entier? Au reste ce n'est point à nous à justifier la trop grande multiplication des Ouvrages périodiques; les plaintes que l'on fait à ce sujet n'ont jamais regardé le Journal que nous entreprenons. Son utilité a été sentie & reconnue dès le moment de sa naissance.

Un siécle & demi s'est à peine écoulé depuis que les Sçavans de l'Europe, dédaignant leurs mœurs & leur langue, ne s'occupoient presque que de l'Antiquité dont ils empruntoient le langage, comme le seul qui fût digne & même capable de répandre & leurs Ouvrages & leur réputation (1). On sentit enfin combien il étoit contraire à la dignité de l'esprit humain de subordonner la pensée à la mémoire, &

(1) Je n'excepte pas même l'Italie. La Langue Italienne avoit atteint sa perfection quand *Manuce* ne la jugeoit propre ni à l'Histoire ni à l'Eloquence, ni à la Philosophie. *Pétrarque* & *Bocace* n'avoient pas daigné s'en servir eux-mêmes, lorsqu'ils avoient voulu traiter des matières importantes & relevées.

l'objet aux moyens. On dût être surtout frappé de l'impossibilité qu'il y a de faire passer son ame & ses traits dans la langue d'un Peuple dont les mœurs n'existent plus. On mit à pénétrer & à étendre les ressources de sa propre langue, la meilleure partie du tems qu'on employoit presque tout entier à l'étude des anciennes. Les hommes de génie, à qui seuls il est donné de renverser & d'établir, oserent faire parler dans tous les genres leur langue naturelle; & les Sciences, les Lettres & les Arts dont on avoit cru que les seuls alphabeths de la Grèce & de Rome pussent être dépositaires, furent annoncés & se présenterent sous toutes les formes des différens idiomes de l'Europe. Le génie, l'esprit & le caractère des Peuples se tracerent dès-lors & se peignirent plus particulierement dans leurs Ouvrages, dont la connoissance est devenue l'objet le plus digne de l'attention des Philosophes & des gens de Lettres.

Or est-il une langue plus propre à faire connoître ces Ouvrages que la Langue Françoise? Ce que la Latine obtint des conquêtes de ce Peuple immortel, qui moins jaloux de subjuguer

les hommes que de commander à l'esprit humain, mit ses Loix dans le cœur & son langage dans la bouche de toutes les Nations de la terre, la Langue Françoise ne l'a-t-elle pas obtenu du consentement universel de l'Europe? C'est ainsi qu'avant même qu'*Alexandre* eût introduit la Langue Grecque dans les vastes contrées que lui fit parcourir son ambition, on la vit se répandre dans plusieurs parties de l'Asie & de l'Europe, où les Grecs n'avoient jamais porté la guerre, & que des Princes barbares qui détestoient & les mœurs & la liberté de la Grèce, non-seulement s'empresserent d'apprendre, mais se plurent à parler son langage. Plût au Ciel, qu'en succédant au bonheur des Langues Grecque & Latine, la nôtre eût conservé les mêmes avantages & les mêmes ressources.

Il n'est pas possible de connoître la Langue Grecque, & d'y réfléchir, sans partager l'enthousiasme avec lequel en ont parlé presque tous les Sçavans qui l'ont approfondie.

Elle ne fut pas l'ouvrage des Dieux sans doute; mais elle le fut incontestablement des hommes les plus sensibles, le

plus heureusement organisés qui fussent jamais. On diroit que la Nature à laquelle il semble qu'ils tenoient de plus près, s'étoit offerte à eux par ses côtés les plus frappans & les plus riches; qu'avant d'avoir rien nommé, ils avoient parcouru l'universalité des choses & en avoient saisi les rapports, les différences, l'enchainement, en un mot, toutes les propriétés: tant cette Langue est l'image fidelle de l'action des objets sur les sens, & de l'action de l'ame sur elle-même. Des mots, qui, par le mêlange heureux des élémens qui les composent, forment ou plutôt deviennent des tableaux; qui s'étendent, se nuancent & se ramifient conformément à la nature des sensations ou des idées dont ils sont, je ne dis pas l'instrument, mais la plus vive image; qui de leur aptitude à s'unir & à ne former qu'un corps avec une infinité d'autres mots, obtiennent le double avantage de rapprocher & de multiplier les idées, & de devenir en même tems plus majestueux & plus sonores; qui par la transposition à laquelle ils se prêtent, tantôt procédent comme la raison tranquille, tantôt s'élancent, se troublent

& se désordonnent comme les passions; des systêmes entiers renfermés, si j'ose m'exprimer ainsi, dans leur sein (1); des combinaisons variées à l'infini, d'où résulte une harmonie enchanteresse, mais (2) dont la partie la plus sensible a péri; une marche pleine de mouvemens, dont toutes les propriétés sont connues & toujours heureusement employées; une infinité de formules, qui, semblables à ces Plantes spontanées qu'on voit embellir & vivifier les corps auxquels elles s'attachent, portent le mouvement & la grace dans toutes les parties du discours: tel est le caractère de cette Langue, qui, pour me servir de l'expression de *Lascaris*, est aux Sciences & aux Arts ce que la lumière est aux couleurs, & paroît avoir été formée moins par le besoin & par la convention que par la Nature même.

La plûpart de ces propriétés se retracerent dans la Langue Latine qui dut à la Grecque la plus grande partie de ses mots, & sur-tout l'Art de les ordon-

(1) Voyez le Cratyle de *Platon*.

(2) Les Accens.

ner. Mais ces mots, en passant aux Latins, subirent les altérations que dût nécessairement leur faire éprouver la différence du génie & du caractère des Peuples. Les élémens en furent transposés ou corrompus; les inflexions en devinrent plus dures, & les terminaisons plus sourdes & plus trainantes. Il s'en faut beaucoup qu'on trouve dans la Langue Latine l'abondance, la hardiesse & la mélodie du langage des Grecs; mais ce qu'elle perdit du côté de l'agrément & de la fécondité, elle le gagna peut-être par la pompe & la magnificence de son style, où se réfléchissent encore l'éclat & la majesté de la République Romaine. Cette Langue, après avoir atteint toute sa perfection sous Auguste, dégénéra insensiblement avec l'ame du Peuple qui la parloit; la translation de l'Empire dans la Grèce & l'irruption des Barbares en acheverent la décadence. L'édifice de la Langue tomba, & entraîna dans sa chûte & les Sciences & les Lettres & les Arts & les mœurs & les Loix dont elle étoit dépositaire. Forcés de recourir à ses ruines, les descendans des Maîtres du Monde y puiserent le peu

de mots dont pouvoient avoir besoin des hommes avilis par l'ignorance & par la servitude. Ces mots furent pris comme au hazard, sans choix & sans réflexion ; l'énergie en fut retrecie & même souvent dénaturée : il étoit impossible que des esclaves ignorans pénétrassent & saisissent le sens qu'y avoient attaché des ames instruites & libres. Enfin cette analogie précieuse qu'on voit regner dans les Langues Grecque & Latine, & qui répond si fidellement à la chaîne des connoissances humaines, fut déchirée & mise en piéces. De-là l'indigence, la foiblesse, l'imperfection, en un mot, l'air de délabrement & de ruine que nous sommes forcés de déplorer encore dans les Langues qui se sont formées de la Latine.

Des trois Idiomes (1) dont elle fut la source commune, l'Italien arriva le plutôt à la perfection dont il étoit sus-

(1) Je ne parle point de la Langue Provençale qui fut, sans contredit, l'aînée des Langues *Romances*, & à laquelle toutes les autres sont redevables du méchanisme & des procédés de leur versification.

ceptible. Vers le commencement du dixiéme siécle, les principales Villes de l'Italie ayant secoué le joug de l'autorité, & s'étant érigées en Républiques populaires, l'Italie se vit en proie à des dissentions intestines qui lui furent encore plus funestes que le fer des Barbares qui l'avoient subjuguée. Cependant la Langue d'un Peuple ardent, libre, séditieux, & dont tous les membres pouvoient élever la voix, dût nécessairement s'animer & s'étendre. La Langue Provençale, la première dont l'urbanité ait fait usage depuis l'extinction de la Langue Romaine, lui fournit de nouvelles richesses qui s'accrurent encore par le séjour que les Florentins firent en France, lorsqu'après la déroute de Monte-aperti, ils se virent forcés de venir y chercher un asyle. Mais l'Italien n'avoit encore fait parler que ses besoins & ses passions : un homme s'éleva qui entreprit d'ennoblir & de fixer le langage de sa Patrie. Le *Dante* écrivit ce Poëme célèbre, dont les endroits sublimes n'ont été égalés par aucun Poëte de l'Italie : mais son style trop figuré, souvent même sauvage, modélé, dit *Gravina*,

sur le stylé des Prophêtes bien plus que sur celui des Grecs & des Latins, étoit trop éloigné du génie & des mœurs de sa Nation ; le Dante fut universellement admiré, personne ne l'imita. *Pétrarque* fut plus heureux : ce grand homme de qui un sçavant Italien a dit, qu'il sembloit n'avoir choisi & ordonné ses mots que d'après le consentement universel de l'Italie, déploya dans ses sonnets & ses chansons toute la grace, l'élégance & l'harmonie dont sa langue étoit susceptible ; il en fixa la Poësie lyrique dont il fut & l'Auteur & le modéle. *Bocace*, presque dans le même tems, fit & régla pour jamais la destinée de la Prose. Heureuse la Langue Italienne, si à l'exemple du Dante, ces grands Hommes l'avoient appliquée à des sujets plus grands, plus élevés, plus étendus, plus dignes de leur génie !

Lorsque les Grecs à qui il étoit réservé d'éclairer deux fois l'Europe, vinrent après la prise de Constantinople chercher un asyle en Italie, les Lettres que Pétrarque avoit osé ranimer, mais dont la lumière encore trop foible n'avoit pû percer les ombres de la Barbarie, les Lettres reprirent tout-à-

coup leur ancienne splendeur. L'Italie produisit à la fois une foule de sçavans Hommes, qui peu contents de s'être mis à portée de connoître les modéles qu'on venoit de leur proposer, oserent se mesurer avec eux. Mais l'Italien se passionna si fort pour les Langues anciennes, qu'il parut oublier & vouloir en quelque sorte abandonner la sienne propre. Quelques Lettrés même allerent jusqu'à avancer qu'il n'étoit permis d'employer la Langue vulgaire qu'à ceux qui n'étoient point en état de manier la Grecque ou la Latine. Les stances admirables du sçavant *Politien* ne détruisirent point cette opinion : ses vers furent regardés comme le badinage d'un homme d'esprit, qui, par complaisance ou par politique, avoit bien voulu se prêter un moment à l'ignorance du Peuple. Le *Bembe* vint qui abolit pour jamais un préjugé si funeste à la gloire de la Langue Italienne. Après avoir étudié long-tems les Langues Grecque & Latine, le Bembe réfléchit profondément sur la sienne. Il remonta jusqu'à son origine ; il voulut sur-tout en pénétrer la partie grammaticale jusqu'alors inconnue & négligée ; il parvint à

la démêler, & la réduisit en Art. Il doit en être des Langues comme des mœurs dont elles sont la première expression : lorsqu'elles ont acquis toute la pureté, toute la perfection dont elles sont susceptibles, il faut les fixer par des Loix. C'est d'après l'examen profond des Ouvrages de Pétrarque & de Bocace, que le Bembe établit des principes & des régles. Ce n'est pas que les progrès qu'avoit faits depuis ce tems-là l'esprit humain, n'eussent donné naissance à une infinité de termes nouveaux ; mais tels que ces ruisseaux qu'on voit se confondre avec les fleuves dont ils augmentent la surface, la profondeur & le mouvement, ces mots s'unirent ou plutôt s'assimilerent au corps de la Langue, & l'enrichirent sans en altérer la substance & le caractère.

La Langue Italienne a conservé presque tous les procédés, toutes les couleurs, en un mot, toutes les libertés des Langues Grecque & Latine. Elle trouble & rompt à son gré l'ordre grammatical & naturel, pour y substituer l'ordre *musical*, je veux dire, ce désordre harmonieux de paroles à qui seul il appartient de rendre les Langues sus-

ceptibles de ces figures hardies, impétueuses & robustes, qui semblent moins naître de l'Art que de la vivacité du sentiment & de la véhémence des passions.

Abondante, riche, variée, propre à toutes les sortes de style, la Langue Italienne se porte plus souvent & plus volontiers vers la tendresse & vers la douceur. La fréquence des voyelles dont elle est composée, & par lesquelles sont terminés tous ses mots, semble la rendre trop uniforme. Mais les inflexions extrêmement variées que les mêmes élémens y subissent, font disparoître entierement cette uniformité, elle est tout au plus sensible à l'œil ; l'oreille ne la soupçonne même pas ; ou, si l'on veut, c'est uniformité ; mais ce n'est point monotonie. Elle tire au contraire de la *quantité* de ses syllabes, infiniment plus vague que celle du Grec & du Latin, mais beaucoup plus ressentie que celle de l'Espagnol & du François, des mouvemens variés, soutenus & cadencés. Mais ce que cette Langue a de plus propre ou plutôt d'exclusif, c'est que, quoiqu'elle ait son caractère, elle se prête à celui de

toutes les Langues, qu'elle en prend & la forme & les couleurs, sans violence & même sans contrainte.

La Langue Latine nâquit de la Grecque ; l'Italienne sortit des débris de la Latine ; l'Espagnole & la Françoise furent l'ouvrage des victoires & des conquêtes du Peuple Romain.

Des altérations différentes que subit en Espagne la Langue Latine, d'abord en passant sur les levres de l'Espagnol, ensuite par l'invasion des Visigoths & des Vandales, & successivement par le long empire qu'exercerent sur cette partie de l'Europe les Maures & les Arabes, sortit cet idiome, qui, comme l'Italien, perdit le plus précieux caractère de son origine, je veux dire, l'analogie, mais dont la noblesse & l'élévation prouvent au moins que la longue servitude sous laquelle l'Espagnol avoit gémi, n'avoit point atteint son ame. Cette Langue dont le poids & la gravité, dit *Bentivoglio*, semblent porter plus avant dans l'esprit les choses qu'elle exprime ; qui, par sa marche lente & majestueuse, fait souvenir de ces chants spondaïques que Platon vouloit qui fussent exclusivement

consacrés au culte des Dieux, s'éleva au plus haut dégré de sa perfection, quand l'Espagne atteignit le plus haut point de sa gloire. Il lui manque peut-être d'avoir été maniée par des hommes dont la connoissance profonde & réfléchie de l'Antiquité eût pû former le goût, & surtout reprimer l'imagination. Mais comment la lecture & la réflexion auroient-elles fait sur eux ce que l'exemple, la société, la nécessité même d'écrire en Latin, ne purent faire sur *Seneque*, *Lucain*, *Martial*, que leur façon de penser & de s'exprimer distingue si fort de tous les Auteurs Latins, & dont les beautés & les défauts, ou plutôt les excès, se sont constamment reproduits dans les ouvrages de leurs compatriotes ? La Langue Espagnole se prête aux inversions : mais elle les employe avec beaucoup plus de sobriété & de modération que l'Italienne. La *densité* de ses mots l'y rend infiniment moins propre ; d'ailleurs ses syllabes composées souvent de trois, quelquefois même de quatre élémens, ont tant de résonnance, qu'elle reste toujours nombreuse, lors même qu'elle s'assujettit le plus à l'ordre naturel & gram-

matical. Du reste, c'est à leur méchanisme que les Langues Italienne & Espagnole ont dû l'avantage d'être fixées plutôt que la Françoise. Toutes les Langues des Peuples polis & cultivés tendent à l'euphonie, c'est-à-dire, à la prononciation la plus douce & la plus agréable qui puisse convenir à leur caractère. C'est la partie dont elles sont le plus jalouses; les étymologies, les rapports, le sens même y ont été souvent sacrifiés. Or des Langues dont les élémens sont tous prononcés & sonores, ont dû faire sentir tout d'un coup à l'oreille, à qui seule il appartient de juger de la perfection extérieure du langage, tous les rapports, toute l'harmonie, en un mot, tout l'effet dont elles étoient susceptibles.

Je n'entrerai point ici dans le détail des mutations & des vicissitudes que subit la Langue Latine en se répandant dans les Gaules, où elle perdit comme en Italie & en Espagne tous ses rapports, soit harmoniques, soit philosophiques; je n'en dirai que ce qui pourra servir à faire connoître une partie du caractère exterieur & sensible de notre Langue. Premierement, en

remplaçant par un élément muet la dernière syllabe des mots latins, à laquelle les Italiens & les Espagnols avoient substitué un élément vocal, nous détruisimes la variété des terminaisons propres à désigner les genres dans les substances, & les personnes dans les verbes. Ce procédé entraina la nécessité des pronoms, il dénatura en même tems & détruisit les rapports de la pénultiéme syllabe dont le mouvement (1) animoit, si j'ose m'exprimer ainsi, le corps du mot; d'où notre Langue devint tout à la fois sourde & languissante. Secondement, le penchant que j'ai déja dit que toutes les Langues ont vers l'euphonie, dut insensiblement abolir la prononciation des terminaisons latines que nous avions adoptées. Ces terminaisons dures & choquantes l'étoient infiniment moins pour les Latins; ils en étoient dédommagés par l'harmonie qui résultoit de la valeur fixe, déterminée & invariable des syl-

(1) Prononcez *pérfidè* en Latin & *perfide* en François: le même mot sera plein de mouvement & d'action dans une Langue, & se traînera dans l'autre.

labes dont leurs mots étoient composés, & dans laquelle ils avoient fait consister, à l'exemple des Grecs, la perfection de leur langage. Mais cette harmonie étoit devenue absolument étrangère à notre Langue; de sorte que blessée par des terminaisons dont rien ne rachetoit la sécheresse & la dureté, l'oreille, ce sens dédaigneux & superbe, en proscrivit la prononciation. De-là la différence qui se trouve entre la manière dont notre Langue est écrite, & celle dont elle est prononcée: de-là encore l'uniformité, ou plutôt la monotonie de la plûpart de nos désinences. Une discussion plus profonde sur le matériel de la Langue m'éloigneroit trop de mon objet: je me bornerai à quelques observations.

Pendant que l'Italie se montroit la rivale d'Athènes & de Rome, les Lettres ne jettoient encore qu'une foible lueur en France. D'ailleurs les Politien, les Sannazar, les Bembe, les La Casa ne dédaignoient pas de se servir de leur Langue naturelle, tandis que ceux des François qui cultivoient les Lettres ne jugeoient pas la leur digne de porter leurs idées. Notre Langue n'étoit en-

core que familière, badine & naïve, lorsque *Ronsard* essaya de l'élever, de l'ennoblir & de l'étendre, en y transportant les formes des langages Grec & Latin. Ce Poëte eut d'abord les plus grands succès, & même la plus grande réputation: mais il les dut uniquement aux Sçavans de sa Nation qui ne voyoient & ne sentoient dans sa Poësie que les rapports qu'elle avoit avec la Poësie des Langues anciennes, dont le caractère leur étoit bien plus connu que celui de leur propre Langue. Ronsard avoit du génie, de l'enthousiasme & l'ame véritablement poëtique; il ne lui manqua que d'avoir senti la sorte d'harmonie qui convenoit à sa Langue. Il ne vit pas que la fréquence de nos terminaisons muettes n'admettoit ni les diminutifs, ni la composition des mots; que la nécessité d'employer les pronoms ne permettoit guères de rompre l'ordre grammatical, sans porter le trouble dans le sens; que ces formes hardies & singulières qui donnent tant de force, d'élévation & de fierté aux Langues Grecque & Latine, faisoient grimacer la sienne; qu'en un mot, chaque idiome a sa Grammaire, sa Rhétorique & sa Poëtique.

poëtique. *Ronsard* fut oublié, & la Langue ne cherchoit qu'à se délivrer de la violence que ce Poëte & ses imitateurs lui avoient faite ; elle tendoit uniquement à l'ordre, à la clarté ; elle y sacrifioit les plus puissantes ressources de l'élocution ; elle abandonnoit sans regret aux Langues étrangères l'avantage de peindre les passions, elle n'ambitionnoit que la gloire de devenir la Langue du raisonnement. Pendant que nos voisins ne mesuroient la perfection de leur Poësie que sur l'étendue de l'espace qui la séparoit du discours ordinaire, la nôtre s'élevoit à peine au-dessus de la Prose, & n'en différoit essentiellement que par le son & par le mètre, c'est-à-dire, par l'uniformité des repos & des désinences (1). Après tout, ces tems n'étoient plus, où la Poësie dictoit les Loix, régloit les mœurs & faisoit détester les Tyrans ; elle avoit perdu le droit de faire descendre les Dieux

(1) Il ne s'agit point ici de la *Poësie d'Images* (on ne nous la conteste pas), mais de la *Poësie de Stile*, comparée à celle des Anciens & de nos voisins.

sur la terre, & de leur égaler les hommes. L'éloquence, autrefois maîtresse des Loix, maîtresse même du sort des Républiques, n'avoit plus besoin des traits vigoureux & terribles dont Démosthène & Cicéron l'avoient armée ; les passions avoient perdu leur plus grand ressort ; les principales sources du merveilleux étoient taries. A la Philosophie ancienne, qui n'envisageoit les êtres que relativement à l'homme, succédoit une Philosophie, qui fondée sur l'observation & sur l'expérience, ne considéroit les choses que dans le rapport qu'elles ont avec l'Univers. *Descartes* enseigna l'Art de la pensée & du doute. Les hommes, que jusqu'alors rien ne séparoit tant de la vérité que leurs propres connoissances, s'interrogerent sur leurs opinions : ils voulurent connoître l'origine, la chaîne & l'ordre de leurs idées ; l'exercice de l'entendement & de la réflexion détruisoit de jour en jour & les objets & la puissance de l'imagination, à qui l'ignorance & l'erreur donnent tant de force & d'empire. Faut-il être surpris qu'une Langue claire, nette, méthodique qui procéde comme la pensée &

l'observation, que la Langue Françoise, en un mot, soit devenue la Langue dominante de l'Europe.

Pendant que nous donnions à nos Ouvrages l'ordre, la méthode, la clarté, la précision & l'élégance qui caractérisent notre Langue ; celle des Anglois s'étendoit & s'enrichissoit plus encore qu'elle ne se formoit. Ce Peuple que la Nature, en lui refusant les talens agréables, semble punir d'avoir osé la regarder & la connoître, tient peu de compte de la perfection extérieure du langage. Plus occupé des choses que de la façon de les rendre, il n'envisage les mots que relativement au besoin qu'il en a pour exprimer sa pensée, & non relativement à l'effet que leur arrangement & leurs rapports peuvent produire. Tout terme, soit Latin, soit François, soit Italien, qui paroît à l'Anglois le plus propre à rendre son idée, est acquis à sa Langue qui l'admet sur le champ, sans même se soucier de le fléchir par des terminaisons qui lui soient analogues. (1) Je n'ai garde d'entreprendre de

(1) Ceci me fait souvenir de ce que *Pic de la Mirandole* écrivoit à son ami *Barbaro*. Ce

définir les propriétés & les formes d'une Langue, dont le caractère est de se plier au caractère, aux besoins, aux caprices de chaque Ecrivain.

On l'a déja dit, & je le répete : Toutes les Langues des Peuples non encore civilisés ont été poëtiques. Premierement des hommes dont les passions étoient entières & libres, & qui n'avoient d'autre exercice que celui des sens & de l'imagination, durent transporter à tout ce qui les environnoit les sentimens qu'ils éprouvoient eux-mêmes (2). Secondement, la sensation que faisoient sur eux les

n'est point, disoit-il, dans les jardins délicieux des Muses qu'un Philosophe doit cueillir ses expressions : c'est dans le puits ténébreux & profond, où Héraclite a dit que la vérité étoit cachée, qu'il doit les chercher & les prendre. Si Pithagore avoit pû vivre, sans avoir besoin de nourriture, il se seroit abstenu même de légumes ; s'il avoit pû se faire entendre, sans le secours des paroles, il n'auroit pas même parlé : tant il étoit éloigné de polir & d'orner le langage.

(2) Les Sauvages de l'Amérique disent, lorsqu'il tonne : que *le Ciel frémit* ; que *les*

météores effrayans, & les divers phénomènes dont leurs sens étoient frappés, & dont la cause leur étoit inconnue, dût leur arracher ces expressions vives, fortes & sublimes qui font le caractère de la grande Poësie, & que la Poësie ne doit qu'à l'étonnement, à la surprise, à l'ignorance. Enfin le langage de ces hommes incultes qui dût, comme le geste, désigner l'objet des affections, avant que de désigner les affections mêmes, dût en même tems être tumultueux & désordonné comme les mouvemens de leur ame.

La Langue Allemande, dont la substance a souffert peu d'altérations, qui n'a presque rien emprunté des Langues des anciens Peuples polis de l'Europe, & que très-peu d'Ecrivains, parmi les Sçavans qu'a produits & que produit encore cette Nation, ont cultivée, renferme les expressions les plus sublimes, les formes les plus poëtiques; & la

arbres pleurent, lorsqu'ils transpirent; que *le feu est un animal furieux qui s'attache au bois, le dévore & s'en nourrit.*

transposition lui est naturelle (3). Observons que les inversions ne commencent à y être moins en usage, que depuis qu'elle est maniée par ceux des sçavans Hommes de cette Nation qui ont cultivé la Philosophie & notre Langue. Du reste, la Langue Allemande est extrêmement riche: son abondance même exclut les équivoques & les plaisanteries dont les (4) *Homonymes*

(3) Je pourrois encore faire observer, pourquoi les Peuples de l'Antiquité qui cultiverent la Philosophie, comme les Grecs & les Latins, conserverent la transposition; combien elle étoit convenable & même nécessaire à des Peuples Républicains & sensibles; les moyens que fournissoient leurs Langues pour empêcher que les inversions ne portassent le trouble dans le sens; comment enfin le style des Philosophes & des Orateurs mêmes, quand ils ne s'adressoient plus à l'imagination, se rapprochoit de l'ordre que nous appellons naturel & grammatical. Mais ces détails seroient infinis, & d'ailleurs je les ai réservés pour un autre Ouvrage.

(4) On sçait que les *Synonymes* sont des mots différens, qui désignent une chose à-peu-près la même, & que les *Homonymes* sont les mêmes mots dont on se sert pour désigner des choses d'une nature très-différente, comme *sens*, *sens*, &c.

sont dans la nôtre une source si féconde. Sa *quantité* plus ressentie encore que celle de l'Italienne, sans cependant être fixe & déterminée comme celle de la Grecque & de la Latine, rend le méchanisme de sa versification incertain & par-là plus difficile. Elle ne sçait point peindre les ridicules, mais l'Allemand doit-il se plaindre de cette indigence? Si jamais il parvient à rendre sa Langue propre à les représenter aussi heureusement que nous, bien-tôt ils lui paroîtront plus redoutables que les vices.

Après avoir tracé le caractère des Langues, & les raisons qui m'ont paru avoir le plus contribué à rendre la nôtre propre à devenir l'organe commun ou l'interprête de l'Europe sçavante, il me reste à présenter le plan du *Nouveau Journal Etranger.*

Si la lecture des Voyages, si la simple description des coutumes, des mœurs & des habillemens des Nations Etrangères, a tant d'attraits pour la plûpart des hommes, quel doit être le prix d'un Ouvrage destiné à faire connoître le tour d'esprit, l'état, la nature, le dégré des connoissances, &

les mœurs intérieures (1) des Nations sçavantes de l'Europe! Les habiles gens, parmi les Grecs, passoient une grande partie de leur vie à voyager dans les Pays Etrangers, pour y puiser les connoissances dont ils venoient ensuite enrichir leur Patrie: nous n'avons plus besoin de nous expatrier pour obtenir les mêmes avantages.

Nous sommes bien éloignés sans doute d'attacher au nom d'*Etranger*, l'idée insultante qu'y attachoient les Grecs. Déclarons-le une fois pour toutes, comme ont fait nos Prédécesseurs: nous regardons tous les gens de Lettres, sans aucune distinction (*Tros*, *Rutulusve fuat*,) comme Citoyens d'une seule & même République, dont tous les membres sont égaux, & où il n'est permis à personne d'affecter la tyrannie. Aussi nous garderons-nous bien de soumet-

(1) Les Grecs avoient deux mots pour désigner les *Mœurs* & la propriété des Mœurs, ΕΘΟΣ & ΗΘΟΣ. Par le dernier mot, ils désignoient l'aptitude, le penchant: par le premier, l'expression ou l'effet de ce penchant.

tre à notre meſure les Productions étrangères. Dans la ridicule diſpute ſur les Anciens & les Modernes, les Partiſans de l'Antiquité demandoient avec raiſon, qu'avant de juger Homère, on ſe tranſportât dans les tems dont ce Poëte peint les mœurs & les perſonnages. Nous devons à tout ce qui eſt Etranger la même juſtice. Il faut nous mettre au point de vûe où ils ſont, pour juger de la manière dont ils voyent. Peut-on, par exemple, trouver étrange que l'élocution d'un Peuple infiniment plus ſenſible que nous, ſoit plus vive & plus paſſionnée que la nôtre? La première qualité du ſtyle ne conſiſte-t-elle pas dans la proportion entre l'expreſſion & la penſée? Les ames lentes & froides, chez tous les Peuples du Monde, ſeroient également fondées à tourner en ridicule le langage de leurs Poëtes. Nous ſerons donc toujours en garde contre cet eſprit national qui veut tout ramener à notre goût; & fort réſervés ſur la Critique, nous ne nous permettrons guères que celle des faits.

Nous éviterons par conſéquent de porter ſur les Productions étrangères, de ces jugemens hazardés qui ont déja

décrédité le Journal. Nous jugerons peu, parce que nous croyons, comme on l'a dit avant nous, que le devoir d'un Journaliſte eſt principalement de mettre les Lecteurs éclairés en état de juger eux-mêmes ſur ſon rapport; & parce que nos jugemens, quelque meſurés qu'ils puiſſent être, conſervent toujours une teinture des préjugés nationaux, dont nous cherchons à nous défendre. Nous blâmerons rarement, & preſque jamais ni directement, ni abſolument, pour ne pas nous attirer des reproches qui pourroient ſouvent être injuſtes, mais qui nous engageroient, malgré nous, dans des conteſtations perſonnelles dont nous voulons nous préſerver. Nous louerons plus volontiers ſans doute, mais encore très-ſobrement, perſuadés que ſi la louange eſt la monnoie qui coûte le moins, elle augmente beaucoup de prix quand elle eſt diſpenſée à propos, & avec autant d'œconomie que d'intelligence.

Nous n'avons rien à ajoûter à la manière dont nos Prédéceſſeurs ont enviſagé ce Journal; nous ne pouvons qu'adopter les vûes que la plûpart ont propoſées. Mais ſans nous aſſujettir à leurs

procédés, l'idée qu'ils ont tous donnée du Journal, & qu'ils auroient remplie ſans doute, comme ils en étoient bien capables, s'ils avoient eu tous les ſecours qu'ils s'étoient promis, nous eſpérons la réaliſer.

Des trois différentes formes ſous leſquelles a paru ce Journal, après de mûres réflexions, nous avons préféré la dernière comme la plus ſimple & la plus commode. Il ſera donc diviſé par Langues, & dans l'arrangement des matières, nous ſuivrons l'ordre établi pour les facultés. Nos Articles ſeront diviſés en *Traductions*, en *Analyſes* ou *Extraits*, & en *Notices*.

Les Textes que nous traduirons ſeront repréſentés avec toute la fidélité poſſible. On s'appliquera beaucoup moins a faire paſſer dans ces verſions l'élégance & le coloris de notre Langue, qu'à les rendre exactes, préciſes, & tranſparentes en quelque ſorte. L'objet de notre Journal eſt ſur-tout de faire appercevoir dans les Ecrits dont il s'agit, le tour d'eſprit, le caractère des Auteurs, & s'il ſe peut, juſqu'au génie national. Dans nos Analyſes ou nos Extraits, nous approfondirons & nous

diſcuterons toutes les parties de l'Ouvrage, ſans cependant en détruire, du moins autant qu'il dépendra de nous, l'organiſation & l'enſemble.

Mais comme il n'eſt guères poſſible d'extraire ou d'analyſer toutes les Productions Littéraires, nous ferons un grand uſage des Notices, en nous attachant ſur toutes choſes à y faire entrer les traits caractériſtiques des Ouvrages que nous voudrons faire connoître.

Lorſqu'il s'agira d'un ſujet dèja traité par nos Ecrivains, on aura ſoin d'obſerver & de faire ſentir les rapports ou les différences qui pourront ſe trouver dans la manière dont chacun des Nationaux aura vû & préſenté la même choſe. Notre attention, à cet égard, s'étendra à tous les objets qu'embraſſe la Littérature, & ce ne ſera point la partie de notre Journal la moins philoſophique ni la moins piquante.

Quant aux diſputes Littéraires, nous chercherons toujours à remonter à la ſource, & nous employerons tous nos ſoins pour faire exactement connoître la nature, l'état & les procédés de la conteſtation.

Lorſque nous ne pourrons point

nous procurer assez promptement les Ouvrages dont la connoissance nous paroîtra devoir intéresser nos Lecteurs, nous aurons recours aux différens Journaux de l'Europe, & nous en composerons la Notice, d'après les Extraits qu'ils nous fourniront. Les Auteurs estimables de la Bibliothéque Italique ont souvent usé de cette ressource que nous employerons rarement.

En tenant le compte le plus exact qu'il nous sera possible des Productions étrangères qui seront consignées dans nos Registres, nous ne négligerons point de faire connoître les bons Ecrivains, & les Hommes célèbres de chaque Nation. Nous invitons pour cet effet nos voisins, & tous ceux qui s'intéressent à la gloire des Lettres, à nous faire parvenir des Mémoires, & tout ce qui pourra nous servir à faire l'éloge historique des Citoyens illustres qui seront enlevés à la République des Lettres. Si l'on veut même nous envoyer leurs portraits, nous les ferons graver pour les mettre à la tête de leur éloge. Nous joindrons de cette manière aux traits durables dont leur ame se sera peinte dans leurs Ecrits, l'image de ceux que

la mort efface : car enfin rien ne devroit périr des grands Hommes, & nous devons à la Postérité, à nous-mêmes, de conserver d'eux tout ce qu'il est possible d'arracher à la puissance du tems.

Nous ne ferons point imprimer de chansons ; mais nous parlerons des Arts, des Arts dont tout l'effet se borne chez le vulgaire à quelques sensations agréables, mais que le Philosophe envisage comme les conservateurs de l'urbanité, comme les anneaux les plus précieux de la chaîne politique, comme l'expression la plus sûre de la félicité des Peuples.

Le Lecteur se sera sans doute apperçu, que depuis qu'il s'agit du Journal, & que j'en expose le plan, j'en parle comme d'un Ouvrage dont plusieurs personnes s'occuperont. J'avoue que me trouvant déja presqu'entierement absorbé par le seul travail qu'exige l'établissement des Correspondances, il ne m'eut pas été possible de suffire à la multiplicité des objets qu'embrasse cet Ouvrage, si je n'avois heureusement trouvé des Coopérateurs, tels que je pouvois les desirer. M. *de Montucla* qui, indépendamment des con-

noissances solides, étendues & profondes dont il vient de donner des preuves dans son excellente Histoire des Mathématiques, posséde un très-grand nombre de Langues ; M. *de Querlon*, bien connu dans la République des Lettres par la délicatesse de son goût, par l'élégance de son style, & par sa bonne critique ; M. *Suard* qui, à un goût exquis & éclairé pour les Lettres, joint une connoissance peu commune de la Littérature Angloise ; M. *Baer*, moins estimable encore par la profondeur de son érudition, que par le talent qu'il a de l'appliquer à des vûes grandes & philosophiques. ; M. *Staunton*, jeune Anglois, qui après avoir passé huit ans à Paris, & s'y être enrichi de notre Littérature, de retour aujourd'hui dans sa Patrie, s'est chargé de nous en communiquer à son tour toutes les richesses. Voilà ceux qui partageront mon travail.

Je ne nommerai point ici tous les Sçavans & les gens de Lettres, tant nationaux qu'étrangers, qui ont bien voulu me faire espérer qu'ils nous communiqueroient tout ce qu'ils croiroient être propre à rendre notre Journal intéressant. Mais je ne puis, sans me rendre coupable

de la plus grande ingratitude, me dispenser de désigner M. *Tscharner* de Berne, Auteur de la belle Traduction des Odes du célèbre M. Haller, ainsi que de beaucoup d'autres Ouvrages que nous nous empresserons de faire connoître, & M. *Schmidt*, compatriote de M. Tscharner, & Correspondant de l'Académie des Belles-Lettres, où à l'âge de vingt-deux ans, il a remporté trois Prix de suite ; & qui ne cesse de me prouver en particulier, que l'absence n'a rien diminué de l'étroite amitié qui nous unissoit pendant tout le séjour qu'il a fait à Paris.





JOURNAL ETRANGER.

ANGLETERRE.

I.

THE ORPHAN OF CHINA, *a Tragedy as it is perform'd at the Theatre-Royal in Drury-Lane. 2d Edit. London* 1759. » L'Orphelin de la » Chine, Tragédie représentée à » Londres sur le Théatre de Drury- » Lane. Londres. 1759. *in*-8°. »

M. *de Voltaire* a le sort de tous les Grands Hommes; entouré d'ennemis dans sa Patrie, il trouve des imitateurs dans toute l'Europe. Nos voisins, plus touchés des grands traits qui brillent dans

ses Ouvrages que des défauts qui les déparent, ne cherchent qu'à enrichir leur Littérature & à s'approprier des beautés étrangères. Le plaisir malin de critiquer perd de ses attraits, à mesure que l'on s'éloigne de celui qui en est l'objet. Les Tragédies de ce grand Poëte, si constamment applaudies sur nos Théâtres, ont été pour la plûpart traduites dans toutes les Langues & transportées sur tous les Théâtres de l'Europe. Quelques-unes, quoique dépouillées de ce coloris séduisant qui périt toujours dans le passage d'un idiome à l'autre, ont plus d'une fois arraché des applaudissemens & des larmes au Peuple du Monde le moins disposé à nous prodiguer ses suffrages.

La Tragédie Angloise que nous annonçons, n'est pas une traduction de notre *Orphelin de la Chine;* elle n'en est qu'une imitation. L'Auteur a senti que la Piéce de M. *de Voltaire* étoit trop simple pour le Théâtre Anglois, & il a cru que l'Amour de *Gengis-Kan* étoit un moyen trop petit pour la grandeur du sujet. Il a donc substitué une autre intrigue à celle de notre Poëte; mais en s'écartant de son plan, il s'est emparé de presque toutes les beautés de

détail qui ont fait le succès de la Tragédie Françoise, & qui ont vraisemblablement déterminé aussi celui de l'*Orphelin* Anglois.

L'Auteur de cette Piéce est M. *Murphy*, déja connu par quelques Ouvrages Dramatiques, Auteur d'un Journal, & Acteur au Théatre de Drury-Lane. Ce n'est pas le seul Comédien Anglois qui soit homme de Lettres : on connoît les noms de *Cibber*, de *Garrick* & de quelques autres. Comme l'état de Comédien en Angleterre n'est pas séparé desautres (ou l'est beaucoup moins), par cette distinction barbare qui épouvante les ames fortes & les éloigne de cette carrière, & qui retrecit l'esprit & tue le germe des talens dans ceux qui y sont entrés, il n'est pas rare de voir dans les Comédiens de cette Nation des mœurs, des lumières, du goût, du génie.

M. *Murphy* a fait imprimer à la fin de sa Tragédie une Lettre adressée à M. *de Voltaire*, dans laquelle il critique avec assez d'adresse & avec beaucoup d'honnêteté le plan de ce grand Poëte, pour justifier les changemens qu'il y a faits. Nous donnerons la traduction de cette

Lettre après avoir donné l'Extrait de la Tragédie.

Il est inutile de rappeller ici la Tragédie Chinoise qui a servi de modéle à M. *de Voltaire* & à M. *Murphy* : on en connoît la traduction faite par le P. *Bremare*, & insérée dans le Recueil du P. *Duhalde*. Nous nous contenterons de remarquer, que nos deux Auteurs n'y ont puisé que le sujet de leur Tragédie, comme ils l'eussent trouvée dans l'Histoire de la Chine. La Piéce Chinoise n'est qu'un Roman mis en action, dont les incidens divers sont réduits en Scènes qui n'ont aucune liaison entre elles. Le fond du Roman est intéressant, mais la forme en est barbare; & ce qui forme proprement l'Art Dramatique ne s'y apperçoit même pas. Le méchanisme artificiel des Scènes, le développement des caractères & des passions, la progression graduée de l'action & de l'intérêt, rien de tout cela n'a été senti par l'Auteur. C'est un Roman dialogué dont l'action dure environ vingt ans, & qui, dans la conduite, manque de vraisemblance, considéré même comme Roman. Ceux qui ont pris dans cette Tragédie une grande opinion

au génie des Chinois pour l'Art Dramatique, ont d'étranges idées du but & de la nature de cet art sublime. C'est une belle chose que d'avoir imaginé de représenter sur les Théâtres les actions des hommes, mais c'est le premier pas qu'on a dû faire. Les Chinois l'ont fait, & ils en sont restés là, comme dans presque toutes les Sciences. Il semble que les semences de tous les Arts, jettées dans cette Nation par des mains étrangères, n'ayent trouvé qu'une terre ingrate & aride, où ils ont pris racine, mais où ils n'ont point poussé de rameaux: cette observation est une des plus fortes preuves morales du systême sçavant & hardi de M. *de Guignes* sur l'origine de ce Peuple.

M. *de Voltaire* a pris l'action de sa Tragédie dans le commencement du Drame Chinois, dont M. *Murphy* a préféré le catastrophe pour son sujet. Dans la Tragédie Françoise, il est question de dérober l'Orphelin aux recherches de l'Usurpateur: dans la Tragédie Angloise, l'Orphelin, après avoir été caché & inconnu à lui-même pendant vingt ans, revient pour venger son pays & reprendre sa Couronne. Les personnages

de cette Piéce sont: *Timurkan*, Empereur des Tartares; *Octar*, son Général; *Zamti*, Mandarin; *Etan*, élevé comme son fils; *Hamet*, jeune Captif; *Morat*, ami de *Zamti*; *Mirvan*, Chinois au service du Tartare; *Orasming*, & *Zimventi*, deux Conspirateurs; *Mandane*, femme de *Zamti*.

Le premier Acte commence de même que dans l'Orphelin de M. *de Voltaire*: *Mandane* déplore avec *Mirvan* les malheurs qui désolent son pays & ceux qui menacent encore sa famille. L'arrivée de *Timurkan* porte la terreur dans son ame; elle tremble pour son époux & pour son fils. *Zamti* vient augmenter ses douleurs & ses craintes. » La Chine n'est plus : » l'Orient est en proie aux fureurs des » Tartares; & ces Loix sublimes qui » gouvernoient l'Empire depuis tant » de siécles, & ces leçons de morale » que *Confucius* avoit données à la terre, & les Sciences qui éclairoient les » esprits & polissoient les mœurs, tout » va périr. Les Arts & les vertus vont » être desséchés par le soufle destructeur de la conquête & de la barbarie. » *Zamti* rappelle à son épouse ce qu'ils doivent, ce qu'ils ont promis

au dernier rejetton de leurs Rois. Il tremble pour ses jours, malgré les précautions qu'il a prises pour dérober son sort au Tyran. *Zamti* & *Mandane* se jettent à genoux, implorent les Dieux Tutelaires de l'Empire pour le salut de ce Prince, & jurent de nouveau de ne trahir jamais sa cause. *Etan* arrive: il vient annoncer l'entrée triomphante de *Timurkan* dans les murs de *Pekin*. Il traine à son char les malheureux qui ont échappé à son glaive meurtrier, & parmi ces Captifs, on a remarqué un jeune homme dont la physionomie douce & intéressante, quoique fière & terrible, a attiré les regards de tout le monde: le bruit s'est répandu que c'étoit le dernier Prince de la Famille Royale. *Mandane* s'émeut à ce récit; *Zamti*, plus troublé qu'elle encore, cherche cependant à dissiper ses allarmes. » Chere *Mandane*, lui dit-il, ne » craignez rien pour votre fils. : vous » sçavez que je l'ai confié aux soins du » fidéle *Morat*. Il vit en sûreté dans » les déserts de la Corée, loin des regards de tous les mortels, & à l'abri des » recherches du Tyran. *Zamti* tourmenté par ses propres craintes, fait retirer

Mandane & reste avec *Etan*. » Tu » vois, lui dit-il, les maux qui m'environnent: ne crois pas que ta jeunesse te mette à l'abri du danger, lorsque l'orage gronde sur la tête de ton » pere. «.... Le courage du jeune homme s'enflamme à ce discours. » Ah! » si la mort d'*Etan*, s'écrie-t-il, pouvoit assouvir la rage du Tyran, je la » regarderois comme le plus beau présent que pût me faire le Ciel...., » *Zamti*. Ce zéle est bien ardent pour » la cause d'un Etranger?... *Etan*. » Etranger! qui! mon Roi! Ah! Seigneur, vous voulez peut-être éprouver l'ame de votre fils? Périsse celui » qui craint de mourir, lorsque son » pays l'appelle à défendre les droits » de l'humanité (1)! *Zamti* ravi de ce » transport, confie à *Etan* que *Zaphim-*

(1) Je dois avertir, que les traits que je cite de la Piéce Angloise ne sont pas toujours traduits littéralement. Je rapproche les idées, je les adoucis, ou je les plie à notre Langue. J'ai cru ne devoir m'assujettir à la Lettre que quand les morceaux que je rapporte sont destinés à faire connoître le style de l'Auteur, le génie de la Langue, & le goût de la Nation.

ri,

ri, l'héritier du Trône, vit encore, & qu'il eſt en ſûreté. Il l'inſtruit du projet qu'il a formé avec de braves citoyens, de maſſacrer pendant la nuit l'Uſurpateur & ſa troupe de brigands; & il l'envoye vers les autres Conſpirateurs, pour les avertir de ſe préparer à l'exécution de cette grande entrepriſe.

Zamti ouvre le ſecond Acte. Il s'occupe de la douce eſpérance de voir bientôt ſa Patrie délivrée de ſes Oppreſſeurs... » Tyran cruel, s'écrie-t-il, tu » te repoſes dans une ſécurité aveugle: » le Ciel faſcine les yeux de ceux qu'il » veut punir.... Aſſouvis ta vengeance » ſur ce malheureux Captif... Quel que » ſoit ſon rang, ſi la mort peut rendre » à cet Empire déſolé la liberté & la » gloire, c'eſt une dette qu'il paye à » ſon Roi, à ſa Patrie, à ſon Dieu.... » Sa mere, s'il en a une encore, béni» ra en pleurant ſon deſtin glorieux. » Un Etranger demande à parler à *Zamti*. Il entre: c'eſt *Morat*. *Zamti*, en l'embraſſant, lui demande ce qu'il a fait de ſon fils. *Morat* lui raconte que ce jeune homme, indigné de ſon obſcurité, & brûlant de ſervir ſa Patrie, s'eſt échappé de ſes mains, pour aller ſe joindre

aux Coréens; que ſon courage l'a fait paſſer pour *Zaphimri*, & qu'il eſt tombé entre les mains du Vainqueur, dont il va être la victime. *Zamti*, troublé par ce récit terrible, ranime ſa fermeté, & dit à *Morat;* » Reſpectes-tu cet Etre » Suprême, que le Bonze méconnoît, » & que nos Peres adoroient dans des » tems plus heureux? ..... Jure-lui d'en» ſevelir dans un éternel ſilence le ſe» cret que je te confie. » La moitié de cette Scène eſt en partie traduite de la dernière Scène du premier Acte de notre *Orphelin de la Chine*.

> Reconnois-tu ce Dieu de la Terre & des Cieux;
> Ce Dieu que ſans mêlange adoroient nos Ancêtres,
> Méconnu par le Bonze, inſulté par nos Maîtres, &c.

Ce jeune Guerrier que *Timurkan* a fait priſonnier, & que l'on prend pour l'Orphelin, eſt le fils de *Zamti* qu'il a confié aux ſoins de *Morat*, tandis qu'il élevoit *Zaphimri* comme ſon fils. Le Mandarin ſe détermine à laiſſer périr ſon fils, pour ſauver ſon Roi, & con-

fie en pleurant ce projet héroïque à *Morat* qui frémit en l'admirant. Il lui révéle enſuite le ſecret de la conſpiration. Les trompettes annoncent *Timurkan*. Il montre l'orgueil farouche & la joie barbare d'un Conquérant, & il ſe diſpoſe à éteindre, par la mort du prétendu *Zaphimri*, une race odieuſe. Il veut auſſi punir la trahiſon de *Zamti;* mais *Octar* le détourne de ce projet par la crainte de révolter la multitude qui croiroit qu'on attaque ſa Religion. Quand le Peuple eſt excité, dit *Octar*, par les objets de ſa ſuperſtition (1), *ſa fureur eſt d'autant plus redoutable que la ſource en eſt ſacrée.*

Hamet paroît chargé de chaînes. *Timurkan* lui demande quel motif lui a mis les armes à la main: L'*amour de la gloire, les cris de ma Patrie & la haine des Tyrans*, répond ce jeune Guerrier. *Timurkan* reconnoît à ce langage les leçons de *Zamti*. Il envoye chercher le Mandarin, & dit à *Hamet*, qu'il connoît

(1) On reconnoît ici deux vers de la Henriade.

ſon ſort & ſes projets, & qu'il eſt *Zaphimri*. » Moi, *Zaphimri!* s'écrie *Hamet*? » Tyran, n'inſulte pas à la Majeſté du » Thrône. Si j'étois *Zaphimri*, ton » cœur coupable pourroit-il ſoutenir la » vûe d'un Roi, dont tu as maſſacré la » famille, dont tu as uſurpé la Cou» ronne que ton front ignoble a ſouillée, » & dont le Royaume eſt devenu un dé» ſert par tes ravages. *Timurkan* eſt indigné de cette audace; il le menace d'une mort cruelle. » Qu'elle vienne, répond *Hamet*.

> Le coupable la craint, le malheureux l'appelle;
> Le brave la défie & marche au-devant d'elle;
> Le Sage qui l'attend, la reçoit ſans regrets.

Zamti entre; *Timurkan* lui demande quel eſt ce jeune homme. *Zamti* répond qu'il ne le connoît pas; » Ne » crois pas m'en impoſer, lui dit le » Tyran, par des fourberies ſacerdota» les.....» Je ne ſçais ce que c'eſt que » des fourberies ſacerdotales. Le voile » ſacré de la Religion ne ſert point ici » à conſacrer des crimes: nos mœurs ne

» sont pas encore, graces au Ciel, corrompues par les vices du Nord. *Timurkan*, ne pouvant tirer la vérité de la bouche de *Zamti*, s'adresse à *Hamet* : » Oses-tu être sincère, & me dire qui » tu es ? » .. Si j'ose être sincère, dit ce jeune homme ; une ame grande & honnête n'ose pas être autrement. Il dit à *Timurkan* qu'il se nomme *Hamet*, qu'il a été élevé dans les déserts par le sage *Morat*, & qu'il ne connoît point son pere. Le Tyran presse encore *Zamti* de lui avouer ce secret ; & ce malheureux pere, étouffant les cris de la Nature attendrie, déclare qu'*Hamet* est *Zaphimri*. *Timurkan* triomphe : il se flatte d'ensevelir pour jamais ses craintes dans le tombeau de ce jeune infortuné, & l'envoye à la mort. *Zamti*, resté seul, entend les cris de *Mandane :* elle arrive éplorée, désespérée ; elle a appris l'horrible vérité de la bouche de *Morat ;* elle vient reprocher à *Zamti* sa cruauté, & lui redemande son fils. Les emportemens de cette mere malheureuse achevent de déchirer le cœur de *Zamti*. Il veut en vain rappeller à *Mandane* ce qu'elle doit à ses Rois : elle ne connoît point ces devoirs inhumains ;

elle n'écoute que la voix de son cœur, & dans l'excès de sa douleur, elle tombe évanouie dans les bras de son époux. Cette dernière Scène est encore traduite en partie de M. *de Voltaire*.

Dans le troisiéme Acte, le Théâtre représente un Temple, & plusieurs Tombeaux dispersés çà & là. C'est le lieu où s'assemblent les Conspirateurs pour concerter leur entreprise.

Zamti, *Morat*, *Orasming*, *Zimventi* y arrivent successivement. *Zamti* apprend à ceux-ci qu'*Hamet* n'est pas *Zaphimri*, mais que ce Prince inconnu à toute la terre & à lui-même, vit au milieu d'eux, & va paroître à leurs yeux. Il appelle *Etan* qui sort du milieu des Tombeaux, encore troublé de la vûe d'un Tableau, où l'Histoire de sa famille est représentée. Son ame est dévorée d'une ardeur extraordinaire; il desire avec impatience le moment où il pourra plonger le poignard dans le sein du Tyran. *Zamti* lui dit : » Quand » tu le plongeras dans son sein, dis- » lui qu'il meurt par la main de *Za-* » *phimri*.... Qui ? moi ?.. Oui, tu es » *Zaphimri*, tu n'es plus *Etan*. Je t'ai » élevé comme mon fils, pour mieux

» te dérober aux recherches de nos en- » nemis, tandis que mon propre fils a » trainé sa vie dans l'exil...Les Ombres » des Héros, tes Ancêtres, s'élevent » devant toi, & te demandent le sang » du Tartare. » *Zamti*, pour échauffer l'ame de ce Prince, lui fait une description terrible de la mort de son pere, de sa mere, de ses freres massacrés par le Tyran. *Zaphimri*, bouillant de fureur, crie : Vengeance, vengeance ; il peut à peine retenir son courage, & il soupire après le moment de frapper sa victime. *Hamet* est amené dans ce lieu pour être immolé sur les Tombeaux des Rois que l'on croit ses Ancêtres. » Où est le Tyran ? dit-il avec tranquillité : » je voudrois lui faire voir » avec envie combien la vertu est au- » dessus de la rage. » Déja le glaive est levé sur ce jeune Héros, lorsqu'on entend les cris d'une femme ; c'est *Mandane* qui se traine sur ses genoux, & se jette entre *Hamet* & les Gardes. » C'est mon fils, mon cher fils ... plon- » gez ce glaive dans mon sein, & épar- » gnez son sang ». Elle l'embrasse & le serre dans ses bras. *Hamet* ne peut méconnoître sa mere à sa tendresse

& à sa douleur. *Octar*, incertain & étonné, suspend l'exécution, & renvoye demander les ordres de *Timurkan* qui arrive. *Mandane* se jette à ses pieds, & lui jure que ce prisonnier est son fils. *Zamti* paroît : *Timurkan* lui demande encore qui est ce jeune homme. Il persiste à dire que c'est *Zaphimri*. *Mandane*, accablée sous le poids de sa douleur, tombe sans connoissance : *Hamet* éperdu vole au secours de sa mere ; il se précipite aux pieds de *Timurkan*. » Tyran, lui dit-il, oui, je te demande » la vie... Hélas ! ce n'est pas pour res- » pirer cet air qu'ont souillé tes cri- » mes : c'est pour soulager les peines » d'une mere, c'est pour elle que je » veux vivre..... » *Mandane* ouvre les yeux : où est-il, s'écrie-t-elle, que je » le serre dans mes bras, & que son bar- » bare pere vienne l'en arracher ! *Timurkan* ne peut s'empêcher d'être touché de ce spectacle : il offre à *Mandane* un moyen de sauver son fils, c'est de lui livrer l'Orphelin. » Gardez-vous bien, lui dit *Hamet*, » d'écouter une si horri- » ble proposition; qu'il épuise plutôt jus- » qu'à la dernière goutte de mon sang. » *Zamti* ne peut retenir les mouvemens

de tendreſſe & d'attendriſſement que la vertu d'*Hamet* lui arrache, il le reconnoît pour ſon fils, & le ſerre dans ſes bras. » Ombres ſacrées de mes » Rois, s'écrie-t-il, pardonnez à ces » pleurs de joie qui ſe mêlent à ma » douleur..... Dieux tout-Puiſſans ! » vous n'avez pas voulu la ruine en- » tière de cet Empire, puiſque vous » nous avez conſervé ce vertueux jeu- » ne homme ! *Zamti, Mandane* & *Hamet* ſe jettent tour-à-tour dans les bras l'un de l'autre, & défient la fureur du Tyran. *Timurkan* indigné ordonne qu'on les traine dans le fond d'un cachot. *Mirvan* demande qu'ils ſoient remis à ſes ſoins : le Tartare les lui confie, & c'eſt pour les ſauver que *Mirvan* veut ſe charger de leur garde. Ce Chinois, qui a la mort de ſon pere & la deſtruction de ſon Pays à venger, ne s'eſt attaché au ſervice de l'Uſurpateur que pour mieux aſſûrer ſa vengeance.

Le quatriéme Acte ſe paſſe dans la priſon, où eſt renfermé *Hamet. Zaphimri* y eſt introduit par *Mirvan* ſous un habit de Tartare. Il trouve *Hamet* chargé de chaînes, & étendu par ter-

re : il s'offre à lui comme un Chinois fidéle, envoyé par *Zaphimri* pour le remercier de ſon zéle héroïque. » Il » connoît, il admire votre vertu, dit- » il à *Hamet*, & il périra plutôt que de » vous laiſſer périr..... *Ham.* Lui ! mon » Roi ! périr pour moi !..... Qui que » vous ſoyez, ah ! dites-lui que mon » ame eſt ſupérieure à tous les périls... » Qu'il vive pour la gloire & le bon- » heur de ſon Empire..... C'eſt à moi » de mourir. » La reconnoiſſance & l'admiration troublent l'ame de *Zaphimri* ; il ne peut ſe cacher plus longtems, il ſe découvre à *Hamet.* » C'eſt » moi, lui dit-il, qui ſuis le bour- » reau de toute ta famille.... C'eſt moi » qui ai forgé tes chaînes : c'eſt moi » qui ai plongé ton pere reſpectable & » ta vertueuſe mere dans les horreurs » d'un cachot..... Leurs cadavres ſan- » glans ſeront-ils les dégrés qui me » ſerviront à monter au Thrône ?..... » Quel horrible deſtin de grandeur & » de miſère ! .... Il reſte cependant à *Zaphimri* un rayon d'eſpérance. Il inſtruit *Hamet* du complot formé pour délivrer la Chine de ſes farouches Oppreſſeurs. Tout eſt prêt ; lui dit-il : les

Conſpirateurs n'attendent plus que le ſignal, & il promet à ce jeune Guerrier de venir briſer ſes chaînes, pour partager avec lui l'honneur de cette grande entrepriſe. Le ſon de la trompette annonce l'approche de *Timurkan* ; *Mirvan* avertit *Zaphimri* de s'éloigner ; *Octar* fait demander le priſonnier, & le fait conduire vers *Mandane. Timurkan* demande à *Octar* ſi l'on a tiré de *Mandane* le ſecret terrible qui le jette dans le trouble & l'incertitude : mais elle mépriſe les menaces & les promeſſes, & ne veut rien déclarer. *Timurkan* ne peut s'empêcher de ſe récrier ſur ce courage inflexible : » Leur » fermeté éleve entre ma vengeance & » eux un rempart plus ſolide que cette » muraille immenſe qui brave depuis » ſi long-tems les ravages de la guerre, » du tonnerre & des orages.... Quelle » eſt donc cette vertu que je ne con- » nois pas, qui donne à l'ame cette » force & cette noble fierté, & lui pro- » cure des plaiſirs inconnus à mon » cœur ! *Zamti*, chargé de chaînes, paroît devant *Timurkan* qui veut en vain l'effrayer par ſes menaces. Avoue tout, lui dit le Tyran, & repens-toi

de tes crimes. .... *Zamti* répond comme dans M. *de Voltaire* :

> Le crime eſt d'obéir à des ordres injuſtes :
> La ſouveraine voix de mes Maîtres Auguſtes,
> Du ſein de leurs tombeaux parle plus haut que toi,

Le Tyran le menace des tourmens les plus affreux..... *Zamti*,

> Je t'ai livré mon fils, j'ai pû te l'immoler ;
> Penſe-tu que pour moi je puiſſe encor trembler ?

Timurkan lui dit, qu'il n'eſt plus de Loi que ſa volonté ſuprême. » Quelle eſt » ton erreur, lui répond le Mandarin ! » Une violence barbare peut troubler » quelque tems l'ordre ſacré, & tyran- » niſer les droits de l'humanité ; mais » l'ame qui donne la force & la vie à » notre légiſlation, eſt immortelle. » *L'eſprit des Loix ne mourra jamais.* La colère de *Timurkan* eſt au comble : il veut qu'on empale *Hamet* aux yeux de ſon pere & de ſa mere, & il ordonne qu'on cherche *Etan* pour lui faire ſu-

bir le même supplice. Mais on lui dit qu'*Etan* a pris la fuite, & cette nouvelle augmente sa rage. On lui amène *Mandane* & *Hamet ;* il essaye encore inutilement de fléchir *Mandane*, & envoye enfin *Hamet* à la mort. Dans le tems qu'on l'y conduit, *Zaphimri* se jette au milieu des Gardes ; il demande qu'on diffère l'exécution, jusqu'à ce qu'il ait parlé à *Timurkan*, à qui il doit révéler des secrets importans. Il arrive & tombe aux genoux de l'Usurpateur, pour implorer la grace de *Mandane* & de *Zamti*. » Veux-tu appaiser ma fureur ? lui dit *Timurkan*, » livre-moi *Zaphimri*.... *Zaph.* ? sa » tête te suffira-t-elle ? .... *Tim.* » oui........ *Zaph.* eh bien, frappe : » je suis ton ennemi & ta victime. » Puisqu'il n'y a que le sang des Rois » qui puisse étancher ta soif, épuise » tout le mien ; mais épargne un sang » innocent.... *Zamti* crie au Tyran : » N'écoute pas ce jeune insensé, il te » trompe. C'est mon fils. » *Timurkan* incertain, ne sçait lequel des deux il doit croire : il n'écoute plus que son orgueil féroce & outragé, & il fait conduire au supplice toute cette famille vertueu-

se, sans entendre les prières de *Zaphimri*.

Le cinquiéme Acte se passe dans le Palais de *Timurkan*. *Zamti* & *Mandane* y sont conduits par *Octar :* ces deux tendres époux se font les derniers adieux. *Zamti* s'attendrit à la vûe des charmes de *Mandane ;* il s'effraye des maux qu'on lui prépare. Ton corps délicat, lui dit-il, pourra t-il soutenir les horreurs des supplices ?... » Hélas ! » mes forces succomberoient peut-être » à la violence des tourmens, dit *Man-* » *dane* en montrant un poignard ; » mais voilà la mort que mon cœur » peut braver : plonge ce fer dans mon » sein. » *Zamti* se trouble & arrache le poignard de ses mains. » Quoi, lui dit-il, » usurper le droit de vie & de » mort (1), & fixer soi-même le terme » de son Etre ! .... C'est le crime des » lâches qui n'osent pas affronter le pé- » ril & la douleur. Laissons cette indi- » gne ressource à des hommes sauva-

(1) Il est assez singulier que l'Auteur Anglois se soit écarté de M. *de Voltaire* en cet endroit, & qu'il ait mis cette belle morale dans la bouche d'un Mandarin.

» ges & aux sombres Habitans du » Nord. » *Mandane* insiste, elle représente à *Zamti* la honte d'attendre pour mourir la volonté d'un Barbare : *Zamti* se rend à ses raisons. » Dieux tout » puissans ! si quelque chose peut nous » donner le droit de prévenir vos dé- » crets sacrés, ce n'est pas lorsque des » passions coupables déchirent nos » cœurs, lorsque l'orgueil outragé, » ou l'ambition trompée dans ses pro- » jets, nous rend la vie insupportable : » c'est lorsqu'on ne peut plus respirer l'air » de la liberté, & qu'il ne reste plus » rien à faire à la vertu. » *Zamti* leve le poignard sur *Mandane*, mais il s'échappe de sa main ; *Mandane* s'en saisit, & le cache à l'approche de *Timurkan*. Ce Barbare les envoye au supplice ; il demande ensuite à *Octar* si celui d'*Hamet* & d'*Etan* est prêt : on lui répond que *Mirvan* est chargé de leur sort. Ces ordres cruels ne rassûrent pas l'ame du Tyran, que les remords & la crainte dévorent : il sçait que l'Orphelin vit, & il ne le connoît pas. Son imagination est encore troublée d'un songe affreux qu'il a fait dans la nuit, & dans lequel cet Orphelin lui

est apparu terrible, & armé d'un poignard qu'il s'est vû plonger dans le sein. *Mirvan* vient dire à *Timurkan* qu'on vient d'appercevoir vers la porte de l'Orient une troupe de gens armés. *Timurkan* veut aller les combattre lui-même, mais *Mirvan* lui dit qu'il suffit d'y envoyer le brave *Octar* avec sa Garde. *Timurkan* se rend à cet avis, & reste avec *Mirvan* qui lui dit que son ennemi n'est plus, qu'*Etan* étoit *Zaphimri*. J'ai prévenu vos ordres, dit *Mirvan*, & ce sabre a terminé sa vie. Le Tyran rend graces au Grand Lama d'être délivré de toutes ses frayeurs : il ordonne à *Mirvan* de lui apporter la tête de *Zaphimri*, pour l'exposer aux yeux de toute la Chine. *Mirvan* sort pour exécuter cet ordre, & rentre un instant après. M'apporte-tu, lui dit *Timurkan*, ce gage précieux ? Le voici, répond *Mirvan*. Aussi-tôt paroît *Zaphimri* le sabre à la main, & *Timurkan* voit qu'il est trahi. Tandis que *Zaphimri* lui reproche ses crimes, il arrache l'épée de *Mirvan*, & s'avance vers le Prince. Ils sortent en se battant, mais le Tyran succombe ; *Zaphimri* revient triomphant. *Morat* vient annon-

cer que les Tartares ont été vaincus & taillés en piéces par les Chinois. Il ne reste plus d'ennemis à *Zaphimri*, mais il est inquiet du fort de *Zamti* & de *Mandane*. On lui apprend qu'on a arraché *Zamti* des mains des Bourreaux, & que *Mandane* s'est poignardée pour n'être pas témoin du supplice de son Epoux. *Zamti* est amené sur le Théâtre, tenant dans ses bras le cadavre sanglant de *Mandane*: il se réjouit de voir son Pays libre, & son Roi *Zaphimri* sur le Trône de ses Ancêtres. » Souvenez-vous, dit-il à ce Prince, que » le seul moyen d'être heureux dans » la condition privée, comme sur le » Thrône, c'est d'être vertueux. Les » injustices d'un Roi s'étendent au-delà de sa vie, & tyrannisent encore » les générations qui naissent après lui.» Ce vertueux Vieillard succombe aux maux qu'il a soufferts: il recommande sa Patrie & son fils à son Roi, & meurt en embrassant toujours le corps de son Epouse. *Zaphimri*, désolé de cette perte, console le brave *Hamet*, & se dispose à rendre à son Peuple la paix & la liberté.

Telle est la conduite de cette Tra-

gédie. Nous croyons que l'Extrait que nous en venons de donner, peut mettre le Lecteur en état d'en sentir le mérite & les défauts. Nous nous réservons cependant de faire quelques réflexions générales sur ce Drame, lorsque nous aurons traduit la Lettre que M. *Murphy* y a jointe. Nous discuterons en même tems la critique qu'il fait du plan de M. *de Voltaire*, & les raisons qu'il apporte pour justifier le sien.

A Monsieur de Voltaire.

MONSIEUR, un Auteur Anglois qui vous adresse une Lettre, aura tout l'air de traiter avec l'ennemi, non-seulement à cause de cette guerre cruelle qui déchire les deux Nations rivales, mais encore par la guerre particulière que vous paroissez nous avoir déclarée depuis quelque tems dans plusieurs de vos Ecrits. Toutes les fois qu'il est question des Anglois, vous ne manquez pas de les traiter de *Féroces Insulaires*. Vous prétendez que, si nous sommes instruits, c'est votre Pays qui nous a donné des Leçons; que la même cause qui nous a privés du génie

de la Peinture & de la Musique, nous a refusé aussi le véritable esprit de la Tragédie; qu'en fait de goût & d'élégance dans la composition, les autres Peuples nous ont bien surpassés; en un mot, selon vous, nous sommes encore Barbares. Ce ton de prévention défigure presque toutes vos Piéces fugitives. Cependant l'esprit d'humanité qui respire dans vos Ouvrages, & le zéle ardent dont vous paroissez animé pour l'honneur des Lettres, ont engagé l'Auteur du Drame Anglois de l'Orphelin de la Chine, quoique *Obscur Insulaire*, à vous proposer avec liberté & avec confiance quelques Réflexions. Puisque j'ai osé mettre sur notre Théâtre un Sujet sur lequel vous avez exercé vos rares talens, & que je n'ai pas craint d'essayer mes forces à tendre l'arc d'*Ulysse*, je dois me justifier auprès de vous de m'être écarté de votre plan, & d'y avoir substitué une intrigue nouvelle.

Les remarques qu'un de nos excellens Critiques (M. *Hurd*) a faites sur l'Orphelin de la Maison de *Tchao*, dans son Commentaire sur *Horace*, m'ont d'abord fait naître l'idée de m'e-

xercer sur ce sujet. Cette Piéce, que le Pere *du Halde* nous a conservée, joint à beaucoup de confusion & d'irrégularité quelques traces de ressemblance, avec les grands modéles de l'Antiquité. Mais j'ai cru voir un défaut dans la manière dont le Mandarin sauve l'Orphelin, en sacrifiant, sans effort, son propre fils à sa place. J'en ai été d'autant plus frappé, que le sujet fournissoit une assez belle occasion de peindre les combats de la tendresse paternelle, dans une épreuve si terrible. Il me parut donc, que, si l'on pouvoit engager dans l'intrigue le pere & les deux jeunes gens d'une manière naturelle & vraisemblable, & non enveloppée d'un nuage impénétrable, comme l'Enigme de l'*Héraclius* de Corneille, il en résulteroit plusieurs situations, où l'on pourroit émouvoir les affections du cœur les plus tendres & les plus sensibles: mais je sentois en même tems que cet Ouvrage étoit au-dessus de mes forces.

Dans ces sentimens, Monsieur, j'ai appris avec plaisir, que vous aviez donné à Paris votre Orphelin de la Chine. J'en souhaitois ardemment la lecture, persuadé qu'un Ecrivain tel

que vous, ne manqueroit pas de saisir tous les incidens frappans qui sortent naturellement d'un sujet aussi fécond, & qu'il y mettroit en mouvement tous les ressorts du pathétique. Sans être absolument trompé dans mon attente, je vous avoue, Monsieur, que je l'ai été à quelques égards. Je vis que vous étiez entré dans votre sujet par le centre de l'action. Les allarmes commencent avec la Piéce, & après le récit qui concerne *Gengis-Kan*, vous préparez les événemens dans le premier Acte en vrai Poëte,

> *meum qui pectus inaniter angit,*
> *Ut Magus.*

Au commencement du second Acte, vous remuez nos passions en Maître; mais bien-tôt, semblable à un Rameur qui ayant d'abord épuisé toutes ses forces, est obligé de rallentir subitement ses efforts, M. *de Voltaire* m'a paru tomber tout d'un coup. Le tumulte des passions ne nous agite plus, & l'intérêt disparoît, *Gengis-Kan* s'amuse à raisonner Politique; la tendresse d'une mere que les cris de la Nature appellent au secours de son fils, est en-

tremêlée de récits froids & inanimés. Comme il faut un *rôle pour l'Amoureux*, le Vainqueur Sauvage de tout un Peuple devient sur le champ *le Chevalier* Gengis-Kan, ne cédant en rien au Soupirant le plus parfait qui ait jamais promené ses chagrins au Jardin des Thuilleries. Je me rappellai alors, Monsieur, vos propres paroles, qui expriment si bien ce goût mâle & judicieux que l'Europe vous connoît. » Quelle place, dites-vous, pour la » galanterie que le parricide & l'in» ceste qui désolent une famille, & la » contagion qui ravage un Pays? Et » quel exemple plus frappant du ridi» cule de notre Théâtre & du pouvoir » de l'habitude, que Corneille d'un côté » qui fait dire à *Thésée :*

> Quelque ravage affreux qu'étale ici la peste,
> L'absence aux vrais Amans est encore plus funeste.

» Et moi qui, soixante ans après lui, » viens faire parler une vieille Jo» caste d'un vieil Amour, & tout cela » pour complaire au goût le plus fade

» & le plus faux qui ait jamais corrompu » la Littérature. » Je vous avoue, Monsieur, que Gengis-Kan, au moment où il donne des chaînes à une Nation entière, où, en usurpant la Couronne, il fait massacrer toute la Famille Royale, à l'exception d'un seul enfant qu'il recherche avec acharnement, me paroît exactement dans le cas de l'Amoureux *Œdipe* au milieu des horreurs de la peste: *Nunc non erat his locus.* Que cet excellent Ouvrage, ce chef-d'œuvre de votre Pays, l'*Athalie* de Racine, seroit défiguré par une intrigue galante, dans laquelle on introduiroit un Tyran faisant l'amour à la femme du Grand-Prêtre, où dans laquelle *Joad* nourrissant pour *Athalie* une ardeur secrette, répondroit à ceux qui lui demanderoient quels ordres il veut donner pour le salut de son Pays: *aucun.* Voilà cependant le langage que vous faites tenir à un Conquérant du Nord; vous le faites soupirer pour la femme d'un Mandarin qui n'a aucun moyen de lui résister, & qui n'étant pas alliée à la Famille Royale, ne pourroit, en lui donnant la main, l'affermir davantage sur le Trône qu'il a usurpé.

Mais à quoi bon insister sur ces Observations, avec vous, Monsieur, qui croyez que l'Amour doit dominer en Tyran dans une Tragédie, ou n'y point paroître du tout, n'étant pas fait pour la seconde place; avec vous, à qui il paroît ridicule que *Néron* se cache derrière une tapisserie, pour entendre les discours de sa Maîtresse, & de son Rival? La nécessité de remplir la longue carrière d'une Tragédie par un Amour épisodique, est sans doute ce qui vous a fait tomber dans cette erreur: j'ose l'appeller erreur, parce que j'ai observé que cette stérile ressource avoit été employée par plusieurs Ecrivains modernes. Dans presque tous les Ouvrages Dramatiques que j'ai lûs, le Scélérat de la Piéce est amoureux de quelque honnête femme, & les Scènes entre ces deux Personnages, m'ont paru ennuyer & fatiguer les Auditeurs; celles même qui sont parées de toutes les graces d'un style aussi séduisant que le vôtre, qui sçait embellir tous les sujets.

Pour moi, Monsieur, qui ne fais que manier le crayon, & qui n'ai pas comme vous le talent de répandre sur les

les objets ces couleurs vives & durables de ma belle imagination ; j'aurois eſſayé vainement de ſoutenir cette duplicité de paſſions qui ſe combattent dans votre Ouvrage. Je ne pouvois pas me flatter, que le charme du ſtyle feroit illuſion aux Auditeurs, & leur feroit ſupporter ces épiſodes, dont l'attention ſe détourne d'elle-même : j'avois une méthode plus ſimple à ſuivre. Obligé de ne pas perdre de vûe l'objet principal, autant qu'il m'étoit poſſible, je l'enviſageai de tous les côtés, pour ſaiſir les beautés qui pourroient en réſulter naturellement. Le premier défaut que j'ai cru appercevoir dans le plan de votre *Orphelin*, c'eſt le trop peu d'intérêt ; & ce défaut me parut provenir de l'époque que vous avez choiſie, en commençant votre Piéce, pour ainſi dire, *gemino ab ovo*, & en ſuppoſant l'Orphelin & le fils de *Zamti* au berceau. Il m'a paru que vous vous priviez par-là de deux Perſonnages, dont les caractères pouvoient être preſſentis ſous un point de vûe aſſez touchant, pour répandre un grand intérêt ſur eux, & par conſéquent ſur ceux qui leur ſeroient étroitement attachés. Par ce

changement, je me propoſai encore l'avantage d'écarter cette reſſemblance frappante qu'on a remarquée dans votre Tragédie avec l'Andromaque de *Racine*. Cette dernière obſervation ne tombe point ſur ces reſſemblances accidentelles & éloignées de penſées, de ſtyle, ou d'intrigue : nous ſçavons que pluſieurs Tragédies Grecques, telles qu'*Œdipe*, *Electre*, *Iphigénie en Tauride*, *Iphigénie en Aulide*, *Mérope*, &c. avoient ainſi un air de famille. Mais ce qui eſt une beauté dans *Racine*, paroît une tache dans ſon illuſtre Succeſſeur. Dans *Andromaque*, il ne dépend, de la vie d'*Aſtianax*, que quelque choſe de très-ſimple, le bonheur d'une mere ; mais dans votre Piéce, le deſtin d'un Royaume entier eſt attaché au deſtin d'un enfant. Or j'en appelle à votre propre ſentiment (car perſonne ne connoît mieux le cœur humain que vous), eſt-il vraiſemblable qu'on s'intéreſſe beaucoup au ſort d'un Orphelin, dont le ſalut ne peut produire aucun changement, cauſer aucune révolution dans les affaires de la Chine, quand même on ſeroit parvenu à le ſauver ? Non, Monſieur, les

Vaincus n'en ſeroient pas moins eſclaves ; & comme la conſervation de ce Roi enfant n'eſt pas importante pour eux, nous ne nous y intéreſſons que très-peu. D'ailleurs, la coqueluche, la petite vérole, ou quelque autre maladie funeſte à l'enfance, pourra l'enlever dans ſes premiers ans : au lieu que lorſqu'il ſera devenu homme, qu'il ſera l'un des principaux Agens de la Piéce, & qu'il y aura un complot formé pour détruire les Oppreſſeurs de ſon Pays, & les Bourreaux de ſa Famille, le zéle du Mandarin ſera animé par de bien plus puiſſans motifs ; & dans ce cas, ſon devoir même l'obligera, pour ainſi dire, à ſacrifier ſon fils au bien de ſa Patrie. Chez vous, Monſieur, je ne vois pas trop à quoi peut aboutir ce grand zéle de *Zamti*. Ses eſpérances ſont au moins ſi éloignées, qu'elles deviennent preſque chimériques ; & comme d'ailleurs l'Hiſtoire nous aſſûre que les Tartares ont été chaſſés de la Chine, non dès leur entrée dans ce Pays-là, mais après pluſieurs années de poſſeſſion, & lors même qu'ils purent s'incorporer avec les Vaincus, en adoptant leurs uſages &

leurs Loix, j'ai cru devoir revenir à mes premières idées. Que je leur aye été trop attaché, ou bien que mes raiſonnemens ſur la conduite de votre Piéce ſoient juſtes, c'eſt ce que j'abandonne à votre déciſion & à celle du Public. Vous trouverez, Monſieur, dans mon Ouvrage pluſieurs traits empruntés de votre élégante Tragédie, & vous vous appercevrez que j'ai ſouvent ſuivi vos traces. Je n'ai pas beſoin d'apologie là-deſſus, ni vis-à-vis du Public qui a applaudi pluſieurs des morceaux qui vous appartiennent, ni vis-à-vis de vous qui ſçavez ſi bien que je n'ai fait que ſuivre l'exemple de pluſieurs Ecrivains fameux, tels que *Boileau*, *Corneille* & *Racine*, chez vous ; *Milton*, *Adiſſon* & *Pope* en Angleterre. J'ai lû quelque part que vous aviez dit fort agréablement, à propos de l'uſage fréquent que le célèbre *Métaſtaſe* faiſoit de vos Piéces pour enrichir les ſiennes : *Ah le cher Voleur ! il m'a bien embelli*. Pour moi, Monſieur, je ſuis bien loin de prétendre à ce talent d'embellir : profiter de mes lectures & perfectionner mes productions, voilà tout ce que je puis eſpérer, & ce que je

me flatte d'avoir fait, en empruntant des traits, non-ſeulement de vos Ouvrages, mais encore de ceux des Anciens. Si les autorités que je viens de citer ne ſuffiſoient pas pour ma juſtification, j'en pourrois encore citer une très-reſpectable. C'eſt celle de M. *de Voltaire* lui-même que j'ai ſouvent trouvé ſur les pas de *Shakeſpeare*, quelque peu de cas qu'il paroiſſe faire d'ailleurs des talens extraordinaires de ce grand Homme : car nous avons remarqué, nous autres *Inſulaires*, que vous vous plaiſiez à relever les fautes du plus grand génie qui ait exiſté depuis *Homère*, lors même que vous l'imitez. Auſſi un homme d'eſprit de ma connoiſſance prétendoit que, lorſque vous traitiez, dans la Préface d'une Tragédie, *Shakeſpeare*, comme un Sauvage ivre, c'étoit un pronoſtic toujours ſûr que votre Piéce lui ſeroit plus favorable.

Si les grandes Scènes que préſente *Shakeſpeare*, ſi les traits hardis dont il a peint toute la Nature, ces forêts ſombres, ces déſerts horribles, ces plaines brûlées, ces montagnes & ces rochers énormes, ſur le ſommet deſquels on voit ſans ceſſe briller les éclairs, &

l'on entend gronder la foudre : ſi ces tableaux terribles ne frappent pas l'imagination de M. *de Voltaire*, puis-je me flatter que la régularité pénible de ma Piéce puiſſe lui plaire un moment ? Si elle ne lui paroît pas une farce monſtrueuſe, c'eſt tout ce que je puis raiſonnablement attendre ; mais quel que ſoit le jugement que vous porterez de cette Tragédie, je vous prie, Monſieur, de ne point juger par elle du goût de la Nation Angloiſe, ni de l'état actuel de notre Littérature. Ce que vous avez dit de vous-même avec trop de modeſtie, pour faire honneur à votre Nation, je puis l'avancer avec vérité de l'Auteur de l'*Orphelin* Anglois, qui eſt l'un des plus médiocres Poëtes qui exiſtent en Angleterre. Il eſt vrai cependant que la Piéce a été reçue avec des applaudiſſemens peu communs, & que j'ai reçu des marques ſingulières d'eſtime de beaucoup de perſonnes de la première diſtinction ; mais permettez-moi de dire en même tems, que ceux mêmes qui m'ont accordé leurs ſuffrages, ont vû les défauts de ma Piéce auſſi-bien que

ſi elle avoit été examinée par l'Académie *des Belles-Lettres*. La Nation Angloiſe eſt généreuſe, Monſieur : les moindres étincelles de talent trouvent toujours chez elle les plus grands encouragemens. D'ailleurs je dois vous avertir d'une choſe, au cas que vous découvriez des traces de barbarie dans le ſtyle & dans la fable de cette Tragédie : c'eſt que, ſi vous aviez été préſent à la Repréſentation, vous auriez vû une pompe de ſpectacle, ordonnée avec une bienſéance inconnue ſur la Scène Françoiſe. Les Acteurs qui ont exécuté les Rôles de *Zaphimri* & d'*Hamet* l'ont fait d'une manière ſi intéreſſante, que vous auriez regretté de n'avoir pas enrichi votre Piéce de ces deux caractères, ſur leſquels votre pinceau enchanteur auroit répandu toutes les graces du coloris. Vous auriez vû *Zamti* rendu par un Acteur, dont les rares talens ſont capables d'ajoûter encore du pathétique & de l'harmonie à *Shakeſpeare* même, & ont déja embelli pluſieurs de vos propres Scènes ſur le Théâtre Anglois.

Enfin, Monſieur, je vous prie de

croire qu'en compoſant cette Tragédie, je n'ai point eu l'idée de lutter contre un Ecrivain auſſi célèbre que vous l'êtes : j'ai été excité par un motif plus modeſte, *propter amorem quod te imitari aveo*. Si j'ai pû approcher de vous, même de très-loin, c'en eſt aſſez pour ſatisfaire mon ambition.

Je ſuis, &c.

A Londres, le 30 Avril 1759.

Voilà un exemple de Critique très-vive & très-ſévère, ſans aigreur & ſans perſonnalité : & c'eſt un Etranger qui nous donne cet exemple ; c'eſt un Anglois qui, en cenſurant le meilleur Poëte d'une Nation Rivale de la ſienne, s'eſt permis cette modération. Mais en applaudiſſant au ton d'eſtime & d'égards avec lequel M. *Murphy* attaque la Piéce de M. *de Voltaire*, nous ſommes bien éloignés de convenir de la juſteſſe de toutes ſes remarques. Ce n'eſt pas ici le lieu d'entrer dans une diſcuſſion détaillée ſur ce ſujet ; mais nous obſervons en général, que l'Auteur Anglois n'a pas ſaiſi dans ſon vrai point

de vûe l'*Orphelin* de M. *de Voltaire.* Le reproche qu'il fait à cette Piéce de manquer d'intérêt, est de sa part une erreur de principe plutôt que de sentiment. Il en cherche la cause dans l'époque où notre Poëte a pris l'Orphelin, & il se trompe dans la cause comme dans l'effet. Il prétend qu'on ne peut pas s'intéresser vivement à un enfant encore au berceau, & il a raison : mais il ne fait pas attention que cet Enfant dont le salut fait le ressort principal de l'action, n'est pas pour cela l'objet immédiat de l'intérêt ; que ce sont les combats violens de la Nature & du Patriotisme qui nous agitent & nous troublent ; que c'est sur Zamti & sur *Idamé* que tous nos sentimens vont se réunir, & que si nous prenons quelque intérêt au sort de l'Orphelin, ce n'est qu'un intérêt secondaire & réfléchi, dont le principe est dans celui que nous inspire la situation terrible d'un pere qui immole son fils à son Roi, & d'une mere tendre qui ne peut résoudre son cœur à ce barbare sacrifice. En développant & en appliquant cette observation, on verra que la plûpart des Cri-

tiques de M. *Murphy* tombent à faux ; c'est la même chose sur l'Andromaque. Nous nous attendrissons pour cette mere désolée, nous partageons les tourmens de trois Amans malheureux ; mais à qui *Astianax* a-t-il jamais fait répandre une larme ? On voit par ce que nous venons de dire, que cette grande ressemblance que M. *Murphy* trouve entre *Andromaque* & l'*Orphelin* de M. *de Voltaire*, n'est pas trop bien fondée. Outre que le salut de l'Orphelin est d'une toute autre importance que celui d'Astianax, il est aisé de remarquer combien ces deux Drames different entre eux, & par la nature de l'action, & par la conduite & par les mœurs & par les situations.

Il n'est pas aussi aisé de justifier l'amour de Gengis-Kan pour *Idamé* : on ne peut pas se dissimuler, que ce ne soit un moyen & trop foible & trop romanesque pour la grandeur & l'importance du sujet ; il n'y a pas assez de proportion entre ce moyen & les effets qu'il produit. Mais en convenant de ce défaut, il faut convenir aussi qu'il en résulte une clarté continue, & cette

simplicité admirable qui fait une des principales beautés de tout Ouvrage Dramatique.

Examinons en peu de mots combien M. *Murphy* s'est écarté de cette belle & précieuse simplicité, en substituant une autre intrigue à celle de M. *de Voltaire.* Il a multiplié les Personnages, & par-là, au lieu d'accroître l'intérêt, il l'a divisé, il l'a, si j'ose dire, éparpillé en le répandant sur plusieurs objets. Il en est de l'intérêt, comme de la lumière, dont tous les rayons doivent se réunir à un même point : vous diminuez sa force & son éclat en élargissant son foyer. Dans l'Orphelin Anglois, c'est *Zamti*, *Mandane*, *Hamet*, *Etan*, qui vous attachent tour-à-tour, & qui subjuguent votre attention. L'attention est lente, quoique chargée de Scènes. L'Auteur a pris du mouvement, pour de l'action. Dès le premier Acte, on entend parler d'une conspiration sur le succès de laquelle repose le sort de l'Orphelin ; mais cette conspiration ne s'explique point, & ne paroît pas même avoir préparé le dénouement. Le tissu de l'intrigue est lâche, entr'ou-

vert ; les Scènes ne s'enchaînent pas l'une à l'autre ; & quant à la fable elle-même, elle manque d'invention : il est aisé d'appercevoir qu'elle est modélée sur *Héraclius*, sans en avoir, à beaucoup près, ni l'intérêt ni l'artifice. Il est tout simple que *Phocas* soit indécis sur le choix de sa victime. Il craint de faire périr son fils, en voulant immoler son ennemi ; mais on ne conçoit pas ce qui suspend la fureur de *Timurkan*. Il menace sans cesse, & ne frappe jamais : il n'y a pas jusqu'au personnage de *Mirvan*, qui ne soit fidélement dessiné d'après celui d'*Exupère.* Outre cette ressemblance générale de l'*Orphelin* Anglois avec *Héraclius*, on a dû y remarquer quelques Scènes imitées de la Mérope de M. *de Voltaire :* l'Histoire d'*Hamet* & celle d'*Egiste* sont à peu près les mêmes. On voit, sur-tout dans les détails, que M. *Murphy* connoît nos bons Poëtes, & sçait profiter de ses lectures.

Il ne faut pas chercher dans sa Tragédie l'observation de l'unité de lieu ; cette régle n'est pas connue des Auteurs Anglois. Nous n'examinerons pas ici

si cette unité est ordonnée par le goût & la raison ; si le genre de beautés qu'elle donne à nos Drames peut nous dédommager de celles dont elle nous prive ; si le dégré de simplicité & de vraisemblance qui en résulte concourt à l'illusion de la Représentation ; & si cette illusion n'est pas infiniment plus foible que celle qui seroit produite par les tableaux frappans & variés qui naîtroient du changement de Scène ; enfin si cette unité dont le Théâtre Grec s'accommodoit fort bien, ne resserre pas trop l'espace dans nos Tragédies ; auxquelles nous sommes obligés de donner plus d'étendue & plus de développement que les Tragédies anciennes n'en exigeoient : dans les choses de goût, ce n'est pas avec des raisonnemens seuls qu'il faut attaquer les principes reçus ; c'est sur une belle Tragédie de M. *de Voltaire*, où ce grand Poëte en violant l'unité de lieu, employeroit toute la puissance de son génie, que je voudrois essayer de nouveaux principes. Quoiqu'il en soit, on a pû remarquer quelles ressources M. *Murppy* a tirées du changement de Scènes pour multiplier les tableaux : il a

mis en action la Scène de *Mandane* qui se jette entre les Tartares prêts à immoler son fils, & M. *de Voltaire* n'avoit pû que la mettre en récit ; mais il a abusé de la liberté qu'il s'est donnée : on amène *Hamet* aux Tombeaux des Rois, dans le troisiéme Acte ; *Timurkan* vient dans la prison, au quatriéme ; *Zamti* & *Mandane* sont conduits au Palais, dans le cinquiéme, sans raisons suffisantes. Mais en voilà assez sur une Tragédie dont l'Analyse n'est pas assez intéressante pour que nous nous y arrêtions davantage. Ce n'est pas à nous à prononcer sur le style de l'Ouvrage ; en général, il nous a paru fort & animé, mais plein de figures gigantesques, de métaphores outrées, de comparaisons épiques ; c'est le ton des Auteurs Orientaux, & c'est celui de la plûpart des Dramatiques Anglois.

Il nous reste un mot à dire sur la partialité & l'injustice dont M. *Murphy* accuse M. *de Voltaire*, à l'égard des Anglois. Il y a long-tems qu'on fait ici un reproche bien opposé à M. *de Voltaire* ; on s'est plaint plus d'une fois à Paris qu'il disoit trop de bien des Anglois,

on se plaint à Londres qu'il en dit trop de mal ; il faut conclure qu'il en a dit à-peu-près la vérité. Nous n'opposerons aux reproches de M. *Murphy* que ce passage d'un des derniers opuscules de M. *de Voltaire*.

» La Devise du célèbre Ministre » d'Etat Walpole, *fari quæ sentiat*, est » la Devise des Philosophes Anglois. » Ils marchent plus ferme & plus loin » que nous dans la même carrière ; ils » creusent à cent pieds le sol que nous » effleurons. Il y a tel Livre François » qui nous étonne par sa hardiesse, & » qui paroîtroit écrit avec timidité, » s'il étoit comparé avec ce que vingt » Auteurs Anglois ont écrit sur le même sujet...... Les François n'ont osé » penser qu'à demi, & les Anglois qui » ont volé jusqu'au Ciel, parce qu'on » ne leur a point coupé les aîles, sont » devenus les précepteurs des Nations. » Nous leur devons tout, depuis les » Loix primitives de la gravitation, » depuis le calcul de l'infini & la connoissance précise de la lumière, si vainement combattues, jusqu'à la nouvelle Charrue & à l'insertion de la petite Vérole, combattues encore. «

**

II.

OBSERVATIONS *on Milord Bolingbrocke's Litterary Correspondence*, &c.

» Observations sur la Correspondance Littéraire de Milord *Bolingbroke*, ses Ouvrages Politiques, & ses Papiers sur différens » sujets, avec l'examen des causes & » des progrès de sa réputation (1).

Le grand rôle que Milord *Bolingbroke* a joué sur le Théâtre du Monde, & la réputation qu'il s'est faite à un âge, où nos jeunes Seigneurs ne s'occupent qu'à disputer les lauriers de Newmarket, ou à rapporter des Pays voisins quelques Statues mutilées, de fausses Médailles, & des Copies de Tableaux, pour enrichir leur Patrie,

(1) Ce morceau a été tiré d'une Gazette Angloise. On y remarquera toute l'amertume & l'injustice de la satyre : mais les traits ingénieux qu'on y trouve pourront plaire à nos Lecteurs, sans détruire pour cela la haute opinion qu'on a conservée des talens de Milord *Bolingbroke*.

le rendirent l'objet de l'admiration publique avant qu'il pût être exposé aux regards de la Critique. Les Poëtes, les Ecclésiastiques, les Politiques, toutes les espéces de Beaux Esprits, jusqu'aux Orateurs de Grub-Street, réunirent leurs voix & leurs plumes pour célèbrer son nom, & joignirent leurs applaudissemens à ceux de *Swift* & de *Pope*. On le regarda comme un génie, avant que ses talens eussent percé au-dehors. La faveur du Roi & l'adulation des Courtisans le placerent sur le trône de l'Esprit, sans que ses titres eussent été confirmés par le Peuple. Enfin l'estime réelle dans quelques personnes, & l'esprit de parti dans plusieurs autres, en firent un Mécène en Littérature, un Machiavel en Politique, & un Pétrone en volupté.

S'il étoit né sans vanité, ces éloges prématurés en eussent développé le germe dans son ame, & lui eussent donné cette haute opinion qu'il montre dans ses Ecrits pour ses propres talens. Il méprisa souverainement des hommes & des noms qui vivront encore, lorsque le sien sera oublié. Il traita dédaigneusement des opinions qui ont été adop-

tées dans tous les tems par des hommes qui lui sont aussi supérieurs par l'esprit que par la véritable Science & les Connoissances solides.

La réputation une fois acquise, n'importe comment, fera toujours taire la raison, jusqu'à ce que le tems vienne appliquer sa pierre de touche, & vérifier la bonté du métal. Dans nos transports d'admiration, nous ne pouvons ni voir, ni entendre que la beauté qui nous charme, & la voix qui nous flatte. Nous ne voulons pas même nous permettre de douter, si les apparences sont fidelles ou trompeuses. La passion nous avoit peint Milord *Bolingbroke*, & ce portrait avoit été approuvé des plus grands Esprits. Est-il étonnant que cet homme ait eu un empire absolu sur notre imagination? *Pope* & *Swift* commandoient à nos sens; nous n'osions nous en servir qu'autant qu'ils nous le permettoient. Lorsqu'ils se furent joints à Milord *Bolingbroke*, ils formerent alors un Triumvirat si puissant, que toute résistance eût été vaine. Leurs paroles étoient la Loi; leur avis faisoit la régle: un mot leur suffisoit pour proscrire, ils n'avoient qu'à le prononcer.

Entrons dans quelques particularités, & examinons d'abord leur Correspondance Littéraire, puisqu'il n'a encore rien paru sur ce sujet. Il est évident que *Bolingbroke* commandoit aux deux Poëtes. On voit dans leurs Lettres, & dans l'Essai sur l'Homme de *Pope*, qu'ils ne se servoient que de termes respectueux, sans aucune familiarité, & que Milord *Bolingbroke* n'y répondoit pas toujours d'un ton bien obligeant: il me semble même qu'il manquoit d'aménité dans le style épistolaire; & aucun de ces trois hommes célèbres ne m'a paru soutenir dans ses meilleures Lettres l'idée qu'on a de ses talens.

S'il nous est permis de porter un jugement sur les plus illustres Ecrivains Epistolaires, anciens & modernes, je crains bien que le parallèle ne soit au désavantage des derniers, soit pour le grave ou l'enjoué, soit pour le familier ou le cérémonieux.

Les Lettres des Anciens qu'on estime le plus, sont celles qui traitent des affaires publiques; les autres sont le fruit de l'amitié & de la retraite: la plûpart des Lettres de *Cicéron* sont de la premiere classe. *Tiron* son affranchi, en recueillant les autres, a

fait voir, au sentiment d'*Erasme*, plus d'exactitude que de jugement. Les Lettres de *Pline* sont de la seconde classe. Ces deux Ecrivains excellent, chacun dans son genre; mais le dernier paroît souvent trop recherché, sur-tout quand il écrit, comme il le fait souvent, à un Correspondant supposé: *argumento affectato*, dit *Erasme*. Son habile Traducteur paroît l'avoir bien compris; mais il falloit qu'il rendît les choses telles qu'elles étoient.

Dans chacun de ces Grands Hommes, on trouve une source abondante de plaisir & de satisfaction. *Cicéron* fait voir les sentimens les plus vifs d'amour pour sa Patrie, & d'affection pour ses amis. Leur prospérité le remplit d'une joie sincère, & il est accablé de douleur, lorsqu'ils sont abattus par l'infortune. Son langage est le langage du cœur. Ses sentimens sont la voix de la Nature. Dans *Pline*, on découvre quelquefois le Patriote & l'Homme d'Affaires: mais ce n'est pas-là le jour dans lequel il voudroit qu'on le vît. Il cherche à paroître occupé à témoigner son amitié, & à remplir tous les devoirs de société qui sont du ressort

de la vie privée. Il voudroit qu'on crût qu'il saisit toujours les occasions de le faire. Il est juste, généreux & humain dans ses desseins & ses actions : avouons cependant que les réflexions qu'il fait à cet égard sont souvent remplies de vanité. Non-seulement dans les occasions où brille sa vertu, mais encore dans les petites bienséances de la vie, il insinue par-tout qu'il a toujours fait ce qu'il devoit faire. *Cicéron* avoit aussi de la vanité, mais ce n'étoit que par intervalles. Sa vanité n'étoit que le résultat de ses réflexions sur les grandes choses qu'il avoit faites. Dans *Pline*, elle servoit de motif à tout ce qu'il faisoit : c'étoit le ressort qui faisoit aller toutes les roues. Otez-lui ce motif, il n'étoit plus bon à rien.

Il faut cependant convenir, que la différence des tems où *Cicéron* & *Pline* ont vêcu, peut bien avoir contribué à la différence de leurs mœurs & de leur esprit. Du tems de *Pline*, Rome étoit changée : la Scène, où il devoit jouer un rôle, étoit vraiment théâtrale. Il est vrai qu'il fut aussi Consul : il y avoit encore un *Forum*, & un Sénat; mais le Consul n'étoit que l'ombre de l'Empe-

reur, le Sénat n'avoit plus que le pouvoir d'enregistrer des Arrêts, le *Forum* étoit devenu l'objet des railleries du Public; ce n'étoit plus ce lieu, où autrefois l'on attendoit la décision du Peuple pour le gouvernement du Monde. Il eût été ridicule alors à un homme de bon sens, d'affecter le caractère de *Cicéron*, & son langage, ou les sentimens. Le peu que *Pline* se crut obligé d'en prendre, n'avoit qu'un éclat foible & emprunté. C'est donc à la différence des tems plutôt qu'à celle des hommes, qu'on doit attribuer celle qu'on remarque entre eux. Je suis persuadé, que si *Pline* eût vêcu dans le tems de *Cicéron*, il eût été le premier au Barreau, mais qu'il n'eût encouru ni l'exil, ni la proscription.

C'est dans ces circonstances que l'on doit chercher la différence de leurs mœurs & de leurs Lettres. Dans celles de *Cicéron*, on voit le bon sens sans art : celles de *Pline* sont plus recherchées. Cependant, malgré la dégradation du siécle dans lequel *Pline* vêcut, il faut avouer que l'on trouve dans ses Lettres & dans quelques endroits de son Panégyrique de la délicatesse, de l'é-

légance, de la bonté, de l'esprit même, & quelquefois de l'enjouement, un fonds de politesse, & une grace qui ne conviennent qu'aux Grands; & tous ces agrémens sont revêtus des couleurs les plus brillantes.

Si des personnes inférieures à celles dont nous venons de parler, pour le rang, la vertu & la capacité (& sans doute tous nos Modernes sont dans ce cas); si, dis-je, ces personnes convenoient d'entretenir un commerce de Lettres entre elles, d'afficher leur mépris pout tout le reste du monde, ce qui, soit dit en passant, choque plus que la vanité des deux Romains; si elles cherchoient à s'attirer & à se donner réciproquement des louanges, & à jouer le rôle de ces illustres Anciens, pourroit-on s'empêcher d'en rire & de les regarder comme les Singes des Grands?

Je crois qu'on conviendra aisément que *Bolingbroke* pour l'arrogance, *Pope* par sa vanité, & *Swift* par son insolence, étoient de vrais originaux. Le dernier fut sans doute le plus grand esprit de son tems; mais le premier ne fut pas le plus grand homme; le second ne

fut non pas le plus grand Poëte, à beaucoup près. Il n'avoit pas le génie de *Dryden*, ou, pour mieux dire, il n'en avoit point du tout. Ses plus grands Admirateurs seroient bien embarrassés de nous montrer dans tous ses Ouvrages une seule idée qui lui appartînt. Ses Lettres sont l'Art même, qui fait des efforts incroyables pour prendre l'air de la Nature. Ses tours embarrassés, ses complimens étudiés, ont pû lui paroître naturels : *Swift* & *Bolingbroke* auront pû les trouver beaux; ils leur étoient adressés; mais ils ne peuvent plaire à un homme de goût. Il se peut faire que les Lettres de *Swift*, comme il le dit lui-même, ayent été écrites sans art & sans peine; mais qu'il convienne en même tems, que si elles ne lui ont pas coûté beaucoup de travail, on y trouve aussi très-peu à profiter. Ce seroit, dit-on, faire injustice à Milord *Bolingbroke*, que de juger de lui par ses Lettres familières : pas autant qu'on le pense, comme on le verra ci-après. Il s'en faut bien qu'il y ait assez de beautés, pour nous dédommager de sa superbe modestie & de son stoïcisme affecté.

Si nous passons de sa *Correspondance Littéraire* à ses Ouvrages le plus finis, nous y verrons son génie exposé au point de vûe le plus favorable. Nous examinerons en détail les productions particulières que ses amis & lui-même estimoient davantage. On regardera, je suppose, sa *Dissertation sur les Partis*, & ses *Remarques d'Old-Castle*, comme les Ouvrages qui sont le plus propres à faire juger de ses talens, & à les mettre dans un plus beau jour. Si jamais il a donné un libre essor à son génie, c'est dans ces Ecrits, où le dépit & l'ambition lui faisoient déployer toute la force de son esprit, & répandoient sur ses satyres toute l'amertume de son ame. Cependant que ces deux fameux Ouvrages paroissent ennuyeux aujourd'hui ! Quelle prolixité, quelle pesanteur, comme il l'avoue lui-même, dans sa conversation introductoire d'*Old-Castle !* Que son ironie sur la Famille Royale est maigre & triviale ! Que tous ses parallèles sont forcés ! Quant à la Partie Politique, il faut que je l'abandonne aux Politiques mêmes, comme a fait

l'Evêque de Clogher. Il est cependant aisé de voir, qu'il a défiguré tous les passages de l'Histoire d'Angleterre, pour les faire servir à ses passions, & pour répandre sur quelques Particuliers des invectives qui n'ont pû plaire que dans le tems où elles furent écrites, parce qu'elles étoient appropriées au goût qui dominoit alors : car dès que cette fureur de Parti, qui les soutenoit, fut appaisée, & que les hommes eurent oublié leur ressentiment & ceux qui en étoient l'objet, toutes les beautés disparurent, & la satyre perdit tout ce qu'elle avoit de piquant. Ainsi ces liqueurs fortes, que l'on a bûes à longs traits avec beaucoup de plaisir & d'avidité, deviennent très-insipides, quand l'esprit en est évaporé, & qu'elles ont perdu cette fermentation qui leur donnoit un certain goût.

En un mot, ses Discours politiques ne seront aux yeux de nos descendans que comme de vieux Almanachs, calculés pour un systême, & peut-être aussi pour un Méridien, différens des leurs. Ce ne sera qu'avec beaucoup de peine qu'on pourra démêler les observations ingénieuses qui s'y trouvent

en très-petit nombre, & qui y sont, pour ainsi dire, noyées dans un fatras de choses triviales. Aussi ne dédommageront-elles pas de la peine que l'on aura prise pour les chercher.

Sur quel autre de ses Ouvrages les Admirateurs de Milord établiront-ils sa réputation ? Lequel prendront-ils pour soutenir le titre de grand génie qu'ils lui ont donné ?

Sera-ce son *Roi Patriote*, avec les papiers qui l'accompagnent ? Ces Ouvrages, suivant ce qu'il nous dit dans son Avant-Propos, ne sont pas des titres à la réputation Littéraire; mais il ne nous a pas dit la véritable raison du chagrin qu'il ressentit, lorsque *Pope* les publia. Ce sont là les premiers Ouvrages qui nous ont découvert son mépris pour l'Ecriture Sainte, qu'il avoit toujours affecté de respecter même avec ses amis intimes.

Citera-t-on ses trois Lettres intitulées : L'*Ecrivain par Occasion*, & publiées en 1727, lorsque le Chevalier *Walpole*, qui connoissoit bien son homme, eut obtenu du Roi, qu'on lui ôtât toute espérance de recouvrer jamais les honneurs & les emplois qu'il avoit possé-

dés; ce qui fut cause que l'espéce de promesse que lui avoit faite à ce sujet une personne de grande considération, avec qui il avoit eu une entrevûe à la Haye dans le tems que Sa Majesté s'en retournoit en Angleterre, n'eut pas les suites dont il se flattoit. Qui croiroit qu'il n'a pas sçu profiter de cette occasion favorable ? Il pouvoit alors donner un libre cours à son indignation contre l'homme qu'il haïssoit & qu'il affectoit de mépriser, & déployer tous les ressorts de son éloquence & de son génie. L'a-t-il fait ? Tout le monde lut sa Piéce, tout le monde l'éleva aux nues : on la vanta comme un chef-d'œuvre d'esprit, & comme une production digne du plus beau génie ; mais son triomphe ne fut pas de longue durée. Le Chevalier *Robert Walpole* y répondit, selon moi, avec plus d'esprit, d'élégance, de dignité & de ce mépris supérieur, qu'on n'en a jamais mis dans aucune Réplique faite à la méchanceté & aux menaces d'un ennemi impuissant. A juger du Chevalier *Walpole* par sa conduite publique, ou par les services qu'il avoit rendus à sa Patrie, je ne me crois pas obligé d'ho-

norer beaucoup ſa mémoire; mais du moins il eſt ſûr qu'il avoit de grands talens, qu'il y joignoit d'excellentes qualités, & qu'il avoit un certain penchant pour la vertu qu'on lui voyoit quelquefois en public, & toujours dans le particulier. A l'égard de l'autre, pour lui ſuppoſer quelque bonne qualité dans l'eſprit, je crois qu'il faut s'en rapporter à lui-même, ou à *Pope.* Ses actions & ſes Ecrits prouvent qu'il n'a jamais cherché le bien, ni contemplé la beauté de la vertu. Quoi qu'il diſe, il a toujours tourné le dos à tout ce qui étoit beau ou bon, dont la vûe ne ſervoit qu'à l'éblouir & à troubler ſes ſens.

Ses *Lettres ſur l'exil & la retraite* ne m'ont pas plus prévenu en ſa faveur : elles m'ont paru reſſembler à des amplifications de Rhétorique. C'eſt tout au plus un recueil de phraſes étudiées, où l'eſprit faux regne depuis le commencement juſqu'à la fin. On y voit une tirade de ces Sentences que les Miniſtres diſgraciés emportent toujours avec eux dans leur retraite, ou que leurs amis, par mépris, ont coutume de leur appliquer

dans les Lettres qu'ils leur écrivent pour les conſoler.

Son *John Trott*, qu'il écrivit pour le *Craftman*, & dont il fait mention dans ſon Teſtament, paroît avoir été ſon Ouvrage de prédilection. Il eſt, à la vérité, bien écrit : il y a beaucoup de feu, l'eſprit y eſt bien ménagé, l'art infini, le ſtyle inimitable. Quant au fond de la Piéce, il n'eſt pas de nature à procurer à l'Auteur le titre de grand génie.

Si l'on me demandoit : Milord *Bolingbroke* n'étoit-il ſupérieur à perſonne par les talens, la ſcience, l'eſprit, ou la capacité ? Je répondrois, qu'autant que je puis en juger, il l'emportoit en général ſur ſes contemporains, mais qu'il n'étoit pas ſçavant. Suivant ce qu'il nous dit lui-même, il étoit impoſſible qu'il le fût. Il ſuffit cependant, pour l'être, de ſçavoir ce que les autres ont penſé & écrit avant nous. *Bolingbroke* a affecté un mépris ſouverain pour l'érudition d'étude, dans les occaſions où il ne pouvoit tirer les connoiſſances qui lui étoient néceſſaires, ſoit pour l'Antiquité, ſoit pour l'Hiſtoire, que de

ceux dont il mépriſoit tant les travaux. Je n'ai jamais vû perſonne qui doutât qu'il n'eût des talens extraordinaires; mais ces talens ne ſont pas toujours ce qu'on appelle génie. Tout ce que je prétends dire, c'eſt que ce n'étoit pas un homme de génie; je prétends même le prouver. De plus, ce qu'il dit du Chevalier *Walpole*, lui convient bien mieux. » C'eſt, dit-il, un eſprit du » ſecond ordre, au-deſſus du vulgaire » & au-deſſous du génie. »

Il n'y a pas de mot dont on ſe ſoit plus ſouvent ſervi, & que l'on ait peut-être moins entendu que le mot *Génie.* On l'a appliqué ſans diſtinction à une ſupériorité de talens, de capacité. On ſe trompera toujours, quand on entendra par génie une grande quantité de Science, une capacité ſupérieure à celle des autres. La capacité n'eſt point le génie; c'eſt quelque choſe de paſſif, comme le mot le porte. C'eſt auſſi dans ce ſens qu'elle a toujours été priſe par tous les bons Ecrivains. On ne doit entendre par-là que la faculté de concevoir, & la puiſſance de retenir des idées. Elle n'a rien à faire dans la diſpoſition de ces idées mêmes. L'*Invention* ſeule mérite

le nom de *Génie.* C'eſt une ſublime faculté de l'ame, ſi je puis m'exprimer ainſi, qui promène ſes regards autour d'elle, reconnoît tout ce qui a une relation naturelle à l'objet qu'elle contemple, apperçoit des rapports qui échappent aux autres, & de leur connexion tire des vérités certaines, & des conſéquences éloignées. Il eſt évident, qu'il y a bien des ſujets d'étude & de recherches, où le génie n'eſt point du tout néceſſaire. Il n'en faut point dans l'Hiſtoire, à moins qu'on ne veuille parler des Romans. Par-tout où l'on ne fait qu'imiter & perfectionner les vûes & les inventions des autres, on doit être exclus de toute prétention à ce titre. Mais il faut du génie dans la Phyſique, dans les Méchaniques, dans la Poëſie, dans le Gouvernement; & il me ſemble qu'il n'en faut que là. Les *Newton*, les *Bacon*, & les *Boyle* ſont de la premiere claſſe; les *Dryden*, les *Milton*, & les *Shakeſpeare* de la ſeconde. Quant aux Méchaniques, nous avons le Moine *Bacon*, & les Inventeurs de la Poudre à Canon, de l'Imprimerie, &c, s'ils ne doivent pas leurs découvertes aux hazard. Pour Milord *Bo-*

lingbroke, je ne ſçais où le placer. S'il y avoit du génie à ſapper toutes les Religions dans leurs fondemens, je crois qu'il ſeroit le premier de tous ceux qui ont couru cette carrière. Les *Hobbes* & les *Tindall* n'auroient place qu'après lui. Ceux qui ont fait des Loix pour le maintien de l'ordre & pour le bonheur des hommes; ceux qui ont fondé des Etats & des Royaumes, ont été honorés du titre de génie avec plus de juſtice que qui que ce ſoit. Ne ſeroit-ce pas ſe moquer de Milord *Bolingbroke*, que de le mettre dans cette claſſe, lui qui a avoué & prouvé qu'il ne demandoit que l'anéantiſſement de toutes les Loix, & le bouleverſement de tous les Royaumes, ſur-tout de celui de la Grande-Bretagne, pourvû cependant que ces changemens n'arrivaſſent pas de ſon tems?

De cette digreſſion, ſi c'en eſt une, paſſons à l'examen de ſes *Lettres ſur l'utilité de l'Hiſtoire.* Je ne me propoſe pas de revenir ſur ce que l'Evêque de *Clogher* & M. *Hervey* ont ſi bien diſcuté. Ils ont très-bien expoſé les faux raiſonnemens & la ſcience ſuperficielle de Milord *Bolingbroke.* Je tâcherai ſeulement de découvrir la ſource

de la grande réputation de ces Lettres, & de l'admiration qu'elles firent naître pour les merveilleux talens de leur Auteur. Tout Lecteur, ſans enthouſiaſme, n'y trouvera que ce que l'on rencontre dans les autres Ecrivains, au ſtyle près, qui, dans *Bolingbroke*, eſt rempli de beautés. Il faut avouer auſſi, qu'il compoſoit avec bien de l'adreſſe & de la facilité. Quoi qu'il promette, il ne donne rien de nouveau, ni de ſupérieur aux Productions de gens dont la réputation dans le Monde eſt bien inférieure à la ſienne. Je ſuis même porté à croire, en jettant les yeux ſur les Ouvrages de quelques Ecrivains qu'on admire avec aſſez de juſtice, que c'eſt moins en exécutant quelque choſe de conſidérable, qu'en l'entreprenant, qu'ils ſe ſont acquis une grande réputation. Ils ont promis de faire, ils n'ont pas fait. Ils ont montré les erreurs qui ſe trouvoient dans des Syſtêmes, & les fautes que l'on fait dans l'étude des Sciences; mais ils ont plutôt donné des plans pour la perfection des connoiſſances humaines, qu'ils ne les ont perfectionnées. L'Evêque de *Cloyne*, que je me fais un honneur de citer, à cauſe

des excellentes qualités qu'on m'a dit qu'il poſſédoit, n'a jamais donné d'auſſi grandes preuves de génie dans tout ce qu'il a écrit, que dans ſa *Siris.* Il y montre un génie élevé, une imagination ſans bornes; mais les choſes dont il parle, ſont au-deſſus de la portée de l'eſprit humain. On ne connoiſſoit guères le Grand *Bacon*, avant ſon Livre du *Nouvel Organe des Sciences.* Et quoiqu'il ſoit une preuve de l'imagination la plus vaſte, & de la plus grande ſagacité, il ne ſert qu'à faire voir les défauts des Sciences, ce qui nous manque pour les perfectionner, & ce qui nous manquera toujours, juſqu'à ce qu'il s'éleve pour chaque partie un homme tel que *Bacon* lui-même, c'eſt-à-dire, juſqu'à la Réſurrection générale.

Il n'eſt pas hors de propos de remarquer ici, que ces tentatives affectent l'eſprit des Lecteurs de manière qu'on imagine que les Auteurs pourroient faire, s'ils le vouloient, ce qu'ils exigent qu'on faſſe. Et pour nous autres, il ſemble que, quand nous ſçavons ce qui nous manque (& tout homme de bon ſens ne doit pas l'ignorer)

nous avons beaucoup gagné; nous eſpérons du moins que ceux que nous reconnoiſſons pour nos Maîtres, iront plus loin. Mais voici une grande difficulté que l'on ne voit pas d'abord.

Le chemin qui mène à la Science paroît uni à ceux qui le voyent à une certaine diſtance. Une côte hériſſée de rochers, ſemble être d'un accès facile, quand on commence à découvrir les terres; mais à meſure que l'on approche, on eſt effrayé des rochers eſcarpés & des précipices affreux qui empêchent d'y aborder. Il eſt plus aiſé de donner des avis que d'agir, de propoſer des plans que de les exécuter. L'un paroît appartenir au génie, l'autre ſemble être l'effet de l'induſtrie ſeule.

Je ſuis bien éloigné de croire que les deux Ecrivains, dont je viens de faire mention, ayent prévû cette conſéquence, & qu'ils ayent cherché à acquérir de la réputation à ce prix; ils n'avoient pas beſoin de cet artifice. Mais je crois que ç'a été le but de Milord *Bolingbroke.* Il ne pouvoit vivre ſans un grand nom: c'étoit la ſeule reſſource qu'il eût pour ſe venger de ſes ennemis, & adoucir l'ennui de ſa retraite. Il lui fal-

loit de la réputation à quelque prix que ce fût ; aussi s'y prit-il de toutes les manières, pour en acquérir. En conséquence il flatta *Pope*, quoiqu'il le détestât(voyez sa Préface pour le Roi Patriote). Il sçut tirer de lui ce beau Portrait que l'on trouve dans l'Essai sur l'Homme. Comme il craignoit *Swift*, qui écrivoit l'Histoire des dernières années du regne de la Reine *Anne*, il le flatta aussi, & obtint des louanges & un nom, tels qu'il les souhaitoit ; il le haissoit cependant sincèrement depuis sa querelle avec le Comte d'*Oxford*. Il recherchoit la gloire avec tant d'avidité, que l'on peut dire, sans crainte de se tromper, qu'en faisant des promesses, soit qu'il les exécutât ou non, il avoit moins en vûe l'honneur d'être placé au Temple de mémoire après sa mort, que la gloire de jouir d'une grande renommée pendant sa vie. *Præsenti tibi maturos largimur honores*, est la dédicace qu'il aima le mieux. Si ce n'eût pas été là sa façon de penser, à quoi bon nous donner cet Essai d'Histoire, après avoir dit qu'une Histoire qui a besoin d'être abrégée, ne mérite pas d'être lûe? Il n'a peut-être jamais voulu

nous en donner une entière. Peut-être a-t-il espéré s'acquérir, par cette exquisse, une aussi grande réputation, que s'il eût fini cet Ouvrage. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait? Le tems ne lui a sûrement pas manqué depuis sa retraite, & nous ne lui accorderons pas que ce soit la faute de sa mémoire. Dans une de ses Lettres, il promet d'y travailler l'année suivante ; il n'est pas croyable qu'il ait pû manquer de tems ni de matériaux. Il avoit aussi promis de peindre les tems où il étoit à la tête des Affaires, & ce qui se passa pour-lors, avec autant d'impartialité qu'en a fait voir *Polybe*, en parlant des faits de Lycortas. J'en doute, & je suis sûr que *Polybe*, quelqu'impartial qu'il fût, eût parlé autrement de lui-même qu'il ne fait de son pere : l'amour propre le veut ainsi.

Avec quelle impartialité Milord *Bolingbroke* n'eût-il pas fait cette Histoire, s'il l'eût entreprise ! Avec quelle douceur n'eût-il pas traité ses ennemis ! Avec quelle modestie ne se fût-il pas peint lui-même ! On peut en juger par son propre portrait, & par celui du Chevalier *Walpole*, qu'il trace dans sa seconde Lettre. Tout ce morceau pa-

roît tiré de quelques-uns de ses premiers Essais, & il pouvoit se placer ailleurs tout aussi bien qu'à l'endroit où il l'avoit enchassé. Je le citerai mot pour mot, pour sa rareté & sa singularité. » Le coquin, dit-il, en parlant de » *Walpole*, qui en aura imposé à tout » le monde par son pouvoir & sa fi- » nesse, & que l'expérience n'aura pû » démasquer pendant un tems, paroî- » tra enfin tel qu'il est. L'honnête » homme, (en parlant de lui-même,) » qu'on aura mal connu, & qu'on aura » décrié, sera enfin justifié. S'il n'en ar- » rive pas ainsi : si le coquin meurt » avec son masque, applaudi, honoré, » riche & puissant ; si l'honnête hom- » me périt, accablé sous le poids de » ses malheurs, exilé au loin, & ex- » posé à la disette, l'Histoire toujours » juste couvrira le nom du premier » de l'infâmie qu'il mérite, & fera » passer aux siécles les plus reculés ce- » lui de l'autre, en lui rendant les hon- » neurs qui lui sont dûs. A ces paroles » succéde ce passage d'*Arelius Fuscus : ADMIRABILE Posteris vigebis ingenium, & uno proscriptus sæculo proscribes Antonium omnibus.*

Voyons ce qu'il dit de lui-même, & d'une Piéce qu'il avoit dédiée à *Walpole*. » Je suis content, dit-il, » de voir que nos noms passeront à » la Postérité, l'un comme le poi- » son, l'autre comme l'antidote. » Je crois que, quand il écrivoit ces lignes, il n'étoit pas placé, à côté de *Scipion*, dans la suprême région de la tranquillité. Il ne se souvenoit plus que, dans sa première Lettre, il avoit dit qu'il étoit de tous les hommes le moins sensible aux louanges & à la critique, & qu'il n'auroit jamais pû se mettre à la place de *Cicéron*, ni tant desiré de voir son Panégyrique. Je ne sçais qui fera le sien, ni combien de siécles il durera. Je crois du moins qu'il n'y a aucun de ses Compatriotes, parmi ceux qui ont encore présent à l'esprit tout ce qui s'est passé du tems de cet Ecrivain, qui soit tenté de l'entreprendre. Tous les Mémoires écrits à son sujet, ou sur les tems dans lesquels il a vécu, excepté ceux qu'il a faits lui-même, seront perdus pour la Postérité, avant qu'il se trouve un Ecrivain qui lui rende la justice qu'il attend. Je dis plus : il faudra que ses propres Ouvrages périssent avant qu'un

Anglois célèbre son nom. Autrement, il faudroit que ceux qui aiment la conservation de la Patrie, ou qui souhaitent sa paix & son bonheur, pussent bien penser d'un homme qui, après avoir prétendu pendant sa vie aimer son pays, & respecter sa Religion, a levé à sa mort le masque que ses craintes lui avoient fait garder jusqu'alors, & qui a laissé après lui un Traité écrit par lui-même, & publié par son ordre exprès, dans lequel il prêche l'Athéisme, & ne cherche qu'à exciter la rébellion.



SUISSE.

***LETTRE** d'un Sçavant de Berne à M......... sur le Mémoire de* M. Clairaut, *lû à l'Assemblée Publique de l'Académie Royale des Sciences de Paris le* 14 *Novembre* 1758, *concernant le retour de la Comète de* 1682.

VOUS me demandez mon avis sur le Mémoire de *M. Clairaut*, lû à l'Assemblée Publique de l'Académie Royale des Sciences de PARIS le 14 Novembre 1758, & inséré dans le Journal des Sçavans au mois de Janvier 1759. Comme vous ne sçauriez ignorer, que l'Auteur de ce Mémoire est un de ces Grands Hommes que l'on ne doit citer que pour leur rendre les hommages qui leur sont dûs, vous ne vous attendez pas à une Critique de ma part: votre intention se borne sans doute à être informé, par un homme libre de tout esprit de partialité, de l'importance des sublimes découvertes & du penible travail de M.

Clairaut, que les uns ne sçauroient se lasser d'admirer, & que les autres prennent à tâche de déprifer.

Le Systême du Monde trouvé & établi par le Grand *Newton*, systême qui a étonné & qui étonnera à jamais les plus sublimes génies de l'humanité, se fonde sur cette vérité, qui n'est plus douteuse: que tous les corps célestes, quelqu'énormes qu'en soient les distances, agissent mutuellement les-uns sur les autres par des puissances qui tendent à les rapprocher, suivant la direction des lignes qui passent par leurs centres. Sans ce principe, tout mouvement relatif imprimé à la matière qui compose le Monde, tendroit à en éloigner sans fin les parties, & le Monde seroit bientôt dissipé & détruit: il s'ensuit donc, à mon avis, que cette gravitation universelle ne sçauroit provenir d'aucune cause matérielle; mais c'est aux Métaphysiciens à aller plus loin. M. *Newton* a remarqué de plus, que la puissance de chaque corps est proportionnelle à sa masse, & réciproquement proportionnelle au quarré de la distance de l'autre corps sur lequel il agit. Or il n'a pû découvrir cette Loi

de la Nature, qu'en consultant les Phénomènes, & sur-tout en profitant de ceux que *Kepler*, par une intelligence qui lui étoit tout-à-fait propre, avoit déja si heureusement remarqués. Mais cette sublime Philosophie de M. *Newton* demandoit encore les plus profondes connoissances Mathématiques; on peut dire même qu'elle n'a point d'autres bornes que celles de la Géométrie. Heureusement on avoit déja atteint à l'époque des calculs infinitésimaux, qui dans l'espace de peu d'années ont plus enrichi les Mathématiques, que n'avoient encore fait tous les siécles précédens. On sçait encore combien M. *Newton* a eu de part aux nouvelles méthodes.

APRÈS qu'on eut reconnu que toutes les Planètes décrivoient des Ellipses avec une très-petite excentricité autour du Soleil, placé dans un foyer commun à toutes ces Ellipses, il est surprenant que M. *Newton* ait osé concevoir l'idée que les Comètes pouvoient bien décrire pareillement des Ellipses autour du Soleil, mais des Ellipses dont l'excentricité fût comme infinie; & il est bien plus étonnant sans doute,

que les observations ayent justifié une telle idée. Cette confirmation de l'idée de M. *Newton* sur les Comètes, engagea aussi-tôt M. *Halley* à faire une recherche exacte de toutes les Comètes qui avoient été observées jusques-là, pour voir s'il ne s'en trouveroit aucune que les observations & les calculs montrassent avoir été apperçue plus d'une fois après différentes révolutions, par l'identité de ses élémens. Ce caractère, il l'a heureusement remarqué dans la Comète dont il s'agit ici, & sur cette remarque, il ne balança plus de prédire que la même Comète reparoîtroit. Comme les deux révolutions précédentes avoient employé environ 150 ans, il devoit fixer ce retour vers la fin de 1757. Mais un aussi grand homme que M. *Halley* n'étoit pas fait pour s'arrêter là : il connoissoit les grandes perturbations que les Astres souffrent en s'approchant & en s'éloignant des autres Astres ; il examina donc quel effet la Planète de Jupiter, qui a la plus grande masse, devoit faire sur la Comète. Il trouva qu'elle seroit retardée, & qu'elle le seroit d'environ un an : c'est pourquoi il fixa son retour vers la

fin de l'année 1758, ou au commencement de l'année 1759. De la manière qu'il s'énonce, on peut dire qu'il n'a manqué dans sa prédiction que de trois mois, qui font la trois-centiéme partie de la révolution totale ; & il n'est pas douteux que M. *Halley* n'eût déterminé plus exactement ce retour de la Comète, s'il avoit examiné avec le même soin l'action des autres Planètes, mais sur-tout celle de Saturne. C'est précisément ce qu'a fait l'illustre M. *Clairaut*. Mais de quel courage ne falloit-il pas s'armer pour se soumettre à ce pénible travail ? Jusqu'à quel dégré ne falloit-il pas avoir perfectionné les méthodes & les connoissances que ces recherches exigeoient ? Il n'y a qu'un petit nombre des plus habiles gens qui puisse en juger convenablement. M. *Clairaut* fut encouragé par les admirables succès qu'avoit déja eus sa belle Théorie sur les variations & les perturbations de la Lune ; & un grand Astronome eut le zéle de l'aider, comme un simple Ouvrier, dans les calculs astronomiques & numériques. Il fut encore obligé d'employer quelques autres secours, sans lesquels il auroit peut-être été réduit à ne

prédire qu'après coup, ou à se contenter de faire voir que la Comète avoit suivi dans sa dernière révolution les loix que ses calculs indiquoient. Cependant toute sa diligence, toute son adresse pour abréger les calculs, & tous ses aides ne suffirent point, pour qu'ils pussent être achevés avant l'Assemblée Publique de l'Académie Royale des Sciences du 14 Novembre 1758, à laquelle il s'étoit proposé d'annoncer ses résultats. Mais en ayant fait la plus grande & la plus importante partie, il vit que ce qui lui restoit à faire ne pouvoit plus emporter que quelques semaines, par rapport au retour de la Comète à une Périhélie, & il ne s'étoit pas proposé une plus grande exactitude. Enfin il osa annoncer ce retour, & le fixer vers le milieu d'Avril 1759. Ce que je trouve d'abord de bien intéressant dans cette prédiction, c'est qu'elle a été faite dans un tems où l'on n'attendoit presque plus la Comète, & où peut-être plusieurs Astronomes avoient déja quitté leurs affuts. Le Mémoire de M. *Clairaut* pouvoit les rassûrer, & raffermir leur constance ; il prévint les recherches qu'on étoit peut-être déja tenté de

faire sur les causes du défaut de la Comète, inutilement attendue par quelques-uns depuis une année entière. En effet, une Comète en passant bien près d'un autre corps céleste, dont la masse, par exemple, seroit aussi grande que celle de Jupiter & de Saturne, peut fort bien être retenue, & entraînée dans sa sphère d'activité, comme un Vaisseau qui même allant à pleines voiles est entraîné par les eaux d'un gouffre ; de manière que cette Comète, au lieu de retourner vers sa Périhélie, ne seroit plus que tourner autour du corps énorme dont elle se seroit trop approchée, comme les Satellites tournent autour des deux grosses Planètes.

Quel fut enfin l'événement? La Comète parut. Elle fut premierement observée en Allemagne, ou ce fut du moins de ce pays que la France en reçut les premiers avis publics ; car je ne veux rien dérober aux prétentions de M. *de Lisle*. Les Astronomes de Paris ne la perdirent plus de vûe, & ils fixerent son passage réel par sa Périhélie vers le milieu du mois de Mars 1759, c'est-à-dire, un mois environ plutôt que M. *Clairaut* ne l'avoit annoncé.

noncé. Voilà donc la prédiction de notre grand Géomètre accomplie; la Comète a passé par sa Périhélie dans le tems, à un mois près, qu'il l'avoit annoncé positivement, & sans user de réserve. Si on veut comparer ce mois de différence au tems d'une révolution entière, c'en est la neuf-centiéme partie. C'est d'ailleurs la vingtiéme partie environ de la différence actuelle, qu'il y a eue entre la dernière Période & la précédente; & c'est peut-être la cinquantiéme partie de la plus grande variation.

Après cet exposé, vous jugez bien, Monsieur, que je rends à l'Ouvrage de M. *Clairaut* & à ses succès tout l'honneur qu'ils méritent. En redoublant son travail, qui n'étoit déja que trop pénible, il eût sans doute encore mieux rencontré la Comète; je doute cependant qu'il fût possible de pousser l'exactitude beaucoup plus loin, puisqu'on ne connoît pas assez exactement les Elémens de la Comète, ni les forces perturbatrices absolues. Un petit changement, dans la force absolue de Jupiter, en peut causer un assez considérable dans le tems de la révolution de la Comète. D'ailleurs le grand

nombre des opérations requises accumulera toujours plusieurs petites erreurs, qui ne sçauroient manquer de devenir à la fin assez sensibles. J'apprends de Paris, qu'on va imprimer un Traité de M. *Clairaut* sur toute cette matière: je m'impatiente de le voir; il ne peut qu'être digne de l'Auteur & de la matière dont il s'agit. Cependant cet illustre Auteur n'a pû prévenir les Critiques; mais est-il bien certain qu'il en eût eu moins, si par hazard il eût rencontré plus juste? On a pû taxer son Mémoire d'être injurieux aux Astronomes; je n'y ai pourtant rien trouvé que d'obligeant pour ces Messieurs. M. *Clairaut* dit, *que le Géomètre*, & il parle de Newton, *apprit de l'Astronome;* il dit encore, *que le célèbre Halley vint prêter son secours à Newton*, &c. De pareilles expressions ne marquent assurément aucune envie de faire tort aux Astronomes. On a pû lui reprocher encore, malgré toute la modestie avec laquelle il a fait l'annonce du retour de la Comète à sa Périhélie, qu'il l'a retardée d'un mois. Je n'insisterai pas sur la cruauté de ce re-

proche, me contentant d'employer ici le mot d'*Horace :*

> *Si quid novisti rectius istis,*
> *Candidus imperti: si non, his utere mecum.*

J'ai l'honneur d'être très-parfaitement, &c.



ITALIE.

I.

Œconomie et Agriculture.

Ragionamenti del Dottore Giovanni Targioni Tozzetti, sull'Agricoltora Toscana. In Luca. M. DCC. LIX. in-12. » Considérations du Docteur » Targioni Tozzetti sur l'Agricul- » ture Toscane. A Luques, 1759. » *in-12.* »

L'ACADÉMIE des *Géorgophiles* de Florence, à laquelle cet ouvrage est dédié, a été instituée pour hâter les progrès des études d'Agriculture. M. *Targioni Tozzetti*, membre de cette Académie, de la Société Impériale d'Allemagne &c, proposa en 1757, dans une Séance de cette Académie, un plan & un systême théorique d'Agriculture, sur lequel il seroit utile que les études de tous les membres eussent été dirigées. Il a commencé d'exécuter lui-

même son plan dans l'essai dont nous allons rendre compte. Cet essai renferme des principes généraux applicables à tous les pays, quoique le titre de l'ouvrage semble les restreindre à la Toscane.

La premiere partie de cet ouvrage contient des réflexions sur la manière d'étudier l'Agriculture. Il est bien étonnant que la principale source de la félicité publique, le premier des Arts, n'ait été si long-tems qu'une routine sans principes, maniée par des mains ignorantes & esclaves de la coutume. » Dans les âges les plus reculés, dit l'Auteur, » on a fixé des regles pour » la construction des maisons, pour la » fortification des Villes; & après le » cours de plusieurs siécles, l'Archi- » tecture civile & l'Architecture mili- » taire sont parvenues à un point sin- » gulier de perfection. La seule Archi- » tecture Géorgique a été négligée. A » peine trouve-t-on sur cet objet quel- » ques légères notions, quelques pré- » ceptes détachés dans un petit nom- » bre d'Auteurs. Il nous faut un corps » lumineux & méthodique de réfle- » xions, pour jetter les fondemens de

» ce grand Art, & ce corps doit naître » du sein de la Philosophie. » L'Auteur propose là-dessus son essai sur les Etudes Géorgiques, & c'est un système général d'Agriculture.

L'Agriculture doit d'abord enseigner à choisir le lieu auquel il faut donner une culture nouvelle, ou appliquer l'ancienne culture, en la portant à un plus haut dégré de perfection. Le choix du lieu exige l'examen du climat, de l'air, des météores, des eaux, du terrein. Il faut connoître le dégré de température, l'exposition, les tems prédominans, la nature des fleuves, des lacs, des marais voisins, la solidité du sol & ses qualités. Le choix du terrein une fois fait, on en corrigera les vices sur lesquels l'industrie humaine peut agir fructueusément. On facilitera, par exemple, l'écoulement des eaux; on purgera la terre des herbes & des corps hétérogênes, sous lesquels ses présens seroient étouffés; & après les préparatifs nécessaires, on fera la plantation convenable.

L'habitation des hommes, & des animaux destinés aux travaux champêtres, occupera ensuite l'Architecture

Géorgique. Il est bien digne d'un Philosophe de s'appliquer à cet objet. Les familles des Laboureurs sont si précieuses! Leurs besoins sont si multipliés, relativement à leurs travaux! L'Architecte de la maison rurale aura donc grand soin de choisir un lieu sûr, sain & commode. Il faudra donner de justes proportions aux parties destinées à la garde des fruits, des fourrages, des instrumens, des bestiaux, &c. & aux annexes pratiquées pour élever des Vers à soie, faire le vin, l'huile, &c. Ces sortes de maisons exigeroient plus d'attention que celles des Villes, si le luxe, en amollissant le citoyen, ne l'avoit assujetti à des besoins factices que la Nature rougit de voir confondus avec les besoins de première nécessité.

Le Maître de la terre, ou le principal Cultivateur pourra bâtir pour lui une maison au milieu de ses possessions, dans l'endroit où il sera le plus à portée d'avoir l'œil à tout. Il aura une teinture des différens Arts utiles à l'Agriculture, une notion des Loix Agraires, des devoirs & des engagemens réciproques du Maître & des ouvriers, une grande connoissance de

l'arpentage & des regles sur lesquelles on estime les terres & les bestiaux, enfin une idée du commerce qui regarde les fruits de la terre. Le choix des Laboureurs, & l'inspection des instrumens ruraux appartiennent à cette partie de l'*Architecture Rurale*.

L'Auteur, après avoir jetté les fondemens de son édifice, passe aux principaux objets de l'Agriculture, qui sont les Plantes & les Animaux. On divise communément les Plantes en domestiques & en sauvages. La Nature n'admet pas cette division. Toute Plante a d'abord été spontanée, & vient bien encore dans quelque pays, sans le secours de l'homme. L'Art ne sert qu'à en améliorer la qualité. La culture des Plantes en général se restreint à réduire le climat, les eaux, & le terroir à-peu-près à l'état dans lequel ils sont dans les lieux où ces mêmes Plantes végétent d'elles-mêmes, à leur fournir une nourriture abondante, & à guérir leurs différentes maladies. Ces trois branches de l'Agriculture ont une vaste étendue. Il paroît que, sans une théorie générale des diverses sortes de culture, on se flatteroit vainement de réussir dans au-

cune. » La Nature est toujours la mê-
» mes : ses Loix sont invariables. L'hom-
» me ne peut que combiner les agens
» naturels, pour arriver par leur moyen
» à son but. En matière d'Agriculture,
» tout ce qu'il peut faire, c'est de se-
» conder, c'est d'imiter la Nature, &
» d'appliquer à un même objet les res-
» sorts qu'elle employe séparément à
» divers usages. »

Dans le Catalogue des Plantes que l'Académicien de Florence donne ensuite, en commençant par les plus petites, il divise les plantes domestiques, dont l'usage est le plus important, en *Fromentacées* ou *Céréales*, en *Baccellines* (il entend par-là les Légumes), en *Hortenses*, ou herbes de jardin, & en Arbres. Il observe qu'un grand nombre de ces Plantes, outre leur destination primitive, qui est de nous fournir des alimens, peut nous rendre encore des services subalternes, comme pour engraisser la terre, pour fournir des sucs à la teinture, &c. On comprend combien ces quatre espéces reçoivent de subdivisions.

La culture des Plantes domestiques comprend le choix du climat; le choix

& la préparation du terrein, l'art de semer, de planter, de transporter; de multiplier, de greffer, d'émonder, le soin d'arroser les Plantes & de les mettre à l'abri; la récolte, la conservation, & la préparation des fruits. Les Arbres demandent beaucoup moins d'attention que les autres Plantes. Ils sçavent trouver avec leurs profondes racines la nourriture qui leur est propre; & ils peuvent par la force de leur tronc & de leurs branches résister aux injures de l'air, & à tous les ennemis du dehors.

Les Plantes sauvages, indigènes pour la plûpart, ou domiciliées dans le pays depuis plusieurs siécles, naissent, croissent, se multiplient & portent leurs fruits, sans notre secours. L'unique soin du Paysan doit être de pourvoir à leur sûreté, & quelquefois dans certains tems à leurs besoins. Les arbres réunis en une nombreuse famille, forment des bois ou naturels ou artificiels. Pour conserver les bois naturels, on les éclaircit, on les taille de diverses manières. Pour faire de nouveaux bois, il faut sçavoir choisir & préparer le terrein convenable à l'espéce d'arbres que l'on

veut planter, puis les couper, & les émonder, suivant l'usage auquel on les destine.

Les arbres sauvages ne sont pas d'une légère importance. Ils servent à nourrir les animaux de leurs glands & de leurs feuilles, à fournir du bois pour le feu, pour la fabrique des ustensiles & des autres meubles d'usage, pour les liens & les soutiens nécessaires aux Plantes fructifères & domestiques &c; à défendre les terres & les habitations contre les eaux, les vents, certaines exhalaisons pestilentielles, les animaux sauvages &c; à donner des matières utiles pour la teinture, des gommes, des résines, des bayes, & autres drogues utiles au commerce; à former des allées régulières pour l'embellissement des possessions & des parcs, pour la multiplication & la conservation des bêtes sauvages, &c.

Le Docteur *Tozzetti*, après une liste des principaux arbres, descend aux herbes sauvages. Leur principal usage est la nourriture des animaux domestiques. On peut appeller *Pâturages* celles qui naissent d'elles mêmes çà & là, suivant le caprice de la Nature, & *Prai-*

ries ou *Prés*, celles que les hommes ont soin de renfermer dans un certain espace. Les Pâturages différent, suivant le climat & le terroir. Les herbes éparses sur les montagnes & sur les collines arides, ont plus de saveur & de substance. Celles qui croissent dans les plaines grasses & humides sont plus abondantes, mais plus foibles. Il faut considérer la qualité & le nombre des animaux qu'on fait paître dans ces pâturages, arracher les herbes qui pourroient leur nuire, gâter leur lait, & déchirer leur toison.

La seconde partie de l'Agriculture, ou l'*Agriculture Pécuaire*, enseigne la manière d'élever les animaux destinés à notre service, de les conserver, & d'en tirer les plus grands avantages possibles. On l'envisage ici, suivant la division familière en animaux domestiques & sauvages; mais elle est traitée plus sommairement que la premiere. Les animaux, tant domestiques que sauvages, se divisent en quadrupédes, volatiles & insectes. Les noms & les services des espéces domestiques relatives à cette division, sont assez connus, ainsi que les soins qu'il faut leur

donner. Les Abeilles & les Vers à soie, les seuls insectes que nous élevions, sont de tous les animaux ceux qui ont besoin d'une plus grande attention. Les quadrupédes & les volatiles sauvages subsistent bien sans notre secours. L'Auteur rapporte à cette classe les Poissons & les Crustacées Aquatiles; ainsi c'est celle qui nous fournit le plaisir de la chasse & celui de la pêche. Il est peu d'animaux sauvages dont la chair ou la peau ne nous serve pour différens besoins. Voilà à peu près à quoi se réduit l'*Agriculture Pécuaire*.

Tel est le plan d'Etudes Géorgiques que le Docteur *Tozzetii* propose à l'Académie de Florence.

Dans la seconde partie de cet ouvrage, qui est divisée en cinq chapitres, il y a des observations curieuses & utiles sur les travaux de l'Agriculture. Dans le premier chapitre, l'Auteur donne une idée générale de la terre & de ses différences, par rapport à l'Agriculture. La Terre, telle que nous la voyons aujourd'hui, est un cahos universel, dans lequel tous les corps organiques & non organiques vont se dissoudre & se confondre. L'élément

simple, dont l'Auteur de la Nature a composé la croûte aride de notre globe, s'est mêlé avec les débris des substances pierreuses, des minéraux, des végétaux & des animaux dissous & broyés avec elle par le tems. On peut définir la terre, telle qu'elle tombe sous l'inspection de l'Agriculture, un corps naturel, fossile & inorganique, résultant de l'amas fortuit de petits corps durs & pierreux, qui peuvent cependant être réduits par une légère force en une poussière impalpable. Jettée dans l'eau, ses corpuscules se séparent & la troublent: ils se réunissent, à mesure que l'eau s'évapore. Eprouvée à un dégré de feu capable de fondre les autres corps fossiles, elle n'en souffre aucune altération.

Quoique sur la surface du globe terraquée, il ne se t ouve guères de couches de cette terre élémentaire dans sa premiere simplicité, le Docteur *Tozzetti*, pour se faire mieux entendre, divise les terres en terres simples & en terres composées. On peut assigner deux espéces fondamentales de terres simples : les terres propres & originaires des montagnes primitives, & celles

des collines. Par montagnes primitives, on entend celles que nous voyons rendre la superficie de la terre inégale, tuberculeuse, & former une chaîne ondoyante de monts plus ou moins élevés, coupés en plusieurs branches, contenant divers filons ou des veines plus ou moins profondes, diversement inclinés, & composés de pierres & de terres dont le grain, le mêlange & la composition souffrent plusieurs différences. Ces montagnes ne sont peut-être pourtant que de la troisiéme ou quatriéme main, c'est-à-dire, qu'elles sont formées des ruines de quelques montagnes plus anciennes. Les principales espèces de terre qu'elles renferment, sont le Bol, la Marne, l'Argile & l'Ocre.

La seconde espéce primitive de terres simples, est celles des terres distribuées en couches parallèles, & presque horizontales sur la tête des collines. Cette croûte a été autrefois le premier voile de la terre; mais elle a été rongée par les eaux, entraînée par les co rans, & déposée çà & là au pied des montagnes. Les collines ne sont donc que les débris des terres hautes

& des filons des montagnes, précipités par les eaux dans l'ancien lit de la mer, où, parvenus à une certaine hauteur, ils s'abaissent insensiblement en s'approchant du lit dans lequel elle s'est retirée. Tandis que les matériaux les plus pesans se sont arrêtés aux premiers dégrés du terrein nouveau, les plus légers ont été portés plus loin jusques au bord de la mer. Les collines diffèrent entre elles comme les montagnes d'où elles sont descendues. Au pied d'une montagne rocailleuse & escarpée, la colline est un monceau de petits cailloux & de gravier très-fin; près d'une montagne de pierre vive, ce sont des couches de craye, & ainsi des autres.

Il ne faut pas confondre avec la Terre l'*Aréne* ou Sable, dont de vastes contrées sont couvertes. La terre est un amas de petites parcelles farinacées, au lieu que l'Aréne est un tas de petits cailloux de figure ordinairement globulaire. Pour en mieux connoître la différence, mettez une masse de terre dans un vase, & une masse égale d'aréne dans un autre. Remplissez les deux vases d'eau. Vous verrez

l'eau ſe frayer un paſſage par les interſtices des globules du ſable ; mais trop foible pour en ſoulever les molécules trop dures & trop peſantes, elle n'en groſſira preſque pas le volume, & bientôt l'aréne ſe précipitera ſubitement au fond du vaſe. Vous la verrez au contraire gonfler la motte de terre, parce que ſes parcelles s'inſinuant comme des coins dans les molécules fines & légères de cette terre, ſe grouppent avec elles, & forment enſemble un corps d'un volume plus étendu. Quand la motte ſera diviſée, ſes corpuſcules nageront quelque tems, & ne retomberont que lentement. L'aréne n'eſt pourtant pas incapable de culture ; elle peut même ſervir à corriger certaines terres.

Il eſt difficile de trouver de la terre ſimple purement vierge : les terres apparentes ſont toutes compoſées, & vû les combinaiſons variées à l'infini de leurs matériaux, il n'eſt pas poſſible d'en donner une définition générale. Il ſuffira de réduire ſes différences à certains chefs généraux. Le premier comprend les terreins, qui de mémoire d'hommes, ont toujours été incultes &

ſauvages, tels que les rochers nuds, les bois, les prés naturels. Le ſecond renferme ceux qui ont reçu quelque ſorte de culture, comme les jardins, les vignes, &c. Il faut connoître la nature de ces terreins, pour les cultiver avec fruit. On examinera, ſi tel terrein cultivé ou ſauvage, eſt ancien, bien aſſis, ou formé d'une pouſſière détachée des montagnes, ou d'un dépôt fait par les eaux ; s'il a été couvert de quelque fleuve, marais, étang, canal d'eau douce, ou ſalée, ou empreinte de particules minérales ; s'il n'a pas ſervi de grand chemin, de place publique, de cimetière ; s'il eſt formé de décombres de lieux habités, ou des plâtras & immondices de quelque four à chaux, de Verreries, de Forges, de Mines de métaux & de minéraux, ou d'éclats de marbre & de pierres travaillées ; s'il n'eſt pas mêlé avec du charbon, des cendres, de la rouille de fer, des ſels, &c. &c. &c. Dès que l'origine du terrein ſera connu, on parviendra bientôt à ſçavoir la meilleure façon de le mettre en œuvre.

Dans le ſecond chapitre, l'Auteur explique de quelle manière les Plantes

naiſſent, végétent, ſe nourriſſent, & ce qu'elles tirent de la terre. Les Plantes terreſtres ſont des corps organiſés, vivans, privés de ſens, & pour l'ordinaire fixement attachés à un lieu. Elles ſuccent leur aliment par les pores répandus dans toute leur ſurface, & ſur-tout par ceux de leurs racines qui ſont ſpongieuſes. Elles croiſſent inſenſiblement juſqu'à une certaine meſure & à un certain âge. Enfin elles ſe multiplient & ſe propagent par le moyen des ſemences, des boutures, des provins &c.

Quand la ſemence eſt jettée en terre, l'humide aqueux la pénètre par les canaux abſorbans de l'écorce. Il s'inſinue dans les parties les plus intimes. La ſemence s'enfle. La radicule germinale perçant l'écorce avec ſa petite pointe, va bien-tôt au-dehors ſuccer l'eau avec ſes chevelus. L'eau entre par ces filets déliés, & par une infinité de petits trous ou d'orifices dont elle eſt pourvûe, d'où elle ſe répand dans les vaiſſeaux. A meſure que le nombre des orifices abſorbans s'accroit, & que le liquide s'y porte en plus grande abondance, la jeune Plante prend une nourriture plus forte, & ſe développe avec

plus de célérité. Il ne paroît d'abord que la radicule, les feuilles ſéminales, & un petit bouton qui eſt l'embryon de toute la Plante. Quand la ſemence eſt délicate & ſon écorce aſſez tendre pour être facilement pénétrée par l'humeur nutritive, il ſuffit de la jetter en terre, & de la couvrir de manière à ne point l'offenſer. Les ſemences dures, avant que d'être miſes en terre, ont beſoin d'être tenues dans l'eau juſqu'à ce que la végétation ſoit en mouvement : autrement elles périroient, parce que l'eau ne pourroit les pénétrer dans la terre, ſi elles n'étoient déja ramollies.

L'aliment ſuccé par la racine, & tranſmis dans le corps de la Plante par le moyen des vaiſſeaux, reçoit diverſes modifications, ſuivant la conformation des organes de la Plante. En montant par les vaiſſeaux artériels, il l'engraiſſe. Une partie ſe perd par la tranſpiration ; une autre partie eſt renvoyée par les vaiſſeaux veineux à la racine. Fortifiée par cette ſéve, la racine s'allonge & ſe ramifie. Tandis que ſa ſurface s'étend, les tuniques des vaiſſeaux veineux imperméables à la liqueur, ſe changent en fibres ſolides ;

mais en même tems les orifices des tuyaux abſorbans ſe multiplient, ſe déployent, & ſuppléent à ce défaut en ouvrant de nouvelles bouches. Si la Plante, avec de bonnes racines, trouve un terrein toujours frais, après une heureuſe végétation, elle ſortira de l'enfance pour nous enrichir par ſa fécondité. Ce que nous avons dit des ſemences, arrive en grand aux jeunes Plantes, avec certaines modifications aiſées à découvrir.

Suivant M. *Tozzetti*, l'eau ſimple, ſemblable à l'eau douce commune, eſt le ſeul néceſſaire & univerſel aliment des Plantes : *la ſimplice acqua ſia l'unico, neceſſario, ed univerſale nutrimento delle piante.* Il dit que la petiteſſe imperceptible des trous des fibres radicales & des pores abſorbans dont la ſurface de la Plante eſt criblée, n'eſt propre à donner paſſage qu'à des molécules auſſi petites que celles de l'eau, & le diametre des canaux répondant à l'ouverture des pores, ils ne permettent que la circulation d'un liquide analogue à l'eau pure. Il appuye ſon opinion de diverſes preuves. Il eſt conſtant par l'expérience du fameux

Saule de *Van-Helmont*, par l'exemple des Fleurs & des Plantes odoriſantes qui pouſſent dans des vaſes de cryſtal, que les Plantes peuvent vivre, fructifier dans l'eau, & ſe paſſer entierement de la terre. Il y a des Plantes qui nagent ſans ceſſe ſur l'eau, & s'y nourriſſent par leurs pores cutanés. Les Plantes marines, collées à des corps impénétrables aux racines, ſubſiſtent ſans le ſecours de la terre. Des Naturaliſtes ont jetté des ſemences dans une pouſſière de verre, de coques d'œuf, & autres ſubſtances dont l'eau ne peut ronger la moindre partie. Avec le ſeul ſecours de l'eau pluviale diſtillée même à travers une cloche de verre, elles ſont parvenues au point de perfection qu'elles auroient acquis dans un champ bien diſpoſé.

Nous ne croyons pas devoir conclure de-là, que l'eau ſoit l'unique nourriture des Plantes; nous dirons plutôt qu'elle eſt le ſeul véhicule de leurs alimens. L'eau qui les pénètre n'eſt pas une eau ſimple & élémentaire. Elle eſt mêlée de feu, d'air, de terre, de ſels, &c. Les Plantes, au moyen de leur différente organiſation qui leur

tient lieu d'inſtinct, choiſiſſent & laiſſent entrer avec l'eau dans leur ſein les ſubſtances terreuſes, huileuſes, ſalines, &c. qui leur conviennent. Avec le ſecours de ces organes & de l'air, elles font la ſéparation des liquides & des ſolides deſtinés à leur nutrition, à leur accroiſſement, & à divers offices. Sans avoir beſoin de recourir à l'analyſe chymique, on voit évidemment que d'autres ſubſtances que l'eau entrent dans leur compoſition, & par conſéquent dans leur nutrition. De ce principe, le Phyſicien Italien conclut que la terre n'eſt utile aux Plantes, qu'en ce qu'elle leur fournit un lit commode pour leurs racines, & un réſervoir ſûr pour la liqueur nutritive : *Il terreno non fa altro vantaggio alle medeſime plante, ſe non che appreſſa un commodo nido alle loro radici, ed un ſicuro ricettatolo del nutritivo liquido acquoſo.*

Le troiſiéme chapitre concerne le choix du terrein. Après qu'on aura fait les recherches, dont nous avons parlé plus haut, ſur le climat, les eaux, la nature ou ſimple ou compoſée du terrein, &c, on examinera la quantité, la

qualité, & la vigueur des Plantes ſpontanées établies dans le pays. C'eſt un mauvais augure, ſi elles y ſont rares, foibles & maigres. Si au contraire elles y croiſſent en abondance & avec de l'embonpoint, c'eſt un très-bon ſigne. Il eſt néceſſaire de diſtinguer la qualité de ces Plantes ſauvages : car, par exemple, la Sarriette & la Lavande pouſſent fort bien dans des lieux incapables de nourrir des Plantes domeſtiques. Parmi les terreins qui n'ont pas été cultivés, les bois ordinairement en occupent de bons, ſur-tout les bois de haute-futaye, parce que leurs feuilles pulvériſées ont garanti l'ancienne terre de la corroſion des eaux, & formé une nouvelle couche, un couvert ſous lequel elle eſt à l'abri. Les prés naturels ſont ſûrement dans un terrein gras, mais peut-être trop froid, & dont il faudroit faire écouler les eaux. Pour les terreins anciennement cultivés, il faut rechercher la cauſe pour laquelle on en a abandonné la culture, & régler la nouvelle ſur l'ancienne. On pourra tirer quelques lumières des rejettons des vieilles Plantes, s'il en reſte.

Il ne faut point s'arrêter à l'écorce de la terre. Elle eſt aſſez ſouvent plâtrée d'une couche de cendres des Plantes. Il faut lever cette couche trompeuſe, pour en connoître l'intérieur. Les ſections perpendiculaires que l'eau aura faites vous donneront du jour pour cette connoiſſance ; mais la meilleure manière pour y parvenir, c'eſt de creuſer çà & là en différentes ſaiſons des foſſes aſſez profondes, pour recevoir des Mûriers & des Oliviers. Quand le terrein vous réſiſtera trop, ne luttez point contre un ſi puiſſant ennemi de la culture. S'il céde à vos efforts, vous laiſſerez au grand air pendant deux ans une partie de la terre que vous en aurez tirée. Vous aurez ſoin de remarquer ſes changemens avec les ſaiſons. Si après ce tems, elle s'émie & ſe réduit en farine formant de petites mottes médiocrement tenaces, elle eſt bonne. Si elle conſerve ſa première dureté, il faut l'abandonner. Si elle eſt couverte de ſel marin, elle ne vaut rien : on peut la cultiver, ſi elle l'eſt de nitre. Vous aurez pû connoître, ſi elle retient l'eau des pluies, quels effets la neige & la glace auront pro-

duits ſur elle. Dès que vous aurez fait les foſſes dont nous venons de parler ; rejettez dans une la terre qu'elle vous aura donnée, en la preſſant dans les mains à meſure. Quand vous l'aurez toute jettée, ſi elle s'élève au-deſſus de ſon premier niveau, c'eſt une preuve qu'elle eſt propre pour les grains. Si elle ſe trouve au même point, elle ſera bonne pour la vigne; & pour les prés, ſi elle ne remplit pas la foſſe. Plus elle ſe ſera affaiſſée, moins elle aura de valeur. Il ſera bon de mettre une partie de la terre de ces foſſes dans des vaſes de terre cuite. Vous y ſemerez les Plantes que vous vous propoſez de cultiver, & vous eſſayerez diverſes manières d'en corriger les mauvaiſes qualités.

Pour connoître la ſubſtance dominante de votre terre, & la doſe de cette ſubſtance ; la nature & la quantité des matières hétérogênes, dont il ſeroit peut-être néceſſaire de la purger ; enfin la tenacité, la dureté & la cauſe de la dureté de ſes parties qui peuvent la rendre impénétrable aux racines des Plantes : vous ferez l'expérience ſuivante, ou quelque autre ſemblable.

Jettez dans un vaſe plein d'eau une motte de cette terre. Remarquez la quantité qui s'en diſſout entièrement, & la quantité qui tombe au fond ſans ſe diſſoudre. Obſervez ſon bouillonnement, la quantité des bulles qui en ſortent, & les altérations que l'eau lui cauſe en la pénétrant. La trop grande difficulté à ſe diſſoudre, indique une terre trop tenace, telle que l'eſt la Marne. Voyez enſuite combien l'eau eſt trouble, combien les parois du vaſe ſont incruſtés, & ſi la ſurface eſt couverte d'écume, ou d'un voile, ou de filets déliés comme les fibres des racines. Obſervez en combien de tems l'eau s'éclaircit, & dépoſe au fond du vaſe les ſubſtances qui l'ont troublée. Suppoſez qu'elle reprenne vîte ſa première limpidité, la terre eſt ſabloneuſe & peſante. Si elle s'éclaircit lentement, & qu'elle conſerve à la fin une eſpéce de blancheur, la terre eſt farineuſe & légère. Conſidérez les matières repoſées, vous les verrez rangées ſuivant leur dégré de peſanteur, les plus peſantes comme les petits cailloux & le ſable au fond : vous en calculerez la doſe. Enfin à l'odeur, au goût, & en-

core mieux par la diſtillation, ou par quelque autre décompoſition chymique, vous connoîtrez ſi cette terre eſt mêlée de parties ſalines, vitrioliques, nitreuſes & autres ; & vous jugerez par-là ſi elle eſt bonne ou mauvaiſe, s'il faut la cultiver, ou la laiſſer en friche.

A la couleur de la terre, on connoîtra encore s'il y un mêlange abondant de corpuſcules métalliques ou minéraux. Si elle eſt notablement rouſſe ou jaune, il y a du fer ; ſi elle eſt azurée, de l'argent ou du cuivre ; ſi elle eſt noire, du fer, du vitriol, ou du ſoufre ; ſi elle eſt blanche, encore du fer, &c.

Nous ne ſuivrons point l'Auteur dans les travaux ruſtiques dont le quatriéme chapitre eſt rempli. Ce ſont des préceptes généraux ſur la préparation du terrein, & quelques régles particulières ſur les diverſes ſortes de plantations.

M. *Tozzetti*, dans l'article où il traite de la diſtance qu'il faut laiſſer entre les arbres, dit avoir remarqué que les Oliviers échappés de l'hyver de 1709, ſont placés à une diſtance beaucoup plus grande les uns des autres, que les Oliviers plantés depuis. C'eſt de-là que provient peut-être l'énorme groſſeur des premiers à laquelle les nou-

44

veaux ne promettent pas d'arriver jamais.

Il traite dans le dernier chapitre, qui est une suite du précédent, des travaux nécessaires & utiles pour perfectionner & maintenir une culture; & par-tout il fait observer que le Maître & le Cultivateur ont une grande tâche à remplir, puisque c'est leur tête qui doit conduire les bras des Paysans. » Le Laboureur, dit *Columelle*, doit être » plus fort que la terre qu'il cultive, » parce que s'il succomboit dans l'espéce de lutte qu'il y a continuellement entre elle & lui, la terre arracheroit en quelque sorte la moitié de » ses trésors des mains de son possesseur, dont un plus petit terrein mieux » cultivé eût mieux rempli les espérances. »

De l'usage où l'on est par-tout de laisser reposer les terres, & de les fumer, il ne faut pas, selon M. *Tozzetti*, conclure que la terre perd sa fécondité par le défaut de substances animales & végétales, & que ces substances la lui rendent. La vraie cause qui fait, dit-il, que les grains & certaines autres Plantes *fromentacées* & *culmiferes* ren-

dent le terrein maigre & infertile, c'est que leurs tiges étant droites & menues, leurs feuilles rares & étroites, elles n'empêchent point les eaux d'emporter la fleur de la terre, qui dépouillée de sa substance légère, se conglutine & se durcit aisément. En second lieu, ces feuilles étant appliquées sur la tige comme des étuis, ne tombent pas à terre, & ne défendent ni n'en grossissent point la première croûte. Ainsi après une ou deux récoltes, la substance légère du terrein sera dissipée; il ne restera plus qu'une masse dure & impénétrable. Il faudra donc attendre que des Plantes sauvages naissent dans ce terrein, y meurent, & forment de leurs débris une croûte nouvelle. Il faudra dans le printems y semer des Plantes légumineuses dont les larges feuilles le garantiront des eaux, & formeront de leurs débris le voile dont la terre aime à couvrir sa fécondité. Il vaudra encore mieux lui rendre la Plante toute entière, quand on en aura cueilli les fruits. Par ces moyens, on empêchera la terre de devenir trop compacte; il se pratiquera de petites cavernes dans lesquelles les radicules

iront sans peine se loger, & des réservoirs où l'eau se ramassera pour les secourir au besoin. Il en est de même des fumiers de différente espéce. Les fumiers ne sont que des excrémens, ou des fragmens de corps animaux ou végétables. Ils conservent toujours une partie de leur ancienne structure organique, & une certaine quantité de semences dures que la force digestive des animaux n'a pas détruite, comme il paroît sur-tout par l'avoine que l'on voit très-bien végéter dans la fiente du cheval. Ils renferment encore une grande quantité de sels, dont l'activité fait fermenter la masse qui leur sert de prison. Ainsi dès qu'ils seront mêlés avec la terre, l'eau pénétrant tout le composé, les parties organiques se gonfleront comme des éponges; elles retiendront & présenteront l'eau aux Plantes beaucoup mieux que les molécules dures de la terre. Cette eau fera encore bien plus fermenter les sels avec les substances calcaires de la terre; & par cette fermentation, les particules de la terre & des corps organiques se résoudront en poussière & en une sorte de farine, à travers laquelle les racines

auront une issue facile. C'est à quoi l'Auteur borne les services du fumier.

Nous ne nous arrêterons pas à la Dissertation sur le Grain, qui fait partie de cet Ouvrage. Ce n'est qu'un recueil de passages d'Auteurs, tant anciens que modernes, d'où l'Auteur déduit quelques corollaires. Mais on trouve ici un morceau sur la qualité vénimeuse de certains Fromages, que nous pourrons donner dans un autre Journal.

M. *Tozzetti*, dans sa Préface, annonce plusieurs autres Dissertations relatives à l'Agriculture; mais on ne peut trop l'inviter à remplir un aussi beau plan que son Systême Géorgique. Nous appliquerions volontiers à cet habile Médecin, ainsi qu'à tous ceux qui se dévouent à des connoissances si utiles, ces belles paroles que *Libanius* adresse à l'Empereur *Théodose*, à la fin de son Discours pour les Laboureurs (1).

(1) *OSTENDE, ô humanissime Imperator, te curam gerere non modò Civitatum, sed & Agrorum, imò verò Agrorum magis quàm Civitatum. Illi quippè harum fundamentum sunt; jureque dixerit quis, in Agris consistere Ci-*

» MONTREZ que vos soins ne se bornent pas aux Villes, mais qu'ils s'étendent encore aux Campagnes, & que vous êtes même encore plus jaloux de leur fertilité, que de l'ornement des Villes. Ce sont en effet les

---

vitates, & illos harum basin esse, à quibus Triticum, Horreum, Racemi, & Uinum & oleum, alimentum quidem hominibus, alimenta & reliquis animalibus. Si Boves non essent, neque Aratra, neque Semina, neque Plantæ, neque greges Pecorum, non conditæ fuissent ab initio Civitates: conditæ verò ab illorum fortunâ dependent, quodque benè vel malè se habent, inde est. . . Quisquis igitur adversatur Agricolarum rebus, is terræ adversatur: qui verrò terræ, etiam Civitatibus, imò, per Jovem, etiam ipsis Navigantibus; quia & ipsis opus est rebus ab hâc provenientibus. Nam etsi pleraque bonorum his à mari proveniant, attamen illud ipsum quod vivere possint, à terrâ est. Tibi verò etiàm indè Tributa, ô Imperator: disponitur equidem de his in Civitatibus per edicta; at horum (Agricolarum) *est dare. Quicumque igitur juvat Agricolas, is tua conservat; contrà qui lædit, circà tua malus est. Hoc ergò malum, ô Imperator, inhibendum est & lege, & pœnâ, & scriptis, & curâ eorum de quibus nunc audis; exhortandique omnes ad rationem Agricolarum habendam.*

» champs qui sont le premier fondement des Villes, & l'on peut dire qu'elles se reposent dans leur sein; que les champs sont la base des Villes, puisque c'est eux qui nous fournissent le Froment, l'Orge, le Raisin, le Vin, l'Huile, tous les alimens nécessaires à l'homme, & ceux qui sont propres aux Animaux. S'il n'y avoit ni Bœufs, ni Charrues, ni Sémailles, ni Plantations, ni Troupeaux, on n'auroit jamais bâti de Villes. Tout leur lustre aujourd'hui dépend de la fortune des campagnes, & le bon ou le mauvais état de celles-ci les fait fleurir ou les appauvrit..... Ainsi quiconque est opposé aux intérêts des Laboureurs, est contraire aux biens même de la terre, & dès-là au bien des Cités; ajoutons à celui des Navigateurs qui ne sçauroient se passer de tout ce que le Laboureur leur fournit. Car, quoiqu'ils tirent de la Mer la plus grande partie de leurs biens, c'est la terre qui pourvoit à leur subsistance. C'est de la terre aussi que proviennent les Impositions qui se payent aux Princes; & si ces Im-

» positions sont assignées par les Edits dans les Villes, elles se levent sur les campagnes. On conserve donc le domaine du Prince, en protégeant les Laboureurs; on le ruine, en les opprimant. Il faut donc réprimer cet abus par les Loix, par des peines contre les Oppresseurs, par d'utiles écrits, & par beaucoup d'attention pour ceux dont je parle: il faut recommander aux Habitans des Villes d'avoir toutes sortes d'égards pour les Laboureurs. »



II.

GRATIARUM Actio Regiæ Parisiensis Scientiarum Academiæ Nobili Comiti Fr. RONCALLI PAROLINO, *ob dono acceptam Dissertationem in Variolarum Inoculationem. Accedunt in Epistola ad Clariss. Virum D.* DE FOUCHY, *Secretarium perpetuum I. Donatio novi Operis, Regio Cœtui. II. Honores à Gente Monarchica. III. Triumphus Italicus. IV. Evangelus Monspessulanus. V. Arbitri electi. Brixiæ* 1759, in-4°.

» Remerciment de l'Académie Royale des Sciences de Paris, au noble Comte Fr. *Roncalli Parolino*, du présent qu'il lui a fait de sa Dissertation sur l'Inoculation de la petite Vérole; auquel on a joint dans une Lettre au très-illustre Monsieur *de Fouchy*, Secrétaire Perpétuel, les Articles suivans: I. Don d'un nouvel Ouvrage à cette Royale Compagnie. II. Honneurs reçus (par le Comte Roncalli) de Monarques & Princes Souverains. III. Le Triomphe de l'Italie. IV. Le bon Nouvelliste de Mon-

» pellier. V. Election d'Arbitres. A *Bresçia.* 1759. 4.

M. le Comte *Roncalli Parolino*, ancien Médecin de Brescia en Lombardie, ayant envoyé l'hyver dernier à l'Acad. Roy. des Sciences de Paris une Dissertation contre l'Inoculation (1) : l'Académie, suivant son usage, chargea son Secrétaire de faire réponse à l'Auteur, & de le remercier de son attention. Il est bon de remarquer que, quelle que soit la valeur des Piéces qu'on adresse à l'Académie, & sa manière de penser à leur égard, cette Compagnie ne se dispense guère de cette politesse envers leurs Auteurs. Mais M. *Roncalli* a pris un pareil remercîment pour une approbation de plus authentiques, & plein de son triomphe, il vient de faire imprimer la Lettre de M. *de Fouchy*. Il ne s'en est pas tenu là : croyant sa reconnoissance

(1) Nous nous proposons de donner un Extrait de cette Piéce, lorsque l'Ecrit qu'on va lire nous est parvenu. C'est pourquoi nous nous bornerons à faire connoître la Dissertation dans une de nos premieres Notices.

engagée envers l'Académie, il a accompagné cette Lettre d'une Réplique si singulière, que nous avons cru que nos Lecteurs nous sçauroient gré de leur en faire part. Voici la traduction pure & simple de cet Ouvrage que M. *de la Condamine* nous a communiquée, avec quelques notes qu'il a lûes à l'Académie des Sciences.

LETTRE de M. de Fouchy *à Monsieur le Comte* Fr. Roncalli Parolino.

» M. j'ai remis à l'Académie Royale des » Sciences, comme vous le desiriez, » l'Exemplaire imprimé que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer de » votre Lettre contre l'Inoculation de la » petite Vérole. L'Académie n'est point » dans l'usage de porter son jugement des » Ecrits que l'impression a déja soumis » au Tribunal souverain du Public. Mais » si, dans cette circonstance, elle n'a pû » prononcer juridiquement sur l'Ouvrage en question, cela n'a pas empêché » qu'il n'ait été lû avec plaisir & avec satisfaction par plusieurs de ses Membres, & que la Compagnie n'ait senti

» tout le prix de votre confiance & de » votre politesse. Elle m'a chargé d'avoir « l'honneur de vous en remercier de sa » part. Trouvez bon, Monsieur, que je » m'acquitte d'un devoir si flatteur pour » moi. Je ne joins à cette Lettre aucun » détail, parce que M. *de la Condamine* » doit vous faire part de ses Observations & de ses Réponses. Quant à moi, » Monsieur, je me trouverai trop heureux, si je trouve ici l'occasion de vous » être bon à quelque chose, & je la » saisirai toujours avec le plus grand empressement.

J'ai l'honneur d'être &c.

A Paris, ce 24 Mai 1759.

LETTRE de M. le Comte Roncalli *à M.* de Fouchy.

Au très-illustre & très-célèbre M. de Fouchy, *Secrétaire Perpétuel de l'Académie Royale des Sciences*, François, *Comte* Roncalli Parolino.

J'ai reçu avec beaucoup de satisfaction votre Lettre du mois de Mai dernier, par laquelle vous m'assûrez que

la Haute & Royale Académie des Sciences a lû *avec plaisir & avec joie* (1) ma Dissertation Epistolaire contre l'Inoculation de la petite Vérole. Car sur le rapport de votre Confrère & du mien, qu'il avoit paru depuis peu dans ce fameux séjour des Arts & des Sciences plusieurs Ouvrages pour soutenir cette invention, je craignois beaucoup que nos efforts venant de si loin & de la part d'un Auteur médiocre, sans appui ni protecteur, n'eussent eu un mauvais succès, & ne fussent pas reçus sous l'aspect favorable de zéle pour le bien public qui a été mon unique but. Mais puisque par le décret de vos sages Col-

(1) La Lettre de M. *de Fouchy* ne dit point que la Dissertation de M. *Roncalli* ait été lûe à l'Académie, comme en effet elle ne l'a jamais été. J'en ai seulement lû un Extrait à la Compagnie, & il est imprimé dans le Journal Encyclopédique du mois de Septembre 1759. Personne ne desire plus que moi que cet Ouvrage soit publié. La Lettre de M. *de Fouchy* dit, que quelques Membres de l'Académie ont lû l'Ouvrage de M. *Roncalli* avec plaisir & satisfaction, ce que M. *Roncalli* interprête de l'Académie entiére, qu'il suppose l'avoir lû avec volupté, *cum gaudio & voluptate.*

légues dont vous avez la bonté de me faire part, je me vois élevé à l'honneur *inflétrissable* (*immarcessibilem*) d'une si haute correspondance,(1) comblé tout à la fois d'applaudissemens que je ne mérite point (2), & d'offres de service, je ne puis m'empêcher de donner par cette Lettre un libre cours aux sentimens de reconnoissance & de dévouement dont je suis pénétré, & de vous en donner un témoignage public & solemnel.

I. Don d'un nouvel Ouvrage à la Royale Compagnie.

Afin donc que vous ayez la preuve de mon attention, non-seulement dans l'occasion présente, mais par le passé,

(1) M. le Comte *Roncalli* n'a pas même été proposé à l'Académie pour Correspondant : ce titre suppose deux délibérations de l'Académie, avec un mois d'intervalle.

(2) Il n'y a assurément que l'excessive modestie de M. le Comte *Roncalli* qui ait pû s'allarmer des éloges & de l'approbation qu'il trouve dans la Lettre du Secrétaire de l'Académie. Aucun autre ne les appercevra.

il faut que vous sçachiez, que, pour donner à votre Compagnie au moins un léger témoignage de mon amour & de ma gratitude (car mon espérance ne m'a point trompé dans le pressentiment que j'avois de ses faveurs), j'ai envoyé dès le mois de Mai dernier à Paris notre Ouvrage en grand *in-folio*, & en papier Impérial, orné des Armes de la Maison de Bourbon en or, & intitulé : *Diplômes & Lettres du Pape, des Rois, Princes, Académies, Philosophes, écrites au Comte* Fr. Roncalli, *& ses propres Lettres.* Ce Volume étoit adressé avec une recommandation pressante, au très-illustre Comte *de Caylus*, & la suscription étoit accompagnée d'instantes prières, pour qu'à votre première Assemblée, prosterné devant le Tribunal du Sénat Académique, il vous offrit en mon nom ce gage de ma reconnoissance. Mais comme tandis que j'écris ceci, je reçois une Lettre de Montpellier, par laquelle on me donne avis que ce volume n'a pas encore été envoyé à Paris, vous pourriez vous joindre au susdit Chevalier, mon Patron, pour le présenter à l'Académie, & me rendre le service

de faire agréer mon humble Requête.

II. Honneurs reçus de Monarques & Princes Souverains.

Et, puisque nous sommes à Paris, je voudrois que, pour rendre l'hommage de mes Ecrits & de moi-même plus digne d'être accepté, & pour donner à votre illurste corps & à tous les autres, à telle fin que de raison, quelque estime pour moi, vous pussiez ajoûter que je suis attaché à la Maison de Bourbon, comme le porte la dédicace du volume dont je fais présent, comme le prouve le Décret particulier du Roi *Ferdinand VI*, par lequel je suis appellé à la Chambre Intérieure de Sa Majesté Catholique, & comme le mettent dans la plus grande évidence les sentimens pleins de bonté, dont nous a honorés l'Auguste Reine, *Elisabeth Farnese*, en Espagne, à la suite de notre Présent d'un Reliquaire d'or orné de perles, contenant une aiguille tirée de la tête de la sacrée Vierge Capucine *Martinengo*, & ceux que nous a témoignés le très-illustre & très-noble Seigneur, Premier Ministre d'Etat de S. M. l'Infant,

Roi des deux Siciles, au nom de S. M. *Marie Amelie* de Saxe, Reine des deux Siciles (1), en nous promettant la faveur & la bienveillance de ses Souverains.

III. Triomphe de l'Italie.

Cette partie de ma Lettre vous offre le Triomphe de l'Italie, pronostic de celui de la France, & de l'Europe entière, par la proscription déja exécutée dans nos cantons de l'Inoculation de la Petite Vérole. Mon intention est de répondre en même tems à la Lettre très-polie que j'ai reçue depuis peu, par la voie du Comte *Ponticelli*, Premier Médecin de la Cour de Parme, de M. *de la Condamine*, qui ne démord point de son opinion. Permettez donc, Monsieur, que je vous détourne un moment pour une affaire qui vous est étrangère, & que je m'adresse tout à la fois aux deux Collégues. Vous qui avec autant de Science, êtes exempt de

(1) On a seulement pris ici la liberté de fondre dans le texte quelques notes de M. *Roncalli* même.

48

prévention, qui ne vous êtes point engagé par des Ecrits publics à soutenir une opinion, vous pourrez avec tout le sang-froid & la tranquillité nécessaires porter un jugement plus sûr, & persuader votre ami de la vérité.

Vous sçavez qu'on a fait plusieurs tentatives à Florence, à Bologne, à Padoue, pour donner par des applaudissemens mendiés de la vogue à la nouvelle méthode dans l'Etat Ecclésiastique. Mais de mon côté, je n'ai cessé tous les ordinaires d'inonder l'Italie & l'Europe entière de mes Lettres (1). Aussi mon Bureau est-il couvert d'un grand nombre, pour ne pas dire de centaines de monumens qui attestent de toutes parts *de la manière la plus sérieuse*, que depuis la publication de notre Dissertation Epistolaire, l'Inoculation est presque entierement tombée par-tout, & que le printems passé elle

(1) Ceci est dans la plus exacte vérité. Le nombre des réponses qu'à reçues M. *Roncalli* n'approche pas de celui des Lettres qu'il a écrites. C'est une plainte qu'il a faite lui-même dans sa Lettre contre l'Inoculation.

n'a été pratiquée nulle part (1). Vous voyez donc combien j'ai droit de m'applaudir, toute vanité à part. Appuyé que je suis, non-seulement sur des raisons, mais sur des faits (dans lesquels M. *de la Condamine*, qui se défie des

(1) Il y a eu le printems passé plusieurs Inoculations à Paris : celles de M. *Randon*, de MM *Cases*, de Mademoiselle *de Castries*, de Madame la Marquise *de Verdelin*, de Mademoiselle *de Valmalette*, &c. M. *Rasoux*, Médecin de la Faculté de Montpellier, m'écrit qu'il a inoculé quatorze personnes très-heureusement à Nismes. M. *Joachim* en a inocul plusieurs à Strasbourg. M. *Soultzer*, Médecin du Duc régnant de Saxe-Gotha, en a inoculé vingt-sept, & entre autres, un des fils de Son Altesse Sérénissime. M. le Baron de *Scheffer* me mande que cette méthode n'a plus de contradicteurs à Stockolm. Les Inoculations continuent dans la Westphalie, dans l'Electorat d'Hanovre, en Suisse, & à Genève. On inocule à Dorput en Livonie. Je ne parle point de l'Angleterre ; je n'ai pas une correspondance aussi étendue que M. *Roncalli*, & je ne suis pas dans l'usage de faire imprimer toutes les Lettres que je reçois. Mais on peut juger de ce qu'on pense sur l'Inoculation en Angleterre par la manière dont y a été reçu le *Tableau de la Petite Vérole* de M. *Cantwell*. (v. le *Monthly-review*, Mais 1759).

théories, met toute sa complaisance), faits constans, faits récens, faits sans appel, je chante, sans m'enorgueillir, le Triomphe de l'Italie. Personne n'a rien à opposer ; & si quelqu'un ose élever la voix, je suis prêt à le confondre, en cédant aux instances de mes amis qui me pressent d'imprimer & de faire paroître au grand jour toutes les Lettres de Premiers Médecins, & des Chefs vénérables de nos Universités qui feroient un énorme volume. Que si quelque envieux en murmure, qu'il me dise quelle est l'Université qui ait approuvé l'Inoculation !

Je sçais qu'il y a encore dans quelques Villes des Non-conformistes qui aboyent à la Lune, & qui voyent de mauvais œil nos Productions. Je les connois fort bien tous par les relations de mes amis. Mais ils n'ont garde de comparoître à l'ajournement, & bientôt ils abandonneront la partie. L'Inoculation ne s'est soutenue que par la force ; & après un si long intervalle de tems (*post tot annorum periodos*), elle n'est point admise chez les Nations sçavantes (1).

(1) Il n'y a point de Nation en Europe,

En un mot, (c'est ici, & ce sera toujours le point décisif), dans toute l'Italie, aucune Métropole n'a adopté constamment cet usage : j'entends un usage continuel qui l'emporte à la fin sur les préceptes de tous les Maîtres, & qui devient une coutume universelle. Voilà ce qui doit arriver, pour que je rende les armes. Bien loin de-là, cette pratique n'a été accueillie que par des gens prévenus, désespérés par des clabaudeurs, Avocats de Causes perdues, & qui ont hazardé un ou deux essais par voie d'expérience. D'où il s'ensuit qu'il est aisé de prévoir, que tous ces Marchands de pus humain (le cœur me souleve), feront bien-tôt banqueroute.

Je vois à la page 35 du second Mémoire, lû le 15 Novembre 1758, qu'on a frappé à Stockolm une Médaille en faveur de l'Inoculation. Si l'Auteur du Mémoire veut l'être d'une

soit amie, soit ennemie de la Nation Angloise, qui ne la mette dans la Liste des Nations sçavantes, en donnant à la sienne le premier rang & à l'Anglois le second, ou tout au moins le troisiéme. On pourroit demander à M. *Roncalli* l'ordre de sa Liste des Nations sçavantes.

seconde

seconde Médaille, il pourroit sur une des faces faire graver le Portrait d'un Inoculateur, & au revers un Pere qui, pour venger la mort de son fils, poursuit le fer en main, & aux cris de la multitude, l'Auteur de l'insertion pestilentielle. Je tais par de bonnes raisons le nom du Premier Médecin nommé dans son Mémoire, & la Ville d'Italie où ce cas est récemment arrivé. J'aime à parler honnêtement des hommes, & librement des choses (1).

Dites encore, que, pour terminer notre procès, je suis assez bon pour fournir des armes à mon Adversaire, & lui promettre de changer d'avis. Les Inoculations pratiquées sur des Princes & des Grands, avant ma Dissertation, ne prou-

(1) M. *Roncalli* nous permettra de suspendre notre jugement sur la vérité de ce fait, jusqu'à ce qu'il soit bien éclairci. Toutes les calomnies répandues en Angleterre dans des cas semblables, renouvellées en Hollande & en France, doivent nous inspirer de la défiance. Je puis d'ailleurs assûrer que j'ai reçu, avant & depuis le présent Ecrit de M. *Roncalli*, des Lettres de la Ville qu'il indique, & plusieurs des environs sur la matière de l'Inoculation, sans qu'on m'ait fait la moindre mention de ce fait.

vent rien. Mais puisque mon Adversaire annonce tant de miracles, qu'il me cite des exemples postérieurs. Je voudrois sur-tout qu'ils fussent vrais & illustres (1). Qu'il presse maintenant ses amis d'un grand nom, qu'il ait recours au Comte *Ponticelli* à Parme, au Baron *Vanswieten* à Vienne en Autriche, aux Médecins du Roi à Paris; qu'il obtienne, que, sur sa parole, on inocule les augustes rejettons de la Famille Royale: dès que je l'aurai vû, je me tairai, & me rangerai à son avis (2).

(1) J'en ai déja cité un grand nombre, & je ne crois pas encore être argué de faux sur aucun des faits que j'ai avancés. D'ailleurs j'ai toujours cité mes garants. Quant aux exemples illustres & postérieurs à la Dissertation de M. *Roncalli*, je crois que celui d'un des fils de S. A. S. le Duc regnant de Saxe-Gotha, est tel que M. *Roncalli* le demande. S'il en veut en France, celui de Madame la Comtesse d'*Egmont* doit lui fermer la bouche, & le réconcilier avec l'Inoculation.

(2) Il ne suffit pas que le Médecin d'un Monarque soit intimement convaincu de l'utilité de l'Inoculation, pour la conseiller de son propre mouvement. Il faudroit qu'il fût doué d'un courage plus qu'humain. Il ne court

IV. Bonne nouvelle de Montpellier. (*Evangelus Monspessulanus*).

Une joyeuse nouvelle qui couvre l'Inoculation de ridicule, me parvient

pas le moindre risque à garder le silence; en le rompant pour dire son avis, sans être consulté, il se chargeroit de l'événement. Mais si l'Impératrice Reine, en consultant M. *Van-Swieten*, lui disoit: » *Puisque de quatorze Enfans qui naissent, & que de sept ou huit qui survivent aux maladies de l'enfance, il en meurt un de la Petite Vérole, j'ai tout lieu de craindre qu'elle ne soit funeste à quelqu'un de mes fils.* Croyez-vous qu'en les inoculant, ils courussent plus de risque que ceux qui se présentent à l'Hôpital de l'Inoculation à Londres, ou sur 593 de tout âge, il n'en est mort qu'un seul, suivant la Liste publiée par les Administrateurs en 1756? Examinez donc si la constitution des Archiducs apporte quelque obstacle particulier qui rende cette opération plus dangereuse pour eux que pour d'autres. Si vous n'en trouvez point, je crois devoir préférer au risque de mort d'un sur dix, ou d'un sur douze tout au moins, qu'ils courent en attendant la Petite Vérole naturelle, celui d'un sur 500, sur 300, sur 100 tout au plus, qu'ils peuvent courir en les faisant inoculer. Si vous m'en détournez, & que la Petite Vérole enleve

à l'instant dans une Lettre datée de Montpellier, du 28 Mai, de MM. *George-Bergamaschi* & *Homobon Sbardolini*, qui se sont chargés de porter en France l'Ouvrage ci-dessus mentionné. Je vous supplie de leur écrire, & de les presser de l'envoyer promptement à Paris. Ce sont deux jeunes gens de mérite, tous deux Italiens, qui vont dans cette fameuse Université puiser les meilleurs principes de Médecine, pour rapporter dans leur Patrie une riche moisson de connoissances (*Bonarum Artium*). Ils me mandent qu'ils ont conservé avec M. *de Sauvages*, premier Doyen, & M. *Chicoyneau*, Chancelier de la Faculté de Médecine; & qu'à l'égard de l'Inoculation de la Petite Vérole, elle n'a jamais été faite à Montpellier, & qu'on ne pense pas à l'y mettre en pratique. Que répond à

un de mes fils, vous aurez à vous le reprocher, & je ne pourrai oublier, que c'est *vous qui m'avez empêché de prendre le parti le plus sûr.* » Je demande à tout homme de bon sens, à M. *de Haen* lui-même, (je n'en excepte que M *Roncalli*) ce qu'il répondroit à la place de M. *Van-Swieten.*

cela votre ami (1) ? Qui ſera aſſez obſtiné, aſſez téméraire, pour ſoutenir une doctrine oppoſée à celle d'une ſi reſpectable Aſſemblée ? L'Univerſité de Montpellier érigée en 1289, n'eſt-elle

(2) Je réponds, qu'on ne penſoit pas à pratiquer l'Inoculation à Londres un an avant qu'elle fût introduite, & qu'après tout, elle peut ſe paſſer d'être pratiquée à Montpellier. Mais M. *Roncalli* ſe trompe ici dans le fait. Il ne recuſera pas ſans doute le témoignage de M. *Cantwel*, qui nous apprend qu'il a pratiqué l'Inoculation à Montpellier même, & cela très-heureuſement. La fortune d'un reméde ou d'une pratique de Médecine, ne dépend pas de l'opinion qu'en a une Univerſité. L'Antimoine a été proſcrit par un Décret de la Faculté de Médecine de Paris : peut-être ce Décret n'eſt-il pas encore formellement révoqué. La Faculté de Montpellier n'a jamais proſcrit l'Inoculation. M. *Boyer*, Doyen actuel de la Faculté de Paris, a ſoutenu l'Inoculation à Montpellier en 1717, quatre ans avant qu'on la pratiquât en Angleterre. MM. *Butini*, *Tiſſot*, *Ragoux* qui ont écrit en faveur de l'Inoculation, & qui la pratiquent, ſont de la Faculté. M. *de Sauvages*, Doyen de ce Corps, m'a aſſûré en 1755, que la crainte ſeule du qu'en dira-t-on l'empêchoit de faire inoculer ſes fils. Voilà bien des Enfans dénaturés, ſur qui les imprécations de M. *Roncalli* tombent plus à plomb que ſur moi.

pas, non-ſeulement pour le Languedoc, mais encore pour tout le Royaume de France comme la mere des Sciences ? Et un fils d'un avis contraire à celui de ſa mere n'eſt-il pas un ſacrilége ? *O tempora, ô mores !* Inviter les Peuples par des Ecrits à une telle révolte, eſt une choſe inouie & digne des Barbares.

Il prétend perſuader l'Inoculation à toute la terre par ſes Mémoires lûs devant un Sénat reſpectable de Sçavans, & par conſéquent imprimés à ſes dépens (1). Bon Dieu, ſi je n'étois rempli de vénération pour l'Auteur, je dirois que c'eſt le comble de l'illuſion, & une eſpéce de calomnie la plus étran-

(1) Je ne comprends pas comment de ce que j'ai lû mes Mémoires devant l'Académie, M. *Roncalli* conclut qu'ils ont été imprimés à ſes dépens. Au reſte, il ſe trompe encore. Je connois en France cinq Editions de mon premier Mémoire ſur l'Inoculation, y compris celle du Recueil de l'Académie des Sciences pour 1754, & deux en Hollande, ſans les traductions en différentes langues. Aucune n'a été faite à mes dépens : le ſecond Mémoire a été imprimé à Genève ſur une copie peu correcte, envoyée à un ami.

ge que de publier, de ſoutenir, de vouloir perſuader ce qui n'a jamais été pratiqué dans la premiere Univerſité de France. Ce n'eſt pas tout. On me rapporte qu'à Paris même vous & vos Confrères hauſſiez les épaules pendant la lecture de ſon ſecond Mémoire (1), fatigués de tant de calculs & de liſtes mortuaires qui ne prouvent rien ; & qu'après avoir attendu avec impatience la fin de ce long diſcours, vous jurâtes en murmurant, que vous ne prêteriez jamais plus l'oreille à des Ouvra-

(1) M. *Roncalli* a été mal informé par ſes Correſpondans de la manière dont mon ſecond Mémoire a été reçu par l'Académie ; mais il pourra l'être plus exactement par le R. P. *Boſcovich*, qui s'eſt trouvé à l'Aſſemblée du 21 Novembre 1759, de l'effet qu'a produit ſur la Compagnie la lecture de ſa ſeconde Lettre ; s'il ne m'a pas fallu demander grace plus d'une fois pour l'achever, & ſi l'on n'a pas délibéré tout d'une voix de ne lui plus faire de réponſe. L'Aſſemblée Publique du 15 Novembre 1758, où j'ai lû mon ſecond Mémoire, étoit compoſée de trois ou quatre cens perſonnes : il fut applaudi à la lecture. Les objections qui me furent faites à la ſeconde lecture dans nos Aſſemblées particulières, n'ont jamais regardé le fond des choſes, mais ſeulement des expreſſions qui paroiſſoient dures, & quelques citations qui ſurprirent par la gravité des faits énoncés, mais qui furent vérifiées dans l'Aſſemblée ſuivante par la confrontation du texte cité.

ges de cette eſpéce (1).

Enfin il eſt tems d'abattre la tête de l'Hydre ; il eſt tems que tous les Inoculateurs Turcs, Theſſaliens, Anglois, tous ces Tueurs d'un homme ſur cinquante (2), ſoient précipités dans le gouffre, tandis que les Orthodoxes re-

(1) Il n'y a que les calculs qui prouvent quelque choſe dans le cas préſent. Sans eux, tous les raiſonnemens portent à faux. Il s'agit d'évaluer le riſque d'attendre la Petite Vérole, & de le comparer au riſque de l'Inoculation. La Queſtion roule donc ſur un calcul de probabilité, & ce calcul, ſi pénible pour M. le Comte *Roncalli*, eſt certainement un des plus ſimples & des plus aiſés de ceux qu'on préſente chaque jour à l'Académie des Sciences. D'ailleurs à l'Aſſemblée Publique, je n'en donnai que les réſultats.

(2) Je ne dois point me laſſer de répéter, que dans les premiers tems de l'Inoculation en Angleterre, & dans les Colonies Angloiſes, où elle fut pratiquée ſans diſtinction d'âge, de

viennent à eux & se sauvent du naufrage. Et pour que les premiers ne sçachent plus où se tourner, ni même ou fuir, ni par où s'échapper, je veux que la foudre de l'exil & de la proscription tombe sur leur tête, qu'elle soit lancée par la Ville de Paris même, par vous, Monsieur, & par M. *de la Condamine* lui-même. Descendons sur l'aréne.

V. Election d'Arbitres.

Placé à une distance immense, mais toujours présent par mon respect & ma vénération devant la sublime & première Académie Royale des Sciences, & ayant pour Avocats les très-grands & très-illustres personnages, le Comte de *Caylus*, Associé, & M. *de*

tempérament, ni de saison, parce qu'on étoit pressé par une épidémie cruelle, les Anti-Inoculistes prétendoient, & n'ont jamais poussé leurs prétentions plus loin, qu'il étoit mort un malade sur cinquante. Or en admettant ce fait, qui ne voit que la méthode seroit encore avantageuse, puisqu'il est de fait que la Petite Vérole naturelle tue au moins un malade sur sept. Mais aujourd'hui dans un Hôpital, à peine meurt-il un Inoculé sur 600.

Fouchy, très-digne Secrétaire de cette Compagnie, mes amis l'un & l'autre, je supplie par mes Lettres, qu'après avoir relû dans l'Assemblée Publique ma (1) Dissertation Epistolaire, les très-Doctes PP. de l'Académie prononcent, & qu'ils portent un jugement qui ait force de Loi. Je promets par ce qu'il y a de plus saint, que je ne m'écarterai jamais de leur décision respectable.

Je desirerois cependant qu'auparavant on assignât juridiquement (*per Bidellum*, par un Bédaut, dit M. *Roncalli*), un terme péremptoire à mon illustre Adversaire, pour se voir condamné, afin que ce terme expiré, s'il ne comparoît point, ou s'il tergiverse, il me soit à l'instant permis, bon gré, malgré lui, & même en son absence, de chanter & de publier en tous lieux ma victoire, dont mes amis de Paris & ceux qui favorisent la justi-

(1) La Dissertation de M. *Roncalli* n'a jamais été lûe, même dans nos Séances particulieres, encore moins dans une Assemblée Publique, où on ne lit point de Mémoire Etranger, sur-tout pareil à celui dont il est ici question.

ce de ma cause, me donneront aussitôt avis en me dépêchant un Courier en poste à Brescia (1).

Pour conclusion. L'Auteur des Mémoires plaide sa cause dans la Ville qu'il habite, & sur son Palier. Qu'il soit non-seulement Arbitre, mais qu'il dise ce qu'il prétend. Entrons en lice. Je ne crains ni sa colère, ni le sçavoir & les intrigues de ses Sectateurs. Je suis Italien : je suis entre les mains des Sages. J'attendrai avec impatience l'Arrêt que le bien public exige que ce Tribunal respectable prononce. Ce seroit un moyen sûr de remédier à une infinité de scandales qui regnent à Paris, & ils cesseroient bien-tôt, si j'y résidois, puisque je ne perdrois pas un moment à m'aller jetter aux pieds de Sa Majesté Très-Chrétienne, en la suppliant humblement à deux genoux, qu'il vous ordonnât, MM. par son autorité suprême de prononcer l'Arrêt. Ne soyez pas surpris de mon audace, & de la liberté avec laquelle je laisse courir ma plume. Je suis capable de

(1) Je connois un des bons amis de M. *Roncalli*, qui ne fera pas les frais du Courier.

plus encore, & j'en donnerai les preuves. A la vérité l'âge s'avance; mais il me reste assez de courage pour entreprendre le voyage de France, pour exécuter tout ce que je viens de dire, pour plaider moi-même ma cause, vous embrasser tous, & vous faire voir que je suis encore en état de profiter de vos leçons. Quelle félicité pour moi ! mais hélas ! tout ceci n'est qu'un beau songe.

Déja je vois mon homme monter en carosse (*Carruca*), courir les rues de Paris, frapper à toutes les portes des Palais, pour parler aux Académiciens, & gagner leurs suffrages (1). Je laisse à juger, si c'est pour en obtenir : qu'ils soient de son avis, ou qu'ils gardent le silence pour ne pas le condamner; mais il peut m'en croire, tous ses pas & toutes ses peines sont perdus. Mes Juges sont des Sages : ils ne pensent qu'à être justes. Ils verront qu'une pareille nouveauté n'a jamais passé dans les premières Universités de France, ni

(1) Je vais plus souvent à pied qu'en carosse, & peu d'Académiciens logent dans des Palais.

des autres Royaumes. Puisse notre Confrère revenir enfin à la foi : cette seule tache de Protecteur de l'Inoculation enlevée, il deviendra la beauté même (1); & désormais miroir de toutes les vertus, il en offrira le modéle. S'il croit que sa haute sagesse a séduit le monde, qu'il corrige, qu'il retire ses Ecrits, non-seulement ceux où il a mis son nom, mais ceux où il l'a caché. Il est d'un Sage de se réformer, quand il se trompe. A ce prix, je suis garant qu'il méritera le nom de Héros.

Après tout ce qui s'est dit & ce qui s'est fait, si vous regardez, Monsieur, l'Inoculation comme proscrite, gardez le silence. Il ne faut pas insulter aux vaincus. Mais si quelque obstiné ose encore lever la tête, il vous reste pour l'écraser deux coups de foudre que j'ai cru qu'il étoit à propos de rendre publics à la suite de ceux que je viens de lancer, pour détruire le préjugé répandu chez quelques Nations de

(1) Cette promesse de M. *Roncalli* est bien séduisante. Il cherche à me consoler de n'avoir pas connu toutes les vertus de l'Inoculation assez tôt pour en profiter.

l'Europe, que l'Inoculation fleurissoit dans plusieurs Royaumes soumis à la domination de la Maison de Bourbon.

Je reçois en ce moment même le premier dans une Lettre de Paris, que je dois à la faveur de l'illustre & très-renommé *Charles le Beau*, Secrétaire Perpétuel de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres. O politesse Françoise! Mes Adversaires reçoivent des graces de la main dont ils attendoient la foudre. Après avoir rempli sa Lettre de louanges que j'avoue ne pas mériter, il déclare avec ingénuité que le sort de l'Inoculation est encore incertain à Paris.

Le second coup vient de Madrid, & part de la main d'un homme éminent dans la Littérature. M. *Marsilio Venturi*, premier Médecin & non jamais assez loué, d'*Elisabeth Farnese*, Reine d'Espagne, dans une sçavante Lettre, par laquelle il m'en promet une autre plus longue & plus travaillée, condamne le scandale de l'Inoculation.

Si donc le Chef illustre de la Médecine Pratique, au milieu des florissantes Universités de Sarragoce, de Grenade, de *notre Séville*, de Lerida, d'Oviédo, de Pampelune, de Salaman-

que, *de Besançon* (1), de Tarragone, de Valence, & de plusieurs autres non moins sçavantes, est de ce sentiment; n'est-ce pas une conséquence nécessaire que l'invention de la peste artificielle est détestée dans les Royaumes soumis à la Maison de Bourbon, & que bien-tôt, si ce n'est de ce moment même, les Inoculateurs seront poursuivis criminellement comme coupables de la mort de tant d'Enfans devenus leurs victimes. Mais en voilà assez & trop sur ce sujet, pour le présent & pour l'avenir.

(1) La Liste des Universités d'Espagne qu'a consultée M. *Roncalli*, n'est pas de fraîche date, puisqu'il y comprend celle de Besançon, Capitale de la Franche-Comté, qui est une Province de France depuis plus d'un siécle. On ne sçait pas non plus par quelle raison M. *Roncalli* dit *notre Séville*.



ESPAGNE.

LETTRE du P. *Joseph Torrubia*, Garde des Archives & Chroniqueur Général de l'Ordre de S. François, au sujet de la *Gigantologie Espagnole*, insérée dans son *Apparat de l'Histoire Naturelle des Possessions d'Espagne* (1), à M.***. Traduction de l'Original manuscrit, publiée pour la premiere fois.

MONSIEUR, la lecture de votre Lettre m'a pénétré des plus vifs sentimens de reconnoissance, en voyant que, malgré le poids des importantes fonctions de votre emploi, vous avez bien voulu lire la *Gigantologie* que j'ai

(1) Le Journal Etranger du mois de Novembre 1755, a fait connoître le premier Volume de cet Ouvrage; nous attendons que le second Volume paroisse, pour en donner de même un Extrait. Nous pourrons aussi revenir sur la Gigantologie Espagnole, dont le premier Extrait dit très-peu de chose.

mise dans mon Apparat. La sensible obligation que je vous en ai, reçoit un nouveau surcroît des termes obligeans dans lesquels votre Lettre est conçue. Les éloges que vous m'y donnez me flattent infiniment, parce que je connois très-bien la supériorité de vos talens, & l'étendue de vos lumières : mais vous êtes allé si loin à cet égard, que, malgré toutes vos assûrances, vous ne me persuaderez jamais que vous n'avez pas passé les bornes de la justice.

Vous aurez pû voir, Monsieur, quel est mon sentiment sur l'existence des Géans dans les endroits de mon Ouvrage, où j'en ai parlé. Permettez-moi de vous rappeller que, content d'effleurer la matiere, je déclare expressément (N° 59.) » Que je ne prétends faire autre chose que frayer la route à quiconque voudra travailler sur la Gigantologie Espagnole ». J'ajoûte au N° *66* : » Que je ne décide point si c'est une erreur, que de croire qu'il y a eu des Pays habités par des Géans. »

Au N° *66*, après avoir cité quelques Auteurs qui rapportent des évenemens favorables à l'opinion que vous me

prêtez, je retrace les époques de la Chronologie des Indiens, dont la seconde s'étend depuis le Déluge jusqu'à la destruction des Géans ; & je dis ensuite : » Quoique les Auteurs & les monumens qu'ils nous ont conservés soient d'un grand poids, & capables d'établir qu'il y a eu un Pays habité par des Géans, je ne dois point abandonner sur leur autorité cette discussion ; je dois donner des preuves plus solides de ce sentiment, & en tirera parti quiconque le jugera à propos dans la suite ».

Après avoir argumenté sur les simples monumens des Indiens, qui peuvent faire croire qu'il y a eu une race de Géans dans la Nouvelle Espagne, je m'exprime ainsi, au N° 71 : » Il est certain qu'ils (les Indiens) ne mentent ni n'inventent rien, lorsque, sans notre instruction, ils fixent le premier âge du Monde entre la Création & le Déluge. Pourquoi donc voudra-t-on qu'ils en imposent, lorsqu'ils fixent le second âge entre le Déluge & la destruction des Géans? Quiconque répondra à cette question, rendra un grand service à celui qui entrepren-

dra d'écrire sur la Gigantologie Espagnole ».

Au N° 72, je dis que S. Augustin, en parlant des Géans, rapporte qu'on en avoit trouvé les cadavres dans d'anciens tombeaux ; & après avoir observé, que certainement les Anciens ne se donnoient pas la peine d'ensevelir les grands Animaux dans de grands tombeaux, j'ajoûte ces mots : » J'ai déja dit que sur ce point je ne décide pas ; j'expose seulement & je tâche d'éclaircir le texte de S. Augustin. »

Après avoir encore prouvé au N° 80, que *Sloane* ne parle point & ne pouvoit point parler des os qu'on trouve dans le Mexique, & que ceux qui sont représentés dans les Planches de sa Dissertation, sont différens de ceux qu'on trouve dans cette partie de l'Amérique, je fais cette question : » Est-ce là ce que prouvent contre nous les ossemens de la Dissertation de *Sloane* ? J'en abandonne la discussion à celui qui voudra s'en donner la peine. »

Au N° *68*, lorsque je parle d'un os prodigieux qu'on décida être l'os d'un Géant, d'après un examen d'Anatomie comparée, je fais cette protestation :

» Pour moi, sans me mêler de décider la Question, & pour me mettre à couvert du reproche de donner dans une erreur populaire, je dis & je déclare que j'ai eu en mon pouvoir deux de ces os prodigieux. »

Enfin je conclus ainsi ma Dissertation au N° 83 : » Voilà où nous en sommes venus depuis le Royaume d'Aragon. Notre attention s'est portée là à l'occasion de ces *Cératites*, ou ossemens pétrifiés, dont nous avons voulu vérifier l'existence contre l'erreur populaire sur les Géans. Pour moi, (& il en sera ce qu'il pourra) j'ai déterré d'autres ossemens qui prouvent encore en faveur de cette opinion. Nos Géans ne sont point des Géans de la terre de Chanaan ni de ceux d'Egypte. On les trouve dans les Etats du Roi Catholique. Il y a des Espagnols dignes de foi qui en ont vû les Piéces. Ces Monumens existent, & ils ont été examinés par des Connoisseurs. Qu'on aille voir le Château du Duc d'Alburquerque à la Ville de Cuellar, on y verra un grand nombre d'os gigantesques, qui sont venus du Mexique, contre lesquels on ne

» sçauroit objecter ce qu'on dit contre » ceux du Château de Capri. Nous verrons quel effet tout ceci produira sur » l'esprit de nos Compatriotes. »

Malgré ces précautions, vous m'attribuez un penchant à croire qu'il y a eu une race de Géans dans l'Amérique Espagnole : vous supposez même que je le crois en effet, & en conséquence de cette supposition, vous me croyez tenu de défendre mon opinion.

Vous dites que, pour croire des choses contraires à la raison & au cours ordinaire de la Nature, il ne suffit pas qu'elles soient rapportées par de grands Ecrivains ; parce que, quoiqu'ils soient incapables de tromper les autres, ils peuvent néanmoins se tromper eux-mêmes. C'est une maxime fondamentale de la Critique ; vous aurez pu voir dans mes Ouvrages que j'en fais un cas infini, & principalement dans un endroit de mon Apparat, où je dis que, pour se mettre en état de parler des Productions de la Nature, un voyage de mille lieues donne plus de lumières que la lecture d'autant de volumes. En échange de cette maxime que vous me citez, & que je n'ai jamais perdu de

vue, je vais vous en citer une autre que vos grandes études doivent vous avoir rendue familière : c'est qu'on ne doit jamais aller contre les faits que le témoignage des yeux nous persuade fortement.

En partant du principe que vous me rappellez, vous m'objectez que l'existence des Géans a contre elle des raisons très-pressantes, & que les faits qu'on allégue en sa faveur sont rapportés par des Auteurs qui peuvent s'être trompés. Car, ajoûtez-vous, si nous consultons sur ce point la raison, elle nous porte naturellement à demander d'où vient qu'on ne voit pas aujourd'hui un seul Géant dans le Pays où l'on prétend qu'ils ont été autrefois en grand nombre ?

Vous me défendez de recourir à la longue vie des hommes qui vêcurent avant le Déluge. Vous serez obéi. Mais croyez que je fais un très-petit sacrifice en abandonnant cette ressource, parce que je n'ai jamais cru que la Nature toute seule fît vivre ces hommes si long-tems. Quand même je le croirois, je me garderois bien de mesurer la grandeur de leur taille sur la durée de

leur vie. Nous voyons tous les jours que les plus grands hommes meurent ordinairement plutôt que ceux d'une taille moins avantageuse, quoique du même âge. Ce seroit une grande consolation pour moi, si je pouvois m'attendre à une vie proportionnée à la grandeur de mon corps ; mais ce seroit une folie que d'y penser. Vous me défendez encore d'alléguer en faveur de la Gigantologie la taille extraordinaire de quelques hommes qui paroissent de tems en tems. Je suis prêt à n'en point parler, d'autant plus que j'ai prétendu donner des raisons pour établir une race de Géans bien différens de ceux sur lesquels vous m'imposez silence.

Il est certain que votre pénétration vous a mis à portée de prévenir toutes mes réponses : vous me fermez tous les débouchés, & vous me pressez de vous dire, d'où vient qu'on ne voit plus aujourd'hui de Géans, tandis qu'il y a eu autrefois des contrées entières habitées par des hommes de cette race. J'ai fait à-peu-près la même question à *Wodward*, qui prétendoit que tous les corps marins qu'on trouve sur la terre y avoient été jettés par les trom-

bes de la Mer. Eh quoi ? lui disois-je, si ces trombes produisirent autrefois ce phénomène, d'où vient qu'elles ne le produisent plus aujourd'hui ? Votre question & la mienne sont fondées sur les Loix constantes que suit la Nature dans ses opérations ; & c'est la connoissance que j'en ai qui me fait sentir toute la force de votre argument.

Mais vous ne vous en tenez point-là, Vous me proposez une autre objection qui me paroît bienplus forte que les précédentes. Vous la fondez cette objection sur la difficulté qu'il y a à concevoir comment une femme ordinaire, descendante d'*Adam* & d'*Eve*, a pû porter dans son flanc le fœtus d'un Géant, contre les Loix admirables de la proportion que la Nature a coutume d'observer.

Pour moi, je ne crois pas qu'*Adam* fût aussi grand que l'ont imaginé les Rabbins : je crois au contraire qu'il étoit d'une taille ordinaire, & moindre même que celle de plusieurs de ses descendans. Comment donc, me direz-vous, les Géans, dont vous parlez dans votre Apparat, ont-ils pû venir d'*Adam* & d'*Eve*, qui sont les auteurs de tous les hommes ? Vous

Vous prétendez donner plus de force à cette objection, en vous servant de l'époque même de la Chronologie Indienne que j'ai citée. Car, dites-vous, il s'ensuit de cette époque, que les Mexicains ne purent point reproduire les Géans, puisque sans cela il seroit difficile de vérifier cette époque, à moins qu'elle n'emportât également la destruction des Mexicains qui pouvoient encore donner naissance aux Géans. De-là, vous concluez que les Mexicains ont supposé, que les Géans étoient d'une autre espéce qu'eux, ou de différente origine, & que par conséquent cette race a eu d'autres Auteurs qu'*Adam* & *Eve*.

Pour que cet argument pût me frapper, vous devriez me prouver, que lorsque les Indiens exterminerent les Géans de Tlascala, qui est une petite contrée de l'Amérique Septentrionale, ils exterminerent aussi tous les Géans de l'Amérique Méridionale qui est éloignée de Tlascala de plusieurs milliers de lieues. Quiconque voudroit me prouver la destruction de tous les François du Monde par le massacre qu'on en fit en Sicile, ou qui par-là voudroit

me persuader que les François d'aujourd'hui sont d'une autre espéce que ceux d'autrefois, je lui ferois la même réponse que je vais vous donner. Il y avoit en Europe d'autres François que ceux qui étoient en Sicile : de même il y avoit en Amérique bien plus de Géans que ceux de Tlascala. Voilà toute ma solution.

Ce que vous venez de lire ne vous aura point surpris, puisque vous devez avoir lû dans les Ouvrages de l'illustre *Hernandez* ces paroles que j'ai rapportées au N° 82 de mon Apparat, & que je vous remets ici sous les yeux. „ On trouve aujourd'hui, dit-il, à „ Tezcuco & à Toluca plusieurs os de „ Géans d'une grandeur extraordinai- „ re, dont quelques-uns ont été trans- „ portés en Espagne, & les autres sont „ restés au pouvoir des Vicerois, com- „ me des Piéces merveilleuses. Parmi „ les os qu'on a trouvés, je sçais qu'il „ y a des dents molaires, larges d'en- „ viron cinq pouces, & longues de „ dix; d'où l'on peut conjecturer que „ la grosseur de la tête, à laquelle elles „ appartenoient, étoit si énorme, que „ deux hommes auroient pû à peine

„ l'embrasser. Ce fait est trop certain, „ pour que personne puisse le révo- „ quer en doute. Je sçais bien que plu- „ sieurs choses sont regardées comme „ impossibles, avant qu'elles soient ar- „ rivées: tant il est vrai, selon la re- „ marque de Pline, *que la Nature nous* „ *montre quelquefois son pouvoir & sa* „ *majesté dans des Phénomènes qui pa-* „ *roissent incroyables*. Tel est celui de „ nos Géans : soit que ces hommes „ extraordinaires fussent venus de quel- „ que autre Pays au Mexique, ce qui „ pourroit bien être, puisqu'on nous „ dit qu'il y a au Cap de Bonne-Espé- „ rance des hommes d'une taille mons- „ trueuse, appellés *Patagons*; soit que „ la Nature les eût produits, jusqu'à „ ce que les autres Habitans, effrayés „ de leur multiplication, les ayent ex- „ terminés (2).

Cet Auteur qui parle des Géans du détroit de Magellan, & de ceux que les Peuples de Tlascala exterminerent, nous a laissé non-seulement la

(2) Histor. Animal. Nov. Hispan. Tract. 2. c. 32.

mesure de leurs dents, mais encore celle de leurs *Calaveras* (3); & elles sont si grosses, qu'à peine deux hommes pourroient les embrasser. C'est delà qu'il faut partir, pour juger de la taille des Géans de notre Amérique, parce que celui qui rapporte ces mesures étoit un très-habile Médecin de *Philippe II.* qui fut envoyé en Amérique par son Maître, pour y faire des observations & des travaux, dont la dépense coûta plus que la découverte du Pays où il alloit observer. Cet Auteur étoit grand Anatomiste, très-versé dans l'Histoire Naturelle, & d'ailleurs rempli d'érudition, de l'aveu des Sçavans de l'ancienne Académie des *Lincei* qui commenterent ses Ouvrages. Admettre des Géans cent fois plus grands que les hommes ordinaires, c'est une exagération qui regarde ceux qui, sur les dents dont parlent S. Augustin & le Chevalier *Boturini*, prétendent que les hommes dont elles proviennent étoient à proportion cent fois plus grands.

(3) *Calavera* en Espagnol signifie la tête d'un Animal quelconque privé de la vie.

Ceux qui soutiennent que ces dents sont deux fois aussi grosses que le poing, ont pour garant la tête que représente *Hernandez*. Ils peuvent dire encore, s'ils ont vû leur position comme moi, que ces colosses les avoient contiguës, c'est-à-dire, une ou deux au lieu de quatre ou cinq; & cela est conforme à ce que les Chirurgiens ont fréquemment observé dans des hommes forts & robustes, à qui, en voulant ôter une dent, ils en ont enlevé plus qu'ils ne vouloient, & souvent même une partie de la machoire avec les dents. Ceux qui avanceront de pareils faits, en trouveront des exemples dans la Nature qui met quelquefois les mêmes parties en moindre nombre dans les animaux petits & foibles, que dans ceux qui sont plus grands & plus forts. Les Moutons qui nous viennent d'Oran sont plus petits que ceux d'Espagne; cependant les premiers ont quatre petites cornes, & les autres deux grandes.

Vous desirez peut-être que je vous dise encore, qui sont ceux qui ont vû les Géans Patagons du détroit de Magellan dont parle *Hernandez*. Ces Histoires, qui sont très-remarquables, se

trouvent dans des Livres & dans des Piéces devenus rares parmi nous. J'excéderois les bornes d'une Lettre, si j'entreprenois de vous les rapporter; mais je ne peux me dispenser de vous en communiquer quelques-unes qui sont appuyées de témoignages oculaires.

Dans les relations que les Hollandois ont données des voyages qu'ils ont faits dans notre Détroit, ils nous disent qu'ils trouverent des os de corps morts longs de dix & de onze pieds, & ils crurent que les corps auxquels ils avoient appartenu devoient être d'une taille de trente pieds. Pour dissiper le doute qu'il pourroit y avoir pour décider, si ces os provenoient d'individus de notre espéce, ils ajoûtent, qu'ils trouverent leurs têtes dans les mêmes tombeaux, & qu'ils y mettoient leurs têtes étonnées comme dans un casque énorme. Le fameux *George Spilberg* assûre que, lorsqu'il passa par cet endroit, il en vit un qui étoit monté sur une Roche, pour voir passer sa Flotte, lequel, dit-il, *erat immanis admodum, & horrendæ longitudinis.*

Thomas Candish, Anglois, assûre la même chose; & il rapporte, que

des gens de son équipage en virent quelques-uns qui lançoient des pierres de quatre & de cinq livres à une très-grande distance. Or ce que les Anglois & les Hollandois, qui ont passé ce Détroit, rapportent est digne d'attention, & prouve qu'il y a eu des Géans: on peut consulter leurs Voyages recueillis par *Jean & Théodore de Bry*.

Les Relations des Espagnols ne sont pas moins détaillées. On les trouve dans les Livres que firent imprimer il y a plus de deux cens ans les Historiographes des Indes, *Gomara*, *Oviedo*, *Ziesa*, & dont les originaux furent déposés par ordre des Rois Catholiques dans les Archives de *Simanca*, ainsi qu'on peut voir dans la Bibliothéque Orientale, Occidentale, Nautique & Géographique de *Léon Pinelo*.

La premiere Relation regarde les Géans que découvrit *Magellan* dans une Baye au 40e dégré, où il hiverna pendant quelques mois. Il dit, qu'il y trouva des hommes de treize palmes, qui furent appellés *Patagons*, à cause de leurs grands pieds. Il ajoûte, que ses gens en prirent un, qu'ils l'avoient mis dans un Vaisseau pour le faire passer en

Espagne; mais que se voyant enchaîné, il ne voulut point manger, & mourut de chagrin. *Gomara* s'est fort étendu là-dessus.

La seconde Relation est celle du Voyage du Capitaine Général *Garcia Jofre de Loaysa*, qui fut le second Voyage fait par ordre de l'Empereur *Charles-Quint* au même Détroit, avec six Vaisseaux & un Galion en l'année 1525. On lit dans cette Relation, que l'Escadre arriva vers la fin de Janvier 1526 au Cap de *Las-Virgines*, qui est après le 50e dégré, & que les jours suivans, ils rencontrerent sur la côte des hommes si grands, que l'Espagnol de la plus haute taille n'atteignoit pas avec la main à leur ceinture; que ces hommes avaloient d'un seul morceau des piéces de chair de deux livres; qu'ils bûvoient d'un seul trait trois outres pleines d'eau, & d'autres choses relatives à leur grandeur, lesquelles paroitroient incroyables, si elles n'étoient rapportées avec autant d'assûrance, & aussi bien détaillées par l'Historiographe de l'Empereur, au 20e Livre de la seconde partie de l'Histoire Générale des Indes, imprimée à Séville en 1552. Cet Historien

assûre encore que, lorsque ces Géans courent, il n'est point de cheval Andaloux, ni Arabe qui les puisse atteindre. Il ajoûte, que lorsqu'ils virent les Espagnols, ils les prenoient entre leurs bras commes des enfans, & qu'ils les examinoient avec beaucoup d'attention, étonnés de les voir blancs, barbus & si petits. Tout cela fut imprimé du vivant même de ceux qui avoient été de l'expédition, & qui avoient vû les Géans, sans que jusqu'à présent il y ait eu aucun Ecrivain qui ait contredit cette Relation.

Au N° 84, je parle de ces mêmes Géans, connus sous le nom de *Patagons*. Je dis, que le Capitaine Général Don *Pedro Sarmiento* de Gamboa, (qui defit deux fois le fameux Anglois, *Drake*) les trouva au même Détroit, & qu'entre autres il en vit un qui, comparé avec les autres Géans, dont la taille excédoit ordinairement trois *Varas* (4), étoit prodigieusement gigantesque. Les Espagnols le prirent

(4) *Vara*, mesure Espagnole de trois pieds de long.

pour un Cyclope. Ce Commandant rapporte, qu'il en fit saisir un, & qu'il le garda dans son Vaisseau : c'est ce qu'on peut voir dans sa Relation, dont on conserve l'original dans la Maison du Commerce à Cadix, au rapport de *Pinelo* (5).

Tous ces faits & plusieurs autres sont conformes à ce qu'ont écrit ceux de nos Historiens qui ont parlé des Indes; tels que l'*Inca Garcilasso*, le P. *Ovalle*, *Pedro de Ziesa*, *Gonzalo de Oviedo*, le P. *Torquemada*, l'Historiographe Général *Herrera*, le P. *Acosta*, M. *Boturini*; le P. *Garcia*, Jacobin, *Gomara*, *Augustin de Zarate*, Trésorier de l'Empereur au Pérou, & plusieurs autres. Ajoûtons, que le célèbre *François Pizarro* trouva d'abord à *Puertoviejo* des Statues de Géans, & ensuite leurs ossemens & leurs têtes à *Truxillo*, & en d'autres endroits de ce vaste Empire. Tout cela est confirmé par les Ecrits de plusieurs Témoins oculaires.

Croire que tous les Anglois, les Hollandois, les Génois, & les Espa-

(5) Voyez sa Bibliothéque.

gnols qui assûrent avoir vû des Géans en vie, & des ossemens d'hommes de cette espéce, se sont trompés, c'est aller un peu vîte. Pour moi, je n'ai point la force de le penser, & je déteste le Pyrrhonisme. Il faut que les hommes ajoûtent foi aux hommes : sans cela, la société seroit une chimère, & les paroles n'ayant plus aucun poids, tout commerce entre les individus de notre espéce cesseroit. Nous ne pouvons pas tout voir, & les choses que nous n'avons pas vûes, nous devons les croire, lorsqu'elles nous sont rapportées par ceux qui les ont vûes. Cette maxime, qui est d'un grand poids par elle-même, tire encore beaucoup de force de l'autorité de *Cicéron*. » La crédibilité, dit-il, » doit suppléer chez nous dans les » choses que nous ne pouvons pas voir » par nous-mêmes (6). On peut douter en certaines occasions de la véracité des Historiens : on peut craindre qu'ils n'ayent voulu tromper, ou qu'ils

(7) *Propterea quod quibus rebus ipsi interesse non possumus, in iis operæ nostræ vicaria fides supponitur.*

ne se soient trompés; mais ce ne sera jamais à l'égard d'une chose rapportée par plusieurs hommes de poids, & dont l'existence vraie ou fausse ne peut leur causer aucun préjudice, ni leur apporter le moindre avantage; sur-tout (comme l'enseigne *Melchior Cano*) lorsqu'à cet accord unanime des Auteurs, se joint la circonstance de l'avoir oui dire à des personnes dignes de foi, ou de l'avoir vûe eux-mêmes; parce que dès-lors il ne peut y avoir aucun doute sur ce qu'ils avancent (7).

Ceux de nos Auteurs qui rapportent ces faits, étoient des hommes respectables par leur emploi, leur état, leurs dignités, leur naissance, & ils sont en grand nombre ; ce qu'il faut encore considérer, puisque *Joseph* se servit beaucoup de cette raison, pour se défendre contre l'Egyptien *Appion*.

Tout cela, me direz-vous, est fort bien. Mais d'où vient qu'aujourd'hui l'on ne voit plus de ces Patagons au

(7) *Quæ omninò res locum habent, cum quæ narrant Historici ea vel ipsi se vidisse testantur, vel ab iis quæ viderunt accepisse.*

Détroit de Magellan? Voici pourquoi. Lorsque ce Détroit étoit peu connu, les Navigateurs le passoient à tâtons; ils s'arrêtoient dans ses bayes, & examinoient ses rivieres. Pour-lors, comme ils débarquoient, ils virent les Géans, & les Navigateurs de différentes Nations les firent connoitre au reste des hommes. Aujourd'hui l'on passe le Détroit très-facilement, & sans s'arrêter. Ajoûtez à cela, que les vents d'Ouest y sont très-fréquens, & en rendent les côtes dangereuses; c'est pourquoi les Vaisseaux s'en éloignent, & les Marins n'ont pas lieu de voir les Géans, comme autrefois. Si vous doutez de ce que j'avance, lisez le *Voyage de George Anson*, qui passa ce détroit: *la côte des Patagons*, dit-il dans sa Relation, *est si terrible*, par les rochers & les écueils dont elle est pleine, ainsi que par la violence des vents d'Ouest qui regnent toujours sur cette côte, qu'on ne doit nullement conseiller aux Navigateurs de s'en approcher.

Je crois avoir déja fait voir, que de la destruction des Géans de Tlascala, on ne peut pas conclure, qu'ils ayent été exterminés dans tous les domaines

de nos Rois. Par-là le monument des Mexicains reste dans toute sa force, & c'est sur lui qu'est appuyé le grand argument favorable à la Gigantologie; puisque leur Histoire nous apprend qu'il y en eut dans le Mexique, & que les Indiens les exterminerent. Considérez encore, que dans la Langue du Pays ces Géans ont un nom, *Quinametin*, d'où il résulte que les naturels les connoissoient depuis long-tems.

Fort bien encore, continuerez-vous: mais par-là même il paroît plus difficile de comprendre comment une femme ordinaire, descendante d'*Adam* & d'*Eve*, a pû enfanter ces colosses énormes, dont deux hommes pouvoient à peine embrasser la tête. Je veux donner plus de force à votre difficulté, pour que vous ne soyez point étonné de la question que je vais vous faire. Qui a mesuré jusqu'à présent la grandeur & la vertu des graines ou des œufs, & des uteres des différentes espéces? Il n'y a que l'Auteur de la Nature qui sache jusqu'où va leur étendue, & la Nature même nous l'apprend.

Il y a aux Philippines un oiseau nommé *Tabon*, dont le corps n'est qu'un

peu plus considérable que celui de la Grive, & qui fait des œufs plus gros que ceux d'un Canard. Tous ceux qui l'ont vû comme moi en ont été étonnés, sans en sçavoir d'autre raison que celle de Pline: *Omnibus momentis fide caret Natura.* Expliquez-moi comment un oiseau si petit peut pondre un œuf qui ne peut pas rester dans son ovaire? Tous ceux qui ont vû de pareils phénomènes dans le genre animal, & d'autres que j'ai encore observés dans le regne végétal, sont moins frappés des singularités que nous voyons dans l'espéce humaine.

Sans recourir aux Géans de l'Ecriture Sainte, arrêtons-nous au squelette de *Theutoboccus*, trouvé dans un tombeau du Dauphiné le 11[e] Janvier 1613. L'Auteur des Jugemens des Sçavans sur quelques ouvrages de la Nature, le rapporte au tome VI, & il assûre, d'après des Piéces originales, que ce Géant étoit haut de 25 pieds & demi; ce qui est une taille moindre que celle que les Hollandois donnent aux Géans qu'ils trouverent au Détroit. S'il n'y a point eu en Europe de races de Géans, il

faut convenir, qu'une femme ordinaire, descendante d'*Adam* & d'*Eve*, porta le fœtus de *Theutoboccus*. Ainsi la Nature même satisfait à la difficulté que vous m'avez proposée.

Mais ce n'est pas dans notre espéce seule, que la Nature fait voir de pareilles singularités. Il y a aux Philippines des Roseaux dont un seul tuyau peut contenir tous les ornemens dont un Prêtre a besoin pour dire la Messe; c'est-à-dire, l'Aube, la Chasuble, le Calice, la Sonnette, l'Etole, la Bourse, &c. J'ai trouvé des Incrédules à l'égard de ce fait, & je les ai tous convaincus, en leur montrant un de ces tuyaux garni de tous ces ornemens.

Les Orties en Europe sont des Plantes; aux Philippines, où on les nomme *Langaton*, ce sont de grands Arbres, sans aucune altération dans l'espéce. Les plus grosses Patates en Espagne pesent à peine deux livres; celles des Philippines, sur-tout aux environs de Manguirin, en pesent jusqu'à quarante. Les Asperges de Rome sont plus petites que celles de Madrid; & celles de l'Estramadoure sont aussi grosses & aussi lon-

gues que des bâtons (8). J'ai vû encore à Rome des Ails ou Aulx (*Allia*), d'une grosseur extraordinaire, qu'on appelle Ails de S. Jean. Les Melons de *Vera* (9) peuvent être appellés gigantesques, relativement à ceux des autres contrées d'Espagne. Les fraises de certains endroits des Indes sont si grosses, qu'à peine en peut-on mettre une entière dans la bouche; & j'ai vû des Olives qui n'y peuvent point entrer. Il est des Arbres en Europe dont la grosseur est ordinaire, tandis que ceux de la même espéce sont si considérables aux Philippines, que d'un seul on en construit deux gros Bâtimens, sans autre travail que celui de le fendre en deux, & de creuser chaque moitié. Les Anes d'Afrique sont de la taille des Moutons; ceux de la Manche en Espagne sont aussi grands que des Chevaux. Les Tigres de *Guazacalco* sont très-petits, eu égard à ceux de *Venezuela*, qui sont trois fois plus

(8) Celles de l'Ukraine sont prodigieuses en comparaison des nôtres.

(9) Petite Ville du Royaume de Grenade.

grands. Les Dauphins de la Mer du Sud, à la hauteur de 40 dégrés, sont petits, & ont le ventre blanc; ceux de l'Océan sont quatre fois plus gros, & ils ont le ventre cendré. J'en dirois bien davantage, si les bornes d'une Lettre me le permettoit. Je ne manque point de matière, parce que j'ai une infinité d'observations pareilles à celles que je viens de rapporter.

Voilà comment la Nature montre son pouvoir, par toutes les variétés que nous remarquons dans les Plantes, dans les Oiseaux, dans les Quadrupédes & dans les Poissons. Pourquoi donc, lorsqu'elle se montre également singulière dans notre espéce, chercherons-nous, contre la bonne Philosophie, des raisons pour nier les faits, sur-tout lorsque nous manquons de principes fixes pour mesurer sa puissance, & que nous en avons moins encore pour éclairer la conduite qu'elle tient dans la Production de ses Ouvrages? M. *de Maupertuis*, faisant attention à ces variétés de la Nature, dit au sujet des Patagons: *A examiner philosophiquement la chose, on peut s'étonner qu'on ne trouve pas entre les hommes que nous*

connoissons la même variété de grandeur qu'on observe dans plusieurs autres espéces. Sur cette réflexion, on peut former le raisonnement suivant. Si la Nature produit des Géans dans toutes les espéces, pourquoi n'en pourra-t-elle pas produire dans la nôtre?

Je ne sçai si, après tout ce que je vous ai rapporté, il faudra vous en dire davantage, pour vous persuader que tous ceux qui ont dit avoir vû des Géans vivans, peuvent assurer que les ossemens qu'on trouve en Amérique proviennent d'hommes de cette espéce. Ils ont en leur faveur la déposition des yeux; & ce seroit s'écarter bien grossierement de la saine Critique, que de les contredire, en disant que ces ossemens peuvent être des os d'animaux. Ajoûtez à cela, que ceux qui les ont examinés étoient des hommes tels que le demandoit *Sloane.* Vous sçavez que l'argent a un son très-agréable qui attire les hommes. De grands Anatomistes l'entendirent résonner dès le Mexique, & ils y passerent en grand nombre de toutes les Nations. Ils ont sans doute été curieux de comparer les

Calaveras & les Vertebres, & les autres ossemens qu'ils ont trouvés, & ont en conséquence porté un jugement de comparaison, comme l'exigeoit *Sloane.* L'os dont je parle au N° 86, & qui fut examiné en ma présence, étoit sûrement un ossement humain, & non pas l'os d'un quadrupéde, puisque la configuration du pubis le démontre. Pour le décider, il suffit qu'on observe dans sa grandeur tout ce que la bonne Anatomie remarque dans les os ordinaires innominés de notre espéce; & c'est ici une chose qu'on ne peut contester sans fermer volontiers les yeux à la lumière, sans sapper tous les principes de la société, & sans se reléguer au pays de la méfiance, comme le disoit M. *de Maupertuis*.

Vous prétendez que je n'ai point eu le courage d'attaquer *Sloane*: je vous répondrai que *Sloane* a revendiqué pour les Animaux des ossemens, qui en effet appartenoient à leur espéce, parce que les figures qu'il en a données dans les planches de sa Dissertation, nous font voir sensiblement que les os, vûs par cet Auteur Anglois, ne provenoient

point de la nôtre. Or qu'avois-je besoin d'attaquer *Sloane*, lorsque *Sloane* ne me contredit point? Je parle d'ossemens humains reconnus pour tels d'après des résultats d'Anatomie comparée; & *Sloane* parle d'ossemens d'animaux décidés tels par le même procédé. *Sloane* examina les ossemens dont il avoit connoissance, & il trouva qu'ils appartenoient à des animaux. Nous avons examiné en Espagne ceux que nous y avons trouvés, & nous disons, selon les Loix de la bonne Philosophie, qu'ils ont appartenu à des Géans, sans qu'il soit besoin pour cela d'aucune fiction.

Dans d'autres points, qui ne sont point susceptibles d'un pareil dégré d'évidence, le vrai Philosophe se borne à rechercher le vrai par les voies les plus simples & les plus uniformes, en combinant les différentes façons dont la Nature opère. Or, dans le cas présent, ce judicieux procédé est encore plus praticable : car, puisque nous sçavons qu'il y a eu des Géans en Amérique, il faut conclure que les ossemens que nous y trouvons en proviennent, sans

les attribuer à des animaux inconnus, que vous dites pouvoir vivre au fond des Mers, & sans nous mettre dans la nécessité de discuter comment leurs ossemens auroient pû être transportés en Amérique; ce que jusqu'à présent il paroît impossible d'expliquer.

Vous voyez, Monsieur, que, pour assûrer l'existence des corps humains dont ces ossemens font partie, je n'ai pas besoin de recourir à la difficulté de concevoir comment les ossemens des Poissons auroient pû être transportés dans les endroits où on les trouve. Quiconque prétendra, que les ossemens que je soutiens avoir appartenus à des hommes, proviennent de grands animaux, doit répondre à cette question : Comment ces animaux peuvent-ils avoir laissé leurs ossemens dans des lieux où ils n'ont jamais été vivans? Et ne croyez pas, Monsieur, que cette question soit tout-à-fait méprisable : elle est fondée sur ce que le Secrétaire de l'Académie disoit à-peu-près dans les mêmes termes à *Sloane*.

Après m'avoir proposé vos difficultés contre la Gigantologie, où vous

croyez, dites-vous, m'avoir démontré la fausseté de mon opinion, vous raisonnez sur le Déluge, & vous prétendez par-là pouvoir éclaircir cette matière. Vous supposez que, quand même les connoissances que nous avons du Déluge par la Tradition & par l'Histoire viendroient à se perdre, les hommes pourroient les trouver en fouillant simplement la terre. Car, dites-vous, puisqu'on trouve sur les montagnes & dans leur intérieur, des corps marins, quiconque sera au fait de l'équilibre des eaux, conclura que ces corps n'ont pû y être transportés que par les effets d'un Déluge universel. Je n'ai garde de nier cela; mais je pense aussi, qu'indépendamment du récit de *Moyse*, les Mexicains ont eu connoissance du Déluge; parce que leurs Annales, celles des Tartares, des Chinois & du Japon m'ont appris que l'Amérique fut peuplée par les descendans d'*Adam* établis dans ce pays qu'on appelle aujourd'hui *Tartarie Russienne*; qu'ils passerent par le Détroit qui est sous le cercle polaire, aux extrémités de l'Asie & de l'Amérique Septentrionale, fort

peu éloignées l'une de l'autre, Détroit qui se gele quelquefois. Vous ajoûtez, que vous ne croyez point que la connoissance du Déluge vienne précisément de la Tradition, puisque les fouilles de la terre pouvoient la donner. Je conviens que cela pourroit être ainsi, puisque la vérité du Déluge s'établit de cette maniere chez nous & chez les Mexicains, avec cette différence cependant, que nous croyons le Déluge sur le témoignage de l'Ecriture, & les Indiens sur la Tradition de leurs Ancêtres. Dans ce cas, ce que les fouilles leur feront croire, viendra à l'appui de ce qui est rapporté dans leurs Histoires; de même que ce qu'elles nous font voir à nous autres est une grande preuve du récit de *Moyse*.

Après toutes ces suppositions, dont vous avez vû que je ne m'écarte pas beaucoup, vous concluez que l'opinion sur l'existence des Géans est aussi universelle dans le Monde que la connoissance du Déluge; & vous appellez ces deux opinions des connoissances distinctes en apparence, mais liées entre elles, & provenant d'un même principe,

ment (*Sancté*), que l'Inoculation apportera plus de préjudice que d'avantages au genre humain, que les Inoculés auront une seconde fois la Petite Vérole, & sur-tout que cette seconde épreuve sera bien plus cruelle & plus dangereuse que la premiere. Laissons à l'Angleterre le soin de répondre à cette assertion & aux autres raisonnemens de M. *Roncalli*.

Le sçavant Médecin de Brescia défère ensuite la question aux Théologiens, & la réduit subtilement à celle-ci : *Est-il permis de tuer quelqu'un dans la vûe de lui conserver la santé*? Il fait faire aux Inoculateurs une réponse fort imbécile; après quoi s'attendrissant sur leur sort, il leur adresse ainsi la parole : » Voilà un Enfant très-sain qui seroit » peut-être parvenu à la plus grande » vieillesse, après avoir eu, ou non, la » Petite Vérole. Vous l'inoculez bar- » bare, & vous le tuez. Eh mon cher » Inoculateur ! j'ai lû dans les Livres » saints, qu'il faut donner ame pour » ame. Vous n'en avez qu'une : celle- » là, & vingt autres peut-être crient » contre vous, & crieront durant l'E- » ternité. Quels remords, si vous êtes

» Chrétien. » Tout-à-coup néanmoins il fait cette réflexion. » Quelque Inocula- » teur me dira peut-être : Mon cher » Monsieur *Roncalli*, ne vous sentant » pas assez fort de raisons physiques, » vous recourez, comme l'on dit vul- » gairement, à la Sacristie. » Vous avez » deviné juste, replique-t-il ; la » Médecine que je professe est seule- » ment celle qui est approuvée du » Théologien. »

C'est dans la cinquiéme partie que M. *Roncalli* ramasse toute la force de son éloquence, pour accabler l'Inoculation. Après avoir demandé ce que prouvent à Brescia les calculs faits à Londres & ailleurs, il recherche l'origine du systême de l'Inoculation. Cette manie, » dit-il, n'est venue sans doute » que de cette honteuse soif de l'or, » qui est peut-être en Turquie & en » Angleterre la source des erreurs dé- » plorables qui y regnent. C'est dans » ces Pays qu'il faut renvoyer l'Inocula- » tion, ou chez les Barbares où elle » a pris naissance. Qu'elle étende & » qu'elle continue à exercer son em- » pire dans ces lieux, où il n'y a ni » raison, ni Religion, ni humanité,

» & où peut-être le grand nombre » d'Habitans, & le manque de sub- » sistances obligent d'inventer des » moyens de détruire peu à peu la race » humaine. Il ne manque à la phréné- » sie de l'Inoculation, que de préparer, » suivant des procédés chymiques, la « matière varioleuse, & de lui don- « ner place dans les Pharmacies. Mais « où la placerons-nous ? sans doute « entre l'Arsénic & le Sublimé corrosif. « O Ciel! mes sens se glacent d'effroi.

Ce n'est pas tout, ajoûte-t-il, ne pourroit-on pas tourner l'Inoculation en ridicule, au moyen du spectacle ? (Ici M. *Roncalli* fait une petite Dissertation sur l'origine de la Comédie). J'aimerois sur-tout, qu'après quarante-neuf Représentations, on inoculat ce cinquantiéme Enfant qui doit mourir, suivant les Inoculateurs. Je voudrois qu'on le représentât mourant, rendant les derniers soupirs. Je m'imagine voir la paleur peinte sur les visages, entendre les cris & les gémissemens des meres éplorées ? Et tu ne tremble pas, Inoculateur ? Tu ne crains pas que tes épaules au moins ne portent le prix de ta témérité ?

M. *Roncalli* finit par plaindre l'aveuglement de M. *de la Condamine*, aveuglement d'autant plus terrible, que, si l'on n'y prend garde, l'Europe entière, subjuguée par ses Ecrits, va bientôt se trouver infectée de l'abominable hérésie de l'Inoculation. Fasse le Ciel, (ce sont ses derniers souhaits), que mes puissantes raisons le touchent, l'éclairent; qu'il revienne de son égarement, qu'il le condamne, & que, semblable à Paul, il combatte avec autant d'ardeur & de succès pour la vérité, qu'il l'a fait jusqu'ici pour l'erreur.



TABLE DES MATIERES.

I.

PRospectus ou *Discours Préliminaire*, sur le caractère des principales Langues de l'Europe, par M. l'Abbé *Arnaud*.

ANGLETERRE.

1. *The Orphan of China*, &c. L'Orphelin de la Chine. Tragédie Angloise de M. *Murphy*. (*Extrait.*) *Page* 1

Lettre du même, à M. *de Voltaire* (*Traduction*) 26

Jugement sur ces deux Piéces, 40

2. *Observations on Milord Bolingbroke's Litterary Correspondence*, &c. Observations sur la Correspondance Litteraire de Milord *Bolingbroke*, (*Traduction*), 48

SUISSE.

Lettre d'un Sçavant de Berne (M.D.B.)

sur le Mémoire de M. *Clairaut* concernant le retour de la Comète de 1682, 73

ITALIE.

1. *Ragionamenti sull' Agricoltora Toscana*, &c. Considérations sur l'Agriculture Toscane. (*Extrait*) 84
2. *Gratiarum Actio* &c. Remerciment de l'Académie Royale des Sciences au Comte *Roncalli Parolino*, au sujet de sa Dissertation sur l'Inocution. (*Traduction*) 116

ESPAGNE.

Lettre du P. *Torrubia* au sujet de la Gigantologie Espagnole. (*Traduction*) 144

NOTICES

de quelques Ouvrages nouveaux.

1. Allemagne.
2. Italie.

II.

PHYSIQUE.

Lettre sur le retour de la Comète de 1682, *Page* 75

Gigantologie Espagnole, 144

Histoire Naturelle des Animaux, par M. *Haller*, 183

MÉDECINE.

Sur l'Inoculation de la petite Vérole; 116

Sur le même sujet, 194

Du siége de la petite Vérole ailleurs que dans la peau, 185

AGRICULTURE.

Sur l'Agriculture Toscane, 84

HISTOIRE.

Histoire Générale des Provinces-Unies, premiere & seconde Parties, 187

BELLES-LETTRES.

L'Orphelin de la Chine, Tragédie Angloise, 1

Jugement sur Milord *Bolingbroke*, 48

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du présent mois. A Paris, ce 15 Janvier 1760.

DEPASSE.

JOURNAL ETRANGER.

FÉVRIER 1760.

Quæ robora cuique,
Quis color, & quæ sit rebus natura creandis.
Virgil. Georg. II.



A BRUXELLES,
Et se trouve
A PARIS,
Chez MICHEL LAMBERT, Imprimeur-Libraire,
rue & à côté de la Comédie Françoise,
au Parnasse.

M. DCC. LX.



JOURNAL ETRANGER.

I.

ANGLETERRE.

LETTRE de M. Staunton, *Correspondant de Londres, aux Auteurs du Journal Etranger.*

MESSIEURS,

C'EST le Commerce & les Arts qui ont rapproché & uni les Nations entre elles; mais le Commerce qui étoit une source bienfaisante de secours & de commodités, lorsqu'il n'avoit pour objet que le bien mutuel des Peuples, est devenu une source de querelles, de haines, de destruction, dès que la cupidité &

l'ambition en ont dirigé les vûes. C'est aux Lettres & aux Arts à renouer ce que l'intérêt a rompu, à faire entendre encore les cris de l'humanité, au milieu du tumulte des armes, & à inspirer l'esprit de concorde & de paix à ces millions d'hommes, victimes des passions de quelques autres, qui s'égorgent pour des droits chimériques, & pour des prétentions frivoles. Le Patriotisme, qui est une passion dans le Peuple, doit être une vertu dans le Philosophe. Les intérêts d'une petite portion d'hommes, avec lesquels il respire le même air, & obéit aux mêmes Loix, ne doivent pas étouffer dans son cœur les droits du genre humain. Il doit employer tous ses efforts pour déraciner dans leurs principes ces haines nationales qui retrécissent les ames & les rendent féroces, & qui repoussent la paix lors même que les horreurs de la guerre l'appellent au secours de l'humanité. Les motifs politiques qui divisent les Nations, souvent petits & équivoques, sont toujours variables & momentanés; mais ceux qui devroient les unir sont universels & permanens, parce qu'ils tien-

nent à la constitution de l'homme, à ses besoins primitifs, & au bonheur de l'espéce entière. Ainsi les gens de Lettres doivent se regarder comme les membres d'une même République, mais dispersés dans différentes Sociétés particulières, pour soutenir les droits de la Société universelle, & pour répandre, autant qu'il est en eux, cette bienfaisance générale, que le Peuple regarde comme une chimère, & les Grands comme une sottise. Les Arts seront le nœud de cette confédération; ils adouciront les mœurs en éclairant les esprits, & ils rapprocheront les hommes, par les besoins, de la raison & de la perfection de la Société.

C'est dans cette vûe que je tâcherai de remplir la Correspondance dont je me suis chargé. L'étude réfléchie que j'ai faite de votre Littérature & de la nôtre, m'a mis à portée de connoître les meilleurs Ouvrages de l'une & de l'autre. La rivalité Politique & Littéraire de nos deux Nations, n'influera jamais sur mon goût ni sur mes opinions. En vous rendant compte de la Littérature Angloise, je n'oublierai jamais que c'est à des François que j'en rends

compte ; & j'espère qu'on ne distinguera pas à mes jugemens qu'elle est ma Patrie. Quand il s'agit des Lettres, je n'appartiens qu à la République des Lettres. Cette République, dont les membres s'étoient autrefois rassemblés dans un même Pays, tantôt en Egypte, tantôt dans la Grèce, & tantôt dans l'Italie, est aujourd'hui séparée en plusieurs corps, dont chacun a des produits particuliers qui n'intéressent que lui seul, & des richesses qui conviennent généralement à tous. L'Angleterre abonde en richesses Littéraires ; mais avant que d'entrer dans le détail des augmentations journalières qu'elle reçoit, permettez que je vous donne une idée succincte des trésors qu'elle possède déjà en ce genre.

Si les gens de Lettres en France deviennent tels par l'encouragement qu'ils reçoivent, par la considération qui doit leur en résulter, en Angleterre on s'applique aux Lettres par désœuvrement, par une curiosité naturelle aux esprits inquiets, enfin par la nécessité où l'on se trouve de paroitre instruit dans les conversations où les discussions Littéraires sont aussi com-

munes, que des disputes sur le goût d'une coëffure ou d'un mets nouveau peuvent l'être en France. On ne connoit pas ici tous les charmes de la Société. Les Livres sont la ressource des gens oisifs, & les femmes, qui ne s'entendent pas flatter perpétuellement, sont obligées de recourir aussi à la lecture. Elles ne sont pas fâchées que l'étude des matinées devienne le sujet de la conversation du soir. La nature du Gouvernement laisse la liberté de discourir hardiment sur toutes sortes de sujets : or des hommes qui ont pû donner l'essor à leur esprit, à leur inquiétude, ont dû naturellement s'appliquer aux sujets les plus intéressans pour l'humanité. La Métaphysique, la Morale, la Religion sont les Sciences les plus cultivées en Angleterre ; les Anglois ont plus écrit sur la Morale que tous les Philosophes Grecs, qui n'écrivoient guère sur autre chose. La Métaphysique, qui est la base des Sciences abstraites, comme la Géométrie & la Chymie sont celle des Arts, a plus fait de progrès en Angleterre depuis cent ans, qu'elle n'en a fait ailleurs dans tous les siécles qui

nous ont devancés. M. *Loke* a répandu autant de lumière sur cette Science, que *Newton* sur la Physique. Milord *Shaftersbury*, qui a écrit les *Caractéristiques des Hommes & des Mœurs* ; le Docteur *Mandeville*, qui a trop bien démêlé les motifs de nos actions, & l'origine de nos passions ; le Professeur *Hutchinson*, Antagoniste du dernier, & qui admettoit une bienveillance générale comme principe des actions vertueuses ; M. *Collins*, qui a écrit sur la liberté ; l'Evêque *Berkley*, si connu par ses *Dialogues d Hylas & de Philonoüs*, & dont l'Ouvrage principal a pour titre : *Principes des Connoissances Humaines* ; M. *Cudworth*, Auteur du *Systême Intellectuel* ; le Docteur *Clarke*, qui a donné des preuves si multipliées de l'existence de Dieu, enfin Milord *Bolingbroke* & M. *Hume*, dont les Ouvrages sont si fameux aujourd'hui, sont les Auteurs classiques dans cette Science première. Il n'est pas permis ici de ne les avoir pas lûs, & les jeunes gens qui parlent dans vos Caffés des Romans de *Crébillon* & de *Marivaux*, s'ils eussent été élevés en Angleterre, s'entretiendroient des Ou-

vrages & des Auteurs Métaphysiques. La liberté de penser qui a fait naître ici beaucoup de systêmes contraires à la Religion, a excité en même tems le zéle des plus sçavans Hommes, & a produit les meilleurs Ouvrages qu'on ait faits, pour la venger. Dans le reste de l'Europe, les Ecclésiastiques seuls sont les Défenseurs de la Religion : en Angleterre, les Auteurs les plus célèbres, *Addisson*, *Loke*, & d'autres grands Philosophes, ont cru devoir attaquer ses Adversaires par leurs propres armes, par celles de la raison même, indépendamment de la révélation : armes qui leur étoient plus familières qu'aux Ecclésiastiques, qui étudient ordinairement les Ecritures plus que la Métaphysique. Une Société s'est établie il y a quelque tems pour la défense de la Religion : il en est déjà sorti plusieurs Traités très-bien écrits dans le goût de l'Essai de l'Abbé de *Saint-Réal*, sur les quatre preuves de la Religion Chrétienne. Le fameux *Boyle*, qui a fait faire de si prodigieux progrès à la Physique Expérimentale, fonda une Chaire, dont l'objet étoit de prouver par les productions merveilleuses de la création, que le

Naturaliſte ſeul ſçait bien obſerver l'exiſtence d'un Créateur unique & infini. Cette Inſtitution nous a valu la Théologie de l'eau par *Derham* ; la Théologie des Inſectes par *Nieuwentitz*, & d'autres bons Ouvrages qui lient avec ſuccès la Religion & la Phyſique. Les Métaphyſiciens & les Théologiens ſont naturellement portés à l'étude de la Morale ; & certainement celle qui eſt fondée ſur les principes de ces deux Sciences, c'eſt-à-dire, celle qui eſt dictée par la raiſon, & éclairée par la révélation, doit être univerſellement ſuivie. L'Angleterre me paroit encore être le Pays où les Particuliers reſpectent le plus les Régles de la Morale. Du moins on ne ſçait pas ici ſe vanter des vices qu'on a, & les converſations reſpirent toujours les ſentimens les plus vertueux & les plus humains : la raiſon, non l'eſprit, eſt l'objet des converſations. Les jeunes gens ſont obligés de prendre le ſérieux des vieillards, & non les vieillards la légèreté & l'étourderie des jeunes gens.

La Morale qui fait le principal ſujet des Sermons Anglois, y eſt très-bien enſeignée. L'Archevêque *Tillotſon* jouit

ici de la même réputation que le Pere *Bourdaloue* en France. Le Docteur *Swift* qui eſt appellé le Rabelais de l'Angleterre, a prêché quelques Sermons ſur différens points de la Foi, qui ſont les plus ſatisfaiſans que j'aye lûs en ce genre. Les penſées nocturnes de M. *Young*, & les méditations de M. *Hervey*, ſont des Ouvrages d'un genre ſérieux & mélancolique, dont je ne connois pas de modéle dans les autres Langues. Le premier Ouvrage eſt en vers, & le ſecond en proſe poëtique : l'un ſe fait admirer par les beautés de la verſification, l'autre par la nobleſſe du ſtyle ; tous les deux par la ſublimité des penſées. Il eſt difficile, en les liſant, de ne pas contracter une douce mélancolie, un mépris pour les choſes humaines, une perſuaſion de leur néant ; diſpoſitions très-favorables aux ſentimens de Religion que ces Auteurs veulent inſpirer.

Dans un Etat qui eſt diviſé en factions, & qui ſubſiſte même par elles, vous imaginez bien que la Science de la Politique doit être fort cultivée. Le Chevalier *Temple*, M. *Algernoon Sidney*, dont les Ecrits qui favoriſoient

trop la liberté, lui coûterent la vie du tems de *Charles II*; le Chevalier *Petty*, créateur de l'Arithmétique Politique; M. *Harrington*, Milord *Bolingbroke*, M. *Trenchard*, M. *Mountagu*, & une infinité d'autres ont beaucoup écrit ſur ce ſujet. Mais quelque célèbres qu'ils fuſſent, quelques lumières qu'ils ayent portées dans cette branche eſſentielle des connoiſſances humaines, ils ſont tous fort au-deſſous de l'illuſtre *Monteſquieu*. Il eſt reconnu des Anglois, que jamais homme n'a ſi bien connu que lui leurs Conſtitutions & leurs Loix. Au reſte, il n'y a perſonne ici qui ne ſoit inſtruit de cette partie de l'Hiſtoire qui regarde les Républiques anciennes, quoique l'Hiſtoire en général ſoit la Science peut-être la moins cultivée en Angleterre. Il eſt ſingulier que ç'ait été un François qui a tracé le plan le plus exact & le plus parfait du Gouvernement des Anglois, & que ç'ait été un autre François (*Rapin Thoiras*), qui le premier a donné une bonne Hiſtoire à l'Angleterre. Chaque Anglois eſt attaché à un Parti, & ſes Ecrits ſe reſſentent de cette prévention. Il a fallu un Etranger qui écrivît en homme in-

différent des *Wighs* & des *Torys*, de la Maiſon d'Yorck & de celle de Lancaſtre, de *Charles I.* & de *Cromwel*, de la Haute & Baſſe Egliſe. Nous venons de voir un Ecoſſois (M. *Hume*), décrire en Citoyen du Monde les vertus & les vices de la Grande-Bretagne, & de ceux qui y ont regné. On imprime moins de Livres hiſtoriques en Angleterre qu'en France ; il eſt rare ſur-tout d'y voir des Mémoires particuliers de tel ou tel perſonnage diſtingué, & jamais de ces Teſtamens qu'on fait écrire aux Grands Hommes.

Comme il y a plus d'Hiſtoires, il y a auſſi plus de Romans en France qu'en Angleterre. L'*Arcadie* du Chevalier *Philippe Sidney* en eſt un dans le goût du grand *Cyrus* & de l'*Aſtrée*. Dans ceux que les Anglois font aujourd'hui, ils s'attachent principalement à décrire les mœurs ſingulières des différentes conditions des hommes, telles qu'ils les obſervent en Angleterre. M. *Fielding* & M. *Smollet* ſe ſont diſtingués dans ce genre d'écrire ; & un Etranger qui voudroit connoitre les mœurs Angloiſes ne pourroit prendre de moyen plus ſûr que de lire les Romans de *Tom Jones*, d'*A-*

mélia, de *Bodérik Randon*, de *Péregrine Pickle*, & plusieurs autres où elles sont peintes avec force & avec vérité. *Clarisse* & *Grandisson*, qui sont de M. *Richardson*, ne portent pas des caractéristiques aussi marqués de la Nation pour laquelle ils sont écrits; mais ils en sont aussi plus intéressans pour toutes les Nations. Je ne connois pas en Angleterre de Romans qui prouvent dans l'Auteur une connoissance aussi profonde des mouvemens les plus délicats du cœur humain, que ceux de M. *de Marivaux*. Les Anglois qui se permettent tant de libertés dans leurs Comédies, ne connoissent pas les Romans libres. *Tanzaï*, *le Sopha*, *les Bijoux Indiscrets* n'ont pas de modéles dans un Pays où l'Histoire n'est pas fort cultivée. Vous serez surpris qu'on s'attache aux autres branches des Belles-Lettres. Mais les Langues sçavantes sont très-connues en Angleterre, & dans des faits qui paroissent se contredire, il faut toujours examiner les circonstances qui peuvent avoir donné lieu à cette bizarrerie apparente. Les jeunes gens, au sortir des Basses Classes, sont envoyés dans les Universités d'*Oxford* & de *Cambridge*,

où les premières Etudes roulent principalement sur le Grec, le Latin, l'Hébreu. Les quatre premières années, dans les Universités, sont employées à l'étude des Belles-Lettres & de la Philosophie. La connoissance des Langues Etrangères a valu aux Anglois de très-bonnes traductions des meilleurs Auteurs anciens. Personne n'y est au-dessus de ce genre de travail; il en revient de la réputation, parce que les premiers Génies de l'Angleterre s'y sont appliqués, & qu'auprès de ceux qui connoissent les difficultés de bien traduire, sur-tout les Poëtes, une bonne traduction sera toujours très-estimée. L'Homère de *Pope*, le Virgile de *Dryden*, l'Horace de *Francis*, la Pharsale de *Rowe*, le Lucrèce de *Creech* vaudront toujours des originaux.

Les Antiquités sont aussi fort connues en Angleterre. Les *Antiquités Grecques* de M. *Potter* lui ont valu l'Archevêché de Cantorbery. M. *Kenner* a fort bien décrit les Antiquités Romaines, & M. *Arbuthnot* a donné un Traité curieux & sçavant des poids & mesures des Romains.

Les Anglois qui voyagent plus qu'au-

cun autre Peuple, ont rapporté dans leur Pays le goût pour la belle Sculpture & l'Architecture des anciens Romains, aussi-bien que pour la Peinture & la Musique des Italiens modernes. Ils n'ont cependant eu de grands Architectes, qu'*Innigo Jones*, & Milord *Burlington*, qui a donné des preuves de son goût & de son génie dans l'Hôtel qu'il s'est fait bâtir à Londres, & qui est, sans contredit, le plus beau qu'on y trouve. M. *Hendel*, né en Allemagne, mais élevé en Angleterre & le Docteur *Arne* (car ici l'on prend des grades pour la Musique), sont les Musiciens les plus célèbres que l'Angleterre ait possédés. Le dernier vit encore, & dans les Opéra Italiens qu'on représente ici, ses ariettes ne sont point effacées par celles des *Giummelli*, des *Vasei*, & des autres grands Maîtres de l'Italie. La Musique, proprement Angloise, tient le milieu entre la vivacité de l'Italienne, & l'uniformité de la Françoise: mais aujourd'hui la Musique d'Italie est celle qui est généralement goûtée en Angleterre.

Le seul Peintre Anglois, qui mérite d'être nommé, est M. *Hogarth*, dont

les ouvrages ne seront jamais généralement admirés des Etrangers, parce que leur grande beauté consiste dans la vérité de l'expression, & que les sujets qu'il exprime, sont particuliers à l'Angleterre. Jamais Peintre n'a été si utile à sa Patrie, parce qu'il a toujours travaillé à dégoûter du vice par l'horrible portrait qu'il en a tracé. Les sujets de ses Piéces sont ordinairement tirés des scènes de débauches & de folies, dont il n'y a qu'un trop grand nombre tous les jours, & spécialement toutes les nuits dans cette Capitale.

Les mœurs vicieuses de l'Angleterre ont leur coloris particulier qui les fait différer des autres Nations, lesquelles ne pourront par conséquent jamais sentir tout le mérite de *Hogarth*. C'est lui qui, sçachant combien les Amateurs de la Peinture s'arrêtent à des détails puériles & négligent l'ensemble, dit un jour, *que tout le monde étoit juge compétant de la Peinture, excepté les Connoisseurs*: mot qui ne doit pas être pris dans toute sa rigueur, mais qui est vrai à bien des égards.

La Société Royale est la seule Académie qui soit en Angleterre; tous les

Sçavans Anglois en sont membres, aussi-bien que quelques Etrangers célèbres : toutes les branches de la Physique y sont cultivées avec succès. Vous sçavez que le Chancellier *Bâcon*, qui traça le premier un plan de Philosophie, où l'expérience seroit le seul guide, & que le fameux *Boyle*, avec quelques autres Sçavans, dans le tems que *Cromwell* faisoit le procès au malheureux *Charles I*, se réfugièrent à *Oxford*, où ils se communiquoient leurs observations & leurs expériences : ce sont ces Assemblées particulières qui ont donné naissance à la Société Royale, qui est la première institution de ce genre. Les Transactions philosophiques, qui sont les Mémoires de cette Académie, sont trop connues pour que je vous en parle ici.

Il n'y a pas une seule Bibliothéque à Londres, ni aucun établissement en faveur des Sciences & des Beaux-Arts ; & c'est en ce point que Paris est si supérieur à la Capitale d'Angleterre. On y a cependant depuis quelques années un Cabinet d'Histoire Naturelle, que le Parlement a acheté pour l'usage du Public des héritiers du Chevalier *Hans-*

Sloane, Médecin du Roi de la Grande-Bretagne, & célèbre Naturaliste. Ce Médecin avoit la plus belle Collection de curiosités de toute l'Angleterre, comme M. *Méad*, son Confrère, avoit la Bibliothéque la mieux choisie. M. *Pope*, dans une de ses Epîtres Morales, parlant des jeunes Seigneurs qui veulent se donner un air de connoisseurs, dit : » que sans doute ils achetent des Curiosités pour *Sloane*, & » des Livres pour *Méad.* »

Buys books for Mead and rarities for Sloane.

Ces deux Médecins ont donné des Ouvrages intéressans dans leur genre. M. *Méad*, en particulier, a publié un Traité sçavant des Maladies dont il est fait mention dans l'Ecriture Sainte. Cet ouvrage pourra être fort utile à ceux qui voudront écrire l'Histoire de la Médecine, dans laquelle le progrès & le déclin des différentes Maladies devroient assûrément faire une partie essentielle. La Médecine est très-cultivée en Angleterre ; il n'y a pas de Science sur laquelle on y publie plus de Trai-

tés. La Médecine d'observation a de grandes obligations au célèbre *Sydenham*, qui est appellé par les Médecins de toutes les Nations l'Hyppocrate moderne. *Morton*, *Lister*, *Huxham*, *Lind & Tringle* sont aussi des Auteurs fort estimés dans cette Science. L'Anatomie doit plus aux Italiens qu'aux Anglois, & la Chymie plus aux Allemands. *Morison*, *Ray* & M. *Hill* sont les plus grands Botanistes de l'Angleterre.

Pour des gens portés à la spéculation & à la recherche de la vérité, comme sont les Anglois, on ne doit pas être surpris, que les *Mathématiques* ayent des attraits. Cette Science, dont les vérités sont si claires, si nombreuses & si profondes, fait partie des connoissances qu'on y acquiert dans la première jeunesse ; & un jeune homme n'y est censé Lettré, que lorsqu'il la posséde. Dans les Mercures Anglois, il se trouve à côté de l'Enigme & du Logogryphe des problêmes de Mathématiques. La Géométrie transcendante est dûe à l'immortel *Newton* ; l'Algébre a fait beaucoup de progrès entre les mains de *Harris* & de *Wallis*. Une des

plus grandes découvertes dans l'Astronomie, celle de l'aberration des Etoiles fixes, a été faite par M. *Bradley* qui vit encore, ainsi que M. *Simpson*, qui est aujourd'hui le premier Géomètre de l'Angleterre.

Il n'y a d'Universités en Angleterre que celles d'*Oxfort* & de *Cambridge*. La Faculté de Droit se trouve cependant à Londres. Cette Faculté fournit autant de Poëtes & de Romanciers que d'Avocats : ce sont ordinairement les Beaux Esprits de Londres. Il y en a plusieurs aux gages des Libraires, qui font faire des Livres comme le Marchand fait faire des Etoffes ; tout l'Art consiste à donner un titre qui puisse attirer l'attention du Public. Un de ces Libraires qui se pique de faire un titre aussi-bien qu'homme de Londres, me dit l'autre jour, en se plaignant du goût dépravé du Public, que tel Ouvrage étoit resté dans sa Boutique, pour avoir été décoré d'un nom qui passoit la compréhension ordinaire. Les jeunes Ecrivains Anglois essayent leurs talens dans la Gazette qui paroît ici deux fois par jour, & dans laquelle il y a toujours quelque Dissertation sur les

objets qui occupent les Esprits dans le moment.

Les Grands en Angleterre se proposent de briller dans le Parlement, comme ailleurs ils espèrent s'acquérir de la gloire par les armes. Si la profession de la guerre ne demande que du courage & de la sagacité naturelle, selon le sentiment ordinaire de ceux qui s'y destinent, le service du Parlement exige qu'on soit instruit & lettré. Les connoissances entrent par conséquent dans le plan d'éducation des jeunes Seigneurs; d'où il arrive qu'il y en a un plus grand nombre qui se distingue dans la Littérature, que dans aucune autre Nation. M. *Walpole*, fils du fameux Ministre d'Etat de ce nom, a publié il y a quelque tems l'Histoire des Rois & des Seigneurs Anglois qui sont Auteurs; la Liste est très-nombreuse. On s'imagine bien que cela doit jetter en Angleterre sur les gens de Lettres un éclat qui leur manque ailleurs. Malgré cela, *Samuel Butler*, Auteur d'*Hudibras*, *Spenser* & *Milton* sont morts de misère. *Dryden*, qui possédoit le vrai génie de la Poësie, mais qui n'a pû corriger ses Ouvrages, parce qu'il travail-

loit pour sa subsistance journalière, a toujours vêcu pauvre. En récompense, ces Auteurs sont enterrés avec les Rois dans l'Abbaye de *Westminster*, où il y a des Monumens magnifiques érigés en leur honneur.

Quelque peu d'encouragement que reçoivent les Poëtes en Angleterre, il n'y a pas de Pays où ils abondent davantage; & il n'y a pas de genre de Poësie dont il n'y ait d'excellens modéles. Jusques dans les Chansons qu'on crie dans les rues, & qu'on appelle *Ballats*, on trouve quelquefois des morceaux très-poëtiques. Je ne crois pas que personne en France ait égalé M. *Philips* dans le genre pastoral; mais quoiqu'on ait ici des Odes fort estimées de *Dryden*, de *Cowley*, & d'autres, on n'y a pas de *Rousseau*; & quoiqu'on y ait les Fables de *Gay*, on n'y pas *de la Fontaine*.

Les Poëtes Dramatiques de toutes les Nations sont ceux qui sont le plus généralement connus, & du mérite desquels on est le plus jaloux. Il n'y a pas d'Anglois qui ne s'intéresse à la gloire de *Shakespear*; les Critiques de toutes les Nations lui accordent du gé-

nie dans les détails. Pour moi qui craindrois de manquer une seule Représentation de ses Piéces, & qui les ai lues fort souvent, je lui trouve à la vérité de grands défauts, mais que mille beautés rachetent. S'il n'observe pas l'unité du tems, ni celle du lieu, ni celle de l'action, il ne s'écarte jamais de la seule Régle fondamentale du Drame, qui est l'unité d'intérêt. Les trois premières sont subordonnées à celles-ci, & ne sont qu'autant de méthodes artificielles qui conduisent à l'observation de la dernière. Toutes les fois qu'il y a unité, il y aura unité d'intérêt. Mais il ne s'ensuit nullement que d'une pluralité d'actions, ils doivent résulter une pluralité d'intérêts; de même que dans une machine compliquée toutes les Puissances, quelque multipliées qu'elles soient, concourent toutes à produire un seul & même effet. Cette vérité ne sera guère goûtée à Paris, où l'on n'est accoutumé à appeller *Tragédies* que les Drames sérieux, dans lesquels les trois unités sont plus ou moins bien observées. Mais qu'on se contente de regarder les Piéces de *Shakespear*, comme des Ou-

vrages Dramatiques très-bons & très-intéressans, nous y souscrivons volontiers. On trouva mauvais tout ce que *Quinaut* écrivoit, tandis qu'il donnoit à ses Opéra le nom de Tragédies, quoique effectivement ce genre de Drame soit celui qui ressemble le plus à la Tragédie Grecque; dès qu'ils prirent le nom d'*Opéra*, la Critique se tût, & on les applaudit. M. le Président *Hainault* qui a donné une Piéce Dramatique intitulée, *François Second*, dans laquelle ni l'unité du tems, ni celle du lieu ne sont point observées, s'est bien gardé de l'appeller Tragédie. Cependant par l'éloge qu'on en a fait, il est à présumer que cet Ouvrage réussiroit au Théâtre, & qu'il mérite le nom qu'on lui conteste, bien mieux que la plûpart de ces sujets froids & monotones, que les Auteurs gênés par des Loix peu nécessaires sont souvent obligés de choisir.

Les Tragédies Angloises sont presque toutes historiques. Les Auteurs Dramatiques ne se sont pas contentés de fouiller dans l'Histoire Romaine, & dans celle de la Grèce, pour trouver des sujets: des événemens anciens & modernes leur conviennent également,

pourvû qu'ils ſoient intéreſſans. L'Hiſtoire de l'Angleterre leur a fourni les ſujets d'un grand nombre de leurs Piéces. *Shakeſpear*, qui vivoit ſous la Reine *Eliſabeth*, introduit ſur la Scène *Henri VIII*, pere de cette Princeſſe, & il ne l'a aſſûrément pas flatté. Il appelloit ſes Piéces, non des Tragédies, mais des Hiſtoires; effectivement elles en étoient. Il ne changeoit preſque rien aux circonſtances; & lorſque les événemens d'un regne étoient trop multipliés, il en faiſoit deux ou trois Tragédies, qu'il appelloit Première, Seconde ou Troiſiéme Partie de telle Hiſtoire. Les Piéces écrites dans ce goût comportent néceſſairement beaucoup plus d'action, qu'on n'en voit ſur le Théâtre François. Auſſi eſt-on bien agréablement ſurpris la première fois qu'on va au Spectacle à Londres, de voir la variété des décorations, & les compartimens divers qu'on trouve le moyen de ménager ſur le Théâtre Anglois. Il n'y a pas d'événement qui ne s'y puiſſe repréſenter avec toutes les vraiſemblances méchaniques, & avec toute la bienſéance néceſſaire. Les Piéces Angloiſes ſont plus longues pour

l'ordinaire que celles qu'on repréſente à Paris; & l'action multipliée eſt ſi eſſentielle dans les Drames Anglois, que vos meilleures Tragédies traduites n'y font aucun plaiſir au commun des Spectateurs. Les Anglois croyent que les Drames ſérieux & intéreſſans ſont également faits pour les conditions ordinaires, & pour ceux qui tiennent les premiers rangs. Les Perſonnages principaux de notre *Fair Pénitent* de M. *Rowe*, ſont de ſimples Gentilshommes; & *Georges Barnevell*, qui étoit un Apprentif de Londres, fait le ſujet d'une Tragédie très pathétique & fort eſtimée. Les Tragédies Angloiſes ſont en vers blancs ou non rimés; quelques-unes de *Dryden* & d'*Ottway*, qui n'ont d'autre défaut que celui d'être en vers rimés, ne ſont plus jouées. Les vers blancs, où l'art ne paroît pas ſi à découvert, permettent un peu plus d'illuſion que ceux qui ſont en rimes; d'ailleurs, la déclamation des Auteurs Anglois n'eſt pas auſſi empeſée, ni auſſi éloignée de la Nature, que celle qu'on remarque communément ſur le Théâtre François.

Les Comédies Angloiſes en général

ſont très-libres: les équivoques, les obſcénités mêmes qu'on y trouve empêchent beaucoup de femmes d'aller au Spectacle, lorſqu'on en repréſente. Les Auteurs Comiques n'ont ſongé qu'à amuſer, jamais à inſtruire ou à nous corriger. Dans un Pays où il y a beaucoup de vertu, la vertu eſt miſe en ridicule ſur le Théâtre. L'honnête homme de la Piéce, celui qu'on nous donne pour modéle de notre conduite, eſt très-ſouvent un fripon. M. *Rouſſeau* auroit beau jeu à condamner la plûpart des Comédies Angloiſes. Le défaut des Drames Anglois vient de la corruption & de la débauche que la Cour de *Charles II.* inſpira aux Auteurs de ſon tems, qui ont ſervi de modéles à ceux qui les ont ſuivis. Une Piéce nouvelle, où les expreſſions ne s'éloigneroient pas de la modeſtie, & dans laquelle on auroit pour but d'inſpirer la vertu, une Piéce enfin qui réuſſiroit à la Comédie Françoiſe, paſſeroit ici pour froide & inſipide. Un de vos Auteurs a écrit, que les Auteurs Anglois étoient très-bons ou très-mauvais: je ſuis d'un ſentiment contraire. Outre les bons Auteurs, il me paroît

qu'il y en a beaucoup qui jouent leur rôle paſſablement, & avec décence. On ne voit point ici de ces Confidens qui, par le ridicule de leur maintien & de leur jeu, détruiſent l'illuſion, & font rire le Spectateur au milieu de la Scène la plus touchante. Les Confidens & les Confidentes ne ſe trouvent pas fréquemment dans les Piéces Angloiſes; les Auteurs Dramatiques ont ſçu s'en paſſer. C'eſt aſſûrément un défaut dans les Drames François, que ces Perſonnages introduits ſur la Scène, pour l'unique motif de développer l'intrigue de la Piéce aux Spectateurs. L'intrigue des Comédies Angloiſes n'eſt pas non plus conduite par *Frontin* & *Lizette*.

On a remarqué plus de grandes Actrices que de grands Acteurs ſur le Théâtre de Paris: c'eſt ce qui a fait dire à M. l'Abbé *Dubos*, que les femmes ſont plus propres à la déclamation que les hommes; mais cette obſervation n'eſt bonne que pour la France. A Londres on a toujours été bien mieux en Acteurs qu'en Actrices; & cela n'a jamais été plus vrai qu'actuellement. Sans m'arrêter à M. *Barry*, ni à M

Woodward, dont le premier excelle dans le tragique, & le second dans le comique; *Garrick*, dans tous les genres, est assûrément supérieur à tous les Comédiens de l'Europe. Qu'il joue Lusignan dans *Zaïre*, ou le jeune Marquis dans une des petites Piéces qu'il a lui-même composées, il est également admirable. Nous avons ici une Demoiselle *Clive* qui égale Mademoiselle *Dangeville* pour la gayeté & la finesse du comique; mais nous n'avons point d'Actrices que l'on puisse comparer à Mlle *Dumesnil* & à Mlle *Clairon*.

L'irrégularité qu'on remarque dans les Tragédies Angloises, on peut l'observer également dans tous leurs Ouvrages. Ils manquent de cette correction, de ce goût, de cette élégance dans la composition qui caractérise les Ecrivains François. Il paroit que les Auteurs Anglois songent moins à la beauté de la construction qu'à la beauté des matériaux. Ici on ne demande jamais si un Livre est bien écrit, & si l'Auteur est un homme d'esprit: on se contente de sçavoir, si un Ouvrage contient des vûes nouvelles, décidées vraies,

des observations utiles, & si l'Auteur paroit être un homme de jugement & de réflexion.

Comme l'objet de votre Journal est de rendre compte des Productions nouvelles de l'Angleterre, je ne m'étendrai pas davantage sur ce qui regarde les anciennes; mais j'ai cru que cette introduction pourroit être utile à ceux qui ne connoissent pas la Littérature Angloise. Dans les Extraits que je vous enverrai des Livres Nouveaux, je rappellerai les bons Ouvrages qui ont déja paru en Angleterre sur le même sujet; je rapprocherai les opinions des Auteurs différens, & je les comparerai, autant que mes lumières me le permettront, avec celles des Ecrivains des autres Nations sçavantes. J'éviterai de partager les Extraits d'un même Livre en plusieurs Journaux. Cette méthode peut avoir lieu, lorsqu'il s'agit d'un ouvrage, dont les différentes parties se détachent d'elles-mêmes; mais à l'égard de ceux dont le plan est lié, & dont l'objet est important, il est nécessaire de présenter au Lecteur sous le même point de vûe le systême entier de l'Auteur, avec la chaine de ses

principes. Vous appercevrez souvent dans les morceaux que je vous enverrai, une tournure Angloise, dont je ne ferai pas d'effort pour me garantir: c'est à vous à donner à mon style la correction que votre Langue exige. D'ailleurs je crois, comme M. d'*Alembert*, qu'une tournure un peu étrangère ne convient pas mal à des Traductions en Langue Françoise, Langue qui est sage & polie, mais qui manque de souplesse, de variété & d'énergie.

Les anecdotes qui regardent les Auteurs célèbres, font une partie agréable de l'Histoire Littéraire; mais il faut instruire les Lecteurs de leurs travaux, avant que de les amuser par ces petits détails. Lorsque les Ecrivains de l'Angleterre seront plus connus des autres Nations, les particularités de leur vie deviendront plus piquantes pour les Lecteurs, & s'enchaineront plus naturellement aux discussions Littéraires.

Je me suis interdit dans mes jugemens les censures sévères: une Critique rigoureuse d'un Livre Etranger, dont on entend parler pour la première fois, dont on ne connoitra jamais l'Auteur, & qu'on ne lira pas vraisem-

blablement, n'a guère d'attraits pour les Lecteurs. L'objet d'un Journaliste, qui veut être utile, est, ce me semble, d'inspirer du goût pour les bons Ouvrages, en les présentant sous un point de vûe favorable, d'extraire des Ouvrages médiocres les bonnes choses qui peuvent s'y rencontrer, & de dispenser de lire les mauvais.

Les découvertes en tout genre attireront mon attention; & dans mon travail, je m'appliquerai toujours à représenter le Tableau de la Littérature Angloise par le côté qui doit le plus intéresser les Etrangers. Dans ce Tableau, je m'attacherai sur-tout à marquer plus fortement les traits qui peuvent peindre nos mœurs. Les Productions des Arts n'ont guère que de l'agrément pour le commun des hommes; mais elles ont une partie Philosophique & morale qui n'échappe pas aux yeux des Philosophes, & que je tâcherai de ne perdre jamais de vûe. L'emploi de Journaliste, quand il est soutenu par la décence, l'équité & l'application, me paroit d'une plus grande importance qu'on ne l'imagine

ordinairement ; mais le métier d'un Journaliste ignorant, infidéle, passionné, est le dernier de la Littérature. La Critique, c'est-à-dire, une discussion juste & raisonnée des beautés & des défauts d'un Ouvrage, demande des talens qui ne sont guère communs. On pourroit appliquer à cet Art ce que *Quintilien* disoit de la Grammaire : *Plus habet operis quàm ostentationis.*



II.

EXTRAIT d'une Lettre du Docteur Mathy, *ci-devant Auteur du* Journal Britannique, *à M.* Mallet, *Auteur de la* Vie du Chancelier Bâcon, *traduite de l'Anglois, & publiée à Paris, sous le titre d'Amsterdam, en 1755.*

Le principal objet de cette Lettre, est de refuter la Critique que quelques Journalistes François ont faite de la Vie de Bâcon sur la traduction Françoise : le nôtre ici n'est rien moins que de rappeller cette controverse qui n'intéresse point notre Journal. Nous ne voulons que représenter la Partie philosophique de la Lettre de M. *Mathy*, qui est remplie d'excellentes choses, & nous allons l'analyser d'après l'impression qu'elle nous a faite. Voici le début de cette Lettre :

» Vous me félicitez, mon cher » ami, d'avoir renoncé au pénible

» emploi d'abréger les Ouvrages d'au» trui. Quoi ! tous les deux mois un » Volume ! Je vous entends, & dans » ce que vous me dites, je démêle ce » que votre politesse me cache. *Les » Ouvrages Périodiques avancent aussi » peu la reputation que la fortune.* Vous » connoissez ces Mouches Ephémères, » insectes d'une saison dont les essains » nombreux, éclos au point du jour, » s'élevent de quatre pieds, obscurcis» sent l'air, s'y débattent, & tombent » pour ne plus revivre dans les ma» rais où ils sont nés, & vous dites : » Ces Insectes n'ont ni le vol plus éten» du, ni la vie plus durable que les » innombrables Critiques de chaque » premier jour du mois.

Efemeri del campo
» *Germogliano il matin, cagion la sera.*

» Cette idée méprisable des Jour» naux n'est point la mienne. J'en ai » composé, j'en ai lû. J'en connois la » difficulté, j'en admire l'usage : les » moins travaillés ont le leur. Hé ! » que deviendroient sans eux nos dé-

» sœuvrés, qui douze fois par an y » puisent la quantité de connoissances » qui leur convient, & font circuler » dans les cercles ce qu'ils ont retenu » des *Magasins* & des *Mercures.* »

M. *Mathy*, après ce préambule, entre dans l'examen des Censures auxquelles il entreprend de répondre. Il se plaint ensuite du peu de modération que quelques-uns de nos Ecrivains ont gardé en parlant de nos démêlés avec les Anglois, & il sçait rendre justice aux autres.

» Les Auteurs du Journal des Sça» vans, dit-il, ont pris part dans la » querelle nationale. Ils ont exposé » avec fidélité & avec feu les raisons » & les plaintes de leurs Compatrio» tes. Mais quelle délicatesse dans leur » choix ! Quelle politesse dans leur » style ! Quelle décence dans leurs ta» bleaux ! Quelle modération dans » leurs Traits ! »

L'équitable M. *Mathy* convient bien que les François ne sont pas moins maltraités dans les Brochures Angloises, & sur-tout dans le *London Eve-*

ning Post (1) ; mais il assûre qu'*il en gémit avec tous ceux qui pensent en grand & qui sentent en hommes*. Le reste de sa Lettre contient les réflexions les plus sensées, & nous allons transcrire ce morceau qui mériteroit d'être gravé en lettres d'or chez toutes les Nations polies.

» J'AI peu de goût pour les disputes » de Politique ; je ne suis pas tenté » de soutenir sans mission les droits & » les démarches de ceux qui nous gou- » vernent, & moins encore de rejet- » ter sur nos ennemis les injustices » qu'ils nous reprochent. Je sçais que » les Particuliers sont rarement bien » instruits des ressorts qui déterminent » les Princes, & qu'ils ne doivent point » l'être. Attaché fortement à un Etat, » dont un choix réfléchi m'a rendu

(1) *Les Saisons de Tompson*, dont on vient de publier la Traduction, sont défigurées par de pareils traits. On lit dans le Chant de l'Automne: »Quand la Gaule (la France) *insultante*, cette » ennemie *orgueilleuse, vaine & infidelle, pertur-* » *batrice du genre humain, excite l'Univers*

» Citoyen, je partage avec zéle ses » bons & ses mauvais succès. Si des » mains aussi foibles que les miennes » pouvoient jamais être utiles, elles » seroient employées à son service, & » il n'y a point de sacrifice que je ne » fusse prêt de lui faire, à la réserve » de celui de l'humanité. Dans ces sen- » timens, je me réjouis de nos avan- » tages, sans insulter aux pertes de nos » ennemis ; & la victoire la plus glo- » rieuse perdroit pour moi tout son » prix, si je ne la regardois comme un » acheminement à la paix.

» Je sçais combien cet équilibre est » difficile, & je ne me flatte pas de » n'en jamais sortir. Que l'animosité » est naturelle, dirai-je, contre ceux » qui nous font, & dont on craint du » mal, ou à qui l'on en fait soi-mê- » me ! Le cœur décide ; nos intérêts

» à *la Guerre*, la Jeunesse Britannique, en- » flammée de courage, regrette ton sage com- » mandement, (*Cobham*), & ton expérience » consommée, pour réprimer & contenir dans » leurs limites *ces Brigands policés & ces Escla-* » *ves ambitieux*. »

» forment nos goûts, & l'amour de la » Patrie est & doit être une passion.

Il y a entre les diverses Nations des » modes pour la haine, comme il y en » a pour l'amour. Le Philosophe, en- » traîné par le torrent, se met insensi- » blement à l'étiquette. Les gens de » Lettres à Paris donnoient, disoit-on, » dans l'*Anglomanie* avant la guerre : » je crains que depuis ils ne soyent de- » venus *Anglomises* ou *Anglophobes*. »

» Distinguer ce qu'on doit au titre » de Citoyen de ce qu'exige celui » d'homme, c'est une discussion dé- » licate digne de la plume d'un *Mon-* » *tesquieu*. Elle exige des connoissan- » ces, une tranquillité d'esprit & un » loisir dont je ne jouis point. Permet- » tez-moi cependant de hazarder un » petit nombre d'idées, qui au défaut » de liaisons & de développement, » auront le mérite dont vous faites le » plus de cas, celui d'être & les fruits » & les signes du sentiment. »

1°. On n'est point obligé de croire quelque Gouvernement que ce soit ou entierement infaillible, ou tout-à-fait inexcusable. Toutes les injures sont

rarement d'un seul côté. Rome n'étoit pas plus vertueuse que Carthage, & *Pompée* eut autant de torts que *César*. C'est témérité que d'imputer à la mauvaise foi ce qui peut avoir été l'effet des circonstances ou du préjugé. C'est injustice que de changer en principe dominant une erreur accidentelle. C'est le plus grand des crimes que de rendre toute une Nation responsable des fautes ou des mauvais procédés de ses chefs.

2°. La Société des gens de Lettres dispersée dans les diverses Nations, ne doit jamais se désunir ; moins encore lui sied-t-il de transférer dans les Sciences les opérations de la guerre. La conquête de l'Angleterre par les Normands, devoit-elle fournir, dans des circonstances critiques, un sujet de Prix à une Académie ? J'ouvre certains Recueils, & j'y vois les périodes de nos malheureuses ruptures marquées par des excursions sur la Littérature, la Philosophie, la Religion des Peuples, qu'en d'autres tems peut-être on avoit trop loués. Quoi ! parce que les François & les Anglois se disputent l'Ohio, *New-*

ton n'eſt-il qu'un faiſeur d'hypothèſes, & *Fontenelle* qu'un Ecrivain ſans goût ?

3°. La laſſitude, ou l'épuiſement des partis, un combat de générosité, un intérêt de Miniſtère, que ſçai-je ? moins que tout cela peut-être, va terminer la guerre. Elles finiſſent toutes, comme elles commencent, par des riens. La paix revient, la confiance renaît, l'humanité reprend ſes droits. Au lieu d'accoutumer l'eſprit des Peuples à la haine, tâchons de leur inſpirer, ſinon de l'amour, du moins du reſpect pour leurs ennemis. Ne répétons plus d'une part ni d'autre les odieuſes dénominations de perfides ou de lâches. Que nos Diſcours, que ſurtout nos Ecrits expriment nos regrets d'être ennemis de Peuples, que mille vertus nous engagent d'aimer.

» Jadis près des bords de l'Euphra-» te, vivoit un Philoſophe, Pere de » pluſieurs fils. Nés avec des qualités » différentes & des paſſions fortes, ra-» rement ils paſſoient leurs journées » ſans diſpute. Souvent ils en venoient

» aux coups, dernière raiſon des En-» fans comme des Rois. Mais leurs » combats étoient légers : ils ſe rele-» voient à la première chûte, s'em-» braſſoient, ſe demandoient mutuel-» lement pardon, & d'ordinaire le » vainqueur faiſoit les frais du rac-» commodement. Mes Enfans, leur » avoit dit leur Pere, il vaudroit mieux » céder vos droits que de les diſputer » par la force ; mais vous êtes trop » jeunes pour ſentir la ſageſſe de ce » conſeil. Battez-vous donc, lorſque » vous ne pourrez point vous entendre ; » mais je défends les injures, & je » veux qu'après vos combats celui qui » ſe trouvera ſupérieur, ſe relâche en » faveur d'un frere déjà ſuffiſamment » humilié ».

Peuples de l'Europe, ces Enfans, ce ſont vous : leurs jouets ſont les vôtres. Ne ſoyez ni plus ardens qu'eux dans vos querelles, ni plus enflés dans vos ſuccès, ni plus fixes dans vos reſſentimens ; & puiſqu'après vos combats, il faudra vous racommoder, ne vous faites point d'inſultes dont le ſouvenir ſubſiſteroit, ſans doute malgré

vous, après la Paix. La perte d'une Ville peut être oubliée : un bon mot ou une injure ne ſe pardonne jamais.

4°. L'Abbé *de Saint Pierre*, Auteur reſpecté de projets bienfaiſans, qu'on n'a traités de *Rêves*, que parce qu'ils ſuppoſent le genre humain plus âgé de quelques ſiécles qu'il ne l'eſt, eſt mort perſuadé qu'une Paix perpétuelle en Europe étoit moins impraticable & moins éloignée que la Pierre Philoſophale, ou le Mouvement Perpétuel. Peut-être en effet nos neveux verront-ils ce prodige, ſans en être étonnés. Mais, ſi je ne me trompe, ce n'eſt point, comme cet Abbé l'a cru, d'une Diette de Rois qu'il faut l'attendre. Si la raiſon humaine ſe perfectionne, il faut convenir que les Princes & leurs Miniſtres ſont les Enfans les plus tardifs. C'eſt chez les Peuples que la réformation doit commencer, & c'eſt aux Sages à inſtruire les Peuples. Que la liberté qui éleve l'ame, que la police qui adoucit les mœurs, que le commerce & l'induſtrie qui égaliſent les climats, qu'enfin la Philoſo-

phie qui transforme l'Univers en une ſeule famille d'Etres néceſſaires les uns aux autres, s'étendent & ſe généraliſent : alors commencera cette année merveilleuſe après laquelle ſoupirent les Sages, & que *Platon*, *Locke*, *Fenelon*, & *Monteſquieu* ont travaillé à rapprocher.

III.

MANIERE de châtrer le Poiſſon, inventée par M. Samuel Tull, *& communiquée à la Société Royale de Londres, par M.* Watſon.

Messieurs,

Il y a pluſieurs années que M. *Tull*, natif d'Edmonton, fit l'opération de châtrer des Poiſſons devant feu M. *Hans Sloane*, Préſident, & pluſieurs Membres de la Société Royale qui s'étoient aſſemblés pour cet effet dans ſa maiſon. Il répéta cette même opération il y a environ cinq ou ſix ans devant feu M. *Folkes*, notre dernier Préſident, devant moi, & pluſieurs autres. Du nombre de ces derniers, fut

M. *Trembley*, digne Membre de notre Société, qui a accompagné depuis le Duc *de Richemond* dans ses Voyages, avec lequel il a passé quelque tems à Feltzberg en Autriche, dans une des plus belles Terres du Prince de *Lichtenstein*. Ce Seigneur qui aime avec passion l'Histoire Naturelle, & qui protége singulierement toutes les Sciences utiles, est principalement très-curieux de tout ce qui regarde l'Histoire des Poissons. Ayant appris de M. *Trembley*, qu'il avoit vû couper des Poissons en Angleterre, & qu'on y tiroit beaucoup d'avantages de cette opération; il le pria de lui communiquer la maniere dont il faut s'y prendre, & toutes les circonstances qu'il faut observer, pour qu'elle réussisse.

En conséquence M. *Trembley* m'écrivit de lui envoyer la méthode de M. *Tull*, qui me la communiqua gracieusement, pour en faire part au Prince de Lichtenstein.

Comme cette méthode n'a pas encore été communiquée à la Société en Corps, j'ai cru qu'il étoit a propos de la lui présenter, pour être rapportée

comme une curiosité naturelle & utile dans ses *Transactions*.

En Angleterre, où presque toutes les côtes abondent en Poissons de Mer, on estime moins les Poissons d'Etang, & l'on s'embarrasse peu de ce qui peut contribuer à les engraisser, ou à les faire grossir. Mais l'Allemagne étant fort éloignée de la Mer, les Poissons d'Etang y sont une branche considérable de Commerce, & la Méthode de M. *Tull* peut y être d'une grande utilité.

M. *Tull* m'a marqué, qu'il coupe les Poissons, tant mâles que femelles; mais que, quoique presque tous les tems & toutes les saisons soient assez propres pour cette opération, il faut éviter de la faire immédiatement après que les Poissons ont frayé, parce qu'ils sont alors trop foibles pour la soutenir. Le tems le plus favorable, est quand les ovaires des femelles ont leurs œufs, & quand les vaisseaux des mâles qui y sont analogues, sont remplis de la matiere séminale, parce que dans ce tems ces vaisseaux sont plus aisés à distinguer des urétres qui conduisent l'urine des reins dans la vessie, & qui sont

situés près des vaisseaux spermatiques de chaque côté de l'épine du dos. Car, si l'on n'y prend pas bien garde, on risque de confondre ces urétres avec les ovaires, & plus facilement encore quand ces derniers sont vuides. Peu de semaines après que les Poissons ont frayé, ils sont propres à l'opération: car alors ils ont, ainsi que les Poules, de petits œufs dans leurs ovaires qui restent de leur ponte précédente.

Quand on veut châtrer un Poisson, il faut le tenir dans un linge mouillé, le ventre en haut. Alors l'Opérateur, avec un bon canif, dont la pointe est recourbée, ou avec un autre instrument convenable, fait une incision dans les tégumens au bas du ventre, & en incisant il prend bien garde de blesser les intestins. Aussitôt qu'on a fait une petite ouverture, on y fait entrer doucement un canif crochu, avec lequel on dilate l'ouverture, depuis les deux nageoires de devant jusques près de l'anus. Le dos de cet instrument étant émoussé, on ne risque pas de blesser les intestins. Alors, avec deux crochets d'argent émoussés de la longueur de cinq à six pouces, se faisant aider par quel-

que assistant, on tient le ventre du Poisson ouvert, & avec une petite cuiller ou une spatule, on repousse tout doucement d'un côté les intestins. Quand ils sont repoussés, on voit l'urétre qui est un petit vaisseau à peu près dans la même direction que l'épine du dos; on apperçoit en même tems l'ovaire qui est un vaisseau plus grand, & situé devant l'autre, c'est-à-dire, plus près des tégumens du ventre. C'est cet ovaire qu'on leve avec un crochet; & l'ayant détaché du côté, aussi avant qu'il est nécessaire, on le coupe transversalement avec de bons ciseaux, prenant toujours garde de ne blesser aucun intestin. M. *Tull*, pour prévenir la réunion des ovaires coupés, ce qui pourroit rendre l'opération inutile, en a souvent ôté une partie, & malgré cela le Poisson a vécu.

Quand un des ovaires a été coupé, on répéte la même opération pour l'autre, après quoi il faut recoudre avec de la soie l'ouverture du ventre, en faisant les points de cette couture fort près les uns des autres.

M. *Tull* mit d'abord cette pratique en usage, pour empêcher la multiplica-

tion énorme des Poissons dans quelques-uns de ses étangs, où le trop grand nombre ne leur permettoit pas de parvenir à une certaine grosseur. Cette castration, non-seulement empêcha la trop grande multiplication, mais le Poisson coupé devint infiniment plus gros & beaucoup plus gras; &, ce qui n'est pas une chose indifférente, il étoit également bon dans toutes les saisons.

M. *Tull* observe encore, que le tems du fray varie beaucoup parmi les Poissons. Les Truites, par exemple, sont pleines vers Noël; les Perches en Février; les Carpes & les Tanches en Mai, &c. Cependant il faut toujours avoir quelque égard au climat & à la situation du Pays, pour le tems du fray des Poissons.

Enfin M. *Tull* prétend que, par des observations continues, il s'est mis en état de décider une question fort agitée parmi les Naturalistes, au sujet de l'accouplement des Poissons. L'opinion la plus reçue jusqu'à présent, est qu'ils ne s'accouplent point; que la femelle répand ses œufs dans l'eau; qu'ensuite ils sont fécondés par la ma-

tiere spermatique du mâle. M. *Tull* assure au contraire, qu'il a souvent vû les Poissons accouplés, & que leur accouplement se fait d'ordinaire avant que les œufs parviennent à leur maturité.

Quand le Poisson a été châtré, on le laisse aller dans l'eau où l'on veut qu'il continue de vivre, & il ne demande aucuns soins. Il ne lui faut pas non plus de nourriture particuliere; il va chercher sa vie, comme s'il n'eût pas été coupé.

M. *Tull* ajoute que, pour peu qu'on soit attentif à ne pas blesser le Poisson, il n'en meurt guères dans l'opération. Il faisoit d'abord l'ouverture dans les côtés, au lieu de la faire dans le ventre, & il en mouroit beancoup, parce qu'il blessoit les intestins & les urétres; mais depuis qu'il a opéré, comme je l'ai décrit plus haut, il n'en a presque point perdu.



ALLEMAGNE.

PHILOSOPHIÆ Naturalis Theoria, redacta ad unicam legem Virium in Natura existentium, auctore P. Rogerio-Josepho Boscovich, S. J. *Publico Matheseos Professore in Collegio Romano.* Viennæ Austriæ. *1758. Iterùm 1759. in-4°.* p. *322. cùm Epist.* p. *16.*

LA Théorie de la Philosophie Naturelle, réduite à une seule Loi de Forces existentes dans la Nature, par le R. P. *Rog. Jos. Boscovich*, de la Société de Jesus, Professeur Public de Mathématiques au Collége Romain. A *Vienne en Autriche.* 1758 & 1759. *in-4°.* pag. 322. avec une Lettre de 16 pag.

LA Réponse si connue que fit *Platon* à celui qui lui demandoit quelles étoient les occupations de la

Divinité, auroit pû servir d'Epigraphe à cet Ouvrage. Car s'il est vrai que Dieu, suivant la pensée du Chef du Lycée, *Géométrise* continuellement, c'est-à-dire, gouverne l'Univers par des Loix Géométriques, où cette Epigraphe convenoit-elle mieux qu'à la tête d'un Livre qui semble nous révéler quelques traits de cette Géométrie sublime, à laquelle la Divinité s'est astreinte dans la production de ses ouvrages?

Il y avoit déja plusieurs années que le R. P. *Boscovich* avoit jetté les fondemens, & laissé entrevoir une partie de la Théorie qu'il expose ici. Nous avons lû plusieurs Dissertations Latines sous les titres suivans: *De Viribus Vivis; de Lumine; de Lege Continuitatis; de Lege Virium in Natura existentium; de Divisibilitate Materiæ, & Principiis Corporum*, où il propose & établit quelques-uns de ses principes. De toutes ces Piéces dispersées, le P. *Boscovich* a fait un Corps d'ouvrage; & en les fondant, pour ainsi dire, ensemble, en y ajoûtant les développemens convenables, en y suppléant les liaisons, en tirant enfin des conséquences plus éten-

dues, il en a formé le ſyſtême de Phyſique, dont nous allons préſenter l'idée & les principaux traits.

Pour le faire d'une manière claire, & introduire pas à pas nos Lecteurs dans la Théorie du P. *Boſcovich*, il faut remonter à la découverte de *la Gravitation univerſelle*, dûe à l'immortel Newton. Quiconque a réfléchi ſur les preuves de cette Gravitation, ne peut la méconnoitre dans toutes les parties du Syſtême Planétaire. Mais il eſt ſur-tout néceſſaire ici de remarquer, que cette force eſt mutuelle. Cela ſe démontre par les phénomènes du flux & du reflux qui prouvent, que, non-ſeulement la maſſe de la Lune tend vers la terre, mais encore que les parties de la terre gravitent vers la Lune, & en ſont mues. Les dérangemens ſenſibles que les Planètes d'une maſſe conſidérable, comme Jupiter & Saturne, ſe cauſent mutuellement, ne prouvent-ils pas encore, qu'en même tems que ces Planètes tendent vers le centre de notre Syſtême, elles tendent auſſi l'une vers l'autre. Nous nous bornons à ces deux preuves, les plus ſenſibles de toutes. La Phyſique Céleſte

nous en offriroit pluſieurs autres que nous ſacrifions à la brieveté.

Toutes les parties de la matière peſent donc les unes vers les autres, de ſorte qu'il n'eſt dans l'Univers aucune particule qui ne ſoit à l'égard de cette vaſte maſſe, contre un centre de tendance. Quand on réfléchit ſur cette vérité, comment peut-on conſerver quelque eſpérance, d'expliquer cette propriété de la matière *méchaniquement*, comme, par exemple, au moyen de l'action de quelque fluide répandu autour d'un centre? Si la gravitation de toutes les parties de l'Univers ne regardoit qu'un centre unique, peut-être pourroit-on ſe flatter de cette eſpérance; mais qui ne voit que, dès que chaque partie tend vers toutes les autres, & mutuellement, il faudroit que chacune fût le centre d'un ſyſtême méchanique, propre à pouſſer toutes les autres vers lui? Si, par exemple, on adoptoit un fluide élaſtique, & diſpoſé par couches concentriques, tel que celui que M. *Newton* propoſe dans les queſtions qui ſuivent ſon Optique, chaque partie de matière devroit être le centre d'un pareil fluide: il faudroit autant de ſphères ordon-

nées de cette manière à l'entour d'autant de centres qu'il y a de particules de matière; ce qui ne ſçauroit ſans doute être admis par le plus hardi Fabricateur d'Hypothèſes. Ce raiſonnement, qui eſt de notre chef, nous paroît de la même force, quelqu'autre méchaniſme qu'on imagine pour produire une tendance vers un centre; d'où il réſulte, autant que les lumières de notre raiſon nous permettent d'en juger, que la Gravitation eſt l'effet d'une cauſe *imméchanique*, & que c'eſt une force répandue dans la matière par le ſouverain Auteur de l'Univers.

Cette conſéquence en amène naturellement une autre: c'eſt que, ſi la Loi de Gravitation en raiſon inverſe du quarré de la diſtance, eſt celle qui regne univerſellement dans la Nature, elle n'eſt pareillement que l'effet de la volonté immédiate, & du choix particulier de la ſouveraine intelligence. Mais cette Loi qui ſe manifeſte d'une manière ſi évidente dans les grandes diſtances, & entre les corps céleſtes, eſt-elle la Loi véritable? Eſt-elle rigoureuſement obſervée dans toutes les parties de notre Syſtême Planétaire? C'eſt ce

que nous allons examiner.

Tout le monde connoît les découvertes que *Newton* a faites ſur la Lumière. Ses expériences prouvent, que dans certaines circonſtances les particules de la Lumière ſont attirées par les corps, dans la proximité deſquels elles paſſent, avec une force bien plus grande que celle de la peſanteur, puiſque, malgré l'énorme rapidité dont elles ſont portées, leur route en eſt courbée ſenſiblement. Ces mêmes expériences prouvent, que dans certains autres cas la Lumière eſt repouſſée, & que la réflexion n'eſt que l'effet d'une pareille répulſion, exercée par les particules du corps réfléchiſſant, ſans aucun contact immédiat de la Lumière avec ce corps. Les phénomènes chymiques tendent auſſi à prouver l'exiſtence de cette force. Les *Affinités*, que les Chymiſtes reconnoiſſent entre certains corps, & qui ſont qu'ils ſe réuniſſent entre eux, préférablement à d'autres, ſemblent n'être que l'effet de ces attractions & répulſions combinées entre elles.

Si de-là nous nous tranſportons dans le Syſtême Planétaire, nous aurons des raiſons de douter, que la Loi en raiſon

inverse des quarrés des distances s'y observe dans la dernière exactitude. Car les apsides des Planètes ont un mouvement progressif, que ne comporte point cette exactitude parfaite. Il est vrai que ce mouvement peut être la suite de l'action mutuelle des Planètes les unes sur les autres; mais qui sçait si, quand on aura suffisamment calculé cette action, on se trouvera encore entierement d'accord avec l'observation? Dans le cas où cet accord ne seroit pas parfait, ne pourroit-on pas soupçonner que ce mouvement des apsides est en partie l'effet d'une attraction, à la vérité, très-prochainement proportionnelle à l'inverse du quarré de la distance, mais qui ne l'est pas entierement?

Nous sommes donc conduits, comme malgré nous, à reconnoître dans la Nature une force dont la Loi n'est pas la même dans toutes les distances; qui dans les éloignemens sensibles, & au-delà, est à peu de chose près proportionnelle au quarré de la distance; qui en diffère dans des éloignemens moindres, & qui d'attraction se change en répulsion. Car, admettrons-nous autant

de forces différentes qu'il y a de variétés à cet égard? Cela seroit peu philosophique: il l'est beaucoup plus de penser que l'attraction en raison inverse du quarré de la distance, & cette même attraction suivant un autre rapport, la répulsion enfin, ne sont, pour ainsi dire, que la même force qui s'exerce d'une manière différente. C'est ainsi que dans la Géométrie, toutes les inflexions d'une courbe sont l'effet nécessaire d'une Loi Métaphysique, dont l'équation de cette courbe est l'expression.

M. *Newton* avoit déjà été conduit par les phénomènes à des conséquences à peu près les mêmes. Dans la dernière des questions qui terminent son Optique, il dit: *Et comme les quantités négatives commencent où finissent les positives, ainsi dans la Méchanique, la force repoussante doit commencer où cesse l'attraction.* Et un peu plus loin, après l'énumération de divers phénomènes qui semblent prouver l'existence de cette force répulsive, il ajoûte: *Et sur ce pied-là la Nature se trouvera très-simple & très-conforme à elle-même, produisant tous les grands mouvemens des Corps*

Célestes, par l'action d'une pesanteur réciproque entre ces corps, & presque tous les petits mouvemens des petits corps, par une force tantôt attractive, tantôt répulsive, pareillement réciproque entre eux. Voilà jusqu'où avoit été *Newton*. Le P. *Boscovich* a été beaucoup plus loin, ainsi que la suite de notre Extrait le montrera. Nous allons en reprendre le fil.

Nous avons vû plus haut, que, quelle que soit la Loi qui suit la force qui regne entre les particules de la matière, elle ne peut être que l'effet d'un choix spécial de la Divinité. Ceci nous conduit à la conséquence suivante; sçavoir, que cette Loi peut être d'un ordre bien plus composé que ne l'ont imaginé jusqu'ici les Physiciens. Car, pourquoi la Divinité auroit-elle préféré la Loi en raison inverse des quarrés des distances, à toute autre? Dira-t-on que cette Loi est plus simple que celle qui suivroit un rapport exprimé par une puissance plus haute ou plus composée de la distance? Mais outre que ce seroit dès-lors donner une exclusion à la Loi en raison inverse du quarré de la distance, puisqu'il y en a

de beaucoup plus simples, n'est-il pas évident que cette distinction ne sçauroit avoir lieu à l'égard de l'entendement infini de la Divinité? Toute cette composition de rapports qui fatigue l'entendement humain, s'évanouit devant elle; toutes les courbes que les Géomètres bornés d'ici-bas partagent en différens ordres, pour soulager leur imagination, sont, pour le souverain Géomètre, du même ordre, du même dégré de composition.

On peut donc, pour concilier les phénomènes, supposer que la Loi de force qui regne entre les particules de la matière, est exprimée par un rapport tel, que dans les distances tant soit peu grandes, cette force diffère insensiblement de l'inverse du quarré de la distance, & que, dans des éloignemens moindres, elle se change en répulsion. On pourra même, si les phénomènes l'exigent, supposer que cette force change à diverses reprises de détermination, c'est-à-dire, qu'à diverses distances de plus en plus petites, elle est alternativement attractive & répulsive. Les Géomètres n'auront aucune peine à comprendre ceci. Au lieu

d'une hyperbole du 5e dégré, qui eſt la repréſentation de la Loi inverſe du quarré de la diſtance, ils imagineront facilement une courbe, d'un côté preſque coincidente avec la branche aſymptotique de cette hyperbole qui rampe le long de l'axe des diſtances, mais qui enſuite, après avoir coupé cet axe à diverſes repriſes, aura pour aſymptote la perpendiculaire à cet axe du côté oppoſé à la premiere branche. En admettant une courbe ſemblable pour repréſentatrice de la Loi, ſelon laquelle agiſſent les particules de matière à diverſes diſtances, on verra que dans les grands éloignemens, & dans ceux qui ſont tant ſoit peu ſenſibles, cette force diffère à peine de l'inverſe du quarré de la diſtance; qu'il y en aura tel où cette force ſera nulle; qu'un peu plus près l'attraction ſe changera en répulſion; qu'à un certain éloignement encore moindre cette répulſion deviendra de nouveau attraction; enfin qu'il y aura un terme où cette attraction ſe changera en une répulſion qui deviendra d'autant plus grande, que l'éloignement décroîtra davantage.

Ici ſans doute quelque Lecteur fron-

cera le ſourcil, & réprouvera une application ſi ſubtile de la Géométrie à la Phyſique; mais nous invitons ceux qui penſeroient ainſi, à réfléchir davantage ſur l'impoſſibilité d'expliquer d'une manière méchanique la Gravitation univerſelle & mutuelle de la matière. Que ſi nous ſommes parvenus à les en convaincre, le reſte ne leur coûtera plus, & la fécondité des conſéquences qui découlent naturellement de cette manière de généraliſer la Loi de la Gravitation, achevera de les réconcilier avec le ſyſtême dn P. *Boſcovich.* Mais, avant que d'entrer dans ce détail, faiſons connoître quelques autres branches de ce ſyſtême.

La ſeconde Partie du ſyſtême du P. *Boſcovich*, concerne la nature des derniers élémens de la matière. Ici notre ſçavant Phyſicien admet quelques idées du célèbre *Leibnitz*. Il fait ces derniers élémens des êtres ſimples, inétendus, & par conſéquent indiviſibles. Mais, au lieu que *Leibnitz*, compoſant le continu de pareils points contigus, ne pouvoit réſoudre l'objection qu'on lui faiſoit; ſçavoir, comment des points inétendus, quel que fût leur nombre,

pouvoient former une étendue, le ſentiment du P. *Boſcovich* n'eſt pas ſujet à cette difficulté. Car, au moyen des forces avec leſquelles ces points agiſſent les uns ſur les autres, en ſe repouſſant dès qu'ils ſont à une certaine diſtance, quelle que ſoit la force étrangère qui les comprime mutuellement, il y aura toujours une diſtance finie entre les uns & les autres. Voilà l'étendue ſenſible, matérielle que *Leibnitz* ne pouvoit concilier avec ſes idées; tandis qu'elle eſt au contraire une ſuite néceſſaire de celles du P. *Boſcovich*.

Un autre avantage que le P. *Boſcovich* fait valoir avec raiſon, c'eſt de déduire de ſes principes l'impénétrabilité même de la matière. Cette propriété, regardée juſqu'ici comme primordiale, n'eſt ici que ſecondaire. En effet, dès que les élémens de la matière, rapprochés juſqu'à une certaine diſtance, ſe repouſſent mutuellement avec une force capable d'anéantir toute force infinie, il eſt aiſé de voir qu'ils ne ſçauroient jamais coincider enſemble, à moins qu'ils ne ſoient pouſſés les uns vers les autres par des forces infinies.

Mais ces forces infinies, le ſouverain Auteur de l'Univers, infini lui-même, pourra les produire, & déroger ainſi à la Loi d'impénétrabilité.

Ici le P. *Boſcovich* a prévû diverſes objections qu'on peut oppoſer à ſon ſentiment ſur la nature des élémens des corps. La premiere eſt celle qu'on tire de la difficulté de concevoir ces êtres inétendus & indiviſibles. Le P. *Boſcovich* nous paroît répondre fort bien à cette objection, & la faire évanouir entierement. Pour cet effet, il remarque, ce dont la plûpart des Philoſophes de nos jours ont fait un principe, ſçavoir, que toutes nos idées, du moins celles des choſes matérielles, nous viennent des ſens. Mais nos ſens n'ont jamais été affectés que par des corps, dont l'étendue étoit ſenſible à nos yeux. Delà vient que nous nous ſommes accoutumés, par des ſenſations répétées, à attacher l'idée d'étendue, de parties, & de diviſibilité, à toute matière, & l'empire du préjugé ſur cela eſt tel qu'on a beſoin de toute la force de ſa raiſon pour s'y ſouſtraire. Le P. *Boſcovich* avoit déjà diſcuté cette queſtion

dans sa Dissertation *sur la divisibilité de la matière.* Il nous en présente ici quelques paragraphes, pleins d'une sage Métaphysique. Il y suit pas à pas le progrès de nos idées, & nous montre par quelles gradations nous avons acquis celle d'étendue. Ainsi la vérité est de tous les Pays; & tandis que l'Auteur du *Traité des Sensations* mettoit ces vérités ici dans le plus grand jour, notre sçavant Physicien enseignoit & exposoit la même Doctrine au-delà des monts.

La difficulté que nous rencontrons à concevoir un être étendu, n'est donc d'aucun poids contre le sentiment du P. *Boscovich.* Mais elle en aura bien moins, si nous réfléchissons, que nous avons des preuves positives qu'il y a des êtres privés d'étendue, & cependant doués d'un grand nombre de propriétés. De ce genre sont les Esprits; & peut-être qu'une des différences entre les élémens de la matière & les Esprits, est que les premiers, au moyen de l'impénétrabilité, affectent nos sens, & ne sont doués ni de perception, ni de volonté, au lieu que les derniers jouissent de ces deux propriétés. Ainsi rien ne s'oppose à ad-

mettre l'inétendue des élémens des corps que le préjugé auquel nos sens ont donné naissance. La raison doit sur ce point subjuguer l'imagination & lui imposer silence.

Une troisiéme branche de la Théorie du P. *Boscovich*, est son sentiment sur la Loi de continuité. On peut même dire, que cette Loi est la principale base sur laquelle tout son systême est appuyé. Aussi déploye-t-il ici toutes les forces de sa Métaphysique, aidée des lumieres de la Géométrie, pour prouver la nécessité de la Loi dont nous parlons. Nous allons donner quelque idée de ses preuves.

Les Géomètres seront les plus propres à être persuadés de la nécessité de la Loi de continuité. Ils en ont un exemple frappant dans la Théorie des courbes, où jamais l'on n'apperçoit de saut, ni d'interruption subtile, où tous les changemens de courbure, de direction, ne se font qu'au moyen de toutes les gradations intermédiaires. On ne peut même sans admiration connoitre les moyens dont la Nature se sert pour éviter les changemens subits, pour lier en quelque sorte toutes les parties d'une courbe, quoiqu'en apparence, iso-

lées, & en former un tout continu. Ceci ne sembleroit-il pas prouver qu'il y a entre le Monde intellectuel de la Géométrie, & le Monde naturel plus de liaison que ne l'ont pensé quelques Métaphysiciens. Leur point de réunion qui nous échappe est apparemment dans l'entendement de la Divinité; tel est du moins le sens du mot de *Platon* rapporté au commencement de cet Extrait. Mais passons à des preuves physiques.

La Loi de continuité, dit le P. *Boscovich*, est fondée sur un même genre de preuves, que la plûpart des autres propriétés de la matière généralement admises, comme son impénétrabilité, son inertie, sa mobilité, sa gravitation &c. Quelles preuves avons-nous en effet de toutes ces propriétés? sinon une induction toujours parfaitement soutenue, une induction telle, que si quelquefois elle paroit être en défaut, une considération plus profonde montre bien-tôt que l'exception n'est qu'apparente. On lit ici avec beaucoup de satisfaction, les judicieuses observations du P. *Boscovich* sur ce genre de preuves, & la manière dont on doit l'em-

ployer dans la Philosophie naturelle. Or une pareille induction paroît prouver la Loi de continuité. Le P. *Boscovich* parcourt les exemples nombreux que nous offre la Nature des soins qu'elle prend pour s'y conformer, surtout dans les corps mis en mouvement; & il examine quelques cas où l'on croiroit au premier coup d'œil, que la Loi en question est violée. Mais examinant la chose plus attentivement, ces cas même sont une nouvelle illustration de la vérité du principe.

Le P. *Boscovich* ne se borne cependant pas encore à ce genre de preuves: il en propose une directe & métaphysique. Elle est ingénieuse & profonde, mais elle nous entraineroit dans des détails difficiles à concilier avec l'étendue de nos Extraits. C'est pourquoi nous renvoyons le Lecteur au Livre même; c'est-là qu'il pourra voir aussi les réponses que fait le sçavant Physicien à diverses difficultés qu'il se propose, & qu'il résoud avec beaucoup de sagacité.

La Loi de continuité étant une fois admise, on peut facilement en déduire la nécessité des principes du P. *Bos-*

covich sur l'inextension des élémens des corps, & la nature de la force dont ils sont doués. En effet, d'habiles Physiciens n'ont eu d'autre raison pour nier l'existence de cette Loi, que l'impossibilité de la concilier avec ce qui se passe dans le choc des corps. Car, disoient-ils, lorsque deux corps durs & égaux se rencontrent directement, avec des vîtesses égales, le mouvement est tout-à-coup détruit. On élude en vain ce raisonnement, en disant, que tous les corps les plus durs en apparence, sont élastiques. Car, lorsque deux corps de cette nature se choquent directement, les premiers élémens par lesquelles se fait le contact mutuel, & qui sont des corps absolument durs, (on ne peut, ce me semble, le nier), éprouvent évidemment ce que les deux corps des exemples ci-dessus ont éprouvé: leur mouvement est détruit sans gradation. Dirons-nous, avec quelques Partisans de la Loi de continuité, que les derniers élémens de la matière, sont mous, ou élastiques de leur nature. Ce n'est encore que transporter la difficulté aux surfaces ou aux points de ces élémens qui arrivent les pre-

miers au contact; la Loi de continuité est toujours violée.

Ainsi l'on est fondé à conclurre avec le P. *Boscovich*, qu'il existe, entre les particules des corps, une force, un ressort immatériel qui empêche toujours qu'elles ne parviennent au contact immédiat. Et cette force, ce ressort doivent être tels, qu'ils puissent anéantir la plus grande vîtesse finie, avec laquelle un corps viendroit en choquer un autre. Il est si aisé de voir comment, au moyen de cette force, la Loi de continuité sera toujours à l'abri d'être violée, que nous ne nous y arrêterons pas. Il ne nous est pas possible non plus de suivre notre sçavant Physicien, dans les raisonnemens qui le déterminent à refuser toute extension à ces mêmes élémens, à les supposer d'une homogénéité parfaite. Il nous suffira d'avoir exposé les traits généraux de sa Théorie, & les preuves principales sur lesquelles il l'appuye. Nous allons donner une idée abrégée de sa seconde Partie.

On commence dans cette Partie à entrevoir les fruits de la Théorie exposée plus haut. Le P. *Boscovich* l'en-

tame par diverses considérations géométriques & ingénieuses sur les propriétés de sa courbe représentatrice de la Loi de Force. Le champ est vaste & fertile. D'ailleurs ces considérations sont nécessaires pour préparer au détail des phénomènes, dont la troisiéme Partie doit donner l'explication. Plusieurs remarques singulières & curieuses se présentent ici. Comme la forme entiere de la courbe est pour nous une énigme, & que nous ne pouvons que soupçonner quelques-unes des inflexions d'une de ses branches, on peut former diverses hypothèses sur ses autres parties; & suivant ces hypothèses, on en voit naître des conséquences tout-à-fait dignes de remarque: comment, par exemple, dans le Système général de l'Univers, les Fixes pourroient être exemptes de gravitation vers le Soleil, & réciproquement, sans que le monde soit infini. Ceci fournit la réponse à l'objection contre la Gravitation universelle, que l'on tire de la nécessité de donner à l'Univers une étendue infinie, afin que les divers systêmes particuliers des Fixes ne se rapprochent pas continuellement les uns des autres,

ce qui formeroit à la fin de l'Univers une seule masse solide, informe & sans mouvement.

Le P. *Boscovich* passe de-là à examiner les propriétés des masses composées de plusieurs élémens, & leur action, soit entre elles, soit sur d'autres masses, ou d'autres élémens placés à certaines distances, & dans certaines positions. Les mouvemens singuliers qu'on en voit résulter dans les cas les plus simples, qui sont les seuls que l'esprit humain puisse analyser, sont propres à donner une idée de la prodigieuse variété de mouvemens, dont des masses plus composées peuvent s'agiter mutuellement. L'usage de ces considérations, pour rendre raison de divers phénomènes chymiques, se présente de lui-même.

Il faudroit donner à cet Extrait une trop grande étendue, pour faire connoître toutes les recherches que contient cette seconde Partie. Il y en a un grand nombre qui regarde des sujets de Méchanique, comme les centres de gravité, l'inégalité d'action & de réaction, la composition des forces, la question des forces vives, les centres d'oscillation.

&c. Le P. *Boſcovich* s'y eſt propoſé en général, de montrer combien ſa Théorie fournit des ſolutions faciles de ces queſtions, & combien elle en éclaircit les principes. Il y regne partout une maniere de les enviſager, qui eſt neuve & digne de l'habile Géomètre, Auteur de cet Ouvrage.

Nous réſervons pour un ſecond Extrait la derniere Partie, qui contient l'application de toute la Théorie ci-deſſus au Monde Phyſique.

II.

LETTRE d'un Sçavant de Roſtock aux Auteurs du Journal Etranger, *ſur un Article du Mercure d'Octobre 1759 (ſecond Volume), concernant la Comète de cette même année.*

MESSIEURS.

L'ÉLOIGNEMENT où vous ſçavez que je ſuis de votre Capitale, eſt cauſe que le Mercure de chaque mois ne me parvient jamais qu'aſſez tard

& qu'il eſt, pour ainſi dire, déjà ſuranné pour vous, lorſqu'il eſt encore neuf pour moi. Vous voudrez donc bien m'excuſer, ſi je reviens ſur un Article du ſecond Mercure du mois d'Octobre dernier, que je n'ai reçu que depuis peu de jours. Curieux d'y voir la ſuite des Réflexions de vos Sçavans ſur l'événement de la Comète que nous avons revue au commencement de l'année derniere, je l'ai parcouru avec empreſſement: mais je n'ai pû me défendre d'une ſurpriſe, qui me paroit légitime, à la vûe d'un Article qu'il renferme. Qui l'auroit pû penſer, Meſſieurs, qu'après une prédiction ſi peu compatible avec la Théorie des Tourbillons Carteſiens, & ſi heureuſement vérifiée, il ſe trouveroit encore des Philoſophes qui, ne voulant pas ſe départir de leurs anciennes opinions, tâcheroient de concilier cet événement avec leur ſyſtême favori, & même entreprendroient de ravir à M. *Halley* la gloire d'avoir le premier découvert cette belle vérité aſtronomique? C'eſt cependant là préciſément ce que nous apprend ce Volume, en nous rendant compte de la

Séance Publique de l'Académie de Rouen, & d'un Diſcours lû par M. *le Cat* à cette occaſion.

Je connoiſſois bien déjà M. *le Cat* pour un Cartéſien des plus déterminés; je ſçavois même que ceux qui s'annoncent dans l'Académie, dont il tient la plume, pour Partiſans de *Newton*, ſont expoſés aux plus vives contradictions. Cependant plein d'eſtime pour ſes talens dans l'Art d'Eſculape & de Macaon, je croyois ſa converſion fixée au moment de l'apparition de la Comète que nous attendions. Mais je ne m'apperçois que trop, que les converſions, en fait de Science, ſont bien plus rares qu'en matiere de Religion & de Morale. Ainſi puiſque M. *le Cat* tergiverſe encore, & que, loin de ſe rendre, il tâche de déprimer le mérite d'une prédiction à laquelle probablement il ne croyoit point un mois avant qu'elle ſe vérifiât, qu'il me ſoit permis, Meſſieurs, d'examiner dans votre Journal ſes raiſonnemens & ſes prétentions.

M. *le Cat* remarque d'abord, qu'avant M. *Halley* bien des Philoſophes

avoient aſſuré le retour des Comètes. Cela eſt vrai à certains égards; mais qu'étoit cette aſſertion avant cet Aſtronome? Rien de plus ſans doute qu'une conjecture qui n'avoit encore aucune preuve qu'une reſſemblance aſſez légere entre quelques Comètes, reſſemblance qui, examinée de près, ſe feroit évanouie. Il en eſt à peu près de cette prétention, avant qu'elle prît entre les mains de MM. *Newton* & *Halley* le caractère d'une vérité, comme de l'opinion de quelques anciens Philoſophes qui croyoient le mouvement de la terre. En doit-on moins à Copernic & à Galilée d'avoir élevé cette idée au rang des vérités aſtronomiques?

Le ſçavant Secrétaire de l'Académie de Rouen prétend enſuite, qu'il y a de l'injuſtice à garder le ſilence ſur les prédictions réitérées que M. *Caſſini* avoit faites du retour de certaines Comètes. Cet Aſtronome a, dit-il, calculé le premier les routes des Comètes de 1652, de 1665 & de 1680. Il a aſſuré que cette derniere étoit la même que celle de 1577. Il ne lui a manqué enfin, ſelon M. *le Cat*, qu'un peu de bonheur.

Si au lieu de cette derniere Comète, dont la révolution eſt, ſuivant lui, de 105 ans, & qui doit revenir en 1784, il eut comparé les obſervations de celles de 1607 & 1682, il auroit reconnu leur identité, & il auroit prévenu M. *Halley*.

Je ſuis en vérité fâché, Meſſieurs, d'être obligé de montrer, que ces prétentions n'ont pas la moindre ſolidité, & qu'il n'y a pas d'Aſtronome, médiocrement inſtruit des faits, qui puiſſe les adopter. J'ai pour M. *Caſſini* tout le reſpect qui lui eſt dû à tant de titres. Quel Enfant d'Uranie oubliera jamais les obligations ſans nombre que lui a l'Aſtronomie ? Mais l'intérêt de la vérité m'oblige de remarquer que, ſur l'Article du retour des Comètes, il vaut mieux laiſſer tranquilles que d'évoquer les manes de ce célebre Aſtronome. En effet, Meſſieurs, ſuffit-il de prédire, pour mériter le titre de Devin ou de Prophête ? il faut ſans doute que la prédiction s'accompliſſe. Or de toutes ces prédictions réitérées faites par M. *Caſſini*, pour des tems déjà écoulés, quelle eſt celle qui s'eſt vérifiée ?

Je dis plus : la méthode ſur laquelle M. *Caſſini* conjecturoit ces retours pêchoit par ſes fondemens, puiſqu'il ſuppoſoit la terre immobile, & la Comète parcourant une ligne droite, ou un axe de cercle très-peu différent de la ligne droite. Cette hypothèſe étoit bien plus imparfaite que celles de *Hook* & de *Wren* qui, admettant cette derniere ſuppoſition, reconnoiſſoient dans les Comètes un mouvement en partie réel, en partie optique. Ce dernier eſt une ſuite néceſſaire de la combinaiſon du mouvement réel de la Comète avec celui de la terre qui marche en même tems ſur ſon orbite.

Ces choſes n'auroient pas échappé à M. *le Cat*, s'il étoit auſſi verſé dans les matieres de ce genre, qu'il l'eſt dans celles d'Anatomie & de Chirurgie. Car nous ne lui ferons pas le tort de penſer, qu'il tient encore à l'ancien préjugé de l'immobilité de la terre. Or ſi la terre eſt mobile, ſi, ſuivant ſes principes favoris, elle nage dans un vaſte tourbillon, avec ſon tourbillon propre dans lequel la Lune fait ſes révolutions, il doit reconnoitre la fauſſeté de l'hy-

pothèſe du célebre M. *Caſſini*, & ſon inſuffiſance pour rien déterminer de vrai ſur le retour des Comètes. M. *le Cat* regardera-t-il les Comètes comme des Satellites de la Terre, qui s'en éloignent vers toutes les régions du Ciel, à des diſtances immenſes ? Nous ne le croyons pas. Il ſentira toute l'abſurdité de faire pénétrer le grand tourbillon ſolaire, par tous ces tourbillons particuliers & mobiles, dans tant de ſens & tant de directions différentes.

M. *le Cat* ſe trompe encore en penſant, que les Aſtronomes reconnoiſſent la Comète de 1577 & celle de 1680 pour la même. Si M. *Caſſini* l'a penſé, c'eſt un des endroits foibles de ce Grand Homme. S'il eût calculé la route de ces deux Comètes, en ſuppoſant, comme il le falloit, la terre en mouvement, & que la Comète parcouroit une ligne ſenſiblement droite, il auroit reconnu des différences bien eſſentielles entre elles. Il auroit vû que la route de l'une s'approchoit incomparablement plus du Soleil que celle de l'autre; ce qui ſuffiſoit, ſuivant les principes alors admis parmi les Aſtro-

nomes, pour reconnoitre que ces Comètes n'étoient point la même. Que ſi l'on examine la choſe à l'aide des principes des Aſtronomes modernes, la différence entre ces Comètes ſera bien plus ſenſible; leurs orbites ne ſe reſſembleront dans aucun de leurs Elémens. Comment donc M. *le Cat* peut-il dire avec tant de confiance, qu'il n'a manqué à M. *Caſſini* que de rencontrer une Période plus courte, & qu'il auroit prévenu M. *Halley*, ou du moins auroit concouru avec lui dans la prédiction qui vient de s'accomplir ſi heureuſement?

Vous ſerez ſans doute bien plus ſurpris, Meſſieurs, lorſque je vous dirai que M. *le Cat* révendique à *Deſcartes* l'idée du retour des Comètes. Il cite ces paroles de ce Philoſophe : *Si l'on connoiſſoit la diſpoſition des Tourbillons, on pourroit prédire les retours des Comètes comme ceux des Eclipſes.* Je ne ſçai de quel endroit des Ecrits de *Deſcartes* M. *le Cat* a tiré ces mots. Mais ſi je conſulte ſes principes, je n'y vois que des tentatives pour expliquer comment un Soleil encroûté peut paſſer de Tourbillons

en Tourbillons sous la forme d'une Comète. Je n'y vois pas la moindre trace de ses idées prétendues sur le retour de ces Astres. Mais, quoi qu'il en soit, une conjecture aussi vaguement énoncée que celle que M. *le Cat* attribue à *Descartes*, est-elle un titre suffisant pour donner à ce Philosophe un droit sur la découverte dont il est ici question ?

Ceci me ramene naturellement à faire la généalogie des idées & des découvertes des Astronomes sur les Comètes. Il y eut parmi les Anciens des Philosophes qui eurent l'idée hardie de regarder ces Corps comme des Astres permanens, & faisant partie de notre Monde Planétaire. Ce ne fut cependant chez eux qu'une conjecture si dénuée de preuves, qu'elle eut à peine des Partisans. Cette opinion devint un peu plus séduisante entre les mains de divers Astronomes du 17e siécle, comme M. *Cassini*, M. *Petit*, & quelques autres. Mais si l'on eut toujours bâti sur les mêmes principes que ces Astronomes, elle auroit eu bientôt le sort de tant d'autres que la Physique a vû successivement paroitre & disparoitre. Il falloit, pour

donner quelque réalité à cette conjecture, reconnoitre la vraie forme des orbites des Comètes, & c'est ce que fit M. *Newton*. M. *Halley* vint ensuite, & ayant calculé la position des orbites de vingt-quatre Comètes dont il avoit des observations, il reconnut que celles de 1551, 1607, 1682 étoient la même, & il osa avancer son retour pour l'année 1758. Il prévit en même tems, que l'action de Jupiter sur la Comète pouvoit retarder sa nouvelle apparition jusqu'au commencement de 1759. Mais ce ne fut-là qu'une estimation faite, pour ainsi dire, au hazard. M. *Halley* faisoit en même tems l'aveu, que la Géométrie de son tems ne pouvoit pas encore atteindre à une question aussi difficile que celle de déterminer exactement le dérangement que l'action des grosses Planètes de notre systême devoit causer à cette Comète. Ce problême, M. *Clairaut* l'a tenté & résolu le premier. Il a déterminé à moins d'un mois près le retour de la Comète à son Périhélie. Cette différence ne paroitra considérable à aucun de ceux qui connoissent la nature & les

difficultés d'un pareil calcul, & les erreurs que doivent nécessairement produire diverses circonstances jusqu'ici inappréciables dans la derniere exactitude. En effet, pour porter ce calcul à la derniere précision, il faudroit être en état de déterminer parfaitement tous les élémens de l'orbite de la Comète par les observations antérieures; il faudroit connoitre précisément la masse des Planètes qui causent le dérangement; il faudroit enfin avoir, pour calculer ce dérangement, une méthode en termes finis, & exempte de ces approximations laborieuses que la nature du problême semble exiger nécessairement. Qui s'étonnera que le manque de toutes ces conditions ait causé l'erreur dont nous avons parlé plus haut ?

Je pourrois terminer ici ma Lettre; mais je ne puis m'empêcher de revenir encore pour quelques momens à M. *le Cat*. On nous annonce dans le Précis de son Mémoire, qu'il démontre l'insuffisance des forces projectiles combinées avec l'attraction, pour produire les orbites elliptiques des Planètes. J'en suis bien sincèrement fâché pour lui.

Un si habile homme veut-il se ravaler à la classe des C.. & des G. ? Je puis l'assurer avec toute l'ingénuité possible, que jamais aucun Mathématicien, suffisamment versé dans la Géométrie & dans l'Analyse, n'a trouvé le mot à redire aux démonstrations que *Newton* & tant d'autres Géomètres ont donné sur ce sujet.

Je ne dis plus qu'un mot: il regarde la troisiéme partie du Mémoire de M. *le Cat*. C'est-là qu'il expose son systême des Comètes, & qu'il concilie leurs mouvemens avec la Théorie des Tourbillons. Nous regrettons beaucoup d'en être réduits à cette simple indication. Oserions-nous pourtant observer, que ce n'est pas une petite entreprise, que de concilier avec cette Théorie tant de faits accumulés par les Astronomes, de faire disparoitre tant d'absurdités méchaniques si justement objectées contre les Tourbillons. Ne désespérons cependant de rien. A l'aide de cette Physique flexible, & qui se prête à tout, que ne peut-on point attendre de cet ingénieux Physicien ? Qui sçait même si à cet instant quelqu'un de cette Eco-

le, qui étoit prêt à mettre au jour un systême des Comètes contraire à leur retour, n'est pas occupé à le retourner de maniere à le faire cadrer avec l'événement?

Je suis, &c.

A Rostock, le 28 Décembre 1759.

A. J. S.***, Profess. de Mathématique.



HOLLANDE.

LETTRE de C. N. *à* M. H. *touchant un Bois Chorographique découvert à Harlem.*

LES Historiens des Fossiles donnent le nom de *Dentrites*, *de Pierres Chorographiques de Florence*, & d'*Œtites* à ces Pierres qui représentent des vûes de Paysages, de Villes, &c. J'appelle par la même raison *Bois Chorographiques* ceux qui représentent de pareilles Vûes.

Je crois volontiers que les morceaux de Bois qui renferment des nœuds, étant sciés en différens sens, peuvent représenter toutes sortes de choses, & je m'attends que bien des gens, excités par le hasard dont je rendrai compte, scieront toutes sortes de Bois à l'endroit des nœuds, pour rencontrer quelque chose de semblable; mais je n'ai point entendu dire, que quelqu'un ait jamais rien trouvé de si ressemblant

à la Nature que le Bois que je vais décrire.

Joost Schut, Maître Menuisier à Harlem, fit scier les pieds d'une chaise qui étoit trop haute, & dont le Bois étoit du Pommier. Un de ses Garçons badinant avec les morceaux coupés, en vit un qui avoit quelque chose de remarquable, & le montra au Maître. Celui-ci ayant ôté les inégalités causées par la scie, fut frappé des merveilles qu'il y découvrit. Il voulut d'abord suivre dans le Bois le dessein qui se présentoit à la surface, & il en scia plusieurs lames jusqu'au nombre de dix, chacune de quelques lignes d'épaisseur. Toutes ces lames représentoient des vûes de Villes & de Bâtimens, quelques-unes avec plus ou moins de ressemblance. Il y en a sur lesquelles on voit, comme en éloignement, des Eglises, des Clochers grands & petits, des Remparts, & d'autres Ouvrages de Fortification, si bien formés, qu'on jureroit que ce sont des desseins faits à la main, sur tout depuis que le Sieur *Schut* a collé ces morceaux sur de petites planches, & les a mis dans des Bordures quarrées; en quoi cependant

il a perdu la moitié du Tableau en condamnant l'envers.

Il est remarquable, que toutes ces vûes de Villes sont comme en lointain au bout d'un espace en avant très-bien proportionné, qui représente tantôt des Terrasses, tantôt une Riviere. Il y en a un où l'on voit au-devant d'une Ville un amas d'eaux, dans lequel est une petite tache, qui, avec un peu d'imagination, pourroit passer pour une Barque. On s'imagineroit volontiers voir sur un des Clochers un Cadran, dont l'aiguille marque une heure & demie, & la même apparence a subsisté avec une loupe ordinaire. Au-dessus de ces vûes de Villes, on voit par-tout un ciel très-bien ordonné, autrement coloré que le reste; & dans un de ces petits Tableaux, on voit comme une Aurore qui se leve derriere la Ville. Toutes ces vûes sont d'une couleur brune; les coups de lumiere & l'ombre y sont si bien distribués, qu'en les tenant même dans la main, on les prendroit plutôt pour des Desseins achevés que pour des Jeux de la Nature.

Le bas du pied de la Chaise, dont ce morceau a été scié, étoit de forme

conique ; & c'est pourquoi les dix petits Tableaux ne sont pas tous du même diamètre. Les Gravures de ces vûes sont insérées dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Hollande.

M. *Schut* a offert ces Tableaux à cette Académie pour 1000 florins, (2100 livres de France) : l'Académie a répondu, qu'elle n'étoit pas encore dans l'intention d'assembler un Cabinet de Curiosités, mais qu'elle avoit fait graver ces Tableaux, pour les publier dans ses Mémoires.



SUEDE.

I.

TAL om de Larda Wettenskapers Tilstånd i Svea rike under Hedendoms och Påfve doms-tiden ; hållit för Kongl. Wettensckaps Academien, vid Præsidii nedlaggande ; den 4 Novembris, an. 1758. af Anders Anton von Stiernman. Riddare af Kongl. Nordstierne Orden, Cancellie Råd och Secreterare i Kongl. Maj.ts och Ricksens Archivum, &c.

» Discours sur l'Etat des Sciences en » Suéde dans le tems du Paganisme » & avant la Réformation, prononcé dans l'Académie Royale » des Sciences, par M. *André-* » *Antoine de Stiernman*, Chevalier de l'Ordre Royal de l'Etoile » Polaire, Conseiller de la Chancellerie, Secrétaire des Archives » du Roi & du Royaume, en quit-

» tant la Présidence de l'Académie » le 4 Novembre 1758. A Stockholm, chez *Laurent Salvius*, 1759 » *in*-8° ».

CE Discours, qui est rempli d'érudition, mériteroit bien d'être traduit en entier. En attendant que quelqu'un rende ce bon office à la République des Lettres, nous croyons devoir en donner un Extrait.

M. *Stiernman*, par la place importante qu'il occupe, étoit beaucoup plus en état que qui que ce soit de jetter du jour sur cette partie intéressante de l'ancienne Histoire de Suéde. Il étoit a portée de conférer les Monumens déposés dans les Archives du Royaume, avec les Ouvrages des Sçavans Suédois qui ont travaillé avant lui sur le même sujet. Aussi voit-on qu'il a une attention scrupuleuse à ne rien avancer dont il n'ait des garants sûrs.

L'Auteur commence par s'élever contre le préjugé général qui fait regarder les anciens Habitans du Nord comme une troupe de Barbares qui n'a-

voient aucune connoissance des Sciences & des Lettres. Il fait voir qu'un Peuple, pour avoir ignoré le Grec & le Latin, ne doit point être regardé comme ignorant & sauvage, & que, si les Suédois, à l'exemple des Scythes, leurs Ancêtres, ne cultivoient pas les Beaux-Arts, Enfans du luxe & de la mollesse, ils n'en étoient peut-être que plus heureux.

Après ce préambule, l'Auteur fixe l'époque où la Suéde commence à être connue. *Odin* est regardé généralement comme le premier Législateur des Peuples Septentrionaux. Il passa de l'Asie en Suéde environ cent vingt ans avant l'Ere Chrétienne, & il crut nécessaire d'introduire les Sciences parmi une Nation dont il étoit devenu le Chef. » Les Suédois alors, ainsi que leurs Ancêtres, méprisoient tout, excepté la » vertu. Fidéles au culte qu'ils offroient » à la Divinité, ils ne connoissoient » d'autres Loix que celles que la Nature & l'équité leur dictoient. Ils aimoient leur Nation qu'ils disoient » tenir son origine des Dieux. Ils pensoient d'une façon mâle, & la concorde regnoit parmi eux ; la frugali-

» té ordonnoit leurs repas ; la prudence » les gouvernoit dans la faveur & dans » l'adversité. Ils détestoient l'orgueil & » le faste : une concorde, une amitié gé- » nérale étoit la base de leur vertu ». Ce Portrait est fort beau sans doute : c'est le Pendant de celui que *Quinte-Curse* a fait des Scythes.

Par rapport à la Religion, *Odin*, secondé par *Thor* ou *Thaut*, établit dans la Nation douze Chefs qu'on appelloit *Diar* ou *Drottar*. Ces Chefs étoient chargés d'enseigner au Peuple le culte de la Divinité, ainsi que la maniere de l'honorer par des sacrifices. Ils étoient aussi les Juges de la Nation. De-là l'origine du Sénat qui subsiste encore, & dont les membres, pendant plusieurs siécles, ont été fixés au nombre de douze. Si le nombre des Sénateurs a par la suite été augmenté, c'est depuis l'introduction du Christianisme; parce que les Evêques prétendirent avoir séance dans le Sénat, & qu'ils n'en ont été exclus qu'en 1527, à la fameuse Convention de Wasterås, qu'ils ont été obligés de signer.

L'Auteur n'entre point dans le détail de la Théologie des anciens Suédois,

d'autres avant lui ayant traité suffisamment cette matiere : il observe seulement que les *Diar* étoient d'habiles Législateurs.

Repartis dans les différentes Provinces du Royaume, chacun pourvut la sienne des Loix qu'il y crut nécessaires ; & tous les ans, après le solstice d'hiver, ils s'assembloient auprès du Roi, pour l'assister de leurs conseils. On connoit encore aujourd'hui le Recueil de Loix fait par *Humbar*, Lagman ou homme de Loi de la Westgothie, & celui de *Viger Spa* qui vivoit du tems du Roi *Ingiald*. Il y a plus : dans les Loix de la Westgothie Suédoise, on trouve des traces de celles des Visigoths d'Espagne, & l'on voit clairement que la Loi des Ostrogoths est la véritable source de celle des Lombards en Italie.

La Médecine étoit également connue aux anciens Goths ; mais ils s'étoient plus attachés à la connoissance des remédes extérieurs qu'à celle des remédes intérieurs. Ces derniers même leur étoient d'autant plus inutiles, que leur frugalité & leur application au travail les préservoient des maux qui chez nous *engraissent* les Disciples

d'Esculape. Mais la Chirurgie étoit encore plus indispensable à une Nation qui ne respiroit que la chasse ou la guerre. Leur maniere de panser les plaies ne seroit pourtant pas approuvée aujourd'hui par nos Militaires. On en trouve un échantillon dans *Saxon le Grammairien*. Cet Historien rapporte, qu'un fameux brave nommé *Stackoter*, ayant eu dans un combat le ventre fendu de maniere que les intestins sortoient, son Chirurgien les remit en place, & fit la couture avec une branche de Saule.

Les Rois & les Reines s'appliquoient sur-tout à cet Art salutaire, & M. *Stiernman* a soin d'en citer quelques exemples. Un certain *Thore Jemskiold* ayant été blessé dans un combat par le Roi *Rolff* ou *Raoul*, celui-ci lui demanda : *Es-tu blessé fortement ? C'est toi qui m'as fait la blessure, elle ne sçauroit être profonde*, répondit *Thore* avec fierté. *Que je voye*, reprit le Roi. *Thore* ôte ses habits, & l'on trouve que son ventre étoit ouvert. *Raoul* lui dit : *Ta blessure est terrible : mais, pourvû que les intestins ne soient point offensés, je te guérirai, si tu veux te donner à moi.*

Thore y consent : le Roi lave la blessure, y fait une couture avec de la soie, y applique son baume, & lui bande le ventre. *Thore* fut soulagé à l'instant & se releva.

Un autre Guerrier ayant eu le poignet coupé dans un combat contre un Géant, la Reine *Ingeborg*, Epouse du Roi *Ring*, le pansa si bien, que la main reprit, & qu'il put s'en servir comme auparavant.

Le brave *Vittolf* s'étoit acquis une si grande réputation dans cet Art, que *Halfdan*, Roi de Dannemarck, couvert de blessures qu'il avoit reçues dans une expédition Maritime, vint le trouver en Suéde, pour se faire guérir.

La connoissance des Plantes & de leurs vertus, étoit autrefois en Suéde le partage des femmes qui s'y distinguoient singulierement.

Mais ces connoissances étoient mêlées de beaucoup de superstitions. Pour être habile Médecin, il falloit bien entendre ce qu'on appelloit le *Trollrunor*, c'est-à-dire, l'art de faire des incisions dans les Arbres, auxquels ils attribuoient beaucoup de vertus. A cette superstition, il faut ajoûter celle de s'endurcir

le corps, pour le préserver des blessures, & plusieurs autres semblables.

La Chirurgie n'étoit pas inconnue aux anciens Suédois. Les Chroniques en parlent beaucoup sous le nom de *Seïd*, & c'étoient les femmes qui la pratiquoient.

Les Mathématiques en général, mais sur-tout la Géométrie, l'Architecture & l'Astronomie furent aussi cultivées par les Habitans du Nord. Leur Arithmétique avoit cela de singulier, qu'au lieu de compter jusqu'à dix, comme nous, ils comptoient jusqu'à douze.

La Physique étoit de même en honneur chez eux; mais ils la traitoient d'une maniere bien différente de la nôtre. Ils avoient soin d'envelopper cette Science dans des Fables & des Métaphores. Il ne faut pour s'en convaincre que parcourir le Livre de l'*Edda*. Ils étudioient principalement la Partie-Pratique de cette Science, pour bien l'appliquer à l'Agriculture & à l'Œconomie en général.

La Musique Instrumentale & Vocale étoit beaucoup en usage dans les tems les plus reculés. Nulle Fête, nulle Assemblée, nul Festin, nul Combat

sans elle. Les Rois l'aimoient & la cultivoient; ils la faisoient apprendre à leurs Enfans. Les habiles Musiciens étoient distingués par plusieurs marques extérieures d'honneur, & on les employoit aux Ambassades importantes. Mais dans les siécles suivans, tout le crédit de la Musique tomba. Parmi les Loix de Westrogothie & d'Ostrogothie, on trouve une taxe imposée pour le meurtre d'un Musicien, & la modicité de l'amende prouve combien ils étoient alors déchûs de leur considération.

On ne sera pas surpris de voir la Science des Enigmes cultivée par un Peuple dont les ancêtres étoient venus de l'Orient. C'étoit le caractère distinctif des Sages parmi les Habitans du Nord. On se faisoit réciproquement des défis, dans lesquels on se proposoit des Enigmes qui avoient pour objet les Sciences, la Politique, & la Morale. Le Vaincu étoit obligé de faire un présent au Vainqueur. L'Histoire fait mention d'un défi remarquable que se firent les Rois de Dannemarck & de Suéde. Ce qu'il y a de singulier, c'est que le premier ne devinoit jamais rien; c'étoit

toujours le Roi de Suéde qui remportoit le prix.

Les Nations Septentrionales s'étant exprimé en Enigmes, il n'est pas étonnant qu'elles se soient servi du même style dans leurs Inscriptions. De-là les Hiéroglyphes qui étoient chez elles en usage, & dont on voit encore aujourd'hui des restes dans les Monumens qui subsistent en Suéde, & qui sont connus sous le nom de *Pootehœlcar*, & de *Baute* ou *Runostenar*. Ces Monumens y étoient en grand nombre, & ils se seroient conservés jusques à nos jours, sans le zéle des premiers Chrétiens qui croyoient devoir abolir tout ce qui provenoit des Payens. Il en existe cependant encore plusieurs qui ressemblent beaucoup aux Monumens des anciens Egyptiens, & sur lesquels on trouve des Représentations de Rois, de Héros armés, d'hommes à double visage, de Cavaliers, de Lions, d'Ours, de Loups, de Dragons, de Griffons, de Chevaux, de Chiens, d'Oiseaux de plusieurs espéces, de Navires, de Galères, &c.

Mais les anciens Suédois, & surtout les Grands & les Rois, s'attachoient

principalement à l'Histoire & à la Poësie. Comme les Germains avoient leurs Bardes, de même les Suédois avoient leurs *Skalders* qui célébroient en vers les Grands Hommes, & consacroient la mémoire de leurs actions dans des Poëmes appellés *Sagot*. Il suffit de lire ces vieilles Poësies, pour se convaincre que ces Auteurs avoient beaucoup d'esprit, de sagacité & d'agrément. Quelques-unes de leurs Allégories & de leurs Fables n'en cédent guères à celles des Grecs & des Romains. Si dans ce qui reste de leurs Histoires il s'est glissé quelquefois des choses fabuleuses, il ne faut pas leur faire un crime d'une faute que nous pardonnons aux Peuples les plus polis de l'Antiquité.

Ces Poëtes ou Skalders étoient les principaux de la Cour & du Conseil des Rois. Ils étoient chargés de mettre en vers les grandes actions des Souverains & des Héros, & ces vers étoient chantés à la tête des Armées, lorsqu'elles étoient prêtes de combattre, afin d'encourager & d'animer les Soldats. On chantoit sur-tout des Hymnes devant la Jeunesse, pour l'accoutumer de bonne heure à connoitre & à imiter la bravoure de ses Peres.

Les anciens Historiens de Suéde n'ont pas puisé dans d'autres sources que dans les Ouvrages de ces Skalders, dont le nombre étoit si considérable, que le célebre *Sturluson* en comptoit de son tems plus de 230.

Outre la Poësie & l'Histoire, les Suédois cultivoient l'Eloquence. *Eric*, un de leurs anciens Rois, s'y distingua tellement, qu'il fut surnommé l'*Eloquent*. Saxon le Grammairien nous en a conservé un Discours, qui prouve que ce Prince étoit bien digne de ce nom. C'est ce même *Eric* qui remportoit toujours le prix des Enigmes sur le Roi de Dannemarck, son contemporain.

Pour toutes les connoissances que nous venons de parcourir, les anciens Suédois avoient des espéces d'Académies en différens endroits du Royaume, où ils envoyoient leurs Enfans; & souvent ils les faisoient voyager dans les Pays où ils croyoient qu'ils pouvoient étendre ces connoissances.

L'Education de la Noblesse n'étoit point encore bornée-là. Il falloit: 1°. Qu'elle fût exercée à la course, jusqu'à pouvoir atteindre les meilleurs Coursiers; 2°. Qu'elle fût accoutumée à franchir les fossés les

plus profonds; 3°. A se battre avec les braves les plus distingués; 4°. A plonger armés au fond de la Mer; 5°. A passer à la nage des Fleuves spacieux & rapides; 6°. A traverser un torrent dans un petit bateau que l'on conduisoit soi-même; 7°. A jetter son épée ou une autre piéce de son Armure en l'air, & à la rattraper avec l'une ou l'autre main; 8°. A tirer de l'Arc adroitement & fort loin. Il falloit encore, 1°. Qu'elle entendît les Loix & le Droit; 2°. Qu'elle fût assez versée dans l'Art de la Poësie, pour pouvoir discourir sur le champ en vers sur toutes sortes de matieres; 3°. Qu'elle sçût résoudre toutes les Enigmes & en proposer. Enfin elle devoit être fort attachée au culte des Dieux, & entendre bien le langage mystérieux sous lequel on enveloppoit les secrets de la Religion, de la Politique, & de la Physique, que l'on vouloit cacher aux Peuples.

On sçait que l'Ecriture des anciens Suédois étoit composée de Caractères *Runiques*. Quoique de nos jours plusieurs Sçavans ayent voulu soutenir que ces Caractères n'étoient pas plus an-

ciens que le neuviéme siécle, il est certain qu'ils ont précédé de beaucoup les Caractères Allemands qui doivent leur origine aux soins de *Charlemagne*; & d'habiles gens d'ailleurs ont démontré que l'origine des Lettres Runiques remonte à la plus haute Antiquité. Les premiers Prédicateurs de la Foi, loin d'avoir introduit ces Caractères, firent tous leurs efforts pour les détruire entierement.

Du tems du Roi *Eric Segersœlle* & de son fils *Olof Skottkonung*, le Pape *Sylvestre*, écrivant à un Concile National qui se tint entre 999 & 1003, conseilla de les abolir, & de brûler tous les Livres & les Manuscrits, sous prétexte qu'ils ne servoient qu'à l'Idolâtrie & à la Nécromantie. Deux de ces Livres Runiques furent seulement exceptés de la proscription générale. Une pareille exécution prouve bien la barbarie du siécle dans lequel elle est arrivée: la moindre perte qu'elle a causée est celle d'un grand nombre de Monumens propres à répandre beaucoup de lumieres sur l'Histoire de Suéde, qui tient beaucoup plus qu'on ne croit à

l'Histoire des autres Etats de l'Europe Par-là les Suédois eux-mêmes ont été plongés dans une ignorance profonde, dont les Missionnaires que *Charlemagne* leur envoya ne purent les préserver, & dont ils n'ont été dédommagés que par la connoissance de l'Evangile que ces Missionnaires leur ont apporté.

On donnera la suite de cette Piéce dans le Journal prochain. Mais avant que de terminer cet Article, qu'on nous permette d'y ajoûter une petite discussion sur les *Caractères Runiques*.

Ces Caractères sont incontestablement très-anciens: *Olaüs Vormius* dans son bel Ouvrage *de Runicâ Litteraturâ*; *George Tikesius* dans sa Grammaire Anglo-Saxonne & Mœso-Gothique, imprimée à Oxford en 1684; *Vérélius* dans sa *Runographie*, & *Keder* dans son Livre *de Nummis Runicis*, imprimé à Leipsic en 1704, ne laissent aucun lieu d'en douter. *Périnskiold*, dans l'Edition qu'il a donnée & enrichie de ses Remarques de la Vie de *Théodoric* par *Cochlœus*, rapporte quantité d'Inscrip-

tions qui subsistent encore, & qu'il prouve être au moins du cinquiéme & du sixiéme siécle. *Mabillon*, dans sa Diplomatique, L. 1. les fait remonter encore plus haut : il prétend qu'elles sont plus anciennes que *Charlemagne* de 600 ans. Ces Inscriptions étoient faites en l'honneur du petit nombre des Goths qui, après leurs expéditions militaires, revenoient dans leur Patrie, & y achevoient paisiblement leur carriere. Le Nord, d'abord surchargé d'Habitans, se dépeuploit de jour en jour, & la pépiniere des Nations seroit devenue un désert, si l'on n'avoit cherché les moyens de ramener dans leur Patrie au moins un certain nombre de ceux qui l'avoient abandonnée. Cette conjecture est fondée sur cette ancienne Loi : *Qu'aucun de ceux qui fixera son séjour dans la Grèce ne succéde à l'héritage de celui qui mourra dans sa Patrie.* On voit encore dans toute l'Europe des traces de l'irruption des Peuples du Nord, sans compter celles qui subsistent dans les Langues modernes. *Lastanosa*, dans son Traité *de las Medallas desconocidas Espanoles*, rapporte une

Monnoye dont les Caractères Puniques sont mêlés avec des Lettres Runiques ; & il n'est pas douteux, ainsi que l'observe un sçavant Italien, que quantité de Monumens & d'Inscriptions que *Dempter*, *Buonarotti*, *Maffei*, *Gori*, *Bourguet*, *Hishull*, *Passeri*, &c. ont regardés comme Etrusques, ne soient purement Runiques. *Keder*, dans son Traité des Médailles Runiques, en rapporte deux, dont les Caractères sont exactement conformes à ceux qu'on prétend tous les jours être Etrusques. Cette Inscription gravée sur une Lame d'Epée qui fut découverte dans les environs de Vérone, & que le Comte *Moscardo* publia en 1672 dans la deuxiéme Partie de son *Museo*, *Périnskiold*, dans ses Remarques sur *Cochlæus*, pag. 530, la met au nombre des Inscriptions Runiques. De plus, sans s'écarter de son Alphabet, il l'explique de la maniere la plus aisée & la plus heureuse ; tandis que *Maffei*, la croyant Etrusque, la rapporte simplement, sans sçavoir qu'en dire. Il n'est pas vraisemblable que les Goths ayent fait un si long séjour en Italie, sans y laisser aucun Mo-

nument, sur-tout lorsqu'il est prouvé que dans ce même tems leur Pays étoit rempli d'Inscriptions. La conformité qui se trouve entre les Caractères prétendus Etrusques de quelques-unes de ces Inscriptions & les Caractères Runiques, rend la chose encore plus évidente.



ITALIE.

I.

*NOTICE des Ecrits & de la Personne d'*Alexandre Marchetti*, Auteur de la belle Traduction Italienne de Lucrèce, dont on a donné vers la fin de l'année dernière à Lausanne une nouvelle Edition très-correcte en un vol.* in-8°.

QUELQUES Gens de Lettres éblouis des chefs-d'œuvres que la France a produits sous le regne de Louis XIV, ont composé, sur le modéle des siécles d'*Alexandre* & d'*Auguste*, un siécle Littéraire, tout François. Ils ont cru qu'après le regne de *Léon X*, la Nature avoit fermé en Italie les veines du Génie & de l'Esprit, toujours abondantes sous un Ciel si favorable aux Lettres & aux Arts. Le siécle de *Léon X.* est sans doute le siécle brillant de la Littérature Italienne ; mais c'est une grande erreur que de penser que les Lettres, pour s'établir en Fran-

ce, ayent abandonné l'Italie, comme en passant en Italie, elles avoient déserté la Grèce.

Le nom de *Marchetti* est consacré dans les fastes du dernier siécle à côté de ceux d'*Annibal Caro*, de l'*Anguillara*, &c. qui ont fait parler aux Anciens une Langue nouvelle comme leur Langue maternelle, & à côté de ceux de *Malpighi*, de *Corelli*, de *Rhedi*, &c. qui ont travaillé avec tant de succès à répandre le goût & la connoissance de la véritable Philosophie. Nos Lecteurs ne seront pas fâchés d'apprendre ou de rappeller dans leur souvenir quelques traits de la vie & des Ouvrages d'un homme célebre qui, assis pendant cinquante-sept ans dans des Chaires de Philosophie & de Mathématique, s'amusoit à traduire *Anacréon*, après avoir expliqué *Euclide*, & qui, prenant tour à tour la lyre & le compas, ne laissa jamais usurper à l'Esprit Philosophique les droits de l'imagination, ni à l'imagination l'emploi de l'Esprit Philosophique.

Le goût de M. *Marchetti* pour la Poësie attendit à peine pour éclater le développement de sa raison. Il se jetta

dès son enfance sur les meilleurs Poëtes de sa Nation, & les lut avec tant d'application & de plaisir, que ce que leurs Ouvrages renfermoient de plus beau, se grava pour toujours dans son cœur autant que dans son esprit & dans sa mémoire. Bientôt il composa des Poësies pleines d'élégance & de facilité: un de ses Sonnets qu'il avoit fait à l'âge de dix-sept ans, a été cité par le sçavant *Crescembeni* dans son Histoire *della Poesia Volgar*, comme un des plus beaux qui eussent paru jusqu'alors. A peine avoit-il atteint sa seiziéme année, qu'il osa traduire en vers l'*Eneïde*; il n'existe de cette Traduction que quatre Livres rendus très-heureusement, & comparables peut-être à ceux d'*Annibal Caro*. *Marchetti* avoit un frere aîné qui, craignant sans doute qu'il ne se livrât trop au talent prodigieux qu'il avoit pour la Poësie, l'envoya étudier les Loix à Florence. L'esprit pensant & libre du jeune Eleve ne put se fixer à une Science qui se repose sur les autorités. Il s'en alla à Pise prendre des leçons de Philosophie. Le Péripatétisme triomphoit encore dans l'Université de cette Ville, & le tems

qu'on eût dû consacrer à pénétrer les secrets de la Nature, on le perdoit à commenter les Rêves d'*Aristote*. *Marchetti* cherchoit la Science & la Vérité, & non ces instructions plus dangereuses & plus funestes encore que l'ignorance même. Heureusement pour lui, le célebre *Borelli* fut nommé dans ce tems-là par le grand Duc *Ferdinand II*, pour remplir la Chaire de Mathématique dans l'Université de Pise. *Marchetti* fut son Disciple, & bientôt son ami, puis son Collégue, & enfin son successeur. Assis dans les Chaires de Philosophie, il appella hardiment de l'autorité à la raison & à l'expérience. Les Professeurs Péripatéticiens, qui en se trainant orgueilleusement sous le joug, croyoient avoir acquis le droit de l'imposer, poursuivirent comme un rébelle un Philosophe qui les regardoit comme des esclaves, & qui se préparoit à leur ravir la gloire d'en faire désormais.

Marchetti triompha de l'envie & de l'erreur. Le Grand Duc & le Cardinal *Léopold de Médicis*, Protecteur de l'Université, lui prêterent un appui aussi glorieux pour eux que nécessaire pour

lui. Ce Philosophe eut le plaisir de voir ses lumieres se répandre non-seulement sur la Jeunesse qui venoit en foule l'écouter, mais encore dans les Chaires sous lesquelles l'envie avoit tenté de l'écraser. Il eut toujours à cœur les succès de ses Eleves, parce qu'il regardoit l'emploi d'enseigner les Sciences, non comme un métier, mais comme une espéce de ministère public qui l'obligeoit à veiller à leur gloire, & à travailler à leur progrès. Il sortit de son Ecole des Sçavans célebres. Nous ne citerons que son fils, *Ange Marchetti*, Professeur dans la même Université, connu par plusieurs Ouvrages de Mathématiques, & l'illustre *Marie-Sauvage Borghini*, que l'Abbé *Menzini*, Poëte Satyrique, jugeoit digne d'être comparée à la *Fidelia* de Politien, & à la Cassandre de Bembe.

M. *Marchetti* donna aussi au Public plusieurs Ouvrages de Physique & de Mathématique, dont il dédia la plus grande partie à son Mécène, le Prince *Ferdinand* de Toscane. Il s'annonça dans le Monde sçavant par un Ouvrage intitulé: *Exercitationes Mechanicæ*,

Alexandri Marchetti, à Pise 1669. Mais un de ceux qui lui firent le plus de réputation en Italie & en France, c'est son excellent *Traité Latin de la Résistance des Solides*, imprimé la même année à Florence (1), qui mérita les éloges des Sçavans de diverses Nations. Plusieurs années aprés la publication de ce Traité, le P. Don *Guido Grandi*, Camaldule, l'attaqua dans son *Traité sur la Quadrature du Cercle, & sur l'Hyperbole*. M. *Marchetti* lui répondit par deux Lettres Italiennes imprimées, la premiere à Lucques en 1711, la seconde à Pise en 1713; & par un Discours Italien Imprimé à Lucques en 1714, & adressé, comme les deux Lettres, à M. *Bernard Trevisan*, Noble Vénitien.

En l'année 1671, il avoit développé & confirmé la Doctrine de Galilée & de Toricelli sur l'accélération du mouvement, dans un Ouvrage imprimé à Pise sous ce titre : *Fundamenta universæ Scientiæ de Motu universaliter accelerato*.

(1) *De Resistentiâ Solidorum. Florentiæ* 1669 in-4°.

Un Géomètre de Leyde, appellé *Christophe Sadler*, proposa six Problêmes Géométriques aux Mathématiciens Allemands & Italiens : M. *Marchetti* les résolut, avec quelques Théoremes Géométriques, dans un Livre imprimé à Pise en 1675. Cinelli, dans *sa Bibliothéque Volante*, remarque, que peu de semaines après il fit imprimer une nouvelle Solution de ces mêmes Problêmes. Ces deux Ouvrages sont dédiés au fameux *Antoine Magliabecchi*, son intime ami, que *Marchetti* consultoit toujours dans toutes ses entreprises Poëtiques ou Mathématiques, parce qu'il trouva toujours en lui un ami sincère & un bon protecteur. Le Chevalier *Marini* a conservé plusieurs Lettres que *Magliabecchi* avoit écrites à M. *Marchetti* sur ses traductions d'*Anacréon* & de *Lucrèce*. Tous les Traités dont venons de parler sont écrits en Latin. L'Auteur publia en Italien deux Lettres imprimées à Florence, l'une en 1677 sur les Lames Bataviques, adressée au Prince *Ferdinand*, par l'ordre duquel elle avoit été faite, l'autre en 1684 sur la nature des Comètes, adressée au célebre *Rhedi*.

Au milieu de ses sçavantes occupations, M. *Marchetti* ne manqua jamais à suivre l'attrait que les Belles-Lettres avoient toujours eu pour lui. Il mit au jour diverses Poësies Italiennes & plusieurs Piéces fugitives : il donna en 1704 à Florence un Recueil intitulé, *Saggio delle Rime Eroiche, Morali, e Sacre di Alessand. Marchetti, Academico della Crusca*. On a d'autres Piéces du même Auteur dans deux Recueils imprimés à Lucques en 1710, & à Bologne en 1711. Il y a dans le dernier une jolie traduction de la charmante Elégie d'*Ange Politien* sur des Violettes que sa Maîtresse lui avoit données. Sa traduction d'*Anacréon* parut pour la premiere fois en 1707 à Lucques. L'Inquisition la défendit; mais elle en fut plus recherchée & devint très-rare. Les Italiens l'estiment beaucoup, quoiqu'elle ne soit peut-être pas la meilleure des Traductions qu'ils ont de ce Poëte. Enfin il laissa en manuscrits la Traduction de *Lucrece*, une grande quantité de Vers Italiens, des Lettres sur les Sciences, & autres Ouvrages Italiens en Prose; divers Mêlanges de Philosophie & de Mathématique,

les quatre Livres de l'*Enéide* dont nous avons parlé, & un Essai de *Poëme Philosophique*. Il travailloit avec ardeur à ce Poëme qu'il se proposoit de dédier à *Louis XIV*, & son dessein étoit d'y expliquer les Chôses Naturelles, à l'imitation d'*Empedocle* & de *Lucrèce*. Mademoiselle *Borghini* composa sur cet Ouvrage des Vers, dont voici une strophe :

Vero che a te palese, anzi nel Sole
Aquila sì non fissò il guardo inquanto
Come all'incomprensibile, immortale
Lume, che scopre il cielo, erger si suole
L'ingegno tuo, edispedito, e fianco
Per le più dubbie vie dispiega l'ale,
Per cui avvien, che tale
Virtu t'adorni poi, che quanto cela
Natura in se, non ci si asconde e vela.

» La vérité se découvre à tes yeux. » Jamais l'Aigle ne fixa ses regards sur » le Soleil avec autant de fierté, que » ton esprit porte les siens sur la lu- » miere incompréhensible, immortelle » dont les cieux sont éclairés. Il dé- » ploye des ailes hardies, & d'un vol » assûré parcourt les routes les plus pé-

» rilleuses, jusques à ce que pénétrée » par tes sublimes efforts, la Nature » cesse de nous cacher les profonds se- » crets qu'elle renfermoit dans son » sein. »

Dès l'an 1669, M. *Marchetti* avoit présenté sa Traduction manuscrite de *Lucrèce* au Grand Duc *Cosme III*. Il disoit dans un Avis aux Lecteur, pour justifier son entreprise, que *Lucrèce ayant été Payen & Epicurien, il n'étoit pas étonnant que son Poëme fût en plusieurs points contraire à la Religion; mais qu'il avoit cru pouvoir le traduire en Italien, parce que la lecture en étoit permise en Latin & en François, & que d'ailleurs l'éclat de la plus belle Poësie & d'une Philosophie saine brilloit au milieu de ses erreurs trop manifestes, pour que la foi & la piété d'un Chrétien pussent en être offensées.* Cependant il ne fit point imprimer son Ouvrage: il en fut détourné par ceux de ses amis qui étoient plus jaloux de son repos que de sa gloire. Il se répandit plusieurs Copies de sa Traduction, & l'on tenta plusieurs fois de l'imprimer à Naples, à Venise, hors de l'Italie. Il s'y opposa constamment; mais elle devint publi-

que, sans être imprimée. *Leibnitz* en cite avec éloge un fragment dans sa *Théodicée*. *Fabricius* la loua dans sa Bibliothéque Latine d'après la voix publique. Le Flamand *Vanden-Broecke* composa des Vers en l'honneur de l'Auteur. *Crescembeni*, dans ses Commentaires sur son Histoire de la Poësie vulgaire, la met à côté de l'Enéide d'*Annibal Caro*, des Métamorphoses de l'*Anguillara* &c; & dans son Histoire de l'Arcadie, il extrait de la Traduction de *Marchetti* (reçu Arcade en 1691), l'admirable Description de la Peste d'Athènes, dont *Thucydide* a tracé le premier Tableau. Enfin M. *Marchetti* jouit pendant sa vie de la gloire que méritoit son travail, sans avoir couru les risques qu'il avoit à craindre de l'impression. *Alexandre Marchetti* mourut en 1719, âgé de 81 ans. Il étoit né d'une famille distinguée dans le Château de ses Peres, nommé *Pantorme*, entre Florence & Pise. Voici ce qu'on a de l'*Essai de son Poëme Philosophique*. Comme ce morceau est très-rare, & qu'il ne se trouve que dans un Journal d'Italie, nous avons cru par cette raison devoir en faire part à nos

Lecteurs, & leur en présenter en même la Traduction.

SAGGIO del Poëma Filosofico del Signore Alessandro Marchetti.

Oh dell'Eterno Padre, oh dell'Eterno
Figlio, Eterno, ineffabile, infinito,
Vincendevole Amore, Amor fecondo,
Sancto Amor, vero Amore, unico Amore,
Unico Amor, che da principio il Cielo
Creasti, e l'aureo Sol cinto di raggi
E delle Stelle Erranti à lui d'intorno
Librasti in guisa tal, ch'ei puoto
Di luce ornarle, e raggirarle in cerchio,
E sì dolce, sì tremulo, & sì vivo
Fulgor desti alle fisso, ond'è trapunto
L'umido manto dell'oscura notte,
Che cede appena di bellezza al giorno:
Unico Amor, che a' primi semi infondi
Virtù, che l'aria di canori Augelli,
Di muti Pesci le sals'onde, e tutta
D'animai d'ogni specie orna la Terra,
Che per se fora un solitario orrore;
Qualor deposto il freddo, ispido manto,
L'Anno ringiovanisce, e lieto in vista
Zeffiro torna, e'l bel tempo rimena.
Tu Dio, tu sei, che sugli Alpini Monti

Sciogli in tepido umor le nevi, e'l ghiaccio,
Che quindi scorre a dar tributo a' fiumi.
Tu di Borea il furor, tu del crudele
Austro gli sdegni, e tu di Noto, e d'Euro
Gl'insani impeti orrendi affreni, e molci,
E i Turbini sonori, e le Procelle
Scacci, e dai bando alle Busere, a' nembi,
E pur col ciglio le Tempeste acqueti.
Tu di fronde novelle, e di virgulti
Le Selve adombri, e le Campagne, e i Prati,
E le Rive, e le Piaggie, e i Colli arreni
Fai d'erbette, e di fior lieti, e ridenti.
Dal tuo divino ardor commosso l'Uomo
Desia la Donna, e in dolce nodo eterno
Di fede marital con lei si lega:
Squassa l'altera fronte, e guerra indice
Per la grassa Giovenca al suo rivale
L'innamorato Tauro: il gelo stesso
D'acque infinite ad ammorzar bastante
Non è l'immensa fiamma, onde il Delfino
Sovente e l'Orca in mezzo al Mare arranpa.
Or se dunque da te principio, e forma
Ebber tutte le cose, e tu ne reggi
Col braccio onnipotente, anzi col cenno,

Come a te piace, e ne governi il freno,
Almo Spirito di Dio, te solo invoco:
Te prego umil, tu la mia mente infiamma
Di divino furor; tu la tremente
Audace mano or mi sostieni in guisa
Che a scriver basti in Toschi eccelsi carmi
Di Natura, e del Ciel gli alti segreti
Al Gallico Monarca a te sì caro
Che non pur dite stesso ornargli il manto
Ti giova, e duce glorioso e degno
Farlo di tua Religion; ma l'anima
Gli accendi ad alte imprese, onde la fede
Tua sancta spera omai l'antiche piaghe
Saldar, che già nel suo bel corpo impresse
L'empio Lutero, il perfido Calvino;
E sotto l'ombra de' be' gigli d'oro
Stender le sacre sue vittrici insegne
Fin dove in trono ingiusto, ingiusto impera
D'Asia, e di Libia il domator Tiranno.
E tu, Monarca Augusto, al cui sovrano
Valore invitto è debil schermo, e frale
Contro a te congiurato un mondo intero;
Deh se talor, benchè alle glorie intento
Di Bellona, e di Marte, a se ti chiama

Forte non men, che saggia amica Palla
E per ristoro di tue longhe e gravi
Generose fatiche in mezzo all'armi
Il cor si volge a più tranquilli studi,
Non isdegnar della mia citra umile,
Benchè straniera, il suon, ch'io con devota
Mente, ed ossequiosa in don consacro,
Magnanimo LUIGI, *al tuo gran nome,*
Di cui forse anchè un dì gl'incliti fregi,
Se ciò grato ti sia, con miglior tuba
Farò chiarir e volar, tempo a scherno,
Fin d'all'Indica Teti al mar d'Atlante,
E dall'Orsa Iperborea al Polo Austrino.

TRADUCTION.

O du Pere Eternel, ô du Fils Eternel, Eternel Amour, Amour fécond, saint Amour, Amour unique, ô Amour: c'est toi qui créas les Cieux, qui couronnas le Soleil de rayons, & balanças autour de lui ces Etoiles errantes, ces Globes divers qu'il embellit de sa lumiere, & dont il anime & dirige les mouvemens harmonieux. C'est toi qui allumes dans les Astres, dont tu as parsemé l'humide manteau de l'obscure

nuit, ces feux tremblans, vifs & purs, par qui la nuit le céde à peine à la beauté du jour. C'est toi qui peuplas les airs d'Oiseaux mélodieux & les Ondes de Poissons muets; c'est par toi que la terre, qui seroit par elle-même une horreur solitaire, se vit couverte & embellie d'Animaux de toute espéce. C'est ainsi qu'après avoir quitté sa robe hérissée de frimats, l'année rajeunie voit avec transport le retour du Zéphire qui ramène le beau tems (1). O Amour, ton souffle divin fait fondre & tomber dans les profondeurs des Vallons les neiges & les glaçons ammoncelés sur la cime des Alpes, d'où ils vont porter aux Fleuves le tribut rapide & bruyant de leurs eaux. Tu mets un frein à la fureur de Borée; tu fais taire les mur-

(1) Il a fallu faire ici quelque violence au Texte; mais notre Langue l'exige ainsi. Chez les Italiens, comme autrefois chez les Grecs, pourvû que la comparaison tienne par un seul point à la chose comparée, cela leur suffit; mais cela ne suffit point à notre froid & timide Idiome. Ne seroit-ce pas un peu la lenteur de notre imagination qui nous rend plus difficiles?

mures des fiers Autans; tu réprimes les élans impétueux & terribles de l'Eurus & de l'Aquilon; tu chasses au loin les nuages, & d'un coup tu fais expirer en silence la bruyante tempête. C'est toi qui ombrages les Forêts de feuillages nouveaux, qui peints les Prairies & les Campagnes, qui couvres de verdure & de fleurs les rivages & les collines. C'est à ta divine flamme que l'homme allume ses desirs; que l'Epoux & l'Epouse doivent les feux éternels & sacrés, dont ils brûlent l'un pour l'autre. Le Taureau enflammé du feu que tu versas dans toute la Nature, dispute la Génisse à son Rival, lui présente un front superbe & menaçant, & lui déclare la guerre. Le froid même d'un amas immense d'eaux ne sçauroit éteindre les feux dont tu brûles au sein des Mers le Dauphin & la Baleine. Puisque c'est donc de toi que tout a reçu l'être, le mouvement & la forme; puisque ton bras toutpuissant, ou plutôt ta seule volonté meut, dirige & gouverne tout, ô Amour, ô divin Esprit de la Divinité, c'est toi seul que j'implore. Que ta divine fureur pénètre mes sens & mon

ame; soutiens ma main tout à la fois audacieuse & tremblante : fais que je puisse chanter en vers Toscans & sublimes les secrets profonds de la Nature & des Cieux; rends mes accords dignes de plaire au Monarque François (2) à qui je les consacre. Il ne te suffit pas d'*orner son Manteau de toi-même* (3), ni de l'avoir fait le Chef glorieux de ta Religion : tu prépares sa grande ame à de plus hautes entreprises. Il sera le Vengeur de ta foi ; c'est de sa main puissante qu'elle attend la guérison des antiques & profondes blessures, dont l'Hérésie couvrit son auguste sein. C'est à l'ombre des Lys qu'elle espère porter ses Etendards victorieux jusqu'aux lieux qu'opprime le pouvoir tyranique de l'injuste & barbare Usurpateur de l'Asie & de l'Afrique. Et toi, Monarque Auguste, toi qui vois les efforts réunis de divers Peuples con-

(2) Louis XIV.

(3) Le Poëte qui invoque le Saint-Esprit, fait ici sans doute allusion à l'Ordre du Roi, hardiesse insupportable en notre Langue.

jurés se briser contre ton invincible valeur, ah! si jamais au milieu de la gloire, dont Bellone & Mars te couronnent, la voix de la vaillante & sage Minerve t'appelle; si, pour te délasser de tes grands & longs travaux, ton cœur se tourne vers des goûts plus tranquilles, Magnanime *Louis*, ne dédaignes pas les sons de ma Lyre, quoiqu'étrangers : prosterné à tes pieds, je les consacre à ton grand nom. S'ils te sont agréables, un jour peut-être j'emboucherai la trompette; j'immortaliserai tes vertus & ta gloire; je les ferai retentir des Mers Indiennes jusques aux Mers d'Atlas, depuis l'Ourse Hyperborée jusqu'aux Régions brûlantes du Midi.



II.

Le Pitture Antiche d'Ercolano e Contorni incise con qualche Spiegazione. Tomo primo. Napoli, &c. » Les » Peintures & Desseins Antiques » d'Herculane, gravés avec des Ex» plications. Tome premier. A Na» ples, dans l'Imprimerie Royale. » 1757, vol. *in-folio*, grand pa» pier ».

AVANT que d'entamer le détail où nous allons entrer sur ce Livre, nous croyons devoir observer, que les Antiquités d'Herculane conservées à Portici sont de cinq espéces, qu'on peut partager en cinq Classes. Elles comprennent : 1°. Les Peintures de tout genre trouvées sur les murs, les Peintures ou plutôt les Desseins (de clair-obscur) sur marbre, les Camayeux & les Mosaïques; 2°. Toutes les Statues de Marbre & de Bronze, les Bustes & les Têtes d'une certaine grandeur, les Bas-Reliefs de Marbre, & ceux qui sont au-

tour des Vases ou des Statues de terre cuite; 3°. Les morceaux d'Architecture, les fabriques, le Théâtre (1), les petits Temples voisins, les Maisons particulieres & les Inscriptions; 4°. Les Pierres gravées, les Instrumens d'or, d'argent, de bois, de fer, d'os, d'yvoire, de terre cuite, les petites Idoles ou figures de Dieux, les petites têtes de Philosophes & autres, les Trepieds, Chaires curules, Lits de Table, Candelabres, Vases sacrés, Vases de cuisine & de bain, outils de Sculpture, de Chirurgie & d'autres Arts qui sont en grand nombre & très-variés, les Vases de Verre & de Terre, les Couleurs, les Masques, les Alimens, les Médicamens, & autres singularités de toute espéce qui sont très-nombreuses; 5°. Les Manuscrits qu'on est actuellement occupé à imprimer très-fidélement avec les Lacunes & une Traduction. On a commencé à publier le Catalogue des Peintures, comme étant l'objet de l'An-

(1) Le Théâtre qui étoit enfoncé dans la terre à plus de quatre-vingt palmes de profondeur, a été laissé intacte comme on l'a trouvé.

tiquité le plus rare, & celui de tous pour lequel la curiosité générale a paru le plus empressée, le plus vive.

A la tête de ce Volume est un Portrait fort ressemblant du Roi des deux Siciles, maintenant Roi d'Espagne, auquel l'Ouvrage est dédié par l'Académie Royale de Naples. La Vignette de la Préface représente une éruption du Vésuve vûe du côté de la Mer, & pendant la nuit. On voit la *Lave* couler en ruisseaux. Après la Préface, on trouve encore une Carte des côtes du Golphe de Naples.

Ce Volume contient cinquante Tableaux gravés avec beaucoup de soin. Chaque sujet est accompagné d'une explication en Italien, au commencement & à la fin de laquelle, on a mis pour ornemens différentes vûes de Maisons de campagne, la plûpart situées sur le bord de la Mer. Plusieurs de ces Vûes paroissent être de fantaisie, & d'autres dans le goût Egyptien. Ces ornemens sont expliqués dans des observations séparées qui terminent le Tome. On remarque dans tous ces Edifices, & même dans celui d'un petit Village, repré-

senté à la cinquiéme Planche, le goût des Anciens pour les Portiques & pour les Colonnes ou les Pilastres.

On sçait que les Anciens peignoient sur les Murailles, sur des Tables de Bois & sur des Peaux, à fresque, & à gouasque ou à l'eau. Il s'agit seulement de sçavoir, s'ils avoient l'usage de peindre *à tempéra*, en détrempe sur les murs. Or les Peintures d'Herculane, qui sont toutes ou presque toutes peintes en détrempe décident entierement la question (2). On le voit par l'état de ces Peintures, dont les couleurs supérieures ou de la surface ont été emportées par les injures du tems, sans que celles de dessous soient endommagées. Elles ont toutes leurs premieres teintes d'une seule couleur rouge, jaune ou verte, &

(2) Il n'y a que deux Morceaux, représentant un sacrifice à des Divinités Egyptiennes, qu'on puisse soupçonner être peints à fresque, à notre maniere. Tous les autres paroissent avoir été peints de cette façon : Après une forte détrempe, ou premiere couche sur le mur, avant qu'elle fût séchée, ils peignoient avec des couleurs détrempées dans l'eau, & c'étoit ordinairement des choses où il ne falloit pas de blanc, comme feuillages, Arabesques, &c.

c'est sur ce fond que sont peints avec une autre couleur des Arabesques ou d'autres figures. Dans quelques-unes de ces Peintures, on distingue, pour ainsi dire, jusqu'à trois couches de diverses couleurs ; mais les deux dernieres couleurs sont emportées dans quelques endroits, & il ne reste que la premiere teinte, ce qui est exprimé dans la Gravure par des points ou par des masses noires. Au surplus les dégradations & les demi-teintes sont observées dans la plus grande partie avec l'art le plus rafiné qu'on ait découvert de nos jours, & l'on voit qu'ils y employoient l'or.

Quand ces Peintures sortent de terre, les couleurs ordinairement en sont aussi belles & aussi vives que celles des Peintures les plus fraiches ; mais aussi-tôt qu'elles sont exposées à l'air, elles souffrent quelque altération, les unes plus, les autres moins. Il y en a cependant beaucoup qui se soutiennent dans tout leur éclat. C'étoient les plus médiocres Artistes qui peignoient les Maisons des Particuliers ; mais à juger par les Peintures d'Herculane, dont le dessein est souvent très-correct, & où se trouvent même des finesses que les plus habiles

Modernes, au jugement des Connoisseurs, atteindroient difficilement, on peut imaginer quelle devoit être l'excellence des Artistes célèbres. En général, à l'exception d'un petit nombre de morceaux qui sont évidemment grossiers & mauvais, on apperçoit dans presque tous une main sçavante, exercée, & partout de la pensée & du feu ; mais il faut convenir aussi qu'il n'y a que les habiles gens, qui dans ceux où le fini de l'Artiste & les derniers coups de pinceau sont évanouis, puissent voir ce qui n'est plus visible aux yeux ignorans, & à des Connoisseurs médiocres. Les grandes figures sont ici dessinées noblement & de grande maniere, la touche en est franche & hardie, & toujours l'œil attentif y démêle quelque finesse qui dédommage de ce qui peut s'y rencontrer de défectueux.

Quant aux Régles de la Perspective, on voit dans toutes ces Peintures que ces Régles sont indiquées plutôt qu'exécutées bien sévèrement ; cependant la dégradation des couleurs & celle des objets y sont ordinairement observées. Enfin, si l'on pouvoit douter encore que les Anciens eussent connu cette

Partie si importante (la Perspective), ces mêmes Peintures suffiroient pour le démontrer pleinement (5).

(5) Si après avoir lû les *Tableaux de Philostrate*, Liv. 2. Tab. 4. & 13. & Liv. 2. Tab. 20, il en restoit le moindre doute, les deux Passages si connus de *Vitruve* acheveroient la démonstration. Remettons-les sous les yeux du Lecteur. *Scenographia*, (dit-il, L. 1. C. 2.) *est frontis & laterum abscedentium adumbratio, ad Circinique centrum omnium linearum responsus.* Et dans la Préface de son huitiéme Livre : *Primùm Agatarchus Athenis, Æschylo docente Tragœdiam, scenam fecit, & de eâ commentarium reliquit. Ex eo moniti Democritus & Anaxagoras de eâdem re scripserunt : quemadmodum oporteat ad aciem oculorum radiorumque extensionem, certo loco centro constituto, lineas naturali ratione respondere ; uti de incertâ re certæ imagines ædificiorum in scenarum picturis redderent speciem, & quæ in directis planisque frontibus sint figurata, alia abscedentia, alia prominentia esse videantur.* » La Scénographie est » l'art de dessiner le front & les côtés de la scène » dans leur éloignement graduel, de faire ré- » pondre toutes les lignes au centre du Com- » pas. ——— » Agatarchus fut le premier à » Athènes qui décora le Théâtre d'une Scène » peinte, tandis qu'Eschile y montroit la Tragé- » die *régulière*, & il a laissé un Traité sur ce genre » de composition. D'après cette idée, Démo- » crite & Anaxagore ont écrit sur la même ma- » tière. Ils ont fait voir comment, après avoir » fixé un centre en certain lieu, il faut que tou-

Les Paysages & les Campagnes sont d'une touche agréable & spirituelle ; ils ne sont pas si terminés que ceux des Modernes, mais ils sont faits avec franchise, & l'intelligence des lointains y est remarquable. Les feuillages, les fruits & les animaux sont d'un goût & d'un fini admirables. La sixiéme Planche, entre autres, est ornée d'une branche de vigne d'une legereté surprenante.

Enfin on trouve ici de tous les genres de Peinture connus des Anciens ; de la *Megalographie*, décrite par Vitruve, L. 7. C. 5 ; c'est-à-dire, de celle qui représentoit les Dieux, les Héros, & les grands Sujets de Peinture ; de la *Riparographie*, laquelle, selon Pline, L. 35. C. 10, peignoit les choses basses & petites, comme les Boutiques des Artisans, les Comestibles, &c : genre qu'on peut rapporter à celui qui est dési-

» tes les lignes répondent naturellement au point » de vûe du Spectateur, & à l'étendue de ses » rayons visuels, pour former, dans les pein- » tures des Scènes, de véritables représentations » d'édifices résultant d'un assemblage d'objets à » peine indiqués, & afin que des corps peints » sur des chassis plats & vûs de face, les uns » paroissent s'éloigner, les autres au contraire » être en avant ».

gné par les *Xenia* (4), dont parle Vitruve, L. 6. C. 10 ; des Peintures libres appellées *Libidines*, dont Zeuxis, selon Pline, faisoit de petits Tableaux fort recherchés ; des Caricatures & de ces Grotesques appellés par le même Pline *Grilli*, & bien indiqués par Vitruve, L. 7. C. 5 ; de ces Optiques ou Vûes de Jardins nommées encore par Vitruve *Topiaria opera* ; & beaucoup de ces Arabesques que les Anciens appelloient *Méandres*. Ce dernier genre & celui des Grotesques, ne déposent pas favorablement pour le goût du siécle auquel on peut attribuer ces sortes de Peintures.

Voici l'ordre observé dans ce Volume. On trouve : 1°. Les Camayeux, ou les Sujets peints d'une seule couleur (5) ; 2°. Les grands morceaux de Peinture, & les moyens qui représentent des sujets fabuleux ; 3°. Les figures représentant divers exercices, &c ; 4°. Des Perspectives, des Vûes, & des Jeux. A la fin sont les sujets Egyptiens, & le tout est mêlé de petits morceaux d'Archi-

(4) Ces *Xenia* représentoient des fruits, des herbages, des légumes, &c.

(5) *Monogrammata*.

tecture, de Paysages, d'Oiseaux, de Fruits, d'Arabesques.

Il n'y a que quatre Camayeux peints sur marbre, mais très-singuliers & trés-beaux ; cependant l'unité de la touche & la maniere séche dont ils sont traités, ont fait douter à quelques Artistes, si c'étoient de simples desseins ou des morceaux de clair-obscur. Le premier est de la main d'*Alexandre*, Peintre Athénien, dont le nom y est inscrit en caractères Grecs qui font connoitre l'âge du Tableau fait un peu avant l'Ere Chrétienne. Il représente Latone, Niobe, Phœbé, Ilaire & Aglaé, dont on lit les noms. Ce Grouppe de femmes a des beautés : trois sont debout, & deux autres accroupies jouent aux Osselets.

Le deuxiéme Sujet également bien conservé représente un incident de la guerre des Lapithes avec les Centaures. On voit un Centaure dont les yeux expriment une violente passion, qui veut enlever une femme fort triste, & un jeune homme d'une belle conformation & tout nud, si ce n'est qu'une espéce de manteau voltige légerement autour de ses épaules, qui ayant le ge-

nou appuyé ſur la croupe du Raviſſeur, d'une main puiſſante lui tient la tête par la chevelure, & de l'autre eſt prêt de le percer. On conjecture que la femme eſt Hippodamie, femme de Pirithous, que le Centaure Euritus veut enlever, & que ſon Défenſeur eſt Théſée ou un autre Héros (6). Les conjectures ſont partagées ſur le ſujet du troiſiéme Camayeu. Les uns veulent qu'il repréſente l'Education d'Achille, d'après Homère : d'autres croyent que c'eſt l'aventure de Neptune, lorſque l'antique Rhée, ſa mere, ayant feint d'être accouchée d'un Poulain, le préſenta à Saturne pour le dévorer, & confia la garde de ſon fils à des Bergers d'Arcadie ; ou le double enfantement de

(6) Ce Tableau a peut-être été fait d'après cette Deſcription de Virgile; Enéide. L. 12. —

Super ipſe ſecutus,
Cæſariem lævâ turbati corripit hoſtis,
Impreſſoque genu nitens terræ adplicat ipſum ;
Sic rigido latus enſe ferit (Corynœus).

» Corynée tombant ſur ſon ennemi troublé, » le ſaiſit par les cheveux de la main gauche, & » lui appuyant avec force le genou ſur les » reins, le tient comme cloué à terre. En cet » état, il lui perce le flanc de ſa terrible épée.

Cérès qui, ayant été violée par Neptune, ſon frere, métamorphoſé en cheval, accoucha d'un Enfant dont le nom devint un grand ſecret, & d'un Cheval qui fut appellé Arion. A juger de cette compoſition par l'Eſtampe, c'eſt l'un ou l'autre des deux derniers Sujets, & non le premier, à moins que ce ne ſoit un ſujet hiſtorique, ce qui n'eſt pas ſans apparence. Le Grouppe du Vieillard, de l'Enfant qu'il tient entre ſes jambes, & de la femme qui lui parle, eſt fort beau ; mais le cheval paroit eſtropié. Le quatriéme Camayeu repréſente trois Perſonnages Tragiques, en maſque, ou des Pleureuſes funéraires, *Præficæ*. Le ſujet du cinquiéme Tableau, eſt Théſée Vainqueur du Minotaure qu'on voit étendu à ſes pieds, & la reconnoiſſance de pluſieurs jeunes Athéniens qui remercient leur Libérateur. Théſée eſt debout dans une belle attitude, ayant un pied ſur la tête du Minotaure, qui eſt celle d'un Taureau jointe à un corps humain. Ces figures ſont bien diſpoſées : celle du Minotaure eſt deſſinée & peinte avec beaucoup d'intelligence. Ce Tableau, qui a un peu plus de cinq pieds de hauteur, étoit bien conſervé

& d'une belle couleur quand il eſt ſorti des fouilles, mais il a perdu de ſa fraicheur à l'air. Le ſixiéme Sujet eſt Telephe, fils d'Hercule, allaité par une Biche. Hercule appuyé ſur ſa maſſue eſt couronné par une Victoire ſuſpendue en l'air. La Nature perſonnifiée aſſiſe devant lui, ſemble applaudir à ſes travaux. Le Deſſein de ce Tableau eſt très-bon ; toutes les Têtes des figures en ſont belles. Les Animaux, qui ſont la Biche de Telephe, une Aigle & un Lion, ſont excellens dans leur genre. La Biche léche les genoux de l'Enfant, & par l'arrangement de ſes jambes, on voit qu'elle craint de le bleſſer. Le ſeptiéme Sujet qui eſt de la plus grande beauté, eſt Hercule Enfant étouffant dans ſes mains deux Serpens. Amphitrion & Alcmene qui paroiſſent le regarder avec ſurpriſe, ſont tous deux d'un grand caractère. Une Vieille femme emporte le jeune Euryſtée. Le huitiéme Sujet eſt Achille inſtruit par Chiton à joüer de la Lyre. Un Centaure enfermé dans une chambre cauſe d'abord quelque ſurpriſe ; mais cette figure eſt très-belle. Les Connoiſſeurs admirent ſur-tout le naturel & la légereté de ſes mouvemens.

S'il y a quelques incorrections, elles ſont bien rachetées par la beauté de l'enſemble. L'Achille, figure élégante, délicate & remplie de graces, eſt de la plus grande manière. Ce Tableau a cinq pieds de longueur ſur quatre de largeur. Les figures en ſont moitié grandes comme nature, d'une bonne couleur, & fort fraiches. Le neuviéme Sujet eſt le ſatyre Marſyas, montrant au jeune Olympus à joüer de la flûte. Le dixiéme eſt Polipheme aſſis ſur un rocher au bord de la Mer, & recevant une Lettre de Galatée de la main d'un Amour qu'elle lui a dépêché ſur un Dauphin ; idée agréable & galante. On croit que le onziéme Sujet eſt Oreſte reconnu par Iphigénie en Tauride, & que c'eſt la ſcène d'Euripide. Suivant cette explication, Iphigénie qui eſt la principale figure, eſt debout ; Oreſte & Pilade ſont aſſis ; il y a de plus, outre la Statue de Diane, trois perſonnes du Chœur. Si ces conjectures ſont juſtes, le douziéme Sujet eſt une ſuite du même Tableau. Il repréſente Oreſte & Pilade les mains liées, & qu'on prépare pour le ſacrifice ; Iphigénie eſt devant eux en habits ſacerdotaux. Le treiziéme

Tableau est une femme, figure seule qui réunit avec un grand caractère de fierté la tristesse & la fureur. On pense assez généralement que c'est Didon tenant l'épée d'Enée, *non hos quæsitum munus in usus.* Cette figure, quelle qu'elle soit, est très-belle, & ne peut être que l'Ouvrage d'un grand Maître. Le quatorziéme Tableau représente un Repas domestique, ou deux figures couchées sur des Lits de Table, ce qui donne une idée précise du *Triclinium*, ou de la façon dont les Romains prenoient leurs repas. Le quinziéme & le seiziéme Tableaux sont deux Pendans du même caractère, & qui paroissent de la même main. Le premier représente une Bacchante nue, couchée à terre, & embrassée par un Faune d'une façon lascive; sujet licencieux, mais familier aux Anciens, & qu'on retrouve assez souvent sur des Pierres gravées. L'expression & la couleur de ce Tableau sont excellentes. Le second est un Satyre qui veut arracher d'une Nymphe aussi toute nue des faveurs dont le refus est marqué par sa résistance. Ces deux figures, dignes du *Carache*, sont comparables à ce qu'il a fait de mieux

en ce genre; on diroit qu'il a deviné ce style. Les douze Morceaux suivans, dont les proportions sont les mêmes que celles des Originaux, ont été trouvés dans un seul endroit. Ils sont tous du même genre & de la même beauté. Les Antiquaires croyent avec assez d'apparence, que ces Peintures ornoient un de ces Cabinets de plaisir, dont parle Athenée, & qui étoient appellés *Aphrodision.* La premiere représente deux Danseuses se donnant la main avec une grace infinie; c'est une espéce de *Pas-de-deux*, dont l'expression est admirable. La seconde est une figure seule d'une beauté exquise. Toutes les autres sont également belles, légeres & remplies d'agrément. Les 25e, 26e, 27e & 28e Planches représentent de jeunes Centaures & des Centauresses, figures très-belles encore & très-gracieuses: les Centauresses, & surtout la derniere, sont des figures achevées. Les quatre Centaures en général sont les modéles les plus parfaits que puissent étudier les Artistes qui ont à traiter ces sortes de figures. La jonction, &, si nous l'osons dire, la *Commissure*, ou l'emboitement des parties de l'homme

& de celles du cheval sont du plus ingénieux artifice. On trouve ensuite huit petits sujets sur un fond noir, composés d'Exercices & de Jeux d'enfans ailés, ou d'Amours. Ces Enfans sont d'une beauté charmante; ce sont apparemment les ainés de ceux du *Correge.* Il y a une Boutique de Cordonnier, où deux petits Artisans travaillent assis près d'une Table. Le reste du Volume contient divers sujets d'Architecture.

Parmi les Grotesques ou les ornemens de Caprice, est un sujet plaisant & bisarre. C'est un morceau dont l'Original a dix-huit pouces de hauteur sur neuf de largeur, & qui représente un Perroquet trainant un char, dans lequel est une grosse Mouche, dont les cornes allongées servent de rênes pour conduire le Perroquet. Ceci a bien l'air d'un Tableau satyrique.

Nous avons fait connoitre à peu près ce que renferme le premier Tome de l'Ouvrage dont nous rendons compte: les Gens de Lettres & les Artistes n'ont pas besoin de nos Réflexions, pour sentir combien ce magnifique Recueil peut contribuer à perfectionner le *Costume*, & à répandre des lumieres sur l'Antiquité,

sur les Arts, &c. Il est d'abord évident que les Anciens avoient toutes nos couleurs, outre plusieurs autres, dont on ignore aujourd'hui la composition, comme un certain Rouge profond & vif, & un beau Violet qui se trouve employé fréquemment dans les Tableaux d'Herculane (6). On voit en même tems qu'ils avoient porté l'art de dégrader les Couleurs, & l'artifice des demies Teintes au plus excellent dégré. C'est pourquoi ceux qui posséderont ce beau Livre, doivent y joindre le *Catalogue du Cabinet de Portici*, publié en 1754, où le Coloris particulier de chaque Tableau est marqué; ce qu'on ne trouve pas ici, les Académiciens de Naples s'étant contentés, pour cet objet, de renvoyer au Catalogue. Nous n'avons point parlé des Explica-

(6) Quoique conformément au titre du Livre, on dise toujours les Tableaux ou les Antiquités d'Herculane, tout ne provient pas des seules ruines de cette Ville. On en a tiré de l'endroit où l'on croit qu'étoit situé *Pompeium*, & de l'ancienne Ville de Stabies, *Stabiæ. Pompeium* en a fourni presque autant qu'Herculane, mais Stabies très-peu.

tions qui accompagnent les Planches, & qui contiennent l'Hiſtoire de chaque Tableau, parce que nous en avons fait paſſer ce qui nous a frappé le plus dans la ſubſtance de cet Extrait. Ces Explications au reſte ſont très-curieuſes. Il y a de plus de nombreuſes & ſçavantes Notes ſur la Mythologie, ſur l'Hiſtoire, & ſur les Antiquités Grecques & Romaines, mais qui ſont peut-être un peu prolixes.

On croit bien qu'un pareil Ouvrage, qui eſt un des plus beaux Monumens de l'heureux ſéjour de *Charles III* en Italie, eſt d'une magnificence Royale, & que rien n'a été épargné, ni pour la beauté du Papier, ni pour celle des Caractères, ni pour l'élégance & la perfection des Gravures. C'eſt dommage qu'il ne ſoit pas à portée de tous les Artiſtes & de tous les Amateurs; qu'on ne puiſſe pas l'acquérir comme un autre Livre, & qu'un petit nombre de perſonnes en jouiſſe par la ſeule libéralité du Monarque qui s'eſt réſervé la ſatisfaction d'en faire des préſens. Terminons cette longue Notice par une Réflexion qui ne nous paroit pas déplacée.

Quelle heureuſe époque pour la mémoire du Prince qui regnoit alors ſur les deux Siciles, que la découverte de tant de précieux Monumens! Et quel ſera l'étonnement de la Poſtérité, quand elle apprendra, que dans le tems même où *Charles III.* commençoit à donner la plus ſérieuſe attention à la recherche des Antiquités d'Herculane, ce Prince à peine aſſis ſur le Trône, étoit occupé à rétablir l'ordre dans deux Royaumes que l'abſence des Souverains avoit réduits à une eſpéce d'Anarchie? lorſqu'elle lira qu'en moins de 20 ans ce Prince actif a ſçu ſe rendre reſpectable aux Puiſſances voiſines; ſe procurer une paix durable avec l'Empire Ottoman; ſe faire redouter des Barbareſques qui ont ceſſé d'infeſter ſes Mers; terminer d'anciens & longs différens entre le Sacerdoce & l'Empire; faire différens Traités de Paix & de Commerce auſſi ſages qu'avantageux à ſes Etats; former un nouveau ſyſtême de Finances, qui a remis l'égalité dans les Impoſitions; réformer les Tribunaux; établir de nouvelles Magiſtratures & un nouveau Code; décorer la Nobleſſe de ſes Royaumes d'un nouvel Ordre de

Chevalerie; augmenter conſidérablement ſes Troupes; créer une Marine qui eſt déjà floriſſante; préſerver ſes côtes de l'incurſion des Barbares, par le bon ordre mis à la garde des Tours Maritimes, auparavant négligée? lorſqu'en même tems elle verra la Ville de Naples décorée de nouvelles rues, de pluſieurs Ponts, d'un Port, d'un Théâtre, de Caſernes, & fort embellie; de vaſtes Maiſons de Plaiſance, de grands Jardins, des Bois & des Aquéducs conſtruits dans les environs de cette Capitale à Portici, à Caſerte, & ailleurs; toutes les Forteresses du Royaume rétablies & bien entretenues; de Nouveaux Ports ouverts ſur les Côtes, & pourvûs de bons Lazarets; des Logemens pour la Cavalerie; l'Artillerie refondue & augmentée; les Etudes, les Sciences & les Arts renouvellés partout & encouragés; le fameux Collége de Naples auſſi reſtauré; l'érection de pluſieurs Académies pour l'inſtruction des jeunes Officiers de Marine, d'Artillerie, du Génie; l'établiſſement de pluſieurs Fabriques & Manufactures de Draps, de Gallons, de Cryſtal, de Sculpture en bois; l'Art de la Sculpture,

& quelques autres ramenés comme dans leur Patrie naturelle; la fondation d'une Académie de Deſſeins; celle d'une Manufacture de Porcelaine; l'Art de l'Agriculture remis en honneur, &c, &c, &c? C'eſt au milieu de toutes ces occupations ſi grandes & ſi variées, que des Ouvriers & des Artiſans ſont appellés à grands frais de tous les endroits d'Italie, pour fouiller la terre, pour polir les marbres, reſtituer les Statues, reſtaurer les Moſaïques, réparer les Bronzes, nettoyer les Peintures, & deſſiner les Antiquités. Quelle entrepriſe de cette nature a jamais été ſi célèbre? De quelles autres fouilles a-t-on l'Hiſtoire, le Journal exact jour par jour, & le plan, comme on les a de celle-ci?



III.

RACCOLTA di Lettere, sulla Pittura, Scultura, ed'Architettura, scritte da più Celebri Professori, &c.

» RECUEIL de Lettres sur la Peinture, la Sculpture & l'Architecture, écrites par les plus grands Maîtres qui ont fleuri dans ces trois Arts, depuis le quinziéme siécle jusqu'au dix-septiéme. A Rome, chez les Héritiers de *Barbielli*, 1754. *in*-4°.

PREMIER EXTRAIT.

CE Recueil qui doit être bien précieux aux Artistes, a été formé par les soins de M. *Antonio Martini*, Gentilhomme Florentin; de M. *Ignace Husfort*, Peintre célèbre de la même Ville, & du Cardinal *Alexandre Albani*, dont le Libraire de Rome a sçu mettre les Cabinets à contribution. Nous commencerons l'Extrait de ce Livre par la Traduction de quelques Lettres, concernant la fameuse dispute qui s'éleva dans le seiziéme siécle entre les Artistes d'Italie, sur la prééminence de la Peinture, ou de la Sculp-

ture. Nous parcourrons ensuite les autres, & nous tâcherons de donner toute la substance d'un Ouvrage assez peu connu parmi nous, & qui mérite tant de l'être.

Lettre de Michel-Ange Buonarotti *à Benoit Varchi* de Rome.

POUR vous convaincre que j'ai fait l'accueil que je devois au Livre que vous avez eu la bonté de m'envoyer, je vais déployer toute mon ignorance, & répondre comme je pourrai à la question que vous me faites: voici donc mon avis. Voyant que la Peinture est, si je ne me trompe, d'autant plus estimée, qu'elle tend au Relief, & que le Relief au contraire l'est d'autant moins qu'il se rapproche plus de la Peinture, j'avois toujours conclu jusqu'ici, que la Sculpture étoit le flambeau de l'autre Art, & qu'il y avoit entre eux la différence du Soleil à la Lune. Mais depuis que j'ai appris par votre Ouvrage à raisonner plus philosophiquement, & que j'y ai lû cet axiome: Que deux choses qui tendent à une même fin ne diffèrent point entre elles,

j'ai réformé ma façon de penser, & je dis maintenant que, s'il est vrai qu'un Art n'en soit pas plus noble pour réquérir plus d'intelligence & de soins, pour présenter plus de peines & de difficultés qu'un autre, à coup sûr il n'y a de la Peinture à la Sculpture nulle différence, que c'est exactement une seule & même chose, & qu'un Artiste devroit s'appliquer à réunir l'une & l'autre partie, c'est-à-dire, être également habile à sculpter qu'à peindre, afin qu'à l'avenir le Public s'habituât à en juger de la sorte.

Au reste, je pense que, puisque l'un & l'autre Art partent de la même source, il est aisé de les mettre d'intelligence. Et c'est à quoi l'on devroit, selon moi, travailler, plutôt que de fomenter une dispute, à laquelle on perd plus de tems qu'il n'en faudroit pour acquérir l'un ou l'autre de ces talens. Je dis encore, que l'Auteur qui s'est avisé de donner à la Peinture la prééminence, n'y a rien entendu; ma Servante eût mieux rendu que lui la Question, si elle s'en fût mêlée. Il y auroit mille choses neuves à dire sur ces deux Sciences; mais, je le répéte, cela de-

mande trop de tems; & comme il ne m'en reste guères à mon âge, n'étant déjà presque plus du nombre des vivans, je vous prie d'excuser, si je ne puis l'employer à cette discussion; outre que c'est un honneur trop au-dessus de ma capacité, & qui ne me convient nullement.

Autre Lettre de Benvenuto Cellini, *Orfévre, au même, sur le même sujet.*

JE répondrois beaucoup mieux de vive voix à votre Question, que par Lettres; car j'écris encore plus mal que je ne compose. Me voici tel que je suis, & qu'elle est ma façon de penser. Selon moi, de tous les Arts où il s'agit du Dessein, la Sculpture est celui qui l'emporte sur tous les autres, & il est sept fois plus distingué, par la raison qu'il y a à une Statue huit Points de Vûe différens, sous lesquels elle doit se présenter également correcte & bien faite. Aussi est-ce là le nœud gordien de l'Art, & ce qui fait que souvent le Sculpteur, (à moins que la passion de la gloire ne l'anime), se contente de perfectionner un ou deux Points de

vûe tout au plus, que la patience l'abandonne à l'égard des six autres, & que de dix Spectateurs qui environnent son ouvrage, un tout au plus en sera flatté. Mais ce défaut vient de l'Artiste, & non de l'Art. Comment *Michel-Ange* est-il parvenu à cet éclatant dégré de sçavoir, qui le met aujourd'hui non-seulement au-dessus de ses Contemporains, mais encore de tous les Peintres connus de l'Antiquité ? C'est que son Pinceau a toujours pris les plus grands chefs-d'œuvres de Sculpture pour modéles. Le Bronzino est à mon gré celui qui approche le plus de ce grand Homme : tous les autres ne font que glaner.

Mais, pour revenir à la Sculpture, l'expérience seule prouve bien sa supériorité. En effet, essayez d'exécuter les choses les plus simples, telles qu'un vase ou une colonne, en vous appliquant à imiter le modéle le plus parfait en ce genre, rendu sur le papier avec toutes les régles du dessein, vous ne ferez jamais que quelque chose de défectueux & de gauche, qui n'aura ni correction, ni grace, malgré la bonté du modéle. Rendez au contraire sur le papier les mêmes objets copiés d'après le Relief, votre co-

pie aura toute la grace imaginable. Aussi notre grand Maître, *Michel-Ange*, n'a-t-il jamais fait aucun de ces chefs-d'œuvres de Peinture que nous admirons, sans en avoir exécuté auparavant le projet en relief.

J'ajoûterai encore, pour relever l'Art de la Sculpture, que le Statuaire, pour exceller dans son genre, doit être universel. Il faut pour bien saisir, par exemple, la ressemblance d'un Militaire, qu'il ait l'ame guerriere, & qu'il connoisse la bravoure. Pour rendre un Orateur, il faut que l'Eloquence lui soit connue, &c. En un mot, la Sculpture est la mere de tous les Arts, où il est question du Dessein ; & l'Artiste qui excellera en ce genre, sera nécessairement tout à la fois bon Opticien, bon Architecte, excellent Peintre, & plus habile à coup sûr en ce dernier genre, que ceux à qui l'Art de la Sculpture ne sera pas familier. Qu'est-ce que la Peinture ? l'image d'un objet réfléchi dans une fontaine : c'est l'ombre des choses, dont la Sculpture exprime la réalité.

Voilà ce que la lecture de votre Lettre & ma franchise m'ont occasionné

de penser sur cette matiere. C'est un impromptu auquel je vous prie de passer le défaut d'exactitude, comme aussi de me croire, &c.

Autre de Jacques de Pontorme, *Peintre, au même.*

Je ne suis point étonné, vû le goût que je vous connois pour la Peinture & la Sculpture, de voir que vous preniez tant d'intérêt à fixer la prééminence entre elles, & que vous cherchiez avec tant d'ardeur à découvrir celle des deux qui doit l'emporter sur l'autre. La matiere, vû sa difficulté, ne demandoit rien moins qu'un rare Génie, tel que le vôtre, pour être approfondie. Quant à moi, je ne me sens guères capable de répondre clairement aux Questions que vous me proposez à ce sujet. Je vais donc coucher simplement par écrit, ce qui me viendra d'abord en tête, mais sans prétendre en tirer aucune conclusion, ni me mêler de décider la chose. Je ne la crois pas même au fond susceptible de discussion. Tout le mérite de ces deux Arts a pour base commune le Dessein. Voilà par où l'un & l'autre se distingue, & c'est là le point es-

sentiel ; aussi quiconque posséde à fond ce talent, est capable de peindre comme de sculpter. Or comment séparer deux Arts qui n'ont qu'une seule & même source, où ils puisent à frais communs toute leur beauté ? Ou si l'on prétend faire abstraction de cette base réciproque, comment ne pas tomber dans des discussions qui ne finiront jamais ? Le Partisan de la Sculpture, par exemple, dira que pour la perfection rien ne l'emporte sur un ouvrage arrondi de toutes parts par le moyen du tour. Il vantera ces endroits délicats si scrupuleusement recherchés avec le Burin, que l'on ne conçoit pas que la main d'un homme ait été capable de conduire l'outil assez légerement sur des corps aussi durs que l'est la Pierre. Que n'aura-t-il point à alléguer sur la difficulté de produire un bras avancé en l'air qui n'est soutenu par rien, & qu'il faut conduire à sa perfection, au risque de le rompre en le dégrossissant ; sur l'impossibilité de réparer une faute, lorsqu'elle est commise ; enfin sur la peine qu'il y a à faire accorder ensemble toutes les parties, attendu que l'effet ne s'en peut voir, que quand tout est

achevé? Voilà ce que peut dire, entre autres choses, celui qui tient pour la Sculpture, & il aura raison. Mais par où l'Artiste vient-il à bout de vaincre ces difficultés? N'est-ce pas par la correction du Dessein? Sans cette base, il fera sans doute à chaque pas des fautes grossieres; & de quelque nature qu'elles soient, je les tiens aussi irréparables dans un Art que dans l'autre. On peut encore, pour relever la Sculpture, faire l'énumération des différens corps sur lesquels elle s'exerce, comme le Marbre, le Bronze, tant d'espéces de Pierres différentes, le Bois, la Terre, &c. variétés qui demandent dans l'Artiste beaucoup d'usage & d'expérience. Je ne parle pas ici de ce que cet Art a de fatiguant pour le corps, parce que, tout pénible qu'il est, la situation de l'Ouvrier est en même tems salutaire, & contribue à fortifier sa complexion; ce qui n'est pas dans la Peinture, où l'attitude est au contraire pernicieuse, & capable de causer de l'ennui.

Maintenant que ne peut-on pas dire en faveur du Peintre? Son audace & son courage vont non-seulement jusqu'à vouloir imiter les Productions de la

Nature, & les rendre avec la couleur qui leur appartient, mais même jusqu'à l'embellir & enchérir sur elle. La Nuit en Peinture ne porte pas ce caractère d'obscurité, qui ne laisse rien entrevoir; elle est variée par des feux, par des éclairs qui l'embellissent. L'air est accompagné de petits nuages; une campagne représentée voisine du Spectateur, a un lointain qui la recule, & ainsi du reste; de façon qu'il est possible qu'un seul Tableau vous remette tout à la fois sous les yeux tout ce que la Nature a jamais pû inventer & produire. Le Peintre a encore pour lui ce goût de discernement qui le rend si recommandable, & qui consiste à donner à chaque chose un port gracieux, à placer avantageusement ses objets, & à répandre sur-tout de l'harmonie. Cet Art a aussi ses branches différentes. Il y a la Peinture à fresque, à l'huile, en détrempe, à la colle; ce qui exige une grande habitude, & beaucoup d'art pour connoître à fond le mêlange des Couleurs dans tous ces différens cas, & l'effet qu'elles doivent produire.

Quant à la qualification d'audacieux, que je me rappelle d'avoir donné ci-

dessus au Peintre, je crois qu'elle lui convient, pour prétendre, comme il fait, enchérir sur la Nature, en tâchant de donner à une figure plane, la vie & jusqu'à l'expression. Il n'eût pas eu cette témérité, s'il eût daigné réfléchir, que quand Dieu créa l'homme, il le fit de relief, comme plus facile à animer sous cette forme. Cela devoit nous servir, ce me semble, de leçon, & nous détourner de chercher à faire un miracle, en animant une toile.

Ce n'est pas tout: on peut appuyer ces raisonnemens d'exemples pour & contre. Ce n'est point dans les admirables ouvrages de relief de *Michel-Ange*, qu'ont le plus brillé la grandeur de l'imagination & la correction du Dessein de cet Artiste, mais dans ses Tableaux, dans la régularité de ses profils. La Peinture l'attacha toujours, comme étant la plus difficile à acquérir, & ouvrant à son vaste génie une plus riche carriere. Cependant il n'ignore pas que c'est de la Sculpture qu'elle emprunte son éclat & sa durée. En effet, cet Art a l'avantage sur cet Article; avantage dont la vraie source est plutôt dans la nature même

du Marbre que l'on y employe, que dans le mérite de l'Ouvrier. C'est pourquoi je pense qu'il en est de ces deux Arts comme du vêtement: l'un est, pour ainsi dire, l'Étoffe de Soie qui dure plus, & est aussi plus chere; l'autre, je veux dire, la Peinture, ressemble au drap qui coûte & dure moins; lorsque le lustre & le duvet en sont partis, on n'en fait plus de cas. Au reste, qu'elle est la chose qui ne doive pas avoir de fin? Que n'y auroit-il pas d'ailleurs à dire à ce sujet? mais je vous prie de m'en dispenser. Ma plume refuse d'aller plus avant, si ce n'est pour vous assûrer que personne ne vous est plus dévoué que moi; mais j'aurai encore assez d'encre, pour mettre la date de ma Lettre. Je suis, &c.

Autre de Tribolo, *au même.* (On ne marque point qui étoit ce Tribolo).

Je ne puis vous exprimer la joie que votre Lettre m'a causée, ni avec quelle satisfaction j'y ai vû que vous prenez à cœur une chose qui ne peut manquer d'intéresser effectivement quiconque aime les gens de bien. Il n'y a que

Dieu qui puisse pénétrer certaines choses, & tout sçavoir : pour nous, notre sort est de trouver tout bon. J'ai encore appris avec un vrai plaisir, que votre ami *Luc Martini* vous avoit apporté des nouvelles du divin *Michel-Ange*, & je m'en réjouis de bon cœur avec vous. J'espère, (& Dieu veuille que ce ne soit point en vain) qu'il reviendra parmi nous. Je voudrois aussi pouvoir résoudre ce que vous me proposez. Ce n'est pas sans peine que j'éprouve combien je suis incapable de remplir là-dessus votre attente ; cependant je vous aime trop pour ne vous pas dire mon avis en deux mots. Je crois d'ailleurs devoir cette franchise au zéle avec lequel je vois que vous cherchez à découvrir la vérité sur ce point. Car je m'imagine que vous connoissez toutes les raisons, qui de part & d'autres la contrebalancent. Voici donc ce qu'il m'en semble. Le but de la Sculpture est de montrer aux hommes la vérité, & de la leur faire toucher au doigt, de façon que tout le monde soit à portée de la connoître, fût-ce même un aveugle de naissance,

qui pourroit par le tact seul, en s'approchant d'une Statue, dire si c'est un Homme ou une Femme, ou un Enfant qu'elle représente. Il n'en est pas ainsi de la Peinture : en vain chercheroit-on à s'instruire, en touchant, on n'y trouveroit rien. D'où je concluds que cet Art est un Art trompeur, qui ne présente pas la vérité, & s'éloigne en cela de la Nature qui n'en a jamais imposé aux hommes. Ainsi il y a de la Peinture à la Sculpture la même différence que de l'ombre à la réalité ; en sorte que, pour moi, s'il falloit personnifier le mensonge, ce seroit sous la forme d'un Peintre que je le représenterois. Voici encore un fait certain. Faites exécuter un même Sujet par un Peintre & un Sculpteur égaux en mérite : vous trouverez toujours de plus dans l'ouvrage du Sculpteur cet air de vérité qui assûre à l'homme que ce qu'on lui présente est tel qu'il le voit ; faites la même expérience, en prenant deux Artistes égaux en maladresse, le mauvais Statuaire aura toujours sur l'autre le même avantage. Aussi je me rappelle d'avoir vû à Rome un Em-

blême ; où la Sculpture est d'or massif, & la Peinture d'argent : la premiere tend la main droite, & l'autre la main gauche. Je ne finirois pas sur cette matiere : mais comme la fin de cette discussion seroit d'en revenir toujours au même but, je finis en vous demandant votre amitié, & vous disant adieu.

Autre de Maître Tasso, (*très-habile Graveur en Bois, & Architecte*).

Je n'avois osé jusqu'ici répondre à la Lettre que vous m'avez écrite, pour me demander mon avis sur la grande Question de la prééminence entre la Sculpture & la Peinture, parce que quand je l'ai reçue, la plûpart de nos Artistes de l'un & de l'autre genre, les Peintres sur-tout, étoient soulevés contre vous, & très-scandalisés des Lettres que vous écriviez de toutes parts sur cette matiere. Mais je passe aujourd'hui par-dessus cet inconvénient, en faveur de la Lettre que notre ami *Luc Martini* vient de me montrer de vous, au sujet de la Tour ruinée qu'il a faite, & que tout Florence connoit.

Ainsi je suis déterminé, malgré que j'en aye, à vous dire ce que je pense sur la Peinture & la Sculpture, quelque peu capable que je sois de traiter une telle matiere. Je serai court, comme vous m'en priez ; car il est hors de mon pouvoir de ne vous pas obéir. Je vais donc, au risque d'être traité de présomptueux & de téméraire, m'expliquer en deux mots, aimant mieux passer pour tel, que de paroitre à vos yeux ignorant ou dissimulé. Pour des raisons, mon avis n'a pas besoin d'en chercher qui l'étayent, tant il est clair & aisé à comprendre ; d'ailleurs vous avez tant reçu à ce sujet de pour & de contre, que cela deviendroit superflu. Je n'entends non plus décider que la Question de la noblesse, & je dis que c'est à la Sculpture qu'en ce genre le pas appartient, puisqu'elle a l'avantage d'être ce qu'elle paroit, au lieu que la Peinture paroit simplement ce qu'elle devroit être, & ce qu'elle n'est pas, je veux dire, de relief. Prenez la Sculpture en tout sens & de tous les côtés, par-tout vous trouverez la véritable Nature, & vous la toucherez

même. Dans la Peinture au contraire, tout se borne au plaisir de la vûe. C'est ce qu'il est facile d'éprouver, en visitant dans Rome les magnifiques chefs-d'œuvres qui s'y trouvent dans ces deux genres... La Peinture vous ravit, mais la Sculpture vous enleve pour le moins autant. En un mot, la fin qué la Sculpture se propose étant la plus noble, son Art l'est aussi davantage. On ne sçauroit refuser de convenir, que c'est lui qui approche le plus de cette Nature qui m'a fait, comme vous me voyez, de relief, & qui veut que je sois rendu de même. Je vous écris ceci (vous le verrez bien), en poste, & presque malgré moi. C'est l'effet, encore un coup, de la Lettre que vous avez écrite à *Martini*, dans laquelle vous ne voulez plus, dites-vous, m'appeller *Maître*. En ce cas, je me dirai de mon chef, votre serviteur, Maître *Tasso*.



Autre du Bronzino, *Peintre, au même.*

Mon dessein est de vous écrire de la maniere la plus claire, & la plus courte cependant qu'il me sera possible, touchant cette dispute de rang & de noblesse entre les deux Arts qui font le plus d'honneur à l'industrie humaine, je veux dire, la Sculpture & la Peinture. Pour décider la question, je crois à propos de rapporter les raisons que chacune allégue en sa faveur, & d'en faire ensuite la comparaison. Je commence par vous prévenir cependant, que c'est pour la Peinture que je crois devoir pencher, & que mon intention est de défendre ici ses droits, comme étant ceux qui me paroissent les plus légitimes & les mieux fondés. Cela ne m'empêchera pas de mettre très-fidélement au jour & sans aucune partialité, les raisons du parti contraire. Cette discussion demanderoit, je l'avoue, attendu sa difficulté, un long & sérieux examen; aussi ne vous attendez pas à me la voir traiter à fond : mais je ferai cet examen, comme je vous l'ai dit, le plus clairement

& le moins longuement qu'il me sera possible.

Ceux qui prennent le parti de la Sculpture, ont coutume de relever d'abord l'avantage que cet Art a sur la Peinture, de durer plus long-tems. En conséquence ils prétendent que l'un est plus beau & plus noble que l'autre. Plus, disent-ils, un Chef-d'œuvre qui a coûté à l'Artiste des soins infinis pour le conduire à sa perfection, est solide & durable, plus long-tems il fait de plaisir. Il porte dans des âges bien plus reculés le souvenir, tant des objets qu'il retrace, que de l'Ouvrier qui l'a fait : donc il est plus utile que la Peinture, & produit de plus grands avantages. La difficulté est encore, selon eux, un mérite de cet Art. Une Statue est plus difficile à faire qu'un Tableau, vû la dureté de la matiere qu'on y emploie, telle que le Marbre, le Porphyre, &c : joint à ce que l'on n'y a pas la ressource de réparer une faute commise, & que l'ouvrage se faisant par la soustraction des parties, on ne peut rajouter, si l'on a trop enlevé; au lieu que la Peinture permet d'effacer, & de recommencer à l'in-

fini.

fini. Donc, concluent les Partisans de la Sculpture, cet Art demande plus d'adresse, de jugement, & d'attention que l'autre; & par conséquent il est le plus noble, & le plus relevé des deux. Ils ajoutent à cela, que le but que l'un & l'autre se propose, étant d'imiter la Nature, leur commune maîtresse, & la nature ayant donné du relief à tous ses ouvrages, celui qui l'imite en ce genre, remplit mieux la fin qu'il s'est proposée, en ne travaillant pas seulement pour la vûe, comme la Peinture, mais encore pour le tact; qu'ainsi une Statue s'appercevant par plus de sens qu'un Tableau, est un ouvrage plus universel, & qui réunit plus de perfections. Une autre raison que l'on allégue encore pour cet Art, c'est que le Sculpteur ayant à présenter son ouvrage, sous autant de points de vûe, qu'il y a de parties dans le cercle, où l'on peut se placer pour l'envisager en tournant autour, il faut qu'il le travaille de toutes parts, & que sa Figure soit dessinée aussi correctement par derriere & sur les côtés qu'en face : au lieu que le Peintre n'offre jamais qu'un seul & même point de

vûe, encore le choiſit-il ſelon ſa fantaiſie; & pourvû que du côté qu'il préſente ſon objet, il le faſſe avec grace, tous les autres lui ſont indifférens. Donc, ajoute-t-on, la Sculpture eſt plus difficile & demande plus d'habileté. Outre qu'il eſt plus agréable de retrouver dans la même figure toutes les parties d'un même objet, & de pouvoir y admirer ſucceſſivement le Viſage, la Poitrine, les Flancs, la chûte des Reins, la poſition des Epaules & des bras, & de conſidérer la parfaite harmonie qui régne dans tout cet aſſemblage, plaiſir complet que n'offre pas la Peinture.

Enfin, pour rehauſſer la Sculpture, ſes Sectateurs avancent que les vûes qu'elle ſe propoſe, ſont plus relevées que celles de la Peinture; que ſon objet eſt d'orner les Villes & les Places publiques de Statues de Bronze ou de Marbre, en l'honneur des grands hommes, de contribuer à leur immortalité, & d'animer par là les autres du déſir de la gloire, & d'un pareil honneur. Ils n'oublient pas d'ajoûter encore, que cet Art eſt bien plus véridique que l'autre, en ce que les pro-

portions y ſont réelles, & ne peuvent s'y donner par la ſimple apparence, comme dans la Peinture. Enfin ils ſe rejettent ſur ſon utilité, & ils prouvent qu'en ce genre elle l'emporte encore, étant employée dans preſque tous les ouvrages publics, comme Fontaines, Mauſolées, & autres morceaux d'Architecture; au lieu que ce qui ſort des mains du Peintre, n'eſt qu'une pure fiction qui tend uniquement à l'amuſement, & qui n'eſt d'aucune utilité réelle.

Ceux qui au contraire tiennent pour la Peinture, ne manquent pas de répliques à toutes ces raiſons; & pour commencer par la premiere, qui eſt la durée, ils répondent que cet avantage n'eſt point un effet de l'Art, mais de la Nature qui a formé le Marbre & le Porphyre, dont ſe ſert le Sculpteur, & qui leur a donné ce caractère de ſolidité qui fait que l'Ouvrage ſubſiſte plus long-tems; qu'ainſi c'eſt à elle que la gloire de cette ſolidité de la matiere appartient, non à l'Art qui ne fait qu'en limer & polir, comme on ſçait, la ſuperficie.

Quant à la ſeconde objection qui

roule ſur la peine de l'Artiſte ayant un ſujet auſſi dur à traiter que la pierre, & ſur la difficulté de réparer, ſi par malheur il a trop enlevé: on répond encore que, ſi l'on entend parler de la fatigue corporelle, loin que cela rende un Art plus relevé, c'eſt au contraire ce qui l'avilit, attendu que plus il tient au Méchanique, moins il eſt eſtimé; autrement les plus nobles métiers ſeroient ceux de Carriers, de Paveurs, des Payſans qui bêchent la terre, ou des Maréchaux, &c. Si c'eſt de la fatigue d'eſprit & de ſa contention qu'il s'agit, la Peinture, ajoutent ſes Partiſans, non-ſeulement en cela ne le céde point, mais l'emporte même beaucoup ſur l'autre. A l'égard de la difficulté, ou, pour mieux dire, de l'impoſſibilité de remettre lorſqu'on a trop enlevé, la réponſe eſt, qu'il n'eſt point ici queſtion de ces Sculpteurs, ni de ces Peintres qui ne ſemblent nés que pour déshonorer les Beaux-Arts, mais de ceux qui y excellent; or un grand Artiſte ne tombera jamais dans l'inconvénient d'avoir enlevé plus qu'il ne falloit de ſon bloc, ſans quoi il pécheroit eſſentiellement contre les ré-

gles. Il commencera donc par ébaucher ſon ouvrage, de façon qu'il ſoit enſuite le maître de laiſſer ou d'enlever ce qui convient, beaucoup plus aiſément même que le Peintre. Mais en ſuppoſant qu'il fût inévitable d'ajouter à une partie trop évuidée, qui ne ſçait combien cela eſt facile? Ne voit-on pas tous les jours des Statues de pluſieurs piéces? Combien n'y en a-t-il pas, dont on refait après coup le buſte ou les bras? La dextérité même de l'Art conſiſte à réunir ces différens morceaux, de façon que cela ne s'apperçoive pas; & lorſqu'on y a réuſſi, une Statue a beau être de pluſieurs piéces, elle ne perd rien de ſon mérite.

Enfin pour réponſe à la troiſiéme objection, les Défenſeurs de la Peinture diſent: qu'il eſt bien vrai que ces deux Arts tendent au même but, qui eſt l'imitation de la Nature, mais que celui des deux qui travaille en relief, n'en eſt pas pour cela plus parfait que l'autre. L'avantage du relief eſt un de ceux dont l'honneur eſt encore dû tout entier à la Nature. C'eſt elle qui a placé dans la matiere ces dimenſions de longueur, largeur &

profondeur, qui conſtituent le relief. L'Art ne fait que développer ſous une certaine forme ces propriétés, ou, pour mieux dire, appliquer aux corps, qui les poſſédent, une détermination extérieure, & qui ne conſiſte qu'en lignes ſuperficielles. La même réponſe ſert encore à l'objection de la pluralité des ſens que la Sculpture contente: c'eſt toujours la Nature qu'il faut admirer en cela.

Lettre de François Sangallo, *Sculpteur, au même.*

Verſé, comme vous l'êtes, dans toute ſorte de Sciences, vous n'aviez pas beſoin aſſurément de mes lumieres pour décider la Queſtion que vous me propoſez, & en ſuppoſant même qu'elle fût épineuſe, vous ſeriez venu à bout de la réſoudre, ſans le ſecours de perſonne. Mais la façon obligeante avec laquelle vous vous y prenez, exige du retour, & je me ſens indiſpenſablement obligé de ſatisfaire la noble curioſité qui vous anime, malgré la difficulté de l'entrepriſe, qui devroit plutôt m'engager au ſilence. Pour vous obéir donc en partie, je vous dirai

d'abord ce que vous n'ignorez pas: c'eſt que la Peinture eſt un Art très-noble, & dont les Anciens faiſoient beaucoup de cas, vû les difficultés qu'y rencontrent ceux qui la cultivent. Vous ſçavez encore que dans ce monde chaque choſe ſe préſente ſous deux faces, & que, ſi la Peinture a ſes déſagrémens, elle ne laiſſe pas de faire éprouver à l'Artiſte un plaiſir ſecret qui le dédommage.

Il contemple avec ſatisfaction la réalité qu'il vient de donner, en peu de tems & à peu de frais, à une idée dont il eſt le pere; ce mêlange agréable des couleurs, ſi flatteur pour la vûe, le réjouit. L'exécution vient-elle à ne pas répondre d'abord à ſon deſſein, il a l'agrément d'effacer autant de fois qu'il lui plaît, & de faire renaitre divers objets ſur ſa toile, juſqu'à ce qu'ils lui plaiſent. C'eſt principalement à cet avantage que nous ſommes redevables de la perfection où nous voyons cet Art parvenu. Sans ce pouvoir d'effacer & de refaire ſur le champ, tous nos grands Maîtres, moins animés par la poſſibilité du ſuccès, n'euſſent pas pouſſé ſi loin leur ſcrupuleuſe exactitude. Un autre

motif de contentement que fournit encore la Peinture à ceux qui l'exercent, c'eſt qu'ils n'ont jamais qu'un ſeul point de vûe de leur objet à perfectionner. Si c'eſt, par exemple, une nudité de face, pourvû que le côté qui s'en apperçoit, c'eſt-à-dire, tout l'abord antérieur, ſoit régulier, ni le dos, ni les côtés ne l'occupent point; ce qui eſt d'autant plus heureux, que rarement, comme on ſçait, le Peintre préſente une figure nue, tellement diſpoſée, qu'on puiſſe la voir & l'examiner tout autour, comme dans la Sculpture. Le Peintre a donc l'avantage de choiſir l'attitude qui lui paroit la plus gracieuſe, & d'y mettre toute ſon attention. Enfin j'ajoûterai, que cet Art a encore l'agrément de ne point fatiguer le corps, & de pouvoir s'exercer par un homme délicat, ſans qu'il en ſoit incommodé. Il eſt donc vrai que toute choſe a, comme je vous l'ai dit, ſon bon & ſon mauvais côté. Retournez en effet la Médaille, vous appercevrez des difficultés conſidérables, telles que le mêlange des Couleurs, pour la diverſité des nuances & le traitement des ombres, d'où dépend tout l'Art de la

Peinture, & ce merveilleux ſecret qui conſiſte à faire ſaillir les objets ſur le plan uni d'une toile, ou à les y repréſenter tellement enfoncés, que l'œil du Spectateur s'y trompe, & croye voir du relief où il n'y en a pas: car voilà le vrai but & le point de la perfection que cherche tout Peintre un peu jaloux de ſa réputation. Mais ce n'eſt pas ſans peine qu'on y atteint, & quiconque y eſt parvenu, mérite les plus grands éloges. La difficulté eſt telle, ſelon moi, qu'un Peintre de la ſeconde claſſe eſt encore, à mon avis, un homme rare & recommandable. Malheureuſement pour cet Art, il n'eſt plus de Mécènes, & l'on ne s'aviſe guères de nos jours de payer les chefs-d'œuvres, ſoit de Peinture, ſoit de Sculpture, comme autrefois, au poids de l'or. Qu'arrive-t-il de-là? C'eſt que les hommes quittent le noble chemin de la gloire, pour tenter la fortune par d'autres voies moins honorables, & ſouvent vicieuſes.

Voilà ce que j'avois à vous dire ſur la Peinture; venons maintenant pour remplir notre tâche à l'Art dont vous parlez, je veux dire, à celui des *Sta-*

tuaires; car c'est ainsi que les Anciens nommoient ceux qu'aujourd'hui le vulgaire appelle *Sculpteurs.* Il est très-noble sans contredit : le nom d'Art ne lui convient même que relativement à la fatigue corporelle qu'il occasionne; car, si on le considère du côté des facultés spirituelles qu'il exige, telles que l'imagination & la présence d'esprit, il mérite le nom de Science. Cependant je vous dirai, que, depuis que votre Lettre m'est parvenue, j'ai beaucoup réfléchi sur cette matiere : j'en ai cherché le côté le plus favorable, je veux dire, ce que l'Art a de plus satisfaisant, comme je viens de vous le faire voir dans la Peinture, mais fort en vain. De quelque côté qu'on l'envisage, on n'apperçoit que fatigues, embarras, difficultés, désagrémens; ce ne sont que sujets perpétuels d'allarmes & d'inquiétudes, tant que dure l'ouvrage. Ce n'est que lorsqu'il est achevé que la satisfaction se manifeste, & que l'on goûte le plaisir du repos que tant de fatigues ont rendu piquant & nécessaire. Entrons dans le détail, pour mieux vous en convaincre. D'abord le Sculpteur n'a pas seulement besoin

d'autant de correction que le Peintre dans le Dessein, il faut encore, s'il est permis de parler ainsi, qu'il le sçache mieux qu'aucun autre Artiste, & le posséde plus en détail, attendu que la diversité des attitudes est plus grande dans son Art. Je veux dire que le même objet, une nudité, par exemple, rendue par le Peintre & par le Sculpteur, offrira chez le dernier plus de parties que sur la toile, où un côté seul est apperçu; au lieu que, dans la Statue, il y a autant d'attitudes que de points de vûe différens. C'est une figure, qui, pour ainsi dire, en rassemble nombre d'autres, selon le côté d'où on l'envisage. Donc il faut une connoissance plus étendue du Dessein dans le Sculpteur, ce qui rend en cela son Art plus difficile que l'autre.

Mais passons cela. La premiere difficulté que l'Artiste a à surmonter, c'est celle de se pourvoir de sa matiere, je veux dire, de Marbre. Car pour le Bronze & les autres matieres, je n'en parle pas, puisqu'ils lui sont fort inférieurs. Or comment l'Artiste se procurera-t-il du Marbre? Le prix en est si considérable, qu'il n'y a

qu'une République ou un Souverain qui puisse en faire la dépense. Si par malheur pour cet homme son mérite ne perce pas jusqu'à eux, le voilà hors d'état d'exercer son sçavoir faire, ce qui n'arrive que trop souvent : car l'envie est sans cesse à épier le talent, mais pour l'étouffer, & l'empêcher de se produire. La Cour, toujours faite pour ignorer la vérité, croit son témoignage. Et en effet, obsédée par mille gens qui, pour avoir vû trois ou quatre Médaillons, & s'être meublé la mémoire de deux ou trois mots de l'Art, font profession d'être Connoisseurs, comment ne s'y laisseroit-elle pas tromper? Ces gens louent ou blâment d'un ton décisif, quoique sans y rien entendre; ou, pour mieux dire, à travers mille flatteries basses, que leur arrache sans cesse l'ambition de se voir considérer, ou la crainte de perdre le crédit qu'ils croyent avoir auprès du Prince, ils blâment constamment les autres, pour mieux se faire valoir. Souvent même la conformité d'ineptie, de méchanceté & de jalousie, venant à former entre eux une espéce de liaison, vous les voyez se liguer d'un commun

accord, pour censurer tout ce qu'ils voyent, & ne trouver qu'eux dignes d'éloge : complots odieux qui annoncent le peu qu'ils valent. Car s'ils se sentoient un mérite réel, chacun travailleroit de son côté à le mettre au jour, louant dans autrui sans partialité & généreusement ce qui mériteroit de l'être, & ne haïssant que le vice. Tel est le caractère des gens vertueux & vraiment recommandables. Vous trouverez sans doute que je m'éloigne un peu trop de mon sujet : c'est lui au reste qui m'a conduit à cette disgression, qui vous fera sentir à combien d'inconvéniens la Sculpture est sujette. Mais revenons à notre argument. Sans l'aide donc de ce Souverain ou de cette République, notre Sculpteur ne peut exercer son talent. Il faut qu'il renonce à l'Art, en maudissant la Nature qui l'a engagé inutilement dans une pareille carriere, à moins qu'il ne fasse, comme fit il y a quelque tems un de nos Confrères, dont l'Histoire seroit trop longue à vous conter, & m'éloigneroit trop de mon sujet. Poëtes & Philosophes, que vous êtes

heureux de pouvoir seuls, & à si peu de frais, mettre au jour vos productions ! Supposons à présent que l'on ait accordé à notre Artiste le Marbre qu'il demandoit, que d'hommes, que de machines & de leviers ne faudra-t-il pas pour remuer cette masse énorme ! Cela fait, c'est à l'Artiste à s'armer ensuite d'une patience & d'une persévérance de plusieurs années, selon la nature de l'ouvrage, & à soutenir pendant tout ce tems son imagination sur le même ton, ce qui n'est pas peu de chose. Le plus long ouvrage de Peinture peut aller à un an, mais il n'en est pas de même en Sculpture; les longueurs de cet Art sont incompréhensibles. Si ceux qui ne sont pas au fait de ce talent, sçavoient tout ce qu'il renferme de peines & de difficultés, ils en demeureroient interdits. Quand il n'y auroit que la fatigue du corps, qui tantôt est renversé, tantôt à genoux, & prend mille autres attitudes gênantes, sans oublier ce pesant maillet qu'il faut toujours avoir levé, & ce ciseau qui fatigueroit à la longue l'homme le plus robuste & le

mieux constitué. Le Sculpteur, au bout de sa journée, se trouve aussi plein de dégoût que de poussiere, & dans un état à rougir de sa propre figure. Voilà du côté du corps les agrémens & la satisfaction que cet Art procure. Examinons le maintenant par un autre endroit, & voyons ce qui se passe dans la tête du Sculpteur. J'y vois une crainte perpétuelle, que sa matiere ne vienne à lui manquer, soit par la rencontre de quelque défectuosité, soit pas sa faute à lui-même : car que l'un ou l'autre cas arrive, voilà le Statuaire hors d'état de continuer, ou, s'il a la témérité de reprendre l'ouvrage, malgré ce défaut, il est dans l'obligation du moins d'y rajuster une piéce; ce qui fait un très-vilain effet, comme il est aisé de le voir à ces Statues publiques faites dernierement, dont une péche par un défaut à la tête, de façon que le modèle mis auprès, on est frappé de la défectuosité & de l'erreur que l'Artiste a commise en enlevant trop de matiere. Comme il n'est pas possible de réparer la faute, on a été obligé d'y appliquer après coup un morceau de marbre rapporté, ce qui déshonore l'Art,

& en blesse toutes les régles. Le Peintre ne court pas ces risques : il efface tant qu'il lui plait, & recommence sans qu'il y paroisse; au lieu que le Sculpteur en cherchant même à réparer sa faute, s'affiche pour ignorant & maladroit. Voyez donc par là combien cette profession est épineuse. Je ne vous ai cependant rien dit de cette dureté du Marbre, qui est cause que l'ouvrage exige tant de tems pour être conduit à sa perfection, & par conséquent tant de courage, d'assiduité & de patience de la part de l'ouvrier. Car les progrès que l'on fait en ce genre de travail, ressemblent à ceux de la Nature ; ce n'est qu'à la longue qu'ils deviennent sensibles. Aussi étoit-ce très-à-propos que ce Statuaire à qui Alexandre le Grand demanda ce que c'étoit que la Sculpture, répondit : *que c'étoit une seconde Nature.* Ces paroles ont été depuis gravées sur la pierre, & sont passées en Sentence Que l'on cherche aujourd'hui, parmi les gens de cet Art, des Philosophes de la trempe de celui qui fit cette réponse, en trouvera-t-on ? Que dis-je ? la plûpart sont fiers, grossiers, avares, envieux, mé-

disans, peu dignes du nom de *Virtuoses*, puisque c'est au contraire le vice même personnifié. Voilà ce que produit en eux le rehaussement de fortune dont ils jouissent aujourd'hui, mais qui ne fait que mieux sentir le peu de noblesse & d'élévation dont leur ame est susceptible. Revenons à la Sculpture. Voici encore un nouvel inconvénient qu'elle présente : c'est que si l'Ouvrier a, par inadvertance, trop enlevé de son bloc, & qu'il veuille y remédier, plus il dégrossit, plus il gâte son ouvrage, & plus sa matiere décroit, de façon que le mal est si difficile à réparer, qu'il n'y a que les gens du métier qui puissent le concevoir. En voilà assez pour vous faire juger des désagrémens de cet Art. Je vous laisse maintenant à décider laquelle des deux Professions l'emporte sur l'autre. Il est bien vrai que la Sculpture promet à celui qui y réussit une gloire durable, & qu'elle le rend immortel, attendu que, si quelque chose en ce monde a la solidité en partage, c'est le Marbre. La matiere employée dans tous les autres sortes d'Ouvrages, dégénere bientôt, au lieu que la Sculp-

ture n'a rien à redouter, par exemple, ni du feu, ni de la glace. Le tems seul, ce destructeur universel, parvient enfin, mais non sans peine, à l'endommager. Ainsi le Statuaire est dédommagé de toutes ses peines, par le point de vûe flatteur d'une gloire durable, & l'on peut placer ici à propos une maxime de notre divin *Dante*, qui veut que l'on juge de la perfection d'une chose par la vivacité du plaisir & de la peine tout ensemble qu'elle est capable de faire éprouver. Or il est certain que, si les désagrémens sont aussi considérables que nous venons de le voir, le plaisir & la satisfaction de vivre long-tems dans l'avenir sont bien suffisans pour les compenser tous, quels qu'ils soient. Je concluds donc, en disant, que, si la Peinture a la difficulté des ombres & de la lumiere, la Sculpture en trouve dans la coupe de la matiere qu'elle employe : dans l'une, ce sont les profils, dans l'autre la multiplicité des points de vûe pour le même objet. La peine du Peintre consiste à faire bien saillir ses sujets sur une surface plane, telle que la toile ; celle du Sculpteur, à ne pouvoir réparer sa

faute, lorsqu'il a trop enlevé de matiere, sans qu'il y paroisse. Enfin le premier fait, avec moins de peine & de tems, des ouvrages que le feu, l'eau, le froid peuvent gâter très-facilement ; tandis que le second enfante, après de longs & rudes travaux, un Chef-d'Oeuvre que la seule longueur du tems peut altérer. D'où je crois pouvoir tirer la conséquence, que la Sculpture, comme plus difficile & plus durable, est des deux Arts le plus noble, puisque c'est par leur solidité que les choses acquierent le titre d'immortelles; & quand elle n'auroit que cette qualité qui seule la rend recommandable, elle est plus que suffisante pour qu'aucun autre Art ne puisse point entrer en comparaison avec elle & pour confondre ses Adversaires. Je pourrois m'étendre encore plus que je n'ai fait sur cette matiere, mais je crains de multiplier mal-à-propos les moyens. Je ne vous dirai rien par conséquent de tous ces différens genres de Sculpture qu'on nomme Bas-reliefs à demi-saillans & de trois quarts, qui ont chacun leurs difficultés. Je passe ici tout ce détail sous silence, attendu

que j'en ai parlé plus au long ailleurs, comme je me propose de vous le faire voir, si votre patience vous permet de m'écouter. Je n'ai plus qu'une seule preuve à vous donner de la supériorité de la Sculpture, par rapport aux difficultés. Vous sçavez qu'en Flandres, dans la France, & même en Italie, il n'est pas rare de voir des femmes estimées pour leur habileté en fait de Peinture ; mais nulle part, ni en aucun tems, vous n'en trouverez qui se soient mêlé de sculpter. Ce que j'en dis au reste, n'est pas pour déprécier l'autre Art, mais seulement pour vous faire voir combien la Peinture est bornée, relativement à la Sculpture, que l'on peut vraiment qualifier d'infinie. Mais je m'apperçois de ma prolixité : j'avois compté que deux lignes suffiroient pour vous faire part de mon avis, lorsque j'ai tout-à-coup senti mon imagination se monter & m'entraîner, comme malgré moi, au point que voici plus d'une feuille d'écriture. Ce n'est pas cependant que j'y aie regret : je compte trop sur votre complaisance & sur votre bonté, pour craindre de vous avoir ennuyé. Je vous prie de tenir cette Lettre

mal rédigée dans le secret, & d'en réserver le plaisir pour vous seul. A tout autre que vous, je n'en aurois sûrement pas écrit si long, pour bien des raisons. Aimez-moi toujours aussi sincèrement que je vous aime. A dieu &c.



SUISSE.

LETTRE adressée aux Auteurs du Journal Etranger, *par M.* Schmidt, *de Berne.*

GUILLAUME TELL. Fable Danoise. *L'homme est de glace aux vérités, il est de feu pour le mensonge*, in-8°. 1760.

VOILA, Messieurs, le titre d'une Brochure publiée il y a peu de jours en cette Ville. Quoiqu'elle n'ait que trente pages, je crois qu'elle mérite plus d'attention que bien des *in-folio*. Quoi de plus intéressant pour notre Nation, qu'une Piéce écrite avec force & avec chaleur, où l'on entreprend de prouver, que tout ce qu'on a dit de *Guillaume Tell*, cru le Fondateur de notre liberté, dont nous sommes toujours très-jaloux, n'est qu'une fable qui n'a pas le moindre fondement? On connoit l'Auteur de cette Brochure. C'est un Sçavant des plus versés dans l'Histoire de la Suisse; mais on n'est pas d'accord sur le but qu'il s'est pro-

posé dans cet Ouvrage. Est-ce un badinage, ou parle-t-il sérieusement? C'est ce que je ne déciderai point. L'Histoire de notre Patrie étant peu connue chez vous, je dois d'abord vous rappeller en peu de mots le fait de *Guillaume Tell*, dont il est question, & je me sers des paroles de notre Auteur. » Nos Annalistes, se copiant l'un l'autre, s'accordent à dire, qu'en 1307 » un Paysan de Burglen, au Canton » d'Uri, habitant à Altorf, nommé » *Guillaume Tell*, fut condamné par » *Gesler*, Baillif Autrichien, d'abattre une Pomme sur la tête d'un de » ses Enfans qui n'avoit pas respecté » le Chapeau du Baillif planté sur une » perche. Ce coup ayant réussi, *Gesler* » lui demanda à quel dessein il avoit » une seconde fléche dans son carquois. » *Tell* répondit d'abord, que c'étoit la » coutume des Arbalêtriers; mais » pressé plus vivement, il dit, que » cette fléche n'auroit pas manqué le » Baillif, s'il avoit eu le malheur de » tuer son Enfant. *Tell* fut lié, garotté » & conduit sur un Navire, pour être » enfermé le reste de ses jours à Kusnacht. Un orage étant survenu, *Tell*

» fut relâché pour prendre le gouvernail. Il conduisit le Navire vers la » Blatten, il prit son carquois & sa » fléche, sauta du Vaisseau, en le repoussant d'un coup de pied, se sauva, » attendit *Gesler* dans des défilés, & » le tua. *Tell* courant ensuite à Schwyz, » fit part à ses Concitoyens de ce qu'il » avoit fait, ce qui donna lieu à la fameuse confédération des Suisses «. C'étoit-là ce qu'on croyoit jusques ici de *Guillaume Tell*, & la mémoire de ce fait a été consacrée depuis par des Chapelles fondées en actions de graces, par des Processions, des Médailles, des Inscriptions, & par une infinité de Chansons faites en l'honneur de ce Héros Républicain. Voyons les raisons qui ont engagé notre Sçavant à mettre cette Histoire au nombre de plusieurs Fables dont l'Histoire ancienne de notre Patrie est défigurée, comme celle de tous les Peuples du Monde.

Notre Auteur observe d'abord, qu'on doit lui sçavoir gré de ce qu'il efface de notre Histoire un fait qui lui paroit ternir les vertus de nos Ancêtres. *Y a-t-il*, ce sont ses termes, *de faits plus odieux que ceux de l'assassinat? Est-ce*

à nous à reprocher aux Autrichiens l'orgueil de Gesler, *qui obligea le Paysan à respecter son Chapeau planté sur une perche, lorsque ces mêmes Autrichiens nous peuvent reprocher la sanglante vengeance que* Tell *en prit?* On cite M. *de Voltaire*, *Guilliman*, *Jacques Christophs*, & *Isaac Iselin*, auxquels cette Histoire a paru suspecte; puis viennent les régles, selon lesquelles la saine Critique juge des faits historiques. *Guillaume Tell* est mis à cet examen, & voici en substance les objections qu'on nous fait. *Je défie*, dit l'Auteur, *tous ceux qui voudroient soutenir la vérité de l'Histoire de Tell, de me montrer une Chronique manuscrite ou imprimée, dans laquelle cette Histoire soit rapportée, si ce n'est 200 ans après l'époque où on la place.* Les anciennes Chroniques, composées par nos voisins, n'en font aucune mention, quoiqu'elles rapportent amplement l'expulsion des Baillifs Autrichiens, & leur tyrannie qui obligea nos Ancêtres à les chasser. *Peterman Etterlin, Greffier de Lucerne, qui a vêcu du tems de la guerre des Suisses avec l'Empereur Maximilien, est le premier qui rapporte cette Fable de*

Tell, *sans nous en donner de garants* ; ainsi sa Chronique mérite peu d'attention. On passe ensuite aux circonstances de cette Histoire, pour prouver que c'est un tissu de Fables. Il paroit d'abord peu probable que *Gessler*, se défiant des Suisses, ait planté son Chapeau sur une perche, pour tyranniser le Peuple, & pour connoitre les sujets fidéles. L'Histoire de la Pomme est aussi très-suspecte à notre Auteur : *Je défie encore*, dit-il, *tout Arbalêtrier, si habile qu'il soit, de faire un coup pareil. En mettant de côté la distance énorme que les Habitans d'Altorf supposent entre* Tell *& son Enfant, & qui surpasse toute imagination, je ne considérerai que la situation de* Tell. *Il voyoit la vie de son Enfant exposée au hazard, & sa main reste ferme, son bras se roidit, il abat la Pomme d'un seul coup.* L'Auteur ajoûte, qu'on montre actuellement à *Altorf* la place où la Perche étoit plantée, quoique cette Ville, selon une ancienne Tradition, ne soit plus au même endroit, où elle étoit du tems de notre premiere Alliance. Il trouve *Tell* bien sot, quand il répond, que sa seconde fléche étoit destinée pour le Baillif ; ce-

pendant on voit par la suite qu'il ne manquoit pas d'esprit. *Un miracle des plus grands*, continue notre Auteur, *sauve le stupide Tell. En passant l'Axenberg, pour faire le trajet de Fluelen à Brunen, il survient un violent orage, unique peut-être dans ces contrées. Le passage est très-petit, & personne ne peut se souvenir qu'il y ait eu l'ombre d'orage dans cette partie du Lac de Lucerne.* Il trouve encore fort singulier que *Tell* soit en même tems excellent Arbalêtrier, & Nautonnier habile. Il est surpris de voir qu'on lui confie le gouvernail, quoiqu'on eût lieu de se défier de lui. Le saut hardi, qui mit *Tell* en sûreté; ne lui paroit pas moins suspect, ainsi que le merveilleux coup de pied dont il repoussa le Navire. *Le stupide Tell*, ajoûte l'Auteur, *a tout d'un coup une pénétration inconcevable ; il juge d'abord au cours des vagues où* Gessler *peut aborder ; mettons-le à la tête des plus habiles Pilotes de l'Univers, & on ne l'aura pas assez bien placé pour ses talens.* Tell *ayant ainsi connu où* Gessler *aborderoit, côtoye les montagnes par le canton de Schwys jusqu'à Kusnacht, le joint dans un défilé, se poste dans des*

broussailles, entend les projets que Gessler *& sa suite forment contre lui, & perce enfin le cœur de ce barbare Baillif d'un coup de fléche.*

Notre Auteur finit par rapporter l'origine de cette Tradition : il la trouve chez les Danois. *Saxon le Grammairien*, Prieur de Roschild, Historien Danois, raconte une pareille Histoire, qui doit s'être passée en Dannemarck en 965, entre *Hérald*, Roi de Dannemarck, & *Tocco*, fameux Arbalêtrier. Les Suisses paroissent avoir adopté cette Fable d'une Nation qui a inondé leur pays, & qui leur ressemble à beaucoup d'égards.

Je laisse aux Arbalêtriers le soin de soutenir le défi qu'on leur donne, & à nos zélés Patriotes celui de voir, si des circonstances peu probables, qui accompagnent un fait historique appuyé sur une Tradition constante, peuvent lui ôter toute sa réalité. Si la Piéce me paroissoit sérieuse, j'y répondrois sur un autre ton. Je citerois une foule de Documens, dont le Recueil fait par M. *Imhoof* d'Uri, est entre mes mains, & dans lesquels il est fait mention de *Tell*, de l'érection de la Chapelle, &

des Processions faites en son honneur dès les tems les plus reculés. Je m'autoriserois de la place qu'on fait voir à Altorf, & où l'Histoire doit s'être passée, persuadé que la Tradition qui porte que cette Ville n'est plus au même endroit où elle a été autrefois, parle de tems fort antérieurs à notre premiere Alliance. Je pourrois encore alléguer les Descendans de la famille de *Tell*, qui s'est éteinte à Uri en 1684. Mais l'Auteur de cette Brochure seroit peut-être le premier à rire, s'il voyoit traiter gravement une pareille matiere.

La Piéce est dédiée à une Dame fort aimable : d'où je conclus, Messieurs, que nous suivons tout à fait la mode de votre Pays, puisque nous voilà galans & sceptiques.

Je suis, &c.

A Berne, le 19 Février 1760.



RUSSIE.

NOUS eſpérons que la Ruſſie, & principalement Péterſbourg, dont l'Académie Impériale eſt plus floriſſante que jamais, contribuera inceſſamment à enrichir notre Journal. Voici, en attendant, une Piéce qui fera juger du progrès des Arts dans la Capitale de cet Empire. Quoiqu'elle ſoit de l'année derniere, elle roule ſur des objets très-préſens, & elle ſera ſans doute nouvelle pour la plûpart de nos Lecteurs.

Cette Piéce a pour titre : *Deſcription des Repréſentations Allégoriques du Feu d'Artifice tiré devant le Palais d'Hyver, en l'honneur de Sa Majeſté Impériale* Eliſabeth Pétrowna, *Souveraine de toutes les Ruſſies, &c, &c, &c, & pour témoignage de la ſincérité & de la vivacité des vœux de tout l'Empire, à l'occaſion du nouvel an 1759; publiée & imprimée à Péterſbourg, en Langue Ruſſe, avec des figures, & la Traduction Françoiſe, in-folio.* Dans le Préambule de l'Explica-

tion des figures, l'Impératrice eſt appellée *Mere de la Patrie.* Les Décorations qui compoſoient le Feu d'Artifice, étoient : 1°. Un Rocher eſcarpé couvert de figures Symboliques, qui ſont l'Envie, la Cupidité, l'Orgueil, l'Artifice, la Violence & l'Injuſtice. Ces vices perſonnifiés tâchent de gagner la cime du Rocher, où on voit des Sceptres & des Couronnes, & ſont foudroyés du haut du Ciel par les vertus oppoſées dont Minerve conduit les coups; 2°. Un Jardin orné de quatre rangs de Berceaux en Portiques, & de Cabinets de Verdure diſtribués de chaque côté. Au fond eſt un Cabinet ouvert où eſt la figure du Repos. Un artifice immenſe qui partoit d'entre les maſſifs du Jardin, formoit dans toute ſon étendue une eſpéce de voûte de feu.

La principale Décoration eſt toute relative à la Guerre préſente, & aux Conquêtes que la Ruſſie a faites ſur le Roi de Pruſſe. Elle repréſente une ſuperbe Place un peu élevée, qui conduit au Temple de Janus. Il regne des deux côtés une Colonnade qui en forme l'entrée, dont le haut eſt orné de Trophées & le bas de Statues, & une

Gallerie en baluſtrade. Deux Obéliſques chargés de Trophées la terminent ſur les ailes; & l'on voit au fond le Temple de Janus ouvert.

A l'entrée de la Place à droite, eſt la *Réſolution* généreuſe de tirer l'épée du fourreau, repréſentée par une Statue de femme, & déſignée par ce mot: *Militemus* (*Combattons*). Vis-à-vis, à gauche, eſt la *Valeur,* l'épée nue, avec ce mot : *Nulli cedamus* (*Ne cédons à perſonne*). Les autres Figures Allégoriques de la Colonnade ſont : *le Mépris du Danger*, tenant d'une main un Bouclier, & de l'autre une épée nue; *la Fermeté*, armée d'un Bouclier & d'une lance; l'*Honneur* portant un Etendard pris ſur l'Ennemi, & couronné de feuilles de chêne; *la Renommée*, tenant d'une main une Trompette, & de l'autre une Couronne de Laurier; *la Gratitude*, tenant un cœur dans ſa main, & ſous le bras une corne d'abondance; *la Vénération* caractériſée par une couronne & un encenſoir qu'elle tient dans ſes mains. Les deux Obéliſques ſont ſurmontés de l'Aigle de Ruſſie tenant un foudre. L'un eſt chargé des Armes du Royaume de Pruſſe, & de celles de ſes

principales Villes, qui ſont *Memel, Konisberg, Pillau, Tilſit, Gumbinen &c.* Les Etendards, Drapeaux, & autres Trophées enlevés aux Pruſſiens y ſont attachés. Les trois Rivieres de ce Royaume, *la Memel, la Pregel & la Ruſſe*, perſonnifiées, ſont enchainées au pied d'eſtal. L'autre Obéliſque, ſemblable au premier, eſt auſſi chargé des Armes du Marcgraviat de Brandebourg & du Duché de Poméranie, avec l'Ecu des Armes des Villes de Cuſtrin & de Drieſen qui eſt rompu. Les Rivieres de *Wartha, Rega, Krampé & Perſant*, ſous la figure de Captives, environnent auſſi le pied d'eſtal.

Au milieu des deux rangs de Colonnes, eſt repréſentée la Ruſſie ſous la figure d'une Femme majeſtueuſe tenant l'Ecu de ſes Armes, avec le Chiffre de Sa Majeſté Impériale, *Eliſabeth Premiere.* L'Ecu eſt entouré de Palmes & de Lauriers. Près d'elle eſt la *Victoire*, & vis-à-vis l'*Admiration*, avec quatre Enfans, habillés diverſement, qui repréſentent les quatre Parties du Monde. Au haut eſt le Soleil dans toute ſa ſplendeur, au-deſſus d'un nuage. Un peu au-deſſous, on voit le *Tems fortuné*

caractérisé sous sa figure ordinaire, & par le Zodiaque. Près de lui, est une Corne d'abondance, d'où sortent des Lauriers, des Palmes & toutes sortes de fruits; & à côté *Irene*, ou *la Paix* couverte d'un voile, portant une branche d'Olivier qu'elle tient un peu éloignée d'elle. On lit au-dessous du Grouppe cette Inscription en Langue Russe & en Latin : *Nostri prænuncia voti;* » Voici l'Avantcoureur de l'objet de » nos vœux ».

Cette Description, dont nous venons de donner la substance, est terminée par ces deux Vers François, traduits du Russe :

ELISABETH, *ton nom, tes vertus, tes hauts faits,*
Sources de notre espoir, annoncent nos souhaits.



NOTICES DIVERSES.

ANGLETERRE.

I.

A Treatise of Artillery containing general constructions of brass and iron Guns us'd by sea and land, of Mortars and Howitzes, &c. To which is prefixed a Theory of Powder applied to Firearms, for the use of the Royal Academy of Artillery. By John Muller, *Professor of Artillery and Fortification. London, 1758. in*-8°. Millar.

Traité d'Artillerie, contenant la Construction des Canons, soit de bronze, soit de fer, employés tant par terre que par mer, celle des Mortiers & Obuts, &c. avec un Traité Préliminaire sur la Théorie de la Poudre appliquée aux Armes à feu, à l'usage des Ecoles d'Artillerie. Par M. *Jean Muller*, Professeur d'Artil-

lerie & de Fortifications. (A Wolwich) Londres 1757. *in*-8°. chez *Millar*, avec plusieurs Planches.

L'AUTEUR de cet Ouvrage, dont les talens, formés en France, sont aujourd'hui au service de nos Ennemis, s'est proposé d'y perfectionner diverses parties de l'Artillerie jusqu'ici livrées à la seule routine. Il se plaint beaucoup, dans sa Préface, des procédés mystérieux de certaines personnes qui auroient dû concourir à l'exécution de son projet; ce qui montre qu'en Angleterre, comme ailleurs, les préjugés exercent un pouvoir difficile à surmonter. Cependant M. *Muller* montre, par de très-bonnes raisons, que dans la construction & la dimension des Canons, Mortiers, &c, il peut encore y avoir beaucoup à changer, pour les rendre de moindre dépense, plus maniables, & d'une exécution plus prompte & plus efficace. Pour parvenir à cet objet, il propose dans son introduction une Théorie de la Poudre à Canon. Son principe fondamental est, que la force produite par l'explosion de la Poudre est en raison doublée de la densité, ce qui est la mê-

me chose au fond, que le principe proposé par M. *Bigot de Morogues*, dans son *Essai sur la Poudre*, imprimé en 1747. Mais M. *Muller* établit le sien sur des raisons plus universellement avouées, que celles de ce dernier Ecrivain. Il critique à ce sujet plusieurs propositions avancées par M. *Robins* dans son *Art of Gunnery* imprimé à Londres en 1742, & sur-tout son estimation de la force de la Poudre qu'il ne fait que proportionnelle à la densité. M. *Muller* se propose ensuite & résoud plusieurs questions sur la vîtesse du Boulet, en sortant de la Piéce, suivant ses différentes longueurs & les différentes charges qu'on employe; & il les trouve assez conformes aux expériences de divers Physiciens & Artilleurs, comme *Robins*, le Capitaine *Desaguliers*, & autres.

Dans le corps de l'Ouvrage, l'Auteur fait d'abord connoitre la construction vulgaire des Canons & des Mortiers, &c; il en examine ensuite chaque partie séparément: après quoi il propose une Construction plus générale, & telle que, le calibre d'une Piéce étant donné, on puisse déterminer

par les mêmes régles toutes ses autres dimensions, avantage qui ne se trouve point dans la Construction ordinaire, où les rapports varient de même que les calibres. L'Ouvrage contient encore quantité d'autres choses de pratique pour le service de l'Artillerie, soit par terre, soit par mer; & le plus souvent il propose des changemens qui ont uniquement pour objet la perfection de l'Art. Quand on considérera, que M. *Muller* réunit la Pratique & la Théorie, & que c'est en cette qualité qu'il a été appellé en Angleterre, pour y professer l'Artillerie dans la Nouvelle Ecole de *Wolwich*, on sera porté à penser, que, si toutes ses innovations ne sont pas à adopter, il y en a du moins plusieurs qui méritent attention, & qui pourroient être utiles.

M. *Muller* est Auteur de plusieurs Ouvrages Anglois qui composent un Cours complet à l'usage des Ingénieurs. Ils forment six Volumes *in*-8°. On a encore de lui un *Traité Analytique des Sections Coniques*, & *des Fluxions & Fluentes* en Anglois, *in*-4°. dont la traduction, faite par l'Auteur même, vient d'être mise au jour. Monsieur *Muller* a

traité dans une partie de cet Ouvrage la question de la figure de la terre; mais on ne doit pas lire cet endroit, sans voir auparavant la Lettre de M. *Clairaut*, que l'Editeur a mise à la suite. Elle démontre le peu de fondement des Observations Critiques de M. *Muller* sur le travail de ce grand Géomètre, & nous ne doutons point que, si M. *Muller* l'avoit vûe, il ne les désavouât. Au reste, ce défaut particulier d'un endroit très-peu étendu de l'Ouvrage, ne nuit pas au mérite du reste, qui est clair, précis & instructif (1).

(1) Le *Traité des Sections Coniques* se trouve à Paris, chez *Jombert*, rue Dauphine.



II.

A METHOD of producing Double Flowers from single by a regular course of culture, 1758. in-4°. Baldwin.

The origine and production of proliferous Flowers with the culture at long sort raising double from single, and proliferous from double. Ibid. 1759. *in*-8°. Baldwin.

Méthode pour changer les Fleurs simples en doubles, au moyen d'un procédé régulier de Culture. A Londres, 1758. *in*-8°. chez *Baudouin*.

L'origine & la production des Fleurs proliféres, avec le détail de la Culture nécessaire pour changer les Fleurs simples en doubles, & les doubles en proliféres. A Londres, 1759. *in*-8°. chez *Baudouin*.

C'EST une vérité reconnue aujourd'hui par tous les Botanistes, que les Fleurs doubles, ces Roses, par exemple, ces Anemones qui nous charment autant

par la multiplicité de leurs pétales (1), que par la variété de leurs couleurs, ne sont que des espéces de monstres dans le Regne Végétal. C'est probablement le suc nourricier, qui, porté avec trop d'abondance dans les parties de la Fleur, y produit cette multiplicité que la Culture affermit dans la suite, soit dans le premier individu, soit dans les rejettons qui en proviennent. Les étamines sont les parties de la Fleur qui donnent lieu pour l'ordinaire à la multiplicité des Fleurs. Car, que l'on prenne une Rose, & qu'on examine les pétales les plus voisins du pistille, on y verra le plus souvent leur sommet chargé des anthéres propres aux étamines. Aussi les Fleurs doubles, semblables à ces Animaux dans qui un embonpoint excessif étouffe la vertu prolifique, sont-elles stériles. Le germe n'y est point fécondé, & l'on ne peut les propager que par marcottes ou par les cayeux; nouvelle preuve que

(1) Les Botanistes appellent ainsi les feuilles colorées qui environnent ordinairement les parties de la fructification, afin de les distinguer des autres feuilles de la plante.

cette duplicité n'est point dans l'ordre de la Nature.

Les Fleurs proliféres sont des monstres d'un ordre, pour ainsi dire, supérieur au premier dont nous venons de parler. On voit quelquefois du centre d'une Fleur double s'en élever une seconde : c'est ce qu'on nomme Fleur prolifere. Si les Fleurs doubles font les délices des Fleuristes, on peut aisément juger quel accueil ils feroient aux proliferes; mais malheureusement le cas est rare.

M. le Docteur *Hill*, qui s'est fait un nom en Angleterre par ses connoissances en Histoire Naturelle, prétend avoir trouvé le moyen de produire ces variétés à son gré, & il l'enseigne dans ces deux Ouvrages, dont le second n'est proprement que le premier augmenté. Ils contiennent quantité d'observations curieuses, & ils sont enrichis de belles Planches dessinées & gravées par l'Auteur. Ses expériences méritent non-seulement l'attention des Fleuristes, dont l'ambition est de garnir leurs Parterres de Fleurs rares & singulières, mais encore celle des Physiciens pour qui ces phénomènes, ré-

duits à une Loi fixe, seroient un beau sujet de réflexions & de recherches.

Voilà tout ce que nous avons à dire de cet Ouvrage; mais quelques mots de plus, concernant son Auteur & ses autres Productions, ne déplairont pas à nos Lecteurs. On a de lui une Critique très-sévère & très-peu ménagée des *Transactions Philosophiques*. On lui doit encore une *Histoire des Oiseaux* en plusieurs Volumes *in*-4°. enrichis de Planches gravées par lui-même. Il publia en 1757, un petit Ouvrage intitulé : *The Sleep of Plants, and the cause of motion in the Sensitive Plants explain'd, in a letter to.* Linnœus. *in*-12 : c'est-à-dire, le *Sommeil des Plantes, & la cause du mouvement des Plantes sensitives, expliqués dans une Lettre à Monsieur* G. Linnœus. La Dissertation de ce célèbre Naturaliste intitulée, *De Somno Plantarum*, a donné lieu à cette Lettre du Docteur *Hill*. Il entreprend de rendre raison de cette singulière faculté des Plantes que M. *Linnœus* appelle leur sommeil; il l'attribue à la privation de la lumiere, & il le prouve par quantité d'expériences qu'il rapproche. Mais l'enthousiasme avec le-

quel il annonce sa découverte, en disant que ce sera celle qui illustrera le plus son siécle, & le regne de *George II*, paroitra sans doute excessif, pour ne rien dire de plus. En général, ce n'est pas le défaut du Docteur de penser trop peu favorablement de ses Productions; cependant quelques-unes d'entre elles, entre autres, son *Histoire Navale d'Angleterre*, publiée en 1757 sous un nom étranger, ont donné à ses ennemis grande prise sur lui, & ont fait souhaiter à ses amis qu'il fût doué d'une moindre fecondité.



ALLEMAGNE, HOLLANDE, NORD, &c.

I

ELEMENTA Physiologiæ Corporis Humani. Authore Alberto Hallero, *S. R. Gottingensis Præside, &c. Laufannæ, in*-4°. Tomus I. 1757. Tom. II. 1759.

Elémens de Physiologie. Par M. Albert *de Haller*, Président de la S. R. de Gottingue, Membre des Académies des Sciences de Paris, de Berlin, de Suéde, de Bologne, &c. A Lausanne, *in*-4°. I. & II. Vol. 1757, & 1759.

Il y a déjà plusieurs années que le célèbre M. *de Haller*, publia à Gottingue un Essai de Physiologie, sous le titre de *Lineæ Primæ Physiologicæ*. C'étoit, pour ainsi dire, les premiers traits d'un Traité complet de Physiologie qu'il méditoit dès-lors. Cet Ouvrage eut un grand succès, parce que

les esquisses même d'un grand Maître, sont toujours très-prisées des Connoisseurs ; & d'ailleurs celle-ci n'étoit pas tellement réduite aux premiers linéamens, qu'elle ne présentât un Tableau très-instructif. De retour dans sa Patrie, malgré les occupations que lui donnent les dignités qu'il y occupe, M. *de Haller* a repris cet important travail, & il donna dès 1757 le premier Volume de sa Nouvelle Physiologie. Ceux qui cultivent cette intéressante Partie de la Physique, apprendront sans doute avec plaisir, que le deuxiéme Volume vient de voir le jour, & que le troisiéme est sous presse. L'Ouvrage aura encore plusieurs Volumes qui paroitront successivement. Toutes les Productions de ce favori d'Esculape & d'Apollon sont trop précieuses, pour se borner à une simple indication, telle que celle-ci. Nous rendrons compte plus au long de ces deux Tomes dans un des Journaux suivans.

Le même M. *de Haller* a mis aussi la derniere main à son Recueil de Planches Anatomiques. La derniere Partie paroit à Gottingue sous ce titre:

Iconum Anatomicarum quibus ali-

quæ Corporis Humani partes traduntur, Fasciculus VIII. & ultimus. Gottingæ. 1757, *in-folio*, avec IV Planches.

L'Irritabilité, ce nouveau principe de l'œconomie animale, établi par M. *de Haller* avec tant d'appareil, & néanmoins encore si contesté, lui a aussi fourni la matiere de trois Volumes qu'il va ajoûter au premier qui parut en 1756. Le second & le troisiéme qui paroissent depuis peu sous le titre, *de Irritabilite Tomus II. & III. Lausannæ*, contiennent les faits & les expériences qui ont été communiqués à l'Auteur. Le IVe paroitra dans la suite, & contiendra les Réponses de M. *de Haller* aux difficultés proposées par ses Adversaires.

II.

LETTRE à M. de Haen, *Conseiller Aulique de S. M. I. & premier Professeur de Médecine en l'Université de Vienne, dans laquelle on répond à ses Questions, concernant l'Inoculation. Par M.* Tissot, *Docteur en Médecine. A Lausanne 1759.* in-12. p. 142.

Cette Lettre nous a paru tout-à fait

propre à dissiper les préjugés encore trop répandus qui s'opposent parmi nous aux progrès de l'Inoculation. Un second mérite qu'on ne peut légitimement lui refuser, c'est que la politesse qu'on y voit regner continuellement en égale au moins la force & la solidité. Nous apprenons cependant que M. *de Haen* y a repliqué. Nous attendons cette Réplique ; & si nos Lecteurs ne témoignent pas du dégoût pour une matiere si importante, nous rendrons un compte plus détaillé de l'une & de l'autre de ces Piéces. On trouve au reste la Lettre de M. *Tissot* chez divers Libraires de cette Ville (*Guillin*, *Desaint & Saillant*, *Tillard*). M. *Tissot* s'est déjà distingué dans cette carriere, par son *Inoculation justifiée*, in-12. *Lausanne* : Ouvrage également solide, & qu'on ne sçauroit trop recommander à ceux, qui dégagés des préjugés, ne veulent se déterminer qu'avec connoissance de cause. On le trouve à Paris, chez *Briasson*, rue S. Jacques.

On a encore de M. *Tissot* divers autres Ouvrages que voici.

1. S. A. D. Tissot M. D. *Dissertatio de Febribus Biliosis, seu Historia Epidemiæ*

demiæ Lauzannensis anno 1755, cui accedit Tentamen de morbis ex Manustupratione. Laus. 1758 *in-8°.* p. 264.

» Dissertation sur les Fiévres bilieuses, » *ou* Histoire de l'Epidémie qui régna à » Lausanne en 1755, avec un Essai sur » les Maladies provenant des Poll. spon- » tanées. Par M. Sam. *Tissot*, Docteur en » Médecine. A Lausanne 1758, *in-8°.* p. 246.

Quelques-uns de nos Journaux ont déjà rendu compte de cet Ouvrage. Nous ajoûterons seulement, que l'*Essai sur les Maladies* &c, vient d'être traduit en François, & imprimé à Lausanne sous ce titre:

2. L'*Onanisme*, 1759. *in-12.*

3. La Traduction Françoise de deux *Mémoires de M.* de Haller, *sur le mouvement & l'effet de la saignée, fondés sur des expériences faites sur des Animaux*, extraits des Mémoires de Gottingue. *Laus.* 1756. *in-12.* p. 342.

4. Et celle de *deux Mémoires* du même M. de Haller, *sur la Formation des Os éclaircie par des expériences*, extraits du Recueil de Gottingue. *Ibid.* 1758, *in-8°.* p. 267.

5°. Celle de la *Dissertation sur l'irritabilité*, par M. *de Haller*.

III.

Observationum Anatomicarum variarum, circà uterum, Collectio, cum fig. *Auctore D. Phil.* Boehmero.

» Recueil de diverses Observations » Anatomiques sur la Matrice, avec fi» gures ; par M. *Phil. Boehmer*. Hall, 1757, *in-folio*, 2 Parties, p. 122, Planch. 10.

L'importance de cet Ouvrage est suffisamment annoncée par le titre ; & le nom de M. le Professeur *Boehmer*, qui remplit avec tant de distinction la Chaire Anatomique de l'Université de Halle, doit inspirer la plus grande confiance en ses Observations. Elles auront probablement une suite.

IV.

Elenchus Vegetabilium & Animalium quæ in Austria inferiore reperiuntur. Viennæ Aust. 1757. *in*-4°.

» Catalogue des Plantes & des Animaux » qui se trouvent dans l'Autriche infé» rieure. Vienne, 1757 *in*-4°.

Si l'on parvient quelque jour à con-

noître avec quelque perfection l'immense trésor de la Nature, ce ne sera que lorsqu'on aura une description complette des richesses de chaque Pays. M. *Cramer*, persuadé de cette vérité, a travaillé à l'énumération de celles que le sien posséde dans le Regne Végétal & Animal. Il a suivi l'ordre systématique de M. *Linnæus*.

V.

Somnus Plantarum, &c.

» Dissertation sur le sommeil des Plan» tes, soutenue sous la Présidence » de M. *Linnæus*. A Upsal, 1755, » *in*-4°. p. 22 ».

Les observations des Naturalistes Modernes sur la Structure des Plantes leur ont appris, qu'il y avoit entre les Végétaux & les Animaux des analogies très-remarquables. Dans les uns & les autres des vaisseaux reçoivent & préparent les sucs nourriciers, & les distribuant dans différentes parties, contribuent à l'accroissement de l'individu. La plûpart des Plantes perpétuent leur espéce d'une maniere analogue à

celle des Animaux, & cette Analogie est tout-à-fait remarquable dans celles qui ne jouissent pas des deux sexes, mais dont les unes sont mâles, & les autres femelles. Semblables à certains Animaux, dont la vie ne s'étend pas au-delà d'une année, certaines Plantes, après avoir produit les germes de leur postérité, périssent, tandis que d'autres conservent leur vie pendant long-tems, & donnent chaque année naissance à une progéniture plus ou moins nombreuse. Des maladies enfin, semblables à celles des Animaux, affligent, pour ainsi dire, le Regne Végétal. On en a des exemples dans les Sapins, dont la séve visqueuse leur cause souvent des obstructions qui leur ôtent la vie. Accordez aux Plantes le sentiment, & ce seront des Animaux aussi dignes de ce nom, que plusieurs de ceux qu'on range dans cette classe.

Voici une nouvelle Analogie entre les Plantes & les Animaux découverte par le célèbre Naturaliste du Nord ; c'est le sommeil. Il ne faut pas, à la vérité, entendre, par ce mot, cette suspension des fonctions animales en quoi consiste le sommeil dans les Animaux. Les

Plantes n'étant plus douées ni de sentiment, ni de mouvement spontané, ne sçauroient être sujettes à l'abattement causé par l'exercice de ces fonctions, qui exige cette suspension, pour laisser prendre à l'Animal de nouvelles forces. Par le nom de sommeil, M. *Linnæus* n'entend ici qu'une forme ou apparence toute particuliere que les Plantes prennent durant la nuit, forme tout-à-fait différente de celle qu'elles présentent durant le jour.

Ce fut le hazard qui fixa l'attention de M. *Linnæus* sur ce Phénomène. Il avoit reçu de M. *de Sauvages*, Professeur de Médecine de l'Université de Montpellier, de la semence de la Plante appellée par les Botanistes, *Lotus Ornithopodioides*. (*Lotus ressemblant à l'Ornithopodium*). La Plante étant heureusement sortie, M. *Linnæus* y remarqua deux Fleurs durant la journée. Mais le soir, lorsqu'il voulut les montrer au Jardinier, & l'avertir d'avoir un soin particulier de la Plante, il ne les trouva plus. Même comédie à peu près le lendemain : les Fleurs reparurent le matin, & se cacherent le soir, lorsque nos deux Botanistes voulurent les exa-

miner. Enfin le troisiéme soir, après avoir vû la Plante avec attention, & en avoir écarté les feuilles l'une après l'autre, ils trouverent les Fleurs recouvertes de quelques feuilles dont elles étoient environnées avec la plusgrande exactitude. Frappé du phénomène, M. *Linnæus* en réitéra l'observation plusieurs jours de suite. Il visita aussi le flambeau à la main les autres Plantes du Jardin & de la Serre, & il remarqua que toutes éprouvoient quelque chose de semblable. A l'arrivée de la nuit, il les vit se contracter, replier leurs feuilles, & se mettre, pour ainsi dire, à l'abri du froid & du vent, pour goûter en quelque sorte les douceurs du repos. Le Soleil & le jour reparoissoient-ils, elles se développoient comme pour recevoir leurs douces influences.

On seroit tenté de penser, que cette contraction que les Plantes éprouvent, selon M. *Linnæus*, durant la nuit, n'est que l'effet de la différente impression de l'air, plus ou moins froid ou chaud. Mais cette explication, d'ailleurs assez naturelle, ne se peut concilier avec ce que M. *Linnæus* observa. Selon lui, ce

phénomène arrive non-seulement dans les Jardins, mais dans les Serres mêmes, où la variété de température est nulle ou à peine sensible. Ce sommeil dépendroit-il donc de la lumiere, comme le D. *Hill* prétend l'avoir démontré par ses expériences sur la Sensitive? (1) C'est un fait digne d'être vérifié & constaté par les Naturalistes.

Les différentes espéces d'Animaux, ajoûte M. *Linnæus*, ont différentes manieres de se situer, pour prendre leur repos. Les Quadrupédes se plient pour la plûpart en rond. Les Oiseaux mettent leur tête sous leurs ailes, & plusieurs d'entre eux dorment perchés sur un seul pied. Le *Psittacus Pendulus* dort d'une maniere encore plus singuliere : lorsqu'il veut se livrer au sommeil, il se pend par un de ses pieds à une branche d'arbre, de sorte qu'on le croiroit mort. Les Plantes ont pareillement chacune leur maniere de prendre leur sommeil, mais qui n'est pas, à la vérité, si frappante. Elle ne

(1) Voyez les Nouvelles Littéraires, Article ANGLETERRE.

consiste réellement que dans la façon différente dont chaque Plante plie alors ou rapproche ses feuilles. M. *Linnæus* en fait l'énumération, & donne même sous chacune le Catalogue des Plantes qui aiment, pour ainsi dire, à dormir de telle & telle maniere.

Il nous reste un trait à ajoûter à ce parallèle, entre le sommeil de Plantes & celui des Animaux; & ce n'est pas le moins singulier. Les Animaux avancés en âge dorment peu. Le sommeil semble fuir de leurs paupières, tandis que les jeunes s'y livrent volontiers, & que la nuit est à peine assez longue pour eux. M. *Linnæus* nous dit, qu'il a observé quelque chose de semblable dans le Regne Végétal. Les jeunes Plantes ont le sommeil plus long que les vieilles. Celles-ci dorment à peine, & s'éveillent toujours avant que le jour commence à les éclairer. Ceux de nos Lecteurs, qui, nés avec un cœur tendre & sensible, sont encore à cet âge heureux, où l'imagination vivifie, anime & embellit tous les êtres, verront sans doute avec transport l'observation s'accorder en quelque sorte avec les

fictions les plus ingénieuses & les plus touchantes de la Poësie. Ce sommeil & ce Reveil des Plantes ne nous conduisent-ils pas à déplorer, avec Virgile, le sort de cette Fleur, qui arrachée de sa tige par le soc cruel de la charrue, pâlit, tombe & expire?



SUISSE.

LEBEN Georg Philipp Rugendas und Johanes Kupezki, &c. Vies de *George Philippe* RUGENDAS, *& de Jean* KUPEZKI, écrites en Allemand, par *J. C.* FUESSLI. A ZURIC 1758. *in*-4°. de 48 pages.

M. FUESSLI, déjà célebre par les *Vies des Peintres Suiſſes* qu'il a publiées en 1755, & les années ſuivantes, vient encore de nous donner l'Hiſtoire de deux Peintres Allemands qui ont fait honneur à leur Nation, & qui méritent d'être connus. Le contraſte de ces Artiſtes eſt frappant : le premier cherchoit toujours la fortune, & ne la trouvoit jamais ; le ſecond fuyoit conſtamment ſes faveurs qui ſembloient le pourſuivre.

Rugendas, fils d'un Horloger, naquit à Augſbourg en 1666. On voulut d'abord en faire un Graveur ; mais une fiſtule qu'il avoit à la main droite l'en empêcha : il ſe fixa à la Peinture, & il

eut pour Maître, *Iſaac Fiſches*. Il s'appliqua d'abord à repréſenter des Sujets guerriers ; il aimoit & il étudioit *Bourguignon*, *Lemke* & *Tempeſta*. Trop aſſidu à ſon ouvrage, il perdit entierement l'uſage de ſa main droite, & travailla bientôt avec la même facilité de la gauche. Il paſſa ſucceſſivement quelques années à Vienne, à Veniſe & à Rome. En 1698, étant de retour dans ſon Pays depuis trois ans, & fort mal dans ſes affaires, il ſe mit à graver en maniere noire quelques Batailles, qui lui valurent beaucoup, & rétablirent un peu ſes finances, juſques à ce qu'en 1703 au Siége d'Auſbourg, ſa maiſon fut conſumée par le feu, & ſes Tableaux pour la plûpart endommagés. *Rugendas*, devenu alors grand Peintre de Batailles, profita de cette occaſion, & ſe livra tout entier à ce genre, où les Artiſtes lui accordent des connoiſſances ſupérieures. Après une vie très-miſérable, il mourut en 1742. Ses Tableaux font de prompts & d'heureux effets, & continuent toujours de plaire. Ses Chevaux ſont de la plus grande beauté ; il en poſſédoit l'Anatomie ; ſes autres Figu-

res ſont très-bien, mais pas aſſez variées ; ſon coloris eſt vigoureux, mais il tire un peu ſur le gris. Il étoit bon Compoſiteur, & mettoit beaucoup d'harmonie dans tous ſes Ouvrages. Quel feu pétille dans ſes Batailles ! Que de paſſion & de déſeſpoir dans le Soldat ! Quelle dureté dans le Vainqueur ! Que la douleur eſt naturelle, vive & ſenſible dans le Mourant ! Quelle rage dans ſes Chevaux effrénés ! Ceux qui pourroient croire cet éloge outré, changeront d'avis en voyant les Tableaux que *Rugendas* a peints pour le Duc *de Wolffembutel*, qui l'aimoit & qui l'honoroit de ſes viſites, mais qui ne fit rien de plus pour lui. Il peignit en 1705 de très-beaux Tableaux pour M. le Colonel *de Sinner*, de Berne, & ſes héritiers, Amateurs & Connoiſſeurs des Arts, en font grand cas. En 1706, il envoya de ſes ouvrages au Duc de *Wirtemberg*, & en 1708 & 1710, il en adreſſa quelques-uns à l'Electeur de Mayence. La Reddition du Château de Strahlſund, qu'il a peinte pour le Roi de Dannemarck, eſt miſe au nombre de ſes chefs-d'œuvres. On a de lui un grand nombre d'Eſtampes en maniere noire.

Jean Kupezki, né en 1667 à *Poeſſing* dans la Haute Hongrie, où ſes parens s'étoient retirés de Bohême pour cauſe de Religion, étoit deſtiné à la profeſſion de Tiſſerand ; ce qui le mortifia tant, qu'à l'âge de quinze ans il quitta la maiſon paternelle, & s'en alla mendiant chercher fortune. Il vint d'abord au Château du Comte *Czobor*, où il trouva un Peintre nommé *Claus* qui en reſtauroit les Peintures. *Kupezki* ſe ſentit tout-à-coup un inſtinct puiſſant, qui le portoit à imiter ce qu'il voyoit faire à *Claus*. Il ſe mit à deſſiner avec du charbon ſur la muraille des choſes qui étonnerent le Comte & le Peintre même. On jugea à propos de cultiver de ſi heureux talens, & *Kupezki* devint éleve de *Claus*. Ce Peintre le mena à Vienne, & le garda trois ans pour 300 écus d'Allemagne, que le Comte paya pour le jeune Hongrois. Au bout de ce tems, il alla à Veniſe avec peu d'argent dans ſa bourſe, & ignorant parfaitement l'Italien, mais ayant l'avantage d'être chargé de bonnes recommendations, & ce qui valloit bien mieux, muni de quelques belles copies, qu'il avoit faites d'après *Carlo*

Loth. De-là il passa à Rome, & n'y trouvant pas d'ouvrage, il fut assez mal à son aise, jusques à ce qu'il rencontra dans une Hôtellerie M. *Fuessli* de Zuric : L'Artiste Suisse voyant *Kupezki* fort abattu, lui demanda la raison de son chagrin. Le jeune Artiste lui exposa sa situation, & on le fit entrer chez un Peintre, où il fut très-bien accueilli, parce qu'il travailloit d'une vîtesse prodigieuse jusqu'à faire par jour huit ou neuf têtes, qui se vendoient bien. Mais bientôt il se sépara de son Maître, & il s'appliqua pendant quelque tems à étudier Raphael & l'Antique, quoiqu'il se sentît plus de goût pour l'Ecole Vénitienne, dont le coloris est si séducteur. Il passa ensuite à Bologne, pour voir les chefs-d'œuvres du *Guide*, & successivement à Florence, à Mantoue & à Venise, pour y admirer ceux du *Corrége* & du *Titien*. C'est dans les Tableaux du dernier, qu'il puisa ce beau coloris, qu'on admire dans ses ouvrages.

Après un séjour de vingt ans en Italie, il ne put se refuser aux instances du Prince de Lichtenstein, qui le fit revenir à Vienne. Son pere, &

Claus, son second pere, étoient morts. Le dernier avoit laissé une jeune fille qui étoit plongée dans la misère. L'estime que *Kupezki* avoit conservée pour la mémoire de son Maître, & plus encore les beaux yeux de sa fille excitérent sa reconnoissance ; il l'épousa, quoiqu'elle fût d'une Religion différente de la sienne. La jeune Epouse de *Kupezki* étoit trop aimable, pour ne pas faire envier sa possession. On sçut profiter des occasions que présentoient continuellement les travaux de son mari toujours occupé à peindre tantôt l'Empereur, tantôt l'Impératrice, ou les Archiduchesses, & qui s'absenta même pour aller faire à *Carlsbaad* le Portrait du Czar, Pierre le Grand, dont il étoit fort estimé. *Kupezki* se douta toujours des Galanteries de sa femme, & trouva enfin des Lettres Allemandes qui lui étoient adressées. Comme il ne sçavoit pas bien cette Langue, il eut la sottise de se les faire expliquer par un ami, & il forma le dessein de faire enfermer sa femme pour le reste de sa vie ; mais elle sçut s'en tirer adroitement. Un jour, les yeux baignés de larmes, & tenant les Livres

de Luther, elle lui déclara qu'elle voyoit enfin clairement les erreurs de sa Religion, & qu'elle vouloit embrasser la sienne. *Kupezki* en fut la duppe, ou fit semblant de l'être, & se réconcilia avec elle. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, malgré les calomnies qu'il a essuyées de ce côté-là, il avoit fort à cœur la Religion de ses Peres, C'est pour cela qu'il quitta Vienne, pour aller s'établir à Nurenberg ; c'est aussi par cette raison qu'il a legué aux pauvres & aux Eglises Luthériennes presque tout son bien. Le Roi d'Angleterre, la Reine de Dannemarck, plusieurs Princes & Seigneurs Allemands voulurent l'engager à quitter Nurenberg, pour venir résider à leur Cour ; mais il refusa constamment tous les partis qui lui furent proposés, parce qu'il aimoit à l'excès l'indépendance & la liberté.

Après avoir été long-tems heureux, il eut une disgrace des plus rudes en 1733, en perdant un fils unique, qui à l'âge de 17 ans sçavoit parfaitement le Grec & le Latin, étoit grand Musicien, & habile Dessinateur. Sa femme, qui avoit changé de Religion & non pas de vie, se ressentit

aussi de cette perte ; car il fallut congédier le Précepteur, qui demeuroit à la maison, & qui passoit pour être son amant. *Kupezki* fut inconsolable de la mort de son fils, & il ne vouloit point le laisser enterrer. M. *Fuessli*, qui ne l'abandonnoit point, le déroba par adresse & le fit conduire au Tombeau. *Kupezki* mourut en 1740, d'une goutte remontée. Ce grand Peintre s'étoit attaché à imiter *Vandick*, & s'il en avoit eu l'éducation, il l'auroit peut-être surpassé. *Vandick* étoit de bonne maison & éleve de *Rubens* ; *Kupezki*, fils d'un pauvre homme, avoit travaillé sous un Peintre assez médiocre. Cependant ses têtes réunissent la force de *Rubens*, la délicatesse de *Vandick*, & le grand effet du pinceau de *Rembrant*. Ses mains sont de véritables *Vandick*, mais elles sont un peu trop décharnées, par la trop grande exactitude avec laquelle il copioit la nature. Ses draperies ne sont pas belles. Comme il imitoit les Anciens, en homme de génie, il s'occupoit uniquement des têtes & des mains, & négligeoit les accessoires. Toute l'Allemagne est remplie

de ses ouvrages. On voit deux de ses chefs-d'œuvres chez M. le Comte d'*Erlac*, Andvoyer de la République de Berne.

I T A L I E.

MELEAGRI Gadareni in Ver Idyllion, &c.

» IDYLLE sur le Printems. Poëme de » Méléagre de Gadara (*Ville de* » *Syrie*), publiée par M. *Zenobetti*, » en Grec & en Latin. A Rome, » 1759, *in*-4°. 32 pages ».

CE petit Poëme qui est charmant, voit le jour pour la premiere fois. M. *Zenobetti* l'a déterré dans un manuscrit du Vatican fort ancien, qui contient la belle collection d'Epigrammes, connue des Sçavans sous le nom de *la Couronne de Méléagre*. On sçait qu'il y a cinq différens Recueils d'Épigrammes Grecques ou d'*Anthologies* : celle de *Méléagre*, *le Syrien*, Auteur de l'Idylle en question, est la plus ancienne. Ce Poëte avoit ramassé les meilleures piéces de ce genre, qui existoient de son tems, & il y avoit ajouté du sien. La seconde Anthologie est celle

de *Philippe de Thessalonique*. *Agathias* en a composé une troisiéme. *Constantin*, surnommé *Céphalas*, en a fait une quatriéme, que M. *Reiske*, Sçavant d'Allemagne, a publiée en 1754. La cinquiéme, est celle de *Planudes*, dont la plus grande partie est imprimée. Une des principales raisons, qui ont empêché les Sçavans du dernier siécle de mettre au jour les Epigrammes de *Méléagre*, c'est que la décence n'y est pas toujours observée.

L'Idylle que nous annonçons ne péche point de ce côté-là ; elle est au contraire fort modeste & délicatement tournée. L'Editeur assure qu'il y en a dans son Manuscrit plusieurs autres du même caractère, qui n'ont point été publiées, & il promet de nous en faire part.

M. *Zenobetti* a joint au Texte Grec du Poëme une Traduction Latine fort correcte, des Notes très-étendues, enfin des Vignettes & des Culs-de-Lampes, qui représentent des Monumens, qui n'avoient pas encore été publiés. Papier, impression, tout en est beau.

Méléagre, dans le Tableau qu'il fait

du Printems, dit qu'il n'a pû s'empêcher de mêler son chant au doux gazouillement des Oiseaux, & aux sons agréables des Flûtes, dont les Bergers font retentir les Montagnes de toutes parts. Il décrit avec une noble simplicité les fleurs qui ornent cette belle saison, les travaux des Abeilles, les danses des Faunes & des Bacchantes, les plaisirs innocens des Troupeaux, &c. Mad. *Deshoullieres* présente à peu près les mêmes images dans ces Vers qui sont si simples & si aisés :

Le plus beau des mois
Remplit notre attente.
La Terre est riante,
Le Rossignol chante.
Déja les Moutons
Paissent les herbettes,
Et font mille bonds
Au son des Musettes (1).

(1) La Piéce de *Méléagre* n'est rien moins qu'une Découverte. Elle se trouve dans tous les Corps d'Anthologie un peu complets.

TABLE DES MATIÈRES.

SUEDE.

ITALIE.

SUISSE.

RUSSIE.

NOTICES

de quelques Ouvrages nouveaux.

Fautes à corriger.

Page 4. ligne .. *De quelques autres*; lisez, *de quelques hommes.*

P. 5. l. 16. *Les besoins, de la raison*; ôtez la virgule.

Ligne 17. *& dela*; lisez, *& la.*

P. 8. l. 4. *Shaftersbury*; lisez, *Shaftesbury.*

Ligne 13. *Berkley*; lisez, *Berkeley.*

P. 9. l. derniere, ôtez la virgule après *création.*

P. 12. l. 14. *Constitutions*; lisez, au singulier, *Constitution.*

Lig. 20. *Que ç'ait été un François qui a* &c; lisez, *que ce soit un François qui a*; & 3 lignes plus bas: *Que ç'ait été un autre François qui a donné*; lisez, *Que ce soit un autre François qui a donné.*

P. 20. l. dern. *Un Etranger qui écrivit*; lisez, *qu'un Etranger écrivit.*

P. 16 l. 21. *Vasei*; lisez *Vinci.*

P. 17. l. 22. *L'ensemble*; lisez, *l'effet.*

P. 18 l. 22. *Ni aucun*; lisez, *ni un seul.*

P. 20. l. 13 *Pour des gens*; lisez, *pour des Esprits.*

P. 24. l. 15. *Unité*; ajoûtez *d'action.*

P. 28. l. 26. *Auteurs Anglois*; lisez, *Acteurs.* Et lig. dern. *les bons Auteurs*; lisez, *les bons Acteurs.*

P. 30. l. 24. *Qu'a la beauté*; lisez, *qu'a la bonté.*

Ligne dern. *Decidées vraies*; lisez, *des idées vraies.*

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du présent mois. A Paris, ce 15 Février 1760.

DEPASSE.

JOURNAL ETRANGER.

MARS 1760.

Dédié à Monseigneur LE DAUPHIN.

Par M. l'Abbé ARNAUD.

Quæ robora cuique,
Quis color, & quæ sit rebus natura creandis.
Virgil. Georg. II.



A PARIS,
Chez MICHEL LAMBERT, Imprimeur-Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise, au Parnasse.

Avec Approbation & Privilége du Roi.
M. DCC. LX.



JOURNAL ETRANGER.

ANGLETERRE.

I.

THE Vegetable system, or series of experiments and Observations tending to explain the internal Structure and the live of Plants; their growth and Propagation; the number, proportion and disposition of their constituents parts; With the true course of their juices, the formation of the embryo, the construction of its seed, and the increase from that state to perfection. Including a new Anatomy of Plants. The Whole from Nature only. By John Hill, *M. D. London, Baldwin.* 1759. in-folio.

» SYSTÈME Végétal, ou suite d'Expériences & d'Observations, dont l'objet est d'expliquer la Structure intérieure, & la vie des Plantes, leur accroissement & leur propagation; le nombre, la proportion & la disposition de leurs parties constituentes, avec le vrai cours de leurs sucs; l'organisation de l'embryon, la formation de la semence, & son développement. On y a joint une nouvelle Anatomie des Plantes; le tout tiré de la Nature seule. Par M. *Hill*, Docteur en Médecine. »

LA Botanique est peut-être de toutes les branches de la Physique celle qui a été le plus généralement, le plus constamment cultivée, & celle qui a fait le plus de progrès depuis le commencement de ce siécle. Dans la Philosophie systématique & rationnelle, les différentes hypothèses se troublent & se détruisent mutuellement, & obscurcissent de plus en plus la vérité; dans la Philosophie d'observation, la vérité s'établit sur les faits qui s'accumulent sans cesse, & la Scien-

ce se forme des travaux réunis de chaque Observateur: mais l'observation marche lentement, & c'est au génie à la rendre féconde; c'est lui qui enchaine les phénomènes, qui combine les rapports, qui généralise les principes: mais avons-nous assez de faits pour fonder une Théorie générale sur le Systême de la Végétation, c'est-à-dire, sur la génération, le développement, la nutrition, la réproduction des Végétaux? Tel est le plan que M. *Hill* a entrepris d'exécuter. C'est aux Sçavans à décider jusqu'à quel point il a rempli son objet. Le succès du grand Ouvrage que nous annonçons, l'importance de la matière, & la réputation de l'Auteur, nous engagent à donner un Extrait un peu détaillé de ce *Systême Végétal*, qui annonce de nouvelles lumières sur une Science si précieuse à l'homme par les secours qu'elle fournit à la Médecine & aux Arts.

Le Volume que Monsieur *Hill* vient de publier, & qui n'embrasse pas tout son plan, est divisé en deux Livres. Le premier, qui est fort court, présente une Histoire abrégée de la Botanique. *Théophraste*, dit-il, est celui qui

le premier examina l'origine & l'organisation des Végétaux, leur principe de vie & leur accroissement, & qui tira du cahos la Physique des Plantes. Il mit dans ses recherches l'attention la plus sévère, & les poussa jusqu'à la fin de sa vie qui a été très-longue. En rendant compte de ses travaux, il déploya cette éloquence noble & simple qui lui a fait donner par *Aristote* le nom d'Orateur Divin. Il ne tira pas de l'Egypte les Rudimens de cette Science; *Aristote*, dont il étoit le Disciple, n'avoit pas touché à la branche de l'Histoire Naturelle; de sorte que *Théophraste* étoit vraiment Créateur; le Livre de la Nature étoit ouvert pour lui, & il l'avoit lû avec soin. L'entreprise de *Théophraste* est plutôt Philosophique qu'Historique: il ne se propose pas de donner une Liste des Plantes, ni de décrire leurs différences: aussi est-il vraisemblable qu'il en connoissoit un bien plus grand nombre que les cinq cens dont il fait mention. Son objet est de traiter des Loix de la Végétation généralement inconnues alors. Après avoir distingué dans les Végétaux, la *Racine*, le *Tronc* & les *Rameaux*, il

divise les parties essentielles en *Ecorce*, *Bois* & *Moëlle*. Il sçavoit bien que l'écorce est double; mais il n'en faisoit qu'une seule substance, parce que l'une tire son origine de l'autre; le bois qui est double aussi, est dans le même cas.

Il traite ensuite de la *Substance charnue*, des *fibres*, des *veines* & de la *liqueur* qu'elles contiennent: s'il ne parle pas des membranes, ce n'est pas qu'il ne les ait connues; il est impossible qu'il ait pû parvenir à la connoissance des autres parties, sans avoir découvert celles-ci. Mais le même amour pour la simplicité l'a engagé à réduire ces dernières à leurs principes. Les Plantes, selon lui, demandent deux choses pour leur accroissement, la chaleur & l'humidité; c'est d'après ce principe qu'il développe la Physique des Plantes. Il a adopté, pour la commodité de la méthode, la division des espéces en quelques classes naturelles, comme en Arbres, Arbrisseaux, Arbustes & Herbes. Il traite ensuite de leurs propriétés, de leurs différences naturelles, & des effets de la culture; & dans ce point, il est clair, précis & lumineux. Il connoissoit très-bien la propagation des

Arbres par les semences, les rejettons, & les boutures. Il parle de l'Agriculture avec beaucoup de sens & de vérité; & parmi les divers exemples qu'il donne des effets de la culture, il fait mention de la manière de rendre douces les amandes amères. Il entre dans un grand détail sur le Palmier dont il connoissoit bien les différens sexes. On trouve dans ses Ecrits une opinion singulière, & qui mérite attention; c'est que des Arbres peuvent être produits par la poussière de la fleur: cette idée est extraordinaire, mais elle n'est pas absurde. Il est certain que ce qui devient dans la suite une nouvelle Plante, est logé dans cette poussière. Il n'est pas impossible, que dans des climats favorables, & dans quelques espéces particulières, la poussière puisse être capable d'accroissement: peut-être que ce que nous appellons Semence dans la Fougère, n'est qu'un amas de globules de poussière; car on n'y voit pas de fleurs mâles. On sçait que les prétendues semences des Truffes sont de cette nature: c'est une opinion qu'il ne faut pas embrasser légèrement, mais aussi il ne faut pas la rejetter, sans avoir fait des expériences multipliées qui la dé-

montrent fausse. L'Auteur s'est rarement trompé dans ses conjectures; s'il existoit dans la Nature un pareil pouvoir, nous pourrions multiplier chez nous des Arbres qui y fleurissent, mais dont nous ne pouvons pas avoir des semences. Après avoir fait consister la vie des Plantes dans la liqueur contenue dans les veines, & mise en mouvement par la chaleur & l'humidité, il entre dans un détail très-satisfaisant sur les maladies des Herbes & des Arbres. Il regarde l'huile comme le poison des Végétaux, & en donne pour preuve un exemple curieux des Racines, qui étant coupées & frottées d'huile, ne poussent plus.

Enfin il donne les vrais principes du jardinage, & conclut son Ouvrage par une Histoire raisonnée des Plantes usuelles. L'entreprise de *Théophraste* est aussi étendue qu'elle est bien exécutée. Il a créé la Philosophie de la nature végétale qui doit servir de base à toute connoissance des Plantes. Dans un Ouvrage aussi considérable, il n'est pas possible qu'il ne s'y soit glissé des erreurs, mais beaucoup moins cependant que n'ont cru ses Commentateurs, *Ga-*

za, *Scaliger* & *Bodœus*; le premier entendoit parfaitement la Langue Grecque, ainsi que le second; mais ils n'entendoient rien à la Botanique : & pour *Bodœus* qui la sçavoit, il n'a commenté qu'une petite partie de *Théophraste*. Ils ont tous imputé à cet Auteur des fautes grossières qu'il n'étoit pas capable de faire. Ils ont prétendu, par exemple, qu'il regardoit la mousse des Arbres comme une partie, & un produit naturel de l'Arbre sur lequel elle croît. *Théophraste*, en parlant des parties des Plantes qui ne sont pas permanentes, ou qui périssent dans le cours de l'année, appelle en Grec Βρύον ces petits filets qui entourent les Boutons à fleurs, par allusion à une Plante marine qui portoit alors le même nom, & que nous connoissons aujourd'hui sous le nom de *Lactuca Marina*. Long-tems après, on donna à la mousse des Arbres le même nom de Βρύον ou *Bryum*, & comme on trouva ce terme dans *Théophraste*, on jugea qu'il avoit confondu avec l'Arbre une Plante qui en étoit tout à fait distinguée.

Dioscoride, que plusieurs raisons peuvent faire croire un peu antérieur

à *Pline* le Naturaliste, est le seul Botaniste de réputation qui nous soit resté de tous ceux qui ont écrit dans l'espace de quatre cens ans après *Théophraste*; quoiqu'il soit nommé généralement parmi les Créateurs de la Botanique, il n'a fait faire aucun progrès à cette Science. S'il se trouve dans ses Ouvrages près de cent Plantes de plus que dans le Catalogue de *Théophraste*, il y a apparence que la plûpart avoient été découvertes par ses Prédécesseurs; pour lui, il n'a rien dit sur la Philosophie des Plantes, qui ne fût connu de *Théophraste* : il n'a considéré le Regne Végétal qu'autant qu'il peut servir aux usages de la Médecine; & sous ce point de vûe, c'est un Auteur d'un grand mérite : comme Botaniste, il en a peu; ses descriptions sont détaillées, mais elles sont obscures, & quelquefois même elles se contredisent.

Les Ecrits de *Mitridate* qui furent connus à Rome par sa défaite, donnerent aux Italiens quelque goût pour la Botanique; les plus célèbres Auteurs d'entre eux sont, *Caton*, *Valgius* & *Varron*. Mais leurs recherches n'ont abouti qu'à nous donner des observa-

tions sur les vertus & les usages œconomiques de quelques Plantes. Enfin est venu *Pline*, dont l'Ouvrage est très-curieux, parce qu'il contient en abrégé les observations & les expériences de tous ceux qui ont écrit avant lui, & dont la plus grande partie n'est pas venue jusqu'à nous. Car, pour lui-même, il est plutôt Historien que Botaniste; ses compilations sont très-confuses, & entremêlées de mille faussetés. Elles sont d'un grand secours pour un homme qui possède déjà cette Science : mais tout autre y puiseroit autant d'erreurs que de vérités. *Gallien* ne contribua guères à l'avancement de la Botanique, quoiqu'il l'ait toujours cultivée avec soin. *Oribaze* l'avoit étudiée avec moins de succès encore que *Gallien*, dont il étoit le Disciple. *Trallien* avoit un génie propre à accélérer les progrès de cette Science; c'est dommage que sa profession de Médecin l'ait empêché de s'y livrer entierement : cette partie de l'Histoire Naturelle fut bien tôt absolument négligée & abandonnée dans l'Empire Romain. Elle passa alors chez les Arabes : les Caliphes Almansor & Almamon firent traduire dans leur Langue les

bons Ouvrages des Ecrivains Grecs, & cultiverent eux-mêmes toutes les Branches des connoissances humaines. Parmi les Botanistes Arabes, *Sérapion*, le premier en date, & peut-être en génie, rédigea toutes les connoissances relatives à la Médecine qu'il avoit pû acquérir par la lecture, & il enrichit cet Ouvrage de beaucoup d'observations & d'expériences qui lui appartenoient.

Rasés & *Avicenne* contribuerent aussi à perfectionner la Botanique. *Masue*, qui avec le titre de Souverain, ne dédaigna pas de cultiver les Sciences, & d'administrer lui-même les secours de la Médecine à ses Sujets, enrichit, aussi-bien qu'*Averroës*, qui étoit son contemporain, la Science des Plantes du fruit de ses recherches. Enfin *Eben-Bitar*, le dernier des Auteurs Arabes, a beaucoup ajoûté aux Connoissances Botaniques. Il avoit voyagé, ainsi que *Gallien*, pour observer les produits des différens climats. Il donne un détail de ses remarques, & il ne parle que de ce qu'il a vû; & par-là, ses Ouvrages ont un mérite bien supérieur à ceux des Arabes qui l'avoient précédé. Depuis *Eben-Bitar*, qui vivoit au commen-

cement du treiziéme siécle, la Botanique fut entierement négligée jusqu'au commencement du 15e siécle. Alors *Gaza* traduisit *Aristote* & *Théophraste*, & répandit parmi ses contemporains le goût des Sciences. Une foule de Commentateurs suivirent de près le Traducteur, & dans cette aurore de la Littérature, c'étoit de pareils Auteurs dont on avoit besoin. *Hermolaüs Barbarus* expliqua d'une manière très-satisfaisante cette partie des Ouvrages de *Dioscoride* qui regarde la Botanique. Au commencement du treiziéme siécle, parut *Ruellius*, le premier depuis les Arabes qui contribua réellement à avancer la connoissance des Plantes. Il montra à ses contemporains, dans *Théophraste* & dans *Dioscoride*, les noms qui répondoient aux Plantes connues de son tems. Après *Ruellius*, vinrent les deux *Cordus*, pere & fils; le pere donna la connoissance de quelques Plantes, & le fils, outre son Commentaire sur *Dioscoride*, publia une *Histoire des Plantes* avec des Figures. Il étoit fort exact dans ses observations, & ses descriptions ne sont imparfaites que par la disette de termes, pour distinguer

les différentes parties des Plantes; imperfection qui doit moins lui être attribuée, qu'à l'Etat où se trouvoit cette Science de son tems. Ensuite parut *Rondelet* qui étoit un Naturaliste très-exact & très-intelligent. Les Plantes dont parle *Pline*, n'ont été bien connues que par ses Commentaires. *Mathiole*, quelque célèbre qu'il soit par ses Commentaires sur *Dioscoride*, n'avoit que des connoissances très-peu étendues sur la Botanique; mais il sçut profiter des travaux & des recherches sçavantes & curieuses des anciens Commentateurs de *Dioscoride*.

Dès que l'Amérique fut découverte, on en transporta en Europe un grand nombre de Plantes: c'est à peu près dans ce tems-là que parut *Dalechamp* qui étudia avec soin les Végétaux de la France: ses travaux, joints à ceux de *Molinœus*, produisirent ce grand Ouvrage, *Historia Lugdunensis*; Ouvrage estimable, quoique plein d'erreurs. La fin du seiziéme siécle vit paroitre *Cæsalpin* qui s'ouvrit une route nouvelle dans l'étude des Plantes.

Le terme de Botanique a toujours marqué en général la connoissance des Vé-

gétaux sous quelque point de vûe qu'on la considère; mais en traçant l'origine & le progrès de cette étude, l'on verra qu'à différentes époques, on l'a envisagée sous différens aspects, qu'on peut réduire à ces trois principaux, la Botanique Philosophique, Historique & Systématique. La premiere, qui est sans contredit la plus noble, est celle qui a été le moins cultivée; elle commença & elle finit, pour ainsi dire, à *Théophraste*, qui ne considéra les Végétaux qu'en tant que Végétaux, & indépendamment des usages auxquels on les peut faire servir. Ses Successeurs, pendant long-tems, ont eu pour objet la Botanique Historique; c'est-à-dire, les noms, le nombre, les vertus & les usages œconomiques des Plantes: enfin *Cæsalpin* introduisit la Botanique Systématique. Avant lui, les Végétaux n'étoient arrangés par les meilleurs Botanistes, que suivant la division ancienne & indéterminée, en Arbres, Arbustes & Herbes; ou bien selon leurs vertus, ou selon l'ordre alphabétique, ou quelque autre méthode aussi vague & aussi arbitraire.

Le nombre des Plantes se multipliant

tous les jours, demandoit nécessairement une méthode plus constante, & mieux fondée. *Cæsalpin* a ouvert cette carrière, où tant d'autres l'ont suivi depuis avec succès; il a cherché le premier dans les différentes parties des Plantes des caractères généraux qui servissent à ranger chaque individu sous des classes particulières, & à distinguer chaque classe de toutes les autres. Le mérite de la découverte consistoit dans une distinction raisonnée des Plantes, par quelque partie essentielle aux Végétaux, n'importe quelque soit cette partie. *Cæsalpin* qui avoit fait une étude particulière de la Semence des Plantes, choisit celle-là; & c'est sur cette base qu'a été fondé le premier arrangement méthodique des Plantes: les Botanistes, qui suivirent immédiatement *Cæsalpin*, ne firent aucune attention à cette découverte importante. Enfin, après cent ans, *Morison* renouvella en Angleterre ce Systême qui fut alors universellement adopté. Il ne s'agissoit plus de sçavoir s'il falloit faire un arrangement naturel des Végétaux; mais si *Cæsalpin* avoit bien fait de choisir les semences pour cet effet. *Morison* sur

suivi par *Ray* qui contribua beaucoup aux progrès de la Botanique. *Knautius* & *Herman* travaillerent aussi sur le même plan. Ces quatre Auteurs suivirent & perfectionnerent la premiere idée de *Cœsalpin*, qui regardoit les semences & les fruits comme les parties sur lesquelles il convenoit le mieux d'établir un Systême. *Riviere* imagina le premier de choisir les fleurs pour les caractères distinctifs des Plantes; & *Tournefort* suivit cette idée avec une attention, une sagacité & un succès qui font honneur au Souverain, sous la protection duquel il a travaillé. *Boerhave*, qui a si bien mérité de la Botanique, aussi-bien que des autres Sciences relatives à la Médecine, a suivi & perfectionné la méthode particulière de *Cœsalpin*. *Magnol* se distingua par un Systême nouveau, fondé sur la différente construction des Calices; mais celui de *Riviere* & de *Tournefort* fut généralement suivi jusqu'à l'année 1735, que M. *Linnæus*, dont le mérite, selon l'Auteur Anglois, est supérieur à tout éloge, ayant proposé ses pensées nouvelles en Angleterre, sans aucun succès, publia en Hollande cet arrangement

des Plantes qui caractérise les classes par les pistiles & les étamines, & les genres par les autres parties de la Fleur : si l'on peut juger de la durée de ce Systême par l'utilité & la commodité dont il est, il vivra jusqu'à ce qu'on ait découvert la méthode même de la Nature, ou plus vraisemblablement jusqu'à l'extinction générale des Sciences. En plaçant ici cet éloge du sçavant *Linnæus*, nous sçavons bien qu'il ne sera pas adopté par tous les Naturalistes François; mais nous croyons devoir nous conformer au jugement de toute l'Europe, plutôt qu'aux opinions particulières de quelques Sçavans.

M. *Hill* ayant marqué le progrès de la Botanique dans les différens âges, & l'origine des Systêmes, il lui reste à faire l'examen de chacun en particulier, à montrer leur mérite & leurs défauts, & à faire voir combien ils peuvent servir à l'établissement d'une méthode naturelle. Pour s'avancer régulierement vers ce grand objet, on doit considérer ce que sont réellement les Végétaux, quel rang ils tiennent dans l'arrangement général des corps, & quels sont les caractères distinctifs qui leur font

tenir ce rang; de quelle substance ils sont composés, & quelle est leur structure interne; quel est le dégré de vie dont ils jouissent; enfin quelles sont & d'où sont provenues ces parties extérieures, sur lesquelles les méthodes artificielles ont été établies, & sur lesquelles une méthode naturelle pourra l'être. Avec cette connoissance du Sujet en général, & de ses subdivisions particulières, on pourra être en état de juger ce qu'il y a de naturel dans chaque Systême, & ce qui est imaginaire; quel est le vrai progrès que chaque Auteur a fait, & jusqu'à quel point ses découvertes & ses idées peuvent parvenir au but que l'on desire. Tel est le point de vûe sous lequel l'Auteur considére la Botanique; l'organisation & la vie des Végétaux doit être le premier objet de ses recherches, & c'est le seul dont il se soit occupé dans ce Livre, qu'on peut regarder comme le premier Volume d'un Traité complet de Botanique.

La Nature est partagée en trois Regnes, l'*Animal*, le *Végétal* & le *Minéral*. Ces trois classes sont très-distinctes entre elles. Les corps de la première classe

croissent, sentent & vivent; ils ont des vaisseaux & des nerfs; ceux de la seconde croissent & vivent, mais ils ne sentent point; ils ont des vaisseaux, mais point de nerfs; ceux de la troisiéme croissent seulement, & n'ont ni vaisseaux ni nerfs. Jusqu'ici les Naturalistes ont été embarrassés pour trouver des marques distinctives de chaque classe; les meilleurs Auteurs se sont réduits à appeller *Minéraux* les corps qui n'avoient point de forme régulière & constante; *Végétaux* ceux, qui ayant une organisation particulière & constante, étoient cependant fixés à un même lieu; *Animaux* les corps, qui ayant une forme régulière, n'étoient pas fixés à un même lieu. Il y a cependant des Minéraux qui ont une forme régulière, des Végétaux qui ne sont pas fixés au même lieu, & des Animaux qui le sont. M. *Hill* est le premier qui ait caractérisé les trois Regnes, par l'absence ou la présence des vaisseaux & des nerfs. Cet arrangement n'est sujet à aucune exception : il n'est point de Minéral qui ait des vaisseaux pour contenir les sucs nutritifs; aucun Végétal qui

n'ait de ces vaisseaux ou qui ait des nerfs, & aucun Animal qui n'ait des vaisseaux & des nerfs; la matiere des trois Regnes se réduit par la fermentation à une substance seule & unique qui est toujours la même, de quelque corps qu'elle soit tirée : ce qui prouveroit que la structure interne des corps en fait la seule différence, & rend les uns des remédes spécifiques, & les autres des poisons.

La même conformation extérieure se trouvant dans un grand nombre de Plantes, fait qu'elles se peuvent partager en différentes classes ou familles naturelles, comme en *Ombeliféres*, en *Graminées*, en *Siliqueuses :* les individus de chaque famille ont les mêmes vertus ; les Graminées nourrissent, les Ombeliféres échauffent, & les Siliqueuses sont aperitives. Cette conformation extérieure, semblable dans un grand nombre de Plantes, vient de ce que leur structure interne est la même ; & nous croyons que toutes celles qui ont la même construction intérieure se ressemblent aussi au-dehors, & ont les mêmes vertus ; d'où l'on peut raisonnablement conclure que les vertus des

Plantes, ainsi que leur forme, dépendent de leur arrangement interne ou vasculaire. La première vûe d'une Plante présente l'idée d'un nombre infini de parties différentes en conformation extérieure, & en structure interne. La Racine, la Tige, le Calice, les Pétales, les Filamens, la Capsule de la semence, différent en couleur, en forme & en fonctions : cette variété a empêché plusieurs Observateurs de chercher les Loix de la Végétation ; mais avec de l'application & de la persévérance, on parviendra bien-tôt à simplifier une matière qui paroit d'abord si compliquée. Une macération faite avec soin dans l'eau de pluie séparera les parties réellement distinctes, & ne séparera qu'elles. En macerant la substance parenchymateuse d'un Végétal, on obtient les parties vasculaires, entières & séparées les unes des autres, Elles consistent : 1°. En *Ecorce extérieure* ou *épiderme* ; 2°. En *Ecorce intérieure* ou *couche corticale ;* 3°. En *Aubier ;* 4°. En *Substance charnue ;* 5°. En *Moëlle.* Il y a encore entre l'Aubier & la chair ou substance charnue, 6°. un *Rezeau vasculaire*, & dans la

chair des Plantes se trouvent, 7°. des *Grappes* ou *amas coniques de vaisseaux* (Conic Clusters).

Quelque endroit d'une Plante qu'on examine, la racine, le tronc ou la tige, on trouvera toujours ces sept parties, & l'on ne trouvera qu'elles. Si on les trace séparément, on verra que les portions externes, comme les feuilles, les fleurs, &c, n'en sont que des productions naturelles. Toute cette complication, cette variété infinie disparoit à l'instant; la racine, le tronc qui en sort, la tige ascendante, ne sont qu'une seule substance formée des sept parties, dont on vient de parler, & qui sont continuées de l'une à l'autre par le progrès de l'accroissement ; & le sommet de la Plante, où l'on a cru voir des productions singulières & nouvelles, ne représente réellement que les extrémités & les terminaisons naturelles des sept substances qui forment le corps entier du Végétal. Les extrémités doivent donc être & sont toujours en effet au nombre de sept. 1°. Le *Calice ;* 2°. Les *Pétales extérieures ;* 3°. Les *Pétales intérieures ;* 4°. Les *Nectaria* qui sont tantôt séparés, & tantôt unis en un seul

anneau ou bourdon épais ; 5°. Les Filamens ; 6°. Le Réservoir ; 7°. La Semence. Le Calice est la continuation de l'épiderme ; les Pétales extérieurs sont celle de la couche corticale ; les Pétales intérieurs celle de l'aubier ; les Nectoria sont formés du rezeau vasculaire ; les Filamens, de la substance charneuse ; le Réservoir, des grappes coniques ; & les Semences, de la moëlle. Cette continuation paroit toujours évidemment, quand la macération est bien faite. Voilà la véritable organisation des Végétaux, dont les parties qui paroissent d'abord si nombreuses se réduisent à sept qui sont plus ou moins distinctes dans les différentes Plantes, mais qui existent réellement dans toutes. Chaque portion transversale d'une Plante contient tous les élémens de cette Plante ; elle est prête à s'étendre en longueur, à former en descendant la racine, & à s'élever en tige qui doit, à certaine hauteur, se terminer en feuilles, en fleurs, &c ; ceci est clair par les expériences, & cette vérité détruit à l'instant toutes les opinions vagues & absurdes d'arbres contenus dans les se-

mences, & de germes innombrables autour du tronc & des rameaux. Toute piéce transversale est capable de croître, si on peut la préserver de la putréfaction; & chaque semence contient ce qui étoit originairement dans chaque globule de poussière végétale, c'est-à-dire, une portion détachée de la chair, ou essence de la Plante; la production des Végétaux par les coupes ou par la semence, est donc la même; la seule différence consiste en ce que les boutures sont détachées de la Plante ou de l'Arbre par violence, au lieu que la semence se détache d'elle-même par l'effet de l'accroissement. Il paroit qu'en conséquence de ces Loix de la Végétation, un individu une fois formé, l'espéce doit durer toujours; car l'accroissement est l'effet naturel de cette disposition des parties d'un Végétal, lorsqu'il s'y joint de la chaleur & de l'humidité: à proprement parler, il n'y a point de génération parmi les Plantes.

Il est aisé de voir combien le Systême de M. *Hill* différe des opinions généralement reçues sur la Physique des Végétaux; & comment il embrasse sous

un seul point de vûe toutes les Loix de la Végétation, dont la simplicité sans doute étonnera ceux qui se sont appliqués depuis si long-tems à les découvrir.

M. *Hill*, après avoir présenté le Systême général du Corps Végétal, procéde avec ordre au détail de ses parties. Il applique ses principes à l'analyse de l'*Hellébore noir*, dont il anatomise avec le plus grand soin les parties essentielles: cette Plante lui a paru la plus propre aux expériences qui doivent servir au développement de son Syême. L'Analyse des différentes parties des Végétaux qu'il examine, est éclaircie par des Planches exécutées avec beaucoup d'exactitude & de propreté: il faut y avoir recours, pour bien entendre l'organisation des Plantes.

Le sçavant Anglois traite ensuite de *la Vie des Plantes*: il entend par-là le principe par lequel elles croissent, se nourrissent, s'élevent de l'état de foiblesse & de ténuité où elles sont dans la semence à l'état de force & d'élévation qu'elles acquierent dans leur maturité, développent leurs différentes

parties, & se réproduisent enfin en formant de nouvelles semences, il croit que cette *Vie* a son principe dans ce qu'on appelle la *Chair* des Plantes, & que le pouvoir qu'elles ont de s'élever est l'effet du mouvement des sucs dans cette partie. M. *Hill* procéde ensuite à l'explication du développement successif de la Plante dans les différens états par lesquels elle passe, & il montre dans cette partie de son Ouvrage beaucoup de sagacité & de lumière: il faut lire sur-tout ce qu'il dit sur la *circulation de la séve.*

Dès que ce même *Cœsalpin*, qui le premier introduisit les Systêmes en Botanique, eut apperçu la circulation du sang dans les Animaux, que le Socinien Servet semble avoir devinée, & qu'*Harwey* a démontrée par des observations & des expériences multipliées, on songea à admettre aussi une circulation dans la séve des Végétaux. Cette opinion subsista jusqu'à ce que le célèbre M. *Hales* eut publié ses observations, par lesquelles il a prétendu prouver, qu'une évaporation & une absorbtion alternarive, sont le seul mouvement dont jouissent les liqueurs des Vé-

gétaux. M. *Hill*, qui est du sentiment de cet Auteur pour ce qui regarde la séve contenue dans l'écorce & dans l'aubier, admet cependant une vraie circulation dans ces grappes coniques de vaisseaux qu'il a découvertes le premier. Ce sont des espéces de glandes qui rampent dans la substance charneuse, & qui séparent une liqueur bien différente de la séve, & plus analogue qu'elle à la nature du Végétal, dont elle fait, à proprement parler, l'essence. On pourroit en quelque sorte comparer ce double méchanisme à ce qui arrive dans les Animaux, dont les alimens, soit liquides, soit solides, ont une espéce de cours ou de mouvement irrégulier dans les premières voies où ils sont préparés, pour devenir ensuite plus analogues au corps qu'ils doivent nourrir.

Après avoir donné un détail très-curieux de ses expériences & des observations sur lesquelles il établit les nouvelles opinions qu'il avance, M. *Hill* propose un arrangement méthodique des Plantes, qui doit toujours être fondé sur leur structure interne, dont l'or-

ganisation extérieure est une suite nécessaire. Il les divise en sept familles qui sont : 1°. Les *Champignons* ; 2°. Les *Algues* ; 3°. Les *Mousses* ; 4°. Les *Fougères* ; 5°. Les *Graminées* ; 6°. Les *Palmiers* ; 7°. Toutes celles dont les racines, les tiges, les feuilles, les fleurs, & les fruits, sont distincts & séparés. Il donne l'anatomie exacte de chacune de ces familles, & plusieurs Lecteurs seront étonnés d'apprendre que la truffe & le champignon ont toutes les parties essentielles des plus belles Plantes. Enfin M. *Hill* termine son Ouvrage par des remarques curieuses & intéressantes sur les effets de la lumière à l'égard des Végétaux. Plusieurs expériences lui ont appris, que si les Plantes doivent leur grandeur & leur accroissement à la terre, rendue humide par l'eau & mise en action par le feu ; elles doivent leur forme, leurs couleurs & en grande partie leurs propriétés aux effets de la lumière.

Une jeune Plante qui sera couverte d'un corps opaque, croîtra, il est vrai, mais elle sera toujours foible & difforme ; tandis que la même Plante couverte exactement, mais par un corps

diaphane, sera aussi belle & aussi bien proportionnée dans toutes ses parties que si elle eût été exposée à l'air libre. Les Plantes qui viennent dans des cavernes ou dans des puits, quoiqu'elles soient pleines de vie, n'ont que des formes très-simples & presque d'autre couleur que la verte. La sensitive se contracte bien plus dans l'obscurité qu'au simple attouchement. Les Plantes délicates ne peuvent absolument se passer de lumière ; on a fait mourir deux tamarins en les en privant, sans rien changer d'ailleurs à leur situation. Dans la Laponie, où l'on a un jour de quelques mois, sans interruption, les Plantes qui n'y sont pas privées de la lumière dans des tems réglés, comme dans les autres climats, arrivent à l'état de perfection dans l'espace de quinze jours ordinaires. Les Végétaux du fond de la mer sont privés également dans tous les climats de fleurs visibles. Plusieurs Plantes qui croissent avec facilité dans nos étuves n'y fleurissent point. Le sommeil de quelques Plantes qui arrive naturellement pendant la nuit, peut être produit dans toutes les heures du jour, au moyen d'une obscurité ar-

tificielle ; & cette dépendance de la lumière est si marquée & si régulière, qu'on peut procurer un sommeil plus ou moins profond, c'est-à-dire, un abaissement des feuilles plus ou moins considérable par des gradations réglées, en faisant passer successivement la Plante par différens dégrés d'obscurité.

L'Extrait que nous venons de donner de ce nouveau Systême de Végétation suffira pour faire connoitre toute l'étendue du plan & de la méthode que l'Auteur a suivis, & les idées principales qui lui appartiennent. Cet Ouvrage passe pour être le meilleur qui ait été produit en Angleterre sur la Botanique, depuis la *Statique des Végétaux* ; il mériteroit d'être transporté dans notre Langue par un aussi excellent Traducteur que celui de M. *Hales* : M. *Hill* a éclairci & simplifié d'une manière très-heureuse les Loix de la Végétation qui n'avoient pas encore été soumises à un Systême régulier. On avoit examiné jusqu'ici les parties détachées des Plantes ; mais si de pareils travaux sont utiles, il faut avouer, qu'après avoir bien connu chaque partie séparément, il reste encore à faire l'ouvrage le plus important, ce-

lui d'en montrer les rapports mutuels, leur dépendance les unes des autres, & à réduire le tout à des Loix simples, car la Nature n'en suit pas d'autres ; mais ses procédés ne peuvent être apperçus que par l'homme de génie qui sçait la bien observer. Il est à desirer que M. *Hill* ne fasse pas attendre trop longtems la suite de ce grand Ouvrage nécessaire pour completter son Systême, dont on ne pourra bien juger que lorsque l'on en aura vû toutes les parties mises à leur place.

Nous ajoûterons ici quelque chose à ce que nous avons déjà dit sur les Ecrits de ce fécond & infatigable Ecrivain, dans le Journal de Février, page 208. Il a exercé sa plume sur les sujets les plus disparates, mais avec des succès bien différens : il seroit à souhaiter qu'il eût pû réprimer ses excursions d'un esprit trop ardent, & d'une imagination libertine ; il jouiroit d'une estime universelle, s'il n'eût appliqué ses talens qu'aux matières qu'il a le mieux étudiées. Il est Auteur de quelques Ouvrages Politiques ; d'un Journal, sous le titre d'*Inspecteur*, qui n'a duré qu'un moment ; d'une Satyre très-amère &

très-peu décente contre la Société Royale de Londres ; d'une Brochure moitié grave & moitié plaisante, intitulée : *Concubitus sine Lucinâ*, qui a été traduite en François, & qui en a fait faire une plus mauvaise sous le titre de *Lucinâ sine Concubitu.* Parmi les Ouvrages qui font le plus d'honneur à ce Sçavant, on cite ses *Essais sur l'Histoire Naturelle & la Physique, contenant une suite de Découvertes microscopiques.* Il a donné il y a très-peu de tems un petit Ouvrage utile, intitulé : *Exotic Botany*, la Botanique Etrangère : c'est un Recueil de plusieurs Plantes Etrangères : M. *Hill* a senti que la meilleure méthode, pour perfectionner la Botanique, est de completter, autant qu'il est possible, le Catalogue de toutes les Plantes, & d'en donner des descriptions très-détaillées & très-exactes. Il s'est conformé à la méthode du célèbre *Linnæus* ; quelques spécieux que puissent être les raisonnemens de quelques Philosophes contre toutes les méthodes, il y auroit plus d'inconvénient à n'en adopter aucune qu'à en adopter une, même très-imparfaite. Le grand nombre des objets que la Botanique embrasse a

fait naitre le besoin d'une méthode, pour présenter à l'esprit sous des rapports communs, généraux & constans la multitude infiniment variée des Plantes que la Nature produit. Quelque incomplettes que soient toutes ces méthodes, il est impossible de n'en pas sentir l'utilité : outre qu'elles sont très-commodes pour la mémoire, elles ont encore avancé les progrès de la Science. Comme les différens Systêmes ont fait servir tantôt une partie des Plantes, tantôt une autre, à marquer les rapports & les différences des individus, ils ont conduit à des observations plus exactes & à des descriptions plus détaillées : ainsi à mesure que les descriptions des Plantes deviendront plus complettes, l'on approchera de la véritable méthode que suit la Nature, si toutefois il est permis de croire que la Nature affecte une méthode constante dans la production des êtres.

M. *Hill* a fait apporter en Angleterre quelques Plantes Etrangères qu'on n'y connoissoit qu'imparfaitement avant lui : il en décrit trente-cinq dans le Livre que nous annonçons ; elles y sont

très-bien gravées & colorées d'après Nature. Voici le moyen dont il s'est servi pour parvenir à les dessiner exactement. Il plaçoit la Plante qui étoit desséchée, sur le fond d'un plat de porcelaine qu'il remplissoit presque entierement d'eau ; ensuite il couvroit ce plat d'un autre un peu moins grand ; il luttoit les bords avec de la colle commune étendue sur des bandes de papier gris ; il mettoit le tout sur un vase à moitié rempli d'eau froide, & le vase étoit placé sur un feu très-modéré : de cette manière le plat inférieur s'échauffoit peu à peu, aussi-bien que l'eau qu'il contenoit. Dans quelques minutes la Plante, quelque ridée qu'elle fût, & quelques plis qu'elle eût pris en se séchant, se développoit, reprenoit son ancienne forme, & les portions les plus déliées de chaque partie paroissoient très-distinctement. Dans la description de chaque Plante, M. *Hill* marque le lieu où elles croissent, le lieu en particulier d'où il les a reçues, la classe à laquelle elles appartiennent, selon M. *Linnæus*, & les tentatives qu'on a faites pour les cultiver en différens endroits de l'An-

gleterre. Il releve aussi les erreurs que le Botaniste Suédois a commises à l'égard de quelques-unes de ces Plantes. Enfin, son Ouvrage, exécuté avec autant de soin pour la partie Scientifique que pour la partie matérielle, est un Ouvrage très-curieux & très-utile pour ceux qui aiment & cultivent la Botanique.



II.

DESCRIPTION abrégée de la Machine inventée par M. Irwin, *pour obſerver en Mer les Longitudes, avec un Précis Hiſtorique des différentes tentatives qu'on a faites ſucceſſivement, pour parvenir à cette importante Découverte.*

On connoit toute l'importance & l'utilité d'une méthode ſûre pour fixer la longitude du lieu où l'on ſe trouve à la Mer; mais on commençoit à perdre l'eſpérance de découvrir cette méthode, & l'inutilité des efforts qu'on avoit faits juſqu'à préſent pour y parvenir, ſembloit avoir jetté une ſorte de ridicule ſur ceux qui s'occupoient de cette recherche : la découverte des Longitudes étoit le *grand œuvre* de l'Aſtronomie. Le problême paroit enfin réſolu; M. *Irwin*, Gentilhomme Irlandois, vient de faire des Eſſais répétés d'une Machine, au moyen de laquelle on obtiendra les Longitudes avec une préciſion ſuffiſante pour la ſûreté de la Na-

vigation. Avant que de donner l'explication de cette Machine, nous allons expoſer l'état de la Queſtion, en rappellant quelques notions élémentaires ſur les Longitudes, qui ne feront ſuperflues que pour un petit nombre de Lecteurs.

La terre eſt, comme tout le monde ſçait, un ſphéroide ſi peu applatti, qu'on peut la conſidérer comme un globe parfait. Sa révolution ſur ſon axe fait paroitre à ſes habitans que tous les corps céleſtes, avec le Ciel entier, excepté les deux points qui répondent aux extrémités de l'axe, tournent autour d'elle dans l'eſpace de vingt-quatre heures. Le cercle également éloigné des deux Pôles, qui partage la terre en deux hémiſphères, s'appelle l'*Equateur* & tous les cercles perpendiculaires à celui-là, qui vont ſe réunir aux Pôles, ſont les *Méridiens*. Celui de ces derniers cercles qui paſſe par le lieu où ſe trouve chaque habitant de la terre, eſt ſon Méridien : c'eſt dans le plan de ce cercle que le Soleil ſe trouve tous les jours, lorſqu'il eſt midi pour lui; c'eſt dans le même plan que ſe trouve ſucceſſivement chaque

Etoile dans l'eſpace de vingt-quatre heures. Chaque Peuple placé ſous le même Méridien, au-deſſus de l'horiſon, voit le même aſtre arriver au même inſtant : mais ne le voit pas à la même hauteur. Un Aſtre placé au Pôle, par exemple, paroit élevé perpendiculairement ſur la tête de celui qui ſeroit placé à l'extrémité du Méridien qui répond au Pôle, & paroit dans l'horizon à celui qui ſeroit placé au point du Méridien qui coupe l'Equateur. Tous les Peuples qui ſe trouvent entre ces deux points du Méridien, verront l'Aſtre à différentes hauteurs; & par la hauteur, à laquelle chacun le verra, il connoitra la diſtance où il eſt de l'Equateur, ou la hauteur du Pôle, ce qu'on appelle *la Latitude*. Il ſçaura qu'il eſt dans un cercle du Pôle parallèle à l'Equateur, qui en eſt éloigné d'une diſtance connue : mais il ne ſçait pas encore dans quel point de ce cercle il eſt, ſous quel Méridien il ſe trouve. Le mouvement uniforme de la révolution de la terre en vingt-quatre heures fait que ſi l'on ſuppoſe ſes Méridiens tracés à égale diſtance, par exemple, à un dégré de diſtance l'un de l'autre, chacun de ces Méridiens ſe préſen-

tera ſucceſſivement au Soleil, ou à quelque Aſtre ſuppoſé fixe dans les Cieux, à quatre minutes d'intervalle l'un de l'autre. Si donc on connoit le tems écoulé entre les deux midis ſous deux Méridiens différens; par ce tems écoulé entre les deux midis, on connoitra la diſtance dont ces deux Méridiens ſont ſéparés, ce qui s'appelle la *différence en Longitude*. Si, par exemple, il y a une heure de différence entre les deux midis, il y aura quinze dégrés de différence en longitude, parce qu'une heure eſt la vingt-quatriéme partie du tems de la révolution de la terre, comme quinze dégrés ſont la vingt-quatriéme partie de 360. Le terme d'où l'on compte la latitude eſt fixe & donné ſur le globe par la poſition d'un cercle unique qui eſt l'Equateur; mais il n'y a aucun terme naturel qui ſoit l'origine de la Longitude : chaque Méridien a le même droit d'être pris pour ce terme. Les Navigateurs Anglois comptent les dégrés de Longitude en commençant par celle de Londres; mais les François, & quelques autres Nations ſont convenus de faire paſſer le terme de Longitude, ou le premier Méridien, par l'Iſle de Fer

aux Canaries, c'est de-là qu'on trouve la Longitude comptée sur presque toutes les Cartes.

Si donc en partant d'un certain lieu, l'on emportoit une Horloge réglée sur le midi de ce lieu, & dont le mouvement, malgré l'agitation du Vaisseau, se conservât aussi uniforme que lorsque l'Horloge demeure fixe, en observant le midi sur la Mer, on connoitroit par la différence des tems du midi, dans chaque lieu qu'on parcourroit, la différence en Longitude de ce lieu au lieu dont on est parti. Voilà donc un des moyens, & celui qui se présente le premier, pour trouver la Longitude. Mais jusqu'ici l'on n'a point trouvé d'Horloge qui conservât sur Mer son mouvement uniforme.

On peut appercevoir avec des lunettes assez courtes, ou même à la simple vûe, l'occultation des Etoiles du Zodiaque, lorsque la Lune passant pardessous nous les cache, & leur émersion lorsqu'elle les laisse reparoitre; si l'on connoissoit assez exactement le mouvement de la Lune, pour déterminer les momens où ces phénomènes doivent s'appercevoir dans chaque lieu,

on connoitroit la différence des Longitudes.

Enfin, si l'on pouvoit observer les Immersions & les émersions des Satellites de Jupiter, lorqu'ils disparoissent en entrant dans l'ombre de cette Planète, & lorsqu'ils reparoissent en en sortant; comme par la Théorie on connoit pour chaque lieu le moment de ces apparitions & disparitions, par la différence des tems où ces phénomènes seroient apperçus on connoitroit la différence des lieux en Longitude. Mais pour observer ces phénomènes, il faut de longues lunettes, & le mouvement du Vaisseau qui fait perdre à chaque instant ces objets de vûe, en a toujours rendu l'usage impraticable.

Après cette éclaircissement préliminaire, nous allons parcourir successivement les différentes tentatives qu'on a faites pour avoir les Longitudes à la Mer.

Oviedo ayant découvert, vers le quinziéme siécle, que l'aiguille aimantée ne se dirigeoit pas dans tous les lieux, Nord & Sud, comme on l'avoit cru d'abord; mais que dans chaque endroit elle avoit sa déclinaison particuliere,

on imagina, (& c'étoit avec assez de raison) qu'en formant d'après les observations des tables ces déclinaisons, on pourroit par leurs secours, avoir les Longitudes ou reconnoitre les parages où l'on se trouveroit, en examinant si la déclinaison de l'aiguille aimantée, dans ces parages, étoit conforme à celle qu'indiqueroient les observations faites sur les mêmes lieux. Mais cette déclinaison changeant toutes les années, plus ou moins dans chaque endroit, comme *Gassendy* le découvrit vers le milieu du siécle dernier, on conçut par-là qu'il falloit renoncer à toute espérance de trouver les Longitudes par cette voie. Ce qui est arrivé à la Carte que M. *Halley* donna au commencement de ce siécle a démontré clairement l'insuffisance de ce moyen. Ce grand homme marqua dans sa Carte, avec le plus grand soin, la déclinaison de l'aiguille aimantée dans toutes les parties du Monde, à un huitiéme près. Mais au bout de dix ans, la déclinaison indiquée sur cette Carte ne se trouvoit déjà plus, en beaucoup d'endroits, conforme aux observations.

Quelques-uns tenterent de mesurer

le sillage du Vaisseau, pensant que par-là ils obtiendroient les Longitudes: ils oublioient que sa dérive & les courans dans lesquels il est souvent emporté, empêchoient d'avoir aucune estimation juste de sa route. C'étoit par un moyen de cette espéce qu'un Allemand, dans le siécle passé, prétendoit avoir les Longitudes. Il proposoit de percer dans la quille du Vaisseau un trou, qui, sans laisser entrer l'eau, recevroit un odomètre, ou *compte-pas*, qui ayant une roue que l'eau feroit tourner comme celle d'un moulin, devoit, par le nombre de ses tours, donner exactement la longueur du chemin que feroit le Navire. Ne voulant communiquer sa découverte qu'à *Louis XIV*, il vint en France, & s'adressa à ce grand Prince qui lui donna un Brévet, par lequel il devoit être récompensé magnifiquement, si son invention répondoit à ce qu'il publioit, Mais les Commissaires nommés pour l'examiner, montrerent bientôt à quel point elle étoit insuffisante pour découvrir les Longitudes. D'autres imaginerent des Clepsidres pour avoir l'heure en Mer; mais ces instrumens étoient trop impar-

faits, & ne valoient pas une Horloge ordinaire. Nous ne nous arrêterons pas sur beaucoup d'idées singulières & extravagantes qu'on a proposées à ce sujet.

Cependant les meilleurs esprits & les hommes le plus capables de juger de la difficulté de cette importante découverte, pensoient qu'on ne pouvoit l'attendre que des progrès de l'Astronomie ou de l'Horlogerie.

L'illustre M. *Huyghens*, à qui ces deux Arts ont tant d'obligations, inventa en conséquence une Horloge Marine dont il attendoit une grande justesse, & dont on fit plusieurs épreuves, mais elles ne furent pas heureuses & ne servirent qu'à confirmer la difficulté de la réussite.

Le célèbre Docteur *Hook*, l'homme de son siécle qui avoit le plus de génie & d'invention dans les Méchaniques, s'occupa aussi très-long-tems à chercher la découverte des Longitudes par l'Horlogerie; c'est ce qui lui fit imaginer le Ressort Spiral (1), qui

donna tout d'un coup aux Montres une justesse si supérieure à celle qu'elles avoient auparavant. On voit dans l'Histoire de sa vie qu'avant 1660, le célèbre *Boyle*, *Hook*, & quelques autres de leurs Associés ne se promettoient pas moins de cette découverte que les Longitudes, & qu'ils avoient déjà réglé entre eux comment ils partageroient le profit qui leur en reviendroit. Mais toutes ces belles espérances s'évanouirent bientôt, car quoique le Ressort Spiral ajoûtât beaucoup à la perfection des Montres, il étoit bien loin de leur donner un dégré de justesse suffisant pour conserver long-tems en Mer l'heure du lieu dont on étoit parti, ce qui étoit nécessaire pour qu'elles donnassent les Longitudes.

Les Anglois, plus intéressés qu'aucune Nation de l'Europe à la découverte des Longitudes, promirent au commencement du regne de la Reine *Anne*,

(1) On attribue ordinairement cette découverte à M. *Huyghens*, mais il paroit incontestable que le Docteur *Hook* en est le véritable Auteur. On le voit par la date que nous rapportons de son association avec *Boyle*; car elle remonte à l'année 1660, & au-delà, tandis que la Montre à Ressort spiral de M. *Huyghens* n'a paru que dans l'année 1675.

par un Acte du Parlement (2), une récompense d'environ quatre cens cinquante mille livres à celui qui trouveroit une méthode, pour conserver en Mer les Longitudes à 30 mille Géographiques près.

Ce prix annoncé avec éclat, échauffa de nouveau les esprits sur cette découverte. M. *Halley*, dont nous avons déjà parlé, crut que c'étoit à l'Astronomie qu'elle étoit réservée, & qu'en acquérant une connoissance plus exacte des mouvemens de la Lune, cet Astre pourroit nous fournir, comme quelques Astronomes l'avoient imaginé auparavant, les moyens d'avoir les Longitudes; il se mit en conséquence à observer la Lune avec grand soin, & il dressa, d'après une longue suite d'observations, des tables de ses mouvemens, beaucoup plus parfaites que celles qu'on avoit auparavant. Et en 1731, il proposa de nouveau une méthode qu'il avoit publiée autrefois pour avoir les Longitudes, au moyen des éclipses des

(2) Voyez les Etrennes Chronométriques de M. *Le Roy*.

Etoiles du Zodiaque par la Lune, prétendant que par la précision de ses Tables, on pourroit avoir les Longitudes à la différence d'un dégré ou de vingt lieues marines. Mais de quelque poids que soit l'autorité de ce grand Astronome; malgré la perfection de ses Tables, & les efforts que les plus grands Géomètres de ce siécle ont faits pour perfectionner la Théorie des mouvemens de la Lune, il paroit que les choses ne sont pas encore au point qu'on puisse se flatter d'avoir de quelque tems les Longitudes par cette méthode.

Pendant que M. *Halley* cherchoit cette découverte dans une connoissance plus exacte des mouvemens de la Lune, M. *Sully*, célèbre Horloger Anglois, plein de l'idée que c'étoit à l'Horlogerie à faire ce beau présent aux Navigateurs, imaginoit une Pendule Marine. Cette Pendule fut présentée à l'Académie Royale des Sciences de Paris en 1724, & fit grand bruit. Mais quelque génie qu'il y eût dans son invention, comme il y avoit dans son régulateur un vice qui l'empêchoit essentiellement de pouvoir conserver sa justesse dans les agitations du Vaisseau,

il eut le déplaisir de voir son attente trompée par les épreuves qu'il en fit, & il en conçut un très-violent chagrin qui ne contribua pas peu à la mort précipitée de cet habile Artiste. Enfin, Monsieur *Harrison*, qui étoit Charpentier ou Menuisier d'abord, mais que son génie particulier détermina à s'appliquer à l'Horlogerie, inventa en 1729 une Horloge Marine, qu'il essaya en 1736 dans un voyage qu'il fit sur un Vaisseau de guerre de Londres à Lisbonne.

M. *Le Roi*, de l'Académie des Sciences, qui a bien voulu nous communiquer le Précis Historique que nous donnons ici, a vû cette Horloge en 1738, & elle lui a paru d'une construction fort ingénieuse. Il a remarqué que l'Auteur y avoit employé des moyens heureux pour diminuer les frottemens, & corriger les influences du froid & du chaud sur le régulateur ou les régulateurs : car dans cette Horloge il y en a deux. Mais quoiqu'elle eût été avec assez de justesse dans le voyage de Lisbonne, dont nous venons de parler, elle ne satisfit pas à ce qu'exigeoit l'Acte du Parlement d'Angleterre : cependant comme cet essai

pouvoit conduire à une plus grande perfection, le Parlement a accordé depuis à M. *Harrison* une gratification assez considérable.

Les Satellites de Jupiter, qui, par leurs fréquentes immersions & émersions, donnent tant de facilité pour déterminer avec précision les Longitudes sur terre, offroient un moyen beaucoup plus simple que celui de la Lune, pour les déterminer à la Mer; mais la difficulté étoit de pouvoir les observer sur cet élément. En effet, les Télescopes ordinaires ou les Dioptriques, avec lesquels on pouvoit les découvrir, étoient trop grands pour qu'on pût penser un instant à s'en servir sur un Vaisseau; & lorsqu'on eut inventé les Télescopes de réflexion, ceux avec lesquels on pouvoit voir ces Astres étoient trop longs, & sur-tout trop lourds, pour qu'un Observateur pût en faire usage. En n'envisageant la difficulté que sous ce point de vûe, on ne s'occupa donc qu'à découvrir les moyens de raccourcir les instrumens, au lieu de chercher les moyens de les fixer sur un Navire, de maniere à pouvoir s'en servir pour observer. C'est ce que M. *Irwin* a fait.

Persuadé que quelque considérables que soient les mouvemens d'un Vaisseau, on pourroit trouver le moyen d'y placer un Observateur, de maniere qu'il pût observer les Satellites de Jupiter avec un Télescope de réflexion d'une grandeur convenable, il a imaginé pour cet effet une Machine, que les Anglois ont appellée *Chaise Marine*, & il paroit que le succès a entierement justifié son entreprise.

Une description détaillée de cette Machine nous meneroit trop loin, & auroit besoin d'être expliquée par des figures ; mais nous allons en donner une idée générale qui suffira pour faire comprendre facilement comment elle remplit le but que son inventeur s'est proposé.

Le but est, comme nous l'avons dit, de procurer à l'Observateur une situation fixe & tranquille, afin qu'il puisse, malgré l'agitation du Vaisseau, suivre un Astre pendant le tems nécessaire pour faire son observation. L'essentiel est donc de le placer sur un plan suspendu, de manière qu'il participe le moins qu'il est possible aux mouvemens du Vaisseau. Pour cet effet, voici à

peu près comme les choses sont disposées.

Au-dessous du Tillac & aussi près du centre de gravité du Vaisseau qu'il est possible, sont fortement attachées l'une au-dessus de l'autre, deux portions de sphère creuses, dont les plans de section sont parallèles à l'horizon : ces portions renferment & pressent entre elles une boule de cuivre, de façon qu'elle peut tourner en tout sens, & qu'elle n'a cependant aucun jeu; ainsi l'ajustement de cette boule & de ces portions de sphère ressemble assez aux genoux que l'on fait à certains instrumens de Mathématiques, pour pouvoir leur donner la situation ou l'inclinaison qu'on veut. Ces deux portions de sphère sont percées, l'une par sa partie supérieure, l'autre par sa partie inférieure d'une ouverture assez grande pour laisser passer & mouvoir une forte barre de fer qui traverse la boule de part en part, & fait corps avec elle. Il faut se représenter cette barre, s'élévant du côté supérieur jusqu'à la hauteur du Tillac, pour porter perpendiculairement un petit plancher assez so-

lide, & aſſez grand cependant pour contenir la chaiſe de l'Obſervateur & le pied ſur lequel le Téleſcope doit repoſer. Le Tillac eſt coupé en cet endroit, pour que le plancher ne puiſſe point le rencontrer dans ſes différens mouvemens. Du côté inférieur, cette barre eſt prolongée à une aſſez grande diſtance de la boule, afin que le poids dont elle eſt chargée agiſſe par un levier d'une longueur ſuffiſante pour vaincre la légere réſiſtance de cette boule entre les deux portions de ſphère, & pour contenir ou ramener le tout dans la verticale; car par-là le plancher, placé perpendiculairement ſur la barre, conſervera toujours ſon niveau.

Après cette courte deſcription, il eſt facile de ſe repréſenter l'effet de la *Chaiſe Marine* dans le Vaiſſeau. Suppoſons en effet qu'il vienne à *tanguer* de façon que ſa proue s'enfonce dans l'eau, il tendra à communiquer au plancher de cette Chaiſe un mouvement qui l'incline dans ce ſens. Mais pour qu'il s'inclinât ainſi, il faudroit qu'il élevât le contre-poids qui tend avec beaucoup de force à le ramener dans la vertica-

le : ce mouvement n'en produira donc qu'un inſenſible dans le changement du niveau de ce plancher, changement qui ſera d'autant moindre que tout cet appareil eſt placé, comme nous l'avons fait remarquer, très-près du centre de gravité du Vaiſſeau; ce que nous venons de dire du tangage peut s'appliquer également aux autres mouvemens du Vaiſſeau, à moins qu'on ne les ſuppoſe très-violens ou par ſaccades, ce qui n'arrive que dans les tems de tempête, où ordinairement le Ciel n'eſt pas aſſez clair pour obſerver. Au reſte, ſi dans la ſuite la ſuſpenſion de cette Machine ne ſe trouvoit pas aſſez parfaite, on pourroit facilement la perfectionner : cependant, comme on le verra par les certificats de Mylord *Howe*, elle a pleinement ſatisfait à tout ce que l'on en pouvoit attendre.

Après tout ce que nous venons de dire, ſi l'on ſuppoſe l'Obſervateur aſſis ſur une Chaiſe adaptée au plancher de cette Machine ou percée deſſus, on concevra aiſément, que, conſervant ainſi ſon niveau, ou au moins ne recevant que des mouvemens qui l'en écartent

d'une très-petite quantité, il pourra facilement ſuivre un Aſtre. Mais pour qu'il le faſſe avec plus de préciſion, voici ce que M. *Irwin* a encore ajoûté à ſon invention.

Pour que l'Obſervateur tienne plus facilement & plus conſtamment ſon œil appliqué au Téleſcope, & que leurs divers mouvemens ſe faſſent enſemble, le Téleſcope eſt appuyé par une de ſes extrémités ſur ſon épaule au moyen d'une partie qui eſt ajuſtée à ſa monture, & l'autre ſur le pied dont nous avons parlé; enfin la partie de cet inſtrument, qui eſt tournée du côté de l'Obſervateur, eſt large, concave & garnie de velours, afin qu'il puiſſe l'appliquer contre ſon viſage, & le tenir ferme contre ſon œil.

M. *Irwin* s'étant tranſporté avec cette Machine à Portſmouth, au mois d'Avril 1759, il en fit l'épreuve à bord d'un Vaiſſeau en préſence de Milord *Howe* qui lui donna en conſéquence un Certificat, dont voici la copie.

» Selon le deſir de M. *Irwin*, Inventeur de la *Chaiſe Marine*, imaginée pour pouvoir ſe ſervir d'un Té-

» leſcope de réflexion à la Mer, je certifie, qu'autant que je ſuis capable d'en juger d'après une épreuve faite à bord d'un Vaiſſeau à l'ancre, elle mérite d'être eſſayée plus amplement à la Mer. Signé, *Howe*. »

Les ordres ayant été donnés en conſéquence de ce Certificat, pour que M. *Irwin* fît des expériences de ſa Machine en mer, il s'embarqua. Dans le voyage qu'il fit, & qui dura environ ſix ſemaines, il eſſuya toutes ſortes de tems, mais rien ne l'empêcha d'obſerver. Il eut en même tems occaſion d'eſſayer ſa Machine ſur des Navires de différentes grandeurs; il changea dans ce voyage cinq fois de Vaiſſeau, & ſur tous ces Vaiſſeaux les obſervations ſe firent avec les même ſuccès. Il alla trouver enſuite, ſelon les ordres qu'il avoit reçus, Mylord *Howe* dans l'endroit où il étoit en ſtation, & ayant obſervé en ſa préſence, & ſur ſon bord les Satellites de Jupiter, M. *Howe* lui donna un ſecond Certificat conçu en ces termes :

» D'après une plus grande expérience de la *Chaiſe Marine*, inventée par

» M. *Irwin*, je pense qu'on peut ob-
» server en Mer sur cette Chaise l'im-
» mersion & l'émersion des Satellites
» de Jupiter, sans que l'erreur soit plus
» grande que de trois minutes de tems.

Signé, *Howe*, à bord du Magnanime le 11 Août.

Enfin étant de retour de son voyage, M. *Irwin* trouva que dans son estime de la Longitude par ses différentes observations, il ne s'étoit trompé que de vingt-trois milles, c'est-à-dire, que sa Machine dans cette occasion avoit donné la longitude avec une précision plus grande de sept milles que ne l'exige l'Acte du Parlement.

C'est une chose très-remarquable que dans un premier essai de cette Machine, elle ait si bien réussi.

Les Commissaires nommés pour examiner cette affaire, n'ont encore rien décidé sur l'invention de M. *Irwin* : mais on sçait qu'ils ont dû ou qu'ils doivent tenir un grand *Committé* pour prononcer sur ses expériences, & déterminer en conséquence s'il a mérité la

récompense qu'on a promise.

Si M. *Irwin* réussit, comme il y a lieu de le penser, il aura lieu de s'applaudir du courage avec lequel il a persisté dans son entreprise, malgré les observations qui lui furent faites par un grand Géomètre très-instruit sur ce qui regarde la Mer, & qui lui soutint positivement que sa Machine ne pouvoit pas réussir. Le succès de cette entreprise sera une leçon pour les esprits timides ou présomptueux, toujours prêts à regarder comme impossible tout ce qu'ils n'ont jamais pû faire : préjugé très-funeste aux progrès des connoissances humaines. On pourra joindre cet exemple à celui des Galiottes à bombes du Chevalier *Renau* (1) & à tant d'autres que fournit l'Histoire des Arts & des Sciences. La

(1) Ce Chevalier ayant proposé les Galiottes à bombes dans un grand conseil qui se tint du tems de *Louis XIV.* sur la maniere dont on pourroit punir les Algériens, il fut traité de visionnaire. Cependant ces Galiottes réussirent ; Alger fut presque détruite par les bombes, & les Algériens furent forcés à demander la paix.

découverte de Monsieur *Irwin* fera honneur à notre siécle, à la Patrie de l'Inventeur, à la Nation qui sçait exciter par de grandes récompenses le génie à s'occuper des objets utiles à la Société.



ALLEMAGNE.

I.

PHILOSOPHIÆ Naturalis Theoria redacta ad unicam Legem virium in Naturâ existentium, &c.

» THÉORIE de la Philosophie Natu-
» relle réduite à une seule Loi de
» forces. Par le R. P. *Boscovich*, de
» la Société de Jesus, Professeur de
» Mathématique au Collége Ro-
» main. A Vienne, 1759. *in*-4°.

SECOND EXTRAIT.

DANS la premiere partie de l'Extrait de cet Ouvrage, nous avons jetté avec le P. *Boscovich*, les fondemens de son Systême. Nous allons présentement le suivre dans l'application qu'il en fait aux Phénomènes de la Nature.

Parmi les propriétés des corps, il en est de deux espéces. Les unes sont générales comme l'impénétrabilité, l'é-

tendue, la gravité &c; les autres ſont particulieres & comme accidentelles: ce ſont celles qui conſtituent les différentes eſpéces de corps, comme la ſolidité & la fluidité, l'élaſticité ou la molleſſe; les qualités qui caractériſent les élémens; celles qui ſont propres à la lumiere, &c. Un Syſtême ſera d'autant plus probable, qu'il rendra des raiſons plus intelligibles & plus méchaniques de toutes ces propriétés. C'eſt un avantage que paroit poſſéder celui du P. *Boſcovich.* Parcourons quelques-uns des traits les plus remarquables de ſa Théorie.

Le P. *Boſcovich* examine d'abord l'impénétrabilité. Selon lui, il y en a de deux ſortes. La premiere eſt une impénétrabilité abſolue : elle ne convient qu'à ſes premiers Elémens. Ceux qui ſe rappelleront ce que nous en avons dit dans la premiere partie de notre Extrait, reconnoitront auſſi-tôt que deux Elémens ne ſçauroient être rapprochés juſqu'à occuper la même place, ſans une force infinie. Voilà le premier genre d'impénétrabilité.

Le ſecond n'eſt qu'une impénétrabilité relative à la foibleſſe de nos

organes. Les corps n'étant que des compoſés d'élémens placés à des diſtances finies, quoique fort petites, rien n'empêche que les élémens de l'un ne paſſent à travers les interſtices de l'autre. Le ſeul obſtacle qui s'y oppoſe, c'eſt la force répulſive répandue dans ces interſtices; mais cette force peut être ſurmontée par une plus grande. Le P. *Boſcovich* éclaircit ce qu'il dit ſur ce ſujet par un exemple ſenſible. Qu'on imagine pluſieurs Aimans rangés ſur une ou pluſieurs lignes, & laiſſant entre eux des intervalles, entre leſquels ils exercent leur vertu magnétique. Un globe d'aimant ou de fer, proportionné à ces intervalles, qu'on pouſſeroit contre cette eſpéce de barriere magnétique avec une petite vîteſſe, ne ſçauroit la traverſer. Il en ſeroit ou repouſſé ou attiré, ſuivant les circonſtances, de ſorte qu'il ſe réfléchiroit, ou qu'il s'arrêteroit au-dedans, ſans paſſer au-delà. Mais concevons que ce petit corps magnétique fut pouſſé avec une très-grande vîteſſe, il franchiroit cette barriere, ſans éprouver preſque aucune altération dans ſon mouvement, & preſque ſans déranger ces aimans, qui reprendroient enſuite leur

premier arrangement. Ce que nous venons de dire d'un petit globe d'aimant, on peut le dire de pluſieurs qu'on lanceroit à la fois contre la barriere dont nous avons parlé. Si les aimans qui la forment n'occupoient qu'une place très-petite ou infiniment petite, à l'égard des intervalles qu'ils laiſſeroient entre eux, tous ces globes d'aimant paſſeroient au-delà, ſans cauſer aux premiers preſque aucun dérangement, & ſans en éprouver eux-mêmes.

L'application de ceci aux corps ordinaires eſt facile. Ils ne ſont impénétrables les uns aux autres, que parce que les forces avec leſquelles ils ſe rencontrent, ne ſont pas capables de ſurmonter celle de répulſion qui s'oppoſe à leur approche au-delà d'un certain terme. Mais, s'il nous étoit poſſible d'imprimer à l'un de ces corps une vîteſſe ſuffiſante, il paſſeroit à travers l'autre en ſurmontant cette réſiſtance, ſans aucun dérangement de leur contexture. Il n'y auroit de dérangement que dans le cas où quelqu'élément de l'un de ces corps ſe trouveroit directement ſur le chemin de l'un des élémens de l'autre. Mais comme ces élémens, quelque

nombreux qu'ils ſoient, n'occupent qu'une étendue infiniment petite, eu égard aux intervalles qu'ils laiſſent entre eux, en conſultant les Loix de la probabilité, on verra qu'il y auroit toujours à parier l'infini contre le fini que pareil cas n'arriveroit pas. Remarquons ici d'avance, que c'eſt peut-être par un méchaniſme ſemblable que la lumiere paſſe avec tant de liberté à travers les corps tranſparens. Peut-être eſt-ce dans cette vûe que l'Auteur de la Nature a donné aux particules de cet élément une ſi prodigieuſe vîteſſe.

On ſent aiſément, que dans les principes que nous expoſons, il ne ſçauroit plus être queſtion de diviſibilité à l'infini. Le nombre des élémens primitifs de chaque maſſe, quelque grand qu'il ſoit, eſt toujours fini. Ainſi la diviſion d'un corps quelconque aboutira toujours à un dernier élément, qui étant inétendu, ſera par conſéquent indiviſible. Mais à cette diviſibilité, le P. *Boſcovich* ſubſtitue ce qu'il appelle une *Componibilité* à l'infini. Elle conſiſte en ce qu'il n'y a aucun eſpace, quelque petit qu'il ſoit, dans lequel il ne ſoit poſſible de faire entrer un nom-

bre, quelque grand qu'on le ſuppoſe, d'élémens de la matiere. *Keil* démontroit qu'un pouce cubique & ſolide de matiere pouvoit être diviſé au point de former un volume égal à celui de cet Univers, ſans cependant que les intervalles ou les pores fuſſent plus grands qu'une quantité déterminée ; & de-là, il concluoit que peut-être toute la matiere qui compoſe l'Univers, réduite à une maſſe ſolide, n'occuperoit pas un pouce cubique. Le P. *Boſcovich* va bien plus loin. Ce qui n'eſt qu'une poſſibilité chez *Keil*, eſt chez le P. *Boſcovich* une vérité abſolue. Toute la matiere de l'Univers pourroit être réduite à un eſpace auſſi petit qu'il plaira de le concevoir.

Le P. *Boſcovich* parcourt ainſi les autres propriétés générales des corps, & il montre quelle eſt leur liaiſon avec les principes qu'il a adoptés ; mais il nous ſuffira d'en donner cette idée. Nous allons paſſer aux propriétés particulieres &, pour ainſi dire, accidentelles, qui forment les différences des corps, & d'où naiſſent tous les phénomènes de la Nature. Pour concevoir tout ce que nous allons dire ſur ce ſujet,

il faut ſe rappeller quelques faits démontrés par le P. *Boſcovich* dans ſa ſeconde Partie. Tous les élémens primitifs des corps ſont homogênes, & la Loi, ſuivant laquelle ils agiſſent les uns ſur les autres, eſt la même. Mais de ces élémens primitifs naiſſent de petites maſſes compoſées, & de celles-ci de plus compoſées encore, que nous nommerons ſurcompoſées. Ces petites maſſes offrent des phénomènes bien plus ſinguliers & une Loi de Force bien plus variée que les élémens primitifs. Le ſyſtême ſeul de deux de ces derniers préſente des variétés nombreuſes d'attraction & de répulſion. Suivant leur poſition reſpective, & ſuivant celle de la maſſe, ſur laquelle ils agiſſent, on voit l'attraction ſe changer en répulſion, ou s'anéantir à certaines diſtances, & devenir conſidérable où elle eût été médiocre. Une maſſe formée de trois élémens arrangés d'une certaine maniere produiroit des variétés encore plus nombreuſes & plus ſingulieres ; mais l'extrême complication du problême, ne nous permet pas d'entrer dans le détail de toutes ces variétés. Si des maſſes peu compoſées

en offrent déjà de ſi grandes, il n'en eſt aucune que nous ne puiſſions raiſonnablement ſoupçonner être l'effet de quelque combinaiſon particuliere ; ce qui ſuffit pour la plûpart des explications ſuivantes. Commençons par la cohéſion, ou ce qui fait les corps ſolides.

Cette propriété ſe déduit facilement des principes du P. *Boſcovich.* On a vû que dans l'axe de ſa courbe répréſentatrice de la Loi des Forces, il y a des points où il eſt coupé par cette courbe. Ces points, comme nous l'avons déjà dit, ſont ceux dans leſquels ſe fait le paſſage de l'attraction à la répulſion. Dans les uns, la diſtance diminuant, l'attraction ſe change en répulſion ; dans les autres, c'eſt le contraire ; les élémens placés à cette diſtance ſont dans un parfait repos, & ils n'éprouvent ni attraction, ni répulſion ; mais dans le premier cas, ſi on tente de les écarter l'un de l'autre, leur attraction mutuelle s'y oppoſe ; & ſi on tente de les rapprocher, la répulſion qui naît auſſi-tôt s'yoppoſe encore. Ce que nous venons de dire de deux élémens eſt également vrai de deux petites maſſes compoſées d'un corps. Le corps,

dont les particules ſeront ainſi conſtituées, & placées aux diſtances qu'on vient de dire, ſera donc ſolide, puiſque l'on ne pourra ni le comprimer ſenſiblement, ni ſéparer ſes parties. Il ſera auſſi élaſtique ; car ſi quelque force oblige ſes parties de ſe rapprocher les unes des autres, ou de s'écarter, leur répulſion dans le premier cas, & l'attraction dans le ſecond, leur feront reprendre leur premier état. Il y aura auſſi différens dégrés d'élaſticité ; car, ſuivant que la force de répulſion ou d'attraction qui naîtra du changement de diſtance, ſera grande ou petite, il faudra plus ou moins d'effort pour faire changer au corps ſa figure naturelle ; ou ſi on l'a fait, ſes parties ſe reſtitueront avec plus ou moins de force.

Il ne nous eſt pas poſſible de ſuivre le P. *Boſcovich* dans les autres explications qu'il donne de la molleſſe des corps, de leur fluidité, &c. Cela exigeroit trop de détails & une prolixité, dont probablement la plûpart de nos Lecteurs ne s'accommoderoient guères. Donnons maintenant quelque idée de la facilité qui réſulte de ces principes, pour expliquer les phénomènes de la Chymie.

Cette Science est celle dans laquelle le jeu de ces forces occultes, que nous développons, se manifeste de la maniere la plus sensible. Aussi n'est-ce pas d'aujourd'hui que les plus habiles Chymistes ont recours à des forces particulieres, pour expliquer les phénomènes chymiques. Les affinités, dont le rôle est si grand en Chymie, ne sont que cette force dont nous parlons. Mais la Théorie du P. *Boscovich* jette un jour considérable sur cette matiere, & donne une grande probabilité à ces forces, à la connoissance desquelles les Chymistes ont été conduits par leurs expériences.

En effet, ceux qui réfléchiront sur la variété d'action que peut produire la différente composition des particules des corps, entreverront la raison générale de toutes les opérations chymiques. Nous disons la raison générale : car pour déterminer précisément ce qui se passe dans chaque genre d'opération, il faudroit avoir pénétré dans la contexture intime de chaque particule ; & quand même cette contexture seroit connue, il nous manqueroit une Géométrie & une Analyse suffisantes pour calculer, dans les cas tant soit peu com-

pliqués, la Loi de Force qui naîtroit.

Il nous suffira donc d'avoir montré dans quelques cas simples, qu'il peut y avoir des particules composées, qui sont inertes entre elles, & qui néanmoins agissent sur d'autres d'une contexture différente ; qu'elles peuvent attirer ou repousser, & dans différentes directions, suivant différentes circonstances ; que certaines particules combinées peuvent agir sur leurs voisines d'une maniere différente apres leur combinaison qu'auparavant. Tous les phénomènes chymiques peuvent être expliqués d'une maniere intelligible, &, pour ainsi dire, sensible à l'aide de ces principes.

Les effervescences, qui sont l'effet du mêlange de certaines substances entre elles, nous fourniront un exemple de l'application de cette Théorie. Nous avons vû qu'entre la derniere répulsion qui empêche la compénétration des élémens primitifs, & la derniere attraction qui produit la force de la gravitation, il y a plusieurs autres attractions & répulsions alternatives. Supposons un corps dont les particules sont dans quelqu'un des points de passage de

l'attraction à la répulsion, & qu'on lui applique un autre corps dont les particules exerceront sur les premieres une certaine action ; l'équilibre qui constituoit l'état permanent de l'un & de l'autre de ces corps sera troublé : chacune des particules de l'un & de l'autre se mettra dans une oscillation violente causée par le passage alternatif de la distance à laquelle se produit l'attraction à celle où se produit la répulsion. De-là le choc véhément de ces particules, la chaleur, la dissolution même de l'une des masses. Le repos ne se rétablira qu'au moyen de quelque nouvelle combinaison ou de la dissipation des particules qui troubloient l'équilibre.

La volatilisation qui suit souvent de l'effervescence, ou de l'action du feu, tient au même principe. Si les particules, mises en oscillation, éprouvent des forces de répulsion capables de leur faire surmonter les forces contraires qui s'opposent à la dissipation, elles s'écarteront entierement du corps. Or cela doit avoir lieu, suivant la Loi de Force qui regnera entre ces particules. Le feu pourra produire le même effet : car si

son action est assez grande pour procurer aux particules d'un corps un écartement capable de changer leur attraction en répulsion ; suivant l'intensité de cette répulsion, ou elles reviendront sur elles-mêmes, ne pouvant surmonter tout l'effet de l'attraction subséquente, ou si elles le surmontent, elles se dissiperont avec l'excès de la vîtesse produite par les répulsions sur celle que produisent les attractions. Un corps sera plus ou moins volatil, suivant que la composition de ses particules rendra la Loi de Force telle, que les répulsions ayent plus ou moins d'avantage sur les attractions. Si l'avantage des répulsions sur les attractions est très-considérable, l'application de l'agent convenable produira une volatilisation presque subite ; & c'est-là probablement la cause de l'explosion de la Poudre à canon, aussi-bien que de celle que produit l'eau exposée à un feu violent.

L'explication des propriétés de la lumiere, est un des points principaux de la Théorie que nous exposons. Mais, avant que de parler de cet élément, il est à propos de dire, avec le P. *Boscovich*, quelque chose de celui du feu.

Suivant cet habile Phyſicien, le feu, du moins ce feu matériel qui nous devient viſible & ſenſible par ſes effets, n'eſt qu'une ſorte d'effervеſcence entre cet élément réduit à un certain dégré de condenſation, & la matiere ſulphureuſe ou oléagineuſe. En effet, il n'y a que les corps qui renferment quelque portion de cette ſubſtance qui éprouvent quelque action du feu. La diſſolution qui arrive aux corps combuſtibles, ne provient que de l'enlevement de cette ſubſtance; & plus elle eſt tenace & adhérente, plus les corps réſiſtent à cette diſſolution. Un corps qui n'en contiendroit aucune portion, quoique entierement pénétré de cet élément, n'en éprouveroit aucune altération. Ces faits ſont connus dès longtems des Phyſiciens, & nous ne nous y arrêterons pas.

La nature de la lumiere ſe déduit, ſuivant les principes du P. *Boſcovich*, d'une maniere fort intelligible, de celle du feu. Cet être, dont les propriétés ſont ſi merveilleuſes, n'eſt autre choſe que la matiere du feu elle-même volatiliſée par l'effervеſcence dans laquelle il conſiſte. Pour l'expliquer plus

clairement, l'élément du feu & celui de la lumiere ne ſont que le même. Mais cet élément, réduit à une certaine denſité, & faiſant effervеſcence avec la matiere ſulphureuſe & oléagineuſe, forme le feu; & les émanations qui en partent ſont la lumiere.

Ce ſentiment nous paroit très-fondé en raiſons; & combiné avec les autres parties du Syſtême du P. *Boſcovich*, il ſert à expliquer facilement divers phénomènes très-embarraſſans que nous offre la lumiere. Paſſons-en quelques-uns en revûe.

Le paſſage de la lumiere à travers les corps tranſparens, paſſage qui ſemble tenir de la compénétration, s'explique aiſément dans les principes du P. *Boſcovich*. C'eſt ici le cas de cette barriere magnétique, dont on a parlé plus haut, & qui arrêteroit un globe d'aimant ou de fer, à moins qu'il n'eût une vîteſſe ſuffiſante. Mais telle eſt celle de la lumiere, qu'on ſçait être ſi grande, qu'en deux ſecondes ou environ elle lui fait parcourir la diſtance de la Lune à la terre. Les particules de la lumiere peuvent donc, au moyen de cette prodigieuſe vîteſſe, éluder l'action des élé-

mens dont les corps ſont compoſés. Elles s'inſinueront avec facilité à travers les intervalles qu'ils laiſſent entre eux; & ſi ces élémens ſont diſpoſés avec régularité, ce qui paroit être le propre des corps tranſparens, elles continueront leur route en ligne ſenſiblement droite.

Nous diſons, en ligne ſenſiblement droite: en effet, il faut le remarquer, le chemin ne ſera pas parfaitement rectiligne. Car il eſt aiſé de voir qu'une particule de lumiere, traverſant le milieu le plus homogêne par la diſtribution de ſes élémens, s'approchera néceſſairement davantage, tantôt de l'un, tantôt de l'autre. De-là naîtront de petites inégalités d'action ſur elle, & par conſéquent de petites inflexions dans la ligne qu'elle décrira. Mais ſi le nombre des élémens eſt immenſe, comme il l'eſt effectivement dans la plus petite particule ſenſible d'un corps; ſi la lumiere eſt portée avec une fort grande vîteſſe, l'effet de ces inégalités ſera inſenſible, & comme nul. Un rayon de lumiere traverſant perpendiculairement un milieu de différente denſité, ne ſera pas ſenſiblement détourné de la route rectiligne.

Mais ſi les élémens d'un corps ſont diſtribués fort inégalement, l'effet de cette inégalité ſe concevra ſans peine. Le mouvement de la lumiere deviendra tout à fait irrégulier, de ſorte que, ſi le corps qu'elle pénètre a une épaiſſeur un peu conſidérable, il n'y aura aucun rayon qui le traverſe, ce qui eſt néceſſaire pour la tranſparence. Cette explication n'a pas beſoin d'un grand appareil de preuves: tout le monde ſçait que les lames minces des corps les plus opaques ſont tranſparentes; que du verre mis en pouſſiere ne permet plus le paſſage libre à la lumiere, & qu'il reprend une partie de ſa premiere tranſparence, ſi on y mêle quelque fluide, comme de l'eau dont la denſité approche de la ſienne. Ces faits prouvent que les corps ne ſont tranſparens que par l'arrangement uniforme de leurs parties; qu'ils ne ſont opaques que par l'irrégularité de cet arrangement. Quant aux Loix de la réfraction & de la réflexion, il eſt aiſé de voir qu'elles doivent être ici les mêmes que chez M. *Newton*. C'eſt pourquoi nous ne nous y arrêterons pas.

La lumiere agit avec force ſur les

parties ſulphureuſes & oléagineuſes des corps, puiſqu'elle n'eſt autre choſe que cet élément qui produit avec elle l'efferveſcence qui conſtitue le feu viſible. Mais l'action, comme tout le monde ſçait, eſt égale à la réaction. Ainſi les particules ſulphureuſes des corps doivent à leur tour agir ſur la lumiere avec force. De-là ſans doute, cette propriété remarquable obſervée par M. *Newton*, qu'à denſité pareille les corps gras & ſulphureux cauſent à la lumiere une plus grande réfraction.

Une des propriétés des plus ſingulières, dont jouiſſe la lumière, eſt cette diſpoſition alternative à ſe réfléchir de deſſus la ſurface d'un milieu tranſparent, ou à la pénétrer; propriété que M. *Newton* a appellée, *accès de facile réflexion ou tranſmiſſion.* Le P. *Boſcovich* tente de l'expliquer dans ſes principes. Il la fait dépendre d'un certain mouvement de contraction & d'allongement, imprimé à chaque particule de lumière à l'inſtant de ſon émiſſion; mais nous ſommes contraints de nous en tenir à cette indication. Nous ajoûterons ſeulement, que cette idée a été développée fort au long par le P. *Ben-*

venuti dans une ſçavante Diſſertation Latine ſur la Lumiere publiée à Rome en 1756 *in*-4°. Ce Phyſicien entre dans de grands détails ſur cette propriété de la lumiere, & il déduit géométriquement du principe ci-deſſus, tous les phénomènes qui accompagnent la réflexion & la réfraction que la lumiere éprouve à la rencontre des petites lames tranſparentes. Nous aurons peut-être occaſion de faire mieux connoitre cette curieuſe Diſſertation.

Outre l'Ouvrage du P. *Boſcovich* que nous venons d'analyſer, nous en avons un grand nombre du même Auteur, moins étendus, à la vérité, la plûpart que celui-ci, mais toujours ſçavans, profonds, & dans leſquels on voit éclater un génie inventif & fécond. Nous ſaiſiſſons avec empreſſement cette occaſion de les faire connoitre. C'eſt un plan que nous tâcherons de ſuivre dans ce Journal, à l'égard des Sçavans Etrangers, lorſque nous parlerons pour la premiere fois de quelqu'un de leurs Ouvrages.

Les Ouvrages du P. *Boſcovich* ſont les ſuivans:

1. *De Aurora Boreali, Diſſertatio.* A Rome 1738. *in*-4°.

Le P. *Boſcovich* adopte dans cette Diſſertation le ſentiment de M. *de Mairan* ſur la production de l'Aurore Boréale. Il le fortifie même de nouvelles preuves tirées des circonſtances de l'Aurore Boréale qu'on vit à Rome & dans toute l'Italie à la fin de 1737.

2. *De natura & uſu Infinitorum & infinitè Parvorum.*

Depuis la naiſſance de la Nouvelle Géométrie, rien de plus commun que l'emploi du terme d'infini & d'infiniment- petit. Quelques perſonnes ont même adopté avec complaiſance cette idée d'infini, & l'ont étendue de diverſes manières. Le P. *Boſcovich* s'éleve ici contre cet abus. Il fait voir que l'exiſtence d'un infini actuel eſt néceſſairement ſuivie d'une multitude d'abſurdités. Il montre enfin comment ces idées d'infini & d'infiniment petit doivent être modifiées & entendues, pour ne point choquer la rigueur Géométrique.

3. *De Motu Corporum in medio non reſiſtente, Diſſertatio.* 1740.

4. *De Cycloide & Logiſtica.* C'eſt un Opuſcule qu'on lit à la ſuite d'une Edition des Elémens du P. *Tacquet* que le P. *Boſcovich* a donnée. On y trouve auſſi une Hiſtoire abrégée de la Cycloide.

5. *De Viribus Vivis, Diſſertatio.* A Rome, *in*-4°. 1745.

Cette Piéce ſe trouve dans le Recueil des Mémoires de l'Académie de Bologne. Le P. *Boſcovich* y défend l'ancienne eſtimation des forces. Il y concilie avec les principes ordinaires de la Méchanique, les diverſes expériences que l'on prétend être des preuves du ſentiment de *Leibnitz*. C'eſt une Piéce qui mérite d'être rangée parmi les meilleures qu'a enfanté cette fameuſe querelle.

6. *Annotationes in* P. Noceti *Poëma, de Aurorâ Boreali.* A Rome 1747.

Ce Poëme, dans lequel le P. *Noceti* chante le Syſtême de M. *de Mairan* ſur l'Aurore Boréale, eſt une des productions les plus agréables de la Poëſie ap-

pliquée à la Physique. Mais avec tout l'art imaginable, le langage d'Apollon ne se prête point à certains développemens. C'est ce qui a donné lieu à ces Notes du P. *Boscovich* qui sont autant de petites Dissertations qui jettent un grand jour sur ce sujet intéressant de Physique. Le P. *Boscovich* y prend aussi la défense de M. *de Mairan*, contre les objections du P. *Serantoni*, Augustin & Professeur à Lucques, auteur d'une Dissertation sur l'Aurore Boréale.

6. *Dialoghi sull'Aurora Boreale.* A Rome.

Cet Ouvrage suivit de près le précédent. C'est une exposition tout à fait lumineuse du Systême de M. *de Mairan* sur l'Aurore Boréale.

7. *De Lumine, Dissertatio.* A Rome 1748. *in*-4°.

Le P. *Boscovich* ébauche dans cette Piéce quelques points de sa Théorie sur la nature & les propriétés de la lumiere. Cette Théorie a été depuis développée avec de plus grands détails dans la Dissertation *de Lumine* du P. *Benvenuti*, dont nous avons parlé, &

à laquelle le P. *Boscovich* a beaucoup de part.

8. *De Maris Æstu.*

9. *De Cometis.*

10. *De Inæqualitate Gravitatis, in diversis Terræ locis.*

11. *De determinandâ Planetæ orbitâ, ope Catoptricæ, Dissertatiuncula.* A Rome, 1751.

Cette dernière Piéce contient une solution particulière du Problême direct des Trajectoires, du moins dans le cas des forces en raison inverse des quarrés des distances, qui est fondée sur un Théorême de Catoptrique.

12. *De Lege continuitatis.* A Rome 1754. *in*-4°.

La Loi de continuité est, comme nous l'avons remarqué dans l'Extrait précédent, un des principaux fondemens du Systême du P. *Boscovich.* Elle est établie dans cette Piéce avec le plus grand appareil de Géométrie & de Métaphysique. On peut revoir sur ce sujet ce que nous avons dit de cette Loi dans l'Extrait précédent.

13. *De Lege Virium in Naturâ existentium.* A Rome 1755. *in*-4°.

14. *De Divisibilitate Materiæ & Principiis Corporum*, ibid. 1757. *in*-4°.

Ces deux Piéces, de même que la précédente, sont des Dissertations préliminaires publiées par le P. *Boscovich*, afin de préparer, pour ainsi dire, les voies à l'Ouvrage que nous avons analysé. Il faut cependant remarquer qu'elles contiennent beaucoup de choses qu'on ne trouve point dans ce dernier.

15. *Annotationes & Supplementa in Philosophiam Newtonianam, versibus scriptam.* A. B. Stay, *cum eâdem.* A Rome 1755. *in*-8°. T. 1.

Ces Notes & ces Supplémens contiennent une ample moisson de Réflexions Philosophiques & Mathématiques. Le Poëme de M. *Stay* & ces Piéces sont connus ici par un assez grand nombre d'exemplaires qui y sont répandus.

16. *De Litteraria Expeditione per Pontificiam Ditionem, ad dimetiendum gradum Meridiani, & ad corrigendam*

Mappam Geographicam, à PP. Christoph. Maire & *Rog. Jos.* Boscovich. S.J. A Rome, 1755. *in*-4°.

Tous ceux qui ont suivi le progrès des travaux entrepris pour la mesure & la détermination de la figure de la terre, sçavent que les Peres *Maire* & *Boscovich* furent chargés par le feu Pape *Benoit XIV*, de mesurer un dégré du Méridien dans l'Etat Ecclésiastique, & d'en corriger la Carte. Ils exécuterent ces opérations en 1751 & 1752. & ils rendent compte dans cet Ouvrage de leurs travaux. Il est aujourd'hui entre les mains de tous les Astronomes; c'est pourquoi nous ne nous étendrons pas sur ce sujet. Nous dirons seulement que le cinquiéme opuscule, qui a pour objet la Théorie de la figure de la terre, est l'Ouvrage du P. *Boscovich* en particulier, & qu'on y trouve des réflexions neuves & dignes d'attention sur l'inégalité des dégrés, & sur l'effet que peuvent produire les irrégularités de la contexture de la terre.

17. *De Inæqualitatibus quas Saturnus & Jupiter sibi mutuo videntur inducere, præsertim circà tempus con-*

junctionis, &c. A Rome, 1756. *in*-8°.

Cette Piéce est celle que le P. *Boscovich* composa pour le sujet du Prix proposé par l'Académie, concernant l'action mutuelle de Jupiter & de Saturne dans leurs conjonctions. Il regne dans cette Piéce une profonde Géométrie. L'Académie, en couronnant celle de M. *Euler*, adjugea l'*accessit* à celle-ci.

18. *Elementa Matheseos.* A Rome, *in*-8°.

Il y a déjà trois Tomes de ces Elémens de Mathématique, qui, suivant les citations que nous en avons vûes, contiennent un grand nombre de choses neuves ou vûes d'une façon nouvelle. On en attend avec impatience le quatriéme Volume.

19. *De Centro Gravitatis, Dissertatio.* A Rome.

Le P. *Boscovich* démontre dans cette Piéce plusieurs points fondamentaux de la Théorie des centres de gravité, qui n'avoient point encore été démontrés dans la dernière rigueur.

20. *De Observationibus Astronomicis.* A Rome.

21. *De Turbine, Dissertatio.* A Rome, 1757.

La rare Observation d'une Trombe, qui passa fort près de Rome il y a quelques années, a donné lieu à cette Dissertation. Un des phénomènes qui accompagnerent cette espéce de météore, fut, que tous les murs qu'il rencontra dans le sens de leur longueur, n'éprouverent aucun dommage, tandis que ceux entre lesquels il passa furent renversés de son côté. Cet effet, il est aisé de le voir, n'a pû être produit que par l'action violente de l'air, qui, dans l'instant de ce passage, tendoit à se porter vers la Trombe. On attribue ordinairement la formation de ce météore au concours de plusieurs vents contraires, qui en se choquant produisent une espéce de Tourbillon, tels que ceux qu'on voit quelquefois, en un tems d'orage, se former par la poussière. Mais le P. *Boscovich* examine cette opinion, & il la trouve mal fondée. Il pense que cet effet provient d'une masse d'air privée subitement de son élasticité par une inflammation de matières sulphureuses. Il explique par-là les divers phénomènes qui accompagnent ce météore,

Comme nous n'avons pas cette Piéce sous les yeux, nous nous bornerons à cette légère indication.

Tant d'Ouvrages Philosophiques donneroient peut-être lieu de penser, que les méditations profondes ont dû éteindre, dans leur auteur, le feu de l'imagination. On se tromperoit, si l'on en concevoit cette idée. Le P. *Boscovich* est auteur de plusieurs Piéces en Vers Latins, dans lesquelles on voit éclater tous les charmes d'une imagination brillante. Ajoûtons que la facilité avec laquelle il enfante ces productions, est tout à fait extraordinaire. Cependant cette facilité n'est point accompagné du défaut qu'*Horace* reprochoit à *Lucilius*. Les Vers du P. *Boscovich* ont l'harmonie & la noblesse qui caractérisent ceux de *Virgile*.



II.

***HINTERLASSENE** Schrifften von Margareta Klopstok &c.*

» ŒUVRES Posthumes de Madame » *Klopstok*. A Hambourg, chez *Char*» *les Bohn*, 1759. *in*-8°. de 168 pa» ges ».

EXTRAIT.

UN Tableau de l'Amour Conjugal n'est sans doute bien touchant que pour ceux, qui sont en état de le sentir; cependant on a remarqué qu'il fait toujours son effet, lorsqu'il est d'une main habile & peint des couleurs de la Nature. Quiconque n'a point éprouvé quelque attendrissement au récit naïf des feux innocens de nos premiers Peres, dont *Milton* fait une peinture si charmante, n'est pas digne de l'attribut le plus précieux de l'homme, de cette sensibilité désirable, l'aimant & le lien des ames. Il y a donc bien de l'apparence que la plûpart de nos Lecteurs goûteront un Extrait de ces Œuvres.

L'Auteur de la plus grande partie des morceaux raſſemblés dans ce Volume, eſt la femme d'un Poëte célèbre, très-eſtimé en Allemagne, véritable génie qui d'un ton ſublime a chanté la mort du *Meſſie* (1). Madame *Klopſtok* étoit née avec une ame auſſi ſenſible, avec une imagination auſſi élevée, avoit ſouvent même autant d'enthouſiaſme que ſon mari. Il n'eſt donc pas ſurprenant qu'entre deux cœurs très-vertueux, qu'un même dégré de ſentiment uniſſoit, qu'entre deux ames également nourries des plus vives idées, des images les plus ſublimes, il ait pû s'établir une ſympathie, une chaine étroite, telle que la leur eſt peinte dans les fragmens de leurs Lettres miſes à la tête de ce Volume.

» J'AI perdu, dit M. *Klopſtok* dans » l'Avis Préliminaire, une Epouſe, » dont la tendreſſe faiſoit mon bon» heur, comme mon amour faiſoit le » ſien. Je ne ferai pas des Vers ſur ſa » mort, quand même j'en ſerois capa» ble; je penſe qu'il faut uſer de la

(1) Nous ferons connoitre ce beau Poëme.

» même réſerve, en parlant de ſa fem» me qu'en parlant de ſoi-même. Je » me contente d'être l'Editeur de quel» ques Piéces fugitives, monument de » ſon génie qu'elle s'eſt elle-même éle» vé. J'ai été tenté plus d'une fois de » tracer ſon caractère à la tête de ce Re» cueil; mais peu de Lecteurs trouve» roient dans leur propre fonds de quoi » juſtifier ce que je ne pourrois me diſ» penſer d'en dire. Je la peindrai donc » d'un ſeul trait. Elle étoit faite pour dire » comme Arrie : *Poetus, cela ne me fait* » *point de mal!* » M. *Klopſtok* finit ſa Préface, par regretter dans ſa femme un juge capable de l'aider à perfectionner ſes Ouvrages.

Il fut obligé de faire un voyage à Copenhague peu de jours avant la mort de ſa femme, qu'il laiſſa à Hambourg, leur ſéjour ordinaire. Des fragmens de leurs Lettres reſpectives, pendant cette ſéparation qui dura près de deux mois, font l'ouverture du Volume. Je n'en raſſemblerai que des traits propres à faire connoitre le ſtyle de Madame *Klopſtok*, & à caractériſer leur mutuelle tendreſſe.

» Avoir fait trois fois le chemin d'i-

» ci à la Maiſon de Poſte pour me voir » encore une minute! Penſes-tu qu'on » comptera cela pour peu de choſe? Je » me confirme dans mon ancien ſoup» çon, que tu pourrois bien m'aimer un » peu. Tu m'aimerois beaucoup, ſi tu » me voyois aujourd'hui. On ne s'ap» perçoit pas que tu ſois parti. La crain» te que la triſteſſe ne nuiſe à mon en» fant (car je n'ai que trop ſenti le peu » de larmes qui me ſont échappées); » le ſouvenir de la défenſe que tu m'as » faite; la penſée, que ce ſeroit une » ingratitude dans une félicité ſi gran» de : tout cela me rend ſi ſoumiſe que » je ſuis preſque tranquille.

» Cette nuit je n'ai pû m'empêcher » d'être en peine pour toi; mais ce n'eſt » point une inquiétude injuſte ſur » notre ſort : elle eſt fondée ſur une » tendreſſe que je ne puis pas abandon» ner un inſtant. Je t'aime au-delà de » toute expreſſion. Il eſt difficile, ah! » bien difficile de vivre ſans toi, quand » on a vécu avec toi.

» Ne crois point que tout ce que je » dis ſignifie autre choſe, ſinon, qu'il » eſt auſſi vraiſemblable pour moi d'en » mourir que d'en réchapper, & que

» je ſuis prête à tout événement. Je m'é» tonne ſouvent de cette tranquillité, » qui ne m'abandonne point pendant » ces attentes. Moi qui ſuis déjà ſi heu» reuſe dans cette vie! eh que ne ſera » pas l'Eternité, dont nous avons ſi peu » d'idée, & de ſi forts preſſentimens! » Mieux encore qu'une vie paſſée avec » *Klopſtok*. Je ſçais bien que toutes » les heures ne ſont pas égales, ſur» tout les dernières. La mort d'une ac» couchée n'eſt pas une mort douce; » mais comme il plaira à Dieu. Je ſe» rai toujours heureuſe de vivre encore » avec toi, ou de ne vivre qu'avec lui. » Mais toi, condamné à la vie de ce » monde, où je ne ſerai plus, pourra» tu ſoutenir auſſi bien notre ſépara» tion? Sans doute, comme le plus fort, » tu dois être le ſurvivant. Penſe où je » vais, & que j'y vais avec toute la cer» titude que peut avoir un pécheur. La » foi du Chrétien ne le trompe point. » Nous continuerons de nous aimer » d'un amour qui ne doit pas finir ».

Les preſſentimens de Madame *Klopſtok* n'étoient que trop fondés. Les premières douleurs de ſa couche annonçoient une heureuſe délivrance; mais

peu à peu les impulsions de la Nature cesserent, & ses forces se trouverent épuisées. Il fallut recourir à l'art. Son mari même est chargé de lui annoncer le danger extrême où elle est. Elle reçoit cet arrêt avec une résignation étonnante; ils se disent adieu. Elle expire.

On devine quels sont les motifs de consolation les plus propres à être présentés à l'esprit d'un Philosophe Chrétien, affligé de la perte d'une femme digne du plus tendre attachement. Bornons-nous au court extrait d'une seule des Lettres que les amis de Monsieur *Klopstok* lui adresserent à cette occasion, & dans laquelle nous trouvons le plus d'élévation & de force, soit pour les idées, soit pour les expressions.

» Quelle complaisance, dit le Consolateur, & quelle confiance, de m'accorder le plaisir compatissant de vous entretenir de votre perte! Quel prix ceci me donne à mes propres yeux, d'être appellé à verser un rayon de consolation dans l'ame de *Klopstok*! ... Puis-je toucher vos plaies, sans les faire saigner de nouveau?....

» Puisque c'est le survivant qui souffre, ce doit être une consolation pour

vous de souffrir à sa place. A la vôtre, auroit-elle pû soutenir cela? Pour un cœur comme le sien, tendre & délicat au souverain dégré, c'eût été un mérite de succomber.....

» Par plus d'une raison je suis porté à croire, que, même dans l'autre vie, il subsistera quelque différence entre l'homme & la femme, mais aussi que leur union sera plus étroite & plus parfaite, ou plutôt qu'ils seront moins deux êtres séparés ou séparables, qu'un tout plus accompli par sa réunion. Cela supposé, sans doute il y aura peu de liaisons formées dans ce monde qui puissent continuer dans l'autre. Et combien n'est-il point rare de voir des ames assorties! Tantôt séparées par des climats éloignés, elles auront passé cette vie sous des cieux différens; tantôt des siécles se seront écoulés entre elles. Conformément à ces idées, on regardera comme les plus parfaites unions celles où les deux parties, parvenues à un égal dégré de perfection, chacune dans sa sphère, auront dès cette vie jetté les fondemens d'une amitié éternelle. Sous ce point de vûe, vous serez un

jour l'Epoux le plus heureux. Car, n'étoit-elle pas, comme on vous l'a si bien dit, *un autre Klopstok sous les traits d'une belle femme?*.......

» Vous n'avez dû vivre ensemble que le tems nécessaire pour commencer l'amitié la plus tendre, & une amitié sans fin. Un troisiéme être devoit se former de vous, & concentrer votre tendresse pour completter votre bonheur. Cet être, pour ne pas manquer de parvenir à sa perfection, dès son premier développement, a été transplanté dans un climat céleste, où il est cultivé par les mains d'une mere glorifiée. Un jour, accompagnée de ce cher gage, cette tendre mere vous recevra à bras ouverts.

» J'envisage encore autrement les suites de votre séparation. Comme votre Poëme *du Messie* n'est pas, selon moi, seulement un chef-d'œuvre de génie, mais encore un ouvrage honorable à la Religion, propre à étendre la piété & la vertu pendant plus d'un âge, & chez plus d'une Nation; je regarde cette séparation comme un événement heureux, si elle contribue à vous inspirer quelquefois des

idées neuves & sublimes; à réchauffer votre imagination; à vous donner quelques dégrés de plus d'enthousiasme & de sentiment; à embellir même quelques-unes de vos pensées par un tour plus noble, par des images plus élevées, capables de frapper des cœurs peut-être déjà préparés par la conformité de leur situation.

» Enfin, précédé par votre Epouse, il vous coûtera moins de mourir un jour. *Clarisse* vous parut-elle jamais plus grande que dans cet instant, où, pour se soutenir contre la nouvelle la plus accablante, elle se dit à elle-même: *Dieu veuille ne me laisser dépendre que de lui seul!* Nous sommes en effet appellés à une plus haute destinée. Les amitiés de ce monde sont de peu de prix, si elles n'allument en nous le desir de l'immortalité. C'est à cette fin que ce sentiment nous est donné. Et la desire-t-on jamais plus ardemment, que dans le sein d'une amitié qu'on voudroit pouvoir rendre éternelle? &c

A la suite de ces Lettres de consolation, il y a quelques *Lettres des Morts aux Vivans*, qui sont l'ouvrage de Ma-

dame *Klopſtok*. Sans entreprendre ici d'en faire la comparaiſon avec celles de M. *Rowe*, qui leur ont apparemment ſervi de modéle, il ſuffira de dire que ces Lettres prouvent encore mieux l'excellence de ſon cœur que celle de ſes talens. L'habitude de s'entretenir avec les Morts conduiſit naturellement Madame *Klopſtok* à l'idée d'un commerçe ſemblable avec ſon mari, ſuppoſé qu'elle dût lui ſurvivre, & cette idée fut exécutée d'avance. M. *Klopſtok*, affligé par leur ſéparation réelle, eſſaya de jetter auſſi ſur le papier les réflexions qui ſe préſenterent à ſon eſprit échauffé par la plus grande douleur; nous donnerons quelques fragmens des unes & des autres. Ils ſerviront à faire voir combien, malgré l'habitude de ſentir vivement, le langage de l'imagination & d'une douleur feinte diffère de celui d'une douleur réelle.

» Je veux t'écrire, (dit Madame » *Klopſtok* à ſon mari ſuppoſé mort » avant elle), quoique j'ignore ſi ja» mais tu en ſçauras quelque choſe. Car » combien peu, nous eſprits bornés, » ſçavons-nous de votre état ? Mais » peut être que mon Ange pourra te

» faire parvenir ma Lettre, ou t'en don» ner connoiſſance; peut-être même » qu'inviſible à mes yeux tu te trou» ves à mes côtés, & tu lis ces lignes » pendant que je les forme. O! de » quel nom te nommer, ami mainte» nant bienheureux ? Si tu te trouves » préſent, ne me refuſe pas tes com» paſſions. J'avois beſoin d'être excitée » par ton exemple. Mais je me réveil» lerai, je m'arracherai à cette triſteſſe, » j'agirai, je vivrai. Ah! que n'es-tu » préſent encore, pour me ſoutenir, » lorſque les forces me manqueront ! » Tu le ſçais, ce fut ma gloire d'obéir. » Mais tu n'es plus avec moi, homme » excellent ! homme vrai ! homme » Chrétien ! Je n'ai plus tes conſola» tions, ton exemple, ni ton appui.

» Dans quelle ſolitude je me trouve » par l'accompliſſement des vœux que » formoit ma tendreſſe, lorſqu'elle » s'élevoit au plus haut dégré des ſen» timens les plus purs. Je demandois » que tu puſſe mourir le premier. Ah! » maintenant je connois tout le ſens » d'une ſemblable priere, & je rends » grace à Dieu qui m'exauce de ne t'a» voir pas deſtiné à ſouffrir tout ce que

» je ſouffre. Tu ſouffris cependant, ô » l'Epoux le plus cher, le plus digne de » toute ma tendreſſe! Dans ton agonie » même, dans les avant-goûts de ta fé» licité, je vis tes regrets. Puis-je me » rappeller ce tableau ? Oh ! puis-je » l'effacer de mon ſouvenir ?

» Seule, hélas ! je n'ai point de fils » à élever ſur tes traces, point de fille » pour aſſocier ſes larmes aux miennes. » Oh ! que ta préſence puiſſe m'être » ſenſible, me rendre ſoumiſe, réſi» gnée, plus digne toujours de ta ten» dreſſe!....

» Comment t'aimerai-je mainte» nant? Comment éleverai-je mes ſen» timens à ce dégré de lumiere & de » pureté ? Quelle diſtance eſt mainte» nant entre nous ? Diſtance déjà ſi » grande ſur la terre, où la foibleſſe » de mon ſexe & ton génie ſublime, » auſſi élevé que ton cœur, mettoient » tant de différence entre nous. Con» tinue cependant d'être mon gardien » & mon guide. O Dieu qui reçois » mes adorations, fais retourner au» près de moi cette ombre ſi chère, » ou toi-même prête-moi ta main dans » la route maintenant ſi déſerte & ſi

» pénible de ce monde. Exauce ma » demande vive, humble & réſignée, » de pouvoir bien-tôt le ſuivre, & de » le rejoindre bien-tôt ».

Voici le début des fragmens adreſſés à l'Ombre de Madame *Klopſtok* par ſon mari.

» J'ai renvoyé juſqu'ici le deſſein » d'écrire quelques-unes des penſées » qui m'occupent, dans la crainte d'en » être trop vivement affecté; mais de» puis la dernière lecture des Lettres » que tu me deſtinois, je ne ſçaurois » plus réſiſter à cette idée. Par où com» mencerai-je, ma chère & bienheu» reuſe Epouſe ? Un ſouvenir de moi » pourroit-il bien faire la plus petite » portion de ta félicité préſente ?

» Hélas! pauvre abandonné ! je ſuis » encore parmi les pécheurs, & en» deçà du tombeau. Toutefois le ſou» verain Etre m'avoit accordé la force » de prévoir mon ſort. Oui, je ſuis aſ» ſûré, que le ſouvenir de la grace, » qui m'a ſoutenu dans nos derniers » adieux, contribue à la ſérénité dont » tu jouis. Tu auras vû dans mes yeux » les traces de la joie qui me fut alors » inſpirée. Mon ame élévée ſe trouve

» comme dans une extaſe ſublime. Je » n'apperçus plus les traces de la mort » ſur ton viſage ; je ne ſentis plus la » ſueur froide qui le couvroit. Il m'eſt » impoſſible de dire quel fut alors mon » état ; mais je ſçais que je n'aurois pas » fait d'autres acclamations à la préſen- » ce d'un Martyr, au-deſſus duquel » j'aurois vû les cieux entre-ouverts. » Puiſſe cette penſée ſe conſerver tou- » jours vivement préſente à mon ame ; » puiſſe-t-elle être auſſi la premiere » dont tu ſeras informée !

» Les Anges s'intéreſſent peut-être à » nos actions plus que nous ne pen- » ſons. A leur défaut, le premier de » nos amis, que Dieu retirera près de » lui, pourra te faire part de ce que » j'écris maintenant, dans le deſir que » tu puiſſe en être inſtruite. Je le ré- » péte donc : gloire, louange & ado- » ration au très-Sage & très-Bon ! C'eſt » avec ces paroles que le premier de » nos amis, appellé au bonheur céleſte, » te ſaluera de ma part, ô l'Epouſe la » plus chérie, & maintenant la plus par- » faite !

» Il n'y a pas long-tems, que dans la » ſolitude de la nuit, je t'imaginai près

» de moi avec tant de vivacité, je » pourrois dire avec tant de certitu- » de, que plus d'une fois je t'adreſſai » la parole. Ah ! ſi tu y avois été, je » n'aurois pas beſoin de charger un » ami du ſoin de te porter mes pen- » ſées. Etres Céleſtes ! ſe pourroit-il » que vous fuſſiez quelquefois avec » nous ? Si cela vous eſt permis, ſûre- » ment ma chère *Méta* m'a ſouvent vi- » ſité. Et pourquoi cela vous ſeroit-il » interdit ? N'êtes-vous pas, ſembla- » bles aux Anges, députés pour ſervir » ceux qui doivent hériter le Ciel ?

» Souvent je te vois parcourir ces » mondes, dont un petit nombre ſeu- » lement répandent leur clarté ſur nos » nuits, & faire chaque jour de nou- » velles connoiſſances parmi quelques- » unes de leurs Peuplades innombra- » bles. Quelle élévation cette idée » donne à mon ame ! Tu ſçais à quels » tranſports m'élevoit l'idée de ces Ré- » gions bienheureuſes ; & combien plus » raviſſante eſt-elle pour moi, main- » tenant que tu es avec eux ! Je puis » t'atteindre juſques dans ces Régions » Céleſtes ; mais quand j'entreprends

» de te ſuivre juſqu'auprès de celui qui » nous a rachetés, & auquel le plus » ſincère amour t'attachoit ici-bas, alors » toutes mes idées ſe confondent ou ſe » perdent entierement.

» Je ne te fais pas de nouveaux » adieux. Nous ſommes tous deux dans » les mains de l'Infini qui embraſſe » tout ».

Nous n'allongerons pas cet Extrait de l'analyſe d'un morceau de Poëſie, dialogué & partagé en Scènes & en Actes, ſous le titre de Tragédie, dont le ſujet eſt *la Mort d'Abel.* Cette Piéce & deux Odes ſpirituelles, ſur l'*Année paſſée* & ſur l'*Amour de Dieu*, écrites en vers libres & ſans rimes, font hon- neur à l'eſprit de Madame *Klopſtok*, & plus encore à ſon cœur. On a l'obliga- tion à M. *Klopſtok*, ſon mari, d'avoir ramené la Poëſie au ſervice de la Reli- gion. A ſon exemple, on met aujour- d'hui en Allemagne, ſous toutes les for- mes imaginables, des ſujets tirés de l'E- criture Sainte.

M. *Klopſtok* ayant eu l'idée, que tous les Dialogues, pour être écrits natu- rellement, devroient être compoſés par

différentes mains, de ſorte que chacun y fourniroit ſon rôle, il la propoſa à ſa femme, dans l'intention de conſer- ver pour le ſurvivant un monument de leur amitié. C'eſt un eſſai d'un Dia- logue de cette nature qui termine le Volume dont nous venons de rendre compte.



III.

ON vient de nous adresser de Cologne une Ode Latine sur la Guerre d'Allemagne, que nous avons jugée digne d'être consignée dans ce Journal. Elle est de M. *Aschimbrock*, Chanoine de l'Eglise de Bonn.

MUSA

GERMANORUM Reipublicæ Civili bello diffidenti ominosa.

ODE.

Audite Thraces barbara prælia;
Et queis remotis tardior attulit
Aurora lucem, audite sævum
Teutonicæ sonitum ruinæ.

Durata ferro tempora vivimus,
Fraterna jam nunc regna minacibus
Collisa bellis, mutuisque
Vulneribus cecidisse gaudet

Germana Pubes. Occidit, occidit
Suis ruens heu! Patria viribus.
Quam nec potens armis Moravus,
Nec Scythicæ domuere Gentes;

Nec vorticosum qui Rhodanum bibunt,
Nec, quæ ferocem morte Numantiam
Vicit duello, subjugare
Roma suis valuit triumphis,

Duri Nepotes, moribus aspera
Perdemus ætas? Anne iterabimus,
Vagi incolæ, deserta Patrum
Lustra feris habitata monstris?

Exterminatis urbibus, o nefas!
Nùm rursùs ingens Hercynia horridis
Umbris renascens Sylva glande
Damna sacræ Cereris reponet?

Eheu! quis instat durior oppidis
Labor! Cadentem quis gemitus virum
Bella execrantis sponsæ, & orbam
Quis dolor insequitur parentem!

Frustrà Ottomanno Marte carebimus,
Ferisque diræ Gentibus Asiæ;
Frustrà bicorni Rheno amica
Non solitò metuemus arma.

Pardis & Afrâ Tygride sævior
Malè ominatis in sua viscera
Conversa telis, hostis expers,
Marte furit proprio Juventus.

Sic est: acerbis cogimur invicem
Perire fatis. Culpa reos agat,

Vel sydus atrox? Quid moramur
Anne salus miseris superstes?

Nec jam cicatricum aut sceleris pudet
Fratrumve: vis nunc acrior omnibus;
Et furor par crescit nocendi,
Atque regi indocilis libido.

Hinc Albis auctis ruderibus minor;
Illinc cruento vortice tardior
Moldavus errat, sedibusque
Pulsa gemit fugitiva Nympha.

At ceu paventem, cædibus insolens,
Nidum rapaci Milvus ubi ungulâ
Detraxit, & dulcem cruorem
Sparsit agris, lacerosque pullos;

Ut damna vidit flebiliter gemens
Imbellis Ales, tristior impiis
Cedens plagis, feliciores,
Auspicio meliore, quærit:

Invisa Musæ sic fugiunt loca,
Sumptisque sacris, exilio lares
Et fana damnant sempiterno,
Barbarie populis relictâ.

——— Vates nec inutilis urbi,
Si das hoc, parvis quoque rebus magna juvari.
Horat. L. 2. Ep. 1.

TRADUCTION.

THRACES, écoutez le récit des combats barbares; & vous, Nations éloignées, à qui l'Aurore apporte une lumière plus tardive, entendez le bruit affreux des débris du vaste Empire Teutonique.

Voici le vrai siécle d'airain. Des Etats, dont les Souverains sont freres, se font éprouver respectivement toutes les horreurs d'une Guerre cruelle. La fleur des Germains se plait à verser le sang, à chercher, à donner la mort.

Malheureuse Patrie! hélas! elle tombe sous le poids de ses propres forces. Elle que n'ont pû dompter, ni le redoutable Morave, ni les Peuples nombreux du Nord, ni ceux qui s'abreuvant des eaux rapides du Rhone, ni Rome elle-même, Rome qui sçut réduire Numance défendue par des Guerriers dévoués à la mort: Nous, enfans dénaturés, avec des mœurs plus farouches, nous travaillons à la détruire. Voulons-nous donc encore, Peuples vagabonds, disputer aux Bêtes féroces

l'asyle des bois abandonné par nos Peres ?

Après avoir exterminé, aboli les Villes (effroyable idée !), faudra-t-il, pour réparer la perte des moissons, dont il ne restera plus de vestiges, avoir de nouveau recours au gland des forêts ?

Hélas! quels maux encore plus grands fondent sur nous de toutes parts ! Les cris qu'on entend, sont ceux d'une Epouse qui gémit en détestant la guerre sur son Epoux qu'elle a vû tomber ; c'est une mere dont la douleur s'épanche sur le corps sanglant du fils unique qui lui restoit.

Que nous sert-il d'être délivrés des Guerres Ottomanes & des Barbares de l'Asie, de n'avoir plus à craindre pour les deux branches du Rhin des armes qui sont au contraire employées maintenant à sa défense ?

Notre Jeunesse, plus sanguinaire que tous les Tigres de l'Afrique, tournant ses armes contre elle-même, au défaut d'ennemis étrangers, se fait une guerre implacable.

C'en en donc fait : un malheureux sort nous condamne à périr de nos pro-

pres mains. Que ce soit la punition de nos crimes, ou l'effet d'une funeste influence ? Qu'attendons-nous ! Nous reste-t-il dans notre infortune encore quelque espoir de salut ?

Non : on ne rougit plus du meurtre ni du brigandage ; les liens du sang ne sont plus respectés ; la violence regne par-tout ; l'habitude à faire le mal s'accroit avec la haine effrénée de l'ordre & de la discipline.

D'un côté, l'Elbe est affaissé sous les ponts & sous les radeaux dont on le surcharge ; d'un autre côté, la Moldaw, appesantie par le sang versé dans ses flots, roule avec plus de lenteur. Les Nymphes chassées de leurs retraites gémissent en fuyant.

Mais ce ne sont pas là tous nos maux. Lorsqu'un Milan, accoutumé au carnage, après avoir enlevé un nid d'innocens oiseaux, a répandu dans les champs le sang des petits, & leurs membres déchirés par sa cruelle serre, dès que la mere, dont la foiblesse n'a que ses tristes gémissemens pour défense, voit le désastre de sa famille, elle s'empresse de quitter

la contrée funeste, & sous de meilleurs auspices, elle en va chercher une plus tranquille :

Ainsi les Muses effrayées fuyent ce Pays odieux, & emportant les Arts avec elles, se condamnent loin de nous à un long exil, d'où s'ensuivra la barbarie qu'elles laissent en partage à nos Peuples.



ITALIE.

I.

EPISTOLE in versi del Co : Francisco Algarotti, *Ciamberlano di S. M. il Re di Prussia e Cavaliere dell'Ordine del Merito. In Venezia M. DCC. LIX. presso* Antonio Zatta, *col permesso de' Superiori.*

» ÉPITRES en vers du Comte
» *Algarotti*, Chambellan du Roi de
» Prusse, & Chevalier de l'Ordine du
» Mérite. A Venise, chez *Antoine*
» *Zatta, in*-12. avec cette Epigraphe :
» *Non aliena meo pressi pede.* Hor.
» Ep. XIX. L. I. »

QUICONQUE n'imite pas ne sera jamais imité, disoit avec raison le sçavant *Atterbury* : mais quel est le véritable objet, quelle est la juste mesure de l'imitation ? Voilà ce que, dans les diverses Théories qu'on a tracées de l'Eloquence, de la Poësie & des Arts,

aucun de nos Lecteurs n'a encore bien assigné. Que de Génies que l'excès de leur admiration pour les Grands Hommes a empêché de s'élever & de devenir grands comme eux ! Saisis, dominés par les beautés qui éclatent dans les différens chefs-d'œuvres de l'esprit humain, nous y mettons toute notre attention, & nous perdons de vûe la Nature, ce modéle universel, source éternelle & intarissable de la vérité, de l'imitation & du sublime. Il n'y a de vrais imitateurs que ceux qui, en imitant, osent être les rivaux de leurs modéles. *Pétrarque* donne à la Poësie Italienne un tour, un caractère, un esprit nouveau ; il l'orne en même tems de toutes les graces & de toute l'harmonie dont elle étoit susceptible : mais que d'Ouvrages arides, puériles & fastidieux, les beaux vers de ce grand homme ont fait naitre ! M. *Algarotti*, sans s'écarter de la Nature, comme a fait *Marini* & toute son Ecole, a sçu, à l'exemple de *Chiabrera* & d'*Alexandre Guidi*, s'ouvrir de nouvelles routes ; & lorsque chez les uns la Poësie n'est qu'une bagatelle harmonieuse, & que chez les autres, elle est dépouillée de

graces, d'images & de mélodie, notre Auteur a l'art d'intéresser, dans la sienne, la pensée, l'imagination, & les sens. Ce Recueil d'Epitres est dédié à Madame *du Boccage*, que son esprit, son goût, ses connoissances & ses talens rendent si digne d'un tel hommage.

» On me fait trop d'honneur en »France, dit Monsieur *Algarotti* dans »son Epitre Dédicatoire, de me »regarder comme un des Triumvirs »qui se proposent de réformer la Poë»sie Italienne. Le Livre qui contient les »Tables de proscription contre *Dante* »& *Pétrarque* a vû le jour, sans ma par»ticipation. Le P. *Bettinelli* qui avoit »formé le projet d'une Ligue poëtique, »m'avoit prié de permettre, que quel»ques Piéces de Vers, que je lui avois »communiquées, fussent imprimées avec »les siennes & celles de M. l'Abbé *Fru»goni*: je refusai d'y consentir. Mon refus »fut ferme & sincère, & ne doit point »être confondu avec ces répugnances si »communes aux Belles & aux Auteurs, »qui refusent ce qu'au fonds ils ne desi»rent rien tant que de se voir arracher. »Cependant vers la fin de l'année 1757, »j'appris que quelques-unes de mes Poë»sies venoient d'être imprimées à Ve-

»nise, conjointement avec celles du P. »*Bettinelli* & de M. l'Abbé *Frugoni*, & »que ce Recueil étoit précédé de quel»ques Lettres contre *Dante* & *Pétrarque*, »lesquelles avoient soulevé toute l'Ita»lie. Voilà, Madame, comment je fus »créé Triumvir, sans le sçavoir. » M. *Algarotti* ajoûte, que plein de respect pour les Peres de la Poësie Italienne, également éloigné d'être superstitieux & frondeur, il pense en vrai Républicain. Il seroit à souhaiter que les Auteurs dirigeassent leur Critique sur ses principes, & leur conduite sur ses maximes. La plûpart des gens de Lettres, dit *Bacon*, agissent suivant la politique des Ottomans, qui, pour regner avec plus de sûreté, égorgent leurs propres freres. Mais ils éprouvent que, même avec des talens & du génie on ne dispose pas des réputations ou de l'opinion publique, comme avec la force & l'autorité on dispose de la fortune & de la vie des Particuliers ; & que, si quelquefois il arrive qu'on acquierre une sorte d'empire dans la République des Lettres, ce n'est jamais par des moyens contraires à sa liberté qu'on parvient à se l'assûrer.

Les Epitres de ce Recueil sont au nombre de quatorze. Les trois premieres, adressées au Roi de Prusse, à l'Impératrice de Russie, & au Roi de Pologne, réunissent la beauté des pensées, la grandeur des images & la magnificence de l'expression. » Ami de Miner» ve & des Muses, dit notre Auteur en parlant au Roi de Prusse, alors Prince Royal, » tu feras fleurir les Arts & ra» meneras l'âge d'or. Ainsi qu'aux beaux » jours de Périclès, la terre s'embellit » de fleurs nouvelles ; ainsi que sur les » rives de l'Arno s'élança du sein des » ombres du cahos Gothique la lumie» re, qui jadis avoit éclairé la Grèce ; » ainsi se renouvelleront dans ta Capi» tale les Sciences, les Arts & l'urba» nité ; ainsi se réproduiront à Berlin, » Athènes & Rome. Je vois déjà un » nouveau Lysippe donner au Bronze » la mollesse des chairs ; un second » Apelle parle aux yeux & peint l'ame ; » un autre Virgile s'éleve & se pré» pare à chanter de nouveaux combats : » le souffle d'Apollon agite, embrase » son ame, & ses Vers lancent les » éclairs & la foudre...... Maîtresse de » la vérité, Philosophie, ô toi qui ca-

chée ſous le voile repoſois obſcurément dans les Portiques ſolitaires de Padoue & d'Oxford, viens: une Auguſte Princeſſe, héritière de la grande ame & du génie de Pierre, la Minerve & le Jupiter de l'Empire Ruſſe, t'appelle aujourd'hui ſur le Trône..... ..... Le Rubis éclate, l'Eméraude étincelle, le Saphir brille dans le ſein reſplendiſſant du Soleil; leurs feux purs & inaltérables, confondus dans ſes rayons, dorent l'étendue immenſe des cieux & de la terre, & donnent la vie au monde. Ainſi, Auguſte Souveraine, la valeur de Céſar, & la politique d'Auguſte ſe mêlant dans ton grand cœur aux vertus de Tite & de Trajan te rendent les délices & l'Idole des Peuples nombreux qui te ſont ſoumis ».

Les Œuvres de *Pallavicini* (1)

(1) *Etienne Benoit Pallavicini* naquit à Padoue le 21 Mars de l'année 1672. Son intelligence & ſa pénétration s'annoncerent dès ſon enfance. Il ſoutint à l'âge de dix ans des Théſes de Philoſophie. A peine avoit-il fini ſes premières études, qu'il fut obligé d'accompagner à Dreſde ſon Pere qui étoit attaché à la Cour de Saxe

avoient été imprimées à Veniſe par ordre du Roi de Pologne. Notre Poëte dit à ce ſujet au Monarque: « A peine l'éternelle nuit a éteint ſes yeux, que

en qualité de Maître de Chapelle, & qui peu de tems après ſon arrivée mourut, & laiſſa ſon fils âgé ſeulement de ſeize ans, ſans fortune & ſans reſſource. La Cour de Saxe, où les talens étoient ſentis, connus & récompenſés, & qui faiſoit ſes délices de la Muſique, avoit beſoin d'un Poëte. On jetta les yeux ſur *Pallavicini* qui compoſa des Drames à un âge où les autres tirent vanité d'avoir fait un Madrigal ou un Sonnet ſupportable. Après la mort de l'Electeur de Saxe, *Georges III*, *Pallavicini* paſſa à la Cour du Prince *Guillaume*, Electeur Palatin, à qui il eut l'honneur d'être attaché en qualité de Poëte, & bien-tôt après de Secrétaire. Il fut aggrégé dans ce tems-là à l'Académie des Arcades ſous le nom de *Eriſilo Criuntino*. L'Electeur mourut, & *Pallavicini* retourna à Dreſde, qu'il regardoit comme ſa ſeconde Patrie. Il préſenta ſes Ouvrages à l'Electeur, & il obtint ſur le champ les places qu'il avoit remplies auprès de l'Electeur Palatin. Tel étoit le procédé de la Cour de Saxe: il n'y avoit d'autre protecteur que le mérite. Fixé à Dreſde, il cultiva plus que jamais les Belles-Lettres, & arrêta ſon ſtyle, qui, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, flottoit encore entre le goût corrompu de l'Ecole de *Marini* & le goût ſage & pur des meilleurs Poëtes de l'Italie. A force de

tu le rappelle à la vie, & fais lever ſur lui le plus beau jour. Graces à ce bel Art ignoré de la Grèce, qui non-ſeulement peint la parole aux yeux, mais la multiplie & l'éterniſe, ſon nom vainqueur du tems volera dans les âges futurs, après le nom du Poëte de Venuſe ».

M. *Algarotti*, dans ſon Epitre à M. *Grimani*, Doge de Veniſe, ranime heureuſement les couleurs ſi ſouvent employées à peindre les agrémens de

réflexions & d'exercice, il parvint enfin à cette élégance continuë qui regne dans ſa Traduction des Odes d'*Horace*. Revêtu en 1738 du titre de Conſeiller d'Ambaſſade, *Pallavicini* eut l'honneur d'accompagner en Italie le Prince Royal de Pologne, qui par ſon amour pour les Arts, & par la conſidération pour les perſonnes qui s'y diſtinguoient, fit ſouvenir l'Italie des tems heureux où elle regnoit ſur l'Univers par les armes ou par les Lettres. *Pallavicini* mourut peu de tems après ſon retour à Dreſde, le 16 Avril de l'année 1742, âgé de 70 ans. Son moindre talent étoit pour le genre Dramatique: ſa Traduction des Odes d'*Horace* eſt, ſans contredit, regardé comme le meilleur de ſes Ouvrages. C'eſt un Eſclave qui conſerve l'air de la plus grande liberté: il a les fers aux pieds, & ſes mouvemens ſont pleins d'aiſance & même de grace.

la campagne. Il appelle ſur une colline riante un de ces habitans de la Ville, qui couchés mollement ſur leurs tapis de pourpre, ſont auſſi inquiets que s'ils étoient étendus ſur un lit d'épines: il lui demande ſi les Pierres de Numidie ont l'odeur & l'éclat de l'émail des fleurs. A la table ſobre de la campagne, un repas apprêté par la ſimplicité, aſſaiſonné par la faim, eſt un feſtin d'Apicius & de Lucullus. Le Poëte deſcend lui-même dans une vallée ombragée de hêtres avec le Sage de Cambridge, ou avec celui d'Athènes, & plus ſouvent avec le grand Poëte qui fait envier à Achille, vainqueur, le ſort d'Enée, vaincu. « Mais les diſcours enchanteurs de Platon, de Newton & de Virgile ceſſent de retentir dans mon eſprit, ſi j'apperçois à travers les feuillages des Arbres quelque Nymphe du hameau dans les ſentiers tortueux de la forêt, où Faune effraye quelquefois les jeunes Bergeres. Je tourne à l'inſtant vers elle mes pas empreſſés. Elle fuit, mais dans ſa fuite elle m'obſerve; & plus le bois devient ſombre, plus il me paroit beau ».

Ma di Plato, di Maro, e del Neutono
Nella mente mi tace ogni aureo detto,
Qualora auvien che bruna Forosetta
M'apparisce tra i rami, e ne' sentieri
Dubbi del bosco, ove di rado suole
Esser paura alle fanciulle il Fauno:
Tosto ver lei cupidamente io muovo
Ella fugge, e pur guatta; infine il bosco
Dove selvaggio è piu, parmi piu bello.

Dans l'Epitre suivante, le Poëte donne de justes éloges au célèbre Abbé *Metastase*, & il l'invite à mépriser les murmures de l'envie. » Qui pourroit, » dit-il, ne pas verser des larmes lorsqu'Enée coupe un cable perfide, pour » suivre en Italie ses destins & les » vents; ou lorsqu'Ulysse, avec l'artificieuse éloquence qu'Homère met sur » ses levres, conduit le nouvel Achille » du sein de l'Amour dans les bras de » la mort? Qui n'aimeroit pas avec » ton Thémistocle, & les mœurs & les » Loix, & l'air & les rochers de sa Patrie? Qui ne seroit point épris pour » la vertu à la vûe de Titus, qui fait » encore dans tes vers les délices du » genre humain. Au milieu des ap-

» plaudissemens qui retentissent autour » de toi, se pourroit-il que les cris de » l'envie parvinssent à ton oreille, & » troublassent le repos de ton cœur? Les » Arbres qui couvrent l'homme de leur » ombre, & le nourrissent de leurs fruits, » servent encore de nid & de pâture à » la vile Chenille. Le vulgaire n'apprécie le mérite que par les années; » il estime plus la rouille que le métal.

Nuovo non è, che la vulgare schiera
Solo dagli anni la virtude estimi
E più la ruggin che il metallo apprezzi.

» Mais que le Cygne soutienne avec » courage son noble essor, & que du » haut des cieux, il ne daigne pas laisser tomber un seul regard sur ces » marais nébuleux, où bourdonnent » les insectes du Parnasse qui pensent » s'élever à l'immortalité sur l'aile d'un » Sonnet ou d'un Madrigal.

In tanto siegui il nobile suo volo
Cigno animoso, e non degnar dal cielo
D'un guardo pur quei nubilosi stagni
Ove ronzan gl'Insetti di Parnasso
E in seno à eternita credon sull'ala
D'un Madrigal poggiare o d'un Sonnetto.

L'Epitre à *Philis*, est une description agréable des modes de Paris & de Londres, & en particulier de l'usage de l'Eventail Anglois, avec lequel une femme parle aux yeux de son Amant en un langage mystérieux que l'amour explique à lui seul.

Saisi d'une noble enthousiasme, M. Algarotti foudroye l'ignorance, & couvre la science de fleurs dans l'*Epitre à Ariste* (1). » Non, Ariste, il ne pouvoit » s'élever dans ton cœur un sentiment

(1) Certo a te non potea più bel desio
Sorgere in cuore, Aristo mio, che i belli
Spiar secretti di Natura addentro
Col rapido pensier cercando il cielo,
E armarti incontrò alle terrene noje
Dell'usbergo più fino dei sapere.
Deh che non può l'eredità comune
E l'ignoranza nel petto de' mortali!
Ben ella al mondo, di più mali e seme
Che gia non fu d'Agamemnone il sogno
Dalle tenebre figlio, e dell'errore
. . . .
A pochi sempre mai, che il Ciel cortese
Di tal grazia degno, scerner fù dato
Di solto al velo l'immortal Sofia.

» plus beau que le desir d'épier les admirables secrets de la Nature, en parcourant les cieux avec la rapide pensée, & d'opposer aux chagrins de la » vie l'égide immortelle de la Science. » Hélas! que ne peut point dans l'ame des immortels, l'ignorance leur » héritage commun! Elle est pour l'Univers une semence de maux plus féconde que ne le fut autrefois le Songe d'Agamemnon, enfant des ténébres & de l'erreur. Il n'est donné » qu'au petit nombre d'ames, que le » ciel a favorisées, de lever le voile de » l'immortelle Sagesse.

» Je te salue, ô terre heureuse & « chere aux Immortels! Toi qui as eu le » bonheur de produire celui à qui la » Nature, jusqu'alors inaccessible, a » tracé de sa propre main les immuables Loix, par lesquelles elle gouverne l'Univers. Il en a fait part au monde enseveli auparavant dans le tombeau profond de l'erreur. Il a ouvert » des sources jusqu'alors inconnues, » d'où coule sur ses doctes & célèbres » Ecrits une veine de vérités si abondante, que la gloire les conservera » tant que la Terre & les Mers seront

» colorés, la nuit par les rayons d'ar-
» gent de la Lune, & le jour par les
» rayons d'or du Soleil. Ariste dirige à
» sa suite l'essor de tes ailes vers les
» cieux, & tu verras bien-tôt fuir der-
» riere toi la terre & ses maux avec
» elle ».

L'Epitre à M. *Zanotti* est un magnifique éloge de *Fracastor*, & du beau Poëme qu'il a composé sur cet horrible mal qui empoisonne la source de la vie :

Orribile venen, che il più bel fiore
Dell'uman genne, allor ch'ei frutta, occide,
Che della vita il mel, volge in assentio,
Turba e contrista de' piaceri il fonte.

La Lyre de M. Algarotti est propre à tous les modes. Son *Epitre à Eudoxe* respire le sentiment, les graces & la volupté. Il anime, il passionne tous les êtres qui l'environnent; il les intéresse à la situation de son ame. Le chant de Tibulle n'a rien de plus tendre & de plus intéressant. Tantôt il s'enfonce dans les labyrinthes obscurs, où la Nature enveloppée d'un nuage sacré se dérobe aux regards du vulgaire : c'est là qu'il

apperçoit & qu'il adore les traces du *Lincée Toscan* (nom Académique de Galilée), qui, avec des armes inconnues à l'Antiquité, osa le premier assaillir les cieux, & fixa le Soleil au milieu des Mondes qui le couronnent, & auxquels il dispense les jours, les saisons & les années. Tantôt il suit les pas du sublime Newton, qui, dans l'Occéan paisible du vuide, enchainant par le calcul les Comètes jusqu'alors indociles, les lui montre qui courbent leur course, ainsi que les autres Planètes, autour du Soleil.

En écrivant à M. *de Voltaire*, M. Algarotti regrette la Capitale de la France, mere des modes ingénieuses, asyle des Arts, & centre de l'esprit. Il la compare à Rome, telle qu'elle fut avant que la fureur des Goths passât sur elle; mais il n'oppose aux Auteurs des beaux jours de Rome que les Auteurs que Paris a formés dans le dernier siécle. Il peint ensuite sa Patrie endormie sur ses lauriers desséchés, & déchûe de l'état où l'avoient portée ses *Artisans de gloire*, tels que Colomb & Galilée; dont l'un découvrit de nouveaux Mondes sur la terre, & l'autre

dans les cieux. Il dit, que la semence dont ils sortirent reste encore, mais que l'oisiveté l'énerve, & qu'elle ne pousse pas un rameau, une feuille de gloire, *non spunta di gloria o ramo o foglio.* Il voit la colline poëtique couverte çà & là de Plantes, mais sans un seul cultivateur qui en corrige le luxe, & qui arrache les mauvaises herbes mêlées parmi elles. Les Vignes y rampent, faute d'ormeaux, pour s'élever à une hauteur où la vendange couronnée d'écumes réjouiroit les cuves & l'année. Cette Epitre est terminée par l'éloge de M. de Voltaire.
» Génie heureux, dans votre bouche
» la Prose a autant de nerfs que les
» Vers ont d'harmonie. Vous nourris-
» sez les Muses de miel Attique, &
» vous fortifiez Minerve par les plus
» hautes connoissances. Jamais au-des-
» sous de vous-même, vous êtes le Ros-
» cius de tous les Arts.

Felice te! che la robusta Prosa
Guidi del Pari, e il numero sonante,
Cui dell'Attico mel nudrir le Muse,
E ingagliardio d'alto saper Minerva:
Non mai di te minor, Roscio d'ogni Arte.

L'Epitre à M. *Foscarini*, Historiographe de la République de Venise, est un parallèle de Venise & de Florence. Ces deux Villes opposent l'une à l'autre les Auteurs célèbres qu'elles ont produits. La cause paroit indécise; mais, dit l'Auteur à M. Foscarini :
» Vous qui tenez au Sénat la place de
» Cicéron & au Parnasse celle de Tite-
» Live, si vous mettez aux jours les
» chefs-d'œuvres de votre plume, en-
» fermés sous une envieuse clef, nous
» verrons à l'instant la Capitale de la
» Toscane céder la victoire à la Reine
» de la Mer Adriatique ».

Dans l'Epitre à *Lesbie*, le Poëte, après quatre ans d'absence, voit pour la premiere fois sa Maîtresse assise sur son lit à attendre midi & son chocolat. Son attitude est charmante. Son sein est modélé par un mouchoir fermé négligemment. Ses yeux languissans lui parlent des plaisirs qu'elle a goûtés, & lui disent avec éloquence : *Un autre que toi est heureux.* Quant à lui, le désordre du lit attire ses regards, ce lit qu'avoit troublé l'Hymen & non l'Amour. » O Nymphe de la Seine autre-
» fois mes Idoles, puis-je le dire,

» sans vous offenser ? Tout le fard, » les essences, les parfums, le vermillon, l'art ; tous les apprêts de » vos longues toilettes ne valent pas un » des Lys pâles, une des Roses mourantes que l'Amour a peints sur le » visage de Lesbie ».

O Ninfe della Senna, o gia mie Dive,
Con pace vostra, i tanti lisci, i nei,
Le lavande, i rossetti, e l'Arte, e i riti
Delle lunghe tollette, un giglio smorto
Una rosa non vaglion palliduzza
Che sul viso a costei dipinge Amore.

M. Algarotti, dans sa Lettre à M. *de Villiers*, aujourd'hui Mylord Hyde, borne son ambition aux vœux d'Horace, & décrit d'une maniere intéressante les précieux avantages de la liberté, le meilleur présent des Dieux, *degli Dei dono migliore.* C'est sous ses auspices & par ses bienfaits, qu'il vole sur un bois agile de Venise à Paris, à Londres, & au *nouveau Port ouvert, au-delà des écueils de la Finlande, à l'industrie, au Commerce, aux Beaux-Arts, par le Héros Russien assis aujourd'hui dans l'Elisée entre le paisible Solon & le valeureux fils d'Ilia*

& de Mars, digne qu'il s'éleve un nouveau Plutarque, pour écrire ses faits immortels.

On retrouve dans une Epitre *in*-4°. imprimée sans date, & sans nom d'Auteur, ni de Ville, adressée au Comte *Gorani*, Général des Armées de l'Impératrice-Reine, le même génie, la même Critique, & le même tour d'expression, que dans ce Recueil. Cette Epitre roule sur les Poëtes. » Le Ciel, dit l'Auteur, » n'a pas donné à toutes les » Régions de nourrir les lauriers consacrés aux Muses, comme il accorde » à tous les climats de produire ceux de » Mars. Des marais Méotides sortit » la race qui frappa Rome des terribles » coups dont elle gémit encore. Jamais » il ne s'en éleva un Cygne qni charmât le monde par des chants mélodieux. Il faut de grandes qualités & » de vastes connoissances, pour former » un Poëte. Les seuls Vers qui vivent » éternellement sont ceux qui exhalent » le parfum d'un sçavoir exquis.

Sol vive il verso eterna vita allora
Che d'eletto saper balsamo spira.

Après que Léon X. eut reçu dans le Vatican les Arts fugitifs de la Grèce poursuivis par la Barbarie, les Espagnols, dit l'Auteur, introduisirent en Italie l'Hyperbole qui fait voir à travers un nuage les Pygmées transformés en Géans, & les pointes dont on forma les fléches de l'Amour. Il faudroit que la Poësie se rapprochât des modéles Grecs ; mais il est à craindre que le goût, *dans les rapides révolutions de sa roue*, ne rende les Poëtes de serviles imitateurs. » Un bon Pilote doit se tenir » loin de tous les écueils ; & pour ne » pas s'exposer en pleine Mer, il ne » doit pas raser le rivage ».

Dee buon Pilota
Da ogni scoglio lontan tener sua via
Ne per tema del mar vadere il lido.

L'Auteur voudroit bannir du Parnasse ces versificateurs plus avides d'or que d'honneur, qui trouvent des admirateurs assez imbéciles pour croire qu'ils boivent l'immortelle ambrosie des sources poëtiques.... *Que la Satyre sérieuse ne dise pas que dans cet âge aussi*

rempli d'orgueil que vuide de vertu, la fléche, impatiente de voler, reste immobile sur l'arc de nos Pindares, parce qu'elle n'a point de but à frapper. » Assez » de belles actions illustrent le siécle, » pour animer les traits de la Poësie ; » mais il n'y a point de Poëte heureusement né, point de Poëte Philosophe qui fasse de ces traits des armes » consacrées au bien public, & qui les » lance dans les cœurs pour y réveiller » la vertu (2) ».

Nos louanges n'ajoûteroient rien à la gloire de M. Algarotti : cet Extrait suffit pour son éloge. Nous nous bornerons à faire remarquer à nos Lecteurs, en premier lieu, la facilité avec laquelle son génie se plie à tous les sujets, sans jamais blesser la vérité poëtique, ni manquer le ton propre & pittoresque ; en second lieu, le riche fonds d'images que lui fournit la connoissance de la

(2) Nè quì l'invida Satira vi canti
Che in questa etade d'ogni orgoglio plena
Vota d'ogni valore invan bramoso
Sovrà l'arco Teban stassi lo strale
Che già segno non è dove percuota &c.

Nature, dans laquelle il prend tous les corps qu'il donne à ce qu'il crée. Nos Lecteurs auront pû s'appercevoir, qu'en faisant connoitre cet Ouvrage, nous avons tâché de ramasser les traits qui peuvent servir à marquer le génie de la Poësie Italienne. En la comparant avec la nôtre, on trouve que sa maniere est infiniment plus parfaite, & ses moyens plus étendus & plus faciles. La Poësie Italienne tend toujours à réveiller le sens de l'imagination, & elle se permet tout ce qui peut conduire à ce but. La Poësie Françoise ne parle presque qu'à l'esprit ; rarement met-elle les objets sous les yeux. Notre Poësie n'employant guères que des termes abstraits, généraux & vagues, elle ne forme, pour ainsi dire, que des tableaux métaphysiques, dont l'esprit ne trouve point de modéle dans la Nature : au lieu que la Poësie Italienne emprunte presque toujours les couleurs particulieres de quelque objet de la Nature, dont elle revet celui que son imagination enfante. Nous disons, par exemple, que les *grands évènemens illustrent ce siécle* ; mais nous ne disons pas qu'ils le *dorent*, comme fera le Poëte Italien.

Le mot *illustrer* ne donne aucune couleur à l'expression ; on n'y apperçoit qu'un lustre indéterminé, & par-là métaphysique. L'Italien au contraire vous fixe sur un lustre réel & physique ; il nous attache par l'éclat de l'or. Nous disons qu'un *nom vole à la Postérité*, nous n'oserons pas dire qu'il *bat des ailes*, comme a fait M. Algarotti. Si le terme *voler* présentoit à nos yeux un vol réel, pourquoi serions-nous choqués de voir un *nom qui vole* battre des ailes ? Il seroit aisé de pousser plus loin cette observation. Nous laissons à nos Lecteurs à juger combien le génie d'une Langue didactique & monotone doit intimider & glacer la Poësie, tandis que dans une Langue libre & variée, il n'y aura point de barriere qui en borne l'essor.

Quant à la partie méchanique des deux Poësies, l'une donne de très-grandes libertés au Poëte, tandis que l'autre ne lui donne que des entraves. La transposition qui constitue essentiellement l'ordre poëtique, est un moyen foible & borné pour le Poëte François ; au lieu qu'elle soustrait entierement le Poëte Italien au joug de l'ordre gram-

matical. Celui-ci plie la Langue à son génie ; celui-là est contraint de plier son génie à la Langue. L'Italien a la liberté de changer le repos de son Vers, de retrancher la derniere voyelle d'un grand nombre de mots, de supprimer les articles, de ne former qu'une syllabe de deux voyelles qui se choquent, de faire enjamber les Vers les uns sur les autres, de s'accommoder des hiatus, &c, &c, &c. Il ne manque jamais de ressources, pour ne point affoiblir son idée, pour la rendre avec l'expression intérieure, sous laquelle son esprit se l'est présentée, en un mot pour faire passer dans ses Vers tout ce qu'il pense, & de la maniere dont il le pense. Que d'avantages n'a-t-il donc pas sur le versificateur François? Les talens passent par les instrumens, & s'y modifient. Celui qui ne tire que des sons aigres des pipeaux de Pan, eût peut-être formé des accords harmonieux sur la Lyre d'Apollon.



II.

LETTRES sur la Peinture, la Sculpture & l'Architecture. Tom. I.

SECOND EXTRAIT.

NOUS allons parcourir rapidement le reste de ce premier Volume, parce que le second & le troisiéme nous occuperont suffisamment dans les Journaux suivans.

» Vous voulez sçavoir de moi, écrit » à *Varchi* le célèbre *George Vasari* (1), » ce que je pense sur la prééminence de » la Sculpture & de la Peinture : il s'é-

(1) *George Vasari* d'Arezzo, Peintre & Architecte, a été le premier qui ait écrit les Vies des Peintres. Ce fut sur les invitations & les instances de *Paul Iove*, *d'Annibal Caro*, de *Molza*, &c, qu'il composa son excellent Ouvrage, le meilleur de tous ceux qui ont été faits sur cette matiere. On accuse *Vasari* d'avoir parlé avec trop de partialité des Peintres de son Pays. Ce défaut lui est commun avec tous ceux qui ont écrit les Vies des Artistes, &, si l'on en croit les Italiens, sur-tout avec les Ecrivains François.

» leva pendant mon séjour à Rome une » dispute à ce sujet, & je fus pris pour » Juge. Je recourus à *Michel-Ange* qui » me répondit d'un air chagrin : *La* » *Sculpture & la Peinture ont un même* » *objet également difficile à remplir de* » *part & d'autre ;* & ce fut tout ce que » je pus tirer de ce Grand Homme. » *Vasari* proteste qu'il ne se mêlera point de parler de la Sculpture, & qu'il se bornera à faire sentir les avantages & l'excellence de la Peinture. » Il n'ap- » partient, dit-il, qu'à elle de repré- » senter les vents, les tempêtes, les » pluies, les éclairs, la transparence » des eaux, les ombres de la nuit, & » l'éclat du jour. Elle seule peut varier » la couleur des chairs, ainsi que de » tous les objets, offrir des lointains, » & donner du mouvement aux nua- » ges. Comment le Sculpteur pourra-t- » il jamais, ajoûte-t-il, représenter un » arbre dépouillé de son feuillage par » un coup de vent, ou frappé & brûlé » des feux de la foudre, de sorte que le » Spectateur voye tout à la fois, le vent, » la flamme & la fumée ? D'ailleurs, » peut-on disconvenir que le Dessein, » qui est incontestablement l'ame des

» Arts dont il s'agit ici, ne soit plus » propre de la Peinture que de la Sculp- » ture (2)? Ne voit-on pas tous les jours » des Sculpteurs opérer avec le plus » grand succès, quoiqu'ils n'ayent » qu'une très-foible connoissance du » dessein. » *Vasari* finit en disant, que la Peinture est un Art, dont toutes les parties doivent être regardées comme autant d'Arts profonds & difficiles.

Il y a dans ce curieux Recueil deux seules Lettres de *Raphaël d'Urbin*. Dans celle qu'il écrit au Comte *Balthazar Castiglione*, il s'exprime ainsi sur les travaux, dont le Pape Jules II. l'avoit chargé. » Le Pape, dit-il, en me con- » fiant le soin de la Fabrique de Saint- » Pierre, vient de mettre un pesant far- » deau sur mes épaules ; j'espere cepen- » dant ne pas y succomber. Le modéle » que j'ai tracé plait à Sa Sainteté,

(2) Ce que dit ici *Vasari* est-il bien exact ? Le dessein paroit encore plus nécessaire au Sculpteur qu'au Peintre. Il s'en faut bien que le premier trouve dans son Art les ressources infinies que la couleur fournit au Peintre, pour sauver les défauts de correction & de pureté dans les formes.

» ainsi qu'aux hommes de génie à qui » je l'ai communiqué. Mais ma pen- » sée s'éleve encore plus haut : j'aspire » aux belles formes des édifices anciens, » & je ne sçais s'il en sera de ma hardiesse » comme de celle d'Icare. Je m'esti- » merois un grand homme, si mon » Tableau *de la Galathée* renfermoit » une partie des beautés que vous m'as- » sûrez y avoir trouvées. Il est vrai que » je cherche le beau, & que *n'y ayant* » *rien de si rare que le goût & les belles* » *femmes* (3), je me sers d'une certai- » ne idée qui me vient dans l'esprit, » & au flambeau de laquelle j'épure » mes formes.

Que de chaleur & d'intérêt dans la maniere dont *Annibal Carrache* décrit à *Louis Carrache*, son cousin, les impressions que la vûe des Ouvrages du *Corrège* avoit faites sur son ame ! » Tout » ce que je vois ici me confond. Quelle » vérité ! Quel coloris ! Quelle carna- » nation ! Les beaux Enfans ! Ils vi-

(3) *Ma essendo carestia de i buoni giudici e di belle Donne, io mi servo di certa idea che mi viene alla mente.*

» vent, ils respirent, ils rient avec » tant de grace & d'ingénuité, qu'il » faut absolument rire avec eux (4). » J'écris à mon frere, pour l'engager à » venir me trouver : ah ! qu'il vienne, » & qu'il ne me rompe plus la tête de ses » beaux Discours & de ses Disserta- » tions éternelles (5). Au lieu de per- » dre notre tems à disputer, ne son- » geons qu'à saisir la belle maniere du » Corrège, c'est le seul moyen d'hu- » milier nos Rivaux..... Mon cœur se » brise de douleur, quand je pense au » sort malheurex de ce pauvre *Antoine*, » (c'est le Corrège). Un si grand hom- » me, si toutefois il ne mérite pas d'ê- » tre appellé plutôt un Ange (6), s'en-

(4) *Puttini del Correggio spirano, vivono, ridono con una grazia e verita, che bisogna con essi ridere e rallegrarsi*

(5) *Augustin Carrache* étoit Poëte & bel esprit. Il aimoit à parler de son Art, & en parloit très-bien : il impatientoit donc *Annibal* qui avoit moins de sçavoir & d'esprit, mais beaucoup plus de génie que son frere.

(6) *Se pure uomo, e non piutosto un Angelo in carne.*

» ſevelir dans un Pays où jamais il ne » fut connu, & y finit miſérablement » ſes jours! Ah! lui & le Titien feront » éternellement mes délices. Ne me » vantez plus votre Parmeſan. Qu'il y » a loin de ce Peintre au Corrège! Celui-ci a tout puiſé dans ſa tête : ſes » penſées, ſes conceptions ſont à lui; » il n'a eu de Maître que la Nature. » Tous les autres recourent, tantôt au » Modéle, tantôt aux Statues, tantôt » aux Deſſeins, & ils nous préſentent » les choſes comme elles pevent être : » le Corrège les offre telles qu'elles » ſont en elles-mêmes; je ne ſçais pas » m'expliquer, mais je m'entends. *Auguſtin*, mon frere, vous dira tout » cela infiniment mieux que je ne pourrois le faire ».

Paſſons aux Lettres de *Vincent Borghini*. Quel homme que ce Borghini! Quelle étendue de connoiſſances! Quelle fécondité d'idées! Quelle force & quelle richeſſe d'imagination! Tout ce qu'en ſes jours ſolemnels l'ancienne Rome étala jadis de grandeur, de pompe & de magnificence, *Borghini* le raſſemble dans l'eſquiſſe qu'il trace de la Fête que *Coſme I*, Duc de Flo-

rence, avoit ordonnée au ſujet du Mariage du Prince *François*, ſon fils, avec *Jeanne* d'Autriche. Arcs de triomphe, Pyramides, Obeliſques, Quadriges, Fontaines, Théâtres, Statues Equeſtres & Pédeſtres; les idées les plus ſublimes, les plus honorables pour ſa Patrie & pour ſon Souverain, les moyens de les exécuter, l'art de leur donner le plus grand effet: voilà ce qu'on trouve dans la Lettre où *Borghini* expoſe le plan de la Fête dont ſon Souverain l'a chargé. Il connoit les lieux, les emplacemens & & les eſpaces; il indique les divers embelliſſemens dont il ſont ſuſceptibles; il imagine tous les ſujets, il trace les meſures, il aſſigne les proportions. Les rayons de ſon génie s'étendent à tout; ils éclairent, ils échauffent & les Cabinets des Architectes, & les Atteliers des Sculpteurs & des Peintres. Cet homme occupoit au milieu des Arts la place que l'Antiquité donnoit à Apollon au milieu des Muſes.

Avec quel enthouſiaſme *Louis Carrache*, dans une de ſes Lettres à Don *Ferrand Carlo*, annonce les talens naiſſans de *François Barbieri*, dit *le*

Guerchin! » Nous avons, dit-il, ici » un jeune homme qui eſt auſſi habile » Deſſinateur que grand Coloriſte : » c'eſt un prodige, c'eſt un monſtre; » je ne vous dis rien de trop, ſes Ouvrages épouvantent nos plus grands » Peintres ».

Il s'en faut bien, qu'avant *Louis XV* on eût en France le ſentiment & le goût des Arts que la grande ame de ce Monarque y a ſçu répandre. Dans preſque toutes les Lettres que le célèbre *Pouſſin* écrivit de Paris au Commandeur *del Pozzo*, on trouve des marques de ſon mécontentement & de ſon chagrin. » Je vous jure, écrit-il, » que ſi je reſtois long-tems dans ce » Pays, je ſerois forcé de devenir un » Barbouilleur, comme tous les autres. » On n'a nulle connoiſſance de l'Antique, & il faut bien ſe garder de paroitre l'avoir étudiée. J'ai déja commencé à peindre la grande Galerie; » mais j'ai beau faire des Deſſeins en » grand & en petit, je ne trouve perſonne qui ſeconde mes vûes. On » m'occupoit, dit-il ailleurs, à des bagatelles, à deſſiner des ornemens de » Cabinet & de Cheminées, des Frontiſpices

» tiſpices & des couvertures de Livres, » *ed altre fraſcherie*. On me demande » aujourd'hui une choſe, demain une » autre; on m'a fait venir ſans objet : » il n'eſt pas étonnant qu'on ne ſçache » à quoi m'employer (7) ». Faut-il être

(7) Le Pouſſin écrivant de Paris au même, décrit ainſi les bizarreries de notre climat. *Queſte ſono le ſtravaganze di queſto Paeſe. Quindici di ſono che l'aria ſi era fatta ſoave fuor di modo; ed ogni augelleto comminciava col canto a rallegrarſi per l'apparente primavere; ogn' arboſcello comminciava a ſpuntar le tenere frondi, e le odorante viole con l'herbe molli ricoprivano la terra poco avanti polveroſa e inaridita dall'orrido freſco. Ecco in una notte un vento di Tramontana eccitato dalla forza della Luna ruſa, coſi la chiamano in queſto paeſe, col una ſoltiſſima neve, che reſpinge il bel tempo troppo frettoloſo certamente piu lungi da noi che non era dal Meſe di Gennaio.* » Il y a » quinze jours que l'air s'étoit extrêmement » adouci : les petits Oiſeaux, croyant voir déjà » le Printems, avoient commencé à chanter » & à s'égayer; les Arbuſtes avoient auſſi » commencé à pouſſer leurs tendres feuilles, » & les Violettes, dont l'odeur eſt ſi douce, » mêlées parmi l'herbe naiſſante, avoient tapiſſé la Terre, qui peu de tems auparavant » étoit poudreuſe & deſſéchée par l'horrible » froid que nous avions eſſuyé. Voici qu'en » une nuit un vent du Nord, *excité par la*

» être ſurpris que le Pouſſin, dès qu'il » fut de retour à Rome, ait embraſſé » avec tranſport les colonnes de la Ro- » tonde ?

On lit dans ce Recueil que *Niccolò Tornioli*, Peintre Siennois, avoit trouvé le ſecret de teindre le marbre, & d'y faire paſſer la couleur à un doigt de profondeur. Il peignit ainſi une Sainte Véronique ; le marbre fut coupé & les traits étoient reproduits. M. le Comte *de Caylus*, qui employe tous ſes momens & une grande partie de ſes revenus à étendre la ſphère des Arts qu'il cultive & qu'il éclaire, a fait récemment la même découverte, & il s'eſt empreſſé de la répandre.

Le premier volume de cette Collection eſt terminé par pluſieurs Lettres de *Salvator Roſa* au Docteur *Ricciardi* (8) ſon intime ami. C'eſt une choſe

» *Lune Rouſſe*, comme on la nomme dans ce » Pays, accompagné d'une neige très-épaiſſe, » repouſſe le beau tems trop hâtif plus loin » de nous certainement, qu'il n'étoit au mois » de Janvier ». Le Pouſſin écrivoit le 14 Mars.

(8) *Jean-Baptiſte Ricciardi* étoit Profeſſeur de Philoſophie Morale dans l'Univerſité de Piſe, & un des meilleurs Poëtes de ſon tems.

frappante que l'analogie qui ſe trouve entre la maniere d'écrire de cet Artiſte & ſa maniere de peindre; on croit, en liſant ſes Lettres, voir ſes Tableaux & ſes Eſtampes. C'eſt la même fougue, la même bizarrerie, la même ſingularité.

» Jugez, dit-il au ſujet d'un procédé dont il ſe plaint », jugez de la ſitua- » tion où je dois me trouver, moi qui » ſuis tout bile, tout eſprit, tout feu » (9)...... Excuſez-moi, ſi je ne vous » écris pas plus au long aujourd'hui : » j'ai la tête pleine d'horreurs, de tu- » multe & de carnage ; je ſuis comme » une Alecton ». Son goût pour les lieux eſcarpés & ſauvages éclate dans la Lettre qu'il écrit à ſon retour de Lorette. » Je viens de faire un voyage » bien plus curieux, bien plus pittoreſ- » que que celui que j'ai fait à Florence. » Je peux vous jurer, mon ami, que » les Teintes d'une des montagnes que » je viens de voir, ſont cent fois plus » belles que tout ce que j'ai vû dans » toute l'étendue de la Toſcane. Votre

(9) *Tutto bile, tutto ſpirito, tutto fuoco.*

» *Verucola*, que je croyois avoir *quel-* » *que horreur*, eſt un Jardin en compa- » raiſon des Roches que j'ai parcourues. » Quels objets pour un Peintre ! Jamais » rien de ſi ſatisfaiſant ne s'eſt offert à » ma vûe (10). Mais rien n'eſt plus propre à faire connoitre le caractère de *Salvator*, que ſa réponſe au même *Ricciardi*, ſur ce que celui-ci s'étoit plaint du du refus que faiſoit *Salvator* de mettre plus de deux ou trois Figures dans des Tableaux que *Ricciardi* lui avoit demandés. » Je ſuis extraordinairement ſur- » pris qu'une tête comme la vôtre ait » attendu juſqu'à ce jour pour éprou- » ver ce que vaut *Salvator Roſe*, & de » quelle trempe eſt ſon amitié. Si vous » parlez ſérieuſement, je dois croire » que vous ne me traitez avec tant de » liberté, que parce que vous imagi- » nez que je vous ai quelque obliga-

(10) Il décrit encore ainſi la Caſcade de Terni. » VIDI a Terni la famoſa Caſcata del Velino » fiume di Rieti : Coſa da far ſpiritare ogni in- » contentabile cervello per la ſua orrida bel- » lezza, per vedere un fiume che precipita da » un monte di mezzo miglio di precipizio ed » innalza la ſua ſchiuma altretanto. »

» tion ; mais quand cela ſeroit, ſça- » chez que je connois les bornes de la » patience, & que je ſçais juſqu'à quel » point il convient d'endurer les du- » retés de ſon ami. Ni vous ni moi » nous ne ſommes des Divinités ; & ſi » vous êtes un homme, & un grand » homme auprès de moi, je ne pré- » tends nullement être un zero auprès » des autres. Que d'exclamations ! Que » de plaintes ! Que de folies ! Que d'ex- » travagances ! Et pourquoi ? Parce » que je n'ai pas voulu mettre dans vos » Tableaux plus de deux ou trois figu- » res. Apprenez, Monſieur le Doc- » teur, que quand je me ſerois borné à » vous donner, je ne dis pas deux ou » trois figures de ma main, mais une » ſeule, je croirois en avoir aſſez fait » pour vous rendre content, & pour » accompagner non-ſeulement votre ri- » dicule bambochade, mais (vive » Dieu) le meilleur Ouvrage du plus » grand Poëte.... Tiens, *Ricciardi* : s'il » s'agiſſoit ici d'un objet littéraire, je » te céderois de grand cœur ; mais » quand tu me ſoupçonneras le moins » du monde d'être capable d'ingrati- » tude, je te montrerai toujours les

» dents, sinon pour te mordre, du » moins pour me défendre..... Je vous » avoue que, depuis que je vous con- » nois, c'est pour la premiere fois que » vous m'avez déplu, & que je n'au- » rois jamais imaginé qu'un ami tel » que vous pût douter des qualités de » mon cœur, la chose du monde dont » je me pique le plus, & qui doit me » faire le plus d'honneur. Des Peintres » d'un caractère aussi fougueux & d'un » génie aussi bizarre que le mien, ne » doivent point être inquiétés; il faut » plutôt leur laisser la plus grande li- » berté, & croire que la moindre pro- » duction d'un *Peintre Classique* est » faite pour être estimée & louée par » quiconque a la connoissance de l'Art. » Un seul Vers d'Homère, Monsieur » le Docteur, vaut mieux que le Poë- » me entier d'un Cherile. Je n'en dirai » pas davantage; je sens que la colère » où vous m'avez mis s'en augmente- » roit. O ciel! vit-on jamais sottise » pareille? Juger des sentimens de son » ami, & de son ami Peintre, par la » quantité des figures qu'il met dans ses » Tableaux! Gardez, gardez ces peti- » tes attentions, ces observations scru-

» puleuses pour vos Poësies, & non » pour mon ame qui ne sçauroit ja- » mais avoir le moindre tort envers vous. » Adieu : si vous vous plaignez que » j'aye le cœur trop franc & la langue » trop libre, je vous promets que dans » la suite, quand vous vous montrerez » aussi ridicule, je vous flatterai & je » vous louerai. Je vous embrasse de » toute mon ame, & je suis votre vé- » ritable ami.

Il falloit que les Satyres de ce Peintres lui eussent attiré bien des chagrins & fait beaucoup d'ennemis, puisqu'il dit, qu'*il souhaiteroit s'être cassé le col avant que de commencer à les écrire* (12): mais si le Poëte étoit hai, l'Artiste étoit estimé, & l'un & l'autre se faisoient craindre. » Mes ennemis, disoit » *Salvator*, n'ont qu'un feu de paille, » le mien est d'amiante » *I loro fuochi sono di paglia, e i miei di pietra*

(11) Ces Satyres sont pleines de force & de Poësie. On a prétendu qu'elles n'étoient pas de lui; mais le fameux *Rhedi* a prouvé qu'il en étoit le seul Auteur. On les imprime actuellement à Paris.

Amianto (12). Ainsi, non-seulement ces Lettres contiennent des particularités très-curieuses, concernant l'Histoire des Arts, & celle des Artistes, les

Tableaux & les Ouvrages de Sculpture; mais on y trouve encore bien des choses, & sur-tout des détails domestiques qui font connoître le caractère

(12) *Salvator Rosa* cultiva la Peinture & les Lettres avec la même application. Pauvre dans son enfance, malheureux dans sa jeunesse, forcé de vendre pour rien ses Tableaux à des Brocanteurs qui, pour profiter de ses travaux, n'avoient garde de le faire connoître; il s'attacha au Cardinal *Brancaccio*, Protecteur solide des Arts, dont le goût & celui des belles connoissances revivent encore dans la branche de sa Maison, établie en France. Il le suivit dans son Evêché de Viterbe, où il fit le Tableau de S. Thomas. Il s'y lia d'amitié avec *Antonio Abbate* qui célébra ses ouvrages, & dont la Muse réveilla celle de Salvator. De retour à Naples, sa Patrie, & mécontent de la manière dont il fut reçu, il quitta bientôt cette Ville pour revenir à Rome. Il acheta des Livres, fit des Vers, & les charmes de son entretien lui attirerent une foule d'amis de son âge. Tout le monde voulut le connoître, & l'on cherchoit les Ouvrages de sa plume avec autant d'empressement que ceux de son pinceau. Il peignoit avec une vîtesse étonnante, & il gagna en peu de tems des sommes très-considérables. Le Prince Charles de Toscane l'ayant emmené à Florence, le Grand Duc le reçut avec les plus grands honneurs. Il y dépensoit avec ses amis tout l'argent qu'il y gagnoit; il donnoit des repas exquis, on s'assembloit en foule dans sa maison, & elle devint une espéce d'Académie. On y lisoit des Piéces de Vers & de Prose; on y donnoit des Comédies qui se faisoient sur le champ. Salvator las de peindre & de faire des Vers, de chanter & de déclamer, se retira à Volterre, où il ne cessoit de lire jusqu'à l'heure des repas. Il revint ensuite à Florence, & de-là à Rome Il s'y logea magnifiquement; & pour se venger du peu de cas qu'on avoit fait de lui dans ses premiers tems, il mit à ses Tableaux un prix excessif, qu'il diminua cependant aux instances de *Carlo de Rossi*. Il mourut âgé d'environ 60 ans, & il fut enterré dans l'Eglise *della Madona de gli Angeli*. Son Tombeau fut orné de Statues de marbre, de son Portrait & d'une Inscription.

Un Médecin lui demandoit un Tableau, & ne vouloit pas qu'il y mît la main, qu'il ne lui en eût fourni la pensée. Cette demande lui fut faite dans l'appartement d'un malade. Salvator attendit, sans rien dire, que le Médecin écrivît son Ordonnance. Quand celui-ci prit la plume : *arrêtez*, lui dit Salvator, *attendez que je vous aye donné votre sujet.* » C'est à moi, répondit le Médecin, » à écrire une Ordon- » nance, & non à vous ». *Je suis*, réplqua

de ces intéressans Personnages. Dans les Lettres de Michel-Ange, on voit la probité de ce grand Maître, sa tendresse pour ses amis, & les dégoûts qu'il avoit dans son Art. En parlant de la mort de Cosme Bartoli, Prevôt de Saint Jean de Florence, il dit : *Moren-*

Salvator, *cent fois plus en état de vous dicter l'Ordonnance, que vous ne l'êtes de me fournir une pensée pour mon Art; car je m'imagine être plus habile Peintre que vous n'êtes habile Médecin.*

Les Inventions de Salvator étoient la plûpart capricieuses, bizarres, spirituelles : c'étoient toujours des Rochers, des Troncs d'arbres, des Soldats, des Batailles, des enchantemens, des spectres, & ce qu'il appelloit lui-même du singulier & de l'extravagant, *singulare & stravagante per la Pittura.* Un Cardinal l'étant venu voir, Salvator lui montra des Tableaux d'Histoire qu'il avoit finis depuis peu; mais le Cardinal attaché à regarder quelques Paysages, lui en demanda le prix. *Eh quoi!* répondit Salvator, *me demandera-t-on toujours des Paysages, des Marines, & de semblables bagatelles, comme si je ne sçavois pas peindre les sujets grands & héroïques?* Le Cardinal, pour l'appaiser, lui dit, qu'il acheteroit un grand Tableau & deux Paysages. *Si vous achetez le grand, pour avoir les petits, j'en veux un million*, reprit Salvator.

do m'ha insegnato morire, non con dispiacere, ma con desiderio della morte. » En » mourant il m'a appris à mourir, & à » ne point redouter, mais à desirer la » mort. » Les regrets qu'il donne à la perte d'Urbin, son domestique, dont il avoit tenu un enfant, caractérisent une ame bien sensible, bien humaine & bien compatissante. *Raphael Montelupo*, célèbre Sculpteur qui vivoit, selon Vasari, plus en Philosophe qu'en Artiste, peint ainsi son désintéressement, sa Philosophie : *Ne vi crediate che con tutto questo mi paja esser povero, come à molti pare; anzi mi pare esser tanto ricco (vedete bella Pazzia ch'e la mia) ch'io non cambierei al Papato l'esser mio o con qualsivoglia Signore; ne da molto tempo in quà non ho mai potuto capire dove consistan le felicità de' grandi vedendoli come i minori alla morte obligati.* » Ne croyez point qu'avec tout » cela je me trouve pauvre, comme je » le parois à bien des gens; je m'i- » magine au contraire être si riche, » (voyez la belle folie que j'ai là), » que je ne changerois point ma con- » dition contre celle du Pape ou de » quelque autre Souverain que ce soit.

» Depuis long-tems, je n'ai pû com- » prendre en quoi consiste le bonheur » des Grands, en les voyant aussi su- » jets à la mort que les Petits ». Il y a ici des Lettres de deux Artistes femelles, de *Jeanne Garzoni* qui excelloit dans la Miniature, & d'*Artemise Gentileschi*, habile Peintre de Portraits.

TERMINONS cet Extrait par une Réflexion importante, & que les circonstances rendront peut-être utile. Il y avoit entre les Artistes, dont nous venons de parler & les gens de Lettres de leur tems, une amitié, une confiance, une estime dont les Lettres & les Arts devoient tirer un égal avantage. Les Sculpteurs & les Peintres ne rougissoient point de consulter des hommes, qui uniquement voués à la Littérature devoient avoir en ce genre des connoissances infiniment plus étendues que les leurs, & les gens de Lettres, en proposant leurs idées aux Artistes, se gardoient bien de juger l'Art. On étoit trop instruit de part & d'autre, pour avoir honte de ne pas tout sçavoir & d'ignorer quelque chose.

ESPAGNE.

I.

NOTICIA de la California, y de su Conquista Temporal y Espiritual, hasta el tiempo presente, dedicada al Rey nuestro Senor por la Provincia de Nueva-Espana de la Compania de Jesus. En Madrid en la Imprenta de Viuda de Manuel Fernandez, *ano de 1757.*

» NOTICE de la Californie, & de sa » Conquête Temporelle & Spiri- » tuelle, dédiée au Roi, notre sou- » verain Seigneur, par la Province de » la Nouvelle Espagne de la Com- » pagnie de Jesus. A Madrid, de » l'Imprimerie de la Veuve d'*Ema-* » *nuel Fernandez*, 1757. Trois Vo- » lumes, petit *in*-4°.

LE R. P. *Burriel*, Jésuite, actuellement Professeur de Théologie Morale au Collége Impérial de Madrid, est

l'Auteur de cet Ouvrage, qui, bien différent de tant de Productions modernes, tient beaucoup plus que ne promet le titre modeste qu'il lui a donné. Il se préparoit à partir pour l'Amérique, dans le dessein d'y faire des observations & des recherches relatives à son objet, lorsqu'il reçut des ordres du feu Roi *Ferdinand VI.* d'aller faire le dépouillement des Archives du Chapitre de la Cathédrale de Tolede, avec le Docteur Don *François-Perez Bayer*, Professeur de Langue Hébraïque dans l'Université de Salamanque. Le P. *Burriel* resta seul chargé de cette importante commission, parce qu'on envoya son collegue en différens Pays de l'Europe chercher des Piéces relatives aux vûes du Ministère. Ses grandes lumieres, secondées du travail le plus opiniâtre, & d'un caractère tel qu'il le falloit pour envisager tranquillement & surmonter avec patience le désagrément d'une pareille entreprise, le mirent en état de jetter les fondemens de plusieurs Ouvrages importans pour la Monarchie Espagnole, & intéressans pour toutes les personnes capables de

sentir le mérite d'une érudition aussi bien digérée que profonde (1).

Ce contre-tems ne lui fit pas perdre de vûe son projet sur la Californie. Il se procura tout ce qu'il put trouver parmi ses Confrères, & ailleurs de rela-

(1) Nous pourrons faire connoitre les projets Littéraires du R. P. *Burriel*, dont nous avons une exposition manuscrite & originale. Ils embrassent le Droit Civil & Canonique d'Espagne, la Liturgie, la Partie de l'Histoire qui concerne les mœurs, les usages & les abus qui ont regné en Espagne dans différens âges de cette Monarchie, l'origine de plusieurs Droits & Priviléges accordés à des Eglises ou à des Particuliers, des éclaircissemens sur les Généalogies des grandes Maisons, &c.

Le P. *Burriel* a donné aussi en 1758 un Ouvrage intitulé: *Informe de la Imperial Ciudad de Toledo al Real y Supremo Consejo de Castilla sobre igualacion de Pesos y Medidas en todos los Reynos y Senorios de Su Majestad, segun los Leyes*: c'est-à-dire, » Recherches sur le » moyen de trouver (conformément aux Loix » de l'Etat), un poids & une mesure uniformes dans tous les Etats & Domaines de Sa » Majesté, présentées au Royal & Suprême » Conseil de Castille par la Ville Impériale de » Tolede. » Nous en rendrons compte incessamment.

tions exactes & fidelles qui avoient rapport à son objet : il les compara soigneusement avec ce que les Ecrivains de diverses Nations en avoient écrit; & prenant pour base un Ouvrage manuscrit sur le même sujet fait au Mexique en 1732 par le P. *Vanegas*, aussi Jésuite, il mit au jour la Notice de la Californie que nous annonçons. Elle n'a point été imprimée telle qu'il vouloit, parce que les personnes qui en étoient chargées, ont trouvé à propos d'y faire des altérations qu'il désapprouve. C'est pour rendre l'Ouvrage plus parfait qu'il en prépare une autre édition, dont nous aurons soin de faire connoitre la différence d'avec celle-ci, lorsqu'elle paroitra.

Le nom de Californie que porte aujourd'hui cette presqu'Isle, & qui lui fut donné dès le tems de *Fernand Cortès*, au rapport de *Bernard Diaz del Castillo*, Compagnon de fortune, & Historien de ce Héros (2), a prévalu sur

(2) *Historia verdadera de la Conquista de la Nueva-España.* A Madrid en 1630.

celui de Nouvelle Albion que lui donna le fameux Drack, & sur celui des Isles Carolines (3) qu'on voulut aussi lui donner, du nom de *Charles II*, Roi d'Espagne, qui en desiroit ardemment la conquête.

Blaeu s'est trompé, lorsqu'il a compris sous cette dénomination cette vaste portion de l'Amérique Septentrionale renfermée entre la Nouvelle Espagne & la Nouvelle-Galice, & le Détroit d'Anian, supposé à l'extrémité septentrionale de cette partie du Nouveau Monde (4). La Californie est proprement

(3) Elle est désignée sous ce nom dans un Atlas du P. *Henri Scherer*, Jésuite Allemand, imprimé en 1702, qui a pour titre : *Atlas novus, exhibens orbem terraqueum per naturæ opera, Historiæ novæ & veteris monumenta, Artisque Geographicæ leges & præcepta.* Monachii.

De Fer lui donne le même nom dans un petit Atlas de la Monarchie Espagnole qu'il présenta a *Philippe V.* en 1705.

(4) Joannis Blaeu *America, quæ est Geographiæ Blavianæ Pars Quinta, liber unus, Volumen undecimum.* Amstelædami 1662, pag. 70.

une Peninſule dans la Mer Pacifique, ſituée à la partie la plus ſeptentrionale de l'Amérique reconnue par les Eſpagnols, où une grande Langue de terre qui s'avance entre l'Eſt & le Sud, depuis les côtes les plus boréales de l'Amérique, juſqu'à la Zone-Torride. C'eſt ſur ſa pointe, qui en eſt la partie la plus méridionale, qu'on trouve le fameux Cap de S. Luc, (el Cabo de S. Lucas). En regardant de ce Cap vers le Nord, on voit à gauche la côte extérieure de la Californie baignée par la Mer Pacifique, reconnue daus l'étendue de 22 dégrés juſqu'au Cap Blanc de S. Sébaſtien, (el Cabo Blanc de S. Sebaſtian) & à droite la côte intérieure qu'on a auſſi reconnue. Celle-ci a 10 dégrés d'étendue, ſe termine à l'embouchure du Fleuve Colorado, (el rio Colorado), & eſt baignée par le Golphe que forme en cet endroit la Mer Pacifique, & qu'on appelle le Golphe Californique. La Californie eſt donc cette contrée de l'Amérique Septentrionale qui ſe trouve enclavée entre les trois points nommés, le Cap de S. Luc, le Cap Blanc de S. Sébaſtien, & l'embouchure du Fleuve Colorado.

En bornant la côte extérieure de la Californie au Cap Blanc de S. Sébaſtien, on ne prétend pas que ce ſoit là ſon dernier terme. Elle s'étend probablement au-delà vers le Nord. Mais le peu de connoiſſance qu'on a, tant de la côte, que de la Mer même qui eſt au-delà de cette hauteur, eſt encore ſi incertain, qu'il vaut mieux en retrécir les bornes, que de donner des conjectures hazardées.

La ſituation de la Californie n'eſt pas encore bien décidée. On place le Cap de S. Luc au 22e dégré & demi de latitude ſeptentrionale, l'embouchure du Fleuve Colorado au 32e & demi, & le Cap Blanc de S. Sébaſtien au 42e & demi de la même latitude. Mais s'il y a encore quelque choſe à deſirer pour l'exactitude dans cette *Démarcation*, que ſera-ce à l'égard de la longitude de ces trois points? Les Géographes varient entre eux à l'infini: chacun leur en aſſigne une qui lui eſt particulière, & différente de celle que les autres lui donnent. Le P. *Burriel* n'entreprend pas de décider la diſpute: mais à en juger par la Carte des Contrées Septentrionales

de l'Amérique & de l'Aſie qu'il a miſe à la fin du troiſiéme Volume, il paroit adhérer au ſentiment de M. d'*Anville* (5). Il place le Cap de S. Luc entre le 265e & le 266e dégrés de longitude commune, l'embouchure du Fleuve Colorado au 260e, & le Cap Blanc de S. Sébaſtien vers le 251e dégré de la même longitude.

La partie connue & ſoumiſe de la Californie s'étend 300 lieues en longueur, depuis le Cap de S. Sébaſtien, en tirant vers le Nord. Les différentes ſinuoſités de la côte, plus ou moins profondes, ſelon les parages, font que cette preſqu'Iſle n'eſt pas par-tout d'une égale largeur. La nature du Sol & la température de l'air n'y ſont pas non plus par-tout les mêmes. Cependant on peut dire qu'en général le climat y eſt ſec & chaud à l'excès; le terroir nud, montagneux, pierreux, ſablonneux, ſtérile par conſéquent, & peu propre au la-

(5) Carte de l'Amérique Septentrionale publiée ſous les auſpices de M. le Duc d'*Orléans*, premier Prince du Sang. Par M. *Danville* à Paris en 1748.

bourage, ainſi qu'à l'entretien des troupeaux.

Malgré cela, la Californie poſſéde toutes les eſpéces d'Animaux domeſtiques qu'on connoit en Eſpagne. Ceux même qu'on y a tranſportés d'Europe, y ont multiplié prodigieuſement. On y trouve un oiſeau appellé *Alcatraz*, qui eſt comme une groſſe Oye; il a le bec long de plus de onze pouces, & les jambes comme la Cigogne. Si quelque *Alcatraz* tombe malade, les autres ont ſoin de ne le laiſſer manquer de rien; ils lui apportent des Sardines, qui ſont leur nourriture ordinaire, dans un grand jabot dont la Nature les a pourvûs. Bien ſouvent les Voyageurs Eſpagnols ont tourné à leur profit l'inſtinct charitable de ces Animaux, en attachant un Alcatraz par le pied, dans le deſſein de lui enlever les Sardines que ſes camarades devoient lui apporter.

L'inégalité du climat de la Californie en rend certaines contrées plus ou moins couvertes que d'autres. La pointe de S. Luc, où l'air eſt plus tempéré, eſt auſſi très-garnie d'arbres, qu'on ne trouve guères ſur la côte Orientale, du

moins aſſez gros pour faire des poutres; le peu qu'on en voit dans quelques Egliſes eſt venu de *Cinaloa*. Parmi les Arbres que la Californie produit, celui qu'on y appelle *Pitaya* eſt digne d'attention pour la beauté & pour la qualité de ſon fruit, qui eſt la principale récolte des Californiens, & un grand ſpécifique contre le ſcorbut. Ses branches paroiſſent des cierges qui ſortent directement du tronc, & qui ſont perpendiculaires à la racine; il n'a point de feuilles, & c'eſt ſur ces branches qu'on trouve le fruit. Celui-ci eſt couvert d'une coſſe épineuſe, comme la chataigne; ſa chair reſſemble à celle de la Figue, mais elle eſt plus douce & plus délicate. Sa couleur varie, étant tantôt blanche, tantôt rouge, & quelquefois jaune; mais le goût en eſt toujours délicieux. L'Arbre appellé *Palo Santo* croît auſſi dans cette preſqu'Iſle, & la gomme qu'il diſtille, mêlée avec de la graiſſe, eſt d'une grande reſſource pour carenner les bâtimens.

Quoiqu'on ne ſe ſoit guères donné la peine de chercher des minéraux dans la Californie, il eſt vraiſemblable qu'elle

en eſt très-bien pourvûe; on doit le préſumer de la grande quantité qu'il y en a de l'autre côté du Golphe dans les Provinces de *Sonora* & de *Primeria*.

Si le Sol de cette preſqu'Iſle eſt ſtérile, la Mer en revanche eſt fort poiſſonneuſe; elle produit toutes ſortes de Poiſſons du plus grand goût, & ſingulierement des Baleines en ſi grand nombre, que quelques Voyageurs ont appellé le Cap de S. Luc la pointe des Baleines, (Punta de Ballenas). On y trouve auſſi une eſpéce de Coquille, dont l'éclat ſurpaſſe celui de la plus belle Nacre. Elle eſt couverte d'une légere couche d'un beau vernis couleur d'azur, à travers duquel on apperçoit le brillant du fonds argenté de la Coquille. On prétend que, ſi elle étoit connue en Europe, elle y feroit oublier la Nacre. Mais ce n'eſt point encore tout ce qui rend le Golphe de la Californie digne d'attention; les Perles qu'il fournit en très-grande quantité ſont ſa principale richeſſe, & elles y attirent en foule les Habitans de la Nouvelle-Eſpagne, ceux de la côte de la Nouvelle-Galice, de *Culiacan*, de *Cinaloa*, & de *Sonora*.

Dans les mois de Mai & de Juin; il tombe une roſée qui s'attache aux feuilles des Arbriſſeaux, & qui prend la conſiſtance de la Manne. Sa blancheur n'égale point celle du ſucre, mais elle le ſurpaſſe pour la douceur. Cette production n'eſt pas d'ailleurs étrangere aux Etats d'Europe de Sa Majeſté Catholique: on la trouve auſſi en Eſpagne aux environs d'Avila & de Cordoue, en ſi grande abondance, qu'on en pourroit fournir tout le reſte du Monde.

Les Peuples qui habitent la Californie ſe diſtinguent par la différence de leurs Langues, de ſorte qu'il y a autant de Nations qu'il y a de Langues différentes. Les Miſſionnaires varient ſur leur nombre; mais le P. *Taraval*, qui en avoit fait une étude longue & ſuivie, n'en compte que trois: celle des *Cochimies*, celle des *Pericuès*, & celle de *Loreto*. Cette derniere a produit deux Dialectes ſi éloignés de la Langue primitive, qu'il eſt facile de les prendre d'abord pour deux Langues originales. La Nation des *Cochimies* eſt établie entre le Cap de S. Luc & le

Port de la Paix (el Puerto de la Paz); celle des *Pericuès* eſt entre le Port de la Paix & Loreto, & celle de *Loreto* habite le Pays découvert au Nord des *Cochimies*.

Les Californiens ſont bien faits: leur viſage ſeroit même aſſez agréable, s'ils ne le défiguroient point par le fard qu'ils employent, & par les trous qu'ils ſe font au nez & aux oreilles; leur teint eſt plus baſané que celui des Indiens de la Nouvelle-Eſpagne. Ils ſont ordinairement robuſtes, & d'une bonne complexion.

Il eſt certain que les Californiens ſont le Peuple le plus voiſin de l'Aſie, & qu'ils auroient pû nous éclaircir ſur la population de l'Amérique, s'ils avoient eu l'uſage des Lettres, ou quelqu'autre moyen durable pour conſerver la mémoire des événemens. Mais on n'a rien trouvé chez eux qui puiſſe donner ſur ce point la moindre lumiere, & leur ame eſt plongée dans une ſtupidité ſi profonde, qu'ils n'ont pas même de Tradition. Quand on leur a demandé de quel endroit ils étoient venus s'établir en Californie, ils ont fait

comprendre que c'étoit du côté du Nord. On se l'imagine bien, quand même ils ne le diroient pas, parce que la Péninsule ne tient à la terre que par ce côté-là. Pressez-les, & interrogez-les sur la cause de leur migration, ils vous répondent, qu'une querelle venue à la suite d'un grand festin, où s'étoient assemblées plusieurs Nations, leur mit les armes à la main, & que les plus foibles furent contraints de se réfugier vers le Midi, pour échapper à la vengeance des Vainqueurs.

La stupidité, l'insensibilité, le défaut de réflexion, le dégoût du travail, l'attachement à toutes sortes de plaisirs & d'amusemens puériles, la pusillanimité, & la petitesse d'esprit forment le caractère de ces malheureux Indiens. Ils sont, en un mot, tels que des enfans chez qui la raison ne s'est point encore développée. Avant qu'on pénétrât chez eux, leur Gouvernement étoit tel qu'on pouvoit l'attendre de leur ignorance. Chaque Nation étoit un assemblage de plusieurs cabanes, plus ou moins nombreuses, selon la fertilité du terroir, toutes unies entre elles par des

alliances, sans aucun Chef dont elles reconnussent l'autorité. L'obéissance filiale n'y étoit pas même reconnue, & s'il y en avoit quelque trace légere, elle s'évanouissoit aussi-tôt que les enfans pouvoient se passer du secours de leurs peres. Tous les Californiens étoient nuds; on distinguoit pourtant les Nations à la variété des ornemens dont elles embellissoient leur tête. Leurs femmes avoient grand soin de couvrir leur nudité, au point qu'elles étoient scandalisées de la moindre négligence des petites filles des Soldats Espagnols cet égard.

La Poligamie étoit en usage chez les *Pericuès*. Le moindre caprice des maris exposoit les femmes à être répudiées, & à passer le reste de leur vie dans un veuvage continuel, car elles trouvoient difficilement un autre époux; mais pour éviter ce malheur, & entretenir la tendresse de celui à qui elles s'étoient liées, elles s'empressoient à l'envi de le régaler, & de lui apporter en abondance les fruits & les autres productions des Montagnes. L'adultère étoit regardé, parmi ces Peuples, comme un

grand crime: on ne le pardonnoit que dans deux occasions, dans les jours de solemnité consacrés à la danse, ou au combat de la Lutte. Il étoit alors regardé comme un honneur, & il faisoit la récompense du plus fort ou du plus adroit. Les mariages s'y concluoient sans beaucoup de cérémonie: le Soupirant présentoit un plateau à sa Prétendue, & l'affaire étoit faite dès que celle-ci l'acceptoit, & qu'elle lui donnoit un petit filet en échange.

On n'a trouvé chez les Californiens aucune pratique de Religion; on prétend néanmoins qu'ils avoient dans la spéculation une suite de dogmes très-sensés, & assez analogues aux nôtres. Reste à sçavoir, comme le remarque judicieusement le P. *Burriel*, s'ils ne les ont pas calqués sur ceux que nos Missionnaires leur avoient enseignés, dans le dessein de les intéresser ou de les tromper.

Après que le Mexique eut été réduit & pacifié, les Roi d'Espagne firent faire différentes expéditions pour trouver la Mer Pacifique. Tout le monde sçait que le premier qui y passa fut le célè-

bre Magellan, sur le Vaisseau nommé *la Victoire*, Vaisseau, remarque notre Auteur, *bien plus digne d'être placé parmi les Constellations que celui des Argonautes*. Cortès reçut des ordres & prit des engagemens pour seconder les desirs de ses Maîtres, & ses tentatives le menerent jusqu'à la Californie, où il mit le pied le premier Mai 1526. Il n'eut pas le loisir de la reconnoitre, parce que le bruit de sa mort répandu au Mexique l'obligea d'y retourner promptement, pour contenir les Caciques, résolus de se soulever, parce qu'ils n'étoient plus retenus par la crainte du bras qui les avoit subjugués.

L'abondance des Perles qui furent trouvées sur les côtes de la Californie, dans les différentes Navigations qu'on y avoit faites, y attira l'attention des Espagnols. Dès-lors les Rois d'Espagne prirent fort à cœur la réduction de la Californie, & n'épargnerent rien pour en venir à bout. Mais leurs efforts furent toujours inutiles, malgré les expéditions réitérées qu'ils y firent, l'habileté des Navigateurs qu'ils employerent, & les frais immenses qu'il leur en coûta. La Providence ne vouloit pas

que des hommes, conduits par des vûes temporelles, euſſent la gloire de cette conquête. Elle étoit réſervée au zéle Apoſtolique des Miſſionnaires, que rien n'arrête lorſqu'il s'agit de la converſion des ames. On peut voir l'Hiſtoire de leurs travaux Evangéliques dans le ſecond Volume de la Notice de la Californie, où elle eſt dans un aſſez grand détail.

Il eſt certain que la réduction de la Californie eſt très-importante pour l'Eſpagne. 1°. Le Gallion qui va tous les ans de Manille à Acapulco, & qui entretient le commerce entre l'Aſie & l'Amérique, courra toujours de grands riſques, tant qu'il n'y aura point ſur la côte de la Californie un Port où il puiſſe relâcher; 2°. Sans des établiſſemens ſur cette Péninſule, les Vaiſſeaux Eſpagnols ne ſont point en ſûreté ſur les côtes de la Mer Pacifique qui ſont entre Acapulco & le Nord; 3°. La réduction des Indiens *Papagos*, *Guaimas*, *Tepocas* & *Seris* ne peut jamais ſe faire, ſi l'on ne peut aborder à la Californie par mer; 4°. Si l'on néglige de bâtir des Forts ſur la côte extérieure de la Californie, qui peut aſſûrer que

les Ruſſes, qui en 1741 y ont pénétré juſqu'à 12 dégrés du Cap Mendocino, (el Cabo Mendocino) n'y feront pas quelque jour des établiſſemens qui pourroient devenir incommodes aux Eſpagnols? 5°. Si les Anglois réuſſiſſoient à trouver la communication des deux Mers, qu'ils cherchent depuis long-tems avec tant d'ardeur, ne pourroient-ils pas s'emparer du Nouveau Mexique, du *Moqui*, &c? Quiconque connoitra leur caractère & leur ſyſtême, ne penſera pas que ces craintes ſoient tout-à-fait mal fondées. On ſçait que ce ſeroit leur oppoſer une foible barriere, que de leur rappeller la foi des Traités. La Jamaïque, la Georgie, la Caroline, la Virginie, la Nouvelle-Yorck, la Penſilvanie, la Terre-Neuve, & bien d'autres poſſeſſions furent le fruit du courage des Eſpagnols; cependant elles ſont aujourd'hui au pouvoir des Anglois, & la Californie pourroit bien avoir un jour le même ſort, ſi l'on ne tâche de les prévenir.

L'IMPORTANCE dont il eſt pour les Eſpagnols de réduire toute la Californie, & d'y former de bons établiſſe-

mens, exige les plus grandes recherches de leur part, afin d'en bien connoitre les deux côtes & les Provinces limitrophes. Le P. *Burriel* remplit le dernier de ces deux objets dans le ſecond Volume de ſa Notice, en faiſant l'Hiſtoire des Miſſions des Jéſuites dans les Provinces de *Sonora*, de *Pimeria*, &c. C'eſt pour ſatisfaire au premier, qu'il a raſſemblé dans le troiſiéme Volume, auquel nous nous ſommes hâtés d'en venir, pluſieurs éclairciſſemens, par forme d'Appendices, dont le choix fait beaucoup d'honneur à ſa ſagacité & à ſon diſcernement. L'Inſtruction de ſes Compatriotes, qu'il s'eſt principalement propoſée, n'eſt point le ſeul motif qui l'ait encouragé dans ſon travail: un ſentiment d'humanité s'eſt joint à ce deſir d'inſtruire, à la vûe des dépenſes énormes d'hommes & d'argent qu'ont occaſionnées certaines Fables ſur le Détroit d'*Anian*, la grande Ville de *Quivira* &c, qu'on a crues trop légerement. Il a penſé avec raiſon, que ſon Ouvrage ſeroit d'une utilité bien plus grande, s'il réduiſoit à leur juſte valeur des aſſertions de quelques Auteurs, qui, ayant une eſpéce de liaiſon

avec la Californie, pourroient donner lieu à des tentatives auſſi vaines que dangereuſes.

Parmi ces Appendices, il en eſt trois que nous croyons dignes d'être conſultés par les Géographes. Le premier, (c'eſt le ſecond de ceux que contient ce Volume), qui renferme l'Hiſtoire de la Navigation faite en 1603 ſur la Mer du Sud contigue à la côte extérieure de la Californie, par le fameux Capitaine *Sébaſtien Vizcaino*, par ordre de Philippe III, eſt tiré de la Monarchie Indienne (Monarquià Indiana), du célèbre Cordelier Eſpagnol, le P. *Torquemada* (1). Le ſecond eſt le Journal du Voyage fait en 1746 par le P. *Gonzac*, Jéſuite, dans le Golphe Californique, dans le deſſein de recon-

(1) Le P. *Torquemada* jouit d'une grande réputation en Eſpagne, où ſa Monarchie Indienne eſt très-eſtimée. La premiere Edition de cet Ouvrage fut faite à Séville en 1615. Les Exemplaires en périrent preſque tous dans un naufrage. Don Andrez Gonzalez de Barcia, Membre du Conſeil de Caſtille, en donna une ſeconde Edition en 1725, malgré laquelle cet Ouvrage eſt encore aſſez rare aujourd'hui.

noitre la côte Orientale de la Péninsule, & il est accompagné de la Carte de tout ce qu'il en reconnut depuis le Cap des Vierges (el Cabo de las Virgenes), jusqu'à l'embouchure du Fleuve Colorado. Le troisiéme, auquel nous nous arrêterons, renferme des réflexions sur une Relation attribuée à un certain *Barthelemi Fonte*, Amiral au service d'Espagne.

Les Anglois ont cherché à différentes reprises un passage par le Nord-Ouest, de la Mer du Nord à l'Océan Pacifique. Les grandes espérances qu'ils ont toujours fondées sur cette découverte pour l'avancement de leur Commerce, ont donné lieu à plusieurs tentatives de leur part qui n'ont produit que de vives contestations, après avoir occasionné de grandes dépenses. Quelques Navigateurs employés à ces expéditions, ont conclu, d'après l'inutilité de leurs efforts, que la communication entre les deux Mers étoit une chimère, & que ce seroit toujours en vain qu'on la chercheroit. Tout le monde n'a point été de leur avis en Angleterre, où il a été d'autant plus facile de trouver des

Partisans du sentiment opposé, qu'il favorise les intérêts d'une Compagnie établie précisément pour faire la découverte du passage. Les Adhérans de la Compagnie n'ont pas eu jusqu'à présent l'événement en leur faveur; & il paroit même que, pour entretenir leur parti, ils n'ont point fait scrupule de recourir à la fiction, en faisant courir la Relation de Fonte, qui leur seroit à la vérité très-favorable, si elle étoit aussi authentique qu'elle paroit romanesque. Nous sommes persuadés que, quiconque la lira sans prévention, sentira d'abord les contradictions & les absurdités dont elle fourmille. Nous nous dispenserions même de les relever, si elle n'avoit paru en France accompagnée de certaines circonstances qui seroient très-capables de répandre l'illusion. Un Astronome François, Membre de l'Academie Royale des Sciences, a cru trouver une conformité surprenante entre cette Relation & les découvertes des Capitaines, *Beerings & Tehirikow*, faites par ordre de la Cour de Péterstbourg. Il la lûe en pleine Académie, dans une Assemblée publique;

elle a été imprimée à la suite d'un Mémoire de cet Astronome, accompagnée des attestations que l'Académie accorde à ceux de ses Membres qui font imprimer quelque Ouvrage; il a fait dresser une Carte par un Géographe, aussi Membre de l'Académie des Sciences, dans laquelle on a inséré les découvertes que la Relation attribue à Fonte, & cette Carte a été présentée à Sa Majesté Très-Chrétienne. Il ne seroit pas étrange, que d'après la combinaison de ces circonstances, quelqu'un s'avisât de donner à la Relation de Fonte un dégré d'autorité qu'elle ne mérita jamais, d'autant plus que deux hommes d'un grand mérite y ont été trompés. On convient que l'Académie n'a rien avancé qui paroisse donner le moindre crédit à cette Relation: ce Corps, aussi circonspect qu'il est éclairé, a dit formellement, qu'*elle seroit très-importante, si elle étoit authentique.*

Or elle n'est rien moins que cela. 1°. Quelques recherches qu'on ait faites en Espagne pour trouver l'original de cette Piéce, il a été impossible de le déterrer. C'est en vain qu'on l'a cherché

avec le plus grand soin dans les Archives & les Regîstres du Conseil Suprême des Indes: on n'y a pas même trouvé d'ordre, d'instruction, d'information, ni aucuns papiers qui eussent le moindre rapport à cette Navigation, tandis qu'on en trouve concernant plusieurs autres qui furent faites dans le même tems. On n'en sçait rien non plus ni au Mexique, ni au Chili, où l'on suppose que Fonte fut Président. 2°. Aucun des Historiens Espagnols, (& ils sont tous recommandables par leur exactitude), qui se sont proposés de transmettre à la Postérité le souvenir des différentes expéditions faites dans les Mers d'Amérique, n'ont pas dit un mot de celle-là, quoiqu'ils nous ayent conservé la mémoire de plusieurs autres qui n'étoient pas assûrément d'une aussi grande conséquence. Il seroit surprenant que le P. *Emmanuel Rodriguez*, qui à la fin de son Ouvrage, intitule *le Maragnon & les Amazones*, imprimé à Madrid en 1684, ajoûta une Table Chronologique de toutes ces entreprises maritimes, n'eut pas parlé de celle de l'Amiral Fonte, qu'il

ne pouvoit ni ignorer ni passer sous silence, si elle eût été véritable. Le P. *de Rivas*, Jésuite, qui fut Provincial de la Nouvelle-Espagne, fit imprimer à Madrid en 1645 son *Histoire des Triomphes de la Foi, par la Compagnie de Jesus dans la Nouvelle-Espagne.* Pourquoi cet Ecrivain, contemporain de Fonte, ne parle-t-il point de ces deux Jésuites que l'Amiral avoit avec lui, selon la Relation, & qui avoient poussé leurs Missions jusqu'au 68e dégré de latitude ? Enfin comment une expédition de cette importance auroit-elle été ignorée d'*Antoine-Léon Pinelo*, cet homme si laborieux, si exact, qui écrivoit dans le Pérou (2) ?

Ces raisons sont toutes frappantes,

(2) L'Ouvrage de Pinelo est intitulé, *Epitome de la Bibliotheca Oriental, y Occidental, Nautica, y Geographica.* Il fut imprimé à Madrid en 1629. Cet Auteur étoit Péruvien, & très-versé dans la connoissance de l'Histoire & des Loix Politiques & Ecclésiastiques de son Pays. Don Andrez Gonzalez de Barcia, qui a donné aussi une nouvelle Edition de cette Bibliothéque, n'a point eu connoissance de l'expédition de Fonte.

mais elles ne sont rien encore en comparaison de celles qu'on tire du Texte même de la Relation.

I. D'abord le début de cette Piéce ne prévient guères en sa faveur. Ce début porte, que la Cour d'Espagne ayant donné avis au Viceroi du Mexique & du Pérou, que quelques Anglois de Boston, dans la Nouvelle-Angleterre, avoient repris en 1636 les tentatives faites sous les regnes de la Reine Elisabeth & du Roi Jacques, l'Amiral Fonte avoit reçu ordre de la Cour d'Espagne, *& des Vicerois*, d'équiper quatre Vaisseaux de Guerre, avec lesquels il étoit parti du *Callao* le 3 Avril 1640. Or 1°. ces Navigations des Anglois de la Nouvelle-Angleterre sont bien incertaines, si elles ne sont pas supposées. M. Ellis, qui a fait l'Histoire de toutes celles qui ont été destinées à la découverte du passage par le Nord-Ouest, dit formellement qu'on ne sçait rien de celles-là. Il importoit beaucoup cependant d'en être bien instruit, à cause de la présomption qu'elles pouvoient fonder en faveur de la Relation. 2°. Est-il croyable que les choses

s'exécutassent avec la célérité que ce début suppose ? Une année suffisoit-elle, pour que les Anglois du Boston entreprissent leurs tentatives ; que la nouvelle en passât en Espagne ; que de-là on envoyât les ordres au Mexique & au Pérou ; que ceux du Viceroi du Mexique passassent à Lima, (le conflit des Jurisdictions ne doit point nous arrêter) ; que l'on eût le tems d'équipper quatre Vaisseaux de Guerre, & de faire tous les préparatifs indispensables pour une Navigation aussi longue, aussi étrange & aussi dangereuse ? Quiconque sçaura le triste état où étoient pour-lors les Finances de l'Espagne, pourra-t-il se persuader que la Cour de Madrid poussât avec tant de chaleur l'expédition de Fonte, tandis qu'il y eut les plus grandes difficultés pour faire équipper la Flotte de *Barlovento* ? 3°. On fait dire à l'Amiral, qu'il reçût ordre de la Cour & des Vicerois. Est-ce là le langage d'un homme qui devoit être au fait des maximes du Gouvernement Espagnol ; & Fonte pouvoit-il ignorer qu'un Viceroi n'a point d'ordres à donner dans le Département d'un autre ? Il

est vrai que celui des Vicerois qui auroit reçu ordre de la Cour de faire les préparatifs nécessaires pour l'expédition, auroit pu, n'étant pas à portée de les remplir, le renvoyer à l'autre Viceroi ; mais Fonte ne pouvoit jamais recevoir à la fois des ordres de tous les deux.

II. La Relation dit, que le Vice-Amiral de la Flotte étoit Don *Diego de Penalosa*, neveu de Don Louis de Haro, premier Ministre d'Espagne. C'est-là une fausseté des plus manifestes : c'étoit le fameux Comte-Duc d'Olivares qui étoit premier Ministre d'Espagne en 1640, & qui le fut encore pendant plusieurs années.

III. Selon la Relation (N°. 7), l'Amiral qui étoit parti du Callao le 3 Avril, étoit arrivé le 14 Juin au Fleuve des Rois (Rio de los Reyes) : c'est-à-dire, que dans un si court espace de tems il avoit parcouru près de deux mille lieues, malgré l'embarras des échelles, & ceux qui devoient indispensablement l'arrêter en serpentant parmi des canaux inconnus, dans une étendue de plus de 260 lieues dans l'Ar-

chipel de Saint Lazare. Cela est-il croyable ?

IV. Les Anglois, malgré les tentatives qu'ils ont faites pendant un siécle & demi par la Baye de Hudson, qu'ils ont tant parcourue, n'ont pû réussir à trouver le passage si desiré. Cependant, s'il en faut croire la Relation, l'Amiral Fonte eut le bonheur d'en trouver trois différens dans un seul voyage. Le premier le conduisit jusqu'au bord de la Baye de Hudson; l'autre conduisit *Bernard*, son Capitaine jusqu'aux environs de l'extrémité du Détroit de Davis; & le troisiéme mena ce Capitaine de l'extrémité du Lac à la Mer de Tartarie, vis-à-vis la derniere extrémité de l'Asie. Le succès de Fonte n'est-il pas singulierement étonnant, à la vûe du malheur constant des Anglois ?

V. Fonte avoit avec lui, selon la Relation qu'on lui prête, deux Jésuites qu'on ne nomme point, & qui avoient poussé leurs Missions jusqu'au 66e dégré. Mais 1°. selon l'Histoire du P. de Rivas, Auteur contemporain, les Missionnaires Jésuites n'a-

voient pas passé le 20e dégré de Latitude Boréale en 1640. Qu'on ne s'imagine point que ces deux Jésuites pouvoient avoir pénétré si avant de leur propre mouvement, parce que les réglemens des Missions de la Société défendent à tout Missionnaire de sortir du district confié à ses soins, sans une permission expresse de ses Supérieurs. D'ailleurs le voyage de ces deux Jésuites seuls & sans escorte, en des contrées si éloignées, auroit été une entreprise hazardeuse & téméraire, qu'on ne leur auroit jamais permis de tenter. 2°. Selon la Relation (N°. 10), ces deux Jésuites resterent deux années dans leur Mission du beau Pays de Conasset. Mais leur séjour en cet endroit fut-il antérieur ou postérieur au voyage de Fonte ? S'il précéda l'expédition de l'Amiral, pourquoi abandonnerent-ils Conasset, pour se rendre au Pays éloigné où Fonte les rencontra ? S'il lui fut postérieur, comment Fonte, étant déjà Président du Chily, voisin de l'autre Pôle, & éloigné de plus de deux mille lieues, eût-il connoissance de ce séjour ? Pourra-t-on se persuader que ce

fait fut sçu du Président du Chily, & qu'il ne parvint point à la connoissance du P. de Rivas qui étoit le Supérieur immédiat de ces deux Jésuites, le Visiteur de leurs Missions, & qui fut ensuite leur Provincial.

VI. Au N°. 11 de la Relation l'Amiral dit, qu'il pénétra dans le Lac & le Détroit qu'il appella de *Ronquillo*, & qu'il en trouva le climat & le sol des environs désagréables, ce qu'il appuye des observations des plus habiles Espagnols qui écrivirent sous les regnes de Charles V & de Philippe III, tels que *Acosta* & *Mariana*. Mais il est certain que ces deux Jésuites n'ont pas parlé d'observations faites sous le regne de Philippe III. Et pourquoi Fonte ne parle-t-il point du regne de Philippe II, sous lequel ces deux Auteurs écrivirent, dans le tems même qu'on faisoit dans les deux Amériques le plus grand nombre d'observations & de découvertes ? Est-il d'ailleurs vraisemblable qu'un Amiral, chargé d'une expédition dont il doit rendre compte, en rapportant ce qu'il a vû par lui-même, aille envahir l'autorité d'autres Espa-

gnols, & s'amuse à citer vaguement des Auteurs?

VII. L'Amiral rapporte (N°. 13), qu'il arriva à une Peuplade d'Indiens voisine de la Mer du Nord, dont les habitans dirent à M. *Parmentiers*, interprête de l'Escadre, qu'il y avoit un Vaisseau dans un endroit peu éloigné de-là, & où ils n'en avoient jamais vû auparavant. Cet Interprête avoit sans doute le don des Langues. Ainsi faut-il le croire d'après la facilité avec laquelle il entendit le langage de ces Indiens, établis auprès du Lac *Ronquillo*. En Amérique, presque chaque famille d'Indiens a sa Langue particuliere : c'est-là le plus grand embarras pour les Missionnaires, & nous avons fait voir combien le nombre en est grand dans la seule Californie. Cependant M. Parmentiers venu de Lima entendit la Langue de ces Indiens qu'on n'avoit jamais vûs, & dont on n'avoit pas même de connoissance.

VIII. Que dirons-nous du peu d'accord qui se trouve entre les Partisans de la Relation sur des points essentiels ? L'Astronome François dit for-

mellement dans son Mémoire, que le Lac Ronquillo est vis-à-vis de la Baye de Baffins, & que c'est là que l'Amiral rencontra le Navire de Boston. M. Ellis prétend que ce Lac est vis-à-vis de la Baye de Hudson, où navigoit le Vaisseau des Bostonois; que c'est-là que Fonte rencontra Shapely, & que peut-être le Navire du Capitaine Shapely étoit le même que montoient ces malheureux Anglois que M. Grosseleiz, venu du Canada par terre, rencontra du tems de M. Jérémias. Or le lieu où parvint Gosseleiz en venant du Canada ne pouvoit pas être fort au Nord de la Baye de Hudson; il devoit être par conséquent fort éloigné de la Baye de Baffins. Après cela où placerons-nous le Lac Ronquillo?

IX. Fonte étoit parti du Callao avec quatre Vaisseaux de Guerre, ayant ordre de s'opposer aux tentatives des Anglois de Boston, & de s'emparer de tout Bâtiment Etranger qui chercheroit le passage par le Nord-Ouest. Il rencontra précisément, dit la Relation, un Navire de Boston, où il n'y avoit que deux hommes; & au lieu de s'en saisir, il attendit à bord du même Na-

vire le Capitaine & les Matelots qui étoient absens. Il les combla d'honnêtetés, & fit présent à M. Gibbons, propriétaire de ce Vaisseau, d'une belle bague qu'il portoit, & qui avoit coûté douze cens piéces de huit ni plus ni moins: il régala l'équipage de quelques barriques de vin du Pérou; & pour que personne n'ignorât la bonté de son cœur, on prétend qu'il fit lui-même part à la Cour des preuves qu'il en avoit données aux Anglois, sans craindre d'être puni de sa trahison. *Risum teneatis amici?*

X. Enfin la Relation finit aussi-bien qu'elle avoit commencé. Nous retournâmes dans notre Pays, dit l'Historien, après avoir vû qu'il n'y avoit aucun passage par le Nord-Ouest. Voilà un dénouement auquel on ne devoit guères s'attendre. La Relation nous avoit dit que l'Amiral passa, soit sur des Vaisseaux, soit sur des Barques a voiles, de la Mer du Sud au Nord; & à la fin elle fait presque dire le contraire à Fonte. L'assûrance avec laquelle l'Amiral nie ici le passage par le Nord-Ouest n'est-elle pas d'ailleurs ridicule? Les trois autres communications qu'il

avoit découvertes entre les deux Mers ne devoient-elles pas le faire parler avec plus de circonspection de celle qu'il conteste, d'autant plus qu'il n'avoit pas tout parcouru, & qu'il n'avoit fait qu'un seul voyage? Ajoûtons à cela que cette façon de parler, *le passage par le Nord-Ouest*, est nouvelle en Espagne: elle y étoit inconnue en 1650, & il est certain qu'elle y est ignorée encore aujourd'hui du Corps de la Nation.

XI. Que veulent dire d'ailleurs les noms de *Basset*, *Conibasset*, *Conasset*, *Minhausset*, par lesquels l'Amiral désigne respectivement quelques-uns des endroits qu'il reconnut? Il n'est point d'Espagnol, qui, à la vûe de ces noms, ne refuse de reconnoitre la Relation de Fonte pour l'ouvrage d'un homme de sa Nation. Leur terminaison ne fut jamais Espagnole; & dans aucune des Langues que parlent les Peuples connus des deux Amériques, on ne trouve pas quatre paroles qui en ayent une pareille.

XII. Toutes les absurdités que nous venons de remarquer dans la Relation fondent assûrément les plus vio-

lens soupçons contre son authenticité. Mais le succès même du voyage de Fonte fortifie bien davantage le doute, à la vûe des revers essuyés par tous les Navigateurs qui ont fréquenté les parages qu'il parcourut. Tout le monde sçait qu'ils sont dangereux par les tempêtes; les côtes en sont escarpées, & les vents contraires; on y manque de vivres; les Vaisseaux sont forcés de se séparer; on ignore les Langues des Peuples des côtes; un Equipage se souleve; les maladies, les épidémies & les ravages du scorbut y sont terribles. Réfléchissons sur le peu de progrès du Capitaine *Tchirikow* & de M. *de la Croyere*, dans une Navigation bien plus courte & méditée avec plus de loisir. Dans l'expédition de Fonte tout est bonheur & prospérité. Ce n'est rien que les élémens lui obéissent; il faut que les Indiens, que la présence de nouveaux hôtes effarouche si fort, l'acueillent & le traitent avec la plus grande affabilité. Peut-on pousser plus loin le merveilleux dans un Roman?

Si la Relation attribuée à Fonte est une Fable, il est évident que tout ce qu'on voudra établir d'après son expo-

sé sera également chimérique. Ceci nous dispensera d'entrer dans l'examen de la combinaison que fait le P. Burriel, & de la Carte qu'a construite sur ce fondement le Géographe François. Il est démontré dans la Notice de la Californie, que cette Carte & la Relation ne sont point d'accord ensemble même sur les points les plus essentiels.



SUISSE.

SUPPLÉMENT à une Lettre de M. de Bons, *Capitaine au Régiment Suisse de Jenner, insérée dans le* Journal Etranger *du mois d'Octobre 1758, concernant une* Chenille à Soie *qui se trouve dans les environs de Genève, & particulierement près de Farges, au Pays de Gex*, par le même.

LA Description que j'ai donnée de cette Chenille, se ressent de l'éloignement où j'étois du Pays qu'elle habite. Mon dessein n'étoit alors que de dénoncer au Public cette nouvelle Ouvriere en Soie, afin que l'on pût en tirer parti; mais plusieurs personnes, curieuses de la connoitre plus particulierement, s'étant adressées à un de mes Freres, qui réside sur les lieux, il a fait de nouvelles observations qu'il m'a communiquées. Je vais donc, aidé de ce secours, tâcher de les satisfaire.

Il y a lieu d'être surpris que cette espéce de Chenille se soit dérobée si long-

tems aux yeux des Naturalistes, & qu'ayant porté leurs recherches jusques dans le fond de l'Asie & dans les abymes de la Mer, pour découvrir les différens insectes & les coquillages qui produisent de la Soie, ils n'ayent fait aucune mention d'une espéce qu'ils pouvoient trouver, sans sortir de leur Pays. Ils ont été trompés sans doute, par quelque ressemblance qu'a cette Chenille avec celles qui désolent nos Vergers; la crainte de la qualité vénimeuse de ces dernieres les a empêchés de les considérer d'assez près pour en faire la différence. Or celles que je décris étant sans venin, & n'ayant aucune des mauvaises qualités des autres, elles méritent bien que l'on en fasse une classe à part.

Elles ne sont pas non plus de la même espéce que celles de la Chine, nommées *Tusen-Kyen* & *Tyau-Kyen*. Celles-ci vivent de feuilles de Chêne & de Mûrier; elles sont plus grosses & plus noires que les Vers à Soie, & ne font point de coucons, mais des fils qu'elles attachent aux Arbustes & aux Buissons. Leur Soie, qui est très-estimée des Chinois, est d'un gris roux,

& souvent mêlée de gris, de jaune & de blanc. Nos Chenilles sont plus courtes & plus minces que les Chenilles ordinaires; elles ont douze charnieres ou anneaux, qui sont noirs, de même que la tête; l'espace d'entre chaque anneau est roux, & couvert d'un poil de même couleur. Leur nid, à cause de sa petitesse, est difficile à trouver; il est placé ordinairement au bout de quelque branche : deux feuilles de Pin, non encore épanouies, lui servent de support; les œufs sont rangés autour de ces feuilles dans un ordre parfait, en plusieurs cercles qui se touchent, & qui forment une espéce d'étui, d'environ un pouce de longueur, dont la partie supérieure est débordée par le bout des feuilles. Ces œufs sont blancs & si petits, qu'ils échappent presque à la vûe; chaque œuf est couvert d'une toile ou membrane blanche, aussi déliée que l'aile d'une Mouche, qui paroit y être attachée par sa partie supérieure, & dont le reste est flottant; ces toiles sont posées les unes sur les autres, comme les plumes d'un oiseau, ce qui préserve les œufs de la pluie qui pourroit les faire pourrir, sans les priver de la cha-

leur du Soleil, néceſſaire pour les faire éclore, ce qui arrive à la fin de Septembre, ou au commencement d'Octobre.

Ces Chenilles ſont ſi petites alors, qu'on n'en diſtingue preſque que la tête, qui paroit noire & ronde; elles jettent auſſi-tôt quelques fils ſur les petites branches voiſines : c'eſt le commencement d'une petite habitation, à laquelle toutes celles qui ſont de la même nichée travaillent enſemble, ſans ſe ſéparer, ni ſe mêler jamais avec d'autres Chenilles. Dans cet état de foibleſſe, leur trochet, qui ne conſiſte encore qu'en quelques fils très-déliés & éloignés les uns des autres, n'eſt pas capable de les défendre des injures de l'air, ni des premieres neiges qui tombent quelquefois de bonne heure & en abondance au pied du Mont-Jura. Cependant elles y réſiſtent, mais ſans ſe fortifier; les premiers rayons du Soleil les raniment; elles vont auſſi-tôt à la pâture, où, dès que ſon apparition & la douceur du tems les y invitent, elles ſe ſuivent à la file, & rentrent enſuite dans leur trochet. Elles augmentent ſenſiblement ce trochet; on le voit s'épaiſ-

ſir, ſe garnir de Soie qui eſt de jour en jour plus forte, groſſir en même tems que les Chenilles, & devenir quelquefois auſſi gros qu'une bouteille, avec la forme d'une quenouille apprêtée pour filer.

Le terme de leur travail eſt à la fin de Décembre, ou à l'entrée de l'hiver, qui les oblige de ſe renfermer dans leur tente, où elles ſe mettent en peloton, ceſſant dès-lors de prendre de la nourriture, & vivant ſans manger juſques à ce qu'elles ſoient changées en Papillons.

Elles paſſent ainſi l'hiver dans leur trochet, qui eſt ordinairement au haut d'un Pin, ce qui l'empêche d'être froiſſé par les branches, lorſqu'elles ſont agitées par le vent. On y obſerve diverſes chambres; ce ſont les appartemens qu'elles occupent alternativement, ſuivant le tems qu'il fait, pour éviter le vent, la pluie & la neige, ou pour être plus à portée de profiter des rayons du Soleil. Il y a auſſi quelques ouvertures en forme d'entonnoirs, qui ſont les entrées & les iſſues.

Elles quittent cette magnifique tente au commencement du Printems, &

elles vont à terre, pour ſe changer en Chryſalides.

Le deſir de connoitre l'époque de ce changement fit naitre à mon Frère l'idée d'enfermer un de ces trochets dans une boëte qu'il viſitoit ſouvent : voici quel fut le réſultat de ſon obſervation.

Elles conſerverent, dit-il, leur état de Chenilles, & cheminerent juſqu'au douziéme Juin, qu'il les trouva couchées ſur le côté, & le corps courbé, ne donnant aucun ſigne de vie. Il les crut mortes, mais elles ſe redreſſerent peu de jours après & ſe raccourcirent. Le vingt-deux elles furent changées en Chryſalides, qui étoient liſſes, luiſantes, couleur de maron & ſans enveloppe : une ſeule de ces Chryſalides parvint à l'état de Papillon, ce qui s'effectua au commencement de Septembre; il reſſembloit aſſez par la grandeur & par la couleur à ceux qui viennent la nuit ſe brûler à la chandelle, mais il étoit plus gros & fort engourdi. Ces Papillons employent une partie de Septembre à s'accoupler & à poſer leurs œufs, qui écloſent à la fin du même mois, ou au commencement d'Octobre.

Quand on cueille cette Soie, on a de la peine à en détacher les feuilles de Pin qui s'y trouvent enveloppées, & qui ſont toujours ſéches, ainſi qu'une graine noirâtre, qui n'eſt autre choſe que l'excrément des Chenilles.

Cette Soie ne doit point être vénimeuſe, un Chymiſte en ayant tiré un eſprit, qu'il prétend être plus pénétrant & plus ſain que celui de la Soie ordinaire; & pourquoi le ſeroit-elle? Ces Chenilles ne ſe nourriſſant que de feuilles de Pin, qui doivent être remplies de réſine, leur Soie, qui eſt faite en partie du même ſuc, doit en avoir quelques propriétés, comme le ſang du Bouquetin a celles du *Jenupi*, nourriture ordinaire de cet Animal.

Or cette Soie étant compoſée d'une autre matiere que la Soie du Ver qui vit de feuilles de Mûrier, eſt peut-être auſſi ſuſceptible de quelques autres nuances, & moins ſujette à ſe ternir.

Chaque trochet étant fait par pluſieurs Ouvrieres, la Soie qui le compoſe doit avoir pluſieurs bouts, ce qui eſt un obſtacle pour la dévider; mais

rien n'empêche de la filer, & on l'a déjà fait avec succès. On ne tire pas la Soie des coucons sans peine, & combien d'argent ne faut-il pas dépenser avant que d'avoir des coucons ? au lieu que la Soie de mes Chenilles se trouve sur les Pins, prête à être filée.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ANGLETERRE.

I.

AN accoünt of the method us'd to describe lines in Docteur Halley's chart of the terraqueous Globes, Shewing the variation of the magnetick needle about the gear 1756, in all the known seas, their application and use in correcting the longitude at sea, with some occasional observations relating there to. By William Mountaine *and* James Dobson, F. R. S. London, 1759. *Maint* and *Page*.

» EXPOSITION de la méthode qu'on » a suivie, pour tracer sur la Carte » du Globle Terrestre les lignes de » variation de l'Aiguille aimantée, » pour l'année 1756, dans toutes les » Mers connues ; avec leur applica-

» tion & leur usage, pour corriger » la longitude en Mer, & quelques » observations relatives à cet objet. » Par M. *William Mountainè* & *Jacques Dobson*, Membres de la Société Royale. A Londres, 1759, » chez *Maint* & *Page*.

CEUX de nos Lecteurs à qui les travaux divers du célèbre *Halley* sont connus, sçavent que ce Mathématicien publia en 1683 une Carte du Globe Terrestre, sur laquelle il avoit marqué les lignes de variation de l'Aiguille aimantée. Il se trouvoit que tous les points où l'Aiguille n'avoit aucune déclinaison, de même que ceux où cette déclinaison étoit d'une même grandeur, formoient sur la surface du Globe diverses courbes continues, & comme parallèles entre elles, mais fort irrégulières. Le bien de la Navigation fit entreprendre à M. *Halley* le pénible dépouillement d'une multitude de Journaux & de Routiers qu'exigeoit la construction de cette Carte. Il en devoit résulter, qu'un Navigateur, connoissant chaque jour par l'observation la latitude, & la déclinaison de l'Ai-

guille aimantée pouvoit déterminer sur le Globe Terrestre le lieu où étoit son Vaisseau, pourvû que cette observation ne fût pas faite dans un tems trop éloigné de la construction de la Carte. Car ces lignes de variation ne sont point immobiles : elles ont un mouvement progressif & continuel, ce qui vient du changement périodique de déclinaison qu'on observe dans chaque lieu de la terre.

M. *Halley* avoit donc senti que sa Carte avoit besoin qu'on la rectifiât de tems en tems, par les observations immédiates. MM. *Mountaine* & *Dobson*, l'un & l'autre de la Société Royale, le firent il y a plusieurs années, & en publient une nouvelle. Le peu d'empressement des Navigateurs Anglois à en faire l'acquisition ne les a pas découragés ; ils en ont publié depuis une seconde, où l'on trouve les lignes de variation pour l'année 1756, & pour celles qui n'en seront pas éloignées.

Ils ont senti d'un autre côté, qu'il étoit nécessaire d'appuyer leur Ouvrage de Piéces justificatives ; on peut donner ce nom à l'Ecrit qu'ils ont publié en même tems, & dont il est ici question.

Ils y rendent compte des secours qu'ils ont trouvés dans divers dépôts de la Marine, & de ceux que leur ont procurés plusieurs Navigateurs & Astronomes en leur communiquant les observations qu'ils avoient faites ou rassemblées. Ils exposent ensuite la manière dont ils ont fait usage de ces observations & celle dont ils les ont conciliées ; & ils proposent des moyens de porter cette utile invention à son plus haut point de perfection. Il est probable que les Navigateurs, ouvrant enfin les yeux sur leur propre intérêt, feront à cette Carte plus d'accueil qu'à la première.



II.

AN Appendix to Euclid's Elements, in swen Books containing 42 *Copper-Plates, in wich the Doctrine of Solids, delivered in the* 11, 12, 13, *books of Euclid, is illustrated by new-invent'd schemes cut out of paste-Board. By* John Lodge Cowleg. *Lond.* 1759. *in*-4°. Watkins, &c. 1 l. 1 sch.

» SUPPLÉMENT aux Elémens d'Euclide, en sept Livres, & 42 Planches, dans lesquels on éclaircit & on facilite la Doctrine des Solides, contenue dans les derniers Livres des Elémens, au moyen de certaines Figures de nouvelle invention faites de Carton. Par M. *Jean Lodge Cowleg.* A Londres, 1759. *in*-4°. Watkins, &c. 24 l.

Ceux qui ne sont pas doués d'une certaine imagination, lorsqu'ils arrivent à la Doctrine des Solides, dans les Elémens de Géométrie, ont de la

peine à se figurer ces Solides, & les différens plans qui s'y entrecoupent, avec le seul secours des figures tracées sur un plan. C'est un obstacle qui arrête ou qui retarde du moins les progrès d'un grand nombre de Commençans. A la vérité, on peut remédier à cet inconvénient dans des instructions verbales, à l'aide de Solides coupés en bois ou en plâtre. Mais ces espéces de machines ne sont point propres à être transmises dans les Livres, qui sont les seuls maîtres de plusieurs de ceux qui étudient la Géométrie. M. *Lodge Cowleg* a eu recours à une invention pour soulager & pour fortifier l'imagination des jeunes Géomètres. Ce sont des Figures faites de carton ou de papier ferme, qui se relevent en partie sur le plan de la feuille, & qui, disposées de la maniere qu'il décrit, représentent les principaux plans qu'on conçoit dans le solide. On avoit déjà quelques Livres, dans lesquels on avoit fait usage de cette idée, entre autres, la Trigonométrie que *Keil* a ajoûtée à son Edition des Elémens d'Euclide. Mais M. *Cowleg* a considéralement perfectionné

cette invention. On sent aisément quels détails exigent des Planches de cette nature, & ceci rend raison du prix considérable de l'Ouvrage.



ALLEMAGNE.

I.

ON vient de publier à Anspach, chez *Posch*, un Recueil de Chansons Allemandes, avec la Musique; la plus grande partie de ces Chansons est du feu Baron de *Cronegk*, dont les Muses Germaniques pleurent encore la mort prématurée. Celle qui est intitulée l'*Amour* nous a paru d'un tour heureux : la voici. » Jeunes Filles, apprenez à connoitre l'Amour. S'il ne » prend que le nom d'*Amitié*, regar» dez-le en face. Si vous voyez des re« gards ardens, pleins de distraction & » de perfidie; c'est l'Amour, n'en » doutez pas.

» Si vous voyez un Protée qui vous » guette, qui tantôt est riant & tantôt » mélancolique, qui court aujourd'hui, » & demain marche sur la pointe des » pieds, qui enfin n'est pas semblable à lui-même pendant l'espace d'une heu» re : c'est l'Amour, n'en doutez pas.

» S'il sçait vous flatter agréablement; » si quand il vous parle, ses levres ex» halent l'odeur de la Rose; si dans » l'instant vous le voyez en fureur, » puis supplier, commander ensuite : » c'est l'Amour encore, n'en doutez » pas.

» S'il vient à vous sans Fléche & sans » Arc, avec un air ingénu, regardez» le en face; mais si vous le voyez tout » en badinant lancer un regard fripon » sur votre sein : ah ! c'est l'Amour, ne » vous y fiez pas.

II.

(*Académie de Munick*).

LE 20 Mars 1759, jour de la Fête de l'Electeur de Baviere, le Prince notifia son intention de fonder dans sa Capitale une Académie des Sciences, à l'*instar* des Académies établies par d'autres Souverains. La Nouvelle Académie fut en même tems déclarée indépendante de toute autre inspection & censure, & Son Altesse Electorale assigna des fonds pour lui former une Bibliothéque & un Cabinet d'Instru-

mens. On cherche aujourd'hui le berceau de l'Académie de Munick, dans l'Etablissement d'une Société Littéraire bien antérieure à celle-ci, & qui s'appelloit le Parnasse Boïen, (*Parnassus Boicus*).

Quoiqu'il en soit, cette Académie est partagée en deux Classes, l'une Philosophique, & l'autre Historique. Elle a un Président, nommé par le Prince, un Vice-Président, deux Directeurs pour les deux Classes, & un Secrétaire. Elle est encore divisée en Membres Honoraires, Ordinaires & Etrangers. La premiere Séance se tint le 20 Novembre 1759. Après la lecture du Décret Electoral, & de la Liste des Académiciens, on publia les Sujets des Prix que l'Académie propose pour l'année 1760. Le Prix de la Classe Historique a pour objet : *La Vie du Comte Palatin Otton de Wittelspach, Duc de Baviere.* Le Sujet de la Classe Philosophique, est *la Construction la plus avantageuse des Fourneaux & Chaudieres pour la cuite des Sels.* Les Prix consistent en deux Médailles de 50 ducats chacune, & ils seront distribués le 12 Octobre 1760. On ne nous a point fait parvenir les

Statuts de l'Académie de Munick. Elle a l'honneur d'avoir pour Protecteur immédiat, S. A. E. MAXIMILIEN-JOSEPH, ELECTEUR DUC DE BAVIERE, qui a nommé pour Président, le Comte de *Haimhausen.* Le Vice-Président, pour la premiere année, est M. le Baron de *Kreitmayr :* le Directeur de la Classe Philosophique, est M. le Conseiller de *Limprunn*, & celui de la Classe Historique, M. le Conseiller *Lori* : ce dernier est en même tems Secrétaire de la même Académie. A la premiere Séance de cette Compagnie, il y avoit treize Académiciens Honoraires, quarante-quatre Académiciens Ordinaires, & vingt-un Associés Etrangers.



HOLLANDE.

LES Administrateurs du Prix fondé par feu M. *Stolp*, pour les progrès de la Morale Chrétienne, dans leur Assemblée du 15 Février dernier, ont déterminé le Sujet qui sera distribué le 13 Octobre 1761. Il consiste à démontrer, *Combien la Morale a été rendue plus parfaite dans ses principes, dans ses motifs & dans sa fin par la Révélation Divine.* Ceux qui traiteront cette importante matiere, sont tenus d'écrire en Latin ou en Hollandois. Leurs Ouvrages doivent être remis, port franc, avant le premier Juillet 1761 à M. *Gaubius*, Professeur de Médecine, & Secrétaire actuel de l'Institut de *Stolp*, à Leyde. Il faut joindre à chacun une Sentence ou une Devise, avec un Billet cacheté qui contiendra la même Devise, & le nom de l'Auteur de la Piéce. Le Prix est une Médaille d'or de la valeur de 250 florins, argent d'Hollande.

ITALIE.

I.

DE Cometographia Halleyanâ, & Whistonianæ Tabulæ usu, ad virùm clarissimum Angelum Quirini, *Lauri filium, Patricium Venetum, Epistola.* Venet. 1759. *in*-8°. p. 32 Zatta.

» LETTRE sur la Cométographie de » M. *Halley*, & sur l'usage de la » Table de Whiston, adressée à M. » Ange *Quirini*, Noble Vénitien. A » Venise. 1759. *in*-8°. p. 32. chez » *Zatta.*

LE retour de la Comète de 1762, si heureusement annoncé par M. *Halley*, a donné lieu à cette petite Piéce. Son Auteur annonyme a saisi cette occasion de présenter au Public les progrès de la Théorie des Comètes, & de donner une nouvelle Edition de la Table de Whiston si connue des Astronomes. Il remplit le premier de ces ob-

jets dans une Lettre à M. Quirini, noble Vénitien; il y exhale l'enthousiasme dont toute ame sensible ne peut se défendre, à la vûe du beau spectacle de l'Univers. Viennent ensuite trente-six Propositions, qui renferment les principaux traits de l'Astronomie Physique & de la Philosophie Newtonienne. Leur Auteur est le P. *Thiera*, Religieux Camaldule. Remarquons cependant, que quelques-unes de ces Propositions pourroient bien trouver des contradictions parmi les Physiciens. Telle est en particulier la vingtiéme, où l'Auteur dit que Mercure est le plus voisin du Soleil, parce qu'il est le plus dense. Cette conséquence est précipitée; quelle que soit la densité d'une Planète, elle décrira autour du Soleil la même orbite, le point de départ, la direction, & la vîtesse de projection étant les mêmes. Mais cette petite méprise ne doit pas empêcher de sçavoir gré à ce Physicien de son zéle pour la propagation de la saine Philosophie. Ces deux Piéces sont suivies de la Planche, dans laquelle Whiston a représenté les orbites des Comètes connues de son tems. On y a ajoûté celles dont

les Astronomes ont depuis observé le cours. On pourroit seulement desirer plus de propreté dans la gravure de cette Planche.

II.

De victu febricitantium Dissertatio, auctore Josepho Antonio Pujati, Saciliensi, in Patavino Gymnasio Praxeos Medicæ Professore. Patav. in-4°. 1758, pag. 176.

» Traité du Régime des personnes attaquées de la fiévre, par M. *Pujati*, » Professeur de Médecine-Pratique, » dans l'Université de Padoue. A *Padoue*, *in*-4°. 1758, pag. 176.

La Diéte, c'est-à-dire, le choix & la quantité des alimens, est une des principales parties du traitement dans toutes les Maladies, Sans elle, les médicamens les plus efficaces, & administrés le plus à-propos, ne produisent aucun effet, & très-souvent elle seule opére la guérison. Les Médecins de l'Antiquité pousserent peut-être à cet égard la rigueur trop loin; car à peine

accordoient-ils, dans les premiers temps de la fiévre, la plus légere nourriture. Mais les Modernes, du moins dans certains lieux, ſemblent tomber dans l'excès contraire. Il n'eſt que trop ordinaire de les voir, entraînés par l'uſage, accorder à leurs malades une quantité d'alimens plus propre à entretenir l'ardeur de la fiévre qu'à la tempérer. Que ſont en effet ces bouillons, ſouvent très-ſucculens & réïterés à la diſtance de peu d'heures, ſinon un extrait liquide de la partie nourriſſante des viandes? Les fonctions de la machine étant toujours dérangées dans le temps de la fiévre, n'eſt-il pas naturel de regarder ces alimens trop abondans comme une ſource continuelle de matiere propre à entretenir le mal? Auſſi voyons-nous, dans pareil cas, les animaux, mieux ſervis par leur inſtinct que nous par notre raiſon, refuſer obſtinément toute ſorte de nourriture.

Il ne faut, ce ſemble, que connoître ce qui ſe paſſe dans un corps attaqué de la fiévre, pour ſentir l'abus d'une pareille pratique. Dans le temps de la fiévre, le ſang porté avec plus de rapidité dans tous les vaiſſeaux de la ma-

chine, éprouve plus de chaleur, & tend de plus en plus à l'alcaleſcence & à la putridité. La raiſon conſeille donc plutôt des alimens oppoſés à ce vice de nos humeurs, que ceux qui par leur nature ſont plus diſpoſés à le contracter. Or tels ſont, de l'aveu de tout le monde, les alimens tirés du régne animal. Comment eſperer d'éteindre un incendie, auquel on fournit ſans ceſſe de nouvelles matieres combuſtibles?

Il eſt donc eſſentiel de ne donner à un malade attaqué de la fiévre, que la quantité d'alimens néceſſaire pour ſoutenir ſes forces. Il eſt également eſſentiel, de ne lui en donner que de telle nature qu'ils ſoient faciles à s'aſſimiler à ſes humeurs, & qu'ils s'oppoſent au vice vers lequel elle tendent, ou qu'elles ont déja contracté. On trouve cet avantage principalement dans le régne végétal, & en particulier dans la claſſe des Plantes frumentacées. De-là le grand uſage que faiſoient les Anciens de leur Ptiſanne, qui n'étoit que la crême d'orge. De-là les louanges que lui donnent ces deux grands Obſervateurs, Hippocrate, (Lib. de victu in acutis) & Galien (dans ſes Commentaires).

Voilà ſommairement quelques-unes des réfléxions de M. Pujati, où celles que ſuggere la connoiſſance de l'économie animale, & de la nature de la fiévre. Mais ce ſeroit peu que des préceptes ſi généraux : M. Pujati entre dans tous les détails qu'on peut deſirer. Il parcourt les divers alimens, il analyſe leurs propriétés, & ſur cela il établit les préceptes particuliers qu'il donne pour les différens cas.

Cette théorie, au reſte, n'eſt pas entiérement neuve : le célébre Boerhave l'a inculquée dans ſes immortels écrits. M. Geoffroi s'eſt élevé avec force dans ſa Matiére Médicale, contre le vicieux uſage dont nous avons parlé; mais il eſt toujours bon de développer les véritables principes, & de les préſenter avec leurs preuves.

III.

Fungorum Agri Ariminenſis Hiſtoria à Joanne Batarra, Lynceo Reſtituto, & in eadem urbe publico Philoſophiæ Profeſſore, compilata æneiſque tabulis ornata. Typis Ballantianis. Faventiæ, 1758, *in*-4°. *maj. p.* 80. *Tab. æn.* 40.

» Hiſtoire des Champignons du Ter- » ritoire de Rimini, &c, par M. *Ba- » tarra*, de l'Académie des Lyncées, » & Profeſſeur de Philoſophie à Ri- » mini, avec des Planches. A Faenza, 1758. *gr. in*-4°. *p.* 80. Planch. 40. chez *Ballanti.*

L'Hiſtoire Naturelle des Champignons & autres plantes analogues, eſt encore celle ſur laquelle on a le moins de lumiére, & où régne la plus grande confuſion. Ces végétaux anomales avoient pour la plûpart, juſqu'à ce moment, dérobé aux yeux curieux des Naturaliſtes la matiére dont s'opére leur fructification. De-là l'erreur vulgaire qui regnoit, il n'y a pas encoré long-tems, & qui en faiſoit de pro-

ductions uniquement dûes à la pourriture, ou a quelque maladie des plantes qui les nourriſſent. M. Batarra à entrepris de diſſiper entiérement cette obſcurité, & il nous communique le fruit de ſes recherches dans cet ouvrage. Il traite dans ſa Préface de la génération de ces végétaux, & après la critique d'un grand nombre de Naturaliſtes, il établit, ſoit par ſes obſervations, ſoit par celles qu'il emprunte d'ailleurs, que leur génération dépend, comme celle des autres plantes, d'une ſémence qui leur eſt propre. Il parle enſuite des uſages œconomiques & médicinaux des Champignons; il enſeigne à diſcerner ceux qui ſont nuiſibles, de ceux qui peuvent ſervir à nos alimens, & il preſcrit les remédes convenables aux perſonnes qui ſe ſeroient mépriſes. Ce détail eſt ſuivi des 18 claſſes, dans leſquelles M. Batarra diſtribue les Champignons qu'il a obſervés. Il y donne leurs dénominations & leurs caractères ſpécifiques. Quarante planches décorent enfin l'ouvrage, & mettent ſous les yeux les différentes formes de ces productions végétales.

IV.

Extraït d'une Lettre de Florence, contenant pluſieurs Notices d'Ouvrages nouveaux publiés en Italie.

Les Vûes & les Antiquités de Rome ſont repréſentées dans un grand nombre de Livres qui ſont dans tous les Cabinets des Curieux; mais rien n'approche, ſelon moi, de ce que *Piraneſe* à fait ce genre. Il a publié environ ſoixante Vûes de Rome, qui, outre le mérite de l'exactitude, ſont exécutées très-pittoreſquement. Ce qui fait le plus d'honneur à ce grand Architecte, ce ſont ſes *Antichita di Roma*, achevées il y a environ un an, en quatre volumes *in-folio*. On ne peut rien voir de plus beau, ni de plus ſuperbe. Les *Reſtes de l'ancienne Rome*, publiés en Hollande par *Overbeck*, en trois volumes *in-folio*, ſont à la vérité très-beaux; mais il leur manque le *Guſto*, que le ſeul Piraneſe ſçait donner à ſes Ouvrages. Les décombres mêmes (*Rudera*) ſont deſſinés avec la plus grande exactitude (je les ai conférés pour la plus

grande partie ſur les lieux), & chaque feuille eſt ornée de tant d'inventions pittoreſques, qu'on n'a pas beſoin de connoître l'Antiquité pour les parcourir avec beaucoup de plaiſir. Chaque volume étoit décoré d'une magnifique Dédicace à un Milord Anglois; mais on a retranché cet ornement, depuis que Piraneſe s'eſt brouillé avec lui. Cet Artiſte les a fait imprimer à part en un volume *in-quarto*, avec d'autres Gravures, & il y a joint des Lettres Apologétiques, *Lettere di Giuſtificazione*. Ces Lettres ont été confiſquées depuis & on lui a enlevé les Planches. Je vous apprends ce fait, parce que je prévois que cet Ouvrage deviendra extrémement rare; j'en ai obtenu ſecrétement un Exemplaire de Piraneſe même. Maintenant cet habile homme travaille à un Ouvrage admirable qui ſera peut-être achevé dans cette année (1759). Il repréſente le fameux *Champ de Mars*, ſelon ſes fréquens changemens. Il s'imprime *in-folio*, avec des Remarques très-ſçavantes.

Il a paru trois volumes *in-folio* du fameux *Muſeum Capitolinum*, dont le ſçavant *Bottari* fait l'explication, & le

quatriéme qui contient les Bas-reliefs ſera prêt dans cette même année (1759). Nous ſommes redevables au même des Vies des Peintres de Vaſari, Ouvrage ſi recherché, & dont l'Edition de Florence eſt devenue ſi rare. Il y a fait des Notes, dans leſquelles il traite particuliérement des morceaux qui ont été gravés par les meilleurs Maîtres d'après différens Tableaux. Il eſt d'autant plus capable de ce travail, qu'il a l'inſpection de la magnifique Collection d'Eſtampes du Palais Corſini.

On eſt actuellement occupé à graver les beaux Monumens que le pinceau du *Dominiquin* a laiſſés dans l'Abbaye de Grotto Ferrara hors de Rome. Les Planches qui en ſont achevées, ſont très-belles. Vous ſçavez quelle infinité de choſes on a gravées d'après Raphaël. Ses Têtes ſont l'Ecole de tous les Deſſinateurs. Il nous manquoit juſqu'à préſent des Gravures de ces Têtes dans leur grandeur naturelle. *Fidanzo* a commencé à publier les principales gravées en cuivre d'aprés la Gallerie du Vatican & la Gallerie Farneſe. J'en poſſéde déja trente-ſix feuilles. Elles ſont excellentes ſans

doute, pour s'exercer dans le deſſein; mais il leur manque cet eſprit divin qui anime les Originaux, & ce contour majeſtueux que les Connoiſſeurs admirent dans les Têtes de Raphaël.

Avant que de finir cette Notice, je dois vous parler encore de deux Ouvrages qui ont paru il y a déja quelques années, mais qui ne ſont guéres connus hors de l'Italie. Le Palais Caprara, à peu de diſtance de Rome, eſt célébré comme le Chef-d'œuvre de l'Architecture de Vignole. On en avoit pluſieurs Deſſeins; mais on a gravé plus exactement les Plans & les Elévations, & l'on y a encore ajoûté quantité d'Eſtampes d'après les excellens Tableaux d'Hiſtoire peints dans ce Palais par les Freres *Zuccari*. Le tout forme un petit *in-folio*, & les Gravûres ſont d'une grande beauté.

Le ſecond Ouvrage contient la Deſcription & les Deſſeins des Machines de *Zabaglia*. Je n'ai guéres vû de Machines auſſi bonnes & en même-temps auſſi ſimples. Cet Ouvrage mériteroit d'être plus connu dans d'autres Pays. *Zabaglia* étoit un ouvrier attaché à la Baſilique de S. Pierre de Rome, qui

eſt mort il y a deux ou trois ans. Il n'avoit abſolument point de Théorie; mais il avoit des inventions ſi excellentes & ſi pratiques, qu'il faiſoit ſouvent rougir les plus grands Architectes. Il ſe fit ſur-tout une grande réputation, il y a environ dix ou onze ans, lorſqu'on voulut réparer la dangereuſe crévaſſe qui s'étoit faite à la Coupole de S. Pierre, ouvrage pour lequel il falloit des Machines tout-à-fait extraordinaires. Nous avons un Ouvrage particulier ſur les Crevaſſes de cette Coupole qui doit être très-agréable aux Curieux. Il eſt intitulé: *Memorie Iſtoriche della gran Cupola di S. Pietro di Vaticano* 1748, *in-folio* avec cent Gravures.

Naples eſt la Ville ſur laquelle les Amateurs des Arts & des Antiquités ont tous aujourd'hui les yeux tournés. Vous ſçavez qu'on a ôté au Pere *Bayardi* l'Inſpection de la Collection d'Herculane, & qu'au lieu de la Liſte ſéche qu'il avoit d'abord publiée en un volume *in-folio*, l'Académie fondée par le Roi en a déja donné un ample Volume qui ne contient que des Tableaux. Cet ouvrage imprimé aux dépens

du Roi, (Don Carlos), eſt de la plus grande magnificence: les Gravures en ſont fort belles, & ſont de bons Maîtres. Pluſieurs des Originaux ſurpaſſent tout ce qu'on a connu juſqu'à préſent de la Peinture des Anciens, comme *la Nôce Aldobrandine*, *le Tombeau des Naſons*, à Rome &c.; ainſi ce Livre à une grande ſupériorité ſur le *Treatiſe of ancient Painting de Turnbulle*, & ſur pluſieurs autres. Ce Livre eſt d'autant plus important, qu'il eſt, pour ainſi dire; le premier Livre Capital en ce genre. Le Texte pourroit être plus utile; il contient l'explication des Planches, & des diſcuſſions Mythologiques, qui ſouvent ſont accompagnées de Notes plus propres à faire un *Compendium Antiquarium*, qu'à un Ouvrage de cette Nature. C'eſt ainſi, par exemple, qu'à l'occaſion d'une Nymphe dans laquelle le ſexe féminin n'étoit pas bien prononcé, vous trouverez des recherches ſur l'exiſtence des Hermaphrodites. Il y eſt fait mention du *Tympanum*, & l'on diſcute dans la Note, ſi ce mot vien de Τυπτειν, frapper, ou d'un autre mot Grec. Les Deſſeins ſont de différens Maîtres, & ne ſont pas également bons.

Il y aura encore un Volume de Tableaux, & enſuite on paſſera aux Statues. Cependant les Statues qu'on a trouvées juſqu'ici ne ſont pas du meilleur temps, & elles différent infiniment de l'Apollon, du Laocoon, de l'Athlete de Borgheſe, &c.

Parmi les plus beaux Ouvrages publiés depuis quelques années, je compte les Plans du Château de Caſerte, qu'on acheve actuellement. Ils ont été imprimés en 1756 dans le plus grand *in-folio*, & ils ſont d'autant plus rares qu'il ne s'en trouve que des préſens que le Roi a fait à quelques Particuliers. Leur Deſcription donne une idée du Grand & du ſublime en fait de Deſſein.

V.

On continue à Véniſe la belle Edition qui s'y fait de toutes les *Œuvres de Cujas*, en 11 Volumes *in folio*. Elle ſera conforme à l'Edition de Paris de *Fabrot* de 1658, qui eſt eſtimée la meilleure. Elle a de plus été ſoigneuſement conférée avec celle de Nivelle auſſi de Paris, faite par Cujas même en 1577, & qui eſt très-rare. L'Edi-

teur a encore remonté aux sources, & a revu exactement le Texte des Loix sur les meilleures Editions. Pour donner une idée de son travail, voici quelques détails du premier Volume. Aux Institutes de Justinien commentés par Cujas, qui se trouvent au commencement de ce Tome, on a joint immédiatement les Notes faites par cet Auteur sur vingt-neuf Titres d'*Ulpien*, dont le premier dans l'Edition de Nivelle, dans celle de Fabrot & dans d'autres plus récentes, est obscur. On a ici partagé ce Titre en deux, comme dans l'Edition de Lyon de 1566; au moyen dequoi tout le sens en est clair & les difficultés disparoissent. Ce n'est pas la seule amélioration faite au Texte d'Ulpien. Ce Titre 29 est suivi de deux fragmens, l'un sur les *Actions*, l'autre *sur les Injures*, tirés de *la Conférence des Loix Romaines avec les Loix Mosaïques*, par *Pierre Pithou*, & du Commentaire de Cujas sur la Loi 25 des Obligations & Actions. *Julius Paulus* a aussi ses augmentations. *Fabrot*, dans l'Edition qu'il en fit à Orléans en 1599, l'avoit déja donné plus complet & plus étendu du double que celui de Cujas. Il est ici plus ample encore d'après l'E-

dition de Nuremberg, publiée en 1594 par *Conrad Rittershusius*, & précédé d'un Avertissement touchant les principales choses que sont retranchées de Jules Paul dans le Code Justinien. L'Editeur fait voir que le fragment d'un Ancien Jurisconsulte, que Cujas a mis à la tête de ses soixante Consultations, n'est pas une Consultation seule, mais qu'il en renferme plusieurs réunies ensemble, & il les a représentées avec des augmentations qui ne sont point dans l'Edition de *Fabrot*, avec les Notes de *Scultingius*. Le Livre d'*Eustathe* touchant la distinction des temps (1) a été confronté avec l'Edition de Francfort, d'où l'on a suppléé ce qui manquoit dans celles de Cujas & de Fabrot; & quoique l'on ait conservé la Version Latine de *Leunclavius* adoptée par le dernier, on a eu soin d'avertir de plusieurs fautes qui s'y trouvent. A la tête des neufs Traités de Cujas sur *Africanus*, on a mis la Dissertation de *Gilles Menage* concernant le Jurisconsulte *Sextus Cecilius*, dans laquelle il prétend, contre l'opi-

(1) Περι χρονικῶν διαστημάτων.

nion de Cujas, que c'est un Ecrivain différent de celui dont parle *Aulugelle* au 20ᵉ Livre de ses *Nuits Attiques*. L'Editeur l'a fait précéder d'une défense de Cujas contre *Alberic Gentile* qui l'a maltraité. Le frontispice de ce premier Tome, est orné d'un beau Portrait du Jurisconsulte, gravé par *Zucchi*, habile Graveur Vénitien; & le papier, l'impression, la correction, tout est également soigné. Cette Edition qui s'imprime chez *Gaspard Storti*, est dédiée au Roi de Sardaigne.

VI.

Gavelli, Libraire de *Pisaro*, Vend depuis le mois de Juillet de l'année derniere 1759, un Livre qui doit être recherché de tous les Amateurs de l'Agriculture & de l'Histoire Naturelle. Il a pour titre : *Le Malattiè del Grano in erba, &c.* » Les Maladies du Bled » en herbe, par le Comte *François* » *Ginanni*, Patrice de Ravenne. « Cet Ouvrage contient non-seulement une Histoire complette de ces Maladies, mais encore des observations très-particulieres sur leurs causes & sur leurs effets, ainsi que sur d'autres objets qui regardent les Grains en herbe. Toutes

ces observations paroissent avoir été faites avec beaucoup d'exactitude, de précision & de soin. L'Auteur donne des moyens faciles & vraisemblablement assez sûrs, pour prévénir les Maladies dont il traite. C'est un Volume *in*-4°. de 448 pages, fort bien imprimé. Il y a des Planches gravées en cuivre, & une Carte Topographique du Territoire de Ravenne. Il seroit bien à souhaiter que ce Livre fut connu en France, & qu'on en eut une bonne Traduction.

VII.

Il est échappé au Journal Etranger de 1757, un Poëme Latin très-agréable, composé pour un Mariage fait à Rome, & qui a pour Titre : *Pro felicitate Nuptiarum* Francisci Cajetani *&* Theresiæ Corsinæ, *Vota* » Vœux pour » la prospérité de l'Union de *François* » *Cajetan* & de *Therese Corsini* «. Cet Ouvrage qui est de bon goût & qui sent bien l'Antiquité, est de M. *Zanobetti*, le même qui a publié depuis peu le petit Poëme de Méléagre sur le Printems, dont nous avons parlé dans

le dernier Journal. C'est un imprimé de 16 pages *in-folio*, en beaux caractères, orné de plusieurs Sujets qui sont gravés d'après l'Antique. On voit dabord au Frontispice le Mariage de l'Amour & de Psyché d'après un Camée. Au-dessus de la Dédicace, qui est en style lapidaire, est une Vignette représentant différens Génies qui jouent de divers instrumens, morceau gravé d'après un Autel Antique conservé dans le Capitole. Après la Dedicace, est le Poëme où l'union des nouveaux Epoux est célébrée en vers Catulliens: il est intitulé, *Pervigilium Hymenæi* » La » Veillée de l'Hymen «, & c'est une imitation délicate du fameux *Pervigilium Veneris*. La Vignette mise à la tête du Poëme, est la Nôce Aldobrandine, si connue de tous les Antiquaires; & l'ornement qui le termine, tiré encore d'une Pierre gravée, représente l'Amour conduisant une charue, à laquelle sont attelés deux Papillons, qui chez les Anciens désignoient les Ames. On trouve à la suite de cette Piéce une Ode Latine du même Auteur au feu Pape Benoit XIV.

VIII.

Les Freres *Pagliarini*, Imprimeurs-Libraires de Rome, distribuent depuis quelques mois la nouvelle Edition de l'excellent Ouvrage de *Vasari*, *sur la Vie des Peintres*, qu'on attendoit avec tant d'empressement. On sçait combien les trois Editions de cet Ouvrage, & sur-tout celle de Florence, qui est la plus complette, étoient devenues rares & cheres. Ainsi les Freres Pagliarini, qui s'attachent à donner de bons Livres, ne pouvoient faire un présent plus agréable aux Amateurs des Arts, que de les mettre à portée de jouir de ces intéressantes Vies. Dans la réimpression d'un Ouvrage si susceptible d'Ornemens, il étoit assez difficile de n'être pas tenté d'en répandre avec un peu de profusion; mais ce luxe si prodigué & quelquefois employé si mal, eût considérablement renchéri le Livre, & l'objet des Imprimeurs étoit d'en rendre l'acquisition facile, principalement aux Artistes: ils se sont donc bornés aux ornemens nécessaires. Tous les Portraits qui étoient ci-devant en bois, ont été gra-

vés en cuivre, & beaucoup plus grands qu'ils n'étoient, puisqu'ils occupent toute une page *in*-4°; ils se vendent séparément, sans les Vies. Vasari n'avoit pû rassembler tous les Portraits des Artistes dont il donne l'Histoire, c'est pourquoi il en manquoit quelques-uns. Les Libraires ont trouvé des Portraits très-bien dessinés à la Plume dans la Bibliothéque du Cardinal Corsini, & les ont ajoûtés aux autres. Il ne s'agissoit plus que de chercher un Editeur versé dans l'Histoire & dans la connoissance des Arts, ainsi que dans l'intelligence de la Langue Toscane; ils ont trouvé tout cela dans le sçavant M. *Bottari*, déja connu par différens Ouvrages. Cet Editeur ne s'est pas contenté de châtier sévérement le Texte de ces Vies, & de les purger des fautes sans nombre qui s'y étoient glissées: il y a joint encore des Notes fort utiles, que l'on a mises au bas les pages pour la commodité des Lecteurs. Son principal objet, dans ces Notes, a été de faire connoître la fortune & de faire en un mot l'Histoire des Ouvrages dont parle Vasari; comme aussi de suppléer aux choses que cet Historien a

négligées, parce qu'elles étoient très-connues de son temps. Il y corrige en même-temps beaucoup d'erreurs Chronologiques échappées à son Auteur. L'Ouvrage est d'ailleurs très-bien exécuté, en 3 Volumes *in*-4°. de 90 feuilles environ chacun. Il n'en a été tiré que 300 Exemplaires, dont 50 seulement en grand papier.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du présent mois. A Paris, ce 15 Mars 1760.

DEPASSE.

TABLE DES MATIERES.

ANGLETERRE.

ALLEMAGNE.

ITALIE.

ESPAGNE.

SUISSE.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Fin de la Table.

JOURNAL ETRANGER.

AVRIL 1760.

Dédié à Monseigneur LE DAUPHIN.

Par M. l'Abbé ARNAUD.

Quæ robora cuique,
Quis color, & quæ sit rebus natura creandis.
Virgil. Georg. II.



A PARIS,
Chez MICHEL LAMBERT, Imprimeur-Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise, au Parnasse.

Avec Approbation & Privilége du Roi.
M. DCC. LX.



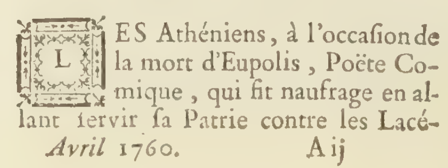
JOURNAL ETRANGER.

ALLEMAGNE.

I.

DER Fruhling, ein Gedicht Nebst einem Anhang einiger anderer Gedichte von demselben Verfasser Verbesserte Auflage Frankfurt an der Oder, bey Johann Christian Kleib, 1756.

» LE PRINTEMS. Poëme, (par M. »*Kleist*), avec quelques autres Poësies »du même Auteur. Edition corrigée. »A Francfort-sur-l'Oder, chez Jean »Chrétien Kleib, 1756 ».



LES Athéniens, à l'occasion de la mort d'Eupolis, Poëte Comique, qui fit naufrage en allant servir sa Patrie contre les Lacé-

démoniens, firent un décret par lequel il fut défendu aux Poëtes de porter dorénavant les armes. S'il étoit dans nos mœurs, dans nos principes, dans nos uſages, dans la forme de nos Gouvernemens, d'attacher à la Poëſie la même importance, & d'avoir pour ceux qui s'y diſtinguent les mêmes égards & les mêmes ſollicitudes que les Athéniens, l'Allemagne n'auroit point à regretter l'Auteur de l'Ouvrage que nous annonçons, un des plus grands Poëtes & des plus braves Guerriers de ſa Nation. M. *de Kleiſt*, Major d'un Régiment d'Infanterie du Roi de Pruſſe, mourut quelques jours après la Bataille de Kunerſdorf, où il reçut vingt-huit bleſſures. Les Ruſſes, touchés de ſon mérite, & ſur-tout du courage & de la fermeté dont il regarda la mort, lui décernerent une pompe funèbre, à laquelle tous les Officiers s'empreſſerent d'aſſiſter. Nous parlerons plus au long de M. de Kleiſt, lorſque nous rendrons compte de la nouvelle Edition de ſes Œuvres qui eſt actuellement ſous preſſe. Il nous ſuffira, quant à préſent, de faire connoitre ſon (1) Poëme ſur le

(1) M. Tagliazucchi a donné une Traduction Italienne de ce Poëme en vers *Sciolti*, non rimés.

Printems, dont nous croyons que le Public nous ſçaura gré de lui offrir la Traduction.

Recevez-moi, Ombrages ſacrés, ſéjour des vrais plaiſirs & des doux tranſports: voûtes ornées de feuillages, recevez-moi, portez le repos au fond de mon ame, & rempliſſez-la d'une tendre langueur. Ah! puiſſent enfin mes jours, tels qu'un ruiſſeau tranquille, s'écouler dans vos délicieuſes retraites! Conduiſez-moi le long de vos ſombres allées, près du Trône de la vertu, près de ce Trône environné d'une lumiere pure, inaltérable, immortelle. Apprenez-moi à chanter la gloire de la Nature rajeunie: & vous riantes Prairies, vous Collines charmantes, couvertes de Roſes & traverſées par mille petits ruiſſeaux, je viens reſpirer le contentement avec vos parfums, & quand l'Aurore vous aura réveillées, je veux boire à longs traits, avec ſes rayons, l'oubli de mes peines & vos charmes. Aſſis tranquillement à l'ombre, j'oſe chanter ſur une Lyre d'or la félicité dont vous êtes l'aſyle. Animez, charmez mes ſens,

faites que ces contrées ſoient remplies de l'harmonie de mes accords comme elles le ſont du bruit des ruiſſeaux, & du murmure du zéphir qui fuit maintenant à travers ces vallons ornés de Violettes.

Le Printems couronné de Roſes & de Tulipes, vient de deſcendre du Ciel ſur une nuée vermeille. Le lait dont ſe nourrit la terre, jailliſſant de ſon ſein, s'eſt répandu en torrents. La neige, ſe précipitant par tas du haut des Rochers & des Collines, a tout à coup changé les campagnes en une vaſte mer; peu à peu l'Onde s'eſt retirée. De jeunes ombres formées de vapeurs & de nues légères voltigeoient dans les airs; il eſt vrai que l'hyver, ſecouant ſes ailes pendant ſes retours nocturnes, répandoit encore quelquefois les frimats & la gelée. Souvent des orages furieux faiſoient entendre leur voix âpre & terrible des contrées glaciales de l'Irlande; puis parcouroient les antres gémiſſans, renverſoient les forêts, jettoient partout l'épouvante, & inondoient la terre de froidure. Enfin le Printems, quoique encore mal aſſûré, encore timide, a remporté la victoire. L'air eſt devenu

plus doux; un tapis d'émail a couvert les campagnes; les arbres ſe ſont revêtus de feuilles; de doux ramages ſe ſont fait entendre & ſe ſont répandus dans l'ombrage des bois; les ruiſſeaux ſe ſont teints d'une couleur argentée; les Parfums nagent dans les airs, & l'écho du fond de ſa retraite répéte les ſons de la flûte champêtre du Berger matinal.

O vous, dont la vie incertaine, ſemblable aux jours ſombres de l'hyver, s'écoule ſans lumiere & ſans plaiſirs; vous qui paſſez vos triſtes momens à gémir dans les cavernes de la miſere, conſidérez la Jeuneſſe de l'année, jettez les yeux autour de vous: que la variété des ſcènes, qui s'offrent à vos regards, diſſipe les images noires dont votre eſprit eſt aſſailli. C'eſt à la rampante ambition, à la foible vengeance, à l'avarice inquiette, à la fureur ſanguinaire, à s'affliger & à ſe punir. Vous êtes nés pour la félicité: la douleur outrage l'innocence & la vertu. Goûtez les charmes & les délices que vous offre cette agréable campagne; voyez les plaiſirs voler dans la Région des airs, reverdir dans la prai-

rie & murmurer dans les eaux des fontaines. Et vous, images du Printems, jeunes beautés, fuyez la priſon dorée des Villes, où à peine vous reſpirez : venez, venez dans les champs qui vous invitent & vous appellent; abandonnez au zéphir les ondes de votre chevelure, ſemblables aux fleurs naiſſantes des rives; mirez-vous dans le criſtal des lacs & des ruiſſeaux; venez cueillir la Tulipe couverte de la roſée du matin, pour en orner vos ſeins mobiles.

J'apperçois un Roc revêtu de brouſſailles & de ſapins qui ombragent la moitié de la riviere. Je vais monter à ſon ſommet. Là je veux m'aſſeoir ſur la verdure, & contempler les vallons & les collines autour de moi. Ah! quel tumulte joyeux anime les campagnes émaillées! Dans quels raviſſemens me plongent les bois & les boccages! Une haye d'épines fleuries environne & colore une perſpective immenſe que termine l'horizon. D'un côté, je vois s'agiter dans le lointain des parterres formés d'épis encore verds, & de pavots bigarrés que croiſe le chanvre fleuri; de l'autre, des hayes de Roſiers ſau-

vages & de Pruneliers, voilés, pour ainſi dire, de fleurs, couronnent le criſtal des étangs, & s'y mirent. Plus loin, la Mer verdâtre réfléchit un océan de rayons dorés qu'engendre l'œil étincelant du Soleil. Son rivage jaunâtre brille de rocailles & de cailloux colorés. L'Amour & le plaiſir parcourent la ſurface immenſe des eaux, & ſe font ſentir à leurs habitans. Des courſiers majeſtueux paiſſent dans les plaines voiſines de la Mer; ils dreſſent leur col ſuperbe, & fuyent en faiſant retentir les rochers & les bois de henniſſemens qui ne reſpirent que la volupté. Un troupeau de Géniſſes, conduites par un fier Taureau, traverſe les bruyères marécageuſes de la métairie qui paroit derrière de ſombres Tilleuls. Une avenue d'ormeaux & de trembles, arroſée d'un clair ruiſſeau qui erre autour de joncs habités par des Hérons & des Cignes, conduit à cette demeure champêtre. Tout autour ſont agréablement ſitués des côteaux (2) ornés de pam-

(2) Il y a dans le texte: *des côteaux, ces mammelles de pampres.*

pres, & dont la hauteur ſurpaſſe celle des Hêtres qui couronnent la colline. Mais il n'en eſt qu'une partie qui brille & qui ſourit aux rayons du Soleil; les ombres des nuages couvrent l'autre de leur crêpe lugubre. L'Allouette s'éleve dans les airs, & voit déjà bien loin au-deſſous d'elle les précipices & les vallons : ſon ramage eſt l'expreſſion du raviſſement, ſes longs accens enchantent le Laboureur. Il écoute un moment, puis, s'appuyant ſur la vacillante charrue, il trace des ſillons dans le ſein de la terre. Le Semeur que pourſuivent les Corneilles & les Pies, marche après lui d'un pas meſuré & jette la graine que la herſe couvre d'une couche unie. Ah! puiſſe le Campagnard fatigué ne ſemer la bénédiction que pour lui! Puiſſe le fruit de la vigne étancher ſa ſoif! Puiſſent les prairies ne rouler que pour ſon profit leurs vagues émaillées! Mais la guerre impitoyable, accompagnée de ſes Légions farouches & de la faim dévorante, ne détruit hélas! que trop ſouvent ſes travaux & ſes eſpérances. Elle s'avance pleine de fureur, écraſant les épis, arrachant les ſeps de vignes, embraſant les Forêts & les Vil-

lages : ſpectacles affreux dont elle fait ſon barbare plaiſir! Ainſi l'Æthna fait retentir la Mer & les Rochers d'alentour de ſes mugiſſemens terribles, lorſque ſes goufres profonds vomiſſent l'épouvante & la mort : ainſi ſes déluges enflammés engloutiſſent & conſument les contrées voiſines qu'ont bouleverſé des torrens ſouterreins.

O vous, à qui des Peuples libres ont confié le gouvernail de l'autorité ſuprême, eſt-ce au travers de la flamme & du ſang que vous prétendez nous conduire au port de la félicité? Eh quoi, Peres des hommes, des millions d'enfans ne vous ſuffiſent-ils pas? Pourquoi vouloir en augmenter le nombre? Vos ſollicitudes & vos obligations en ſeront-elles moindres? Ah! augmentez plutôt le bonheur de ceux qui cherchent l'ombre de vos ailes; couvrez-les, ſemblables à l'Aigle qui couve ſes petits; changez les épées en faucilles; faites que par la navigation des vagues d'or s'élevent dans la Mer pour le bien de vos Etats. Tendez les bras au mérite indigent & eſſuyez les larmes de la vertu.

Mais où me conduit la douleur! Retirez-vous, images trop triſtes : viens

Muse, contemplons la demeure & les occupations domestiques de l'homme champêtre; considérons le soin du bétail & des jardins. Là on ne voit point le marbre représenter des Athletes; l'If ne s'y éleve point en pyramide devant des Châteaux; l'Art n'y donne point des loix à l'Onde. Des sommets entrelacés de Tilleuls hauts & touffus ombragent une maison rustique entourée de pampres verds, & fortifiée d'une haye d'épine; un vivier couvert d'une verdure flottante, & dont le fond réfléchit l'image du Ciel, brille au milieu de la cour. Tout y fourmille d'habitans apprivoisés. La Poule se désole autour des bords, & rappelle les Canetons qu'elle a couvés. Ceux-ci fuyent la voix de leur marâtre & barbotent dans le vivier dont ils rongent les roseaux. Les Oyes allongeant leurs cols & poussant des sifflemens aigus, chassent le chien canard de l'aréne, où se divertissent leurs petits, qui, à peine couverts d'un tendre duvet, commencent leurs jeux, plongent la tête dans l'eau, se suspendent en équilibre, & font voir leurs pieds qui rament. Plus loin une jeune fille appelle

les Poulets, qui s'empressant à sa voix, traversent les échelons de leur sale à manger, & demandent leur nourriture. La fille en se courbant les arrose d'une pluie de grain, & les regarde se béqueter & se battre. Là-bas dans une grotte obscure le Lapin blanc est aux écoutes; il tourne ses yeux rougeâtres, s'avance enfin d'un air timide vers la haye, & se met à brouter le serpolet. De la fenêtre de sa demeure, la Colombe regarde autour d'elle, redresse son col nuancé, & prend son vol vers son amant qui l'attend perché sur le toit prochain. Celui-ci courroucé de son retardement se retourne avec fierté, & la gronde; mais bien-tôt les caresses de la belle l'appaisent. Alors ils se prodiguent mille baisers, jusqu'à ce qu'ils fendent l'air d'une aile légere, & qu'ils se joignent à leurs compagnes qui planent avec éclat aux rayons du Soleil. Le jardin brille d'arbres fruitiers en fleurs qui répandent sur les allées une obscurité rougeâtre: le zéphir folâtrant à l'entour fait voler dans les airs des nuages de fleurs, qui tombent comme une douce pluie. Ici l'orgueil & la volupté n'empruntent rien des terres

étrangeres; les fenêtres n'y sont point embellies par le Myrte ni par l'Aloes. Le *beau* qu'accompagne l'*utile* a seul des charmes pour l'homme champêtre. Au travers de longs cintres de noyers, le Ciel se montre chargé de nuages fugitifs; on apperçoit dans le lointain des campagnes coupées par des lacs & par des vallons, couvertes de buissons & couronnées par l'azur des montagnes. La Reine des fleurs, la Tulipe, à qui Flore prodigue toutes ses couleurs, éleve ici près sa tête au-dessus des Auricules; le Muguet perce ses feuilles & déploye l'argent de son calice; la Rose impatiente sort du bouton; une pluie invisible d'exhalaisons agréables remplit l'espace tranquille des airs. La modeste Violette voit sans jalousie les fleurs, ses voisines, exhaler fastueusement leurs parfums; elle renferme les siens, & les réserve pour les soirées qu'elle veut rendre plus belles & plus délicieuses encore que le jour: Image des grandes ames qui n'ont pas besoin d'être excitées, ainsi que des vils athletes, par un cercle de spectateurs, mais qui vertueuses par amour pour la vertu, répandent dans le secret les parfums de

de la bienfaisance. Voyez le Paon se panader sur ce parterre coloré. Jaloux de la richesse du vêtement des fleurs, il étale avec un dépit mêlé d'orgueil sa queue verdâtre ornée d'un arc-en-ciel, & tourne son col nuancé. Les Papillons aux ailes bigarrées se poursuivent & se culbutent par-dessus les Arbres; amoureux & indécis, ils errent tantôt sur les boutons & tantôt sur les fleurs. Cependant le Jardinier ente des rameaux de Cerisier sur les troncs fendus du Prunelier, qui sera un jour étonné des enfans qu'il aura produits & nourris. L'Image des Graces, la Maîtresse du logis, assise sous un berceau de pampres, fait naitre des Arbustes & des Fleurs sur la toile. La joie paroit sourire sur son visage; un de ses enfans lui passe ses tendres bras autour du col, & l'accable de caresses qui l'empêchent de travailler; un autre folâtre sur le tresfle, puis il réfléchit & essaye des pensées.

O Peuple, trois fois heureux, dont les jours s'enfuyent solitairement dans les campagnes, comme des zéphirs légers! Laisse les autres s'étaler orgueilleusement dans des Chars de Triom-

phe, trainés par des Eléphans, & se montrer en spectacle à la populace, qui, pour les voir, monte sur les toits & sur les arbres. Laisse-les couvrir les vagues perfides par des Armées de Vaisseaux, & transportet l'Orient en Occident. Celui-là seul est favorisé du Ciel, qui loin de la folie & des vices, goûte le calme & le repos sur le bord des Fontaines. Le Soleil le regarde toujours d'un œil serein; le malheur ne fond pas sur lui comme un orage furieux; des vœux téméraires ne lui coûtent point de soupirs; l'élévation où il se trouve ne l'étourdit pas; le travail assaisonne sa nourriture; son sang est pur & léger comme l'air, & son sommeil dissipé par la fraicheur du matin s'envole avec le crépuscule.

Ah! que ne puis-je aussi, vergers délicieux, que ne puis-je, étendu à l'ombre sur le bord d'un ruisseau, vivre enfin pour moi, & donner à emporter aux vents mes inquiétudes & mes peines! Puisse l'aimable Doris essuyer dans vos retraites les larmes dont mes joues sont baignées! Puisse tantôt la conversation de mes amis adoucir mes maux, tantôt la voix des morts m'ins-

truire, & tantôt des ruisseaux profonds de Science & de sagesse appaiser la soif du sçavoir dont mon esprit est dévoré! Alors je n'envierai point au Souverain du Mogol ni ses cavernes d'or, ni ses montagnes de Diamans. Alors je verrai, sans jalousie & sans desir, des Pygmées guerriers se faire ériger des Statues colossales. O ciel, océan d'Amour, source de félicité, quand m'abreuveras-tu de tes flots? Ma vie passera-t-elle toute entiere comme une fleur étouffée par les ronces? Non, tu rendras ton ouvrage heureux; une douce espérance porte la consolation jusqu'au fond de mon cœur. Le crépuscule fuit à l'aspect de l'Aurore, le sombre voile de l'avenir se leve, une scène nouvelle, un nouvel ordre de choses s'offre à mes regards, & je découvre des Régions inconnues. Je te vois, céleste Doris: tu quittes tes Bosquets de Roses, pour venir me trouver sous ces ombrages; tu viens à moi pleine d'éclat & de charmes. C'est avec cet air majestueux que marche la vertu; c'est ainsi que les Graces sont faites. Tu chantes en t'accompagnant sur la guitarre, & Phœbus, pour t'entendre, traverse rapidement

l'épaisseur des nuées; les orages se taisent, tout l'Olympe est attentif, l'image de tes chants retentit doucement dans les montagnes d'alentour, & Zéphir me les apporte sur ses ailes. Et toi, généreux *Glein*, tu descends du sommet de l'Hœmus, enyvré de plaisir; tu touches la Lyre du Vieillard de Theos. Les portes de l'Olympe s'ouvrent: Cypris, les Graces & l'Amour en descendent sur des nuées éclatantes, & se joignent agréablement à votre chant; le vaste ceintre des Etoiles retentit du concert joyeux. Viens, descends dans ces retraites; viens, ramène-moi la joie & les plaisirs; fais refleurir les Vergers & les Prairies. O couple heureux! ô couple chéri, consolation de mes jours! Présent inestimable de la Divinité! Mais quoi! est-ce que je sors d'un profond sommeil? Où sont ces images célestes? Quelle illusion enchanteresse a trompé mes sens éveillés? Il fuit loin de moi ce couple chéri, & vainement je soupire: c'est trop exiger du destin dans ce passage de la vie. On ne trouve ici que l'espérance, au lieu de la réalité, dont l'ombre seule rend heureux. Quant à la réalité même, je n'en jouirai jamais.

Mais pourquoi m'inquiéter de l'avenir? Loin de moi, tristes pensées: laissez-moi jouir des plaisirs que le Ciel m'accorde aujourd'hui. Laissez-moi m'enfoncer dans l'épaisseur des bois, suivre les joyeux habitans de la campagne, & mêler mes chants à ceux du Rossignol. Laissez-moi me reposer & me distraire auprès de cette fontaine jaillissante où siffle le zéphir. O vous, bosquets touffus, tissus par les mains de la Nature; allées solitaires & sombres qui appellez & nourrissez la réflexion; labyrinthes verdoyans qui inspirez les transports & la joie, je vous salue. Quelle délicieuse langueur, quel calme & quel doux sentiment pénètrent l'ame dans vos retraites! Le Soleil répand l'or de ses rayons sur les feuillages, à travers le toit élevé des arbres agités par des vents incertains. Je vois sous ces ombrages rouler la fraicheur dans des flots de verdure. Les parfums qu'exhalent les hayes fleuries, & les zéphirs en secouant leurs ailes, sillonnent la lumiere douce & tendre qui regne dans ces beaux lieux. Assis au milieu des fleurs dans un berceau formé de buissons touffus, le Berger

enfle son chalumeau sonore ; il s'interrompt de tems en tems pour entendre ses airs à travers les hêtres, où ses sons se perdent enfin par gradation. Autour de lui, les Chevres grimpent sur des Rochers escarpés, & broutent la feuille amère sur le bord des précipices. Une légion de Biches tachetées & de Cerfs couronnés de rameaux, traverse d'une course légere les buissons agités, & franchit les ruisseaux & les marais qui ne conservent pas même l'empreinte de leurs pieds agiles. Excités à l'amour par le Printems, les fiers Coursiers traversent rapidement la Forêt. La terre tremble sous leurs pieds, leurs veines se gonflent, leurs crins s'agitent, leurs narines soufflent la volupté ; ils se précipitent du rivage dans le fleuve, & fendent l'Onde pour se rafraichir; puis fuyant à travers les vallons, ils gravissent sur des montagnes élevées, d'où ils regardent dans les champs éloignés par-dessus les bois & les précipices, & font entendre leurs hennissemens du haut des nuées. Là passent hâtivement des Taureaux. Leurs narines brûlantes ne respirent que le feu ; ils fendent de leurs cornes le sein de la terre & s'a-

gitent dans un brouillard de poussiere. Les uns s'élancent du haut des montagnes, les autres courent s'enfoncer dans des lieux souterreins, d'où ils font entendre leurs longs mugissemens. Plus loin un torrent échappé du creux de la montagne, tombe avec fracas dans les profondeurs des vallons, entrainant avec soi des Rochers énormes, & déracinant les arbres qu'on voit s'incliner sur les collines fluides de sa bruyante écume. Les Grottes vertes des Forêts en retentissent & poussent des gémissemens ; les Bêtes fauves fuyent épouvantées ; les Oiseaux qui s'approchent de ces lieux, étonnés de ne point entendre leurs propres ramages, vont chercher des retraites plus tranquilles. Là dans des Bosquets épais, ils découvrent à leurs compagnes leurs peines amoureuses ; ou bien perchés sur des branches de Hêtres, ils se livrent des défis harmonieux. Ah ! je veux les écouter, & jouir du spectacle charmant de leurs plaisirs & de leurs caresses. Petit ruisseau, suspendez le cours impétueux de vos ondes ; taisez-vous zéphirs qui soupirez dans les feuillages, n'interrompez pas leurs concerts amoureux.

Redoublez habitans des hauteurs, redoublez vos chants, & apprenez-les-moi. Ils commencent : une symphonie mélodieuse sort des chênes & des épines, & retentit dans les voûtes des ombrages ; toute la contrée n'est que son. Du haut des Hêtres, le Pinçon & la Linotte sifflent d'un gosier clair ; les Chardonnerets voltigent çà & là sur les broussailles, contemplent les chardons fleuris, & charment par leur gazouillement agréable & varié comme leur plumage. Le Serin dans des cellules de verdure, soupire ses feux & se plaint à sa compagne. Perché sur un ormeau, le Merle chante sur le ton des flûtes. Il n'y a que le Rossignol, qui par gloire se retire dans des lieux solitaires, cintrés par la touffe épaisse des feuillages : lieux déserts, mais charmans, qu'habite à jamais la douce mélancolie, & où les ombres de la nuit, forcées de céder aux rayons de l'Aurore, semblent s'être concentrées. Là un sombre étang abreuve les Saules nombreux qui l'environnent : le tendre Oiseau se berçant sur leurs branches, varie en mille manieres différentes son ramage, dont retentit toute cette solitude. Tel qu'un

chœur d'instrumens, il parcourt successivement mille tons ; tantôt il gémit & soupire, tantôt il éclate en sons brillans & rapides. Mais si sa compagne trop curieuse a perdu sa liberté dans la cage que l'Oiseleur, qui l'épioit dans le bois de Tilleuls, a couverte de feuillages perfides, alors ses accens n'ont plus rien d'enchanteur ; il erre désolé dans tous les environs ; il appelle sa chere compagne à travers les Forêts, les Rochers & les précipices, jusqu'à ce qu'enfin, cédant à la douleur, il tombe demi-mort sur la haye, où chancelant & la tête panchée il demeure sans mouvement. Là il croit voir autour de lui l'ombre de sa chère compagne ; il croit voir couler son sang & entendre ses plaintes. Bien-tôt il recommence ses chants lugubres, qu'il répete pendant la nuit entiere. Il paroit à chaque soupir expirer de douleur ; les collines prochaines, sensibles à ses plaintes touchantes, y répondent par un tendre gémissement.

Mais quels sons tristes & lamentables sortent ici pris du creux de ce Chêne antique, & que les Oiseaux n'ont jamais osé habiter ! Me trompé-

je, & suis-je dans l'illusion! Ah! j'apperçois une Colombe au plumage changeant qui s'élance tout à coup du trou profond d'une branche, où résonnoit sourdement sa voix. Elle étend ses ailes, & plane vers le vallon; elle s'arrête à l'ombre, & dressant son col elle cherche des matériaux pour se construire un nid, les prend dans son bec, & après avoir regardé tout autour les rapporte dans sa demeure. Habitans des Arbres, de qui tenez-vous l'Art admirable dont vous construisez vos demeures, & qui vous a appris à les garantir de toute insulte? Quel souffle secret porte l'amour & la follicitude au fond de vos cœurs? C'est par toi, Etre infini, Pere & Souverain de l'Univers, c'est par toi que tout ce qui est bon existe. Ta magnificence éclate dans l'Oiseau qui voltige sur le buisson & sur l'épine, comme dans l'immensité des Cieux; dans l'insecte vil & rampant, comme dans le Chérubin tout brillant de lumiere. Océan sans rivage & sans fond, tout découle, tout émane de toi; toi seul ne reçois rien de rien. Les Mers enflammées des Astres ne sont que les réflets des gouttes de la lumiere

dans le sein de laquelle tu reposes. Tu menaces les tempêtes, & les tempêtes se taisent; tu touches les montagnes, & les montagnes se dissipent en fumée; les mugissemens de la Mer, lorsque dans son courroux elle entr'ouvre son sein, & laisse voir le fond de ses abimes, sont autant de Cantiques de ta grandeur & de ta magnificence. Le Tonnerre, porté sur des ailes de feu, annonce d'une voix formidable ton pouvoir & ta gloire. Les Forêts frémissent de respect, & répétent en tremblant tes louanges. Des armées de Constellations célèbrent par mille chants harmonieux qui ne se font entendre qu'à l'esprit, & étendent d'un Pôle à l'autre ta gloire & ta puissance. Mais qui peut compter le nombre de tes merveilles? Qui pourra jamais pénétrer tes profondeurs, ô Etre! ô Créateur! Esprits finis, quand même vous emprunteriez les ailes des vents, & les traits des éclairs, pour parcourir à travers mille âges du Monde l'abime immense de la Divinité, vous ne seriez pas d'un seul point plus rapprochés du principe, à la fin qu'au commencement. Taisez-vous donc, Lyre trop foible; taisez-vous,

votre silence exaltera plus dignement le Seigneur.

Un torrent de parfums agréables, que Zéphir rapporte de la Prairie voisine sur ses ailes frémissantes, m'invite à m'y reposer. Viens m'y trouver, favori de Minerve, viens mon fidéle *Hirsel*, toi dont le commerce m'a fait oublier les rigueurs de l'hiver; toi dont les lèvres versent la joie dans mon ame, viens te reposer un moment avec moi; ta présence fera de cette contrée une demeure céleste. Admirons la beauté des Enfans de Flore; jettons-nous dans leurs bras, & moquons-nous de l'homme profâne qui se roule dans la Pourpre. Chante la beauté de la vertu; que les paroles qui couleront de tes lèvres soient pour moi comme les parfums des Roses. C'est ici le séjour favori des Graces; la paix habite ces jardins rustiques; le plaisir y nait au murmure des clairs ruisseaux. Le terrein couvert de Treffle est paré d'une Forêt de fleurs. Un Océan de parfums roule invisiblement ses flots soulevés par les tiédes Zéphirs dans la plaine tranquille des airs. Mille habitans animent l'émail de ces contrées. Ici la Cigogne aux hautes

jambes trouble l'eau, & parmi les Plantes Aquatiques cherche avec empressement sa nourriture. Là le Vaneau saute & crie autour de la tête de l'enfant oisif qui s'approche de son nid, & cherche à l'enlever. L'Oiseau plein d'inquiétude court devant lui, comme s'il ne sçavoit pas voler; il invite ainsi l'enfant à le poursuivre, & l'attire enfin dans la plaine. Des Insectes brillans & innombrables voltigent gaiment autour des roseaux, ou bien courent sous l'herbe parmi des labyrinthes de fleurs dans un ombrage rougeâtre & doré, & croyent errer dans des bois. Des légions éparses d'Abeilles traversent l'air en bourdonnant; elles se jettent sur le Treffle & sur la Fougere fleurie, où se tenant suspendues, elles brillent comme la rosée au clair de Lune; puis elles retournent à leurs habitations que l'homme champêtre leur a bâties de jonc dans un coin du verger. Tels les véritables Philosophes sortent de leurs Cabinets, pour parcourir & visiter les actions & les mœurs des hommes, puis rentrent dans leurs cellules chargés de butin précieux, pour y travailler, & nous livrer le miel de la Science & de

la Sageſſe. Un Lac agite ſes flots au milieu de la Prairie, on y voit une iſle ſortir de l'eau : couronnée d'arbriſſeaux & de hayes, elle paroit détachée du fond & nager contre l'onde. Là brillent dans un agréable déſordre l'Eglantier chargé d'étoiles de feux, le Cormier, le Sureau & les Palmiers qui s'entrelaſſent. Le Chevre-Feuille ſe range près des rameaux des Roſiers ſauvages; les jeunes branches fleuries s'embraſſent comme pour s'échauffer & s'embaumer réciproquement de leur haleine. La Ronce ſe traine lentement dans le Treffle, où croiſant ſes rameaux, elle ſemble tendre autant de filets de verdure. L'Aubépine fleurie s'incline ſur la rive, & ſe mire dans l'onde, où elle regarde avec complaiſance la blancheur vermeille de ſa parure. Objets charmans, objets délicieux qui portez la joie dans le cœur, ah! puiſſe la chaleur que la pluye n'a point encore tempérée depuis que l'hiver s'eſt enfui, puiſſe la chaleur ne pas nuire à la beauté de votre parure, ni tromper les eſpérances du Campagnard! Rafraichis la terre, Ciel bienfaiſant; verſe d'enhaut ta bénédiction ſur elle. La bénédiction

deſcend : portée ſur des nuages, elle va bien-tôt ſe répandre en torrents. Les Zéphirs bruyans la précèdent; ils agitent le feuillage des arbres, & font ondoyer les bleds comme un tournant d'eau. Le Soleil ſe cache derriere les rideaux d'une vapeur épaiſſe, l'éclat du Ciel diſparoit, le voile des ombres parcourt les vallons & les collines; la ſurface de l'eau rehauſſée par des cercles argentés qui diſparoiſſent en s'aggrandiſſant, annonce la pluie encore inviſible..... Enfin je la vois qui tombe en abondance, & ſe croiſant comme la trame. A peine l'Aune touffu peut-il me garantir de ces torrents. Le vent ſe roule dans la pluie, la pouſſe devant lui comme une voile de Navire, & convertit l'air chargé de gouttes en une Mer dont les flots ſont agités. Les habitans de l'air, qui du haut des nuées faiſoient retentir la Campagne de leurs chants, ſe taiſent & ſe cachent dans les bocages. Les Bêtes à laine, couvertes par le toit des branches, ſe rangent en cercle autour du tronc des ſouches; l'air & les champs ſont déſerts; les ſeules Hyrondelles voltigent par légions à travers la pluie, & con-

templent les Etangs..... Cependant les paupieres qui couvroient l'œil de l'Univers, les obſcures vapeurs ſe diſſipent tout à coup; le théâtre du Ciel ſe r'ouvre. Je vois des Mers ſuſpendues s'écouler en gouttes & diſparoitre des airs; les Prairies reprennent une face plus riante; toute la Nature eſt animée & tranſportée de joie, comme ſi le Ciel s'épanchoit ſur la terre. Mais de nouveaux nuages s'avancent de l'Occident & interceptent la lumiere; ils verſent des Mers ſur les Campagnes qu'ils ont ſucées comme des mammelles.

Enfin ces nuages s'épuiſent auſſi; une pluie dorée de rayons remplit de nouveau la région des airs. La Couronne azurée des Rochers, couverte des dépouilles des nuages, joue d'une maniere éblouiſſante avec le Soleil. Les champs brillans & rajeunis, ornés de guirlandes & de panaches tranſparens, me regardent d'un air riant. Trempe tes pinceaux dans les couleurs de l'Aurore; peins-moi ce Payſage, ô toi (3), dont les chants éternels ont

(3) M. Haller.

fait des rives de l'Aare un lieu célèbre & ſacré; toi, qui en chantant les Alpes, ces colonnes du Ciel, t'es élévé un monument de gloire qui ne pétira jamais. Comme ces gouttes ſemblables aux diamans font étinceler la Prairie panachée! Quel charme de les voir tomber des buiſſons colorés & des couronnes fleuries des brouſſailles. Les Plantes ſont rafraichies, & répandent des exhalaiſons plus douces. Tout le Ciel n'eſt que parfum. Les Epis abreuvés élevent gaiment leurs têtes, & ſemblent remercier le Ciel.

Reverdiſſez à jamais, Régions délicieuſes, reverdiſſez Forêts & Prairies; ſoyez les délices du Peuple qui vous habite; & ſi jamais la malice & l'orgueil me banniſſent des Châteaux & des Villes, protégez alors mon innocence. Que le Zéphir dans vos retraites me ſouffle encore ſouvent, à travers vos fleurs & vos boſquets, le calme & la paix au fond du cœur. Laiſſez-moi encore adorer & chérir dans votre beauté le Créateur, le Pere de l'Univers qui répand ſur vous ſa bénédiction, ſoit qu'il faſſe luire le cercle reſplendiſſant du Soleil, ſoit qu'il faſſe

tomber la rosée & la pluie. Laissez-moi annoncer dans un saint transport ses louanges au chœur des Astres ; & quand, selon sa promesse, le terme de ma vie sera proche, faites que mon dernier repos me soit accordé dans votre sein.

Loin de nous excuser d'avoir mis dans notre Traduction trop d'exactitude & de fidélité, nous déclarons au contraire, que nous sommes bien fâchés que notre Langue ne nous ait pas fourni des moyens de la rendre encore plus inhérente & plus littérale. Toute Traduction est un voile, & ce voile nous voudrions le rendre aussi transparent que ces vêtemens de l'Isle de Cos, dont parle Anacréon, sur lesquels se régloient tous les Sculpteurs de la Grèce, pour faire sentir & comme toucher le nud à travers les draperies. Rien de plus conforme sans doute à l'esprit de notre Journal, que de conserver autant qu'il dépendra de nous la maniere, la couleur, en un mot, la façon d'imaginer & d'exprimer des Nations Etrangères. Malgré les retranchemens que la timidité de notre Idiome nous a mis

dans la nécessité de faire, quelques-uns de nos Lecteurs pourroient encore nous reprocher la fréquence des Epithétes que nous avons laissé subsister dans notre Traduction; mais ces Epithétes qui nous paroissent oisives, puériles même, & qui en effet ne feroient que charger inutilement & embarrasser notre Poësie, ornent infiniment celle de nos voisins, & en rendent presque toujours le vers ou plus harmonieux, ou plus pittoresque. Ne sçaurions-nous donc étendre nos vûes au-delà des confins de notre Patrie, & prétendrions-nous régler sur nos mœurs, sur nos usages & sur nos goûts, les goûts, les usages & les mœurs de toutes les Nations du Monde? Au lieu de condamner des ressources dont nous avons le malheur d'être privés, ne vaudroit-il pas mieux s'occuper des moyens de nous les approprier? Quant aux détails scrupuleux & infinis que M. de Kleist met dans ses Descriptions, qui par-là pourroient paroître minutieuses & redondantes, nous observerons que nos voisins, d'après les Anciens, regardent avec raison ces détails comme l'instrument le plus propre de la Poësie. Il est bien étonnant

que ceux de nos Auteurs qui ont traité de la Poësie & de l'imitation, n'en ayent pas plus fortement envisagé le moyen le plus efficace, & que le côté par où la Poësie touche de plus près à la Peinture, leur ait en quelque sorte échappé. A proprement parler, les différences qui se trouvent entre l'Eloquence, l'Histoire, & la Poësie, ne sont que des différences modales & nullement spécifiques. L'Historien & l'Orateur font usage, ainsi que les Poëtes, & des idées & des images. Peignez sur la toile la descente d'Annibal en Italie telle que la décrit Tite-Live, ou retracez dans une Tragédie la peroraison du Discours que Cicéron écrivit en faveur de Milon; pourra-t-on disconvenir que ce ne soient là de véritables imitations? L'imitation est donc propre de l'Eloquence & de l'Histoire, ainsi que de la Poësie. Mais ce qui caractérise essentiellement la Poësie, c'est plus d'énergie dans les passions, plus de pompe & de hardiesse dans les figures, plus de soin dans le choix & dans l'arrangement des paroles, & sur-tout plus d'*évidence* dans les Descriptions. Or pour produire cette évidence, il

faut nécessairement *particulariser*; nous demandons grace pour ce terme, qui, une fois défini, pourra fixer & étendre nos idées sur l'instrument le plus énergique de l'imitation. *Particulariser*, c'est développer distinctement, & dans le plus grand détail, la forme, la couleur, les mouvemens, les mœurs, le costume & le caractère des êtres qu'on se propose d'imiter; c'est individualiser non-seulement les objets, mais leurs circonstances & leurs attributs. Ce n'est pas seulement un arbre, c'est un tel arbre; il est situé ou dans la profondeur d'un vallon sur les bords d'un ruisseau, ou sur le sommet d'une montagne escarpée; son feuillage s'étend au loin, & les oiseaux s'empressent de l'habiter; où frappé de la foudre il n'a jamais vû le Rossignol se percher sur ses branches desséchées. Il céde, jeune encore, au souffle du plus léger zéphir, où la main du tems a gravé de longues rides sur son écorce, & depuis des siécles entiers il défie les plus impétueux assauts de l'Aquilon. C'est par ces détails, que faisant disparoître la distance des lieux & des tems, non seulement vous rapprocherez les ob-

jets, mais que vous y attacherez invinciblement l'attention du Lecteur. C'est-là le grand Art d'Homère ; c'est ce qui faisoit dire à Lucien, que les Tableaux de cet homme divin l'emportoient infiniment sur ceux de Parrhasius, de Polygnote & d'Apelle. Virgile même, qui, selon l'observation profonde du sçavant Speroni, semble s'être proposé pour modéle le nerf & la concision de Démosthène, quand Cicéron au contraire paroit avoir imité les détails & l'abondance d'Homère ; Virgile présente de tems en tems des images dont un Peintre lui-même auroit peine à atteindre l'évidence & le coloris. Lisez sa Description de l'Antre, où furent allaités Remus & Romulus. *Dans une Grotte verdoyante consacrée au Dieu Mars, est étendue une Louve ; deux Enfans jumeaux jouent autour de ses mammelles, auxquelles ils sont suspendus ; ils la têtent, sans défiance & sans terreur ; elle recourbant sa tête, caresse alternativement, & lèche les membres délicats de ses nourrissons* (4). Nous pourrions citer

(4) Fecerat & viridi fœtam Mavortis in antro
Procubuisse Lupam: geminos huic ubera circùm

une infinité d'autres exemples, mais celui-là nous suffira. Nous croyons que l'objet d'un Journaliste est moins d'instruire le Lecteur que de lui inspirer le desir & de le mettre à portée de s'instruire lui-même : il faut réveiller en lui des idées, & non flatter ou nourrir sa paresse. Celui des Poëtes de notre Nation qui a le plus *particularisé*, c'est l'inimitable la Fontaine ; & à quel dégré d'enchantement & de magie ne seroit pas arrivé ce grand Homme, si sa Langue lui eût fourni plus de ressources ? Car il faut en convenir : ne pouvant ni composer les mots, ni transposer les membres de la phrase, ni décliner les participes, ni entasser les épithétes sans particule conjonctive, ni détruire l'amphibologie qui résulte de l'indétermination de nos (5) relatifs, il nous est bien difficile de *particulariser* avec succès dans notre idiome. Du reste, il faut prendre garde de ne point excéder dans ces détails, dont nous ve-

Ludere pendentes pueros, & lambere matrem
Impavidos ; illam tereti cervice reflexam
Mulcere alternos, & corpora fingere linguâ.
Æneid. 8.

(5) Nos *qui*, nos *ses*.

nons d'observer que dépendent l'énergie & la vivacité des Descriptions. Si peu content de saisir & de colorier les principales faces d'un objet, vous en parcourez tous les points, vous confondrez l'attention du Lecteur ; & en donnant à tous les détails le même dégré d'évidence & de coloris, vous détruirez l'accord général du Tableau dont il ne sera plus possible de saisir la totalité.

Terminons nos réflexions en indiquant les sources du charme & de l'intérêt qui regnent dans le Poëme que nous venons de traduire. Avec quel art M. de Kleist varie ses Descriptions ! Quelle adresse & quel bonheur dans ses contrastes ! Ici pour donner encore plus de saillie & d'effet aux touches fraiches & brillantes dont il peint le Printems, il place à côté l'image triste & lugubre de l'Hiver. Là aux fureurs des Coursiers & des Taureaux que l'amour aiguillonne ; il oppose les ardeurs paisibles & innocentes des Oiseaux ; à la voix impétueuse des orages & des torrens, le doux murmure des ruisseaux & du zéphir. S'il cesse un moment de peindre aux sens le spectacle enchanteur de la Nature, c'est pour intéresser

encore davantage en peignant les mouvemens de son cœur ; mouvemens si naturels, si intimement liés aux objets qui les ont fait naitre, qu'il est impossible de ne pas les partager avec lui. Tous ses épisodes sont agréables, & loin de détruire l'unité du sujet, ils l'animent & l'embellissent infiniment. M. de Kleist connoissoit les Anciens, & regardoit la Nature. Que nos Poëtes ne s'y trompent pas : ce n'est qu'à ce prix qu'ils pourront encore nous offrir des choses qui soient tout à la fois neuves & vraies. La Nature, dont les phases, les propriétés, les effets & les rapports sont infinis & conséquemment inépuisables, leur fournira toujours, quand ils la consulteront, de nouvelles idées & des images nouvelles ; & ce n'est que des Anciens qu'ils apprendront à les présenter avec succès, c'est-à-dire, à connoitre & à saisir le point délicat où l'Art & la Nature se réunissent, se tempèrent, se servent & s'embellissent réciproquement.

II.

ANTONII Storck Medici Viennensis, & in Nosocomio civico Pazmariano Physici ordinarii Libellus, quo demonstratur Cicutam non solum usu interno tutissimè exhiberi, sed & esse simul remedium valdè utile in multis morbis, qui huc usque curatu impossibiles dicebantur. Vindobonæ, Typis Joannis Thomæ Trattner, 1760.

» TRAITÉ dans lequel on démontre que la Cigüe peut non-seulement être prise intérieurement sans danger, mais qu'elle est encore un remède très-utile pour la guérison de plusieurs Maladies, regardées jusqu'à présent comme incurables. Par M. *Storck*, Médecin ordinaire de l'Hôpital Bourgeois de Vienne &c ».

PARMI le nombre infini de Maladies qui affligent l'espéce humaine, il n'en est que trop auxquelles tout l'Art des Médecins anciens & modernes n'a pû trouver de remédes. La raison,

l'humanité, dit l'Auteur, nous font donc un devoir de chercher sans cesse des moyens de soulager les maux de nos semblables. Peut-être que certaines Plantes, dont nous ignorons les vertus, ou que nous regardons comme dangereuses, nous fourniroient des remédes utiles. C'est le sentiment de M. *Storck*, qui a reconnu que la *Cigüe* est très-propre à dissoudre les Schires invétérés, & à guérir les Cancers. La modestie avec laquelle l'Auteur expose sa découverte mérite de la confiance. » Je n'aspire pas, dit-il, à la vaine » gloire de l'invention, & je serai bien » payé de mes peines, si j'ai pû pro» curer à l'humanité un secours de » plus ».

M. Storck commence son Traité par la Description de la Plante, & du reméde qu'il propose; de-là il passe aux divers cas dans lesquels il en fait l'application, & il termine son Ouvrage par quelques réflexions.

Il ne manque pas d'autorités sur l'usage de la Cigüe prise intérieurement. Pline écrit, qu'il a vû plusieurs personnes manger les feuilles de cette Plan-

te impunément. Ray parle d'un Médecin nommé *Baulle*, qui ordonnoit un scrupule de Cigüe dans les fiévres malignes & les fiévres quartes, & qui préferoit ce reméde à tous les Diaphorétiques. Reneaume (*Renealmus*), Observat. 3 & 4, dit: qu'il faisoit prendre un scrupule ou une demi-drachme de racine de Cigüe en substance, pour dissoudre les Schires du foie, de la rate & du pancréas, & qu'il en donnoit une drachme, & même jusqu'à deux en infusion.

Malgré ces autorités, l'horreur que le nom seul de la Cigüe est capable d'inspirer, demandoit que l'on fît extérieurement des essais de ses propriétés, avant que de la hazarder extérieurement. C'est le parti prudent qu'a pris M. Storck: il en a fait des emplâtres qui lui ont très-bien réussi sur des Goutes, des Rhumatismes, des Schires & d'autres tumeurs. Ce Médecin ne s'en est pas tenu là. Après avoir essayé sur un jeune Chien l'usage intérieur de la Cigüe pendant trois jours, & avoir reconnu, que loin de produire aucun mauvais effet, elle ne fai-

soit que rendre cet animal plus vif, & lui procurer un plus grand appetit, il en a fait enfin l'essai sur lui-même. Il en prit d'abord un grain, & ensuite un bon gobelet, en observant une rigoureuse diéte. Il continua d'en prendre cette dose pendant huit jours, sans aucun accident; il lui parut au contraire que la Cigüe le rendoit plus agile & plus fort, qu'elle facilitoit la mémoire, excitoit l'appetit, & provoquoit le sommeil. Ce succès l'enhardit à doubler la dose, & il s'en trouva également bien. Rassûré par sa propre expérience, il crut pouvoir l'éprouver sur d'autres, & le même succès a justifié sa tentative. M. Storck soupçonne, que toute la force du poison réside dans la racine de cette Plante, & il appuye sa conjecture sur sa propre expérience. Il suça un jour de la liqueur qui sort de cette racine, coupée par tranches, & qui ressemble assez à un lait amer & âcre. Il sentit de vives douleurs à sa langue qui s'enfla, & il perdit l'usage de la parole; mais il la recouvra peu à peu en frottant la partie affectée avec du jus de citron. Nous remarque-

rons ici sur la malignité que M. Storck attribue au suc de la racine, qu'il rapporte lui-même le témoignage d'un Médecin dont nous venons de parler, lequel ordonnoit une demi-drachme de la substance même de la racine; nous laissons à M. Storck à concilier cette autorité avec sa propre expérience. Pour tirer de ce reméde tout le fruit possible, M. Storck en a fait des Pillules, qui ont eu le plus grand succès dans la cure de différentes Maladies qui avoient opiniâtrement résisté à tous les remédes ordinaires. On en trouve dans l'Ouvrage un ample détail; & ce qui doit inspirer de la confiance, c'est que plusieurs de ses opérations ont été faites sous les yeux de M. le Baron de Wan-Swieten, qui a été convaincu de l'efficacité du nouveau reméde.

Des expériences & des observations de M. Storck, il résulte, que l'on peut, au moyen d'un feu lent, rendre le suc de la Cigüe un reméde salutaire, & propre à tous les tempéramens, & le faire prendre, en une dose assez forte, aux personnes de tout âge & de tout sexe. Il y a d'autant moins de danger,

qu'il ne trouble aucune des fonctions naturelles, qu'il agit d'une maniere insensible, & ne provoque ni les selles, ni le vomissement, ni les urines, ni les sueurs. Il est très-efficace pour la guérison des Schires, des Cancers, & d'autres Tumeurs & Ulcères, qu'il a la propriété de résoudre, ou d'amener à une suppuration bénigne; il est aussi très-propre à résoudre les cataractes qui ne sont point encore invétérées, ou du moins il en arrête le progrès; souvent même il rétablit la vûe. Ces différentes propriétés sont justifiées par les expériences qu'on peut voir dans le Livre.

L'Auteur ajoûte quelques avis fort sages dans la pratique, & qui sans doute paroitront tels aux personnes de l'Art. Il finit son Ouvrage par une invitation aux Médecins, dictée par le même principe de modestie & d'humanité, qui semble l'avoir guidé dans ses recherches. » Je prie, dit-il, les Mé« decins d'essayer mon reméde dans les » cas que j'indique; je les conjure » en même tems de se dégager de tous » préjugés, & de n'y chercher que le

» plus grand bien de l'humanité. Si dans » l'usage qu'ils en feront, il arrivoit » quelque fâcheux accident, il con» vient d'examiner avec attention, si » cet accident provient de la violence » du mal, de la faute du malade ou de » ceux qui en prennent soin, ou du » reméde même: car on ne doit pas » rejetter légerement un reméde com» me pernicieux ou inutile. S'ils en » connoissent de meilleurs, je serois » bien fâché qu'ils les négligeassent en » faveur de celui que j'annonce. »

La découverte de M. Storck, si elle est aussi constante qu'elle le paroit, doit nous mettre en garde contre beaucoup d'autres préjugés, qui ne subsistent que par leur ancienneté, & qui retardent les progrès des Arts. La Nature n'a rien fait d'absolument mauvais ou inutile: beaucoup de ses Productions, que l'opinion fait regarder comme telles, fourniroient à l'homme des secours salutaires, si on les examinoit avec soin. L'Antimoine qui fut proscrit par un Arrêt du Parlement, il n'y a qu'un siécle, est devenu aujourd'hui un des remédes les plus universels. Le Su-

blimé Corrosif, le plus redoutable de tous les poisons, est employé avec succès dans des maladies très-graves. On pourroit citer encore d'autres exemples semblables dans la pratique de la Médecine. Les observations de M. Storck, en dissipant un préjugé, nous laissent un problême à résoudre. Il ne sera plus possible de croire, que Socrates ait été empoisonné avec du jus de Cigüe. Nous croyons que le Docteur *Méad* avoit déjà agité cette Question dans son Traité des Poisons, & qu'il a prétendu que c'étoit de l'Opium, & non de la Cigüe qu'on avoit fait boire au plus sage des hommes; mais est une discussion que nous laissons faire à ceux qui voudront s'en occuper, & qui peut être fort curieuse. Il y a deux sortes de Cigüek: que n'a pas distinguées ici M. Storcç c'est la Cigüe Aquatique qui est regardée, comme un poison dangereux.

III.

BIBLIOTHEK der Schœnen Wiſſenſchaften und der Freyen Künſte fünften Bandes erſtes Stück. Leipzig, verlegts Johann Gottfried Dik, 1759.

» BIBLIOTHÉQUE des Belles-Lettres & des Beaux-Arts. Premiere » Partie du Tome cinquiéme. A » Leipzig, chez Jean-Geofroi Dik, » 1759.

RIEN n'eſt plus avantageux aux progrès des Arts & des Belles-Lettres, que de bonnes Critiques ſur les Ouvrages nouveaux, où on apprécie leur valeur, & où l'on diſtribue de juſtes éloges au Génie. Ces Critiques ſervent à former le goût des jeunes gens, & réduiſent heureuſement au ſilence, ſinon tous les Ecrivains deſtitués de talens, au moins ceux qui ont aſſez de pudeur & de bonne foi pour ſe rendre juſtice. Les Allemands ont un grand nombre de bons Journaux ſur tous les genres de Sciences. Pour ceux qui con-

cernent les Beaux-Arts & les Belles-Lettres, il n'y en a point de plus eſtimé que la *Bibliothéque des Belles-Lettres & des Beaux-Arts.* On en donne tous les trois mois un Volume, précédé d'un Diſcours ſur une partie de l'Eloquence, de la Poëſie, ou de la Peinture. Tels ſont un Traité *ſur la Tragédie*; un autre *ſur la Source & les Rapports des Beaux-Arts & des Sciences; des Réflexions ſur le ſublime & le naïf;* enfin *les Réflexions ſur les Ouvrages de l'Art*, qui précédent le Tome cinquiéme, & dont nous donnons ici la Traduction.

AVANT que de prononcer ſur le mérite d'une Statue ou d'un Tableau, diſtinguez premierement ce qui vient de la main d'avec ce que la tête produit, & gardez-vous bien de confondre le travail avec le génie. Le ſoigné, le fini, le léché ne ſuppoſent nullement le talent; & à travers les négligences, on peut montrer un talent ſupérieur. Il en eſt à peu près d'une Figure qu'un Peintre ou un Sculpteur aura travaillée avec un ſoin extrême, comme d'un Livre écrit avec une pureté recherchée. Le mé-

rite d'un Ecrivain ne conſiſte point à polir & à châtier ſon ſtyle; de même une Figure bien finie, bien léchée ne prouve point la ſupériorité de l'Artiſte. Toutes ces minuties, tous ces détails indiqués & prononcés dans une Figure peuvent très-bien être comparés à ces moyens multipliés à l'infini & ſans néceſſité dans certains Livres qu'on ne lit guères, & qu'on ne devroit pas lire du tout. Il ne faudra donc pas vous extaſier à la vûe des feuilles de Laurier dont *Bernin* a couronné les Figures d'Apollon & de Daphné : ce ne ſera donc pas à la perfection du travail que vous connoitrez l'Antique, & que vous parviendrez à le diſtinguer d'avec le Moderne.

Obſervez ſi l'Auteur de l'Ouvrage que vous avez ſous les yeux, a penſé lui-même, ou s'il n'a fait que copier; s'il a connu le but eſſentiel de l'Art, c'eſt-à-dire, le *Beau*, ou s'il a ſimplement deſſiné d'après les formes vulgaires & communes; enfin, s'il a travaillé comme un homme, ou s'il n'a fait que jouer comme un enfant.

On peut faire des Livres, des Statues & des Tableaux, ſans penſer beau

coup. Ainſi un Peintre, avec la ſeule connoiſſance de la partie méchanique de ſon Art, pourra faire une Vierge paſſable, comme un Ecrivain exercé pourra faire un Traité que mille perſonnes trouveront admirable. C'eſt dans les ſujets ſouvent répétés, & ſurtout dans les inventions qui lui ſont propres, que l'Artiſte peut faire connoitre qu'il penſe. Comme un ſeul trait ſuffit pour changer la conformation du viſage, de même une ſeule penſée exprimée par l'attitude d'un ſeul membre peut donner à l'objet une toute autre forme, & prouver le mérite de l'Artiſte. Platon, dans l'Ecole d'Athènes de *Raphaël*, ne fait que remuer le doigt, & en dit aſſez; tandis que les Figures de *Zucchari* diſent peu avec toutes leurs contorſions. Il eſt infiniment plus difficile d'indiquer beaucoup avec peu, que peu avec beaucoup. Un eſprit juſte & vrai préfère toujours les moyens les plus ſimples, & en employe le moins qu'il peut; de ſorte que ſur une ſeule Figure, vous pourrez juger de la capacité d'un Maître. Mais exiger de la plûpart des Artiſtes qu'ils repréſentent un événement, une grande action dans

une ou deux Figures seulement, dessinées en grand, c'est exiger d'un jeune Ecrivain qui s'essaye, qu'il compose un Ouvrage très-court de son propre fonds. On ne se jette dans les compositions étendues, que pour cacher sa foiblesse. Voilà pourquoi les Commençans, & tous les jeunes Artistes livrés à eux-mêmes, aiment mieux s'engager dans de grandes compositions, que d'achever & de finir une seule Figure. C'est le peu qui fait plus ou moins la différence entre les Artistes ; l'homme pensant, & bien organisé, a pour objet le *peu* le moins perceptible : c'est aux ames obtuses & grossières à multiplier les moyens, & à les rendre palpables. L'Artiste, à qui il suffit de plaire aux personnes sensibles & éclairées, pourra se montrer grand dans une seule Figure, ainsi que profond & varié dans des Sujets connus & répétés. Je parle ici comme par la bouche de l'Antiquité ; tout ce que j'avance, les Ouvrages des Anciens nous l'enseignent : on écriroit & on dessineroit comme eux, si l'on méditoit profondément & leurs Ecrits & leurs Figures.

C'est particulierement dans le menton & dans la lèvre inférieure qu'éclate la fierté répandue sur le visage d'*Apollon* ; sa colère est exprimée par le gonflement de ses narines, & le dédain par l'ouverture de sa bouche : mais, malgré ces *ressentimens*, sa beauté reste sans mêlange & pure comme le Soleil, dont il est l'image. Dans le *Laocoon*, vous voyez les sentimens de la tristesse, de la douleur & de l'indignation rendus par le seul gonflement du nez ; on croit même voir la compassion paternelle nager dans ses yeux comme une vapeur trouble.

Toutes ces beautés sont renfermées dans une seule expression, comme une Image est renfermée dans un seul mot d'Homère ; mais pour les trouver ces beautés, il faut les sentir & les connoitre. Soyez bien persuadé que le but & des Artistes & des Philosophes anciens, étoit d'indiquer beaucoup avec peu. Aussi l'esprit des Anciens est-il profondément enseveli dans leurs Ouvrages ; au lieu qu'il en est de la plûpart des Modernes, comme de ces Marchands ruinés qui étalent tout ce qu'ils ont de marchandise. Homère, en nous représentant tous les Dieux qui

se levent de leurs siéges, lorsqu'Apollon paroit au milieu d'eux, donne d'Apollon une image bien plus sublime que Callimaque avec tout son chant rempli de détails & d'érudition. S'il est un préjugé utile, c'est incontestablement la conviction de ce que je dis ici. Approchez-vous avec cette conviction des Ouvrages de l'Antiquité ; espérez y trouver beaucoup, alors vous chercherez beaucoup. Mais pour observer avec fruit, il faut avoir l'esprit tranquille & calme. Autrement les beautés infinies & profondes qui reposent dans *le peu* vous échapperont nécessairement. C'est comme si vous faisiez une lecture à la hâte du simple & grand Xenophon.

J'oppose aux pensées originales, la copie servile & non pas l'imitation : car lorsque l'imitation est ingénieuse, elle peut prendre une autre nature & acquérir une sorte d'originalité. Le *Dominiquin*, ce Peintre de la tendresse, a choisi pour modéles les Têtes de l'*Alexandre* qui est à Florence, & de la *Niobé* qui est à Rome : (il est aisé de reconnoitre l'*Alexandre* dans son *Saint-Jean* de Saint André *della Valle* à Rome, & la Niobé dans le Tableau du Trésor de Saint Janvier à Naples) ; mais il s'en faut bien que les Têtes soient exactement les mêmes. On trouve sur des Pierres & sur des Médailles quantité de Figures, dont *le Poussin* a fait usage dans ses Tableaux. *Le Salomon*, dans son *Jugement*, est *le Jupiter* gravé sur des Médailles Macédoniennes : mais il en est des imitations de ce grand Homme, comme de ces Fleurs transplantées qui se montrent bien différentes de ce qu'elles étoient dans leur premier terroir.

Copier sans penser, c'est prendre une Vierge du *Maratte*, avec un *Saint Joseph* du *Barroche*, & en composer un tout. Tels sont la plûpart des Tableaux d'Autels à Rome ; telle étoit la façon d'opérer du célébre *Masucci*, mort depuis peu dans cette Capitale. J'appelle encore *copier*, ne travailler que d'après certaines formules, sans sçavoir soi-même qu'on ne pense pas. C'est ainsi qu'a travaillé un certain Artiste en peignant pour un Prince les Nôces de *Psyché*. Sa Psyché pouvoit également passer pour une Reine de Saba. La plûpart des dernieres grandes Statues qui ont

été placées dans l'Egliſe de Saint Pierre de Rome, ſont encore de cette nature. Qui en a vû une, les a toutes vûes.

La ſeconde choſe que vous obſerverez dans les Ouvrages de Peinture & de Sculpture, doit être la *Beauté*. L'objet le plus ſublime de l'Art, pour les hommes qui penſent, c'eſt l'homme, ou ſeulement ſa ſuperficie & ſon extérieur, auſſi difficile à ſaiſir pour l'Artiſte, que ſon intérieur l'eſt pour le Philoſophe. Mais ce qu'il y a de plus difficile, c'eſt préciſément ce qui ne le paroit pas, c'eſt la Beauté; parce qu'à proprement parler, elle ne ſe calcule ni ne ſe meſure pas. De-là vient que la connoiſſance des proportions du tout, que la Science des os & des muſcles eſt beaucoup moins difficile & beaucoup plus générale que la connoiſſance du *Beau*; & quand même le *Beau* pourroit être fixé par une notion générale, choſe qu'on deſire & qu'on cherche tant, encore cela ne ſerviroit-il de rien à celui à qui la Nature a refuſé le tact. Le *Beau* conſiſte dans la variété réduite à l'unité. C'eſt-là la Pierre Philoſophale que les Artiſtes doivent cher-

cher, mais que peu d'entre eux ont le bonheur de trouver. Pour entendre ce peu de mots, il faut avoir fait de longues & profondes méditations: perſonne ne vous en donnera l'intelligence; ne l'attendez que de vous-même. La ligne qui décrit le *Beau* eſt elliptique; l'unité & une variation continuelle s'y trouvent tout à la fois. Le compas ne ſçauroit la décrire, & elle change ſa direction dans tous ſes points. Cela eſt aiſé à dire, mais difficile à comprendre. Les Anciens la connoiſſoient cette ligne; on l'apperçoit dans tous leurs Ouvrages, depuis l'homme juſqu'aux vaſes. Comme il n'y a rien de circulaire dans l'homme, de même vous ne verrez jamais le profil d'aucun vaſe antique former un demi-cercle.

Si l'on exigeoit de moi que je donnaſſe de la Beauté une notion qui tombât ſous les ſens, choſe très-difficile, je ne balancerois pas, au défaut des Ouvrages parfaits de l'Antiquité, de la former d'après des parties priſes ſéparement des plus beaux hommes qui ſe trouveroient dans le lieu même où j'écrirois. Or comme cela deviendroit inutile dans une Diſſertation que j'a-

dreſſe à mes Compatriotes, qui ne ſçauroient avoir ſous les yeux les formes dont je me ſervirois, il faudroit me contenter, ſi je voulois dogmatiſer, d'indiquer négativement les notions de la Beauté; & faute de tems, je ſerois obligé de me reſtreindre au viſage.

La forme de la véritable Beauté n'a point de parties interrompues; c'eſt ſur cet axiôme que ſe fonde le profil des têtes antiques de jeuneſſe. Ce profil ne tient rien de la régle & n'a rien de phantaſtique; mais il faut avouer qu'il ſe trouve rarement dans la Nature, & plus encore ſous un ciel rude, que dans un beau climat. Il conſiſte dans un doux affaiſſement ou plutôt dans la pente inſenſible de la ligne qui aboutit du front juſqu'au nez. Cette ligne eſt tellement le partage propre de la beauté, qu'un viſage qui vû en face paroîtra beau, perdra d'autant plus étant vû de côté, que ſon profil s'écartera davantage de la pente inſenſible de cette ligne. *Le Bernin*, ce corrupteur de l'art, n'a fait nul cas de cette ligne, parce qu'il ne la trouvoit pas dans la nature commune, qui ſeule étoit ſon objet. Il s'enſuit encore de cet axiôme

que ni les joues ni le menton interrompus par de petits creux n'ont point le caractère de la véritable beauté. La *Venus Medicis* n'eſt donc pas une beauté ſublime, puiſqu'elle a un pareil menton; & je ſuis perſuadé qu'elle a été priſe ſur quelque jolie perſonne, ainſi que deux autres *Venus* qu'on voit dans le Jardin Farneſe, qui très-certainement ſont des portraits.

Dans le caractère de la véritable Beauté, les parties élevées ne ſont point obtuſes, & les parties ceintrées ne ſont point découpées. L'os frontal eſt ſuperbement élevé, & le menton eſt tout-à-fait ceintré: c'eſt pourquoi les meilleurs Artiſtes de l'Antiquité ont donné à la partie ſur laquelle ſont poſés les ſourcils une forme aiguë. Ce n'eſt que dans la décadence des Arts & dans la corruption des tems modernes que cette partie a été émouſſée & arrondie, & qu'on a donné généralement au menton une forme beaucoup trop petite. Le fameux *Antinous*, ainſi nommé fauſſement, n'eſt donc pas du beau ſiécle de l'art, non plus que la *Venus* de *Medicis*, puiſqu'il a l'os frontal émouſſé. Ceci ne regarde en général

que l'eſſentiel de la Beauté, c'eſt-à-dire *la forme* du viſage. Les traits & les charmes qui animent & relevent cette *forme* ſont la *Grace* dont je parlerai ailleurs. Mais je m'apperçois que j'excéde les bornes que je me ſuis preſcrites : je ne prétends pas écrire ici un ſyſtême ſur la Beauté, quand même je le pourrois.

Une figure virile a ſa beauté comme celle d'un jeune homme ; mais comme en toutes choſes les variétés d'unité ſont plus difficiles que la variété proprement dite, il s'enſuit qu'il eſt de la plus grande difficulté de deſſiner en grand une belle figure de jeune homme, j'entends dans le plus haut degré poſſible de perfection. Ce que j'avance ici ne regarde que la tête. Prenez le viſage de la plus belle figure dans les tableaux modernes, vous connoitrez preſque toujours une perſonne qui ſera plus belle : j'en juge d'après Florence & Rome, où ſont les plus beaux Tableaux.

Si jamais Artiſte a été doué perſonnellement de la Beauté, du ſentiment pour le *Beau*, de l'eſprit & de la connoiſſance de l'Antique, ç'a été ſans

contredit *Raphael*, & cependant ſes beautés ſont au-deſſous du beau dans la Nature. Je connois des perſonnes plus belles encore que ſon incomparable Vierge dans le Palais de *Pitti* à Florence, & qu'*Alcibiade* dans ſon Ecole d'Athènes. La Vierge du *Correge* n'eſt donc pas une idée ſublime, non plus que celle du *Maratte* dans la Gallerie de Dreſde, ſoit dit, ſans préjudicier aux beautés originales qui ſe trouvent dans la Nuit du premier. La célèbre *Venus* du *Titien*, dans le Tribunal de Florence, eſt formée d'après la nature commune. Les Têtes des petites Figures de l'*Albane* paroiſſent belles ; mais paſſer du petit au grand, c'eſt comme ſi, après avoir appris l'art de la Navigation dans les Livres, on vouloit ſe charger de la conduite d'un Vaiſſeau ſur l'Océan. Le *Pouſſin* qui a étudié l'Antiquité beaucoup plus & beaucoup mieux que ſes prédéceſſeurs, s'eſt connu ; auſſi ne s'eſt-il jamais haſardé dans le grand.

Les Grecs ſemblent avoir fait de belles Figures, de même qu'on tourne un pot. Preſque toutes les médailles de leurs Etats libres préſentent des Têtes, dont les formes ſont

d'une perfection infiniment ſupérieure à tout ce que nous connoiſſons dans la Nature. Cette beauté conſiſte dans la ligne qui forme le profil. Eſt-il donc ſi difficile de trouver le trait de cette ligne ? Pourquoi dans tous les Livres de Médailles s'en eſt-on écarté ? Raphael qui ſe plaignoit de ne trouver dans la Nature aucune beauté pour ſa Galathée, n'auroit-il pas pû trouver la beauté qu'il cherchoit dans les meilleures Médailles de Syracuſe ? car les plus belles Statues, excepté le *Laocoon*, n'étoient pas découvertes de ſon tems. La perfection de ces Statues eſt ſuprême ; on ne ſçauroit aller plus loin. Je ſouhaite que mon Lecteur puiſſe voir la Tête du beau Génie de la ville *Borgheſe*, la *Niobé* & ſes Filles, figures dont rien n'égale la ſublime beauté. Hors de Rome, il faut recourir aux empreintes & aux pierres gravées. Deux des plus belles Têtes de jeuneſſe, ſont la *Minerve*, maintenant à Wien, & un jeune *Hercule* dans le Cabinet de M. de Stoch à Florence. Que celui qui n'a pas appris à connoitre les meilleurs Ouvrages de l'Antiquité, ne s'imagine pas ſçavoir ce qui eſt véritablement beau.

Sans cette connoiſſance, nos notions formées ſur notre penchant, ſur notre goût particulier, ſeront fruſtes, imparfaites. Quant aux beautés de nos Maîtres modernes, je ne peux rien citer de plus parfait qu'une Danſeuſe Grecque, grande comme Nature, à demi-figure, peinte en Paſtel ſur bois, par M. *Mengs*, à Paris, pour M. le Marquis de *Croiſmare*.

Il eſt très-certain que la connoiſſance de la véritable beauté peut ſervir de règle dans le jugement des Ouvrages de l'art ; la preuve en eſt dans les pierres modernes travaillées avec le plus grand ſoin d'après les Pierres gravées Antiques. M. *Natter* a entrepris de copier la Tête de la *Minerve* dont nous venons de parler ; mais il s'en faut bien qu'il ait ſaiſi la beauté des formes. Le nez eſt trop fort d'un cheveu, le menton eſt trop applati, & la bouche eſt mal-faite. Il en eſt de même des autres imitations dans ce genre. Si les Maîtres ne réuſſiſſent pas, que doit-on eſpérer des Elèves, & que peut-on ſe promettre des compoſitions libres & arbitraires ? Je ne prétends pas par-là faire entendre que même la ſimple

imitation des Têtes antiques ſoit impoſſible ; mais il faut bien cependant que les Artiſtes qui les copient manquent par quelque endroit. Du reſte, le Livre de M. *Natter* n'annonce pas des grandes connoiſſances, même dans le genre où il s'eſt exercé ; ce que je prouverai plus amplement ailleurs.

C'eſt à cauſe de l'extrême beauté qui caracteriſe les Ouvrages des Anciens, & de la difficulté d'y atteindre, qu'il y a ſi peu de Médailles Grecques des meilleurs tems ſuppoſées. Une Médaille moderne qu'on donneroit pour avoir été frappée dans les Etats Libres de la Grèce, ſeroit aiſément découverte & reconnue en la confrontant avec une véritable. Dans les Médailles Impériales, il a été beaucoup plus aiſé de tromper.

Quant à ce qui regarde l'exécution d'un Ouvrage de l'Art, conſidéré dans un ſens plus reſtreint, louez le ſoin avec lequel il ſera travaillé ; mais n'eſtimez que le génie. La main du Maître ſe reconnoît dans les écrits à l'expreſſion nette & vigoureuſe des penſées: dans une Statue ou dans un Tableau, à la liberté & à la ſûreté de la main.

Jettez les yeux ſur la *Transfiguration* de Jeſus-Chriſt par Raphael, vous verrez dans les figures du Chriſt, de ſaint Pierre & des Apôtres, leſquelles ſont à droite, les traits ſûrs & libres du grand Artiſte ; tandis que dans quelques figures à gauche qui ſont de *Jule Romain*, vous ne trouverez que des traits adoucis & peinés.

N'admirez jamais l'extrême fini, ni le luiſant d'une Statue ou d'un Tableau : ces petites qualités n'ont rien de commun avec le génie. L'*Apollon* du *Bernin* eſt auſſi fini que l'*Apollon* qui eſt au *Belvedere*, & le *Treviſan* a fait une Vierge qui eſt peinte avec encore plus de ſoin que celle du *Corrège*. Si la force des bras & l'application font le mérite des Arts, l'Antiquité n'a rien de ſupérieur à nous.

Ce n'eſt pas au *poli* & au *fini* des figures gravées en creux par les Anciens que le célèbre Marquis Maffei a obſervé qu'on reconnoitroit en quoi le travail d'un ancien Artiſte ſe diſtingue dans l'art de graver les pierres, d'avec le travail des Modernes. Nos grands Maîtres ont porté le *poli* auſſi loin que les Anciens ; mais le *poli* eſt à l'exécu-

tion ce qu'eſt au viſage une peau fine qui ſeule ne le rend pas beau.

Je ne prétends pas par-là, que le *poli* ne contribue infiniment à la beauté d'une Statue, quoi qu'à dire vrai, les Anciens ſoient parvenus à exécuter & à finir une Statue ſimplement avec le cizeau, comme il eſt aiſé de s'en convaincre par le *Laocoon*. La propreté du pinceau eſt pareillement un mérite de plus dans un Tableau ; il faut cependant la diſtinguer du fonds des teintes. Une Statue dont la ſurface reſſembleroit à une écorce d'arbre, ſeroit auſſi déſagréable qu'un Tableau exécuté à coups de broſſe. Il faut compoſer avec feu & terminer avec flegme. Ce que je dis ici ne regarde que les Ouvrages, dont le principal & preſque l'unique mérite conſiſte dans le ſoin ; tels que les Ouvrages du *Bernin* & de toute ſon Ecole, en fait de Sculpture, & ceux de *Denner*, de *Scybold*, &c. en fait de Peinture.

C'eſt par ces Obſervations que j'ai cru devoir commencer, ô mon Lecteur, pour vous frayer un chemin à la connoiſſance des arts : car c'eſt toujours l'agréable & le brillant qui d'a-

bord attire & fixe nos regards, & qui ſont les hommes qui ne s'arrêtent pas à l'écorce des choſes ?

Depuis que je ſuis à Rome, j'ai la douleur de voir de jeunes Voyageurs, conduits par des guides aveugles, voltiger ſans réflexion & avec une légéreté incroyable ſur les Chefs-d'œuvres des Arts. Je me réſerve de donner ſur cela une inſtruction raiſonnée.

NOUS ne prétendons pas garantir tous les jugemens qui ſont ici portés par l'Auteur des Obſervations que nous venons de traduire. C'eſt à ceux des Artiſtes & des Amateurs, qui, ayant reçu de la Nature des ſens heureuſement conformés, ont beaucoup vû & beaucoup comparé ; qui ſe ſont demandé compte de leurs ſenſations, & en ont pénétré la ſource ; qui ont ſaiſi les rapports & les différences qui ſe trouvent entre les Arts imitateurs, ainſi que les divers moyens dont ils ſe ſervent pour arriver à l'effet ; qui ſçavent juſqu'à quel point il faut s'éloigner de la Nature, pour l'embellir en l'imitant ; qui connoiſſent enfin les

limites & le mêlange de l'idéal & du naturel : c'est à ce petit nombre d'hommes, *sur qui les Muses ont jetté des regards de complaisance au moment qu'ils ont vû la lumiere*, que nous laissons à décider sur des objets que nous regardons comme infiniment supérieurs à ce que nous avons de connoissances & de critique. Il nous suffira d'observer, que notre Auteur, que nous croyons être M. *Vinckelman*, parle des Anciens comme un Ancien même; qu'il met dans ses pensées la même profondeur, la même noblesse, la même simplicité; & qu'il ne faut point être étonné des jugemens ridicules qu'on porte tous les jours sur des hommes, dont l'esprit, comme l'a très-bien remarqué notre Auteur, est profondément enseveli dans leurs Ouvrages. Il n'est donné de les admirer, ces Ouvrages, qu'à ceux à qui la Nature a fait présent d'un cœur digne de les sentir, & d'un esprit capable de les connoitre. Lorsque *Perrault*, *la Mothe*, *Fontenelle*, *Terrasson* &c, s'efforcérent de déprimer les Anciens, les personnes éclairées & sensibles ne devoient pas se donner la peine de leur répondre; il falloit leur dire ce que

Nicomaque dit à quelqu'un qui ne trouvoit rien d'admirable dans un Tableau d'Apelle : *Prends mes yeux, & regarde.* Ajoûtons, qu'il n'est possible de connoitre les Anciens, que dans les Anciens mêmes. Ce n'est pas en traduisant Homère, que Mad. Dacier devoit croire qu'elle feroit sentir la supériorité du plus intraduisible des Poëtes; il falloit renvoyer les Critiques à Homère même. Il n'y a que la Langue dont s'est servi ce Poëte, qui ait pû fournir des expressions proportionnées à la grandeur & à la sublimité de son génie.

Au reste, ce n'est pas seulement aux Sculpteurs & aux Peintres que les réflexions de notre Auteur pourront devenir utiles. Les Acteurs y apprendront à ne pas confondre l'expression avec les grimaces; les Musiciens, à ne pas prodiguer inutilement les trésors de l'harmonie, mais à sçavoir discerner les tons qui répondent aux différentes passions du cœur; les Orateurs, à pénétrer les ressorts qui remuent les hommes, bien plus qu'à étudier l'Art frivole & puéril d'arranger des mots. Quant à ceux de nos Lecteurs, qui, peu jaloux

d'instruire les autres, ne veulent que s'instruire eux-mêmes, & se bornent à perfectionner les facultés critiques de leur ame : s'ils réfléchissent sur les conditions qu'exige M. *Vinckelman*, pour qu'un Ouvrage soit véritablement estimable, ils ne seront plus surpris de voir tant de Tableaux, & si peu de Peintres; tant de Vers, & si peu de Poëtes; si peu d'Auteurs, & tant de Livres.



ANGLETERRE.

I.

THE Chemical Works of Gaspard Neumann, *M. D. Professor of Chemistry at Berlin. F. R. S. &c. Abridged and Methodised, with large additions, containing the later discoveries and improvements made in Chemistry and the arts depending thereon. By* William Lewis, *M. B. and F. R. S. London.* Johnston.

» LES Œuvres Chymiques de » *Gaspar Neumann*, abrégées & » mises en ordre, avec des Notes, » où l'on rend compte des nouvel» les Découvertes qui ont été faites » dans la Chymie, & dans les Arts » qui en dépendent. Par *Guillaume* » *Lewis.* A Londres, chez Johns» ton, *in*-4°.

SI le Livre de M. *Neumann* n'étoit que traduit, ce ne seroit pas ici le lieu d'en parler; mais M. *Lewis* est dans

le cas de quelques anciens Commentateurs, dont les Notes méritent autant d'attention du Lecteur que le Texte même. M. Neumann étoit Professeur de Chymie à Berlin. Il avoit voyagé dans les différentes parties de l'Europe aux dépens du Roi de Prusse, pour se perfectionner dans cet Art, qui demande plus que tout autre, qu'on aille examiner sur les lieux mêmes les différens produits de la Nature & de l'Art, & observer les différences & les altérations que les corps naturels reçoivent des circonstances locales. M. Neumann à son retour fit des Cours de Chymie pour les Etudians qui étoient alors à Berlin: les grandes lumieres de ce Professeur, & sur-tout la loi qu'il s'imposa, de ne s'attacher à aucun systême particulier, rendirent ses Cours très-importans, & y attirerent beaucoup d'Auditeurs. M. *Zimmermann*, un de ses Disciples, a fait un Recueil de ses Leçons, auxquelles il a joint quelques Notes, & il a fait imprimer le tout en Allemand en 1740. Mais une semblable compilation ne pouvoit être que très-imparfaite: c'est pourquoi on préfère l'Edition de Neumann qu'on assûre

assûre être faite d'après ses propres Manuscrits, à Zullichau, lieu de sa naissance. Celle-ci a pour titre: *Chymie Médicinale, expérimentale & raisonnée de Gaspar Neumann, &c. 2 Volumes* in-4°.

Cette derniere Edition n'est pourtant qu'un abrégé d'une autre beaucoup plus étendue, en sept Tomes *in-quarto*, faite dans le même endroit. Quelque considérable que soit une pareille réduction, il y reste encore un grand nombre de répétitions qui peuvent être nécessaires, lorsqu'on explique dans une Ecole, mais très-fastidieuses dans un Livre. On y trouve beaucoup de détails, quelquefois puériles & ennuyeux: au sujet du Thé, par exemple, il employe plusieurs pages à décrire l'appareil dont se servent les Dames en Allemagne & en Angleterre, lorsqu'elles préparent cette boisson, dont tout l'art consiste à faire infuser une herbe de la Chine dans de l'eau chaude.

M. Lewis, ayant trouvé dans ce volumineux Ouvrage d'excellentes observations, a cru rendre service à ceux de ses compatriotes qui s'appliquent à la Chymie, en le leur traduisant en An-

glois. Il a changé l'ordre des Matieres, qui, dans M. Neumann, occasionne un déplacement peu naturel de choses dont les propriétés se ressemblent. Ainsi, par exemple, M. Neumann ayant suivi l'ancienne division des solides & des fluides, est obligé de traiter dans une partie des Esprits volatils, tandis qu'il renvoye à une autre les sels, dont ces Esprits ne sont qu'une dissolution dans l'eau commune. M. Lewis commence par le Regne Minéral, qui comprend cinq Sections. Dans la premiere, il traite des *Pierres* & des *Terres* qu'il divise en *Cristallines*, *Calcaires*, *Gypseuses*, *Argilleuses* & *Talqueuses*. Les Pierres Christallines sont fort dures, & tirent du feu de l'acier. Après avoir été calcinées, & ensuite jettées subitement dans l'eau froide, elles deviennent friables; mais, soit qu'elles soient calcinées, soit qu'elles soient dans leur état naturel, elles ne se disolvent pas dans les acides. M. N. appelle Calcaires celles qui se réduisent par le feu en chaux vive & se dissolvent aisément dans les acides nitreux & marins, & dans les acides végétaux, soit calcinées, soit dans leur état naturel. Il nomme *Gypseuses* celles

qui se réduisent, à un feu modéré, en une chaux insipide, laquelle forme avec de l'eau une pâte tenace, mais dont la ténacité se détruit par une calcination plus forte. Ces Pierres, dans leur état naturel, ne se dissolvent pas dans les acides, mais y deviennent solubles & semblables à la chaux vive, lorsqu'on les calcine avec contact immédiat du feu. Il appelle *Argilleuses* celles qui font avec l'eau une pâte ténace ou une espéce de pierre molle, qui deviennent dures au feu, & sur lesquelles il n'y a que les acides minéraux concentrés qui ayent quelque pouvoir. Enfin les Pierres *Talqueuses* sont des substances molles qui ne se calcinent presque pas, & sur lesquelles les acides n'ont aucun pouvoir.

Cette division, qui est plutôt un systême méthodique qu'un simple arrangement de matières, a quelque ressemblance avec la méthode du célèbre M. *Rouelle*. Ce n'est pas le seul endroit où M. Lewis paroit avoir adopté ses idées; il ne le cite cependant qu'au sujet de l'inflammation des huiles, matiere sur laquelle le Chymiste François a porté une grande lumiere. Il seroit à souhaiter

qu'il publiât lui-même un Traité de Chymie : les découvertes qu'il a faites dans cette Science, & dont il n'a encore donné que des portions iſolées, & ſans la chaine qui lie toutes ſes vérités, méritent bien d'être miſes au plus grand jour. Tout ce qu'il a dit à ſes Auditeurs dans ſes Leçons particulieres, eſt répandu dans toute l'Europe ; pluſieurs Chymiſtes habiles, profitant des lueurs qu'il a répandues, ont pouſſé plus loin leurs recherches, & ont peut-être deviné une partie des principes cachés de M. *Rouelle*.

A l'égard de cette diviſion des Pierres & des Terres, on nous permettra une légere obſervation. Il eſt bien injuſte de la part des Chymiſtes modernes qui ont apperçu que les propriétés particulieres des corps ne répondoient pas à la diviſion qu'en ont faite les Phyſiciens, ſelon leurs apparences extérieures, de regarder cette eſpéce d'arrangement comme inutile & abſurde. Ils ne ſongent point que, s'il y a des cas où les propriétés chymiques des corps ſont les ſeules néceſſaires à ſçavoir, il y en a beaucoup d'autres où l'on n'a beſoin de connoitre que leurs effets méchaniques, & leurs qualités ſenſibles.

Cette diviſion, qui eſt ſi utile dans l'Hiſtoire Naturelle, eſt d'ailleurs celle dont l'eſprit eſt naturellement frappé. Un arrangement de corps naturels doit toujours être relatif à l'uſage auquel on veut les appliquer. Le Fleuriſte arrange ſes Plantes ſelon la beauté & la couleurs des Fleurs ; l'Herboriſte, qui ne ſonge ſeulement qu'à les diſtinguer, remarque la forme générale, l'enſemble de l'individu ; le Médecin ſe contente de les claſſer ſelon leurs vertus médicinales : il ſera bien permis à un Chymiſte de les appeller nitreuſes, acides, aqueuſes, alkalines, aromatiques, ſuivant les principes qu'il a découverts par ſon travail dans chacune d'elles.

M. Lewis traite, dans ſa ſeconde Section du Regne minéral, des corps métalliques : il met la Platine parmi les métaux parfaits, & le Mercure dans le rang des demi-métaux. Dans le reſte du Regne minéral, il eſt parlé des acides minéraux, avec leurs différentes combinaiſons ; du *Borax* & de l'*Ambre*, qu'il appelle ſels irréguliers ; des ſubſtances bitumineuſes, & enfin de l'eau. Dans le Regne Végétal,

il traite des Gommes, des Réſines, des huiles eſſentielles, des huiles par expreſſion, des ſels eſſentiels, de la fermentation. Il eſt à remarquer, qu'il place le Camphre dans un article ſéparé, ne ſe doutant pas que c'eſt une huile eſſentielle tirée d'un Arbre (1) de la famille des Lauriers. Enſuite ſe trouve l'analyſe de pluſieurs Plantes uſuelles. Il y a un grand nombre de Sections dans le Regne Animal, où l'on donne une analyſe exacte & détaillée des produits des ſubſtances animales par le feu ; enſuite des os, des cornes, des cheveux, des poils, des plumes, de la peau, du fiel, du lait, des parties terreuſes, charnües, gélatineuſes, huileuſes, odoriférantes & excrémentitielles des animaux. Nous ne nous arrêterons pas ſur la partie de cet Ouvrage qui appartient à M. Neumann, dont les travaux ſont déjà aſſez connus en France ; nous nous contenterons de dire, que cet habile Profeſſeur paroit s'être appliqué à la Chymie avec une

(1) On tire auſſi du Camphre de beaucoup d'autres ſubſtances.

activité & un ſoin infatigable : il n'avance rien qu'il n'ait vérifié par ſa propre expérience. Il n'eſt attaché à aucun ſyſtême ; ſi nous lui trouvons des erreurs, ce ſont celles de ſon tems ; & on ne les apperçoit que par les lumières qui ſe ſont répandues depuis quelques années ſur cet art. Il paroit d'ailleurs avoir une franchiſe dans ſes procédés qui, plus que tout le reſte encore, lui gagne la confiance des Lecteurs. Le principal ſujet des notes de M. Lewis, eſt le progrès qu'a fait la Chymie juſqu'à ce jour. Il ne prétend expoſer aucun ſyſtême nouveau ; il ſe contente de rendre compte des travaux des Sçavans dans les différentes parties de la Chymie, & des obſervations qui lui appartiennent. On connoit entre autres les recherches qu'il a faites ſur la Platine, ce nouveau métal qui attire aujourd'hui l'attention des curieux, mais dont il eſt difficile d'avoir une quantité ſuffiſante pour faire des expériences exactes. M. Lewis, qui a beaucoup travaillé ſur cette matière, a donné le réſultat de ſes expériences dans les *Tranſactions Philoſophiques* de 1754, & dans celles de 1757. Ses deux Mé-

moires ſont connus en France, & l'on y a remarqué que M. *Scheffer*, ſçavant Suédois, qui a auſſi travaillé ſur la Platine, différoit en pluſieurs choſes de M. Lewis. M. Scheffer, entre autres, prétend que, quoique ce nouveau métal ſoit très-difficile à fondre ſeul, on n'a qu'a jetter un peu d'Arſenic ſur la Platine, qui eſt au feu, pour la rendre fluide à l'inſtant. M. Lewis réfute les expériences de M. Scheffer, par des expériences plus multipliées & plus exactes. » J'ai traité, dit-il, la Platine & » l'Arſenic de pluſieurs manières, avec » & ſans phlogiſtique, au feu le plus » violent que j'ai pû avoir, ſans ja- » mais obſerver que ce mélange de- » vint fluide. Il y avoit ordinairement » une tendance à la fuſion, à ſa ſur- » face qui paroiſſoit en partie écla- » tante, liſſe & unie; mais l'intérieur » ſe trouvoit toujours n'être autre choſe » que les grains ſolides de la Platine. » Le peu de métal que poſſédoit M. » Scheffer l'a ſans doute empêché de » remarquer, que la fuſion dont il » parle n'étoit qu'apparente & ſuper- » ficielle ».

Le cuivre jaune eſt d'un uſage très-

fréquent en Angleterre; c'eſt un compoſé de cuivre & de Zinc. M. Lewis remarque à ce ſujet, qu'un peu de Zinc polit le cuivre; que lorſqu'il ſe trouve un douziéme de ce demi métal, alors le cuivre incline vers le jaune; que cette couleur augmente de plus en plus, juſqu'à ce que le mêlange du Zinc ſoit de la moitié du poids du cuivre; & que ſi on augmente au-delà la quantité du zinc, le compoſé redeviendra pâle dans les mêmes gradations, & enfin tout blanc. M. Lewis, ayant fait auſſi beaucoup d'expériences ſur les Métaux compoſés, a trouvé qu'il y en a peu dont la gravité ſpécifique réponde à la gravité ſpécifique moyenne des ingrédiens; mais que la plûpart ont une gravité ſpécifique moindre que la moyenne. Le mêlange de cuivre & d'étain eſt le ſeul dont la gravité ſpécifique excede celle du plus peſant de ces deux Métaux.

Il réſulte de ces obſervations, que la propoſition d'*Archiméde*, & les Tables calculées ſur les Mémoires de l'Acad. de Péterſbourg, d'après le même principe, pour déterminer la proportion de deux Métaux dans un mixte donné, par des expériences d'hydroſtatique, ne ſont pas

auſſi vrayes & auſſi exactes qu'on l'a cru juſqu'à préſent.

On avoit répandu le bruit il y a quelques années, qu'un Chirurgien François avoit trouvé le moyen de diſſoudre ſans danger des balles de plomb, logées dans différentes parties du corps humain. Quelque contraire que fût cette opération aux principes connus de la Chymie, elle engagea cependant M. Lewis à faire quelques expériences relatives à la diſſolution de ce métal; il trouva que du Mercure imprégné de biſmuth, d'un quart, d'un huitiéme, ou d'un douziéme de ſon poids, diſſolvoit des maſſes de plomb à une douce chaleur, ſans l'agitation, la diviſion, la trituration ou le feu violent qui ſont néceſſaires pour unir le plomb avec le Mercure pur.

M. Lewis fait une diſtinction qui paroit ſubtile, mais qui eſt juſte entre la *puiſſance*, l'*activité* & la *force* des acides. L'acide vitriolique eſt le plus puiſſant de tous, parce qu'ils les ſépare des ſels alkalins, ſoit fixes, ſoit volatils, & des terres ſolubles dans les acides, pour ſe joindre lui-même à ces alkalis ou à ces terres. Il eſt moins ac-

tif, où il agit plus languiſſamment & plus difficilement ſur la plûpart des corps, que ne fait l'acide nitreux ou marin. Dans ſon état concentré, c'eſt le plus fort des acides, parce qu'il contient une plus grande quantité d'acide pur en proportion du phlegme. Quelque diminuée que ſoit ſa force, il eſt toujours le plus puiſſant; en devenant moins fort, ſon activité s'augmente quelquefois. Les acides végétaux peuvent devenir plus forts que l'acide du ſel marin; mais ce dernier eſt toujours plus puiſſant qu'eux, parce qu'il en dégage les alkalis & les terres.

L'Editeur des Œuvres de M. Neumann, ne s'eſt pas contenté d'abréger ſes Leçons Chymiques; il a fouillé dans tous les autres Ecrits de ce Profeſſeur qui conſiſtent dans des Mémoires envoyés à l'Académie de Berlin, à la Société Royale de Londres, & aux Ephémérides d'Allemagne. Pour donner une idée générale des Commentaires de Monſieur Lewis, nous croyons qu'on peut les comparer à ceux de Monſieur *Baron* ſur la Chymie de *Lemery*. Ils ſont faits les uns & les autres ſur le même plan, & exécutés avec le même ſoin.

II.

S E L E C T Collection of Epitaphs.
London, *1758*. in-12.

» RECUEIL d'Epitaphes choisies.
» A Londres.

C'EST ici une de ces Compilations Littéraires, qui n'ont d'autre mérite que celui de réunir des Piéces du même genre, ordinairement dispersées dans un grand nombre de Volumes. Ces Recueils seroient agréables & commodes, s'ils étoient toujours rédigés avec goût, & si les bonnes choses qu'on y consigne n'étoient trop souvent étouffées sous le nombre des choses insipides & triviales. Nous ne tirerons du Livre que nous annonçons que deux ou trois Epitaphes assez piquantes pour plaire par elles-mêmes, & qui suffiront d'ailleurs pour donner une idée du goût des Anglois dans ce genre de composition.

LES Epitaphes étoient autrefois des

monumens de l'estime & de la reconnoissance publiques. Les Inscriptions que la Société faisoit graver sur le Tombeau des Grands Hommes qui l'avoient honorée ou servie par leurs vertus & leurs talens, étoient un hommage précieux qui éternisoit la mémoire des bons citoyens, & encourageoient à les imiter toutes les ames sensibles à la gloire. A Lacédémone on n'accordoit des Epitaphes qu'à ceux qui avoient perdu la vie au service de la République. Aujourd'hui les Epitaphes ont bien dégénéré de la dignité de leur premiere institution; elles ne sont plus guères que des monumens de faste & de vanité, ou des Jeux d'Esprit. La plûpart de nos Epitaphes sont des Epigrammes ou des Satyres. Les Anglois, qui, par la nature de leur Gouvernement, ont conservé des mœurs plus graves, sont plus attentifs à consacrer par une inscription honorable la mémoire des hommes distingués dans quelque genre. Tel Ecrivain Anglois, qui souvent a manqué de pain pendant sa vie, obtient un Tombeau après sa mort, & les meilleurs Poëtes se dis-

putent l'honneur de lui faire une Epitaphe pompeuse. Parmi nous, on ne sçait point seulement où reposent les cendres d'un Montesquieu, d'un Fontenelle, & leurs Epitaphes ne se trouvent que dans les Livres.

Dryden, qui a passé toute sa vie dans l'indigence, a été honoré d'un Tombeau, où on lit pour Epitaphe ce seul mot, *DRYDEN;* comme les Italiens ont mis sur la Tombe de leur plus grand Poëte Epique, *Ossa Torquati Tassi.*

Les Epitaphes joignent ordinairement à l'éloge du mort une réflexion morale pour l'instruction des vivans: telles sont la plûpart des Epitaphes anciennes, & telle est à Londres celle de Newton.

Isaacum Newton,
Quem Immortalem
Testantur Tempus, Natura, Cælum,
Mortalem Hoc Marmor
Fatetur.

Si l'on voit quelques Epitaphes ins-

pirées par l'amitié ou par l'estime & la reconnoissance publiques, on en voit beaucoup qui ont été érigées par la flatterie à la vanité & à l'orgueil. Nous citerons comme un modéle de ce genre cette Inscription qu'on lit à Venise:

Johanni Magio
PUERO INCOMPARABILI
Qui ob Imperîtiam Obstetricis
Ex Utero Statim Translatus
Est Ad Tumulum. Die 21. Dec.
M. D. XXXII.

A Jean Magius, Enfant incomparable, qui par la mal-adresse de la Sage-Femme, passa du sein de sa mere au tombeau, &c.

Un grand nombre de Poëtes ont fait eux-mêmes leurs Epitaphes. Tout le monde connoit celles de la Fontaine, de Regnier, &c. Jovianus Pontanus fit ces quatre Vers pour être gravés sur son Tombeau: ils présentent un Tableau simple & terrible.

Servire superbis Dominis,
Ferre jugum superstitionis,
Quos habes caros sepelire,
Condimenta vitæ sunt.

Nous placerons ici une idée ingénieuse & très-philosophique d'un de nos meilleurs Ecrivains. *Il seroit à souhaiter*, dit M. Marmontel, *que chacun fît son Epitaphe de bonne heure; qu'il la fît la plus flatteuse qu'il est possible, & qu'il employât toute sa vie à la mériter.*

Les Anglois ont, comme nous, beaucoup d'Epitaphes Epigrammatiques. En général, des Satyres contre des morts ont toujours un côté odieux; il y a cependant des vices qu'il faut poursuivre jusques au-delà du Tombeau, & des méchans dont il faut flétrir le nom & la mémoire.

Le Docteur Arbuthnot, Médecin de la Reine Anne, ami de Pope & de Swifft, qui composa de concert avec ces deux célèbres Poëtes la Satyre plaisante de *Martinus Scriblerus*, qui a écrit un Ouvrage profond *sur les effets*

de l'air, & un Traité sçavant *sur les poids & les mesures des anciens Romains*, a fait l'Epitaphe suivante pour un scélérat nommé *Chartres*, qui, après avoir fait une fortune immense par des voies honteuses, fut condamné dans un âge très-avancé à être pendu pour viol, crime qu'il n'étoit plus en état de commettre.

ICI continue de pourrir le corps de François Chartres, qui, malgré l'âge & les infirmités, persista avec une constance inébranlable dans la pratique de tous les vices, excepté la prodigalité & l'hypocrisie. Son avarice insatiable le préserva du premier, & son extrême impudence du second. Il ne fut pas plus extraordinaire par la continuité imperturbable de sa méchanceté, que par les richesses énormes qu'il amassa. Car sans profession, sans commerce, sans emploi, sans pouvoir rendre de services qu'on daignât acheter, il acquit, ou plutôt il se créa une fortune de Ministre (Ministerial). *Il fut le seul de son tems qui pût tromper, sans prendre même le masque de l'honnêteté. Il conserva sa premiere bassesse au milieu de ses trésors; & après avoir*

mérité le gibet par les crimes qu'il commettoit tous les jours, il subit cet infâme supplice pour un crime qu'il ne pouvoit plus commettre. O Lecteur indigné! ne crois pas que la vie de ce scélérat soit inutile au monde. La Providence a permis ses forfaits, pour donner aux siécles à venir une preuve sensible & un exemple frappant du peu de valeur que les grandes richesses ont aux yeux de Dieu, puisqu'il les accorde aux plus vils des hommes.

Cette Epitaphe est écrite dans l'original en style lapidaire, & les oreilles Angloises y trouvent une harmonie sensible qui rend ce style vraiment poëtique. Une mesure égale & des désinences uniformes ne constituent pas la Poësie: c'est l'oreille seule qui juge de l'harmonie, & du nombre de cette sorte de Vers; mais ils ne sont pas moins assujettis à des régles méchaniques, quoique ces régles ne soient point fixées. Un Anglois a fait il n'y a pas longtems un Poëme sur la Résurrection, qui a eu beaucoup de succès, quoique écrit dans ce genre de Poësie. Si un Auteur François avoit essayé une semblable nouveauté, on se seroit moqué de son ou-

vrage, avant que de le lire, & il auroit vû s'élever contre lui tous ces petits Critiques à vûe courte, qui, comme les enfans, s'effrayent de tout ce qu'ils voyent pour la premiere fois.

Il y a dans le Recueil dont nous parlons beaucoup d'Epitaphes naïves & plaisantes, mais que nous n'osons traduire, parce que l'Epigramme tient à des finesses d'expression, dont nous n'avons point d'équivalens, ou à des traits de mœurs particuliers aux Anglois. On ne pourroit pas les faire entendre sans commentaire; mais *la plaisanterie expliquée cesse d'être plaisanterie,* dit M. de Voltaire, *& tout Commentateur de bons mots est un sot.* Nous essayerons cependant de faire connoitre une Epitaphe faite par le célèbre *Prior*, qui de Garçon Cabaretier, devint Ambassadeur, & dut son élévation à son talent pour la Poësie. Cette Epitaphe, outre le mérite de la Poësie, est très-piquante par la peinture d'un caractère qui ne sera pas étranger à nos mœurs. Comme il nous seroit impossible de transporter dans notre Traduction l'élégante précision, & la naïveté ingé-

nieuse de l'original, nous rapporterons l'Anglois, en faveur de ceux qui entendent cette Langue.

Interred Beneath this Marble stone
Lie sauntring Jack *and idle* Joan
While rolling three score years and one,
Did round this globe their courses run;
If human things went ill or well;
If changing empires rose or fell;
The morning past, and evening came,
And found this couple stil the same,
They Walk'd and eat; good folks! What Then?
Why Then They Walk'd and eat again.
They soundly slept the night away;
They did just nothing all the day;
And having buried children four,
Would not take pains to try for more
Non sister either had, nor brother;

They seem'd just tally'd for each other,
Their morals and œconomy
Most perfectly the made agree
Each virtue kept its proper bound,
Nor trespass'd on the other's ground,
Nor fame nor censure they regarded;
They neither punish'd nor rewarded.
He cared not what the footman did,
Her maids she nor praise nor chid:
So every servant took his course,
And bad at first they all grew worse (1).

. . . .

No man's defects sought they to know,
So never made themselves a foe.
No man's good deeds did they commend,
So never raised themselves a freind.
Nor cherish'd their relations poor,

(1) Nous supprimons ici quelques Vers qui allongent la Piéce sans la rendre plus piquante.

That might decrease their present Store;
Nor barn, nor house did they repair,
That might oblige their future heir:
They neither added nor confounded;
They neither wanted noe abounded;

. . . .

Nor good, nor bad, nor fools, nor wise;
They would nor learn, nor could advise;
Without love, hatred, joy or fear;
They led a kind of. . . As it were:
Nor wish'd, nor cared, not laugh'd, nor cry'd,
And so they lived, and so they dy'd.

TRADUCTION.

» Sous ce Marbre reposent le paresseux Jacques & l'indolente Jeanne. » Pendant les soixante & un ans qu'ils » habiterent ce Globe, ils se soucierent peu que les affaires de ce monde » allassent bien ou mal; que des Em-

» pires s'élevassent ou s'anéantissent. » Le matin paroissoit, le soir revenoit, » & retrouvoit ce couple toujours le même. Ils se promenoient & mangeoient. Eh quoi encore? Ils recommençoient à se promener & à manger. Ils dormoient profondément » toute la nuit, & ne faisoient exactement rien tout le jour. Après avoir » enterré quatre enfans, ils ne se donnerent pas la peine d'en faire davantage. Tous deux n'avoient ni freres ni sœurs, & ils paroissoient faits » l'un pour l'autre. Leurs mœurs & » leur œconomie s'accordoient à » veille. Chacune de leurs vertus » se renfermoit dans ses justes bornes, & n'empiétoit point sur les limites de l'autre. Ils ne s'embarassoient ni de l'approbation ni du blâme; & ils ne punirent ni ne récompenserent jamais personne. Jacques » ne s'informoit point de ce que faisoit son Laquais; & Jeanne ne grondoit ni ne louoit ses femmes...

. . . .

» Ils ne cherchoient jamais à saisir » les défauts des autres; & par-là ils » ne se firent point d'ennnemis. Ils ne

» louerent jamais les bonnes actions de » personne, & par-là ne s'acquirent » aucun ami. Ils ne secoururent point » leurs parens dans l'indigence, pour » ne pas diminuer leurs revenus; ils ne » firent rétablir ni leur grange ni leur » maison, de crainte d'obliger leurs » héritiers futurs. Ils n'accrurent ni ne » dissipèrent leurs biens; ils ne vêcu- » rent ni dans la diserte ni dans l'a- » bondance.

. . . .

» Ainsi ni bons ni mauvais, ni fous » ni sages, ils ne voulurent jamais rece- » voir d'instruction, ni ne purent en » donner. Sans amour, sans haine; » sans plaisir & sans crainte, ils me- » nèrent une sorte de... je ne sçais » quoi. Ils ne connurent ni les désirs, » ni les soins, ni les ris, ni les pleurs, » & moururent enfin comme ils avoient » vêcu ».

Nous terminerons cet Article par l'Inscription Latine qu'on lit dans l'Eglise de Westminster sur le Tombeau du Duc de Buckingham :

Pro Rege sæpè, pro Patriâ semper
Pugnavi.
Dubius,

Dubius, non improbus vixi;

Incertus morior, non perturbatus;

Christum veneror;

In Deo solo confido.

Ens entium miserere mei.

Nous nous garderons bien de rechercher dans quel esprit a été composée cette Epitaphe, dont l'intention est au moins équivoque: nous observons seulement que les sentimens qu'elle exprime sont fort éloignés de cette foi humble & mêlée d'une juste terreur, que la Religion doit exciter dans l'ame d'un Chrétien expirant.

III.

DESCRIPTION of the Ceremonies used in Marriage by every Nation in the Known World. London 1759.

» DESCRIPTION des Cérémonies » pratiquées dans les Mariages de » toutes les Nations connues ».

Il y a quelques années qu'on publia à Paris une Compilation de cette na-

ture, sous le titre de: *Coup-d'œil Anglois sur les Cérémonies du Mariage*, & ce *Coup-d'œil*, prétendu *Anglois*, nous paroit avoir servi de modéle à l'Ouvrage vraiment Anglois, dont nous allons faire l'Extrait. C'est un Tableau intéressant & curieux que celui des différens usages observés dans les Mariages chez tant de Nations différentes. Le Mariage est un des Actes les plus importans dans toutes les Sociétés; il intéresse également le bonheur de tous les membres en particulier, & la tranquillité de tous en général. Aussi, quoique les passions de chaque individu tendissent à laisser à cet engagement la plus grande liberté, on l'a vû presque toujours soumis à des Loix sévères, à des formes solemnelles, & consacré par le sceau de la Religion, chez les Peuples même Idolâtres & Barbares.

L'Extrait que nous allons donner n'est point susceptible de discussion: nous nous contenterons de saisir & de rapprocher les traits les plus piquans de ce Tableau confus; & nous ne suivrons pas plus d'ordre dans cet Abrégé, que l'Auteur n'en a mis dans l'Ouvrage.

Les Juifs ne sçauroient se dispenser

du Mariage. Un homme qui n'est pas marié à vingt ans, est regardé comme un libertin. On n'est pas censé avoir obéi à la Loi Divine, jusqu'à ce qu'on ait un fils & une fille. La pluralité des femmes est permise chez les Juifs Orientaux, mais point du tout chez ceux qui demeurent en Allemagne. Ceux d'Italie peuvent prendre une seconde femme, lorsque la premiere est stérile. Les Juifs épousent souvent des filles extrêmement jeunes qui ont le droit de rompre le Contrat, jusqu'à ce qu'elles ayent atteint l'âge de douze ans & un jour. Les freres autrefois épousoient les Veuves; cette coutume est aujourd'hui moins usitée en Allemagne & en Italie.

Après avoir parlé des Juifs, notre Auteur passe aux Chrétiens Catholiques. Il remarque combien les dispositions qu'ordonne aux jeunes Mariés l'esprit du Christianisme, c'est-à-dire, la modestie, l'humilité, la piété sont opposées à cette gayeté peu mesurée, à ce luxe, à ces idées de volupté même, dont on est tout rempli les premiers jours du Mariage.

A Veniſe, on ſe marie ſans s'être jamais vû. Le futur Epoux eſt obligé de ſe promener tous les ſoirs devant les fenêtres de ſa Maîtreſſe, ayant à la main un Collier de Perles dont il doit lui faire un préſent. En Eſpagne, les filles peuvent ſe marier malgré leurs parens : elles n'ont pour cela qu'à faire avertir un Prêtre de leur deſſein. Ce Prêtre les met dans un Couvent ; & ſi après quelque tems elles perſiſtent dans leur réſolution, les parens ſont obligés de recevoir les gendres que leurs filles ont choiſis.

Aux Iſles Caraïbes, les Sauvages ſont jaloux à l'excès ; ils égorgent leurs femmes ſur le moindre ſoupçon. Elles y ſont tellement eſclaves, qu'elles n'ont pas même la permiſſion de manger en préſence de leurs maris.

Les habitans de la Louiſiane ne s'engagent à rien dans le Mariage, qui ne ſubſiſte que juſqu'à ce que quelque diſpute interrompe la tranquillité du ménage ; alors on ſe quitte comme on s'étoit pris, ſans cérémonie. Quand un de ces Sauvages quitte ſon habitation ordinaire, il loue pour le tems de ſon

voyage une compagne qu'il abandonne à ſon retour. Les *Canadiens*, qui ſe deſtinent à la guerre, ne ſe marient qu'à l'âge de trente ans, ou environ ; s'ils le faiſoient plutôt, ils ſeroient regardés comme efféminés, & peu propres au métier qu'ils ont choiſi. Ils ont obſervé qu'une chaſteté continuelle occaſionne des vapeurs, de la mélancolie, des douleurs ; c'eſt pour cette raiſon que les jeunes Guerriers ſont obligés d'aller toutes les ſemaines à la recherche de quelque avanture galante : mais ils ne font l'amour que la nuit, le jour ne leur paroit pas propre à une ſemblable occupation. Un nouveau Marié n'habite avec ſa femme que ſix mois après les nôces ; les Loix lui permettent cependant de jouir de tous ſes droits quatre jours après le Mariage : mais cette grande modération eſt, ſelon lui, une preuve de l'affection & de l'eſtime réelles qu'il a pour ſa nouvelle Epouſe. Il y en a d'ailleurs qui veulent faire voir par cette retenue, que dans leurs Mariages ils n'ont eu pour but que l'honneur de l'alliance.

Dans une partie du *Mexique*, la Ma-

riée eſt obligée d'avoir conſtamment les yeux fixés ſur le nouvel Epoux pendant la cérémonie du Mariage, qui ſans cela ſeroit abſolument nul. Dans une autre Province du même Empire, c'étoit l'homme qu'on enlevoit, comme pour marquer la répugnance qu'il devoit avoir à embraſſer un état qui demande tant de ſoins & d'embarras.

Le crime contre Nature eſt très-fréquent dans la Californie ; ceux qui ſe deſtinent à cet infâme emploi, ſont encore plus miſérables que les filles de mauvaiſe vie parmi nous. Ils ſont obligés de demander l'aumône pour vivre ; & lorſqu'un d'entre eux vient à mourir, ſon frere, s'il en a, eſt obligé de lui ſuccéder. Cette pratique abominable eſt aſſez commune dans toute l'Amérique Septentrionale.

Les Habitans de *Nicaraga* permettent à leurs femmes de choiſir des ſubſtituts à leurs maris, dans certains jours de fête. Autrefois les jeunes Braziliens n'avoient droit de ſe choiſir une femme, qu'après avoir donné la mort à un ennemi. La Polygamie eſt en eſtime parmi eux. Lorſqu'un enfant vient au monde,

le pere ſe met au lit, & affecte toute la foibleſſe & les indiſpoſitions d'une femme accouchée. Dès qu'une fille eſt propre au Mariage, les parens font une fête qui l'annonce. Dans la *Caribane*, elles ſont alors enfermées l'eſpace de deux ans, n'ayant pas la permiſſion de ſe couper les cheveux pendant ce temslà. Celles de *Darien* reçoivent alors le tablier, & n'ont plus le droit de paroitre en public.

Les *Bramins* des premieres Caſtes, ſont obligés de choiſir des filles qui n'ayent pas encore atteint l'âge de puberté. Un ruban qu'on appelle *Jali*, & que le jeune homme attache autour du col de ſa Maîtreſſe, forme parmi eux toute la cérémonie du Mariage. Il arrive quelquefois qu'un Amant, ſûr de poſſéder bientôt l'objet de ſes vœux, ayant le ruban à la main, dans le tems qu'il va s'en ſervir pour acquérir un droit irrévocable ſur ſa Maîtreſſe, eſt arrêté tout d'un coup par le Pere, qui ſur quelque mécontentement ſubit, détruit toutes ſes eſpérances. Lorſqu'un Bramin épouſe une perſonne d'une Caſte inférieure, ſa race eſt maudite, & il

n'a plus l'espérance d'entrer dans le Ciel, que lorsqu'il n'y aura plus de sa postérité sur la terre. Quand il est connu publiquement qu'une femme a manqué de fidélité à son mari, la maison est censée impure, & les autres Bramins n'y entrent point; & y mangent encore moins, jusqu'à ce qu'elle soit purifiée; après quoi l'aventure n'est plus une disgrace pour le Mari. Le Christianisme n'a pû encore bannir la Polygamie du Congo. Les Négres Chrétiens s'y marient à l'épreuve, comme les *Quojas*.

Les Chinois portent le deuil trois jours avant le Mariage; on se garde bien dans ces occasions d'en faire des complimens aux parens, à qui ce changement d'état de leurs enfans paroit être pour eux un avertissement de songer à la mort. On y donne toujours des présens au pere de la Fille, & c'est ce qui a fait croire à tant de Voyageurs qu'on achetoit les femmes à la Chine. Lorsqu'un Chinois se marie, plusieurs Prêtres vont à la rencontre de la future Epouse, en lui présentant des plaques d'or en forme de croissant, &

faisant en même tems des vœux pour qu'elle n'imite point la légereté & l'inconstance de la Planète dont ces Plaques portent la figure. Quand une Princesse du Sang Impérial doit se marier, on cherche douze jeunes gens les plus beaux, les mieux faits, les plus vigoureux qui soient dans toute la Chine: la Princesse se trouve cachée dans un appartement où l'on amène ces douze beaux garçons. Là elle les examine à son aise, & après une mûre délibération, elle en nomme deux, & l'Empereur en choisit un pour son Epoux. Il y a dans ce grand Empire une Confrérie, dont la premiere régle défend aux Maris d'inquiéter aucunement les galans de leurs femmes, & de refuser l'entrée de leur maison aux plus grands libertins du Pays.

Dans l'Isle de Ceylan, dès qu'un homme épouse une femme, elle est commune à tous ses freres. Le divorce y est commun; mais il est singulier que les mésalliances chez des Peuples Barbares soient sévèrement punies. Une femme qui y épouseroit un homme d'une famille au-dessous de la sienne, seroit condamnée à mort.

Les Mages autorisoient l'inceste parmi les Prêtres de la Perse. Le Docteur *Prideaux*, qui a écrit une excellente Histoire des Juifs & d'autres bons Ouvrages, nous apprend qu'en Perse les personnes nées d'une mere mariée à son propre fils étoient censées les plus dignes des grades & des honneurs du sacerdoce. Ce Vers de Lucrèce le prouve aussi.

Nam Magus ex matre & nato gignatur oportet.

Au *Japon*, le Mariage entre personnes dont l'âge diffère considérablement n'est point permis. Les anciens Romains avoient une Loi qui défendoit à ceux qui avoient atteint soixante ans de se marier. Ils regardoient comme une tyrannie contraire à l'humanité & au but de la Société, de mettre une jeune personne dans les bras d'un Vieillard qui ne peut la faire jouir ni des plaisirs ni des fruits du Mariage: c'est en effet le supplice qu'avoit inventé le Tyran Mezence:

Mortua quin etiam jungebat corpora vivis
Supplicii genus.

Lorsque les Japonois se marient, ils se présentent devant un Autel, sur lequel est placée la figure d'une tête de chien, emblême de la fidélité qu'ils vont se jurer; ils tiennent chacun un flambeau à la main, & après quelques prieres prononcées par un Bonze, l'Amant allume son flambeau au flambeau de sa Maîtresse, & alors ils sont époux. La nouvelle Mariée jette dans un feu de joie tous les jouets d'enfans dont elle s'amusoit jusqu'alors; & on lui présente une quenouille & du lin, pour lui faire connoitre le genre d'occupations de son nouvel état. Certainement de toutes les cérémonies décrites dans ce Livre, cette derniere me paroit être, philosophiquement parlant, celle qui est la mieux entendue, & le symbole le plus caractéristique du Mariage. La torche dont se servoient les Grecs & les Romains dans ces occasions, ressemble aux flambeaux des Japonois; on présentoit la quenouille aux femmes Romaines, comme à celles du Japon; & si dans ce dernier Pays on jette au feu les jouets dont on s'étoit amusé jusqu'alors, les Romains

jettoient des noiſettes aux enfans, pour notifier qu'ils renonçoient à l'avenir à tout amuſement puérile.

Les *Thraces* pratiquoient dans leurs Mariages une cérémonie barbare. Les nouveaux Epoux s'imprimoient, avec un fer chaud, ſur le front l'un de l'autre des caractères qui devenoient le ſceau indélébile de leur union.

Les *Chrétiens Grecs* font conſiſter la cérémonie principale du Mariage dans l'échange mutuel de deux anneaux. Les Grecs avantagent leur fille aînée : elle a ordinairement la moitié de tout le bien, l'autre moitié devant être partagée entre les autres enfans. A Athènes on fait l'amour par un tiers, & c'eſt ordinairement quelque parent de la Demoiſelle en qui l'Amant a de la confiance : car pour lui, ainſi que le Vénitien, il ne voit ſa femme pour la premiere fois que le jour de ſes nôces. Le divorce avec la permiſſion de ſe remarier eſt très-commun chez eux ; ce qui les dédommage en quelque ſorte de la Polygamie, dont ils ſe voyent privés par les Loix de leur Religion, & dont jouiſſent autour d'eux les Mahomé-

tans, auxquels ils ſont ſoumis.

Une femme Turque jouiſſant de ſes droits qui conſiſtent à être admiſe une fois la ſemaine au lit de ſon Epoux, n'eſt nullement jalouſe de ſes rivales : ſi on vient à l'oublier, elle peut s'attendre à cet honneur la ſemaine ſuivante ; faute de quoi elle peut même faire un procès à ſon mari. L'adultère eſt ſévèrement puni chez les Turcs ; mais lorſqu'il n'y a de témoin que le mari, la femme qui ſe déclare innocente eſt toujours crue.

La principale cérémonie en uſage chez les *Hottentots*, eſt aſſez dégoûtante. Un Prêtre arroſe de ſon urine tour-à-tour l'Amant & la Maîtreſſe, qui ſe trouvent dans deux cercles ſéparés ; c'eſt une eau ſainte que les nouveaux Mariés reçoivent avec une dévotion extraordinaire.

L'Angleterre eſt le ſeul Pays du monde où l'on avertit dans les papiers publics lorſqu'on veut ſe marier. On y marque ſon âge, ſa figure, ſa fortune, ſa profeſſion ou ſon état ; & l'on fait mention des qualités qu'on demande dans la perſonne que l'on de-

ſire. Il n'y a preſque pas de ſemaine qu'on ne voye de pareils avertiſſemens dans les Gazettes. Comme on ne fait guères aujourd'hui que des Mariages de convenance, cette coutume n'eſt pas auſſi abſurde qu'elle paroit extraordinaire. Quand on n'a pas de paſſion dans le cœur, on cherche ordinairement une perſonne dont l'âge, la fortune & la naiſſance répondent à ſon état, à ſes vûes, à ſon goût. Or en ſpécifiant dans les Affiches les qualités qu'on deſire dans une femme, on trouve commodément les moyens de s'aſſortir, & on s'épargne la peine de faire l'amour en régle, ce qui eſt une occupation aſſez ennuyeuſe pour la plûpart des Anglois.

On trouve dans tous les Livres, où l'on rend compte des mœurs Angloiſes, un détail des inconvéniens que produiſoit ici la liberté que la Loi accordoit de contracter des Mariages clandeſtins. Cette Loi eſt abrogée depuis quelques années. La permiſſion de ſe marier dans le *Fleet*, (qui eſt un quartier de Londres), ſans diſpenſe & ſans publication de bans, ne ſubſiſte

plus ; & ſi l'on accorde encore quelques diſpenſes de publication de bans, il faut que les plus proches parens les demandent eux-mêmes. Aujourd'hui les jeunes Irlandois vigoureux & bienfaits ne trouvent plus autant d'occaſions de faire fortune à Londres, & les Femmes-de-Chambre n'eſpèrent plus d'y devenir Ducheſſes.

L'Auteur de cet Ouvrage l'adreſſe aux Dames Angloiſes. Il rend pourtant un hommage aux Dames Françoiſes, qu'elles ne doivent pas être fâchées de recevoir de la main d'un Anglois qui parle à leurs rivales, & qui d'ailleurs ne ſe croit pas obligé de dire des douceurs aux femmes. En France, que tout le monde convient être le Pays le plus poli de l'Europe, les Dames ont, dit-il, » un pouvoir abſolu ; elles in» fluent ſur les affaires les plus im» portantes ; la premiere & la plus in» téreſſante occupation des hommes eſt » de leur plaire ; leurs ſuffrages font la » réputation des Auteurs, & fixent les » jugemens du Public. C'eſt pour cela » que dans les choſes de goût & d'élé» guence, la France doit faire la Loi

» à tout le reste de l'Europe». Il faut que les Anglois fassent bien peu de cas de ce qu'ils appellent *Goût* & *Elégance*, pour que leurs Ecrivains nous accordent aussi généralement, & avec aussi peu d'efforts, la supériorité dans cette partie de la belle Littérature qui suppose le plus de perfection & de délicatesse dans le sentiment du beau.



ITALIE.

I.

MISCELLANEA Philosophico - Mathematica Societatis Privatæ Taurinensis. Augustæ Taurinorum 1759, in-4°. *e Typographia Regia.*

» MÊLANGES Philosophiques & Mathématiques d'une Société Particuliere de Turin. A Turin, 1759, » *in*-4°. de l'Imprimerie Royale.

CET Ouvrage est dû à une Société de Sçavans liés entre eux par l'amour des Sciences, Société qui est sous la protection de S. A. R. le Duc de Savoye, à qui ce premier Volume, contenant leurs premices de leurs travaux, est dédié. Les Membres qui la composent, ou du moins ceux qui nous sont connus par les Piéces renfermées dans ce Recueil, sont MM. le Chevalier *Saluce*, *de la Grange*, *Cigna*, *Allioni*, *Bertrandi*, *Gaber*, & le Chevalier *Daviet de Foncenex*. Nous aurons occasion de faire connoitre le genre de travail auquel chacun d'eux est attaché.

Ce Recueil de Piéces Mathématiques & Physiques est divisé en deux parties. La premiere contient les recherches faites en commun par plusieurs Associés ; & nous remarquerons cependant que ce sont ordinairement MM. le Chevalier Saluce, de la Grange & Cigna qui ont ainsi travaillé de concert. La seconde partie renferme les Mémoires particuliers de chacun des Membres de cette Société. Nous allons extraire de l'une & de l'autre quelques morceaux les plus remarquables.

Le premier regarde un Problême proposé aux Physiciens par *Bellini*. Ce Naturaliste, à qui l'on doit de curieuses observations sur le développement du Poulet dans l'œuf, avoit demandé par quel méchanisme la cicatricule, qui, même dans un œuf couvé, occupe la surface du jaune, passe au-dedans, & se place vers le centre lorsqu'il est durci. Nos sçavans Physiciens furent frappés de la singularité de ce fait ; mais avant que de tenter de l'expliquer, ils songerent sagement à le constater. Le succès de cette vérification a été le même que celui de la fameuse Dent d'or, venue à un Enfant, sujet de tant de

belles & sçavantes Dissertations, & qui se trouva, après un examen attentif, n'être qu'une adroite supercherie. Il en est à peu près ainsi du Problême de Bellini ; à cela près, que ce Sçavant, trop amateur de la vérité, ne voulut tromper personne, mais qu'il se trompa lui-même par une inspection apparemment trop légere. On montre ici ce qui lui en a imposé, ainsi qu'à un Académicien de Bologne, qui avoit tenté de résoudre le Problême de Bellini. Mais c'en est assez sur ce point : quoique sans doute intéressant par lui-même ; nous n'en avons parlé, que parce qu'il nous donne occasion de remarquer, combien il est important en Physique de commencer à s'assûrer des faits, si l'on veut s'épargner des efforts superflus, & le ridicule de trouver une explication vraisemblable d'un fait qui n'existe pas.

Parmi les Piéces de cette partie, nous en choisirons principalement une pour la faire connoitre avec quelque détail. Elle concerne la raison pour laquelle la flamme s'éteint dans un air renfermé. On attribue ordinairement cet effet aux vapeurs fuligineuses qui s'exhalent de la flamme, & qui ôtent

à l'air une partie de ſon élaſticité. Mais, comme le remarquent d'abord les Phyſiciens dont nous expoſons les travaux, il y a des flammes qui n'exhalent qu'une très-petite quantité de vapeurs, comme, par exemple, celle de l'Eſprit de vin rectifié, & cependant elles s'éteignent dans un air enfermé. Quant à l'élaſticité de l'air, on montre auſſi qu'on ne peut pas attribuer à ſon défaut l'extinction de la flamme. Car un flambeau ne laiſſe pas que de brûler ſur des montagnes, où le Baromètre eſt de pluſieurs pouces au-deſſous de la hauteur qu'il marque au bord de la Mer. Cependant cette moindre hauteur indique évidemment une moindre élaſticité, puiſqu'elle eſt à peu près proportionnelle à la peſanteur du reſte de l'Athmoſphère. D'ailleurs, ſi l'on place un récipient ſur une Table, de maniere que ſon bord inférieur ſoit élevé de quelques pouces, une bougie allumée qu'on mettra ſous ce récipient, ne s'en éteindra pas moins après quelque tems. Dans cette expérience, l'air a cependant ſa même élaſticité, puiſqu'il eſt en équilibre avec tout le poids de l'Athmoſphère avec laquelle il communique.

Il y a donc dans l'air gâté par la flamme quelque choſe de plus que le défaut d'élaſticité. Nos Sçavans de Turin ſe ſont aſſûré par diverſes expériences, que la conſervation de la flamme, dans un air qui n'eſt pas renouvellé, ne dépend point non plus du mouvement de l'air. Quelle eſt donc la cauſe qui produit l'extinction de la flamme dans un air ſemblable? Les deux expériences ſuivantes faites par les Phyſiciens dont nous parlons, vont jetter du jour ſur cette queſtion.

Ils prirent un récipient qu'ils cimenterent ſur une baſe, à laquelle ils firent une ouverture propre à laiſſer paſſer une bougie; ils introduiſirent par cette ouverture une bougie allumée qui s'y éteignit bien-tôt. On la retira, & l'on intercepta ſoigneuſement toute communication entre l'air contenu dans ce vaſe extérieur; on enveloppa enſuite ce vaſe de linges froids & de glace. Bien-tôt les vapeurs ſe condenſerent & ſe dépoſerent contre ſes parois. Les choſes reſterent en cet état pendant une heure ou deux, afin que toutes les vapeurs euſſent le tems de ſe ſéparer de l'air. Après cela on introduiſit de

nouveau, par l'ouverture dont nous avons parlé, une bougie allumée. Elle s'éteignit ſur le champ comme celle qui auroit été plongée dans un air gâté immédiatement auparavant.

On pourroit cependant ſoupçonner, que l'air avoit été impregné de vapeurs ſi ſubtiles, qu'elles n'avoient pas encore eu le tems de ſe dépoſer; mais cette conjecture eſt détruite par l'expérience ſuivante. On prit une bouteille à long cou, qu'on garnit à ſon embouchure d'une veſſie flaſque, afin que l'air intérieur ſe dilatant ne la rompît pas; on la mit ſur le feu, & on l'échauffa fortement. Cette bouteille étant retirée du feu, l'air y reprit ſa température ordinaire. Enſuite on la renverſa, on ouvrit ſon embouchure, & on y introduiſit une lumiere: elle s'y éteignit tout comme ſi l'air avoit été gâté par une autre flamme.

On ne ſçauroit ſoupçonner ici, comme dans l'expérience précédente, aucune ſorte de vapeurs. On eſt donc fondé à conclure, que la chaleur ſeule donne aux parties de l'air échauffé une conſtitution qui le rend inhabile à conſerver la flamme. Il eſt vrai qu'il eſt

difficile de déterminer en quoi conſiſte cette qualité vicieuſe imprimée à l'air par la chaleur. La ſolution de cette Queſtion ſeroit probablement plus facile, ſi la nature du feu & celle de l'air nous étoient mieux connues. En attendant, il faut nous en tenir au fait.

Il y a encore une choſe remarquable dans les expériences dont nous parlons: c'eſt que cette qualité meurtriere pour la flamme, eſt d'une aſſez longue durée. Il ne ſuffit pas que l'air ait repris ſa température ordinaire, pour redevenir propre à l'entretien de la flamme; nos Phyſiciens Piémontois ont trouvé qu'il ne falloit pas moins de douze à treize heures, pour lui rendre ſon premier état.

Tout le monde ſçait que l'air qui a paſſé par les poumons d'un animal eſt pernicieux à la reſpiration. De-là vient qu'un animal, de même qu'une lumiere, ne peuvent ſubſiſter long-tems dans un lieu étroit, dont l'air n'eſt pas renouvellé. Les ſçavans Aſſociés ont auſſi fait quelques recherches ſur ce ſujet. Il leur paroit en réſulter, que ce dernier vice eſt d'une nature différente du premier, & qu'il eſt plutôt l'ef-

fet des vapeurs hétérogènes dont l'air est impregné que de la chaleur. Nous disons, il leur paroit : car ils ne prononcent point eux-mêmes, & ils en appellent à de nouvelles expériences dont ils annoncent les principales. La sagacité qu'ils montrent dans celles que nous avons exposées, & un beaucoup plus grand nombre d'autres que nous n'avons pû faire connoitre, ne nous permettent pas de douter qu'ils ne jettent sur cette importante matiere un jour nouveau & tout-à-fait satisfaisant.

Nous nous bornerons à indiquer l'objet des autres Piéces de cette partie. Elles regardent *la cause pour laquelle le Mercure se soutient à différentes hauteurs dans des baromètres de diamètres inégaux; la manière d'affranchir les Baromètres des variations qu'y causent le froid & le chaud.* Sur quoi M. de la Grange propose un moyen ingénieux & commode : *la dépression ou l'ascension de la liqueur d'un Thermomètre, qui, après avoir été plongé dans un fluide, est exposé à un vent de même température.* Les Auteurs de cette derniere Piéce ne paroissent pas avoir connu les expériences qui prouvent que cet effet dépend de

l'évaporation de la liqueur; & que plus cette liqueur est évaporable, & plus le Termomètre baisse durant son évaporation. Mais d'un autre côté ils enrichissent cette Théorie d'un fait qui n'avoit peut-être pas été observé. C'est qu'il y a des liqueurs qui, au lieu de faire descendre le Thermomètre, le font au contraire monter. Telles sont les liqueurs huileuses, comme l'huile ordinaire, celle de Pétrole &c. Ce phénomène tient apparemment au précédent, & dépend d'une même cause agissant en sens contraire; car les liqueurs huileuses sont peu ou presque point évaporables. Il faut pourtant convenir, qu'il y a sur ce sujet des irrégularités qui mettent les conjectures en défaut, & que nos lumieres sur ce phénomène ne s'étendent guères plus loin que les faits mêmes.

Nous passons présentement aux Mémoires particuliers. Le premier qui nous occupe, est de M. le Chevalier Saluce. Il a pour objet une question sur laquelle les Physiciens ne sont pas encore d'accord. Il s'agit de la nature du fluide qui se développe dans l'inflam-

mation de la poudre à canon, & qui produit tout son effet.

Quelques Physiciens, parmi lesquels est M. Newton, ont pensé que ce fluide n'est pas de l'air. C'est, suivant eux, l'esprit de Nître reduit en vapeurs par le feu. Il y en a d'autres, & c'est le plus grand nombre, qui pensent que ce fluide n'est autre chose que l'air auparavant fixé dans la poudre, & qui reprend son élasticité, dès que le feu lui a rendu la liberté. Les Partisans de ce sentiment ont à leur tête M. Hales, qui a prouvé que la poudre à canon, de même que la plûpart des autres corps, contient plusieurs centaines de fois son volume d'un air privé d'élasticité. Cependant M. Muschenbroeck, à qui la Physique expérimentale a tant d'obligations, combat ce sentiment par plusieurs raisons. Il lui fait entr'autres cette objection : sçavoir, que le fluide développé de la poudre n'est propre ni à la respiration, ni à conserver la flamme.

M. le Chevalier Saluce a tenté de décider entiérement cette question, digne sans doute d'un examen approfondi, puisqu'elle divisoit encore il y

a peu de tems deux des plus célèbres Physiciens, & il l'a fait de la maniere suivante.

Il mit sur le récipient de la Machine Pneumatique un oiseau. Du haut du récipient, partoit un tube recourbé qui communiquoit à un flacon à long cou, dans lequel étoit de la poudre. On pompa l'air jusqu'à ce qu'on remarqua que l'animal pouvoit à peine se soutenir. Pendant ce tems-là, du feu appliqué sous le flacon échauffoit la poudre, qui, après s'être mise en fusion, s'enflamme sans explosion. Ce fluide passant dans le récipient, au lieu de ranimer l'animal, le fit expirer sur le champ.

Voilà la premiere partie de l'objection de M. Muschenbroeck constatée. Mais M. le Chevalier Saluce soupçonnant avec raison que cet effet n'étoit dû qu'aux vapeurs sulphureuses & nitreuses dont ce fluide étoit impreigné, tenta leur séparation de la maniere suivante. Il garnit le tube de communication entre le récipient, & le flacon où étoit la poudre, de plusieurs filtres, à travers lesquels le fluide produit dans l'inflammation devoit passer. Ces

filtres étoient chargés d'alcali fixe de tartre, & imbibés d'huile de tartre, *per deliquium*, matiere propre, comme on ſçait, à ſaiſir les acides avec beaucoup de force, à cauſe de la grande affinité qui regnent entr'eux : l'expérience réuſſit au gré de M. le Chevalier Saluce. Le feu ayant été mis à la poudre, le fluide qui s'en developpa, paſſant au travers de ces filtres, y laiſſa toutes les vapeurs vitrioliques & nitreuſes dont il étoit chargé. Les ſeules vapeurs fuligineuſes ne pénétrerent point ces obſtacles. L'animal qui étoit ſous le récipient, prêt à mourir par le manque d'air, fut ranimé. Les filtres ayant été examinés, M. Saluce y trouva un composé de nitre régénéré, & de tartre vitriolé, preuve de la ſéparation des acides nitreux & vitrioliques d'avec le fluide.

Cette expérience répond parfaitement à la premiere objection de M. Muſchenbroeck. Ce n'eſt point le fluide qui ſe developpe de la poudre qui eſt inutile à la reſpiration ; cette qualité meurtriere ne lui eſt donnée que par les vapeurs ſulphureuſes & nitreuſes dont il eſt empreigné. A l'égard de

la ſeconde objection, tirée de ce que ce fluide eſt incapable de conſerver la flamme, une des expériences, dont nous avons fait mention plus haut, y répond ſuffiſamment. Si de l'air ſimplement échauffé, & dans lequel on ne peut ſoupçonner aucunes particules hétérogènes, conſerve pendant pluſieurs heures, après être refroidi, le vice de ne pouvoir ſervir à l'entretien de la flamme, doit-on s'étonner que celui qui ſe développe de la poudre, & qui a éprouvé une chaleur violente, ait le même défaut ?

Deux autres expériences faites par M. le Chevalier Saluce confirment encore, que ce fluide eſt de véritable air. Suivant l'une de ces expériences, lorſqu'il eſt dégagé des vapeurs ſulphureuſes qu'il contenoit, il conſerve ſon élaſticité ſans diminution ſenſible. Si quelques Phyſiciens ont obſervé le contraire, c'eſt qu'ils n'ont pas fait attention à l'effet des vapeurs ſulphureuſes, qui abſorbent l'air lentement, ainſi que l'a démontré M. Hales. Enfin ce fluide eſt compreſſible à peu près en raiſon du poids : il a donc toutes les propriétés de l'air.

Ces conſidérations occupent M. le Chevalier Saluce dans la premiere Partie de ſon Mémoire. Dans la ſeconde, il examine d'autres queſtions ſur la nature de ce fluide, & ſur la cauſe de l'exploſion de la poudre. Il penſe que l'air eſt ſuffiſant pour produire tous les effets de la poudre à canon, & qu'il eſt inutile de recourir à l'expanſion des vapeurs, ſoit aqueuſes, ſoit vitrioliques & nitreuſes. Il combat ici le calcul par lequel un Académicien de Bologne, M. *Laghi*, a prétendu déterminer l'état de condenſation de l'air dans la poudre. Le ſçavant Phyſicien Piémontois trouve qu'elle eſt bien plus grande que ne l'a fait cet Académicien. Il montre que l'air développé de la poudre, & réduit à la denſité de celui que nous reſpirons, occupe un volume qui eſt environ 220 fois plus grand que celui de la poudre elle-même ; & comme la chaleur produite par l'inflammation peut rarefier cet air au point de lui faire occuper un volume deux à trois fois plus grand que le naturel, il ſuit que l'air qui produit l'exploſion de la poudre ſe dilate dans un eſpace qui eſt cinq à ſix cens fois égal à celui de la poudre même.

Ce volume eſt à la vérité encore fort au-deſſous de celui dans lequel ſe dilate la poudre enflammée : car, ſuivant quelques Phyſiciens, ce dernier eſt quatre à cinq mille fois plus grand que celui de la poudre. Mais M. le Chevalier Saluce paroit fondé à penſer, que ce n'eſt pas par ce volume qu'il faut juger de l'expanſion du fluide qui agit dans la poudre. Car il y a dans cette poudre des parties de différente nature, les unes inactives & purement inflammables, les autres actives, & l'expanſion des dernieres ne ſçauroit être déterminée par le volume des autres.

M. le Chevalier Saluce paſſe enſuite à l'examen de chacun des ingrédiens qui entrent dans la compoſition de la poudre, & de la part que chacun d'eux a dans ſon effet. Il examine la fameuſe poudre fulminante dont la détonation eſt bien ſupérieure à celle de la poudre à canon. Tout ceci eſt curieux, & digne d'être lû ; mais les bornes de nos extraits ne nous permettent pas de plus grands détails. Nous annoncerons ſeulement, en finiſſant, d'après M. Saluce, deux ouvrages nouveaux ſur ce ſujet, que l'Italie eſt ſur

le point de mettre au jour. L'un est de M. le Chevalier d'*Antoni*, Directeur des Ecoles théoriques d'Artillerie, qui sera, dit-il, une nouvelle preuve de l'étendue de ses lumieres dans toutes les sciences qui peuvent servir à la perfection de cet art. Le second est de M. le Chevalier Saluce même : c'est une traduction (apparemment Italienne) des *Nouveaux Principes d'Artillerie* de M. *Benjamin Robins*, enrichie de notes & de recherches nouvelles sur le même sujet : on ne peut, sans doute, qu'inviter les deux sçavans Italiens à remplir promptement leur promesse. Nous allons passer à présent à un autre Mémoire curieux que nous offre le même Recueil.

On a remarqué de tout tems entre les phénomènes électriques, & ceux de l'aimant, des ressemblances qui ont inspiré à quelques Physiciens l'idée de les réduire les uns aux autres. A la vérité, cette idée a eu aussi ses contradicteurs ; & en effet, s'il y a des analogies entre les fluides électriques & magnetiques, ils ont aussi leurs différences. Mais quelque soit le sort de cette conjecture, un recueil des faits

qui la favorisent ou qui lui sont contraires peut être utile à l'avancement de la Physique. M. Cigna l'a entrepris & exécuté avec beaucoup plus d'étendue que l'on n'a fait avant lui : les principaux traits de ce parallele entre le magnetisme & l'électricité, ne peuvent qu'être très-curieux.

Les corps inégalement électriques, dit M. Cigna, s'attirent mutuellement; ils se repoussent quand ils le sont également (1). De même dans l'aimant les poles de différente dénomination s'attirent; ceux de même dénomination se repoussent.

L'aimant agit à une plus grande distance, au moyen d'une barre de fer menue, & cette barre étant retirée, son action ne s'étend plus aussi loin. Ne semble-t'il pas ici que cette barre fait la fonction de conducteur, pendant que l'aimant joue le rôle du globe électrique.

Il y a cependant cette différence : 1°. Que l'aimant est toujours doué de la même propriété à l'égard du fer ou

(1) M. Cigna raisonne d'après la Théorie de l'Electricité, proposée par M. Francklin.

d'un autre aimant, au lieu que le globe de verre ou de résine ne devient électrique, qu'au moyen du frottement ; 2°. Que le conducteur électrique, quelque long qu'il soit, transmet à l'instant la vertu électrique à son autre extrêmité, & sans diminution sensible. Au contraire, le conducteur du fluide magnétique produit une force qui est d'autant plus foible qu'il est plus long.

Les corps électriques s'attirent, quand le fluide électrique sort de l'un des deux, & que l'autre le reçoit : ils se repoussent au contraire, quand tous deux le reçoivent, ou s'en déchargent ; c'est-à-dire, qu'ils s'attirent quand le fluide électrique coule de l'un dans l'autre avec la même direction, & ils se repoussent lorsque les directions sont opposées. L'application de ceci aux phénomènes de l'aimant se présente d'elle-même. Les poles de différentes dénominations s'attirent, parce que le fluide y coule de l'un dans l'autre : ceux de même dénomination se repoussent, parce que tous les deux reçoivent à la fois ou donnent issue au fluide magnetique.

Les corps électriques, après s'être

attirés, se repoussent, parce que dans leur approche, l'un communique à l'autre une partie de son électricité, après quoi ils sont également électriques : au contraire, l'aimant attire toujours le fer, & un pole magnetique attire constamment celui de différente dénomination, & repousse l'opposé. Si donc le magnetisme & l'électricité tiennent aux mêmes principes, on doit dire que le fluide magnetique se meut toujours dans l'aimant suivant la même direction : ainsi l'un des poles reçoit toujours le fluide magnetique, & le pole opposé lui donne issue.

Le conducteur électrique adapté entre deux corps, l'un positivement, l'autre négativement électrique, s'y applique avec plus de force que s'il ne touchoit que l'un d'eux, & alors le fluide électrique retournant par le conducteur de la chaine à la machine, les signes extérieurs de l'électricité disparoissent. L'aimant offre quelque chose de semblable. Un morceau de fer qui s'étend d'un pole à l'autre s'y applique avec beaucoup plus de force, & il soutient un plus grand poids que deux morceaux de fer séparement appliqués

aux poles. Dans le premier cas, le fluide magnetique qui trouve une route plus libre d'un pole à l'autre prend ce chemin, & alors la sphère d'activité de l'aimant diminue considérablement, & le magnetisme est presque éteint.

L'électricité de la chaine est d'autant plus grande que la machine communique avec des déférens plus parfaits du fluide électrique ; & au contraire, celle de la machine est d'autant plus grande, que les supports de la chaine lui fournissent la matiere électrique avec abondance. De même dans l'aimant l'un des poles soutient un plus grand poids, lorsque le pole opposé est contigu avec un morceau de fer allongé, qui est pour le fluide magnetique un déférent plus parfait.

Si une feuille d'or se dresse vers la chaine électrisée, & qu'entre elle & la chaine on présente une pointe, cette feuille retombe à l'instant. De même lorsqu'une aiguille d'acier s'éleve sur une table vers un aimant qui est au-dessus, si entre elle & l'aimant on place une autre aiguille, la premiere tombe aussitôt. L'électricité donne la raison de ce phénomène que M. Muschen-

broeck avoit proposé comme une preuve que les phénomènes de l'aimant ne sont point produits par une émanation, ou au moyen d'un fluide quelconque.

1°. Deux fils suspendus de la chaine, ou de la machine électrisée, se repoussent. De même deux aiguilles pendantes par leurs pointes au pole d'un aimant, s'écartent l'une de l'autre. 2°. Les fils électrisés divergent d'autant plus que l'électricité est plus grande. Il en est de même des deux aiguilles dont nous venons de parler, si on augmente par les moyens connus la force magnetique. 3°. Ces fils divergent davantage, si on approche d'eux un corps déférent de l'électricité, de même que les aiguilles divergent davantage, si on approche d'elles un morceau de fer. 4°. Si le fel électrisé touche le corps déférent, il s'y applique ; l'aiguille suspendue s'attache pareillement au fer qu'on lui présente.

Les corps formés en pointe attirent le fluide électrique & lui donnent issue avec plus d'abondance. On observe quelque chose de semblable dans les corps aimantés. Un cone de fer doüé

de la vertu magnetique soutient par sa pointe, suivant M. Muschenbroeck, un plus grand poids que par sa base. On observe aussi que la limaille de fer s'attache en plus grande quantité aux angles d'un fer aimanté qu'à ses surfaces planes. Les angles externes de l'armure d'un aimant diminuent la force magnetique, s'ils sont aigus, tout de même qu'une pointe métallique présentée à un corps électrisé diminue son électricité.

Ce sont-là quelques-uns des traits les plus frappans de l'analogie entre l'électricité & le magnetisme. On ne peut disconvenir, ce semble, que plusieurs d'entr'eux ne soient assez heureusement remarqués, & qu'ils n'établissent entre ces deux phénomènes un air de famille, pour ainsi dire..... Voici présentement quelques-unes de leurs différences.

1°. Le fluide magnetique se portant de l'aimant au fer, ou du fer à l'aimant, à travers une petite couche d'air, ne jette aucune lumiere comme fait le fluide électrique.

2°. Le premier de ces fluides n'éprouve aucune résistance de la part de

l'air. Il agit avec la même facilité dans un espace vuide ou plein d'air, comme M. Cigna l'a trouvé par des expériences propres. L'action de ce fluide n'est point changé par l'interposition de la flamme. Il ne fait aucun bruit, & il n'excite point un vent léger dans son passage. Tout le monde sçait, au contraire, que le fluide électrique trouve dans l'air un obstacle à sa diffusion, & qu'il est accompagné, quand il s'y porte avec abondance, d'un petit vent & d'un petit sifflement.

3°. L'aimant devient électrique par frottement, ce qui ne devroit point, ce semble, arriver, si le magnetisme n'étoit qu'une sorte d'électricité.

4°. Les corps résineux, la soye, & le verre, qui arrêtent le fluide électrique, n'arrêtent pas plus que les autres corps le fluide magnetique.

5°. Des corps électriques seulement par communication, de quelque maniere qu'on les frotte les uns contre les autres, ne donnent aucun signe d'électricité. Le fer, au contraire, frotté d'une certaine maniere contre du fer, produit le magnetisme.

6°. Enfin les variations dans la tem-

pérature de l'air qui en produisent de si grandes dans la réussite des expériences de l'électricité, n'apportent aucun changement aux phénomènes de l'aimant.

Ces dernieres observations paroissent renverser presqu'entierement ce que les premieres établissoient ; du moins ne permettent-elles pas de penser que le fluide électrique & le magnetique soient le même. Mais nous laissons à des Physiciens plus instruits ou plus hardis à prononcer sur ce point : cette matiere est encore couverte d'une obscurité que le tems seul & de nouveaux faits peuvent dissiper.

Ce Mémoire est suivi d'un autre du même Physicien, qui contient des expériences faites dans la vûe de déterminer la cause de la couleur éclatante & vermeille que le sang a dans certaines circonstances, pendant que dans d'autres il est d'un rouge noir & foncé. Cette question encore agitée par les Physiologistes, nous paroit recevoir une solution complette de ces expériences. Elles établissent que ce rouge éclatant est dû au mélange de l'air avec le sang ; & que ce fluide perd sa couleur ver-

meille, lorsqu'il est privé de cet air. Ceci ne pourroit-il pas jetter un nouveau jour sur une question à l'égard de laquelle les Physiologistes sont encore partagés ? On demande si le sang dans son passage à travers les poumons s'y impreigne d'air ? Les expériences dont nous parlons, semblent le prouver ; car on sçait que le sang arrivant au poumon, est d'un rouge obscur, & qu'après son passage à travers ce viscère, il est doué de ce rouge vermeil qu'il ne doit qu'à sa mixtion avec l'air. Ces expériences fournissent encore la solution de plusieurs autres questions de Physiologie, que l'Auteur se propose dans son Mémoire.

Les autres piéces Physiques de ce Recueil sont : un Mémoire de M. Gaber, *sur la putréfaction des humeurs animales* ; un autre de M. Berrtandi, *sur les corps glanduleux des ovaires des femmes, sur la matrice fécondée, & sur le placenta* ; un de Botanique enfin communiqué par M. Allioni, & contenant une *énumeration des Plantes qui croissent autour de Cagliari en Sardaigne*, par M. *Piazza*, Chirurgien de Turin.

Il nous reste encore à parler de quatre sçavans Mémoires d'analyse & de mécanique. Il y en a trois de M. *Louis de la Grange*. Ce Géomètre que nous apprenons atteindre à peine la premiere fleur de son âge, prend l'essor le plus élevé dans l'un de ces Mémoires, qui a pour objet la nature & la propagation du son. Son Auteur y traite aussi la fameuse question du mouvement d'une corde mise en vibration, sujet d'une controverse des plus sçavantes & des plus épineuses, entre MM. *Euler*, *Daniel Bernoulli* & d'*Alembert*. Comme cette piéce contient des choses susceptibles d'extrait, & applicables à la Physique & à la Musique, nous nous réservons d'en parler dans le volume prochain. Nous y donnerons aussi une idée du quatriéme Mémoire, qui est de M. le Chevalier Daviet de Foncenex.



II.

LETTERE Militari. In Venezia M. DCC. LIX. Presso Antonio Zatta. *Col Permesso de' Superiori.*

» LETTRES Militaires. A Venise, » chez *Antoine Zatta.* 1759. Avec » Permission des Supérieurs, *in*-8°. » 157 pages.

LA Guerre, dit le Chevalier Folard, est un métier pour les ignorans, & une science pour les habiles gens. L'étude de cet art qui, si l'on considére les talens qu'il exige & les intérêts qu'il embrasse, est le premier des Arts après l'art de gouverner, faisoit chez les peuples célèbres de l'Antiquité, partie de l'éducation, au moins pour une certaine classe de Citoyens. En Egypte, ceux qui étoient du corps (1) consacré à la profession des armes, étoient

(1) Les gens de guerre étoient appellés *Calasyriens* & *Hermotybiens.* Il leur étoit défendu d'exercer d'autre profession que celle des armes.

obligés d'en donner eux-mêmes des leçons à leurs enfans. Il y avoit à Parthe des Ecoles publiques, où les jeunes gens, en apprenant l'Art de vaincre, s'enflammoient du déſir de combattre.

Le génie guerrier de Rome produiſit une infinité d'Auteurs, qui, en préſentant à leurs Compatriotes le monde entier à conquérir, leur en enſeignoient les moyens. De tous les Ouvrages qui ont eu pour objet l'Art Militaire, le tems n'a épargné que ceux de la moyenne Antiquité; mais une foule d'Ecrivains modernes ſe ſont efforcé de réparer la perte que nous avons faite des Traités que les Anciens ont écrits ſur cette matière.

Parmi les Italiens qui ont traité de l'Art de la Guerre, M. Algarotti, Auteur des Lettres dont nous allons préſenter l'extrait, a choiſi *Nicolas Machiavel*, pour l'oppoſer à tous les Auteurs François qui ont couru la même carrière. Il expoſe d'abord les principes que ce fameux Politique a ſemés dans pluſieurs de ſes Ouvrages, & qu'enſuite il a rapprochés dans ſon Traité ſur l'Art de la Guerre; & ces principes qu'il prétend que nos Ecrivains ſe ſont

appropriés, ſans en faire honneur à Machiavel, il les appuye de l'autorité des grands Capitaines qui les ont ſuivis avec ſuccès. Nous croyons que l'extrait de cet Ouvrage, diviſé en dix-neuf Lettres, intéreſſera même les Lecteurs à qui la matière ſeroit entiérement étrangère.

Machiavel n'exerça jamais la profeſſion des armes; mais M. Algarotti fait voir dans ſa 1re Lettre, qu'il a pû malgré cela compoſer un très-bon Ouvrage ſur l'Art de la guerre. L'Avocat Bertole, qui *n'avoit jamais ſenti l'odeur de la poudre à canon*, fut ſouvent employé par le feu Roi de Sardaigne à des ouvrages d'Architecture Militaire. Une Galere, conſtruite par un Profeſſeur de Langues, l'emporta au jugement du Doge & du Sénat de Véniſe ſur toutes les autres, faites cependant par des Conſtructeurs en titre.

Bembe cite un pareil exemple dans une Lettre à Rhamnuſe, & loue la Providence d'avoir convaincu les ignorans, que les gens de Lettres ſçavent faire autre choſe que lire & écrire. La Science Militaire eſt un ſyſtême des connoiſſances

ſur la maniere d'attaquer & de ſe défendre, tirées à la vérité de l'expérience, mais de l'expérience des ſiécles & des Nations, & réduites en principes d'après un examen rigoureux de la raiſon. Les Grecs étoient capables de commander les armées, avant qu'ils ſçuſſent manier l'épée, ſi l'on en croit Thucydide, Xénophon & Plutarque. Cicéron dit de Lucullus, qu'ayant paſſé ſa jeuneſſe dans des emplois civils & à la lecture des choſes concernant la guerre, il partit de Rome ſans expérience, & arriva en Aſie grand Général.

Machiavel, très-verſé dans l'ancienne diſcipline, a pû ſans doute donner de très-bonnes leçons à ſon ſiécle. Cependant, quelques inſtances que lui fit le Duc d'Urbin pour l'engager à dreſſer au moins une Cohorte, il refuſa conſtamment de l'entreprendre. On ſent combien il auroit trouvé d'obſtacles pour reduire en pratique une théorie contraire à l'uſage de ſon ſiécle. La Reine Chriſtine embarraſſa beaucoup *Meibomius* & *Naudé*, quand elle ordonna à l'un de danſer & à l'autre de chanter devant toute ſa Cour, parce qu'ils avoient compoſé; celui-là un

Traité ſur la Danſe des Anciens, & celui-ci un Ouvrage ſur la Muſique des Grecs. L'expoſition du ſyſtême de Machiavel commence à la ſeconde Lettre.

(2e *Lettre*). La vie civile & la vie militaire ont entre elles une étroite & néceſſaire affinité. En vain les Loix auroient-elles établi l'ordre; en vain les Arts ſe ſeroient-ils réunis pour le bien public, ſi les armes ne protégeoient & ne maintenoient leur ouvrage. Habile à manier tous les reſſorts des Etats, Machiavel, après avoir travaillé à former des Rois, entreprit de former des Généraux. La Diſcipline Militaire étoit tombée en Italie dans la derniere corruption; il s'appliqua à montrer la néceſſité de la remettre ſur le pied où elle étoit chez les Anciens. Un des plus grands vices de la Milice de ſon tems, étoit de ne ſe ſervir que de Soldats étrangers & mercénaires, ſans affection pour leur Chef, ſans ardeur pour le combat, ſans attachement à la diſcipline, ſans fidélité dans le ſervice: en un mot, de n'employer que de gens qui faiſoient des armes un trafic vil & honteux contre cette belle maxime de Godefroy.

Guerreggio in Asia, e non vi cambio ni merco.
Je fais la guerre en Asie, & non un commerce ou un trafic (1).

Le Secrétaire de Florence, dans le premier Livre de l'Art de la Guerre, invite les Princes à se servir de leurs propres armes, c'est-à-dire, de leurs propres Sujets, qui, en défendant leurs maîtres, combattent pour leur intérêt personnel. Il veut que la levée des Soldats, se fasse dans les campagnes, où les hommes sont très-robustes; que la Religion du serment les lie, comme autrefois les Romains; & qu'un exercice continuel les endurcisse aux travaux militaires. Il développe les avantages de l'Infanterie sur la Cavalerie : enfin il tâche de rétablir la Légion, suivant l'ordonnance, qui fut sans doute inspirée par un Dieu, dit *Végece*, & par laquelle Rome triompha & des richesses de l'Afrique,& du génie de la Grèce, & des nombreuses armées des Gaulois, & de la force des Germains, & enfin de l'Univers. Du vivant de Machiavel,

(1) Spartacus ne fait point de la guerre un Commerce.

Jean de Médicis dressa une Légion de Toscans : elle se signala sous ses ordres par de très-belles actions, & elle se distingua ensuite dans la guerre de Naples, où, soudoyée par les Florentins, elle servit sous le nom de *Bandes-noires*.

La France profita des leçons de Machiavel; elle apprit à se passer de troupes étrangeres. François I. leva des Troupes dans son Royaume, usage suivi autrefois par Charles VII, & ensuite abandonné par ses successeurs. Il les divisa en sept Légions chacune de six mille hommes. Il avoit avec lui dans son camp, sous Pavie, ce Jean de Médicis qui avoit fait en petit ce qu'il avoit fait en grand, & qui, de l'aveu de François I, s'il en faut croire Alde Manuce (2) auroit épargné à ce Monarque le malheur d'être fait prisonnier, si une blessure ne l'avoit empêché de se trouver à la bataille.

(*Lettre* 3e.) Après la mort de François I, les Légions furent transformées en Régimens, & n'eurent plus des Lé-

(2) Dans la vie de Cosme de Médicis, premier Grand Duc de Toscane.

gions Romaines que le nom. Plus une Ordonnance Militaire est parfaite, plus la Discipline doit être inviolablement gardée. L'inobservation de la discipline détruisit dans nos troupes la force de la Légion. M. de Langeay, dans ses *Instructions sur le fait de la Guerre*, montre combien cette espéce de Milice eût été utile, si elle avoit été bien reglée. On peut voir sur les avantages de la Légion les *Rêveries du Comte de Saxe* (1 part. c. 11.) Nous ne transcrirons point l'ordre suivant lequel Machiavel dispose sa Légion & la mene au combat; il l'a emprunté des Romains. Voyez la 4e Lettre Militaire.

5e Lettre sur le Campement. L'usage est aujourd'hui de camper comme on combat, la Cavalerie sur les aîles, l'Infanterie au centre.

Le front du camp doit être égal à celui de l'armée. Il faudroit qu'au devant du camp il y eût toujours assez d'espace, pour ranger les troupes en bataille, & que sur les flancs il y eût des bois, des marais, & des villages pour les défendre, comme pour couvrir ceux de l'armée dans une action. On sent

tous les avantages d'une position de cette nature. Les Romains se la procuroient par leur industrie, lorsque le terrein ne la leur offroit pas. Ils s'enfermoient dans des retranchemens, & leur camp étoit une véritable forteresse. Le premier camp moderne fortifié suivant l'ancienne méthode, est celui où le Prince d'Orange plaça les troupes peu nombreuses des Pays-Bas, lorsqu'il eut à défendre leur liberté contre les forces de l'Espagne.

Le camp de Machiavel, est une Place de Guerre mobile, une Ville quarrée, flanquée de bastions, entourée de fossés, divisée en rues, places, marchés, &c. Celui qui a vû le camp *du Secrétaire*, dit l'Auteur, *peut compter avoir vû celui du Prince d'Orange : cependant ce Prince est regardé comme le Restaurateur de l'ancienne discipline ; on ne dit pas un mot de Machiavel.* Le Chevalier Folard préfére aussi la maniere de camper des Anciens à celle des Modernes, & le Prince Eugène avoit dessein de la renouveller (3); mais il sentit qu'il est

(3) Lettre VIe.

impossible d'exterminer les anciens abus. « Combien de fois les Capitaines » de nos jours n'ont-ils pas éprouvé » qu'ils avoient plus à craindre la déraison de leurs troupes que la valeur » des Ennemis ! Ils sçavent que telle » faute, tel désordre est souvent la cause » des mauvais succès ; ils sçavent qu'ils » auroient plus d'ascendant sur la victoire avec les armes des Anciens, » ou suivant une nouvelle forme de » combat : la matière est proposée, » débattue, décidée ; chacun est convaincu, & l'abus reste. Pourquoi ? » parce que ce que l'on propose n'est » plus pratiqué ou ne l'a pas été encore. Ce n'est pas peu de chose que » de mettre la vérité sur le trône. En » vain le tentera quiconque ne joint » pas, au désir de la voir honorée, le » pouvoir de la faire honorer. Je me » plains, dit Fabrice Colonne, principal interlocuteur du Traité sur l'Art » de la Guerre, je me plains de la nature : ou elle ne devoit pas me faire » connoitre la Milice la plus parfaite, » ou elle devoit me donner l'autorité » nécessaire pour la faire observer.

Lettre VIIe. L'opinion du Maréchal

de Puysegur sur la manière de placer les piques, est celle de Machiavel. Une manœuvre du Maréchal de Brissac, préconisée par le Chevalier Folard, n'est autre chose que l'opération principale des combats de Fabrice Colonne, dans l'Auteur Italien. Tout le monde sçait ce que le Comte de Saxe a écrit sur l'usage du Tambour & sur le Pas militaire des Romains : Machiavel avoit dit avant lui la même chose. « Les Fantassins doivent suivre les mouvemens » de l'Enseigne, & l'Enseigne ceux du » Tambour qui, lorsqu'il bat juste, » commande à l'armée, anime & regle sa marche, de sorte que les rangs » sont toujours gardés : c'est pour cela » que les Anciens avoient des flutes, » des fifres, & différentes sortes d'airs. » Celui qui danse ne fait point de faux » pas, tant que ses mouvemens sont dirigés sur ceux des instrumens ; de » même l'armée ne perd point ses rangs, » quand elle obéit au son du tambour. » C'est encore la raison pour laquelle » les Anciens changeoient de ton, suivant qu'ils vouloient animer, rallentir, ou arrêter l'action du Soldat ». Il parle ensuite du ton Dorique, du

ton Phrygien, &c. Il voudroit qu'on pût retrouver ces modes, ou que du moins on accoutumât l'oreille du Soldat à suivre dans ses opérations le son de l'instrument qui ne sert guere à présent qu'à faire du bruit : (Art de la Guerre, Liv. 2.) M. le Maréchal de Saxe est d'avis, ainsi que Machiavel, que l'on ne mette pas les Drapeaux ensemble, comme on a coutume de faire, mais que chaque Corps ait le sien, pour lui servir de guide. Ils veulent l'un & l'autre que les Soldats, comme les Drapeaux, aient une marque particuliere, pour éviter le désordre & la confusion, le plus grand de tous les maux militaires. Ils conviennent ensemble en plusieurs autres points, sans que l'Auteur des Rêveries cite nulle part un Auteur qui avoit exposé les mêmes idées plus de deux cens ans avant lui.

Le Marquis de Feuquières & plusieurs autres Militaires, en prouvant qu'il ne faut pas attendre l'Ennemi dans des retranchemens, quelque forts qu'ils puissent être, n'ont fait que répéter ou étendre ce qu'avoit observé longtems avant eux le Secrétaire de Florence. » Je ne dois pas oublier de vous

» faire observer, dit Machiavel, que » ce qui rend une Place ou un Camp » difficile à garder, c'est que vous êtes » obligé de partager toutes les forces » que vous y avez ; car l'Ennemi pouvant vous attaquer par où il lui plait, » il faut que vous soyez par-tout sur » vos gardes, & que vous souteniez » toutes ses forces avec une partie » des vôtres. Outre cela, un assiégé » risque d'être entiérement écrasé, au » lieu que l'assiégeant n'a à craindre » que d'être repoussé. C'est pourquoi » bien des Généraux, quoique moins » forts, sont sortis de leurs retranchemens & ont battu leurs Ennemis. » Marcellus en usa ainsi à Nole, & » César dans les Gaules. (Art de la » Guerre, L. VII.)

L'Auteur accuse dans la même Lettre M. de Langeay d'avoir pris dans l'Ouvrage de Machiavel plus de la quatriéme partie de ses Instructions. Il ajoute, que peu d'années après que les Discours Politiques de ce célébre Florentin eurent vû le jour, un certain M. Villars les traduisit mot à mot, à la réserve de trois, & les dédia au Roi & à la Reine sous un titre différent,

comme le fruit des observations qu'il avoit faites en voyageant chez divers peuples de l'Europe. Il prétend enfin que les François prouvent très-souvent, de la même maniere, le cas qu'ils font des Auteurs de sa Nation : *Assaissimi altri riscontri sivuole dagli eruditi che si trovino della stima in che mostrano i Francesi per tal via di avere le cose nostre.* Nos Erudits ne pourroient-ils pas prouver à leur tour que les Auteurs Etrangers donnent quelquefois aux nôtres les mêmes preuves d'estime ?

Lettre VIII. Le Politique de Florence demande dans le vingt-troisiéme chap. du 1 Liv. de ses Discours sur Tite-Live : si, lorsque l'ennemi vient avec de grandes forces dans un pays environné de Montagnes, il faut l'attendre dans les défilés? S'il n'y a, dit-il, qu'un passage par où l'ennemi puisse pénétrer, & que vous puissiez y porter commodement toutes vos forces, vous devez défendre l'entrée de votre pays. Si le lieu est difficile & ne se prête pas à l'emploi de toutes vos forces ; si outre les passages connus, il y en a d'autres que les Paysans puissent découvrir à l'ennemi, il seroit alors très-dange-

reux de se tenir dans les défilés : car vous seriez aisément tourné, la partie de vos troupes qui seroit attaquée se verroit bientôt forcée, & votre fortune appuyée sur les bras d'une poignée de gens tomberoit presque d'elle-même. Dans ce cas, il faut aller à l'ennemi au-delà des Monts, ou l'attendre en déçà des postes ouverts & commodes. C'est ainsi que les Romains attendirent Annibal au-delà des Alpes, d'abord sur le Tesin, ensuite derriere l'Appennin dans la plaine d'Arezzo, aimant mieux exposer leur armée à être détruite par l'ennemi, que de la conduire sur des Monts où la malignité du terrein l'auroit consumée. Lorsqu'en 1536, Charles-Quint menaça la Provence, le Connétable de Montmorency ne s'arrêta pas aux défilés des Alpes ; mais conformément aux Leçons de Machiavel, il se retira à Avignon, pour se retrancher dans un endroit favorable en attendant du renfort. Tout le monde sçait le succès de cette entreprise, que l'Empereur se flattoit si fort de voir réussir, qu'il disoit à Paul Jove, son Historiographe, de faire provision d'encre & de papier, parce qu'il alloit

lui fournir une belle matiere. Cependant il s'éleva des murmures contre le Connétable ; M. de Langeay employa depuis, pour sa défense, les raisons déduites peu de tems auparavant dans les Discours Politiques. Lorsqu'en 1745, les armes Autrichiennes menacerent la Silésie, le Roi de Prusse, au lieu de se poster sur les montagnes qui la séparent de la Bohême, s'avança par-delà les monts, & livra bataille dans la plaine de Striga (Lettre IX).

Le fameux Comte de Munich, dans la guerre des Russes contre les Tartares, avoit à traverser les immenses déserts de l'Ukraine & de la Crimée. Il lui fallut porter des vivres, & une infinité de choses nécessaires pour se défendre contre un ennemi toujours à cheval, qui vient à vous avec une célérité incroyable, tantôt de front, tantôt par les flancs, sans qu'on puisse jamais prévoir ses desseins. Que fit le Comte de Munich? ce que le Secrétaire Florentin dit de faire en pareil cas ; il forma de son Armée un Bataillon quarré ; il enferma tous les bagages dans un vuide laissé au milieu ; il borda son Bataillon de Piques & d'Artillerie. Sur les pointes du quar-

ré, il distribua la Cavalerie & les Troupes Légères qui alloient à la découverte de l'Ennemi. Il ne fit qu'ajoûter au plan de Machiavel des Chevaux de frise portatifs, avec lesquels il formoit tout de suite au besoin des retranchemens. Les Tartares indisciplinés vinrent souvent fondre sur lui, en poussant de grands cris, & avec la plus vive impétuosité, sans jamais l'entamer : *a guisa de' cani bottoli intorno a un mastino* ; c'étoient des Roquets qui aboyoient contre un Dogue.

Lettre X. Nous ne tracerons pas le plan des trois Batailles que Machiavel fait donner à Castruccio Castracani, dans la vie de ce Capitaine faite à l'*instar* de la Cyropédie ; elles sont généralement admirées des Militaires. Castruccio se signala par les armes, *dans le tems que les Muses furent réveillées en Italie par les Œuvres du Dante.* Ce Guerrier, de basse extraction, parvint par sa valeur à la Souveraineté de Lucques, de Pise, de Pistoye &c, & la Toscane alloit tomber sous ses armes, lorsque la mort l'enleva après une glorieuse victoire.

L'Auteur se plaint dans la XI[e] Let-

tre des jugemens que quelques-uns de nos Ecrivains ont portés ſur le Livre de l'*Art de la Guerre.* On met, dit-il, audacieuſement la main ſur ce que nous regardons comme notre moiſſon ; de-là l'injuſtice de ces Critiques, auſſi peu fondés à accuſer Machiavel d'être ignorant dans l'Art Militaire, que ceux qui ont prétendu qu'il étoit peu verſé dans les Lettres. Paul Jove, dans l'éloge qu'il fait de ce fameux Politique, aſſûre lui avoir entendu avouer, qu'il tenoit de *Marcel Virgile* tout ce qu'il avoit répandu de fleurs Grecques & Latines dans ſes Ouvrages (5). C'eſt ainſi, continue l'Auteur, qu'en Angleterre on a prétendu que Pope avoit reçu de Mylord Bolingbrock tous les matériaux de ſon Poëme Philoſophique.

Lettre XII. Pour maintenir les Etats, dit Machiavel, il faut les ramener à leurs principes. Il en eſt de même de la guerre :

(5) Conſtat eum, ſicuti ipſe nobis fatebatur, à Marcello Virgilio, cujus & Notarius & aſſecla publici muneris fuit, Græcæ atque Latinæ linguæ flores accepiſſe, quos ſcriptis ſuis inſereret. *In Elog. Nicol. Machiav.*

comme elle eſt née de la violence, il faut la pouſſer avec vigueur. Quand il écrivoit, on la commençoit ſans peur, on la faiſoit ſans péril, on la terminoit ſans perte. On peut voir dans ſon Hiſtoire, Liv. VII, la journée de Caſtracaro, où les Florentins & les Vénitiens ſe battirent durant la moitié du jour, ſans qu'il y eût un ſeul homme de tué. Ce n'eſt pas ainſi qu'en ont agi ceux qui ont entendu le métier des armes. Homère, maître dans l'Art Militaire, comme dans tant d'autres Arts, ne fait aucun cas des Peuples qui ſe battent de loin avec l'arc & les traits. Idomenée accoutumé à combattre avec la lance, eût rougi qu'on l'eût pris pour un Archer. Cyrus ſe rendit maître de l'Aſie, en ſubſtituant à l'arc & à la fléche, la cuiraſſe, le Bouclier, & le cimeterre, pour combattre de près. La force eſt dans l'épée, dit Lucain, & tout ce qu'il y a de Peuples belliqueux fait la guerre avec l'épée.

> Enſis habet vires, & gens quæcumque virorum eſt
> Bella gerit gladiis.

Chez les Romains, après que les Vélites avoient lancé leurs traits, les autres rangs péſamment armés s'avançoient & joignoient l'ennemi. Le fuſil & la bayonnette forment une arme tout-à-la-fois péſante & légere ; mais rarement faiſons-nous uſage du fer dans les combats. On fait feu de part & d'autre une journée entiere, dit l'Auteur, & on ſe retire enſuite, preſque ſans avoir vû l'ennemi. Ce n'eſt pas-là la maxime de Machiavel : il veut que les combats ſoient rudes, les journées meurtrieres & les guerres déciſives, comme celles des Romains. *Il mourra des hommes*, dit-il, *mais il faut bien qu'il en meure.*

La 13e Lettre roule ſur l'Artillerie, arme aſſûrément très-*reſpectable.* Le grand train d'artillerie que Charles VIII conduiſit contre Naples, étonna & abattit le courage des troupes Italiennes, qui juſqu'alors n'avoient rien vû de pareil. Les ſuccès des Vénitiens contre les Génois à la journée de Chioggia, la victoire du Turc ſur le Soudan & le Sophi, & la conquête du Nouveau-Monde, avoient répandu l'opinion que l'artillerie décideroit dorénavant du

ſort des combats. Le Secrétaire de Florence oſa le premier élever la voix contre le ſentiment public : il aſſura que ces machines ne devoient ni changer l'ordre des combats, ni fixer le ſort des armes. Il fait d'abord engager l'action par les Mouſquetaires & par la Cavalerie légere jettée ſur les aîles de l'armée, avec ordre de courir enſuite ſur l'artillerie des ennemis. Si les ennemis l'abandonnent, ſes troupes s'en emparent ; s'ils la défendent, ils ſont obligés de la couvrir, & alors elle devient inutile. D'ailleurs le jeu n'en étant pas aiſé ni les coups ſûrs, les effets n'en peuvent pas être ſi terribles qu'on le crut d'abord. Un Auteur cité dans cette Lettre diſoit : que, pour s'en garantir, il ne falloit que boucher les oreilles du Soldat, comme les Compagnons d'Ulyſſe firent pour ſe préſerver des chants des Syrènes.

Les Romains avoient, comme nous le verrons plus bas, des machines équivalentes à nos inſtrumens à feu ; cependant ils en venoient toujours à la mêlée, pour déterminer la victoire. » Mais c'étoient des Romains ; c'étoit » la fleur d'un peuple qui faiſoit le

» plus dur noviciat, avant que d'être » inscrit dans la Milice ; c'étoient des » hommes détournés de mal-faire par » la crainte des châtimens les plus sé- » vères, par la religion du serment, in- » vités à bien faire par l'espoir des » plus grandes récompenses, & par le » point d'honneur le plus fort ; c'é- » toient des hommes dont le cœur » étoit animé par l'ardeur intrépide » que donne la science, & soutenu » par la noble fermeté que donne la » victoire. Au lieu que nos armées sont » ordinairement composées de la lie » du peuple, si on ose le dire ; de jeunes » gens qui ne sont encore ni pressés par » l'aiguillon du courage, ni affermis » par l'exercice ; de Déserteurs en qui » les vices, qui deshonorent la profession » des armes, ont poussé de profondes » racines. Que feront donc des Ro- » mains ? Il en viendront aux mains » avec confiance ; ils croiront ne pas » combattre, s'ils ne se servent que de » fléches & des traits des machines, » comme fit Vespasien contre les sor- » ties des Juifs à Jotopata qu'il vouloit » reduire par la faim. Mais que feront » nos armées ? ce que dit un valeureux

» François (6), & ce qui arrive en effet : » on ne se promettra rien de la valeur » du Soldat, on mettra toute sa con- » fiance dans le feu du canon.

L'Auteur, dans XIV[e] Lettre, a ré- pandu beaucoup d'érudition pour prou- ver, suivant l'opinion de Machiavel, que les machines des Anciens étoient plus terribles & plus décisives que celles d'aujourd'hui. Nul homme de bon sens, dit-il, ne le revoquera en doute, s'il con- sidere que ces machines étoient dirigées contre des Soldats bien mieux défendus que les nôtres, & contre des murailles construites par des Nations qui, dans tous leurs Ouvrages, visoient à l'éter- nité. Archidamus, fils d'Agesilas, dit à l'occasion de la Catapulte, lorsqu'elle fut inventée en Sicile, ce que l'Arioste dit du canon : *Non la force ni le cou- rage ne peuvent plus paroître en campa- gne devant toi.*

Non piu la gagliardia, non più l'ardire
Per te può in campo al paragon venire.

---

(6) Le Comte de Beausobre, Tableau Mili- taire des Grecs, Art. XX. T. II. de son Commen- taire sur la défense des Places d'*Æneas* le Tacticien.

Plusieurs machines des Anciens lan- çoient des traits en plus grand nombre & plus juste que les nôtres ; leur bruit & leur fracas étoient épouvantables. Ils renversoient, dit Vegece, comme la foudre, les murailles, les tours, & tout ce qu'on leur opposoit. Ces ma- chines battoient de près & de loin. On voit dans Vitruve, Polybe & Plu- tarque, qu'elles jettoient des pierres de plusieurs quintaux, renversoient des files entieres de Soldats, &c. Quant à leur usage, ils les disposoient suivant les circonstances, de même que nous faisons le canon. Ils les employoient avec succès contre des villes, contre les travaux des ennemis, au passage des fleuves, pour l'attaque & pour la dé- fense, &c. Pour n'en être pas entiére- ment abymés, il n'y avoit d'autre parti à prendre que de combattre corps à corps, avant qu'elles eussent joué, com- me fit à Mantinée Philopemen contre Maccanidas, Roi de Sparte ; ou de s'en rendre maîtres, de couper les cordes qui les tenoient en équilibre, & de les briser, comme on prend & on encloue le canon. Plusieurs Auteurs modernes prétendent, qu'on auroit dû conserver

l'usage de plusieurs de ces machines, & le Chevalier Folard a tracé en petit la forme d'un grand nombre. Il résulte des Observations de l'Auteur, que les Anciens faisoient de ces instrumens le même usage que nous faisons du canon, & que, si dans leurs batailles ces instru- mens ne paroissoient pas jouer un si grand rôle, c'est qu'ils se fioient plus que nous sur leur épée. Les moyens sont semblables, mais les mœurs mi- litaires sont bien différentes.

Lettre XV[e]. On entend dire tous les jours que la Poudre à canon, l'Impri- merie & la Boussole ont opéré les chan- gemens les plus avantageux. La Bous- sole a, sans doute, perfectionné la Navigation, en traçant un chemin as- suré sous le Ciel le plus obscur & dans toute l'étendue des Mers. On diroit que la raison est entrée depuis quel- ques siécles dans le corps des Vaisseaux, dit l'Auteur. Un Pilote ordinaire en sçait plus avec cet instrument que n'en sçavoit *Néarque*, grand Amiral d'Alé- xandre, & *Hannon* lui-même, le Co- lomb des Carthaginois. L'Imprimerie a mis dans les mains de tout le monde *l'aliment dont se nourrissoit autrefois*

un petit nombre d'eſprits ; mais peut-on penſer qu'une invention qui produit tant d'Avortons Littéraires , & qui multiplie ſi fort les moyens du faux-ſcavoir, pire que l'ignorance, contribue au progrès des Sciences autant qu'on le dit? Quant à la Poudre à canon , elle n'a apporté dans la guerre aucune révolution , aucune différence eſſentielle. Marches , campemens, batailles , ſtratagêmes , tout ſe fait ou doit ſe faire comme autrefois : les principes fondamentaux de l'art ſont immuables.

L'Auteur s'attache à prouver , que pour la défenſe , comme pour l'attaque des Places , notre ſyſtême eſt en ſubſtance celui des Anciens. Le Comte Léonardi , grand Architecte militaire, cité par Barbaro dans ſon Commentaire ſur Vitruve , ſoutenoit qu'on ne peut entendre les fortifications modernes,ſans les connoiſſances répandues dans Vitruve. Le Duc de Rohan dit, dans ſon Parfait Capitaine , que ceux qui ſe rapprochent le plus de la maniere des Anciens Romains aux ſiéges,comme en pleine campagne , ſont ceux qui deviennent les plus grands Capitaines. Le ſiége d'Alexie par Jules-Céſar eſt ,

à ce qu'il prétend , le modèle ſur lequel le Prince de Parme , le Prince d'Orange, le Marquis de Spinola ont formé les leurs , & les ont protégés contre des armées ſupérieures qui les obſervoient.

Les Vaiſſeaux anciens reſſembloient à des forteresſes & portoient des tours. Ceux de Marc-Antoine , pareils à des Châteaux & à des Villes , dit Florus, ne pouvoient ſe mouvoir, ſans un frémiſſement de la mer & des vents. On pourroit les comparer au Vaiſſeau de deux cens piéces de canon appellé *la Charente,* conſtruit ſous Louis XII. Des tours des Vaiſſeaux partoient des traits , des pierres & des feux. Par leur moyen , Jules-Céſar nettoya le rivage de l'Angleterre bordé d'ennemis qui s'oppoſoient à ſa deſcente. Diodore de Sicile fait mention de chalouppes armées d'une ſorte d'artillerie , employées au ſiége de Tyr , & à celui de Rhodes : ce dernier fait par Démétrius Poliocerte eſt peut-être le plus mémorable de l'Antiquité , par la variété des machines que ce Prince y mit en uſage. Le feu Gregois n'a été inventé que dans des tems poſtérieurs ; mais on ſe

ſervoit de brûlots pleins de matières combuſtibles dont le vent portoit les flammes contre les ennemis. Les Romains ne s'en tenoient pas aux traits & aux feux lancés par les machines ; leurs Vaiſſeaux attaquoient ceux des ennemis corps à corps, & ils étoient armés , comme ceux des Grecs , d'un fer deſtiné à enfoncer ceux qu'on leur oppoſoit. Il paroit par Végéce qu'ils conſerverent l'uſage des Pont-levis , imaginés par Duillius, pour s'accrocher aux vaiſſeaux Carthaginois & combattre ſur mer comme ſur terre : » Enfin » à conſidérer le ſyſtême des armes » comme une machine , les Modernes » n'ont pas ajoûté une ſeule roue à » l'ouvrage des Anciens ; ils n'ont fait » que donner à un des grands reſſorts » plus de force & d'action : mais eſt-ce » aſſez pour dire que le ſyſtême des » armes eſt changé ?

Lettre XVIe. Nos bons Capitaines ne font pas plus de cas de l'artillerie, que les Anciens n'en faiſoient de leurs machines. Dans la guerre de campagne, ils ne la regardent que comme un ſupplement aux bonnes troupes. François I avoit cent piéces de canon à Marignan,

& cependant les Suiſſes lui réſiſterent avec tant d'opiniâtreté,que le Maréchal Trivulce appelloit ce combat un combat de Géans , auprès duquel il regardoit les autres comme des jeux d'enfans. Jamais on ne vit un ſi terrible appareil de canons , de mortiers , & de toutes ſortes d'armes à feu , que celui des Turcs dans leur camp ſous Belgrade : cependant le Prince Eugène ne balança pas à les attaquer , & l'on ſçait avec quel ſuccès. Il en eſt ſur mer comme ſur terre. Showel , à qui l'Angleterre doit une partie de ſa gloire maritime , avoit coutume de dire ; *Qu'un combat naval ne devoit pas durer plus de trois heures , lorſque les hommes vouloient agir en hommes.* En toute occaſion , le fameux du Gué-Trouin ſe hâtoit d'en venir à l'abordage. Dans les aſſauts le canon eſt inutile. Condé & Turenne, qui tâchoient de prévenir l'artillerie par des attaques vives & promptes , ne faiſoient pas plus de cas du feu, que Lucullus n'en fit des traits des ſoldats de Tigrane. Montecuculli fait bien voir qu'il n'en avoit pas grande opinion , lorſqu'il aſſure qu'à cheval la reine des armes c'eſt la

lance, & à pied la pique. L'arme blanche ne frappe guere à vuide ; une décharge entiere de mousqueterie ne tuera pas quelquefois quatre hommes. Nous voyons des armées où la Cavalerie a abandonné les armes à feu.

N'employez point le feu combattant à cheval ;
Son vain bruit se dissipe, & ne fait point de mal.

dit un Poëme également inspiré par le Dieu des Combats & par celui des Vers (7), au jugement de l'Auteur de ces Lettres. Charles XII, instruit par une longue expérience, méditoit la réforme des fusils. Le Maréchal de Saxe croyoit que, si la guerre de 1740 avoit duré plus long-tems, on se seroit désabusé des armes à feu, & qu'on en seroit revenu à l'arme blanche. C'est ce que Montagne prédit dans son Chapitre des *Destriers*, *Liv.* I. » Il est bien » plus apparent de s'assurer d'une épée » que nous tenons au poing, que du

(7) L'Art de la Guerre en six Chants, par S. M. P.

» boulet qui s'échappe de notre pis» tole... sauf l'étonnement des oreilles » à quoi chacun est apprivoisé, je crois » que c'est une arme de fort peu d'effet, » & espére que nous en quitterons un » jour l'usage ». L'Auteur souhaite (8), qu'on introduise au moins les armes défensives, qu'une foible mollesse nous a fait abandonner, qui pareroient un grand nombre de coups, & qui ont sauvé la vie à plusieurs Capitaines, entre autres à François I.

Dans la XVII[e] Lettre, l'Auteur revient à Machiavel. Il assure qu'il ne le regarde pas avec les yeux d'un Commentateur qui le croiroit infaillible; mais il justifie quelques-unes de ces maximes. Il ne seroit pas étonnant que Machiavel se fût trompé quelquefois. La guerre, comme le dit le Comte de Saxe, est une science environnée de ténébres de toutes parts ; elle a pour fin de combattre avec le plus d'avantage qu'il est possible, & pour fondément l'expérience ; mais il arrive rarement que l'expérience & la théorie se

(8) Avec Machiavel & le Comte de Saxe.

trouvent exactement d'accord. On trouvera dans la dix-septiéme Lettre le systême de fortification de Machiavel : il est vicieux en plusieurs points, mais avec les inventions trouvées depuis, il lui eût été facile de lui donner plus de perfection.

Lettre XIX. L'Auteur pense que les Critiques qui dépriseront Machiavel pour quelques petites erreurs, méritent la réponse qui fut faite au Critique du Boccalini. Ce Critique présentoit à Apollon une liste de quelques fautes légeres répandues dans un très-bel Ouvrage. Le Dieu fit tout de suite monder un sac de grains, & il lui en donna la paille en récompense. L'Auteur renvoye son Correspondant à la *source de laquelle il a dérivé quelques ruisseaux.* On verra, dit-il, que l'Art de la Guerre est né comme les Beaux Arts dans la Toscane. » Heureuse l'Italie, » s'écrie-t-il, si dans le siécle d'or de » Léon X, les Princes Italiens, moins » livrés aux choses d'agrément & aux » Lettres, avoient cultivé l'Art Mili» taire & discipliné les armées sur les » leçons du Secrétaire de Florence, ils » auroient vû renaitre avec l'ancienne

» discipline l'ancienne valeur; ils n'au» roient pas essuié avec tant de pertes » les coups des Ultramontains ; & » comme le dit avec noblesse Fabrice » Colonne, ou ils auroient accru leurs » Etats avec gloire, ou ils les auroient » perdus sans honte.

Le Chevalier Folard a porté le jugement suivant sur les Ouvrages Militaires de Machiavel. » Les Discours » Politiques & Militaires de cet Au» teur sur les Décades de Tite-Live, » sont un Ouvrage immortel. Je le » trouve digne de la curiosité des gens » de Lettres, & d'en être bien lû & » bien médité. La vie de Castruccio, » l'un des plus grands Capitaines de son » siécle, quoique peu connu, n'est pas » moins admirable. Elle est toute ornée » de faits curieux, très-instructive, & » pleine de réflexions & d'observations » militaires que peu de gens sçavent » faire ; tant cet homme avoit le génie » tourné au métier. Hors un Livre de » sa façon qui ne lui fait pas beaucoup » d'honneur, quoiqu'il ait pillé Végéce » qu'il a très-mal travesti, il est ad» mirable en tout.

Le Critique Italien prétend que le

préjugé a conduit la plume de l'Auteur François, dans la derniere partie de ce jugement &c. Mais sans nous arrêter au motif qui a pu l'inspirer au Chevalier Folard, il nous paroit qu'il est injuste en tout point : 1°. parce que l'Ouvrage de Machiavel contient des choses excellentes, tant sur la Tactique où il a pu profiter des anciens Auteurs, que dans les autres parties de la guerre, où ils ne lui ont pas été du même secours ; 2°. parce que ce n'est pas piller *Végèce*, mais s'en servir utilement, que d'adapter l'ordre des Romains à la Milice de son tems ; 3°. enfin, parce que c'est bien moins dans *Végece*, que dans *Polybe* & dans la Milice Romaine pure & non encore corrompue, que Machiavel a puisé son systême, preuve bien évidente de la justesse & de la sagacité de son esprit. Nous croyons même que ce qu'il a écrit sur la guerre, mérite d'être regardé comme un Ouvrage Classique, & il paroit qu'il a été considéré autrefois comme tel. Quant au reproche de Plagiat que M. Algarotti fait aux Auteurs qui ont écrit depuis Machiavel, on peut lui répondre qu'ils ont puisé dans les mêmes sour-

ces que le Tacticien de Florence. Il est cependant très-probable, qu'il avoit appris à ses contemporains tout ce que lui-même avoit appris des Anciens. L'ignorance universelle qui régnoit alors, principalement parmi les Gens de Guerre, devoit tout rendre neuf : ainsi un Livre de Tactique, publié par un Ecrivain de la plus grande réputation, ne pouvoit manquer de faire bien plus d'effet que ni Végece ni Polybe relegués dans la poussiere des Ecoles & chez les Ecclésiastiques, alors seuls possesseurs des Lettres.



ESPAGNE.

HISTORIA del famoso Predicador, Fray Gerundio de Campazas, aliàs *Zotes, escrita por el Licenciado Don Francisco Lobon de Salazar, Presbytero, Beneficiado de Preste en las Villas de Aguilar, y de Villagarcia de Campos, Cura en la Parroquial de San Pedro de esta, y Oppositor à Cathedras en la Universidad de la Ciudad de Valladolid ; Quien de la dica al Publico. Tomo primero : con Privilegio. En Madrid : en la Imprenta de D. Gabriel Ramirez, calle de Atocha ano de 1758.*

» HISTOIRE du fameux Prédicateur, » Frere Gerundio de Campazas, » *aliàs* Zotes (1), écrite & dédiée

(1) *Zote* signifie un sot, un homme qu'il est impossible d'instruire, tant il est stupide.

» au Public, par le Licencié Don Lo» bon de Salazar, Prêtre, Bénéficier » des Villes d'Aguilar & de Villa» garcia de Campos, Curé de la Pa» roisse de Saint Pierre de cette der» niere, &c. (2). Tome premier, » avec Privilége. A Madrid, chez » D. Gabriel Ramirez, rue d'Ato» cha, 1758, petit *in*-4°. de 335 » pages, non compris quatre Let» tres imprimées au commencement, » la Préface, & deux Tables, l'une » des Chapitres, & l'autre des cho» ses remarquables. »

PREMIER EXTRAIT.

AVANT que de commencer cet Extrait, il est bon d'avertir nos Lecteurs de la méthode que nous suivrons. Nous nous garderons bien de

(2) Quoiqu'en dise le Frontispice, toute l'Espagne croit que c'est le P. *Isla*, Jésuite, qui est l'Auteur de cette Histoire. Si nous pouvons nous en rapporter à une Réponse manuscrite que nous avons eue entre les mains, & dans laquelle on attaque nommément ce P. Jésuite, nous le croyons aussi.

faire la simple description des Ouvrages qui portent, comme celui-ci, l'empreinte des mœurs & du caractère des Nations, quand nous pourrons présenter les Tableaux mêmes. L'analyse ne peut convenir qu'aux Ecrits purement didactiques : y soumettre les Ouvrages d'imagination, où le Génie National perce nécessairement & se peint toujours avec des traits plus ou moins marqués, ce seroit manquer le principal objet de notre Journal. On s'est donc attaché dans cet Extrait à ne montrer en quelque façon que l'Auteur. Mais quelques efforts qu'on ait faits, quelque liberté qu'on se soit permise, il s'en faut beaucoup qu'on se flatte d'avoir pû conserver ici la force & l'esprit de l'original. On sçait trop combien un Ouvrage d'imagination, de sentiment, ou de mœurs, perd en passant d'une Langue dans une autre. Eh! comment pouvoir rendre en François la *Langue Comique des Espagnols*, Langue très-distincte chez ces Peuples, où elle est ennoblie par l'usage des Ecrivains les plus polis, & des Castillans qui parlent le mieux ; Langue réelle, & qu'il ne faut pas confondre ni avec

nos patois vulgaires, ni avec le langage Marotique, encore moins avec celui de nos Parades!

LORSQUE l'ingénieux *Cervantes* entreprit de faire main-basse sur les Livres de Chevalerie, il ne pensoit assûrément pas que son immortelle fiction dût servir un jour de modéle à l'Ouvrage que nous annonçons. Quoique l'éloquence de la Chaire fût déjà un peu altérée de son tems en Espagne, il ne pouvoit pas prévoir qu'elle pût être portée un jour au dégré de profanation où on la voit aujourd'hui, & cela d'autant moins, que plusieurs Grands Hommes de sa Nation en avoient consigné les régles dans des Ouvrages qu'on lit encore avec autant de plaisir que d'édification (3). Mais le mauvais goût, qui s'introduisit en Espagne sous le regne de *Philippe IV*, infecta jusqu'aux Ministres de l'Evangile,

(3) Voyez la Lettre de Don *Juan de Santander*, premier Bibliothécaire du Roi d'Espagne, imprimée à la tête de l'Histoire de Frere Gerundio.

& étendit la corruption à toutes les parties de l'Eloquence. Dès-lors, au lieu de ces Sermons qui avoient immortalisé cette foule d'hommes véritablement Apostoliques que l'Espagne avoit produits, on ne vit presque plus que de pieuses farces : les Prédicateurs se livrant à l'abus des talens le plus criminel, ne rougirent point de jouer le rôle de Bouffons, & d'ériger en Théâtre la Chaire de Vérité.

Cependant la contagion n'a jamais été générale : il y a eu dans tous les tems, & il y a encore aujourd hui en Espagne d'excellens Prédicateurs. Plusieurs Sçavans Espagnols se sont élevés avec force contre ces Profanateurs de la parole Divine, & leur zéle a été souvent secondé par les vigoureuses remontrances des Prélats.

L'Auteur de l'Histoire de Frere *Gérondif* a cru, que le seul moyen de ramener les mauvais Prédicateurs à leur devoir, étoit de les tourner en ridicule. Pour cet effet, il a choisi un Prédicateur imaginaire, en qui il a réuni toutes les sottises & les extravagances que débitent la plûpart des Prédicateurs Espagnols. Cette heureuse idée

lui a ouvert un champ vaste pour l'ironie, & nous osons assûrer qu'il en a tiré tout ce qu'on pouvoit attendre du singulier talent, dont il avoit donné un essai dans la fameuse Relation des Fêtes de Pampelune (4).

Il n'a donné jusqu'à présent que la premiere partie de son Histoire ; les clameurs qu'elle a excitées dès sa naissance, ont arrêté l'impression de celle qui devoit la suivre. Mais on peut juger du succès de l'Ouvrage par l'empressement avec lequel on a reçu cette premiere partie, dont l'Edition a été enlevée dans vingt-quatre heures. Quelques Sçavans, dont le suffrage doit être d'un grand poids, lui en ont témoigné leur reconnoissance particuliere dans des Lettres qui sont imprimées au commencement.

Le projet de l'Auteur, & la maniere dont il l'a exécuté, prouvent en lui un grand courage. Quelle entreprise plus hardie que d'oser ridiculiser les mau-

(4) C'est une autre Production du P. *Isla*, qui est un chef d'œuvre de plaisanterie, & dont nous pourrons donner une idée.

vais Prédicateurs à la face de la multitude, qui, par ses applaudissemens, en avoit augmenté le nombre!

L'Auteur a senti lui-même combien elle étoit délicate; aussi a-t-il destiné une Préface Apologétique, à adoucir les plaies que devoient faire les *Sels âcres & corrosifs*, dont son Ouvrage est chargé, suivant l'expression du Censeur. Il a cru devoir principalement se justifier sur trois objets : sur le choix de son Héros, sur le nom ridicule qu'il lui a donné, & sur le ton de tout l'Ouvrage. C'est sur quoi roule sa Préface que nous allons présenter en raccourci.

Voici comment il débute : » Quoique je fasse du Héros de mon Histoire un Prédicateur & un Prêtre, détrompez-vous, mon cher Lecteur : » il n'a été ni l'un ni l'autre; il a prêché autant de Sermons qu'il a dit de » Messes. C'est moi qui l'ai conçu, » qui l'ai enfanté, qui lui ai donné les » ordres & le titre de Prédicateur; j'ai » pour cela la même autorité que pour » le faire Evêque ou Pape. Car, s'il a » été permis à Platon de fonder une

» République dans les espaces imaginaires; s'il a été permis à Descartes » d'imaginer un Monde tel qu'il lui » a plu; si plusieurs Philosophes modernes, éclairés par Copernic, & » par mon ami Fontenelle qui a soufflé la méche, ont osé imaginer autant de millions de Mondes qu'il y » a d'étoiles fixes : quelle Loi Divine ou humaine m'empêchera de » me divertir à créer un petit Moine trapu, pétulent, de lui donner » les emplois que je jugerai à propos, » & de le faire prêcher selon mon bon » plaisir? L'imagination de ces Messieurs, & de mille autres que je » pourrois nommer, auroit-elle eu » quelque privilége qui fût refusé à la » mienne, quoique pauvre & pécheresse?

» En ce cas, me direz-vous, il n'y » a donc jamais eu de Frere Gérondif » dans le monde. Allons doucement, » je vous prie : laissez-moi prendre » une prise de tabac, car votre Question est sérieuse. Me voilà prêt, je » vais vous répondre. Frere Gerondif, » Prédicateur, avec ses nom & surnom, n'a point existé & n'existe-

» ra jamais : mais des Prédicateurs Gerondifs, *Freres* ou non *Freres*, décorés du *Don* ou sans *Don*, à coqueluchon ou à bonnet, vêtus de long » ou court-vêtus, de toutes couleurs & » de toutes figures, il y en a eu, il y » en a, & il y en aura toujours, si » Dieu n'y met la main. Je ne prétends pas qu'il s'en trouve en qui se » réunissent exactement toutes les extravagances de mon cher Gerondif, » quoique cela ne soit pas impossible : » mais qu'elles soient partagées & conviennent plus au moins à plusieurs » individus, c'est une vérité si palpable & si sensible, qu'elle saute aux » yeux. Or qu'ai-je fait? Ce qu'ont » fait de tout tems les Auteurs des Romans utiles, & des Poëmes épiques » instructifs : ils choisissent un Héros » réel ou imaginaire, pour en former » un modéle parfait de vertus, soit » morales, soit militaires, soit politiques. Ils ramassent çà & là tout ce » qui paroit propre à la perfection de » leur Idole, *Idolillo*; ils le lui appliquent avec ordre & avec agrément, » en imaginant les événemens & les » aventures qui leur paroissent les plus

» propres à lier le vrai avec le vraisemblable, le vraisemblable avec le » merveilleux, & voilà un Poëme épique en vers ou en prose : *Que no* » *hay mas que pedir.*

» L'Auteur fait un dénombrement » de plusieurs Productions poëtiques » qu'il qualifie d'*Epopées*, & dont il » prétend que les Auteurs ont suivi » dans leur composition le plan qu'il » vient d'exposer. Vous m'objecterez, » ajoûte-t-il, que plusieurs de ces Ouvrages ne doivent pas être mis au » nombre des Poëmes épiques, parce » qu'ils sont écrits en prose. A cela je » réponds, que vous êtes d'une humeur bien difficile & bien chagrine » car enfin la vieille Question, si le » vers est essentiel ou non à l'Epopée, » est-elle décidée? N'y a-t-il pas encore sur ce point un sabath épouvantable parmi les Commentateurs » & les Sçavans?

» Si vous voulez absolument, continue l'Auteur, que mon pauvre Gerundio ne soit pas digne d'être assis » sur le haut banc des Poëtes Epiques, » soit parce que mon Héros n'est ni » Empereur, ni Roi, ni Duc, ni Land-

» grave, (ce qu'il devroit être au moins, » pour avoir entrée à la Diette Epique), » soit parce qu'il n'a aucune des qualités requises pour recevoir l'*Investiture de l'Héroïsme ;* sçavoir, la magnanimité, la constance & la force : si » pour cette raison, dis-je, vous prétendez que mon Histoire n'est ni » Poëme Epique, ni lanterne ; à la » bonne heure, je le veux : je ne suis » point d'humeur à rompre une lance » avec vous pour de semblables vétilles ».

Après avoir exposé les raisons qui l'ont déterminé à choisir son Héros parmi ceux des Religieux qui sont distingués & caractérisés par le nom de *Freres*, il se fait apostropher en ces termes : » Passe pour le titre de Frere. » Mais que signifie le nom singulier & » bouffon de *Gerundio* (5) ? N'aura-t-on » pas raison de croire que vous avez » voulu jetter un ridicule sur l'Etat Religieux, & particulierement sur ces » Sociétés, dont les membres s'hono-

(5) *Gerundio*, signifie un Gerondif, nom Grammatical très-connu.

» rent du nom de *Freres ?* »

L'objection est délicate, aussi l'Auteur fait-il tous ses efforts pour y répondre. Il appuye d'abord sur la profonde & sincère vénération qu'il a pour toutes les Sociétés Religieuses. Après quoi il poursuit en ces termes : » Ç'a » entendons-nous. Le ridicule même » du nom & son peu de vraisemblance conservent les égards que l'on doit » à l'Etat Relieux, loin de lui porter » la moindre atteinte. Ce défaut même » de vraisemblance prouve que dans cet » état il n'y a point eu, & qu'il ne sçauroit » y avoir un tel homme. De plus, il » garantit de toute offense & la profession & ceux qui l'ont embrassée. » En imaginant un personnage qui n'existe ni ne peut exister, on attaque » les vices, sans blesser les personnes. » Si quelqu'un se sent atteint du mal » qu'on veut guérir, je lui conseille de » souffrir en patience & de se taire : » c'est tout le parti que nous avons à » prendre, nous autres pécheurs, lorsque du haut de la Chaire on nous » gourmande un peu vivement : *Quando desde el pulpito nos cardan la* » *lana.*

» D'ailleurs, poursuit-il encore, est-il dans le monde, est-il même dans » l'Eglise aucun état, quelque saint, » quelque respectable & quelqu'élevé » qu'il soit, où il n'y ait quelques individus extravagans & ridicules ? Or » n'est-il pas évident que les sottises » des particuliers ne sont point propres » de l'Etat ? Si quelque plaisant entreprend de les corriger par les traits de » la satyre, ou sur le théâtre, n'employe-t-il pas ordinairement un nom » supposé & imaginaire, pour empêcher que la réprimande puisse être » appliquée à personne en particulier ? » Demandez-le à Horace, à Juvenal, » à Térence, à Moliere, & à plusieurs » de nos Auteurs comiques.

» Y a-t-il jamais eu dans le monde » quelqu'un qui se soit appellé *Tartuffe?* » Eh bien, ce pendart de *Moliere* dans » la plus brillante, & peut-être dans la » plus utile de ses Comédies, introduit » ce personnage & l'*empoigne*, pour » faire une décharge fort vive sur les » hypocrites de tous les états. Or » qu'est-ce que cela fait à saint François » de Sales, & aux hommes véritablement vertueux ? Avez-vous connu

» quelqu'un à qui on ait jamais donné » sur les fonds le nom de Trissotin ? » C'est cependant celui que le même » Auteur a donné dans sa belle Comédie des *Femmes sçavantes*, à ces » hommes qui s'érigent en Beaux-Esprits pour quelques mauvaises équivoques, & quelques mots dénués de » sens, dont ils assaisonnent à tort & à » travers les conversations à la mode. » Or croyez-vous que cela fasse la » moindre égratignure à *Quevedo*, ni » aux véritables Beaux-Esprits ? Avez-vous jamais vû se promener dans les » Tuileries le Marquis de *Mascarille* » ou le Comte de *Jodelet ?* Il a plû » néanmoins à Moliere d'expédier à » deux valets boufons les titres de » Marquis, pour faire une raillerie » sanglante sans doute, mais bien méritée, des *Précieuses ridicules*. Je ne » sçache point que pour cela le Marquis d'*Astorga* ni le Vicomte de *Zolina* en ayent perdu le sommeil. » Enfin ne me direz-vous pas dans » quelle Paroisse de Ségovie a été baptisé le Grand *Tacano* (6) ? Cependant

(6) C'est le Héros d'un Ouvrage, où *Quevedo* tourne en ridicule les hommes avares & lesineux.

» je n'ai jamais vu aucun des Originaux, » que repréſente cette Copie, ſe plain» dre qu'elle flétrit leur état ou leur » profeſſion. Convenons donc que » *Frere Gerundio* ne blâme aucun état : » ſi cela étoit, ce ne ſeroit pas aſſuré» ment par la profeſſion que je lui ſup» poſe, mais par les ſottiſes qu'il dé» bite. Corrigez-le, & nous ſerons les » meilleurs amis du monde.

Quoique les Sermons, dont il eſt parlé dans le corps de l'Hiſtoire de Frere Gerundio, ſoient la plûpart imprimés avec les noms de leurs Auteurs, notre Hiſtorien a uſé des plus grands ménagemens. Il s'eſt fait une Loi de ne nommer perſonne ; mais il a cru devoir déſigner un Eccléſieſtique Portugais qui a fait paroître, ſous le nom d'un Capucin, des Ouvrages injurieux aux nations Eſpagnole & Portugaiſe.

» J'ai, dit-il, excepté un ſeul hom» me de la régle que je me ſuis preſ» crite : c'eſt *Barbadino*, à qui j'ai ôté » le déguiſement reſpectable ſous le» quel il s'étoit indignement caché. Je » lui arrache la barbe poſtiche qu'il » avoit priſe comme un Vieillard d'in» termède, & je le fais paroître en

» public avec ſon viſage naturel ou du » moins raſé ; avec ſa perruque blonde » & ronde, ou ovale ; avec ſon rabat » à l'Italienne, bien bleu, bien em» peſé ; avec ſon aumuſſe de peau de » Martre repliée ſur le bras gauche en » Archidiacre coquet.... avec ſon » rochet, garni d'une dentelle ſi fine, » que le Pape s'en trouveroit paré ; » avec ſon bonnet quarré, appuié con» tre ſa poitrine, & qu'il tient ſi déli» catement avec ſes deux doigts de la » main droite, qu'on diroit qu'il prend » ſon bonnet, comme les autres pren» nent du tabac ; avec un gros Livre » élevé ſur la Table, & ſoutenu de la » main gauche par le haut, de façon » qu'il pourroit paroître avec décence » ſur le pulpitre le plus maſſif ; enfin » avec ſon écritoire en forme de ſceau, » dans laquelle on voit une plume qui » reſſemble à la queuë d'un Renard » du côté gauche du pennache. Voilà » le portrait du faux Capucin que je » garde dans mon cabinet, pour m'en » amuſer toutes les fois qu'il m'en » prend envie.

» Ce *Signor Abate* eſt le ſeul que je » montre au doigt.... Ici notre Poëte

Hiſtorien abandonne le ſtile railleur : il attaque très-ſérieuſement & très-ingénieuſement l'Ecrivain Portugais ; cependant dans le fort même de ſa colère, il lui échappe de tems en tems des traits de plaiſanterie.

» L'audace, dit-il, l'inſolence & la pré» ſomption de ce pretendu Docteur me » mettent hors de moi, & je n'ai pû » m'empêcher de lui donner en paſſant » cent coups de plat-d'épée, me réſer» vant le droit de lui enfoncer dans le » ſein la Dague Littéraire juſqu'à la gar» de, ſi jamais il me prend envie de m'en » donner la peine ; car cet homme-là a » beſoin d'une guériſon radicale.

Paſſons au troiſiéme grief. On n'accuſera point aſſurément notre Auteur d'avoir adouci les plaintes & les reproches qu'on peut lui faire ſur le fond & ſur la forme de ſon Ouvrage. Voici les expreſſions qu'il met dans la bouche de ſes Cenſeurs : » Homme inconſidéré ! » Prêtre méchant & inſenſé ! Suppo» ſons que la Prédication ſoit auſſi cor» rompue en Eſpagne & ailleurs que » tu le prétend dans ton Ouvrage mau» dit, pernicieux, déteſtable abo» minable.... Suppoſons que cette

» corruption, cette épidémie, cette » peſte même, ſi tu veux, exigeât le » reméde le plus prompt & le plus ef» ficace. Répons, eſt-ce par des bouf» fonneries qu'il falloit l'attaquer ? » Eſt-il un ſujet plus ſérieux, plus im» portant, plus digne d'une plume ma» jeſtueuſe, docte, énergique & véhe» mente ? Quelle matiere méritoit » d'être diſcutée avec plus de gravité, » avec plus de force ? Ne demandoit» elle pas un torrent de raiſons & » d'autorités mêlées à un torrent de » larmes ? Cet objet devoit-il être » traité de la maniere que tu l'as fait, » Prêtre indigne ? Y a-t-il dans le monde » une autorité qui permette de mêler » les choſes les plus ſérieuſes avec » les plus burleſques, les plus graves » avec les plus bouffonnes, les plus » importantes avec les plus frivoles ? » C'eſt une choſe ridicule, c'eſt une » choſe riſible, j'ajoute même, exécra» ble & plus qu'un ſacrilége, que de » joindre des brocards & des bouffon» neries avec des atrocités, des ſerpens » avec des Colombes, & des Tigres » avec des Agneaux .... Conſulte » les SS. Peres, les Docteurs, ou les

» Ecrivains sacrés. Ont-ils jamais suivi
» la route diabolique que tu as choisie,
» pour corriger les mauvais Prédica-
» teurs?.... Ouvre, ouvre leurs écrits,
» & tu les trouveras remplis de rai-
» sons, de Textes, de Décisions, de
» Canons, de Censures, d'exclama-
» tions, de lamentations & de mena-
» ces. Voilà ce que tu trouveras chez
» les Auteurs qui ont traité ce point
» exprès ou par occasion. Mais des
» quolibets ! mais des plaisanteries !
» mais des bouffonneries ! Ah ! Curé
» téméraire & mal avisé ! Je cours te
» dénoncer à tous les Tribunaux de la
» terre, pour te faire punir, pour te
» confondre & t'anéantir; il faut qu'on
» fasse de toi un exemple qui serve de
» leçon à tous les siécles présens, fu-
» turs & possibles.

» Dieu le Pere, Dieu le Fils vous
» adoucisse : *Mansuescat te Deus Pater,*
» *mansuescat te Deus Filius , & reliqua.*
» Vous devez vous être éveillé de bien
» mauvaise humeur aujourd'hui, Lec-
» teur de mon ame. Si le souper vous
» a causé des indigestions qui vous
» ayent empêché de dormir, est-ce ma
» faute? Pour moi je soupai peu, je fis

» bien ma digestion, & je me trouve
» frais comme une laitue. Ecoutez-moi
» donc de sang froid, si cela vous fait
» plaisir ; sinon fermez les yeux, qui
» sont les oreilles avec lesquelles on
» écoute un Ecrivain. «

L'Auteur passe condamnation sur tout
ce qu'il vient de se faire objecter par
son Energumene; il cite même à cette
occasion un grand nombre d'Ouvrages
publiés en Espagne, en Italie, en France
& ailleurs, pour maintenir dans sa pu-
reté l'Art de la Prédication. » Mais,
» qu'ont produit, demande-t-il, les
» pieux efforts de ceux qui ont écrit ces
» Ouvrages ? Rien du tout, & les
» mauvais Prédicateurs continuent d'al-
» leur train. « Or il ne croit pas qu'il
y ait de l'équité à le blâmer, pour avoir
renoncé à des remedes qui n'ont eu au-
cun succès, & pour avoir cherché dans
le sel de la plaisanterie plus d'efficacité
qu'on n'en a trouvée dans leur appli-
cation. » Car il est certain, dit-il, que
» bien souvent le ton plaisant & bur-
» lesque a eu plus de pouvoir pour
» corriger les mœurs, que tous les Ou-
» vrages sérieux qui avoient attaqué
» leur déréglement. Plusieurs Ecrivains

» ont eu le bonheur de réussir en sui-
» vant cette route : c'est ce qui a fait
» dire à un Académicien de Paris, que
» Moliere a fait plus de conversions
» avec son *Tartuffe*, son *Bourgeois*
» *Gentilhomme*, son *Ecole des Maris*,
» son *Ecole des Femmes*, & son *Malade*
» *imaginaire*, que toutes les Déclama-
» tions & tous les Livres destinés à
» proscrire les vices du cœur & de l'es-
» prit. Tous les Physiciens modernes
» ligués ensemble contre les ingénieu-
» ses rêveries de Descartes, ne lui ont
» pas fait perdre autant de terrein que
» le *Voyage dans le Monde de Descar-*
» *tes* du P. *Daniel*, qui est assez bien
» traduit en Espagnol. Mais pourquoi
» aller si loin ? Jusqu'à ce que *Michel*
» *Cervantes* eut publié son incom-
» parable Histoire de Don Quichotte
» de la Manche, on ne put bannir de
» l'Espagne le goût des Histoires & des
» Aventures Romanesques : une infi-
» nité de Lecteurs n'admiroient que
» ces merveilleuses sottises, & dédai-
» gnoient les Ouvrages propres à les
» instruire. Or pourquoi ne pourrois-
» je pas espérer, que l'Histoire de *Frere*
» *Gerundio de Campazas* sera aussi heu-

» reuse que celle de Don Quichotte de
» la Manche ? «

Qu'on nous permette ici une Réfle-
xion qui terminera cet Extrait. La *Gra-*
vité dont il semble que nous fassions
un reproche aux Espagnols, & dont ils
se vantent avec raison, nous la prenons
mal-à-propos pour un sérieux imper-
turbable & bien près du ridicule. Le
genre de Gravité qui caractérise cette
Nation, & qui formoit le caractere des
Spartiates & des Romains, n'est autre
chose que la constance & la fermeté
dans les résolutions qu'on a prises après
un profond & long examen. C'est la
qualité opposée à l'inconsidération, à
la légereté, enfin à cette mobilité qui,
chez tous les Peuples du monde, est le
caractere de l'enfance, & qui chez les
Gaulois, nos Ancêtres, éclatoit au
rapport de César, dans toutes leurs
actions, même à tout âge.

PORTUGAL.

LETTRE écrite aux Auteurs du JOURNAL ETRANGER, *par M. l'Abbé* de Magalhaens.

MESSIEURS,

J'AI l'honneur de vous adresser l'Extrait d'un Livre Portugais unique en son genre, & que j'ai cru intéressant pour toutes les Nations : sur-tout dans un tems, où de fréquens tremblemens de terre, tant en Europe qu'en Asie, doivent faire songer aux moyens d'en prévenir au moins les terribles suites. Il a pour titre :

Memorias das Principaes Providencias que se derao no Terremoto que padeceo a corte de Lisboa no anno de 1755, ordenadas e offerecidas a Majestade Fidelissima de El Rey, D. Joseph I. nosso Senhor, por Amador, Patricio de Lisboa. 1758. in-folio. C'est-à-dire : » Mémoires des principaux expédiens » qui ont été mis en usage lors du Trem-

» blement de Terre arrivé à Lisbonne » en l'année 1755, disposés & présen- » tés à Sa Majesté Très-Fidéle, le Roi » Don Joseph I, notre Souverain, par » *Amador*, Citoyen de Lisbone. 1755, vol. *in-folio* de 355 pages, en grand papier & en beaux caractères, avec quelques Vignettes & autres ornemens de bon goût, mais sans lieu d'impression.

Je n'ignore pas, Messieurs, que M. *de Barros*, célèbre Portugais, de l'Académie Royale de Berlin, & Correspondant de l'Académie des Sciences de Paris, a déjà fait insérer un Extrait du même Livre dans le Journal des Sçavans des mois de Juin & Juillet 1759. Mais il m'a semblé que le Journal Etranger avoit aussi des droits bien fondés sur un Livre qui fait tant d'honneur à notre Nation, & j'ai voulu y consigner à mon tour un foible témoignage de mon zéle & de mon amour pour ma Patrie.

Tous les Sçavans conviennent unanimement, que notre Globe est sujet à éprouver de tems en tems des secousses, des mouvemens extraordinai-

res, qui se font sentir sur sa surface, & qu'aucune de ses parties n'en est exempte. En effet, si l'on attribue aux Volcans la cause des Tremblemens de Terre, ou plutôt s'ils ne sont produits que par l'inflammation des matières combustibles renfermées dans le sein de la Terre, ou par l'éruption des Vapeurs allumées & dilatées par l'action du feu souterrein, il n'est pas d'endroit dans le Monde où l'on puisse être à l'abri de ces terribles secousses. Le grand nombre de Volcans qui subsistent encore ; les vestiges incontestables d'une infinité d'autres qui sont éteints aujourd'hui, & qu'on trouve par-tout, même dans les climats qui se ressemblent le moins, ne prouvent que trop cette vérité. Il s'ensuit donc qu'on ne peut trop publier, trop répandre la connoissance des moyens qu'un Gouvernement sage a sçu employer, pour réparer une partie des maux que le renversement de Lisbonne avoit accumulés sur nous, & pour en prévenir beaucoup d'autres.

Moi qui fus témoin occulaire du désastre de ma Patrie, & qui, avant de la quitter, pour faire mon tour philo-

sophique de l'Europe, ai eu quelque part aux soins paternels, aux salutaires prévoyances, & aux dispositions bienfaisantes de mon Souverain, je suis charmé de trouver en France l'occasion de procurer quelque bien public, en insérant dans votre Journal la substance de ces Mémoires. L'Auteur Portugais de ce Livre utile, est assurément le premier Ecrivain connu dans ce genre d'instruction. Quel avantage pour l'humanité, si les Historiens qui nous ont transmis les effets Physiques des anciens Tremblemens de Terre, avoient eu soin de nous informer des moyens que la sagesse des Princes & l'intelligence des Gouvernemens avoient employés dans ces sortes de calamités publiques ! Mais nous n'avons aucun monument qui nous éclaire sur cet objet, ainsi que sur beaucoup d'autres essentiellement utiles, & voici vraisemblablement le premier pas que l'on ait fait dans ce genre d'érudition.

Personne ne peut ignorer le malheur arrivé à Lisbonne le premier Novembre 1755 ; mais pour l'intelligence du Livre, dont j'entreprends de rendre comp-

te, je suis nécessairement obligé d'en retracer les principales circonstances.

Le Ciel étoit serein, la Mer calme & sans aucune nouveauté sensible, si ce n'est que la marée, dit-on, avoit retardé la veille de plus de deux heures. Le Baromètre étoit à 27 pouces, 7 lignes, & le Thermomètre de M. de Réaumur à 14 dégrés au-dessus de la congélation. Environ à neuf heures, quatre minutes du matin, on sentit à Lisbonne une très-violente secousse qui ne dura qu'une minute, mais qui après un intervalle de 30 à 40 secondes reprit avec plus de force. Au bout d'un second intervalle, on essuya une troisiéme secousse, dont la durée fut d'environ trois minutes. C'est apparemment cette derniere qui fut ressentie en même tems dans presque toute l'Europe, ainsi que dans une grande partie des côtes d'Afrique & de l'Amérique sous différens dégrés de force. C'est celle qui a causé à Lisbonne, & sur toute la côte de Portugal, le désastre affreux qui réduisit le Royaume dans l'état déplorable, d'où il ne devoit jamais sortir, sans le courage du Souverain & l'ha-

bileté du Ministre qui ont triomphé des obstacles les plus difficiles à surmonter.

Il est impossible de peindre la misere, la désolation, l'abyme de maux de toute espéce, où notre Capitale fut précipitée dans un moment. Plus des deux tiers des maisons de Lisbonne furent d'abord renversés, & ne présenterent plus qu'un monceau de ruines. Les Palais, les Bâtimens Publics, les Places & les Temples, furent bouleversés presque d'un seul coup, écrasant sous leurs débris un nombre incroyable de personnes. D'un autre côté, la Mer repoussée par le mouvement de la terre, franchit ses bornes & vint avec fureur couvrir ses rivages, inondant une grande étendue de terrein. Un Peuple immense qui étoit accouru sur ses bords, pour se sauver du bouleversement des maisons, fut emporté par les flots, & périt misérablement, sans pouvoir être secouru (1). Les secousses continuoient

(1) Quelques Relations marquent qu'il y a péri plus de la dixiéme partie des Habitans de Lisbonne, c'est-à-dire, plus de 25 à 30 mille ames; mais, selon le calcul le plus vraisemblable, ce nombre ne va pas au-delà de 10 à 12 mille. Il est sûr que celui des Habitans de Lisbonne, y compris les Etrangers, alloit alors au-delà de quatre cens mille.

toujours à différentes reprises, moins violentes à la vérité que les premieres, mais assez fortes pour augmenter à chaque instant l'épouvante de ceux qui respiroient encore. La Mer toujours agitée, enflée, furieuse, sembloit vouloir engloutir la terre. Le feu qui prit d'abord aux débris des ruines, commençoit à tout dévorer, & le même vent, qui dans l'Eté fait les délices de Lisbonne, dont il rafraichit l'Atmosphère, contribuoit à sa destruction, en répandant par-tout la flamme (2).

Quel spectacle plus effrayant que de voir sortir des embouchures & des traverses de toutes les rues, des essaims

(2) On ne peut calculer avec précision la perte immense que Lisbonne a faite en un jour, par ce funeste accident. Une Relation, publiée quelque tems après, l'a fait monter à plus de 2304 millions de livres tournois.

de malheureux qui, comme des spectres, pâles, défigurés, & ayant toutes les terreurs de la mort peintes sur le visage, couroient en foule de tous côtés, pour se sauver dans les Places & dans les Champs! Les uns à demi habillés, d'autres presque nuds; ceux-ci trainant l'objet le plus cher de leur tendresse à moitié mourant, ou prêt d'expirer; ceux-là pouvant à peine se trainer eux-mêmes; le plus grand nombre, parmi l'effroi, le trouble & la confusion générale, cherchant, appellant d'une voix lamentable ceux qui les intéressoient le plus; ici une mere, là des enfans, plus loin des Epoux, s'empressoient réciproquement pour se retrouver. Tel par l'effet de la frayeur ne pouvoit se soutenir sur ses jambes, & manquoit d'appui pour rester debout; tel autre se laissant tomber par terre, sembloit ne lui demander qu'un tombeau. Tous par des cris touchans & de profonds soupirs, imploroient le secours du Ciel.

Ce n'est là qu'un foible crayon d'un Tableau, dont on ne rendra jamais toutes les horreurs. Qu'on se re-

préſente ſeulement la conſternation que toute une Ville ébranlée dans ſes plus ſolides fondemens, & qui menace d'enſevelir tous ſes Habitans ſous ſes ruines, devoit répandre de toutes parts: on concevra combien il a fallu de préſence d'eſprit, de force & de fermeté d'ame, de ſupériorité de génie, pour pouvoir chercher promptement des remédes à tant de maux.

Heureux, parmi tant de malheurs, heureux encore le Portugal, que, par un bienfait ſingulier de la Providence, le Souverain qui le gouverne réunit toutes ces grandes qualités! Heureux, qu'un Miniſtère éclairé & dont la ſageſſe, admirée de toute l'Europe, juſtifie le choix du Prince, ſecondoit dignement ſes ſoins! Eh! n'eſt-ce pas en effet une grace ſpéciale du Ciel, que le Portugal ait eu un Maître, & ce Maître un Miniſtre ſi propre à concourir au ſalut d'un Peuple nombreux, qui, ſans les ſages prévoyances émanées du Trône, auroit totalement péri, tant à Liſbonne que dans les Provinces? La fondation d'un nouvel Empire peut-elle être auſſi glorieuſe, que la conſer-

d'un Royaume dont les playes ſubites & multipliées demandoient les plus prompts remédes?

On comprend que, dans un état de déſolation ſemblable à celui de Liſbonne, tous les hommes ſemblent redevenir égaux & rentrer dans le cahos de leur condition primitive, où ils étoient ſans ſociété, ſans police &c. Ceux qui n'étoient retenus que par la crainte des Loix, ſe voyant tout à coup débarraſſés de ce frein, déployent tous les reſſorts du vice enchainé depuis longtems. Les autres abattus par la terreur ſe portent à des extrémités contraires. Il falloit donc arrêter ceux-là, & pouſſer ceux-ci; & ce qu'il y a de plus difficile encore, imprimer ces mouvemens contraires dans le même tems. Or quiconque réfléchira ſur cette unique circonſtance, reconnoitra l'habileté du Méchanicien qui a réuſſi dans une ſi grande complication d'embarras.

L'Hiſtoire de nos malheurs & des précautions qui ont été priſes pour les réparer, eſt diviſée en deux Parties; & chacune eſt partagée en autant d'articles qu'il y a de différentes Claſſes,

de Décrets, d'Edits, de Lettres circulaires, & d'autres Ordonnances du Roi.

La premiere contient un détail des quatorze objets principaux, auxquels l'Auteur a réduit tous les expédiens qui ont été mis en uſage dans le déſaſtre de Liſbonne. C'eſt un des plus beaux morceaux d'Hiſtoire que nous ayons en notre Langue, ſoit pour l'arrangement des faits, le choix & l'œconomie des penſées, la juſteſſe & la vivacité des images, & la nobleſſe de l'expreſſion, ſoit pour le ſtyle qui eſt aiſé, pur, coulant, exact.

La ſeconde Partie renferme tous les documens qui appartiennent à cette Hiſtoire, c'eſt-à-dire, les Décrets, Ordonnances & Réglemens rangés ſuivant l'ordre des Claſſes ci-deſſus.

Cet Ouvrage eſt dédié au Roi, & l'Epitre Dédicatoire mérite aſſûrément d'être lûe.

L'Auteur, dans la Deſcription du déplorable Etat où Liſbonne fut réduite par le Tremblement de Terre, nous fait juſtement admirer le courage, la conſtance & la force dont il falloit que notre Bienfaiſant Souverain fût pour-

vû, pour pouvoir apporter les plus prompts ſecours à tant de calamités entaſſées ſur nous. » Le Roi, dit-il, penſa d'abord aux remédes avec autant » de fermeté, que s'il eût été moins » ſenſible à de ſi cruelles diſgraces. » L'extrême ſenſibilité du Monarque, » ſa vive & profonde douleur, & ſa » tendreſſe paternelle ne prirent rien » ſur la force qui lui étoit néceſſaire, » & ne purent diſtraire ſes ſoins ». Mais qui pourra voir ſans ſurpriſe le grand nombre d'expéditions qui compoſent la Collection des Documens dans la ſeconde Partie, & qui roulent ſur une infinité d'objets? Comprendra t-on bien aiſément comment il fut poſſible de mettre de l'ordre, dans un déſordre univerſel & un ſi grand trouble? comment on pût dès le même jour travailler à tant d'expéditions; enfin conſerver aſſez de ſang froid & de préſence d'eſprit, pour imaginer ſeulement des Réglemens ſi ſages; puis pour les former, les dreſſer, les expédier, & les faire exécuter?

Le nombre prodigieux des Bleſſés & des Malades, dont la chûte des

maisons avoient épargné la vie, faisoit un spectacle affligeant, dont l'humanité gémissoit; mais incapables de chercher les secours que demandoit leur état, le trouble commun les rendoit comme étrangers au milieu de leurs concitoyens. Ce fut donc d'abord à cet objet, que se porta l'attention du Pere des Peuples. On fit porter ces malheureux dans un grand appartement du Palais (3), pour y être soigneusement traités sous les yeux & la direction de Personnes qualifiées nommées par le Roi. On ramassa tout ce qu'on put trouver de médicamens, & les plus grands Seigneurs eux-mêmes assistoient à tous les traitemens (4). Le Roi réduisit jusqu'à sa Table, pour faire fournir de la volaille aux Malades.

Tout étoit en mouvement à la Cour; tout le monde, à l'exemple du Roi & de la Famille Royale, exerçoit com

(3) Attenant celui de Sa Majesté.

(4) Quelques-uns (j'en suis témoin oculaire) servoient d'Aides aux Chirurgiens, & ne dédaignoient aucuns des soins qui appartiennent à l'humanité.

me à l'envi les fonctions de l'hospitalité. » La Reine elle même, dit l'Auteur, » & les Augustes Infantes travailloient de leurs propres mains, » soit à coudre du linge, soit à faire » de la charpie pour les blessés; & toutes les Dames de la Cour, excitées » par ces grands exemples, s'occupoient » des mêmes travaux, & disputoient » d'empressement & de zéle ».

Il fallut rassembler un nombre infini de Médecins, de Chirurgiens, d'Apothicaires, de Garde-malades, de Médicamens ou d'Alimens propres aux malades; & graces à l'activité prévoyante, graces aux entrailles du Souverain, en peu de tems rien ne manqua : les secours de toute espéce furent aussi prompts qu'abondans. C'est aux soins paternels du Roi, qu'un grand nombre de ses Sujets, abandonnés de tout le monde dans le désastre universel où chacun étoit occupé de sa propre conservation, sont redevables de la vie.

Dès que l'on put se reconnoitre, on rétablit quelques Hôpitaux; on en forma dans des Magasins, dans quelques Palais, & dans des Couvens de Moi-

nes, avec des séparations convenables, tant pour les deux sexes, que pour les maladies différentes. On fit apporter des Lits de campagne, tirés des Magasins Militaires & des Arsénaux. Ils furent distribués particulierement aux malades des Prisons Publiques, qui en avoient le plus de besoin. » Ces Misérables, observe l'Auteur, » furent, malgré leurs » crimes, un objet d'attention pour le » Souverain, touché sensiblement de » leurs maux, & ne voyant dans les » plus coupables que des malheureux » dignes de sa pitié ».

Après avoir pourvû aux Blessés, ce qui devoit se présenter ensuite à l'esprit, étoit le grand nombre de Cadavres qui étoient restés dans les rues, écrasés sous les ruines des Maisons & des Temples. Cet objet méritoit d'autant plus d'attention, que l'humidité de l'hiver, dont on sentoit les approches, jointe à la résidence des eaux retenues parmi les débris qui empêchoient leur écoulement, auroit bien-tôt corrompu l'air, & pû causer une infection générale. Pour prévenir ce malheur, on envoya des ordres au premier Régent

des Chambres de Justice, qui étoit un Prince du Sang. Ce Seigneur, en conséquence, nomma des Sénateurs & d'autres Commissaires qui furent repartis dans tous les quartiers de la Ville & des environs, pour faire enterrer les morts, commander les gens de travail chargés de ce soin, faire dégorger les Egoûts, & maintenir par-tout le bon ordre.

Tout ceci se faisoit dans le tems que le découragement général avoit rendu les Citoyens distraits sur les malheurs d'autrui; qu'il avoit même, pour ainsi dire, anéanti tous les principes du mouvement parmi le Peuple, & que la frayeur le tenoit dans une stupide inaction. L'activité du Ministre ne se borna point à ces sages mesures; il se fit encore seconder par les Ministres de la Religion. Le Patriarche de Lisbonne, de concert avec la Cour, ordonna aux Curés des Paroisses, & aux Communautés Ecclésiastiques, de faire de fréquentes Processions, tant pour ranimer les esprits, que pour encourager le Peuple à une œuvre de piété aussi naturelle & aussi juste que celle d'inhumer les

morts. Tous ces expédiens néanmoins n'étoient pas encore ſuffiſans, à cauſe du peu de monde qui étoit reſté en état de travailler, & de la grande déſertion des Habitans de la Ville & des environs, dont chacun tâchoit de ſe ſauver le plus loin qu'il pouvoit de ce Théâtre d'horreurs. On fut donc obligé, pour ſuppléer aux bras qui manquoient, de faire venir quelques Troupes, & de les faire travailler à l'inhumation des Cadavres. En même tems on afficha par-tout des Edits du Roi, qui convioit le Peuple à ſeconder ſes ſoins paternels, dans les meſures que Sa Majeſté prenoit pour remédier aux maux dont elle étoit vivement touchée.

On bénit en différens endroits des terreins, pour y donner la Sépulture Chrétienne à tous ceux qui étoient morts dans le ſein de l'Egliſe Catholique, & chacun dans ces pieux travaux s'empreſſa de ſignaler ſon zéle. Les Communautés Religieuſes, entre autres, ſe porterent à ces actions de piété avec une telle ferveur, que le Roi fit expédier une Lettre Circulaire adreſſée

à tous les Couvens, pour leur témoigner ſa ſatisfaction.

Les Cadavres qui ſe trouvoient plus près de la Mer étoient chargés dans des batteaux, & on les y jettoit loin de terre attachés à des poids ſuffiſans, pour les faire enfoncer dans la Mer.

Dans les endroits d'où l'on ne pouvoit pas tirer les corps morts, on faiſoit de grands amas de terre, pour en étouffer la mauvaiſe odeur & l'empêcher de s'exhaler. On fit la même choſe pour les Animaux qui périrent dans ce déſaſtre. Enfin on employa, pour purifier l'air, beaucoup de fumigations avec de la Poix, des Réſines, & autres ingrédiens convenables.

Après un pareil renverſement qui ne permettoit à perſonne de pouvoir s'occuper d'autres ſoins que de ſe garantir de la mort, il eſt évident qu'on devoit manquer de vivres : il fallut donc pourvoir à un beſoin ſi preſſant. Le Préſident du Sénat eut ordre de commettre des Sénateurs & autres Officiers de Juſtice, qui ſe tranſporterent à toutes les avenues de la Ville & ſur les chemins, pour raſſembler toutes les proviſions

qu'on apportoit de dehors, & ce qui pouvoit s'en trouver parmi les ruines de la Ville. Moyennant la bonne intelligence qui regnoit entre eux, les Vivres furent diſtribués dans tous les quartiers de Liſbonne avec beaucoup d'égalité & à juſte prix, ſans préférence ni acception de perſonne. On détermina enſuite les endroits les plus commodes pour les Marchés ; on fit enlever, des Vaiſſeaux qui étoient à la rade, les vivres ſuperflus qui s'y trouvoient ; on ſuſpendit tous les droits d'entrée, & particulierement toutes les Taxes ſur le Poiſſon. Outre cela, pluſieurs Seigneurs de la premiere qualité, (& la plûpart s'étoient offerts volontairement), furent envoyés par le Roi dans les Bourgs & dans les Villages d'alentour, pour faire partir de tous côtés des Convois de vivres, & en protéger le tranſport ; on fit auſſi fournir un nombre infini de voitures & de batteaux. Il y eut des Lettres Circulaires expédiées pour tous les Gouverneurs des Places voiſines. On obligea les Boulangers & les Vivandiers de revenir ; on conſtruiſit un grand nombre de fours ; on re-

leva les moulins ; enfin on fournit ſi abondamment, par tous ces moyens, le pain, la viande, & toutes les denrées néceſſaires, qu'on prévint même juſqu'à la crainte du Peuple qui s'attendoit à la famine. » Il y eut, dit l'Auteur, » un tel ordre, que les pauvres eurent » de quoi ſatisfaire à tous leurs beſoins, » ſans autre protection que leur indi» gence. » On fit défenſe de vuider les Magaſins de grains qui étoient un peu éloignés de Liſbonne, juſqu'à ce que l'abondance fût ramenée dans cette Ville. On défendit rigoureuſement toutes les Monopoles, & le Commerce de toutes les choſes de premiere néceſſité fut encouragé par des récompenſes.

Mais tous les Réglemens qui furent faits, pour procurer de vivres à une Ville déſertée par une partie de ſes habitans, & abandonnée de ceux de dehors, n'auroient pas mis plus à leur aiſe ceux qui, ayant perdu toute leur fortune, n'avoient pas même de quoi acheter des vivres. C'eſt pourquoi le premier mouvement de la liberalité du Roi, fut d'ouvrir ſes coffres & de diſtribuer très-abondamment des aumô-

nes de toute espéce, « avec une générosité, dit l'Auteur, » égale à l'étendue & à la sensibilité de son cœur. » On distribuoit encore dans les Cuisines du Roi des alimens à un grand nombre de personnes, qui, manquant de tout, s'adressoient en foule à leur Pere commun, pour lui demander leur subsistance; & parmi ces infortunés, il y avoit des personnes qualifiées qu'un moment avoit fait passer du sein de l'opulence à la plus humiliante disette.

Après l'exemple donné par le Roi, il n'étoit plus possible de rester insensible aux besoins d'autrui. Aussi tous ceux qui avoient eu le bonheur de conserver une partie de leur fortune, ou qui se trouvoient seulement moins pauvres que les autres, s'empresserent-ils d'ouvrir & leurs maisons & leurs bourses, pour donner le couvert & la nourriture aux nécessiteux. Les Communautés Religieuses donnerent encore en cette occasion les exemples les plus touchans de la Charité Chrétienne; elles prirent sur leur nécessaire, pour nourrir autant de pauvres qu'elles purent.

La désertion de Lisbonne étoit la suite inévitable d'une catastrophe aussi effrayante que celle qu'elle venoit d'essuyer: il falloit donc en arrêter le cours, & ramener les habitans dans la Ville. Les expressions du Décret rendu par le Roi, pour réparer ce désordre, sont remarquables. » Sa Majesté exhorte tous » ses Sujets à imiter la pieuse tendresse » avec laquelle le Roi cherche tous les » moyens de remédier à la calamité » publique, dont son cœur paternel » est vivement frappé. Elle les invite » en conséquence à retourner dans les » quartiers de leur ancienne demeure, » pour y coopérer à leur rétablissement, » & prêter du secours à leurs parens & » amis. S. M. compte qu'il ne faudra point user de contrainte, pour » porter ses fidéles Sujets à s'acquitter » de devoir si justes &c. »

On fit de plus monter en chaire les Curés & les Prédicateurs, pour exhorter les fugitifs, & le Peuple qui erroit dans les campagnes, à venir donner du secours à ceux qui étoient restés dans la Ville, & à reprendre leurs occupations. Il fallut en même tems

arrêter le zéle indiscret de quelques Ecclésiastiques, Séculiers & Réguliers, qui, par des principes de piété aussi faux que mal entendus, remplissoient tous leurs Sermons de terreurs, & ne faisoient qu'augmenter les allarmes. On prit ensuite toutes les mesures possibles, pour empêcher le tumulte & la confusion que le retour d'un Peuple nombreux auroit pû causer.

Des ordres furent encore expédiées aux Gouverneurs des Villes & des Places situées sur toutes les routes de Lisbonne, pour ne laisser passer personne venant de cette Ville & des environs, sans une permission particuliere du Gouvernement. En conséquence, on posa des Gardes sur tous les chemins & les passages, & il fut encore plus étroitement défendu de sortir du Royaume.

Pendant qu'on prenoit les précautions les plus sages, pour rétablir le calme dans Lisbonne, des brouillons répandoient de fausses Prophéties, & publioient que cette Ville seroit bientôt entierement abimée. Il fallut s'armer de ces sentimens mâles & courageux qui font les Grands Hommes sou-

mis à la seule raison & à la véritable vertu, pour braver ces préjugés populaires, & l'on employa les moyens les plus propres pour détromper le Peuple. On imposa des peines à quiconque abandonneroit la Ville; on punit d'une façon éclatante plusieurs de ces faux Prophêtes, dont la plûpart étoient des voleurs qui vouloient faire déserter le Peuple, pour piller plus aisément la Ville.

Rien n'est plus étonnant sans doute, mais rien ne prouve mieux la corruption naturelle du cœur humain, que de voir, au milieu du désastre épouvantable de Lisbonne, & dans l'instant même que tout abime, se répandre de tous côtés une infinité de voleurs qu'il fallut réprimer par les plus sévères châtimens. Aussi-tôt que la chute des maisons, & le feu qui vint augmenter l'horreur de ce triste jour, eurent mis partout le trouble & la confusion, tous les gens sans aveu qui se trouvoient à Lisbonne, les Déserteurs, les fainéans & la lie du Peuple, se jugeant en pleine liberté, ne songerent plus qu'à profiter du désordre. La Ville abandonnée

de ses principaux habitans fut ainsi mise au pillage ; & les lieux les plus sacrés, les Temples , les Maisons Royales , ne furent point épargnés. Pour voler plus à leur aise , ils répandoient parmi le Peuple, qui remplissoit les Places publiques , qu'on alloit canonner la Ville, afin de faire cesser les ravages du feu. On fut donc obligé de mettre plusieurs Gardes de Soldats devant le Trésor Royal & les autres dépôts publics , ainsi que dans les principaux endroits de la Ville , où les ruines permettoient d'en mettre. Plusieurs quartiers furent environnés de Troupes , & l'on fit de tous côtés la chasse aux Voleurs. Il fut ordonné de faire toutes les procédures verbales & sommaires , sans aucun délai. On fit élever de hautes potences dans plusieurs endroits de la Ville, & tous les jugemens étoient suivis immédiatement de l'exécution. Dans un tems où étoient rompus les plus forts liens de la Société , l'unique moyen d'enchainer le vice & d'arrêter le crime , étoit de présenter de toutes parts le tableau de la punition , pour maintenir au moins, parmi les coupables , cette

trainte salutaire qui pouvoit seule suppléer au défaut de la Police ordinaire. On laissoit pendant quelques jours aux potences les corps des pendus exposés aux regards du Peuple , pour servir d'exemples , & de pareils Prédicateurs faisoient plus de conversions que les autres.

Il y avoit ordre d'examiner tous ceux qu'on trouvoit dans les chemins aux environs de Lisbonne , pour voir s'ils n'étoient point chargés de quelques effets volés. On nomma des dépositaires publics , pour garder ceux que l'on trouvoit entre les mains des Voleurs , & par la suite ces effets furent rendus à toute les personnes qui justifierent de leur propriété. On fit encore visiter tous les Vaisseaux & les Bateaux qui se trouvoient dans le Port ; on enleva tous les larcins que quelques-uns receloient, & les coupables furent punis.

Pour empêcher le nombre des Voleurs de s'accroitre , on fit une exacte recherche de tous les vagabonds , fainéans & gens sans aveu ; ils furent occupés au déblay des ruines & à d'autres travaux publics.

On faisoit d'ailleurs tous les jours des patrouilles sur le Tage & par terre, pour empêcher le cours & le transport des vols , & pour mettre les Habitans à l'abri de toute espéce d'insulte. Il fut ordonné aux Commandans des Forteresses de ne permettre la sortie d'aucuns Vaisseaux , de ne point les laisser aborder par des Chaloupes , sans qu'elles eussent été reconnues , ni même les laisser traverser la riviere.

Le plus grand embarras, dans les premiers jours , étoit de sçavoir si le malheur de Lisbonne étoit commun aux autres Villes du Royaume. C'est pourquoi les ordres du Gouvernement adressés à la plûpart de ces Villes , à l'effet d'en tirer des secours pour Lisbonne , étoient toujours conditionnels. Ensorte que celles qui partageoient les calamités de la Capitale, n'étoient tenues que de fournir la moitié de ce qu'on leur demandoit de Troupes , de vivres & d'autres choses.

Setubal & le Royaume d'Algarve étoient principalement dans ce cas. On envoya cinq Compagnies de Troupes, tant pour subvenir aux besoins de l'Al-

garve , que pour garantir ses côtes de quelque invasion de la part des Barbaresques. Il fallut prendre pour Setubal à peu près les mêmes mesures que pour Lisbonne , & en obliger les Habitans de retourner dans la Ville , sous peine de casser tous leurs priviléges. La même attention s'étendit à tous les autres lieux du Royaume qui avoient éprouvé de semblables ravages.

Plusieurs Seigneurs de la Cour furent envoyés pour commander & présider à tous les arrangemens qu'exigeoit l'état des Provinces aussi maltraitées que Lisbonne.

Enfin , pour prévenir toutes les allarmes & les suites fâcheuses que la nouvelle de cet horrible accident pouvoit produire dans les Domaines d'*Outremer* de S. M. P. on expédia douze Vaisseaux de guerre : sçavoir , deux de 70 canons , trois de 50 , autant de 40 , un de 44 , & deux Frégates de 30 piéces. Une partie de ces Vaisseaux fut destinée à convoyer les Flottes des Indes Orientales, du Brésil, & de la côte d'Afrique ; l'autre à croiser sur les côtes de Portugal , pour empêcher les incur-

fions des Algériens. Cette derniere précaution fut très-nécessaire : car quelques jours après le Tremblement , on apperçut des Barbaresques sur la côte de Lisbonne. Mais pour ne point allarmer le Peuple, dont cette nouvelle auroit comblé l'affliction, on donna tous les ordres convenables pour garder le Port, & s'opposer aux descentes, sous prétexte d'empêcher l'exportation des vivres.

Parmi tant de soins, tant de prévoyances, c'étoit toujours la Capitale qui demandoit le plus d'attention, & où les besoins étoient le plus multipliés. On y fit venir d'abord plusieurs Régimens de Troupes, comme ceux d'Evora, de Cascaes, de Peniche, de Setubal, & ceux qu'on nomme *Auxiliaires*, composés de Paysans; mais ces derniers furent renvoyés, dès que le tems de labourer la terre fut venu.

Le lendemain du Tremblement, le Roi manda tous les Officiers subalternes des différens Tribunaux de Lisbonne, pour leur donner des ordres conformes ou relatifs aux circonstances.

On commença par chercher les Im-

primeries, & par les mettre en état de travailler, pour pouvoir imprimer & répandre plus promptement les Ordonnances du Roi, ainsi que les Avis utiles & intéressans pour le Public.

Le Roi ordonna ensuite de continuer les Séances des principaux Tribunaux, pour ne point arrêter le cours des Affaires publiques. On plaça une partie de ces Tribunaux dans les appartemens qui se trouverent en état de servir, & on en fit construire d'autres en bois pour ceux qui en manquoient.

On fit débarrasser les rues & les chemins; on abattit les murailles à demi-ruinées, & l'on coupa les Maisons où le feu brûloit encore depuis plusieurs jours. Après avoir fait retirer le plus d'effets qu'il fut possible des Maisons qui étoient tombées, on en fit fouiller les ruines, sous l'inspection de gens sûrs préposés à la recherche des effets; & tout ce qu'on pût retrouver fut mis en dépôt, pour être rendu sur de bonnes preuves aux propriétaires. Les Dépôts publics des Notaires, les Archives, Registres &c, furent, comme on juge bien, le premier objet de ces re-

cherches. Les Ponts & les chemins endommagés furent rétablis.

Un des plus pressans besoins, étoit la nécessité de loger un Peuple nombreux qui n'avoit plus d'asyle. On fit apporter pour cet effet les Tentes militaires qui étoient gardées dans les Magasins & dans les Arsénaux des Places les plus voisines de Lisbonne. Les Planches & le bois propre à bâtir furent affranchis de tous droits d'entrée. On suspendit tous les Priviléges Seigneuriaux, même ceux des Villes & des Terres de la Reine, à l'égard de toutes les fournitures qu'on pouvoit en exiger pour les besoins du Public. On défendit d'augmenter le prix des loyers de toutes les Maisons qui subsistoient; mais les propriétaires de ces maisons furent exemptés de céder forcément à qui que ce fût leur propre logement. On employa les Planches, les Bois, & généralement tous les matériaux qu'on pût retirer des maisons tombées, à construire des Barraques & des Tentes; mais on détermina les limites des endroits où il étoit permis de placer ces Barraques, pour y camper, afin que

chacun fut à portée de faire commodément ses provisions. On fit encore apporter une grande quantité de paille & de foin, pour suppléer au défaut des Barraques, & pour servir de lits aux pauvres que l'humidité de la Terre auroit incommodés.

Toutes especes de monopoles, soit sur les bois & les autres matériaux, soit sur les habillemens & les comestibles, furent défendues sous de griéves peines; & commes elles se faisoient principalement sur les Vaisseaux, il fallut des soins infinis pour empêcher ce désordre.

On fit construire de grands Magasins pour recevoir les Marchandises dont les Flottes Portugaises reviendroient chargées. On établit en différens endroits des Boutiques pour la distribution des Denrées & des Marchandises les plus nécessaires. Les Corps de Métiers furent chargés de prendre les arrangemens les plus propres à continuer leurs travaux pour le service du Public. En même tems défenses furent faites à tous Boulangers, Ouvriers, Marchands, &c. d'augmenter le prix de leurs Marchandises, industrie, travaux, de la moin-

dre chose au-delà du prix ordinaire, sous peine de restituer le quintuple, & d'être en outre condamnés pour quatre mois aux travaux publics.

L'Administration des Charges Publiques ne pouvoit échapper à l'attention du Monarque & de son Ministre : on se hâta donc de pourvoir aux emplois de plusieurs Magistrats & Officiers qui manquoient, & le nombre des autres fut augmenté. On créa de plus deux de ces Magistrats de Police, appellés à Lisbonne *Juges du Peuple.*

On fit aussi recruter les Troupes ; on y rétablit la Discipline, & on leur fit soigneusement exercer toutes les fonctions militaires, comme dans un vrai tems de guerre.

On ne négligea point les Etudes publiques de l'Université de Coimbre. Le dérangement général occasionné dans toutes les affaires du Royaume, n'empêcha point de tenir la main à la Discipline des Ecoles, & rien ne se relâcha dans cette partie.

Le soin de la Religion, & de ses Ministres, fut sans doute un des premiers objets de la pieuse sollicitude & de l'attention du Monarque.

Il y eut d'abord un Vœu public à la Sainte Vierge de faire tous les ans une Procession solemnelle en action de graces, de ce que le terrible fléau du Tremblement de terre s'étoit arrêté par son intercession. Il fut réglé que tous les Tribunaux & le Sénat en Corps, ainsi que tout l'Etat Ecclésiastique, assisteroient à cette Procession ; qu'elle se feroit le même jour dans toute l'étendue du Royaume, & qu'elle seroit précédée la veille d'un jeune général.

Celle de toutes les Eglises qui avoit souffert le moins de dommage, fut destinée à servir de Patriarchale ; & une autre fut érigée en Cathédrale sous le titre de *Sainte Marie Majeure.*

Pour remplacer une partie des autres Eglises que le Tremblement de terre avoit détruites, on construisit en bois plusieurs Temples & plusieurs Chapelles, & le Service Divin y fut continué régulierement. On pourvut encore au besoin des Prébendaires & des Ecclésiastiques. Par le bon ordre qui fut mis dans cette partie essentielle d'un Gouvernement Chrétien, dès l'année suivante on fut en état de célébrer la Solemnité de la Fête de Dieu avec une

magnificence & une pompe qui ne se ressentoient point de la catastrophe passée.

Le grand nombre de Religieuses, qu'il y a principalement à Lisbonne, intéressoit trop de familles, pour échapper à l'attention du Monarque & de son sage Ministre. On remit chez leurs parens toutes celles qui pouvoient y rester avec décence ; d'autres furent renfermées dans des Maisons de Clôture qu'on répara promptement, & dans des Maisons particulieres qu'on loua pour elles ; d'autres furent transférées aux dépens du Roi en divers Couvents du Royaume, avec toute la décence & la commodité possibles, & l'on assigna à chacune une pension pour son entretien.

Cet Extrait, que j'aurois besoin d'augmenter plutôt que de l'abréger, pour faire au moins connoitre en France un événement sans exemple, quant à la multiplicité des maux que nous avons ressentis & à la maniere dont ils ont été réparés ; je vais le finir, comme est terminé l'Original Portugais, par les moyens dont la sagesse du Gouvernenement s'est servi pour rebâtir Lisbonne

avec la grandeur & la dignité convenables.

On a d'abord fait mesurer exactement tout le terrein de la Ville, pour ne faire aucun tort aux Propriétaires. Toutes les inégalités du sol, hauteurs, éminences, déclives, talus, ont été nivellés avec soin. On a relevé quelques rues ; d'autres au contraire ont été baissées ; les pentes ont été adoucies avec des décombres & du cailloutage. Ces premiers travaux ont occupé un grand nombre d'hommes & d'ouvriers, & 300 soldats. On a ensuite fixé des limites, pour que personne ne fasse bâtir hors de l'enceinte dans laquelle le Roi a résolu de renfermer la Ville.

On a fait démolir toutes les Maisons qui menaçoient ruine. Défenses ont été faites à tous les Particuliers propriétaires de quelque terrein de bâtir solidement, avant qu'on eut publié le Plan de la Ville, pour qu'il fût suivi.

Aussi-tôt que ce Plan a été fini, il a été ordonné à tous les Propriétaires de s'y conformer, avec injonction à chacun de finir son bâtiment dans l'espace de cinq années. La hauteur des Maisons est déterminée dans ce Plan, & l'on y

donne les modeles de différens Frontispices que l'on sera tenu de suivre. L'Edit du Roi est de 1758.

On a destiné des Quartiers pour les Marchands, dans les endroits qui ont paru les plus commodes pour le service du Public.

La largeur commune des rues sera de trente-six pieds; quelques-unes en auront quarante, & les plus étroites traverses seront larges de vingt-quatre pieds, dont douze au milieu pour les voitures, & six de chaque côté pour les gens de pied.

Les Propriétaires dont la largeur des Rues diminuera le Terrein, seront dédommagés par ceux qui en profitent, & qui tirent quelque avantage de cet élargissement de Rue, proportionellement à la grandeur de la face de leur Maison. (5)

Pour faciliter le recouvrement des Materiaux, on a accepté les offres d'un Anglois (de M. *Stephens*) qui a trouvé le secret de faire de la Chaux aussi bonne & au même prix que la Chaux

(4) Cette disposition n'est pas bien claire, & elle paroit d'une exécution difficile; on nous assûre cependant qu'elle s'exécute.

ordinaire, sans employer d'autre matiere pour ses Fourneaux que le rebut du Charbon de terre. On lui a donné pour cet effet un Privilege exclusif de quinze ans.

On a de même encouragé les Fabriquans de Briques & de Tuiles, & lorsqu'ils manquent d'acheteurs, leur Marchandise leur est payée pour le compte du Roi.

Par ces sages dispositions, on commence à voir les beautés naissantes de la nouvelle Lisbonne, dans son magnifique Arsénal, dans la Place du Commerce, & dans plusieurs autres édifices.

Les illustres Citoyens qui ont sécondé le Gouvernement dans le grand ouvrage dont je viens de faire le détail, sont le Duc de *Lafoens*, premier Régent des Chambres de Justice, pour ce qui concerne le Civil; le Marquis de *Marialva*, pour le Militaire, & le Marquis d'*Alegrette*, premier Président du Sénat, pour ce qui regarde la Police. C'est sous ces trois Chefs que le Roi avoit réuni toutes les Jurisdictions.

» Quelle obligation, conclut l'Auteur,

» ne leur a pas notre Capitale, pour » avoir si bien secondé le zéle, si » bien rempli les vues du Ministre » actif, qui n'est occupé que du bien » de sa Patrie & de la solide gloire de » son Maître! Quels plus glorieux » monumens du regne bienfaisant sous » lequel nous avons le bonheur de » vivre, & de l'heureuse administration » confiée à l'homme d'état qui est en » même tems l'homme du peuple, que » les documens rassemblés dans cet » ouvrage!

Me seroit-il permis d'ajouter que cet estimable Ecrivain a saisi l'objet qui fait l'ornement des Regnes heureux & la véritable grandeur? Le Tableau de la félicité publique & des ressorts qui la produisent, fondé sur la législation, & tel qu'il résulte des moyens mis en usage par le Prince pour le bonheur de ses Peuples, est l'objet le plus précieux qu'un sage Historien doive envisager, quand il écrit l'histoire des Rois.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ITALIE.

VERS la fin de l'année derniere, il a paru à Sienne un Recueil de Comédies, sous ce titre: *Componimenti Teatrali del Sig. Girolamo Gigli pubblicati da Vincenzo Pazzini Carli Mercante di libri. In Siena.* » Œuvres de Théâtre de M. *Gigli*, publiées par *Carli*, » Libraire à Sienne, de l'Imprimerie de » *François Rossi.* » L'Editeur a voulu donner à entendre au Public, qu'il lui étoit tombé entre les mains un nouveau Recueil de Piéces du fameux Gigli, lesquelles n'avoient pas encore été imprimées; mais on a quelque raison de croire que ces Piéces sont apocriphes. Le Docteur *Lami*, dans la Vie de Gigli, publiée en Latin à Florence en 1742, n'a fait mention d'aucune de ces Piéces parmi les Ouvrages de Gigli. Le Biographe Siennois, qui, sous le nom

d'*Oresbio Agieo*, Pasteur Arcadien, publia la même Vie en Italien à Florence en 1746, n'a encore inséré aucune de ces Piéces dans le Catalogue qui lui avoit été communiqué par les amis les plus intimes, & par les parens de l'Auteur Comique, particulierement par le Docteur *Tondelli*, encore vivant, qui conserve tout ce que Gigli a laissé en manuscrit. Il est d'ailleurs aisé de s'appercevoir, que ces nouvelles Œuvres sont d'une plume bien inférieure à celle de l'Auteur, auquel elles sont attribuées. La différence est trop sensible, pour qu'on puisse s'y méprendre. Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'avidité du gain a fait employer de pareils artifices. Tout le monde sçait la manœuvre de ces imposteurs qui fabriquoient autrefois des Ouvrages d'Hippocrate, de Platon, d'Aristote &c, & qui alloient ensuite les vendre à grand prix aux Rois d'Alexandrie & de Pergame.

TABLE
DES MATIERES.

ALLEMAGNE.

ANGLETERRE.

ITALIE.

ESPAGNE.

PORTUGAL.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Fin de la Table.

Fautes à corriger dans le Journal de Mars.

PAge 114. *aucun de nos Lecteurs :* lisez, *aucun de nos Auteurs.*
Ibid. *Pétrarque donne* &c. ; *il l'orne* &c : lisez, *donna*, *il l'orna.*
P. 120. dans la Note, *par la considération* &c : lisez, *par sa considération.*
P. 125. *dans l'ame des immortels :* lisez, *des mortels.*
P. 132. *vadere il lido :* lisez, *radere.* Ibid. *que la Satyre sérieuse :* lisez, *envieuse.*
P. 144. *Louis XV :* lisez, *Louis XIV.*
P. 145. Après ces mots : *il n'est pas étonnant qu'on ne sçache à quoi m'employer,* supprimez les Guillemets.
P. 149. *le meilleur ouvrage du plus grand Poëte :* lisez, *du plus grand Peintre.*
P. 151. dans la Note. *le fameux Rhedi :* lisez, *Redi.*
P. 161. *sur celui des Isles Carolines :* lisez, d'*Isles Carolines.*
P. 164. *depuis le Cap de S. Sébastien :* lisez, *de S. Luc.*

P. 172. *que nos Missionnaires leur avoient enseignés, dans le dessein de les intéresser ou de les tromper* &c : lisez, *dans le dessein d'intéresser ou de tromper ces hommes Apostoliques*

P. 184. lig. 12. lisez, *jusqu'au 66 dégré de latitude.*

P. 185. *repris en 1636* : lisez, *en 1639.*

P. 194. l. 9. *elle y étoit inconnue* : ajoûtez, *en 1640.*

Journal d'Avril.

P. 69. l. 1. *Nicomaque* : lisez, *Nicostraste.*

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du présent mois. A Paris, ce 15 Avril 1760.

DEPASSE.

JOURNAL ETRANGER.

MAI 1760.

Dédié à Monseigneur LE DAUPHIN.

Par M. l'Abbé ARNAUD.

Quæ robora cuique,
Quis color, & quæ sit rebus natura creandis.
Virgil. Georg. II.



A PARIS,
Chez MICHEL LAMBERT, Imprimeur-Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise, au Parnasse.

Avec Approbation & Privilége du Roi.
M. DCC. LX.



JOURNAL ETRANGER.

ITALIE.

I.

ESSAI sur les qualités & les connoissances nécessaires à un Général d'Armée, ou *Dissertation Préliminaire aux Campagnes de Jules César dans les Gaules. A Milan 1758, chez* Joseph Marelli.

QUOIQUE cet Ouvrage soit écrit en Langue Françoise, il n'en appartient pas moins au Journal Etranger, puisqu'il a été composé par un Italien, & imprimé à Milan. C'est même un double agrément

pour nous, en transmettant à nos Compatriotes les travaux des autres Nations, de paroitre ne leur offrir que leur propre bien, & de consoler ainsi leur amour propre qui pourroit s'offenser d'une rivalité souvent redoutable pour eux. Il étoit réservé à nos jours de voir la Langue Françoise devenir un instrument de choix pour tous les Ouvrages de Science & de raisonnement; triomphe d'autant plus flatteur, que nous le devons bien plus à l'influence Politique & Littéraire que nous avons acquise en Europe, qu'au mérite essentiel de notre Idiome. Peut-être même y gagnera-t-il à se *dépayser*, peut-être en arrivera-t-il de la Langue, comme des jeunes gens qui s'affranchissent en voyageant des entraves qu'apportoient à leur esprit les usages présens & le ton dominant dans leur Patrie. On trouvera de quoi justifier cette idée dans l'Ouvrage dont nous allons donner l'Extrait. La chaleur, la vivacité des expressions y dédommagent amplement de quelques irrégularités qui se trouvent dans le style.

L'Auteur, dans l'examen des qualités les plus nécessaires au Général d'Armée, trouve que le Génie doit occu-

per la premiere place. C'est, selon lui, un instinct élevé, lumineux & actif. C'est lui qui, s'élançant hors de nous-mêmes, parcourt les objets, les éclaire & les rapproche, les éloigne & les sépare, ose même souvent les créer, & toujours les juger. Le premier soin d'un homme de génie, est de rendre son esprit grand, libre & universel; c'est ainsi qu'il se mettra en état d'enfanter les projets vastes & élevés qu'on peut regarder comme les premiers fruits du Génie. Les projets qui ont la guerre pour objet, sont de deux espéces : les uns n'ont rapport qu'à une guerre actuellement existante; les autres trouvent leur place dans le sein même de la paix. Ceux-ci, quoique moins glorieux, ne sont pas moins importans. La constitution du Militaire, la discipline, les Arsénaux, les Magasins, les grands chemins, les Manufactures en sont la matiere. Les premiers, par leur éclat & leur variété, méritent toute notre attention : c'est dans l'Histoire qu'il faut chercher à les connoitre & à les apprécier. L'Auteur qui montre partout un érudition éclairée, cite à cette occasion plusieurs exemples de projets

grands & hardis, & entre autres, celui que conçut Néron de joindre son Collégue Livius, à l'insçu d'Annibal, & de retomber avec ces forces réunies sur Asdrubal qui observoit Livius. On trouve à cet endroit des remarques curieuses sur la marche de Néron, & sur le chemin qu'il dut tenir.

Le Génie n'est souvent qu'une qualité dangereuse, s'il n'est accompagné de la grandeur d'ame. C'est elle proprement qui en sçait fixer l'usage, & le déterminer vers le bien public. Thémistocle est un exemple frappant de cette vertu sublime. Il voit d'un œil ferme l'orage qui menace la Grèce. *Xerxès pèse sur elle de toutes les forces de l'Asie*; mais il sent par lui-même ce que peut un petit nombre d'hommes libres contre une troupe d'esclaves. Il connoit sa Patrie; il l'a déjà préparée aux vertus dont elle aura besoin dans cette situation critique. C'est peu d'avoir sçu rassûrer les esprits les plus timides, de réunir les plus entreprenans, de faire parler les Dieux, & d'agir comme eux en transportant sur les flots une République entiere: Thémistocle triomphe encore du seul ennemi digne de lui, de lui-même. Il sacrifie au

bien de la Grèce cette gloire si chere, cette gloire, qui seule pouvoit le soutenir dans des entreprises si hardies: il céde le Commandement aux Spartiates, & semblable à la Divinité, il se contente d'opérer des merveilles, sans s'embarrasser de sçavoir à qui le vulgaire en attribuera les causes. Les Grecs ont dit, *que le jour de la Bataille de Salamine, il vainquit non-seulement les Perses, mais tous les Grecs & tous les Mortels à venir, soit par la hardiesse, soit par la grandeur de sa victoire.*

Mais croirons-nous que ces belles qualités, que ces grands talens soient des présens du Ciel, qu'il ne répand que sur un petit nombre d'hommes, & que ces dons précieux leur suffisent pour être Généraux? Non: n'espérez pas mériter ce titre, sans la Science Militaire, sans cette base nécessaire que les occasions, & que les passions peuvent à la vérité rendre plus ou moins féconde, mais sans laquelle il n'est point de véritable mérite. *Etudier, c'est réfléchir. Quand on dit que dans une affaire l'un a plus d'expérience que l'autre, cela veut dire que l'un a fait plus de réflexions qu'un autre sur cette affaire. Par-là un jeune homme*

peut avoir plus d'expérience qu'un vieillard, & un homme qui n'a jamais vû d'Armée plus qu'un Officier qui a blanchi sous le harnois...... C'est de son Cabinet qu'on commence à gagner des Batailles, & l'on peut dire hardiment que le jour qu'Epaminondas sortit du sien, après avoir médité les deux ordres de Bataille, dont il fit usage à Leuctres & à Mantinée, il avoit déjà vaincu ses ennemis, quels qu'ils dussent être. C'est l'étude seule qui peut mettre de l'ordre & de la précision dans nos réflexions: c'est elle encore qui nous prémunit contre l'esclavage de cette imitation petite & générale qui seroit mieux caractérisée par le mot *Routine*. Rien de si dangereux que ce préjugé qui nous entraine toujours vers l'opinion la plus généralement reçue; car si vous comptiez dans tous les hommes, qui ont embrassé un avis, ceux qui s'y sont déterminés par raisonnement, à peine en trouveriez vous deux ou trois; les autres n'ont fait que suivre. D'ailleurs, il n'arrive presque jamais à la guerre que les positions soient semblables: les causes physiques & morales contribuent à les varier.. L'Armée Françoise

qui se croyoit sûre de vaincre, lorsque Turenne la menoit attaquer Montécuculli, après la mort de son Général ne se trouva pas en sûreté dans le poste de Wilstedt, où peu de jours auparavant elle se regardoit comme dans une Forteresse. Ici l'Auteur remarque avec raison, qu'au moment où Turenne fut tué, la victoire n'étoit pas si certaine qu'on l'a cru généralement. J'ai toujours été de cette opinion, & si l'on veut s'en éclaircir, on peut consulter l'Ouvrage excellent intitulé: *les deux dernieres Campagnes de M. de Turenne.*

Quoique nous ayons beaucoup de Livres sur la Guerre, l'étude de cette Science n'en est pas plus facile. Ils ne sont le plus souvent que se répéter les uns & les autres: rarement sont-ils écrits par ceux qui, ayant commandé les Armées, peuvent seuls nous révéler les mystères de leur Art...... *Pour donner une idée de la Science Militaire, nous dirons que, outre tout ce qui s'appelle manœuvres & dispositions générales & particulieres, eu égard aux trois objets, auxquels on peut rapporter les grandes opérations de la Guerre, marcher, camper & combattre, il y a une*

infinité d'autres points qu'un Général doit posséder. Il s'agit de sçavoir faire toutes sortes de Guerres; de sçavoir fondre toutes les occasions dans son systême, & ramener tous les événemens à leur but; de sçavoir peser les circonstances, examiner les rapports, saisir le point critique dans toutes les affaires, se faire une habitude de promener son attention sur tous les points principaux, ne pas croire impossible toutes les choses difficiles, & sçavoir calculer entre un grand bien & un grand mal. Tout ce passage, qui est rapporté mot à mot, peut faire juger de la maniere dont notre Auteur sçait se servir de la Langue Françoise. La promptitude dans la résolution, continue-t-il, est une qualité essentielle à un Général. Celui qui est accoutumé à réfléchir, est à l'ignorant ce qu'est dans sa démarche un homme fait à un enfant qui essaye encore ses pas. Le Duc de Guise ayant résolu d'attaquer les Allemands à *Vilmori*, dit au Duc de Mayence qui lui conseilloit d'y bien penser auparavant : *Je ne résoudrois pas dans toute ma vie, ce que je ne pourrois résoudre en un quart-d'heure.*

Pour acquérir cette facilité, trois

choses sont absolument essentielles. La connoissance du Pays, celle de ses propres forces, & celle des forces de son Ennemi. C'est ici que les Sciences & la Philosophie viennent conseiller le Général, & le conduire par la main dans ces opérations tumultueuses qui paroissent si opposées à la tranquillité de leurs méditations. La Géométrie mesure les espaces, & calcule les distances; elle fait plus : elle trace les routes que doivent parcourir ces globes terribles que l'œil a peine à suivre, & semble assigner à la mort l'endroit où elle doit frapper. La Physique apprend à connoitre les climats, à aider ou à dompter la Nature; elle enseigne à la fois à détruire & à conserver les hommes. La Philosophie nous fait voir comment on la gouverne, & par quels petits ressorts on opère souvent de grandes choses. Pyrrhus se servoit de Cinéas, pour préparer les moyens qu'il destinoit à l'exécution de ses vastes projets; & les leçons d'Aristote ont peut-être forgé les fers de l'Asie.

C'est encore la connoissance des hommes qui doit nous guider dans la discipline Militaire : ceux qui ont étu-

dié le cœur & le corps humain sçavent seuls le parti qu'on peut tirer de nos passions & de nos mouvemens. Les Modernes ont-ils égalé les Anciens dans cette partie? c'est ce que l'Auteur s'abstient de décider. Il fait pourtant voir suffisamment de quel côté il panche, par les justes éloges qu'il donne à la discipline des Anciens, & par quelques remarques très-judicieuses qu'il se permet sur celle des Modernes. Il observe que notre Infanterie n'est que d'une espéce; que nous ignorons l'emploi qu'on pourroit faire d'une Infanterie Légere; que nos corps manquent, pour ainsi dire, d'assortiment, & ne trouvent point dans eux-mêmes les différentes armes dont ils ont souvent besoin. D'ailleurs, combien l'éducation des Soldats, je dirois plus, des Citoyens en général, n'est-elle pas incomplette? Ne pourroit-on pas les exercer à courir, à sauter, à nager? Jamais l'Infanterie n'a été moins armée que de nos jours, & cependant il s'en faut bien qu'elle sçache se servir du peu d'armes qui lui reste. C'est cependant cette discipline, cette habitude des exercices qui peut seule assûrer à

une Nation la supériorité sur les autres. *Car un Peuple peut être brave & excellent un jour de Bataille, & n'être pas pour cela un Peuple Soldat; un Peuple peut avoir même du courage, quoiqu'il soit plongé dans la mollesse. Veut-on sçavoir quels étoient les Vainqueurs de Marathon? Athenée nous le dira. Ils étoient vêtus de longs manteaux, & ils portoient des vestes rayées de diverses couleurs. Ils avoient les cheveux noués décemment, & ils y mettoient de petits ornemens d'or en forme de Cigales qui environnoient la chevelure & le front. Des Valets portoient derriere eux des siéges plians, pour s'arrêter plus commodément quand il leur plairoit.*

Les sévères Spartiates, au contraire, sembloient prendre plaisir à combattre toujours la Nature, & c'est en triomphant d'eux-mêmes qu'ils apprirent à vaincre leur Ennemi. En général, plus la discipline d'un Peuple approchera de celle des Lacédémoniens & des Romains, plus on pourra s'en promettre de grands effets. Le Panégyriste de Théodose disoit, en parlant de la victoire que cet Empereur remporta sur Maximin : *les Armées n'étoient pas en-*

core mêlées ; on ne pouvoit pas encore décider qui des deux l'emportoit pour le courage , & déjà votre discipline étoit victorieuse.

C'est la connoissance profonde de cette discipline, & des ressources qu'un Général peut trouver dans son Armée & dans lui-même, qui doit décider des différens systêmes sur lesquels on peut conduire une guerre. Il paroit que les grands Généraux ont été le plus souvent hardis & entreprenans : chercher son ennemi & le combattre, tel a été le systême d'Alexandre, de César, d'Epaminondas, de Gustave Adolphe, de Charles XII &c. & celui que Machiavel a particulierement recommandé dans son excellent Ouvrage *sur l'Art de la Guerre.* Il est certain que celui-là seul doit se promettre la victoire, qui a les Troupes les mieux exercées (je ne dis pas même les plus braves) , & qui est le plus assûré de leur subordination & de leur exactitude à exécuter toutes sortes de mouvemens. Mais que de peines , que de travaux ne faut-il pas avant que d'en venir-là! L'Auteur croit qu'une puissance nouvelle a sur ce point un grand avantage sur les autres. Dans celles-ci, les grands chan-

gemens se font trop difficilement ; on ne les fait presque jamais qu'à demi , & le nouveau se composant avec l'ancien perd toute son intégrité. Il suit de-là qu'on change & qu'on rechange sans cesse, qu'on entasse réglement sur réglement, qu'on imite tout le monde & qu'on n'égale personne.

Il n'arrive pas toujours que la Discipline & la Tactique suffisent pour surmonter toutes les difficultés qui se présentent à la guerre. On se trouvera souvent arrêté , si l'on manque de Magasins, d'Arsénaux, de munitions de toutes espéces ; si l'on n'a pas sçu se préparer à tout événement ; si l'on n'a pas prévû les plus heureux succès & les plus grands malheurs. C'est le manque de cette prévoyance que Démosthènes reprochoit aux Athéniens , lorsqu'il leur disoit : *N'ayant rien d'arrêté ni dans vos préparatifs , ni dans vos projets , quand même d'heureuses conjonctures vous ouvriroient les Portes d'Amphipolis , vous n'y entreriez pas.*

Mais au défaut des moyens ordinaires, quelle ressource ne peut-on pas trouver dans les Sciences , dans les Arts , dans la Nature même ! L'Auteur remarque

ici à l'honneur de la Philosophie , que la plûpart des anciens Capitaines étoient accompagnés par des Philosophes. *Pyrrhus* le fut par *Cinéas ; Annibal* par *Silénus; Scipion* par *Ennius; Paul Emile* par *Métrodore* ; le jeune *Scipion* par *Polibe* & par *Panetius* ; *Lucullus* par *Antiochus* ; *Pompée* par *Possidonius* & par *Theophanes* ; *Caton* par *Sarpedon* & par *Antipater* ; *Auguste* par *Arius* , par *Nicolas* de Damas & par *Athenodore; Trajan* par *Plutarque* & par *Dion-Chrisostôme. Sertorius* n'eut besoin que d'une seule observation de la Nature, pour trouver le moyen de soumettre les Charaeitains, Peuple de Brigands qui habitoient des antres, où ils receloient leurs butins , & bravoient les efforts de leurs ennemis. Ces Barbares , pour prévenir la chaleur du climat , avoient toutes les ouvertures de leurs antres tournées vers le Nord. Sertorius s'apperçut que la terre formoit d'elle - même une poussiere menue que le vent du Nord , qui souffle fort communément dans ce canton, portoit vers eux. Il imagina sur le champ d'aider la Nature , de faire remuer , amonceler & fouler la terre ; de façon que, lorsque le vent

vint à s'élever , il en porta une si grande quantité dans les antres des Characitains , qu'ils furent obligés de se rendre à discrétion.

La connoissance morale des Nations doit marcher parallelement à l'étude du climat & de la Nature. C'est particulierement sur elle qu'on doit former ses projets & ses entreprises. *On dit que le Prince Eugène fonda ses projets pour la conquête de l'Italie sur la connoissance qu'il avoit de la Nation Françoise , & sur le caractère de ses Généraux. On assûre, entre autres , que tout le succès du passage du Pô dépendoit d'une partie d'Ombre qu'un certain Général faisoit toujours à une heure marquée , & à laquelle il n'étoit pas possible de l'arracher. Puisque nous avons nommé cette Nation , considérons ce que ses Auteurs les plus éclairés en ont dit. Ils prétendent qu'elle a des vices insurmontables, point de subordination , point de discipline ; qu'il ne s'agit que de la fatiguer, pour la mettre bas ; qu'elle n'a que ce feu & cette impétuosité terrible , si le Général en sçait faire usage ; que si on réussit, pour ainsi dire , à étouffer ce feu & à abattre leurs espérances par quelques*

avantages remportés sur eux, ou, si l'on a le bonheur que son Général ne sçache pas faire usage à tems de son courage, on en fera tout ce qu'on voudra. On dit encore, qu'un François n'est soldat que devant l'Ennemi, & que tout est bagatelle dans un Quartier. Voilà les traits sous lesquels les François même peignent leurs Troupes ; mais, continue l'Auteur, qu'il me soit permis de dire, qu'il y a bien de l'injustice en tout cela. Les François me paroissent, autant que toute autre Nation, capables de patience, de discipline & de constance : le seul défaut que j'y trouve, c'est qu'il faut qu'un Général leur soit bien cher, & qu'ils soient bien persuadés de son mérite, pour obtenir d'eux ce qu'il souhaite. Turenne, après avoir proscrit les anciennes Coutumes Militaires, changé le caractère national, donné aux Troupes Etrangères une activité dont elles n'étoient pas crûes jusque là capables, ôta aux François leur légereté & leur impatience naturelle, apprit aux Soldats à souffrir les fatigues sans murmurer, aux Courtisans à oublier la Cour, à convertir leurs inclinations les plus cheres en passion pour la gloire du Roi & celle de leur propre nom.

L'Auteur, qui paroit avoir beaucoup d'estime pour la Milice Françoise, oppose le passage qu'il vient de citer à un autre de *Montesquieu*, où cet Auteur dit en parlant de sa Nation : Que *dans les Pays Etrangers, elle n'est jamais touchée que de ce qu'elle quitte ; qu'en partant de chez elle, elle ne regarde la gloire que comme le souverain bien, & dans les Pays éloignés comme un obstacle à son retour ; qu'elle l'indispose par ses bonnes qualités mêmes, parce qu'elle paroit y joindre du mépris ; qu'elle peut supporter les blessures, les périls & les fatigues, & non pas la perte de ses plaisirs ; qu'elle n'aime rien tant que la gaité, & se console de la perte d'une Bataille, en chantant son Général.* Il est certain que telle a été l'opinion de plusieurs personnes éclairées : si l'on consulte le *Testament Politique de Richelieu*, on y trouvera à peu près les mêmes choses. Les François, dit-il, ont assez de courage, pour aller de gaité de cœur à un Bataille ; mais ils n'auront jamais celui de l'attendre, si on diffère huit jours à la donner. Il faut pourtant avouer que, depuis le tems où ce Ministre vivoit, la discipline s'est bien

perfectionnée en France. Sans remonter au siécle de Louis XIV, le Siége de Prague, la constance inébranlable & les efforts inouis de nos Troupes en Amérique, une campagne d'hiver toute récente qui n'a causé ni murmure, ni maladie, &c. ont suffisamment prouvé que les François sont capables de tout, lorsqu'ils sont bien menés. Nous pensons, avec notre Auteur, que les hommes sont ordinairement ce qu'on les fait ; que, quand même les différences qu'apporte le climat seroient plus décisives qu'elles ne le sont en effet, elles plieroient sous l'effort des Loix, des mœurs & des usages ; qu'en partant de ce principe, la légereté dans une Nation ne peut être regardée que comme un vice d'habitude & non comme un vice fondamental, qu'il vient bien plus du manque ou de l'oubli d'une constitution, que de cette constitution même, & que par conséquent c'est le plus aisé de tous à corriger.

Jusqu'ici nous n'avons pas encore considéré l'Art de la Guerre dans ses plus belles spéculations. La Science des grands mouvemens paroit en être la partie la plus sublime ; soit qu'il s'agisse

de méditer ou de cacher un projet de conquête, & de menacer tout, excepté ce qu'on veut attaquer ; soit que borné à une tâche moins brillante, mais plus importante, il faille défendre un Pays avec des forces inférieures, prendre une position centrale, balancer son Ennemi par-tout, & tâcher de se rendre supérieur quelque part ; soit enfin qu'on veuille le forcer à sortir d'une position avantageuse se porter sur son flanc, ou y faire marcher des détachemens sans les compromettre. De la maniere dont sont dirigées les conquêtes, dépendent leur avantage & leur conservation. L'Auteur donne ici de justes éloges au plan de M. le Comte de Turpin, qui propose de conduire une conquête comme un siége, en établissant successivement des parallèles & des communications. Nous ne le suivrons pas dans les autres exemples qu'il donne : il nous suffit de dire, qu'ils sont tous instructifs & intéressans.

Mais c'est à regret que nous nous voyons obligés d'abréger le Chapitre qui couronne si dignement cet Ouvrage. Il traite de la connoissance du cœur humain, partie sublime & essentielle

de l'Art de la Guerre, qui n'a encore été traitée que bien imparfaitement, parce qu'elle n'appartient qu'à l'esprit philosophique, devenu trop rare parmi les Militaires. De quoi servira cependant d'exercer les bras & les jambes des hommes, si l'on néglige cette volonté qui les fait mouvoir? C'est le cœur humain, c'est ce sophiste dangereux qui décide & qui conclut contre toutes les régles des probabilités. C'est lui qui persuade à l'homme, défendu par des remparts élevés, qu'il sera vaincu par le téméraire qui l'attaque avec furie; c'est lui qui fait aller à une mort certaine, & ne permet pas d'en attendre une douteuse. Tantôt l'infortune l'abat, tantôt elle lui donne de nouvelles forces; quelquefois il inspire une révolte criminelle, souvent il donne une obéissance aveugle? Enfin c'est pour les grands hommes le premier des moyens, & le supplément de tous ceux qui leur manquent. Celui qui n'a fait qu'armer & discipliner une Armée, n'est donc encore que Promethée Statuaire. Il lui reste à dérober dans le Sanctuaire de la Philosophie le feu sacré qui doit animer cette vaste machine.

On opère sur l'esprit des hommes, en élevant leur génie & leur courage, en les instruisant, en frappant à tems leur imagination, & en leur en imposant.

L'Histoire, la Poësie, la Sculpture & la Peinture servent également à remplir le premier de ces objets, par l'enthousiasme précieux qu'elles inspirent. L'Histoire nous apprend & nous exagere même la noblesse de notre origine; la Poësie, en nous montrant le prix dont elle a couronné les Héros, nous fait voir celui qui nous attend. Enfin la Peinture & la Sculpture nous représentent les vrais objets de notre émulation, & s'enrichissant de tous les siécles, semblent nous étaler les fastes de la vertu. *Ce fut pour rappeller aux Grecs la gloire de leurs Ancêtres qu'Agésilas, en portant la guerre en Asie, voulut s'embarquer en Aulide. Lorsqu'Alexandre descendit dans cette partie du monde qu'il devoit soumettre à ses armes, il n'oublia rien de tout ce qu'on pouvoit imaginer pour élever le courage de son Armée & pour réveiller le souvenir de l'ancienne conquête de l'Asie. Il alla à Ilium, où il visita les Tombeaux d'Ajax, d'Achille, & des autres Héros immolés dans la guerre de Troye. Il leur rendit les honneurs*

usités, fit des courses tout nud avec ses compagnons autour de la Colonne d'Achille, la frotta d'huile & la couronna. Il exalta le bonheur de ce Héros, qui pendant sa vie avoit trouvé un ami fidéle, & après sa mort un digne Historien de ses vertus militaires. Il trouva dans un Temple des armes qu'on disoit être celles de Pallas; il les prit & les fit toujours porter devant lui par ses Argiraspides. Il fit des obséques à Priam, pour appaiser son ombre envers la race de Pyrrhus dont il descendoit, & ce fut pour rendre plus publique cette origine illustre. Avant que de descendre du Vaisseau, il avoit lancé un trait en terre-ferme pour déclarer la guerre à l'Asie; & descendu à terre, il dressa des Autels à Jupiter Descenseur, *à Minerve & à Hercule, demandant à ces Dieux qu'ils ne lui fissent remporter que des victoires honorables, & lorsqu'il les auroit méritées par sa valeur. Tant d'ambition, tant de passion pour la gloire, manifestée avec tant d'art, ne pouvoit manquer de produire des effets surprenans.*

Tels furent en effet les moyens sublimes qu'employa cet homme singulier, à qui Plutarque & nombre d'au-

tres Anciens ont accordé autant de prudence que de hardiesse, & qu'une postérité timide a traité d'insensé. Ces petits Critiques, qui, s'étonnant de tout ce qui n'est pas du moment, ressemblent à ces insectes éphémeres, pour lesquels un jour est la durée; que diront-ils en apprenant que deux vers ont décidé de la Souveraineté, & qu'une modulation hardie a sauvé une République (1)? Malgré les exemples des Anciens, il falloit être le Maréchal de Saxe, pour annoncer que les Armées devoient marcher en cadence & au son des instrumens. L'application d'un Officier zélé a fait voir depuis, qu'il étoit plus aisé d'accoutumer nos oreilles à des sons qu'à des raisons. *Tout étoit destiné chez les Anciens à élever le courage des Troupes; l'émulation étoit habilement employée à cet objet. La gloire d'Achille & d'Alexandre donna de la magnificence aux desirs des Grecs: Alexandre se propose d'imiter Achille, les autres se proposent d'imiter Alexandre; ces éternels parallèles leur tournoient le cœur au*

(1) Ceci fait allusion aux deux Vers d'Homère qui jugerent la contestation d'entre une Colonie & sa Métropole, & à Tirtée.

grand. Ils manquerent to us la véritable gloire qui consiste à faire du bien aux hommes ; mais au moins ils en acquirent une propre à leur faire entreprendre de grandes choses. C'est depuis les entreprises de Colchos & de Troye, qu'on voit parmi les Grecs ce nombre de Héros qui nous surprend. Ces deux événemens exciterent des concurrences dans la Poësie & dans l'Histoire pour les célèbrer, & furent la lumiere qui dissipa les ténèbres des tems antérieurs.

Quant à l'avantage qu'on peut retirer de l'instruction des hommes, il y a un milieu bien difficile à saisir. La difficulté de donner aux Troupes l'esprit qu'elles devroient avoir, a fait penser à quelques personnes qu'il valoit peut-être mieux leur ôter tout-à-fait cet esprit. Mais n'est-ce pas pour éviter un petit mal, se priver du plus grand moyen & des meilleurs ressources? Il ne faut certainement pas que le Général s'accoutume à rendre compte de tout à son Armée, & sur-tout à paroitre la consulter. Mais comme il est toujours maître de dire ce qu'il veut, il est très-important qu'il fasse usage de cette puissance magique du discours que les An-

ciens avoient exprimée, en représentant Hercule avec des chaines de fer qui partoient de sa bouche & aboutissoient aux oreilles de ses Auditeurs. Ceux qui ont vû la curiosité empressée, souvent même indiscrete, que témoignent les Officiers François, leur affluence, leur avidité à l'heure de l'ordre pour rapporter quelques nouvelles au Camp ; ceux, enfin, qui connoissent quel effet font sur eux les paroles du Général, avec quelle attention ils les écoutent, avec quel plaisir ils les redisent ; ceux-là, dis-je, sçauront combien la Nation Françoise a besoin qu'on l'instruise & l'entretienne, & combien un Général taciturne est éloigné de son génie. C'étoit la coutume de M. de Turenne de causer familierement avec les Officiers de son Armée, & ces conversations étoient des leçons aussi utiles qu'elles étoient cheres.

Depuis que le regne de la superstition est passé, il est plus difficile de conduire les hommes en frappant leur imagination, & en leur en imposant. L'expérience cependant prouve encore, qu'on peut se servir avec succès de la

Religion pour échauffer les esprits : on sçait quel parti en tirent les Russes. Les Allemands même, malgré les progrès qu'ils ont faits dans la Philosophie, sont encore très-susceptibles d'être animés par l'esprit de parti, & assez enclins à la superstition. Mais ce moyen perd tous les jours de sa force, surtout par le mélange de Religions qui se trouve presque toujours dans la même Armée.

Nous voici arrivés au terme de cet Ouvrage. C'est à regret que nous quittons notre Auteur, dont nous aurions pû citer encore quelques traits intéressans, mais que les bornes de cet Extrait ne nous permettent pas de rapporter : nous nous en consolerons dans l'attente du grand Ouvrage qu'il nous promet, & nous l'invitons à suivre une carriere, où ses premiers pas ont été si heureux.

Nous osons adresser au jeune & sçavant Militaire, qui nous a fait présent de cet Extrait, ces paroles de *Synesius* à Pœonius. » Illustrez vos efforts en » combattant pour l'honneur des Muses. Confondez ces ames stupides ou

» féroces qui les regardent comme inu» tiles à l'Art de la Guerre, qui pen» sent qu'uniquement propres aux jeux, » à l'amusement, à la bagatelle, elles ne » sont d'aucune utilité pour les actions » grandes & sérieuses qui se passent au » grand jour. Nous vous encouragerons » du geste & de la voix. L'homme qui » ne s'élève que par les talens qu'il a » reçus de la Nature, n'est qu'un Sage » imparfait & mutilé. Celui-là seul est » le vrai Sage qui perfectionne ses ta» lens par la réflexion & les connois» sances (1). »

---

(1) *Macte animo, ut pulchrum certamen pro nobis, & pro Musis decertes : ne quis has ut vanas, inefficaces & mancas foro militiâque exagitet, ac si nihil conducerent ad serias actiones quæ sub aperto cœlo geruntur, scitæ autem sint ad delicias & ludicra puerilia atque nugas effutiendas. Nos etiam tibi manum opitulatricem porrigere par est singulos, quantùm quisque conniti poterit. Sic enim absolutus sapiens fueris, non inchoatus neque imperfectus & mutilus, ut qui eo solo evehitur quod à Naturâ suggeritur.*

Synesius Serm. ad Pæonium.

II.

RACOLTA di Lettere sulla Pittura, Scultura, ed Architettura, scritte da' più celebri Personaggi, dal secolo XV al XVII. Tom. 2 &c.

» RECUEIL de Lettres sur la Peinture, la Sculpture & l'Architecture, écrites par les plus célèbres Personnages, depuis le quinziéme siécle jusqu'au dix-septiéme. Tom. 2. A Rome, 1757, chez *Nicolas & Marc Pagliarini* ».

SECOND EXTRAIT.

QUE de choses dont je n'ai pas besoin (1)! pourroit s'écrier avec *Socrate*, l'homme qui parcourant la plûpart des Ouvrages modernes, s'attache & aspire au véritable objet des connoissances humaines. Et les Auteurs & les

(1) *Quàm multis ipse non egeo?* Laert. in Socrat.

Editeurs ne respectent pas assez le loisir du Public : tout Livre, disoit Domitius Pison, devroit être un trésor (2). Il est vrai que le plus grand nombre des hommes, moins animés du desir de s'instruire, qu'excités par le besoin de se désennuyer, n'envisagent dans la lecture que la lecture même ; toute leur attention s'arrête sur les moyens, & sur quels moyens encore? Autant qu'ils recherchent avec avidité les Productions frivoles, autant ils négligent les Ouvrages instructifs, solides & profonds ; leurs ames petites & paresseuses redoutent le seul exercice qui constitue essentiellement la vie de l'être raisonnable (3). Mais ne poussons pas plus loin des réflexions que nous n'aurons que trop souvent occasion de faire, & hâtons-nous d'arracher les traits intéressans & curieux que renferme le Volume que nous venons d'annoncer, de la multitude des détails inu-

(2) *Thesauros oportet esse, non Libros.* Plin. in præf.

(3) *Nihil aliud est vita quàm cognitio.* Cic.

tiles qui les engloutissent. Nous ne ferons en cela que ce que le sçavant homme, qui nous a fait présent de ce Recueil, auroit fait sans doute lui-même, si des occupations plus importantes ou d'autres raisons particulières le lui avoient permis.

La premiere Lettre de ce Volume roule sur l'Architecture. Quelques Sçavans du quinziéme siécle, que différentes circonstances avoient rassemblés à Rome, affligés de la barbarie qui s'étoit répandue sur tous les Arts, & environnés de monumens dont les ruines respirent encore la magnificence & la grandeur, formerent le projet de ranimer l'ancienne Architecture (4). Tout ce que nous avons eu depuis de Desseins, de Figures, de Réflexions & d'Observations, non-seulement sur l'Architecture, mais sur tous les Arts

(4) Cette Société étoit composée de *Marcel Cervini*, qui fut Pape ; de *Bernardin Maffei* ; d'*Alex. Manzuoli* ; de *Guillaume Philander* ; de *Vignole* ; de *Louis Lucerna* ; de *Buonarotti*, & de *Tolomei*, Auteur de cette Lettre. Quels hommes!

qui lui sont subordonnés, & dont elle doit être regardée comme la dominatrice, ces sçavans Hommes l'avoient embrassé dans leur plan. Quant aux moyens qu'ils se proposoient d'employer, pour éclaircir le Traité de Vitruve que la difficulté de la matiere, la nouveauté des termes, la singularité des constructions, & la corruption des Textes rendoit alors presque inintelligible, M. le Marquis *Galiani* les a mis en œuvre avec le plus grand succès dans la belle Traduction Italienne qu'il vient de donner de Vitruve : Ouvrage que nous annonçons avec plaisir, & dont nous aurions déjà rendu compte, si l'importance, l'étendue & la difficulté des matières avoient demandé moins de réflexions & d'examen. Cependant quelques lumières que depuis plus de deux cens ans une infinité de Sçavans, d'Artistes & de Connoisseurs ayent répandues sur les Arts, nous ne sçaurions nous empêcher de regretter que le projet de ces premiers Restaurateurs de l'Architecture n'ait jamais été rempli. Que ne devoit-on pas attendre des connoissances & des efforts réunis des *Vignole*, des *Philander*, des *Tolomei*, d'une

Société enfin qu'éclairoit & qu'échauffoit le génie puissant & sublime de l'immortel *Buonarotti* ? Ne s'élevera-t-il pas un nouvel Alexandre, s'écrie l'Auteur de cette Lettre, qui encourage, enflamme & anime les talens ? Ce Conquérant, en aggrandissant sa domination, étendoit l'Empire des Arts; il fit construire en dix-huit jours une Ville: les Princes de nos jours ne pourroient-ils pas faire, que le Traité dont j'expose ici l'objet & le plan fût achevé dans l'espace de trois années? Ses vœux ne furent point exaucés, & il n'existe de cet Ouvrage, qui eut été la véritable Encyclopédie des Arts, que l'esquisse que Tolomei en a tracée, mais qui suffit pour faire chérir & respecter à jamais la mémoire des hommes qui le conçurent & l'entreprirent.

On prétend, écrivoit Annibal Caro à Georges Vasari, que votre plus grand mérite en Peinture est d'être expéditif. Pour moi qui sçais qu'il en est des Peintres comme des Poëtes, & que l'enthousiasme & la fougue les conduisent plus sûrement & plus rapidement au but, je n'ai rien à vous dire, si ce n'est que j'attends avec impatience

le Tableau que vous voulez bien me destiner, & dont sur votre facilité d'opérer j'ai déjà conçu l'opinion la plus avantageuse. Choisissez tel sujet que vous jugerez à propos: vous êtes tout-à-la-fois Poëte & Peintre, & le Peintre, ainsi que le Poëte, ne rend heureusement que ses propres idées. Pourvû que dans votre Tableau il y ait deux figures nues, un homme & une femme, faites tout ce qu'il vous plaira. Si cependant vous vouliez sçavoir mon inclination, il me paroit que Vénus & Adonis sont les deux plus beaux corps qu'un Peintre puisse dessiner & composer. Si vous prenez ce parti, il sera bon d'imiter, autant qu'il sera possible, la Description de Théocrite, mais sans en embrasser tous les détails; car la composition deviendroit trop tumultueuse & trop embarrassée. Je peindrois seulement Vénus qui embrasseroit Adonis expirant; je mettrois dans les regards & dans l'attitude de cette Déesse toute la douleur qu'on peut éprouver en voyant mourir ce qu'on a de plus cher. Adonis seroit étendu sur une draperie de poupre, avec une blessure à la cuisse & quelques

gouttes de sang qui couleroient sur ses chairs mourantes. Ses instrumens de chasse seroient à côté de lui par terre, &, si l'espace le permettoit, j'y ajoûterois quelque beau chien. Je laisserois & les Nymphes & les Graces & les Parques & tous ces Amours, qui dans la Description du Poëte s'empressent autour d'Adonis. Je placerois seulement dans le lointain d'autres petits Amours qui traineroient le Sanglier hors de la Forêt, & dont l'un le frapperoit avec son arc, l'autre le piqueroit avec ses traits & le troisiéme le tiendroit attaché avec une corde, & le conduiroit à Vénus. J'indiquerois, si cela se pouvoit, que les Roses sont nées du sang d'Adonis, & les pavots de ses larmes...... Il est aisé de s'appercevoir, dans la Lettre d'Annibal Caro, que c'est un Poëte qui écrit à un Peintre, & que ce Poëte sçavoit que la Poësie & la Peinture, pour n'avoir qu'un même principe & qu'un même objet, ne se servent pas des mêmes moyens, & que par conséquent elles doivent être traitées différemment. La Poësie, dont toutes les images sont momentanées & successives, peut répandre l'inté-

rêt sur une infinité de détails, & même l'accroitre en multipliant ces détails à propos; mais si la Peinture, dont les expressions sont fixes & simultanées, ne ramasse les points épars de l'intérêt, pour les appliquer tous à l'*instant* le plus favorable, si elle ne supprime les détails étrangers à cet instant, & n'y subordonne ceux dont elle l'accompagne, l'attention du spectateur sera nécessairement ou divisée ou confondue.

On remarque dans les Lettres du *Titien*, que ce célèbre Artiste en parlant de ses Ouvrages, ne les désigne jamais par le mot *Tavola*, Tableau: *je finis*, écrit-il, la *Fable de Vénus & d'Adonis* ...... *Je vous enverrai incessamment la Poësie de Persée & d'Andromède.* Il seroit à souhaiter que les Peintres envisageassent tous aussi noblement & aussi grandement leur Art.

Tout le monde connoit les chagrins & les traverses qu'essuya le *Dominiquin* pendant sa vie. Lorsqu'il exposa son Tableau, qui est à Saint Jérôme de la Charité, & qu'on regarde généralement comme un chef-d'œuvre, tous les Peintres en dirent tant de mal, que *Pierre de Cortone*, qui ne faisoit

que d'arriver à Rome, avouoit qu'il s'étoit vû forcé d'en dire du mal lui-même, pour ne pas indisposer des hommes, dont l'amitié lui étoit nécessaire. A peine la Tribune de Saint André *della Valle*, un des plus beaux morceaux à fresque qu'il y ait à Rome, fut-elle découverte, qu'il fut question de l'abattre. *Cependant*, disoit le Dominiquin toutes les fois qu'il entroit dans cette Eglise, & qu'il s'y arrêtoit avec ses Ecoliers, *il me semble que je n'ai pas si mal réussi.* L'envie est inséparable du mérite, comme l'ombre l'est des corps, a dit un Ancien; mais elle est juste, a-t-il ajoûté, elle déchire l'envieux. *Ciro Ferri*, dans une de ses Lettres à M. *Magalotti*, nous apprend que, dans le plan & le Dessein que le Bernin avoit tracés du Louvre, cet habile Artiste avoit mis peu du sien, que ses idées n'étoient point originales, & qu'il en avoit emprunté les principales de *Pierre de Cortone.* Les Lettres de *Salvator Rosa*, qui sont insérées dans ce nouveau Recueil, sont pleines de fougue & d'esprit, comme celles que nous avons déjà fait connoître; elles ne renferment d'ailleurs rien

de bien intéressant. M. le Chevalier *Gaburri* proposoit à M. *Molesworth*, alors Envoyé d'Angleterre à la Cour de Toscane, d'entrer dans une Académie d'Artistes. A Dieu ne plaise, répondit M. Molesworth : je sçais trop combien grande est la différence qui se trouve entre avoir le goût & le sentiment des Arts, & en avoir la connoissance. Mon nom n'est pas digne d'être inscrit à côté des grands noms que vous me cités. Cette gloire appartient toute entiere à vous & à vos pareils; il y auroit à moi de l'injustice & du ridicule à vouloir la partager. Si nous en jugeons cependant par les réflexions que M. Molesworth communiqua à M. le Chevalier Gaburri sur deux Tableaux qu'il avoit fait faire à Thomas Redi, il y avoit assûrément peu d'Amateurs qui eussent plus de droit que lui à l'honneur qu'on vouloit lui faire. Mais il seroit bien plus étonnant de voir les petits talens ne pas prétendre, que de voir le vrai mérite souvent refuser.

Nous avons retrouvé avec plaisir dans ce Recueil la Lettre de M. Mariette à M. le Comte de Caylus sur la vie & les ouvrages de *Leonard de Vinci.*

Cette Lettre qui, comme tous les Ouvrages sentis & pensés, instruit & intéresse toutes les fois qu'on la rélit, renferme un trait que nous croyons devoir retracer à nos Lecteurs. Lorsque Leonard, dans le Tableau de la Cène, auquel il travailloit pour le Refectoire des Dominiquains de Milan, eut à peindre la tête de Judas, il s'arrêta, & entra dans des méditations profondes. Le Prieur du Couvent qui regardoit la Peinture comme un travail méchanique, impatienté que l'ouvrage n'avançât point, s'en plaignit au Duc Louis Sforce qui rendit à Leonard les plaintes du Religieux. Leonard protesta qu'il n'y avoit point de jours qu'il ne travaillât au moins deux heures : cependant l'ouvrage restoit toujours dans le même état. L'impatience du Prieur éclata de nouveau, & il se plaignit au Duc plus fortement que jamais. Le Duc, persuadé que Leonard lui en avoit imposé, ne put s'empêcher de lui en faire des reproches; mais *Vinci* le calma bientôt, & lui fit aisément comprendre que souvent un génie sublime n'est jamais plus occupé, que lorsqu'il paroît l'être le moins, & que tout consiste

à se former des idées justes & parfaites. Ceci nous rappelle un mot de Laurent de Medicis à un de ses Courtisans, qui, entrant le matin dans l'appartement de ce Prince, lui marqua sa surprise sur ce qu'à dix heures il étoit encore dans son lit. Vous dormez, lui dit-il, & il y a quatre heures que je m'occupe? Ce que je viens de rêver, lui répondit Laurent, vaut mieux que tout ce que tu as fait dans tes quatre heures de travail. Que d'Artisans Peintres ou Littérateurs à qui les vrais Artistes, les véritables Gens de Lettres pourroient souvent faire la même réponse!... L'Editeur de ce Recueil observe dans une note que les Vies des Peintres de *Leone Pascoli* sont un mauvais Ouvrage, que cet Auteur étoit mal informé, que les matières qu'il traitoit lui étoient absolument étrangères, & qu'il n'avoit pas même l'art d'ajuster une période.

On croit communément que le Bacchus de *Michel-Ange*, qu'on voit dans le Corridor de la Galerie Royale du Grand Duc, est la fameuse Statue que ce grand Maître fit enterrer, après lui avoir coupé un bras, & qui quelque

tems après fut vendue au Cardinal Saint George comme une ouvrage des Grecs. M. le Chevalier Gaburri est d'un sentiment contraire, & s'appuye sur l'autorité de Vasari, qui dit formellement, part. 3e, p. 721, que la Statue que Michel-Ange fit enterrer après lui avoir coupé un bras, étoit un Cupidon qui dormoit, grand comme nature, que cette Statuë après avoir resté quelque tems sous terre, passa pour avoir été découverte par un coup de hasard, qu'elle fut regardée comme un des plus beaux Ouvrages de l'ancienne Grèce, & qu'elle fut vendue comme telle au Cardinal Saint George, qui l'achetta deux cens écus. Mais ayant appris que l'ouvrage étoit de Michel-Ange, le Cardinal qui, comme tant de personnes de nos jours, étoit bien plus possédé de la manie des Arts qu'il n'en avoit le goût, rendit le Cupidon & se fit restituer son argent (5).

(5) Cette Statue passa depuis dans les mains du Duc de Valentin, qui en fit présent au Marquis de Mantoue. Celui-ci la fit transporter dans sa Capitale, où vraisemblablement elle a péri.

De plus, Vasari dans la même page, parle séparement de la Statuë de Bacchus, & la description qu'il en fait se trouve parfaitement conforme au Bacchus qu'on voit actuellement dans la Galerie du grand Duc.... » Je ne sçais écrit le Dominiquin à François Angelon, » si c'est *Lomazzo* qui prétend » que le Dessein est la matiere de la » Peinture, & que la couleur en est la » forme : pour moi je pense tout le » contraire. C'est au Dessein que la » Peinture doit son être & sa forme; » la Couleur, sans le Dessein, ne défi- » nit, ne prononce rien. Le même Auteur avance, » que, pour avoir un Ta- » bleau parfait d'Adam & d'Eve, il » faudroit que l'Adam fût dessiné par » Michel-Ange, & peint par le Ti- » tien, & que l'Eve fût dessinée par » Raphael, & peinte par le Corrège ». » Dans quelles absurdités ne tombe-t- » on pas, lorsqu'on se trompe dans les » premiers principes!

Nombre de Lettres écrites par M. Mariette à différens Amateurs, forment une des plus intéressantes parties de ce Recueil. Ceux qui prétendent au

titre de Connoisseurs, y apprendront à quel prix on mérite d'être regardé comme tel. Rien ne coule de la plume de cet habile homme qui ne porte le caractère de l'Instruction : toutes ses Lettres, celles même qu'il s'est vû forcé d'écrire tout d'une haleine, renferment des vûes & des réflexions utiles, tantôt sur la partie substantielle, tantôt sur la partie historique des Arts. Sa Lettre de remerciment au Secrétaire de l'Académie du Dessein de Florence, à laquelle il venoit d'être associé, est pleine d'érudition pittoresque, & respire la modestie; mais quand on a l'idée de la perfection, & que l'on mesure ce qu'on sçait avec ce qu'on sent bien qui reste encore à sçavoir, peut-on n'être pas modeste?

Tout le monde rend justice à l'excellence de l'Ouvrage de Vasari; mais, comme nous l'avons déjà observé dans notre précédent Extrait, on l'accuse communément d'avoir parlé des Peintres de son Pays avec trop de partialité. C'est un défaut que nous osons à peine lui reprocher. Si jamais il pouvoit être permis de sacrifier la vérité, ce seroit

sans doute à l'amour, à la gloire de sa Patrie. On lit dans Vasari, que Raphael aggrandit extraordinairement sa *manière*, après qu'il eut vû les Ouvrages de Michel-Ange. Bellori, blessé de cette proposition qu'il regardoit comme injurieuse pour Raphael, l'a attaquée avec force & même avec une espèce d'enthousiasme dans un de ses Ouvrages intitulé : *Descrizione delle immagini dipinte da Raffaelle d'Urbino* (6). Il y prétend, que pour arracher à Raphael ses lauriers, & en orner la tête de Michel-Ange, (ce sont ses expressions), Vasari est tombé dans des contradictions énormes. M. Crespi, dans quelques Lettres écrites à M. Bottari, justifie Vasari par des raisons qui nous paroissent victorieuses, & sans réplique. Il est certain que Raphael n'abandonna la maniere séche & dure du Pérugin qu'après qu'il eut étudié les Ouvrages de Léonard de Vinci, & qu'il eut vû le Carton que Michel-Ange avoit fait pour la Salle du Conseil

(6) Cet Ouvrage a été réimprimé à Rome en 1751.

de Florence. Il opéra dès-lors beaucoup plus grandement qu'il n'avoit fait ſous le *Pérugin* ; mais il s'en falloit bien qu'il eût atteint la grandeur & la majeſté à laquelle il éleva ſa *manière*, depuis que le *Bramante* l'eut introduit dans la Chapelle que peignoit Michel-Ange. Ce ſeul coup d'œil développa dans un inſtant tout ce que la Nature avoit donné de grandeur & d'élevation à l'ame de Raphael : la premiere fois que je vis l'Iſaïe, dit M. Creſpi, je fus frappé d'étonnement ; je le jugeai de Michel-Ange bien plus que de Raphael, tant le contour de cette Figure ſublime eſt fier & reſſenti. Examinons, ajoûte M. Creſpi, ſi, comme *Bellori* le prétend, Vaſari a voulu ſubordonner Raphael à Michel-Ange. Raphael, dit cet illuſtre Biographe, donna à ſa maniere plus de grandeur & de majeſté, lorſqu'il eut vû les Ouvrages de Michel-Ange. Voici, ſi je ne me trompe, ce qu'on peut & ce qu'on doit conclure de cette Propoſition. Raphael eut donc le talent de chercher & d'obſerver, non-ſeulement les beautés de la Nature, mais encore celles de

l'Art, avec lequel les plus grands Maîtres avoient cherché à rendre & à imiter la Nature. Raphael eut donc le bonheur unique de ſaiſir & d'abſorber toutes les perfections qu'il obſervoit dans les ouvrages d'autrui : Raphael ſçut donc ennoblir & embellir la nobleſſe & la beauté même que renfermoient les différentes Productions des plus grands Maîtres dans ſon Art. Eſt-ce là déprimer Raphael ? Mais écoutons Vaſari lui-même. Les autres Peintures, dit-il en parlant du célèbre Tableau de Sainte Cécile, peuvent s'appeller des Peintures ; celles de Raphael ſont des choſes vivantes. Les chairs y palpitent ; on en voit l'eſprit & l'ame ; les ſens y ſont en mouvement, & la vie n'a rien de plus animé (7). Eſt-il rien au-deſſus de cet éloge ? Et cela ne ſuffit il pas pour convaincre Bellori, que c'eſt à tort qu'il accuſe Vaſari d'avoir voulu donner à

(7) *Nel vero l'altre Pitture, Pitture nominare ſi poſſono, ma quelle di Raffaelle coſe vive : perchè trema la carne, vedeſi lo ſpirito, battono i ſenſi alle figure ſue, e vivacità viva ſi ſcorge.*

Michel-Ange la préférence & la ſupériorité ſur Raphael ?

L'un & l'autre étoient nés deux hommes ſupérieurs, dit M. Mariette dans ſes belles Remarques ſur la vie de Michel-Ange, écrite par Condivi ; mais Michel-Ange eſt venu le premier, & ç'auroit été à Raphael une mauvaiſe vanité, dont il n'étoit pas capable que de négliger d'étudier avec tous les autres jeunes Peintres de ſon tems d'après un Ouvrage, qui de l'aveu de tous étoit ſupérieur à tout ce qui avoit encore paru. » Plût au Ciel, s'écrie M. Creſpi, » que les Peintres de nos jours » en agiſſent de même, & qu'ils oſaſ- » ſent s'élancer hors de la manière des » Maîtres, ſous la direction deſquels » ils ont commencé leur carriere ! Il » faudroit pour cela que d'une part, les » Profeſſeurs, après avoir appris à leurs » Elèves à deſſiner & à peindre, leur » donnaſſent à étudier & les ouvrages » & les manieres, pour leſquels ils » leur reconnoiſſent plus de goût & » plus de penchant ; & que de l'autre, » les Elèves, après avoir pris des con- » noiſſances ſuffiſantes du Deſſein & de » la

» la Couleur, étudiaſſent profondé- » ment & long-tems d'après les plus » grands Peintres, & qu'ils fécondaſ- » ſent leur imagination en la rempliſ- » ſant de ce que leurs Tableaux ren- » ferment de meilleur & de plus ad- » mirable. La Tête d'un Peintre, di- » ſoit mon Pere Creſpi, doit être une » Galerie : il eſt impoſſible qu'un Ar- » tiſte excelle jamais, s'il n'a profon- » dément réfléchi ſur les différentes » manieres des plus grands Peintres, » & ſi, lorſqu'il travaille, il ne les a ſans » ceſſe devant les yeux.

Michel-Ange étoit fier & ſublime, mais ſouvent giganteſque & preſque toujours ſauvage. La hardieſſe de ſes contours, ſa grande maniere de deſſiner & de quarrer les parties, l'eſprit de ſes attitudes, firent ſur Raphael les impreſſions les plus profondes ; mais Raphael, dont le génie ètoit doux, naturel & nourri des plus beaux Ouvrages de l'Antiquité, en s'élevant aux formes grandes & terribles de Michel-Ange, en fit diſparoitre l'auſtérité, & y répandit la nobleſſe & la grace. Michel-Ange aggrandit Raphael, & Raphael embellit Michel-Ange.

L'Editeur de ce Recueil, qui n'ayant ſans doute reçu que ſucceſſivement les Piéces dont il a compoſé ſon Volume, s'eſt trouvé dans l'impoſſibilité de ſuivre l'ordre des tems, a inſéré ici une Lettre du Titien bien propre à couvrir de honte ces hommes barbares, qui, chargés par leurs Souverains de remettre aux Artiſtes la juſte récompenſe de leurs talens & de leurs travaux, les forcent de perdre en vaines ſollicitations un tems précieux qu'ils employeroient à honorer leur ſiécle & leur Patrie. « Le Tableau de la Cène que j'ai commencé il y a ſept ans, & auquel j'ai travaillé preſque ſans relâche, écrit le Titien à Philippe II, eſt enfin achevé : heureux ſi j'ai réuſſi dans les efforts que j'ai faits pour rendre cet Ouvrage digne des regards de Votre Majeſté ! Cependant, Sire, ſi jamais mes anciens & longs ſervices vous ont été agréables, je vous ſupplie, au nom de votre clémence infinie, de vouloir bien ordonner que mes proviſions me ſoient enfin livrées, afin que je puiſſe paſſer tranquillement le peu de tems qui me reſte à vivre, & dont je veux conſacrer tous les inſtans au ſervice de Votre Majeſté. En

faiſant exécuter les ordres que vous avez donnés pluſieurs fois à ce ſujet, Sire, vous ferez un acte de bienfaiſance, de juſtice, & en même tems de piété envers la mémoire de votre très-illuſtre Pere. Je perds la plus grande partie de mon tems à écrire, à ſolliciter, à me plaindre ; à peine puis-je arracher, après des inſtances réitérées, le peu d'argent dont j'ai beſoin pour mon entretien. Ah ! ſi Votre Majeſté connoiſſoit la ſituation cruelle où je me trouve, infailliblement Elle en ſeroit touchée, & ne tarderoit pas de la rendre meilleure. Je ſollicite en vain vos Miniſtres, ils ne rempliſſent aucune de vos intentions : c'eſt ce qui me force à me jetter aux pieds de votre Majeſté, pour la ſupplier humblement de faire ceſſer mes malheurs & mes plaintes..... Comment ne craint-on pas d'opprimer les Arts & les Lettres ? Peut-on ignorer qu'il n'appartient qu'aux Lettres & aux Arts d'éterniſer la gloire & la honte, & toutes les actions des hommes?

M. le Marquis Capponi demandoit au célèbre Baldinucci : Premierement,

ſi un Connoiſſeur intelligent & exercé pouvoit porter un jugement juſte ſur les Ouvrages de Peinture, ou ſi ce droit n'appartenoit qu'aux Peintres ; ſecondement, s'il y avoit une régle fixe & certaine, pour connoitre ſi un Tableau étoit original ou copie ; troiſiémement, ſi l'on pouvoit affirmer avec certitude, qu'un beau Tableau fût de la main d'un tel ou d'un tel Artiſte ; quatriémement enfin, ce qu'il falloit penſer de l'uſage où l'on étoit de faire copier les belles Peintures, & quel cas on devoit faire de ces Copies ? Baldinucci, après avoir déclaré qu'il ne parlera point de ces perſonnages ridicules, qui dépourvûs de talent & de goût, ſe jettent par caprice, par manie au milieu des Arts qu'ils cultivent ou qu'ils jugent, ſans les ſentir & ſans les connoitre, rappelle le ſentiment de Quintilien (8) & de Pline le jeune (9), qui diſent formellement

(8) *Docti rationem Artis intelligunt, indocti voluptatem.* Quint. Lib. 9. 4.

(9) *De Pictore, Sculptore & Fictore, niſi Artifex judicare non poteſt.* Plin. Lib. 1. Epiſt. x.

qu'il n'appartient qu'aux Artiſtes de juger les Artiſtes. Pour juger de l'excellence d'un Tableau, ajoûte-t-il, il faut abſolument avoir éprouvé les difficultés attachées au contour des racourcis, à l'obſervation exacte & rigoureuſe des proportions dans les Figures, au choix des attitudes, au mélange des couleurs, à l'invention & à l'exécution ; il faut ſçavoir la poſition & le jeu des muſcles dans chacune des formes irrégulieres & infinies que leur font prendre les divers mouvemens des principaux membres, & cela dans tous les points de vûe. Si l'on n'eſt pas pourvû de toutes ces connoiſſances, on pourra bien dire : Cela me plait ou cela ne me plait pas ; mais il eſt impoſſible qu'on motive jamais ſon jugement. Vous me direz ſans doute, que les plus grands Peintres recherchent un ſuffrage univerſel, & que leur ſatisfaction n'eſt complette que lorſqu'ils ſont parvenus à plaire à tout le monde. Je réponds, que c'eſt principalement des hommes profonds dans ſon Art que le Peintre ambitionne l'eſtime & le ſuffrage : quand on a forcé les applaudiſſemens de ſes rivaux, on en-

traine nécessairement & bien-tôt ceux de la multitude. Baldinucci conclut en disant, qu'il peut bien se faire que, dans le grand nombre des Amateurs, il s'en trouve quelqu'un, qui né avec un goût exquis, après avoir long-tems étudié la Théorie de l'Art, & ayant quelque usage du pinceau, juge quelquefois sainement d'un morceau de Peinture, mais qu'à la rigueur il n'y a de bons & de vrais Juges que ceux qui ont parcouru tous les sentiers de leur Art, & qui en ont éprouvé toutes les difficultés.

Avant de répondre à la deuxiéme Question, notre Auteur observe, qu'il y a une grande différence entre copie & copie. Une infinité de Maîtres, dit-il, ont fait copier leurs Ouvrages qu'ils ont ensuite retouchés, de sorte que le Connoisseur, qui dans certains endroits sent & apperçoit la main du Maître, se trouve dans le doute & dans l'embarras, lorsqu'il s'agit de prononcer, sur-tout si le reste du Tableau est fait d'une maniere supportable. Nombre d'Ouvrages d'*Antoine Panico* furent retouchés par le Carrache. *Innocent Taccone* a non-seulement copié les Ou-

vrages de Carrache, mais plusieurs de ses Tableaux ont été dessinés & retouchés par ce grand Maître. Le Pinceau du Guide a passé sur un nombre infini de Tableaux qui sont sortis de son Ecole; & ont été vendus pour être entierement de lui. Les *Bassans* faisoient copier & recopier leurs plus beaux Ouvrages, & après les avoir revûs & retouchés, ils les envoyoient aux Foires pour les vendre; aussi l'Europe est-elle pleine de Tableaux qui passent pour être des *Bassans*. La Lombardie a été inondée de Copies que, dans leur premiere ferveur, Annibal & Augustin *Carrache* firent des Peintures du *Titien*, du *Corrège* & du *Parmesan*, Copies au-dessus desquelles les originaux n'ont rien que leur ancienneté. D'ailleurs il y a eu des hommes qui avoient un talent particulier pour la Copie: personne n'ignore avec quel succès *César Areturi* & *André Commodi* ont contrefait les Ouvrages du *Corrège*.

Enfin combien de fois n'arrive-t-il pas que le Connoisseur, frappé des beautés qu'il apperçoit dans une Copie bien faite, parvient, à force de les ad-

mirer, à y trouver des choses qui n'y sont pas, & à regarder comme original ce qui n'est en effet que copie?

Par tout ce que je viens d'observer, conclud M. Baldinucci, il est aisé de se convaincre, que, dans certains cas particuliers, il est bien difficile que l'œil même le plus érudit puisse distinguer si un Tableau est original ou copie. Cependant, continue-t-il, voyons s'il est une régle quelconque, pour donner au moins à son sentiment quelque vraisemblance & quelque valeur.

Quand on a l'intelligence du dessein, & qu'on connoit le tour, le stile & la touche d'un Artiste, rarement on se méprend, sur-tout aux premières pensées & aux esquisses. Il est très-difficile d'imiter avec liberté ces traits rapides & subtils qui caractérisent les originaux, sans s'écarter plus ou moins de l'exactitude & de la vérité du dessein. Quelqu'un qui poursuivroit un homme sur le sable, & qui s'imposeroit l'obligation de poser le pied sur ses traces, ne pourroit aller bien loin, sans s'en éloigner. Il faut avouer cependant qu'il

s'est trouvé des Dessinateurs qui, à force d'imiter & de contrefaire, sont parvenus à tromper les yeux les plus clairvoyans & les plus exercés. La régle qui sert à juger les esquisses, sert également à juger les tableaux, avec cette différence que dans ceux-ci il ne suffit pas d'observer la hardiesse & la sûreté des contours, mais encore la manière d'empâter les couleurs & de poser les teintes, la touche, le coloris, & sur-tout certains coups négligés & comme portés au hasard, particulièrement dans les draperies, lesquels vûs à une certaine distance font connoitre l'intention du Peintre & rendent merveilleusement la vérité. L'Editeur ajoute, qu'il est encore un moyen pour distinguer les originaux d'avec les copies: c'est que dans les copies on ne trouve ni changemens ni remords, (*Pentimenti*), & qu'on en apperçoit presque toujours dans les originaux.

Jettons actuellement les yeux sur la réponse que fait *Baldinucci* à la troisiéme question.

Pour se procurer de bons Tableaux, il faut sans doute s'adresser aux plus grands Peintres; mais il ne faut pas

non plus s'im giner, que tout ce qui n'est pas sorti de leur pinceau ne mérite aucune sorte d'estime, & que tous leurs ouvrages soient autant de chef-d'œuvres. C'est aux yeux & non pas aux oreilles à nous guider dans le choix que nous faisons des Tableaux, ainsi que dans le jugement que nous voulons en porter. Eh qu'importe de sçavoir qu'un morceau de peinture est de la façon d'un tel ou d'un tel Artiste, s'il n'a rien qui me plaise & qui doive me plaire? *Lasca*, Poëte Florentin, se mocqua des beaux esprits de son tems, sur ce qu'ayant fait un Sonnet & l'ayant donné pour être de la sçavante Marquise de Pescara, on s'empressa de le lire & de le répandre, succès que n'auroit jamais eu le meilleur de ses Ouvrages, s'il l'avoit donné comme sien. *Non più il vin, ma beonsi i Paesi*, dit-il: *on ne boit plus le vin, mais on boit les terroirs.* La perfection seroit-elle donc attachée aux doigts, au pinceau, aux couleurs, à la toile des célèbres Artistes? & pour se vanter de posséder un trésor, suffiroit-il de sçavoir qu'un Ouvrage est de leur façon? Non, sans doute: un Tableau n'est précieux

que lorsqu'il est véritablement beau. Pour répondre actuellement à votre demande, je dis en premier lieu, que dans le beau siécle de la Peinture, les Artistes, à force d'imiter les grands Peintres dans toutes les parties, dans l'invention, dans les airs de Tête, dans le coloris, dans la maniere de draper, &c, quoique souvent ils n'atteignissent point à la même hardiesse ni à la même correction, parvenoient quelquefois à faire confondre leurs Ouvrages avec ceux de leurs Maîtres. En second lieu, la réputation des célèbres Artistes a souvent commencé peu de tems avant, ou peu de tems après qu'ils sont sortis de l'Ecole de leurs Maîtres. Michel-Ange jettant les yeux sur un Dessein qu'il avoit fait, lorsqu'il étoit encore Elève du *Ghirlandai*, s'écria qu'il avoit été plus profond dessinateur dans son enfance, qu'il ne l'étoit dans sa vieillesse. Les premiers Ouvrages du Tintoret égalerent ceux du Titien, & les premieres productions du Dominiquin celles des Carraches. Et que dirons-nous de *Basaiti*, de *Diana*, de *Buonconsigli*, de *Silvestrini*, de *Poro-*

mese, de *Belliniano*, & de *Santacroce* dont la maniere & les procédés étoient si conformes, qu'il seroit impossible de distinguer leurs Ouvrages, s'ils n'y avoient mis leurs noms?

Observons en troisiéme lieu, que la plûpart des grands Peintres ont souvent changé de goût & de maniere. Il est donc impossible d'affirmer avec certitude, qu'un Ouvrage est d'un Maître plutôt que d'un autre. Baldinucci convient cependant, qu'à force d'examiner les procédés qu'ont tenus les Artistes, leur goût, le caractère de leur sujet, leur maniere de dessiner, de traiter les cheveux & les draperies, & sur-tout de poser les teintes, on peut rendre son sentiment au moins très-vraisemblable.

Reste à sçavoir ce qu'il faut penser des Copies, & quel cas on doit en faire. L'usage des Copies remonte à la plus haute Antiquité. Quintilien (10) assûre qu'au tems de Parrhasius il n'y avoit d'autres Images des Dieux & des

(10) *Lib.* 12. 10.

Héros, que celles qui avoient été copiées d'après les originaux de ce Peintre sublime. Il existe encore aujourd'hui une infinité de Statues antiques qui représentent les mêmes Personnages. Les grands Peintres ont été rares, & le goût des Arts s'étend à tout ce qu'il y a de Peuples cultivés & polis. D'ailleurs plusieurs Ouvrages de Peinture sont ou attachés aux murs des Palais & des Temples, ou renfermés dans les Galeries des Princes: les Copies sont donc absolument nécessaires. Eh que deviendroient les Artistes & les Connoisseurs, sans le secours des Copies? Eut-on reçu de la Nature les talens les plus marqués, ce n'est qu'à force de lire & de méditer les bons Ouvrages qu'on peut se promettre d'en faire à son tour qui soient dignes d'être lûs & d'être imités. L'*Albane*, le *Guerchin*, & *Pierre de Cortone* tapissoient leurs Appartemens & leurs Cabinets des Copies qu'ils avoient faites eux-mêmes des plus beaux Ouvrages des plus grands Peintres. Les hommes, dont l'ame est sensible & l'imagination tendre & vive, dépendent infiniment de ce qui les environne. Ils

s'élevent toujours au grand, & s'y soutiennent tant que leurs sens sont frappés par de grandes choses.

Il ne seroit point étonnant que cet Extrait ennuyât, même ceux de nos Lecteurs qui profitent avec tant d'empressement & d'avidité des occasions d'écrire sur la Peinture. Il s'agit bien aujourd'hui de s'instruire ! Quand on croit sçavoir écrire & penser, a-t-on besoin de sçavoir ce que d'autres ont pensé & ont écrit avant nous ?



III.

MISCELLANEA Philosophico-Mathematica Societatis privatæ Taurinensis. Augustæ-Taurinorum 1759, in-4°. è Typographia Regia.

» MÊLANGES Philosophiques & Mathématiques d'une Société particuliere de Turin. A Turin, 1759, *in*-4°. de l'Imprimerie Royale.

SECOND EXTRAIT.

NOUS nous sommes bornés à annoncer, à la fin du premier Extrait, les Piéces qui composent la partie Mathématique de ces Mélanges : nous allons présentement en rendre un compte plus étendu. Parmi ces Piéces, nous nous attacherons principalement à celle de M. *de la Grange* sur la propagation du son. Les nouvelles lumieres qu'elle jette sur cette matiere, l'une des plus obscures de la Physique & la sagacité avec laquelle son Auteur se conduit dans une recherche si épineuse, exigent une analyse un peu détaillée.

Nous nous flattons qu'il y a des Lecteurs auxquels elle ne déplaira pas.

M. Newton a le premier tenté de déduire, des principes de la Méchanique, la formation du son, & les Loix de sa propagation. On lit sa Théorie sur ce sujet, dans la 43e Proposition du troisiéme Livre de ses Principes. Il conçoit que les particules élastiques de l'air immédiatement contigües au corps sonore, sont mises en contraction par les vibrations de ce corps, & il suppose que cette contraction s'étend à une certaine distance, jusqu'à ce qu'étant devenue la plus grande que permet l'élasticité de ces particules, elles commencent à se dilater ; mais elles ne peuvent le faire, sans comprimer les voisines jusqu'à une distance égale à la premiere, comme elles l'avoient été elles-mêmes par l'action immédiate du corps sonore. Ainsi, suivant M. Newton, il doit se former une seconde couche de fluide condensé, qui bientôt agissant de la même maniere, en produira une troisiéme, & ainsi de suite, en s'étendant sphériquement autour du corps sonore. Cette maniere de concevoir la nature & la progression

du son, est assez semblable à celle dont se forment les ondulations que la chûte d'une pierre produit sur la surface d'une eau dormante. Il y a seulement cette différence, que, dans le dernier cas, c'est la pesanteur qui souleve & abaisse alternativement les colonnes du fluide, au lieu que, dans le premier, c'est l'élasticité qui produit cette dilatation & cette contraction successives.

Tels sont, suivant M. Newton, les mouvemens des particules de l'air dans la formation du son. On s'en est contenté pendant long-tems ; ou, pour mieux dire, l'obscurité extrême dont cet endroit des Principes est enveloppé, & la grande difficulté du sujet n'avoient pas permis d'approfondir cette explication. Mais aujourd'hui l'on reconnoit que les principes fondamentaux de cette Théorie ne sont pas exacts, & que cette comparaison de la maniere dont se forme le son, avec celle des ondes, est insuffisante & peu solide. Il y a plus : le procédé que M. Newton suit d'après ces principes, pour déterminer les propriétés du son, n'est pas exempt d'erreur. Plusieurs Mathématiciens en avoient déjà fait la remarque,

& le ſçavant Auteur de ce Mémoire le met dans un nouveau jour.

Ce fut ſans doute la difficulté de la ſolution directe de ce problême, qui engagea Newton à ſe frayer la route détournée & incertaine qu'il a tenue. Cette difficulté n'a pas effrayé M. *de la Grange;* il s'eſt jetté avec courage dans la route directe, malgré les épines dont elle eſt ſemée. Parlons ſans figure; il a repris la Queſtion depuis les fondemens, & il a tenté de la réſoudre en n'employant que les principes directs & lumineux de la Dynamique.

M. de la Grange ſuppoſe donc une file de points phyſiques, placés à des diſtances égales les uns des autres, & entretenus à ces diſtances par des reſſorts. Une des extrémités de cette file reçoit une impulſion qui tend à la reſſerrer dans un moindre eſpace. L'effet de cette impulſion eſt d'abord de bander le premier reſſort qui, éprouvant du côté oppoſé une moindre compreſſion, met bien-tôt après le ſecond en mouvement, celui-ci, le troiſiéme, & ainſi de ſuite. L'analyſe appliquée à cette maniere d'enviſager la Queſtion, conduit à une formule générale qui ex-

prime le mouvement de chaque point, ſuivant le rang qu'il tient dans la file. Cette analyſe qui eſt claire & inconteſtable, fournit une nouvelle preuve de l'inſuffiſance de celle de Newton.

M. de la Grange abandonne ici pour quelque tems, la Queſtion de la propagation du ſon, pour traiter un Problême particulier; ſçavoir, celui du mouvement d'une corde miſe en vibration. Ce problême, conſidéré dans le cas le plus ſimple, fut pour la premiere fois réſolu par le Géomètre Anglois, Jacques Taylor. Il a été enſuite l'objet des recherches de MM. *Euler*, *d'Alembert*, & *Daniel Bernoulli*, qui l'ont beaucoup généraliſé, & qui ont été diviſés ſur quelques points. M. de la Grange donne une idée des différens progrès que ces Géomètres ont faits dans la conſidération de ce Problême, & de ce qui a fait le ſujet de leurs conteſtations. Mais pour en revenir au Géomètre Piémontois, nous dirons qu'en appliquant ſon analyſe à cete queſtion, conſidérée dans ſa plus grande généralité, il trouve une analogie tout-à-fait remarquable entre le mouve-

ment des corpuſcules d'une corde élaſtique, & celui des particules élaſtiques de l'air. Dans l'un & dans l'autre de ces problêmes, le mouvement de chacun de ces corpuſcules eſt exprimé par une formule ſemblable.

Cette découverte ſeroit déjà très-intéreſſante, & pourroit ſervir à rendre raiſon de divers phénomènes d'Acouſtique; mais M. de la Grange ne s'en tient pas-là. Il reſtoit encore un grand pas, & le pas le plus difficile à faire pour parvenir à la ſolution complette du problême. Si nous n'écrivions que pour les Géomètres, nous tenterions de donner une idée des difficultés qu'il falloit ſurmonter pour en venir à ce point. Nous nous bornerons à dire ici que le morceau d'analyſe & de calcul intégral, qu'on trouve dans le chapitre troiſiéme de la premiere partie de cette Piéce, eſt un des plus profonds & des plus ſubtils que nous connoiſſions; nous croyons même ne rien haſarder en diſant, qu'il n'y a qu'un fort petit nombre de Géomètres qui ſoient en état de l'entendre. Enfin après une analyſe extrêmement pénible, M. de la

Grange parvient à une expreſſion en termes connus, qui lui donne le mouvement de chaque corps, quelque ſoit le rang qu'il occupe dans la file, & quelque ſoit le nombre de corps dont elle eſt compoſée.

M. de la Grange revient enſuite à appliquer ſa ſolution aux différens cas du Problême des cordes vibrantes. Il compare ſa ſolution avec celles des célèbres Géomètres dont nous avons parlé plus haut, & il en tire des conſéquences relatives à la conteſtation qui a regné entre eux. Mais tout ceci, quoique extrêmement précieux pour les Géomètres d'un certain ordre, n'auroit pas le même prix auprès des autres Lecteurs. C'eſt pourquoi nous paſſons à des matières plus propres à intéreſſer généralement.

M. de la Grange, pourſuivant ſon ſujet, déduit de la Théorie des cordes vibrantes, l'explication de pluſieurs phénomènes qu'on obſerve dans les inſtrumens à corde. Pourquoi, par exemple, de quelque maniere qu'une corde ſoit pincée, elle rend toujours le même ſon: pourquoi, dans certaines circonſtances, où les vibrations

totales sont empêchées, elle se divise en plusieurs ventres égaux qui font leurs vibrations à part, &c. Toutes ces choses suivent naturellement & nécessairement de l'analyse du Géomètre Piémontois. Il est vrai qu'elles suivent aussi des solutions données par MM. Euler & d'Alembert. Mais un point qui reçoit un jour particulier de celle de M. de la Grange, c'est la comparaison entre les instrumens à corde & les instrumens à vent. A la vérité, M. Euler, dans sa Théorie de la Musique, avoit déjà comparé ensemble ces deux genres d'instrumens; mais il semble qu'il manquoit une démonstration sur laquelle cette comparaison fût appuyée. Cette démonstration nous est donnée par l'analogie que M. de la Grange a découverte entre les vibrations d'une corde tendue & celles d'une file de corps élastiques frappée par l'une de ses extrémités. Il n'y a d'autre différence entre ces vibrations, sinon que les unes, sçavoir celles de la corde, se font dans un sens latéral, & les autres se font dans un sens longitudinal. Si donc on conçoit une fibre quelconque d'air,

ou un amas de ces fibres renfermé dans un tuyau qui les borne, elles pourront recevoir dans toutes leurs parties des mouvemens semblables à ceux des points d'une corde de Musique, & ces vibrations seront précisément égales, & assujetties aux mêmes phénomènes que celles d'une corde de même masse & de même longueur tendue par une force équivalente à celle de l'élasticité de l'air.

M. de la Grange avoue néanmoins sur la fin de ce chapitre, que la Théorie que nous venons d'exposer, est encore insuffisante pour rendre compte de toutes les particularités qu'on observe dans les instrumens à vent, comme la position des trous, & sur-tout la maniere de former certains sons, qui exigent une disposition singuliere de trous ouverts & fermés. Mais il ne désespere pas de ramener à la Théorie ci-dessus la plûpart des bizarreries de ces instrumens. Cependant comme cette matiere demande un long examen, il remet à un autre tems à approfondir certaines vûes qui lui paroissent pouvoir conduire à la solution de ce

curieux problême de Musique.

Nous venons de présenter les objets les plus intéressans, ou du moins les plus susceptibles d'analyse que renferme la premiere partie du Mémoire du Géomètre Piémontois. Nous suivrons le même plan, en rendant compte de la seconde qui traite particulierement de la propagation du son.

Il s'agit d'abord de la vîtesse avec laquelle le son se transmet d'un lieu dans un autre. Toutes les propriétés de cette transmission sont renfermées dans la formule générale de M. de la Grange. Voici les conséquences principales qu'il en tire : 1°. Que la vîtesse du son ne dépend aucunement de la vîtesse ou de la force de l'ébranlement imprimé à l'air; 2°. Que le son se propage également des deux côtés du corps qui le produit; 3°. Que la vîtesse est la même dans toute l'étendue de la fibre élastique; 4°. Que cette vîtesse ne dépend point de la longueur de cette fibre, c'est-à-dire, que le son se transmet avec la même vîtesse dans un air ouvert que dans celui qui est renfermé. La plûpart de ces conséquences étoient, il est vrai, déjà

déjà connues par l'observation. Mais nous pensons qu'il n'y a aucun Physicien qui méconnoisse le mérite d'avoir déduit ces faits d'une solide Théorie.

M. de la Grange passe ensuite à examiner la réflection du son, ou la formation des Echos. Il n'a besoin pour cela que de développer quelques cas de sa formule. Elle lui montre, que si la fibre aerienne est terminée de l'un ou de l'autre côté par un obstacle quelconque, la vibration des particules de l'air doit retourner en arriere avec la même vîtesse. L'oreille pourra donc entendre une seconde fois par réflection le son qu'elle aura déjà entendu directement. Que si la fibre aerienne n'est terminée que d'un côté, l'écho sera évidemment simple; mais si cette fibre est terminée par les deux bouts, il sera multiple : car le son réfléchi par une des extrémités le sera de nouveau par l'autre; & cela auroit lieu à l'infini, si ce mouvement ne s'affoiblissoit & ne s'anéantissoit à la fin. Cette explication des échos est sans doute la véritable; & il ne resteroit rien à desirer dans la Théorie de ce phénomène, si l'on con-

noissoit les circonstances nécessaires pour procurer cette espéce de réflection, ou pour la rendre perceptible.

Le dernier Chapitre est un des plus intéressans ; c'est-là sur-tout qu'éclate l'utilité de la Théorie & de l'Analyse de M. de la Grange, par l'application qu'il en fait à divers points de la Théorie du son. On demande, par exemple, comment l'air transmet les différens sons sans mélange. La difficulté d'expliquer ce phénomène a fort embarrassé les Physiciens jusqu'à ce jour, & à donné lieu à plusieurs systêmes. L'analyse de M. de la Grange fournit le dénouement le plus heureux de cette difficulté. Elle montre que la propagation du son se fait toujours pour chaque son particulier, de la même maniere que s'il étoit seul. Lorsque deux sons se rencontrent, il n'y a que la particule d'air qui se trouve au point du concours, qui reçoit un mouvement particulier & composé de ceux qui constituent la nature de chaque son. Après ce moment, ils continuent leur chemin, comme s'il n'y en avoit qu'un.

On peut, sans avoir recours à une

Théorie & à une Analyse aussi sçavantes que celle de M. de la Grange, donner une idée de cette propriété du son. Le choc des corps élastiques nous offre des phénomènes absolument semblables. On sçait que deux corps élastiques & égaux qui se choquent directement avec des vîtesses inégales, font simplement échange de leurs vîtesses ; & il en seroit sans doute de même, si ces deux corps en choquoient à la fois un troisiéme intermédiaire. Enfin l'on pourroit démontrer par ce procédé, que si l'on avoit une file de corps élastiques, tous ceux qui choqueroient à la fois, ou dans des tems distincts une des extrémités, transmetroient à l'autre les mêmes mouvemens, dans le même ordre & sans confusion. L'application de ceci à la Théorie des différens ébranlemens de l'air, est sensible ; mais ce n'est pas ici le lieu d'approfondir davantage cette discussion.

Ce Chapitre nous offre encore l'explication d'un phénomène extrêmement remarquable. On vient de voir, que lorsqu'une particule d'air se rencontre dans le concours de deux sons, elle

reçoit un ébranlement différent de celui qui est produit par chacun en particulier. Donc si l'on a deux sons, tels qu'un certain nombre de vibrations de l'un s'acheve toujours régulierement en même tems qu'un certain nombre de vibrations du second, ces deux sons produiront dans cette particule, qui se trouve à leur concours, un ébranlement régulier & suivi, semblable à celui qui seroit produit par un corps sonore, dont les vibrations dureroient autant de tems qu'il s'en écoule entre les concurrences successives des vibrations de ces deux sons. Ceci deviendra sensible par l'exemple suivant. Le son *ut* faisant deux vibrations, pendant que la quinte *sol* en fait trois, les vibrations de ces deux sons concourent à chaque seconde vibration du premier, ou a chaque troisiéme du second. Ainsi ils produiront, dans la particule d'air qui se trouvera à leur concours, des vibrations dont l'intervalle sera égal à deux du premier, ou à trois du second. Or tel seroit l'ébranlement que communiqueroit à cette particule un corps qui seroit à l'octave au-dessous d'*ut* ; d'où il

suit que l'impression suivie & réguliere de ces ébranlemens pourra être encore distinguée des autres ; ainsi une oreille exercée pourra entendre un troisiéme son, dont le rapport avec le premier se trouvera, en comparant le nombre des vibrations particulieres que chacun d'eux acheve entre deux concurrences successives. Et comme le son, quelqu'aigu ou grave qu'il soit, se meut avec la même vîtesse, il s'ensuit que ce sera vers le milieu de la ligne qui joint les deux corps sonores que ce troisiéme son s'entendra le mieux. Mais comme chaque point mis en vibration produit un mouvement semblable dans tout le fluide élastique dont il est environné, on entendra aussi ce son ailleurs, quoique avec moins de facilité.

Telle est sans doute la raison de l'expérience qui sert de base à la nouvelle Théorie de la Musique du célèbre *Tartini*. Cet Artiste rapporte, dans son Traité de Musique imprimé à Padoue en 1754, que si l'on prend deux instrumens capables de tenue, comme des violons, & qu'on en tire deux sons différens, on entend un troisiéme son, d'au-

tant plus facilement, qu'on est plus voisin du milieu entre les deux instrumens. Il conclut aussi de ses expériences, que si l'on prend la suite des fractions $\frac{1}{2}$, $\frac{2}{3}$, $\frac{3}{4}$, $\frac{4}{5}$, $\frac{5}{6}$ &c, & qu'on forme deux sons répondans à deux nombres quelconques voisins de cette progression, le son qui sera engendré répondra toujours à $\frac{1}{2}$. Il est vrai que la théorie exposée ci-dessus, au lieu de ce son, donne son octave au-dessous; mais cette différence ne doit pas nous arrêter. Tout le monde sçait combien la ressemblance des octaves entre elles expose à les confondre ensemble. Ce dénouement est d'autant plus probable, que M. *Serre*, dans son Ouvrage sur les Principes de l'Harmonie publié en 1755, observe que les troisiémes sons produits par des tierces majeures ou mineures sont précisément à l'octave au-dessous de celui de M. *Tartini*.

Le fameux principe sur lequel M. *Rameau* a élevé sa Théorie de l'harmonie, n'a pas manqué d'exciter les recherches de M. de la Grange; mais il convient que son Analyse ne lui donne rien de satisfaisant sur cet article.

» J'ai examiné, dit-il, avec toute l'attention possible des cordes mises en vibration, & j'ai toujours trouvé ces vibrations simples & uniques dans toute leur étendue; ce qui rend fort difficile de concevoir comment plusieurs sons peuvent être engendrés à la fois ». M. de la Grange est porté à croire, que ces sons ne sont produits que par d'autres corps qui resonnent au bruit du son principal. M. de la Grange fortifie sa conjecture en remarquant, que ces sons harmoniques sont principalement sensibles dans les instrumens à plusieurs cordes, ou dans des endroits retentissans. C'est pourquoi il désireroit qu'on répetat cette expérience dans un endroit ouvert de toutes parts, & avec une seule corde fixée sur une simple table. Il voudroit aussi que l'expérience fut faite par une oreille extrêmement fine, mais qui ne fût point trop exercée, de crainte que l'habitude d'entendre ces sons harmoniques avec le son fondamental ne lui en imposât. Nous remarquerons cependant que, quand même cette expérience réussiroit de cette manière, on ne de-

vroit pas en conclurre la multiplicité de tout son. Ne pourroit-il pas se faire que cette multiplicité ne fût que dans notre organe? car la sensation du son n'est produite, suivant le sentiment de la plûpart des Physiciens, que par la commotion vibratoire des petites cordes nerveuses dont la coquille spirale de l'oreille est tapissée. Puis donc qu'un son met en mouvement & fait résonner non-seulement les cordes qui sont à l'unisson, mais encore celles qui sont à l'octave, à la douziéme, à la dix-septiéme majeure, il semble que tout son doit produire dans l'organe de l'ouie une commotion, non-seulement dans les fibres nerveuses propres en particulier à ce son, mais encore dans celles qui appartiennent à l'octave, à la douziéme, à la dix-septiéme, &c. Ainsi l'impression de ces sons pourra être transmise à l'ame, quoiqu'ils n'existent en aucune manière hors de nous. On objectera peut-être qu'on devroit par la même raison entendre l'octave, la douziéme, la dix-septiéme &c, au-dessous du son principal, puisque ce son produit un frémissement dans les cordes

double, triple, quintuple. J'avoue que je ne vois pas encore de réponse à cette objection; cependant peut-être n'est-elle pas sans replique.

M. de la Grange fait pareillement l'aveu qu'il n'a rien de satisfaisant à dire sur cette autre question de Théorie Musicale. On demande pourquoi il n'y a d'autres rapports primitifs & consonans que ceux de $\frac{1}{2}$, $\frac{1}{3}$, $\frac{1}{5}$, ou leurs multiples; pourquoi les autres tels que $\frac{1}{7}$, $\frac{1}{9}$, $\frac{1}{11}$, ne forment pas aussi des consonances? Car puisqu'une corde qu'on fait sonner met en vibration celles qui en sont des sou-multiples exacts, une corde qui seroit la septiéme partie de cette première devroit resonner de même que celles qui en sont le tiers & la cinquiéme partie. Ainsi parmi les harmoniques de cette corde, on devroit compter le son dérivé de la fraction $\frac{1}{7}$; cependant ce son, loin de former avec le premier un accord consonant, est une dissonance & même une dissonance inusitée.

Il est néanmoins à propos d'observer, que la Théorie n'est pas ici entièrement en défaut. Il est très-vrai que

parmi les sons qui accompagnent le principal, on entend celui qui dérive de la fraction $\frac{1}{7}$. M. Rameau ne l'a pas méconnu : mais ce son est si foible, qu'il n'y a qu'une oreille délicate & soutenue d'une trés-grande attention qui puisse l'appercevoir. Il nous paroit facile d'en assigner la raison : il suffit pour cela de faire attention à la maniére dont une corde communique son mouvement à celles qui sont montées à l'octave, à la douziéme, à la dix-septiéme majeure &c, ou qui en sont la moitié, le tiers &c. On sentira aisément que, plus la seconde corde sera une petite portion de la première, plus il sera difficile qu'elle entre en mouvement. On ne doit donc pas s'étonner de ne point entendre ni même voir fremir la corde qui est la neuviéme partie de la première. Peut-être cependant ne seroit-il pas impossible de la mettre en mouvement ? on y parviendroit probablement au moyen d'un son très-grave, très-fort & long-tems soutenu.

Le surplus de la difficulté regarde, ce semble, beaucoup plus l'Artiste ou

même le Métaphysicien que le Géomètre. Peut-être en faut-il chercher la solution dans l'habitude seule. Si les sons qui proviennent de la division d'une corde en 7, 9, 11 parties, étoient contenus aussi sensiblement dans le son principal que la douziéme & la dix-septiéme, peut-être notre oreille accoutumée y goûteroit-elle le même plaisir que lui causent les accords de quinte & de tierce. Il semble en effet que, plus un son s'engendre aisément du son principal, plus l'accord qu'ils forment entre eux est agréable. On en a un exemple dans la quinte, le premier né, pour ainsi dire, du son principal, & qui forme aussi le premier & le plus doux des accords consonans. La tierce qui sonne moins aisément, mais qui vient immédiatement après, est aussi moins agréable. Au reste il faut avouer que cette matière est pleine de choses inexplicables. Telle, est entre autres, cette similitude extrême entre les octaves, qui les rend comme identiques aux oreilles les moins exercées, & qui nous porte naturellement à renfermer tous les sons & tous les accords dans

l'étendue d'une seule octave. La difficulté d'expliquer d'une manière satisfaisante ce phénomène, le premier & le plus simple de ceux qu'offre la Musique, doit nous inspirer une juste défiance de nos lumières sur cette matière.

Les autres Mémoires que nous avons annoncés dans le Journal précédent sont trop peu susceptibles d'extrait pour nous arrêter long-tems ; il suffira d'indiquer leur objet, afin de donner aux Géomètres une idée du mérite de ce Recueil. Le premier des trois dont il nous reste à parler est de M. de la Grange : il traite des questions *de maximis & minimis*, lorsqu'il y a plus de deux indéterminées, & il contient d'ingénieuses & d'utiles considérations sur ce sujet. Le second concerne l'intégration d'une formule analytique, dont l'Auteur, qui est encore M. de la Grange, tire la sommation des suites appellées *recurrentes* par les Géomètres. Celui qui termine le volume est de M. le Chevalier *Daviet de Fonceneix*. Il contient une ample discussion sur les quantités imaginaires, & sur quelques questions

qui les concernent. Il fait pareillement beaucoup d'honneur à son Auteur, & il donne l'idée la plus avantageuse de ses connoissances & de ses talens pour la Géomètrie.



ALLEMAGNE.

I.

LETTRE écrite de Vienne aux Auteurs du Journal Etranger. *19 Avril 1759* (1).

MESSIEUR,

SI les suffrages d'un Particulier, si éloigné du Pays où vous écrivez, peuvent être de quelque poids pour vous, permettez-moi d'applaudir à votre courage. Il faut en avoir beaucoup, pour relever une entreprise échouée, chez une Nation qui passe sans cesse de la passion au dédain, & qui semble ne se former de nouveaux goûts, que pour avoir bien-tôt la honte d'en rougir. Le Journal, dont vous reprenez le cours interrompu, n'attend pas uniquement son

(1) Nos Lecteurs ne doivent pas oublier, que cette Lettre étant écrite de Vienne, il ne faut pas étendre à tout le reste de l'Allemagne une infinité de traits qui caractérisent cette Capitale.

succès de la France. Il intéresse de près la gloire des Nations Etrangères : aussi ne doutez pas que les Sçavans de toute l'Europe ne voyent recommencer avec plaisir un Ouvrage Périodique, qui rétablit entre eux un commerce agréable, & j'ose dire utile au monde. Oui, Messieurs, utile, puisqu'il ne tend qu'à détruire l'ignorance, la barbarie, & les préjugés qui nourrissent les guerres enfantées par le commerce des richesses. La communication des lumieres est le remède & le frein de celle des passions & des intérêts. A la Chine, le Commerce rend le Peuple fripon dans les Ports & sur les Frontières de cet Empire immense, tandis que les Lettres maintiennent l'esprit de modération, de sagesse & de vertu dans l'intérieur de l'Etat. Voilà, je crois, Messieurs, la solution du problême que sembloient établir sur le caractère de cette ingénieuse Nation les jugemens opposés qu'en ont portés les Marchands & les Missionnaires. Les Lettres qu'on prostitue, dans les siécles de corruption & de décadence, à la flatterie, au mensonge, à l'apologie des vices, du commerce & du luxe, forment des ames

capables de relever un Etat de l'avilissement, où la tyrannie des richesses alloit le plonger. Je sçais que les vertus sont rares dans quelque profession que ce soit; mais s'il est un genre de vie, où la probité puisse acquérir plus de force, & contracter moins de cet alliage vicieux que la société répand dans toutes les conditions, c'est assûrément la retraite d'un Littérateur. C'est-là qu'il gémit utilement sur les maux de sa Patrie, & qu'il cherche à la soulager, non par des vœux & par des larmes que le Ciel n'écoute pas toujours, mais par des lumieres & des conseils qui percent tôt ou tard jusqu'à la source de la puissance & de l'autorité, tandis que les Cabales se détruisent & se déshonorent à l'envi. Si l'heureuse influence que doit avoir l'esprit de lumières répandu sur un Peuple se fait moins sentir en France, c'est que la Littérature n'y est qu'un objet de luxe & d'agrément; c'est qu'on y veut des Eloges, en méritant des Satyres..... Mais je viens à l'objet que je me proposois dans cette Lettre. C'étoit de vous donner, si je le pouvois, une notion générale de l'état de la Littéra-

ture dans la Partie de l'Allemagne où je me trouve. J'ai dit *Littérature*, mot étranger à cette Capitale, & peut-être à la Langue Allemande. On ne connoit point ici ce que vous appellez des Gens de Lettres, mais des Sçavans; & ceux-ci sont confinés la plûpart dans les écoles. C'est le premier coup d'œil du Tableau. De-là vous voyez qu'on a beaucoup de vénération pour les Langues, & sur-tout pour le Latin qu'on y parle plus communément, & mieux qu'en France. La Latinité de ce Pays-ci n'est point gâtée, si je puis m'exprimer ainsi, par le Bel-Esprit. La Mémoire en fait tous les frais, & les périodes de Cicéron coulent naturellement dans les harangues des Professeurs Allemands, & jusques dans les Mandemens des Prélats. Après le Latin, & même le Grec, qu'on peut étudier *incognito*, pour se faire un mérite sans honneur (2), c'est l'Italien & le François qui

(2) Il y a un Sçavant à Vienne, si profond admirateur des Poësies de M. *Haller*, qu'il les a traduites en Grec, comme si elles avoient dû être composées dans la Langue d'Homère & for-

constituent ce qu'on nomme ici la belle éducation, celle de la Noblesse, & quelquefois même celle du bas-Peuple; car un Domestique qui veut se placer à la Cour ou dans une Grande Maison, a soin de faire appercevoir parmi ses talens, qu'il sçait le François, l'Italien, le Hongrois, le Bohêmien, &c.... Un Allemand parle mieux François que tout autre Etranger; il écrit même dans cette Langue assez correctement, c'est-à-dire, cependant que la construction de ses phrases est Françoise, & que son style ne l'est pas: Eh! combien d'Ecrivains en France à qui l'on peut faire le même reproche? C'est que le Génie doit entrainer la Langue, & non pas la Langue asservir le Génie. Mais l'Allemand s'assujettit sans peine à toutes les régles: c'est le Peuple le plus ami de la subordination, comme le plus ennemi de la tyrannie.

Toute la Science est donc ici dans les

tir de ce divin Génie......... Mais les Modernes ont bien traduit les Anciens, pourquoi les Anciens ne traduiroient-ils pas les Modernes?

Colléges. Il est vrai qu'ils y sont à quelques égards mieux administrés qu'en France. On y prend du moins une teinture de l'Histoire, du Droit Public & de la Morale Philosophique. Quant à la Théologie, graces à la vigilance d'un Prélat (3) qui gouverne ce Diocèse en homme d'Etat, & qui sçait accorder les droits de César avec ceux de Dieu, on puise ici la saine Doctrine à différentes sources, sans craindre la corruption. Les Allemands semblent réserver tout le nerf de leur esprit pour la guerre, & répondent à des Epigrammes par des victoires. Cette Nation s'attache fortement aux objets, mais rarement elle s'enflamme. Vous comprenez dès-lors, que le charme des Lettres & des Arts n'aura jamais assez d'empire chez elle pour l'énerver. On

(3) M. l'Archevêque de Vienne, qui travaille avec succès à l'Instruction de son Diocèse, en veillant à l'éducation de son Clergé, vient de faire imprimer un Sermon Allemand, où l'on admire, outre la force de l'éloquence, le mérite, rare dans la Chaire Allemande, d'être écrit d'un style pur, élégant, châtié.

y trouvera peu de chef-d'œuvres, moins de vrais Connoisseurs, rarement un Amateur. L'Allemand est cependant Musicien, & même Peintre. On voit dans cette vaste partie de l'Europe des Villes entieres, où les maisons sont barbouillées de figures, & dans tous les Villages des Bergers qui jouent de quelques instrumens. Les Allemands ont l'oreille juste, & la tête organique; mais tous leurs mouvemens sont forts & marqués; leur chant, leur danse, tout porte le caractère de l'exactitude & de la précision, mais peu d'écarts, peu de saillies, & presque jamais de sublime. Enfin, Messieurs, je ne puis mieux vous représenter la Nation chez qui je vis, que dans ses spectacles; mais ne vous attendez pas à trouver sur son Théâtre la peinture de ses mœurs. Les Allemands ne veulent pas qu'on les joue; ils ne sont ni plaisans comme les François, ni comiques comme les Italiens. La Comédie Allemande est la Satyre de la Nation; mais le mauvais goût l'infecte encore, du moins à Vienne. Je le dis d'autant plus hardiment, que la Cour & la Noblesse rougissent des

entraves que l'ignorance met aux progrès des Arts & de l'urbanité (4). Cependant le Peuple & quelquefois les Nobles courent à ce Spectacle; ils y vont poussés par cette avidité de voir que l'oisiveté fortifie dans les ames vuides, & que voyent-ils? des Tyrans qui égorgent de sang-froid, & qui se pendent de désespoir sur le Théâtre; un vieux scélérat qui prend par méprise le poison qu'il avoit préparé pour son fils, & meurt ensuite dans des convulsions, dont les plus hideuses font toujours rire davantage. On voit dans ces Piéces une Vénus qui se déguise en Bohémienne, en Maître de Chapelle, en Courtisane. Cette Vénus traine à sa suite cinq ou six Amours dont elle a successivement accouché. Ces Amours vont se cacher derriere une terrible Pallas; & tandis qu'elle exhorte, on ne sçait quel Prince extravagant, à la Sagesse, ces Enfans malins frappent la

(4) Il paroit depuis peu à Vienne un Ecrit sur l'imperfection du Théâtre Allemand, où je trouverois des traits forts & piquants pour charger une Critique, si mon dessein étoit d'en faire une.

Déesse de cinq ou six coups de fléche, en façon de poignard, qui lui donnent quelque distraction, & la font éternuer & grimacer; puis elle reprend le fil de sa harangue, jusqu'à ce qu'on redouble les coups de stilet, & voilà qu'elle devient amoureuse du Prince. Vous jugez bien, Messieurs, par ces traits épars dans plusieurs Piéces du Théâtre Allemand, qu'il n'en est guères qui méritent votre attention, & que je respecte trop une Nation d'ailleurs très-sensée, pour l'exposer à vos railleries. Mais ce qui la relevera sans doute à vos yeux, c'est la sagesse qu'elle a de faire contribuer d'autres Peuples à ses plaisirs. Et quels Peuples? ceux qui se disputent l'art de plaire & d'enchanter, l'Italien & le François.

Sous l'Empereur Charles VI, l'Opéra Italien étoit le Spectacle de la Cour. Ce fut ce Prince qui attira du sein de l'Italie à Vienne le célèbre Métastasio. Ce Poëte des graces & du sentiment y composa la plûpart de ces belles Tragédies qui font encore plus d'impression quand on les lit, que lorsqu'on les entend chanter. L'Abbé Métastasio occu-

pa seul pendant long-tems le Théâtre de la Cour Impériale; mais le Spectacle de ses Opéra étoit d'une dépense qui ne permettoit pas qu'on en jouît dans le cours de l'année entiere. Il falloit donc tomber du sublime de la Tragédie Lyrique dans les grossieres bouffonneries de la Comédie Allemande.

L'Empereur, élevé dans la Langue Françoise, & l'Impératrice qui la parle aussi-bien que l'Allemand, établirent de concert en 1752 la Comédie Françoise dans leur Cour, & l'y fixerent, sans interruption. On réserva l'Opéra Italien pour l'hiver, pour cette saison, où la Nature refusant à l'homme ses plus beaux Spectacles, le force de recourir à ceux de l'Art. C'est dans le Carnaval que la rigueur du froid, le repos des campagnes & la brièveté des jours, oblige tous les Propriétaires opulens & voluptueux à se rassembler dans les Villes, pour le Jeu, la Danse & la Musique. On jouit de tous ces plaisirs à la fois, au Théâtre de la Cour de Vienne. Il y a dans l'enceinte de l'édifice destiné aux Spectacles, des Salles de Jeu qui tiennent à celle de la Comé-

die. On va successivement de l'une à l'autre, pour varier ses amusemens, & ce n'est souvent que pour changer de supplice. Car tel homme qu'on vient d'assassiner par un coupe-gorge au Lansquenet, va se faire écorcher par un *Virtuose*, dont l'état & la voix déchirent doublement les entrailles; tandis qu'un autre, fuyant les cris de ce Chanteur infortuné, va mourir sous la carte d'un Banquier impitoyable. Mais ceci n'est que du style François: les Allemands, toujours de sang-froid au Spectacle, au Jeu, comme au Combat, n'éprouvent point ces agitations. D'ailleurs, l'Opéra Italien est ordinairement bien assorti. Celui que j'ai vû cette année étoit soutenu par deux Actrices également intéressantes. On y couroit pour voir l'une & entendre l'autre. Ce n'est pas que les charmes de la voix & ceux de la figure se soient partagés séparément entre Mademoiselle *Piccinelli* & Mademoiselle *Giacomazzi*: mais dans celle-ci, c'est la figure qui embellit la voix; dans celle-là, c'est la voix qui embellit la figure. Leurs rôles étoient d'ailleurs fort différens.

demoiselle *Giacomazzi* jouoit celui d'une Bergere innocente, naïve, & ce rôle convenoit à ses traits presqu'enfantins, à ses yeux pleins de candeur, à son coloris qui n'a pas besoin de fard. Mademoiselle *Piccinelli* faisoit le rôle d'une Prêtresse, c'est-à-dire, de la Nymphe Egerie, & son personnage se représentoit d'abord dans sa taille haute & légere, & sur son visage où respire une sorte de noblesse & de majesté qui recéle les mystères & les secrets des Dieux. Vous nommer Egerie, c'est annoncer *Numa*: tel est aussi le titre de la Piéce. Le sujet en est pris dans le moment, où ce Romain reçoit une députation de ses Concitoyens, pour remonter sur le Trône. C'est dans les bois & prés de l'antre, où il recevoit les oracles d'Egérie, qu'on va le chercher. Là vous voyez un beau Paysage formé par des collines; d'un côté paroit une Fontaine consacrée aux Muses, de l'autre des terres cultivées, des maisons champêtres, & dans le lointain le sommet du Temple de Jupiter qui s'éleve au-delà d'un bois de lauriers.

Martius, Député de Rome, trouve

en arrivant un jeune Berger qui dort auprès de la Fontaine, & cette rencontre fait naître la réflexion qui est si bien exprimée dans les Vers suivans :

Intorno ad aureo letto,
Spiegan sovente il volo
Larve di sogni infesti,
Ad inspirar terror.
Dorme con più diletto
Pastor sul' nudo suola,
E ne soggiorni agresti
Ei sogna sol d'amor.

» Les phantômes des songes funestes » déployent souvent leurs ailes, & ré» pandent la terreur autour d'un lit doré: » le Berger étendu sur la terre repose d'un » sommeil plus tranquille, & dans sa de» meure champêtre il ne rêve que d'A» mour ».

Je ne vous détaillerai point le plan & la conduite de cette Piéce, parce qu'on a été obligé de la mutiler & d'en réduire les trois Actes en deux Parties, sans doute pour la commodité des Musiciens. Peut-être a-t-on pensé, qu'en fait de médiocre, deux valoient mieux

que trois : vous entendez le sens de ce Paradoxe. Quoiqu'il en soit, je vais recueillir fort rapidement les traits de ce Poëme qui méritent quelque attention.

Marcius rencontre Numa dans une vaste campagne couverte de Bleds & de Prairies. On y voit les champs séparés par des bornes, & la Statue du Dieu Therme ornée de Fleurs & de Guirlandes. » Rome est en proie à la dis» corde, dit Marcius : elle ne veut » plus de ces Maîtres d'un jour, qui » prennent le Sceptre le matin pour le » déposer le soir. Il faut un Successeur » à Romulus, & celui qui a sçu main» tenir la paix dans les campngnes, » peut seul la rétablir dans Rome. » Non, dit Numa : je puis regner dans » les bois au sein de l'innocence, sur » des cœurs simples, & sans ambition ; » mais tenir sous le joug un Peuple » qui commande, qui ne connoit de » Loix que celles qu'il impose, est un » trop grand fardeau. » Cependant Numa promet de consulter Egérie. On sçait qu'il aimoit cette Nymphe ; c'étoit le moment de laisser voir sa passion, & de chercher du retour. » Rome m ap-

» pelle au Trône, dit-il à Egérie. » Eh ! » que prétend-elle, répond la Nymphe ? » Qu'elle garde ses grandeurs, sa soif » de dominer, ses armes teintes de » son propre sang. Pourquoi vient» elle troubler la paix de nos Forêts ? » Conserve ta liberté, Numa ; jouis » de ton innonçence. » Numa promet d'être toujours fidél aux conseils d'Egérie. Cependant tu veux quitter ces bois, lui dit la Nymphe......... Numa. Eh ! comment le pourrois-je ?..... Egérie. Un Trône a des appas....Numa. Un Trône, hélas ! ne me consoleroit point......... S'il ôte le repos, que peut-il nous donner ? Cette derniere pensée est le sujet d'un Duo fort touchant qui termíne le premier fragment de cette Piéce.

Dans la seconde Partie, (c'est ainsi qu'est intitulé le second Acte ou Fragment) Marcius & Numa qui se cherchoient l'un l'autre, se rencontrent sur la Scène. Ami, dit Numa, il y a toujours de grands risques à changer d'état (5). Ici mes soins se partagent en-

(5) *Amico, sempre mai fù il cambiar stato*
Dè perigli il maggior.
Numa, *rifletti*,

tre les besoins des hommes & la garde des Troupeaux. Romulus vous laissa des voisins irrités, des Alliés trahis, funeste héritage de guerres & de malheurs. Ce n'est pas un Roi qu'il vous faut, c'est un Conquérant, & je n'aime que la paix des Etats & l'union des Citoyens. L'art de regner, dit Marcius, est des talens de l'esprit humain le plus chéri du Ciel (6). Egérie avoit quitté Numa pour consulter les Dieux. Elle le revoit, & voici leur Dialogue. Eg. L'éclat du Diadême ne vous séduit-il point ? N. Non : ce bandeau trop souvent dérobe la lumiere à celui qui le porte. Mais l'élévation du rang ? N. Funeste objet de l'envie ! .... Eg. Mais ce cortège pompeux de Courtisans !.... N. Vil troupeau de flatteurs. Cet entretien est interrompu par l'Amour Episodique de deux Bergers, ce qui refroidit la Scène. Egérie & Numa reparoissent : chacun d'eux se reproche en secret, l'un d'écouter plus l'Amour que

(6) *Che il ben regnar di tutte l'opre umane*
E la più cara al ciel.

la modération dans le refus du Trône, l'autre de préférer un regard de ce qu'elle aime aux destins de Rome. Numa craint d'interroger la Nymphe ; celle-ci craint de lui répondre. Enfin Egérie avoue que son origine céleste, la sainteté de son ministère, les bandelettes sacrées ne l'ont pas garantie des atteintes de l'Amour. Ah! Nymphes, qu'allez-vous dire, s'écrie le Romain qui n'osoit rien espérer en sa faveur ?... Rassûre-toi, Numa : tu n'as point de Rival..... Cette déclaration est suivie de plaintes réciproques sur la fatalité de la destinée qui ne donne à ces Amans de belles espérances, qu'au moment de leur en dérober le fruit par la plus cruelle séparation. Ici M. *Rolfi*, (c'est le nom du Virtuose), chantoit l'Ariette la plus triste qu'on puisse entendre, mais de cette tristesse délicieuse qui ravit les Amans & les Amateurs.

La neuviéme Scène, & la plus remarquable, étoit un monologue en récitatif, accompagné d'une Symphonie très-brillante. Egérie éprouve les combats si rabattus de l'amour & du de-

voir. Elle se reproche le départ de Numa ; elle se reproche ses regrets ; elle tombe dans un silence profond & terrible. Mille mouvemens à la fois s'élevent & se détruisent dans son cœur déchiré. Pleurons, dit-elle : mais non, un Dieu jaloux de ma gloire, un Dieu parle à mon cœur..... Hélas ! l'Amour entendit sa voix. L'Amour étouffe la raison. Après ce monologue que Mlle Piccinelli déclamoit avec toute l'intelligence & ce ton de passion qui caractérisent les talens d'une Actrice Tragique, elle chanta l'ariette suivante, qui achevoit l'effet de cette Scène.

Agitata, il grave affanno
Sfogo in van co' mesti accenti,
Sode solo i miei lamenti
Flebil Eco a replicar.

Rien n'est plus touchant que cet Echo qui ne répéte que des accens de deuil, & de cris de douleur.

Je ne vous dirai qu'un mot des deux Ballets qui décoroient cette Piéce. Le premier représentoit la célébration des Fêtes du Dieu Therme, à qui les

habitans du Pays venoient offrir des fruits & des fleurs. Le second, destiné à célébrer l'Election du nouveau Roi, étoit composé de Bergers & de Soldats Romains. Ceux-ci étoient sous le masque, & c'est la premiere fois qu'on l'a employé sur le Théâtre de Vienne, à l'imitation de l'Opéra de Paris. La Musique de ces Ballets en faisoit les délices ; il y avoit sur-tout une Musette d'un caractère vraiment pastoral & digne d'être recherchée par tous les Amateurs.

Ce Spectacle, dont je ne vous aurois point donné la Description, s'il n'eût été tout-à-fait étranger pour vous, n'a pas été le seul amusement du Théâtre pendant le Carnaval. Les Acteurs de la Comédie Françoise ont voulu contribuer aux plaisirs de la saison par des Piéces de choix, & entre autres, par l'*Andrienne* & la *Coquette corrigée* qu'on n'avoit jamais vû jouer à Vienne. Dans la premiere, le rôle de Dave a été rempli par le Sieur *Droüin*, avec tout l'esprit & toute la finesse que Térence donne à l'esclave Romain. L'Acteur François semble avoir composé lui-mê-

me son jeu, trop bon modéle pour en imiter quelque autre. Celui à qui on pourroit davantage le comparer, est le feu Sieur Deschamps, si ce n'est que le Sieur Droüin, à moins de fourberie & plus de gaité dans la physionomie. Un de ses rôles favoris est celui d'Esope à la Cour. Cet Acteur met dans sa narration une variété qui n'est point dans les Fables dont cette Piéce est parsemée ; il en écarte la monotonie & la longueur de la morale ; il réveille où l'Auteur endort. On voit, dans sa maniere de jouer Esope, un air de probité réfléchie & raisonnée, de la candeur avec de l'adresse, en un mot, ce qu'on peut desirer d'un homme d'esprit qui a l'expérience & l'habitude du Théâtre.

La Coquette corrigée a plu beaucoup à Vienne. Tous les Acteurs semblent avoir été d'intelligence, pour faire valoir la Piéce d'un de leurs Confreres. A la place des cabales que la jalousie enfante quelquefois à Paris, on ne voit ici qu'une conspiration générale pour les plaisirs du Public, qu'une envie & qu'un effort commun de plaire à

la Cour. On a moins applaudi cependant au caractère de la Piéce, (parce qu'on ne connoit point à Vienne ce genre de Coquetterie), qu'au jeu de l'Actrice qui plait univerſellement par le charme d'une figure touchante, & par des graces naturelles. Un ſon de voix qui ſemble partir du cœur, puiſqu'il y va, de la naïveté, du ſentiment, quelquefois de la légereté, une ſorte de vivacité gaye & ſans apprêt annoncent dans Madame Mergerie une Actrice intéreſſante, & ſemblent déjà ſuppléer à tout ce que l'âge & l'exercice pourront ajoûter à ſes talens.

Je viens à la partie des Spectacles, que je regarde comme ſupérieure à Vienne; c'eſt celle des Ballets. J'en ai vû ici de la plus grande magnificence. Ceux qui m'ont le plus frappé, ſont le *Port de Marſeille*, & la *Boutique du Perruquier*, donnés au Théâtre Allemand, *Flore & Zéphir* & le *Berger Magicien*, à la Comédie Françoiſe. Le premier étoit un Ballet très-varié. Le Port de Marſeille étoit facile à deviner, pour ceux qui le connoiſſent, ſans l'avoir jamais vû. Les Danſes vives,

les airs gais, les habits leſtes, tout déſignoit la Provence. Les Décorations qui repréſentoient la Mer & le Fort S. Jean, & les Galériens qu'on voyoit travailler ſur le Port, indiquoient Marſeille. Des femmes venoient délivrer les forçats, & l'on entendoit ſur les Violons le cri de la lime qui coupoit leurs chaines. Ce Ballet formoit une Piéce entiere à pluſieurs Scènes.

Celui des Perruquiers étoit un Tableau comique & très-naïf. On y voyoit une Boutique aſſez grande, remplie de Garcons & de Filles qui travailloient aux divers ouvrages de leur profeſſion. Au fond, on appercevoit d'un côté la chambre du Maître, où la Maîtreſſe étoit avec un Garçon favori; de l'autre une cuiſine ornée de toute ſa batterie. On ſonnoit le dîner, & tout le monde quittoit l'ouvrage. Après le repas, pendant l'abſence du Maître, il s'élevoit une diſpute entre les Ouvriers: Filles & Garçons ſe battoient pêle mêle avec des perruques, & ſe jettoient tout ce qui tomboit ſous leurs mains, cheveux, poudre & pommade; juſqu'à ce que le Maître arrivant, chaſſoit les Gar-

çons à coups de pieds. Que faiſoient-ils pour rentrer? L'un venoit dans la Boutique avec un emplâtre ſur l'œil, pour ſe mieux déguiſer, & demandoit qu'on lui fît la barbe. A peine l'avoit-on lavé, qu'il en entroit un autre ſous un nouveau déguiſement, à qui il falloit couper les cheveux. Un troiſiéme venoit, pour faire accommoder ſa perruque; un quatriéme pour ſe faire friſer. Le Maître quittoit une de ſes pratiques, pour aller à l'autre: tous les quatre couroient après lui, chacun voulant être expédié le premier. Dans cet embarras, le Maître appelloit ſa femme, & lui faiſoit ſigne d'aller chercher ſes Garçons. Alors ils quittoient leurs déguiſemens, ſe jettoient à genoux, obtenoient leur pardon, & ſe remettoient à l'ouvrage. Ce n'eſt-là qu'une partie du Ballet. Vous imaginerez la vivacité de cette Pantomime, quand vous ſçaurez qu'il étoit uniquement compoſé de Danſeurs Italiens. De ce nombre, eſt la Demoiſelle *Bugiani*, que vous avez pû voir à Paris pendant trois étés à la Comédie Françoiſe. Sa Pantomime eſt toujours gra-

cieuſe, & ſi elle perdoit de la légereté de ſes pieds, elle la remplaceroit par les agrémens de ſon Buſte. On admire beaucoup auſſi la Demoiſelle *Paganini*, ſur-tout pour la force & la rapidité de ſes mouvemens. Je n'ai rien vû de ſi prodigieux à Paris: elle s'éleve avec une agilité ſans égale; elle pirouette, elle ſaute, le Peuple l'applaudit; mais les Spectateurs délicats voudroient qu'elle danſât.

Le Ballet de Flore étoit auſſi galant qu'on puiſſe en imaginer. On y voyoit une entrée des Aquilons à la ſuite de Borée, qui, dans les tranſports de ſa jalouſie, venoit ravager les jardins de Zéphir, & renverſer les fleurs écloſes ſous les pas de ſon Amante. La Décoration de ce Spectacle tenoit de l'enchantement. Les Aquilons ſortoient du ſein des nuages qui troubloient les airs. Une harmonie terrible & frémiſſante accompagnoit une Danſe furieuſe. Zéphir s'envoloit de frayeur; Flore éperdue tomboit ſur un ſiége de gazon. Il faudroit avoir vû Madame *Angiolini*, pour ſe figurer tout ce que l'attitude de ſa tête ajoûtoit de touchant à la lan-

gueur de son expression. On peut avoir plus de finesse dans les pas, ou plus de précision dans les mouvemens, un balancement plus méthodique dans les bras, ou plus de légereté dans la taille; mais on n'a point un ensemble mieux composé par la Nature & par l'Art que Madme Angiolini. C'est la Danseuse des Amateurs voluptueux. Ils ne la verront plus sur le Théâtre; elle l'a quitté à la fin du Carnaval : mais elle y laisse son mari, joli Danseur, & bon Compositeur de Ballets, & même de Musique.

Le Berger Magicien étoit un Ballet de Décorations. Un Enchanteur fit paroitre successivement une Forêt, un Port de Mer, une Montagne enflammée, un Temple illuminé. Cette derniere Décoration frappa d'autant plus, qu'elle sortit tout-à-coup du milieu des flammes que vomissoit la Montagne; un chef-d'œuvre de l'Art s'élevoit des ruines de la Nature.

Voilà, Messieurs, ce que je puis vous dire sans art & sans méthode, pour vous donner quelque idée agréable de cette Capitale de l'Allemagne.

Si l'esquisse ou les traits épars que je présente rapidement à votre imagination, vous inspirent la curiosité de voir un Tableau plus fidéle, je prendrai le ton historique d'un Journaliste. Je dirai des faits, je nommerai des personnages, je ferai l'éloge de M. le Comte de *Durrazzo*, qui est ici l'ame des Spectacles & des Beaux-Arts, le Génie des Fêtes de la Cour (7).

(7) Aussi vient-elle de lui confier la Charge de Directeur de sa Musique. C'est une place honorable & distinguée qui attache par le plaisir un Seigneur à la personne de Leurs Majestés Impériales. Elle a le double agrément de valoir des honoraires considérables, & de ne coûter que du mérite. J'ai l'honneur d'être, &c.



II.

BEYTRAGZUM deutschen Theater. Leipzig, bey Johann-Gottfried Dick 1759.

» CONTRIBUTION pour le Théâtre » Allemand. A Leipsick, chez *Jean-* » *Geoffroy Dick* 1759.

LE Genre Dramatique est de tous les genres de Poësie celui que les Allemands ont le moins cultivé : cependant on seroit injuste d'avancer que leur génie n'y est point propre. Ce qu'ils ont déja produit sur leur Scène prouveroit le contraire.

On peut diviser le Théâtre Allemand en trois âges. Le premier commence vers le milieu du quinziéme siécle, & c'est le tems où l'on représentoit les Mystères & les Jeux du Carnaval. On fit alors une Traduction de Térence; mais on s'est toujours tenu fort éloigné de cet excellent modéle. *Hans Sachs*, Maître Chanteur & Cordonnier à Nuremberg, donna ensuite un grand nombre de Comédies, toutes plus insipides

les unes que les autres. Le Drame a eu chez toutes les Nations à-peu-près la même origine. Le Tombereau de *Thespis* l'amena dans Athènes; il parut sur des Treteaux à Paris & dans Londres : ses commencemens n'ont pas eu plus d'éclat en Allemagne.

Le second âge a pour époque le milieu du dix-septiéme siécle. Les *Opitz*, les *Lohenstem*, les *Gryphius*, les *Hallemann*, &c. y fleurirent. Le premier traduisit l'Antigone de Sophocle, & les Troyennes de Sénéque; les autres donnerent des Piéces Tragiques & Comiques de leur propre fonds. Quoique loin des Corneille, des Racine & des Moliere, on trouve cependant dans leurs Ouvrages des étincelles de Génie. Il est étonnant que la carriere qu'ils venoient d'ouvrir avec assez d'avantage, pour faire espérer des succès, ait été abandonnée pendant soixante ans. Durant ce vuide, on n'a vû paroitre aucunes Piéces originales, si ce n'est quelques Drames obscurs de Collége, & des Opéra fades & extravagans. L'Allemagne fut alors inondée de Traductions Françoises, sans choix & sans goût.

Pradon trouvoit des Traducteurs, ainſi que Racine, & les productions de ce dernier, totalement défigurées, ſe trouvoient de niveau avec celles de ſon foible concurrent.

Le troiſiéme âge ne remonte pas au-delà de trente années. M. *Gottſched*, Profeſſeur, fut le premier qui ſentit le mauvais état du Théâtre Allemand, & il voulut y remédier. Il donna ſon *Caton mourant*, Piéce ſagement conduite, mais mal verſifiée & ſans nobleſſe. Il fit enſuite un Recueil de ſes Piéces, & de celles de pluſieurs autres Auteurs en ſix Volumes. Toutes ces Piéces, excepté celles de M. *Schlegel*, ont les mêmes défauts. Madame *Gottſched* a donné auſſi une Tragédie intitulée *Penthée*, avec quelques Comédies bien écrites & remplies d'eſprit. Elles ont pour titre le *Teſtament* & le *Mariage inégal*; mais on peut leur reprocher des longueurs. Les *Horaces* & *Timoleon*, Tragédies de M. *Behrmann*, ont auſſi leur mérite. Les Comédies de M. *Gellert* ſont déjà connues en France : elles peignent parfaitement les mœurs de ſes compatriotes, font aimer la vertu, & déteſter les vices.

M. *Schlegel* a porté le plus loin la gloire de ſa Nation dans le genre Dramatique. Il a annobli le ſtyle & fixé des régles de conduite. On a cinq Tragédies de lui : *Arminius*, *Didon*, *Canut*, *les Troyennes de Sénéque*, & *l'Electre d'Euripide*. Ses Comédies ſont : *Le Myſtérieux*, *la Beauté Muette*, & *le Triomphe des Bonnes-Femmes*. M. Schlegel eût été le Corneille de l'Allemagne, ſi la mort ne l'eût arrêté au milieu de ſa carriere. Le Roi de Dannemarck l'avoit attiré dans ſes Etats, & il eut une Chaire de Profeſſeur à *Soroë*, où il jouiſſoit d'une fortune aiſée. Ce Grand Monarque a toujours aimé les Muſes Allemandes. Les *Klopſtock* & les *Cramer* ont trouvé une retraite honorable dans ſa Cour.

Melpomene pleure encore la perte de deux de ſes jeunes Elèves, de M. le Baron de *Cronegk* & de M. *Brade*, qui avoient donné les plus grandes eſpérances, l'un par ſon *Codrus*, & l'autre par ſon *Déiſte*.

M. *Leſſing*, Auteur plein d'eſprit & de feu, a donné pluſieurs Comédies, & s'eſt fait beaucoup d'honneur par ſa

Tragédie de *Miſſ Sara Sampſon*, où il y a des ſituations vraiment tragiques.

Nous paſſons ſous ſilence pluſieurs autres Dramatiques Allemands, pour venir à l'Ouvrage dont nous allons donner l'Extrait, & quelques détails. M. *Weis*, qui en eſt l'Auteur, avoit déjà fait des Chanſons fort eſtimées en Allemagne; mais il vient de prouver, par pluſieurs Piéces Dramatiques, qu'il eſt capable de s'élever aux vraies Beautés de la Tragédie. Il a cru qu'il falloit donner au Drame Allemand un caractère particulier qui tînt le milieu entre celui des Anglois & des François; & ce caractère en effet ſe fait remarquer dans ſes Piéces. Elles conſiſtent en deux Tragédies, *Édouard III*, dont nous allons donner l'Extrait, & *Richard III*, & en une Comédie intitulée, *Les Poëtes à la Mode*, où il couvre de ridicule les Poëtes rampans, & les Poëtes empoulés.

L'Auteur, dans une courte Préface, déplore le ſort du Théâtre Allemand. » Un deſtin funeſte, dit-il, ſemble être attaché au Cothurne Germanique. Quelques favoris de Melpomene ont paſſé comme des fleurs, dans

le printems de leur eſprit, après nous avoir donné les plus grandes eſpérances par leurs premieres productions. D'autres, ſans qu'on ſçache pourquoi, laiſſent éteindre le feu de leur génie, paſſent du Théâtre dans le Tourbillon des affaires, & renoncent aux Lauriers dont on s'apprêtoit à les couronner; d'autres manquent d'encouragemens. Ils n'ont jamais eu de bons Comédiens, & ne connoiſſent la Poëſie Dramatique que par Ariſtote, & par d'*Aubignac* &c.

» Nous ne manquons pas, dit-il enſuite, d'excellens modéles. Sans parler des Anciens, nous en trouvons chez les François & chez les Anglois, qui nous ont devancés dans la carriere Dramatique. Mais pour éviter le reproche, déjà trop mérité, de l'imitation ſervile, ne pourrions-nous pas prendre une route moyenne entre ces différens guides, & nous frayer un chemin particulier ? Ne pourrions-nous pas emprunter des Anglois les ſituations terribles & vraiment tragigiques, les grands traits & les vigoureux contraſtes de leurs Caractères,

» leur expression forte & sublime, & » le langage des passions; prendre chez » les François la décence des mœurs, » la juste proportion des parties, l'en- » semble, la correction, le style épu- » ré, la régularité & l'ordonnance ? » Par une telle union, nous éviterions » l'enflure & l'outré des uns, le fade » & le ridicule des autres. Cependant ne » ferions-nous pas mieux de nous en » tenir à l'étude du cœur humain, & » d'en puiser la connoissance dans les » Anciens ? »

Tel a été le point de vûe de M. *Weis*. Examinons, dans son Ouvrage, s'il est arrivé au but qu'il s'est proposé.



EDOUARD III,

Tragédie en cinq Actes.

ACTEURS.

EDOUARD III, fils d'Edouard II, encore sous la tutelle de sa mere, déclaré Successeur du Trône de la Grande-Bretagne.

EDMOND, Comte de Kent, frere du Roi Edouard II, & oncle d'Edouard III.

Le Comte de NORDFOLK, second frere d'Edouard II.

HENRI DE LANCASTRE, ami d'Edmond.

SCEWALD, Archevêque d'Yorck, autrefois Gouverneur du Prince.

MORTIMER, Ministre d'Etat, Amant de la Reine Isabelle.

ISABELLE, Epouse du Roi Edouard II, Régente d'Angleterre, & sœur de Charles IV, Roi de France.

La Scène est dans un Château près de Bristol.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

LANCASTRE, EDMOND.

LANCASTRE.

» Voilà, cher ami, la récompense » que l'on obtient à la Cour, où l'on » hait les cœurs droits, où l'on aime » les traitres. J'ai conduit une Armée à » Suffolk, pour secourir la Reine. Je » me suis rendu coupable au yeux de » l'Univers. J'ai rendu Isabelle redou- » table. Elle a fait la guerre souvent » par mes conseils, & toujours par mes » armes. Par les uns, elle s'est rendue » illustre, & par les autres, elle a » triomphé. Enfin, quoique touché des » malheurs de mon Roi, quoiqu'atten- » dri par les prieres de ses amis, je l'ai » trahi pour elle. Pour prix de mes ser- » vices, on ne m'écoute plus, on ne » me consulte plus, & sans toi, je se- » rois déja exilé.

EDMOND.

EDMOND.

» Quoi! ne suis-je pas Edmond? Toi, » cher ami, n'es-tu pas Lancastre? J'ai » rendu à cette Reine des services en- » core plus signalés, & je n'en suis que » plus odieux! Reine cruelle! Edouard » infortuné! Ah! que je suis coupable! » que ton sort est affreux! Ah! j'ai per- » du mon frere! Si je n'avois pas pris le » parti de sa coupable Epouse, elle trem- » bleroit désormais devant moi & devant » mes amis. Elle revint de la France, » où elle avoit resté deux ans, engagée » dans de folles amours avec son *Mor- » timer*; elle vit mon frere devenu l'ob- » jet de la haine publique. Peu né pour » le Trône, il cherchoit le bonheur dans » le sein du repos, & dans son indiffé- » rence pour les soins d'une Couronne; » il oublioit à la fois de récompenser le » mérite & de punir le crime. La Reine » vit sa foiblesse : elle connoissoit l'in- » quiétude turbulante de l'Anglois, qui » ressentoit encore la honte d'avoir été » défait par l'Ecossois. On haïssoit l'or- » gueil de *Spencer*, qui, maître du Scep- » tre, gouvernoit & l'Etat & le Roi.

» Qu'on rallume aisément le brasier » mal éteint de la révolte ! Elle cria à la » tyrannie ; elle fit retentir les noms de » liberté, de patrie. Aussi-tôt l'Anglois » factieux courut au-devant d'elle, le » Héros avec l'Epée, le Prêtre avec la » Bénédiction. Toi-même tu lui don- » nas ton Armée ; & moi, frere du » Roi, j'ai pris les armes contre lui, » dans l'espérance de nous procurer la » victoire & la liberté.

Ils se plaignent réciproquement d'avoir servi la Reine avec tant de succès. Ils avoient espéré que, pendant la minorité du Prince, le Gouvernement seroit conféré à douze Barons, nommés par le Parlement, & qu'on accorderoit au Roi de passer le reste de ses jours dans une retraite honnête. Ils font un récit touchant de ce que la Reine & Mortimer font souffrir au malheureux Edouard, dont ils ignorent le sort en ce moment. Il avoit renoncé généreusement à la Couronne en faveur de son fils.

» C'en est fait, ami, dit Edmond : » nous ne pouvons changer le destin. » La fortune ne répond pas toujours aux » desseins les plus généreux. Le joug est » appesanti. Fuyons un Pays, où des Ty- » rans nous menacent.

LANCASTRE.

» Le lâche seul, cher ami, cherche » son salut dans la fuite. L'homme cou- » rageux cherche à briser ses fers.

Ils déliberent sur les moyens. Ils conviennent qu'il faut gagner le Prince, dont le cœur est généreux, mais aisément trompé par les artifices des méchans. Ils s'attendent à bien des difficulté. » Le chemin de la véritable gloi- » re, dit Edmond, est de vaincre ou » de mourir....... Mais, avant tout, » cherchons de vrais amis. Nordfolk, » Beaumont, Hunt, & Russel sont » pour nous. Il est peu de cœurs dé- » voués à Mortimer. Il faut détruire la » confiance du Prince pour sa mere & » pour son indigne Favori. Qu'il rougisse » de l'un & de l'autre, & qu'il ne donne » plus des noms respectables à des cri- » mes affreux. Enfin, qu'il soit digne » du Trône, où sa naissance l'appelle.

LANCASTRE.

» Mais, Edmond, si le Pere du Prin- » ce vivoit encore.

EDMOND.

Ce seroit un avantage pour nous..... Edmond apprend à Lancastre qu'on a amené pendant la nuit un Rébelle que la Reine & Mortimer cachent aux yeux du Public. Il soupçonne que ce pourroit bien être le Roi. Ils prennent la résolution de s'en éclaircir, afin de sauver le sang innocent.

SCÈNE II.

MORTIMER, les précédens.

Mortimer a entendu les dernieres paroles d'Edmond. Il annonce que le Prince Edouard a surpris pendant la nuit le Camp des Rébelles, & qu'il va paroitre couronné de gloire.

EDMOND.

» J'aimerois mieux qu'il vînt sans ces » lauriers sanglans. Faut-il qu'il appe- » santisse sans cesse le glaive meurtrier ? » Ne doit-il regner que par la sévérité, » non par la bienfaisance ? Les Vain- » cus ne sont-ils pas ses Sujets ?

Mortimer insiste pour la guerre. Edouard & Lancastre lui reprochent sa cruauté, & lui font entendre que le Roi se perd, en s'abandonnant à des Ministres qui établissent leur grandeur sur la ruine de l'Etat, & qui oublient ce qu'ils sont. Mortimer, indigné & furieux, reste seul.

SCÈNE III.

MORTIMER *seul.*

» Va, traitre, dit-il d'Edmond, tes » menaces n'ébranleront pas mon cou- » rage. Il y a long-tems que j'ai juré ta » perte, & la tienne aussi, Lancastre. » Quiconque ne fléchit pas devant moi, » doit trembler. Avant que la nuit cou- » vre ces lieux, je veux qu'Edouard » meure, & vous l'accompagnerez..... » Nous verrons si mes mains ne pourront » pas se baigner dans le sang que vous » protégez. Mais n'allumerai-je pas » par-là le flambeau de la discorde ? » Le Peuple ne me demandera-t-il pas » compte du sang de ses Maîtres ? La » pitié succéde aisément à sa fureur....

» Il faut que le Prince ſigne la ſentence de mes victimes. Il ignore le nom du Priſonnier. L'Angleterre déteſtera ce parricide, & ſon Idole deviendra ſon exécration. Le nom d'Edouard !... Penſée pleine de charmes ! Quel heureux avenir s'ouvre à mes regards enyvrés de joie !..... Le nom d'Edouard ne ſera plus entendu......... & Mortimer ſera ſeul digne du Trône... Remord, vertu, vous n'êtes rien. Mais, quel bruit guerrier entend-je ? C'eſt le Prince.

SCÈNE IV.

EDOUARD, accompagné d'Officiers.
MORTIMER.

Mortimer félicite le Prince ſur ſa nouvelle victoire. Mais le Prince développe ſon heureux caractère, en ſe plaignant d'être forcé de combattre des Sujets, qui défendent les droits de ſon Pere. Il ne veut plus que le Sceptre ſoit en ſes mains l'inſtrument de la deſtruction. Mortimer tâchant de lui donner des ſoupçons ſur Lancaſtre & ſur Ed-

mond, le Prince indigné lui ordonne de reſpecter ces Grands Hommes, à qui il doit les ſervices les plus ſignalés. L'Acte finit par l'ordre qu'Edouard donne d'annoncer ſon retour à la Reine mere.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

ISABELLE, MORTIMER.

Mortimer preſſe la Reine de faire mourir le Roi Edouard, Edmond & Lancaſtre. Il exige ce ſacrifice pour preuve de ſon amour. Il lui dit que ſa propre ſureté exige ces têtes menaçantes.

ISABELLE.

» A la fin, Mortimer, tu me forces moi-même à abhorrer tes fureurs. Ne les éteindras-tu jamais ? Seras-tu toujours altéré de ſang ? Le Roi va ſuccomber ſous le poids de ſes maux. Après tant de jours malheureux, laiſſe-lui finir tranquillement ſa pénible carriere. C'eſt la ſeule faveur que

» nous demande ſa tête chancelante. La Nature alors ſupportera une partie de notre attentat.

Mortimer inſiſte toujours pour la mort. Il découvre à la Reine les ſoupçons de ſes ennemis ſur le Priſonnier qu'ils croyent être le Roi. La Reine lui oppoſe, qu'Edmond & Lancaſtre ètant leurs complices du détrônement d'Edouard, ils ne chercheront pas à le rétablir. Après des combats inutiles, Mortimer attaque la Reine par l'amour.

» Hé bien, ſauvez le Roi, & faites-moi charger de fers. Remettez le poignard dans des mains qui trament ma perte. Voilà mon cœur, ce cœur qui n'a brûlé que pour vous. Rappellez votre Epoux. Rappellez les Conjurés......... Je vous quitte

ISABELLE.

» Ah ! Mortimer ! .... Fatale tendreſſe !.... mon ame eſt prête à ſe rendre à tes deſirs..... Mais ſonge quelle haine va s'enflammer contre nous, quand on connoitra la victime de ton orgueil. Ce Prince, plein de ten-

» dreſſe filiale, eſt touché des malheurs de ſon Pere ; il ne laiſſera pas verſer impunément un ſang ſi cher & ſi ſacré. On nous haït. Les Grands opprimés élevent du ſein de la pouſſiere leurs regards vers les hauteurs où je t'ai placé. Le Peuple enfin.........

MORTIMER.

» Laiſſez-moi ce ſoin....... Il explique à la Reine ſon projet de faire mourir le Roi par ſon fils même. La Reine en eſt épouvantée. Mortimer la preſſe. Il dit qu'il va chercher le Prince, & ſort en diſant à Iſabelle de ſe décider.

SCÈNE II.

ISABELLE *ſeule.*

» Cruel Mortimer ! Maudite ſoit ma fatale tendreſſe, maudite l'ardeur qui me dévore ! à quels crimes ta fureur ne m'a-t-elle point portée ! Faut-il aimer un monſtre que je devrois déteſter ? Inquiéte, agitée, comme les vagues de la Mer, l'amour & la haine combattent tour-à-

» tour dans le fond de mon ame. O remords, que le nombre de mes crimes devroient étouffer, je ne puis même vous étourdir!........ Je frémis de moi-même. J'ai regné jusqu'à présent sur un Trône usurpé par l'artifice. Je devrois du moins y placer mon fils? A qui l'ai-je donné ce Trône? à mon Amant, à Mortimer, à ce cruel, qui avide de sang & de richesses, opprime mes Sujets, & me rend l'horreur de l'Univers. Cependant, celui à qui appartient ce Trône languit dans un affreux cachot, chargé de chaines, lui qui, plein de bonté pour moi, a toujours prévenu mes desirs..... Il languit dans les fers: ô comble de l'horreur! Le Prince son fils va consommer le meurtre sur lui! Mere cruelle, & tu n'empêcheras pas ce lâche attentat! .... Mais, l'amour...... Mortimer!...... Ah! que le crime n'est-il achevé!........ Ce nom seul fait disparoitre devoirs, vertus, remords... Qui vient? C'est le Prince

SCÈNE III.

ISABELLE, EDOUARD, MORTIMER.

Isabelle embrasse le Prince avec les témoignages de la tendresse la plus vive. Elle lui dit, qu'il faut qu'il se fasse couronner. Il le refuse généreusement sur l'incertitude où il est de la destinée de son Pere. La Reine approuve ce sentiment; mais elle lui oppose l'inconstance du Peuple, la jalousie des Grands, & la puissance des Révoltés qu'un Roi seul peut soumettre.

Mortimer profite de ce moment, pour faire entendre au Prince que le Reine parle d'une conjuration que Mortimer & Lancastre trament contre lui. La Reine sort. Mortimer continue d'empoisonner le cœur du Prince. Il lui fait un tableau affreux de la conspiration. Mais, il lui dit qu'il est maître du Chef des Rébelles; que c'est ce même Prisonnier qu'on retient dans le Château; que Lancastre & Edmond, dont il venoit d'entendre les discours,

vouloient faire passer ce Prisonnier pour le Roi; qu'à la faveur de ce phantôme, ils se flattoient d'immoler à leur ambition la Reine, son fils, & lui-même. Ce Prince, horriblement combattu, doute encore. Mortimer alors l'embarrasse par de nouveaux artifices; il le persuade, & le Prince remet entre ses mains sa vie qu'il croit menacée; mais il lui recommande de sauver la tête des Coupables, & de défendre le Trône, sans verser de sang.

Mortimer seul, dit: « Va, Prince trop crédule, tu viens de boire à longs traits le poison qui me dévore. ...... Edouard, Lancastre, Edmond, je vous vois ensevelis dans l'éternelle nuit. Fiers Mortels, qui me menaciez avec tant d'audace, la poussiere est votre partage, & je vais monter sur le Trône; j'y vais monter sur vos cadavres. L'Univers reconnoitra la force de ma politique.

ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

Edmond seul se plaint de ce qu'on lui refuse l'entrée chez le Prince, qui arrive plongé dans une profonde mélancolie, & surpris de rencontrer Edmond.

SCÈNE II.

EDOUARD, EDMOND.

EDMOND.

« Ah! mon Prince, quelle est ma joie de vous revoir! Trois fois je vous ai cherché inutilement.. Ah! venez, venez que je vous embrasse! (Edouard le regarde d'un air immobile). Quoi! vous reculez? Que veulent dire ces regards obscurcis & ce front sombre? Est-ce là cette ardeur avec laquelle vous m'embrassiez autrefois, quand vous me demandiez si je vous aimois.......... Ouvrez-moi votre cœur. Vous le sçavez, j'ai toujours partagé

» votre fortune & vos malheurs. Je » ſuis toujours le même, toujours vo» tre ami, votre Conſeil, &, ſi vous » voulez, votre Pere.

Le cœur du Prince, prévenu par Mortimer, tâche de combattre la tendreſſe qui lui parle en faveur d'Edmond. Enfin la vertu & la vérité triomphent. Il s'excuſe à ſon ami de ſes coupables ſoupçons.

EDMOND.

» Ce n'eſt pas votre faute, mais celle » de ces ames perverſes qui tâchent de » s'emparer de votre Trône........ Ani» mées par la cruauté & la rapine, el» les ne reſpirent que la vengeance, » & commandent en Tyrans. Elles s'oc» cupent du ſoin d'abaiſſer ceux qui ne » rampent pas dans la pouſſiere, & ne « tombent point à leurs pieds. Elles » haïſſent l'honneur & la vertu qu'el» les font gémir dans les cachots. Ce » ſont elles qui ont fait naitre en vous » ces noirs ſoupçons, & qui ont éloi» gné votre cœur de moi.

EDOUARD *troublé.*

» Ami, quel horrible tableau ? Les » connois-je ? Qui ſont-ils ?

EDMOND,

» Edouard, faut-il vous les nom» mer ? Ah ! vous les connoiſſez ! vous » pâliſſez ! Ont-ils déjà juré ma perte ? » Je ſçais que depuis long-tems ma » vertu les gêne & les importune. Mais » j'arracherai toujours le maſque aux » vices, fuſſent-ils couverts de la Pour» pre. S'ils tiennent le Roi dans les fers, » je veux le ſauver, m'en coutât-il la » vie. Vous les connoiſſez comme moi; » c'eſt...... Mortimer........ c'eſt........ la » Reine.

SCÈNE III.

Les précédens, ISABELLE.

ISABELLE.

» Hé bien, la Reine ? qu'a-t-elle » fait ?

EDMOND.

» Eſt-il beſoin de le lui dire ? Il n'y a » que trop long-tems qu'elle ſçait le

» ſujet de mes plaintes, & le zéle d'Ed» mond n'a jamais craint la clarté du » jour. Il a prié, il a conjuré, mais on » ne la pas écouté.

Il s'éleve une diſpute vive entre la Reine & Edmond. Elle lui reproche de n'avoir détrôné Edouard, que pour uſurper ſon Trône; & celui-ci ſe juſtifie avec toute la nobleſſe & la fermeté d'un grand homme. Il plaint le ſort d'Edouard qu'on a cruellement perſécuté, & qui peut-être eſt prêt de mourir la victime des projets ambitieux de Mortimer.

Edmond ſort. Iſabelle reproche vivement à ſon fils de ce qu'il ne l'a point vengée ſur le champ de l'audace & de l'inſolence d'Edmond. Il s'excuſe par le reſpect que lui inſpire la vertu de ſon oncle. Celle-ci le menace de l'abandonner à la brigue de ſes ennemis. Cette Mere dénaturée, après que le Prince s'eſt retiré, éprouve cependant des remords, & ſe reproche ſa funeſte paſſion pour Mortimer; mais la préſence de cet amant a bien-tôt diſſipé ſes ſcrupules. La Scène qu'ils ont entre eux a le même objet que celle du ſecond Acte, ſi ce n'eſt que Mortimer ſe

met à découvert ſur ſon ambition. La Reine lui reproche qu'il n'a d'amour que pour le Trône. Le caractère de Mortimer ſe ſoutient. Il preſſe toujours la perte des hommes vertueux qui le traverſent, & ſur-tout celle d'Edouard, priſonnier; il veut qu'Iſabelle faſſe ſigner la ſentence par la main du Prince. La Reine y conſent. Elle ſort avec Mortimer, en diſant : » Affreux ſentimens ! » Dans quel abime m'entraine la fu» reur de l'amour !

ACTE IV.

SCÈNE PREMIERE.

EDMOND, LANCASTRE.

Lancaſtre dit à ſon ami, que leurs ſoupçons n'étoient que trop bien fondés, que c'eſt le Roi qu'on tient enfermé dans un affreux cachot. Il a pénétré juſqu'à lui : il lui peint l'état déplorable où ſe trouve ce Monarque infortuné. Ils ſe conſultent ſur les moyens de le ſauver. Ils n'oſent ſe confier à la Reine, dont ils connoiſſent la foibleſſe pour Mortimer, ni au Prince, trop

ſoumis aux volontés d'Iſabelle. Cependant il ne nous reſte que la reſſource du cri de la Nature dans le cœur du jeune Edouard. » Va le trouver, dit Edmond à Lancaſtre ; » va lui découvrir la noirceur de Mortimer, & les » ſouffrances de ſon Pere. Fais-lui l'af- » freux tableau de ſa miſere & de ſon » ignominie. Peins-lui la Majeſté cou- » chée dans la pouſſiere. Repréſente- » lui le triomphe audacieux du crime. » .... Enfin, ils prennent le parti de ſauver le Roi, à quelque prix que ce ſoit. Nordfolk eſt déjà averti, pour qu'il ſe hâte de revenir de la Ville avec tous ſes amis.

SCÈNE II.

Les précédens, EDOUARD.

Edouard, déjà prévenu contre eux, les ſoupçonne encore davantage en les voyant enſemble. Il reproche à Edmond ſon emportement contre ſa mere, & demande à Lancaſtre pourquoi il ne s'eſt pas encore préſenté. Où étiez-vous ?

LANCASTRE.

» Moi, mon Prince ! je viens du ſéjour de la douleur. Là jamais le So- » leil ne luit. Là la joie jamais ne ſou- » rit. Une nuit éternelle y regne. En- » vironné d'une vapeur épaiſſe, j'ai » vû celui que des fers ignominieux » accablent. Il conſerve ſa majeſté & » ſa bonté au milieu de ſes ſouffrances. » Je l'ai vû dans un cachot, où la lu- » miere mourante d'une lampe per- » çoit à peine l'obſcurité des ténébres » Là je l'ai trouvé terraſſé par la pe- » ſanteur de ſes chaines. Ses yeux im- » mobiles verſoient quelques larmes » que la douleur lui arrachoit. Il di- » ſoit, en ſoupirant : Dieu! que mon » ſort eſt triſte !

EDOUARD.

» Et qui eſt-ce ?

EDMOND.

» Votre Pere......

EDOUARD.

» Qui ?

LANCASTRE.

» Le Roi Edouard, ce Monarque » que la rage de ſes ennemis a ſçu per- » dre depuis long-têms, & qui lan- » guit comme un Rébelle dans une in- » fâme priſon. Edouard s'attendrit juſqu'aux larmes ; ce Prince reſte ſeul plongé dans la plus cruelle incertitude : ſon monologue eſt plein de mouvemens. Sa mere paroit, & il ne ſçait quel parti prendre entre elle & Edmond.

Iſabelle preſſe encore ſon fils de ſigner la perte du Priſonnier, & celle de Lancaſtre & d'Edmond ; & pour mieux noircir ceux-ci, elle lui montre une Lettre ſuppoſée de ces deux Héros qui contient le détail de la Conjuration. Malgré cela, le Prince refuſe de ſigner. Il dit à la Reine :

» Ah ! ceſſez d'empoiſonner mon » cœur. Chaque parole eſt un poignard » qui me tue. Dieux ! que faut-il fai- » re ? Toute mon ame frémit en moi. » Ah! ma Mere ! pardonnez à ma ten- » dreſſe ; laiſſez-vous toucher par mes » larmes. Ma Mere, accordez-moi cet-

» te marque de votre faveur. Ne me » forcez pas de ſigner ce cruel arrêt ! » faites-les mourir vous-même, mais » ne me les nommez pas. Leur nom » me brûle le cœur comme un feu dé- » vorant. Je ſuccomberois ſous le ſen- » timent de ma douleur.

Iſabelle s'attendrit, mais Mortimer entre. Il s'écrie : tout eſt perdu. Lancaſtre, rempli de fureur, court vers le Priſonnier. Edmond fait retentir ces cris : *Vive Edouard Second. Meure la Reine.* Le Comte de Norfolk s'approche. On apperçoit du haut des murailles ſes bataillons qui s'avancent. Tout eſt perdu ! Il conjure le Prince de ſigner l'arrêt. Celui-ci, après bien des irréſolutions, ſigne enfin & ſort. La Reine épouvantée reproche à Mortimer ſa cruauté farouche. Mortimer n'enviſage que les avantages qui vont réſulter de ſes aſſaſſinats.

ACTE V.

SCÈNE PREMIERE.

EDOUARD *seul.*

» En vain je cherche la paix qui fuit » loin de moi. Hélas ! la détresse brûle » mon ame, & la consume. Qu'ai-je » fait ? Qu'ai-je écrit ! Une sentence de » mort :.... De qui ?..... De Lancastre, » d'Edmond ? J'ai fait plus.... j'ai con» damné un malheureux, dont j'igno» re le crime, que je n'ai jamais vû. » Grand Dieu, si tu me juges ainsi, » que deviendrai-je ? Si le coupable.... » Ah ! pensée pleine d'horreurs ! si ma » Mere avoit été trompée elle-même ! » Ah ! ne connois-je pas Mortimer ?... » Mortimer !...... Oui, le charme ces» se....... la lumiere paroit... Edmond, » je vois ton innocence. Je suis trahi ! » Quels cris entends-je ? N'est-ce pas » la voix de Lancastre ? Assiste-moi, » Grand Dieu : je cours, je vole sauver » la vertu....... Et s'il est trop tard, » donne-moi la force de mourir.

SCÈNE II.

SCEWALD, Archevêque d'Yorck, le Comte de NORDFOLK.

Nordfolk arrive de Bristol, mais il est venu trop tard, le crime est accompli. Il a vû Edouard, le Roi poignardé, mourant, mort enfin. Cette Scène est d'un pittoresque terrible, effrayant ; mais les bornes d'un Extrait ne nous permettent pas de la rendre.

SCÈNE III.

Isabelle entre sans appercevoir Scewald.

» Où fuir ? où me retirer dans ce » séjour de la mort ? Je n'entends que » des malédictions ! Je ne vois que des » larmes. L'horreur, la détresse me » poursuivent en tous lieux. Détesta» ble forfait ! Exécrable Mortimer ! tu » as allumé dans moi un feu dévo» rant ! Abime éternel, ouvre-toi : » engloutis un monstre souillé d'adul» tères & de meurtres ! O voûtes, écrou-

» lez-vous sur ma tête coupable ! La » vengeance, le désespoir & la mort » me poursuivent jusqu'aux enfers. » Mais où fuir ? Comment les évi» ter ? Ah ! mon Epoux, mon fils ! » Lancastre ! Edmond ! (Appercevant Scewald). » Que vois-je ? Est-ce « toi, respectable Vieillard ? Viens» tu pour me condamner ? Je le suis » assez. Va, déjà je sens les flammes » terribles de l'Eternité. Retire-toi. » Ton auguste présence, l'aspect d'un » homme vertueux me reproche l'ex» cès de mes crimes. Ote-toi de mes » yeux. Des cris de mort épouvantent » mon oreille, & mon cœur déchiré » lutte déjà avec les supplices renais» sans, qui doivent expier mes for» faits.

Scewald dit à la Reine d'espérer encore tout de la clémence céleste. Elle lui dit :

» Tu ne connois pas l'étendue de » mes forfaits ; je veux te les faire con» noitre. Le Ciel m'abhorre. Je suis » l'opprobre de la terre. Mon propre » cœur me condamne. Je haïs le jour. » La paix est pour jamais bannie de » mon ame atroce. Ah ! désert affreux,

» plus lugubre que le séjour même de » la mort....... Il n'est donc plus de re» pos !

L'Archevêque cherche à la consoler ; mais on voit redoubler encore son désespoir & ses remords.

Mortimer, poursuivi par les vengeurs d'Edouard, vient déplorer son destin. La Reine lui reproche que c'est lui qui l'a entrainée dans le piége du crime. Parle, lui dit-elle, que mérite cela ?

MORTIMER.

» Le Trône.... Oui, le Trône. J'ai » voulu m'y placer pour en lancer la » foudre sur toi, sur ton fils, sur Nord» folk, sur tout l'Univers.

ISABELLE.

» Exécrable scélérat ! Ah ! qui me » retient ! Edouard, où es-tu ? Ah ! » mon fils, viens nous venger. Il ose » encore nous insulter ? Loin d'ici par» ricide. Ah ! mon fils, où es-tu ? (Elle court vers l'appartement d'Edouard, qui s'ouvre & qui expose le cadavre du Roi. Lorsque Mortimer l'apperçoit, il est épouvanté & s'enfuit).

ISABELLE.

» Dieu ! c'eſt lui-même ! Déjà il » me pourſuit..... Il me fait ſigne..... Il » s'avance.... Que ſes regards ſont étin- » celans ! Ombre de mon Epoux !....... » Ah ! il s'avance encore !..... Il ſecoue » ſon vêtement dégoûtant de ſang...... » Il leve ſa main flétrie en jettant un » ſourire amer............... Il me montre » ſes bleſſures...... Il écrit de ſon ſang » la ſentence qui me condamne aux » flammes éternelles !...... Où fuir ?.... » Mortimer, je te ſuis dans l'abîme des » tourmens. (Elle tombe évanouie).

Edouard entre ; il n'apperçoit point encore le cadavre de ſon Pere. Il gémit ſur le ſort de Lancaſtre & d'Edmond. Il apperçoit la Reine , & s'écrie. Elle lui dit :

» Mon fils , viens-tu te venger ? » Vois ici l'opprobre..... Viens punir » mon crime. Ton Pere ! ſon ſang gé- » néreux fume encore ſur cette main » maudite. Venge-le. Voici mon cœur. » Venge ta Patrie, ton Trône uſurpé, » tous tes amis. Mortimer & moi, nous » ſommes les ennemis de ta vertu. Que

» ma mort venge tant de maux !.........

EDOUARD.

» N'ai je point ſigné la ſentence ?

ISABELLE.

» Non, je te l'ai arrachée. Tu l'écri- » vis par devoir. Je ſuis ſeule coupa- » ble..... Je ſuis la meurtriere des tiens. » ...... Ce Cadavre livide.... Entends- » tu comme il gémit ? Fais-toi dire tous » les maux que je lui ai fait ſouffrir.

EDOUARD.

» Ah ! Dieu ! que vois-je ? Quel » front pâle ! Quel eſt ce corps ? Par- » lez !...... C'eſt mon Pere !......... Ah ! » malheureux !....... je ſuis perdu !.......

ISABELLE.

» Tu le connois..... C'eſt lui-même ! » ...... Mon fils , venge-toi.....

EDOUARD.

» Qu'entends-je ? ..... Qu'ai-je fait ? » .... un parricide !...... (Il ſe jette ſur le Cadavre)....... » Mon Pere, per- » mets-moi de t'appeller encore de ce » nom....... Mon Pere , réveille-toi !

» Par pitié, punis ton meurtrier.......... » Que je ſuis malheureux ! Tu languiſ- » ſois dans les fers, & je t'aſſaſſine !.... » Ah ! ſon ſang coule encore de ſes » bleſſures , & c'eſt moi qui l'ai répan- » du ! Fils maudit ! Funeſte Deſtin ! » Mais quel ſombre nuage....

SCEWALD.

» Prince , relevez-vous.

EDOUARD.

» Ah ! mon Pere ! je te ſuis en fré- » miſſant ! (Le Prince porte la main à l'épée. On le retient. Iſabelle ſort épou- vantée).

SCEWALD.

» Allons, quittons ce lieu d'hor- » reur. Etre Eternel , que tes jugemens » ſecrets ſont terribles ! Tôt ou tard » tu anéantis les complots des mé- » chans !

IL eſt aiſé de voir , par ce ſimple Ex trait , combien M. *Weis* a exécuté heu reuſement ſon projet d'allier les Beau- tés Dramatiques des deux Nations , dont il a pris les Ouvrages pour mo- déles. Rien de plus tragique que la

Piéce d'Edouard. Ce ſimple Extrait ſuf- fit pour faire ſentir la ſageſſe du plan , l'heureuſe diſtribution des Scènes , la gradation de l'intérêt, la force & le développement du nœud , la nobleſſe des idées, la conſtance & l'unité des caractères, le pittoreſque des tableaux, l'élevation des idées , la chaleur , le pathétique du Dialogue , l'heureux en- chainement des événemens , la rapi- dité du ſtyle , l'expreſſion juſte des ſen- timens, enfin l'enſemble de toutes les beautés qui conſtituent la Tragédie. L'Allemagne ne doit plus ſe plaindre de l'impoſſibilité où elle ſembloit être, de parvenir aux honneurs de la Scène. Notre Critique ne tombera que ſur le dénouement de cette Piéce. Mortimer n'eſt point puni. Il doit l'être pour la noirceur de ſon caractère , & l'horreur de ſes deſſeins, trop bien exécutés. On ſe contente à peine des remords de la Reine. Mais il eſt aiſé a l'Auteur de ré- parer ce défaut dans un Ouvrage digne d'ailleurs du génie de Corneille & de la force tragique de Shakeſpeare.

ANGLETERRE.

I.

ESSAI ſur la Liberté & le Deſpotiſme.

L'ÉTUDE de la Politique, lorſqu'elle n'eſt corrompue ni par les fureurs, ni par les préjugés de l'eſprit de parti, eſt l'étude la plus utile à la Société, & la plus ſatisfaiſante pour ceux qui s'y attachent. Mais je crains bien que le Monde ne ſoit trop jeune, pour qu'il ſoit poſſible de fixer des vérités générales en politique, qui ſoient encore des vérités pour la Poſtérité la plus reculée. Nous n'avons eu juſqu'à préſent qu'une expérience d'environ trois mille ans; de ſorte que, non-ſeulement l'art du raiſonnement eſt encore très-foible dans cette Science, ainſi que dans toutes les autres; mais nous n'avons pas même un aſſez grand nombre d'obſervations, ſur leſquelles le raiſonnement puiſſe s'exercer. On ne ſçait pas, à

beaucoup près, juſqu'à quel degré de rafinement les hommes peuvent encore porter le vice & la vertu, ni l'effet que pourroit opérer ſur l'eſpéce humaine une révolution générale dans l'éducation, dans les mœurs & dans les principes.

Machiavel étoit aſſurément un grand Génie : mais comme il n'avoit formé ſes principes que ſur l'étude des Gouvernemens violens & tyranniques de l'Antiquité, ou des Principautés toujours orageuſes de l'Italie; la plûpart de ſes raiſonnemens, ſur-tout ceux qui ont rapport au Gouvernement Monarchique, manquent abſolument de juſteſſe : il n'y a peut-être pas une ſeule maxime dans ſon *Prince* qui n'ait été détruite par quelque fait poſtérieur. *Un Prince foible*, dit-il (1), *eſt incapable de ſuivre un bon Conſeil; car s'il con-*

(1) Nous traduirons ici le Texte Anglois, quoique M. Hume n'ait pas rendu fidélement le paſſage de Machiavel, qu'on trouvera au Chap. 23. *del Principe* : mais cette différence ne change rien au fond de la penſée, & ne détruit point la critique qu'on en fait.

ſulte différentes perſonnes, il ne ſera pas en état de choiſir entre les avis différens. S'il s'abandonne aux conſeils d'un Miniſtre habile, cet homme ne reſtera pas long-tems Miniſtre; certainement il chaſſera ſon Maître du Trône, pour s'y placer lui & ſa famille. Je cite cet exemple parmi les erreurs innombrables de Machiavel, leſquelles procédent en grande partie, de ce que cet Ecrivain a vécu dans un ſiécle où l'on n'avoit pas encore aſſez d'expérience pour bien combiner tous les rapports politiques. Il y a près de deux ſiécles que la plûpart des Souverains de l'Europe ſont gouvernés par leurs Miniſtres, & la révolution que prédit Machiavel n'eſt point arrivée, & n'arrivera peut-être jamais. Séjan pouvoit former le projet de détrôner les Céſars; mais le Cardinal de Fleury (2), par exemple, ne pouvoit

(2) M. Hume ajoûte ici : *quoique peut-être auſſi vicieux que Séjan;* cet honnête Ecrivain connoit bien peu l'Hiſtoire de la vie & du miniſtère de ce Cardinal qu'il compare à Séjan, & dont les François reſpectent la mémoire, comme celle d'un Miniſtre ſage, pacifique, juſ-

jamais eſpérer, ſans être abſolument fou, de détrôner la Maiſon de Bourbon.

Ce n'eſt que depuis le dernier ſiécle qu'on a regardé le Commerce comme une affaire d'Etat; à peine trouveroit-on un Ecrivain Politique chez les Anciens qui en eût fait mention (3). Les Italiens mêmes ont gardé un profond ſilence ſur cet objet, qui excite aujourd'hui la principale attention des hommes d'Etat & des raiſonneurs ſpéculatifs. L'opulence, l'élevation & les expéditions militaires de deux Puiſſances Maritimes, ſemblent avoir ouvert les yeux aux Nations ſur la grande importance d'un Commerce étendu.

Je m'étois propoſé dans cet *Eſſai* de comparer la Liberté & le Deſpotiſme dans tous leurs rapports, & de faire

te, œconome, ami de l'ordre & du bien public.

(3) Xenophon, qui parle du Commerce dans le *Hiéron*, doute qu'il ſoit de quelque utilité à un Etat. Platon l'exclud abſolument de ſa République. V. le 4e. Liv. *des Loix*.

connoitre combien l'une eſt préférable à l'autre ; mais j'ai bien-tôt vû que perſonne dans ce ſiécle n'étoit en état d'exécuter ce projet, & que tout ce que l'on pourroit avancer ſur cette matiere, ſeroit probablement détruit par l'expérience des tems à venir, & rejetté par la Poſtérité. Les grandes révolutions & la multitude des événemens qui ſe ſont ſuccédés dans les choſes humaines, & qui ſe ſont trouvés ſi peu conformes à ce qu'avoient prévû les Anciens, doivent nous faire ſoupçonner, que l'on verra dans la ſuite d'auſſi grands changemens tout auſſi peu attendus.

Les Anciens avoient obſervé que tous les Arts & toutes les Sciences avoient pris naiſſance chez des Peuples libres (4), & que les Perſans & les

(4) Le berceau des Arts & des Sciences a été l'Egypte, Pays toujours ſoumis à des Rois ; mais il y a grande apparence que la nature du Gouvernement y avoit ralenti leurs progrès, & reſſerré leurs limites. Les Grecs furent les Diſciples des Egyptiens, mais ils ſurpaſſerent bien-tôt leurs Maîtres. Ils répandirent ſur les productions des Arts l'élégance & la grace, que les Egyptiens ne ſentoient guères, & ne cherchoient même pas.

Egyptiens, au milieu de la paix, de l'opulence & du luxe, n'avoient fait cependant que de foibles efforts pour atteindre à ce goût délicat dans les Beaux-Arts, qui fut le partage des Grecs, Nation pauvre, ſimple dans ſes mœurs, & troublée par des guerres continuelles. On avoit encore obſervé, que dès l'inſtant où les Grecs eurent perdu leur liberté, quoique leurs richeſſes ſe fuſſent prodigieuſement accrues par les Conquêtes d'Alexandre, les Arts cependant dégénérerent dès ce moment, & diſparurent bien-tôt pour jamais de ce beau climat. Les Sciences paſſerent chez les Romains, le ſeul Peuple libre qu'il y eût alors dans l'Univers ; tranſplantées dans un terrein favorable, elles y pouſſerent de profondes racines, & y firent des progrès prodigieux dans l'eſpace d'un ſiécle ; mais la décadence de la liberté entraina la deſtruction des Lettres, & tout l'Univers ſe trouva barbare. Ces deux exemples, dans leſquels nous voyons les Arts naître dans un Gouvernement populaire, & s'anéantir ſous un Gouvernement Deſpotiſme, parurent ſuffiſans à Lon-

gin, pour lui faire conclure, que les Arts & les Sciences ne pouvoient fleurir que dans un Pays libre. Son opinion a été ſuivie par de grands Ecrivains (5) de notre Nation qui avoient fixé leur vûe trop excluſivement ſur l'Hiſtoire ancienne, ou qui s'étoient laiſſés dominer par un préjugé trop favorable au Gouvernement dont nous jouiſſons.

Mais que répondroient ces Ecrivains aux exemples de Rome moderne & de Florence ? Rome a vû ſe perfectionner dans ſon ſein tous les Beaux-Arts, la Poëſie, la Peinture, la Sculpture & la Muſique, quoique ſes Peuples ſoient ſoumis au Deſpotiſme le plus abſolu : d'un autre côté Florence cultivoit avec le plus grand ſuccès les Arts & les Sciences, lors même qu'elle commençoit à perdre ſa liberté par les uſurpations des Médicis. Ni l'Arioſte, ni le Taſſe, ni Galilée, ni Raphael, ni Michel-Ange n'étoient nés dans des Républiques :

(5) M. Adiſſon, Milord Shaftsbury, &c.

& quoique l'Ecole Lombarde ſoit auſſi fameuſe que l'Ecole Romaine, les Vénitiens cependant ont eu la plus petite part à la gloire de l'Italie, & ont toujours paru inférieurs aux autres Peuples de cette contrée dans les Arts de goût & de génie. Rubens établit ſon Ecole à Anvers, non à Amſterdam : c'eſt Dreſde, & non Hambourg, qui eſt le centre de la politeſſe de l'Allemagne.

Mais l'exemple le plus frappant des progrès de la Littérature dans un Gouvernement abſolu, c'eſt celui de la France qui n'a preſque jamais joui de la liberté politique, & qui cependant a porté les Arts & les Sciences auſſi près de la perfection qu'aucune autre Nation. Les Anglois ſont peut-être meilleurs Philoſophes, les Italiens meilleurs Peintres & meilleurs Muſiciens, les Romains étoient meilleurs Orateurs ; mais les François ſont les ſeuls, après les Grecs, qui ayent été à la fois Philoſophes, Poëtes, Orateurs, Hiſtoriens, Peintres, Architectes, Sculpteurs & Muſiciens. Dans l'Art du Théâtre, ils ont ſurpaſſé les Grecs mê-

me qui sont de beaucoup supérieurs aux Anglois. Dans la vie privée, les François ont perfectionné pour la plus grande partie l'Art le plus utile & le plus agréable de tous, *L'Art de Vivre*, l'Art de la Société & de la Conversation.

Si nous considérons l'état des Sciences & des Arts agréables dans notre Patrie, on peut appliquer en grande partie aux Anglois l'observation qu'Horace faisoit sur les Romains.

——— Sed in longum tamen ævum
Manserunt, hodieque manent vestigia ruris.

L'élégance & la propriété du style ont été très-négligées parmi nous; nous n'avons point de Dictionnaire de notre Langue, & à peine avons-nous une Grammaire passable.. La premiere Prose qui ait été écrite d'une maniere pure & élégante, est celle du Docteur Swift: pour Sprat, Locke, & même le Chevalier Temple, ils respectoient trop peu les Régles de l'Art, pour être regardés comme des Ecrivains élégans. La Prose de Bâcon, d'Harrington &

de Milton est toujours dure & pédantesque, quoique leurs idées soient excellentes; les Anglois ont été trop occupés par des disputes de Religion, de Politique & de Philosophie, qui ne leur ont laissé ni le goût, ni le loisir de s'attacher à de petites observations de Grammaire & de Critique. Quoique ce tour d'esprit ait dû étendre considérablement l'Art & le goût du raisonnement dans notre Nation, il faut convenir que, même dans les Sciences dont nous venons de parler, nous n'avons aucun Ouvrage que nous puissions laisser comme modéle à la Postérité; ce que nous avons de meilleur, c'est un petit nombre d'Essais sur la bonne & solide Philosophie, qui promettent à la vérité beaucoup, mais sont encore loin de la perfection.

C'est une opinion aujourd'hui généralement établie, que le Commerce ne peut fleurir que dans les Gouvernemens libres (6), & cette opinion pa-

(6) C'étoit le sentiment du Chevalier Temple qui cite aussi l'exemple de Tyr, de Carthage, d'Athènes, de Syracuse, d'Agrigente,

roit être fondée sur une expérience plus ancienne & plus étendue que le préjugé que nous venons d'attaquer sur les Sciences & les Arts. Si nous suivons les progrès du Commerce depuis Tyr, Athènes, Syracuse, Carthage, jusqu'à Venise, Florence, Gènes, Anvers, la Hollande, l'Angleterre, &c. nous le trouvons toujours fixant son Empire chez des Peuples libres. Les trois plus grandes Villes commerçantes qu'il y ait aujourd'hui dans le Monde, sont Londres, Amsterdam & Hambourg, qui sont toutes les trois Villes libres & Protestantes, c'est-à-dire, qui jouissent d'une double liberté. Il faut cependant observer, que cette grande jalousie qu'a

de Rhodes, dont le Commerce si florissant & si étendu tomba, & s'anéantit dès que ces petites Républiques perdirent leur liberté, & furent gouvernées par des Princes. La raison qu'il en donne, c'est que dans les Gouvernemens absolus, on cherche moins à acquérir, parce qu'on n'est jamais assûré de conserver longtems ce qu'on posséde. Mais M. Hume remarque très bien que cette raison ne convient qu'aux Monarchies anciennes, & ne peut s'appliquer aux Modernes.

fait naitre depuis quelque tems le Commerce de la France, semble prouver que cette maxime n'est pas plus certaine & plus infaillible que la précédente, & que les Sujets d'un Prince absolu peuvent devenir nos rivaux, en Commerce comme en Littérature.

Si j'osois hasarder mon opinion sur une matiere aussi problématique, je dirois que, malgré les efforts de la France, les progrès du Gommerce seront toujours rallentis & bornés par un vice inhérent à la nature du Gouvernement absolu, & qui en est inséparable; mais les preuves que je donnerai de cette opinion sont différentes de celles qu'on apporte ordinairement. Les propriétés particulieres me semblent presque aussi assûrées dans les Monarchies civilisées de l'Europe que dans les Républiques; & l'on n'y voit pas plus de dangers à craindre de la violence du Souverain, que l'on n'en craint ordinairement du tonnerre, des tremblemens de terre, ou des autres accidens les plus rares & les plus extraordinaires. L'avarice, cet aiguillon de l'industrie, est une passion si opi-

niâtre, qui marche à son but à travers tant de périls & d'obstacles réels, qu'il n'est pas vraisemblable qu'elle s'effarouche d'un péril imaginaire & si léger qu'à peine peut-il entrer dans le calcul. Le Commerce, selon moi, doit être toujours plus foible dans les Gouvernemens absolus, non parce qu'il y est moins *assûré*, mais parce qu'il y est moins *honorable*. La subordination des rangs est absolument nécessaire au soutien de la Monarchie; la naissance, les titres & les places doivent être plus honorés que l'industrie & les richesses; tant que ces idées prévaudront, les commerçans les plus considérables seront tentés d'abandonner leur profession, pour acquérir quelques-uns des emplois ou des titres, auxquels les priviléges & les honneurs sont attachés.

Puisqu'il est ici question des altérations que le tems a produites ou peut produire dans la Politique, j'observerai encore, que toutes les espéces de Gouvernemens, soit libres, soit despotiques, semblent avoir subi dans les tems modernes un changement avantageux, tant par rapport à l'administra-

tion du dedans, qu'à celle du dehors. La balance du pouvoir est un secret de politique qui n'a été bien connu que de notre tems, & j'ajoûterai que la Police intérieure des Etats s'est aussi considérablement perfectionnée dans le dernier siécle. Nous trouvons dans Saluste, que l'Armée de Catilina s'accrut considérablement par l'arrivée des Voleurs de grands chemins qui étoient autour de Rome; je suis sûr que tous les Voleurs qui sont actuellement dispersés dans toute l'Europe, ne formeroient pas ensemble un Régiment. Dans le Plaidoyer de Cicéron pour Milon, l'Orateur se sert de cet argument, pour prouver que son Client n'est pas le meurtrier de Clodius. Si Milon, dit-il, avoit eu dessein d'assassiner Clodius, l'auroit-il attaqué en plein jour, & à une aussi grande distance de Rome? Il l'auroit attendu la nuit près des Fauxbourgs, où l'on auroit pu faire croire qu'il auroit été tué par des Voleurs, & la fréquence de cet accident auroit rendu ce soupçon vraisemblable; ce trait fournit une preuve bien étonnante du peu de police qu'il y avoit à Rome, &

du nombre & de la force de ces Voleurs; puisque Clodius (7) étoit toujours suivi de trente Esclaves bien armés, & qui s'étoient assez accoutumés au sang & aux dangers dans les tumultes fréquens excités par ce séditieux Tribun. Mais le Gouvernement Monarchique est celui de tous qui s'est le plus sensiblement perfectionné. On peut dire aujourd'hui des Monarchies civilisées ce que l'on disoit autrefois des Républiques, que *ce sont les Loix qui gouvernent, & non les hommes*. Elles se sont trouvées susceptibles d'ordre, de méthode & de constance à un dégré que l'on n'imaginoit pas. Les propriétés y sont assûrées, les Arts florissans; l'Industrie y est encouragée, & le Prince vit paisible au milieu de ses Sujets, comme un Pere au milieu de ses Enfans. Il y a peut-être, & il y a eu depuis deux siécles deux cens Princes absolus, grands ou petits dans l'Europe; en supposant vingt ans pour chaque regne, on peut croire qu'il y a eu en tout deux mille Monarques, ou *Ty-*

(7) Voy. *Asc. Ped. in Orat. pro Milone.*

rans, dans le sens qu'y attachoient les Grecs: cependant on n'en trouvera pas un seul parmi eux, pas même le Roi d'Espagne, Philippe II qui ait été aussi méchant que Tibère, Caligula, Néron, ou Domitien, ces quatre monstres que l'on trouve dans le nombre seul des douze premiers Empereurs Romains. Il faut cependant convenir que, quoique les Gouvernemens Monarchiques se soient beaucoup rapprochés des Gouvernemens Populaires, cependant ils leur sont encore beaucoup inférieurs. L'éducation & les mœurs modernes ont répandu plus d'humanité & de modération, qu'il n'y en avoit dans les tems anciens; mais cela ne suffit pas encore pour balancer tous les désavantages de cette forme de Gouvernement. Que l'on me permette ici d'avancer une conjecture qui me paroit très-probable, mais dont la Postérité seule pourra juger. Je crois que dans les Gouvernemens Monarchiques il y a un principe de perfection, & dans les Gouvernemens Populaires un principe de corruption, qui, avec le tems doivent rapprocher ces deux espéces de Gouvernement vers

un même point. La France est le plus parfait modéle de la Monarchie pure; les plus grands abus de son Gouvernement ne procédent point du nombre & du poids excessif des impôts, mais plutôt de la façon de les percevoir (8), méthode compliquée, dispendieuse, inégale & arbitraire qui décourage en grande partie l'industrie du pauvre, sur-tout du Paysan & du Fermier, & jette le Laboureur dans l'indigence & la servitude. Mais ces abus à l'avantage de qui tombent-ils? Si c'étoit à celui de la Noblesse, ils pourroient être regardés comme inhérens à la forme du Gouvernement, puisque la Noblesse est le principal soutien de la Monarchie, & qu'il seroit naturel qu'on y consultât son intérêt préférablement à celui du Peuple. Mais c'est sur les Nobles principalement que tombe le poids de ces abus qui ruinent les

(8) Il faut, *dit M. de Montesquieu*, que les Monarchies mettent un certain ordre dans la maniere de lever les Tributs, afin qu'elle ne soit pas plus pesante que les Charges mêmes. *Esprit des Loix. Liv. v. Ch. 9.*

terres, en opprimant les Cultivateurs. Les seuls hommes qui profitent de ce désordre, sont les Financiers, dont la profession est méprisée par la Noblesse, & haïe par le Peuple. Lorsque celui qui gouverne aura assez de lumieres pour connoitre l'intérêt public & le sien propre, & assez de courage pour secouer les préjugés anciens, on verra bien-tôt ces abus corrigés, & alors la différence de leur Gouvernement absolu à notre Gouvernement libre ne paroitra pas si considérable qu'elle l'est aujourd'hui.

La source de corruption que l'on remarque dans les Gouvernemens libres, dérive de cette pratique, d'invention moderne, de contracter des dettes, & d'engager les revenus publics; de sorte que les taxes deviendront, avec le tems, absolument intolérables, & tous les fonds de l'Etat se trouveront dans les mains du Public (10). Xénophon nous apprend, que les Athéniens, quoique gouvernés par une République,

(10) C'est ce que *Caton* dans *Saluste* appelle: *Publicè egestatem, privatim opulentiam.*

payoient près de deux cens pour cent, pour les sommes d'argent qu'ils étoient obligés d'emprunter dans des occasions extraordinaires. Les Hollandois sont les premiers parmi les Modernes qui ont introduit la coutume d'emprunter de grosses sommes à un bas intérêt, & c'est ce qui les a jettés si près de leur ruine. Les Souverains ont aussi contracté des dettes; mais comme ces Souverains peuvent faire banqueroute quand il leur plaît, le Peuple ne peut jamais être opprimé par ses dettes. Dans les Gouvernemens Populaires, le Peuple, & sur-tout ceux qui sont à la tête du Gouvernement, étant les Créanciers publics, il est impossible que l'Etat fasse jamais usage de ce remède, qui est toujours injuste & barbare, quoiqu'il soit quelquefois nécessaire. Cet inconvénient paroit donc menacer tous les Gouvernemens libres, mais particuliérement le nôtre, si l'on considére la situation actuelle des affaires. Quel puissant motif, pour nous porter à mettre plus d'œconomie dans l'emploi des deniers publics, à moins que nous ne voulions être bientôt réduits par la di-

minution des revenus, & la multiplicité des impôts à maudire notre liberté, & à soupirer après le même état de servitude, où sont plongées les Nations qui nous environnent!

L'ESSAI, dont nous venons de donner la Traduction, est de M. Hume. Il suffit de nommer ce célèbre Ecrivain, dont on s'empresse de transporter les Ouvrages dans tous les Idiomes, & dont la réputation seroit immortelle, quand il n'auroit fait que son *Histoire d'Angleterre* (11), la seule bonne Histoire que l'on connoisse en Anglois, & l'une des meilleures sans doute qu'il y ait dans aucune Langue.

M. Hume a été accusé par ses Compatriotes de rechercher trop les opi-

(11) M. l'Abbé Prévot vient de publier la Traduction de la moitié de ce bel Ouvrage: (c'est l'*Histoire de la Maison de Stuart sur le Trône d'Angleterre*, que M. Hume avoit donnée d'abord); il a fait ensuite, en remontant, l'Histoire de la Maison de *Tudor*. Ainsi son Ouvrage forme une Histoire d'Angleterre complette, depuis Henri VII jusqu'à la mort de Jacques II.

nions singulieres ; ce n'est pas à nous à discuter ce reproche. Nous remarquerons seulement que M. Hume, quoique Anglois, Républicain & Protestant, a toujours parlé des François avec estime, des Rois & des Catholiques avec modération ; & cette singularité a pû blesser une Nation trop accoutumée à ne voir dans les Monarchies qu'un troupeau d'esclaves, & dans les *Papistes* qu'une Ligue de Fanatiques, & à ne reconnoitre ni liberté, ni vertu, ni Philosophie dans tout autre Gouvernement que le sien.

En louant la modération de M. Hume, nous conviendrons cependant qu'il lui est échappé dans ses Ouvrages quelques traits & quelques expressions qui pourroient blesser des oreilles Françoises, peut-être trop délicates. Il faut permettre à un Républicain qui écrit d'appeller notre Gouvernement un Gouvernement absolu, comme à un Turc d'appeller les Chrétiens Infidéles ; ces dénominations de Secte & de parti ne sont ni des raisons ni des insultes. D'ailleurs M. Hume n'entend point par *Gouvernement absolu* un Gouvernement

Despotique, comme on l'entend quelquefois ; cette expression ne désigne chez lui qu'un Gouvernement, où le Peuple n'a aucune part à la législation, & où elle réside toute entiere dans le Souverain ; il n'a garde de confondre le Monarque avec le Despote. Il est le premier Ecrivain Anglois qui ait osé écrire, que les Monarchies sont à-peu-près aussi favorables aux progrès des Arts, de la raison & du Commerce que les Républiques.

Nous proposons ici un problême, dont la solution pourroit être intéressante. Excepté dans quelques Villes de la Grèce, où les Rois n'étoient que les premiers Magistrats ou les Généraux de la République, toutes les grandes Monarchies anciennes étoient vraiment despotiques. L'autorité des Rois de Perse, d'Egypte, d'Assyrie, &c, étoit illimitée ; il ne subsistoit aucun modéle de Monarchie pure & modérée ; la distinction des ordres, & la distribution des trois pouvoirs qui constitue la nature de ce Gouvernement (12), étoient entierement ignorées des

(12). Voy. l'Esprit des Loix, Liv. XI.

Anciens. La différence qu'ils mettoient entre la Royauté & la tyrannie n'étoit qu'une différence de forme, & non de constitution. Celui qui gouvernoit par le consentement du Peuple, & selon l'équité, étoit un Roi ; le Tyran étoit celui qui s'étoit emparé par la violence de l'Autorité Suprême, ou qui en usoit mal. *Est autem objectum Tyranni, quod placeat ; Regis, quod honestum sit ;* dit Aristote, *Polit. lib. V. cap. X.*

D'où vient cependant que les plus grands Philosophes de l'Antiquité ont presque tous regardé la Monarchie comme la meilleure espéce de Gouvernement. Platon, Aristote, Xénophon, Polybe s'accordent sur ce point, tandis que la plûpart des Politiques modernes, qui avoient sous leurs yeux des exemples de Monarchies plus tranquilles, plus polies, mieux réglées que les Monarchies anciennes, ont dit tant de mal de cette forme de Gouvernement.

Les séditions continuelles, les guerres civiles, les manœuvres qui tourmentoient les Démocraties anciennes

avoient rendu ce Gouvernement odieux (13). Les Législateurs ne connoissoient pas encore ces formes de Gouvernemens combinés, dans lesquels on tâche de concilier les avantages de toutes, en évitant les inconvéniens de chacune. De tous les Gouvernemens simples, le Monarchique avoit paru aux Philosophes le plus ferme & le plus tranquille. Platon a fait un Dialogue pour faire voir la supériorité que la Monarchie doit avoir sur les Républiques : nous allons en citer quelques traits. » La » Législation, dit-il (14), est l'attribut » de la Puissance Royale, & il vaut » mieux être gouverné par un Roi pru» dent, que par la Loi même. Les » Loix ne peuvent pas embrasser ce qui » est le meilleur & le plus juste pour tous: » telle est l'instabilité des mœurs, & » des choses humaines, qu'il n'est pas » possible d'établir un ordre fixe qui

(13) *Democratia, seu Populare Imperium est teterrimus Reipublicæ formarum status.* Xenoph. de Républ. Athen.

(14) *Platonis, Civilis, seu de regno.*

» convienne à tous les membres d'une » Société, & dans tous les tems ». Platon compare la Loi à un homme entêté & mal-habile, qui, non-seulement ne voudroit pas permettre qu'on s'écartât de ce qu'il auroit une fois statué, mais encore rejetteroit tous les changemens avantageux qu'on lui proposeroit. La Loi est immobile & inflexible, comment pourroit-elle régler ce qui change & varie sans cesse ? Quel est le Législateur qui peut, en donnant des Loix à une Société, veiller à la fois au bien de tous, & au bien de chacun en particulier ? S'il se trouvoit un Prince assez éclairé pour remplir ces deux objets, il se garderoit bien de se donner à lui-même des entraves (15) sous le nom de Loix. Un Médecin, continue Platon, qui seroit à la veille de faire un long voyage, laisseroit à son malade un régime à suivre pendant son absence; mais ce Médecin revenant plutôt qu'il n'avoit prévû, que diroit-on

(15) *Vix unquam impedimenta ista, quæ Leges appellantur, sibi præscriberet.*

s'il s'obstinoit à prescrire le même régime, quoique l'état du malade eût changé, & que les circonstances exigeassent d'autres remédes. La comparaison est ingénieuse & frappante. Platon conclut, qu'il ne doit point y avoir de régle immuable, que les altérations & les révolutions continuelles que subissent toutes les Sociétés Politiques exigent des changemens proportionnés dans les Loix, & qu'il n'y a qu'un Monarque qui puisse modifier la Loi, l'appliquer aux cas que le Législateur n'avoit pas prévû, & en faire de nouvelles. Tout ce morceau du Philosophe Grec est spécieux; mais on sent bien qu'il demanderoit des développemens & des modifications. Si l'on compare sur ce sujet Platon avec Montesquieu, on trouvera dans ces deux grands Génies la différence d'un Métaphysicien à un Législateur.

Nous ajoûterons quelques mots sur cette grande Question, *de la meilleure espéce de Gouvernement.*

Lorsque l'on consulte la Nature & les Droits de l'humanité, le Gouvernement, qui laisse le plus d'égalité en-

tre tous les membres de la Société Politique, paroit le plus juste & le plus convenable; lorsqu'on consulte l'expérience & l'Histoire, on est obligé d'abandonner ce principe. Les Démocraties sont trop orageuses; les Gouvernemens mixtes sont trop compliqués & exigent un accord trop difficile dans toutes leurs parties; l'action de la Monarchie est plus simple. Ce n'est pas la liberté politique qui fait le bonheur des individus : le Peuple ne la sent point; il ne veut que l'aisance & la sûreté, & l'aisance & la sûreté ne peuvent se trouver dans tous les Gouvernemens. M. Hume a très-bien remarqué, que les vices de la Monarchie tiennent plus à la forme qu'au fond de la constitution. Les abus y sont plus fréquens, il est vrai, mais en même tems plus aisé à corriger. Tout ce qui demande de la promptitude & du secret dans l'exécution, comme les négociations & la guerre, ces deux branches importantes de l'Administration, convient mieux au Gouvernement d'un seul : aussi la République la plus austère, Sparte accordoit à ses Rois le pou-

voir absolu dans toutes les opérations militaires; & les Germains, ce Peuple si jaloux de sa liberté, ne connoissoient de Maître que dans la guerre. Quelque avantage que puisse avoir le Gouvernement Républicain dans des Etats d'une étendue médiocre, il ne paroit pas pouvoir subsister dans de grands Etats. La plus belle & la plus grande des Républiques, la République Romaine se détruisit, à mesure qu'elle étendit ses limites : à proprement parler, la République ne subsistoit que dans Rome, tandis que le Despotisme le plus tyrannique regnoit sur les frontieres. Le Gouvernement Monarchique paroit donc le plus propre à tous les Pays & à tous les climats; mais quand nous parlons de la Monarchie, nous entendons une Monarchie soumise à des Loix (16) qui font la sûreté du Prince & des Peuples. Le pouvoir du Monarque doit être limité, comme celui de Dieu, par les Loix qu'il s'impose lui-même, & nous osons dire à ceux

(16) *Impium est dicere Principem legibus esse solutum.* Plat. de Rep. lib. 1.

que le Ciel a deſtinés pour gouverner les Empires, ce que le Philoſophe *Libanius* diſoit à l'Empereur Julien : *Non omnia tibi licere, illud ipſum imperium eſt.* Nous terminerons ici ces réflexions, qui demanderoient d'être traitées avec plus de ſoin & d'étendue que notre loiſir & la nature de notre Journal ne nous ont permis de le faire.

II.

A NEW Univerſal Engliſh Dictionary. London 1760.

» NOUVEAU Dictionnaire Univer-
» ſel de la Langue Angloiſe.

Les Anglois avoient déjà pluſieurs Dictionnaires de leur Langue : ceux de *Bailey*, d'*Ainſworth* & de *Dyche* ſont aſſez eſtimés, mais le meilleur & le plus complet de tous, eſt le grand Dictionnaire de *Samuel Johnſon*, en 2 volumes *in-folio*. Cet Auteur eſt un Miniſtre Anglican, connu par pluſieurs Ouvrages, qui a ſenti la néceſſité d'appliquer la Métaphyſique à la Grammaire,

pour remonter aux principes de ſa Langue, & ſaiſir le ſens des mots à leur ſource. Son Dictionnaire eſt très-utile à ceux qui veulent étudier le caractère & les fineſſes de la Langue Angloiſe : les étymologies y ſont traitées avec beaucoup de ſagacité & de recherches ; les différentes acceptions de chaque mot ſont juſtifiées par des exemples tirés des meilleurs Ecrivains.

M. *Johnſon* a réduit ſon Dictionnaire en deux Volumes *in*-8°. d'un uſage très-commode & très-utile, & dans leſquels il n'a fait que ſuprimer les phraſes des différens Auteurs. L'Auteur du nouveau *Dictionnaire Univerſel* eſt M. *Rider* : les premieres Feuilles ont paru au commencement de cette année, & la ſuite continue de ſe diſtribuer. C'eſt un uſage très-commun en Angleterre de diſtribuer ainſi ſucceſſivement les feuilles détachées d'un Ouvrage de longue haleine : cela eſt très-commode pour ceux qui ſont bien aiſe de connoitre une partie du Livre, avant que d'acheter le tout ; on eſt moins effrayé du prix, & les Libraires en vendent un plus grand nombre d'Exemplaires. Nous

croyons qu'on verroit avec plaiſir le même uſage s'établir chez nous.

Le Dictionnaire de M. *Rider* diffère des autres, en ce qu'il eſt plus hiſtorique & plus raiſonné : il eſt fait à-peu-près ſur le plan du Dictionnaire de Trévoux ; la Topographie de l'Angleterre y eſt très-détaillée, & en général il paroit exécuté avec beaucoup de ſoin & d'exactitude.

Cet Ouvrage n'a pas été plutôt annoncé, qu'un autre Libraire a publié une nouvelle Edition du Dictionnaire de *Bailey*, corrigée par M. *Scott*, & beaucoup plus exacte que les précédentes. L'Editeur a mis à la tête un Eſſai Hiſtorique ſur la Langue Angloiſe qu'on lit avec plaiſir, quoique tous les faits qu'on y rapporte ne ſoient pas toujours bien prouvés : en voici la ſubſtance. Les premiers habitants de l'Angleterre, dit M. Scott, étoient ſortis de l'Arménie ; la Langue qu'on parloit alors devoit avoir de l'analogie avec les Langues Orientales, & n'avoit aſſurément aucune reſſemblance avec celle que l'on parle aujourd'hui. Dans les premiers ſiécles du Chriſtia-

niſme, les anciens Bretons, qui étoient en guerre avec les Pictes ou Ecoſſois, appellerent à leur ſecours les habitans de la Baſſe-Saxe ; ces dangereux Alliés ſe rendirent bien-tôt maîtres de l'Iſle, & y introduiſirent leur Langue, qui ſe répandit promptement partout, excepté dans le Pays de Galles, où l'ancien langage ſe conſerve encore. La Langue des Saxons étoit celle d'un Peuple barbare & guerrier, dure, irréguliere, pauvre & ſans ſyſtême ; on doute même qu'ils euſſent alors un Alphabet : mais dès l'arrivée de Saint Auguſtin en Angleterre, au ſixiéme ſiécle, les habitans commencerent à polir leur Langue, ainſi que leurs mœurs. Les premiers Vers Saxons qui ſont parvenus juſqu'à nous, ſont ſans rime ; on ignore la quantité de leurs mots, & les loix de leur Poëſie. L'ancien langage Saxon s'éteignit peu-à-peu vers le tems de Guillaume le Conquérant, & la Langue Angloiſe ſortit de ſes cendres. Le Chevalier *Mandeville*, qui écrivit ſes Voyages vers l'an 1350, eſt déjà très-intelligible pour les Anglois modernes. On vit bien-tôt paroitre le Pere

de la Poësie Angloise, le célèbre *Chaucer* qu'on lit encore avec plaisir, moins à la vérité pour l'agrément du style, que pour la beauté des images & la délicatesse des sentimens. *Thomas Morus*, fameux par ses malheurs, plus encore que par son *Utopie*, contribua beaucoup, au commencement du seiziéme siécle, à polir la Langue qui étoit encore agreste. Jusqu'alors on n'avoit osé écrire en Anglois que des Vers, des Lettres familieres, des Ouvrages frivoles; il n'y avoit que le Latin qui parut digne d'exprimer ce qui appartenoit à la Philosophie & au raisonnement, & l'on auroit regardé un Auteur qui auroit alors écrit sur un sujet un peu grave en Langue vulgaire, comme nous regarderions aujourd'hui un Provençal ou un Bas-Breton qui écriroit sur la Philosophie dans l'Idiome de son Pays. Ce préjugé a été celui de tous les Peuples à la renaissance des Lettres, & a sans doute retardé les progrès de l'esprit humain. Un Ecrivain de ce tems-là, nommé *Lever*, qui publia en Anglois un *Art du Raisonnement*, fut obligé de commencer son

Ouvrage par faire l'apologie d'une telle hardiesse. » Pour prouver, dit-il, » que l'Art du raisonnement peut s'en- » seigner en Anglois, je raisonne ainsi : » Premierement, nous autres Anglois, » nous avons du jugement comme ceux » des autres Pays ; au moyen de quoi » nous concevons donc ce qui est con- » forme à la raison &c. » Vers l'an 1580, le Chevalier *Philippe Sidney* publia son fameux Roman de l'*Arcadie ;* mais le Chancelier *Bâcon* est le premier qui ait donné à la Langue un caractère de force & de noblesse, quoique son style soit encore dur & guindé. *Milton*, *Algernoon*, *Sidney*, & *Clarendon* ajoûterent des beautés à Langue; mais c'est à *Dryden*, à *Adisson*, à *Swift*, à *Pope*, à *Tillotson*, à *Bolingbrock*, que les Anglois doivent sur-tout la perfection à laquelle leur Langue est parvenue, quoiqu'elle soit encore éloignée du dégré de correction dont elle auroit besoin. Nous aurons occasion de nous étendre ailleurs sur le caractère & les progrès de la Langue Angloise.

III.

THE Prussiad : an Heroic Poem. written by Major Alexander Gordon, *a Volunteer in the Prussian service, and presented to the King of Prussia at the camp of Madlitz Sept. 7 1759 humbly dedicated to his mort Sacred Majesty King George. London 1759.*

» LA PRUSSIADE. Poëme Héroïque, » par M. le Major *Alexandre Gordon*, Volontaire au service de » Prusse &c.

Ce Poëme présenté au Roi de Prusse, & dédié en même tems au Roi d'Angleterre, n'est pas tout-à-fait digne de son sujet ; le génie du Poëte ne s'est pas trouvé en proportion avec celui du Héros. Le Roi de Prusse, aujourd'hui l'objet de l'admiration & de l'enthousiasme des Anglois, a trouvé plus de ressource pour sa gloire dans leurs guinées que dans leurs Ecrits ; & ses exploits n'ont pas été mieux chantés dans ce Poëme, qu'ils n'avoient été décrits

dans un autre rapsodie qui a paru à Londre l'année derniere, sous le titre, d'*Histoire de Frédéric le Grand.*

M. Alexandre Gordon, après une invocation à la Muse de l'Histoire, remonte à l'origine de la guerre présente. On conçoit bien qu'un Volontaire Prussien accuse la Reine de Hongrie d'avoir voulu rallumer les feux de la guerre : elle veut en vain *couvrir son projet par des manœuvres obscures*, dit l'Auteur, le Tout-Puissant, qui veille au destin de l'Empire Prussien, envoye une nuit à Frédéric la *sagacité* qui se déguise en *Génie*, & instruit S. M. des complots qui se trament contre elle. Le Roi assemble ses Généraux Schwerin, Keith, le Prince Henri, le Prince Ferdinand, & leur demande ce qu'ils pensent sur les songes ; car il doute encore s'il a eu un songe ou une vision. Les Généraux, en hommes sages, trouvent que le Roi ne l'est guère, & *se regardent l'un l'autre, comme s'ils craignoient que leur Maître n'eût perdu la raison.* Ils disent cependant de belles choses sur les songes, & ils engagent S. M. P. à se disposer à

la guerre. Schwerin, ayant intercepté un Courier, apporte au Roi les dépêches dont il étoit chargé, & lui propose de se servir de ce Courier même, pour tromper ses Ennemis. Le Roi est fort content de cette heureuse idée : *après avoir dit ses prieres*, il donne au Général un *Rescript construit de maniere à tromper la Cour de Vienne*, que l'on remet entre les mains du Courier. Pendant ce tems-là, le Roi de Prusse se met en marche, *investit* la Saxe, & se rend maître du Camp de Pyrna. *Le Conquérant irrité, cependant fort doux dans sa colère*, content d'avoir forcé les Saxons à se rendre, veut bien leur laisser la vie, à *condition qu'ils la racheteront par de fortes contributions.* Nous ne suivrons pas notre Poëte dans la Description qu'il fait des Campagnes du Roi de Prusse; il suit son Héros pas à pas, & ne le laisse qu'à la Bataille de *Cunnersdorf*, contre une régle du Poëme Epique qui veut que le dénouement soit toujours heureux pour le Héros du Poëme. La beauté du style & des détails répond à celle de l'invention. Voici la Lettre que le Roi de

Prusse a écrite à M. Gordon. » Monsieur, j'ai lû votre Poëme avec plaisir, & je vous remercie des choses » obligeantes que vous m'y dites. Pour » subvenir aux frais de l'impression, » j'ai ordonné à mon Secrétaire de vous » compter deux cens (17) *Couronnes*, » que je vous prie de recevoir, non » comme la récompense de votre mérite, mais comme une marque de ma » bienveillance ».

FRÉDÉRIC.

Nous ne pouvons nous empêcher de rappeller ici une Strophe de Rousseau, dans laquelle il peint le Vainqueur d'Arbelles, qui au milieu de ses travaux,

Cultivoit les talens, honoroit le sçavoir;
Et de Chérile même excusant la manie,
Au défaut du Génie,
Récompensoit en lui le desir d'en avoir.

(17) Une Couronne vaut environ cinq Shellings, & le Shelling vaut 22 sols & demi de notre Monnoie.

ESPAGNE.

LETTRE *sur la Littérature Espagnole, adressée aux Auteurs du* JOURNAL ETRANGER. *Madrid 15 Février 1760.*

MESSIEURS,

JE vais vous tenir ma promesse, en vous envoyant les Nouvelles Littéraires que vous m'avez demandées pour le *Journal Etranger*, & je me ferai un vrai plaisir de continuer cette Correspondance dans le même goût que vous me la voyez commencer. N'attendez pas que je vous informe de tous les Ouvrages qui verront le jour en Espagne : il m'en échappera toujours quelqu'un, malgré mes recherches. Mais j'aurai grand soin de ne pas oublier ceux qui, capables de vous fournir des Extraits intéressans, contribueront à faire juger avec connoissance de cause d'une Nation si peu connue, & si digne

de l'être. L'engagement volontaire que je contracte avec vous n'a d'autre but, que de faire au moins soupçonner à certains Etrangers, que nos Espagnols ne sont pas destitués de talens Littéraires. Ils en ont donné de brillantes preuves dans des tems où leurs modernes contempteurs étoient encore dans la Barbarie. Vous sçavez que la constance au travail, la vivacité & la pénétration d'esprit, & la solidité du jugement sont naturelles à l'Espagnol : ce caractére ne s'est jamais démenti chez lui, malgré tous les changemens arrivés dans le charmant Pays qu'il habite; & je pourrai vous démontrer quelque jour, qu'il n'est aucune branche dans les Lettres qu'il n'ait cultivée même avec succès.

Je vous parlerai peut-être trop souvent de Livres Ascetiques; je vous prie, Messieurs, de ne vous en pas allarmer. Vous sçavez qu'il est chez nous une classe nombreuse d'hommes destinés par état à s'exercer sur des sujets mystiques. D'ailleurs les titres de toutes sortes de productions ont droit de paroître dans votre Journal; & je ne

pense point que ceux de vos Lecteurs, qui n'auront pas de goût pour ces Ouvrages, vous fassent un crime de les y insérer, dès que vous vous contenterez de les annoncer, sans proposer d'imitation.

L'Histoire du fameux Prédicateur, Frere *Gerundio de Campazas*, a fait autant de mal à son Auteur que de bien à la Nation. Vous avez raison de dire que cet Ouvrage mérite d'être connu dans le plus grand détail, de même que toutes les Brochures auxquelles il a donné lieu. Je vous informerai de tout cela dans ma premiere Lettre ; il est tems d'en venir au Catalogue.

Les Augustins de Salamanque, ou *Histoire du Couvent des Augustins de cette Ville.* Par le R. P. *Emanuel Vidal*, qui a été plusieurs fois Prieur du même Couvent, Maître-ès-Arts & Docteur en Théologie de l'Université de Salamanque, &c. Tome 1. A Salamanque, 1757. Tome 1, *in-folio* de 422 pages. Tome 2. *Ibid.* 1758, vol. *in-folio* de 342 pages. L'Auteur de cette Histoire a promis de donner une Edition complette de tous les Ouvra-

ges imprimés & manuscrits du célèbre P. *Louis de Leon*, & une autre de ceux de S. Thomas de Villeneuve.

Œuvres choisies d'Hypocrate, avec le Texte Grec & Latin, & la Traduction Espagnole, auquel on a joint les observations des Praticiens anciens & modernes, pour l'usage des jeunes Espagnols qui s'adonnent à la Médecine. Par le Docteur *André Piquer*, Démonstrateur d'Anatomie de l'Université de Valence, Médecin de Sa Majesté, &c. Tome 1. A Madrid 1757..... *La Médecine ancienne & moderne du Docteur André Piquer, à l'usage des Commençans, revûe & augmentée*, troisiéme Edition. A Madrid 1758 *in*-4°. Le P. *Michel de S. Joseph*, mort Evêque de Guadia, dit à la page 232 du premier Tome de sa Bibliographie Critique (*Bibliographia Critica*), que le Docteur Piquer est né à Sarragosse, Mais le Docteur *Vincent Ximeno* fait voir, dans sa Bibliothéque des Ecrivains du Royaume de Valence, au Tome 2, que ce Médecin est né à Fornoles, dans le Royaume d'Arragon. Ximeno a mis dans sa Bibliothéque le Catalo-

gue de tous les Ouvrages que le Docteur Piquer avoit donnés avant 1749, parmi lesquels on trouve sa Médecine Ancienne & Moderne, imprimée pour la premiere fois *in*-8°. à Valence en 1738. Les Ouvrages qu'il a donnés depuis, sont : Un *Traité des Fiévres fondé sur l'Observation & le Méchanisme.* A Valence 1751. vol. *in*-4°..... *Philosophie Morale à l'usage de la Jeunesse Espagnole* A Madrid 1755. vol. *in*-4°..... *Discours sur l'application de la Philosophie aux matières de Religion, à l'usage de la Jeunesse Espagnole.* A Madrid 1757. vol. *in*-8°.

Abrégé sur la Navigation, à l'usage de Messieurs les Gardes-Marines. Par Don *George Juan*, Chevalier de l'Ordre de Malte, &c, vol. *in*-4°. de 190. pages, imprimé en 1757 à Cadix en l'Académie de Marine, &c. La réputation de cet Ecrivain est assez étendue chez les Etrangers ; c'est pourquoi je me dispense d'entrer dans aucun détail à son égard. Ceux qui voudront le connoitre plus particulierement, pourront consulter le second Volume de la Bibliothéque de Ximeno, où l'on trouve à la page

page 344 l'éloge de Don *George Juan*, fait par le P. *André-Marc Burriel*, Jésuite.

Rhétorique de Don Gregorio Mayans & Siscar. Tome 1. A Valence 1757. *in*-8°. pag. 373. Tome 2. *Ibid.* pag. 532. Les exemples que l'Auteur a cités dans cette Rhétorique sont d'un très-bon choix, & tirés des Auteurs Espagnols les plus éloquens

Trois Livres d'Institutions de Philosophie Morale. Par Don *Gregorio Mayans & Siscar.* A Valence 1754. *in*8°. pag. 556. Ximeno parle de cet Ecrivain à la page 324 de sa Bibliothéque, & il donne le Catalogue de tous ses Ouvrages publiés avant 1749. Outre ceux que je viens de vous marquer, il a donné depuis les suivans :

Josephi Emanuelis Minianæ, Valentini, Ordinis Sanctissimæ Trinitatis Redemptionis Captivorum sodalis, de Bello rustico Valentino Libri tres, sive de ingressu Austriacorum, fœderatorumque in Regnum Valentiæ. Ex Bibliotheca Gregorii Mayansii generosi Valentini. Hagæ comitum 1752, *in*-8°. pag. 168.

Gerard Meerman, Jurisconsulte, &

Syndic de Roterdam, a inséré dans son *Novus Thesaurus Juris Civilis, & Canonici*, imprimé en cinq volumes, depuis 1752, plusieurs Ouvrages de différens célèbres Jurisconsultes Espagnols, recueillis par Don *Gregorio Mayans*, à qui il a dédié le *Conspectus Novi Thesauri* imprimé *in*-8°, à la Haye 1751.

Dans le Prospectus de la Collection de Conciles tenus par l'Eglise de Portugal, on trouve une Lettre écrite au Compilateur par Don *Gregorio Mayans & Siscar*, datée d'Oliva, sa Patrie, le 16 Novembre 1754, touchant ladite Collection, dont le Catalogue promet beaucoup de Piéces manuscrites.

De Antiquo Canonum Codice Ecclesiæ Hispanæ Historica Dissertatio duas in partes divisa; quarum alterâ S. Isidoro Hispalensi codex perperàm tributus refellitur, alterâ antiquus ipse codex ostenditur, ad Em. & Rev. D. D. Joachimum S. R. E. Card. Portocarrero, &c. Dominicus Lopezius de Barrera, *Chartophylacii Hispanæ Legationis in urbe Præfectus, & R. C. Advocatus*, Romæ 1758. *in*-4°. 153 pag.

Le même Auteur a donné l'Ouvrage suivant: *Dominici Lopez de Barrera Campostellani, Archivio Hispanicæ legationis in urbe Præfecti, de rebus gestis Joannis S. R. E. Cardinalis Carvajalis Commentarius ad Ex.*[m.] *D. D. Josephum Carvajalem & Lancastrum*, &c. Romæ 1752. *in*-8°. pag. 160.

Leçons de Mathématique, ou *Elémens généraux d'Arithmétique & d'Algébre*. Par le P. *Thomas Cerda*, de Compagnie de Jesus, Professeur Royal de Mathématiques au Collége des Nobles de Saint Jacques de Cordellas de Barcelonne. Tome 1. A Barcelonne, 1758. *in*-8°. Tome 2. *Ibid.* la même année. Cet Auteur est né à Tarragone en 1715, & est entré dans la Société en 1732. Il fait imprimer actuellement le troisiéme Tome de ses Elémens.

Fragmens curieux & sçavans de quelques Auteurs modernes, dans lesquels on expose des maximes d'une critique générale sur toutes sortes de Sujets. Piéces rassemblées par Don *Louis Roche*, Honoraire de l'Académie de Porto. Tome 1. Au Port de Sainte-Marie 1758, *in*-8°.

L'Espagne sacrée, ou *Théâtre Géographico-Historique des Eglises d'Espagne, l'origine, les divisions & les limites de toutes ses Provinces, l'antiquité, la translation, l'état présent de ses siéges, avec plusieurs Dissertations critiques.* Tome XV qui traite de l'ancienne Galice en général, & en particulier de sa Métropole, l'Eglise de Braga. Par le R. P. M. *Henri Florès*, de l'Ordre de Saint Augustin. A Madrid, chez *Antoine Marin*, 1759. *in*-4°. de 512 pages. L'Auteur, né de parens Nobles à Villadiego, dans la vieille Castille, vers le commencement de ce siécle, a pris l'habit de Religieux dans le Couvent de Salamanque. Il a fait ses études dans l'Université d'Alcala, où il a pris le bonnet de Docteur en Théologie. Il a fait imprimer, par ordre de sa Province, depuis 1731 jusqu'en 1728, l'Ouvrage suivant...... *Compendium Theologiæ Augustiniano-Thomisticæ.* Cinq Vol. *in* 4°. à Madrid. Les autres productions du P. *Flores* sont: 1°. *Œuvres diverses & admirables de la Mere Marie de Ceo, Religieuse de l'Ordre de S. François*, &c. traduites du Portugais, 2 vol.

in-8°. A Madrid 1744...... 2°. *Traité de la Vertu, & Avertissement aux personnes vertueuses*, Par le P. *François de l'Annonciation*, Augustin Portugais. 2 vol. *in*-4°. A Madrid, 1744... 3°. *Clef Historique*, *in*-4°. A Madrid, 1743, augmentée en 1749...... 4°. *L'Espagne Sacrée*, &c. *in*-4°. Le Tome 1. à Madrid 1747, & les autres successivement jusqu'au 15e.... 5°. *Médailles des Colonies Romaines, des Villes Municipales & des anciens Peuples de l'Espagne.* On a mis dans cette Collection celles qui se trouvent dans différens Auteurs, & d'autres qui n'ont jamais été publiées, avec la représentation & l'explication de chacune. A Madrid, chez *Antoine Marin*, 1757. *in*-4°. pag. 408. Seconde partie, 1758. pag. depuis 409 jusqu'à 681, à laquelle on a ajouté 58 Planches & une Carte.

Annales de la Nation Espagnole, depuis les tems les plus reculés, jusqu'à l'entrée des Romains en Espagne, tirées uniquement des Ecrivains originaux & des monumens contemporains. Par Don *Louis Joseph Velasquez*, Sieur de Valdeflores & de Sierra-Blanca, Chevalier de

l'Ordre de Saint-Jacques, Membre de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres de Paris. A Malaga, chez *François-Martinez de Aguilar*, 1759, vol. *in*-4°. de 259 pages...... *Conjectures sur les Médailles des Rois Goths & Sueves qui ont regné en Espagne*. Par le même. *Ibid.* 1759. *in*-4°. de 141 pages.... *Essai sur les Alphabeths des Lettres inconnues qu'on trouve sur les Médailles & les plus anciens monumens de l'Espagne*. Par le même, revû & publié par ordre de l'Académie Royale de l'Histoire. A Madrid, chez *Antoine Sanz*, 1752, *in*-4°. de 163 pages, avec 20 Planches..... *Poësies que François de Quevedo publia sous le nom du Bachelier François de la Torre*, avec un discours où l'on prouve que Quevedo en est le véritable Auteur. Par le même. A Madrid 1753, vol. *in*-4°..... L'Auteur est né à Malaga, d'une famille illustre, en 1727. Son Pere étoit Don *François Velasquez*, onziéme Seigneur de Sierra-Blanca & de Valdeflores, Seigneuries données par les Rois Catholiques à Pierre Velasquez, après la Conquête de Malaga, en reconnoissance de ses

services & de ceux de sa famille.

Origine de la Poësie Castillane. A Malaga, 1754. vol. *in*-4°.

Moyens pour l'avancement des Belles-Lettres, *avec un* Appendix, *où l'on examine la méthode de M. Pluche pour l'étude des Langues Latine & Grecque*. Par le P. *François-Xavier de Jdiaquez*, de la Compagnie de Jesus. A Villagarcia, de l'Imprimerie du Séminaire, 1758, vol. *in*-8°..... L'Auteur est le fils aîné de feu M. le Duc *de Granada de Ega*, Grand d'Espagne. Il est aujourd'hui Recteur du Noviciat & du Séminaire de Villagarcia, où il a établi une Imprimerie, pour aider aux progrès des Belles-Lettres en Espagne. De cette presse sont sortis les Livres suivans pour l'Instruction de la Jeunesse.

Grammaire Grecque composée en Espagnol. Par le P. *Joseph Petisco*, de la Compagnie de Jesus....... *Marci Tullii Ciceronis Orationes selectæ argumentis & notis Hispanicis illustratæ ab eodem. Pars prima..... Historiæ ex Libris Ciceronis depromptæ, & notis Hispanicis illustratæ, ab eodem..... Publii Virgilii Maronis Bucolica, sive Eclogæ no-*

tis Hispanicis illustratæ, ab eodem...... *Quinti-Curtii Rufi de Rebus gestis Alexandri Magni Libri VIII, notis Hispanicis illustrati* à P. *Raymundo Aguirre*, Soc. Jes..... *Ovidii Nasonis Tristium lib. V. argumentis, & notis Hispanicis illustrati* à P. *Joan-Antonio Palomares*, Soc. Jes.... P. *Ovidii Nasonis de Ponto lib. IV argumentis, & notis Hispanicis illustrati* à P. *Joan-Andræâ Navarrete*. Soc. Jes.

Il a paru ici depuis quelques jours une Dissertation très-curieuse sur le Dieu *Endovellico*, contenant une Notice de plusieurs autres Divinités Payennes de l'Ancienne Espagne, par le Docteur *Michel-Perez Pastor*, Prêtre. Le titre de cette Piéce est : *Dissertacion Sobre el Dios Endovellico, y Noticia de otras Deidades Gentilicias de la Espana antigua*. Por Don Miguel-Perez Pastor, Presbytero.

Dissertations Physico-Médicales, & curieuses, sur le grand Problême de la respiration, & sur la façon de faire passer les remédes par les veines. Par le R. P. Don *Antoine-Joseph Rodriguez*, de l'Ordre de Citeaux de la Congréga-

tion d'Arragon & de Navarre, du Royal Monastère de Beruela, Maître-ès-Arts, Docteur en Théologie, Examinateur Synodal de l'Archevêché de Tolede, &c. A Madrid, chez *Manuel Martin*, 1760. *in*-4°..... L'Auteur est né vers le commencement de ce siécle à Villaviciosa (anciennement Odon), petit Village à 3 lieues de Madrid, déjà célèbre par la mort du feu Roi, Ferdinand VI. Les Ouvrages qu'il a donnés avant celui-là, sont : une *Dissertation Critico-Médicale, où l'on entreprend d'introduire la véritable Médecine, & de bannir la tyrannie qui s'est emparé du regne de la Nature*. Tome 1. à Pampelune, 1738. *in*-4°..... Tome 2. *Ibid.* 1738...... Tome 3. à Sarragosse, 1738. ... Tome 4. *Ibid*.... Tomes 5 & 6. *Ibid.* 1749...... Seconde Edition, à Madrid, 1754..... *Réflexions Théologiques, Canoniques & Médicinales, sur le Jeûne, d'après les Brefs de Benoît XIV*. A Madrid, 1748. *in*-4°.

J'oubliois de vous parler d'un Ouvrage du P. *André-Marc Burriel*, Jésuite, le même qui a fait la Notice de

la Californie. C'est une nouvelle Edition faite en 1758 de sa *Paléographie*, que le P. *Terreros* avoit insérée dans sa belle Traduction du Spectacle de la Nature. Cette nouvelle Edition contient un nouveau Systême sur la Langue Espagnole, un autre Systême sur la Paléographie, & plusieurs autres choses nouvelles & curieuses.

Dès que j'aurai réuni toutes les Piéces qui ont été publiées à l'occasion de l'heureux avénement à la Couronne d'Espagne de Sa Majesté, Charles III, je vous en enverrai la Notice. Je suis très-parfaitement, &c.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

PORTUGAL.

NOVO Epitome de Grammatica Grega de Porto-Real, composto na Lingoa Portugueza, para uso das Novas Escolas de Portugal, e dedicada ao Illustrissimo e Reverendissimo Senhor Pedro da Costa de Almeida Salema, Acolito de Santa Igreja Patriarcal de Lisboa, da Conselho de S. Majestade Fidelissima, Fidalgo da Casa do mesmo Senhor, e seu Ministro na Corte de França &c. » Nouvel Abrégé de la Grammaire Grecque de Port-Royal, composé en Langue Portugaise, pour servir à l'usage des Nouvelles Ecoles de Portugal, & dédié à M. *de Salema*, Ministre de S. M. T. F. à la Cour de France &c. (Par M. l'Abbé *de Magalhaens*). A Paris, de l'Imprime-

rie de *Didot*, 1760. *in*-12. d'environ 400 pages.

L'AUTEUR, à qui nous sommes redevables de la curieuse Notice du beau Monument Portugais, dont nous avons donné la substance dans le Journal d'Avril dernier, explique bien, dans sa Préface, l'objet & le plan de son travail. Son premier dessein étoit simplement de traduire l'*Abrégé de la Méthode Grecque de Port-Royal*, comme on le lui avoit demandé. Mais ayant considéré que cette Traduction ne pourroit suffire qu'à ceux qui auroient sous les yeux la grande Méthode dont cet Abrégé est l'extrait, & voyant d'un autre côté, qu'en traduisant l'Original entier, outre l'augmentation de la dépense qui en résulteroit pour les Etudians, la longueur & les difficultés de cette Méthode en rendroient l'usage plus pénible, il a pris le parti de faire lui-même un Nouvel Abrégé qui pût tenir lieu de l'original, sans en avoir la prolixité ni la complication. Ainsi après avoir bien examiné la Grammaire de P. R. & plusieurs autres, dont il a pris

seulement ce qui lui a paru propre à entrer dans son plan, il s'est rendu maître de sa matiere. L'habile Abbréviateur, dans cette Préface, invite ses compatriotes à profiter du renouvellement des Etudes qui vient de se faire en Portugal, pour perfectionner leur Langue, & en fixer la pureté. Il leur montre ensuite le plus court chemin, pour étudier avec fruit la Grammaire Grecque, & parvenir à l'intelligence de cette Langue; il recommande principalement la voie de la Traduction & l'étude assidue des bons Auteurs Grecs. Le principal objet d'un Abrégé, est de simplifier tout ce qui est élément ou principe. Ici les cent trente-quatre Régles des Lettres, des syllabes, des Noms, & des Verbes de la Méthode de P. R. sont réduites au nombre de cent une: voilà donc déjà trente-trois Régles, & plus de 150 Vers épargnés. Dans les Régles qui sont conservées, il est entré quelques Préceptes essentiels qui étoient dispersés dans l'Ouvrage, & on en a retranché d'autres qui ont paru moins nécessaires, mais qu'on a remis dans les Notes. L'Abrégé de M. l'Abbé

Magalhaens a de plus, que l'Abrégé François de P. R. 1°. Un Précis de l'*Investigation du Theme*, auquel on a joint une Table des Verbes défectueux, avec les tems qu'ils empruntent d'autres Verbes inusités; 2°. Une Syntaxe Grecque disposée d'après celle de M. *Furgault*, que l'Auteur n'a point suivi dans les Déclinaisons & Conjugaisons, parce qu'il a trouvé qu'il s'éloignoit trop de l'excellente simplicité de la Méthode de P. R. 3°. Un Chapitre sur les Accens, sur leur signification précise, & sur leur véritable usage. Cette matiere, très-embarrassée dans la plus grande partie des Méthodes, est ici fort nettement discutée, bien approfondie. Ce que l'Auteur dit sur l'usage des Accens, est très-curieux; on y trouvera même du neuf, & des conjectures heureuses. Il a porté l'attention jusqu'à conférer avec des Grecs modernes, pour s'assûrer de la prononciation qui subsiste aujourd'hui parmi eux, & y chercher des vestiges de l'ancienne. Ses Régles, sur ces mêmes Accens, sur la quantité des Syllabes & sur les Esprits, sont bonnes & solides. Il rapporte à la

prononciation Portugaise ce qu'il y a de plus sûr dans celle des Lettres Grecques. L'Ouvrage est terminé par un *Appendix* contenant des Tables très-aisées des Déclinaisons & Conjugaisons, & un petit Traité des Dialectes. Le style de l'Auteur est partout clair, précis, exact & fort net. Enfin ce Nouvel Abrégé est un des meilleurs que nous connoissions, & peut-être le mieux fait dans ce genre. Il nous donne lieu de regretter qu'il ne soit pas dans une Langue plus familiere parmi nous, que ne l'est la Langue Portugaise, & nous croyons qu'il mériteroit au moins d'être reproduit dans la nôtre. L'Auteur se propose encore de travailler à quelques autres Ouvrages pour les Nouvelles Ecoles de Portugal, & nous ne doutons pas qu'ils n'y soient aussi-bien reçus, que celui-ci mérite de l'être. L'exécution Typographique répond au travail littéraire: le Livre est imprimé avec soin, en beau papier, & en beaux caractères.

ALLEMAGNE.

LES Philosophes seroient trop heureux, s'ils n'avoient à se plaindre que de l'ingratitude des hommes; ils jouiroient du moins du plaisir délicat d'avoir contribué à leur bonheur. Mais ils éprouvent tous les jours, qu'après avoir fait des découvertes utiles à l'humanité, il est souvent inutile & dangereux même de vouloir en introduire l'usage. L'Histoire de la Médecine en fournit des preuves sans nombre. Sans parler de l'Antimoine, de l'Opium, du Mercure &c. Le *Cortex Peruvianus* (Ecorce du Pérou), ou le Quinquina découvert il y a environ un siécle, a essuyé les plus fortes contradictions. M. *Triller*, Professeur en l'Université de Wittenberg, a publié une » Dissertation touchant l'usage qu'on peut faire » du Quinquina sur les vieillards, les » femmes enceintes, & les enfans. » *Dissertatio de Corticis Peruviani usu, Senibus, Gravidis, & Infantibus salutari*

aut Daniel. Willhelm. Triller. A Wittemberg, 1758, trois feuilles & demie d'impression. Il en recommande l'usage modéré, & il en établit la vertu sur un grand nombre d'experiences qu'il a faites. Ce petit Ouvrage est rempli d'érudition & bien écrit.

Il a paru en même tems, dans la même Ville, une autre Dissertation de M. *Langguth*, Doyen de la Faculté de Médecine, sur la vertu de cette Ecorce contre la fiévre, à l'occasion des maladies qui ont commencé à Wittemberg dans l'Automne de 1757, & qui ont continué dans l'année 1758. Cette fiévre ressembloit beaucoup à celle de 1688, décrite par *Sydenham*, & traitée avec succès par l'usage du *Cortex*. Il seroit trop long de détailler les symptômes de cette maladie, des remédes employés pour la guérir, & sur-tout la maniere de préparer l'*Ecorce du Pérou*. Ce dessein est bien exécuté dans l'Ecrit de M. Langguth.

L'Histoire Ecclésiastique est remplie de discussions aussi difficiles que curieuses sur la Fête de Noël. Après les plus

ſçavantes recherches, il n'a pas été poſſible de fixer le jour de la naiſſance de Jeſus-Chriſt. Le ſentiment qui le ſuppoſe né le 25 Décembre, eſt deſtitué de toute vraiſemblance; & il eſt étonnant que d'habiles Théologiens y ſoient encore attachés. Il eſt plus aiſé de marquer le tems auquel l'Egliſe a commencé de célébrer cette Fête. Cette queſtion en entraine une autre plus épineuſe, qui conſiſte à ſçavoir pourquoi l'Egliſe a fixé la célébration de cette Fête au 25 Décembre? C'eſt celle-ci qui forme l'objet principal d'une Diſſertation publiée à Wittemberg en 1758, & intitulée: *de Originibus ſolemnium Natalis Chriſti ex Feſtivitate Natalis Invicti* &c. » L'Origine de la Solemnité » de la Naiſſance de Jeſus-Chriſt, tirée » de la Fête de la naiſſance de l'Invin- » cible ». *in*-4°. 5 feuilles d'impreſſion. M. *Erneſt-Fréderic Wernſdorf*, Profeſſeur de l'Univerſité de Wittemberg, auteur de cette ſçavante Diſſertation, prouve d'abord que le ſentiment, qui fait remonter la ſource de cet uſage à la grande Prêtriſe de Zacharie, eſt faux, & porte ſur une ſuppoſition faite après

coup. Il eſt plus probable, ſelon lui, que quelque Fête Payenne célébrée le 25 Décembre aura donné lieu à l'établiſſement de la Solemnité de Noël le même jour. On ſçait que l'Egliſe ſubſtitua beaucoup de Pratiques Chrétiennes aux uſages du Paganiſme, pour les jours où ceux-ci étoient en vigueur. Le Peuple Romain tenoit fortement à ſes Fêtes. Le Chriſtianiſme eût rencontré trop d'obſtacles, s'il en eût exigé l'entiere abolition. Il fallut les conſerver en les tournant ſur un objet ſanctifié par la Religion Chrétienne. Une des plus grandes Fêtes de Rome, c'étoit la Fête des Saturnales; elle commençoit le 17 Décembre & finiſſoit le 25. Or ce jour eſt appellé dans un ancien Calendrier, *Natalis Invicti*: *Naiſſance de l'Invincible.* Les Sçavans ne s'accordent point ſur le nom de cette *Divinité Invincible.* Ceux qui croyent que c'eſt le Soleil, ſemblent être les mieux fondés. Cette Fête Payenne a été célébrée par les Chrétiens juſqu'au milieu du quatriéme ſiécle. C'eſt vraiſemblablement par cette raiſon que leurs Evêques auront mis la Nativité de Jeſus-Chriſt à

la place de la Nativité du Soleil, & les autres Egliſes auront ſuivi leur exemple. On trouve d'ailleurs dans les Solemnités de ces deux Fêtes beaucoup de pratiques qui ont un grand rapport entre elles, & cette reſſemblance donne un grand poids à la conjecture. Monſieur Wernſdorf n'eſt pas l'auteur de cette opinion; mais il faut avouer qu'il la ſoutient avec beaucoup d'érudition, & qu'il la préſente d'une maniere lumineuſe.

Les armes n'impoſent pas ſilence aux Muſes. L'Allemagne a vû paroitre l'année derniere pluſieurs Recueils de Poëſies au milieu du Théâtre de la guerre. On a imprimé à Leipſick *Reime Eines Daniſchen Officiers*: c'eſt-à-dire, *Rimes d'un Officier Danois.* 128. p. L'Auteur dit dans ſa Préface qu'il ſe croiroit coupable d'impoſture, s'il avoit donné un titre plus faſtueux à ſon Ouvrage; cependant il ne manque pas de génie.

On a publié à Jena *Lyriſche Muſe an der Saale, von Picander dem Zueyten,* &c. *La Muſe Lyrique de la Sala, par Picander le jeune.* A Jena, chez *J. F.*

Schill. 1759. 319 *p.* in-8°. Les Critiques Allemands jugent que cette Muſe novice donne quelque eſpérance. Le talent de la Poëſie n'eſt pas rare chez cette Nation; mais il eſt par tout des Auteurs qui confondent avec le talent le goût de la verſification; ils prennent un peu de facilité à faire de très-médiocres Vers, pour le ſceau du génie, dont la Nature eſt ſi avare. Ils devroient être détrompés par les jugemens du Public; mais malheureuſement les Faiſeurs de Vers ſoumettent toujours leurs Ouvrages à ſa déciſion, & n'y ſouſcrivent preſque jamais.

L'Eſprit de Spéculation Politique, Philoſophique, Œconomique &c, s'eſt répandu depuis quelques années chez tous les Peuples de l'Europe. On a écrit ſur toutes les matieres relatives à l'intérêt public des Etats. Parmi beaucoup de grands Ouvrages, il a paru une infinité d'Ecrits fugitifs, dont pluſieurs méritoient d'être conſervés, & de former une Collection. M. *Moſer*, Conſeiller de Wurtemberg, n'a pas entierement rempli cet objet; mais il

la du moins commencé par la publication d'un Recueil imprimé à Ulm en 1759, sous ce titre : *Johan-Jacob Mosers Wurtembergischen Landschats-Consulenten, gesamlete und zu gemeinnutzigem gebrauch eingerichte, te Bibliothec von Œconomischen-Cameral-Policey-Handlungs-Manufactur-Mechanischen und Bergwercks-gesetzen, schriften und Abhandlungen auf 13 Median-Octarbogen. Ulm bey Geuun* » Bibliothéque abrégée des Loix, Ouvrages & » petits Ecrits concernant l'Œconomie, l'Administration des Domaines & des Finances, la Police, le » Commerce, les Manufactures, les » Arts méchaniques, les Mines. Par » M. *Jean-Jacques Moser*, Conseiller, » Provincial de Wurtemberg, chez » Geuun, *grand in*-8°. 13 feuilles. M. Moser indique ici tous les grands Ouvrages, où les matieres portées par son titre, sont traitées *ex Professo*, & tous les petits Ecrits, imprimés séparément, ou noyés dans des Recueils de Piéces, où on ne penseroit pas à les chercher. L'Auteur a passé sa vie dans ces sortes de recherches ; ainsi l'on peut répondre

de son exactitude. Il continue toujours cet Ouvrage, & son ardeur pour le travail en fait espérer incessamment la suite.

On ne sçauroit trop faire connoitre l'Ouvrage imprimé par *Jean-Thomas Trattner*, Imprimeur-Libraire de l'Impératrice Reine, sur les maladies les plus fréquentes dans les Armées. Le titre de cet Ouvrage est ; *Kurtze Berschreibung und Heilungsart der Krankheiten, wel che am oftesten in dem feldlager beobachtet werden 1758*. in 8°. » Description abrégée, & maniere de traiter » les maladies les plus fréquentes dans » les Armées. 13 feuilles & demie. La vie militaire est sujette à tant d'infirmités, & l'on manque si souvent des moyens ordinaires pour les traiter, que c'est bien mériter de l'humanité, que de faciliter la connoissance & la guérison de ces maladies. L'Auteur anonyme de cet Ouvrage indique les Symptômes auxquels on pourra les distinguer, les moyens de discerner l'état du malade, les remédes les plus simples & les plus aisés à recouvrer & à préparer, avec le

régime qu'il faut suivre. Cet Ouvrage n'est pas fait pour les Médecins. Souvent, dans les Armées, on est obligé de confier le soin des malades à des gens qui n'ont pas la science & l'expérience nécessaires pour les traiter. C'est eux que l'Auteur s'est principalement proposé d'instruire. Sa Préface contient des observations & des préceptes très-utiles pour la conservation de la santé du Soldat. L'Ouvrage traite d'abord des maladies du Printems, de la Toux, des maux de gorge, des points de côté, de l'inflammation des poumons, des Rhumatismes &c. Il parle ensuite des Fiévres intermittentes du Printems & de l'Automne, de la Jaunisse, de l'Hydropisie, des Vomissemens, de la Dyssenterie, de l'Hémorragie, de l'Inflammation des intestins, de la Gangréne, des Maladies Vénériennes, de la Gale &c. La conclusion indique les remédes. Cet utile Ouvrage a paru en Allemand, en Latin, & en François, avec Privilége de Leurs Majestés Impériales.

DESCRIPTION

DESCRIPTION du Torse conservé dans le Belvedere à Rome. (Par M. *Vinckelman*).

Le fameux Torse du Belvedere, appellé communément le Torse de *Michel-Ange*, parce que ce grand Maître estimoit singulierement ce Morceau, d'après lequel il avoit fait une grande partie de ses études, est, comme on sçait, une Statue mutilée d'Hercule assis, faite par *Apollonius*, fils de Nestor d'Athènes. La Description qu'on donne ici n'est que l'idéal de la Statue, c'est-à-dire, le développement des beautés de l'Art que la féconde imagination de l'Auteur s'est représentées.

» La premiere occupation que je me » suis faite à Rome, dit M. *Winckelman*, a été de décrire les Statues du » Belvedere : sçavoir, l'*Apollon*, le » *Laocoon*, l'*Antinoüs*, & le *Torse*, » comme étant les restes les plus par- » faits de l'ancienne Sculpture. La re- » présentation de chaque Statue de- » voit avoir deux parties, la partie idéa- » le, & celle de l'Art. Mon intention

» étoit de faire dessiner & graver ces
» Morceaux par les plus habiles Maî-
» tres ; mais cette entreprise, qui pas-
» soit mes facultés, auroit dépendu de
» la libéralité des Souscripteurs. Ainsi
» ce plan, que j'avois bien médité, est
» resté sans exécution. Il ne suffit pas
» de dire qu'une chose est belle, il faut
» encore sçavoir jusqu'à quel dégré &
» pourquoi elle est belle. C'est ce que
» les Antiquaires à Rome ne sçavent
» pas, comme je l'ai souvent remar-
» qué, & très-peu d'Artistes même
» sont parvenus à la connoissance du
» beau & du sublime dans les Ouvra-
» ges des Anciens. Il seroit à souhai-
» ter que quelqu'un, assez favorisé par
» les circonstances, voulut entrepren-
» dre une Description des plus belles
» Statues, telle qu'elle seroit nécessai-
» re pour l'instruction des jeunes Ar-
» tistes & des Voyageurs curieux, &
» qu'il put exécuter dignement un
» pareil Ouvrage.

. . . .

» Je vais en attendant ébaucher celle
» du Tronc d'Hercule, qu'on doit re-
» garder comme une des plus subli-

» mes productions de l'Art qui soyent
» parvenues jusqu'à nous. Mais com-
» ment pouvoir le décrire, puisqu'il
» est privé des parties les plus élégantes
» & les plus expressives ? Comme d'un
» puissant chêne abattu & dépouillé de
» ses branches, il ne reste plus que le
» tronc : ainsi de la figure d'Hercule,
» qui étoit assis, on n'a que le corps
» tout mutilé, sans tête, sans bras, &
» sans jambes. Le premier regard ne
» vous fera voir qu'une pierre infor-
» me ; mais si vous pouvez pénétrer
» dans les mystères de l'Art, quand
» vous contemplerez cet Ouvrage d'un
» œil tranquille, vous y découvrirez
» une merveille. Hercule alors vous
» paroitra tel qu'il étoit au milieu de
» tous ses travaux ; le Héros & le Dieu
» seront visibles en même tems. Où
» les Poëtes ont quitté le crayon, l'Ar-
» tiste l'a pris ; ceux-là se taisent aussi-
» tôt qu'Hercule est reçu parmi les
» Dieux, & marié avec la Déesse de
» l'éternelle Jeunesse ; celui-ci nous le
» montre dans une forme déifiée, &
» comme revêtu d'un corps immortel,
» mais qui a conservé toute la force &

» toute la légereté qui lui étoient né-
» cessaires pour les grandes entreprises
» qu'il a exécutées. Je vois dans les
» vigoureux contours de ce corps la
» force invincible du vainqueur des
» Géans énormes qui se révolterent
» contre les Dieux, & qu'il terrassa
» dans les Champs Phlegréens. Les
» traits moëlleux de ces contours, qui
» rendent la structure du corps légere
» & flexible, me représentent en mê-
» me tems ses inflexions si promptes
» & si vives dans son combat avec
» Acheloüs, qui, malgré toutes ses
» métamorphoses, ne put échapper de
» ses mains. Dans chaque partie de ce
» corps, où l'on découvre une action
» particuliere, le Héros se fait voir
» tout entier comme dans un excellent
» racourci ; & comme encore dans la cons-
» truction d'un édifice bien entendu, on
» reconnoît la destination de chaque
» lieu, de même on voit ici l'usage &
» l'action à laquelle chaque partie étoit
» propre.

» Je ne puis contempler le peu qui
» reste encore de l'épaule, sans me
» rappeller que c'est sur l'étendue de sa

» force, comme sur deux hautes mon-
» tagnes, qu'a reposé tout le poids des
» Sphères Célestes. Avec quelle gran-
» deur je vois croître ici la poitrine, &
» que l'arrondissement naissant de sa
» voûte est superbe ! Telle doit sans
» doute avoir été la poitrine sur la-
» quelle Antée, cet énorme fils de la
» Terre, & le triple Geryon ont été
» écrasés. Jamais celle du plus vigou-
» reux Athlete qui a été trois ou qua-
» tre fois couronné aux Jeux Olympi-
» ques ; jamais celle du Spartiate, le
» plus robuste & le plus ferme, n'a
» été si solidement voûtée. Deman-
» dons à ceux qui connoissent la struc-
» ture du corps humain, s'ils ont rien
» vû qui puisse être comparé avec le
» côté gauche de ce corps. L'action
» & la réaction de ses muscles est ad-
» mirablement balancée par une me-
» sure alternative de mouvement & de
» souplesse très-sagement dispensée ;
» en sorte que ce corps a dû être capa-
» ble de tout ce qu'il a voulu exécuter.
» Comme dans les mouvemens nais-
» sans de la Mer, sa surface calme
» jusqu'alors s'éleve avec une agitation

» agréable en flots tortueux qui s'en-
» gloutiſſent les uns les autres, pour ſe
» reproduire de nouveau, & rouler plus
» loin : ainſi doucement gonflé, & com-
» me ondoyant, un muſcle s'écoule ici
» dans un autre ; un troiſiéme qui s'é-
» leve entre eux, qui ſemble renforcer
» leur mouvement, ſe perd dans les
» deux premiers, & notre regard eſt
» comme englouti en même tems.

» Je voudrois m'arrêter ici, pour
» imprimer à ma penſée une image vi-
» ve & profonde de ce côté du Torſe.
» Mais les beautés y ſont ſans bornes,
» & enchainées les unes aux autres.
» Qu'elle idée font naitre ſur-tout les
» hanches dont le *charnu* (1) annonce
» que le Héros n'a jamais pû broncher
» ni fléchir !

» En ce moment, mon eſprit vole
» dans toutes les contrées de la terre
» que le Héros a parcourues. Je ſuis em-
» porté juſques aux bornes de ſes terri-
» bles travaux, juſques aux colonnes
» où repoſa ſon pied. Pour m'y tranſ-

(1) l'Allemand dit *la graiſſe, l'embon-point.*

» porter, il ſuffit de jetter un regard
» ſur des cuiſſes qui m'annoncent une
» force inépuiſable, d'une longueur
» que je me figure propre aux ſeules
» Divinités, & telles enfin qu'il les
» falloit pour ſuffire à toutes les fati-
» gues des voyages & des expéditions
» d'Alcide. Tous ſes travaux ſe retra-
» çoient à cette occaſion à ma penſée,
» lorſqu'un coup d'œil jetté ſur ſon dos
» entraina mon imagination. Je ſentis
» je ne ſçai quel raviſſement, lorſque
» je contemplai ce corps par derriere ;
» je fus comme un homme qui, après
» avoir admiré le ſuperbe Portail d'un
» Temple, ſeroit tranſporté tout-à-
» coup au haut du magnifique Edi-
» fice, où ſon étonnement redoubleroit
» à la vûe de l'immenſe voûte, dont
» ſon œil ne pourroit ſuivre l'étendue.

» Je vois ici la principale ſtructure
» des os de ce vaſte corps, l'origine
» des muſcles & leur baſe, ainſi que
» la ſource de leurs divers mouve-
» mens. Tout cela ſe découvre à moi,
» comme du ſommet des montagnes
» on découvre un grand payſage, ſur
» lequel la Nature a verſé les tréſors

» de ſes beautés différentes. Là de rian-
» tes collines, ſe retréciſſant d'un côté
» & s'élargiſſant de l'autre, vont ſe
» perdre inſenſiblement par une douce
» pente dans les baſſes vallées : ici
» s'éleve un amas de muſcles enflés,
» inégaux, autour deſquels on entre-
» voit diverſes profondeurs, ſem-
» blables au courant du Mœandre,
» & qui ſe manifeſtent moins à la vûe
» qu'au tact.

» S'il paroit inconcevable de ſuppo-
» ſer, hors de la tête, une faculté pen-
» ſante dans quelque autre partie du
» corps, on peut apprendre ici com-
» ment la main d'un Artiſte créateur
» eſt capable d'animer la matiere. Ce
» dos, qui me paroit courbé par des mé-
» ditations ſublimes & profondes,
» m'annonce une tête occupée du ſou-
» venir de ſes étonnans exploits ; &
» tandis qu'une pareille tête, remplie
» de ſageſſe & de majeſté, s'offre tout-
» à-coup à mes yeux, je commence à
» me figurer auſſi tous les autres mem-
» bres qui manquent à cet admirable
» Tronc ; tous ces membres me ſont
» préſens ; ils ſe reproduiſent & ſe

» raſſemblent ; je vois tout ſubitement
» reſtauré.

» La vigueur de l'épaule m'indique
» celle des bras qui ont étouffé l'af-
» freux Lion de la forêt de Nemée,
» & mon œil cherche à ſe figurer ceux
» qui ont lié & amené Cerbère. Ses
» cuiſſes, & le genou qui eſt nu, don-
» nent une idée de ces fortes jambes
» qui ne ſe laſſoient jamais, & qui at-
» teignirent dans la forêt de Menale la
» fameuſe Biche aux pieds d'airain.

» Mais un artifice ſecret, en nous fai-
» ſant parcourir tous les exploits de ſa
» force, nous trace l'image de ſa gran-
» de ame. Le Torſe en effet eſt un mo-
» nument qu'aucun Poëte ne lui a ja-
» mais élevé ; tous n'ont chanté que
» la force de ſes bras, l'Artiſte a beau-
» coup plus fait qu'eux. Ce que l'on voit
» de ſon Héros ne rappelle aucune idée
» de violence ou d'amour effréné. Le
» calme & le repos du corps eſt l'ex-
» preſſion de l'ame ſupérieure & tran-
» quille ; on reconnoit l'homme que
» les Poëtes propoſent comme un par-
» fait modéle de vertu, le bienfaiteur
» du genre humain qui, par amour

» pour la justice, s'est exposé aux plus » grands dangers, qui, par-tout où il a » porté ses pas, a rendu la tranquillité » au Pays, & le repos aux habitans.

» Cette forme éminente & noble » d'une Nature si parfaite, est envelop» pée, pour ainsi dire, dans l'immor» talité même : la figure n'en est que » le vase; un esprit sublime semble » occuper la place des parties mortel» les, & s'être étendu à leur place. Ce » n'est plus ce corps disposé à combat» tre les Monstres & les Perturbateurs » de la paix publique; c'est celui qui, » sur le Mont Oeta, a été purgé des » souillures de l'humanité, séparées » par le feu de la ressemblance du Pere » des Dieux. Ni cet Hyllus si chéri » d'Alcide, ni la tendre Jole n'ont vû » ce Héros si parfait; c'est ainsi qu'il » faut le concevoir dans les bras d'He» bé, de l'éternelle Jeunesse, dont » l'influence le renouvelle sans cesse. » Son corps n'est pas nourri d'alimens » mortels ni de parties grossieres, l'a» liment des Dieux le soutient; il pa» roit jouir sans besoin, & rassasié sans » plénitude.

» Ah! que ne puis-je voir cette ima» ge dans la grandeur, dans la beauté » avec laquelle elle s'est montrée à l'i» magination de l'Artiste, pour pou» voir dire seulement, sur ce qui nous » en reste, ce qu'il a pensé, & ce que » nous devons penser! Mon plus grand » bonheur, après le sien, seroit de dé» crire dignement cet Ouvrage. Mais » comme Pysché pleura l'amour, lors» qu'elle eut appris à le connoitre, ainsi » je regrette vivement la perte irrépa» rable de l'Hercule d'Apollonius, après » être parvenu, à force d'étude, à la » connoissance de ses beautés, &c.



ITALIE.

LES Poësies du Baron de *Canitz*, excellent Poëte Allemand, dont quelques Journaux Etrangers ont donné des échantillons, ont été traduites à Florence, sous ce titre : *Componimenti Poetici del Libero signor de Canitz, volgarizzati da un Academico della Crusca, in Firenza, nella Stamperia Moucheriana*, 1757. in-8°. Un seul vers ne sçauroit donner une idée de cette Traduction; mais celui que nous nous bornons à rapporter est remarquable par la singularité de la méprise. M. *Canitz*, en parlant d'*Opitz*, Pere de la Poësie Allemande, s'exprime allégoriquement ainsi :

*Par le clair Ruisseau d'*Opitz *on passe à pied sec.*

Selon la Traduction Italienne, il faut chercher sur une Carte Géographique *Opitz* & *Bach* (1), comme deux

(1) *Bach*, signifie en Allemand, *Ruisseau*.

lieux voisins. La voici.

Da Opitz fin al Bach si va a piede secco.

Depuis Opitz jusqu'à Bach, on va à pied sec.

Le Traducteur est M. *Leonardo Riccio*, Sénateur & Noble Vénitien, Membre de l'Académie *della Crusca*. Voici, à l'occasion de cette Académie, ce qu'une Lettre Italienne en marque.

» L'Académie della Crusca, à la» quelle la Langue Italienne doit sa pu» reté, ne reçoit guère d'Etrangers, pen» dant que les autres Académies d'Ita» lie sont au contraire fort libérales de » l'honneur de leur association à qui» conque veut y être admis...... J'ai as» sisté depuis peu à une des Séances de » la Crusca, & j'ai admiré la décora» tion de la Salle d'Assemblée. Crus» ca en Italien signifie *Son* (*Furfur*), » & c'est de-là que tous les ornemens » de la Salle rappellent les objets de » l'Agriculture & de la vie champê» tre. Le Président est assis sur un pa» nier, où l'on monte par le moyen de » trois meules disposées en forme de

» marches ; mais il faut observer que » tout est imité en bois. La Chaire est » encore un de ces grands paniers dans » lesquels on garde le bled en Italie. » On y monte sur des sacs à farine, » & il y en a deux encore à côté de la » Chaire. Les siéges représentent des » paniers à Poules renversés, avec des » pêles posées par derriere, en guise de » dossiers. Les murs sont par-tout or- » nés de ces pèles, dont chacune pré- » sente un emblême, avec la devise & » le nom de quelque Académicien. » L'emblême doit faire allusion à l'A- » griculture, & au nom du sujet qui » siége au-dessous. Vous pouvez juger, dit la Lettre adressée à un Sçavant de Gottingue, » de la pédanterie ingé- » nieuse qui regne dans tout ceci. C'est » un bonheur pour les Allemands de » ne pas être les inventeurs d'une si » belle chose.

M. *Marc Pezzo* vient de publier à Verone un *Mémoire sur les Cimbres, les Veronois & les Vicentins : Dei Cimbri, Veronesi, e Vicentini Memorie illustrate Da Marco Pezzo P. Veronese in-8°.*

Dans les Montagnes qui sont au Nord du Veronois & du Vicentin, on trouve des Peuplades entieres qui parlent un idiome Tudesque, qui approche d'autant plus des Idiomes Allemands, qu'on s'avance d'avantage vers la Mer Baltique, & sur-tout dans le Dannemarck. La Cour du Roi de Dannemarck fut bien étonnée, en 1708, de trouver le langage du Nord sur ces Montagnes d'Italie. Les Troupes de la Basse-Allemagne ont souvent eu l'occasion de reconnoitre la même chose, & l'on cherche depuis long-tems l'origine de cette singularité. On sçait que les Peuples de cette partie du Nord ont souvent fait des irruptions en Italie : la plus ancienne est celle des Cimbres. Il est constant qu'ils furent défaits & dissipés par Marius dans la campagne de Verone. Delà on conjecture, avec beaucoup de probabilité, que les restes de leur Armée dispersée se réunirent dans les Montagnes de ce territoire, où leur langage se sera conservé, sans être interrompu ni altéré par la concurrence d'une autre Langue. Le sçavant Auteur de cette Dissertation expose les observations

faites avant lui, & y en ajoûte de nouvelles propres à établir la vérité. Il annonce un Vocabulaire de l'Idiome de ces Peuples, avec une confrontation des autres Idiomes Allemands, qui donneroit du poids à ses conjectures. Cet Ouvrage ne pourroit que faire honneur à M. Pezzo, & plaisir au Public.

On a imprimé à Livourne une *Courte Relation des Voyages, Travaux &c. du P. Charles Horatii, Frère Mineur de l'Observance, Missionnaire à la Chine : Brevissima Notizia e Relazione de' vari Viaggi, fatiche, patimenti, opere, &c. nell' Imperio della Cina del* R. P. *F. Carlo Horatii da Castorano Minore Osservante di S. Franc. Exvicario Generale, Exlegato Apostolico, e Missionario de Propaganda fide, &c.* In Civerno 1759. Per gli Eredi Santini *in*-8°. Charles Horatii naquit à Castorano dans la marche d'Ancone l'an 1673. Il entra dans l'Ordre de Saint François en 1690, & il partit en 1698 pour les Missions de la Chine, où il arriva deux ans après. Il passa dans son voyage par l'Italie, l'Allemagne, la Pologne, la

Moscovie, Casan, Astracan, la Perse &c. Son premier soin à la Chine fut d'en apprendre la Langue, & bien-tôt il en acquit une grande connoissance. En 1701, l'Evèque de Peckin le choisit pour son Compagnon. Il prêcha toujours la Religion dans toute sa pureté, & s'opposa avec force aux cérémonies Chinoises. L'Empereur le fit arrêter & enfermer dans une prison, d'où il ne sortit qu'après vingt-neuf mois de souffrances. Enfin la liberté lui fut rendue, lorsqu'on eut reconnu son innocence. Il partit de la Chine en 1733, après y avoir resté trente-trois ans, & il arriva en Europe un an après. Il travailla quelque tems à Rome en faveur des Missions de la Chine, & avec la permission du Pape, il s'en retourna en 1742 à Castorano, pour finir ses jours dans le sein de sa famille. Ses deux principaux Ouvrages sont très-utiles pour ceux qui veulent s'instruire ou de la Langue, ou de l'Histoire de la Chine. Le premier est un Dictionnaire Chinois accompagné d'une Grammaire, & de quelques observations sur les cérémonies que font les

Chinois dans leurs visites & dans leurs repas : il le composa dans le tems qu'il étoit à la chaine. Le titre de cet Ouvrage d'environ 1200 pages est conçu ainsi : *Dictionarium Latino - Italico - Sinicum, tam Vocum quam Litterarum seu Caracterum usualium Sinensium, ad usum & commoditatem PP. Missionariorum, &c. cui præmittitur Grammatica, seu Manuductio ad Linguam Sinicam facilius addiscendam ; quâ & variæ Ceremoniæ seu Urbanitates Sinensium, tùm in visitationibus, tùm in conviviis adhiberi solitæ annotantur.... A P. Carolo Horatii à Castorano compositum & concinnatum.... Opus etiam utilissimum pro DD. Mercatoribus Europæis, &c.* Le second Ouvrage qu'il fit à Rome par ordre de Clément XII, concerne sur-tout les Livres Canoniques des Chinois, & renferme une vie de Confucius, une Relation de l'Empire de la Chine, &c. En voici le titre : *Parva Elucubratio super quosdam Libros Sinenses, de mandato Eminent. & Rever. D. Cardinalis Gentili, Prodatarii, in ordinem & Catalogum digestos : cum brevibus Adnotationibus, Rubricis, seu Summis dictorum*

Librorum.... & maximè de omnibus Libris Classicis seu Scripturis Canonicis Sinensium, deque eorum Philosophia...... Studio ac labore P. F. Caroli Horatii, &c. Romæ in Ara-cœli. A. D. 1759. La Relation de ces Voyages est fort instructive & très-amusante.

Il est sorti l'année derniere à Bergame de l'Imprimerie Callistine : 1°. Un Ouvrage contenant les sentimens de S. Charles Borromée sur les Spectacles, avec des Notes & un Appendix touchant la dispute élevée sur ce sujet sous le Cardinal Frédéric Borromée ; 2°. Un Dictionnaire de rimes ; 3° *Poësie di Rosmano Lapiteio*, en grand *in*-8°. L'Auteur est généralement reconnu pour un des meilleurs Poëtes Italiens de ce siécle, & c'est pour la premiere fois que ses Poësies sont imprimées : c'est le Pere *Priva* Somasque. On imprime actuellement dans la même Ville les Vers de Laurent de Médicis, ceux de Victoire Colonna, & plusieurs Œuvres Spirituelles. On y continue le Recueil des Œuvres d'Alamanni en six Volumes *in*-8°. Son *Girone il Cortese*,

que Benoît Varchi préféroit à l'*Orlando Furioso* de l'Arioste, a été imprimé au même endroit en 1757 en 2 vol. *in*-12.

Memorie Storiche di Piacenza, compilate dal Proposto Cristoforo Poggiali, Bibliotecario di S. A. R. T. VII. Piacenza 1759 per Filippo Giacomo Pazzi con Privilegio in-4°. page 436. » Mémoires Historiques de Plaisance, » par M. Poggiali, Bibliothécaire de » Son Altesse Royale, 1759, chez Pazzi. M. Poggiali continue avec diligence & avec succès sa belle Histoire de Plaisance. Ce septiéme Volume commence à l'année 1381, & finit à l'an 1471. Il est rempli de choses intéressantes qui peuvent servir à l'Histoire de plusieurs autres Pays. Les Histoires Particulieres, quand elles sont bien faites, renferment une Notice de l'Histoire Générale des Royaumes, ou du moins elles fournissent d'excellens matériaux pour la composer.

ANGLETERRE.

Nouveau Vocabulaire de la Langue Angloise. A Londres, 1760.

CET Ouvrage a été publié à Londres en François. On imprime en Angleterre beaucoup d'Ouvrages en Langues Etrangères, & on y trouve quelques Libraires qui n'ont pas un Livre Anglois. Le *Vocabulaire* que nous annonçons a été fait pour l'usage des François qui veulent étudier la prononciation de la Langue Angloise : les mots de la Langue y sont rangés, suivant un ordre grammatical. Chaque page est divisée en trois colonnes : on voit dans la premiere le mot tel qu'il s'écrit ; dans la seconde, on indique la maniere dont on doit le prononcer, par les sons de notre Langue qui y correspondent ; dans la troisiéme, on donne l'explication Françoise du terme. Par exemple : on écrit *Genius* & *Goodwill*, qui signifient *Génie*, *bonne volonté* &c ; on prononce *Dgenioss*, *Goudouil* &c.

On voit par cet exemple que ce Vocabulaire est exécuté sur le plan du petit Traité de *Prosodie Angloise* de M. *Flint*, d'après lequel M. *ô Reyly* nous a donné son Dictionnaire de la Langue Angloise. La *Prosodie* du premier est excellente, elle n'auroit besoin que d'être complette. On a remarqué dans le Dictionnaire du second beaucoup de mots dont la prononciation est Irlandoise. M. *Peyton*, Auteur du *Nouveau Vocabulaire*, est tombé dans le défaut opposé. Comme il ne sçait pas aussi-bien le François que l'Anglois, il exprime la prononciation des mots Anglois par des syllabes qui n'ont pas en François le son qu'il leur suppose. Pour bien exécuter un Ouvrage de ce genre, il faudroit un homme également versé dans les deux Langues, ce qui est fort rare.

M. Peyton a mis à la tête de son Ouvrage une Grammaire abrégée de la Langue Angloise, dans laquelle on trouvera des principes sur l'ordre que l'on doit donner aux mots dans la construction de la phrase, qui seront très-commodes pour les Etrangers qui veulent s'exercer à écrire en Anglois.

TABLE
DES MATIERES

ITALIE.

ALLEMAGNE.

ANGLETERRE.

ESPAGNE.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Fautes à corriger dans le Journal d'Avril & dans celui-ci.

DAns le Journal d'Avril, p. 140. lign. 2. *Il y avoit à Parthe des Ecoles*; lisez, *à Sparte*. *Ibid.* p. 185. l. 11. l'*Etat Relieux*; lisez, *Religieux*.

Dans le Journal de Mai, p. 178, lig. 3. *à l'Empereur Julien*; lisez, *à l'Empereur Théodose*.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du présent mois. A Paris, ce 15 Mai 1760.

DEPASSE.

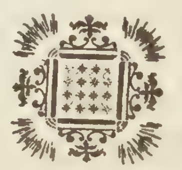
JOURNAL ÉTRANGER.

JUIN 1760.

DEDIÉ
A MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN,

Par M. l'Abbé ARNAUD.

Quæ robora cuique,
Quis color, & quæ sit rebus natura creandis.
Virgil. Georg. II.



A PARIS,
Chez JACQUES-FRANÇOIS QUILLAU, Libraire, rue St. Jacques, vis-à-vis le Collége du Plessis, en la maison de Mr. Cars, Graveur du Roi.

Avec Approbation & Privilege du Roi.
M. DCC. LX.



JOURNAL ÉTRANGER.

REFLEXIONS ſur le Méchaniſme de la Verſification Italienne, Angloiſe & Allemande. (1)

A parole n'eſt qu'une image arbitraire des êtres. Il n'appartient qu'à la Peinture, à la Sculpture, à la Danſe & quelquefois à la Muſique inſtrumentale d'exprimer dans tous les tems, dans tous les lieux & chez toutes les nations, les objets qu'elles imitent. Ce-

(1) Les règles de la verſification Italienne s'appliquent toutes en général à l'Eſpagnole.

pendant quelqu'éloignés que ſoient les ſignes du langage des choſes qu'ils repréſentent, quelques altérations & quelques changemens qu'ils éprouvent, à les enviſager ſimplement comme ſons, il n'eſt pas permis de douter qu'on ne puiſſe y trouver des moyens d'imitation pris dans la nature même & ſuperieurs à la convention des hommes. Les mots ſont compoſés de divers élémens; ces élémens & leurs combinaiſons, conſiderés independamment de toute ſignification, empruntent différentes propriétés tant de la qualité des vibrations qu'ils impriment d'abord à l'air & enſuite aux nerfs acouſtiques, que de la meſure du tems qu'on employe à les prononcer. Il y a des termes doux, âpres, ſonores, &c. il en eſt de lents, de rapides, &c. On peut donc en les employant à propos exprimer la nature des êtres, & changer des ſignes conventionnels en de veritables images. Il eſt vrai que nos langues modernes n'offrent à ce ſujet que des reſſources également incertaines & bornées. La langue Grecque ſur laquelle les Latins formèrent & reglèrent la leur, n'avoit point de ſyllabes qui n'euſſent

leurs ſons & leurs tems. De l'aſſemblage & de la combinaiſon de ces ſyllabes ſortirent différentes meſures, différentes formes de nombre & de mélodie. Les proportions des accens & des temps une fois bien connues, on les fixa par des loix invariables, de ſorte que la double harmonie des mouvemens & des ſons devint tellement inhérente à la verſification Grecque, qu'il étoit impoſſible à un Grec, quelque ignorant qu'il fût d'ailleurs, de ne pas prononcer un vers d'une maniere harmonieuſe & meſurée. Il n'en eſt pas de même dans les langues modernes. Premierement elles n'ont point de ſyllabes qui par elles-mêmes ſoient longues ou breves; ſecondement l'accent qui chez les Grecs n'influoit point ſur les tems, mais ſeulement ſur les ſons, n'agit que rarement & foiblement dans la langue Françoiſe, ou décide des tems ainſi que de l'harmonie, comme dans la langue Italienne. Il ne nous eſt donc pas poſſible de reduire nos ſyllabes à la meſure Grecque & Latine; nous n'avons ni ne pouvons avoir des pieds métriques; auſſi nos vers au lieu de conſiſ-

ter, comme les vers Grecs & Latins, dans la multitude determinée des pieds & dans leur quantité, doivent-ils uniquement leur eſſence & leur forme à un certain nombre de ſyllabes, à la conformité des déſinences, & à la place determinée des accens ou des repos. De toutes les langues modernes il n'en eſt aucune dont la verſification ſoit plus ſimple, plus conſtante dans ſes procédés, plus uniforme, plus monotone & conſéquemment plus aiſée à connoître que celle de la langue Françoiſe. Mais l'Italien, dont tous les mots ſont frappés d'un accent qui donne la valeur d'une longue à la ſyllabe qu'il affecte, peut tout à la fois varier & multiplier ſes repos, lors même qu'il ſe ſoumet aux entraves de la rime, & même ſecouer le joug barbare de la rime à la faveur de l'harmonie qui reſulte de la mobilité des repos. Or, comment nos oreilles accoutumées à l'harmonie groſſière & peſante de notre verſification, pourront-elles jamais ſaiſir l'harmonie fine & delicate, qui, s'il nous eſt permis de nous exprimer ainſi, erre dans la verſification Italienne; ſi parmi la mul-

titude des accens qui s'y trouvent répandus dans un même vers, nous n'apprenons à connoître celui qui decide du mouvement & de l'harmonie du vers? Ces reflexions nous ont fait ſentir combien il ſeroit important d'expoſer & de faire connoître le Méchaniſme de la verſification des langues Étrangéres. Cette idée nous a paru meriter d'être remplie, & parce que rien ne ſçauroit être plus conforme à l'eſprit de notre Journal, & parce qu'en rendant compte des ouvrages de Poëſie, nous citerons ſouvent le texte, & que nous n'avons garde de prétendre que les traductions que nous en donnerons, doivent être regardées comme de veritables traductions. On ne traduit point les Poëtes en proſe, la proſe detruit neceſſairement la Poëſie. Certain diſciple de Monſieur de Lamothe comparoit un Poëte à un Danſeur de corde, qui fait des ſauts périlleux. L'image eût été juſte, s'il l'avoit ſimplement comparé à un Danſeur qui règle ſes pas ſur une meſure determinée & conſtante. Detruiſez la modulation & le rhythme, vous n'aurez ni Muſique, ni Danſe, ni Vers;

& par quels ſignes, par quels hyeroglyphes les ſuppléer alors? Ce n'eſt qu'en France que les Gens de Lettres ont demandé s'il falloit traduire les Poëtes en vers ou en proſe.

Nous comptions d'abord donner ſucceſſivement nos réflexions ſur le Méchaniſme de la verſification Italienne, Angloiſe & Allemande, lorſque M. * * * à qui nous avons communiqué notre projet, qui poſſede les principales langues de l'Europe, & partage tous ſes momens entre le ſervice du Souverain & de l'État, & la culture des Sciences & des Arts, a rempli lui ſeul toute l'étendue de notre plan. Ses reflexions nous ont paru ſi étroitement liées les unes aux autres, que c'eût été les affoiblir que de les diviſer. Ceux qui voudroient regarder les details où l'Auteur eſt entré comme minucieux ou peu importants, ſont priés de ſe rappeller avec quel ſoin Platon, Ariſtote, Demetrius de Phalere, Longin, Denys d'Halicarnaſſe, Hermogene, Ciceron, Quintilien ſe ſont appliqués à connoitre l'énergie & les paſſions attachées à la combinaiſon des élémens qui compo-

ſoient les mots de leur langue.

Tous les bons Écrivains en général font honneur à leur nation; mais il appartient particulierement aux Poëtes de faire honneur à leur langue. Les Philoſophes en nous inſpirant pour leurs perſonnes une eſtime & une admiration qui rejaillit ſur leur Patrie, ne nous inſpirent pas toujours le deſir d'apprendre la langue dans laquelle ils ont écrit leurs ouvrages. En quelque Idiome que ſoient traduites les productions des Galilée, des Deſcartes, des Newton, & des Locke, elles ne ſçauroient rien perdre de leur merite eſſentiel; il n'en eſt pas ainſi des Poëtes: ils ſemblent envier leurs beautés à toute autre nation que la leur: tels que ces fleurs qui ne ſçauroient être tranſplantées ſans perdre leurs parfums & leurs couleurs, ils ne peuvent être connus & ſentis que chez eux-mêmes. Auſſi eſt-ce au Dante, à Petrarque, à l'Arioſte, à Corneille, à Racine, à la Fontaine, à Shakeſpear, à Milton, à Pope, que les langues Italienne, Françoiſe & Angloiſe doivent leur fortune & leur

célébrité. Mais pour bien connoître les Poëtes il ne ſuffit pas d'être aſſez verſé dans la langue qu'ils ont employée pour être en état de ſaiſir la beauté de leurs images, la force de leurs expreſſions, la hardieſſe de leurs figures, l'élevation & la ſingularité de leurs idées, il faut en connoître tous les procédés, toutes les reſſources, & ſur-tout les rapports de ſes ſons, ſes formules harmoniques, en un mot la ſorte de mélodie qui lui convient & qui la caractériſe. Or c'eſt pour conduire à cette connoiſſance, ou plutôt à ce ſentiment ceux de mes Compatriotes qui ont l'oreille ſenſible & ſont capables d'application, que je vais tracer un abregé des regles de la verſification des principales langues de l'Europe.

Le vers Italien & le vers Anglois ont une analogie frappante. Tous les deux paroiſſent tenir le milieu entre le vers Latin & le vers François. C'eſt-à-dire qu'ils conſiſtent dans un nombre conſtant de ſyllabes, dans un certain arrangement de ces ſyllabes, & dans leur quantité, moins rigoureuſe & moins determinée ſans doute que

celles de la langue Grecque ou Latine, mais beaucoup plus reſſentie & plus conſtante que celle de la langue Françoiſe. Prenons, par exemple, le vers Héroïque, c'eſt celui qui eſt employé le plus communément dans les Poëmes épiques. Ce vers chez les Italiens eſt de douze ſyllabes, & de dix chez les Anglois.

EXEMPLE.

Canto l'arme pietoſe e'l Capitano
Che'l gran ſepolcro liberò di Chriſto. *Et*
Muſick has charms to ſooth the ſavage breaſts. (1)

Le vers Italien appellé généralement endécaſyllabique eſt de pluſieurs eſpèces. Le vers de cadence héroïque contient en effet & numériquement onze ſyllabes, dont l'avant derniere doit être accentuée, ce qui fait que la prononciation de cette derniere eſt beaucoup moins reſſentie, & que cette ſyllabe, relativement aux autres, reſ-

(1) Il eſt bon d'avertir ici que les Anglois ne comptent point les ſyllabes muettes, & que *ſavage* n'eſt que de deux ſyllabes.

te comme muette. Car la langue Italienne n'admet point d'élémens muets, ni de voyelles nazales, de ſorte que les nuances entre les voyelles y ſont neceſſairement beaucoup plus nombreuſes qu'en François & en Anglois. Pour bien prononcer le premier vers de la Jeruſalem délivrée, il faut donc extrêmement appuyer ſur la pénultieme ſyllabe, & laiſſer tomber la voix ſur la derniere qui n'a plus alors qu'une foible reſonance.

L'Anglois au contraire abonde en conſonnes, en particules, en pronoms, en monoſyllabes ſur leſquels on appuye beaucoup dans la prononciation, & qui ne ſont jamais que des longues. Il n'eſt donc pas étonnant que dans cette langue les vers finiſſent par une ſyllabe accentuée. Cependant cette règle n'eſt pas tellement générale, qu'il n'y ait quelquefois des vers terminés par une ſyllabe breve. Ils rentrent alors dans la claſſe des vers endécaſyllabiques Italiens de cadence héroïque. Ils ont onze ſyllabes, & la derniere n'eſt comptée pour rien.

EXEMPLE.

A man ſo various that he ſeem'd to be
Not one, but all mankind's epitome
Stiff in opinion, always in the Wrong,
Was ev'ry thing by ſtarts and nothing long,
But in the courſe of one revolving moon
Was fidler, chymiſt, ſtateſman aud bufoon:
Then all for women, painting, rhyming, drinkĭng,
Beſides ten thouſand freaks that dy'd in thinkĭng.
Praiſing and railing was his uſual themes,
And both to ſhew his judgment in extreams
So over violent or over cĭvĭl
That every man with him was god or dĕvĭl. (2)

(2) C'étoit un homme ſi changeant, qu'il paroiſſoit moins être un ſeul individu, qu'un abregé de tout le genre humain; entêté à l'excès, & toujours d'une opinion fauſſe, il faiſoit tout par caprice, & rien de ſuite. En effet dans l'eſpace d'un mois, on le voyoit Violon, Chimiſte, Homme-d'Etat & Bouffon. Tantôt livré aux femmes, il peignoit, danſoit, rimoit, ſans parler de mille autres idées qui s'évanouiſſoient au moment de leur naiſſance. La louange & la ſatyre étoient ſon texte ordinaire, le tout pour ſe montrer toujours extrême, & ſi exagéré dans ſa bienveil-

Comme la langue Angloiſe s'écarte quelquefois de ſon propre génie, en finiſſant le vers par une ſyllabe breve, de même la langue Italienne ſort auſſi quelquefois de ſon caractère de douceur, en terminant le vers par une ſyllabe accentuée; comme

Abraham Patriarca e David rē (3).

Quoique ce vers appellé *tronco*, *mozzo* ou *cadente*, ne ſoit composé que de dix ſyllabes, il n'en eſt pas moins cenſé endécaſyllabique. Lorſque l'accent qui, indépendamment de ceux qui déterminent le repos, doit frapper dans tous les cas la dixieme ſyllabe, vient à tomber ſur la derniere, il lui donne tant de reſonance & de poids, qu'elle acquiert la valeur de deux ſyllabes.

lance, & dans ſa haine, que tout homme étoit pour lui un Dieu ou un Diable.

(DRYDEN.)

(3) Comme dans l'Anglois & l'Italien l'accent aigu indique toujours une ſyllabe longue, nous nous ſervirons pour marquer les ſyllabes accentuées des ſignes ordinaires de quantité.

Outre ces deux ſortes de vers qui repondent à la même meſure, les deux langues en ont une troiſieme, c'eſt celle où l'antepénultiéme ſyllabe eſt accentuée, ce qui fait que le vers finit néceſſairement par un dactile: comme en Italien.

Quel che l' uom vede amor gli fa invisībĭlĕ

Et en Aglois,

There was indeed an ancient ſage philōsōphĕr

Les Anglois l'appellent vers à triple rime, comme ils appellent celui d'onze ſyllabes vers à double rime, parcequ'à l'inſtar des Italiens, ils font toujours commencer la rime par la ſyllabe accentuée. Les Italiens l'appellent vers *Sdrucciolo* de *ſdrucciolare* qui veut dire *gliſſer*.

L'accent qui, dans ce vers repoſe ſur l'antépénultiéme ſyllabe donne aux deux ſuivantes tant de mouvement & de légereté, que réellement elles n'ont la valeur que d'une ſeule; de ſorte que le vers *Sdrucciolo*, pour être compoſé de douze ſyllabes, ne ſort point de la claſſe des vers endécaſyllabiques; leur rhythme n'eſt pas le même, mais ils

ſont parfaitement iſochrones.

Rapprochons maintenant ces trois ſortes de vers dans les deux langues.

Vers endécaſyllabique Italien *tronco*.

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10
Abraham Patriarca, e David re

Vers héroïque Anglois,

Muſick has charms to ſooth the ſavage breaſts

Endécaſyllabe de cadence héroïque,

Canto l'arme pietoſe e'l Capitānŏ

Vers Anglois de double rime.

Then all for women painting, rhyming, drīnkĭng

Vers Italien *Sdrucciolo*

Quel che l' uom' vede amor gli fa inviſibile

Vers Anglois de triple rime,

There was indeed an ancient ſage philoſopher

Tous les autres procédés du vers héroïque préſentent à peu près la même conformité dans les deux langues. Il faut également y diſtinguer la place de l'accent qui décide de la ceſure du vers, & la pauſe qui en eſt une conſéquence. Dans le vers Italien, l'ac-

cent qui déſigne la ſyllabe ſur laquelle il faut appuyer le plus dans le vers, repoſe tantôt ſur la ſixiéme; comme,

Canto l'arme pietōſe e'l Capitāno

Tantôt ſur la quatriéme & ſur la ſixiéme, comme

Molto egli oprō col ſēnno e con la māno.

Tantôt ſur la quatriéme & ſur la huitiéme, comme

Che 'l gran ſepōlcro liberō di Chriſto (4);

Dans le vers héroïque Anglois, l'accent peut frapper la ſeconde ſyllabe, comme

Awāke my St John; leave all meaner things

Tantôt la quatriéme; comme

And ever mūſing——melancholy reigns

---

(4) *Mazzoni* ne parle que de la quatriéme ou de la ſixiéme ſyllabe, & ne dit rien de la huitiéme. Nous ſuivons ici la Grammaire de *Bertera*. Cependant nous croyons que *Mazzoni* a raiſon: en ouvrant l'Arioſte pour nous en éclaircir, nous avons trouvé ces vers:

Cortezi donne che benigna udienza
Date a miei vērſi iō vī vēggo al ſembiante.

Tantôt la ſixiéme, comme

Better to reign in hēll—than ſerve in heav'n

La pauſe dans le vers eſt le repos qui doit ſuivre l'accent; elle le ſuit immédiatement, lorſque le dernier mot eſt terminé par la ſyllabe accentuée, comme dans le dernier vers; mais quand pour finir un mot, ou pour obtenir un repos dans la prononciation, il faut encore une ou deux breves, la pauſe ne ſe trouve qu'après ces breves, comme

And ever mūſing——melancholy reigns. &
The ſeeds of lūxūrī——debate and pride

Lorſqu'une particule ou un pronom ſe trouve lié à un verbe, comme

Deſpīſe it-and more noble Thoughts purſue,

La pauſe eſt le premier repos qui ſuit la ſyllabe accentuée; elle diviſe le vers en deux hemiſtiches qui différent des nôtres en ce qu'elles dépendent de l'accent, & que leur valeur varie ſuivant le lieu où il ſe trouve placé.

Cette regle a beaucoup d'empire en

Anglois, mais il est aisé de faire voir que la Poésie Italienne y est également asservie. Souvent même c'est la pause qui, par un espèce de retour, y décide de la syllabe sur laquelle il faut placer l'accent.

Voi ch' ascoltāte in rīme spārse il suōno,

Ce vers renferme trois accents, sans compter celui qui se trouve sur l'avant derniere syllabe; mais le repos que l'on sent après *ascoltate*, indique que c'est là l'accent qui décide essentiellement du rhythme du vers, & non celui qui se trouve sur *rime*, parce que ce mot étant immédiatement suivi de son adjectif, ne sçauroit comporter un repos qu'aux depens de la pensée & du sens.

Declamez la strophe suivante du texte, & vous verrez si dans la marche du vers, il vous sera possible de ne pas observer un repos qui le divise en deux hemistiches, comme le vers Anglois, & à peu près comme le François.

Intanto Ermīnia—infrà l'ombre se piānte
D'antica sēlva—dal cavallo è scōrta
Ne più governa il frēn—la man tremānte

E mezza quasi pār—tra viva e mōrta.
Per tante strāde—si raggira e tānte
Il Corridōr—ch' in sua balīa la pōrta
Ch'al fin dagli ochi altrūi—pur si dilēgua
E ch'è sovērchio homāi—ch'altri la sēgua (5).

Le procédé du vers héroïque, une fois bien entendu, il est aisé de saisir la mesure des autres, où les mêmes principes se trouvent appliqués. Nous allons voir que le systême des deux langues est encore le même dans les petits vers.

Le vers anacréontique Italien est de huit syllabes, & l'anacréontique Anglois de sept; mais au fond, c'est le même vers, parce que l'Anglois repond à l'anacréontique Italien *tronco*.

EXEMPLE.

Il pastōr—se torna aprile

(5) Cependant Erminie est emportée par son cheval au milieu des arbres épais d'une antique forêt, sa main tremblante ne peut plus tenir les reines, & elle paroit presque inanimée. Le Coursier qui ne connoit plus le frein lui fait parcourir tant de routes diverses, qu'elle échappe aux regards de ceux qui la poursuivent, & qu'il leur est desormais impossible de reconnoitre ses traces. (*Jerusalem délivrée.*)

Non ramēnta—i giorni algenti;
Dal ovīle—all' ombre usāte
Ricondūce—i bianchi armenti,
E l' avēne—abandonāte
Fà di nūovo risonār.
Il nochiēr—placato il vento
Più non tēme—è si scolora;
Ma contēnto—in sù la prora
Va cantāndo—in faccia al mār. (6)

(6) Le Berger au retour d'Avril ne se souvient plus des glaces de l'Hyver. Il tire de leurs prisons les Troupeaux bélans, & les conduit à leurs anciens paturages, tandis qu'il recommence à faire résoner ses chalumeaux, depuis long-temps abandonnés. A peine la tempête est-elle appaisée, qu'on ne voit plus le Pilote pâlir & trembler, mais assis tranquillement sur la prouë, il chante en contemplant la mer. (*Metastaze.*)

Nous ne traduisons ces différens morceaux que pour la commodité de ceux de nos Lecteurs qui ne sont pas encore familiarisés avec les Langues Etrangéres. Ainsi nous ne nous piquons pas d'en faire une traduction élégante; nous sentons même que cela est impossible, & nous ne sçaurions exprimer combien il nous en coûte pour les défigurer ainsi, particuliérement ces vers-ci, que nous n'avons jamais lû sans une espèce d'enthousiasme, qui naît, sans doute, des graces de l'image, jointes aux charmes de l'expression.

Fill the bōwl—with rosy twīne;
Round our tēmples—with rosy wīne
Crown'd with rōse—we comtēmn
Gyges' weālthy diadēm (7).

Qui ne sent pas que ces deux derniers vers sont de la même mesure que le dernier du couplet Italien, & que les deux premiers du couplet Anglois se rapporteroient parfaitement aux autres vers Italiens, si les Anglois prononçoient les syllabes muettes? Dans ces sortes de vers les deux langues ont également pour regle d'asseoir l'accent sur la troisiéme syllabe.

Les Anglois ont aussi des vers de huit syllabes dans lesquels l'accent doit frapper la quatriéme; comme

Descend you nīne—descend and sing.
The breathing īnstrūmēnts—inspire,
Wake into vōice—each silent string.

Les deux langues ont encore de petits vers de plusieurs espèces, qui

(7) Remplissons nos coupes de vin couleur de rose. Ornons notre front d'une guirlande de rose. Couronnés de roses, nous méprisons le thrône & les richesses de *Gygès*. (COWLEY)

n'ont d'autres regles, que la regle générale de la pénultiéme accentuée chez les Italiens, & la derniere chez les Anglois; comme

Pupille care
Se vi girate
Se Paſſono tanto
Due luci vezzoze.

Arround the coaſt
But dreadful gleams,
Dis mal ſtreams,
Fires that glow,
Shrieks of woe
Sullen moans,
Hollow groans
And cries of tortur'd Ghoſts (8).

Les Italiens ont encore une eſpèce de vers compoſés de deux petits vers, tantôt de cadence égale; comme

Beviam' o dōri—beviam' ch' il giorno
Preſto è al ritorno......

(8) Sur ce rivage terrible il n'y a qu'une lumiére effrayante, que des cris funebres, des feux étincelans, des hurlemens affreux, des ſoupirs lamentables, de longs gémiſſemens, & des cris d'ames tourmentées. (*Pope, Ode pour Ste. Cecile.*)

Tantôt de cadence héroïque & tronquée, comme

Quella bottīgliă—di vin clarè.

Et de cadence héroïque, & *Sdrucciola*, comme

Fummi Trĭtŏ'ēmo—mirare avvīſŏ
Di bionda cĕrĕrĕ—ſul carro aſſīſŏ. (9)

On employe auſſi des vers de quatorze ſyllabes compoſés de deux vers de ſept ſyllabes chacun. On les nomme *Martelliens*, du nom de Martelli leur auteur. Madame *Gozzi* s'en eſt ſervie pour traduire une partie des Ouvrages de Madame du Bocage. Il en a été parlé dans les anciens Journaux. Metaſtaze ſe ſert ſouvent du double vers dans ſes Arriettes: comme

Con gli āſtri innocenti
Col fāto li ſcuſi
Ma ſēnti
Che ābuſi
Di tua libertà. (10)

(9) Ces vers ſe rapportent aux vers adoniques.

(10) Tu t'excuſes en te plaignant de ton

Ce

Ce qui pourroit s'écrire,

Con gli aſtri innocenti
Col fato ti ſcuzi
Ma ſenti che abuzi
Di tua libertà

Ces petites irrégularités dans le rhythme conviennent parfaitement au genre mélique; comme encore

Alimēnto
Il mio proprio tormēnto
Ripenſando che abelle è felice
Smanio, fremo, trafigger mi ſento
L'haborriſco ne intendo perchè.
Vo cercando d'odiarlo cagione
E cagione d' odiarlo non trovo
Ma lo ſdegno
Ma l'odio rinnovo
perchè degno
Dell' odio non è (11).

étoile, en accuſant ta deſtinée, mais apprens que c'eſt de ta liberté même que tu abuſes. (*Metaſtaze, mort d'Abel.*)

(11) Je nourris moi-même mon tourment en réfléchiſſant au bonheur d'Abel. Je m'irrite, je frémis, mon cœur ſe déchire; je l'abhorre, & ne puis m'en expliquer la raiſon. Je cherche ſans ceſſe un ſujet de le haïr, &

B

Ce qui peut s'écrire,

Alimēnto—il mio proprio tormēnto
Ma lo ſdēgno—ma l'odio rinnovo
Perchè dēgno—dell' odio non è

Cette meſure eſt de dix ſyllabes, & l'accent eſt à la troiſiéme.

Les Poëtes en ſe ſoumettant aux regles que leur dictoit le ſentiment de la meſure, n'oublierent rien pour ſe dédommager de la contrainte qu'ils s'impoſoient. Les Grecs & les Latins, & aujourd'hui les Italiens & les Anglois ont pris des libertés que nous nous bornons à leur envier. Toutes les voyelles chez l'Italien peuvent s'élider; il peut même quelquefois en réunir trois ou quatre dans une ſeule. On ſent tous les avantages qui réſultent de cette liberté. Veut-il étendre ſon vers, il n'a qu'à en ſéparer les élémens, ſans avoir beſoin de les multiplier? Veut-il le racourcir, il

je n'en puis trouver ſeulement un prétexte; mais mon ame ulcerée le hait d'autant plus qu'il me paroit moins digne de ma haine. (*Idem, ibidem.*)

n'a qu'à les réunir & les reſſerrer, comme

Voï che le mie vicende
Või che le mie torti udite
Fuggite, ſi, fuggite
Quì legge non s'intende;
Quì fedelta non v'è
E pũoi tirranno e pũoï
Senza horror mirarmi
Qual fede haurà per vũoï
Che non la ſerba a mẽ. (12)

Ajoutons à tous ces avantages la facilité de contracter les voyelles; comme,

O dolcezze d'amor' fugaci e corte
Il godervi è miſeria, il perder morte.

Les Anglois auſſi libres dans leur langage, que dans leur gouvernement, ne le cedent en rien aux Italiens ſur

(12) O vous qui voyez mon infortune, ô vous qui entendez mes plaintes, fuyez, fuyez de ces lieux où la loi ne ſe fait point attendre, où la foi eſt inconnue.

Et tu peux, Tyran, & tu peux me regarder ſans rougir......... Quelle foi peut vous garder celui qui n'en a pas pour moi! (*Metaſtaze.*)

Les Italiens & les Anglois ont des vers non rimés. Les premiers les appellent *verſi ſciolti*, vers libres; les derniers, *Blank verſes*, vers blancs. A l'exemple des Grecs & des Latins, qui perſuadés que la nobleſſe & la pompe du ſpondée & du dactile ne pouvoit convenir qu'au Poëme Épique, ſe ſervirent dans leur drame de l'ïambe, pied familier & fréquent dans leur proſe. Les Italiens & les Anglois ont conſacré la rime à l'épopée, & les vers blancs aux ouvrages dramatiques. Le Triſſin dans ſon *Italia liberata*, & Milton dans ſon *Paradis perdu*, ſe ſont élevés au-deſſus de cette regle, en s'affranchiſſant du joug de la rime, mais ils n'ont eu que peu d'imitateurs. Pope a rimé juſqu'à ſon immortelle traduction de l'Iliade.

Il ne faut connoitre que ſuperficiellement l'Italien, pour ſçavoir combien ſes rimes doivent être ſonores; peut-être même cette langue eſt-elle faite plus particuliérement pour la rime? Qu'on obſerve, en effet, que tous les mots Italiens étant terminés par des voyelles, il doit en réſulter

cet article. Chez eux, non ſeulement les voyelles, mais des ſyllabes entieres ſe contractent.

EXEMPLE.

Heav'n, ev'ry, pref'rence, vict'ry; pour *heaven, every, preference, victory*. *'Tween, 'twint, 'mongſt*, pour *Between, betwixt, amongſt, &c.*

Les conſonnes ſe contractent auſſi, comme *o'er, e'er* pour *over, ever*.

Il y a outre cela quantité d'occaſions où les voyelles s'élident: comme *Do't* pour *do it; by't* pour *by it*; *you're* pour *you are*. Dans les deux langues les *h* s'élident comme les voyelles dans l'Anglois. Cette regle ſouffre pourtant quelques légeres exceptions, mais l'oreille les indique ſuffiſamment. L'*h* s'élide, par exemple, dans *i've* pour *i have, you've* pour *you have; Th' heroick prince's courage or his love*, & non pas dans *And the haſty troops....* parce que l'*h* ſuivi d'un *a* eſt plus aſpiré.

Après avoir conſideré les vers iſolés dans leurs propres élémens, examinons-les maintenant dans les rapports qu'lis peuvent avoir entre eux.

dans la déclamation une infinité d'échos, dont la fréquence tumultueuſe doit néceſſairement produire un murmure confus & deſagréable. Ce n'eſt donc qu'en donnant à cette multitude de mêmes cadences un certain arrangement, que non ſeulement on fera diſparoitre la confuſion attachée à la fréquence de leur retour, mais qu'on pourra leur donner un effet harmonieux & piquant.

C'eſt ainſi que celui qui voudroit former un beau coup d'œil d'une Cour en *Gala*, ne pourroit trop laiſſer au haſard le ſoin de la diſtribution des habits, des couleurs, des nuances; tandis que celui qui n'auroit à préſenter dans un grand nombre d'hommes que quatre ou cinq habits différents, ſeroit obligé de les arranger par troupes ou par rang, pour en tirer un effet plus agréable.

Les Anglois & les Italiens ont encore les mêmes principes ſur la rime. Elle doit toujours commencer à la voyelle de la ſyllabe accentuée: comme,

Baſta, coſi l'intĕndŏ

Già ti ſpiegaſti apiēnŏ
E mi direſti mēnŏ
Se mi parlaſſi piū
Meglio è parlar tacēndŏ
Dir molto in pochi dēttĭ
E dei violenti affēttĭ
La ſolita virtū. (13)

Les deux vers *tronchi* n'ont dans cet exemple que la voyelle accentuée qui rime :

Ombra che ſquāllĭdă
Fai qui ſoggiōrnŏ
Ombra che pāllĭdă
Mi giri intōrnŏ.

Ici les deux vers *ſdruccioli* ont trois ſyllabes qui riment.

En Anglois :

The wrath of peleus' ſon the dire ful ſprīng
Of all the grecian woes. O goddeſs sīng.

All for women painting, rhyming, drīnkĭng

(13) Il ſuffit je t'entends, tu t'es ſuffiſamment expliqué, & tu m'en dirois moins, ſi tu me parlois davantage.

Le ſilence exprime mieux . . . . dire beaucoup en peu de mots ; tel eſt le caractere des paſſions violentes. (*Idem*)

Beſides ten thouſand freaks that dy'd in thīnkĭng.

A courſe on him that did refinē ĭt
A courſe on him that did coīn ĭt.

There was an ancient ſage philōſōphēr
That had read Alexander rōſſ ōvēr.

Les Anglois riment très-exactement ; & quoique les derniers mots des vers qui doivent ſe correſpondre, renferment quelquefois des élémens différens, ces mots, où l'œil de l'Étranger croit trouver de la diſſonance, ſont toujours conſonants à l'oreille.

Quant aux genres de Poéſies, il n'y a pas de différence entre les Anglois, les Italiens & les François. Nous obſerverons ſeulement que les Italiens ſe ſont aſſervis dans leurs Poëmes épiques, didactiques ou burleſques, a une forme qui nous paroit inſuportable. Ce ſont ces *Ottave* (14) ou Stances de huit

(14) Les premiers Poëtes Italiens ayant chanté leurs vers comme font encore les improviſateurs, les Poëmes devoient être compoſés d'eſpèces de couplets. Voilà l'origine de l'*Ottava*. Au reſte, ſi c'eſt un défaut pour

vers, dont les ſix premiers riment alternativement, & les deux derniers riment enſemble. On conçoit combien ce procédé nuit à la marche & à la variété d'un Poëme, qui devient

un Poëme d'être tout en Stances, ce n'en eſt pas un moins grand de n'être compoſé que de vers Alexandrins & de rimes plates. Je ne ſçai pourquoi nous ne varions pas le mêtre dans les Poëmes épiques & didactiques, qui par la diverſité des objets qu'ils traitent, en paroiſſent les plus ſuſceptibles. Dans les narrations, on pourroit employer le vers de dix ſyllabes. Dans les dialogues, les diſcours, celui de douze. Dans les deſcriptions agréables l'anacréontique. Enfin dans les morceaux d'enthouſiaſme, toutes les ſortes de Stances. Eſt-il dans l'eſprit de la Poéſie, que la deſcription du Temple de l'Amour, l'épiſode de Gabriel d'Etrées, ſoient écrits dans la même meſure dont on s'eſt ſervi pour faire parler politique à Henri IV, à Eliſabeth, à Dupleſſy Mornay ? Il eſt vrai que ces irrégularités pourroient porter atteinte au ton ſoutenu, grave & pompeux de l'épopée. Les anciens n'ont employé qu'une ſorte de vers dans leurs Poëmes épiques ; mais ce vers, quoiqu'il fût conſtamment d'un même mêtre, empruntoit une extrême variété de la diſpoſition différente des pieds qui compoſoient ſa meſure.

par-là une Ode immenſe & faſtidieuſe ; en revanche, ils ſont plus heureux dans le Lyrique, où ils emploient toutes ſortes de meſures, prennent & rejettent la rime, & font tout ſervir à l'expreſſion. Tantôt ils ferment un recit, ou un long couplet par deux vers rimés ; quelquefois ils accordent cet ornement à l'expreſſion d'une belle penſée, ſouvent dans un Ariette ils riment une partie des vers, & laiſſent les autres en l'air :

EXEMPLE.

. . . . Che ſe raggione
Regolaſſe i natali e deſſe i regni
Sol à colui ch' è di regnar capace,
Forſe Arbace era Serſe, & Serſe era Arbace. (15)

Sprezza il furor del vento
Robuſta quercia averſa

(15) Si la raiſon décidoit de la naiſſance, & ne donnoit les Royaumes qu'à ceux-là ſeuls qui ſont dignes de regner, peut-être Arbace ſeroit-il Xercès, & Xercès Arbace ? (*Metaſtaze.*)

Di cento verni e cento
L'ingiuriè a tolerar
Ma ſe pur cade al ſuolo
Spiega per l'onde il volo
E con quel vento iſteſſo
Va conſtraſtando in mar. (16)

On voit dans ce dernier exemple, que chaque quatrain renferme un vers iſolé, qui n'a point de vers conſonnant.

Ce morceau, l'un des plus beaux qu'ait fait *Metaſtaze* pour la force de l'idée & la beauté de l'expreſſion, nous ſervira à montrer quelle eſt la forme que donnent les Italiens aux vers deſtinés aux *arie*. Ce ſont ordinairement des eſpèces de couplets diviſés en deux parties, qui finiſſent chacune par un vers *tronco*, dans chaque partie les vers riment entre eux, excepté le vers *tronco*, dont la rime eſt renvoyée à l'autre

(16) Ce Chêne audacieux, qui a ſoutenu les injures de plus de cent hyvers, ſemble dans ſa taille giganteſque défier la fureur des Aquilons; mais ſi jamais il eſt renverſé par leur effort, il reparoit bientôt ſur les eaux, & c'eſt là que ſous une autre forme il va encore combattre ſes anciens ennemis. (*Idem.*)

vers de même eſpèce qui termine la ſeconde partie du couplet; la forme de la *Canzone* eſt la même.

EXEMPLE.

Grazie agl' inganni tuoi
Al-fin reſpiro, ô Nice;
Al-fin d'un infelice
Ebber gli dei piètà.
Sento da lacci tuoi
Sento che l'alma è ſciolta;
Non ſogno queſta volta
Non ſogno libertà. (17)

Juſqu'ici nous avons pu voir que le vers Anglois & Italien a ſur le nôtre l'avantage d'être fondé ſur la proſodie, & de conſiſter autant dans la valeur que dans le nombre des ſyllabes. C'eſt toujours marcher ſur les traces des Anciens, autant que le carac-

(17) Graces à tes menſonges, je reſpire enfin, ô Nicia, enfin les Dieux ont pris pitié d'un infortuné, je ſens deſormais, je ſens que mon ame eſt dégagée de ſes liens, & c'eſt tout de bon pour cette fois que j'ai recouvré ma liberté.

tere de leur langue le leur a pû permettre.

Qui croiroit maintenant que la langue Allemande pretendoit ſurpaſſer tous ces efforts, & qu'oſant franchir la diſtance qui ſe trouve entre ſon idiome & celui des Grecs & des Romains, elle auroit entrepris de modeler ſa Poéſie ſur la leur? Quel a été le ſuccès d'une entrepriſe ſi hardie? C'eſt ce dont nous ne pouvons juger, qu'après avoir fait quelques obſervations ſur cette langue, & ſur ſes différens genres de Poéſie.

Quelque recommandables que ſoient dans la littérature moderne les *Haller*, les *Klopſtock*, les *Kleiſt*, les *Zacharie*, les *Geſſner*; malgré leur génie & leurs talents, ils n'ont pu que perfectionner l'inſtrument dont ils ſe ſont ſervis, & non en changer la nature. Ces Hommes célèbres conviendront eux-mêmes que leur langue a quelque choſe de barbare, tant par la quantité de conſonnes dont elle eſt hériſſée, que par la conſtruction biſarre des phraſes, qui ſans donner plus de liberté, ſans fournir plus de reſſour-

ces à l'Écrivain, trouble gratuitement l'ordre métaphyſique. (18) Ces défauts ſont à la vérité compenſés par la force & l'énergie qui reſultent des particules augmentatives, diminutives, & négatives qu'on joint aux verbes, & qu'on en ſépare comme on veut, propriété auſſi favorable à l'expreſſion, que les défauts dont nous venons de parler, ſont contraires au rhythme & à l'harmonie. Auſſi la plûpart des anciens Auteurs Allemands

(18) C'eſt ſur-tout dans les conjonctions que ce défaut eſt le plus ſenſible. Voici comment on dit en Allemand; il y a long-tems que je ne l'ai vû, *Es iſt ſchou lang das ich ihu geſehen habe.* Ce qui traduit mot à mot, fait, *il eſt dejà long-tems que moi lui vû ai.* Il en eſt de même pour les particules qu'on joint au verbe pour lui donner une nouvelle ſignification, mais qu'on en ſépare dans la conſtruction, c'eſt une phraſe qu'on retrouve ſans ceſſe dans les Gazettes. *Keſtern abend langte der veld Marechal graf von Daun mit ſecnem gaur folg alhier au.* *Au* eſt une particule, qui jointe avec *langen* ou *komen*, ſignifie arriver; comme *par*, joint à *venir* fait le verbe *parvenir*, ce qui ſignifie; Hier au ſoir vint le Feld Maréchal Comte de Daun avec toute ſa ſuite ici *par*

se sont-ils bornés à chercher, ainsi que nous, quelque image de mesure dans la quantité numérique des syllabes; dans le repos & dans la rime qui semble suppléer au défaut de mesure, en avertissant l'Auditeur qu'il vient d'entendre un vers. Comme les vers Allemands non cadencés, ne différent point des vers François, soit pour la forme, soit pour la rime, il seroit inutile d'en prescrire les regles, il suffira de remarquer que toutes les syllabes muettes, & même celles qui finissent par des consonnes, font des rimes feminines.

Furchtbares Meer der Ewigkeit
Uralter quell von Welten und von Zeiten,
Unendlich Grab von Weiten und von Zeiten,
Bestændig Reich der Gegenwœrtigkeit.
Die Asche der Vergangenheit,
Sind dir ein Keim der Kiinftigkeiten. (19)

(19) Feu M. le Chevalier de Vastan, que ses amis & les Muses regretteront toujours, a fait une traduction libre, ou plutôt une imitation de toute l'Ode d'Haller, dont ces vers sont tirés : Voici comme il a rendu ce morceau hardi. L'Auteur s'adresse à l'éternité.

Toi, par qui tout finit, dans qui tout peut renaître,
A qui tout doit & rend son être,
Et qui ne dois jamais finir.
Théâtre du présent que tu détruis sans cesse,
Toi dont la force enchanteresse,
Des cendres du passé fait germer l'avenir.

Il paroit que l'origine de la Poésie cadencée est très-ancienne chez les Allemands; M. *Gottschedt* la reconnoit dès le neuvieme siecle dans les ouvrages du Poëte *Ottfried*, qui mêloit alternativement les vers Iambiques & Trochaïques. Il trouve encore des vers cadencés dans le douzieme Siecle. Cependant Nicolas *Jeruschim*, qui vivoit plus de deux cents après, ne parle point du tout de la cadence dans les principes qu'il donne sur la versification; mais plusieurs Auteurs de son tems y ont donné une attention particuliere, entr'autres *Teichner*, Poëte Autrichien. Quelques Auteurs du quinzieme siecle suivirent leur exemple. Cet usage qui s'étendit de plus en plus, fut en quelque sorte consacré par Martin Luther, dans le seizieme siecle. Voyez son *Credo*, où on lit ces vers alternativement ïambiques & trochaïques.

Wir glauben auch an Jesum Christ,
Seinen sohn und unsern Herrn,
Der ewig bey dem Vater ist,
Gleicher Gott von Macht und ehren.

Ce fut dans la Haute-Saxe qu'on s'attacha le plus à l'imitation des vers anciens. *Joh. Clajus*, entr'autres, donna en 1528 dans sa grammaire Allemande des exemples de vers Allemands calqués sur les différentes mesures latines.

Enfin parut le célebre *Martin Opitz*, qui déclara que la Poésie Allemande devoit être nécessairement cadencée, & qui justifia son opinion par ses ouvrages. Du reste, ce n'est que depuis vingt ans ou environ, que les Poëtes Allemands se sont appliqués à faire des vers hexamêtres; en effet la premiere forme qui a dû naturellement se présenter à eux, a été celle du vers ïambique. L'expérience & la réflexion prouvent également qu'une langue où l'art oratoire, & les spectacles ne fleurissent point; qu'une langue, dis-je, qui paroit uniquement livrée, à l'usage commun, doit nécessairement procéder par ïambes ou par trochées;

c'est-à-dire, que les longues & les breves seront presque toujours alternées. Cette marche est rapide & facile; c'est celle de la conversation, il s'y mêle, à la vérité, quelques *dactiles*, quelques *tribraches*, & sur-tout des *anapestes*, qui aident encore à la rapidité; mais les *spondées* & les *molosses* qui donnent tant de noblesse & de pompe au langage, ne s'y rencontrent jamais. Et qu'on ne croie pas que nous soïons plus à l'abri de ce reproche que les Allemands. Notre langue n'offre jamais deux longues de même valeur; elle ne procéde que par ïambes, par trochées & par anapestes.

La Musique, qui, sans doute, a été le premier modele de la Poésie, en est devenue à son tour l'imitatrice. Il est aisé de reconnoître dans les symphonies même de l'ancienne Musique Françoise, qu'elles ne sont presque composées que d'ïambes & d'anapestes. On n'a, pour s'en convaincre, qu'à jetter les yeux sur les ouvertures de *Lully*.

Mais faut-il être surpris que la lan-

gue Allemande ait si peu de spondées ? Les consonnes y sont si fréquentes, qu'elles abondent même dans les syllabes breves. Il suit de-là que c'est presque toujours à force de multiplier les consonnes que leurs syllabes deviennent longues, aussi sont-elles très-dures, & l'organe a tant de peine à en prononcer une, que pour se reposer, il laisse tomber celle qui suit? Qui croiroit, par exemple, que le mot *Weisheit* fût un trochée; ajoutons encore que la valeur de leurs syllabes dépend si fort de la place qu'elles occupent, que les mêmes combinaisons d'élémens deviennent tantôt breves & tantôt longues.

C'est donc par l'iambe & le trochée que les Allemands ont fait les premiers pas vers la cadence. Le vers ïambique est encore le plus en usage dans leurs pieces de Théâtre. (20) Mais soit que les Poëtes ayent voulu conserver la quantité numérique des syllabes, soit que le caractere de la langue ne leur ait pas permis de pro-

(20) Les Allemands riment encore la plus plus grande partie de leurs vers Iambiques.

céder autrement, ils n'ont guères employé cette forme de vers qu'à la rigueur; c'est-à-dire, qu'ils n'emploient que le iambe & le trochée, au lieu que les Anciens n'avoient garde de s'y asservir constamment. En effet la Monotonie qui resulte de cette marche toujours uniforme, ne doit pas tarder de devenir insupportable; Voici quelques exemples de vers ïambiques & trochaïques.

Wĭe lāng zĕrfleīscht mĭt ēignĕr Hānd,
Germanien sein Eingeweide,
Besiegt ein unbesiegtes Land,
Sich selbst und seinen Ruhm, zu schlauer
feinde freude. *Utz.* (21)

On voit que la syllabe muette qui fait la rime feminine, n'est comptée pour rien dans le vers.

Sēht dĕn hōldĕn frūhlĭng blūhn,
Soll er ungenossen fliehn;

(21) Jusqu'à quand la Germanie déchirera-t'elle de ses mains ses propres entrailles. Jusqu'à quand verra-t'on cette Nation invincible se subjuguer elle-même, & servir de risée à ses véritables ennemis.

Fühlt ihr keine frühlingstriebe?
Freunde weg mit Erast und leid,
In der frohen Bluhmenzeit.
Hersche Bachus und die Liebe. *Utz* (22)

Ici la syllabe muette est comptée, & fait tout naturellement le second membre d'un trochée; quant au vers masculin qui se trouve avoir une syllabe de moins, il est dans le cas du vers *tronco* Italien.

Mais comment les Poëtes Allemands ont-ils osé aspirer à la forme de l'hexamêtre Grec & Latin? Une langue qui n'a que très-peu de dactyles, & qui manque entierement de spondées, pouvoit-elle jamais leur fournir les moyens de renouveller avec succès cette sorte de vers? Aussi leurs hexamêtres sont-ils bien différens de l'hexamêtre antique, ils sont pour la plu-

(22) Voyez fleurir l'aimable Printems; le laisserons nous s'écouler sans en jouir. ô! mes amis, ne sentez-vous pas l'agitation & les desirs que cette saison ramene? Loin de nous les soucis & les ennuis? Que Bacchus & l'Amour regnent seuls dans la saison des fleurs.

part *trochaïques* & *amphibrachiques*; c'est-à-dire, que les trochées y sont employés à la place des spondées, & qu'on se permet de commencer le vers par un amphibrache.

EXEMPLE.

Sēy gĕ|grūssĕt hōld|sēlĭgĕr| Mōrgĕn! kŏmm| stēigĕ hĕr|neīdĕr

Vōn dĕm vĕr | gūldĕtĕn | Hūgĕl, ĭn| wīedĕr ĕr|mūntĕrtĕ | Thēlĕr, (*Zachariæ.*)

Lăss| āndrĕ|ēīch | bēbĕnd ĭn | mārmŏr |
Bĕwūndĕrn,| ōdĕr ĭn | ērtz vŏn | knīehĕndĕn Sēlavĕn ŭmgēbĕn

O drēimăl | sēlĭgĕs Vōlk dăs | keĭnĕ | Sōrgĕ bĕschwērĕt, |

Kĕin nēid vĕr|sūchĕt, kĕin|Stōlz.| Dĕin Lēbĕn| flīessĕt vêr|bōrgên

Wĭe klārê | Bæchĕ dŭrch| Blūmĕn dă|hin.....
De Kleist.

Ces vers, comme on le voit, commencent le plus souvent par un trochée, quelquefois par un amphibrache. & finissent constamment par des trochées. Or ces pieds prétendus mé-

triques eussent-ils la valeur & la quantité rigoureuse des pieds dont se servoit le Poëte Grec ou Latin, leur arrangement & leur rhythme ont-ils rien de commun avec l'hexamêtre de l'antiquité ?

Une chose bien digne d'être remarquée, c'est la cesure. M. *Rambler* est le seul auteur que je connoisse qui en ait parlé ; mais il se contente d'avancer, que lorsqu'elle est placée après le troisieme ou le quatrieme pied, elle fait un très-bon effet.

A en juger par le dernier exemple qu'il m'a fourni lui-même, il paroit que lorsque cette cesure est monosyllabique, elle tient lieu d'un pied, à peu près comme dans l'exemple que nous avons donné des vers trochaïques, la syllabe masculine qui finit le trochaïque masculin, équivaut à un trochée entier ; c'est ainsi encore que la syllabe accentuée qui finit le vers *tronco* Italien, a seule autant d'effet que les deux syllabes par lesquelles le vers héroïque est terminé : Voici un vers où deux monosyllabes sont substitués à deux spondées.

Einig erwaehleter fürst, unüberwindliches
Held. (23)

Mais M. *Gottsched* rapporte simplement cet exemple sans l'éclairer par aucune réflexion. Il paroit en général faire fort peu de cas des vers hexamêtres Allemands ; si les Poëtes suivent exactement la mesure, il leur reproche d'alterer la quantité de la langue pour rendre breves des longues, &

(23) M. *De Kleist* est l'inventeur d'une espèce d'hexamêtre, qu'il fait commencer par une amphibrache, ou précéder d'une breve superflue; sur quoi M. *Klopstock* observe que cette methode ne paroit avoir pour objet que d'accoutumer les oreilles au vers hexamêtre, en y plaçant au commencement le ïambe ausquelles elles sont plus habituées. Il ajoute que c'est allonger mal-à-propos l'hexamêtre dont la mesure a paru de tout tems si reguliere ; mais cette critique n'a lieu que pour la breve superflue, l'amphibrache n'étant pas plus long à prononcer qu'un dactyle : Voici un exemple des hexamêtres de M. *de Kleist*.

Eing fängt mich heilige schatten ihr whonugen süsser
Entzükung
Ihr|hohen gevvolbe voll' laub empfängt neids füller
d e scele

longues des breves, & s'ils entremêlent leurs hexametres de trochées & d'amphibraches, il n'y trouve plus qu'une confusion de pieds qu'il appelle *numeros innumeros* ; il n'y voit presque plus rien qui distingue la Poësie d'avec la Prose.

Il ajoute cependant qu'il ne faut pas se laisser décourager absolument par ces réflexions ; qu'il a lui-même fait quelques essais de vers hexametres, & qu'on peut réussir en se rapprochant le plus qu'il est possible du génie de la langue Allemande. MM. *de Kleist*, *Zacharie*, *Klopstock* qui ont paru depuis, ont sans doute rempli les espérances de M. *Gottschedt*.

Il n'appartient pas à des Étrangers de porter leur jugement sur un objet qui demande une connoissance si profonde & si délicate de la langue ; mais les beautés poétiques dont ces Auteurs ont rempli leurs ouvrages, ne nous permettent pas de penser qu'ils ayent moins réussi dans la partie du style & de l'harmonie.

Jettons actuellement un coup-d'œil

rapide sur l'origine & les vicissitudes du vers. Les Grecs sont les seuls, au moins que nous connoissions, qui en perfectionnant leur langue ayent conservé les traces & le caractere du langage naissant & primitif. Les hommes ne se sont d'abord expliqués que par des gestes & par des sons intimément & nécessairement liés aux objets de leurs besoins & de leurs passions. Or, des cris inarticulés qui ne se faisoient entendre qu'aux sens, ne pouvoient avoir un caractere d'expression qu'au moyen d'une intonation forte, & marquée par des intervalles considérables, tant dans la qualité, que dans la durée des tons.

Les Grecs, ce peuple sensible au point que l'humanité, la philosophie & les loix, ne pûrent s'introduire chez eux qu'à la faveur de la cadence & du chant, n'eurent garde en perfectionnant leur langage d'en abolir les premiers signes, qu'ils regardoient avec raison comme les plus énergiques & les plus pittoresques. Cependant, de la prononciation confuse & tumultueuse de mots, dont toutes les syllabes portoient sensiblement

le caractere d'une intonation haute ou basse, lente ou rapide, devoit nécessairement résulter, tantôt une cadence agréable & un chant mélodieux, & tantôt un désordre & des dissonances insupportables.

Il n'étoit pas possible que le Peuple le plus heureusement organisé qui fut jamais, abandonnât long-tems au hasard un procédé qui intéressoit si essentiellement son oreille. Pour éloigner donc toute espèce de trouble & de confusion, soit dans les sons, soit dans les tems, les Grecs en observerent les rapports & les proportions; il les saisirent & les enchaînerent par des regles desormais invariables. C'est ainsi que la mélodie, & même le rhythme, qui dans toutes les autres langues est si peu dépendant de la nature des mots, qu'il peut sans leur faire violence en prolonger ou en racourcir les syllabes, devinrent en quelque sorte parties substantielles & constitutives de la langue Grecque, la plus belle sans doute que les hommes aient jamais parlée. On sent par là combien il est ridicule de demander, si chez les Grecs, le chant étoit insé-

parable du vers. Nous ne parlerons point de la Poésie Latine, elle fut absolument calquée sur celle des Grecs; mais vraisemblablement les accens n'y conserverent pas le même degré d'énergie. Les Latins en empruntant des Grecs la Poésie & les Arts, n'emprunterent ni leurs mœurs ni leurs organes. Ce Peuple grave, ferme dans ses principes & dans ses desseins, ne se vit jamais dans le cas de craindre que sa morale reçût la moindre atteinte des altérations que pourroit subir sa Musique.

Descendons à la Versification moderne. S'il faut s'en rapporter au célébre *Gravina*, un des plus profonds & des plus sublimes Observateurs qu'ayent eû la Jurisprudence & les Arts, la rime a dû son origine à l'École des Déclamateurs & des Rhéteurs Latins, qui altérerent les véritables couleurs de l'éloquence, & affecterent dans la chûte de leurs périodes la consonnance des mots. L'Italien, ajoute-t-il, soumis à des vainqueurs barbares, perdit bientôt le sentiment de la différence fine & délicate que la cadence des pieds & des nombres

mettoit entre le vers & la prose, & ne connut plus d'autre harmonie que celle qui naissoit de la grossiere & fastidieuse conformité des désinences. Mais *Gravina* cherchoit plus à flétrir la rime contre laquelle il ne cessoit de s'élever, & qu'il auroit voulu exterminer, qu'à en démêler la véritable origine. Cependant, que prétendoit ce grand homme? Pouvoit-il ignorer que la langue Italienne s'étoit tellement éloignée de sa source, que l'harmonie qui caractérisoit la Latine, étoit devenue tout-à-fait étrangere à l'Italienne, & ne pouvoit plus lui convenir? Avoit-il oublié que Claude *Tolomei* avoit inutilement essayé de rappeller le rhythme ancien, & de l'introduire dans sa langue; & que quelqu'heureux que nous paroissent ses essais, comme on peut s'en convaincre par ces deux vers:

Questa per affetto tenerissima lettera mando
A te che tratti barbaramente noi.

son exemple ne fut suivi de personne. Ne sentoit-il pas que ce mélange de breves & de longues n'étoit propre qu'à révolter l'oreille de la nation; & qu'en effet le dactyle qui ré-

pand dans le vers Latin tant de noblesse & de grandeur, ne donne au vers Italien qu'un bondissement desagréable, occasionné sans doute par la trop grande abondance des voyelles, dont cette langue est composée? *Castelvetro* croyoit au contraire que le vers Italien, tel qu'il existe, soit entier, soit rompu, descendoit immédiatement & presque sans altération du vers Latin. Lorsque notre vers, dit-il, (1) est composé de onze syllabes, & que l'accent en frappe la sixieme, il est pris du vers Latin communément appellé endécasyllabe, dont la sixieme & dixieme syllabe sont nécessairement longues.

Cui dono lapidũm novum libēllum,
Canto l'arme pietóse e'l Capitano.

Lorsque dans le même vers l'accent tombe sur la quatrieme syllabe, il descend du vers saphique, dont la quatrieme & la dixieme syllabe sont longues de nécessité.

Jam satis tērris nivis atque diræ,
Voi ch' ascoltāte in rime sparse il sũono.

(1) *Ch. 46 de l'impression de Naples, 1714.*

Mais sans adopter les subtilités de *Castelvetro*, sans chercher l'origine de la rime ni dans la consonnance qu'introduisoient dans la chûte de leurs périodes les corrupteurs de l'éloquence Latine; ni dans la prose latine, que rima pour la premiere fois certain Moine appellé *Léon*; ni dans la conquête de l'Espagne par les Maures, qui, selon quelques Auteurs, répandirent la rime dans toute l'Europe : nous osons avancer que par-tout où des circonstances particulieres n'ont pas rendu le rhythme musical tellement inhérent à la langue, que la langue prescrivoit toujours rigoureusement cette espèce de rhythme, la rime & le vers, tel que nous les avons, sont nés d'eux-mêmes dans les Campagnes parmi les travaux & les fêtes. Le chant est naturel à l'homme, & il ne seroit pas difficile de prouver que la période purement musicale, telle que la nature l'inspire, renferme & conséquemment assigne & prescrit & le nombre des syllabes & les répos & la rime qui constituent l'essence de notre vers. Mais les détails où nous serions obligés d'entrer pour

donner à cette opinion le degré de force & d'évidence dont elle est susceptible, deviendroient immenses, & ne seroient d'ailleurs à la portée que du petit nombre de personnes, qui sont également versées & dans l'art & dans l'histoire de la Musique. Quoi qu'il en soit de l'origine de notre vers, les Provençaux passerent pour l'avoir inventé; ce qui est certain, c'est que ce Peuple vif, enjoué, spirituel & sensible, donna au vers tant de grace, d'harmonie & de vérité, que sa langue se répandit dans toutes les Cours de l'Europe.

Les François, les Italiens, les Espagnols, & même les Allemands cultiverent la Poésie Provençale. Les Italiens qui ne tarderent pas d'en transporter le méchanisme & les procédés à leur propre langue, les étendirent encore, & les perfectionnerent; mais ils resterent toujours fideles à la rime, jusqu'à ce que *le Trissin*, impatient d'un joug qu'il regardoit comme barbare, voulût entierement effacer de la Poésie de sa nation les couleurs Provençales, en abolissant les loix tyranniques de la rime.

Le Trissin avoit senti que dans le vers Italien, indépendamment de l'harmonie, trop sensible & toute extérieure, qui résultoit de l'homophonie des désinences, il en étoit une infiniment plus fine & plus délicate qui naissoit du mouvement même du vers sur lequel en effet la mobilité des accens repandoit une mesure reglée & cependant très-variée. La forme de notre vers Alexandrin nous prive de cet inestimable avantage, sa marche exige absolument le repos à la sixieme syllabe, de sorte que le vers se trouve constamment divisé en deux portions égales; mais on ne conçoit pas pourquoi dans le vers de dix qui seul devroit être employé dans la scène de nos Drames lyriques, nous n'avons pas pris les mêmes libertés que les Italiens; ce seroit cependant l'unique moyen de forcer nos compositeurs à jetter de la variété dans leurs récitatifs.

Les Espagnols & les Anglois ont trouvé dans leur langue toutes les ressources dont ils avoient besoin pour faire passer dans leur Poésie les procédés hardis de la versification Italienne. Mais les Allemands ont pris

une route à part; les malheureux succès de ceux des Italiens & des François, qui avoient voulu rappeller la prosodie ancienne, ne les ont point découragés : l'abondance des voyelles empêcha l'Italien de réussir. La fréquence des consonnes ne devroit-elle pas former un plus grand obstacle encore pour l'Allemand? Mais il ne nous convient pas de disputer à une Nation le sentiment de l'harmonie qui convient à sa langue & à sa poésie. Un instrument que les *Haller*, les *Zacharie*, les *Klopstock* ont employé avec tant de succès & d'éclat, est sans doute l'instrument le plus propre à la Poésie Allemande; & ne le fût-il pas, les ouvrages de ces grands Hommes suffiroient pour le consacrer à jamais.



ANGLETERRE

I.

« THE Hiſtory of Scotland during the „ Reigns of Queen *Mary* and of „ King *James VI*, till his acceſſion to „ the crown of England. With a „ review of the ſcottish Hiſtory „ previous to that period; and an „ appendix containing original pa- „ pers. By *William Robertſon* D. D. „ Miniſter of Lady Yeſter's, Edim- „ burg. 3[d]. édition. London. for „ A *Millar*. 1760. 2. vol. in-4°. „

L'HISTOIRE d'Écoſſe ſous les Regnes de Marie *&* de Jacques VI, *juſqu'à ſa réunion à la Couronne d'Angleterre, &c. Par* Guillaume Robertſon, *Docteur en Théologie, &c.*

TRois éditions de cette Hiſtoire, publiées ſucceſſivement dans l'eſpace d'une année, ſont un garant de ſa réputation en Angleterre, & nous ne doutons pas qu'elle n'eût un grand ſuc-

cès en France, ſi un bon Écrivain ſe chargeoit de la traduire dans notre langue. Une Hiſtoire d'Écoſſe ne peut pas être, il eſt vrai, auſſi intéreſſante pour nous, que pour des Anglois; mais les événemens frappans qui diſtinguent le période que M. *Robertſon* s'eſt propoſé de peindre, les grandes vûes que cet Écrivain y a répandues, & l'art qu'il a déployé dans l'exécution, ſont faits pour attacher les Lecteurs de tous les pays.

C'eſt un défaut très-commun à la plûpart des Hiſtoriens d'entrer trop bruſquement dans le détail des événemens, avant que d'avoir préparé les eſprits par des éclairciſſemens préliminaires, eſſentiels, pour expliquer les faits & pour remonter à leurs cauſes. Le premier objet d'un Hiſtorien eſt de faire connoitre la nature du pays dont il traite, les mœurs des habitans, la forme & l'origine de leur conſtitution. C'eſt la nature du pays qui preſcrit en grande partie la forme du Gouvernement, & c'eſt l'un & l'autre enſemble qui déterminent les mœurs du Peuple. Il ſe peut faire que des cauſes accidentelles, ou des efforts extraordinai-

res de légiſlation politique, ſuſpendent pour un tems l'effet de ces principes; mais ils reprendront néceſſairement peu-à-peu leur influence & leur activité. C'eſt donc ces principes qu'il eſt important de développer, parce qu'ils ſont toujours la ſource des révolutions que ſubiſſent les Empires; ſans cette connoiſſance l'Hiſtoire n'eſt plus un moyen d'inſtruction, mais un objet de pure curioſité, plus propre à amuſer l'imagination qu'à éclairer l'eſprit.

M. *Robertſon* qui a vu l'Hiſtoire en Philoſophe, & qui l'a traitée en homme de goût, a commencé ſon ouvrage par une vûe générale de l'Hiſtoire d'Ecoſſe, depuis ſon origine juſqu'à la mort de Jacques V. Il entre dans ſon ſujet d'une maniere ferme, ingénieuſe & vraiment philoſophique.

« Les premiers ſiecles de l'hiſtoire „ d'Écoſſe ſont obſcurs & fabuleux. Les „ nations, ainſi que les hommes, ne „ parviennent à maturité que par de- „ grés; les événemens de leur enfance „ ne peuvent plus ſe recueillir, & ne „ meritent pas qu'on s'en ſouvienne. „ L'ignorance groſſiere qui couvroit

„ anciennement le Nord de l'Europe, „ les émigrations continuelles de ſes „ habitans, les révolutions fréquen- „ tes & deſtructives qu'ils ont occa- „ ſionnées; toutes ces cauſes ont mis „ dans l'impoſſibilité de donner des „ lumieres exactes ſur l'origine de „ différens gouvernemens qui ſubſiſ- „ tent aujourd'hui. Nos Annales au- „ thentiques ne remontent qu'à un pé- „ riode très-peu éloigné, au-delà du- „ quel tout eſt couvert de ténébres. „ Un eſpace immenſe a donc été ou- „ vert à la fiction; & chaque Nation, „ par une vanité inſéparable de la na- „ ture humaine, a rempli ce vuide „ de fables propres à relever ſon anti- „ quité & ſon éclat. Ainſi l'Hiſtoire qui „ devroit être un dépôt de vérité & „ une ſource de ſageſſe, n'eſt ſouvent „ qu'un recueil de menſonges & d'ab- „ ſurdités. „

Nous devons aux Romains les premiers mémoires que nous ayons ſur l'Écoſſe, mais ces mémoires ſont très-bornés & très-imparfaits; & dans les ſiecles poſterieurs aux Romains l'obſcurité devient plus grande encore, parce que les monumens qui auroient

pû nous donner quelques lumieres sur les tems antérieurs à la fin du treizieme siecle, nous ont été dérobés par la politique injuste & barbare du Roi d'Angleterre Edouard I. Ce Prince attaqua l'indépendance de l'Écosse, & prétendit que ce Royaume étoit un fief de la Couronne d'Angleterre, & devoit être soumis aux loix des possessions féodales. Pour soutenir cette prétention, il s'empara des archives publiques, dépouilla les Eglises & les Monasteres; & s'étant rendu maître par force ou par artifice de plusieurs monumens historiques qui prouvoient l'antiquité ou la liberté du Royaume, il en envoya une partie en Angleterre, & brûla le reste; de sorte qu'il n'y a que quelques croniques imparfaites qui ayent échappé à sa fureur.

M. *Robertson* divise l'Histoire d'Écosse en quatre périodes. Le premier comprend depuis l'origine de la Monarchie jusqu'au regne de Kenneth II. Le second, depuis la conquête des Pictes par Kenneth, jusqu'au regne d'Alexandre III. Le troisieme s'étend jusqu'à la mort de Jacques V. Le dernier descend jusqu'à l'avénément de

Jacques VI. au thrône d'Angleterre.

M. Robertson ne fait qu'indiquer les deux premieres époques, mais il s'arrête quelque tems sur la troisieme, & il discute cette fameuse controverse de l'indépendance de l'Écosse, qui a excité de si vives & de si longues querelles parmi les Anglois & les Écossois, & que l'union des deux Royaumes a rendu aujourd'hui un objet de pure curiosité : " Mais, dit l'Historien, ,, une question qui a paru si importante à nos ancêtres, ne sçauroit être ,, tout-à-fait sans intérêt & sans instruction pour nous. ,,

Comme cette question tenoit aux loix féodales, elle a donné lieu à M. R. de remonter au principe du Gouvernement féodal dont il nous a paru développer l'origine & le progrès avec beaucoup de sagacité & de précision. Le Lecteur en va juger.

Au commencement du quatorzieme siecle, on vit la même forme de Gouvernement s'établir dans tous les Royaumes de l'Europe; la conformité étonnante qui se trouve entre leurs constitutions & leurs loix, prouve clairement que les Nations qui ont dé-

truit l'Empire Romain, quoique divisées en différentes tribus & distinguées par des noms divers, n'étoient originairement qu'un même Peuple. Lorsque nous considérons ce systême des loix & de la police féodales, cet étonnant & singulier édifice élevé par des Barbares, le premier objet qui fixe nos regards, c'est le Roi. Et quand on nous dit qu'il est le seul propriétaire de toutes les terres qui sont dans ses domaines, que tous ses Sujets tiennent toutes leurs possessions de lui, & consacrent par reconnoissance leur vie à son service, que toutes les dignités, toutes les marques de distinction dérivent de lui comme de la source unique de l'honneur; quand nous voyons les *Pairs* les plus puissans, à genoux & les mains jointes, faire à ses pieds serment de fidélité, & le reconnoitre pour leur *Souverain* & leur *Seigneur-Lige*, nous sommes prêts à le regarder comme un Monarque puissant & même absolu. Ce jugement seroit cependant très-peu juste & très-peu fondé. Le génie du Gouvernement féodal étoit purement aristocratique. Avec toutes les marques extérieures de la

Royauté, & les apparences même du pouvoir despotique, un Roi féodal étoit de tous les Souverains celui qui avoit la puissance la plus limitée.

Avant que d'avoir abandonné leurs habitations pour conquerir le monde, les Nations du Nord ne paroissent pas avoir été soumis au Gouvernement des Rois, & lors même que le Gouvernement monarchique a été établi, le Prince n'avoit que peu d'autorité. Général plûtôt que Roi, son commandement militaire étoit très-étendu, sa Jurisdiction civile n'étoit presque rien. L'armée qu'il commandoit étoit composée de Soldats qui suivoient volontairement ses étandards, & qui combattoient, non pour leur Chef, mais pour eux. Comme ils jouissoient de la liberté dans leur propre pays, ils ne prétendoient pas conquérir pour la perdre. Ils n'exterminerent point les anciens Habitans des pays dont ils s'étoient rendus maîtres, mais en s'emparant de la plus grande partie des terres ils prirent les hommes sous leur protection. La difficulté de conserver de nouvelles conquêtes, & le danger d'être attaqués par de nouveaux *Invaseurs*,

les mettant dans la néceſſité d'être toujours en état de défenſe, la forme de Gouvernement qu'ils établirent fut abſolument militaire & peu différente de celle à laquelle ils étoient accoutumés dans leur pays natal. Leur Général reſtant toujours le Chef de la Colonie, une partie des terres conquiſes lui fut aſſignée; le reſte fut partagé, ſous le nom de *Bénéfices* ou de *Fiefs* (*a*), entre ſes principaux Officiers. Comme la ſûreté publique exigeoit que ces Officiers fuſſent toujours prêts à s'armer pour la défenſe commune, & continuaſſent à obéir au Général, ils s'engageoient à entrer en campagne dès qu'ils ſeroient appellés, & à ſe faire accompagner par un nombre d'hommes, proportionné à l'étendue de leur

(*a*) Cette phraſe n'eſt pas exacte : ces conceſſions de terres n'eurent point d'abord le le nom de *Fiefs* ni de *Bénéfices*, qui ne ſont pas même ſynonimes entr'eux. Tant qu'elles furent précaires & à volonté ſeulement, on les appella *Munera* ou Dons. Elles prirent le nom de *Bénéfices* lorſqu'elles furent à vie, & n'eurent celui de *Fiefs* que lorſqu'elles devinrent héréditaires & perpétuelles.

territoire. Les grands Officiers à leur tour, partagerent leurs terres entre leurs ſuivans, & attacherent à cette conceſſion les mêmes conditions. Un Royaume féodal étoit proprement le cantonnement d'une grande armée; les idées guerrieres y dominoient; la ſubordination militaire y étoit obſervée, & les Soldats avoient une portion de terrein pour la paie de leur ſervice. Conſéquemment à ces principes, la jouiſſance des terres n'étoit accordée qu'*à volonté* ſeulement, & les Rois étoient électifs : ainſi, un Officier qui déplaiſoit à ſon Général étoit privé de ſa paie, & celui qui étoit jugé le plus digne de conduire une armée étoit choiſi pour la commander; telle fut l'enfance du Gouvernement féodal.

Long-tems avant le commencement du quatorzieme ſiecle, le ſyſtême féodal avoit déja ſubi pluſieurs altérations. Les Rois, d'abord électifs, étoient alors héréditaires, & les fiefs étoient devenus perpetuels. Ces changemens non moins avantageux aux Nobles qu'au Prince, n'altererent point cependant l'eſprit ariſtocratique du Gouvernement féodal. Le Roi, qui, au premier coup-

d'œil, paroît revêtu de la Majeſté & du pouvoir, ne jouiſſoit réellement d'aucun des avantages qui conſtituent la la grandeur & l'autorité des monarques.

M. *Robertſon* procede enſuite à l'examen des cauſes qui limitoient le pouvoir du Prince dans cette conſtitution. La modicité de ſes revenus eſt la premiere qu'il aſſigne, dans un tems où la ſplendeur & la pompe étoient inconnues, même dans les Palais des Rois; où les Officiers de la Couronne étoient payés avec des terres; où les ambaſſades étoient rares; où les armées ſervoient ſans ſolde, le Roi n'avoit pas beſoin de poſſéder des revenus conſidérables. L'Etat de l'Europe ne permettoit guere aux Princes d'être opulens. Le Commerce étoit négligé & mépriſé. L'eſprit martial qui portoit tous les hommes à la guerre, devoit néceſſairement décourager tous les arts d'induſtrie. Il n'y avoit point de taxes fixes établies ſur les terres; elles euſſent paru intolerables à des hommes qui recevoient une portion de terrein comme la recompenſe de leur valeur & le prix de leurs ſervices. Les domaines du Roi ſuffiſoient pour ſubvenir aux dépenſes

de ſa Cour & aux frais de l'Adminiſtration.

Le Roi ne pouvoit ſuppléer à la mediocrité de ſes revenus par la terreur de ſes armes. Il n'avoit point d'armées ſur pied; l'uſage des troupes mercenaires fut inconnu, tant que le Gouvernement féodal a ſubſiſté dans toute ſa vigueur. Toute l'Europe étoit peuplée de Soldats. Les Vaſſaux des Rois & les Sous-vaſſaux des Barons étoient tous obligés de prendre les armes; mais de pareilles armées, loin d'être un inſtrument dangereux dans la main du Monarque, étoient ſouvent plus redoutables pour lui que pour ſes ennemis même; plus un Peuple étoit guerrier, plus il devenoit independant; les mêmes hommes étant Soldats & Sujets, les privileges & les immunités civiles étoient les ſuites de leurs victoires & la recompenſe de leurs exploits.

Les Conquérans, qui par le ſecours des armées mercenaires, ſe rendent dans les tems modernes les tyrans de leurs peuples & les fléaux de l'humanité, étoient ordinairement, dans la conſtitution féodale, les Princes les plus indulgens pour leurs Sujets, parce

qu'ils en dépendoient davantage. Un Souverain que la guerre & les victoires ne rendoient pas le maître de sa propre armée, ne possedoit pas même l'ombre du pouvoir militaire en tems de paix. Plusieurs siecles se passerent avant qu'on vît une garde destinée à défendre sa personne, & tant qu'il n'y eut point d'armée sur pied (l'instrument le plus propre à étendre la puissance souveraine), l'autorité du Roi fut toujours foible & souvent même méprisée.

Enfin, la Jurisdiction royale étoit fort limitée par le systême féodal. Au commencement les Princes entendoient eux-mêmes, & jugeoient les différends de leurs Sujets; mais la multiplicité des contestations les obligérent bientôt de nommer des Juges pour decider au nom du Roi, les affaires qui appartenoient à sa Jurisdiction. Mais la plus grande partie des Villes avoit été détruite par les irruptions des Barbares; & les Barons, dont la puissance étoit considerable, prenoient leurs Vassaux sous leur protection, & s'engageoient à les garantir de toute espece de violence; ce qui arrêtoit l'ad-

ministration de la Justice, & rendoit l'exécution des Loix presque impraticable; pour saisir & punir un coupable il falloit quelquefois réunir les forces de la moitié du Royaume. Afin d'obvier à ces inconveniens, on confia à un certain nombre de personnes considerables l'administration de la Justice dans leurs propres territoires; mais ce qui, selon notre Auteur, ne fut d'abord qu'une concession momentanée & un privilege personnel, fut bientôt converti par l'ambition des Nobles en droit, lequel devint ensuite héréditaire. Les Seigneurs des terres étant les Juges de leurs Vassaux, la Jurisdiction royale fut reduite à peu de chose, & le Roi se vit non-seulement dépouillé de l'autorité, attachée à la qualité de Juge suprême, mais ses revenus furent encore considerablement diminués par la perte des émolumens qui étoient alors dûs à la personne qui rendoit la Justice.

A mesure que le pouvoir du Roi s'affoiblissoit, l'independance des Nobles s'accroissoit dans la même proportion. Ils parvinrent à rendre héréditaires

ditaires leurs possessions, mais encore leurs places, leurs titres, leurs distinctions personnelles. Un fils sans talens & sans vertu, prétendit aux honneurs qu'on n'avoit accordés qu'au mérite & aux services de son pere; mais ce qui prouve encore mieux l'audace de ces petits tyrans & la foiblesse de l'autorité royale, c'est que les premieres charges de la Couronne, à laquelle étoient attachées les fonctions les plus importantes du Gouvernement, & qui ne devoient être confiées qu'à des hommes dont on connût les talens & la fidélité, furent aussi annexées à certaines familles, & passerent des peres aux enfans comme les fiefs. Cet abus se remarque dans tous les pays où le Gouvernement féodal a été établi. Ainsi les Princes se virent forcés d'attacher à leur personne des hommes qui leur étoient odieux, & de mettre à la tête des premiers emplois des hommes incapables de les remplir.

Les richesses des Nobles s'accroissoient en même-tems que leur pouvoir. Ils avoient la faculté d'ajouter de nouvelles possessions à celles de leurs

ancêtres, mais non de les aliener; de sorte que leurs domaines s'agrandissoient chaque jour: ils entretenoient d'une partie de leurs terres un grand nombre de Vassaux indigens & absolument devoués à leur service, & ils trouvoient dans le reste de leurs revenus dequoi vivre avec une pompe & une magnificence dignes de Souverains. Leurs châteaux fortifiés étoient un azyle pour les mécontens & les seditieux. Ils ne paroissoient à la Cour de leur Souverain qu'avec un train nombreux & magnifique. La suite de Guillaume VI. Comte de Douglas, étoit composée de 200 chevaux. Enfin ces fiers & redoutables Barons étoient les rivaux plutôt que les Sujets de leurs Rois, dont ils méprisoient souvent les ordres, & qu'ils chasserent quelquefois du thrône. L'histoire de l'Europe, pendant plusieurs siecles, n'est pleine que des guerres & des révolutions excitées par l'ambition intolérable des Nobles.

Mais c'est sur-tout en Ecosse que le pouvoir des Barons sortit entiérement de ses bornes, & rompit l'équilibre qui devoit être entre les droits du

thrône & ceux de la nobleſſe. Notre Hiſtorien aſſigne les raiſons de cette ſingularité, & il cite entre autres cauſes la nature du pays, & le petit nombre des grandes villes. Des pays ouverts & unis, dit-il, ſont formés pour la ſervitude; l'autorité du Magiſtrat ſuprême atteint aiſément juſqu'aux extrêmités du Royaume; & lorſque la nature n'a point élevé de barrieres, & n'accorde point de retraite aux coupables, ils ſont bientôt découverts & punis. Les montagnes, les marais & les rivieres mettent des bornes au pouvoir deſpotique; c'eſt-là que la nature a fixé le ſiege de la liberté & de l'indépendance. Un Baron Ecoſſois, retiré dans ſon château, au milieu d'un pays ſtérile & inacceſſible, pouvoit défier la puiſſance de ſon Souverain; ainſi ces montagnes & ces défilés qui avoient arrêté les armes romaines, arrêtoient auſſi l'autorité des Rois, & les Nobles durent leur indépendance perſonnelle aux mêmes cauſes qui les avoient empêchés d'être conquis.

En ſecond lieu, le défaut de grandes villes en Ecoſſe ne contribua pas

peu à augmenter le pouvoir de la nobleſſe, & à affoiblir en même tems celui du Roi. Par-tout où un certain nombre d'hommes ſe raſſemblent, il eſt néceſſaire que l'ordre s'y établiſſe, qu'une forme de Gouvernement ſoit inſtituée, que l'autorité du Magiſtrat ſoit reconnue, & ſes déciſions ſuivies. Les loix & la ſubordination ont pris naiſſance dans les villes; & dans les pays où il n'y a point des villes, comme en Tartarie, ou très-peu comme en Pologne, on ne trouve que très-peu ou point de police. Mais ſous le Gouvernement féodal, le Commerce, ce grand reſſort pour raſſembler les hommes, étoit négligé; les Nobles, pour mieux aſſurer leur empire ſur leurs Vaſſaux, réſidoient au milieu d'eux; ils ne paroiſſoient point à la Cour où ils auroient trouvé un ſupérieur, & n'habitoient point les villes où ils auroient rencontré trop d'égaux. Les vaſſaux de chaque Baron occupoient une portion diſtincte du Royaume, & formoient entr'eux une ſociété ſéparée des autres & preſque indépendante. Au lieu de donner au Prince du ſecours pour reduire à

l'obéiſſance leur Chef ſéditieux, ou ceux qu'il prenoit ſous ſa protection, ils étoient toujours prêts à prendre les armes pour ſa défenſe, & s'oppoſoient ſans ceſſe aux opérations de la Juſtice. Les Nobles qui connoiſſoient bien leurs avantages ne craignoient jamais d'offenſer leur Souverain; la difficulté de les punir les aſſuroit preſque de l'impunité.

Le petit nombre des Nobles étoit une troiſieme cauſe de leur grandeur. La France & l'Angleterre, pays vaſtes & fertiles, pouvoit fournir des établiſſemens à une nobleſſe pauvre & nombreuſe. L'Ecoſſe moins riche & moins étendue, ne pouvoit avoir que peu de grands propriétaires. Mais le pouvoir d'une ariſtocratie diminue à proportion de l'augmentation de ſes membres. Elle eſt foible, ſi elle eſt diviſée entre une multitude, terrible ſi elle eſt concentrée dans un petit nombre. Quand la nobleſſe eſt nombreuſe, ſes opérations reſſemblent à celles du Peuple, qui n'eſt échauffé que par ce qu'il ſent, & non par ce qu'il prévoit, & qui ſe ſoumet à beaucoup d'actes d'opreſſion & de tyrannie

avant que de prendre les armes contre ſon Souverain. Un petit corps, au contraire, eſt plus ſenſible & plus impatient; plus prompt à appercevoir le danger, & plus actif à le prévenir; tous ſes mouvemens ſont auſſi rapides que ceux de la multitude ſont lents. De-là l'extrême jalouſie avec laquelle la nobleſſe Écoſſoiſe obſervoit ſes Monarques, & la chaleur avec laquelle elle s'oppoſoit à l'accroiſſement de leur pouvoir.

Ces obſervations ſont juſtes & profondes, elles peuvent faire juger du caractere d'eſprit de l'Hiſtorien; nous avons crû devoir nous arrêter ſur ces vûes générales qui ne ſont point limitées à un certain pays, mais peuvent s'appliquer à tous, & qui ſont propres ſur-tout à éclairer l'eſprit ſur l'étude générale de l'hiſtoire, & à l'accoutumer à réflechir ſur ces cauſes fondamentales & permanentes, dont l'action quelquefois ralentie ou déguiſée, mais jamais anéantie, fait toujours le deſtin des Empires. On s'occupe trop d'une multitude de faits qui ne dépendent que du caprice & des paſſions de quelques hommes, ou de quelque

combinaison extraordinaire d'événemens, & dont la connoissance ne peut servir à étendre les lumieres ni de la Philosophie ni de la Politique. Revenons à M. Robertson.

Après avoir discuté avec beaucoup de sagacité, de précision & de sagesse les causes qui donnerent à la noblesse Écossoise ce pouvoir exhorbitant dont elle abusoit, l'Historien expose les moyens dont les Rois se servirent pour l'abaisser. L'insolence des Nobles devint intolérable à tous les Souverains de l'Europe, qui ne jouissoient en effet que d'une autorité nominale & précaire : ils se liguerent comme de concert vers la fin du quinzieme siecle contre cette foule de tyrans. Louis XI. le plus profond & le plus audacieux génie de son siecle, commença en France, & acheva presque pendant son regne le grand ouvrage de leur destruction. La politique sûre, mais cachée de Henri VII. produisit le même effet en Angleterre; mais les moyens qu'employerent ces deux Monarques furent bien différens. Le coup frappé par Louis fut soudain & décisif; les artifices de Henri ressemblerent à ces

poisons lents qui détruisent insensiblement la constitution, mais ne deviennent mortels qu'après un certain tems. Les suites de la révolution chez les deux nations ne furent pas moins opposées : Louis ajouta aux droits de sa Couronne ceux qu'il enleva aux Nobles. Henri affoiblit l'autorité de ses Barons, en les engageant à vendre leurs terres qui enrichirent les Communes, ce qui donna à celles-ci un poids dans la législation qu'elles n'avoient jamais eu auparavant; mais tandis que le systême féodal étoit ébranlé ou presque détruit dans les autres Royaumes de l'Europe, il subsistoit dans toute sa vigueur en Ecosse. Enfin le tems, les circonstances & l'habileté des Souverains préparerent insensiblement les voies à cette révolution. Comme le nombre des vassaux & l'étendue de la jurisdiction étoit ce qui rendoit principalement les Nobles formidables, les Rois d'Écosse s'appliquerent à contrebalancer l'un & à restreindre l'autre, & ils y employerent tous successivement les mêmes expédiens.

Ils mirent d'abord en usage ce principe si odieux en morale, si commun

& si sûr en politique : *diviser pour gouverner.* Les Rois d'Écosse semerent & fomenterent la division entre les Nobles : parmi des hommes d'un courage féroce & de mœurs sauvages, entourés de vassaux hardis & licentieux qu'ils étoient engagés par intérêt & par honneur à protéger, les sujets de discorde étoient fréquens & inévitables; ils ne reconnoissoient aucun Juge commun; leur orgueil impatient n'auroit pû attendre les sentences de la Justice, & leurs querelles ne se terminoient gueres que par l'épée : l'offensé assembloit ses vassaux, ravageoit les terres, ou se vengeoit dans le sang de son ennemi : pardonner une injure étoit une bassesse; negliger de s'en venger étoit une infamie & une lâcheté. Il étoit de l'intérêt du Prince de fomenter ces haines au lieu de les éteindre; en semant des germes de discorde parmi les Nobles, il prévenoit par-là leur union qui auroit rendu l'aristocratie invincible.

Nous remarquerons ici que l'esprit de vengeance étoit alors encouragé, non-seulement par les mœurs, mais

encore par les loix. " La coutume barbare, dit M. le Président Henault, (*a*) de se faire justice soi-même par la force, & d'associer toute sa famille à sa vengeance, étoit passée de la Germanie dans les Gaules, & elle s'y conserva pendant plus de six cens ans.... Si quelqu'un de la famille offensée trouvoit la poursuite & la vengeance des torts trop dangereuses; en ce cas la loi Salique lui permettoit de se désister publiquement de cette guerre particuliere; mais aussi la même loi (titre 61) le privoit du droit de succession, comme étant devenu étranger dans sa propre famille, & en punition de son peu de courage : Loi étrange & cruelle, qui entretenoit la ferocité d'une Nation, ou plûtôt qui en étoit une suite!

Tandis que les Rois armoient les familles contre les familles, pour détruire les unes par les autres, ils

(*a*) Abregé chronologique, *remarques particulieres sur la seconde Race.*

profitoient de cette division pour étendre leur autorité judiciaire. Comme l'administration est un des plus puissans liens qui attachent le Prince à ses sujets, ils sentirent la nécessité de restreindre la jurisdiction des Barons, qui avoient presque borné celle de la Couronne aux limites étroites des domaines du Roi, au delà desquelles les Juges royaux prétendoient bien avoir une grande autorité, mais n'en avoient réellement aucune. Il étoit difficile de détruire ou de réformer dans un moment des abus qui avoient pris de profondes racines, & que tant d'hommes puissans avoient intérêt à défendre. Ce grand dessein fut l'objet de l'attention & de la politique de tous les Rois d'Ecosse depuis Jacques I. qui prépara cette révolution par des institutions très-sages & très-adroites. Nous ne suivrons pas l'Historien dans l'exposition des différens moyens que les Rois d'Ecosse employerent successivement pour étendre leur prérogative & abaisser la noblesse; il parcourt avec rapidité les évenemens principaux de leur regne, & déve-

loppe avec la même solidité les mesures que chacun d'eux prit pour arriver à son but.

Nous recueillerons en passant une observation qui nous a paru très-heureuse. M. Robertson trouve l'origine des Parlemens d'Angleterre & d'Ecosse dans la forme même des petits tribunaux du Gouvernement féodal. Ce Gouvernement, dit-il, uniforme dans toutes ses opérations, produisoit dans de petites societés le même effet que dans les grandes, & le territoire d'un Baron étoit en miniature le modele d'un Royaume. Il avoit le droit de Jurisdiction; mais ceux qui dépendoient de lui, étant des hommes libres, ne pouvoient être jugés que par leurs Pairs; ses vassaux par conséquent étoient obligés de suivre sa Cour, & de l'aider à prononcer & à faire exécuter ses jugemens. Lorsqu'ils étoient assemblés pour cet objet, ils formoient par un consentement mutuel des reglemens qui tendoient au bien-être de leur petite societé, & souvent accordoient volontairement des subsides à leur Seigneur, lorsque les circonstances le requéroient. Changeons main-

tenant un seul nom; substituons un Roi à la place du Baron, & nous verrons un Parlement dans ses premiers rudimens; nous y observerons le premier exercice de ces mêmes pouvoirs que les membres de nos Parlemens possedent aujourd'hui comme Juges, comme Legislateurs & comme Dispensateurs des revenus publics.

M. Robertson après avoir tracé l'origine de la constitution intérieure de l'Ecosse, & les traits principaux de son histoire jusqu'au regne de Marie Stuard, jette un coup-d'œil général sur l'Etat politique de l'Europe au commencement du seizieme siecle. Une parfaite connoissance, dit cet ingenieux Ecrivain, du systême général dont chaque Royaume de l'Europe forme une partie, n'est pas moins nécessaire pour bien entendre l'histoire d'une nation que la connoissance de son Gouvernement & de ses loix. Celle-ci nous explique les évenèmens & les revolutions domestiques; mais il n'y a que la premiere qui puisse nous donner la clé des transactions étrangeres; par elle nous pourrons mettre dans un grand jour plusieurs passages

obscurs de notre histoire, & elle nous fera découvrir les causes où la foule des Historiens n'a vû que les effets.

La subversion du Gouvernement féodal en France & sa décadence dans les Etats voisins, occasionnerent une altération remarquable dans l'Etat politique de l'Europe. Les Royaumes qui étoient foibles lorsqu'ils étoient divisés entre des Nobles, acquirent de la consistence & de la force lorsqu'ils furent unis sous une monarchie reguliere. Les Rois sentirent leur pouvoir; ils méditerent des plans de conquêtes; ils porterent la guerre loin de leurs Etats; formerent de nombreuses armées toujours sur pied, & pour la subsistance desquelles ils établirent des impôts.

Ce fut en Italie que les Monarques de France, d'Espagne & d'Allemagne commencerent à faire l'essai de leurs forces nouvelles.

La nature de ce pays divisé en plusieurs petits Etats, la mollesse du peuple & son aversion pour la guerre sembloient inviter ses voisins plus guerriers à une conquête aisée. Les Italiens qui n'étoient pas accoutumés

à des combats sérieux, (*a*) & décidoient ordinairement leurs querelles par des victoires innocentes qui ne coûtoient point de sang, furent étonnés de se voir l'objet d'une guerre

---

(*a*) Nous citerons ici un passage curieux des *Mémoires historiques, politiques & militaires, &c. Par M. l'Abbé Rainal*, ouvrage où l'on trouve beaucoup d'esprit, des vûes neuves, & une grande connoissance des hommes & des affaires.

« La guerre n'étoit qu'une comédie, on ne » la faisoit jamais que de jour, & l'artillerie » même se taisoit pendant la nuit, pour que » le repos du soldat ne fût pas troublé. Dans » les occasions même les plus vives, il n'y » avoit gueres de sang repandu que par inad- » vertance, & les combattans ne cherchoient » reciproquement qu'à faire des prisonniers » dont la rançon pût les enrichir. Machiavel » nous a laissé le recit exact & détaillé des » deux plus mémorables actions de son siecle, » celle d'Anghiary & celle de Castracaro. On » y voit des aîles droites & gauches renver- » sées & victorieuses, le centre enfoncé, un » champ de bataille perdu & gagné plu- » sieurs fois. Ces descriptions annoncent un » carnage horrible, il n'y eut cependant ni » mort ni blessé dans le premier combat, & » dans le second il ne perit qu'un seul hom- » me d'armes qui fut foulé par les chevaux. »

réelle ; & comme ils n'étoient pas en état de s'opposer à ce torrent, ils le laisserent suivre son cours & exercer sa rage ; l'intrigue & la politique suppléerent à la force ; la nécessité & l'intérêt de sa propre conservation enseignerent à ce peuple ingénieux le grand secret de la politique moderne, celui de balancer le pouvoir d'un Prince par celui d'un autre. La balance fut tenue par des mains habiles. Les plus petites variations furent observées, & on ne souffrit point qu'aucun Prince conservât une superiorité qui pût être dangereuse. Ce plan de conduite eut trop de succès en Italie pour rester long-tems borné à cette contrée, la patrie du rafinement politique. La maxime de conserver l'équilibre du pouvoir est fondée sur un raisonnement trop simple, & la situation de l'Europe la rendoit si nécessaire, qu'elle devint bientôt l'objet de la plus serieuse attention de tous les sages politiques. On forma des ligues pour abaisser toute puissance qui s'élevoit au-dessus de la proportion qu'on lui avoit assignée ; la politique, & non les passions, mit les armes à la main des

peuples : presque toutes les guerres devinrent générales en Europe, & les Etats les plus foibles acquirent de la considération, parce qu'ils pouvoient ajouter un poids à l'un des côtés de la balance.

François I. & Charles-Quint partagerent entr'eux les forces & les affections de toute l'Europe. Leur inimitié constante n'étoit l'effet ni de la jalousie personnelle, ni du caprice d'aucune passion particuliere ; elle étoit fondée, dit M. Robertson, sur une politique si naturelle, que cette animosité a subsisté entre les deux nations pendant plusieurs siecles, *& qu'on la verra bientôt renaître, malgré l'union accidentelle & hors de nature* (unnatural) *qu'elles viennent de former.*

Les possessions immenses de Charles-Quint, la multitude & la bravoure de ses troupes, les trésors que la découverte du nouveau monde mettoit entre ses mains, le rendoient le premier Souverain de l'Europe ; mais il desiroit encore davantage, & il aspiroit ouvertement à l'Empire universel. Ses talens égaloient sa puissance, & il eût peut-être exécuté ses grands

desseins, si la Providence n'eût pris pitié de l'humanité, & n'eût suscité François I. pour défendre la liberté de l'Europe, & la préserver du plus grand des maux, la monarchie universelle.

L'Historien trace ensuite d'un pinceau libre & ferme & avec la plus grande impartialité le caractere & les vûes de ces deux Princes, & il expose les différens intérêts qui animoient les autres Puissances de l'Europe dans cette fameuse querelle. Les Italiens, fideles à leur plan, tâcherent de partager les forces des deux Monarques en deux masses égales, & de contrebalancer par l'union de plusieurs petits Etats, celui dont le pouvoir deviendroit trop considerable. Mais ils manquerent de vigueur pour exécuter ce projet qu'ils avoient concerté avec prudence ; la ruse & l'intrigue furent de foibles digues aux efforts du pouvoir militaire. D'un autre côté, le Roi d'Angleterre Henri VIII. tenoit la balance d'une main moins délicate, mais plus ferme. Il sentit bien la nécessité de conserver l'équilibre entre les deux adversaires, & de ne se joindre à aucun des deux ; mais il

étoit gouverné par ses caprices plus que par ses principes, & les passions de l'homme l'emporterent sur les maximes du Roi.

C'est dans ce moment de crise où se trouvoit l'Europe que l'Ecosse sortit de l'obscurité, mit son poids dans la balance générale, & commença à avoir quelque influence sur le sort des autres Etats. Son secours devint alors très-important pour les parties belligerantes, & ses resolutions firent souvent pencher la balance de l'un & de l'autre côté. Les Rois d'Angleterre avoient fait jusques là peu de cas de cette puissance : Henri VIII. ainsi que ses prédecesseurs, avoient commencé par la mépriser; mais il étoit trop éclairé pour ne pas sentir ensuite la nécessité de se l'attacher; la situation du pays & la bravoure des habitans rendoient la conquête de l'Ecosse très-difficile; mais la pauvreté du peuple & la violence des factions lui fournissoient un moyen facile de la diviser : c'est par-là qu'il s'acquit une grande influence sur cette nation, & qu'il la fit servir à ses desseins. Le même plan fut suivi par Elisabeth; alors les

affaires des deux Royaumes se balancerent reciproquement, & leurs intérêts furent souvent les mêmes.

Telle étoit la situation de l'Europe lorsque Marie Stuart monta sur le thrône d'Ecosse. M. Robertson finit ici son premier livre qui n'est que l'introduction de son ouvrage, mais qui jette une grande lumiere sur les tems posterieurs dont il donne l'histoire d'une maniere plus détaillée. Cette partie essentielle de son ouvrage sera analysée dans un second extrait.



II.

"PHILOSOPHICAL Transactions, „ giving some account of the pre- „ sent undertakings, studies and „ labours of the Ingenious in ma- „ ny considerable parts of the „ world. For the year 1758. *Lon- „ don. in-4°. Davis and Reymers.*

TRANSACTIONS Philosophiques, dans lesquelles on rend compte des entreprises présentes, des études & des travaux des Sçavans dans différentes parties du monde, pour l'année 1758. *Londres*, in-4°. Davis & Reymers.

ON ne doit pas se former de la Societé Royale de Londres une idée semblable à celle des autres Académies principales de l'Europe. Le caractere de la nation Angloise, si jalouse de sa liberté, éclate jusques dans la constitution de cette Société sçavante. Les Membres qui la composent, uniquement liés par le goût des sciences, ne le sont par aucune sorte d'engagement. La nature du gouver-

nement britannique ne permettoit gueres d'assigner des récompenses, & d'assurer un état à des hommes occupés de travaux philosophiques, qui ne frappent pas le vulgaire par une utilité sensible, & pour ainsi dire, palpable. On ne pouvoit donc leur imposer la loi d'un travail assidu & réglé. Aussi l'admission dans la Société Royale est-elle plutôt une invitation à cultiver la philosophie naturelle, qu'un engagement à tourner de ce côté les facultés de son esprit. Chaque Membre de cette Société, toujours libre & indépendant, n'est déterminé au travail que par l'impulsion de son génie, ou par l'aiguillon de la gloire. C'est-là enfin qu'on peut dire véritablement, avec M. Hudde, que la Géométrie, ainsi que les Muses, jouit de toute sa liberté. Il y a sans doute plus d'avantage pour le bien public dans la constitution des autres Académies de l'Europe, où des récompenses excitent l'émulation, où des engagemens fixent la légereté de l'esprit, & sollicitent la paresse. Mais l'homme amoureux de sa liberté s'accommodera peut-être mieux de celle de la Société Royale de Londres.

Quoi qu'il en soit, il est aisé de sentir que la constitution de cette Société doit beaucoup influer sur la nature des Mémoires qu'elle publie annuellement. A des années abondantes succéderont quelquefois des années beaucoup moins heureuses; on en verra qui seront presque entiérement stériles. Un autre caractere des *Transactions philosophiques*, c'est la précision. Semblable au Lacédémonien, l'Anglois expose ordinairement ses idées avec la plus grande épargne de mots qu'il est possible; & comme s'il écrivoit pour un peuple de Philosophes, il néglige de donner à la vérité cette parure, que partout ailleurs on est obligé de lui prêter pour lui procurer des sectateurs. Enfin la plûpart des pieces insérées dans les recueils de la Société Royale, sont plutôt des observations, des vûes rapidement tracées, des annonces de nouvelles tentatives ou découvertes, que des Mémoires travaillés & digerés avec soin, & accompagnés des développemens convenables, tels que ceux qui composent les autres collections sçavantes.

Il étoit, ce semble, à propos de tracer dans un Journal tel que celui-ci,

dont l'objet est de faire connoître l'esprit des nations qui nous environnent, ce tableau abrégé de la constitution de la Société Royale, & de la nature des Mémoires qu'elle publie. On peut ajouter, pour rendre ce tableau plus complet, que le nombre des Membres de cette Société est en quelque sorte illimité: c'est un Corps immense, dont les parties sont répandues dans tout le monde sçavant. La différence de religion, de secte, de climat, n'est point un motif d'exclusion: tout homme capable de contribuer en quelque chose au progrès des connoissances humaines peut y être admis. Elle compte, ou du-moins elle comptoit, il y a peu d'années, parmi ses Membres, *Cassem Aga Algiada*, Ambassadeur de Tripoli à la Cour de Londres.

L'année des *Transactions philosophiques* dont nous allons rendre compte n'est pas une des moins fécondes: elle contient plus de cinquante articles différens, dont la plûpart sont des Mémoires ou Observations sur toutes les parties de la Philosophie naturelle, & parmi lesquels on trouve quelques morceaux d'érudition. Nous les passerons successivement

successivement en revue, en nous étendant sur chacun à proportion de son importance. Nous commencerons par la Physique & les Mathématiques.

Parmi les pieces qui appartiennent à cette partie, on distingue particuliérement un Mémoire de M. Dollond sur la différente refrangibilité de la lumiere. M. Dollond est fort connu des Astronomes & des Opticiens. C'est à lui qu'on doit l'ingénieuse invention du micrometre adapté au télescope Neutonien. Attaché depuis plusieurs années à perfectionner les instrumens optiques, il a fait dans ce genre des progrès dignes d'attention. La découverte qu'il propose dans le Mémoire dont nous parlons est un moyen de donner au télescope vulgaire un degré de perfection égal à celui qui rend si précieux le télescope Neutonien. L'importance de cette découverte nous fait penser que nos lecteurs nous sçauront gré de la leur communiquer avec l'étendue nécessaire pour mettre nos Sçavans & nos Artistes en état d'en juger & de marcher sur les mêmes traces. Mais il est à propos de présenter auparavant quelques faits

propres à servir d'introduction à cette matiere.

Lorsqu'on connoît la composition de la lumiere, & la fabrique de l'œil, on ne peut se défendre d'une vive admiration: l'artifice de cet organe a dû sans doute l'exciter de tout tems. Mais depuis que M. Newton a montré qu'un rayon de lumiere est formé de plusieurs faisceaux colorés qui tendent à se séparer à chaque fois qu'il passe d'un milieu dans un autre différent en densité; il faut convenir que l'on ne connoissoit pas ce qu'il y a de plus surprenant dans la constitution de l'œil. En effet dans une chambre obscure ordinaire, c'est-à-dire dont l'ouverture est garnie d'un verre, & qui représente assez bien notre œil, pour peu que l'ouverture de ce verre soit considérable, l'image de l'objet est rendue confuse par la réfraction inégale qu'éprouvent les rayons différemment colorés qui partent des points de cet objet. De-là les couleurs qui en teignent les bords: de-là la confusion avec laquelle ses autres parties sont représentées. Ajoutons qu'il n'y a que les objets assez voisins de l'axe du verre qui soient représen-

tés avec quelque netteté. On voit donc que s'il n'y avoit pas un artifice particulier dans la conſtruction de notre œil, s'il étoit une chambre obſcure ordinaire, les objets paroitroient colorés vers les bords; on les verroit bien moins diſtinctement & moins clairement qu'ils ne paroiſſent à un œil bien conſtitué. Enfin ceux qui ſeroient placés à quelque diſtance de l'axe de la viſion ne ſeroient vûs que fort confuſément.

Pour obvier à tous ces inconvéniens, il falloit combiner pluſieurs réfractions, qui ſe corrigeant les unes les autres, anéantîſſent l'effet de la différente refrangibilité. Il falloit encore que les convexités des parties de l'œil qui rompent la lumiere, fuſſent de telle nature, qu'elles admiſſent une grande ouverture, afin d'introduire un nombre ſuffiſant de rayons. Il étoit néceſſaire en dernier lieu, que de quelque côté que l'objet fût préſenté, il ſe peignît diſtinctement. On peut hardiment avancer que toute la ſagacité humaine, aidée d'une géométrie incomparablement plus ſçavante que la nôtre, échoueroit contre un tel problême. C'eſt le ſen-

timent de M. Euler, de qui nous avons emprunté ces réflexions. Tel eſt cependant le problême qu'a réſolu la nature, ou plutôt le ſouverain Auteur de la nature. Il n'eſt pas néceſſaire de s'élever juſqu'aux cieux pour y trouver des preuves de cette intelligence infiniment ſage, qui a ordonné & qui gouverne l'Univers. Cet œil ſi admirablement conformé, l'œil du plus vil inſecte où ſans doute les choſes ſe paſſent de même, en fourniſſent des preuves qui ne ſont pas moins frappantes quand on veut les approfondir.

Cette conſidération de la fabrique de l'œil a fait naître l'idée d'en appliquer l'artifice au téleſcope à réfraction. Car le grand obſtacle à la perfection de ce téleſcope, c'eſt la différente réfrangibilité des rayons de la lumiere. Autant il y a de différentes couleurs, autant il ſe peint d'images différentes à des diſtances inégales de l'objectif; au lieu que dans l'œil, ces images ſont toutes réunies à la même diſtance, & n'en forment qu'une beaucoup plus vive & plus diſtincte. On a donc conçu qu'au moyen de pluſieurs réfractions, on pourroit faire enſorte que

toutes les images différemment colorées que forme l'objectif d'un téleſcope, ſe réuniſſent à la même diſtance. Alors on pourroit adapter à cet objectif des oculaires d'un foyer beaucoup plus court qu'on ne fait. Et comme il y a bien moins de rayons abſorbés dans pluſieurs refractions à travers des milieux fort tranſparents, que dans une ſeule réflection de la ſurface d'un miroir métallique des plus parfaits, le téleſcope de refraction auroit un avantage ſenſible ſur le téleſcope Neutonien. D'ailleurs comme des difficultés particulieres s'oppoſent à ce qu'on puiſſe fabriquer des miroirs d'une longueur conſidérable de foyer, & que ces difficultés n'ont pas lieu dans le travail des verres, on auroit bientôt le moyen de faire des téleſcopes incomparablement ſuperieurs à tout ce qu'on a vu juſqu'ici. Ces nouveaux inſtruments tournés vers le ciel, nous y offriroient une nouvelle ſcene d'objets, peut-être auſſi étonnante, auſſi inattendue pour nous, que celle que Galilée dévoila à ſes contemporains

M. Euler, conduit par ces réflexions,

rechercha quelle devoit être la forme d'un objectif compoſé de deux verres, & renfermant de l'eau entre deux, afin de réunir à une même diſtance, les images rouge & violette de l'objet avec des rayons de moyenne refrangibilité : il trouva que cet objectif devoit être convexe exterieurement & concave interieurement, & il en aſſigna les dimenſions. On lit ſon analyſe dans les Mémoires de Berlin de l'année 1747; mais malheureuſement il reſultoit de ce calcul que les ſphéricités de ces verres, étoient d'un rayon ſi court, qu'il en naiſſoit un nouvel inconvenient, ſçavoir de ne pouvoir découvrir d'un pareil objectif qu'une portion de beaucoup trop petite pour procurer à l'image la clarté convenable.

M. Dollond attaqua le mémoire de M. Euler, mais par un autre côté, il lui fit parvenir ſes difficultés par l'entremiſe du célebre artiſte M. Short. Ce que M. Dollond trouvoit à redire dans le memoire de M. Euler, étoit une loi particuliere entre les refractions des rayons différemment colorés dans différens milieux, à laquelle ce géometre

étoit obligé de recourir. L'Artiste & Mathématicien Anglois objectoit à M. Euler que cette loi ne s'accordoit pas avec celle que Newton avoit déterminée par ses expériences. Or en admettant cette derniere, il s'ensuivoit que l'objectif de M. Euler auroit dû avoir son foyer à une distance égale à celle de l'objet au verre. De-là naquit une contestation dont on peut voir les pieces dans les Transactions philosophiques de l'année 1747, & dans les Mémoires de Berlin de 1753; mais le récit de cette contestation nous éloigneroit trop de notre objet principal: il est tems d'y revenir en exposant l'invention de M. Dollond. Ecoutons-le lui-même. Nous nous bornons à resserrer un peu sa narration, afin de nous contenir dans les limites convenables à ce Journal.

„Les Opticiens ont pensé jusqu'ici, dit M. Dollond, que des refractions égales doivent produire dans les différentes couleurs de la lumiere, de divergences égales; de sorte que deux réfractions égales & contraires, non-seulement doivent se détruire, mais que la divergence des couleurs

produites par l'une, ne peut manquer d'être corrigée par l'autre. De-là on a conclu généralement que toutes les fois que le rayon rompu seroit incliné au rayon incident, il y auroit des couleurs: & comme les images produites au foyer d'un objectif ne sçauroient être formées que par des rayons inclinés aux rayons incidens, on a encore tiré cette conséquence, que tous les verres de télescopes, de quelque maniere qu'on s'y prît, quelque matiere qu'on y employât, ne pouvoient être affranchis de l'effet de la différente réfrangibilité.

Cependant cette idée quoique généralement adoptée, n'étoit encore confirmée par aucune expérience. Je cherchai à m'en assurer par cette voie.

Je cimentai dans cette vûe deux glaces planes, par leurs biseaux, de sorte qu'elles formoient un vase en-coin; j'en fermai les côtés; & ayant tourné l'angle en bas, je plaçai au-dedans un prisme de verre l'angle en haut; je remplis ensuite le vase d'eau. Mon objet étoit de faire ensorte que la réfraction produite par le prisme de

verre se fît en sens contraire de celle que produisoit le prisme d'eau; alors suivant que je trouvai que l'eau produisoit une réfraction plus ou moins grande que le prisme de verre, je diminuai ou j'augmentai l'angle formé par les deux glaces, jusqu'à ce que les deux réfractions fussent précisément égales. Je m'en assurai en regardant un objet à-travers ce double prisme; & quand je vis que cet objet n'étoit ni élevé ni abaissé par cette double réfraction, je jugeai que le rayon incident & le rayon émergent étoient exactement paralleles.

On auroit donc dû, suivant l'opinion reçue, voir à-travers ce double prisme l'objet parfaitement dénué de couleurs. Cependant l'expérience me montra le contraire. Cet objet me parut encore autant infecté de couleurs, que si on l'eût regardé à-travers un prisme dont l'angle refringent auroit été de trente degrés.

Je conclus de-là que si l'angle du prisme d'eau eût été assez grand, la divergence des rayons colorés auroit été considérablement diminuée, & même anéantie, & qu'on auroit eu

alors une réfraction sans appercevoir aucune couleur, comme dans l'expérience précedente on avoit eu beaucoup de couleurs sans réfraction. Comme il ne m'étoit pas possible d'augmenter davantage l'angle du prisme d'eau, je me mis à former de plus petits angles de verre; j'en essayai plusieurs; & enfin j'en trouvai un, tel que la lumiere, quoique considérablement rompue par l'excès de la réfraction de l'eau sur celle du verre, parût parfaitement libre de couleurs. Je vis alors avec évidence que la divergence des couleurs, à-travers différentes substances, ne croît pas comme les refractions; de sorte que la lumiere peut en pénétrant à-travers un certain milieu, y éprouver une plus grande réfraction qu'à-travers un autre, sans cependant que cette réfraction soit accompagnée d'une aussi grande divergence de rayons.„

M. Dollond travaillant d'après ces principes, fit vers le milieu de 1757 des objectifs de télescopes composés de deux verres sphériques avec de l'eau entre-deux. Il nous apprend qu'ils réussirent à certains égards, suivant ses

souhaits ; mais il lui arriva, comme à M. Euler, que les rayons de leurs convexités étoient si courts, qu'on ne pouvoit en découvrir qu'une ouverture beaucoup trop petite, pour l'éloignement du foyer & la grandeur de l'image. Cet inconvénient auquel M. Dollond ne vit aucun moyen de remédier, lui fit perdre l'espérance de réussir par cette voie.

Ces expériences néanmoins lui donnerent lieu de soupçonner qu'il pouvoit se rencontrer dans les différentes especes de verre une varieté semblable. C'est pourquoi il se mit vers la fin de l'année 1757 à former de differens verres de petits prismes ; & après un assez petit nombre d'essais il eut le plaisir de voir sa conjecture se vérifier ; il observa entre les puissances refractives de différens verres des inégalités, relativement à la différente divergence des rayons colorés, qui étoient beaucoup plus grandes qu'il n'avoit d'abord espéré. Les deux verres où cette inégalité est la plus considérable, sont le verre tirant sur le jaune ou couleur de paille, appellé communément verre de Venise, ou celui d'Angleterre,

connu sous le nom de *crovvn-glass* ; & le crystal blanc ou le verre fait de *silex*, appellé vulgairement *flint-glass*. Ce dernier donne aux rayons différemment colorés une plus grande divergence relativement à la refraction totale, que les deux premiers.

„ Je formai alors, continue M. Dollond, différens angles réfringens de ces deux especes de verres ; & après divers essais j'en trouvai deux qui produisoient dans les couleurs une égale divergence, quoiqu'avec des refractions inégales. Je les appliquai l'un à l'autre en sens contraire, & je trouvai la lumiere, quoique rompue, entierement affranchie de couleurs. Je mesurai les réfractions produites par ces deux angles ; il me parut que celle du verre blanc (*flint-glass*) étoit à celle du verre de Venise (ou du *crovvn-glass*), comme 2 à 3, & cette proportion doit être à fort peu-près constante & uniforme dans les petits angles. Ainsi deux petits angles de verre faits dans cette proportion (c'est-à-dire de maniere que l'un produise une refraction qui soit à celle de l'autre dans le rapport de 2 à 3), étant

appliqués l'un à l'autre de maniere à rompre les rayons en sens contraires, donneront une refraction sans couleurs.

Il est aisé de sentir que pour former un objectif de ces deux sortes de verres, l'un devant produire une refraction contraire à l'autre, il faut que l'un soit convexe, l'autre concave, & que l'excès de la refraction soit du côté du verre convexe. D'un autre côté le convexe devant produire la plus grande refraction, il est clair d'après l'expérience décrite plus haut, qu'il doit être fait de la premiere espece de verre, & le concave de la seconde. Enfin, comme les refractions dans les verres sphériques sont en raison reciproque des distances des foyers, il s'ensuit que les distances des foyers des deux verres doivent être reciproquement en raison des refractions dont nous avons parlé plus haut. Ces deux verres étant ainsi proportionnés & joints l'un à l'autre, formeront un double objectif, tel que chaque rayon passant à-travers, souffrira une refraction qui sera la différence des deux refractions contraires, & cette refraction ne sera accompagnée d'aucune couleur. Ainsi

l'effet de la différente refrangibilité sera entiérement détruit. „

C'eût été fort dommage qu'une théorie si neuve & si ingenieuse eût encore échoué contre des difficultés imprévûes. C'est cependant ce qui faillit arriver. Il se rencontre ici presque de même que dans les objectifs combinés de verre & d'eau, que les deux verres qu'il faut accoupler, sont des portions de sphere si convexes, que l'aberration produite par la sphéricité nuit considérablement à la distinction de l'image.

„Ce nouvel inconvenient me déconcerta beaucoup, dit M. Dollond ; cependant je ne fus pas long-tems sans concevoir l'espérance d'y apporter remede. Je fis reflexion que les surfaces des verres sphériques sont susceptibles de grandes variations, quoique la distance du foyer soit limitée, & qu'en augmentant ou diminuant ces surfaces, on peut presque à volonté augmenter ou diminuer leurs aberrations ; ce qui me montra clairement qu'il étoit possible de faire ces aberrations égales dans chaque verre, de maniere qu'elles se corrigeassent mutuellement. C'est

ainsi que je parvins à la théorie d'un genre d'objectifs, à l'ouverture desquels je ne vois point de limites ; de sorte que si la pratique peut atteindre la théorie, ils seront en état de souffrir une très-grande ouverture, & d'augmenter prodigieusement les objets.

Il est vrai, ajoute M. Dollond, que pour réduire cette théorie en pratique il reste encore de grandes difficultés à surmonter ; car en premier lieu les distances des foyers, ainsi que les surfaces particulieres de ces verres, doivent être fort exactement proportionnées à la force refringente de chacun, ce qui peut considérablement varier dans la même espece de verre faite en différens tems. En second lieu, les centres des deux convexités doivent être fort exactement placés dans l'axe commun du télescope. Enfin, il y a dans ces deux verres quatre surfaces qui doivent être parfaitement sphériques, ce qui est plus difficile à exécuter que ne pensent ceux qui n'ont jamais mis la main à l'œuvre. „

Ces obstacles n'ont cependant pas empêché M. D. de réussir. Il termine

son écrit en annonçant à la Societé royale qu'après de nombreux essais, & en se roidissant contre les difficultés, il est venu au point de pouvoir construire un télescope, qui, quoique d'une longueur limitée, produise un effet donné, & qui soit susceptible de telle ouverture qu'on voudra. Cette annonce est appuyée du suffrage de M. Short, dont les talens & les succès dans le même genre sont si connus. Il atteste en envoyant à la Societé royale l'écrit de M. Dollond, qu'après un mûr examen, il a trouvé que des télescopes construits sur ces principes sont entierement exempts de couleurs, & aussi distincts qu'un télescope à reflection. Ainsi nous sommes fondés à penser que M. Dollond a enfin résolu ce problême intéressant de l'optique, & que l'on ne tardera pas à en recueillir les fruits.

Nous n'entrerons pas dans des détails aussi étendus sur les autres mémoires de Mathématiques compris dans ce volume. Ils ne sont pour la plûpart gueres susceptibles d'extrait. C'est pourquoi l'on se bornera ici à les

parcourir, & à en donner une idée succinte ; les voici :

OBSERVATIONS de la derniere Comete vûe aux mois de Septembre & d'Octobre de l'année 1757, par M. Klinkemberg.

M. Dirck Klinkemberg est un des Astronomes étrangers les plus assidus à observer l'état journalier du ciel. Cette assiduité lui a valu l'avantage d'avoir le premier découvert & observé plusieurs des dernieres cometes que nous avons vûes. Il a eu cet avantage à l'égard de celle qui parut à la fin de 1757. Il en communique ici les observations à la Societé royale avec les déterminations de son orbite.

MÉMOIRE sur la chûte de l'eau sous les arches des ponts, par M. Robertson.

Tout le monde sçait que lorsque le lit d'une riviere est resserré par une cause quelconque, l'eau y coule avec une vîtesse d'autant plus grande, que

le resserrement est plus considérable. Le méchanisme par lequel cette vîtesse est augmentée, est celui-ci : L'eau ne pouvant couler avec la même liberté par le canal retreci que par le plus large, retarde un peu sa vîtesse dans ce dernier : elle s'y accumule, & s'y éleve. Cette élevation forme comme une cataracte par laquelle l'eau se précipite dans le canal étroit, & y acquiert une vîtesse suffisante pour qu'il y passe dans le même-tems un volume égal à celui qui passe par le plus large. Il en est de même d'un pont dont les piles retrecissent nécessairement le canal de la riviere, sur laquelle il est construit. De-là le gonflement de l'eau au-dessus du pont : il est sensible & même considerable, lorsque les piles trop massives interceptent une partie trop grande du lit de la riviere. C'est la détermination de cette hauteur qui occupe M. Robertson dans le mémoire en question.

On demandera peut-être de quelle utilité est une pareille recherche. Nous allons répondre à cette question. Lorsqu'il s'agit de construire un pont sur une riviere dont les bords sont bas,

ou dans une ville où ſouvent il y a des maiſons conſtruites juſques ſur le bord & au niveau de l'eau, il eſt important de connoître à quelle hauteur ce nouveau pont fera refluer ou gonfler l'eau, afin que la riviere ne ſorte pas de ſon lit, ou qu'elle n'inonde pas les édifices voiſins. Telle eſt l'utilité de cette conſidération. Auſſi voyons-nous qu'elle occupa beaucoup les Architectes, lorſqu'il fut queſtion de conſtruire à Londres le dernier pont de Weſtminſter.

TRIGONOMETRIE abregée, par M. Murdoch.

M. Murdoch réduit ici la Trigonométrie ſphérique à deux formules algébriques.

SUR la meilleure forme des Cartes géographiques, par M. Murdoch.

COURTE Diſſertation ſur les Cartes géographiques & hydrographiques, par M. Mountaine.

Les Cartes géographiques, tracées

ſuivant la méthode ordinaire, ſont ſujettes à de nombreux défauts, que M. Murdoch parcourt dans le commencement de ſon écrit. Un de ces défauts eſt le retreciſſement ou l'agrandiſſement irrégulier des diverſes parties, cauſé par la diminution des paralleles. Il eſt bien vrai que la ſurface ſphérique ne peut, par quelque moyen que ce ſoit, ſe développer en une ſurface plane, ſans porter quelque atteinte au rapport de ſes différentes parties. Mais il eſt ſans doute quelque diſpoſition dans laquelle cette atteinte eſt la moins conſidérable & le plus également compenſée. Le développement que propoſe M. Murdoch paroit avoir cet avantage. Des cartes conſtruites ſuivant ſa méthode, en auroient même encore un autre qui pourroit les rendre précieuſes aux navigateurs. Il conſiſte en ce que les lignes loxodromiques y ſont exprimées par des lignes très-approchantes de la logarithmique ſpirale; ce qui au moyen de quelque inſtrument pourroit ſervir à réſoudre facilement tous les problêmes de la navigation.

Quant à l'écrit de M. Mountaine,

il contient une ſorte d'hiſtoire des cartes géographiques & principalement hydrographiques, dont la plûpart des traits ſont aſſez connus.

OBSERVATIONS des Éclipſes du 30 Juillet 1757, & du 24 Janvier 1758, faites à Madrid, au College Impérial, par le P. Jean Wedlingen *de la Compagnie de Jeſus, &c.*

PLAN de la ville de Pekin, par le P. Gaubil, *de la Compagnie de Jeſus, &c.*

Ce plan le plus détaillé de tous ceux qu'on avoit dejà de cette capitale fameuſe, eſt accompagné d'une explication fort ample. Cette explication renferme quelques traits hiſtoriques ſur les uſages de divers édifices qu'on y remarque.

NOUVELLE tentative pour la réſolution des Problêmes des iſoperimetres, par M. Thomas Simpſon.

DÉCOUVERTE d'une Méthode gé-

nérale pour déterminer la ſomme, des termes d'une ſuite, pris par ordre, de deux en deux, ou de trois en trois, &c. la ſuite de la ſomme totale étant connue, par le même.

Ces deux mémoires ſont de nature à nous interdire tout détail ſur leur ſujet. Il nous ſuffira de remarquer qu'ils ſont remplis l'un & l'autre d'une profonde analyſe, qui fait honneur à la ſagacité de ce Géometre.

DES irrégularités que produit dans le mouvement d'un Satellite, la figure ſphéroïdale de la Planete principale, par le R. P. Charles Walmeſley.

Parmi les cauſes d'inégalité du mouvement d'un Satellite autour de ſa planete centrale, on doit ranger la figure ſphéroïdale de cette planete. En effet ce Satellite ne tend vers un centre fixe, & avec une force reciproquement proportionnelle au quarré de la diſtance à ce centre, que dans le cas où

elle eſt de figure ſphérique. Dans tout autre cas, le centre auſſi-bien que la force de tendance, eſt variable, à moins que le Satellite ne faſſe ſes révolutions dans l'équateur de la planete : encore dans ce dernier cas la force ne ſuivroit-elle pas exactement la loi réciproque du quarré de la diſtance. Voilà donc une nouvelle force qui altérera l'orbite du Satellite, ſon inclinaiſon, &c. Tel eſt le problême que le P. de Walmesley ſoumet à ſon analyſe. On trouve auſſi dans cet écrit diverſes autres conſidérations phyſico-mathématiques dignes de l'attention des Géometres.



ITALIE.

I.

« GIUVENALE E PERSIO » ſpiegati in verſi volgari e illuſtrati con varie annotazioni dal » Conte Camillo Silveſtri da Rovigo. Venezia 1758.

JUVENAL & Perſe traduits en Italien avec des remarques, par M. le Comte Sylveſtri. A Veniſe, chez Dorigoni, 1758. 3. vol. petit in-4°.

PLINE-LE-JEUNE expoſant les avantages de la traduction dans une lettre à *Fuſcus*, dit que, par ce genre de travail, on acquiert la propriété, le beau choix des mots, une abondance d'expreſſions figurées, la faculté d'étendre un diſcours, & à force d'imiter le bon, celle de le créer. En traduiſant, on approfondit des choſes ſur leſquelles le rapide coup-d'œil de la lecture avoit gliſſé ; & de-là ſe forment le goût, le jugement, la ſaine critique

critique (1). L'art de la traduction a été cultivé par les plus grands Écrivains, & eſtimé de tous ceux qui ont été capables d'en ſentir le mérite. Plutarque dit de Ciceron, qu'il s'appliquoit à écrire & à traduire des dialogues Philoſophiques, à faire parler la langue de Rome aux Phyſiciens & aux Dialecticiens de la Grece. Séneque ſemble mettre Polybe au niveau d'Homere & de Virgile, parce qu'il les avoit heureuſement traduits l'un en Grec, l'autre en Latin (2). Ce n'eſt pas une choſe aiſée, dit Juſte-Lipte, (3) d'arracher, pour ainſi dire, l'ame d'une langue pour la tranſporter dans un corps étranger, Nous ajouterons

(1) *Quo genere exercitationis, proprietas ſplendorque verborum, copia figurarum, vis explicandi, prætereà imitatione optimorum ſimilia inveniendi facultas paratur ; ſimul quæ legentem fefelliſſent, transferentem fugere non poſſunt; intelligentia ex hoc & judicium acquiritur.* Plin. jun. l. 7. ep. 9.

(2) *Ad Polyb. c. 26.* On ne peut trop regretter la perte de ces deux différentes traductions, qui vaudroient mieux que tous nos Commentaires.

(3) Ep. 72. Centur. 1. Miſcell.

avec M. *Carli* (4), qu'il n'eſt pas plus aiſé d'arracher à un auteur ſon genie pour ſe le rendre propre à ſoi-même. Il y a ſouvent moins de difficulté à penſer & à parler d'après ſoi, qu'à reproduire dans une langue moderne les penſées d'un ancien.

Les Poëtes ſont ſans doute de tous les auteurs les plus difficiles à traduire. L'Italie poſſede un grand nombre de bonnes traductions de Poëtes latins. Nous avons deja parlé du Lucrece de *Marchetti*; nous allons donner une idée du Juvenal du Comte *Sylveſtri*. La premiere édition de cet ouvrage parut en 1711 à Padoue. Avant lui *Ruota & Norni* avoient formé le même projet ; mais ils étoient morts l'un & l'autre, ſans avoir publié leur travail. L'ancienne verſion de George *Sommariva* eſt chargée de contre-ſens & d'obſcénités. M. le Comte Sylveſtri a rendu un grand ſervice à l'Italie en donnant une traduction exacte & décente des deux Satyriques Latins qui

(4) Lettre ſur la traduction à la ſuite de ſa verſion d'Héſiode.

nous reſtent (5). Les nombreuſes & ſçavantes notes dont il a accompagné ſa traduction, donnent beaucoup de prix à ſon travail, & feront la matiere de cet extrait. Nous commencerons par quelques nouvelles explications que le traducteur donne à certains paſſages qui arrêtent les Lecteurs les plus inſtruits, & qui ont embarraſſé les interpretes.

Juvenal (ſat. 1. v. 32) dit, qu'on ne peut retenir ſa bile, lorſqu'on voit arriver la nouvelle litiére de Mathon, *pleine de lui-même.*

——nova cum veniat lectica Mathonis
Plena ipſo.

Des interpretes ont entendu le *plena ipſo*, comme ſi Mathon, par une molle délicateſſe, s'étoit fait porter ſeul dans ſa litiere. Mais M. le C. Sylveſtri remarque que les litieres des anciens, appellées *ſellæ geſtatoriæ*, & portées par deux eſclaves, *lecticarii*, n'étoient qu'à

(5) *Vallone* & *Stelluti* avoient deja rendu Perſe familier à l'Italie.

une ſeule place où l'on s'étendoit ſur une eſpece de lit. D'autres croient que cette expreſſion déſigne l'extrême groſſeur de Mathon. M. le C. S. penſe que Juvenal fait alluſion au vain orgueil avec lequel Mathon s'enfloit dans ſa voiture, comme s'il avoit voulu remplir plus d'eſpace que ſon corps n'en pouvoit occuper. C'eſt dans ce ſens qu'Horace a dit, S. 3. l. 11.

Latus ut in circo ſpatiere.

On peut conſulter *Juſte-Lipſe* (Elect. l. 1. c. xix) ſur l'origine, l'uſage & la forme des Litieres des anciens.

V. 116.

Quæque ſalutato crepitat Concordia nido.

Preſque tous les Sçavans qui ont eſſayé de dénouer les difficultés des auteurs anciens, ont échoué dans leurs efforts ſur ce vers de Juvenal. *Politien* (Miſcell. c. 67.) prétend que le Poëte a en vûe une corneille peinte ſur le frontiſpice du Temple de la Concorde, comme le ſymbole de cette divinité. *Turnebe*, ſuivi par Lubin & par beaucoup d'autres, a imaginé qu'une cigogne devoit alors avoir fabriqué ſon

nid au haut de ce Temple, & que Juvenal vouloit en déſigner le cri par le verbe *crepitare*; ce qui a fait que quelques auteurs ont ſubſtitué le mot *ciconia* à celui de *concordia*. La cigogne, ſi l'on en croit *George Merula*, déſignoit ſymboliquement la piété & la concorde. Le traducteur Italien ſemble plus heureux que tous ces ſçavans. Les Romains étoient, dit-il, dans une continuelle diſcorde, & Juvenal qui fronde leurs mœurs entend que la concorde indignée de ce qu'elles étoient en contradiction avec ſon culte, frémiſſoit lorſque par une ſacrilége hypocriſie ils venoient l'honorer dans ſon temple. Ainſi le vers de Juvenal ſignifiera proprement, *& concordia quæ objurgat venerantes ejus ædem vel aram.* M. le C. S. eſt autoriſé par une infinité d'exemples à prendre les mots, *nido*, *crepitare*, *ſalutare*, dans le ſens figuré ſous lequel il les conſidere.

V. 137 & 138.

Nam de tot pulchris & latis orbibus, & tam
Antiquis, unâ comedunt patrimonia menſâ.

Le luxe des Romains faſtueux, dit la

traduction Italienne, *dévore en un ſeul ſervice des patrimoines entiers.* Suivant la remarque de *Fulvius Urſinus*, les grands de Rome, dans la décadence des mœurs de l'Empire, avoient coutume de ſubſtituer à chaque ſervice une nouvelle table chargée de mets. C'eſt apparemment pour cet uſage que *Seneque*, au rapport de *Xiphilin*, avoit cinq cens tables de cedre à pied d'yvoire, de la même forme & de la même grandeur. Il eſt vraiſemblable que Martial fait alluſion à cette maniere de ſervir, quand il appelle les repas d'Annius *des repas ambulans.* L'immenſité des profuſions dont parle ici Juvenal, ne doit pas étonner dans les maîtres du monde.

S. IV. v. 33 & 34.

Jam Princeps equitum magnâ qui voce ſolebat
Vendere municipes, fractâ de merce, ſiluros.

Cette expreſſion *fractâ de merce* a fort embarraſſé les Commentateurs. On trouvera leurs différentes leçons & interprétations dans l'*Hierozoicon* de Bochart. Le C. S. traduit: *On voit à la tête des Chevaliers cet homme formé*

de la boue de l'Egypte qui s'escrimoit à crier des poissons qu'il vendoit coupés par morceaux. Il rend son explication plausible par ces remarques. Les *Silures* étoient des poissons du Nil, c'est pourquoi l'Auteur les appelle *municipales* ou compatriotes de l'Egyptien Crispin auquel cette épitre est adressée. Ils étoient d'une grosseur énorme, suivant le témoignage de Pline; ainsi pour en rendre le débit facile, il falloit les couper par tranches. C'est ce que Juvenal a voulu dire par ces mots *fractâ de merce.* Ce passage lui donne occasion de rechercher dans quel tems, & par quels hommes se font les fortunes rapides.

Sat. VI. v. 105. Juvenal tonne contre le goût qu'avoit Hyppia pour le gladiateur *Sergiolus.* Il est indigné de ce qu'elle aime un homme qui *se fait dejà raser le menton.*

—Sergiolus jam radere guttur
Cæperat.

M. le C. S. observe, après *Ferrari*, que les Romains ne se faisoient la barbe avec un rasoir, qu'à l'âge de quarante ans. C'est ce qu'*Aulu-Gelle*

donne à entendre, lorsqu'il dit (l. III. c. 4.) qu'au tems de Scipion Emilien, les grands qui affectoient plus de politesse que les autres, se servoient de rasoir avant leur quarantieme année. Ainsi Hyppia aimoit un homme dejà sur le retour de l'âge. Les interprêtes semblent avoir ignoré cet usag e. Après que les Romains en (454) eurent fait venir des Barbiers de la Toscane, lorsque les enfans entroient dans la maturité de l'adolescence, on leur coupoit avec des ciseaux le duvet dont leur menton commençoit à se couvrir, & on offroit ces premices à quelque divinité. Juvenal fait allusion au bruit des ciseaux dans la premiere & dans la sixieme Satyres, où il dit que dans sa jeunesse sa barbe resonnoit sous la main du barbier :

Quo tondente gravis juveni mihi barba sonabat.

On continuoit à faire usage des ciseaux jusqu'à l'âge viril. La mode remit de nouveau la barbe & les cheveux en honneur, sans toutefois causer des troubles dans l'État, mais non pas peut-être sans désigner un changement dans les mœurs. Adrien &

ses Successeurs, jusqu'à Macrin, sont représentés sur les médailles avec la barbe; Macrin & le reste des Empereurs n'en ont point. Après cette observation, dit le Comte Sylvestri, je ne crains pas d'avancer que du tems d'Adrien la barbe fût en honneur à Rome, & qu'elle y fut proscrite sous Macrin; car le génie des sujets est de se conformer à celui de leur Souverain, dont souvent l'exemple consacre les pratiques les plus frivoles.

L'érudition de M. le Comte Sylvestri nous fournira plusieurs traits agréables & intéressans. Nous donnerons une courte analyse d'une dissertation qu'il fait dans ses notes sur la II. Satyre, touchant les étoffes que les Romains appelloient *bombycina* & *serica.* Ces deux sortes d'étoffes étoient fines, légeres, & transparentes, si l'on en croit les auteurs du tems, qui, pour charger les mœurs de leur siecle, nous semblent avoir trop donné à leurs conjectures. Mais quelle est la différence qu'ils mettoient entre le *bombycinum* & le *sericum*? *Juste-Lipse*, dans ses notes sur Tacite, dit que le *bombycinum* étoit une soie filée par un vermisseau ap-

pellé *Bombix*, & le *sericum*, un duvet ramassé sur les arbres dans le pays des Seres. *Delrio*, *Gronovius*, *Scaliger*, *&c.* leur assignent la même origine, & ils en dérivent une différence spécifique. Mais *Servius* & *Schrivelius* ont remarqué que le duvet des arbres du pays des Seres étoit, ainsi que le *bombycinum*, formé par des vers. Procope ne nous permet pas de douter que la soie de Seres n'eût été répandue par le commerce en Europe avant le regne de Justinien. Cet Empereur ayant fermé à ses sujets les voies pour en tirer des Perses & des autres nations commerçantes, des Moines lui proposerent de transporter dans son Empire les ouvriers de ces admirables fils, & ils en peuplerent en effet l'Europe. Ils répandirent d'abord à Bysance les œufs des vers à soie, & ils communiquerent à toute la Grece l'art de les faire éclorre, de les nourrir, de les élever, & de recueillir le fruit de leurs travaux. Mais comment l'ouvrage de ces vers pût-il être alors regardé comme une chose singuliere, tandis que *Aristote*, *Pline*, *Tertullien*, &c. font une mention expresse & détaillée de

l'induſtrie des vers appellés *Bombyces*? Le C. Sylveſtri conjecture que la race des vers de Cos, & des autres endroits d'où les Romains tiroient leurs *bombycina*, devoit être éteintes, puiſque, ſuivant la remarque de Saumaiſe, chez les Écrivains des derniers tems de Rome, on ne voit aucune trace de ces ſortes d'étoffes. Il nous paroit que l'étonnement de l'Europe vint en partie de l'opinion où l'on avoit été juſqu'alors que le *ſericum* étoit une laine attachée à certains arbres inconnus hors du pays des Seres, & qu'ainſi la fabrique de la ſoie ne pouvoit être introduite dans un climat étranger. *Strabon*, *Pline*, *Solin*, & tous les Auteurs qui avant Juſtinien ont parlé du *ſericum*, ne permettent pas de douter que les anciens n'en ayent eu l'idée que nous venons d'expoſer. Et voilà, ſelon nous, pourquoi les Romains n'ont jamais confondu le *bombycinum*, qu'ils ſçavoient être travaillé par des inſectes, avec le *ſericum* qu'ils croyoient être tiſſu par la nature ſeule dans les bois. M. le C. Sylveſtri penſe que les *bombycina* étoient des étoffes faites avec la ſoie du cocon, que le papillon a

percé, & les *ſerica* des étoffes compoſées de la ſoie du cocon dans lequel le vers eſt mort chryſalide. Il n'eſt pas poſſible que les Romains ayent d'abord attaché un pareil ſens à ces mots, puiſque, de l'aveu de M. le C. Sylveſtri lui-même, ils ne croyoient pas que le *ſericum* fût l'ouvrage d'un vers. Malgré cette inattention, ſa diſſertation eſt curieuſe & inſtructive.

Cet habile Commentateur, dans ſes remarques ſur la VI. Satyre, jette un coup-d'œil ſur les Jeux Scéniques. Les Hiſtrions venus de la Toſcane à Rome en 390, furent les premiers acteurs du Théâtre Romain. Leurs jeux ſe bornoient à des danſes groſſieres, & meſurées ſur le ton de leurs rudes inſtrumens. Aux danſes ſuccéderent des farces, des ſatyres en vers débitées avec la modulation du chant, & avec l'action du geſte. En 514 *Livius Andronicus* ſépara le geſte du chant, pour ſe ſoulager de la fatigue que cette double opération entrainoit; il jouoit les piéces, tandis qu'un autre acteur les chantoit. Sa maniere plut, elle fut adoptée. Les Hiſtrions parvinrent enfin à ſe faire entendre avec le geſte ſeul,

ſans le ſecours de la voix. Il ſe forma un nouveau ſpectacle tout en action. Les acteurs de ce ſpéctacle furent appellés *Mimes*, parce que leur exercice conſiſtoit dans l'imitation, μίμησις. *Lucien* dans ſon traité de *Saltatione* met la Pantomime bien au-deſſus de la tragédie & de la comédie. Tout le monde a lû dans *Macrobe* (l. 11 ſaturn. ch. 14.) que Roſcius exprimoit une propoſition avec le geſte en autant de manieres que Ciceron avec la parole. Ce fameux Pantomime avoit compoſé un ouvrage, où, pour établir l'importance de ſon art, il en faiſoit un parallele avec l'art oratoire. Le cinique *Demetrius*, frondeur de la pantomime, aſſiſtoit à une repréſentation muette des amours de Mars & de Vénus. Il fut ſi frappé de la vérité de l'action, qu'il s'écria : *Oui, Mime, je comprends ce que tu joues ; je le vois, je t'entends parler avec tes mains.* Un même acteur étoit quelquefois chargé de pluſieurs rôles dans une piéce. Il repréſentoit Hercule & Vénus, un homme & une femme, un vieillard & un enfant, & cela ſans choquer le ſpectateur par la moindre diſparate. Un étran-

ger étant allé à une de ces piéces hyeroglyphiques, dans laquelle devoient figurer cinq perſonnages, n'apperçut qu'un ſeul acteur qui ſe préparoit pour la repréſentation. Quand il vit que cet homme rempliſſoit lui ſeul tous les rôles, il lui dit plein d'étonnement : *Je ne ſçavois pas qu'avec un ſeul corps tu euſſes pluſieurs ames.* La Pantomime ſubſiſtoit encore du tems du Roi Théodoric. *Caſſiodore*, ſon Secrétaire, décrit dans une épître à Symmaque l'artifice des acteurs d'une maniere énergique que nous pourrons à peine indiquer. « Leurs mains, dit-il, parlent, leurs „ doigts ſont des langues, leur ſilen„ ce crie, ils s'énoncent ſans le ſe„ cours de la voix . . . . . leur geſte „ fait retentir la parole aux yeux. Leurs „ ſignes combinés ſont des lettres liſi„ bles pour le ſpectateur. Enfin ils pei„ gnent tout ; & ſans écrire, ils repré„ ſentent la penſée & la parole auſſi „ bien qu'avec l'écriture (5). „ La Pan-

(5) *Loquaciſſimæ manus, linguoſi digiti, ſilentium clamoſum, expoſitio tacita . . . illa ſenſuum manus oculiſcanorum carmen exponit.*

tomime se divisoit en plusieurs especes. La *Chiromanie* employoit le geste de la main ; l'*Halme* celui des pieds; le *Lactisme* formoit une espece de danse, *calcibus ad humeros jactatis saltabatur*, dit Alexandre de Naples.

On a de la peine à concevoir comment les Pantomimes, dans un assez court espace de tems, étoient parvenus à peindre à l'imagination de tout un peuple en caracteres intelligibles & clairs les actions les plus singulieres accompagnées de toutes leurs circonstances ; comment ils avoient pû porter une déclamation muette au point de disputer d'expression avec les plus éloquens Orateurs. Il faut observer en premier lieu que, tant que le geste servit d'accompagnement à la voix, les Acteurs s'exercerent à le rendre significatif & pittoresque, & à en accorder l'expression avec celle du chant. Le peuple de son côté, obligé d'attacher son attention sur les personnages, s'appliquoit à démê-

---

& per signa quasi quibusdam litteris edocet intuentis aspectum, in illaque leguntur apices rerum, & non scribendo facit quod scriptura declaravit.

ler la signification de leurs mouvemens & leur rapport avec la voix. Les paroles de l'Acteur chantant interprétoient ce qu'il y avoit d'obscur dans l'action du Mime. Elles fixoient le sens des gestes, & le peuple s'accoutumoit insensiblement à lier telles paroles, telles pensées à tels signes gesticulaires, de façon qu'il parvint à les entendre sans le concours de la voix. Observons en second lieu, que le geste est une espece de langage naturel infiniment plus près des objets & de notre ame que la voix. Quelle est la passion que le jeu des yeux, les divers tons de la main, les attitudes du corps, l'ame mobile du visage, &c. n'expriment pas plus éloquemment que le discours ? Quel est le peuple dépourvû de sentiment & du tact propres à discerner la plûpart des mouvemens du cœur énoncés par ces signes muets ? Le geste caractérise aisément les objets par leur forme, par leur étendue, par des comparaisons, par l'imitation des sensations qu'ils excitent, &c. &c. &c. La flexibilité de cet instrument & la varieté infinie de ses combinaisons prêtent au Pantomime un fond inépuisable de

couleurs & d'expressions animées. Que l'on ajoute à ce langage naturel des signes arbitraires, nécessaires quelquefois pour individualiser les objets & circonstancier les actions, quelle langue orale & conventionelle lui sera comparable, & pour la richesse & pour l'énergie ? Si l'on réflechit sur ces considérations, on sera surpris d'avoir trouvé si étrange l'usage heureux que firent les Romains de l'instrument le plus propre à donner aux pensées une évidence palpable pour l'homme le moins intelligent. Revenons à M. le C. Sylvestri.

Dans ses notes sur la Sat. IX. il expose les pratiques des Anciens, pour célébrer l'anniversaire de leur naissance. Ils se livroient dans cette fête aux démonstrations de la joie la plus vive. Leur allegresse s'annonçoit d'abord par une parure brillante, par des sacrifices aux Dieux Lares & au Genie, où l'on n'offroit que de l'encens, des fleurs, du vin, & autres choses semblables, sans aucune victime vivante ; par des festins où le luxe déploya la plus grande magnificence, lorsque Rome eut englouti les thrésors

de l'univers ; par des présens que l'on faisoit à ses amis, à ses cliens, à ses esclaves & au peuple. On imposoit le nom aux enfans le septieme jour après leur naissance, si c'étoient des garçons, & le neuvieme si c'étoient des filles. Ce jour étoit appellé *dies lustricus.* Tertullien désigne la cérémonie par le mot de *Nominalia.* Outre sa propre naissance, on célébroit celle de ses amis ; on honoroit aussi celle des grands hommes dignes du souvenir de la posterité, sage pratique qui invitoit à imiter leurs actions. Des spectacles publics distinguoient celle des Empereurs. La désolation générale eût dû marquer celle de Néron. La mémoire de la fondation de Rome renouvelloit tous les ans au mois d'Avril les jeux nommés *Palilia.* Le jour natal de Romulus, ceux de Mercure, d'Apollon, &c. étoient distingués par des solemnités particulieres. On peut voir dans l'ouvrage de M. *Philippe Della Torre*, Evêque d'Adria, intitulé *Monumenta Veteris Antii*, ce qui se pratiquoit pour la naissance du Dieu *Mitra* dont nous parlons ailleurs.

L'Auteur sur la IV. Sat. fait une lon-

gue exposition des funérailles des Romains, & sur la V. donne une idée des *Parentalia*, fêtes destinées à renouveller tous les ans dans les familles la mémoire des morts ; car les anciens ne croyoient pas que la mort même dût trancher les nœuds du sang.

M. le C. S. dans ses notes sur la IX. Satyre examine la politique des Romains sur la population. Dans les variations continuelles de leurs mœurs, ils eurent toujours en vûe de multiplier les soutiens de l'état. „ Qui ne sçait, dit le Traducteur Italien,„qu'outre tant d'au-„ tres avantages que retire un état de „ la multitude des sujets, il en est un „ supérieur aux autres, celui de les „ attacher plus fortement à sa défense, „ en liant à l'intérêt public leur inté-„ rêt particulier, c'est-à-dire, la con-„ servation de ce qu'ils ont de plus „ cher, leurs femmes & leurs enfans? „ Aussi les Romains eurent-ils grand „ soin d'éloigner d'eux le célibat, „ persuadés que l'amour des peres pour „ les enfans, & des maris pour leurs „ femmes, est le plus fort rempart de „ la patrie “ *Chi non sa, che oltre à molti avantaggi, che son recati ad uno*

stato dai sudditi numerosi, v'ha quello d'interessarsi maggiormente essi nella diffesa dell'util publico, con cui va sempre unito il privato, qual è sicurrezza de' pegni piu cari l'abbia l'uomo, cioe, della moglie, è de' figliuoli? Per tal cagione i Romani applicarono occuramente à tener lontano il celibato, conoscendo che l'affetto de' genitori verso la prole, è de' mariti verso le mogli era un forte ripara della patria contra à gl' insulti nemici. L'an 761 de Rome, le Senat réunit en un corpss tous les decrets donnés en divers tems pour animer le goût du mariage & la population (*6*). Cette Loi composée d'environ trente-cinq chapitres accordoit de grandes prérogatives aux citoyens qui avoient le bonheur d'être peres, comme la prééminence dans le concours pour les magistratures & pour les gouvernemens, l'honneur de porter avant leurs collégues les marques attachées aux dignités, comme les Faisceaux dans le Consulat, le droit d'o-

(6) La loi Pappia, ou Pappia-Poppea.

piner avant les autres au Senat & aux assemblées publiques, &c. Chaque enfant apportoit à son pere la dispense d'un an sur l'âge requis par les loix, pour posséder les charges ; ensorte que le citoyen qui avoit cinq enfans parvenoit à l'âge de vingt-cinq ans à des honneurs qu'un autre sans enfans ne pouvoit briguer qu'à trente. Quand on avoit trois enfans, on étoit exempt de toute obligation personnelle ; on avoit une portion plus forte dans les distributions de blé, &c. C'est le fameux *Jus trium liberorum*, que les Empereurs accordoient quelquefois à des citoyens qui n'avoient point d'enfans, mais comme la grace la plus signalée ou la plus belle recompense. Ce ne fut pas assez d'avoir encouragé la population, on accabla le célibat de charges qui tournoient au profit du thrésor public, comme la privation de certains héritages, &c. La loi *Pappia* fut long-tems en vigueur ; elle se détruisit à mesure que les Empereurs Romains s'éloignerent de l'esprit de Rome.

(Sat. X.) Pour évaluer la quantité d'anneaux d'or qu'Annibal envoya à Carthage après la bataille de Cannes,

le sçavant Commentateur examine trois points essentiels sur lesquels les Historiens modernes & les Interpretes ont épuisé les conjectures. Il recherche 1°. à quels citoyens il étoit permis de porter l'anneau d'or ; 2°. Quel nombre de Romains distingués par cette marque, périrent à la bataille de Cannes ; 3°. Quelle étoit la capacité du boisseau Romain. L'anneau d'or n'avoit été dabord donné qu'aux Legats chargés de la cause publique auprès des nations étrangeres. Les Sénateurs s'approprierent bientôt cet ornement, & ensuite il descendit aux Chevaliers. Au tems de la seconde guerre punique il étoit commun à ces deux ordres de l'Etat. Il paroît même que les principaux Officiers de l'armée, les Généraux, les Préteurs, les Questeurs, les Tribuns jouissoient de cette prérogative. C'est le sentiment d'Alexandre de Naples appuyé sur un passage de Tite-Live. Tous les Citoyens Romains jusqu'aux affranchis se l'arrogerent dans la suite. Les Empereurs l'accorderent même plusieurs fois à des Esclaves, bornés par la servitude à l'anneau de fer. Quant au nombre des Romains en droit de

porter l'anneau d'or, qui tomberent à Cannes entre les mains d'Annibal, l'histoire varie dans ses témoignages. Suivant le recit de Tite-Live, la somme des morts & des prisonniers dût être pour l'infanterie de cinquante-trois mille six cens hommes, & pour la cavalerie de trois mille six cens; auquel nombre il faut ajouter celui des Sénateurs & des Officiers d'infanterie qui eurent un pareil sort. Polybe dit que de quatre vingt mille hommes de pied il en échappa à peine trois mille, & de six mille Chevaliers environ soixante-dix à la suite de Varron, & trois cens des alliés. Suivant Florus, Annibal envoya à Carthage deux boisseaux d'anneaux d'or, & trois, selon Eutrope. Tite-Live est d'avis qu'il n'y en eut qu'un. D'autres, au rapport de Plutarque & de Tite-Live lui-même, en mettent jusqu'à trois & demi. Le boisseau ou muid romain, *modium*, contenoit, suivant le calcul de Lucas Peto, (7) appuyé de fortes autorités, plus

(7) *De mensura liquidorum & aridorum.* L. III.

de vingt-six livres d'eau pure. En considérant ensuite que les anneaux des Romains étoient gros, massifs, armés d'une grande pierre, sur laquelle étoient gravés des chiffres & des figures pour leur servir de cachet, le nombre de quatre mille Chevaliers ou Officiers dépouillés à Cannes, suivant le recit de Tite-Live, aura été suffisant pour donner à Annibal trois boisseaux d'anneaux d'or. Le nombre de cinq à six mille désigné par Polybe en aura pû remplir jusqu'à trois & demi, suivant la plus haute estimation. *C'eût été bien assez d'une moindre mesure pour la gloire d'Annibal; c'en eût été trop encore pour l'humanité.*

Nous voudrions pouvoir parcourir beaucoup d'autres remarques intéressantes, que les bornes d'un extrait nous permettent à peine d'indiquer. On trouvera parmi les notes sur la I. Sat. une dissertation sur la *Décursion*, espece d'exercice militaire, où l'on imitoit un combat de cavalerie. C'étoit aussi un jeu appellé le *Jeu Troyen* assez ressemblant à cet exercice. La Décursion semble avoir été le modele des Tournois. Il faut lire avec attention ce que l'Auteur

teur écrit (Sat. II.) sur la bonne Déesse; sur les fêtes célébrées par les femmes en son honneur; sur le déguisement de Clodius, pour surprendre *Pompeia*, femme de César, &c. il est difficile de concevoir comment les Payens pouvoient conserver des mœurs pures, tandis que leur religion, dans plusieurs de ses fêtes, prêtoit des ombres, & présentoit des appâts au crime & à la dissolution. On prendra une idée des repas des Romains dans les notes sur la seconde Satyre. Observons ici seulement que les Romains, par un rafinenent de goût qui paroitra peut-être surprenant, étoient dans la coutûme de boire de l'eau tiéde & de l'eau refroidie avec de la neige; que les esclaves présentoient en même tems de l'eau froide & de l'eau chaude:

Ecce vocatus adest frigidæ gelidæque minister

dit Juvenal, & que Neron avoit imaginé de faire bouillir l'eau pour la rendre plus saine, & la convertissoit ensuite en neige.

L'auteur ne laisse rien à desirer sur la forme & les ornemens du cirque, sur les jeux *Circenses*, sur les places marquées aux différens ordres de l'état,

&c. On est étonné de voir des femmes combattre sous les Empereurs dans les cirques & dans les amphitéâtres contre les bêtes féroces. *Xiphilin* rapporte un de ces combats, où neuf mille animaux furent tués par des gladiatrices. Les femmes d'un rang distingué descendirent aussi dans l'aréne. Cet usage nous révolte avec raison, mais peut-être moins parce qu'il n'est pas dans la nature & suivant les regles de l'honnêteté, que parce qu'il est éloigné de nos mœurs.

Deux remarques sur la VI. Satyre, prouvent l'ignorance des auteurs profanes sur la religion des Juifs. Plutarque prétend que ce peuple avoit le porc en grande vénération, en reconnoissance de ce que cet animal lui avoit donné, en fouillant la terre avec son museau, l'idée de la charrue. Porphyre pense que les Juifs l'avoient au contraire en horreur, parce que ayant les yeux tournés vers la terre, il ne peut voir le ciel que couché sur le dos, & parce qu'il avoit été le meurtrier d'Adonis, &c. Combien d'auteurs ont ignoré les pratiques de leur propre religion! Notre interprête sur

la Sat. VIII. traite avec érudition des principales divinités des Egyptiens, & de l'origine de leur culte. Il eſt utile de connoitre la ſource des extravagances de l'eſprit humain. Les notes ſur la dixieme Satyre retracent la célébration des Comices pour l'élection des magiſtrats, la coûtume de corrompre la liberté des ſuffrages ſous le gouvernement républicain, & les moyens dont ſe ſervirent les Empereurs pour s'arroger toute l'autorité dans ces élections. La matiere des ſacrifices eſt encore diſcutée avec ſoin dans ces mêmes notes, & dans celles de la XI. Sat. On lira avec plaiſir, dans celles de la XII. Satyre, un morceau critique ſur les Dieux Lares, & ſur l'uſage où étoient les Romains, les Phéniciens & d'autres Peuples de verſer des parfums ſur leurs Idoles, & d'attacher à leurs genoux les tableaux votifs qu'ils leur avoient adreſſés.

M. le Comte Sylveſtri remarque ſur la ſeconde Satyre de Perſe, que les Thraces avoient communiqué aux autres peuples la coûtume de marquer avec des pierres de différentes couleurs les jours heureux ou malheureux

de la vie. *O vanité des mortels!* s'écrie là-deſſus Pline avec ſon éloquence Stoïcienne, *ô vanité des mortels, ingénieux à ſe circonſcrire eux-mêmes! Eſt-ce par le nombre des pierres heureuſes, que l'homme reglera le ſentiment de ſon bonheur, & le dernier de ſes jours? Sera-t-il fortuné, parce qu'il trouvera dans ſon urne beaucoup de pierres blanches?* Les notes du traducteur ſur les ſatyres de Perſe ſont moins longues & moins nombreuſes que ſes remarques ſur Juvenal; cependant elles préſentent toutes quelque inſtruction. Nous ne devons pas oublier que le Poëte Italien, dans la traduction de Perſe, s'eſt dégagé de la rime, *dont les entraves*, dit-il, *l'empêchoient d'arriver à ſon but.* Quelques-uns de nos traducteurs ont penſé avec raiſon que les vers ne devoient être rendus que par des vers, Les autres ont eu peut-être autant de raiſon de ne pas les traduire en rimes.

Que l'on ne cherche point dans la traduction Italienne, dont nous venons de rendre compte, le génie de Juvenal & de Perſe: c'eſt, à proprement parler, une paraphraſe dans laquelle le traducteur a étendu, développé, com-

menté les originaux avec ſuccès. Il n'a pas proprement traduit ces auteurs, il n'a fait qu'expliquer leurs ſatyres. Il faut avouer qu'on eſt forcé de défigurer des Poëtes, tel que Perſe & Juvenal, ſi l'on ne veut donner une verſion plus inintelligible que le texte latin. C'eſt par cette raiſon que l'illuſtre traducteur dont l'Italie s'applaudit, s'eſt écarté de leur maniere. Il a jetté un voile honnête ſur leurs nudités. Sa critique éclaire & ſatisfait; ſon érudition inſtruit & attache par-tout. Il compare, & il peſe l'autorité des auteurs quand il les trouve en contradiction; ce qu'il fait toujours avec cette impartialité ſi rare qu'inſpire l'amour de la vérité. Il ne donne aucune explication aux paſſages obſcurs qu'il ne rende au moins vraiſemblable. Il montre beaucoup de ſagacité & de lumieres dans l'interprétation d'un grand nombre d'inſcriptions qu'il a ramaſſées chez différens auteurs, ou qu'il a publiées le premier. Enfin nous regardons l'ouvrage de M. le Comte Sylveſtri, comme une des meilleures ſources où l'on puiſſe aujourd'hui puiſer l'intelligence de Juvenal & la connoiſſance des mœurs

ſur leſquelles ce Poëte a verſé toute l'amertume de ſa bile.

II.

« DELLE opere di Gabbriello Chiabrera in queſta ultima impreſſione tutte in un corpo novellamente unite. Tomo primo. In Venezia M. DCC. LVII. Preſſo *Angiolo Geremia*, &c.

ŒUVRES de Gabriel Chiabrera, nouvellement raſſemblées en un ſeul corps. Tome premier. A Veniſe chez Angiolo Geremia.

LES Dieux, diſoit Platon, touchés des travaux & des peines inſéparables de l'humanité, firent préſent à l'homme de la poéſie & du chant; il pouvoit ajouter que l'homme ne ſe méprit point à l'origine de ce bienfait ineſtimable, puiſque le premier uſage qu'il en fit fut de faire éclater ſa reconnoiſſance envers le Ciel. La poéſie des premiers âges du monde, celle des Hébreux, des Egyptiens, & des Phéniciens, roula uniquement ſur la Di-

vinité. Les Grecs pendant plus de deux ſiecles ne chanterent que les Dieux, lorſque tout à coup la poéſie deſcendit aux actions des hommes, & ne s'occupa preſque plus que de ſujets, tantôt fabuleux, tantôt hiſtoriques, & le plus ſouvent mêlés de vérités & de fictions. La guerre de Troye, la valeur des Héros qui s'y diſtinguerent, en un mot, la gloire que cette expédition répandit ſur toute la Grece, furent pendant plus de 400 ans preſque l'unique ſujet ſur lequel s'exercerent les Poëtes de cette Nation. Dans le ſiecle ſuivant, ils ſe propoſerent un but plus important & plus utile. La poéſie unie dès ſa naiſſance à la religion & à la politique, ſervit les mœurs plus puiſſamment que jamais: elle rappella les grands exemples, chanta les vertus, pourſuivit les vices, excita les paſſions utiles au gouvernement, & épouvanta celles qui pourroient lui devenir funeſtes, ou elle ſe borna à fournir aux citoyens des amuſemens honnêtes & propres à leur faire oublier les peines & les malheurs inſéparables de la vie. De ces différens objets ſortirent différens genres de poéſie. Les Poëtes lyriques, li-

bres des entraves qui enchaînoient les Auteurs de l'Epopée & du Drame, ne ſuivirent que leur enthouſiaſme; auſſi leur genre fut-il toujours le plus hardi & le plus ſublime. Il faudroit leur appliquer ce qu'un Philoſophe ancien diſoit de ſes Dieux, *eos non externa cogunt ſed ſua illis in legem æterna voluntas eſt*: „ Rien ne les enchaîne, ils ne dépen„ dent de rien, ils dictent des loix, & „ n'en reçoivent aucune. „ C'eſt ſurtout dans les productions lyriques qu'on trouve une image fidelle du vol immenſe & rapide de la penſée ſur l'univerſalité des êtres, ou plutôt l'image de la nature entiere, qui, ſous un déſordre apparent, cache l'accord le plus harmonieux. Le ſujet que le Poëte ſe propoſe n'eſt en quelque ſorte que la premiere étincelle du feu qui l'embraſe & qui l'agite; mais telle bientôt que l'incendie, dont un vent impétueux augmente & répand la flamme, ſon imagination s'élance vers tous les objets qui la raniment & l'agitent encore: il franchit des eſpaces immenſes; on diroit qu'il a perdu ſon objet de vûe; il s'égare, il vole ſans relâche & avec une célérité incroyable d'une

image à l'autre, & cependant ſes élans, ſes écarts, tout ce qu'il voit, tout ce qu'il peint ſe renverſe & retombe ſur ſon ſujet, qu'il paroiſſoit d'abord avoir entiérement abandonné. Pindare, dit le célébre Gravina, pouſſe ſon vaiſſeau dans le ſein de la mer: il déploye toutes les voiles, il affronte la tempête & les écueils, les flots ſe ſoulevent & ſont prêts à l'engloutir; déja il a diſparu à la vûe du ſpectateur, lorſque tout à coup il s'élance du milieu des eaux & arrive heureuſement au rivage. Il n'eſt pas poſſible de donner de Pindare & de l'Ode en général une idée plus juſte, plus grande, plus ſublime. Ces ſortes de Poëmes furent appellés *Odes* du mot ὠδὴ *chant*, & ce n'eſt pas que tous les genres de poéſie ne fuſſent chantés; mais c'eſt que dans celui-ci le chant étoit plus reſſenti, plus artificiel, & plus figuré. Le genre fut appellé *lyrique*, parce que non ſeulement le Poëte chantoit ſes Vers, mais qu'il les accompagnoit du ſon de la lyre.

L'imagination des Romains ne fut point du tout originale; ils ne créerent & ne perfectionnerent rien; leur plus grand mérite fut d'avoir ſçu ſe

rendre propres les découvertes & les Arts d'une nation qui, longtems après qu'ils l'eurent ſubjuguée, régnoit encore par ſon génie ſur celui de ſes vainqueurs. *Horace* avoue lui-même qu'il ne lui étoit pas poſſible d'atteindre le vol de Pindare; mais pour n'avoir pas pû s'élever juſqu'à ſon modele, il n'a pas laiſſé de répandre dans ſes Odes le caractere d'élévation, de hardieſſe & de majeſté qui convient à ce genre de poéſie, & le diſtingue des poëmes d'une autre nature.

Lors de la renaiſſance des Lettres & des Arts, l'Univers moral avoit entiérement changé de face. Ce n'étoit plus ce peuple, dont tout ce qui l'environnoit élevoit l'ame, paſſionnoit le cœur, & enchantoit les ſens, qui tous les jours inſtituoit de nouveaux jeux, des fêtes & des cérémonies nouvelles, qui alloit puiſer au ſpectacle la haine de la tyrannie, l'amour de la liberté, & le goût des Arts, dont les paſſions étoient enflammées par la nature du gouvernement, & conſacrées par la religion. C'étoient des hommes ſans lumieres & ſans vûes, qui ne connoiſſoient & n'éprouvoient que des ſenſations groſ-

ſieres & bornées, & qui ne ſoupçonnoient même pas l'exiſtence des choſes qui pouvoient aggrandir la ſphere de leurs idées & de leurs connoiſſances. D'ailleurs ce que les Légiſlateurs anciens avoient inutilement entrepris pour aſſurer le bonheur des Républiques, la ſainteté de notre religion l'avoit fait, en modérant les ames, en enchaînant les paſſions, en détruiſant des opinions, des préjugés, & des pratiques qui flattoient exceſſivement les ſens, mais qui encourageoient le vice & deshonoroient la raiſon. Auſſi l'objet de la poéſie fut-il d'abord extrêmement limité. Petrarque, le premier des Poëtes lyriques modernes, ne chanta que les mouvemens triſtes & foibles de l'amour. Ses ſonnets & ſes chanſons n'ont rien de commun avec les Odes de Pindare & d'Horace; ils reſſembleroient plutôt aux élégies de Tibulle & d'Ovide, ſi ſa tendreſſe eut été moins vertueuſe & moins philoſophique. Ce Poëte devint le modele de tous les Poëtes lyriques de l'Italie: les limites dans leſquelles il s'étoit renfermé, on les impoſa au genre même; on ne crut pas qu'il fût permis de chanter autre

choſe que ſa maîtreſſe, ni devoir la chanter autrement que n'avoit fait Petrarque. On employa les mêmes images, les mêmes formes, les mêmes expreſſions. On ſent combien devoient être froides les copies multipliées à l'infini d'un original, dont le plus grand mérite étoit celui de la pureté, de l'élégance & de la grace. *Marini* abandonna cette école; mais au lieu d'étendre l'objet de la poéſie, il ne fit qu'en corrompre le goût. *Chiabrera* ſeul porta ſes regards plus haut: il oſa monter la Lyre Italienne au ton de Pindare, & ſon audace eut le plus grand ſuccès. Si vous voulez connoître, dit le judicieux *Muratori*, des productions infiniment poëtiques & pleines d'un enthouſiaſme extraordinaire, liſez les Odes de *Chiabrera*. Perſonne n'a mis plus de magnificence dans l'expreſſion, plus d'harmonie, de hardieſſe & de majeſté dans les Vers; les idées les plus communes prennent entre ſes mains un air de grandeur & de nouveauté; ſes ouvrages doivent enchanter quiconque ne ſera pas inſenſible aux charmes de la Poéſie, de la Peinture, & de la Muſique. Ce n'eſt pas en

traduiſant ce Poëte que nous juſtifierions l'éloge que fait de lui Muratori. Notre langue ſi timide, ſi monotone, ſi peu pittoreſque nous fourniroit-elle jamais les moyens d'arracher à l'original une partie de ſes beautés? Que reſte-t-il de l'ame de Pindare dans les traductions que le ſçavant Abbé *Maſſieu* a données de quelques-unes de ſes Odes? Il nous ſuffira donc de tracer une idée générale des procédés de Chiabrera, & d'indiquer les images qui nous ont le plus frappés. Que de nobleſſe & de grandeur dans le début de l'Ode 41[e], adreſſée à un Prince de la Maiſon de Lorraine. « Les membres immenſes des Titans étoient » épars ſur la pouſſiere, & encore tout » fumans de la foudre, lorſqu'Apollon » vola au ſommet du Parnaſſe, chanta » la victoire de Jupiter, & s'adreſſant » aux Muſes qui danſoient autour de » lui: *Prenez vos lyres*, leur dit-il, » *& pendant que je chante la puiſſance* » *& la gloire de Jupiter, mon pere,* » *chantez la gloire & les grandes actions* » *des mortels*. Nous ſommes trop vivement frappés de la grandeur de cette penſée & de cette image, pour nous

expoſer à l'affoiblir par l'analyſe & par des commentaires, qui d'ailleurs ſeroient également inutiles, & pour ceux qui les ſentiroient, & pour ceux qui ne les ſentiroient pas.

Jean de Médicis avoit ſignalé par des exploits ſa premiere jeuneſſe. Voici comment *Chiabrera* prélude à la louange de ſon Héros. « Hercule ne faiſoit » que de naître, Alcmene ſa mere l'étendoit tout nud ſur le bouclier » d'Amphytrion: tel étoit le berceau » où Alcide enfant paſſoit les nuits, » & goûtoit les douceurs du ſommeil. » Deux ſerpens ſe gliſſent tout à coup » dans ſon ſein, preſſent ſes membres » par cent plis tortueux, & ſont prêts » à darder leur venin. Hercule ſe dreſſe » ſur ſes pieds: cet enfant, déja redoutable athlete, ſaiſit les monſtres » de ſes mains, les preſſe, les étouffe, » & les jette ſans vie à ſes pieds. Le » courage & la valeur l'annoncent de » loin. Les premiers jeux de l'enfance » de Médicis ont été de pourſuivre » l'ours & le ſanglier ſur les monts & » dans les forêts; mais bientôt animé » d'une plus noble ardeur, c'eſt au » cœur de ſes ennemis qu'il porte ſes

„ traits. Tel un jeune lion dédaignant „ la mammelle de sa nourrice, brûle „ d'essayer sa dent cruelle, & a déja inondé de sang les campagnes de la Libie.

Le commencement de l'Ode (1) sur l'affabilité du grand Duc Ferdinand II présente le monument le plus sublime que puisse produire l'enthousiasme. “ Le fils de Clymene avoit entendu „ dire plusieurs fois que le Soleil étoit „ son pere; il brûle de le connoître & „ de le voir. Il porte ses pas audacieux „ vers le séjour où *resplendit* une lu- „ miere que ne sçauroit soutenir le „ foible regard des mortels. Le Dieu „ du jour étonné de l'audace de son „ fils, mais touché de sa tendresse, „ dépose le diadême de feu qui ceint „ sa tête immortelle, & dont Phaëton „ n'auroit pû contempler l'éclat qu'aux „ dépens de sa vie. Dieu du jour, s'écrie le Poëte, „ permets que les rayons „ étincelans, dont tu viens de te dé- „ pouiller, passent dans mes mains, „ afin que j'éclaire l'ame des Grands, „ & que je leur apprenne à déposer „ l'éclat du faste dont ils aiment à s'en- „ vironner..... Ah! que l'air refusé le

(1) L. la VII.

„ son à l'exécrable voix qui invite le „ féroce orgueil à s'asseoir sur le trône. Nous ne donnons ici que le squelette des pensées de Chiabrera. Les couleurs fortes & brillantes dont il a sçu les revêtir périssent dans nos mains, & manquent à la palette Françoise. Ce Poëte ne s'amuse point à faire une froide énumération des qualités de son Héros; ce qu'il tait est souvent plus sublime que ce qu'il énonce; il se jette hardiment d'un objet à l'autre. Il ne connoît ni limites ni freins dans son Ode sur la mort de *Latino Orsino*; ce n'est plus *Orsino* c'est Patrocle, dont Achille célébre les funérailles, & dont il venge la mort par celle du fils de Priam. Jamais il ne présente l'idée de l'Auteur qui cherche & qui réfléchit; il est toujours en mouvement & en action. Tantôt il entend Apollon qui l'appelle, & il vole à sa voix plus rapidement que la fleche ne vole au but; tantôt il descend tout couvert de sueur & de poussiere du sommet du Parnasse, où il vient de cueillir le laurier immortel dont il couronne la vertu; tantôt monté sur le char des Muses, il suit son Héros la couronne à la main au

milieu du sang & du carnage. Ses Vers sont des traits qui percent la nuit des temps, & vont frapper la postérité la plus reculée; il donne à ses hymnes des aîles qui les portent dans tout l'Univers. Ces libertés paroîtront sans doute excessives aux imaginations froides & retrécies; mais pour peu qu'on connoisse le principe, l'objet, l'histoire, en un mot l'essence de la poésie, n'eston pas forcé de convenir que ce qui la caractérise & la distingue essentiellement de la prose, c'est la fiction qui, soit qu'elle tombe sur le sujet, soit qu'elle regarde l'expression, ne veut être composée que de choses vraisemblables & merveilleuses? Des Vers uniquement tissus de mots abstraits, de pensées subtiles, & de réflexions métaphysiques, ont-ils rien de commun avec la poésie? Non, sans doute: c'est à l'imagination, & non pas à l'esprit & à l'entendement, qu'elle s'adresse; elle vit de sentimens & d'images, & l'épigramme en est le poison. Voilà des principes qu'on ne sçauroit trop rappeller, surtout aujourd'hui, où, par je ne sçai quelle fatalité, la philosophie desseche & dénature tous les Arts imi-

tateurs, elle qui autrefois nourrissoit & fécondoit toutes les branches de la poésie.

Nous voudrions encore qu'après avoir long-tems médité sur la nature, sur les ouvrages de ceux qui l'ont rendue avec le plus de succès, ainsi que sur les ressources & les procédés de la versification des anciens & de nos voisins, nos Poëtes lyriques osassent s'écarter de la route que leurs prédécesseurs ont frayée & suivie jusqu'à présent. „ Je suivrai „ les traces de *Christophe Colomb*, mon „ compatriote, disoit souvent Chia- „ brera, il faut que je découvre un „ nouveau monde, ou que je périsse. Il seroit à désirer enfin que nos critiques jugeassent les talens naissans avec moins de sévérité, & que surtout ils ne leur inspirassent pas une méfiance & des scrupules qui ne sont propres qu'à réprimer l'élan du génie, & à éteindre la chaleur de la pensée. Les loix de notre versification n'asservissent & n'enchaînent que trop nos Poëtes, sans les accabler encore du poids des regles, de l'exemple, & de l'autorité.

L'édition que nous annonçons des

Œuvres de *Chiabrera* est beaucoup plus ample & plus correcte que toutes celles qui l'ont précédée ; elle est en cinq volumes in-12. Le premier contient des Odes héroïques, lugubres, morales & sacrées : le second, des chansons amoureuses & morales, des sonnets, des épitaphes, des églogues, & des épîtres : le troisieme, de petits poëmes profanes & sacrés : le quatrieme, les poésies lyriques qui avoient été omises dans l'édition de Rome, quelques pieces dramatiques, & des Vers de plusieurs Poëtes à la louange de l'Auteur : le cinquieme enfin différens ouvrages en vers & en prose qui n'avoient encore paru dans aucune des éditions précédentes. Dans toutes ces différentes productions, il y a de la verve & de la force ; mais on y trouve aussi des traces du mauvais goût, dont l'Italie étoit alors infectée.

Gabriel *Chiabrera* naquit à Savone l'an 1552, quinze jours après la mort de son pere. Dès l'âge de neuf ans, il se rendit à Rome auprès de son oncle, qui prit soin de son éducation. Paul *Manuce*, Marc-Antoine *Muret* & *Speron Speroni* s'empresserent de l'éclairer

& de l'instruire. De retour dans sa patrie, il consacra tout son loisir à la lecture des Poëtes Grecs ; il s'attacha surtout à Pindare, & même dans ses premiers essais, il osa le prendre pour modele. Ses amis encouragerent sa hardiesse. Bientôt l'imitateur de Pindare devint son rival en quelque sorte. La réputation de *Chiabrera* se répandit avec ses ouvrages dans toute l'Italie. Ferdinand I. Grand-Duc de Toscane, Charles Emmanuel, Duc de Savoye, Vincent Gonzague, Duc de Mantouë, Urbain VIII. Souverain Pontife, l'appellerent successivement auprès de leurs personnes, & le comblerent de présens & d'honneurs. En 1625 la République de Genes, qui étoit en guerre avec le Duc de Savoye, ayant jetté dans Savone une quantité considérable de troupes pour défendre cette Ville, le Senat donna un Decret par lequel *Chiabrera* fut déclaré exempt de toute espece de charges & de contributions. C'est ainsi que les Lacédémoniens, lorsqu'ils se furent emparé de la Ville de Thebes, défendirent qu'on mît le feu à la maison de Pindare, & qu'Alexandre, après s'être rendu maître de la même

Ville, ordonna que les descendans de ce grand Poëte fussent respectés. *Chiabrera* aimoit à voyager ; il parcourut souvent toutes les Villes d'Italie, mais il ne fit jamais de séjour un peu considérable qu'à Genes & à Florence. Le Sénateur Justiniani fit graver sur la porte du logement qu'il lui donnoit dans son Palais à Genes ce Distique qu'il avoit composé lui-même.

Intùs agit Gabriel, sacram ne rumpe quietem:
Dùm strepis, ah ! periit nil minus Iliade.

C'est-là que pense & qu'écrit Gabriel, gardez-vous de troubler son repos : le bruit que vous feriez suffiroit pour faire avorter une Iliade. Chiabrera, après avoir joui pendant toute sa vie d'une gloire dont l'envie n'osa jamais ternir l'éclat, mourut à l'âge de 86 ans & quatre mois.



ESPAGNE.

« DISSERTATION sobre el Dios
» *Endovellico*, y Noticia de otras
» Deidades gentilicas de la España
» antigua. Por Dn. Miguel Perez
» Pastor, Presbytero : con las li-
» cencias ordinarias. Madrid, por
» Joachin Ibarra, calle de las Uro-
» sas. M. DCC. LX.

DISSERTATION sur le Dieu Endovellicus, *& Notice de quelques autres Divinités Payennes de l'ancienne Espagne. Par M. l'Abbé Perez Pastor. A Madrid, chez Joachim Ibarra, rue de las Urosas*, 1760. *vol. in-*8o. *de* 107. *pages.*

L'Étude des Antiquités qui ressemble par tant d'endroits à celle de la Physique, s'en rapproche bien davantage, lorsqu'elle roule sur certains monumens isolés, dont il est très-difficile de donner une explication raisonnable par

le peu de rapport qu'ils ont avec d'autres objets mieux éclaircis. Si un phénomene de la nature, quelque sensible qu'il soit, met souvent les Physiciens aux prises, dès que leur curiosité s'en est emparée, il est arrivé plus d'une fois qu'une Inscription que l'ignorant pouvoit lire aussi-bien que l'homme éclairé, a donné lieu à de vives disputes parmi les Antiquaires. Ainsi, quoique les antiquités de l'Espagne ayent été si sçavamment maniées par les *Chacon* (Ciaconius), les *Augustins* les *Morales*, les *Resende*, les *Romani* les *Lastanoza*, &c, il ne faut point s'étonner qu'elles offrent encore des objets de discussion aux Espagnols de nos jours qui marchent sur les traces de ces hommes célébres, dont les ouvrages firent tant d'honneur à leur patrie dans les siecles précédens.

Les Inscriptions qui font mention du Dieu *Endovellicus*, doivent être rangées dans la classe de ces monumens destinés à faire échouer le travail & l'érudition des Sçavans les plus exercés sur ces sortes de matieres. Telle est l'idée qu'en donne le grand nombre de dissertations qu'elles ont occa-

sionnées, sans que jusqu-à présent aucun Antiquaire puisse se flatter d'en avoir donné une explication vraisemblable. Il est étonnant que tous ceux qui, avant M. Pastor, ont entrepris cette explication, ayent négligé une considération aussi simple que naturelle, & très-capable de diminuer les embarras de l'énigme. Tous se sont livrés aux raisonnemens & aux conjectures, sans vouloir faire attention à l'endroit où ces inscriptions avoient été trouvées; en quoi ils paroissent s'être écartés du point fondamental qui devoit servir de base à leurs recherches.

Terrena, où l'on a découvert les monumens consacrés à *Endovellicus*, n'est qu'à sept lieues d'Ebora, qui fut incontestablement un des établissemens des Celtes-Lusitaniens. L'histoire des établissemens de ce peuple, que Pline, Strabon & Mela nous ont transmise, porte naturellement à croire que Terrena en faisoit partie. *Celticos*, dit Pline, *à Celtiberis ex Lusitania advenisse manifestum est, sacris lingua oppidorum vocabulis quæ cognominibus in Bœtica distinguntur.* Du Portugal, les Celtes pousserent leurs établissemens jusqu'aux

qu'aux deux bords de la Guadiana, & la différence des rives qu'ils en occuperent les fit distinguer en Celtes Lusitaniens & Celtes Bétiques, sans que cette division géographique altérât en aucun point la conformité, ou, pour mieux dire, l'identité de leur langue & de leur religion. Ce peuple devenu trop nombreux fut obligé de refluer vers le Nord du côté de la Galice jusqu'au promontoire Nerio, qui depuis ce tems-là fut appellé le Promontoire Celtique. Voilà pourquoi Mela assûre que les peuples voisins de ce Promontoire étoient Celtes de nation; & Strabon ajoute qu'ils étoient parens des Celtes Méridionaux établis aux deux bords de la Guadiana.

Cette suite des établissemens des Celtes ne permet pas d'en séparer Terrena; & nous voyons par le texte si remarquable de Pline, qui vient d'être rapporté, que cette nation conserva constamment sa langue & sa religion particulieres, qui la distinguerent toujours des peuples, chez lesquels elle s'établit. Or si Terrena fut un établissement des Celtes, d'un peuple qui affecta de conserver dans leur pureté sa langue & sa

religion, ne peut-on pas conjecturer avec assez de vraisemblance que le temple qu'on y avoit bâti à *Endovellicus* étoit l'ouvrage du culte que les Celtes rendoient à cette Divinité; que le nom même qu'elle porte fut pris de la langue que parloit cette nation; & que, vû l'attention des Celtes à ne rien adopter de la religion des Espagnols, *Endovellicus* étoit un Dieu étranger à ces derniers? Tous les peuples se sont piqués de donner à leurs divinités des noms pris de la langue qu'ils parloient. Si donc Endovellicus est une divinité particuliere des Celtes, il faut que son nom vienne de la langue de cette nation. Il ne faut point s'arrêter à la terminaison latine qu'il a dans les inscriptions: il est même probable qu'il n'y conserve plus sa division primitive, que l'usage du Latin en Espagne ne pouvoit manquer d'altérer à la longue, sans que pour cela on puisse contester qu'il soit Celte d'origine.

Analysons maintenant le nom *Endovellicus.* Il est composé de deux mots Celtes, *Endo* & *vellicus. Endo* signifie la même chose que *Deus*: cette explication est appuyée sur une inscrip-

tion que le P. Contador de Argote (1) a trouvée près des montagnes de Gerès ſur le chemin militaire Romain. L'inſcription étoit entiere, auſſi-bien que la pierre ſur laquelle elle étoit gravée, & l'on n'y liſoit que ces deux mots : *ENDO CASTRORUM.*

Ce monument qui a tout l'air d'un hommage rendu au Dieu Mars par quelque Soldat, jaloux de laiſſer un témoignage de ſa profeſſion, appartient inconteſtablement aux Galliciens *Bracarenſes* ou *Bracares*, qui ſont ſans contredit une branche de la Nation Celte. Il n'eſt point de Province où l'on trouve plus de traces de ce peuple que dans la Galice, comme le prouvent le Promontoire Celte, les Peuples Celtiques, *Artabres*, *Neries*, *&c.* & bien d'autres faits qu'on lit dans Pline, dans Mela & dans Ptolemée.

On peut objecter, il eſt vrai, un paſſage de Cicéron du premier Livre de la nature des Dieux, par lequel il paroît que *Endo* eſt un mot Latin. Mais Cicéron fait alluſion dans cet endroit à

(1) Antiguedad de Braga. Lib. 5. cap. 1.

une des loix des douze Tables, dans laquelle les Décemvirs, en parlant du culte public, ordonnerent d'honorer comme des Dieux ceux que le Sénat & le peuple tiendroient pour tels : *Et ollos quos endo cœlo merita vocaverint*, dit la Loi. *Endo* eſt dans ce texte une prépoſition équivalente à *indu* ou *in* ; c'eſt ce qu'on peut voir dans Nonius Marcellus, dans Sextus Pompeius, & dans les fragmens d'Ennius, d'Accius, & de Pacuvius. Or ſi *endo* ſignifie *in*, le ſens de l'inſcription de Gerès eſt-il plus raiſonnable, que ſi *Endo* eſt Celte & équivalent à *Deus* ?

Vellicus eſt la même choſe que BELLINUS. Pour lever le ſcrupule que pourroit faire naître ſur cette explication la différence de ces deux mots, il faut faire les obſervations ſuivantes : 1°. Quelque ſoin que priſſent les Celtes de conſerver leur langue dans ſa pureté, il eſt très-probable qu'elle eut ſes dialectes, par leſquelles les branches d'un peuple ſi étendu ſe diſtinguoient entr'elles, ou qu'elle les eut par la ſuite des tems, lorſqu'elle ne put manquer d'être altérée par le long commerce qu'eut cette nation avec les peuples

chez leſquels elle s'étoit établie. 2°. Les Celtes conſerverent en Eſpagne la religion de leurs ancêtres, & les inſcriptions d'Aquilée, qu'on peut voir dans Gruter (1), nous apprennent qu'ils honoroient *Bellinus* comme une divinité particuliere à leur nation ; or ces inſcriptions rapprochées de celles qui font mention du Dieu Endovellicus, ne permettent plus de douter que ces deux noms n'appartenoient pas à une même Divinité. Toutes les inſcriptions conſacrées à *Bellinus* & à *Vellicus* expriment des vœux pour la ſanté. Ainſi la différence entre *Vellicus* & *Bellinus*, qui paroiſſent dériver d'une même racine, peut bien indiquer une différence de dialectes, mais non pas qu'ils appartiennent à des langues différentes.

Mais qu'eſt-ce que c'eſt, dira-t'on, que ce *Deus Vellicus* ou *Deus Bellinus* ? La queſtion eſt délicate, & l'on n'y peut ſatisfaire que par des conjectures, ſelon la remarque de M. Paſtor. Cependant les inſcriptions d'Aquilée peuvent fournir une réponſe aſſez plauſible. Elles donnent à *Bellinus* le nom

(1) Pag. 36, Inſcript. 11, 12, 13, 14.

d'Apollon : donc *Bellinus*, *Vellicus*, & *Apollon* ſont une même Divinité. Or c'eſt à Apollon *Serapis* ou *Eſculape* qu'il faut rapporter le Dieu *Vellicus*. Les paroles mêmes des inſcriptions favoriſent beaucoup cette conjecture. Les monumens conſacrés à *Bellinus* & à *Vellicus* expriment des vœux pour la Santé : celles où il eſt fait mention de Serapis, que tout le monde prend pour Eſculape, & qu'on voit dans Gruter, expriment auſſi, tantôt des vœux en particulier pour la ſanté, tantôt des vœux en général, parce qu'il étoit inutile d'en ſpécifier l'objet, puiſqu'on s'adreſſoit à un Dieu dont le ſecours étoit univerſellement reconnu contre l'état de maladie. Les vœux pour la ſanté ſont donc particuliers à *Bellinus*, à *Vellicus*, & à *Serapis* : donc ces trois noms déſignent une même Divinité.

Confirmons davantage cette conjecture. On a découvert dans un village de Portugal, appellé *San Pedro de las Nogueras*, un grand Temple, dont le P. Contador rapporte les inſcriptions (1) ; & l'explication qu'a donnée d'un de ces monumens D. *Juan de Iriarte*, prouve que cet édifice étoit

(1) Antiguedad de Braga, *lib. 2. cap. 6.*

consacré à Serapis. Nous avons donc dans le Portugal un Temple de Serapis, & un de *Endovellicus* chez les Celtes Lusitaniens. Les inscriptions qui font mention de *Serapis* & d'*Endovellicus* sont les mêmes, quant à leur objet; pourquoi donc ne pourra-t'on pas confondre ensemble ces deux Divinités? Enfin un texte d'Ulpien nous apprend que les Celtes étoient assez dans l'usage de faire des legs à leurs Dieux. Or, une inscription à *Endovellicus* porte que le Testateur, ou ses héritiers en son nom, avoient legué une somme d'argent à cette divinité, pour la rendre plus propice au desir qu'avoit le malade de rétablir sa santé.

A l'exposé que nous venons de faire de l'explication de M. Pastor, nous avons cru devoir ajouter ses réflexions contre celle de M. Freret. Cet Académicien François prétendoit qu'*Endovellicus* étoit une Divinité des premiers Espagnols; que *Endo* étoit le nom propre de ce Dieu, & *Vellicus* celui de la Ville où il étoit le plus honoré, & qu'on disoit *Endovellicus*, comme on dit *Hercules Gaditanus*, *Apollo Delphicus*. *Endo*, selon M. Freret, est un

mot de la premiere langue des Espagnols, qu'il assuroit s'être conservée chez les Basques & dans la Navarre, & être commun encore aujourd'hui dans la langue de ces deux Provinces. Il avançoit encore que les noms *Endo* & *Andega*, si fréquens dans l'histoire d'Aquitaine, étoient des traces du Dieu *Endo*, dont le culte se conserva pendant long-tems chez les Gascons, & que *Vellicus* étoit un adjectif, dérivé de *Vellia*, qu'il place d'après Ptolemée chez les Cantabres.

Mais si la Religion des Celtes étoit toute différente de celle des Espagnols primitifs, l'*Endovellicus*, honoré chez les Celtes, n'est point une Divinité Espagnole. L'explication de M. Freret suppose d'ailleurs deux choses qu'on peut très-bien lui contester: 1°. Que la langue Basque est celle que parloient les premiers Espagnols; 2°. qu'elle s'est conservée jusqu'à nos jours, sans altération dans ses mots & dans leur signification. Au reste cet Académicien s'est fait honneur d'une explication qu'un Espagnol avoit donnée longtems avant lui. C'est Resende, dont voici les paroles: *Nomen Endovellici ab oppido propinquo impositum.*

ALLEMAGNE.

I.

" *OBIDAH & l'Hermite*, Histoire
„ Orientale, tirée d'un ouvrage
„ périodique Allemand, qui a pour
„ titre: *Der Bienenstock eine Fittenschrist der Religion Vernunft und tugend gewidmet. Erster Band, &c.*
„ La Ruche d'Abeilles. Ouvrage pro-
„ pre à former les mœurs, & con-
„ sacré à la Religion, à la raison
„ & à la vertu. Tome premier. *A*
„ *Hambourg & à Léipsik*, 1758.

OBidah, fils d'*Abensina*, quitta de grand matin le *Caravanserai*, & poursuivit sa route à travers les plaines de l'Indolstan. Le repos qu'il avoit goûté l'avoit rendu frais & courageux. Excité par l'espérance & poussé par le desir, il traversa rapidement les vallons, & vit peu-à-peu les montagnes s'élever de-

vant lui. En marchant, ses oreilles furent enchantées par le concert matinal de l'Oiseau du paradis; il fut rafraîchi par l'agréable souffle d'un zephir qui voltigeoit sur sa tête, & par la rosée qui tomboit des arbres odoriferens. Quelquefois il considéroit la hauteur énorme du Chêne, le Roi des montagnes; & quelquefois il respiroit le doux parfum de la violette, la fille aînée du printems. Tous ses sens étoient enyvrés de délices; tout chagrin fut banni de son cœur.

Il continua de s'avancer jusqu'à ce que le soleil eut atteint le milieu du jour. Alors la chaleur qui augmentoit à mesure, commença peu-à-peu à lui ôter ses forces. Il voulut chercher un sentier plus commode, & il apperçut à sa droite une forêt, qui par l'agitation de ses feuillages sembloit l'inviter à s'y reposer. Il entra dans cette forêt; il en trouva la fraîcheur & l'agréable verdure d'un charme irresistible. Il n'oublia pourtant point l'objet de son voyage; mais appercevant un chemin étroit bordé de fleurs, qui paroissoit avoir la même direction que la grande route, il crut qu'il n'avoit qu'à

le suivre pour réunir l'agréable à l'utile, ou pour obtenir la récompense du travail, sans être obligé d'en supporter les peines. Il se remit donc à marcher encore quelque tems, sans rien ralentir de son ardeur, si ce n'est que de tems en tems il s'arrêtoit pour entendre le chant des oiseaux que la chaleur avoit rassemblés à l'ombre, ou s'amusoit à cueillir les fleurs qui couvroient les deux bords du chemin & les fruits qui pendoient aux arbres. Cependant le sentier verd commençoit à s'écarter de sa premiere direction; il serpentoit à-travers les buissons & entre les collines que les fontaines rafraîchissoient, & où la chûte des eaux faisoit un bruit agréable. Obidah s'arrêta dans cet endroit, & délibera quelque-tems s'il reprendroit la route ordinaire. Mais considérant que la chaleur étoit dans sa plus grande force, & que la plaine étoit poudreuse & pénible, il résolut de suivre le nouveau sentier qui ne faisoit, suivant son estime, tous les détours qu'il parcouroit que par l'irregularité du terrein, & qu'il croyoit devoir aboutir à la grande route.

Notre Voyageur ayant de cette maniere calmé ses inquiétudes, renouvella sa marche qu'il soupçonnoit seulement allonger un peu le chemin. Dans cette confiance, il s'occupoit de tous les objets dont la nouveauté l'amusoit, & s'abandonnoit à chaque sensation qui pouvoit le frapper ou le distraire. Il interrogeoit tous les échos; il grimpoit sur toutes les collines, pour découvrir de nouvelles perspectives; il s'écartoit pour chaque cascade; il prenoit plaisir à suivre le cours d'un agréable torrent qui couloit entre des arbres, & qui arrosoit un vaste espace en faisant une infinité de détours. Pendant ces divers passe-tems, les heures rapides s'écouloient: ses écarts multipliés avoient troublé sa mémoire, & déja il ne sçavoit plus de quel côté tourner ses pas. Il s'arrêta d'un air confus & rêveur. Il n'osoit plus aller en avant, dans la crainte de s'égarer encore davantage: cependant il ne voyoit que trop qu'il n'avoit plus de tems à perdre. Tandis qu'il étoit dans ces irrésolutions, le ciel se chargea de nuages, le jour disparut à ses yeux, & un orage violent se forma tout-à-

coup sur sa tête. Le danger alors lui causa un sentiment vif & douleureux de son imprudence. Il comprit comment on perd son bonheur, pour un bien-être passager. Il pleura la molle impatience qui l'avoit porté à chercher un abri dans la forêt; il maudit encore la funeste curiosité qui l'avoit conduit d'amusement en amusement. Au milieu de ses reflexions, l'air devint plus sombre, & un effroyable coup de tonnerre le fit songer à sa conservation. Il résolut donc de faire tout ce que ses forces lui permettoient, de retrograder par où il étoit venu, & d'essayer s'il ne pourroit point trouver d'issue pour gagner la plaine. Mais il commença par se prosterner à terre, & recommanda le soin de sa vie au Maître de la nature. Puis se levant avec confiance, il poursuivit courageusement sa route, le sabre à la main; car les bêtes féroces du désert errantes, épouvantées, furieuses, faisoient retentir la forêt d'affreux rugissemens qui portoient partout la terreur. Tout annonçoit la ruine & la destruction. Toutes les horreurs des ténébres & de la solitude environnoient Obidah. Les vents mugissoient

horriblement, & les torrens impétueux se précipitoient du haut des montagnes.

Il erroit ainsi dans ce désert, triste & abattu, sans sçavoir où il portoit ses pas, incertain si chaque instant l'approchoit de son salut ou de sa perte. Enfin, abattu par la fatigue & la crainte, la respiration lui manqua; ses genoux tremblerent sous lui; il étoit prêt de se laisser tomber à terre & de s'abandonner à sa destinée, lorsqu'il apperçut à-travers les arbres une lueur fixe, qui lui redonna l'espérance. Il s'avança vers cette lumiere qui venoit de la cabane d'un Hermite. Il pria humblement à la porte pour obtenir le couvert, & il fut reçû très-humainement. Le Vieillard lui servit des mets qu'il avoit préparés pour lui-même, & Obidah mangea de grand appétit.

Le repas fini, l'Hermite lui fit cette question: "Dis-moi, quel hazard t'amene ici? J'habite depuis vingt „ ans cette solitude, & dans cet espace „ de tems il n'y est pas venu un seul „ homme „. Obidah raconta tout ce qui lui étoit arrivé dans son voyage, sans en cacher la moindre circonstance.

" Mon fils, reprit aussi-tôt l'Hermite, „ grave profondément dans „ ton cœur toutes les erreurs & tous „ les dangers d'un jour qui doit t'éclairer sur tous les autres. Souviens-„ toi que la vie humaine est le pélerinage d'un jour. Nous nous levons „ au matin de notre jeunesse, pleins „ d'espérance & de gaieté ; nous nous „ mettons joyeusement en chemin ; „ nous nous empressons de partir, „ & nous marchons quelque tems sur „ la route de la probité vers les demeures du repos. Mais notre ardeur „ se ralentit peu-à-peu ; nous nous „ relâchons de nos devoirs ; nous cherchons à les adoucir, & à trouver quelques moyens plus commodes pour parvenir à notre but. Bien-tôt devenus „ plus hardis, nous nous accoutumons „ à ne plus nous laisser effrayer dans „ le lointain par l'aspect des vices ; „ nous nous abandonnons insensiblement à une fermeté funeste, & nous „ nous approchons sans crainte des „ objets que nous devions éviter. Nous „ entrons de cette maniere dans le „ sentier des délices, & nous nous „ reposons à l'ombre d'une sécurité

„ dangereuse : c'est là que le cœur „ s'amollit, que la vigilance s'endort.

„ On veut toujours examiner dans „ le voyage de la vie si on ne pourroit „ pas prendre une autre route que le „ droit chemin, ou dumoins se détourner un peu, pour cueillir les fleurs qui „ s'offrent au passage.

„ On s'en approche entre la crainte „ & le doute ; on entre en tremblant „ dans le jardin des plaisirs, & toujours on espere de le traverser, sans „ perdre la route de la vertu, qu'on „ suit des yeux pendant quelque tems, „ & vers laquelle on est résolu de reporter ses pas. Mais une tentation „ est suivie d'une autre : une foiblesse „ entraîne une autre foiblesse ; on „ perd le bonheur de l'innocence, & „ le trouble qui lui succede s'adoucit „ par les plaisirs des sens. Le souvenir de nos premieres résolutions s'efface par degrés, & nous quittons le „ seul objet digne d'un desir raisonnable. Nous nous enfonçons dans „ les affaires ; nous nous plongeons „ dans la volupté, & nous errons dans „ le labyrinthe de l'inconstance, jusqu'à ce que la nuit de l'âge avancé

„ nous surprenne, & que les maladies nous ôtent tous les moyens d'en „ sortir. C'est alors que remplis d'effroi, de repentir & de désespoir, „ nous jettons les yeux sur notre vie „ passée, & que nous souhaiterions, „ mais souvent trop tard, de n'avoir „ jamais abandonné le chemin de la „ vertu. Heureux, mon fils, ceux „ qui par ton exemple apprendront à „ ne point désespérer, mais qui considéreront que, quoique la fin du „ jour soit venue, & que leurs forces soient épuisées, il leur reste encore quelque tentative à faire ! Heureux, s'ils peuvent se convaincre, „ que la conversion n'est jamais destituée d'espérance, & que des efforts „ sinceres ne sont jamais privés de secours ! Le Voyageur après tous ses „ écarts, peut enfin retourner sur ses „ pas. Celui qui demande du secours „ & de la force d'en haut, est toujours „ sûr d'en obtenir. Maintenant, mon „ fils, vas goûter le repos ; abandonne-toi aux soins de la Toute-Puissance ; & quand le matin t'aura rappellé au travail, recommence de „ nouveau ton pelerinage & ta vie.

II

Nous croyons faire plaisir à nos Lecteurs, en rapportant ici le fragment d'une lettre écrite de Vienne le 23 Mai dernier . . . . " On a exécuté il y a quelques jours une petite „ fête sur le Danube, dont je vais „ vous donner une idée : c'est une galanterie que M. l'Ambassadeur de „ Venise adressoit à Madame son „ Épouse, & dont l'objet étoit de célébrer l'anniversaire de sa naissance. „ La fête commença d'abord par „ une Cantate, dont la musique est „ du célébre *Scarlati*, qu'on a appellé „ ici de même que le *Hasse*, pour travailler aux divertissemens du mariage de l'Archiduc. Cette Cantate est „ un dialogue fort court, entre une „ Néréide de la mer Adriatique & „ une Nymphe du Danube. Celle-ci „ demande à la divinité du Golfe, si „ elle vient lui porter du secours contre „ l'ennemi de l'Autriche, ou lui en „ demander contre le Thrace ou le „ Turc, ennemis communs de la „ Chrétienté. La Nymphe de Venise

„ répond qu'elle vient uniquement „ réclamer une de ses compagnes, „ qui, depuis trois ans absente de sa „ patrie, habite les bords du Danu- „ be; elle vient elle-même lui porter „ les vœux du peuple Vénitien au „ jour de sa naissance, & ces deux Nym- „ phes s'unissent pour chanter ce beau „ jour. Au reste ces Nymphes étoient „ la Demoiselle *Giacomazzi*, cette „ beauté ravissante dont je vous ai „ parlé (1), & sa mere qui a gardé „ une très-belle voix, en donnant ses „ charmes à sa fille. Après ce concert „ exécuté sous des arbres, on illu- „ mina un beau jardin, élevé en ter- „ rasse le long du Danube. Dans une „ isle située vis-à-vis, on avoit dressé „ un feu d'artifice; & dès que la nuit „ fut venue, un bateau chargé d'une „ brillante symphonie, & bien illu- „ miné, partit du pied de la terras- „ se, pour aller mouiller & s'ancrer „ à la pointe d'une langue de terre „ qui s'avance au milieu du Danu- „ be. C'est delà que partirent d'abord

(1) *Voyez* le Journal de Mai, page 96.

„ quelques pieces d'artifice dont le „ bruit se mêloit à celui de la musi- „ que: ensuite on vit voler les fusées „ dont la trace se peignoit dans l'eau, „ & qui formoit par là un double sil- „ lon de lumiere qui se terminoit en „ bouquets d'étoiles. Ce qu'il y eut „ de plus remarquable, c'est le bruit „ des échos, formés par une chaîne „ des montagnes très-étendue, qui „ domine & resserre les circuits du „ Danube. Imaginez-vous que ces „ échos, au nombre de mille voix & „ plus, duroient environ deux mi- „ nutes, & formoient comme une „ décharge d'artillerie du bruit d'une „ seule piece. La Hongrie & la Sty- „ rie sembloient retentir des cris de „ joie & d'applaudissement qu'exci- „ toit cet effet singulier de la nature, „ attentive à répondre aux signes de „ plaisir qui font une légere treve à „ la fureur des hommes. Ah! mon „ ami, quand ils ont goûté quelques „ instans de bonheur ensemble, peu- „ vent-ils aller ensuite s'entregorger „ comme ils font depuis quatre à „ cinq ans? ...... Le feu d'artifice „ fut suivi d'un souper élégant & d'un

„ bal magnifique: presque toute la „ nuit se passa à jouir de la fraicheur „ du printems dans des promenades „ délicieuses. Je vous laisse à devi- „ ner toutes les scenes galantes qui „ ont dû se jouer sur les côteaux & „ les prairies qui bordent le fleuve „ le plus majestueux & le plus amou- „ reux que je connoisse; car il a „ cent bras pour caresser ses Nayades, „ & cent lits au moins pour les faire „ reposer, &c.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

HOLLANDE.

I.

HENRICI Cannigieter, de mutatâ Romanorum nominum sub Principibus ratione, liber singularis. Item *Posthumus, Bataviæ adsertor, Hercules Magusanus & Deusonensis, aggerum Bataviæ auctor, ex nummis atque ex inscriptionibus, demonstratur; necnon Trebellii-Pollionis negligentia castigata, & Monumentum DodenWerdense expositum, &c.*

“ TRAITÉ du changement des noms „ propres des Romains, sous les „ Empereurs—— L'Empereur Pos- „ thume, établi, d'après les médail- „ les & les inscriptions, le défenseur „ des Bataves, le fondateur des an- „ ciennes Digues du pays, l'Hercu-

„ le appellé *Magusanus* (1) & *Deu-*
„ *soniensis.* Méprise de *Trebellius-*
„ *Pollion*, corrigée. Explication d'un
„ ancien Monument des Romains.
„ A Utrecht, chez *Croon* 1758, in-
„ 4°. de 329 pages, sans l'Épitre
„ Dédicatoire, la Préface & un
„ très-long *Errata.*

CE Traité du changement des noms propres des Romains sous les Empereurs, ouvrage très-sçavant, a été fait à l'occasion de quelques recherches sur les monumens laissés par ces Maîtres du monde dans les Provinces-Unies. Il est composé de vingt chapitres, & occupe presque la moitié du volume. On y trouve plusieurs inscriptions expliquées, plusieurs passages des anciens Auteurs rétablis, quelques critiques des Sçavans modernes, & partout une érudition profonde. Le principal but de l'Auteur est de faire voir que Rome, à mesure qu'elle étendoit son empire, & que le nombre de ses citoyens augmentoit, changeoit ses usa-

(1) Ou *Marcusanus*, suivant une ancienne Inscription.

ges ; que ce changement s'étendoit jusqu'aux noms, aux noms propres qui tiennent lieu de nos noms de baptême, & aux surnoms. Souvent les noms propres devenoient des surnoms ; ceux-ci devenoient des noms propres, & on donnoit aux noms étrangers des terminaisons Latines. Du tems de la République, les femmes avoient rarement noms ; sous les Empereurs au contraire, elles en avoient quelquefois trois, comme les hommes. Avant les Empereurs, les freres étoient distingués par leurs noms propres, & sous les Empereurs, par leurs surnoms. On avoit, avant les Empereurs, tout au plus trois noms, & sous ces Princes quelques-uns en avoient jusqu'à onze, &c. Toutes ces recherches sont enrichies de remarques très-singulieres. Les noms des premiers Chrétiens remplissent un chapitre entier. L'Auteur examine ensuite les noms des Esclaves, des Affranchis, des Prêtres, &c. Le second traité tire de l'obscurité quelques circonstances de l'histoire de l'Empereur Posthume, & quelques antiquités des Provinces-Unies. Posthume étoit un des trente tyrans, dont les Historiens Grecs n'ont presque

presque rien dit, les Latins très-peu de chose, & dont les modernes ne savent rien que sur la foi de *Trebellius Pollion.* Quoique ce que cet Auteur en dit, soit assez exact, on peut l'éclaircir encore davantage par les inscriptions & les médailles, & c'est ce qu'a fait M. *Cannegieter.* Sur une inscription trouvée en Espagne & rapportée par Fabretti (Inscript. Antiqu. c. 10, pag. 686), cet Empereur s'appelloit *Marcus-Cassianus-Latinus-Posthumus*, & il étoit renommé par son courage & par sa sagesse. Les Empereurs Valerien & Galien, pere & fils, l'avoient nommé Gouverneur des frontieres sur le Rhin & dans les Gaules. Mais Posthume voyant Valerien prisonnier chez les Perses, Gallien plongé dans la mollesse, & les Barbares attaquer les frontieres de l'Empire, travailla à se faire lui-même Empereur. Il rétablit la tranquillité dans les Provinces au-delà des Alpes, chassa les Barbares des Espagnes & des Gaules, pacifia la Grande-Bretagne, bâtit le long du Rhin & sur le Bas-Rhin des forts & d'autres ouvrages, & regna dix ans, jusqu'à ce qu'il perit par la

perfidie de *L. Ælianus.* Eutrope dit qu'il étoit né de gens inconnus, & qu'il ne s'étoit élevé que par ses vertus & par son mérite. Il n'a jamais été, comme on l'a cru, Gouverneur de toutes les Gaules ; il commandoit seulement les troupes & les garnisons destinées pour la défense du Rhin ; & comme on prennoit les bords du Rhin pour une partie des Gaules, on l'appelloit Gouverneur des Gaules. Gallien le fit Gouverneur de Salonin, son fils, qui étoit alors Gouverneur des Gaules sous les ordres de Posthume ; ainsi ce dernier ne gouvernoit pas sous son propre nom, mais sous celui de son Eleve. Les Germains s'étant revoltés, Posthume les battit, & les médailles de ce tems-là attribuerent l'honneur de leur défaite à Gallien & à son fils, qu'elles appellent aussi Gallien. Mais le jeune Empereur ne jouit pas long-tems de cette gloire. Les Gaulois, qui ne voulurent pas être gouvernés par un enfant, l'assassinerent ; & comme dans ce tems-là plusieurs Gouverneurs furent proclamés Empereurs par les Soldats, comme *Odenat* en Orient, *Ancilien* en Egypte, *Auréole* en Illyrie, &c, les

peuples des Gaules firent le même honneur à Posthume, qui cependant paroit n'avoir point eu de part au meurtre de Salonin, quoiqu'en disent *Zosime* & *Zonare*, ainsi que ceux qui les ont suivis, &, entre autres, M. *Crevier* dans son histoire des Empereurs. Trebellius-Pollion le décharge aussi de ce crime, & ce jugement est fondé sur la vertu & la modération de ce grand Capitaine. Cependant il prit le titre & les ornemens de l'Empire. Il se mit à la tête du Gouvernement, & étendit sa domination dans les Gaules, dans les Espagnes & dans la Bretagne, comme on peut le prouver par les monumens qui portent son nom, & qui ne peuvent avoir été érigés que par une main souveraine. Ses nombreuses victoires sur les Barbares lui valurent les noms de restaurateur de la paix & de pacificateur du monde. Posthume nomma alors un Sénat, prit le titre de Consul, & se donna celui de Pontife. C'est ici que M. *Cannegieter* explique le gouvernement des trente Tyrans beaucoup mieux que la plûpart des Auteurs modernes. La résidence de Posthume étoit vraisemblablement à Co-

logne. Tous les ouvrages qu'il avoit construits sur le Rhin, pour la défense des frontieres & pour la sûreté de la navigation, lui firent donner les noms *d'Hercules Magusanus* & *d'Hercules Deusoniensis*, deux noms qui ont causé beaucoup d'embarras aux Critiques & aux Antiquaires. L'opinion de M. *Cannegieter* a toute la solidité d'une critique raisonnable & sçavante; mais nous ne pouvons le suivre plus loin. On trouve beaucoup de choses remarquables à l'occasion de ses recherches sur les deux dénominations d'Hercule; & dans le dernier chapitre il fait encore des recherches sur l'*Hercules Saxanus*, & l'*Hercules Oginius*, qui tous deux étoient Gaulois. M. *Cannegieter* fait de l'un un Dieu tutelaire de ceux qui travailloient aux carrieres, & de l'autre le Patron des Sçavans de Marseille. Nous ne pouvons nous empêcher de recommander cet écrit comme un ouvrage très-précieux pour ceux qui aiment les antiquités & la bonne critique.



SUISSE.

CATALOGUS Codicum Mss. Bibliothecæ Bernensis, annotationibus criticis illustratus. Addita sunt specimina scripturæ, ex codicibus variæ ætatis tabulis sculptis exhibita, & Præfatio historica. Edidit J. R. SINNER, *Bibliothecarius. Tomus I. Bernæ, 1760. in-8o.*

« CATALOGUE des Manuscrits de „ la Bibliotheque de Berne, enri-„ chi d'Observations critiques, „ auxquelles on a joint des échantil-„ lons d'écriture tirés de Manus-„ crits de différens âges & gravés, „ avec une Préface historique. Par „ M. SINNER, Garde de cette Bi-„ bliotheque. Tome I. A Berne, „ 1760. in-8o. de 636 pages, sans „ la Préface & la Table

CE Catalogue raisonné des Manuscrits de la Bibliotheque de Berne, mériteroit par les nouveautés qu'il con-

tient de longs extraits & de grands éloges. Les beaux manuscrits qui s'y trouvent en assez grand nombre, font honneur au pays qui les possede. Le goût & le sçavoir prodigués dans leur description, donnent de l'Auteur de cet ouvrage les idées les plus avantageuses; on voit qu'il s'est appliqué avec beaucoup de succès à l'étude difficile des manuscrits, aujourd'hui si rare, quoique toujours fort intéressante. M. Sinner a divisé les Manuscrits de la Bibliotheque de Berne en quatre classes. La premiere contient les livres de Théologie; la seconde les Auteurs anciens jusques à Charlemagne; la troisieme les Historiens depuis Charlemagne jusques à nos jours; la quatrieme des mêlanges de tout genre.

Le premier volume que nous annonçons présente les deux premieres classes, dont nous allons rendre compte, après avoir donné un coup-d'œil à la Préface. L'Auteur dans cette Préface offre bien des détails intéressans & nouveaux sur les Manuscrits en général, & particulierement sur ceux de la Bibliotheque publique de Berne,

qui doit ses plus grandes richesses à la Bibliotheque de M. de *Bongars*, laquelle lui est parvenue par le canal de M. de Graviseth, Gentilhomme Bernois. Tous les Auteurs modernes qui ont écrit sur ce sujet, ont assûré qu'on ne possedoit à Berne qu'une partie des manuscrits & des livres de M. de Bongars, & qu'une autre partie se trouvoit à Rome. M. Sinner est le premier qui ait établi par des preuves solides, que toute la Bibliotheque de Bongars a passé à Berne. Il rapporte à cette occasion plusieurs anecdotes touchant M. de Bongars, tirées pour la plus grande partie d'un recueil de lettres adressées à ce Sçavant, qui se trouvent à la Bibliotheque de Berne, & dont un grand nombre, ainsi que les plus curieuses, ne sont point dans les collections des lettres de Bongars, publiées à Strasbourg & à la Haye. Notre Auteur parle aussi dans la Préface avec beaucoup de sçavoir de la maniere de juger de l'antiquité des Manuscrits, & il fait ensuite l'énumération des principaux manuscrits de la Bibliotheque de Berne. On trouve à la fin du Catalogue divers échantillons de quelques Manuscrits ti-

rés pour la plus grande partie de ceux dont l'âge est constaté par les souscriptions, ce qui peut contribuer à établir des regles certaines pour juger l'antiquité des écritures.

Les articles les plus intéressans de la classe Théologique sont les Calendriers des Saints & les Martyrologes, la *Chronique d'Eusebe*, le fameux *livre des trois Imposteurs*, les Evangiles apocryphes, les *Corrections de Psellus*, les *vers de St. Paulin sur Henri, Duc de Frioul, le Prudence,&c.* Nous nous étendrons un peu sur ces deux derniers articles.

St. Paulin (d'Autriche) Patriarche d'Aquilée, contemporain de Charlemagne, est l'auteur d'un Poëme Latin sur Henry, Duc de Frioul, dans lequel il célébre les exploits de ce Guerrier contre les Huns. M. l'Abbé *le Bœuf*, dans ses Dissertations sur la ville de Paris, tom. 1, p. 426, a publié ce Poëme; mais M. Sinner en donne dans ce Catalogue, d'après les manuscrits de la Bibliotheque de Berne, une nouvelle édition, dans laquelle il a corrigé beaucoup de fautes, qui défigurent celle de M. l'Abbé le Bœuf. Il fait voir que

cet habile Antiquaire s'est trompé, principalement pour n'avoir pas fait attention que le Théâtre de la guerre de Henri contre les Huns est toujours dans l'Istrie, dans la Pannonie, dans la Mysie & dans la Scythie, & que c'est là qu'il faut chercher les villes, fleuves, &c. dont S. Paulin fait mention. Il y a sur tout ceci beaucoup de critique & des recherches Géographiques très-intéressantes. Un seul exemple suffira pour prouver la justesse des corrections que M. Sinner a faites à l'édition de M. l'Abbé le Bœuf. S. Paulin veut que tout pleure la mort du brave Duc de Frioul, & que les arbres ne pottent plus de fruits à l'endroit où ce Guerrier a perdu la vie. Voici l'expression du Poëte :

Frondeat ficus sicco sæpe stipite,
Ferat nec rubus mala granis punica ;
Premat hirsutus nec globus castaneas ;
Ubi cecidit vir fortis in prælio,
Clypeo fracto, coartata nemphea,
Lancea summo retonso nam jaculo,
Sagittis fossum, fundis saxa fortia
Corpus ingesta contrivisse dicitur.

M. l'Abbé le Bœuf avoit lu à la troi-

sieme ligne : *Pro matre sutus nec globus castaneas ;* & à la sixieme, au lieu de *retonso nam*, il avoit mis, *retunsona.*

La Bibliotheque de Berne possede deux beaux manuscrits de Prudence, qui sont du IX. siecle : le mérite de l'un consiste à être chargé de glosses antiques très-curieuses ; celui de l'autre est d'être orné de Peintures anciennes, qui servent beaucoup à connoître le style & le costume des Peintures du tems. Dans toute la classe Théologique, le sçavant Bibliothécaire a exactement déterminé l'âge des manuscrits ; il s'est arrêté à ceux qui méritoient le plus d'attention, & il en fait sentir le prix & le mérite par des extraits faits de main de Maître.

La seconde classe, qui contient les Auteurs anciens, est travaillée avec le même goût & avec le même sçavoir. Outre une infinité de nouveautés sçavantes que nous passons sous silence, il y a dans cette partie d'excellens articles sur les Glossaires & sur les Grammairiens anciens, sur Aratus, sur les Notices des Provinces, sur Aulugelle, sur différens ouvrages supposés d'Ovide, sur une collection d'Auteurs Grecs

qui ont traité de la Tactique, sur *Jean de Damas*, & sur *Martianus-Capella*.

La Bibliotheque de Berne possede un manuscrit du XIVe. siecle, qui contient un Dictionnaire Etymologique Grec de Jean Damascene, qui n'a pas encore eté publié, & qui peut servir à rétablir un fort grand nombre de passages alterés dans Hesychius, dans Suidas & dans le grand *Etymologicon*. M. Sinner remarque que le fond de ce Dictonnaire est effectivement de Damascene, comme le titre l'indique; mais qu'il s'y trouve aussi des choses postérieures à cet Ecrivain. Les premieres lettres de ce Dictionnaire sont très-bonnes, & on y trouve nombre de citations d'Auteurs anciens; mais vers la fin, Damascenus, ou peut-être son Copiste, a perdu patience & retranché les citations. Le Bibliothécaire de Berne donne encore ici de long extraits de deux anciens Glossateurs de *Martianus Capella*, qui se trouvent dans des manuscrits des IX. & X. siecles. En parcourant les deux premiers livres *de Nuptiis Philologiæ*, il éclaircit beaucoup de passages obscurs de cet Auteur, qui, quoique du VIe. siecle

de l'ere chrétienne, & fort négligé aujourd'hui, montre une grande connoissance de l'Antiquite.

La nature de l'excellent ouvrage que nous venons d'annoncer, ne nous permet pas de nous étendre davantage sur tout ce qu'il contient de curieux. Nous en recommandons la lecture à tous ceux qui aiment la bonne critique; & en finissant, nous avertissons que nous avons appris par la Préface, que M. Sinner est aussi l'auteur des *Extraits de quelques Poësies des XII. XIII. & XIV. siecles*, qui ont été publiées, sans nom d'Éditeur, & qui ont fait tant de plaisir aux Amateurs de nos Antiquités Litteraires.



ALLEMAGNE.

DE Imperatorum ante Constantinum Magnum ergà Christianos favore, Dissertatio. Auctore D. Hirt, *&c.*

“ DISSERTATION sur la protection accordée aux Chrétiens par les Empereurs, avant Constantin le Grand. Par M. *Hirt*, Professeur des Langues sacrées & des Antiquités dans l'Université d'Iena. A Iena 1758, in-4o. de 92 pages.

CETTE Dissertation est divisée en deux parties. Dans la premiere, l'Auteur examine la conduite des Empereurs, dont la faveur pour les Chrétiens n'est pas regardée comme certaine, ou n'a pas été suffisamment marquée; & l'on y trouve des jugemens sur Tibere, Trajan, Adrien, Antonin le Pieux, Antonin le Philosophe, Marc-Aurele, Commode, Septime-Severe, Valerien & Aurelien. M. *Hirt*, dans la seconde

partie, parle des Empereurs, dont la faveur envers les Chrétiens a été mieux reconnue & plus manifeste, comme Alexandre-Severe, Philippe l'Arabe & Constantin-Chlore; mais il fait voir en même-tems pourquoi on ne doit pas les regarder eux-mêmes comme Chrétiens. Le sçavant Professeur trace d'abord le caractere de chaque Empereur, & il en déduit ce qu'on doit penser avec certitude de la protection qu'il accordoit aux Chrétiens. Il a toujours puisé dans les meilleures sources, & l'on voit qu'il est également versé dans l'Histoire prophane & dans les Ecrits des Peres de l'Eglise. On peut dire en général que l'Auteur a non-seulement choisi une matiere intéressante, mais qu'il l'a même admirablement traitée, & son ouvrage est très-estimé en Allemagne.

JACOBI Christiani Schæfferi, Ecclef. Evang. Ratispon. Ministri, Acad. Cæsar. Natur. curiof. & Imper. Reg. Revered. Societ. Reg. Duisb. ac Teuton. Goetting. necnon Liber. Art. Lipj. soc. Epistola ad Illustrem Imp. Reg. Academiam Roveredensem de

Studii Botanici faciliori ac tutiori Methodo, cum ſpecimine Tabularum ſexualium & univerſalium in hunc finem elaboratarum ærique inciſarum, &c.

„ LETTRE de M. Jacques Chrétien „ *Scheffer*, Miniſtre de l'Égliſe „ Evangélique de Ratisbonne, de „ l'Académie Impériale des Cu- „ rieux de la nature, &c. à l'Acadé- „ mie Impériale de Roveredo, ſur „ la méthode la plus ſûre & la plus „ facile pour étudier la Botanique, „ avec un Eſſai de Tables des Plan- „ tes ſexuelles & univerſelles faites „ pour cet objet, & gravées en „ cuivre. A Ratisbonne, chez *Junc-* „ *kel*, 1758.

L'AUTEUR, après avoir remercié l'Académie de Roveredo de ſa reception, lui annonce la publication prochaine d'un Ouvrage de Botanique qu'il a compoſé. Il ajoute que les obſervations qu'il a faites ſur les Inſectes l'ont conduit à l'étude de la Médecine & de la Botanique; & il ne diſſimule pas les difficultés qu'il

a rencontrées dans cette derniere ſcience. Il s'étoit fait deux ſortes de Tables pour ſoulager ſa mémoire; les unes fondées ſur le ſyſtême de *Linnæus*, & qu'il appelle *Tables ſexuelles*, parce que les plantes y ſont diviſées par ſexes; les autres tirées de tous les ſyſtêmes, & appellées par cette raiſon, *Tables univerſelles*: c'eſt proprement de la diſpoſition & de l'uſage de ces dernieres qu'il rend compte dans cette Epître. L'utilité qu'on ne peut refuſer à ces tables, conſiſte 1o. en ce que chacun, par leur moyen, eſt en état de connoître aiſément les Plantes par lui-même, & ſans l'inſtruction de perſonne; 2o. qu'elles rappellent ſur le champ le ſouvenir des Plantes qu'on voit, ſi d'abord on ne ſe ſouvient pas du nom; 3o. qu'elles ſervent à indiquer d'abord les genres des Plantes déja connues, & celles qui ont été nouvellement découvertes.

LE Baron de *Gudenus*, Aſſeſſeur de la Chambre Imperiale de Wetzlar, célébre par ſon *Codex Diplomaticus*, y eſt mort le 9 Mars 1758 d'une attaque d'apoplexie qui l'avoit frappé le 6,

âgé de ſoixante-dix-neuf ans. Malgré cet accident, le quatrieme volume de ce *Codex Diplomaticus* doit paroître inceſſamment, & l'on continuera de même ſa Collection Diplomatique, *Sylloge variorum Diplomatum.* On nous fait eſperer la vie de ce Sçavant, de la plume habile de M. *Oetters*, Curé de Linden. Le défunt lui avoit fourni quelques Mémoires pour cette vie, & le reſte lui ſera communiqué par M. de *Gudenus*, Colonel du Regiment du Cercle de Mayence, neveu du défunt.

DE Urbibus Immediatis Sacri Imperii Romano-Germanici. Aut. Joan. Rudolpho Becker, &c.

“ TRAITÉ des Villes Immédiates du „ Saint Empire Romain-Germani- „ que. Par M. *Jean Rodolphe Bec-* „ *ker*. A Roſtock, & à Wiſmar, „ chez *Berger* & *Bodner*.

L'AUTEUR, en recherchant l'origine de ces ſortes de villes, diſtingue celles qui ont été d'abord immediatement dépendantes de l'Empire, & cel-

les qui ont été déclarées telles par les Empereurs, comme les villes de *Lubeck* & de *Nuremberg*. Il fait voir enſuite que quelques autres ont obtenu l'*immediateté* de l'Empire, ſoit en payant des ſommes conſidérables, ſoit par la force, ſoit par l'extinction de certaines grandes Maiſons. Mais il obſerve que l'état de ces villes, dans les anciens tems, différoit très-peu de celui des Villes Municipales, à cauſe des droits que les Empereurs s'y étoient reſervés, & qu'il rapporte en peu de mots. Les Empereurs y avoient entre autres leurs Avocats ou *Voogds* & leurs *Schultheiſſen*, ou Auditeurs, chargés d'y exercer les droits imperiaux, qui ſouvent auſſi étoient tranſportés en fief à des Eccléſiaſtiques ou à des Laïques. L'Auteur touche ici en paſſant la queſtion: ſi les Regales peuvent s'acquerir par preſcription, & il conclut pour la négative. Le droit de protection, dit M. Becker & les autres droits Regaliens accordés aux Princes, ſont devenus depuis très-préjudiciables, même aux Villes immediates, & ont cauſé beaucoup de conteſtations. Certains Juriſconſultes en ont pris occaſion d'ima-

giner encore une troisieme sorte de Villes en Allemagne, sçavoir les *Villes mixtes*, ce que l'Auteur réfute solidement. Il examine après cela comment ces villes immediates de l'Empire sont peu-à-peu devenues libres, ayant obtenu cette liberté & les droits Regaliens, soit de la liberalité des Empereurs, soit pour les avoir achetés des Évêques & d'autres Etats de l'Empire, qui les avoient exercés jusqu'alors, ou pour les avoir acquis de quelqu'autre maniere. C'est sur ce fondement que quelques-uns distinguent les Villes simplement Imperiales, des Villes Imperiales libres. L'Auteur expose comment les Villes sont encore liées avec l'Empire & l'Empereur, & la nature du serment d'hommage qu'elles sont obligées de prêter. Il soutient qu'elles font partie des Etats de l'Empire, & qu'elles ont voix décisive dans les Dictes. Dans la suite de sa Dissertation, il traite de la souveraineté des Villes Imperiales, des Regales qui leur appartiennent, de quelques autres prérogatives, & des impôts auxquels elles sont obligées de contribuer. Il rapporte les noms des Villes Imperiales, suivant l'ordre dans le-

quel elles siegent sur le Banc du Rhin & sur celui de Suabe; il n'oublie pas de parler de celles à qui l'on conteste leur dépendance immédiate de l'Empire. Il traite de la diminution de ces Villes, dont quelqus-unes sont tombées entre les mains de Puissances étrangeres, & changées d'Etats Imperiaux en Etats Municipaux; & il discute par quels moyens le nombre des Villes Imperiales peut être augmenté. Enfin, il disserte sur le *Forum* de ces Villes, tant à l'égard de leurs Citoyens & des Magistrats, ainsi que des Citoyens entre eux, qu'à l'égard des contestations qui peuvent naître entre elles ou avec d'autres Etats de l'Empire; & il trace en peu de mots la forme ordinaire du Gouvernement de ces Villes. Ce bon ouvrage de Droit Public contient quantité de choses curieuses & particulieres qui font avantageusement juger des vastes connoissances de l'Auteur



SUEDE.

UTKAST til swenska folkets Historia, &c.

„ ABREGÉ de l'ancienne Histoire
„ de Suede. A Stockholm, chez
„ *Salvius*, 1757, 148 pages.

M. *André Bodin*, auteur de cet ouvrage, a divisé l'Histoire de Suede en neuf âges; il en expose ici les trois premiers, dont l'Histoire va jusqu'à la fin de la race d'*Isivar* & jusqu'à l'an 1061. Le premier âge comprend les tems obscurs qui se sont écoulés jusqu'à Odin. M. Bodin fait descendre les Suedois des Getes qui habitoient les bords du Don & du Duister. Il place Odin dans le siecle qui a précedé la naissance de J. C. & il semble croire que la plûpart des Provinces d'Allemagne ont eu les fils d'Odin pour Maîtres, quoiqu'on ne trouve point de vestige de cette filiation dans l'Histoire

d'Allemagne. On n'y trouve pas même les Provinces, sur lesquelles M. Bodin fait regner la posterité d'Odin, rangées suivant les limites & les divisions qu'il leur assigne. Il décrit à-peu-près dans le même goût que M. *Dalin* les mœurs, la religion, & les autres particularités des anciens Suedois; & l'on trouve ici les mêmes Rois, quoique dans des années un peu différentes: car, selon M. Bodin, ce ne fut que le troisieme Roi qui regna à Upsal du tems de J. C. au lieu que, selon M. Dalin, Odin n'est pas plus ancien que Trajan. La race d'*Ungling* finit par *Inajald, le Mal-avisé*, qui perdit la vie & le thrône dans le septieme siecle; mais la race d'Odin resta jusqu'en 1319, & regna dans le Wermeland, & ensuite en Norvege jusqu'en 1319 qu'elle s'éteignit entierement. M. Bodin attribue aux Suedois les victoires que remporterent les Goths Orientaux & Occidentaux, les Vandales & les Lombards. On trouve ici un abregé de la religion d'Odin. Le pouvoir suprême résidoit dans les *Odalbonderna*, ou Possesseurs du pays, parmi lesquels

il ſe forma dès lors une Nobleſſe. L'Aſſemblée générale de la Nation étoit ſuperieure au Roi, & l'expulſoit toutes les fois qu'il vouloit s'élever trop haut. Les Provinces étoient gouvernées par de petits Rois héréditaires, tous dépendans de celui d'Upſal. Les mœurs & la maniere de vivre des Suédois étoient dans ce tems-là fort groſſiers, mais la franchiſe du Nord étoit déja fort célebre ; toute trahiſon, toute mauvaiſe foi en étoient bannies. L'hoſpitalité volontaire étoit encore établie par-tout ; elle devint peu-à-peu un devoir, & enſuite une charge inſupportable. Quant aux ſciences, on ne connoiſſoit gueres que la Magie & la Poeſie. Les inimitiés & les vengeances paſſoient des peres aux enfans ; les filles étoient ſouvent enlevées & tenues captives. L'Etat de Serf étoit réſervé aux priſonniers de guerre, & ſouvent aux débiteurs inſolvables. La Piraterie étoit honorable & la principale profeſſion. Parmi les femmes, il y avoit des Amazones armées, (*Skildmoar*). *Wiger* & *Cumb.*, Legiſlateurs des Suedois & des Goths, furent les hommes les plus célebres de

cet âge. *Jewar* étant mort ſans héritiers mâles, la race de *Radhard*, Prince de Garbreich (de Ruſſie) monta ſur le thrône du chef de ſa mere. Cette race ſe rendit formidable ſur mer par toute l'Europe, & *Eric, le victorieux* fut le plus célebre de cette Maiſon. *Olof* tenta ſouvent d'étendre ſa puiſſance au-delà des bornes qui lui étoient preſcrites ; mais les Suedois, & principalement le Lagman *Thorgry*, jaloux de leur liberté, forcerent leur ambitieux Souverain à renoncer à ſes projets. Dans le neuvieme ſiecle, le Chriſtianiſme fut porté dans le Nord, & il ſoumit les Rois à la fin du dixieme. Les Payens en virent les progrès avec beaucoup de tranquillité, contens de la liberté de conſcience qu'on leur accordoit. Bientôt *Olof Prygweſon* ſe mit à perſécuter les Payens en Norwege ; mais le Paganiſme ſe ſoutint un peu plus long-tems en Suede, & forma une bigarrure étrange avec le Chriſtianiſme de ce tems. Cependant le Gouvernement & la Juſtice prirent peu-à-peu une forme reglée, & l'on établit deux Tribunaux, dont l'un jugeoit les affaires

res du Gouvernement & des Finances, l'autre celles des particuliers.

KOST *Berattelſe om den Chineſiska Landthusholduingen*, &c.

“ RELATION abregée de l'Œconomie de campagne des Chinois. Par C. G. C. B. A Stockholm chez *Groſing*, 1757, in-8°. 32 pag.

Ce petit écrit eſt l'ouvrage d'un homme qui a vêcu quinze mois à Canton. Il loue, comme tous les autres Voyageurs, le génie laborieux des Chinois. La Chine doit nourrir par elle-même la quantité prodigieuſe de ſes habitans ; & les grains qui y viennent de la Cochinchine, ou des Colonies Hollandoiſes, ne ſont pas conſidérables. Les champs de ris ne ſont fumés qu'avec les recoupes du ris, & rapportent néanmoins le centuple. Dans la Province de Fokien, où le bord de la mer eſt d'un ſable mouvant, les Chinois ennuyés de laiſſer tant de terrein en friche, font des radeaux, les comblent de terre, & y ſement du ris. Les ſaiſons ſont fort régulieres, & les

Laboureurs peuvent y compter. Toutes les plaines ſont ſemées de ris, & les hauteurs ſont partagées en divers enclos formés des racines de certains arbres. Les Chinois y ſement toute ſorte de plantes, & toujours dans les endroits les plus ſecs celles qui ſupportent le mieux la ſechereſſe. Ils ont une Plante dont la fleur eſt jaune, & qui reſſemble au radix. Elle eſt de l'eſpece du creſſon, & les Chinois en tirent une huile dont ils ſe ſervent pour la table & pour les lampes. Ils plantent auſſi beaucoup de cotton, de yams, de batattas, & pluſieurs ſortes de feves & de pois. Ils ſement dans leurs jardins du gingembre, du tabac, une eſpece de mente, une eſpece de choux, & le *Ricinus*, dont ils tirent une huile qui ſert à la peinture. Ils cultivent les arbres avec le même ſoin. Leurs Jardins de plaiſir ſemblent deſtinés principalement à ſurprendre, par quelque choſe d'extraordinaire, ceux qui les viſitent. Ils n'ont pas à-beaucoup-près autant de ſoin des beſtiaux. Ils ont peu de moutons & d'ânes, & ils n'élevent preſque que des cochons qui font leur nourriture ordinaire. Quant à la volaille, ils élevent

une quantité prodigieuse de canards, qu'ils font éclorre dans du sable chaud sur un fourneau muré & garni d'une plaque de fer. Ils sont très-habiles pêcheurs.

CAROLI *Daniel Ekmark, Migrationes Avium.*

» LES Oiseaux Voyageurs. Par Char-
» les-Daniel Ekmark. A Upsal,
» 1757, in-4°.

NOUS passons ici ce que M. Ekmark a supposé comme connu par les ouvrages des célebres Naturalistes *Klein* & *Catesby*, & nous ne rapporterons que ce qui lui est propre. Les oiseaux passent d'un pays à l'autre, faute de nourriture. Les oyes & les canards s'envolent dans le tems des glaces de la mer du Nord vers le Sud. La même raison chasse les cicognes, les gruës, & les autres oiseaux qui vivent des insectes de rivieres. Tous les moineaux qui se nourrissent des moindres vers & des plus petits insectes, se cachent aussi faute de nourriture. Les oiseaux de proie qui devorent les autres especes, trouvent

toute l'année leur nourriture dans le Nord, & ne le quittent pas, non plus que les poules & les corbeaux, ainsi qu'une grande partie d'oiseaux & de moineaux à gros becs, qui vivent de bayes dont le Nord abonde. La nature ne permet pas en Suede aux oiseaux de proye de faire du mal aux oiseaux domestiques, depuis la Chandeleur jusqu'à la S. Michel. Ainsi ces oiseaux domestiques, tant qu'ils sont occupés à pondre & à couver, sont garantis de leurs serres. Les poules d'Inde qui pondent à terre, n'exhalent aucune odeur tant qu'elles couvent, pour être à l'abri des renards, & d'autres animaux carnassiers. Le coucou cesse de bonne heure de chanter; mais il reste fort tard en automne, & se nourrit de chenilles qu'il cherche dans les hayes. Quelquefois même il chante en automne; mais il disparoît pendant l'hyver. Les oyes vont au Sud; mais les cygnes restent dans la Scanie. Un certain canard, dont la patrie doit être aux environs du Pole, vient en Suede dans les plus rudes hyvers, pour chercher un climat plus doux. Un canard-plongeon, qu'on croyoit privé de la

faculté de voler, & faire sa résidence dans l'eau, suivant des observations plus récentes, vole comme les autres especes, & démenage aussi chaque hyver. Les cicognes blanches vont vraisemblablement tout droit au Midi; mais les noires passent fort haut dans l'air par-dessus la Suede au Nord, & ensuite regagnent le Sud. Les coqs & les poules de Bruyere vivent dans le Nortland (Provinces Suedoises, situées entre l'Upland & la Lapponie, où ils trouvent pendant l'hyver quantité de bayes. Quant aux alouettes, M. Ekmark croit qu'elles vont en Scanie ou plus loin au Sud, & qu'elles s'y rendent par bandes par l'Allemagne, la Suisse & la France. Une espece de pinçon que M. *Linnæus* appelle le *Cœlebs* (l'oiseau qui ne s'aparie point), vient pareillement par bandes en Suede: les mâles arrivent d'abord en chantant, ensuite on voit venir les femelles en bien plus grand nombre. Vers la Saint Michel ils passent au Sud, & quinze jours après en Hollande; mais on n'y prend presque que des femelles Il y a certainement deux especes d'hirondelles qui se plongent dans l'eau entre les

roseaux, où elles passent l'hyver à moitié mortes. Généralement parlant, les oiseaux de passage observent leur tems avec beaucoup de régularité. Ceux de l'espece des oyes s'envolent par-dessus les mers jusqu'en Turquie; les autres especes plus petites passent par-dessus les terres, les lacs, &c.

FINSKA angskiotselens hinder och hielp, &c.

« TRAITÉ des obstacles qui empê-
» chent la perfection des Prés en
» Finlande, & des moyens d'y
» remédier. Par M. *Pierre-Adrien*
» *Gado*, Professeur d'Histoire na-
» turelle, & Préposé pour les ex-
» périences œconomiques. A Abo
» en Finlande, *1757 in*-4°.

L'AUTEUR se plaint d'abord de la négligence des Cultivateurs à l'égard des prés secs qui dégenerent peu-à-peu en marais; & ensuite de la proportion inégale qu'il y a entre les prés & les champs; de l'usage imprudent des cendres, sur-tout de celles des plantes marines; de la coupe trop précipitée des her-

bages, & d'autres causes du mauvais état des prés. On peut saigner les marais & en tirer une vase très-fertile. Quant aux prés secs, il s'agit de les mieux travailler & de les engraisser. Il faut, selon lui, tellement regler la proportion des terreins, qu'on ait cinq fois autant de prés & dix fois autant de pâturages, que de terres labourées. On peut alterner le pâturage, & ne laisser paître les bestiaux dans chaque canton que pendant quinze jours. Lorsqu'on veut détruire une forêt, il faut que ce soit dans le printems, & avoir soin de bien déraciner les arbres. On coupe les taupieres avec une charrue ajustée pour cette opération; & l'on détruit la mousse avec de la chaux, du tan, du gros sable, &c.



ITALIE.

DE Summi Pontificis eligendi formâ, Historica Dissertatio, &c.

« DISSERTATION historique sur „ les formalités qui s'observent pour „ l'Élection d'un Souverain Pontife. „ A Padoue, 1758, in-8°. de 40. „ pages.

M. *Pierre Busanelli*, Professeur des SS. Canons dans l'Université de Padoue, qui avoit publié en 1757 un Discours sur la Jurisdiction Ecclésiastique, a composé la Dissertation dont nous rendons compte à l'occasion de l'élection du nouveau Pape. Il passe legérement sur l'ancien usage du Clergé & du Peuple de Rome, d'élire un Pape par acclamation, ainsi que sur le droit prétendu de se nommer un Successeur, que quelques Canonistes outrés ont voulu donner aux Papes; mais il accorde au Clergé de Rome la liberté de les élire. Avant que de parler

des trois especes d'élection, voici trois questions qu'il discute: " 1°. Si l'on „ peut élire un Pape qui ne soit pas „ du nombre des Cardinaux? 2°. „ Combien de tems on peut différer „ l'élection? 3°. Si au défaut des Car- „ dinaux, l'élection appartient à un „ Concile ou au Clergé Romain? L'élection du Pape se fait ou par inspiration (*per inspirationem, vel quasi inspirationem*), ou par compromis (*per compromissum*), ou par scrutin & par accés (*per scrutinium & accessum*). La premiere élection se fait, lorsque tous les Cardinaux se jettent unanimement aux pieds d'un Sujet Papable, & l'adorent comme Vicaire de J. C. ainsi qu'il est arrivé à Marcel II. à Pie IV. & à Pie V. La seconde se fait, lorsque les Cardinaux, pour lever le Schisme, déferent la nomination du Pape à un seul, comme on prétend qu'il arriva à l'élection de Jean XXII. La troisieme sorte d'élection, qui est la plus ordinaire, est lorsque les Cardinaux s'assemblent tous les jours le matin & le soir dans la Chapelle, pour le scrutin. Ils écrivent leur vœu sur un petit morceau de papier que chacun

met dans un Calice exposé sur l'Autel. Cette cérémonie se repete jusqu'à ce que les deux tiers des Cardinaux ayent réuni leurs voix sur la même personne; ce qui se fait communément après le scrutin par l'accès. On demande alors si celui qui a la pluralité des voix, ne peut pas en obtenir les deux tiers.

ROME.

On voit ici le plan d'une nouvelle édition d'Anacréon, qui ne cédera guere à l'*Horace de Pine* fait en Angleterre. Le Poëte Grec sera gravé par les plus habiles maîtres d'Italie. La premiere Planche représentera, d'après une pierre gravée, le génie de Bacchus qui est aussi celui d'Anacréon. L'inscription qui sera mise au bas, a été tirée d'un très-ancien manuscrit des ouvrages d'Anacréon, qui est au Vatican. Le titre sera gravé en caractéres pareils à ceux qu'on voit sur les medailles des Empereurs Grecs, avec un tyrse, une lyre, différens vases pour boire, & autres ornemens bacchiques & poëtiques, entrelassés de branches de

lierre. Le commencement & la fin de l'avant-propos seront ornés de masques. A la tête de l'éloge historique & de la vie du Poëte, il y aura une vignette représentant un Bas-relief, où l'on verra un vieillard qui joüe de la lyre, & à côté de lui un enfant debout. Cette vie sera terminée par trois medailles mises l'une à côté de l'autre. Ensuite viendront les témoignages des Ecrivains Grecs & Romains, ornés d'un Bas-relief du Capitole qui représente les Muses & plusieurs autres figures. Au-dessus & au-dessous de chaque piece de Poësie, il y aura une vignette d'antiques gravées qui exprimera le caractere de la piece. Par exemple, à la tête de la premiere Ode, où le Poëte dit: *Que, s'il vouloit chanter les Atrides, Cadmus, & Hercule, sa lyre ne pourroit résonner que l'amour*, on verra Menelas & Agamemnon qui assistent au sacrifice d'Iphigenie, d'après un très-beau vase du Cabinet de Medicis; & à la fin de l'Ode trois pierres gravées réunies, dont l'une représente Cadmus qui tue le serpent, l'autre Hercule qui repose, la troisieme l'Amour jouant de la lyre. Les autres seront ornées dans

le même goût. A la tête de la seconde Ode, on verra plusieurs pierres gravées qui représentent la force des animaux; & à la fin trois autres pierres, dont la premiere représente Hercule qui file; la seconde Jole peignant Hercule, & la troisieme la Prudence d'Ulisse. Les Odes seront suivies des fragmens & de diverses Poësies, dont plusieurs ne sont pas connues. A la fin du premier tome, il y aura une Table qui indiquera toutes les Antiquités employées dans cette Edition. Le second tome renfermera la Traduction Latine de Barnes, une Traduction Angloise, une Version Françoise, une Espagnole, & une nouvelle Traduction Italienne eu vers. Il contiendra aussi plusieurs antiques gravées, quoique non pas en si grand nombre que le premier Volume. Il y aura encore un troisieme tome, où l'on rassemblera les différentes leçons, toutes les notes & les observations des Commentateurs.

LETTRE de M. Reginaldi Sellari, Chanoine de Cortone, au Docteur Jean Lami, à Florence, sur quelquelques Monumens Etrusques.

Je n'avois garde de manquer à vous rendre compte d'un tombeau des anciens Étrusques, découvert dans les collines de Cincio. J'ai eu le bonheur d'en tirer, pour l'ornement de mon Cabinet, une Patere antique, & un gros pendant d'oreille d'or de femme; le reste a été vendu par les habitans du lieu aux Juifs de *Monte-San-Savino*. Ma Patere qui est de Bronze, est une des plus grandes & des plus belles en ce genre. Bacchus y est représenté, embrassant Venus du bras droit, & tenant dans sa main gauche un foudre. Il a une grande barbe, un collier de perles au col, & sur la tête une couronne de lierre, avec une espece de mantille qui descend de ses épaules. Venus qui est pareillement nue, attire gracieusement de la main gauche la tête du Dieu, & le caresse avec la main droite. Cette Déesse a de fort grandes aîles; elle a les oreilles ornées de grands pendants de la même forme que celui que j'ai recouvré, & l'on peut y remarquer la maniere dont les femmes Etrusques portoient ces sortes d'ornemens. Leurs pendants n'étoient pas attachés immé-

diatement aux oreilles, mais à un fil d'or qui en descendoit. Quoique fort grands, ils étoient très-legers, parce que ce n'étoient que des feuilles d'or très-minces, travaillées avec beaucoup d'art, & qui formoient de petits boutons: il y en a de semblables dans le Cabinet de M. *Corazzi*. Il semble que le maître qui a gravé ces figures sur la Patere, ait voulu charger sa Venus de tous les joyaux des femmes Etrusques: car le brasselet de cette figure ressemble au brasselet Etrusque de la famille des *Tomasi*, que M. *Gori* a inseré dans le second Tome de ses Inscriptions. Je crois que l'intention de l'Artiste a été ici de représenter l'alliance de Bacchus & de Venus, d'autant plus que toute la Patere est environnée de feuilles & de bayes de lierre. Derriere Bacchus, on voit une figure nue qui tient de la main gauche une trompette percée de quatre trous à distances égales, & de la main droite une autre trompette sans trous. Cette figure, ainsi que les autres, a une chaussure semblable à celle des Etrusques. J'imagine que la trompette désigne un des principaux attributs de

Bacchus, qui présidoit aux danses. Le trépied qui est audessous de lui, & d'où il s'éleve de la fumée, paroît indiquer que les Etrusques rendoient un culte à Bacchus. Quoiqu'il en soit, tous ces joyaux ont sans douté été tirés du tombeau de quelque femme Etrusque. C'est une perte considérable pour les amateurs de l'Antiquité, que de pareilles curiosités tombent ordinairement dans les mains de gens qui n'en connoissent pas le prix, & sur-tout soient vendus aux Juifs.

Je suis, &c.



ANGLETERRE

LONDRES. Le Sieur *Paton*, excellent Peintre de Marines, a mis au jour l'année derniere (en Février 1759) deux jolis Tableaux, ils représentent deux combats de mer, l'un du 21 Décembre 1757; l'autre du 28 Février 1758, dans lesquels quelques Capitaines Anglois remportent la victoire sur des Vaisseaux François. Le courage & l'activité des différens Capitaines sont très-bien exprimés dans le premier, & l'on distingue d'abord la marine Françoise de l'Angloise. Le dessein & la perspective donnent à ce Tableau un mérite singulier. L'autre Tableau qui représente la victoire du Vaisseau le *Monmouth* sur le *Foudroyant*, victoire qui coûta la vie au Capitaine *Gardiner*, a de grandes beautés, & le coloris en est admirable. Il étoit assez difficile d'exprimer le feu du canon au clair de la lune; mais le Peintre l'a rendu de façon à étonner tous les connoisseurs. Les deux tableaux ont été gravés par le Peintre même avec beaucoup de précision & de goût.

An Essay to facilitate the inventing of Landskips, intended for Students in the Art, &c.

« Essai destiné à faciliter l'invention „ des Paysages, pour l'utilité des „ Éleves. A Londres, chez *Roydell*, „ in-4o.

Ce Livre est un recueil de Paysages, projettés d'après une idée de *Leonard de Vinci*. Ce grand Maître observe que, quand nous considérons de vieux murs, couverts de saletés, ou des ruines, nous y découvrons plusieurs choses, comme Paysages, Batailles, Nuées, figures extraordinaires, bambochades, & d'autres objets bisarres; & que de cette masse confuse, on peut tirer beaucoup de desseins & des compositions toutes nouvelles. L'auteur de cet essai, ayant saisi cette idée, a entrepris de la réduire en pratique. Il présente d'un côté un amas de figures informes, & vis-à-vis des Paysages bien ordonnés, & dessinés d'après ces projections fortuites. Ce singulier essai doit être suivi d'un ouvrage plus ample.

THE Ruines of Balbec, otherwise Heliopolis in Cœlo-Syria. London, 1757.

« LES Ruines de Balbec, appellé au„ trement Heliopolis en Cœlo-Sy„ rie. A Londres, 1757, in-fol.

Cet Ouvrage, qui ne cede en rien aux *Ruines de Palmyre*, pour la beauté de l'exécution, est un très-grand volume composé de quarante-six planches, précédées d'une Introduction très curieuse, faite par M. *Word*. Toute la gravure en est parfaite, & fait beaucoup d'honneur aux Artistes, (MM. *Faurdrinier* & *Major*), & principalement au premier. On y voit, entre autres choses, deux Temples, dont le premier qui est d'une grandeur énorme, paroît n'avoir jamais été achevé; & le second n'est pas si grand, mais bien plus parfait. A côté du texte Anglois, est une Traduction Françoise du célébre M. *Maty*, qui faisoit autrefois la Bibliotheque Britannique. Les Auteurs de ce magnifique ouvrage promettent (moyennant qu'ils vivent assez de tems pour exécuter leur projet), de donner les desseins des plus

beaux endroits de la Grece, où la Fable a pris ſon origine, parce que tout le ſyſtême de la Mythologie, dans les lieux où Homere écrivoit, devient beaucoup plus vraiſemblable & mieux lié par la connoiſſance des circonſtances locales. Cette partie ne ſera pas la moins piquante de leur voyage litteraire & paleographique.

M. *Chambers* a publié un Ouvrage à-peu-près du même goût, & qui a pour titre : *Deſig ns of Chine Buildings, Furniture, Dreſſes, Machines and Utenſils, engraved by the beſt hands, from the originals drawn in China, by M. Chambers, Architect, Membre of the Imperial Academy of Arts at Florence. To Which is annexed a Deſcription of their Temples, Houſes, Gardens, &c. London. Dodſley, Pillar, Wilſon.*

« DESSEINS des Bâtimens, Meu-
„ bles, Habillemens, Machines &
„ Uſtenſiles des Chinois, gravés
„ par les meilleurs maîtres, d'après
„ les originaux deſſinés à la Chine,

„ par M. *Chambers*, Architecte,
„ Membre de l'Académie Impéria-
„ le des Arts à Florence. On y a
„ joint une Deſcription de leurs
„ Temples, Maiſons, Jardins,
„ &c. A Londres. „

Rien n'eſt plus magnifique, ni plus exact que le deſſein & la gravure de ces Planches. L'Introduction qui les précéde eſt en Anglois & en François, comme dans les ruines de Balbec.

Lectures on Architectures, conſiſting of Rules foumded upon Harmony and Arithmetical Proportion in Building, &c. By Robert Morris, in 2. vol. 8o. the ſecond Edition. « Leçons
„ ſur l'Architecture, conſiſtant en
„ regles fondées ſur l'Harmonie,
„ & la Proportion Arithmétique
„ dans les Bâtimens, & expliquées
„ par des exemples en dix-huit
„ Planches, avec la proportion dans
„ la pratique, par *Robert Morris*.

Ce Livre avec les deux ſuivans, forme les Œuvres completes de l'Auteur ſur l'Architecture.

TABLE
DES MATIERES.

Fin de la Table.

Fautes à corriger.

PAge 15. ligne 9 *Aglois*: lisez, *Anglois.*

P. 27. Note 12 L. 3. *attendre* : lisez, *entendre.*

P. 28. à la dern. Ligne *qu'lis* : lisez, *qu'ils.*

P. 29. L. 11. ôtez le point après le mot *Prose*, & substituez une virgule.

P. 31. à la fin de la Note 13, mettez *Metastase.*

P. 36. à la fin de la Note 17, mettez encore *Metastase.*

P. 46. L. 10. *Zacharia*: lisez, *Zacharie.*

P. 55. L. 4. *introduisoient*; lisez, *introduisirent.*

Ibid. L. 12. *prescrivoit*: lisez, *prescrivit.*

Ibid. L. 13 après le mot *rhythme*, dont il faut ôter la premiere *h*, mettez deux points, au lieu de la virgule; & à la ligne 14 *tels*, au lieu de *tel.*

P. 56. L. 13. *verité*: lisez, *varieté.*

P. 76. L. 11. *des*; lisez *de.*

P. 82. dans la Note, lisez *Race*, au lieu de *Bace.*

P. 93. L. 17, après ces mots, *semblablable à celle*, ajoutez, *qu'on a.*

P. 112. L. 18. *de beaucoup*, ôtez *de*

P. 105. L. 21, au lieu *d'infecté de couleurs* qui est un latinisme, lisez *chargé de couleurs.*

P. 106. L. 13. *Libre de couleurs*; lisez *dépouillée de couleurs.*

P. 121. L. 14. *Juste-Lipte*: lisez, *Juste-Lipse.*

P. 130. L. 11. *de Seres*; lisez, *des Seres.*

P. 131. L. 5. *eteintes*; lisez *éteinte.*

P. 138. Lig. penult. *parlons*; lisez, *parlerons.*

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du mois de Juin. Cet ouvrage périodique, fait pour enrichir la France des productions litteraires des autres pays de l'Europe, n'a pas eu d'abord toute la perfection dont on le jugeoit susceptible; mais les Sçavans qui en sont chargés maintenant, sont enfin parvenus à remplir toute l'étendue de leur projet. Ce volume en particulier me paroît ne rien laisser à desirer. A Paris, ce 7 Juillet 1760.

DEPASSE.

DE l'Imprimerie de LOUIS CELLOT, rue Dauphine.

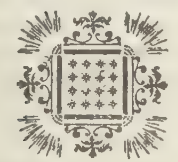
JOURNAL ÉTRANGER.

JUILLET 1760.

DEDIÉ
A MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN,

Par M. l'Abbé ARNAUD.

Quæ robora cuique ;
Quis color, & quæ sit rebus natura creandis.
Virgil. Georg. II.



A PARIS,

Chez JACQUES-FRANÇOIS QUILLAU, Libraire, rue St. Jacques, vis-à-vis le Collége du Plessis, en la maison de Mr. Cars, Graveur du Roi.

Avec Approbation & Privilege du Roi.
M. DCC. LX.



JOURNAL ÉTRANGER.

ANGLETERRE.

I.

THE History of Omrah the son of Abulfaïd. An Oriental Tale. (1)

" L'HISTOIRE d'Omrah, fils d'Abul-" faïd. Conte Oriental. „



OMrah, le fils d'Abulfaïd, de la race des Fideles, étoit né à Bir, ville de la Province de Diarbekr ou Algiezirah, qu'arrosent les eaux d'El-phara (2). L'or-

(1) Extrait du *British-Magazine*, Jan. 1760.
(2) C'est le nom que les Naturels du pays donnent à l'Euphrate.

gueil de la jeunesse avoit enflammé son ame ; dévoré de la soif des connoissances, il résolut de voyager dans les pays étrangers, pour cultiver son esprit & satisfaire sa curiosité. Plein de ce projet, il monta sur un chameau, & partit avec une caravanne qui alloit à Basrah, où il arriva heureusement, & où il acheta une grande quantité des plus belles perles. Alors il brûla du desir de voir la ville Imperiale de Baghdad, pour y être témoin de la gloire & de la magnificence qui environnoit le thrône du célebre Kaliph, Haroun-al-Rachid, le sublime successeur du Prophete, l'Empereur des Fideles, la rose de délices, l'Intendant du Paradis, & dont la physionomie resplendissoit, comme la vision d'Al-Borak (3) qui offroit un asyle à tous les enfans des malheurs sous l'ombre de ses aîles, d'où degoutte sans cesse la rosée de la libéralité.

Omrah, que le succès avoit enyvré,

(3) C'est l'animal qui porta Mahomet au Ciel. Son visage ressembloit à celui d'un homme, & ses yeux brilloient d'un éclat aussi vif que le feroient les étoiles, si elles étoient frappées des rayons du soleil.

& qui étoit déja fier de sa propre importance, se laissa aller aux illusions de la vanité. Il sortit de Basrah sans guide & sans compagnie ; & après avoir marché un jour, il se trouva dans les plaines délicieuses de Hella. Le soleil commençoit à dorer l'horison ; le Ciel pur & sans nuage se peignoit du plus bel azur ; les figuiers, les palmiers, les orangers, les grenadiers sembloient étendre leurs bras & agiter leurs feuilles pour saluer le jour naissant ; la rosée du matin avoit répandu mille perles argentées sur les plaines verdoyantes, qui embellissent les bords d'El-Pharat. Le jeune chameau, le faon badin, la gazelle bondissante & la zebre legere se jouoient sur l'émail des prairies, & chaque buisson retentissoit des chants mélodieux des musiciens de l'air : toute la nature sembloit concourir à verser la gaieté dans le cœur du jeune homme, & à souffler dans son sein cette confiance présomptueuse, qui ne manque jamais d'obscurcir la lumiere naturelle de la raison & du bon sens. C'est dans ce lieu qu'Omrah rencontra deux personnages, dont l'abord imprévu fixa son attention. L'un d'eux avoit la sta-

ture d'un homme avec la physionomie d'un enfant ; il avoit le regard stupide & les traits inanimés ; sa bouche étoit sans dents, & un rire insipide répandoit une langueur continuelle sur son visage. Il portoit un collier garni de sonnettes, & il tenoit à la main un bâton, à l'extrêmité duquel étoit attachée une vessie de dromadaire, gonflée de vent & remplie de petits cailloux. Il agitoit de tems en tems cet instrument, & sembloit prendre plaisir au bruit qui en naissoit. Son compagnon qui faisoit l'office de gouverneur, & le conduisoit avec une corde d'arc attachée à sa ceinture, paroissoit un homme d'un âge mûr, grand, nerveux & robuste : sa barbe étoit de plusieurs couleurs, & il avoit l'air chagrin. Un de ses yeux étoit couvert d'une mouche de taffetas noir, l'autre entouré d'un cercle livide brilloit comme une comette qui présage les vengeances du Ciel. Son nez qui étoit autrefois recourbé comme la baguette du Kaliph, avoit été mis au niveau de son visage par quelque accident. Son front étoit sillonné de cicatrices ; ses dents étoient rompues & déplacées ; son tur-

ban étoit souillé de sang ; ses vêtemens étoient déchirés, & il boitoit comme Ebn-Zaid, l'Emir de Moussul. Un cimeterre de Damas sans fourreau pendoit à son côté, & il portoit à sa main le tronçon d'une lance qu'il avoit brisée dans quelque tournois. Ce voyageur, malgré son air féroce, aborda Omrah d'un air poli, & lui offrit de le conduire à Baghdad par le chemin le plus court : Omrah qui étoit naturellement doux & confiant, accepta cette offre, se joignit aux deux étrangers, & prit beaucoup de plaisir aux aventures extraordinaires que racontoit le hideux Gouverneur.

Ils arriverent enfin au pied d'une montagne, où le chemin se partageoit en deux sentiers, dont l'un sûr, aisé, agréable formoit un grand circuit autour d'une plaine unie ; l'autre inégal, dangereux & pénible s'élevoit vers la montagne, & bordoit un précipice effrayant, au bas duquel rouloient les eaux d'El-pharat, enflé alors des pluies du printems : le Voyageur borgne choisit celui-ci comme le plus court, & Omrah suivit ses pas contre son propre sentiment ; car il craignoit de paroître

timide aux yeux de son conducteur. Ils avoient déja fait assez de chemin, lorsqu'en passant sur le bord d'un rocher escarpé, le jeune étranger remua son instrument ; le bruit effraya une chouette qui reposoit dans un petit buisson ; l'animal épouvanté battit des aîles, & s'élança, en criant, sur le visage d'Omrah, qui, reculant de surprise, tomba du haut du précipice dans l'El-pharat.

Quoiqu'il eût la réputation d'être un excellent nageur, la rapidité du fleuve l'entraîna plus de dix parasangues au-delà de l'endroit où il étoit tombé. Enfin il atteignit le rivage à moitié mort de frayeur, de fatigue & de tristesse ; car il avoit perdu son turban, qui étoit orné de pierres précieuses d'une valeur inestimable.

Dans cette malheureuse situation il fut recueilli par un paysan qui le porta dans sa cabane, le consola avec humanité, & lui donna tous les secours possibles dans sa fievre qui fut causée par l'agitation d'esprit & de corps qu'il venoit d'éprouver. Un jour qu'Omrah erroit dans des bosquets de citroniers, qui bordent les rivieres d'El-pharat,

qu'il y respiroit un air frais, & jouissoit de sa convalescence, ses yeux furent soudain éblouis par l'apparition d'une femme, dont la beauté étoit si ravissante, qu'il la prit pour une des Houris, ces filles immortelles du plaisir, destinées à faire le bonheur des fideles Musulmans. Elle avoit de grands yeux noirs, & doux comme ceux d'une genisse badine qui broûte les fleurs jaunes dans les prés émaillés d'Yerak ; ses joues étoient animées de ce doux incarnat de la jeunesse, plus brillant que celui de la rose épanouie qui parfume les jardins de Damas : ses dents étoient blanches & polies comme le sceptre du Kaliph, & aussi régulierement arrangées que les allées de cyprès qui ombragent les Bazars (1) de Diarbekr. Ses cheveux noirs qui tomboient en ondoyant sur ses épaules, étoient parsemés de fleurs de diamant qui brilloient, comme les étoiles du ciel brillent sur le sombre voile de la nuit : son col étoit blanc comme la fleur d'ophra, élegamment arrondi, poli & éclatant com-

(1) Marchés publics.

me les cygnes qui se jouent sur les eaux du Diglut (2) : sa gorge laissoit appercevoir deux globes qui s'élevoient sous un voile transparent, semblables à deux coupoles de marbre de la magnifique Mosquée de Bir : enfin sa figure étoit charmante, & l'art de sa parure relevoit encore ses attraits, & leur donnoit un nouvel éclat. Elle tourna tendrement les yeux sur Omrah, & son regard fut accompagné d'un soûrire qui troubla les sens du jeune homme, & alluma dans son ame tous les feux du desir : quand elle se retira, il la suivit jusqu'à l'entrée de son habitation qu'on pouvoit appeller le berceau de la volupté, tant la nature & l'art y avoient prodigué de charmes & de beautés. Il fut retenu par une frayeur respectueuse ; il n'osa porter ses pas dans ce lieu enchanteur qu'il prit pour la demeure de quelque Génie voluptueux. Il flottoit entre l'amour & la crainte, lorsqu'il vit s'approcher de lui un jeune homme impétueux qui avoit des yeux gris & des cheveux

(2) C'est le Tigre.

roux, un nez aquilin & un teint enflammé. Son haleine étoit plus brûlante que ce vent dévorant appellé *Samiel*, qui tourmente les voyageurs même durant la nuit. Sa robe étoit souillée par le jus de la grappe défendu aux enfans du Prophete ; il exhaloit une odeur semblable à celle des béliers du Khurdistan ; & il étoit armé d'un poignard étincellant comme le *Sam-Samah* de l'invincible Haroun-al-Rachid. Il s'approcha d'Omrah sans prononcer un mot, & le saisissant par la main, l'entraîna avec la rapidité de l'éclair sous le berceau de la divine Inconnue. Le trouble & la crainte qui avoient d'abord saisi Omrah, firent place aux plus délicieux mouvemens ; l'Enchanteresse se précipita elle-même dans ses bras, lui prodigua tous ses charmes, & le combla de toutes les faveurs de l'amour. Omrah se crut transporté dans le séjour céleste, que Mohammed promet aux Fideles ; enyvré de volupté, il n'eut pendant quelque tems d'autres sentimens que celui du plaisir : mais cette yvresse ne fut pas longue. Il s'étoit endormi dans le sein de l'amour ; le charme fut dissipé

à son reveil ; il se trouva couché sur de la paille dans une hutte grossiere & solitaire ; sa maîtresse & ses perles avoient disparu. Il se leve épouvanté, & jettant les yeux autour de lui, il s'apperçoit que toute la beauté de ce lieu enchanteur s'étoit évanouie ; il ne voit qu'un horrible désert de bruyeres & de marais, herissé de roches escarpées, au milieu desquelles il apperçoit quelques boucs & quelques singes à moitié morts de faim, symboles de la débauche & de l'obscenité. Enfin il découvrit dans un coin obscur de la cabane une vieille femme étendue sur une natte, & rendant les derniers soupirs : il approche de cette hideuse créature, malgré l'horrible puanteur qui s'en exhaloit ; il l'interroge, mais il ne peut en tirer une parole ; c'étoit un cadavre vivant, dont mille ulceres infectés avoient dévoré la moitié. Ce qu'il ne put apprendre de la bouche de cette malheureuse, il l'apprit de son état. Il s'éloigna avec horreur de cet objet épouvantable, & se frappant la poitrine dans un mouvement de désespoir & de repentir : « O Allah, s'écria-t-il, est-ce là le

» fruit de la sage éducation que m'ont » donné mes parens vertueux ! Sont-» ce là les effets des conseils salutai-» res qu'avoit imprimés dans mon es-» prit encore tendre le respectable » Abulfaïd, dont la sagesse répand » une odeur aussi agréable que les » gommes & les parfums d'Yemen. » O malheureux Omrah ! ta folie » couvre d'opprobres ta famille, & » te plonge dans l'infamie & dans la » misere. Tu t'es précipité dans les » bras du vice ; tu as perdu ces biens, » le fruit de tes travaux & de ceux de » tes Peres ; tu as souillé ton ame, & » tu as enfermé dans ton sein les ger-» mes de la douleur & de la corrup-» tion. Meurs, malheureux ! car tu » es indigne de respirer l'air, & » d'être mis au nombre des Disciples » du Prophete ». A ces mots il tira de sa ceinture un poignard que son mauvais Génie lui avoit laissé ; dans l'instant qu'il alloit le plonger dans son cœur, il se sentit retenir le bras ; il se retourne & voit un Dervis âgé, dont l'air lui inspira le respect : ses yeux étoient vifs & perçans comme ceux des aigles d'Irack ; mais ses regards

étoient doux & tranquilles ; chacun de ſes traits reſpiroit la bonté, & toute ſa perſonne formoit un enſemble aimable de douceur & de gravité. L'âge avoit dépouillé ſon front de ſes cheveux ; mais ſa barbe blanche deſcendoit juſques ſur ſon eſtomac. Son vêtement étoit de peau de chameau ; & il tenoit à la main un Roſaire, ſelon la coûtume des devots Muſulmans.

Après avoir recité la Sentence : Allah - Ackbar : *Dieu eſt bon*, " Gar-
„ de-toi, ô mon fils, dit le Dervis à
„ Omrah, de t'abandonner aux mou-
„ vemens inſenſés du déſeſpoir. Sou-
„ viens-toi de ce que tu dois à toi-mê-
„ me, à ta famille, à ton pays, à ta
„ religion. Apprens que cette vie,
„ dont tu veux témerairement tran-
„ cher le fil, n'eſt pas à toi ; c'eſt un
„ dépôt ſacré dont tu rendras comp-
„ te au grand Juge. Ton ame ſouillée
„ du crime affreux du ſuicide oſeroit-
„ elle s'approcher des ames pures des
„ Fideles ? Ta patrie te demande cette
„ vie dont tu n'as pas le droit de diſ-
„ poſer. En t'arrachant toi-même à la
„ terre des vivans, tu priveras ton

„ Prince d'un ſujet, & la république
„ des talens que tu as reçus pour l'a-
„ vantage de tes Concitoyens, & tu
„ deshonoreras ceux qui t'ont donné
„ l'être. Veux-tu donc te plonger dans
„ l'éternité avec toutes ces horreurs
„ accumulées ſur ta tête ? Ah ! non :
„ Qu'il ne ſoit pas dit que la ſemen-
„ ce d'un fidele Muſulman, qui a été
„ inſtruit dans la foi du grand Pro-
„ phete, & qui a eu le bonheur de
„ baiſer le ſeuil ſacré du Caabah, ait
„ produit le fruit amer du malheur &
„ du peché ! „ Chaque parole du ſage Vieillard portoit la lumiere dans l'ame d'Omrah, & calma le trouble de ſes ſens : le poignard tomba de ſa main : les regards farouches du déſeſpoir firent place à l'expreſſion de la honte & du remords ; & ſes joues furent baignées des larmes du repentir ; il tomba aux piés du reſpectable Dervis, & lui dit en lui preſſant la main :
" O mon Pere ! je ne puis réſiſter au
„ poids de votre raiſon ; vous m'avez
„ appris à reſpecter les vûes de la Pro-
„ vidence ; ayez pitié d'un malheu-
„ reux jeune homme privé du ſecours
„ & des avis de l'amitié, perſecuté par

„ le malheur, trahi par l'iniquité, &
„ égaré par les paſſions de la jeuneſſe.
„ Vous avez épargné à ma main un
„ crime dont l'idée ſeule me glace
„ d'horreur : étendez votre charité
„ plus loin ; aidez-moi de vos con-
„ ſeils ſalutaires plus précieux que les
„ gommes odorantes de Hayaman ;
„ éclairez-moi de ces vives lumieres
„ que vous avez puiſées aux ſources
„ ſacrées de l'étude & de l'expérience.

Omrah lui raconta enſuite les malheurs qui lui étoient arrivés, & les pieges dans leſquels il étoit tombé. Le Dervis l'écouta avec complaiſance, & le conſola avec humanité ; il l'exhorta à l'eſpérance & à la gaieté ; il lui fit obſerver que l'adverſité eſt l'école la plus utile de la vie, & que les richeſſes n'ont qu'une valeur arbitraire & fugitive ; il lui montra un avenir heureux dans l'emploi de ſa jeuneſſe & de ſes talens, & lui promit de détruire le venin dont ſon ſang étoit infecté par le moyen d'une herbe qui croît ſur les montagnes de Kurdo, & dont la vertu venoit d'être découverte par Gabriel, fils de Bakhtiſou, Hérétique & Medecin du Kaliph ; enfin il l'invita à l'accom-

pagner dans ſon hermitage, où Omrah le ſuivit plein de reconnoiſſance.

Chaque parole qui ſortoit de la bouche du vénérable Dervis étoit dictée par la ſageſſe & adoucie par l'humanité ; ſes conſeils pénétrerent inſenſiblement l'ame d'Omrah, qui ſentit chaque jour augmenter ſon admiration & ſa reconnoiſſance pour ſon Bienfaiteur. Ce jeune homme étoit logé agréablement dans l'hermitage, & il trouva dans ſon Hôte toute la tendreſſe d'un pere, ſans l'aveuglement qui la ſuit ordinairement : il fut réduit à une nourriture ſaine & frugale, tandis que le Vieillard lui adminiſtra le remede qu'il lui avoit promis, & qui détruiſit en peu de tems le germe du poiſon qui avoit commencé à fermenter dans ſes veines. Il étoit plus difficile d'épurer ſon ame & de déraciner les penchans vicieux que la jeuneſſe & la paſſion y avoient fait naître ; le Dervis cependant ne déſeſpera pas d'en venir à bout, parce qu'il avoit reconnu dans ſon Diſciple un cœur ſenſible, une ame douce & un eſprit juſte. Les revers qu'avoit éprouvés Omrah, avoient déja mortifié ſon orgueil & ſa vanité ; mais

cette mortification étoit l'effet de l'orgueil même humilié & trompé ; & ces paſſions ſe ſeroient probablement ranimées, à proportion que le ſentiment de ſes malheurs ſe ſeroit affoibli, ſi le Dervis n'avoit pris une méthode efficace pour les ſubjuguer. Ce ſage Hermite fit une énumeration fidelle des perfections du jeune homme, les peſa avec ſes défauts, & lui fit voir combien la balance penchoit du côté de ceux-ci ; il lui prouva que pour les qualités perſonnelles il étoit ſurpaſſé, ou tout au moins égalé par pluſieurs de ſes contemporains ; qu'il avoit un rival en beauté dans le Medecin Gabriel ; qu'il ne lançoit pas le javelot comme Muſa-Ebn-Iſa, le Préfet d'Egypte ; qu'il ne manioit pas un cheval comme Moſlema-Ebn-Yahia, qui avoit été élevé avec le Kaliph, & ne joûtoit pas comme Amru-Ebn-Mahran, qui avoit remporté le prix dans le fameux tournois, qui s'étoit donné à Geſiſah, ville bâtie dans une Iſle du Diglut. Il remarqua encore qu'Omrah n'étoit pas plus fidele à ſon Prince que Yahya-Ebn-Khalid-Ebn-Baramack, ni plus libéral que ſon fils Jaaphar, le premier favori du

Kaliph qui lui avoit donné ſa fille en mariage, ni plus brave que le frere de ce favori qui avoit éteint les rebellions de Yabya-Ebn-Abdallah. Il lui fit convenir que du côté du génie & des connoiſſances, il ne pouvoit pas être comparé à pluſieurs Eſclaves du Kaliph ; que dans la Poéſie il étoit bien inférieur à Abounaovas, qui avoit compoſé une fameuſe Stance ſur les vers qu'une Demoiſelle de la Reine avoit envoyés à Haroun-al-Raſchid ; que pour la pieté il étoit fort au-deſſous d'Ebn-Adhem, qui dans une viſion avoit vû l'Ange Gabriel écrire ſon nom parmi ceux qui aiment ſincerement leur Créateur ; que dans la Médecine il étoit un ignorant en comparaiſon du Chrétien Gabriel & de l'Indien Mangheh, que l'on diſoit avoir la main de Moyſe & le ſouffle du Meſſie ; qu'en fait de Métaphyſique il étoit éclipſé par Abouſaid-Aſmai, qui avoit écrit un traité ſublime ſur l'ame, intitulé *Fahouat-nal-Naderat* ; & qu'il n'étoit qu'un enfant en Philoſophie & en Juriſprudence vis-à-vis de Morabec & de Bahaloul : enfin il repréſenta au jeune homme la ſituation malheu-

reuſe à laquelle le réduiſoit la perte de ſon turban & la fourberie de ſa Maîtreſſe. Les remontrances ſalutaires du Vieillard firent impreſſion ſur Omrah, & firent un changement ſubit dans ſon caractere. Il commença à jetter ſur lui-même ces regards de mépris & de défiance, qui ſont les fondemens de la ſageſſe. Son cœur que l'orgueil avoit endurci, s'ouvrit aux doux épanchemens de l'humanité & de la bienveillance ; tous les vains projets de ſa jeuneſſe s'évanouirent comme les phantômes d'un ſonge du matin ; il impoſa un frein à ſes paſſions les plus impétueuſes, & ne connut plus d'ambition que celle de ſe diſtinguer de ſes ſemblables par la ſupériorité de ſes vertus & de ſes talens. C'eſt alors qu'il prêta l'oreille la plus attentive aux inſtructions du Dervis, qui non-ſeulement poſſedoit toute la Philoſophie & la Littérature de l'Orient, mais étoit encore profondément inſtruit de la politique des nations, des coûtumes & des mœurs des hommes, & connoiſſoit tous les reſſorts des paſſions humaines. Omrah étoit confondu à la vûe d'une ſcience ſi étendue & d'une vertu ſi ſublime ; il regardoit l'Her-

mite comme un être d'une nature ſupérieure, & pouvoit à peine s'empêcher de l'adorer.

Les leçons du Maître germerent dans l'eſprit du Diſciple ; Omrah avoit fait dans l'eſpace d'une année de ſi grands progrès dans la ſcience & dans la ſageſſe, que le Dervis le jugea digne d'être Profeſſeur au fameux Collége de Madraſah, que le Kaliph venoit de fonder à Baghdad. Il y a une ſorte d'avarice dans l'étude ; les tréſors de connoiſſance qu'Omrah avoit acquis ſatisfaiſoient ſon ame ſans la raſſaſier, & lui laiſſoient le deſir de les accroître encore. Il réſolut de paſſer encore une année dans cette école utile, mais un évenement inattendu vint troubler ſon projet, & l'arracher à cette charmante ſolitude. Il apprit par un Aga de la caravanne de Bir que le reſpectable Abulfaid avoit terminé ſa carriere, & que ſa mere, la vertueuſe Kadisha, ne ceſſoit de pleurer la mort de ſon époux & l'abſence de ſon fils, dont elle n'avoit eu aucune nouvelle depuis ſon départ.

La tendreſſe filiale d'Omrah ſe réveilla à cette nouvelle ; après avoir

payé le tribut de pleurs qu'il devoit à la mémoire de son pere, il consulta le Dervis sur ce qu'il devoit faire, & le sage Vieillard l'exhorta à retourner à Bir pour y prendre soin des affaires de sa famille. Omrah prit congé de son hôte, les yeux baignés de larmes & le cœur pénétré d'admiration & de reconnoissance ; il se joignit à la caravanne, arriva à Bir, & se trouva maître d'une fortune considérable. Fidele aux instructions de l'Hermite, il convertit son bien en pierreries, & prit la route de Baghdad, déterminé à consacrer ses talens au service de sa patrie. La caravanne avec laquelle il étoit parti, fut attaquée dans les plaines d'Orfa par un corps de Curdes & de Tartares qui furent mis en déroute après un combat très-vif, dans lequel Omrah signala sa valeur, & tua de sa main un des principaux chefs de ces Brigands. Ils passerent sur les vertes montagnes de Hajasor, toujours couvertes de brebis, & par les vallées de Murdin, qui sont ombragées par les arbres odoriferans qui portent la figue, la datte & la grenade. Alors tournant autour des montagnes de Balad, ils

virent l'ancienne cité de Nisibin, arrosée par le beau ruisseau d'Hermas. Après avoir passé sur le pont magnifique de Nisibin, ils marcherent pendant cinq jours à travers les déserts arides de Pinjar, avant que d'arriver à Moussul, qui est située sur les bords agréables du Diglut.

Les curiosités dont cette grande Ville abonde, & les melons délicieux qui croissent dans le pays, ne parurent pas à Omrah un dédommagement suffisant de la chaleur excessive qui y regne dans l'été. Il poursuivit son voyage par la route de Katkak, & arriva heureusement à la Ville Imperiale de Baghdad, le centre du Paradis terrestre & la perle de la grandeur humaine.

Ce fut au mois du Saint Ramadan qu'Omrah entra dans la partie occidentale de Baghdad, appellée Kasr. Il fut frappé d'étonnement & d'admiration à la vûe du Palais de l'immortel Haroun-al-Rachid, qui étoit élevé sur un thrône au-dessus de tous les Princes des nations, & environné d'un éclat qui éblouissoit les yeux & qui confondoit l'orgueil de tous les spectateurs.

Omrah se prosterna dans un transport de respect & d'admiration, & se sentit enflammé du desir d'être reçû parmi les serviteurs de l'invincible Kaliph. Il passa les premiers jours de son arrivée à Baghdad à voir les Mosquées, les Bazars, les Palais, les Jardins & les canaux de cette ville superbe. Il consulta ensuite un Jouaillier du Kaliph auquel il avoit été recommandé : ce Jouaillier, qui s'appelloit Ali-Ebn-Azrah, le conduisit vers une plaine qui est sur les bords du Diglut, & d'où il apperçut sur le sommet d'une haute montagne qui paroissoit inaccessible, un Temple qui resplendissoit comme le diamant. " Regarde, dit Ali, la montagne d'Akaba & le *Château de distinction*, auquel doivent arriver tous ceux qui prétendent à la faveur du Kaliph. Pour y parvenir, il faut affronter des périls effrayans ; & ce n'est que par des fatigues incroyables, un courage à toute épreuve & une adresse extraordinaire, qu'on vient à bout de grimper sur les rochers, de franchir les précipices, de traverser les sables brûlans, & de domter les monstres

monstres formidables qui défendent l'abord de cette forteresse.

Les dangers & les difficultés de l'entreprise ne servirent qu'à enflammer l'ambition d'Omrah qui auroit tenté sur le champ l'aventure, si Ali ne l'avoit pas averti qu'il lui étoit permis de se choisir deux guides, dans la foule de ceux qui attendoient au pied de la montagne qu'on les employât. Omrah prit les deux premiers qui s'offrirent à lui, brûlant d'impatience d'achever cette grande aventure. L'un de ces guides tenoit d'une main une petite bouteille revêtue de filigrame d'or, & de l'autre une peinture du Château où étoient représentées avec l'art le plus séduisant toutes les beautés du Temple. On y voyoit aussi Hazima, le Trésorier du Kaliph, élevé sur un thrône, & distribuant d'une main libérale les emplois, les honneurs, les récompenses au petit nombre de ceux qui avoient pû pénétrer dans l'intérieur du Château. Omrah sentit accroître son courage à cette vûe, & suivit gaiement les pas de ses guides ; mais à peine avoit-il franchi un des précipices de la montagne, qu'il se

trouva preſque épuiſé de fatigue ; & lorſqu'il vit qu'il s'en préſentoit un autre plus élevé encore, & preſque perpendiculaire, ſon courage commença à l'abandonner. Alors un des conducteurs lui préſenta le tableau, & en même-tems l'exhorta à boire une goute de la liqueur qui étoit renfermée dans ſa petite bouteille, & qu'Omrah trouva plus délicieuſe que le Shorbat d'Ophrah, deſtiné pour le Haram du Kaliph. Ses forces ſe ranimerent ſur le champ ; il ſe ſentit plein d'une ardeur qu'il n'avoit pas encore éprouvée, & ſes regards brillerent du feu de l'ambition & de la confiance. Omrah, après avoir vû un de ſes conducteurs précipité du haut d'un rocher au bas de la montagne, & après avoir eſſuyé des fatigues inouies, parvint enfin, en eſcaladant les roches, à une vaſte plaine, encore épouvanté des dangers qu'il avoit courus ; mais ce n'étoit pas là le terme de ſes travaux. Il étoit obligé de traverſer un long eſpace de ſables brûlans comme ceux des déſerts de Barkha, à l'extrêmité deſquels il découvroit une barriere épaiſſe, & qui paroiſſoit impénétrable, de bruieres, de ronces &

d'épines ; mais il n'apperçut ni bois ni caravanſerai pour ſe rafraîchir ou ſe repoſer, ni ruiſſeau ni fontaine pour étancher ſa ſoif qui commençoit à devenir intolérable. Il auroit abandonné ſon entrepriſe, s'il n'avoit pas vû l'impoſſibilité de la retraite, & ſi ſon guide ne lui avoit dit que ſa ſûreté & ſon honneur dependoient de ſa perſévérance. Omrah ſe détermina donc à redoubler ſes efforts, & il traverſa enfin cette brûlante plaine avec une vigueur extraordinaire. Mais quand il vit cette barriere épaiſſe de bruieres & de ronces ; quand il apperçut la multitude effrayante d'ennemis redoutables qu'il avoit à combattre, ſon courage & ſa conſtance l'abandonnerent, & il perdit tout eſpoir. Son conducteur qui le vit accablé par le découragement, ne chercha point à l'exciter à de nouveaux efforts ; ſa commiſſion n'étoit point de l'animer & de l'encourager, mais ſeulement de prévoir le danger & de prévenir les accidens ; il prit Omrah ſur ſes épaules avec autant de facilité qu'il y auroit pris un enfant ; & après l'avoir porté environ l'eſpace d'une paraſange, il arriva aux bords

d'un torrent impétueux qu'Omrah vit avec un tranſport de joie, qui fit place à un ſentiment bien différent, quand il entendit ſon guide lui adreſſer ces paroles. “ Ce ſont ici les eaux du mauvais ſuccès : elles ſont trop ameres pour flatter ton palais ; mais elles ſuffiront peut être pour raſſaſier ton ambition ”. A ces mots il ſaiſit Omrah dans ſes bras, & le plongea dans le torrent dont les eaux étoient rapides & profondes, & la violence avec laquelle il le jetta le porta du bord juſqu'au milieu de la riviere. Alors cet homme diſparut aux yeux d'Omrah, qui ſe trouva par une eſpece de Magie couvert d'un caſque de liege que portoit le guide. Omrah s'éleva bientôt ſur la ſurface de l'eau ; mais différens courans l'entraînerent malgré tous ſes efforts parmi des rochers, contre leſquels il ſe ſeroit briſé mille fois ſi ſon caſque ne l'avoit garanti. Après avoir inutilement épuiſé ſon art & ſes forces pour atteindre au rivage, il recommanda ſon ame au Prophete, & s'abandonna à la violence du courant qui le précipita du haut d'une caſcade énorme dans une eſpece de lac. Là Omrah reprit ſes eſprits, & gagna la

terre à la nage. Mais il étoit ſi fort épuiſé par la fatigue & la frayeur, qu'il s'évanouit ſur le rivage, & ne recouvra l'uſage de ſes ſens que pour ſe trouver dans un danger auſſi preſſant que ceux dont il venoit d'être délivré. Il ſe vit environné d'un corps de Curdes à cheval. Une femme armée appuyoit le fer de ſa lance ſur ſa gorge, & paroiſſoit prête à frapper ; ſon cimeterre & ſon caſque étoient entre les mains de ces Brigands. Omrah levant les yeux ſur cette redoutable Amazone, douta s'il veilloit, & ſi cette viſion étoit l'effet du ſomeil ou du délire. Elle portoit un caſque orné de pierreries comme la tiare d'Irak ; ſes cheveux noirs comme l'ébene & attachés par un cordon de ſoie, deſcendoient en longues boucles, formées par la nature, juſqu'à ſa ceinture, & flottoient au gré d'un vent leger ; ſes épaules étoient chargées d'un carquois rempli de fleches meurtrieres, & à ſon côté pendoit un arc, dont les bouts étoient garnis d'ivoire & enrichis de pierres précieuſes. Sa robe ornée d'hermine étoit large, courte & ouverte ; & elle laiſſoit voir une ſimarre de ri-

che Perse, serrée à la ceinture par une écharpe de Damas, & qui étoit relevée au genou, de maniere qu'elle découvroit la jambe la plus élégante, couverte d'un brodequin brodé d'or & d'argent. Son visage étoit beau comme l'idée que les vrais Musulmans se forment de Carubun & de Sajedun, ces Anges qui adorent sans cesse l'Eternel dans le septieme Ciel; ses yeux brilloient comme la pierre de Hazala que Mohamed vit dans la vision al-Borak; mais, quoique son attitude fût menaçante, ses regards étoient bienfaisans, & quoiqu'ils parussent animés par le ressentiment, il y regnoit une expression si touchante de douceur & de bonté, que le premier sentiment d'Omrah ne fut pas la crainte, mais l'admiration & l'amour. « Malheureux, s'écria-t-elle d'un ton de voix plus doux que le murmure de la fontaine de Cawthur, « recommande-toi à l'Ange de la mort qui préside sur les soixante-dix mille, & qui va rayer ton nom détestable du livre de vie. Tu as fait périr le jeune Prince des Curdes, mon maître & mon époux futur. Voilà les trophées

de ta victoire; c'est là l'écharpe que j'ai tissue de mes propres mains.... Belle Princesse, répondit Omrah, la cruauté & l'injustice pourroient-elles prendre la forme de l'innocence & de l'humanité? non: mon cœur redoute plus les traits de votre beauté que le fer de votre lance. Cette écharpe que vous reconnoissez est le prix de mon courage; je l'ai acquise sur un aggresseur injuste; mais puisque j'ai eu le malheur de vous déplaire, même involontairement, je me livre à vos coups; .... j'aime mieux périr de votre main que de vivre l'objet de votre haine.

A ces mots les joues de cette belle Guerriere se peignirent du plus vif incarnat. Elle retira sa lance en disant: « Je ne veux pas souiller ma main de ton sang; je te reserve pour la vengeance de mon Souverain qui tient son camp dans le fond d'une vallée, au nord de cette montagne ». Omrah fut enchaîné sur le champ & mis en croupe derriere un des Cavaliers. La troupe en s'en retournant au camp, fut surprise par la nuit dans une forêt

épaisse, où ces Brigands tendirent quelques tentes pour se reposer. Omrah hors d'état de goûter les douceurs du sommeil, réflechissoit sur la fatalité de son destin, lorsqu'au milieu de la nuit il vit paroître la belle Amazone. « Jeune étranger, lui dit-elle d'un ton plein de sentiment, & les yeux noyés dans les larmes, « il n'est pas tems de dissimuler la vive impression que tu as faite sur mon cœur. Ne crois pas que j'aye pu me résoudre à te livrer à Amru notre Chef, qui vengeroit promptement dans ton sang la mort de son fils; je te rends ta liberté, & je regrette de ne pouvoir partager ta fortune. Reprens ton cimeterre, & porte cette écharpe en mon nom; tu en es plus digne que son premier possesseur, le plus brutal de tous les Scheicks qui habitent le Curdistan. Pars sans delai, & ne laisse pas échapper cette occasion précieuse que tu ne retrouverois plus. L'ame d'Omrah étoit livrée à tous les transports de la tendresse, de l'admiration & de la reconnoissance; il se précipita aux genoux de cette généreuse Ennemie, & lui jura dans les termes les plus pathétiques qu'il aimeroit mille

fois mieux mourir à ses piés que de jouir loin d'elle des faveurs les plus précieuses de la fortune. « Tu ne mourras point, lui dit-elle avec vivacité; ta mort seroit fatale à celle que tu prétens aimer ... sçache que je ne suis point née parmi ces Barbares, quoique le sort me condamne à vivre au milieu d'eux; recommande-moi à ton Prophete que j'adore comme toi; pars, & ressouviens-toi de la malheureuse Fatime ». En disant ces mots, elle fit un signal; deux hommes entrerent, saisirent Omrah, & l'ayant porté hors de la tente, le firent monter sur un beau coursier richement caparaçonné; ils monterent à cheval aussi, & l'un d'eux prenant la bride du cheval d'Omrah, ils marcherent en silence toute la nuit, & arriverent vers le matin à une grande plaine, d'où l'on découvroit les tours & les minarets de Baghdad. Là les deux Curdes firent signe à Omrah de garder le silence, tournerent bride, & piquant leurs chevaux, disparurent en un clin d'œil. Omrah resta livré à ses reflexions, & le cœur troublé par mille sentimens divers dont la charmante

Fatime étoit toujours l'objet ; l'image de cette beauté incomparable étoit toujours préſente à ſon eſprit, & ſes dernieres paroles retentiſſoient encore à ſes oreilles : *ſouviens-toi de la malheureuſe Fatime.* Quelquefois il étoit tenté de retourner vers elle, & d'aller goûter le plaiſir de la voir encore, même aux dépens de ſa vie. Il ſe flattoit une autre fois qu'il engageroit le Kaliph à envoyer un corps de troupes pour combattre ces Brigands & délivrer ſa chere Fatime ; & en réfléchiſſant enſuite avec plus de ſang froid, il trouvoit que le premier projet étoit inſenſé, & le ſecond impraticable. Après avoir roulé dans ſa tête une foulée d'idées, qui ſe détruiſoient l'une l'autre, il prit enfin le parti de renoncer au tumulte des cours & des villes, & de chercher une retraite tranquille où il pût cultiver en paix les vertus de la vie privée. Le lieu où il ſe trouvoit lui parut formé par la nature pour remplir ſon projet : c'étoit une plaine délicieuſe, coupée de petites collines, couverte de boſquets & arroſée par pluſieurs petits ruiſſeaux frais & limpides. D'ailleurs l'habitation des Curdes n'étoit

pas éloignée ; il craignoit de s'éloigner de ſa belle Fatime, & ſon imagination ſe flattoit de la douce eſpérance de retrouver un jour cette idole de ſon cœur. Déterminé par ces conſidérations, il retira ſes effets des mains du Jouaillier Ali-Ebn-Azrah, obtint de l'Emir de la Province la permiſſion de faire un établiſſement dans ce canton, & fit bâtir une maiſon avec une célérité extraordinaire. Il acheta des Eſclaves, & couvrit ſes campagnes de troupeaux de toute eſpece. La Providence couronna ſes travaux. Ses champs produiſirent des moiſſons abondantes. Ses troupeaux multiplierent à l'infini ; les fruits les plus délicieux croiſſoient dans ſes jardins & ſes vergers ; les toiſons de ſes brebis égaloient la plus belle laine du Curdiſtan. La grande étendue de ſon habitation exigeoit une grande quantité de bras ; & ſes Laboureurs, ſes Bergers, ſes Eſclaves étoient heureux de ſa fortune. Tout ce qui l'environnoit avoit droit à ſes conſeils & à ſes ſecours, & ſa main étoit toujours prête à ſoulager les malheureux. Son nom ſe répandit dans toute la Province avec le doux parfum de ſa vertu ; les montagnes & les val-

lées retentiſſoient des louanges d'Omrah, qu'on comparoit au Patriarche AL-MA'MUR, le pere des Fideles. Au milieu de la ſatisfaction dont jouiſſoit notre Solitaire, l'idée de la belle Fatime occupoit toujours ſon cœur, mais ne l'affligeoit plus ; ce n'étoit plus qu'un tendre reſſouvenir qu'il entretenoit avec une complaiſance mélancolique.

Omrah avoit paſſé heureuſement deux années dans les douceurs de cette retraite champêtre, lorſqu'un jour étant allé reſpirer la fraîcheur dehors, il apperçut ſon ami le Dervis qui s'approchoit de l'habitation. Il courut au-devant de ſon Bienfaiteur, ſe jetta à ſon col, & l'embraſſa en verſant des larmes de joie ; il le prit enſuite par la main, & le conduiſit dans ſa maiſon, où il épancha dans le ſein de ce reſpectable ami toute la ſenſibilité & la reconnoiſſance de ſon cœur ; il lui raconta les aventures de ſa vie depuis leur ſéparation ; il lui fit la deſcription de ſa ſituation & de ſa vie préſente, & lui avoua qu'il étoit le plus heureux des hommes.

Le Dervis écouta avec attention le recit d'Omrah ; mais il ne parut point partager ſes tranſports. Prenant

au contraire un air & un ton ſévere :
“ Ce n'eſt, lui dit-il, qu'à ceux que
„ la nature a doués d'un eſprit médio-
„ cre, qu'il eſt permis de chercher
„ l'obſcurité, & de ſe mouvoir, pour
„ ainſi dire, dans l'ombre de la vie ;
„ mais elle n'accorde les talens extraor-
„ dinaires, que pour des vûes plus
„ élevées & plus utiles. Perfectionner
„ les arts néceſſaires, réformer les loix,
„ étendre le commerce, conduire les
„ armées, veiller à l'adminiſtration
„ intérieure, former des plans utiles à
„ la ſociété, voilà le partage des gran-
„ des ames. Crois-moi, mon fils, ta re-
„ traite eſt criminelle ; la Providence
„ t'a deſtiné à ſervir ta Patrie. Je rou-
„ gis de voir que tu te ſois laiſſé dé-
„ courager ſi aiſément dans l'entrepri-
„ ſe glorieuſe que tu avois tentée. Il
„ faut que tu abandonnes ſur le champ
„ cette ſolitude chérie, & que tu re-
„ nonces à ces plaiſirs, qui ne ſont
„ qu'énerver & retrecir les facultés de
„ l'ame. Suis-moi ; je te reconduirai
„ dès ce ſoir à la montagne d'Akaba,
„ où tu monteras par un côté oppoſé à
„ celui que tu avois eſſayé en vain, &
„ je te donnerai une armure qui t'aſ-

„ surera du succès. „ Ces paroles firent une impression extraordinaire sur l'ame d'Omrah, & y ranima ses premieres idées d'ambition; il sentit la plus vive impatience de rentrer dans la carriere. Le Dervis ne voulut pas laisser refroidir son ardeur; ils se mirent en route à l'entrée de la nuit, & le soleil commençoit à dorer l'hémisphere, lorsqu'ils arriverent au pied de la montagne. On y pouvoit monter sans danger, mais non sans fatigue : le Château paroissoit distinctement à la vûe, & on appercevoit une infinité de personnes qui y grimpoient avec une adresse & une ardeur incroyables. Mais chaque instant étoit fatal à quelques-uns de ces aventuriers, qui étoient assaillis par des troupes de brigands redoutables, répandus dans la plus grande partie de la montagne, depuis le sommet jusqu'au milieu, & uniquement occupés à detruire ceux qu'ils rencontroient. Le malheureux qui étoit atteint de leurs armes, perdoit terre sur le champ, & rouloit avec une vitesse prodigieuse dans un goufre obscur & profond, d'où il ne reparoissoit plus. Afin de garantir Omrah contre

les attaques de ces brigands, le Dervis le revétit d'une cotte de maille si bien faite, que ni la lance, ni la fleche, ni le sabre, ni la massue, ne pouvoient entamer sa surface; il lui remit en même tems une épée à deux tranchans si aigus, qu'aucune substance mortelle ne pouvoit résister à son effort, & elle étoit si brillante que l'œil n'en pouvoit soutenir l'éclat.

Omrah, muni de ces armes, embrassa le Dervis, & se mit en marche avec un air de confiance & de gaieté. Les premiers ennemis qu'il rencontra furent ses deux anciens Compagnons de voyage, ce grand imbecille avec son hideux Gouverneur : ils vinrent à lui dans le dessein de l'attaquer. Le borgne déchargea sur Omrah un coup terrible de son Cimeterre, qui au lieu de blesser le jeune homme, retomba sur le pied de ce brigand, & & lui coupa un doigt : le plus jeune levant sa vessie de chameau, la laissa tomber sans force sur la tête d'Omrah, qui ne laissa pas d'être déconcerté par le bruit de ce maudit instrument qui lui avoit été si fatal. A peine étoit-il échappé à ce danger, qu'il rencontra

une figure hideuse, maigre, pâle & jaune, l'œil louche & teint de sang, le front sillonné de rides profondes, & sur lequel étoit peint un mélange sombre d'incertitude, de tristesse & de rage mal éteinte. Il tenoit à sa main gauche un filet, & avoit la droite fixée sur le pommeau de son épée. Il s'avança dans une posture menaçante, suivi d'un assassin armé d'un poignard & d'une lanterne sourde, & d'un maniaque dans l'accès de sa phrénesie, traînant ses chaînes & grinçant les dents. Cette rencontre étoit effrayante, mais elle ne fut pas dangereuse. Le premier des trois s'arrêta à quelque distance d'Omrah, & faisant signe de la main à ses compagnons de ne pas avancer, il se contenta de regarder notre aventurier d'un air sombre & terrible.

Omrah se vit bientôt environné d'une foule innombrable de brigands sous mille formes hideuses & effrayantes. Les uns cherchoient à s'approcher de lui pour le surprendre, mais il les écartoit loin de lui avec son épée flamboyante; d'autres faisoient pleuvoir sur lui une grêle de traits qui venoient s'émousser sur sa cotte de maille, &

il continuoit toujours à monter. Le dernier adversaire qui se présenta pour l'arrêter, étoit vêtu comme un Iman, d'une taille très-haute & d'un maintien grave, avec le regard fixe & froid, & l'air du dédain & du mépris : un gros hibou étoit perché sur chacune de ses épaules. Il saisit de ses deux mains une massue épouvantable qu'il levoit sur Omrah, tandis que les deux oiseaux de Minerve agitoient leurs aîles, & jettoient des cris lugubres. Le jeune homme fut déconcerté à la vûe de cet adversaire gigantesque qui venoit à lui le bras levé, & déliberoit s'il l'attendroit ou s'il iroit au-devant de lui; il n'avoit pas encore pris son parti, lorsque son ennemi déchargea un coup de toute sa force, qu'Omrah esquiva par sa legereté, & qui alla frapper la terre avec une violence qui entraîna le farouche Iman, & le fit rouler plus de dix pas jusques sur un buisson où il resta accroché dans une attitude burlesque, qui l'exposa à la risée de tous les passans.

Omrah arriva enfin sans accident au sommet de la montagne : là il apperçut un mur de glace dont les froi-

des exhalaisons le pénetrerent bientôt jusqu'à la moëlle des os. En jettant les yeux autour de lui, il vit la terre jonchée des corps de ceux qui, après avoir surmonté les dangers & les obstacles de la montagne, avoient été gelés par le froid mortel de ce rempart. Pour éviter le même destin, Omrah eut recours à sa derniere ressource: son sang commençoit à couler plus lentement dans ses veines, lorsqu'il tira son épée enchantée; mais elle ne fut pas plutôt hors du fourreau, que son éclat fondit ces murs glacés, comme les rayons du soleil dans son midi fondent la neige; & Omrah entra triomphant par la breche qu'il avoit faite.

En entrant dans la Cour, il vit Hazima élevé sur son thrône. Dès que l'éclat de l'épée enchantée eut frappé les yeux de ce Ministre, il fit signe à Omrah, avec un soûrire de bienveillance, de s'approcher. " Vous avez „ glorieusement terminé votre épreu„ ve, lui dit-il; c'est à moi mainte„ nant à récompenser votre vertu. „ Alors il le fit asseoir à sa droite, & la place de son Secrétaire étant vacante,

il donna cet emploi à Omrah. Hazima le présenta bientôt après au Kaliph, & en peu de tems il fut un des favoris de ce puissant Empereur.

La fortune avoit bien récompensé les travaux d'Omrah; mais ses faveurs ne l'enivrerent jamais, & son bonheur n'affoiblit point ses vertus, qui sembloient s'accroître à proportion des moyens qu'il avoit de les exercer. Les richesses s'accumuloient sur sa tête, & il les répandoit au-dehors par mille canaux divers. Un jour qu'il passoit dans un Bazar, il vit plusieurs esclaves enchaînés ensemble, & exposés en vente; il remarqua parmi eux une grande femme couverte d'un voile, qu'il eut la curiosité de soulever. Quel fut son trouble en reconnoissant les traits de son adorable Fatime! Il fut frappé comme d'un coup de foudre; la surprise & la joie lui ôterent un moment l'usage de la parole, & l'ame de la tendre Fatime n'étoit pas moins agitée. Après un moment de ce silence pathétique: " Je te retrouve enfin, „ s'écria Omrah, ô inestimable joyau „ de mon ame. Ah! mon bonheur dé„ sormais sera pur & sans mélan-

„ ge! . . . . . " Que le Dieu tout-puis„ sant soit loué, répondit Fatime, „ puisque je te trouve tendre & heu„ reux! La joie n'a pas habité dans „ mon cœur, depuis que je t'ai perdu. „ Je soupirois sans cesse, & l'espéran„ ce de te revoir, a seule soutenu „ ma malheureuse vie. Le Ciel com„ ble mes vœux: j'ai été prise hier „ avec cette petite troupe, par un „ corps des soldats du Kaliph; on nous „ a conduits ici pour être vendus, & „ Dieu sans doute t'a envoyé pour „ nous secourir. „ Omrah paya sur le champ la rançon de Fatime & de ses compagnons, & les conduisit dans sa maison, où il abandonna son cœur aux transports de plaisir, que lui causoit cette heureuse aventure. Il traita sa maîtresse avec tous les égards de l'amour & du respect; leurs cœurs brûloient des mêmes feux. Fatime étoit trop fiere pour vouloir être esclave de son amant, qui étoit trop délicat pour le desirer. Ils étoient donc impatients de s'unir l'un à l'autre par des nœuds éternels. Il communiqua son dessein à son protecteur Hazima, qui eut la curiosité de voir cette charmante cap-

tive. La proposition n'étoit guere conforme aux mœurs des Musulmans; mais Omrah se relâcha de la sévérité de l'usage en faveur de l'âge & du caractere d'Hazima. Fatime parut donc aux yeux du Grand-Trésorier, qui fut frappé de sa beauté. Ses graces naturelles étoient encore relevées par une parure riche & élégante, & parmi les ornemens qui la paroient, Hazima remarqua un bracelet enrichi de belles turquoises. Le Vieillard regardoit le bijou & Fatime tour-à-tour, avec une attention & un intérêt extraordinaires; son cœur parut agité par des mouvemens violens; il se leva tout-à-coup, & s'écria en répandant un torrent de larmes: " O Saint Pro„ phete! seroit-ce mon Abassah, ce „ cher enfant que Dieu m'avoit donné „ dans ma vieillesse, & qui me fut en„ levé encore au berceau par un parti „ de Curdes, près de Carusara. Voyons „ si ce bracelet ne renferme pas le „ chiffre de sa mere, la belle Fal„ drouah, tissu de ses propres che„ veux. „ Omrah interdit & confondu resta sans mouvement & sans voix: Fatime, incertaine & attendrie, dé-

noua ſon bracelet, & le préſenta en tremblant au Tréſorier, qui ayant reconnu le chiffre, la ſerra dans ſes bras. « Oui, c'eſt elle, s'écria-t-il; c'eſt „ ma chere Abaſſah, que j'ai pleurée „ ſi long-tems. „ Tandis que les pleurs innondoient le viſage de ce tendre Pere, Fatime étoit trop émue pour avoir la force de prononcer un ſeul mot. Omrah émerveillé de cette aventure, ſentit quelque inquiétude ſe mêler à la joie dont ſon cœur étoit plein; il ſe jetta avec un mouvement d'incertitude & de crainte aux genoux d'Hazima, qui le releva, prit ſa fille par la main & la préſenta à ſon amant ravi. Omrah la reçut comme le plus beau préſent que pût lui faire la Providence, & baiſa par reconnoiſſance le bas de la robe d'Hazima. Le mariage de ces deux amans fut célébré avec la plus grande magnificence. Omrah vécut long-tems, connu ſous le nom de l'heureux Muſulman; il fut toujours le favori de ſon Prince, les délices du peuple, l'amant de ſa femme, & l'ami des malheureux. Il laiſſa à ſes enfans de grandes vertus & de grandes richeſſes, & ſa mémoire fut long-

tems précieuſe & chere aux habitans de Baghdad.

II.

« PHILOSOPHICAL Tranſactions, „ or an account of the undertakings „ Studies, and Labours, of the „ Ingenious in many parts of the „ Europe. For the year 1758. *Lond.* „ in-4°. 1759. *Davis and Rey-* „ *mers.*

TRANSACTIONS Philoſophiques, ou *Relation des entrepriſes & des travaux des Sçavans des principales parties de l'Europe*, *pour l'année* 1758. Londres, 1759, in-4°. Chez Davis & Reymers.

Second Extrait.

IL nous reſte à rendre compte de la Partie Phyſique & Littéraire des Tranſactions Philoſophiques, & c'eſt ce que nous allons exécuter dans ce ſecond Extrait. Nous donnerons dans cette vûe un précis des morceaux les plus intéreſſans, & nous nous bornerons à indiquer les autres.

EXTRAIT d'une Lettre de M. William Arderon, membre de la Société Royale, à M. Henri Backer, membre de la même Société, ſur le Magnétiſme artificiel du Laiton.

La plûpart de nos Lecteurs s'étonneront ſans doute, comme nous l'avons fait nous-mêmes, de la propriété que nous annonçons : car il avoit paſſé juſqu'ici pour conſtant, que le Laiton n'étoit point ſuſceptible du Magnetiſme; & c'étoit ſur ce principe, que dans tous les inſtrumens magnétiques on employoit ce métal avec une entiere confiance. Cependant M. *Arderon* redreſſe nos idées ſur ce point; & cet exemple nous montre que les faits les moins conteſtés ne ſont pas toujours à l'abri de la réviſion. Mais écoutons M. *Arderon* lui-même.

« Il y a quelque tems, dit-il, que j'ai fait des expériences ſur le magnétiſme dont le laiton eſt ſuſceptible, & parmi quantité de morceaux de ce métal que j'ai eſſayés, j'en ai trouvé pluſieurs qui attiroient aſſez promptement l'aiguille aimantée. J'ignore ſi cette

cette propriété eſt l'effet de la trempe de la forge, ou de quelque autre choſe. „

„ J'ai, entre autres, une Bouſſole faite de laiton pur, autant que je puis en juger. Quand l'aiguille eſt ôtée de ſa boîte, & placée ſur un pivot, elle eſt attirée par la boîte à un demi-pouce de diſtance. Si on la fait toucher à cette boîte, celle-ci eſt capable de l'écarter du méridien magnétique juſqu'au quatre-vingt-dixieme degré. Les points de la boîte qui paroiſſent attirer le plus fortement, ſont ceux qui ſont marqués Nord & Sud. „

„ J'ai plus fait, ajoute M. *Arderon*, j'ai réuſſi à rendre magnétiques des pieces de laiton qui ne l'étoient point originairement, en les trempant & en leur donnant enſuite une double touche, ſuivant la méthode de M. *Mitchell.* Elles ont deux poles, ſemblables à ceux du fer aimanté. On y obſerve que les poles de même dénomination ſe repouſſent, & que ceux de dénomination contraire s'attirent. Enfin, il en eſt ici de même que dans l'aimant; quand deux poles qui ſe repouſſoient ont été mis par force en contact, ils ceſſent de ſe repouſſer. Un

phénomene à observer, c'est que ce laiton magnetique n'attire point le fer ordinaire; peut-être à cause de la foiblesse du magnétisme dont il est susceptible „. Plusieurs de ces barres ont été envoyées à M. *Backer*, & nous conjecturons que les expériences en ont été faites devant la Société Royale, lors de la lecture de la lettre.

M. *Arderon* rend ensuite compte de ses efforts pour donner le magnétisme à d'autres métaux. Il l'a tenté sur le cuivre, le plomb & l'étain, mais sans succès. Le dernier de ces métaux semble cependant donner quelque signe de magnétisme; car une barre qui en étoit faite, après avoir été touchée par notre Physicien, communiquoit à l'aiguille aimantée, non un mouvement, mais un leger frémissement. M. *Arderon* convient encore qu'il y a des pieces de laiton auxquelles il n'a pû communiquer aucun magnetisme.

„ Si l'on poursuit ces expériences, on trouvera peut-être, dit M. *Arderon*, le moyen d'avoir des aiguilles de laiton aussi parfaites que celles d'acier, & qui auront sur ces dernieres l'avantage de ne se point rouiller à la mer. Mais mon

objet principal a été de montrer que le laiton, employé jusqu'ici dans la construction des Boussoles, comme le métal le plus propre, ne l'est en aucune maniere; car puisque certaines pieces de laiton sont naturellement magnétiques, & que d'autres sont susceptibles d'un magnetisme artificiel, il est évident que faire usage d'un pareil métal dans la construction des boëtes de boussole, c'est s'exposer à des erreurs considérables. „

La premiere idée qui se présente en lisant cet écrit, c'est que le laiton dont le Physicien Anglois a fait usage, n'étoit peut-être pas bien exempt de l'alliage du fer. Il paroît par un endroit de la Lettre dont nous parlons, que M. *Backer* avoit eu ce soupçon. M. *Arderon* tâche de le détruire, & il y employe trois raisons. La premiere, est que le laiton se fond à une chaleur moindre que le fer, & que celui-ci lui surnage; de sorte que le fer, mêlé accidentellement avec le laiton, s'en sépareroit dans la fusion, & seroit emmené avec les scories; la seconde, que la plûpart des pieces de laiton, dont il s'est servi, ont été prises telles qu'elles sor-

tent de la fabrique où on les lamine; & enfin qu'elles sont aussi belles, aussi jaunes, & aussi malléables qu'il est possible.

Ces raisons néanmoins ne nous paroissent pas convaincantes, & il seroit à souhaiter que ces barres de laiton magnétiques eussent été examinées au moyen de la décomposition chymique; peut-être se seroient-elles trouvées contenir une quantité de fer suffisante pour produire ce phénomene. Mais sans reçourir à cela, ne pourroit-t-on pas en rendre la raison suivante? Le laiton n'est autre chose que du cuivre mis en fusion avec une certaine quantité de pierre calaminaire. Or, on sçait que la pierre calaminaire est en grande partie attirée par l'aiman. Il ne seroit donc pas surprenant que le mêlange participât à cette propriété. Telles sont nos conjectures, que nous n'osons cependant pas donner avec trop de confiance. Car lorsque nous faisons attention que tout laiton n'est pas susceptible de magnétisme, nous pencherions volontiers à penser que le phénomene est dû à quelque mêlange de fer.

QUELQUES Observations sur le sommeil des Plantes, & sur cette autre faculté des Végétaux, appellée par M. Linnæus, *les veilles des Fleurs,* (vigiliæ Florum), *avec l'énumération de quelques Plantes, qui jouissent de cette derniere propriété.* Par M. Pultney de Leicestre.

Nous avons donné dans le premier volume de ce Journal le précis d'une dissertation sur le *Sommeil des Plantes* qui a paru intéressante à plusieurs de nos lecteurs. Ce motif nous porte à croire que nous ferons plaisir aux mêmes lecteurs, en leur présentant avec quelque étendue le Mémoire que nous venons d'annoncer.

L'Auteur commence par remarquer, qu'*Acosta* & *Prosper-Alpin*, Naturalistes célébres de la fin du seizieme siecle, sont les premiers qui ayent fait mention de ce changement nocturne, dans la position des feuilles des Plantes, que M. *Linnæus* a ensuite nommé leur sommeil. Mais il remarque en même-tems que les exemples de plantes sujettes à ce sommeil, dont *Prosper Al-*

pin fait mention, sont en fort petit nombre. Elles se réduisent presque à quelques plantes d'Egypte. Depuis ce tems aucun Naturaliste n'avoit fait attention à cette singularité du regne végétal. C'est à M. *Linnæus* qu'on a l'obligation de l'avoir de nouveau mis en lumiere. Ce grand observateur de la nature, après y avoir été conduit par ses propres observations, (*voy*. Jour. Étran. tome 1.), a montré que la chose se passoit de même sur un grand nombre de plantes, & il en a produit tant de nouveaux exemples, que ce phénomene, tombé dans l'oubli, peut-être par l'incrédulité des Naturalistes, est aujourd'hui universellement reconnu pour vrai.

Il est une autre propriété de quelques plantes, qui quoique observée anciennement, doit aussi à M. *Linnæus* sa principale illustration : c'est celle d'annoncer le mauvais tems ou l'orage par la position des feuilles. Ce fait, à la vérité, n'est pas moins ancien que *Pline*. On sçavoit dès le tems de ce Naturaliste, que le *grand trefle blanc des prés* dresse ses feuilles à l'approche de l'orage. Cette propriété, suivant

M. *Linnæus*, n'est pas inconnue aux paysans de Suede, à qui cette plante sert de barometre. Le Naturaliste Suédois a encore montré que cette propriété est commune à presque toutes les Plantes à étamines déclinées.

La propriété, qui fait l'objet de cet article, est la plus singuliere & la plus remarquable. Les fleurs de la plûpart des plantes, après être épanouies, continuent dans cet état jour & nuit jusqu'à leur chûte ; quelques-unes s'ouvrent durant la nuit, & se ferment le matin plutôt ou plûtard, suivant leur exposition. Mais il en est une troisieme sorte, & ce sont celles dont il est ici question, qui se ferment & qui s'ouvrent constamment à des heures réglées, à moins qu'il n'arrive quelque changement considérable dans l'athmosphere ; il y a sur ce point si peu de variation dans un grand nombre, que ce phénomene est tout-à-fait digne de l'attention de ceux pour qui l'histoire naturelle a des attraits.

Cette propriété avoit déja été remarquée dans quelques plantes. Elle est si manifeste dans celle qu'on appelle *Tragopogon pratense luteum*, qu'il étoit dif-

ficile qu'elle échappât aux observateurs les moins attentifs. Cette fleur s'épanouit de très-bon matin, entre trois & quatre heures, & se ferme vers les dix heures. Aussi suivant notre Auteur, les gens de la campagne lui ont-ils donné le nom populaire, mais significatif, *Go-to-bed-at-noon*, Qui *va au lit à midi*. Mais c'est encore à M. *Linnæus* que nous devons, d'avoir étendu nos connoissances sur ce sujet. Ses observations lui ont appris qu'il y avoit quantité d'autres especes de plantes qui jouissent de cette propriété. Il n'est presque pas d'heure dans la matinée, à laquelle il n'y ait quelque plante qui épanouit ses fleurs, & de même il n'en est presque aucune dans l'après midi, où quelqu'autre ne se ferme. Voilà donc un horloge naturel que nous fournit le genre végétal. S'il n'a pas tout-à-fait l'exactitude & la précision des ouvrages de l'art, il a du moins le merite de la singularité.

Mais ce ne seroit satisfaire qu'imparfaitement la curiosité des amateurs de l'Histoire naturelle, que de nous en tenir à ce que nous venons de dire. Mettons-les à portée de vérifier par

eux-mêmes les faits que nous venons de rapporter. Nous allons dans cette vûe leur faire connoître les plantes les plus communes qui offrent ce phénomene ; nous les avons rangées suivant l'ordre que suit leur épanouissement.

Entre 3 & 4 heures du matin

Le *Tragopogon luteum pratense majus*, ou *Barbe de bouc jaune*, espece de Sersifi sauvage : il se ferme entre neuf & dix heures du matin.

A quatre heures.

Dens-Leonis hirsutus lepto-caulos. Il se ferme à trois heures du soir.

A cinq heures.

Papaver erraticum, nudi-caule, flore flavo, odoro. Pavot sauvage lisse, à fleur jaune odorante. Il se ferme à sept heures du soir.

Lilium rubrum Asphodeli radice, seu *Hemerocallis*. Lis rouge à racine d'Asphodele, ou Belle-de-jour. Il se ferme entre sept & huit heures du soir.

Lapsana Chondrilloïdes. Lapsane ressemblante à la Condrille. Elle se ferme à dix heures du matin.

Sonchus lævis seu oleraceus. Laite-

ron liſſe & qui ſe mange. Il ſe ferme entre onze heures & midi.

Entre cinq & ſix

Tragopogon gramineis foliis hirſutum. Barbe de bouc à feuilles de gramen velues. Il ſe ferme à onze heures.

Dens-Leonis, ſeu Leontodon Taraxacum. Le Taraxacum des Boutiques. Il ſe ferme entre huit & neuf.

Convolvulus peregrinus cæruleus folio oblongo. Liſeron étranger à fleur bleue & feuilles étroites. Il ſe ferme après midi.

A ſix heures.

Hieracium fruticoſum anguſtifolium majus. Grand Hieracium branchu & à feuilles étroites. Il ſe ferme à cinq heures du ſoir.

Entre ſix & ſept.

Tragopogon calicibus corollâ brevioribus inermibus. Pluſieurs Laiterons & pluſieurs Hieracium, entre autres celui qu'on nomme *Hieracium murorum folio piloſiſſimo*, ou vulgairement, la pulmonaire des François. Ce dernier ſe ferme à deux heures après midi.

A ſept heures.

Lactuca ſativa, la Laitue ordinaire

qu'on cultive. Elle ſe ferme à deux heures après midi.

Leontodon autumnale Dent de lion d'automne : il ſe ferme à trois heures.

Phalangium parvo flore ramoſum. Il ſe ferme entre trois & quatre heures.

Nymphæa alba. Nenuphar blanc. Il ſe ferme à quatre heures du ſoir.

Calendula foliis dentatis. Souci à feuilles dentelées, ou *Calendula pluvialis, Linnæi.* M. Linnæus, qui lui a donné ce dernier nom, obſerve que, ſi cette fleur ne s'ouvre point à ſon heure ordinaire, il pleuvra dans la journée, avec cette reſtriction cependant, que la plante n'annonce pas les ſimples grains ou orages paſſagers. Elle ſe ferme entre trois & quatre heures.

Entre ſept & huit.

Hedypnois annua. l'Hedypnois annuelle. Elle ſe ferme à deux heures après midi.

A huit heures.

Anagallis flore puniceo. Anagallis flore rubro. Les deux Mourons à fleur rouge & bleue. Ils ſe ferment après midi.

Caryophyllus ſylveſtris prolifer. Œillet ſauvage prolifere. Il ſe ferme à une heure après midi.

Piloſella repens. Eſpece d'Hieracium rampant. Cette fleur ſe ferme à deux heures.

Cichorium ſylveſtre. Chicorée ſauvage qui fleurit ſur les bords des champs en Août & Septembre. Elle ſe ferme à quatre heures du ſoir.

A neuf heures.

Calendula arvenſis. Souci des champs. Cette fleur ſe ferme à trois heures.

Entre neuf & dix.

Spergula purpurea, ou *Arenaria rubra.* Elle ſe ferme entre deux & trois.

Portulaca latifolia ſativa. Pourpier à large feuille cultivé. Il ne reſte ouvert qu'environ une heure.

A midi.

Plantago aquatica minor, ſeu *Aliſma Plantaginis folio.* Le petit Plantain d'eau.

Ajoutons à cela une obſervation de M. Linnæus ſur une eſpece de Sonchus, qu'il appelle, *Sonchus pedunculis ſquam-*

moſis, foliis indiviſis ſeſſilibus. On obſerve que toutes les fois que les fleurs de cette plante reſtent ouvertes pendant la nuit, le jour ſuivant eſt pluvieux.

MANIERE de diſtiller de l'eau douce avec de l'eau de mer, au moyen des cendres de bois. Par le Capitaine Chapman.

Le hazard & la néceſſité aidés de la reflexion ont ſouvent donné naiſſance aux plus heureuſes inventions : telle eſt celle que ce Navigateur nous propoſe dans ce mémoire. Il raconte que dans un voyage de Ruſſie il ſe trouva dépourvû d'eau, par divers accidens communs en mer. Il n'ignoroit pas la méthode d'Appleby pour ſe procurer de l'eau douce par la diſtillation ; mais il manquoit d'un des ingrédiens néceſſaires, ſçavoir de cendres gravelées. Après bien des reflexions, il imagina qu'à leur défaut du ſavon pouvoit produire le même effet. Il ſe fit un alambic groſſier, & ſa conjecture ſe vérifia. L'eau qu'il eut par ce moyen n'avoit d'autre défaut qu'un goût d'huile rance, qui ſe diſſipa après quelque

tems. Elle se trouva d'ailleurs saine & potable.

Le Capitaine Chapman ne s'en est pas tenu là. En réfléchissant sur les paroles d'un certain Navigateur, il connut qu'avec de la simple cendre de bois, il étoit possible de distiller une eau douce de l'eau de la mer. Il a mêlé de l'eau de mer avec ces cendres, & l'eau qu'il en a distillée s'est trouvée, conformément à sa conjecture, douce & potable. Il en a fait goûter à différentes personnes, qui n'y ont trouvé aucune différence d'avec l'eau douce ordinaire. Il n'est pas nécessaire que nous insistions sur le mérite d'un moyen si simple, & que nous remarquions combien il mérite l'accueil des Marins.

DESCRIPTION du Squelete fossile, d'un Alligator *trouvé au bord de la mer, près de Witby, dans le Comté d'Yorck.* Par le Capitaine Chapman.

DESCRIPTION d'un Squelete trouvé dans une roche alumineuse, près de Witby, adressée par M. Wooller, *à* M. Morton.

On a déja plusieurs exemples de

pierres, dans l'intérieur desquelles on a trouvé des empreintes d'animaux, & même les ossemens de ces animaux assez bien conservés; les cabinets sont pleins de ces curiosités naturelles. Mais le morceau qui fait l'objet des deux écrits ci-dessus, doit problablement tenir un des premiers rangs parmi ceux de ce genre. C'est un animal en forme de Lezard courbé, découvert depuis plusieurs années dans un rocher que les vagues de la mer ont peu-à-peu dégradé. La grandeur de cet animal qui est d'environ quatorze pieds, la forme de ses vertebres, & celle de sa tête & de ses dents, dont plusieurs sont encore bien conservées, portent les Auteurs de ces écrits à penser que cet animal étoit du genre des Crocodiles. Il est à regretter que ce morceau ne puisse que difficilement être enlevé du lieu où il se trouve. On en voit dans ce volume deux desseins fort ressemblans l'un à l'autre.

Ou trouve aussi dans le même volume le dessein d'une portion d'os *femur*, découvert dans une carriere du Comté d'Oxford. Sa grandeur donne lieu de conjecturer, que ce ne peut

être que celui d'un Rhinoceros ou d'un Elephant.

MEMOIRE Historique sur le genre des Plantes, appellées Lichen, *par divers Naturalistes, dans la vûe de faire connoître leurs principaux usages.* Par M. Watson.

Les *Lichen* & les *Mousses*, ces plantes en apparence si méprisables, si long-tems méconnues pour des plantes, peuvent être apportées en preuve, qu'il n'est dans la nature aucune production qui n'ait ses usages. M. Linnæus va bien plus loin. "Quoique la Nature, dit-il, n'ait rien fait d'inutile, cependant j'ose espérer qu'un jour nos Successeurs trouveront dans les *Mousses* (il comprend les *Lichen* sous cette dénomination générale) autant d'utilité que dans les autres végétaux". L'histoire que M. Watson fait de ces productions vegetales, vérifie assez bien ces paroles de M. Linnæus. Car on y voit avec quelque étonnement les usages nombreux de ces plantes. Sans compter les proprietés médicales de quelques-unes & les usages œconomi-

ques de quelques-autres, plusieurs d'entre elles donnent en différens pays des teintures précieuses. Telles sont l'Orseille qui fournit la belle teinture de Lilas, & qui croît principalement dans les Canaries, & la fausse Orseille ou la Perelle d'Auvergne qu'on lui substitue. D'autres especes de *Lichen* donnent d'autres teintures à diverses nations, qui en tireroient probablement plus d'utilité, si elles étoient éclairées de la lumiere des arts & des sciences. M. Watson tire de là de judicieuses réflexions, & il remarque combien l'on doit être circonspect à regarder certains objets comme indignes de l'attention du Naturaliste.

NOUVELLES Observations sur les Vermisseaux qui forment les Éponges, envoyées de la Guadeloupe, par M. Peissonel.

Depuis la découverte de la nature des Madrepores, des Tubipores, &c. qui après avoir été rangées jusqu'à nos jours parmi les pierres, ont enfin été reconnues pour être l'ouvrage d'Insectes Marins, on pouvoit former à l'égard

des éponges une conjecture ſemblable. M. Peiſſonel avoit eu cette idée depuis long-tems ; mais il lui avoit été impoſſible juſqu'ici de la vérifier. Quelque ſoin qu'il eût pris, il n'avoit pû découvrir les petits inſectes habitans & architectes des éponges. Il a eu enfin cette ſatisfaction, & il décrit dans ce Mémoire quatre eſpeces d'éponges dont il a vû les vermiſſeaux. Ce ſont tous des polypes de la même eſpéce. Ils vivent en ſocieté, ils habitent & ſe proménent dans tout l'intérieur de l'éponge dont les cavités ſe communiquent entr'elles. Ils ſont ſi délicats qu'on les écraſe ordinairement en comprimant l'éponge : de là vient la difficulté de faire l'obſervation, & ce qui avoit fait échouer ſi long-tems les efforts de M. Peiſſonel pour verifier ſa conjecture.

OBSERVATIONS ſur un Limaçon ſans coquille, qui jette une liqueur de couleur de pourpre, envoyées de la Guadeloupe, par le même.

Sur les côtes des Antilles de l'Amérique, habite un petit poiſſon de la

forme de nos limaçons, mais ſans coquille. Semblable à la Seche, il jette, lorſqu'on le touche, une liqueur, qui au lieu d'être noire, eſt d'un très-beau rouge foncé. C'eſt principalement cette particularité qui a tourné ſur cet inſecte l'attention de M. Peiſſonel. Il a teint des linges avec cette liqueur, & il a trouvé que la couleur rouge qu'elle leur donne eſt aſſez durable ſans aucune préparation. Il remarque fort judicieuſement que l'art pourroit peut-être lui donner plus de conſiſtance & plus d'éclat. La précieuſe pourpre des anciens qu'étoit-elle, ſinon le ſang d'un petit coquillage ? Il eſt vrai que la cochenille nous fournit une teinture ſi belle, que probablement cette pourpre ſi vantée lui céderoit le pas ; mais il eſt toujours utile de multiplier nos reſſources. Auſſi M. Peiſſonel finit-il par promettre qu'il pouſſera plus loin ſes recherches ſur ce ſujet.

On a dans ce Recueil pluſieurs autres obſervations d'Hiſtoire naturelle du même Auteur. Telle eſt la deſcription d'un nouvel Inſecte qu'il a découvert, & qu'il nomme : *Corona ſolis marina Americana*, à cauſe de ſa reſſem-

blance avec la plante appellée *corona ſolis*, ou le *ſoleil*. Telles ſont encore des obſervations ſur l'*Alga maritima latifolia* ; ſur un leger tremblement de terre occaſionné dans les cavernes maritimes par le choc de l'eau qui y entre ; ſur le *Macenillier* & les effets de ſon fruit. Nous nous bornons encore à indiquer diverſes autres obſervations ſur les Bernacles, ſur quelques *Lepas* ſinguliers, ainſi que pluſieurs lettres ſur des tremblemens de terre, ſur une grêle d'une groſſeur exceſſive, ſur des chaleurs & des températures d'air extraordinaires. Nous allons paſſer à la partie médicale, qui nous offre auſſi des pieces dignes de remarque.

EXPÉRIENCES par leſquelles on prouve que le ſel de Mars n'entre pas dans les vaiſſeaux lactés, avec quelques Obſervations relatives à ce ſujet. Par M. Robert Whitt, *Profeſſeur en Médecine à Édimbourg.*

C'eſt une queſtion agitée parmi les Médecins, ſçavoir ſi le ſel de Mars paſſe dans la maſſe du ſang. Les uns fondés ſur la nature de ce ſel qui,

ſemblable aux autres ſels neutres, eſt ſoluble dans l'eau, & accompagne ce fluide à-travers les filtres les plus étroits, n'en doutent aucunement. Ils ſe fondent encore ſur les effets remarquables produits par ce ſel dans les maladies provenant d'un relâchement, d'une atonie des fibres du corps humain. Comment ce remede ſi efficace produiroit-il ces effets, s'il ne paſſoit dans la maſſe du ſang ? Cependant malgré ces raiſons preſque démonſtratives, tous les Médecins n'ont pas été perſuadés. Pluſieurs ont conteſté le paſſage dont nous parlons. Ceux-ci alleguent principalement la couleur noire que prennent les excrémens de ceux qui font uſage de ce ſel ; & ils en concluent qu'il ſe décompoſe dans les premieres voies, & qu'il ne va point au-delà.

M. Whitt a tenté de décider cette queſtion par de nouvelles expériences. Il a pris un chien, & après l'avoir affamé par un long jeûne, il lui a donné avec ſes alimens une once & demie de ſel de Mars. Quelques heures après il l'ouvrit, & il apperçut les vaiſſeaux lactés remplis de chyle. Afin de s'en procurer une quantité ſuffiſante, il fit

une ligature au canal thorachique, & il le perça entre le mesentere & la ligature. Le chyle continuant son cours, il en ramassa une assez grande quantité. Or si ce chyle eût contenu du sel martial, il auroit dû teindre en rouge l'infusion de la noix de galle, ou du moins il auroit dû lui faire prendre une nuance de rouge. Mais il n'y vit rien arriver de semblable. Il ajouta alors à la liqueur un quart de grain de ce sel, & elle prit aussi-tôt une couleur rouge. Il mit aussi dans le chyle une portion excessivement petite du même sel, & quand il le versa goutte-à-goutte sur l'infusion de galle, il la teignit en rouge.

Cette expérience paroit prouver d'une maniere fort concluante, que le sel de Mars ne passe pas au-delà des premieres voies ; & en effet M. Whitt ayant examiné les intestins de l'animal, trouva ce sel amoncelé à l'entrée des veines lactées. Il n'étoit cependant pas décomposé ; c'est pourquoi M. Whitt soupçonne que c'est son adstringence qui lui ferme l'entrée de ces vaisseaux.

M. Whitt se propose ensuite cette question : si le sel de Mars n'entre

point dans la masse de la circulation, comment est-il d'un secours si présent contre les maladies qui proviennent de relachement ? M. W. en donne pour raison, que ces maladies proviennent ordinairement & primitivement du vice des fonctions de l'estomach & des visceres propres à former le chyle. Il n'est donc pas nécessaire que le sel de Mars aille au-delà. Ce sel exerce d'abord sa vertu sur l'estomac & sur les intestins. Le chyle mieux préparé & distribué dans toute la machine, y produit les effets salutaires qu'on observe dans pareils cas.

RECIT des effets de l'Electricité dans quelque cas de Paralysie, tiré d'une Lettre de M. Francklin, *au Docteur* Pringle.

M. Francklin fait dans cette lettre l'aveu de l'insuffisance de l'Electricité pour guerir des paralysies. Quelques soins qu'il ait pris, quelque degré d'électricité qu'il y ait employée, il n'a jamais eu la satisfaction de parvenir à une guerison complette. Il observe qu'à la verité dans les quatre ou cinq pre-

miers jours du traitement, le Malade paroissoit se trouver mieux : mais après ce tems, la guerison ne faisoit plus de progrès ; de sorte que les malades fatigués & perdant toute espérance, cessoient de se faire appliquer le rémede, & ils tomboient bien-tôt dans leur premier état.

Le témoignage de ce Physicien celebre seroit bien propre à décourager les Partisans de la Médecine Electrique. Néanmoins le même volume contient quelques autres observations qui pourroient relever leur espérance. Il en résulteroit même que l'Electricité seroit quelquefois bonne en Médecine à quelque chose de plus qu'aux maladies, auxquelles on a tenté de l'appliquer. M. *Patrik-Bridone*, dans un écrit intitulé, *Recit des effets de l'Electricité dans quelques maladies*, rapporte quelques guérisons de paralysies inveterées qui lui ont assez bien réussi. Nous disons assez bien réussi ; car il ne dissimule pas qu'après avoir mis ses malades dans un état très-approchant de la guerison parfaite, il ne les a plus révûs, & qu'il ignore s'ils ne sont point retombés dans leur premier état. Il

Il a gueri par le même moyen une femme attaquée d'une surdité occasionnée par le froid. Mais ce que ce mémoire contient de plus remarquable, c'est la guérison bien attestée de deux personnes attaquées de fievre intermittente, qui en ont été délivrées, après avoir été électrisées deux ou trois fois. Voilà un fébrifuge qui n'avoit pas encore été soupçonné, & qui paroîtra sans doute très-singulier. Peut-être néanmoins le paroîtra-t-il moins en examinant ce que l'électricité produit sur le corps humain. L'accéleration du pouls qu'on reconnoît unanimement être un de ses effets, prouve qu'elle rend les fibres plus vibratiles & plus tendues ; & cet effet il le produit probablement en donnant au fluide nerveux plus de jeu & d'activité. L'électricité aura donc agi dans ce cas comme les fébrifuges amers, qui ne produisent leur effet qu'en remontant l'estomac, & les visceres où se prépare le chyle, à leur ton naturel.

Ce volume contient encore un grand nombre d'observations médicales. On voit dans l'une un enfant attaqué de convulsions depuis plusieurs années, &

devenu ſtupide par un effet de leur violence, guéri tout-à-coup par une évacuation copieuſe de vers, que lui cauſa une mixtion d'huile & de litarge deſtinée pour la peinture, dont il avala une partie. On lit des obſervations intéreſſantes & utiles pour la pratique de la Médecine dans une piece de M. Whitt, *ſur l'utilité des véſicatoires pour diminuer la vîteſſe du pouls dans les toux accompagnées de fievre & d'embarras dans les poumons.* Les Médecins pourront encore tirer de l'utilité de deux *obſervations de pierres formées dans la véſicule du fiel, & des ſymptômes particuliers qui ont accompagné leur paſſage de cette véſicule dans les inteſtins & leur ſortie hors du corps.* Une autre piece nous décrit les effets prompts & mortels, produits de la plante appellée *Œnante aquatica ſucco viroſo crocante, &c.*



III.

DIALOGUE, entre Mercure, un Duelliſte Anglois, & un Sauvage de l'Amérique Septentrionale.

L'Anglois. La barque de Caron eſt à l'autre bord; Mercure, en attendant qu'elle reparte, permettez-moi de cauſer avec ce Sauvage que vous avez amené ici en même-tems que moi. Je n'en ai jamais vû aucun de cette eſpece, & je ſuis curieux de ſçavoir quel ſorte d'animal ce peut être. Il a le regard bien farouche.... Je vous prie, Monſieur, quel eſt votre nom? J'entens que vous parlez Anglois.

Le Sauvage. Oui, j'ai appris cette langue dans mon enfance, & j'ai été élevé dans la nouvelle York: mais dès que j'ai eu l'âge de raiſon, je ſuis revenu au milieu de mes compatriotes, les braves *Mohavvks*; & ayant été trompé par un de tes Anglois, à qui j'achetois du *Rum*, je n'ai pas voulu avoir déſormais rien à démêler avec eux. Cependant j'ai pris la hache avec ma

nation, pour les ſecourir dans la guerre qu'ils ont eue avec la France, & j'ai été tué dans un combat; mais j'ai eu le plaiſir, en mourant, de voir mes amis victorieux, & avant que d'être tué, j'avois enlevé la chevelure à ſept hommes, à trois femmes, & à deux enfans. Dans un autre guerre, j'avois fait encore de plus grands exploits, & ma valeur m'avoit fait donner le nom d'*Ours ſanguinaire.*

L'Anglois. Monſieur l'*Ours ſanguinaire*, je vous reſpecte fort, & je ſuis votre très-humble ſerviteur. Mon nom à moi eſt *Tom Pushvvell.* Je ſuis Gentilhomme de naiſſance, Joueur, & galanthomme de profeſſion. J'ai tué pluſieurs hommes avec honneur en combat ſingulier; mais je ne conçois pas comment on peut couper la gorge aux femmes & aux enfans.

Le Sauvage. C'eſt notre maniere de faire la guerre; chaque nation a ſes uſages. Ton air chagrin, & la playe que j'apperçois à ton ſein, me font préſumer que tu as éte tué, comme moi, en allant enlever des chevelures; mais comment ton ennemi a-t-il laiſſé la tienne?

L'Anglois. J'ai été tué en duel. Un de mes amis m'avoit prêté de l'argent: au bout de deux ou trois ans il s'aviſa de me le redemander; je fus piqué de cet affront, & je lui envoyai un cartel. Nous nous donnâmes rendez-vous à Hyde-Park; mon adverſaire ne ſçavoit pas faire des armes, & j'étois le plus adroit tireur qu'il y eût en Angleterre. Je lui fis d'abord deux ou trois bleſſures; mais il ſe précipita à la fin ſur moi avec tant d'impétuoſité, qu'il brouilla mon jeu, & me donna un coup d'épée tout au-travers des poumons. Je mourus le lendemain comme un homme d'honneur, ſans laiſſer échapper le moindre ſigne de repentir; & mon adverſaire me ſuivra bientôt, car ſon Chirurgien a déclaré que ſes bleſſures étoient mortelles. On dit que ſa femme eſt morte de douleur, & il a ſept enfans qui vont mourir de faim; ainſi je ſuis bien vengé, & c'eſt ce qui me conſole. Pour moi je n'ai point de femme, j'ai toujours déteſté le mariage; ma maîtreſſe cherchera à ſe pourvoir, & mes bâtards ſont placés à l'*Hôpital des Enfans-Trouvés.*

Le Sauvage. Mercure, je ne veux point entrer dans la barque avec cet homme-là. Maſſacrer ſon compatriote, ſon ami! Non, je ne veux point entrer dans la barque avec lui; je paſſerai la riviere à la nage.

Mercure. Paſſer le Stix à la nage! Cela ne ſe fait pas; c'eſt contre les loix de l'Empire de Pluton. Entrez dans la barque, & ſoyez tranquille.

Le Sauvage. Ne me parlez point de loix, je ſuis Sauvage, & je ne les connois pas; c'eſt à cet Anglois qu'il faut parler de loix. Il y a des loix dans ſon pays, mais il ne paroît pas qu'il les reſpecte fort; car aſſurément les loix ne permettent pas de tuer ſon compatriote, ſon ami, parce qu'il redemande l'argent qu'il a prêté. Je ſçais que la nation Angloiſe eſt une nation barbare; mais elle n'eſt pas aſſez féroce pour permettre de ſemblables atrocités.

Mercure. Tu as raiſon contre lui: mais comment ſe peut-il que tu ſois auſſi bleſſé du meurtre, toi qui a maſſacré des femmes dans le ſommeil, & des enfans au berceau?

Le Sauv. Je n'ai tué que mes enne-

mis; mais je n'ai jamais tué mes compatriotes, je n'ai jamais tué mon ami. Mercure, prens ma peliſſe, & mets-la dans la barque; mais que ce meurtrier ſe garde bien de s'aſſeoir deſſus, ou même de la toucher; car ſi cela lui arrive, je le brûlerai au feu que j'apperçois là bas.... Adieu je vais traverſer à la nage.

Mercure. Un coup de mon caducée va te priver de tes forces.... Nage maintenant, ſi tu le peux.

Le Sauv. Quel enchantement!.... Rends-moi mes forces, Mercure, & je t'obéirai.

Mercure. J'y conſens; mais ſois tranquille, & fais ce que je te dis.

L'Ang. Mercure, livre-le entre mes mains, j'en prendrai ſoin. Monſieur le Sauvage, avez-vous peur que ma compagnie ne vous deshonore? Sçachez que j'ai toujours vécu dans la meilleure compagnie d'Angleterre.

Le Sauv. Je ſçais que tu es un faquin. Ne pas payer tes dettes! Tuer ton ami, parce qu'il te demande l'argent que tu lui dois! Eloigne toi de ma vûe, infame, ou je te jette dans le Stix.

Mercure. Arrête. Point de violence, je te l'ordonne..... Parle-lui tranquillement, ou bien.....

Le Sauv. Je t'obéis, Mercure.... Eh bien! mon brave aſſaſſin, quel étoit donc le mérite qui te faiſoit recevoir dans la bonne compagnie? Qu'y faiſois-tu?

L'Ang. Je jouois, comme je vous ai déja dit. D'ailleurs je tenois une bonne table..... Je mangeois auſſi-bien que le plus grand gourmand de France ou d'Angleterre.

Le Sauv. As-tu jamais mangé une jambe ou une épaule de François? C'eſt ce qui s'appelle un excellent mets. J'en ai mangé vingt de ces François: ma table étoit toujours bien ſervie. Ma femme étoit la meilleure cuiſiniere, pour accommoder la chair humaine, qu'il y eût dans toute l'Amérique. Je ne penſe pas que, pour *manger*, tu prétendes entrer en comparaiſon avec moi.

L'Ang. Je danſois encore très-joliment.

Le Sauv. Je veux danſer avec toi; je danſerois un jour entier ſans me laſſer. J'exécutois la *Danſe de guerre*

avec plus de légereté & de vigueur qu'aucun homme de ma nation. Que nous te voyions danſer..... Mais tu reſtes immobile comme un rocher. Mercure t'a-t-il frappé de ſa verge magique? Ou crains-tu de nous laiſſer voir ta mal-adreſſe? Ah! s'il me laiſſoit faire, je t'enſeignerois à danſer d'une maniere que tu n'a jamais appriſe..... Que faiſois-tu encore, impudent faquin?

L'Ang. O ciel! faut-il endurer cet affront! mais que peux-je faire avec ce barbare? Je n'ai ni épée ni piſtolet, & ſon ombre me paroît deux fois plus robuſte que la mienne.

Mercure. Il faut répondre à ſes queſtions; c'eſt toi qui as deſiré d'avoir une converſation avec lui. Il n'eſt pas bien élevé, mais il te dira des vérités qu'il faut que tu écoutes ici; il eût été à ſouhaiter pour toi que tu les euſſes entendues là haut.... Mais réponds: il te demandoit ce que tu faiſois encore.

L'Ang. Je chantois fort agréablement.

Le Sauv. Eh bien! chantez-nous un peu la *Chanſon de la mort*, ou le *cri de*

guerre.... Le drôle eſt muet! C'eſt un impoſteur, Mercure, il ne nous dit que des menſonges.

L'Ang. Un démenti! à moi!... Hélas! il ne m'eſt pas permis de m'en venger: quelle honte pour la famille des Pushwells! Ah! c'eſt bien ici un véritable enfer.

Mercure. Caron, je remets entre vos mains ces deux Sauvages..... Minos jugera juſqu'à quel point le barbare du Mohawk doit excuſer ſes horribles actions. Mais pour cet Anglois, quelle raiſon donnera-t-il? La coutume du Duel? C'eſt tout au plus une mauvaiſe excuſe, & encore ne peut-il pas en colorer ſon crime. Le motif qui lui a fait plonger ſon épée dans le ſein de ſon ami, n'eſt pas le motif de l'honneur: c'eſt l'eſprit des furies, d'Alecton elle-même. C'eſt à elle qu'il faut renvoyer ce meurtrier; car elle a déja long-tems habité dans ſon cœur inhumain.

Le Sauv. S'il faut le punir, on n'a qu'à me l'adreſſer; je connois mieux que perſonne l'art de tourmenter. Reçois d'abord ce coup de pied, Mon-

ſieur le beau Danſeur, & entre dans la barque, ſi tu ne veux en recevoir un ſecond. Ah! qu'il me tarde de te voir condamné!

L'Ang. O mon honneur, mon honneur, de quel opprobre êtes-vous couvert!



ALLEMAGNE.

I.

ÉLOGE Hiſtorique de M. de Kleiſt, *Auteur du Poëme du* Printems, *inſéré dans le Journal d'Avril* 1760

EWALD-*Chrétien de Kleiſt*, un des plus célebres Poëtes Allemands, nâquit à Zeblin en Poméranie, le 5e Mars 1715. Nous ne parlerons point de ſa famille, l'une des plus conſidérables du pays, & des plus fécondes en grands hommes: ſa (1) naiſſance eſt étrangere à ſon mérite. Son pere lui donna de bonne heure des leçons de vertu, tandis que des maîtres habiles lui enſeignoient les élémens des Langues & des Sciences. Le jeune Kleiſt fut envoyé ſucceſſivement à Cron en Pologne, à Dantzic, & à Konisberg pour

(1) M. de Kleiſt deſcendoit par ſa mere de la maiſon de *Manteufel*.



y faire ſes études. Il apprit la Philoſophie, les Mathématiques & le Droit. Son talent pour les Lettres s'annonça bientôt, non par des productions prématurées, mais par un goût vif pour les ouvrages de l'Antiquité, qu'on pourroit preſque appeller une paſſion. Il voulut être inſtruit, avant que d'écrire. Une étude infatigable orna ſon eſprit des plus belles connoiſſances. Avec un cœur tel que la nature le donne, lorſqu'elle veut faire honneur à l'humanité, il ne pouvoit employer ſes talens qu'à un uſage utile & honnête. Des circonſtances le déterminerent pour un genre de vie vers lequel ſon éducation n'avoit pas été dirigée.

M. de Kleiſt avoit en Dannemarck une ſœur mariée au Lieutenant-Général de Staffelt, & une tante mariée au Général de Folkerſahm. Il fit, pour les voir, un voyage dans ce royaume. Ses parens l'inviterent à entrer au ſervice de Dannemarck, & le commerce des Généraux Danois le détermina bientôt à ſe rendre à leurs invitations. Il étoit né pour les armes, & il ſembloit que ſon courage attendoit ſeulement qu'on les lui préſentât. Éclairé ſur ſes

devoirs, il jugea que ce n'étoit pas aſſez pour un Officier d'être prêt à verſer ſon ſang pour la patrie qui l'a vû naître, ou pour celle qu'il a adoptée, mais qu'il devoit encore ſçavoir expoſer & ménager à propos ſa vie & celle des ſoldats pour le bien commun. La ſcience de la guerre devint l'unique objet de ſon application. Il poſſédoit l'hiſtoire en ſçavant, il l'étudia en militaire. La paix dont jouiſſoit alors le Dannemarck (1) favoriſoit ſes travaux; Virgile & Horace l'en délaſſoient. Des études ſéveres, une profeſſion grave & pénible, quand on eſt attaché à ſes devoirs, n'affoiblirent point ſon goût pour la poéſie, ſon amour pour le beau, cette ſenſibilité qui reçoit, des objets agréables, des impreſſions ſi vives, & qui en conſerve de ſi douces. Ni les plaiſirs, ni les paſſions ne le détournerent jamais de ſes devoirs; il étoit là-deſſus d'une exactitude ſinguliere, & les plus rigides cenſeurs la trouvoient même trop ſcrupuleuſe. En 1738 il fit quelque ſéjour à Dantzic, où il con-

(1) En 1737.

çut une forte eſtime pour une Dame, qu'il a célébrée ſous le nom de *Doris*, & dont le ſouvenir lui a toujours été cher.

Le Roi de Pruſſe, actuellement régnant, dans le deſſein qu'il avoit d'attirer de toutes parts le mérite dans ſes États, jetta d'abord les yeux ſur ceux de ſes Sujets qui étoient employés par les Cours étrangeres. Dès ſon avénement à la couronne, il rappella M. de Kleiſt, l'accueillit avec cet air doux & affable qui ſied mieux encore aux Rois qu'à tout le reſte des hommes, & le plaça dans le Régiment du Prince Henri. La guerre qui ſignala les cinq premieres années du régne de ce Monarque, fournit au jeune Officier l'occaſion d'exercer ſa valeur, & d'éprouver ſa théorie militaire. Il ſe diſtingua ſur-tout dans les campagnes de 1744 & de 1745.

La paix de Dreſde rendit M. de Kleiſt aux Lettres. A Poſtdam, où étoit le Régiment du Prince Henri, il partagea ſon loiſir entre les devoirs du ſervice militaire, les ſoins de l'amitié, & l'exercice de la poéſie. Il avoit déja donné dans quelques Ouvrages Pério-

diques des pieces anonymes qu'il a jugées en partie dignes d'être conſervées. Le départ de ſon plus intime ami laiſſa dans ſa vie un vuide que la Poéſie remplit tout entier. Les ſociétés bruyantes ne lui plaiſoient point, parce qu'elles ne laiſſent pas au Philoſophe le plaiſir d'obſerver. M. de Kleiſt ſe livra ſans reſerve à ſon penchant pour la ſolitude. La Nature, ſi j'oſe parler ainſi, étoit ſa ſociété favorite. Dans ſes fréquentes promenades, il examinoit la ſcene éternelle de ſes variations: le pinceau de la poéſie à la main, & le modele ſous les yeux, il copioit ſes beautés, les vûes, les payſages, les objets champêtres les plus frappans. C'eſt ainſi qu'il alloit ſans ceſſe, comme il diſoit ſouvent, *à la chaſſe des images.* Ses courſes furent heureuſes: il en rapporta le célebre Poëme du *Printems*, dont nous avons donné une imitation.

Voilà comment ſe forme le Poëte. Ce n'eſt point du fond d'un triſte cabinet qu'il exercera ſa magie ſur la Nature, & qu'il la fera deſcendre ſous ſes pinceaux. Son imagination, bornée & retrécie par les murs qui l'environnent, ne ſera point remuée, enflammée par

les objets mêmes. A force de s'agiter, elle tombera peut-être dans un faux enthousiasme, dans un vrai délire : comment peindroit-elle alors les objets naturels ? elle ne voit que ses propres phantômes. Ce n'est point non plus en s'attachant uniquement à étudier les chefs-d'œuvres mêmes de la poésie : il ne seroit qu'un imitateur foible, froid, & servile, parce qu'il ne travailleroit que d'après une image de la nature, qui s'est affoiblie en se réfléchissant ; parce que quand on ne voit que par les yeux d'autrui, les sensations manquent de chaleur & de vie ; parce qu'enfin ne connoissant que le côté de chaque objet que lui présente son modele, il sera nécessairement borné à en travestir les images. Car il ne faut point se flatter de deviner, au moyen de cette connoissance, les autres faces de la Nature : elle est trop différente d'elle-même. Quiconque ne l'a point vûe, ne l'imaginera jamais. C'est le procédé des Anciens & des Modernes dignes de servir de modeles, qu'il faut imiter plutôt que leurs ouvrages. Ils n'ont étudié que la Nature : transportez-vous dans le même attelier. Placez-vous comme eux au mi-

lieu de ses spectacles avec une ame sensible, secondée par une imagination forte, &, comme eux, émus, embrasés, vous lui arracherez ses feux, ses couleurs. Vous serez créateur même dans les sujets qu'ils ont maniés le plus heureusement, & qui ne peuvent être épuisés. Vos tempêtes & vos combats ne seront pas les tempêtes & les combats d'Homere, ni vos paysages ceux d'Horace. Votre ame est différente de la leur ; elle doit recevoir des objets des impressions différentes. Le spectacle vous voyez n'est pas le même qu'ils ont vû : car la Nature imite bien quelquefois ses procédés, mais ne les copie jamais.

C'est par-là que les Poëtes Allemands sont parvenus à donner à leur Poésie cet air original qui la distingue même de la Poésie Ancienne. Ils ont embrassé dans leurs études la nature & ses imitateurs ; mais en prenant ceux-là pour maîtres, & celle-ci pour modele. C'est par-là que M. Kleist s'est distingué parmi eux, & qu'il a tout d'un coup enlevé les suffrages d'un peuple lent à prononcer sur les ouvrages, & à accorder les réputations. Son nom étoit in-

connu dans la République des Lettres ; le *Printems* le couvrit de gloire. Ce chef-d'œuvre du Génie guidé par l'esprit philosophique, ne fut d'abord imprimé (1) que pour les amis de l'Auteur. La premiere édition publique en fut faite en 1750, & fut presque aussitôt épuisée. Il en a été de même de toutes celles qui l'ont suivie. M. de Tagliazucchi publia en 1755 à Postdam une traduction Italienne du *Printemps.* L'Auteur présida enfin en 1756 à une édition de ce Poëme, auquel il joignit ses autres poésies, dont il avoit déja paru un recueil à Zurich, en 1752.

M. de Kleist aspiroit à réunir à cette gloire, la gloire des armes. En 1749, il avoit été élevé au grade de Capitaine, & ensuite envoyé pour les affaires de son Régiment à Francfort sur le Mein, à Strasbourg, & sur les frontieres de la Suisse. Il fit à cette occasion un voyage à Zurich, auquel le desir de connoître personnellement M. Bodmer eut beaucoup de part. Dans cette Ville, comme par-tout ailleurs, il s'acquit l'es-

(1) En 1749.

time & l'amitié de tous ceux dont l'opinion peut être de quelque prix. *Il n'y eut*, dit un Ecrivain Suisse (1), *que l'Auteur doucereux de 50 Fables nouvelles qui se borna à remarquer, dans ce grand homme, que le sur-tout de l'uniforme Prussien n'étoit pas coupé à la Françoise.* A la fin de l'année 1755, M. de Kleist fut attaqué d'une dangereuse maladie. Pour s'assurer d'une guérison radicale, il falloit qu'il prît les eaux de Freienwald. Mais la guerre commençant à jetter ses premieres étincelles, il se hâta de joindre son Régiment, qui marcha vers la Saxe au mois d'Août de l'année 1756.

Sur la fin de la même année, le Prince Maurice d'Anhalt-Dessau le chargea de fournir d'habits, de pain & de fourages les Régimens Saxons, incorporés dans l'armée Prussienne. Le Roi le nomma en même-tems Major du Régiment qu'avoit obtenu le Général Hausen, & qui fut envoyé en garnison à Leipsick. Son courage souffrit de ce repos, mais son zele n'en fut pas

(1) Dans un Ouvrage intitulé : *Vom national stolz*, de l'Orgueil National.

moins utile à ſon Maître. Il falloit des Officiers braves & expérimentés pour former les nouveaux Régimens. La maniere dont celui de Hauſen a ſervi, eſt le fruit des ſoins de M. Kleiſt, & en fait l'éloge. Pendant le loiſir dont jouit notre Poëte Militaire en 1757, il compoſa & ramaſſa diverſes pieces qu'il fit imprimer ſous le titre de *Nouvelles Poéſies par l'Auteur du Printemps.* Au mois d'Octobre, l'armée de l'Empire s'avança vers Leipſick, & M. de Kleiſt fit dans pluſieurs petits combats un heureux eſſai de la valeur qu'il avoit inſpirée à ſon Corps.

Après la bataille de Rosback, le Roi lui donna, par un ordre ſigné de ſa propre main, l'inſpection générale ſur les priſonniers de guerre, & ſur le grand Hôpital de Leipſick. Dans ce poſte délicat, il n'eut qu'à ſuivre ſes ſentimens généreux pour bien ſervir en même tems ſon Roi, les malheureux confiés à ſes ſoins, & l'humanité. Au mois de Février 1758, il fut détaché pour arrêter à Zerbſt un corps ennemi, & il réuſſit. Dans l'exécution militaire de Benbourg, la voix du parti même qui ſouffroit les calamités de la guerre, pu-

blia le deſintéreſſement & la retenue de M. de Kleiſt. Avant ces expéditions, il avoit demandé au Prince Henri de ſervir dans ſon armée. Ce Prince en lui donnant cette ſatisfaction, l'honora de ſa confiance, lui fournit pluſieurs occaſions de ſe diſtinguer, & ne l'employa jamais ſans fruit. Vers la fin de cette campagne, lorſque les forces Autrichiennes s'approcherent de Dreſde, le Corps de Hauſen & quelques autres Régimens d'Infanterie formerent l'arriere-garde de l'armée Pruſſienne, & ſoutinrent aſſez long-tems dans la plaine de Plaven tout le feu de l'armée ennemie. M. de Kleiſt eut beaucoup de part à la gloire d'avoir conſervé le poſte qui arrêta les Autrichiens.

Sa Muſe ſe réveilloit de tems en tems au bruit des armes. Outre diverſes poéſies faites ſous la tente & au ſortir du champ de bataille, il compoſa des Traités de morale qui n'ont pas encore été publiés. Quel tems plus favorable pour écrire avec toute l'énergie du ſentiment, & pour inviter les hommes d'une maniere pathétique à reſpecter & à aimer les hommes! De ſes réflexions ſur l'Art de la guerre, il forma un Ro-

man militaire, intitulé *Ciſſides*, & imprimé au commencement de l'année derniere. Quand le Guerrier parle dans cet ouvrage, c'eſt avec une ſimplicité héroïque; quand le Poëte prend la parole, il vous tranſporte au milieu des combats: vous montez à l'aſſaut, les traits ſiflent autour de vous, la flamme vous environne, le courage de ſes Héros vous anime, vous croyez agir avec eux, & vous n'êtes occupé que de leur ſort. Pendant l'hyver de 1758, l'Auteur retoucha ſes poéſies, & les raſſembla pour en donner une nouvelle édition. Le Public aujourd'hui la demande à ceux de ſes amis auxquels il a confié ſon recueil.

Au commencement de la derniere campagne, M. de Kleiſt étoit dans l'armée du Prince Henri. Il fut détaché au mois d'Août, avec le corps du Général Finck, pour l'armée du Roi. Le 12 du même mois, ſe donna la ſanglante bataille de Kunerſdorf, entre les Ruſſes & les Pruſſiens. La veille & le jour de l'action, M. de Kleiſt fut de l'humeur la plus enjouée, comme s'il eût prévu qu'il alloit mourir glorieuſement pour ſa Patrie & pour ſon Roi. Dans

la bataille, il mérita le titre de Héros par des prodiges de valeur preſque incroyables. Son bataillon emporta trois batteries. Le courage du Major ne fut point rallenti par douze contuſions. Bleſſé à la main droite, il prend ſon épée de la main gauche, & dès qu'il apperçoit le Commandant hors de combat, ſe met à la tête du Régiment. Un bataillon de Grenadiers Autrichiens enfoncé, il pouſſe à la quatrieme batterie, à-travers le plus terrible feu. Il appelle à lui les Enſeignes du Régiment, & les force de s'avancer. Un coup de feu au bras gauche, ne lui permet plus de ſe ſervir de ce bras. Il ramaſſe ſon épée avec trois doigts qui lui reſtoient à la main droite, & combat. Il n'étoit pas loin de la quatrieme batterie, lorſque trois coups de fuſil, chargés à cartouche, lui fracaſſerent la jambe droite. Il tombe de cheval, il eſſaye inutilement de ſe relever, ſes forces l'abandonnent, il s'évanouit. Deux ſoldats de ſon Régiment, & un ſoldat du Régiment du Prince Henri, dont il avoit été Capitaine, le porterent à quelque diſtance de l'endroit où l'action étoit ſi vive.

Un Chirurgien visita ses blessures, & en les pansant, reçut un coup de feu à côté de lui. M. de Kleist fait un effort pour secourir son bienfaiteur, qui étoit déja sans vie. Il le regarde en soupirant, & s'oublie lui-même.

Après la bataille, des Cosaques le dépouillerent, & le jetterent tout nud dans un endroit marécageux. Il leur parla Polonois; ce langage lui sauva la vie. Les Cosaques le laisserent, parce qu'ils le crurent Polonois de naissance. Pendant la nuit, quelques Hussards Russes l'apperçurent: ils le réchaufferent auprès d'un bon feu, le porterent en un lieu sec sur de la paille, lui mirent un chapeau sur la tête, & le couvrirent d'un manteau; enfin ils lui donnerent de l'eau & du pain. Le lendemain matin, ils furent obligés de partir, & l'un d'eux lui offrit une piece d'argent. M. de Kleist voulut lui représenter l'inutilité de ce bienfait; le Cosaque lui jetta sa piece, & se retira. Les hommes sont-ils donc nés méchans? Une barbare cupidité étrangere à la nature put porter des Cosaques à dépouiller de nouveau ce malheureux guerrier. Mais quel mo-

tif put engager les Hussards Russes à le secourir si humainement, si ce n'est ce penchant secret, qui, malgré nous, nous intéresse au bonheur de nos semblables; penchant imprimé par la nature, qui ne se perd que trop souvent, & qui ne s'acquiert jamais.

Nous ne parlerions point des funérailles de M. de Kleist, si elles avoient ressemblé à la plûpart des pompes funebres, qui ne présentent qu'un fastueux & déplorable tribut payé à la vanité des morts par l'orgueil des vivans. Mais les honneurs qui ont couvert la cendre du Guerrier Prussien, sont de ces témoignages sublimes que les vertus rendent aux vertus, également glorieux pour ceux qui les donnent, & pour celui dont ils consacrent la mémoire. Francfort étoit au pouvoir des Russes. Le Commandant de la Place, M. de Schschettnow, & le Major, M. de Stackelberg, s'empresserent d'accorder à M. *Nicolai*, tout ce qu'il desira pour les funérailles de M. de Kleist. Le 28 Août marqué pour cette triste cérémonie, ce digne Professeur prononça l'Oraison funebre de son illustre Ami, en présence d'un

grand nombre d'Officiers Russes, & d'une foule d'Auditeurs de tous rangs. Le deuil étoit général; une Musique funebre exprimoit la douleur publique. Le cercueil porté par douze Grenadiers à cheval, fut suivi par le Commandant, par les Officiers de l'État-Major, & par beaucoup d'autres Officiers Russes, la plûpart venus exprès de l'armée. Des Magistrats, des Professeurs & leurs éleves fermoient la marche. Quand on fut arrivé au lieu où le corps devoit être déposé, on s'apperçut qu'on avoit oublié de mettre, suivant la coutume, une épée sur le cercueil. *Quoi!* s'écria un Officier Russe, en jettant la sienne sur le tombeau, *un si brave homme seroit enterré, sans cette marque d'honneur!*

M. de Kleist étoit bien fait & de haute taille. Il avoit l'air martial, sans rudesse. Il parloit Allemand, Latin, François, Polonois, & Danois, & il joignoit à une connoissance profonde de l'art militaire, des notions de toutes les sciences. Les Anciens & les bons Auteurs modernes lui étoient familiers. Tout ce qu'il a écrit est dicté par le sentiment, & brille de sa beauté na-

turelle. Son imagination ardente ne lui permettoit rien de froid ni d'insipide; il aimoit mieux être dur. Les tems les plus incommodes ne l'empêchoient pas d'aller tous les jours se promener pour étudier la Nature. Il seroit inutile de dire qu'il ne connut ni l'orgueil ni l'envie: l'orgueil est le partage des ames basses, & l'envie celui des petits talens.

Ce guerrier avoit un courage & une fermeté presque Stoïques. Les périls ne l'étonnoient point, & les douleurs du corps sembloient ne point aller jusqu'à son ame. Tout couvert de blessures & mourant sur le champ de bataille de Kunersdorf, il rit avec un plaisir singulier des grimaces & de la mine avide d'un Cosaque qui le dépouilloit. Cette figure extraordinaire lui revint souvent dans la tête à Francfort, & il en rioit jusqu'à éclater. Insensible à ses propres maux, il étoit profondément touché des malheurs d'autrui. Bon, humain, compatissant, généreux, on le vit, dans la direction de l'hôpital de Léipsik, s'occuper avec ardeur à découvrir, à soulager, à prévenir jusqu'au plus petit besoin de plusieurs mi-

liers de malheureux, & s'exposer pour cela à des recherches désagréables, à de vives contradictions, & au danger de contracter des maladies mortelles.

Il étoit sociable : mais, pour bien le connoître, il falloit le voir dans sa petite société d'amis choisis. Il les aimoit à l'excès, il en étoit aimé de même. Tous ceux qui lui parloient, ne le quittoient qu'avec regret, & pleins de sentimens d'estime pour lui. Le Prince Henri l'honora d'une grande confiance. Le Roi de Prusse en faisoit un cas particulier; il l'avoit mis au nombre des Officiers dont il avoit fait choix, pour faire compagnie au Prince Royal de Prusse, & manger à sa table. La Prusse a perdu en lui un bon Officier; l'Allemagne regrette un grand Poëte; ses amis pleurent le meilleur des amis.

L'épitaphe qu'il a faite pour un Officier auquel il étoit fort attaché, semble avoir été composée pour être gravée sur son propre tombeau.

Sous cette Tombe sont les restes d'un homme qui réunit ..... toutes les vertus avec tous les talens. Son sang étoit à sa Patrie; il l'a versé pour elle en

Héros. Vents soufflez plus doucement : laissez reposer sa cendre sacrée.

Nous terminerons l'éloge de M. de *Kleist*, par quelques fragmens de Poésies, composées sur sa mort.

„ Kleist n'est plus. Muses de l'Oder, „ accordez vos harpes plaintives. Que „ les accens de la douleur frappent & „ attendrissent l'Univers. Que la re- „ nommée couverte d'un crêpe, par- „ coure la Terre & les Cieux, en s'é- „ criant : *Kleist n'est plus.*

„ Son sang généreux a coulé sur sa „ lyre d'or, sur cette lyre, qui dans sa „ main rendit des sons si touchans, „ lorsqu'animé d'un feu céleste, il „ chantoit la vertu.

„ Les favoris des Muses, les amis „ de l'humanité, les bons citoyens, „ les Héros sont soumis à la faulx de „ la mort; & nous craindrons de mou- „ rir ?

„ Kleist est mort : il est mort de la „ mort des Héros, il est mort pour la „ Patrie. Muses, cessez de pleurer sa „ destinée. Pleurez sur sa Patrie, sur „ ses amis, sur l'humanité.

. . . .

„ Que l'Amitié, en silence & les che- „ veux épars, arrose de ses pleurs l'ur- „ ne de Kleist; que les ennemis de sa „ Patrie honorent son cercueil; que „ les Muses brisent leurs lyres, & se „ plaignent aux Dieux de sa mort.

„ Je vais célébrer sa gloire & son „ bonheur. Kleist a brisé les chaînes de „ sa vie; son ame a pris l'essor vers „ les Cieux. Je le vois sur les voûtes „ étoilées : une couronne de gloire „ l'environne. Il est tel que l'on re- „ présente les Dieux.

„ Il entre dans le séjour des Héros „ & des vertus, dans le Temple éter- „ nel de la gloire & de la félicité.

„ Schwerin, Keith & Winterfeld, se „ levent à son arrivée; ils l'embrassent, „ & il s'assied parmi eux.

„ Cette troupe de Héros jette avec „ admiration ses regards inquiets sur „ Frédéric. Ils les tournent sur leurs „ familles, sur leur Patrie, sur toute „ l'Europe. Eh, quoi! ils sont encore „ sensibles à la douleur ? Ils tombent „ aux pieds du Dieu des batailles, pour „ lui demander la paix.

„ Dieu de la foudre, ne plongeras- „ tu donc jamais, dans le cahos de „ l'éternelle nuit, cette Furie insatia- „ ble qui épuise la terre ? Permettras- „ tu qu'elle brise l'Autel sur lequel „ elle dévore tant de victimes ? Ah! „ fais du moins qu'elle respecte les hu- „ mains qui te ressemblent.



II.

RÉFLEXIONS sur la Grace dans les Ouvrages de l'Art. Par M. l'Abbé Winckelmann.

La régularité, l'ordre & la proportion constituent la beauté. La Grace consiste dans le mouvement, mais dans des mouvemens légers, à peine perceptibles, & qui ne caractérisent que des passions tranquilles & douces. Tout ce qui dans la nation & dans les Arts porte un caractere ressenti & déterminé, semble exclurre la Grace. Il n'y a rien de gracieux sans doute dans cette femme qui s'arrache les cheveux ou se meurtrit le sein; non plus que dans cette Mere, qui, prête d'expirer, met ce qui lui reste de forces à éloigner son enfant de sa mammelle, de peur qu'il ne succe du sang au lieu de lait. Mais que de charmes, & de graces dans cette jeune Bergere, qui assise à l'ombre d'un chêne, se compose une couronne des fleurs qu'elle vient de cueillir dans la prairie voisine; ou qui mollement étendue sur les bords d'une fontaine, fixe ses regards innocens sur la course paisible de l'onde, & semble n'être occu-

pée que de son murmure! Ces objets élevent dans le cœur une foule de sensations agréables, parmi lesquelles on aime à s'égarer & à flotter long-tems, avant que de s'arrêter sur aucune (1). Qu'on y fasse bien attention, l'impression de la Grace renferme toujours je ne sçai quoi de vague, qui plaît d'autant plus à l'ame que le sentiment & la pensée en sont plus long-tems & plus doucement exercés (2). Les expressions fortes & décidées ne repoussent la Grace, que parce qu'elles nous fixent

(1) Nous en appellons à tous ceux qui ont vû au dernier Salon la belle Naïade de M. *Vassé*.

(2) *Wolf* expliquoit les différentes situations de l'ame, par la série non interrompue des syllogismes tacites qu'elle fait, sans presque le sçavoir elle-même. *Leibnitz* a observé, que c'est à la foule de ces idées obscures, confuses, non réfléchies, & non développées, que l'homme doit souvent les sensations les plus délicieuses. Il ne faut donc pas être surpris que les Romains préférassent les Pantomimes aux Spectacles vocaux, & que la Musique instrumentale ait, pour bien des personnes, plus de charmes que la vocale. Moins les expressions sont circonscrites & limitées, plus une ame sensible y attache de sentimens & d'idées.

tout-à-coup & nécessairement sur leur objet, & qu'elles nous y attachent avec violence.

Nous ajoutons que le sommeil n'exclud point le mouvement dans lequel nous faisons consister la grace. Dans la Venus endormie du Titien, un songe agréable & leger semble voltiger sur la physionomie de cette Déesse. La douce émotion de ses esprits se retrace sur tous les traits de son visage. Mais écoutons M. l'Abbé Winckelman.

La Grace se forme par l'éducation & par la réflexion. Elle fuit toute espece d'affectation & de contrainte; elle agit dans le calme & dans la simplicité de l'ame; le feu des passions & de l'imagination l'obscurcit; par elle toutes les actions des hommes deviennent agréables, & elle regne avec la plus grande autorité dans un beau corps. Xenophon la connut; Apelle & le Corrége la respiroient: Thucydide & Michel-Ange ne la connurent & ne la chercherent jamais. Elle est répandue généralement sur tous les ouvrages de l'Antiquité, & elle s'y fait sentir même dans le médiocre .... Les préjugés & l'éducation nous font souvent

trouver agréables des choses qui nous révoltent, lorsque nous sommes parvenus à la connoissance des beautés de l'Antique. Le sentiment de la Grace n'est donc pas naturel? Non: on peut l'acquérir, & même l'enseigner, ainsi que le goût & la beauté.

La Grace dans les ouvrages de l'Art regarde principalement la figure de l'homme: elle ne consiste pas seulement dans ce qui lui est essentiel, comme la situation & les gestes, mais aussi dans les accessoires, comme l'ajustement & la parure. Sa qualité est la juste proportion qui se trouve entre la personne qui agit, & l'action; elle ressemble à l'eau qui est d'autant plus parfaite qu'elle a moins de goût. Toute gentillesse étrangere est funeste à la grace ainsi qu'à la beauté .... La position & les attitudes des figures antiques sont celles d'un homme, qui se présentant dans une assemblée de personnes respectables & sensées, excite & est en droit d'exiger de l'estime, de la considération & des égards. Le mouvement des figures n'est presque sensible & caractérisé, que par la disposition immédiate & nécessaire qu'elles

ont à l'action. Les Artistes modernes, à qui une position tranquille paroît sans ame & ne rien signifier, s'imaginent donner de l'expression à leurs figures, lorsque réellement ils ne font que les *disgracier* & les contraindre. Les Anciens avoient tellement égard à la bienséance, qu'à moins qu'ils ne voulussent désigner des personnages dévoués à la mollesse, ils ne présentoient que très-rarement des figures avec les jambes croisées.

Dans les figures antiques, la joie n'éclate jamais; elle n'énonce que le contentement & la sérénité de l'ame. Sur le visage d'une Bacchante, on ne voit briller, pour ainsi dire, que l'Aurore de la Volupté. Dans la douleur & l'abattement, l'ame est l'image de la Mer, dont la profondeur est tranquille, quand sa surface commence à s'agiter. Au milieu des plus grands maux, Niobé paroît toujours cette Héroïne qui ne vouloit point céder à Latone... Les Artistes, ainsi que les Poëtes de l'Antiquité, ont représenté leurs personnages hors de l'action, quand l'action n'étoit propre qu'à faire naître la terreur, la désolation & le désespoir; &

cela pour conserver la dignité de l'homme, qu'ils vouloient montrer supérieur aux situations les plus accablantes & les plus douloureuses. Les Modernes qui n'ont étudié la Grace, ni dans l'Antique ni dans la Nature, non-seulement représentent la Nature comme elle sent, mais comme elle ne sent pas. La Charité du Bernin devroit regarder ses enfans d'un air tendre & gracieux, en un mot avec des yeux de mere; mais qu'il y a de contradictions dans son visage! Au lieu d'un soûrire plein d'ame, d'intérêt & de grace, on y trouve un ris satyrique & forcé, que l'Artiste lui a donné en faveur de sa Grace favorite, qui consistoit à creuser de petits trous dans les joues.

Quoiqu'il y ait peu de Statues Antiques dont les mains se soient conservées, cependant à en juger par la direction des bras, on voit bien que le mouvement des mains étoit naturel, tel enfin que dans une personne qui ne croiroit point être observée. Ceux des Artistes modernes qui ont été chargés de restaurer ces chefs-d'œuvres mutilés, leur ont donné, comme dans leurs propres ouvrages, les mains d'une per-

sonne qui devant son miroir affecteroit de faire jouer & de montrer sa prétendue belle main à tout ce qui assiste à sa toilette. Quand il s'agit d'expression, les mains, dans nos figures modernes, sont gênées comme celles d'un jeune Prédicateur en chaire. Une figure prend-elle son vêtement? elle le tient comme une toile d'araignée. A-t-elle un voile à soulever? il faut que ce soit en écartant élégamment les trois derniers doigts de la main.

La Grace, dans l'accessoire de la figure, consiste, comme dans la figure même, à se rapprocher le plus que l'on peut de la nature. Dans les ouvrages de la plus haute Antiquité, le jet des plis sous la ceinture est presque perpendiculaire; ils sont tels qu'ils se forment naturellement dans une draperie déliée & légere. A mesure que les Arts faisoient des progrès, on cherchoit la variété; mais les vêtemens furent toujours traités comme un tissu léger, dont les plis ne devoient être ni lourdement accumulés, ni bizarrement dispersés, mais rapprochés & réunis avec élégance & avec simplicité. C'est aux Bacchantes que les Anciens donnerent des drape-

ries flottantes & dérangées, même dans les statues, mais en observant toutefois la convenance, & sans jamais forcer la capacité de la matiere. Leurs Dieux & leurs Héros sont représentés d'une maniere propre à inspirer le respect, & non pas comme un jeu de vents, ou comme des drapeaux déployés.

Dans les tems modernes, il ne paroît pas qu'après Raphaël & ses meilleurs éleves, on ait pensé que la Grace s'étendît aux vêtemens, puisqu'on n'a employé que des draperies assommantes dans lesquelles la forme du corps, que les Anciens étoient si jaloux de prononcer, se trouve entiérement ensevelie. On voit même telle figure qui semble n'avoir été faite que pour porter l'étoffe lourde, dont l'imagination & la main encore plus lourde de l'Artiste a pris plaisir à l'accabler.

Le caractere de grandeur & de fierté que Michel-Ange donna à la Sculpture fut extrêmement funeste à la Grace. On s'empressa d'imiter un homme, à qui la force de son génie, le feu de son imagination, & la profondeur de son sçavoir, n'avoient jamais permis de

ſentir les mouvemens doux, naturels &tranquilles de la Grace. Michel-Ange ne s'attacha qu'au difficile, à l'étonnant, à l'extraordinaire. La ſituation qu'il a donnée aux figures qu'on voit ſur les tombeaux de la chapelle du Grand-Duc eſt ſi forcée, que le modele le plus patient & le plus exercé ne ſçauroit la ſoutenir ſans ſe faire violence. Toujours fier, ſouvent ſublime, Michel-Ange ne fut jamais gracieux. Mais c'eſt ſur-tout dans les ouvrages des éleves & des imitateurs de ce grand homme, que le manque de Grace eſt remarquable & choquant, parce qu'il s'en faut bien que ce défaut y ſoit compenſé par les beautés ſublimes que Michel-Ange a répandues dans les ſiens.

Le Bernin étoit né avec du génie & de grands talens. Il fit à l'âge de 18 ans ſon Groupe d'Apollon & Daphné, ouvrage merveilleux & bien propre à faire eſpérer que cet Artiſte porteroit la Sculpture au plus haut degré de perfection. Encouragé par les éloges qu'on lui accordoit univerſellement, & ſentant bien qu'il ne lui étoit poſſible ni d'atteindre ni d'effacer les Anciens, le Bernin s'ouvrit une nouvelle route:

dès-lors la Grace s'éloigna de lui entiérement & pour jamais. Et comment ſe ſeroit-elle accordée avec les procédés de cet Artiſte? Il ne cherchoit & ne puiſoit ſes traits, ſes formes, ſes figures que dans la Nature commune; & quand il voulut s'élever à l'idéal, il ne repréſenta que ſes propres idées: du moins la Nature n'offre-t-elle en Italie rien de conforme à ſes expreſſions & à ſes figures. Il fut cependant regardé comme le Dieu de l'Art; mais il ne dut cette gloire qu'au goût corrompu de ſon ſiecle.

En ne faiſant connoître des réflexions de M. L. W. que celles qui nous ont frappés davantage, nous n'avons point eu à craindre d'en détruire la texture & l'enſemble. Ce ne ſont ici que des maſſes éparſes, jettées même avec plus de chaleur, & plus bruſquement peut-être que ne l'exigeoient la délicateſſe & la douceur du ſujet. Nous invitons l'Auteur à remplir la promeſſe qu'il nous fait de rapprocher & de développer ſes idées; nous l'exhortons ſur-tout à appuyer ſolidement ſes principes, & à donner à ſes vûes le degré d'évidence & de vérité propre à les juſ-

tifier: autrement on ſeroit porté à croire qu'il a bien plus cherché à nous rendre compte de ſes ſenſations particulieres, qu'à nous éclairer ſur les véritables beautés de l'Art. Nous prendrons en même-tems la liberté de lui propoſer quelques obſervations. Eſt-il bien vrai que la Grace ſe forme par l'éducation & par la réflexion? Il nous ſemble au contraire que l'éducation & la réflexion ſont plus propres à détruire la grace qu'à la former. Eſt-il rien de ſi *gracieux* que les attitudes, les geſtes, & tous les mouvemens de l'enfance? La contrainte n'eſt-elle pas ſouvent le fruit de l'éducation? Toute réflexion n'eſt-elle pas une eſpece d'effort? Or l'effort & la contrainte ne ſont-ils pas le poiſon de la grace? Selon M. L. W. la Grace peut être enſeignée. Ariſtote, Cicéron & Quintilien ne l'ont pas jugé de même. Et en effet comment le précepte & la regle pourroient-ils jamais enchaîner une qualité, dont le principe eſt bien plus dans le génie de l'Auteur que dans les reſſources de l'Art? Deux hommes, dont on peut dire que la Grace a conduit elle-même la plume, Xenophon & la Fontaine n'ont

point eû d'imitateurs, & l'on peut défier les critiques les plus ſubtils & les plus profonds de pouvoir jamais révéler la cauſe du charme que ces deux Auteurs ont répandu dans leurs ouvrages. M. L. W. prétend que les Artiſtes, ainſi que les Poëtes de l'Antiquité, ont toujours préſenté leurs perſonnages hors de l'action, quand l'action étoit effrayante, douloureuſe & terrible; & cela, pour conſerver la dignité de l'homme qu'ils vouloient montrer ſupérieur à tous les traits de la douleur & de l'infortune. Cette obſervation eſt noble, mais elle eſt juſte? Homere a-t-il peint Achille hors de l'action, lorſqu'à la nouvelle de la mort de Patrocle, ce Poëte nous le repréſente ſe roulant dans la pouſſiere, s'arrachant les cheveux, ſe meurtriſſant le viſage, & pouſſant un cri ſi terrible, que Thétis l'entendit des profondeurs de la mer?

Rapprochons des idées de M. L. W. ſur la Grace celles de M. *Zanotti*, Peintre, Poëte, & actuellement Secretaire de l'Académie de Peinture de Bologne. Ainſi qu'une eau pure & limpide anime & embellit tous les lieux qu'elle arroſe, dit M. Zanotti, de même la

Grace répand l'intérêt & le charme ſur tout ce qu'elle touche. Je ne chercherai point à en pénétrer l'origine : elle eſt inconnue aux Peintres, & l'œil même des Philoſophes ne l'a pas encore apperçue. Nous la ſentons, ſans pouvoir la comprendre ; il eſt impoſſible de la ſoumettre à des regles déterminées & certaines : c'eſt un pur don de la nature ; celui qui penſeroit le contraire & prétendroit l'enſeigner, n'a qu'à garder ſes préceptes & ſes leçons pour lui-même. La chercher, c'eſt faire préſumer qu'on eſt condamné à ne la rencontrer jamais. Toute affectation la détruit. Regardez la Nature, elle ne laiſſe voir d'effort dans aucune de ſes opérations. Les Grecs & Raphaël ont à cet égard opéré comme la Nature ; ils ont atteint le terme extrême de la Grace, ſans l'excéder jamais. Tous les Peintres ont été jaloux de répandre dans leurs compoſitions une qualité, dont le propre eſt d'attirer & de charmer tous les yeux ; mais la plûpart, au lieu de nous montrer la Grace, ne nous ont laiſſé voir que les efforts qu'ils ont faits pour l'atteindre, & ſont tombés dans une affectation puérile & ridicule. L'é-

legance & la ſimplicité ſont inſéparables de la Grace. La plus petite altération ſuffit pour faire diſparoître la ſimplicité. Je ſuis perſuadé que *la Sainte Cecile*, dont l'attitude & tous les traits ſont ſi modeſtes, ſi ſimples, & ſi naturels, a infiniment plus coûté à Raphaël, que ſon *Iſaïe*, plein de force, de grandeur & de fierté. Un vêtement ſimple, des mouvemens doux, legers, & dont l'élégance conſiſte, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, dans des infinimens petits, ne peuvent être l'ouvrage que d'un génie doué de fineſſe & de pénétration. Le grand, le fort, le reſſenti laiſſent au contraire à l'Artiſte un eſpace plus étendu & beaucoup plus de liberté.

Je voudrois qu'un jeune Artiſte s'occupât beaucoup de la Grace, mais qu'il ſe gardât encore davantage de l'affectation. Le manque de Grace eſt un défaut, l'affectation eſt un vice : l'un ne doit être imputé qu'à la Nature, qui ſeule peut donner le ſentiment de la grace ; l'autre regarde uniquement le Peintre qui penſe ſottement que l'Art peut ſuppléer la Nature.

La Grace, ſelon M. Zanotti, doit

s'étendre à tous les genres, à tous les ſujets, à toutes les expreſſions. L'Hercule de Farneſe, dit-il, eſt auſſi *gracieux* dans ſon genre, que l'eſt dans le ſien la Vénus de Médicis ; mais nous prendrons la liberté d'obſerver à M. Zanotti, que dès-lors ce n'eſt plus diſtinguer la *Grace* d'avec la *convenance*.

III.

„ DES Herrn Friedrichs von Hagedorn ſæmmtliche Poetiſhe Werke. „ Hamburg, bey Johann-Carl „ Bohn, 1757.

RECUEIL des Ouvrages Poëtiques de M. Frederic de Hagedorn. A Hambourg, chez Jean-Charles Bohn, 1757.

LA Bruyere examinant les goûts & les paſſions des enfans dans leurs occupations & dans leurs jeux, s'écrioit : *Ils ſont déja hommes.* Si l'on conſidere la maniere de ſentir & d'agir des hommes faits, dans les autres âges de la vie, on s'écriera avec autant de vérité : *Ils ſont encore enfans.* Il ſemble en effet

que la raiſon ſoit éternellement en liſiere. Le talent le plus néceſſaire pour inſtruire, c'eſt celui d'amuſer ; encore faut-il ne pas s'engager dans une longue carriere, ſans quoi on y eſt bientôt arrêté par l'ennui, c'eſt-à-dire, par le plaiſir même dont une courte jouiſſance a émouſſé la pointe. Pourquoi l'Apologue eſt-il de tous les genres celui qui fait le plus généralement plaiſir, & peut-être le plus propre à l'inſtruction ? Parce que c'eſt une jolie bagatelle, qui n'a point l'air de prétendre à l'inſtruction, & qui nous laiſſe bientôt à nous-mêmes avec le goût du plaiſir. Auſſi preſque toutes les nations ont-elles cultivé ce genre avec ſoin, & même avec quelque ſuccès. Il eſt à remarquer que les plus parfaits des Fabuliſtes étrangers ſont, de l'aveu général, ceux qui approchent le plus de notre admirable la Fontaine. C'eſt la Nature qui s'eſt donnée elle-même pour modele.

L'Allemagne a produit un grand nombre de Fabuliſtes. Elle place au premier rang les *Hagedorn, les Gellert, les Zichtvvehr, les Schlegel, les Zeſlingt, & les Gleim.* Nos prédéceſſeurs ont parlé des Fables & des Contes de M. Gel-

lert

lert, & de sa préface sur les Fabulistes anciens. Parmi les modernes, nous choisirons M. Hagedorn, mort en 1754, à l'âge de 46 ans. Ses Poésies, recueillies en 1757, sont divisées en trois parties : en Poëmes moraux & en Epigrammes ; en Fables & en Contes ; en Odes & en Chansons. M. *Tscharner*, à qui nous ne sçaurions donner trop d'éloges, ni marquer trop de reconnoissance, a traduit quelques-unes de ses Epîtres morales à la suite des poésies de M. Haller, dans la seconde édition qu'il vient de publier de cet admirable recueil, & qui sera bientôt épuisée comme la premiere. Nous nous bornerons ici à ses Fables & à ses Contes; nous pourrons parler ailleurs de ses Odes & de ses Chansons. M. Hagedorn est le premier qui ait donné un recueil de Fables dont l'Allemagne puisse se glorifier. Sa maniere est celle de la Fontaine : il l'imite, & souvent il en approche. Ses plus belles Fables sont celles dont notre grand Fabuliste lui a fourni le sujet ; mais nous sommes contraints de les abandonner. Nous donnerons la substance de quelques autres, dont il nous seroit impossible de conser-

ver le style, que les Allemands trouvent délicat & harmonieux.

ABDALLAH.

Abdallah, prosterné devant le Grand-Vizir, comme devant Mahomet, lui demandoit avec de très-humbles supplications un emploi considérable. Le Ministre avoit jugé que le Pacha Bajazet, qui étoit son parent, le méritoit mieux que lui. Tu ne l'auras point, répondit-il brusquement à Abdallah. Celui-ci lui témoigna la plus vive reconnoissance. Eh, quoi ! lui dit le Vizir, je t'ai refusé ta demande. Oui, lui dit Abdallah, en embrassant ses genoux ; mais tu ne m'as pas fait attendre ton refus.

PHILIPPE, Roi de Macédoine, & ASTER.

Sois imbécille, mon cher enfant, sois imbécille, disoit une mere à son fils, *& rien ne te manquera jamais*. L'esprit est souvent un grand obstacle à la fortune. L'imbécillité est muette : sa bouche béante ne mord & ne blesse per-

sonne. L'esprit au contraire aime à briller, & souvent aux dépens d'autrui. Il se répand en plaisanteries offensantes, qui, semblables à ces traits dont la fable dit qu'ils retournoient sur ceux qui les avoient lancés, sont presque toujours nuisibles à leurs auteurs.

Philippe, Roi de Macédoine, marchoit contre la ville de Méthone. Aster, excellent tireur d'arc, lui offrit ses services, en se vantant d'arrêter avec ses fleches le vol du plus petit oiseau. Eh bien, dit Philippe, en souriant, Aster nous accompagnera quand nous ferons la guerre aux sansonnets. Ce mot fut admiré, applaudi, porté de bouche en bouche ; un Roi l'avoit dit. Cependant l'Archer, vivement piqué, se jetta dans la Ville, encouragea les citoyens, & arrêta, par une vigoureuse défense, les armes du Roi de Macédoine. Ce ne fut pas assez pour sa vengeance : il décocha une fleche, avec cette inscription, *Aster à Philippe*. La fleche atteignit son but, & creva un œil au Roi. Philippe la fit lancer dans la Ville, avec ces mots : *Si Aster tombe entre les mains de Philippe, il sera mis en croix.* Ce qui arriva en effet.

L'exemple de Philippe prouve qu'on a toujours tort de se faire un ennemi, quelque méprisable qu'il paroisse. Le sort d'Aster nous apprend que les traits de la vengeance retombent sur ceux qui les dardent.

L'OYE ET LE LOUP.

Ce furent des Oyes qui sauverent le Capitole, disoit d'un ton rogue une Oye au milieu d'un étang : qu'on nous dispute l'intrépidité. Ce fut une Louve qui allaita Romulus, disoit d'un ton doucereux un Loup assis sur le rivage : qu'on nous accuse d'être cruels. Oui, se disoient-ils l'un à l'autre, l'homme est injuste à notre égard ; il jouit de nos bienfaits, & feint d'ignorer nos vertus. Oui, sans doute, la nature a fait les Oyes courageuses, & les Loups humains. Pendant ce dialogue, un Vautour dirige son vol rapide vers l'étang ; l'Oye pousse des cris de frayeur & se plonge au fond des eaux. D'un autre côté un Agneau avoit quitté le troupeau : le Loup se jette sur lui & le dévore.

Méfiez-vous de ceux qui se vantent

de quelques vaines apparences de vertu. Il ne leur manque que l'occasion de déployer & d'exercer leurs vices.

LE SERIN.

Un Serin venoit de construire son nid sur une branche exposée au grand air. Il s'en félicitoit comme s'il s'étoit bâti une retraite éternelle. Son travail lui inspiroit une douce allégresse, & la beauté du tems la rendoit vive. La nature sembloit sourire à la fraicheur du matin. Le ciel étoit du plus bel azur, & les plaisirs se balançoient sur les aîles du Zéphir. Voyez quelle est ma félicité, dit le Serin à une Alouette retirée dans le tronc creux du même arbre : l'aurore a éclairé mes travaux, & le soleil brillant m'en promet une jouissance assurée. Félicitez-moi, ma chere voisine, félicitez-moi. Oui, lui dit l'Alouette qui voyoit les nuages se rassembler du côté du Midi, mais à la fin du jour. Le soleil n'étoit pas au milieu de sa carriere, que les vents souleverent l'orage; le ciel disparut. Un tourbillon dissipa les zéphirs, & fit mugir la forêt. Les Cerfs & les Biches s'en-

fuirent dans le plus épais des bois. Les Taureaux oublierent les pâturages. Les oiseaux se réfugierent sous le toît des arbres. Le Serin s'envola vîte dans son nid : mais ce nid ne le garantit point de la pluye, & il fut dans l'instant brisé par l'ouragan. Le Serin hérissé, moulu, & honteux, trouva heureusement un asyle chez l'Alouette, & lui dit : *Devenu plus sage par cette expérience, j'ai appris à ne pas louer la beauté d'un jour, avant que le soir en soit arrivé.*

SONGE D'UN DERVICHE.

Un Derviche demandoit sans cesse aux Dieux de pouvoir connoître & apprécier les hommes. Un jour un de ces Dieux le transporta en songe dans l'autre Monde. Tout, lui dit-il, est faux & changeant dans la vie; ce n'est qu'après la mort qu'on peut évaluer les hommes à leur juste prix. Te voilà dans le séjour des ames : vois & juge. Le Derviche parcouroit à droit & à gauche leurs diverses demeures. Il vit avec surprise dans les champs de la joie un Monarque qui n'avoit pas rendu ses peuples heureux, & dans le lieu des sup-

plices un Derviche qui avoit eu des mœurs pures. Je ne rêve pas, se disoit-il à lui-même : non, je les vois, je les reconnois bien; c'est ce Roi, c'est ce Derviche.... Le Dieu s'apperçut de sa surprise. Tu t'étonnes de voir ce Roi heureux & ton confrere malheureux. Eh bien, sçache que ce Roi fut un bon Prince, & ton Derviche un mauvais citoyen. Le Roi voulut toujours le bonheur de ses peuples, & il l'eût fait, s'il n'eût été séduit & égaré par ses Ministres & ses Courtisans. Ton confrere connut les erreurs du Monarque, & la crainte de perdre son crédit lui fit approuver des fautes qui entraînoient la ruine de l'Etat. Le Derviche s'éveilla en louant la Providence de venger ainsi les Peuples & les Rois.

PHILEMON ET BAUCIS.
Conte.

La Renommée ne portoit pas fidelement aux Dieux les nouvelles de ce bas monde, ou du moins les Dieux ne pouvoient se persuader que les hommes fussent tels qu'elle les leur peignoit. Jupiter voulut s'en éclaircir par

lui-même. Pour cet effet, & peut-être encore pour se soustraire quelque tems à la mauvaise humeur de sa femme, qui mêloit toujours du fiel dans son nectar, il se dépouilla de tout l'attirail de la Divinité; & Mercure, son compagnon de voyage, en fit autant. Ils partent tous les deux *incognito*, au moment où Junon récrépissoit à sa toilete sa vieille beauté. Nos Dieux eurent bientôt fait le tour du globe, peuplé de méchans & de foux, que l'on nomme la Terre. La plus longue vie d'un homme ne suffiroit pas pour le visiter; mais pour eux, c'est un point qu'ils parcourent en un instant. La nuit commençoit à ensévelir le jour dans ses ténebres, lorsque Jupiter & Mercure se trouverent sur les bords du Méandre, auprès d'un château décoré par le luxe, habité par la mollesse, gouverné par la débauche. Un Dynaste orgueilleux, favori d'un Despote, qui regardoit son empire comme un moyen de satisfaire impunément tous ses desirs; un Dynaste, dis-je, se nourrissoit avec pompe dans ce château du sang & des larmes des peuples. Nos voyageurs harassés lui demanderent humblement l'*hospitalité*.

Ce mot n'étoit plus d'uſage parmi les gens de la Cour. Le Dynaſte en rit, & renvoya les voyageurs avec mépris. Ceux-ci ſe flattoient de toucher du moins ſes domeſtiques; mais ils en furent auſſi rebutés. Rien n'eſt plus inſolent que ces bas Grands-Seigneurs, quand on leur demande des graces, ſi ce n'eſt leurs bas valets. Les Dieux viſiterent pluſieurs autres châteaux ; c'étoit partout de ces Grands qui avoient oublié qu'ils étoient hommes, & qui ne l'étoient point en effet. Ils s'adreſſerent à des riches, à des pauvres. Les uns ſembloient, en les repouſſant, avoir le plaiſir de ſe venger ſur eux de leur mal-être ; les autres paroiſſoient ne pas ſe douter qu'il y eût du plaiſir à faire du bien. Les careſſes & les coups de la fortune rendent également inſenſibles.

Il ne reſtoit aux Dieux à viſiter qu'une pauvre chaumiere ſituée dans un vallon écarté. Une bonne-femme appuyée ſur des béquilles leur en ouvre la porte. Son nom étoit Baucis. Un vieillard appellé Philémon, les y reçut avec cette gaieté ingénue qu'inſpire l'amitié. Ces deux époux s'aimoient tendrement dans un âge avancé.

Sans paſſions, ils vivoient contens ; ils s'eſtimoient riches, parce qu'ils poſſédoient tout ce qu'ils deſiroient. Ils ne concevoient point comment on pouvoit faire grand cas de l'or qui ne peut ſervir, ni à labourer les champs, ni à aſſaiſonner des mets, ni à étayer une chaumiere. Ils étoient ſimples comme la nature, & heureux comme l'innocence. Baucis préſenta la main à Jupiter : Jupiter l'embraſſa, non pas comme il avoit embraſſé Leda, ſur les levres de laquelle il allumoit les feux de l'amour, mais en inſinuant dans le ſein de la bonne vieille un plaiſir pur & la vigueur de la jeuneſſe. Déja Philémon a formé un tas de paille, ſur lequel il jette un fagot de bois ſec. Une étincelle tombe ſur la paille, & la flamme s'éleve en pétillant. Baucis d'un air leſte apporte une coupe pleine de lait & la met ſur le feu. Elle étend ſur la table une toile neuve qu'elle avoit filée, & jette pardeſſus des fleurs. Du lait chaud & ſans apprêt, des fruits tels que la nature les aſſaiſonne ſur les arbres, & des légumes ſervis dans des plats de terre, compoſerent le feſtin de ces Dieux. Philémon, pour les amu-

ſer, leur faiſoit des contes dont il rioit le premier. Il leur parle des champs, de la moiſſon, de ſa cabane, de Baucis & des Dieux. Dame Baucis leur raconte l'hiſtoire de leur mariage & de leur vie. Ces bonnes gens ne ſçavoient pas médire. A la fin du repas, Baucis alla chercher une taſſe de bois de hêtre, ſur laquelle étoit gravé Jupiter enrichiſſant les campagnes de ceux qui l'honorent. “ Je veux, dit-elle, faire „ graver ſur le couvercle Philémon ; „ après les Dieux, c'eſt lui qui fait mon „ bonheur „. Philémon préſenta enſuite cette coupe pleine d'un vin doux à Jupiter, en lui diſant : “ Je ſerois content „ ſi j'en avois toujours autant à offrir „ aux hôtes que le Ciel m'envoye. Jupiter avala ce vin avec autant de plaiſir que ſi c'eût été du Nectar. Il rendit la taſſe à Philémon, qui fut étonné de la voir encore pleine. Mercure but, & la taſſe ne deſemplit point. Philémon & Baucis jetterent des regards d'admiration ſur leurs convives. *Cette taſſe ſera toujours pleine, comme vous le deſirez ; c'eſt Jupiter qui vous en aſſûre.* En diſant ces mots, Jupiter orna ſa tête & celle de Mercure des rayons

de la Divinité. Les vieillards ſe proſternerent à ſes piés. Un ſaint frémiſſement fut l'expreſſion de leur reconnoiſſance. *Vous êtes les ſeuls de ce canton qui ayez exercé envers nous l'hoſpitalité*, leur dit le Maître du monde : *voyez comment les Dieux recompenſent les bons & puniſſent les méchans.* A l'inſtant le Méandre ſubmergea les maiſons où on lui avoit refuſé un aſyle ; la cabane de Philémon fut changée en un temple ſuperbe, ſa table en autel, ſa taſſe en vaſe de libations, ſes meubles ſimples en ſuperbes ornemens, & ſes petites proviſions en victimes pour les ſacrifices. Philémon eſt établi Prêtre du temple. Le premier grain d'encens fume, & le vin coule ſur l'autel. Jupiter, avant que de les quitter, leur ordonne de lui faire conjointement une demande. Les deux époux le prierent de leur accorder, quand il lui plairoit, & dans le même tems, une mort tranquille, afin que l'un d'eux n'eût pas à regretter la perte de l'autre. Leurs vœux furent exaucés. Un jour que Philémon venoit d'offrir un ſacrifice, il ſe proſterna avec Baucis dans l'avenue du temple. Tout-à-coup ſon corps ſe

couvrit d'écorce ; sa tête se chargea de feuilles ; des rameaux sortirent de ses bras ; enfin il fut transformé en Chêne, tandis que Baucis, à côté de lui, étoit métamorphosée en Tilleul. Leurs branches entrelassées formerent un berceau. Des tresses vertes les lierent aussi étroitement que les nœuds de l'Amour & de l'Hymen les avoient unis pendant leur vie. On dit que ces deux arbres eurent ensuite une proprieté merveilleuse attachée à leur ombrage : ceux qui n'avoient jamais aimé, sentoient naître dans leur cœur les premiers feux de l'amour. Le Berger y conduisoit sa Bergere, pour s'assûrer de sa fidélité. L'épouse y perdoit le souvenir de l'amant qu'elle avoit préferé à son époux. L'Amour n'eut point d'asyle plus chéri, ni l'Hymen de séjour plus heureux. Hélas ! ils ne sont plus ces précieux arbres. Ne s'élevera-t-il jamais parmi nous de Philémon & de Baucis ?

L'ANE VERT.

Le Fabuliste tourne à sa guise les fictions des tems reculés. Le *Conteur*

s'en tient aux singularités de son siecle : il s'accomodera, par exemple, comme Wohlgemuth (1), de l'aventure de l'Ane vert, dont je vais faire le récit.

Une veuve avancée en âge avoit conservé quelque goût pour le plaisir, après avoir perdu les agrémens qui l'inspirent : un gros garçon d'une encolure appétissante, nommé Léandre, lui parut mériter une attention particuliere. Elle forma son projet *in petto*, pour n'être pas prévenue ; mais il fallut en faire part à sa Commere, fine mouche, rusée comme une fille d'Ulysse. *Commere*, lui dit-elle, *là franchement, comment trouvez-vous Léandre ? C'est tout le portrait de feu mon mari ; & si Léandre n'étoit plus doux & plus complaisant, je croirois que c'est lui. Je crains ces mauvais plaisans qui font métier de médire ; sans cela M. le Curé... mais*.. „ . Oh ! ma commere, lui dit l'autre „ à cela ne tienne, mariez-„ vous. Vous serez chansonnée, bla-„ sonnée, bernée pendant sept à huit

(1) Hulderic Wohlgemuth, ancien Fabuliste. *Voyez* la Préface de M. Gellert, qui a traité le même sujet.

„ jours ; le neuvieme on ne pensera „ pas plus à vous qu'on ne pense aux „ amis que l'on a quittés depuis trois „ mois. Cet Ane que vous voyez là, si „ vous le voulez, fera taire toute la „ ville le lendemain de vos nôces.... „ *Cet Ane* ?.... oui cet Ane. Mariez-„ vous, & laissez-moi faire „. La Veuve partit de là. Elle avoit de l'argent : Léandre trouva fort bon de lui vendre sa personne. Grand charivari dans la ville. Tous les goujats & les chiens sont ameutés devant la porte de la nouvelle mariée. Sa commere sort tout-à-coup sur son Ane qu'elle avoit fait peindre en vert de perroquet. Voilà les Acteurs du charivari attroupés autour de l'Ane. Ils le suivent au Marché tout en glosant sur ce prodige... " Un Ane „ vert ! parbleu qui l'auroit crû ? Il faut „ avouer que la Nature est admirable „ dans tout ce qu'elle fait.... Oui, „ mais si c'étoit un cheval, la Nature „ auroit mieux fait encore... Que par-„ lez-vous de la Nature ? Vous ne voyez „ pas que c'est une couleur artificiel-„ le ?... Non, Monsieur, avec votre „ permission, il n'y a point d'art à „ cela. Cet Ane est du pays..... du

„ pays des Anes verts.... Du Cap-Vert, crie un Barbier, bel esprit, qui, en attendant la commodité de M. le Curé, avoit appris deux mots de Géographie sur ses cartes, „ il est du „ Cap-Vert, & je parierois que ces Anes „ verts meurent jaunes comme les „ feuilles des arbres. Je me connois en „ Anes, moi „... Hélas ! s'écrioit une bonne vieille, " je l'ai songé cet Ane „ toute la nuit. C'est sûrement un Pro-„ phete de malheur : il parut dans ma „ jeunesse des souris blanches, & il y „ eut une grande mortalité. Mon pere „ & deux de mes tantes en moururent. „ Depuis que Paris est peuplé de ces „ Chats gris qu'on appelle Chartreux, „ tout est bouleversé dans le royaume. „ Des *Chats Chartreux* ! voyez la belle „ chose. Le moyen que nous n'ayons „ pas la guerre... „ Tels étoient les discours du peuple. Les Dames se rendirent dans leurs diligences à la Foire, pour voir l'Ane, & elles imaginerent une coëffure à l'Ane verd. Un petit-Maître inventa une voiture qui avoit la forme & le nom d'*Ane*. Dans toutes les boutiques de mode, on crioit des agrémens & des nœuds d'épée à l'Ane vert. La fureur

de voir l'Ane vert dura huit jours, & la mode des *Anes verts* quinze. Après quoi il ne fut pas plus question d'Anes verts, qu'il ne l'avoit été de la Nouvelle Mariée, un moment après que l'Ane eut paru.

Nous sommes obligés d'avertir nos Lecteurs que ces Fables ne sont, à proprement parler, que des imitations de celles de M. de Hagedorn. Il a bien fallu nous permettre des suppressions & des changemens, pour les accommoder à notre goût, & pour presser la narration, qui sans cela eût été trop diffuse en notre langue. Nous aurions bien voulu remplacer les beautés que nous n'avons pû adopter; mais en nous écartant de l'Auteur, nous avons au moins tâché de donner une idée de son génie.



I V.

„ GEDANKEN bey dem Beschlusse
„ des Jahres 1759.

PENSÉES sur la cloture de l'Année 1759.

. . . . . . *Quis talia fando*
Temperet à lacrymis? Æneid. II.

La personne de qui nous tenons ce morceau n'a pû nous dire qui en étoit l'Auteur : tout ce qu'on sçait, c'est qu'il a été reçu avec beaucoup d'applaudissement par l'Académie de Gottingue, & que c'est en effet une des plus belles choses qu'on ait vûes depuis long-tems en Poésie Allemande. Il n'en faut pas juger sur cette traduction. Quoique faite par un habile homme, elle rend sans doute imparfaitement la beauté de l'original; mais la meilleure traduction ressemble à l'hélioscope ou verre enfumé qui affoiblit l'éclat du soleil, pour que les yeux de l'Observateur puissent en examiner les taches.

Ce morceau peut être considéré com-

me une Ode Pindarique. Les Stances & les Vers en sont libres; mais ces derniers sont tous iambiques & rimés.

Tu vas donc te plonger dans la vaste mer des tems passés, année féconde en malheurs, en meurtres, en désastres. Ah! puissent s'y perdre dans un oubli éternel les derniers vestiges des playes que l'humanité a reçues, des maux qu'a souffert la vertu opprimée!

Qui pourra compter combien dans ton cours infortuné l'innocence a versé de larmes, combien de fois dans une guerre cruelle la soif barbare du carnage a fait répandre un sang qui crie encore vengeance?

Hélas! quel douloureux spectacle, quelle effroyable scene s'ouvre à mes regards! O Allemagne, ô ma patrie, je vois la fureur de tes propres enfans te remplir de meurtre & de pillage; je vois de cruels assassins faire briller pour ta ruine le fer destiné à te protéger.

La force éleve sa tête menaçante; l'effroi & la dévastation marchent à sa suite...... Quelle tristesse, quel deuil dans cette plaine, où les moissons & les

fleurs, flétries, languissantes, sont foulées aux pieds par des étrangers! L'espoir du Laboureur, le fruit de ses soins assidus, n'échappe aux flammes dévorantes, que pour tomber sous une faulx homicide.

Le Paysan qui se voit entouré d'assassins impitoyables, fuit à demi-nud de sa chaumiere, qui déja commence à brûler. Il court chercher un asyle dans la forteresse, dont les murs élevés ne lui donneront qu'un court répit : car bientôt, si le destin irrité l'ordonne, & si l'Ange de la Mort, planant sur cette Cité malheureuse, fait tonner contre elle un airain foudroyant, elle écrasera sous ses tours immenses ceux qui les avoient prises pour réfuge.

Semblable à la contagion rapide qui frappe les troupeaux bondissans, ou tel que la gêlée du Printemps qui desseche les fleurs naissantes, le sort de la guerre flétrit en un instant la couronne de la prospérité, & détruit l'édifice précieux d'un bonheur qu'un siecle de travail avoit eu peine à former. Le Cultivateur infortuné n'a fait que détourner ses regards, & déja il ne reste plus

les moindres vestiges de sa fortune passée. On diroit que la dévastation régne depuis long-tems dans son héritage. Il voit les fruits de son industrie, confondus dans un désordre affreux, servir d'offrandes au Démon des combats; il le voit & gémit. Il se lamente, il traîne une vie languissante, jusqu'à ce que le désespoir ou la faim en termine le cours.

Là, dans le fort de la mêlée, tombe le dernier rejetton d'une tige illustre, un jeune guerrier plein de courage, l'espoir de sa famille & de sa patrie. Il est bientôt suivi de ses assassins, qui, renversés à leur tour dans des flots de sang, frémissent encore de rage, & dans des pensées de meurtre & de vengeance......

Muse, arrête, éloigne toi de ces champs abreuvés de sang, détourne tes regards de ces objets d'horreur. O Muse, garde-toi de chanter le jour du combat, ce jour de la colere céleste; ne prostitue pas ta voix aux louanges du vainqueur. Qu'un autre en vers fastueux transmette ses exploits à la Postérité. Mes chants, dussent-ils en

acquérir une gloire immortelle, ne se plieront jamais à la vile adulation, & jamais je ne profanerai l'autel des Muses, en y offrant aux tyrans un encens criminel.

Que le peuple entende stupidement ces noms fameux qui parcourent notre hémisphere. Si la trompette les annonce; si des Poëtes flateurs répetent que tel a conquis une Province, tel autre a défait une armée : combien de ces hommes orgueilleux, enyvrés de succès & de gloire, seront un jour nommés avec horreur par la Postérité! Alors lorsque le tumulte des armes sera appaisé, & qu'ils seront jugés dans le silence, la vérité les appréciera sur le mérite de leurs actions, & ne taira ni leurs vices, ni leurs foiblesses.

Qui est-ce en effet qui menace le monde d'une horrible destruction, qui le remplit de désordre & de carnage? Par qui les mains de cette multitude sont-elles armées?

Éloignons le fantôme de la Politique; que son faux brillant ne fascine plus nos yeux. O passions dévorantes, c'est à vos feux que la discorde allume

son flambeau. Orgueil impérieux, barbare *Egoïsme*, livide envie, desir implacable de la vengeance ! c'est chez vous seuls que les hommes puisent ce qu'ils appellent Droit des gens, & de défense ou d'offense légitime. Fuyez, cachez-vous, pour ne reparoître jamais sur la surface de la terre : vous êtes la source de tous les maux, vous êtes le fléau du Monde (1).

Cependant s'il est un Héros, qui, forcé de prendre les armes, marche à regret au Temple de la gloire; qui loin de se laisser entraîner par les séductions d'une ambition turbulente, déteste des lauriers souillés par le sang; qui ne ferme point son cœur à la voix de l'humanité, ni son oreille aux cris de la misere; ennemi de la cruauté qu'il sçait toujours arrêter; ami des malheureux qu'il console par sa bienfaisance; humble dans le succès; dans le sein de la victoire, triomphateur de lui-même; enfin dont la main terrible à celui qui

(1) *Hoc fonte derivata clades, in patriam populumque fluxit.*
Hor. l. 3. Od. 6.

résiste s'étend pour protéger celui qui s'est soumis. Alors je m'écrierai, „ ce Héros „mérite véritablement la renommée de „la vertu; " son image sacrée brillera à jamais dans le Temple de l'Eternité, devant celui dont l'entendement infini embrasse le passé, le présent & l'avenir, & à qui nulle pensée ne peut être cachée. O Dieux de la terre, il lit aussi dans le plus secret de vos cœurs. Ne voulez-vous jamais être que les instrumens de la colere céleste? Ah! plutôt, en affermissant les fondemens du repos public, rendez-vous l'image de la bonté Divine. Que votre puissance ne se signale plus que par l'étendue de vos bienfaits. Quittez, quittez ces armes meurtrieres; venez recuellir nos louanges & nos bénédictions, en nous rendant la paix.

Et vous, aimable Paix, revenez pour le bonheur de l'humanité : elle étend les bras, soupire, & vous appelle. Assez long-tems la cruelle Discorde a regné sur la terre. Ne souffrez plus que sa rage en trouble la tranquillité; arrachez le Monde à son pouvoir barbare. A l'ombre de vos oliviers chéris, le repos

pos & l'innocence vont reſſerrer leurs liens ſacrés. Tout ce qui reſpire ſe réjouira d'un ſi grand bonheur, & ce bonheur ſera durable

,, (1) On ne verra plus les Nations
,, s'élever contre les Nations, ni des
,, Guerriers furieux ſe meſurer par des
,, regards menaçans. Les champs ne
,, ſeront plus couverts d'un acier étin-
,, celant, & les trompettes d'airain
,, n'exciteront plus au carnage. Mais
,, les lances devenues inutiles, ſe cour-
,, beront en forme de faulx, & le large
,, cimeterre ſe changera en ſoc de
,, charrue.

---

(1) *No more ſhall Nation againſt nation riſe*
Nor ardent Warriors meet with hatefull erſes
Nor fields with gleaming ſteceal be covered
The brazen trumpets shall kindle rage no more
But uſeleſſ lames into Sithes bend
And the broad falchion in a plow ſhare end.



ESPAGNE.

I.

,, HISTORIA del famoſo Predicador
,, Fray Gerundio de Campazas, &c.

HISTOIRE du fameux Prédicateur, Frere Gerundio de Campazas.

SECOND EXTRAIT.

NOus l'avons déja dit, & nous le repetons encore : ce ſeroit mal remplir un des principaux objets du Journal Étranger, que d'analyſer froidement les ouvrages qui ſont les plus propres à faire connoître le tour d'eſprit & d'imagination, le caractere & les mœurs des peuples qui nous environnent. Dans les extraits purement hiſtoriques, le Journaliſte ſe montre preſque autant que l'Auteur; il ſoumet involontairement, & comme malgré lui, toutes les nations aux préjugés de la ſienne; il ne préſente de l'ou-

vrage que les portions qui ſe rapprochent le plus des procédés de ſa langue; il n'oſe prendre aucune liberté, & rien ne l'y autoriſe en effet. Quand on a donc à rendre compte d'un ouvrage de la nature de ceux dont nous venons de parler, il faut abſolument recourir à la traduction. C'eſt le ſeul moyen de ſe perdre de vûe, de conſerver, autant qu'il eſt poſſible, les traits eſſentiels & principaux de l'original, & de ſe faire pardonner des hardieſſes ſans leſquelles il ſeroit impoſſible de rien caractériſer. Nous n'ignorons pas que bien des perſonnes ne prennent aucune ſorte d'intérêt à tout ce qui excéde la ſphere de leurs goûts particuliers; mais nous aimerions mieux renoncer à notre entrepriſe, que d'en abandonner la partie, que nous regardons comme la plus avantageuſe & la plus philoſophique. Il ne s'agit point ici de nos coutumes & de nos mœurs; il s'agit de celles de nos voiſins. C'eſt même la maniere dont ils voyent & dont ils traitent les objets que nous devrions toujours expoſer, non pas celle dont nous les enviſageons, & dont nous les traiterions nous-mêmes. Il

s'enſuivroit de-là que nous pourrions ſouvent préſenter à nos Lecteurs, des choſes qui n'auroient pas toujours le merite de leur plaire, mais ſans qu'ils euſſent à nous reprocher d'avoir manqué notre but.

Nous aimons à rappeller nos engagemens, parce que nous nous appliquerons toujours à les remplir, ſans jamais nous occuper un ſeul moment des murmures de ces demi-lettrés, pour qui rien n'exiſte, que ce qui ſe trouve renfermé dans le très-court eſpace où peuvent atteindre leurs foibles regards; qui appliquent témérairement leur petite meſure à toutes les productions de l'eſprit humain, qui enfin dépourvus de toutes connoiſſances & de toutes idées, ſans imagination & ſans jugement, regardent comme hors de la nature, tout ce qui n'eſt pas dans la leur.

Nous avons déja fait connoître l'objet de l'ouvrage du Pere *Iſla*; comme il nous ſeroit impoſſible d'en parcourir tous les épiſodes, nous nous bornerons à en expoſer le fonds, ou la fable.

Il y avoit à Campazas, vers le milieu du ſiecle paſſé, un Laboureur aſ-

ſez bien partagé du côté de la fortune. Il aimoit les Moines, & les Moines, pour lui en marquer leur reconnoiſſance, ne manquoient pas de ſe rendre en foule chez lui. " Antoine *Zotes*, ,, c'étoit ſon nom, bon homme en ,, apparence & grand faiſeur de contes, étoit au fonds ſoupçonneux, ,, envieux & intéreſſé. Son corps étoit ,, de moyenne taille, mais fourni & ,, trapu. Il avoit la tête groſſe & ronde, le front étroit, les yeux petits, ,, inégaux & malins, la face courte ,, à l'uſage du pays, le chignon tel ,, que celui d'un Moine Hieronimite, ,, c'eſt-à-dire enluminé, double & luiſant. ,, Ses parens, qui le deſtinoient à l'Etat Eccléſiaſtique, l'engagerent dans la carrriere des études. Son intelligence ſeconda leurs vûes; à l'âge de 25 ans il étoit déja en ſixieme. Il auroit pouſſé ſa pointe avec la même rapidité, ſi *Catanla Rebollo* ne lui avoit inſpiré une paſſion qui lui fit oublier celle qu'il avoit pour l'étude. Antoine *Zotes*, malgré la repugnance de ſa famille, ne tarda pas de s'unir par le mariage à ſa chere *Catanla Rebollo*.

Gerundio fut le fruit de cette union.

Cet enfant vint au monde beau comme une roſe. Il y eut un grand débat entre Antoine *Zotes*, *Catanla*, & le Licencié *Quixano*, Parrain du nouveau né, ſur le nom qu'on devoit lui donner; mais à la fin le Pere l'emporta. Le bon homme ſe rappella que, dans le tems qu'il alloit à l'École, il avoit remporté un prix, pour avoir répondu à-propos ſur un Gerondif. Il crut que cette preuve de ſon ſçavoir méritoit d'être conſervée dans ſa famille; & ce fut pour en perpétuer le ſouvenir, qu'il fit donner à ſon Fils le nom de Gerundio (*Gerondif*).

Cet enfant ne pouvoit manquer d'être un jour Prédicateur. Il étoit encore au maillot, lorſqu'un Frere Lai, tenu pour ſaint, parce qu'il tutoyoit tout le monde, tira ſon horoſcope, & annonça qu'il ſeroit Moine, lettré, & ſurtout fameux Prédicateur. La prédiction fut juſtifiée. *Gerundio* ſçavoit prêcher, même avant que de ſçavoir lire & écrire. Il retenoit avec une facilité incroyable tous les lambeaux des Sermons que débitoient les Religieux qui venoient en foule chez ſon pere. Mais ſi par hazard il échappoit un beau Trait

à ces Sermonaires, il étoit impoſſible à *Gerundio* de le retenir; ſa mémoire ne ſe prêtoit qu'aux extravagances & aux diſparates.

Il étoit tems de mettre Gerundio à l'École. Ses parens l'envoyerent chez un Magiſter de Village, qui s'étoit caſſé une jambe dans ſa jeuneſſe en voulant prendre un nid. Ce Boiteux étoit un homme vraiment ſingulier. Il avoit examiné tous les ſyſtêmes d'Orthographe inventés juſqu'à ſon tems, & aucun n'avoit mérité ſon approbation. Il trouva le champ ſi libre, qu'il s'aviſa de vouloir introduire un ſyſtême de ſa façon. Voici comment il raiſonnoit. ,, Les paroles, diſoit-il, ſont les images des idées, & les lettres ont été ,, inventées pour repréſenter les paroles: donc les lettres ſont également ,, les images des idées. Il s'enſuit delà que les lettres qui ſeront les plus ,, analogues aux idées doivent être ,, employées de préference aux autres. ,, Ainſi, lorſque je connois une choſe ,, comme grande, je dois l'écrire avec ,, une grande lettre, & avec une moindre ,, ſi je la conçois comme petite. Quelle ,, impertinence d'écrire un *Pied de*

,, *Bœuf* avec un *p* auſſi petit que ſi ,, l'on parloit d'un *pied* de Fourmi, & ,, d'écrire une *Montagne* avec un *m* ,, auſſi meſquine que s'il s'agiſſoit d'un ,, *moucheron*?

,, D'ailleurs, pourſuivoit-il, y auroit-il rien de plus utile qu'un Livre fait de maniere, qu'en l'ouvrant ſimplement, & ſans en lire un ,, ſeul mot, on pût connoître tout ,, d'un coup s'il renferme des objets ,, importans, magnifiques & ſublimes, ,, ou s'il n'eſt tiſſu que de choſes communes, ordinaires & triviales.

Après que *Gerundio* ſe fut bien pénetré de toutes les extravagances, dont le Boiteux du Village, ſon Maître, avoit la tête meublée, Antoine Zotès, ſon pere, le conduiſit lui-même à *Villagarcia*, pour lui faire apprendre le Latin. Là il le mit entre les mains du plus déterminé Pédant qui ait jamais exiſté. A la fureur de citer à tort & à travers, cet homme joignoit le ridicule de prétendre que le ſtyle des Épîtres Dédicatoires devoit être extraordinaire.

,, Voulez-vous, diſoit-il à ſes Écoliers, " dédier un livre au Roi d'Eſpagne? voici comment vous devez

„ vous y prendre. *Au puissant Empereur des deux mondes ; au Rival du Soleil ; à l'Astre de ses Etats ; à l'Archimonarque ; au Dépôt Royal de la Clémence ; à l'Archive couronnée de la Justice ; à l'Auguste & Sacré Trésor de la pieté ; au Bouclier Imperial de la Religion ; au Pacifique , au Bienfaisant, au Magnetique , au Magnifique , au Catholique Roi d'Espagne N. pieux , heureux , toujours auguste , Roi de Castille , de Léon , &c.*

Il ne parloit jamais d'Épîtres Dedicatoires, que sa bile ne s'allumât contre ceux qui les regardent comme un abus. „ Je sçais, disoit-il, qu'il y a des hom„ mes assez injustes pour prétendre que „ dedier un ouvrage à un grand Sei„ gneur , c'est vouloir lui couper la „ bourse ; je sçais qn'il y en a d'assez „ téméraires pour avancer, que cet „ usage a été introduit par un Moine „ mendiant. Ignorance ! malignité ! „ blasphéme ! Ciceron , Virgile , Ho„ mére n'ont-ils pas dédié leurs ou„ vrages ? Etoient-ce là des coupeurs „ de bourses ? étoient-ce là des Moi„ nes mendians ?

Gerundio passa cinq ans quatre mois

vingt jours & sept minutes dans cette école, & ne reçut que quatre cens dix fois les étrivieres, ce qui fit l'étonnement & l'admiration de tout le monde ; car c'étoit un grand étrilleur que ce Regent de Villagarcia. Enfin *Gerundio* retourna chez son pere, & y trouva un Provincial d'Ordre , qui faisoit ses *Visites*. Ce Provincial , homme pieux & respectable , étoit, selon l'usage, accompagné d'un Religieux qui faisoit les fonctions de Secretaire , & d'un Frere Lai qui faisoit celle de *Racoleur*. Celui-ci avoit toujours ses poches pleines de massepains & de biscuits , dont les Religieuses avoient soin de le fournir. Frappé de la figure & de la taille avantageuse de *Gerundio*, il n'oublia rien pour l'enrôler dans son Ordre. Il lui distribua d'abord des sucreries en abondance ; ensuite il lui vanta les agrémens de la vie monachale. " Dans un couvent, lui disoit-il, „ le plus imbecille des hommes est tou„ jours sûr d'avoir de quoi dîner. Et „ qu'a-t-on à faire ? à aller à Matines, & „ voilà tout. Si l'on a du goût pour l'é„ tude, on devient Prédicateur ; on se „ fait une belle réputation , & l'on

„ amasse beaucoup d'argent ; on de„ vient enfin *Jubilé* , & dès lors on vit „ en Prélat. Ah si vous connoissiez , ajoutoit-il , „ la vie des Étudians ! les „ Rois & le Pape ne sont pas plus heu„ reux. Il est vrai qu'ils essuyent de „ tems en tems des tracasseries de la „ part de leurs Lecteurs; mais il est si aisé „ de les tromper ! D'ailleurs si un Étu„ diant est mis au pain & à l'eau , ses „ camarades lui gardent alors le meil„ leur morceau de leur portion , & lui „ font faire une chere d'Abbé ; & puis „ les sauts , les jeux , le tintamarre „ qu'ils font, les coups de poing qu'ils „ se donnent... ah ! il faut voir, il faut „ voir. La vie des Moines est un peu „ plus rigoureuse , j'en conviens : il „ faut aller régulierement au chœur , „ à Matines , servir les Messes , faire „ la *Méditation* , se donner la Disci„ pline, marcher les yeux baissés & la „ tête penchée comme une figue mûre. „ Mais le Maître des Novices n'a pas „ toujours les yeux sur vous , & si „ l'on trouve un moment de liberté , „ Dieu sçait comme l'on s'en dédo„ mage.

Ce tableau peu fidele de l'état monas-

tique fit sur l'ame de *Gerundio* l'impression la plus vive. " Dusse-je être „ pendu , s'écria-t-il , je serai Moine & „ dès ce soir : oui , dès ce soir je veux „ demander l'habit au Pere Provincial „ en présence de mes parens „. Alors le Frere l'embrassa à plusieurs reprises ; il lui donna deux massepains en forme de cœur , & un Scapulaire à rubans couleur de rose , dont l'écusson étoit brodé en or. Ce bijou augmenta la ferveur de Gerundio , au point qu'il n'auroit pas renoncé au froc pour la Cure de son village.

L'heure du soupé étant venue , *Gerundio* impatient d'exécuter sa résolution , se jette aux genoux du Pere Provincial , & lui demande l'habit de son Ordre. Ce Religieux prudent & éclairé eut beau lui représenter avec énergie toute l'étendue des engagemens qu'il alloit contracter : tout cela fut inutile. Le pendart de Frere s'étoit caché dans un coin de la Salle , d'où , sans être vû de personne que de *Gerundio* , il lui faisoit entendre par signes que toutes les rémontrances du Provincial sur l'état Religieux n'étoient qu'un tas de faussetés & d'extravagances. Il fal-

lut se rendre aux desirs du jeune homme ; il fut revêtu de l'habit qu'il demandoit, & envoyé sur le champ au Noviciat.

Le Maître des Novices étoit un homme doux & pieux, mais bon & facile à l'excès. Si un Novice avoit les yeux baissés & les mains sous le Scapulaire ; s'il étoit un peu négligé dans son ajustement ; s'il marchoit toujours près de la muraille ; s'il observoit le silence ; s'il étoit exact à tous les exercices de la Communauté ; s'il parloit toujours de Dieu dans les recréations ; s'il avoit la figure agréable & l'air timide ; s'il lui demandoit la permission de se mortifier & de faire des pénitences extraordinaires & secrettes ; s'il alloit lui communiquer ce qui se passoit dans son ame, & surtout lui faire part de quelque vision ; si d'un ton de scrupule ou de charité il lui rapportoit les fautes vraies ou controuvées des autres Novices : eût-il été au fond un libertin, un scélerat, c'étoit un Ange aux yeux du Maître des Novices. Un Carme Déchaussé ne lui auroit pas persuadé le contraire.

Gerundio sçut tirer parti du carac-

tére de son Supérieur. Il fut sans contredit le plus espiegle de ses camarades ; mais il se conduisit si adroitement, que rien au monde ne pût altérer la bonne opinion qu'il avoit inspirée de sa personne au Maître des Novices. Le terme de son Noviciat expiré, on l'envoya étudier la Philosophie.

Son Lecteur étoit un jeune Moine d'environ trente ans. Il ne manquoit pas d'esprit, & il avoit la mémoire très-heureuse, une prodigieuse volubilité de langue, la voix forte & sonore, une poitrine de fer & des poûmons de bronze. Peripatéticien fougueux, il anathematisoit quiconque ne juroit pas par Aristote. Il étoit inutile de vouloir le desabuser : pour peu qu'on lui résistât, l'humeur scholastique bilieuse, dont il étoit dominé, se portoit tout-à-coup avec violence aux fibres de son cerveau, & de-là retomboit sur celles de sa langue, dont rien ne pouvoit plus arrêter le mouvement.

Quelque talent qu'eût *Gerundio* pour toutes ces sortes d'absurdités, celles de son Professeur ne firent pas grande impression sur son esprit. Une dispute

qu'il eût, & dont il se tira assez mal, acheva de le brouiller avec la Philosophie ; il y renonça tout-à-fait, pour se livrer entierement à son goût pour la Prédication. Il y avoit justement dans le même Couvent que lui un Prédicateur de son Ordre, avec lequel il se lia de la plus grande amitié. Ce Prédicateur étoit frais, robuste, vermeil, grand, bienfait & bien proportionné ; il avoit le ventre tant soit peu saillant & marchoit avec dignité. Ses habits étoient toujours propres, & ses souliers bien noirs & bien luisans. Il portoit une calotte de soie faite à l'éguille, au milieu de laquelle s'élevoit une petite houpe très-artistement travaillée. Il avoit un son de voix argentin & tout-à-fait agréable ; il faisoit un conte avec grace ; son geste étoit franc & résolu ; son style libre & cavalier. Pointes, Antithéses, Rebus, Contes de cheminées, il faisoit entrer tout cela dans ses sermons avec une adresse infinie.

Tel fut le Prédicateur que Frere Gerundio se proposa pour modéle. Il ne tarda pas de composer sous les yeux de son Maître un Discours en l'hon-

neur de Ste. Anne, dont voici un fragment.

Anne fut mere de la Sainte Vierge, tout le monde le sçait. Quelques Auteurs graves assûrent qu'elle la porta vingt mois dans son flanc, *hic mensis sextus est illi* : d'autres prétendent qu'elle pleura, *plorans ploravit in noctem*. O vous qui m'écoutez, faites attention à mon raisonnement. Anne fut mere de Marie, Marie fut mere de Dieu : Anne est donc la grand-mere de la Sainte Trinité, *& Trinitatem in unitate veneremur*. Et voilà pourquoi nous célebrons aujourd'hui la Fête de Sainte Anne dans une Eglise dédiée à la Très-Sainte Trinité : *hæc requies mea in sæculum sæculi*.

Le Pere *Isla* a répandu dans son Ouvrage une infinité de traits, de caractéres & de réflexions, qui supposent en lui beaucoup d'imagination, de connoissances & de sagacité. Il comptoit pousser plus loin la vie & les aventures de Frere *Gerundio* ; mais l'Inquisition vient de proscrire son Ouvrage. N'auroit-elle pas dû plûtôt proscrire les abus qui y ont donné occasion ?

I I.

„ ORACION de la Real Academia „ Espanola, al Rey nuestro Senor, „ Don Carlos III. con motivo de „ su Exaltation al Trono. En Madrid, por Antonio Perez de Soto, „ Impressor de los Reynos. 1759.

COMPLIMENT de l'Académie Royale de la langue Espagnole, au Roy, notre Souverain Seigneur, Don Charles III. *à l'occasion de son Exaltation au Thrône. A Madrid, de l'Imprimerie d'*Antoine Perez Soto, *&c. 1759.*

JAMAIS sujet ne fut plus capable d'élever un Orateur jusqu'à l'enflure, tant reprochée aux Écrivains Espagnols, que celui dont avoit à parler M. *Don Bernard de Iriarte*, au nom de l'Académie Espagnole, dont il est membre. Mais l'adulation qu'un homme d'esprit, de la même Nation, a nommée assez heureusement, selon nous, l'*enthousiasme de la bassesse*, n'étoit ici d'aucun usage.

L'Académicien Espagnol, chargé des vœux de sa Compagnie, étoit bien éloigné sans doute de recourir à la fiction, pour faire l'éloge d'un Monarque, dont le régne heureux, marqué par des faits connus de l'Europe entiere, occupera un rang distingué dans l'histoire de ce siecle, & une place mémorable dans les fastes de la Monarchie Espagnole, qui le regarde dès à présent comme son RESTAURATEUR.

Le portrait que l'Académie fait de Charles III, dans cette piece, est de la plus grande vérité: toutes les pensées du Discours, aussi nobles, aussi naturelles que leur objet, tirent un nouveau lustre de l'élégance & de la pureté des expressions.

L'Académie passe rapidement sur les qualités de Ferdinand VI, dont l'ame vertueuse fut formée par la piété, par la justice, & par l'amour de la paix, pour venir au Héros du tableau, à Charles III, qu'elle appelle, avec raison, un *Prince consommé dans l'art de régner.* „ Ainsi le prouve, dit l'Orateur, " l'admirable conduite de Votre „ Majesté dans le Royaume des deux „ Siciles: ainsi le démontrent les grands

„ effets qui en ont résulté, comme un „ Etat maintenu en paix, au milieu „ de toute l'Europe agitée; un Royaume rendu aussi florissant par le commerce, qu'il est fertile de sa nature; „ une Puissance que vous avez mise „ en état de figurer dans le systême „ de l'Europe, après en avoir jetté les „ fondemens. Si c'étoient là, Sire, poursuit M. de Iriarte, „ les coups- „ d'essai par lesquels vous préludiez „ au bonheur des peuples que la Providence vous réservoit, quels succès, quels avantages, quel bonheur „ n'avons nous pas lieu d'attendre des „ vertus royales qui les dirigeoient! „ sur-tout lorsque cette Monarchie „ leur offre, non-seulement le théâtre „ le plus brillant & le plus étendu où „ puissent éclater à l'envi la justice, „ la clémence, la magnanimité, mais „ encore de nouveaux Mondes où votre amour & votre bienfaisance „ pourront faire de nouvelles conquêtes.

Dans l'éloge de Charles III, on ne pouvoit passer sous silence les découvertes d'*Herculanum*, qui seront un monument éternel de son goût: nous al-

lons traduire tout le morceau où il en est parlé. „ L'Académie Espagnole animée, Sire, des mêmes sentimens, „ & pleine de l'éternelle reconnoissance qu'elle a vouée à ses souverains protecteurs, mêle aujourd'hui „ sa voix à celle de l'allégresse générale. Loin d'être arrêtée par la crainte de voir ses applaudissemens confondus parmi ceux qui retentissent „ de toutes parts, elle est encouragée „ au contraire par l'espérance qu'ils „ mériteront quelque attention de la „ part d'un Prince qui honora constamment la Langue Espagnole de „ l'estime la plus marquée, d'un Roi „ qui fait ses délices des accens des „ Muses, & dont le goût, autant que „ la protection puissante, a été si favorable aux beaux Arts. Les Muses „ publieront mieux à l'Univers des profonds souterreins d'Herculanum, „ que du sommet du Parnasse, l'estime & l'inclination que vous leur „ avez témoignés, soit par votre vigilance à faire déterrer les précieux „ restes de la sçavante Antiquité, soit „ par votre soin à leur donner un nouveau lustre, une nouvelle vie, soit

„ par la magnificence royale, avec laquelle vous avez sçu les multiplier „ pour l'instruction de ce siecle, ainsi „ que des siecles à venir qui admireront votre régne comme une des „ époques les plus remarquables de la „ belle Littérature.

„ Tant de sages établissemens destinés à répandre dans la Nation la „ lumiere & la politesse; ces établissemens, que des guerres continuelles, & une mort prématurée, ne „ permirent point à ces grands Monarques, Philippe V & Ferdinand „ VI, d'étendre, d'illustrer, d'affermir, conformément aux vûes toujours élevées des Bourbons, attendent aujourd'hui de Votre Majesté „ leur éclat, leur grandeur, & leur „ perfection.

„ Quoique l'Académie doive s'excepter, comme ayant été comblée „ d'honneurs & de graces par ses deux „ derniers Souverains: cependant si „ elle souhaite de voir continuer son „ bonheur, d'exercer sa reconnoissance, & de maintenir la gloire de „ son institut, vers qui tournera-t-elle „ plus légitimement ses regards que

„ vers V. Majesté, qui n'a pas moins „ hérité de la bienfaisance que du pouvoir de ses prédécesseurs?

„ Mais ce qui la conduit, Sire, aux „ pieds du trône, c'est moins la juste „ ambition d'une prédilection si marquée, que par le devoir indispensable de rendre à Votre Majesté, par „ ses respectueux témoignages de félicitation, l'hommage de son entier „ dévouement & de son amour.

„ Après la distinction particuliere „ dont vous avez toujours honoré la „ Langue Castillane, daignez, Sire, „ accueillir les affectueuses expressions „ par lesquelles elle s'éleve jusqu'à saluer votre auguste nom au commencement de votre régne. Qu'il lui soit „ permis de s'essayer, pour oser célébrer un jour vos actions immortelles, qu'elle se contente d'admirer „ aujourd'hui. Si l'éclat & la perfection des Langues suivent toujours „ la splendeur & la gloire des Empires, elle peut bien se promettre les „ plus grands progrès sous le régne de „ Votre Majesté; comme l'Académie „ se promet l'inexprimable satisfaction „ de voir ses desirs couronnés par la

„ même main qui aura rempli les espérances de toute la Nation.

Tel est le ton naturel & modeste sur lequel M. de *Iriarte* exprimoit les sentimens de sa Compagnie. Ce jeune Académicien, très-digne de ce titre par la profonde connoissance qu'il a de la Langue Espagnole, vient de passer ici pour se rendre à Londres, où il doit résider en qualité de Secrétaire d'ambassade.



ITALIE.

I.

„ SAGGIO di Storia litteraria Fiorentina del secolo XVII. scritta in „ varie Lettere, da *Giovan-Batista* „ *Nelli*, Patrizio Fiorentino. In „ Lucca, *&c.*

ESSAI sur l'Histoire Littéraire de Florence du dix-septieme siecle, en plusieurs Lettres, par M. J. B. Nelli, *Noble Florentin. A Luques, chez* Vincent Giuntini, *1759*, in-4°. *de* 144 *pag. avec figures.*

DEPUIS que l'on a sécoué le préjugé barbare, qui n'accordoit de la considération qu'aux talens guerriers, l'histoire littéraire fait une partie intéressante de celle des Nations & des Villes. Les esprits éclairés goûtent du plaisir à être informés des travaux & des pensées de ceux qui ont cultivé les Sciences & les Lettres. On aime même

même à connoître les détails & les événemens de leur vie. D'ailleurs l'histoire littéraire est utile pour inspirer une noble ardeur à ceux qui courent la même carriere. Plus d'un homme célébre ne l'est devenu que par l'activité, que l'exemple & la réputation de quelqu'autre ont donnée à ses talens.

Ce sont sans doute ces motifs qui ont inspiré à M. *Nelli* le dessein d'écrire l'histoire littéraire de la ville de Florence pendant le 17e siecle. Il ne pouvoit choisir une époque plus brillante; car c'est dans ce siecle que Florence a vû fleurir dans son sein les Galilée, les Malpighi, les Redi, les Viviani, & un grand nombre d'autres, dont les noms figurent dans l'Empire littéraire & philosophique. En attendant qu'il exécute cette longue & laborieuse entreprise, il nous présente le morceau suivant, morceau très-capable de nous donner l'idée la plus avantageuse de l'érudition & des talens de son Auteur, s'ils n'étoient pas déja connus par d'autres Ouvrages que la République des Lettres a bien accueillis.

Le sujet qui a donné naissance à cet Ouvrage, est une dispute littéraire en-

tre M. *Nelli*, & M. François *Marchetti*, Avocat, l'un des fils d'Alexandre *Marchetti*, sur le mérite philosophique & mathématique de ce célebre Traducteur de Lucrece. Mais on y trouve, chemin faisant, un grand nombre d'Anecdotes relatives à l'histoire des premiers Philosophes Florentins du 17e *siecle*, & en particulier à celle des premiers Membres de l'Académie *del Cimento*.

M. *Nelli* avoit dit en 1753, dans un ouvrage consacré à la mémoire du Sénateur J. B. *Nelli*, un de ses ancêtres, que *Marchetti* étoit meilleur Poëte & Versificateur, que Philosophe & Mathématicien. Il avoit ajouté que la réputation médiocre que Marchetti s'étoit faite dans les Mathématiques, par son Livre *de resistentiâ solidorum*, il la devoit à l'inimitié qui régnoit entre Viviani & Borelli; ce dernier ayant composé ce Livre pour Marchetti, afin de balancer par son moyen la réputation de Viviani, & de nuire à son avancement. Veut-on au reste sçavoir la cause de cette inimitié? M. Nelli nous l'apprend. Viviani & Borelli étant Membres de l'Académie *del Cimento*, celui-ci proposa quelques raisonnemens

physiques sur la poudre à canon. Viviani, qui étoit aussi bon Physicien que Géometre, opposa des difficultés, & montra par des expériences que ces raisonnemens étoient mal-fondés. Depuis ce tems Borelli, qui étoit d'un caractere difficile, prit pour Viviani une haine immortelle. Ainsi les inimitiés entre les gens de Lettres, où les Sçavans même, pour de petites causes, ne sont rien moins que nouvelles. Tous les siecles se ressemblent, parce que de tout tems le cœur humain a été le même, & que le sçavoir & les lumieres ne le corrigent gueres. Mais revenons à notre sujet.

M. l'Avocat Marchetti a trouvé fort mauvais que M. Nelli eût parlé aussi peu respectueusement de son pere; & dans la vie qu'il a mise à la tête de l'édition des Poésies de celui-ci, imprimées à Venise en 1755, il a accusé M. Nelli d'avoir controuvé ces faits. Le noble & sçavant Florentin s'est vû engagé par cette accusation à justifier la vérité de ce qu'il avoit avancé, & il le fait voir au commencement des Lettres que nous venons d'annoncer.

Il est d'abord question dans la pre-

miere de ces Lettres du mérite philosophique d'Alexandre Marchetti. Devoit-on dire de lui, comme ont fait ses Panégyristes avec une sorte d'enthousiasme, qu'il fut le premier qui affranchit l'Université de Pise de la servitude de la Philosophie Péripatéticienne?

M. Nelli prouve très-bien, à l'égard de ce premier point, que M. Marchetti ne sçauroit être mis au nombre de ceux qui se sont frayé une nouvelle carriere, & qui ont brisé les fers sous lesquels gémissoit l'esprit humain. Avant lui, un grand nombre de Philosophes, qu'il cite, s'étoient écartés de la Philosophie d'Aristote, & enseignoient une Philosophie plus saine dans diverses Universités d'Italie. Marchetti avoit adopté par choix la Philosophie d'Epicure, & il l'enseignoit; mais on ne connoît de lui aucune innovation dans la Physique, aucune expérience par laquelle il ait produit quelque vérité nouvelle. Marchetti n'étoit donc pas un grand Philosophe, dit M. Nelli: on ne peut que lui accorder le mérite d'avoir eu l'esprit assez juste, pour ne pas s'accommoder de la pitoyable Philosophie qu'on enseignoit de son tems

dans les Ecoles, & de lui en avoir substitué une autre un peu moins mauvaise ; mais il y a encore loin de-là à un grand Philosophe, à un Précepteur du genre humain.

L'Auteur de cet Ouvrage passe ensuite à examiner le mérite mathématique d'Alexandre Marchetti. Son fils l'avoit établi sur divers Ouvrages, outre celui *de resistentia solidorum*. Le premier est intitulé *Fundamenta universæ scientiæ de motu*, &c. *Pisis*, 1674. Dans cet Ouvrage, Alexandre Marchetti expose avec pompe que, quoique Galilée & Torricelli eussent fait de très-belles découvertes dans la science du mouvement, cependant ils ne les avoient pas établies sur des fondemens assez solides ; & ces fondemens solides, c'étoit lui qui prétendoit les établir le premier. Cependant quand on lit cet ouvrage, on est tout étonné de n'y rien trouver que Galilée & Torricelli n'eussent déja dit. Il y a plus : en confrontant le texte de quelques propositions de Marchetti avec celles de Torricelli, on y voit manifestement que ce sont les mêmes démonstrations en termes peu différens.

Le second ouvrage de Marchetti vit le jour à l'occasion suivante. Un certain *Christophe Sadler* proposa en 1673 aux Mathématiciens d'Italie & d'Allemagne douze problêmes de Géométrie. Les habiles Géometres n'y trouvant rien qui surpassât la capacité d'un homme médiocrement versé dans l'analyse, ne daignerent seulement pas s'en occuper. Tel fut le jugement qu'en porta le Cardinal Michel-Ange Ricci, qui, avant d'être décoré de la pourpre Romaine, s'étoit fort occupé de Géométrie, & s'étoit fait dans ce genre une réputation méritée. Marchetti néanmoins ne dédaigna pas la gloire de répondre au défi du Mathématicien étranger. Il publia en 1674 la solution de six de ces problêmes : c'est tout ce qu'il put faire après beaucoup de travail, encore les résolut-il mal. Le Cardinal Ricci, à qui il avoit envoyé son ouvrage, lui en écrivit son sentiment avec franchise, & il l'exhorta à le retirer, de crainte d'exposer l'Italie à la risée des Géometres Ultramontains. Marchetti sentit sa bévue : quelque tems après il publia de nouvelles solutions de ces problêmes & des restans, solu-

tions qui ne valoient gueres mieux, ainsi que Viviani l'en avertit.

Or voici comment M. Nelli raisonne d'après ces faits qu'on ne peut contester. Si, dit-il, M. Marchetti étoit en 1674 & 1675 assez foible Géometre, pour échouer à deux reprises contre des Problêmes élementaires, quelle apparence qu'en 1669 il ait été assez habile pour composer son Livre *de resistentiâ solidorum*, où l'on voit du moins éclater une intelligence assez grande dans la Géométrie sublime ! Marchetti n'en étoit donc pas l'auteur. Ce raisonnement paroîtra assez concluant à ceux qui connoissent la nature des Sciences. Il n'en est pas des Mathématiciens, comme de nos meilleurs Poëtes, qui font quelquefois de mauvais Vers, ou comme le plus habile Peintre, à qui il échappe quelquefois des morceaux peu dignes de son pinceau. Le génie mathématique peut avoir ses momens de stérilité ; mais celui qui en est doué, après avoir fait un jour des découvertes, ne commet pas le lendemain des bévues . . . .

Mais, en supposant que A. Marchetti soit l'Auteur du Livre *de resis-*

tentiâ solidorum, pouvoit-on dire que cet Ouvrage a dû lui procurer une aussi grande réputation, que l'ont dit les Panégyristes ? Non assûrément : nous croyons avec M. Nelli que ce Livre, quoique assez ingénieux, ne contient rien qui ait dû faire à son Auteur une réputation brillante. Il étoit facile, à l'aide d'une médiocre intelligence dans la Méchanique & dans la Géométrie, un peu plus qu'*Elémentaire*, de résoudre toutes les questions que Marchetti se propose dans ce Livre. On y voit d'ailleurs éclater beaucoup d'affectation à étendre des choses faciles ; ressource usitée par les jeunes gens pour grossir en volume ce qu'ils ne peuvent remplir de choses. Enfin, on n'y apperçoit aucun principe nouveau. Marchetti employe celui que Galilée avoit adopté dans ses *Dialogues sur une science nouvelle* : il ne faut donc pas s'étonner si fort peu de Géometres ont fait mention de cet Ouvrage, bien loin qu'il ait assûré à son Auteur la réputation d'un grand Mathématicien.

M. Nelli abandonne ici M. Marchetti, & il fait une petite digression

concernant Galilée. Elle regarde quelques inventions remarquables attribuées à d'autres Sçavans, & qu'il revendique pour son illustre Compatriote. Telle est, entre autres, l'application du Pendule à régler les Horloges, qui a fait tant d'honneur à M. Huygens. On sçait déja que l'Isochronisme, ou la durée égale entre les petites vibrations d'un Pendule, est une remarque faite par Galilée dès le tems de sa jeunesse. Il en traite d'ailleurs assez au long dans un Ouvrage qui étoit imprimé avant que M. Huygens sortît du berceau. M. Nelli prétend que dans la suite, pendant que Ferdinand II. gouvernoit la Toscane, Galilée eut l'idée d'appliquer cette égalité à régler les Horloges, & qu'il en fit exécuter un de cette espece à *Marc Treffler*, Horloger du Grand-Duc. Il appuye son récit de l'autorité de Becker, qui dit dans un de ses Ouvrages, qu'il tient ce fait du Comte Laurent Magalotti, Envoyé du Grand-Duc à la Cour de Vienne, & qu'il lui a été confirmé par l'Horloger même, ce Marc Treffler dont nous venons de parler. M. Nelli ajoute qu'un modele

de cette Horloge ayant été porté en Hollande, ce fut ce qui donna à M. Huygens l'idée de son invention, & il promet de prouver ce dernier fait par des anecdotes qu'il publiera dans peu.

Quelques notes de cet Ouvrage nous apprennent encore un fait concernant Galilée, qui mérite de trouver place ici. Il caractérise bien l'acharnement de ses ennemis & le peu de lumieres philosophiques du tems où il vivoit. Lorsque Galilée mourut, on mit en question si cet homme qui faisoit tant d'honneur à sa patrie, jouiroit du même privilege que le plus vil des Citoyens, s'il pouvoit faire un testament valide, ayant été deux fois mis à l'Inquisition. On demandoit encore s'il pouvoit être enterré en terre sainte; & les Théologiens consultés sur cela, répondirent que, vû sa pénitence, la chose étoit licite, pourvû que cela se fit sans cérémonie. Mais ce qui est sans doute plus étonnant, c'est qu'au commencement de ce siecle on ait refusé, sur ce motif, d'élever à ce grand Homme, dans l'Eglise de Ste. Croix de Florence, le Tombeau que Viviani avoit ordonné par son Testament. Il

n'a été exécuté que long-tems après aux frais de M. Nelli, Auteur de cet Ouvrage, lorsqu'il est entré en possession des biens laissés à sa famille par Viviani. Remarquons ici que M. Nelli semble avoir hérité en même-tems de tout l'amour de ce Disciple de Galilée pour son illustre Maître. Il travaille aujourd'hui à une vie de ce Philosophe, que nous jugeons, par divers endroits de ce Livre, être fort avancée. Faite par une personne aussi zélée pour la gloire de ce grand Homme, & aussi bien pourvû des talens & des secours nécessaires pour s'en bien acquitter, elle ne peut qu'exciter dans nous une vive impatience.

Les deux dernieres Lettres n'ont qu'un rapport éloigné avec la querelle de M. Nelli & de M. Marchetti. Elles regardent principalement l'origine de l'Academie *del Cimento*, & les Membres dont elle fut composée. Mais M. Nelli nous trace auparavant la vie d'un Disciple de Galilée; & comme elle contient quelques faits relatifs à l'Histoire de la nouvelle Philosophie, nous suivrons encore l'Auteur Florentin dans cette petite digression.

Galilée eut quatre Disciples chéris. qui furent *Benoît Castelli*, *Nicolas Aggiunti*, *Evangelista Torricelli* & *Vincent Viviani*. Ces deux derniers sont si connus dans le Monde sçavant, que M. Nelli ne s'y arrête point. Benoît Castelli, Religieux du Mont-Cassin, ne jouit pas à la vérité d'une réputation aussi brillante. Il est cependant connu des Mathématiciens, comme le premier qui ait connu les principes véritables de la science des eaux courantes. Nicolas Aggiunti avoit presque resté dans l'obscurité, quoiqu'il ait été un de ceux qui ont principalement contribué à la propagation de la saine Philosophie. Voici d'après M. Nelli quelques-uns des traits de sa vie & de ses travaux.

Nicolas Aggiunti naquit le 6 de Décembre de l'année 1600, au Bourg de Saint-Sépulchre. Son pere étoit Médecin dans ce lieu, & parvint depuis à être le premier Médecin de Ferdinand I, de Côme II, & de Ferdinand II de Medicis. Aggiunti, après ses études d'Humanité, obtint une place dans le Collége de la Sapience de Pise, où le Grand-Duc entretenoit à ses dépens

quarante jeunes gens pour faire leurs études à l'Université de cette Ville. Ce fut là qu'il écouta Galilée pendant quelque tems, & il fit de tels progrès dans la Géométrie, l'Astronomie & la Philosophie Expérimentale, que le Grand-Duc le prit à son service, & lui donna des Appointemens. La place de Professeur de Mathématiques dans l'Université de Pise étant vacante, le Grand-Duc la lui conféra sur la recommandation de Galilée. Il en prit possession vers la fin de 1627, & il y passa le reste de sa vie, uniquement occupé du soin de cultiver & d'enseigner la nouvelle Philosophie de son Maître. On lui offrit en vain de plus grands avantages à l'Université de Padoue; sa reconnoissance pour la Maison de Medicis ne lui permit pas de quitter la Toscane. Une mort prématurée, causée par une application excessive, l'enleva à la fleur de son âge, vers la fin de l'année 1636, le même jour que celui de sa naissance. On n'a de ce Sçavant qu'un seul Ouvrage imprimé : c'est un discours intitulé, *de Mathematicæ laudibus.* M. Nelli possede quelques-uns de ses Ouvrages

manuscrits, entre autres, un intitulé *de Libertate Philosophandi*, & quelques Poésies Latines & Italiennes.

Nicolas Aggiunti se seroit fait sans doute un plus grand nom, sans la mort précoce qui l'enleva. Il cultivoit avec un soin particulier la Physique expérimentale. M. Nelli nous rapporte, d'après les Manuscrits de ce Philosophe qu'il a en sa possession, diverses expériences sur la Glace, sur le mouvement des fluides, &c. Il lui attribue, entre autres choses, la premiere observation de l'effet des Tubes Capillaires quant à l'ascension des Liqueurs; & les preuves de M. Nelli sont sans replique. Aggiunti tiroit de ce phénomene la raison de plusieurs effets naturels, comme l'ascension de la Seve dans les tuyaux des Plantes, celle du Chyle dans les Veines lactées, &c. Il doit être regardé comme le premier Auteur de cette opinion, qui est encore défendue par bien des Philosophes, & qui, si elle n'est pas la véritable, est du moins ingénieuse.

Avant que d'entamer l'Histoire de l'Académie *del Cimento*, M. *Nelli* s'occupe à réfuter une Assertion de M.

Marchetti le fils. Celui-ci avoit dit dans la vie de son pere, qu'il étoit un des membres de cette Académie, & il en tiroit un grand avantage pour le réintégrer dans la réputation de grand Philosophe, que son Adversaire lui contestoit. Ceci a engagé M. *Nelli* à des recherches sur l'origine & les premiers membres de cette Académie.

Il résulte d'abord de ces recherches, que Alexandre Marchetti ne fut jamais de l'Académie *del Cimento.* M. *Targioni Tozzeti* a communiqué à l'Auteur un relevé des Registres originaux de cette Académie, dont la ville de Florence a fait l'acquisition depuis peu d'années. Or on n'y trouve dans aucun endroit le nom de M. Marchetti; mais nous croyons inutile d'insister sur ce point. Notre Lecteur préférera sans doute que nous l'entretenions de l'Académie *del Cimento* elle-même, & des membres qui la composoient.

L'Académie *del Cimento* doit sa naissance aux Conférences Philosophiques, que le Grand-Duc de Toscane Ferdinand II. tenoit quelquefois dans son Palais. Ce Prince, protecteur des

Sciences & des Lettres, ayant conçu le noble projet de contribuer au progrès de la Physique, fit choix d'un nombre de Sçavans distingués, qui s'assembloient quelquefois dans son Palais. Il ne se bornoit même pas à être simple spectateur de leurs conférences sçavantes; quelques Manuscrits, dont M. Nelli nous rapporte des fragmens, nous apprennent qu'il étoit lui-même très-versé dans les matieres Physiques, qu'il proposa, qu'il fit même exécuter plusieurs expériences, & enfin qu'il inventa divers instrumens. L'Aréometre ou le Pese-liqueur, dont nous nous servons aujourd'hui, est de son invention, suivant le témoignage de M. *Viviani*; & il fit lui-même par son moyen un grand nombre d'observations sur la pesanteur spécifique des liqueurs, & sur quelques autres sujets, ainsi qu'on voit dans les Manuscrits dont nous parlons.

Cette Académie passa ensuite sous la protection du Cardinal Léopold de Medicis. Alors les Membres qui la composoient commencerent à s'assembler régulierement certains jours. On faisoit des expériences sur divers sujets

Physiques ; on les discutoit bien, & avant que de se séparer, on proposoit la matiere à traiter dans la séance suivante. Du reste, il n'y avoit point de Statuts ni de Réglemens particuliers. Ce fut en 1657, que cette Institution commença à prendre une forme, & le nom d'Académie *del Cimento*; mais malheureusement une Institution si utile pour le bien de la Physique ne fut pas de longue durée. Ses registres, qui ne vont pas au-delà du 5 de Mars de l'année 1667, nous apprennent qu'elle finit vers ce tems-là. Il paroît que la dispersion de la plus grande partie de ses Membres, en fut la cause.

M. Nelli se fonde sur ces dates, pour faire honneur à la ville de Florence de la premiere Institution d'une Académie. En effet, soit qu'on considere l'Académie *del Cimento* dans son premier état sous Ferdinand II. de Medicis, soit qu'on la prenne lorsque le Cardinal Léopold de Medicis lui eut donné une forme plus réguliere, elle l'emporte en ancienneté sur tous les autres établissemens semblables de l'Europe. La seule Académie qui pût lui disputer le pas, seroit celle des

Curieux de la Nature. Mais son établissement, comme Société privée, est postérieur d'un an à celui de l'Académie *del Cimento*, considérée sous le même aspect ; & l'Académie *des Curieux de la Nature* n'a commencé à être favorisée de la protection spéciale d'un Prince qu'en 1670, ce qui est postérieur de bien des années à la date où celle de Florence reçut du Cardinal de Médicis la même faveur. Quand on considérera combien les Académies, aujourd'hui dispersées dans l'Europe, ont contribué aux progrès des Sciences, on conviendra que la primauté, dans ce genre, est un avantage qui ne peut manquer d'ajouter à la gloire littéraire d'une Ville. Cette réflexion justifiera le zele de M. *Nelli*, à révendiquer cet honneur pour sa Patrie. Ce sçavant Auteur nous permettra cependant de remarquer, par la même raison, que Paris pourroit disputer à Florence l'honneur qu'il cherche à lui assurer avec tant de zele. Il se tenoit à Paris, dès le tems du P. *Mersenne*, des Assemblées sçavantes entre les principaux Philosophes & Mathématiciens qui résidoient dans cette Ville. C'est un fait

dont il seroit trop long de donner ici la preuve ; mais il est connu de ceux à qui l'histoire des Philosophes François de ce tems est un peu familiere. Ces Assemblées, dès lors célebres, sont peut-être celles qui ont donné l'idée de toutes les Académies Etrangeres.

Les Membres qui composoient l'Académie *del Cimento*, étoient Paul & Candide *del Buono*, Alexandre *Marsili*, Vincent *Viviani*, Antoine *Uliva*, Charles *Renaldini*, Jean-Alphonse *Borelli*, & le Comte Laurent *Magalotti* qui faisoit les fonctions de Secretaire. Quelques Anecdotes particulieres sur quelques-uns de ces Sçavans qui sont la plûpart peu connus dans ce pays, termineront cet Extrait.

Paul *del Buono* naquit à Florence en 1625 : il fut disciple de Galilée, de qui il apprit la Géométrie & la saine Philosophie. Le Grand-Duc Ferdinand II. le mit au nombre des Sçavans, dont il fit choix pour composer son Académie. Il est cité dans ses registres, comme un de ceux qui projetterent les meilleures expériences. Ce fut lui qui proposa, entre autres, d'examiner si l'eau est susceptible de compression, & qui

imagina le moyen dont on fit usage, & qu'on voit dans les *Saggi d'Esperienze*, &c. Mais ses occupations ne lui laisserent pas long-tems le loisir de se livrer à ces Etudes Philosophiques. Il passa, vers le commencement de l'année 1688, au Service de l'Empereur, en qualité de Président de ... Cependant le goût de la Physique ne l'abandonna pas au milieu de ses occupations. Outre quelques Promenades Philosophiques qu'il fit dans la vue d'observer les curiosités naturelles, il essaya de transporter dans ce pays l'invention usitée en Egypte de faire éclorre les poulets dans des fours ; mais ces essais ne lui réussirent pas mieux qu'au Grand-Duc Ferdinand II, qui avoit fait auparavant la même tentative. Quelque soin qu'eût pris *del Buono* à tempérer la chaleur de ses étuves, les poulets éclos dans la premiere, périssoient tous en passant dans la seconde. Il mourut à Vienne en 1662. Candide *del Buono*, son frere, fut aussi un des Membres les plus utiles de l'Académie *del Cimento*. Viviani lui attribue l'invention de divers instrumens. Il mourut en 1676.

M. Viviani n'étoit guere connu que

414

comme un grand Géometre. C'eſt preſque ſous ce ſeul aſpect que M. de Fontenelle l'a peint dans l'éloge qu'il en a fait, & qu'on lit dans l'hiſtoire de l'Académie Royale des Sciences pour l'année 1703. M. Nelli ajoute à ce tableau les traits qui lui manquoient. Il nous apprend qu'à cette profonde Géométrie, M. Viviani joignoit des connoiſſances peu communes en Phyſique, & qu'il étoit doué ſur-tout d'un grand talent pour l'expérience. Perſonne n'a plus contribué que lui au Recueil de l'Académie *del Cimento*; diſons mieux, la plus grande partie de ce recueil eſt en quelque ſorte ſon ouvrage. Ce trait eſt honorable pour les Mathématiques, & il montre le tort de ceux qui voudroient établir un divorce abſolu entre ces Sciences & la Phyſique.

Alphonſe Borelli fut encore un des principaux Membres de l'Académie *del Cimento*; mais ſon caractere bouillant & envieux la lui fit bientôt abandonner. Nous avons dit au commencement de cet Extrait la raiſon qui le fit brouiller avec Viviani. Des motifs auſſi legers lui firent quitter le ſervice du Grand-Duc, qui l'avoit nommé à

une chaire de Profeſſeur dans l'Univerſité de Piſe. S'étant retiré à Meſſine, il trempa dans une ſédition qui s'éleva dans cette Ville; il fut obligé de fuir, & il ſe retira à Rome, où il tomba après quelques années dans une extrême indigence. Les Peres des *Ecoles Pies* lui donnerent chez eux un aſyle qu'il reconnoiſſoit par les leçons de Mathématiques qu'il donnoit à leurs jeunes Religieux. Il mourut en 1680. Nous n'entrerons pas dans d'autres détails ſur ce Sçavant, dont on trouve la vie à la tête de ſon fameux Livre *de Motu animalium*. Faiſons ſeulement ici une réflexion : c'eſt que les malheurs qui accompagnent quelquefois la vie des Savans & des gens de Lettres, ne ſont pas toujours l'effet de l'ingratitude des Muſes, mais bien ſouvent celui de leur caractere.

De tout ce que M. Nelli nous apprend ſur l'Académicien Uliva, nous n'en rapporterons que ſa mort ſinguliere & funeſte. Uliva, par un funeſte abus de ſes lumieres, donna dans l'incrédulité. Il fit plus : il eut la témérité d'entreprendre d'établir dans la Capitale du monde Chrétien, une ſorte

d'Académie qu'il appelloit *de' Bianchi*, ſans doute parce que rejettant toute eſpece de révélation, il prétendoit affranchir, & pour ainſi dire, blanchir l'ame de la tache de tous les préjugés. Les Membres de cette Académie étoient un Clerc de la Chambre du Pape, Protonotaire Apoſtolique, nommé M. Gabrieli, un certain Franceſco Picchelli, Capras, Alfonſi, les Docteurs Mazzuti & Uliva, & Pignata qui faiſoit la fonction de Secretaire. Miſſon en parle dans ſon voyage d'Italie, & il la repréſentée comme une Société où l'on faiſoit un affreux mêlange d'idolâtrie, de mahométiſme & de ſortilege. Il ajoute d'athéiſme, comme ſi ces choſes étoient compatibles. Mais en faiſant grace à Miſſon de cette ridicule contradiction, on voit bien qu'il n'a parlé que d'après le bruit populaire. On ſçait aſſez que, quand des gens d'eſprit, tels qu'étoit Uliva, le chef de cette Société, ſe réuniſſent, ce n'eſt pas pour s'impoſer un nouveau joug. Quoi qu'il en ſoit, ces aſſemblées ayant été découvertes, Uliva fut reconnu pour leur principal Chef. Il oſa cependant affronter la tempête de pied-fer-

me, & il eut la confiance de ſe rendre lui-même à l'Inquiſition. Mais au ſecond interrogatoire, craignant le ſort de Jordan-Brunus, ou tout au moins une priſon perpétuelle, il s'approcha d'un balcon ouvert, ſe jetta du haut en bas, & mourut quelques heures après. Diſons au reſte, pour l'honneur de la Phyſique, que cet Uliva, quoique qualifié d'homme très-habile dans les Sciences, a fort peu contribué au Recueil de l'Académie *del Cimento*. Il projettoit un Traité *des Fluides*, ce qui fut cauſe que Viviani ſe déſiſta du deſſein qu'il avoit d'en donner un.

Les autres Membres de l'Académie *del Cimento* ne nous fourniſſent rien qui mérite de nous arrêter. Nous finiſſons en remarquant qu'il faudroit une étendue beaucoup plus conſidérable, pour donner une idée complete de cet ouvrage. M. Nelli eſt poſſeſſeur d'un grand nombre de Manuſcrits relatifs à ce qui s'eſt paſſé entre les Philoſophes Italiens du dernier ſiecle. On ſent aiſément quelle abondance d'anecdotes & de traits curieux il a dû y puiſer, & combien l'hiſtoire littéraire de Florence, & la vie de Galilée, qu'il

nous

nous promet, doivent devenir intéreſſantes entre ſes mains.

II.

DISCOURS lû à l'Académie Botanique de Cortone, par P. F. V. *Traduit de l'Italien.*

Parmi le grand nombre de Plantes ſalutaires que nous offre le regne végétal, on en trouve dans tous les climats & tous les pays quelques-unes de vénimeuſes & de mortelles. Auſſi nous voyons que la Providence en a inſpiré à l'homme une crainte qui l'avertit d'être ſans ceſſe en garde, & de mettre tous ſes ſoins à les bien connoître, & à y appliquer les préſervatifs convenables, toutes les fois que par imprudence il a fait uſage de quelqu'une.

Il eſt vrai que les plantes, qui de leur nature peuvent tout-à-coup détruire un tempéramment ſain & robuſte, ſont en très-petit nombre, quoiqu'en diſent pluſieurs charlatans. Mais comme on peut tirer du poiſon de pluſieurs plantes bienfaiſantes, & qu'un

remede préparé par une main ignorante devient quelquefois mortel; de même du mêlange de pluſieurs Plantes de diverſes natures, il peut réſulter un poiſon très-ſubtil.

La *Ciguë* que Socrate but avec un courage ſi héroïque, & dont Platon nous a décrit les effets avec tant de détail, ne fut à mon avis qu'une potion médicinale; car la plante connue ſous le nom de Ciguë, ne procure ni ces ſymptômes doux, ni cette mort tranquille qu'on attribue à la Ciguë d'Athenes. Il eſt plus probable que ce fut un breuvage compoſé de quelques ſucs anodins, mêlés avec d'autres ſucs corroſifs, & capables de produire les effets dont parle Platon, entre leſquels on remarque ſur-tout un froid lent qui par degrés montoit juſqu'aux parties vitales.

On raconte qu'à Marſeille on conſervoit à l'Hôtel-de-Ville un vaſe toujours plein d'une liqueur empoiſonnée, dans la compoſition de laquelle il entroit de la Ciguë. Les Magiſtrats la diſtribuoient par doſe à ceux qui alléguoient & prouvoient un motif légitime pour quitter la vie. On remar-

que à ce ſujet que le plus ordinaire étoit le chagrin que leur donnoient leurs femmes.

Valere-Maxime écrit que, lorſque Pompée entra en Aſie, il aſſiſta à la mort volontaire d'une très-illuſtre Dame de l'iſle de Cée. Cette Dame ayant pendant l'eſpace de 90 ans joui d'un bonheur ſans mêlange, prit la courageuſe réſolution de demander aux Magiſtrats la permiſſion de finir ſa vie par le poiſon en préſence du Général Romain. Juſqu'où va la vanité des femmes! L'ayant obtenue, elle ſe prépara à cette illuſtre cataſtrophe. Pompée, homme éloquent & plein d'humanité, s'efforça long-tems de la détourner d'un deſſein ſi bizarre; mais ſes repréſentations furent inutiles. Pompée voyant enfin que la ſociété perdoit peu dans une femme de cet âge, la laiſſa ſuivre ſon caprice. Cette Dame, couchée ſur un lit très-riche, & appuyée ſur ſon coude, dit: *Je rends graces aux Dieux, ô Pompée, de l'honneur qu'ils me procurent de t'avoir pour témoin de ma mort. La fortune m'a toujours ri: dans la crainte de la voir changer, je veux fixer ſon inconſtance par une fin heureuſe. Je*

laiſſe deux filles, & un grand nombre de petits-fils, que j'ai le plaiſir de voir me ſurvivre. Elle exhorta enſuite ſes parens à l'union entr'eux, leur diſtribua ſes biens, prit généreuſement la coupe empoiſonnée; & en ayant fait une libation en l'honneur de Mercure, pour qu'il la conduisît aux Champs Eliſées par un chemin agréable, elle avala le fatal breuvage. Elle continua à entretenir les ſpectateurs, en les informant du progrès que faiſoit ſur elle le froid, avant-coureur de la mort. Enfin ſe ſentant à ſon dernier inſtant, elle fit approcher ſa fille aînée, pour qu'elle lui rendît les derniers devoirs, & lui fermât les yeux; puis elle mourut doucement, laiſſant les aſſiſtans plongés dans l'étonnement & la douleur.

Ce breuvage étoit compoſé de pluſieurs herbes venimeuſes, telles que la Ciguë, comme je le prouverai, en examinant la nature de cette plante.

Si nous en croyons Tite-Live, ce furent les Dames Romaines qui introduiſirent dans l'ancienne Rome l'uſage des breuvages empoiſonnés. « Les » Sénateurs Romains, dit cet Auteur, » ſe trouvant attaqués d'une peſte ex-

„ traordinaire, une jeune esclave se
„ présenta à Q. Fabius Maximus, Edile-
„ Curule, en l'assûrant que, si on vou-
„ loit s'en fier à elle, elle découvriroit
„ la source de cette peste. Fabius ayant
„ rapporté cet avis aux Consuls, &
„ ceux-ci en ayant fait part au Sénat,
„ on fit venir l'esclave, qui dit que les
„ Dames avoient empoisonné la Ville,
„ en mêlant dans le bouillon de leurs
„ maris des herbes léthargiques & mor-
„ telles. On exposa en pleine place
„ vingt de ces Dames qu'on avoit pri-
„ ses sur le fait, avec les provisions
„ d'herbes qui furent trouvées chez
„ elles. On interrogea d'abord une Pa-
„ tricienne, de la famille des Corne-
„ liens, & une autre de la famille des
„ Serviliens : elles nierent tout & sou-
„ tinrent que ces herbes étoient très-
„ saines, & qu'elles en faisoient des
„ boissons pour elles. Oh ! vous en
„ boirez donc, leur dit-on. Surprises à
„ ces mots, elles demanderent quel-
„ ques momens pour conférer ensem-
„ ble devant tout le peuple ; & pre-
„ nant ensuite leur parti, elles burent
„ & tomberent mortes à l'instant. On
„ se saisit de leurs compagnes qui dé-

„ clarerent un grand nombre de com-
„ plices. On se contenta de faire cou-
„ per la tête à 160 des moins considé-
„ rables, & on remit à la discrétion
„ de leurs maris les autres, qui, com-
„ me on peut le croire, n'en furent pas
„ mieux traitées.

Je crois devoir parler ici d'une liqueur, qu'on dit être en usage dans une contrée de l'Inde, au moyen de laquelle ces peuples se vantent de pouvoir causer une mort lente, dans un espace de tems plus ou moins long à leur gré. L'homme est sans doute capable de toutes sortes de scélératesses ; mais je ne pense pas, avec plusieurs sçavans Médecins, qu'en variant la dose d'une liqueur empoisonnée, on puisse parvenir au point de prédire sûrement la mort de quelqu'un dans une semaine, un mois, une année. Il est très-probable qu'une telle eau est composée de sucs épais, tirés de certaines plantes corrosives d'une nature plus bénigne que la ciguë, qui portant l'inflammation dans les visceres, y forment des ulceres imperceptibles, & les déchirent lentement, ensorte que le malade périt peu-à-peu de langueur.

Ces secrets & ces mysteres sont infâmes. Je voudrois pouvoir mettre entre les Indiens & nous un plus grand espace encore ; je me réjouis en pensant que cette détestable recette est perdue, & qu'on en a perdu même jusqu'à l'idée, bien loin qu'on en fasse encore usage. Malgré cela, je ne sçaurois dissimuler qu'à mon avis le remede à un mal si prompt seroit une forte purgation par haut & par bas, qui chasseroit du ventricule toutes les molécules du poison.

La Ciguë aquatique, surtout celle qui croît dans les pays Septentrionaux, est très-venimeuse, comme on peut s'en convaincre par les différens effets rapportés dans l'hist. de la Médecine. L'*Aconit*, autrement le *Nappel*, n'est pas moins dangereux, suivant l'expérience qu'en a faite *Wepfer*. On peut joindre à ces plantes la *Jusquiame*, *l'Ellébore*, le *Laurier-cerise*, & plusieurs especes de *Solanum*, dont parlent les Naturalistes anciens & modernes. Je me bornerai ici à parler de la *Lauréole*, plante très-commune dans nos forêts & autres lieux ombragés, & cela à l'occasion de la mort d'un homme de notre connois-

sance, causée par cette Plante.

Au mois de Mai 1757 François *Brachi* de *Poppi*, Domestique à *Arezzo*, âgé de soixante-deux ans, d'un tempérament sanguin & bilieux, maigre & plein d'humeurs, sujet au rhume & à la fievre lymphatique, se trouvant, disoit-il, constipé, fit dire à un de ses amis de Cortonne de lui envoyer de la *Biondelle* (c'est ainsi que nos Paysans appellent la Lauréole), avec laquelle il avoit coûtume de se purger. Il mit de cette herbe pulvérisée environ un scrupule dans du bouillon, & à peine il l'eut pris, qu'il fut assailli d'un vomissement violent. Il fut peu après relâché au point d'aller seize fois à la garde-robe en deux heures de tems, ou environ. Pendant tout ce jour il fut agité & furieux. Il se leva le lendemain au matin tout contre-fait, inquiet, n'ayant plus de mémoire, & comme balbutiant. Dans l'après-dînée du même jour, il fut attaqué d'une fievre violente avec un grand frisson, auquel succéda un vrai délire qui le conduisit au tombeau. Le Médecin qui fut appellé au commencement du second jour, homme habile, lui trouva l'œil

fixe, clair & noir, le visage allongé, la couleur d'un rouge-noirâtre, la langue pâle & tremblante, chargée d'aphtes & toute sillonnée. Son délire étoit tranquille; il ne se plaignoit que d'une palpitation & d'un tremblement d'yeux, dont cependant on ne s'appercevoit pas. Sa chair étoit brûlante, sa peau seche & rude, son poulx plein, tendu, dur, & intermittent à chaque huitieme ou dixieme pulsation. Ses urines étoient rouges, & formoient un sédiment semblable à la tuile pilée. Le bas-ventre étoit constipé, cependant mollet au tact. Cette maladie fut traitée comme une maladie aigue & inflammatoire. Le sang parut d'abord chargé d'une croûte pleurétique; ensuite il prit une couleur de pourpre. Les symptômes furent les mêmes les jours suivans : le troisieme & le quatrieme, le Malade fut tranquille, mais il étoit stupide & assoupi; son poulx étoit foible & tendu. La fievre & le délire augmenterent le cinquieme, les aphtes s'ouvrirent & rendirent sans doute la déglutition difficile : enfin il lui prit un hoquet qui dura jusqu'à la mort. Il eut de la connoissance pendant quelques heures;

le sixieme jour on l'administra; le bas-ventre fut libre, & il eut des déjections involontaires; le poulx fut plus intermittent qu'à l'ordinaire. Les symptômes augmenterent considérablement le septieme jour, & le malade ayant passé le huitieme en cet état, il mourut vers le milieu du neuvieme.

Par ce court récit que je tiens du célebre Médecin dont j'ai parlé, il paroît que la cause immédiate de la mort de cet homme fut la dose trop forte de Lauréole qu'il avoit prise. Tournefort met cette Plante dans la classe des *Timelées*, sous cette dénomination : *Thimelea Lauri folio, semper virens, sive Laureola mas*, I. R. H. 565. On connoît aussi la femelle de cette Plante dont les feuilles tombent, & que le Docteur *Mannetti* a transportée du pied des Alpes dans le Jardin de Florence en 1745.

La *Laureole*, que les Grecs appellent Δαφνοειδῆ, a ses feuilles & son fruit semblables au Laurier. Cette Plante dont les fleurs sont blanches, est monopétale & presque en forme d'entonnoir, partagée en quatre parties; du fond du calice s'éleve le pistille

qui se change ensuite en un fruit de forme ovale & de couleur noire, plein de suc, & garni de petits grains de figure longue. Elle croît près des Montagnes dans les lieux couverts & pierreux; elle fleurit chez nous, & porte son fruit en Automne. On en faisoit autrefois usage en Médecine; & par l'analyse qu'on en a faite, on a trouvé qu'elle étoit chaude & seche au quatrieme degré. Ce qu'on peut en dire de plus sûr, c'est qu'on doit la ranger parmi les Plantes corrosives & actives qui se portent sur les Parties saines & vivantes; ensorte que, selon Dioscoride, ses feuilles fraiches & seiches, prises avec du sel à la dose de trois dragmes, relâchent le corps & provoquent le vomissement, ce que font aussi cinq ou six grains de cette Plante. C'est pour cela que tous les Médecins en ont regardé l'usage comme très-pernicieux, & que Pierre Borel l'a nommée *Planta viduas faciens*. Ce seroit ici le lieu d'en faire une analyse exacte; mais outre que les décompositions des corps ne sont plus gueres d'usage, (*) par-

(*) C'est de l'Italie que l'Auteur parle.

ce qu'elles ont peu éclairé, & que nous ne sommes pas assûrés au juste du changement que l'action du feu fait sur eux, il me paroît plus aisé de m'en rapporter aux autres. Je crois donc que cette Plante contient une grande quantité de sel volatil & d'huile pénétrante, qui la rendent âcre & purgative, comme la *Grenouillette*, *la Racine de la Tapsée* & le Raifort sauvage : ainsi son suc doit être mis au nombre des Caustiques, c'est-à-dire, de ces compositions capables de consumer & de détruire les petits vaisseaux du Corps humain, d'en épancher les liqueurs, ou d'en condenser les parties les plus subtiles & de les enduire d'une croûte.

Nous avons remarqué plus haut, que le premier effet produit par cette Plante, furent les évacuations excessives, c'est-à-dire, l'abondante sécrétion des liquides, & sur-tout du suc pancréatique, qui fut occasionnée par la résistance considérable des Vases excrétoires, & par l'augmentation du mouvement des Liquides dans tout le corps. Tel est l'effet de toutes les Plantes caustiques & venimeuses, comme l'Ellebore blanc & noir, l'Euforbe, &c.

Quant aux autres symptômes, tels que la douleur d'estomac, la grande chaleur, les convulsions, l'étourdissement, le renversement des yeux, le délire & l'assoupissement, ce sont les mêmes que ceux qu'a remarqués *Wepfer* dans différentes personnes qui avoient mangé de la Ciguë aquatique : d'où l'on peut conclure que l'une & l'autre de ces Plantes sont composées de parties chaudes, âcres & corrosives, qui raréfient les sucs naturels du ventricule, déchirent les fibres des nerfs, & produisent les violens accidens dont nous avons parlé. Si l'irritation n'est pas excessive, la contraction des fibres du ventricule & des muscles de l'abdomen provoque le vomissement. Quand le déchirement est excessif, les Fibres se chargent d'une matiere convulsive, l'orifice du ventricule se bouche, & les matieres ne trouvant plus de passage pour sortir, l'infection se communique promptement à tout le genre nerveux, tout le corps se corrompt, les vaisseaux sanguins se brisent par la force de la convulsion, & le sang sort par toutes les ouvertures du corps.

L'*Aconit*, le *Solanum*, la *Noix vomique d'Egypte*, la *Coque du Levant* font les mêmes effets, ainsi que plusieurs autres fruits & plantes venimeuses, qui, quoique de qualités différentes, donnent la mort de la même maniere. Il n'y a entre ces Plantes & les Poisons minéraux les plus actifs, d'autre différence, sinon que les molécules de ces derniers, étant plus solides & plus aiguës, produisent subitement la cangrene & tuent promptement ; c'est ce qui fait que les végétaux, dont les sels sont plus foibles, picotent & irritent à la vérité, mais plus lentement. Ils causent cependant aussi, dans les fibres, des convulsions qui se communiquant à tout le systême, sont également suivies de la mort.

Terminons ce Discours peu agréable par lui-même, en indiquant des remedes sûrs à ceux qui, trompés par la beauté d'une Plante, se trouvent malheureusement exposés à ces fâcheux accidens. Premierement, il est très-salutaire d'user promptement de vomitifs, parce que les particules venimeuses étant ainsi jettées dehors, n'ont pas le tems de ronger par leur

acrimonie les tuniques du ventricule. Il faut ensuite employer sans ménagement les Détersifs, les Emolliens, les Lénitifs & les Substances grasses, qui enveloppent & émoussent les corps âcres & corrosifs, de quelque nature qu'ils soient : mais rien n'est au-dessus du lait mêlé avec l'huile d'Amandes douces, dont on ne peut alors faire un trop grand usage. Telle est la méthode que conseille le sçavant *Mead*, Médecin Anglois, dans son excellent Traité des Poisons & des Végétaux.



NOUVELLES
LITTÉRAIRES.

ANGLETERRE.

Londres.

LE sieur *Strange*, habile Artiste, que les Anglois regardent comme le meilleur Graveur qui ait jamais paru dans leur Isle, a donné récemment trois magnifiques morceaux, qui surpassent tout ce qu'il a fait jusqu'à présent. Le premier représente le *Choix d'Hercule*, d'après un Tableau de *Nicolas Poussin*, du Cabinet du Chevalier Henri *Hoare*. La scene du Tableau est un lieu mitoyen entre un endroit fertile & un endroit désert. Hercule est placé sur cette frontiere entre la Vertu & la Volupté, qui paroissent l'inviter tour-à-tour à prendre la route qu'elles lui marquent. D'un côté, on ne voit que des montagnes stériles, des arbres dépouillés de leurs feuilles, des rochers escarpés & arides ; l'autre découvre un païsage attrayant, couvert de gazon, des bois riants, des arbres

fleuris, & tous les agrémens d'une belle Campagne. Hercule couronné de feuilles de chêne, & appuyé ſur ſa maſſue, paroît être dans une grande irréſolution entre la Vertu qui veut le perſuader, & la Volupté qui cherche à le ſéduire. Il eſt dans la fleur de ſon âge, avec un caractere de tendreſſe qui ſe demêle dans ſon air, malgré la force de ſa figure, où l'on reconnoît bien Alcide. La nobleſſe de ſes traits fait ſentir qu'il penche du côté de l'honneur; car il ſe tourne vers la Vertu, & ſon ame en ce moment paroît avoir remporté la victoire ſur les attraits de la Volupté. La Vertu eſt repréſentée ſous la figure d'une femme, habillée très-modeſtement avec une longue robbe à la Grecque, fort ſimple. Ses cheveux mal ordonnés flottent librement ſur ſes épaules, ſans autre ornement qu'un bandeau. Ses regards ſont modeſtes, ſereins & touchans, pendant qu'elle exhorte ſon éleve, & qu'elle lui montre un rocher nud & ſtérile, comme le ſymbole du travail, du danger & des difficultés qui ſe trouvent dans le chemin de la véritable gloire. On remarque dans

toute cette figure une ſimplicité précieuſe, qui déplairoit peut-être aux yeux du vulgaire des ſpectateurs, mais qui doit bien flatter le goût de ceux qui connoiſſent la maniere des Anciens. De l'autre côté, l'œil eſt attiré puiſſamment par la Volupté, repréſentée ſous le caractere de Venus, & qui parle au Héros avec tous les charmes de l'amour & de l'expreſſion. Elle étend une de ſes mains, pour marquer ſon éloquence; elle montre de l'autre quelques ſcenes de plaiſir, où les femmes ont le plus de part, mais qui ſont couvertes & cachées aux yeux des ſpectateurs. Un petit Amour tient la Volupté d'une main, & préſente de l'autre à Hercule une belle roſe fraîchement épanouie. On n'apperçoit point dans cette figure la moindre trace d'ornemens faux ou poſtiches. Son habillement eſt une drapperie flottante, & elle a une ceinture brodée. Elle n'a pas de brodequins. Ses cheveux ſont entrelaſſés d'une guirlande de fleurs; une partie de ſa chevelure deſcend ſur ſes épaules; le reſte eſt retrouſſé à la maniere Grecque. Elle a toute la jambe droite, & une

partie de la cuiſſe, ainſi que le bras, l'épaule & le derriere du col du même côté, nues & découvertes. Sa tête eſt de profil, & elle a la forme d'une belle Antique.

Le ſujet de la ſeconde Eſtampe du ſieur *Strange*, eſt Venus accompagnée des Graces, d'après un tableau du *Guide* du Cabinet du Roi à Kenſington. On ne haſarde rien en aſſûrant que c'eſt une des plus belles Gravures qui ayent jamais mérité l'attention des Curieux, ſoit qu'on la regarde du côté du deſſein, ſoit qu'on en conſidere l'exécution. Ici Venus eſt preſque toute nue : elle eſt couchée ſur un lit de repos, & ſon attitude développe tous les charmes de la beauté. Elle a les yeux levés, comme ſi elle nageoit dans les raviſſemens & dans la douce langueur de la volupté. Un Spectateur un peu ſenſible ne peut regarder cette figure, ſans être ému, tant elle eſt belle, douce, tendre, élégamment conformée & charmante. Cupidon eſt entre ſes jambes, & joue avec un de ſes ornemens. On démêle dans ſes regards toute l'eſpieglerie enfantine, qui le caractériſe ordinaire-

ment. Les trois Graces ſont occupées à parer la Mere. L'une, qui eſt derriere ſa tête, orne ſes cheveux de quelques pierreries. Cette Grace eſt-elle même extrêmement jolie & piquante; elle eſt nue juſqu'au ſein, & ſes cheveux tombent ſur ſes épaules. L'autre Grace, dans le plus beau contraſte, attache un Bracelet au bras de Vénus. La troiſieme accroupie tient le pied de la Déeſſe ſur ſon genou, & lui met ſon Brodequin. On voit près d'elle un petit panier avec des joyaux ſur une toilette. A terre ſur le devant, ſont l'Arc & les Fleches de l'Amour; & dans le lointain, eſt un autre Amour auprès d'un Vaſe rempli de fleurs, dont il forme un Bouquet pour ſa Mere. On ne peut voir un plus beau groupe.

La troiſieme Eſtampe eſt encore d'après un Tableau du Guide qui eſt à Kenſington. Elle repréſente Ste. Agnès avec ſon Agneau, ſymbole de la douceur & de l'innocence. La Sainte a les mains jointes & les yeux au Ciel, comme extaſiée en dévotion. Son viſage eſt orné des graces libres & naturelles de la jeuneſſe & de la beauté; on y voit toute la douceur de l'amour & de la

bonté ; une Grace inexprimable est répandue dans ses traits qui marquent la paix intérieure dont elle jouit, & les heureuses impressions d'une vraie pieté, d'une vertu solide & sincere. Derriere elle, un Ange descend des nuées, tenant d'une main la Couronne de Martyre, & de l'autre une Palme. Sur le devant, un autre Ange joue avec un Agneau ; de l'autre côté est un Vase magnifique, avec une Colomne ornée de Bas-reliefs, qui représentent un Sacrifice & d'autres circonstances de l'ancienne Superstition.

" A Collection of State Papers relating to affairs in the Reign of „ Queen Elizabeth, from the year „ 1571 to 1596, transcribed from „ original Papers and other authentic Memorials never before published, left by William Cecil lord „ Burleigh, and reposited in the Library at Hatfield house. *By William Murdin B. D.* folio. for „ *Bowier.*

COLLECTION de Papiers d'Etat, relatifs aux affaires du Regne d'Elizabeth, depuis 1571 jusqu'en 1196, & tirés de Papiers originaux & de Mémoires authentiques qui n'ont pas encore été publiés, &c. par Guillaume Murdin. *A Londres, chez Bowyer,* fol.

Il n'y a point de période dans l'Histoire d'Angleterre, sur lequel on ait autant écrit que sur celui du Regne d'Elizabeth, & il y a peu de faits qui n'ayent été éclaircis. Ainsi, quelque autentiques que soient les Piéces qui composent cette Collection, l'Ouvrage ne peut pas être d'une grande utilité pour les Hommes instruits, & ne sauroit être agréable pour personne. Cependant on doit savoir gré aux Savans laborieux qui se donnent la peine de composer ces Compilations qu'on ne lit pas, mais qu'on consulte, & qui seront pour la Postérité les Archives de l'Histoire.

Il y a dans cette Collection plusieurs Pieces originales sur l'Histoire de Marie Stuart, qui ne sont pas favorables à cette Princesse. Ses imprudences & ses fautes sont confirmées par le témoignage & par les dépositions de ses

Agens & de ses Créatures. On trouve des détails assez curieux sur le Traité de Mariage entre la Reine d'Ecosse & le Duc d'Anjou. Mais la Piece la plus piquante, est une Lettre originale, dans laquelle Marie écrit à Elizabeth les propos scandaleux que la Comtesse de Shrewsbury a répandus sur son compte. Elle lui cite avec une maligne complaisance sa tendresse extravagante pour Siméer, qu'elle embrassoit publiquement, & à qui elle permettoit les plus grandes libertés, & ses manieres indécentes avec le Duc d'Anjou qu'elle carressoit avec la familiarité la moins circonspecte, à qui elle ouvrit elle-même un jour la porte de sa chambre, n'ayant que sa chemise & son manteau de lit, & qu'elle retint dans cet état pendant trois heures avec elle. Marie lui rapporte encore ce que la Comtesse disoit de certaines infirmités corporelles qui étoient naturelles à Elizabeth, & la condamnoient au Célibat. On sent combien ces détails, si désagréables pour toutes les femmes, devoient l'être sur-tout pour Elizabeth, qui avoit toute la coqueterie & les petites vanités de son sexe, avec l'élévation & la

fermeté de l'autre. Il n'est pas aisé de décider si cette Princesse s'est laissée aller en effet à ces excès amoureux ; quoi qu'il en soit, ces reproches ne peuvent affecter sa réputation que comme femme, & non comme Reine. Si de pareilles foiblesses sont incompatibles avec la Vertu Morale, elles ne le sont pas avec la Grandeur Politique ; témoins tant de Héros & de Héroïnes qui brillent dans l'Histoire, & particuliérement César, dont la vie licentieuse étoit si peu capable d'amollir son ame & de détourner son attention de ses vastes projets, qu'il faisoit meme servir ses débauches d'instrumens aux vues de son ambition.

Les différens morceaux du Recueil que nous annonçons font assez bien connoître le caractere de la Reine d'Angleterre. On y voit avec quel art elle sut concilier le Gouvernement le plus impérieux avec des manieres populaires, & combien elle sut toujours faire craindre & respecter sa personne & son autorité, ses Ministres, & ses Courtisans.

" The

« The Auction : a modern Novel.
» *London*, 1759. *Lownds*.

L'Enchére. Aventure moderne. A Londres, 2 vol. *in*-12.

Nous nous contentons d'annoncer ce Roman qui a eu peu de succés en Angleterre. Le sujet en est commun, & les détails n'en sont pas piquans : on y trouve cependant des situations assez intéressantes, & l'objet en est très-estimable. Le but de l'Auteur est d'exposer les épreuves de la vertu, & d'opposer son triomphe aux humiliations & aux maux qui suivent le vice. C'est un éloge à faire des Romans Anglois en général. Il est singulier que les Ecrivains de cette Nation, qui ont si souvent blessé l'honnêteté dans le genre de composition qui intéresse de plus près les mœurs publiqnes, l'ayent presque toujours respectée dans celui qui semble se prêter davantage aux écarts d'une imagination licentieuse : leurs Romans sont aussi décens que leurs Piéces de Théâtre le sont peu. On ne voit pas en Angleterre, comme

chez nous, une foule de Romans dangereux, où la débauche est embellie des attraits de la volupté, où l'on invite au libertinage par les peintures qu'on en fait, & où l'on empoisonne les mœurs, en feignant de vouloir les corriger.

« The Day of Judgment. A Poem in
» two books. The third Edition
» corrected. By *John Ogilvie*. 8o.
» *for Keith. London*.

Le Jour du Jugement. Poëme en deux chants. Par M. J. Ogilvie. A Londres, chez Keith, troisieme édition.

Le sujet de ce Poëme, estimé en Angleterre, est un des plus magnifiques que la Poésie puisse traiter .L'auteur a emprunté de l'Ecriture-sainte une partie de ses détails. Il a de la verve, de la chaleur, de l'élévation ; mais on desireroit moins d'effott & de redondance dans le style, moins de hardiesse & plus de correction dans les images, tous défauts assez communs aux Poëtes Anglois. Cette troisieme édition a été corrigée, & augmentée d'une *Ode à*

la Mélancolie, d'une *Ode sur le Sommeil*, d'une *Ode sur le Tems*, d'une Elégie, d'une Piéce adressée *à la Mémoire du savant & pieux Hervey*, & d'une Paraphrase du troisieme Chapitre d'Habacuc.

On vient de publier à Londres quelques Ouvrages de Machiavel, qui n'avoient pas encore vu le jour : *Opere inedite di Nicolo Machiavelli*, 1760, in-4o. Ces Ouvrages contiennent, entre autres choses, le fameux Discours de Machiavel sur la réforme de l'Eglise Florentine, faite aux instances du Pape Léon X. On y a joint quarante Lettres écrites par le Politique Italien, au nom de sa République, dans le temps qu'il en étoit Sécrétaire. Le Texte de Machiavel contient dixhuit feuilles & demi d'impression *in*-4o, sans la Préface de l'Editeur.



ALLEMAGNE.

Nuremberg.

« *Jo. Jac. Baieri* Oryctographia No-
» rica.

Histoire des Oiseaux de la Norique. Par *Jacques Bayer*. Nouvelle Edition augmentée, 1758, *in-fol.*

Les additions faites ici sont les supplémens préparés par l'Auteur lui-même dès 1730. Ce livre est estimé depuis cinquante ans, & l'ancienne Edition *in*-4o. étoit devenue extrêmement rare. On a donné à celle-ci la forme d'*in-fol.* pour l'assortir à son Histoire des Pétrifications, qui a pour titre ; *Monumenta Rerum petrificatarum præcipua.* La nouvelle Oryctographie contient dix-huit feuilles & huit Planches, que le Fils de M. Bayer a fait dessiner & graver beaucoup plus correctement & plus proprement qu'elles ne l'étoient auparavant ; mais les descriptions sont toujours les mêmes.

L'Editeur, dans un *Appendix* qui est à la fin, parle du Marbre à coquillages d'Altorf, qu'un certain *Jean Fred. Bander*, Marchand de vin, a vanté en 1754, comme une chose nouvelle & inconnue. Il loue le zele du sieur Bander pour la construction des Moulins où l'on travaille de ce Marbre toutes sortes de plaques & d'ustensiles; mais il fait voir très-solidement que ce Marbre à coquillage est une chose ancienne, & qui étoit fort connue avant l'arrivée du sieur Bander à Altorf. Comme il paroît d'ailleurs par la description du Marbre d'Altorf, composé d'Ammonites & de Belemnites, qu'il est mêlé de quantité de marcassites qui le traversent en forme de veines, il est vraisemblable que c'est une espece de Grai de vitriol & de soufre. Car la Marcassite est beaucoup plus ferme: elle est ordinairement de forme quarrée; on n'en rencontre guères que dans des veines d'argent, & elle ne se détruit pas si aisément à l'air que ce Grai, comme on le voit par les tabatieres qu'on fait de ce dernier fossile, & qui s'écroulent, pour ainsi dire, quand on y met du tabac rapé, préparé avec une eau de vitriol.

Jena.

" *Car. Wilhelm. Schuhmacher*, de Bi-
" bliothecarum apud Veteres Præ-
" fectis.

Des Bibliothécaires chez les Anciens; in-4°. 1758.

L'AUTEUR fait voir d'abord qu'il n'y a point eu de Bibliothéques avant le Déluge, & que ce nom n'étoit pas donné à toutes Collections de livres. Chez les Egyptiens, les Directeurs des Bibliothéques étoient, pour la plus grande partie, des Prêtres. Osymandias fonda la premiere dans le Temple de Vulcain; & celle qui rendit Alexandrie si célébre, étoit l'ouvrage des Ptolémées. Dans la Gréce, outre celle que Pisistrate fonda, on trouvoit chez des Particuliers de belles Collections de livres, dont le soin étoit le plus souvent confié à des Grammairiens. La Bibliothéque d'Alexandrie eut pour Directeurs les plus grands Hommes du temps, dont l'Auteur rapporte beaucoup de circonstances remarquables. On sait qu'à l'exemple des Ptolémées, on rassembla de tous les endroits beau-

coup de Livres à Pergame; mais on ne connoît qu'Athénodore qui en ait eû la direction. Les Romains commencerent un peu tard à former des Bibliothéques; mais ils s'y appliquerent aussi davantage, & ils en donnerent la direction à des Esclaves lettrés, qu'on appelloit *Litterati*. On trouve aussi chez eux quelques Savans qui avoient soin des Bibliothéques publiques. Auguste en établit deux, & l'Auteur nous en fait connoître les principaux Bibliothécaires, d'après des Inscriptions de Gruter & de Muratori.

Wittemberg.

L'Astronomie, comme toutes les autres Sciences, étant tombée dans l'oubli pendant plusieurs siecles, se releva tout-d'un-coup, à l'occasion de l'éclipse de Lune, qui fut observée le 3 Septembre 1456, par *George Peurbach* & *Jean Regiomontanus*, les plus célébres Astronomes de ce temps-là. M. *Bose*, Professeur dans l'Université de Witttemberg, dont l'habilete dans cette Science est connue, a voulu renouveller la mémoire de cette heureuse époque, en faisant prononcer

par son Fils un Discours séculaire, dont le Programme, imprimé en trois feuilles, avoit pour titre : *Eclypsis Lunaris CIƆCCCCLVI. D. III. Septembr. quo cœlesti indulgentiâ Natalis Uraniæ trecentesimus felici effulget sidere, Secularia die Veneris IX. Sept. celebranda indicit, simul ad audiendam Orationem G. Peurbachii & J. Regiomontani, Observatorum ejus, Panegyricam humanissimè invitat.* Matth. Bose. " Exercice
" séculaire, indiqué par M. *Bose* pour
" le Vendredi 9 Septembre 1756, à
" l'occasion de l'Eclypse de Lune du 3
" Septembre précédent, jour auquel
" commençoit, sous d'heureux aspects,
" l'année trois-centieme depuis la Re-
" naissance d'Uranie, avec une invi-
" tation pour entendre le Panégyrique
" de Peurbach & de Regiomontanus. "
On trouve en différens Auteurs bien des circonstances de la Vie & des Ouvrages de ces deux Astronomes; mais M. Bose, loin de répéter ce que d'autres ont dit avant lui, rapporte dans ce curieux Programme bien des circonstances propres à rectifier leur Histoire, & beaucoup de particularités inconnues jusqu'alors. Ces Anecdotes

intéressent également les Gens de Lettres & les Amateurs de l'Astronomie. Quelques-unes ont été communiquées par M. *Rhauz*, par M. *Forlosia*, & par M. *Martin Kropf*, Bibliothécaire du Couvent des Bénédictins de Melk; d'autres viennent du propre fonds de l'Auteur.

Léipsick.

LA place de Professeur d'Histoire dans cette Université, qui vaquoit par la mort de M. *Joecher*, ayant été conférée au célébre M. *Bohme*, le jour qu'il en prit possession, il prononça un très-beau Discours sous ce titre : *De Bonarum-Litterarum in Saxonia efflorescentium statu, sæculo ineunte XVI.* " De l'état florissant des Belles-„ Lettres en Saxe, au commencement „ du seizieme siecle. „ Ce Discours de cinq feuilles *in*-4°. a été imprimé chez *Walther*, Imprimeur de la Cour.

M. Bohme publia en même temps un Programme d'invitation sur la fausse qualité de Comte Palatin de Saxe, donnée à Henry, surnommé *le Lion*, Duc de Saxe & de Baviere : *Programma invitatorium de Henrico Leone, Bavariæ & Saxoniæ Duce, nunquam Comite Palatino Sa-*

xoniæ. A Léipsick, chez *Langenheim.* Imprimé de vingt pages *in*-4°. Il cite ici plusieurs Savans, qui ont cru que Henry le Lion a été Palatin de Saxe, quoiqu'ils différent beaucoup entr'eux par rapport aux circonstances du temps & de la maniere dont ils prétendent que ce Duc a obtenu le Palatinat de Saxe. Il rapporte ensuite plusieurs preuves du contraire, & il soutient que ce Duc n'a jamais eu la Dignité de Palatin de Saxe. Ces preuves sont à la vérité purement négatives; car il prétend que dans les anciens Documens, qui sont en grand nombre, il ne s'en trouve pas un seul, ni aucun Auteur contemporain, qui nous apprenne que cette Dignité a été dans la Maison, de Saxe. Il fait voir d'un autre côté que les Comtes de Summersebourg ont eu pendant long-temps cette Dignité en propre, jusqu'à ce que la Tige mâle de cette Maison, s'étant éteinte en 1180 par Adalbert, Louis III. Landgrave de Thuringe, lui succéda dans cette Dignité, par ordre de l'Empereur Frédéric I.

SUEDE.

Stockolm.

M. *Charles Lehnberg*, à sa réception dans l'Académie royale des Sciences de Stockholm, prononça un Discours *sur l'Optique.* Cet Académicien, qui lui-même s'amuse à faire des verres optiques pour l'usage des instrumens, s'étendit principalement sur l'histoire de cette science, quant à sa théorie & aux instrumens qui ont avancé ses progrès. L'Optique des Anciens étoit fort imparfaite. *Vitellion* a le premier expliqué la maniere dont les rayons du Soleil acquierent la force de brûler dans le foyer. *Roger Bacon* a tiré de l'Arabe *Alhazen* ce qu'il a dit des Lunettes. *Porta*, dans sa *Magie Naturelle* imprimée en 1560, décrit la maniere de représenter sur un mur blanc les images des objets extérieurs. *Kepler* fit voir en 1600 la maniere dont les rayons sont rompus par les différentes humeurs de l'œil, pour peindre une image nette sur la retine intérieure de l'œil,

& quelles sont les causes de la longue & de la courte vûe. Les loix des réfractions ont été établies par *Snell* & *Huygens.* M. *Lehnberg* place, avec *Borelli*, l'invention des Télescopes à l'année 1590; Galilée avoit un instrument de cette espece de cinq pieds de long. En 1668, Newton imagina de construire des Télescopes à réflection, & le premier fut construit en 1700; mais il n'avoit que six pouces de long. Halley les porta à leur perfection en 1719. M, *Short* essaya d'y appliquer des miroirs de verre; mais ceux de métal seront toujours préférables : cependant il porta les premiers au point de découvrir le Satellite de Vénus, que personne n'avoit revû depuis 1672 & 1686. L'invention des Microscopes est à peu près de l'année 1621. *Smith* les perfectionna, en y appliquant un oculaire & deux miroirs à réflection, l'un convexe & l'autre concave, ce qui lui fit éviter l'aberration des rayons. Le Microscope solaire est celui qui approche le plus de la perfection. M. Lehnberg a fait lui-même un essai pour prévenir l'aberration des rayons dans les Télescopes. Il a fait, suivant l'idée de M. *Klingenstierna*,

Professeur à Upsal, un Objectif d'environ cinq pieds de foyer, & il prévient assez bien par-là la fausse réfraction des rayons. Ce même Professeur est le premier en Suede qui s'est occupé à polir les verres, & les Etats du Royaume favorisent beaucoup cette Manufacture.

Abo en Finlande.

« ŒCONOKMISK Beskrifning, *&c.*

DESSECHEMENT des Marais, qu'on ne peut pas saigner, pour décharger les eaux. Par Pierre Kalm, 1757, *in*-4°.

CET écrit est d'une grande utilité dans le Nord, où les eaux croupissantes sont généralement plus communes que partout ailleurs. M. *Kalm* recommande bien de ne pas laisser croître de bois dans les marais, parce que ces bois marécageux rendent l'air très-mal sain, qu'ils contribuent aussi beaucoup à rendre les effets du froid très-nuisible, que le bois d'ailleurs croit très-lentement dans les marécages, qu'il est de mauvaise qualité, & que l'utilité qu'on en tire est très-peu de chose. Il est plus avantageux de creuser des étangs dans

les endroits les plus profonds, & d'employer les endroits élevés, pour y sémer du bled d'été & même d'hyver. Ces sortes d'étangs sont bons pour les Corbans, & la terre qu'on tire des fouilles est le meilleur engrais pour des terres usées. Lorsqu'il y a trop d'eau, & qu'on ne peut pas dessécher suffisamment le terrein par les moyens ordinaires, il faut vuider les eaux par-dessus les hauteurs, ce qui se fait avec des pompes, que des moulins à vent font jouer. Outre les moulins dont on se sert en Hollande pour épuiser l'eau, on a trouvé en Suede une autre machine que l'on employe dans les écluses, & qui est un peu plus dispendieuse, mais aussi d'un plus grand effet. M. Kalm en donne ici le dessein. On applique cette machine à la hauteur la plus basse, & l'on fait pomper l'eau dans un fossé, qui s'écoule par le dos de la hauteur. Le fossé de décharge doit être droit, afin qu'il ait plus de pente, & il faut déraciner tout le bois qui se trouve dans le marais. Un marais médiocre peut servir à faire des Tourbes, & cette Tourbe, quand elle a été exposée à l'air, est une excellent engrais.

ITALIE.

Florence.

« Gaëtan Albrizzini *a publié en* 1758 „ *l'Ouvrage suivant, sorti de ses* „ *presses :* Ragionamento Storico al „ nobil giovane Gio. Battista Gucci, „ Gentiluomo Samminiatese, sopra „ la nobilta della sua Patria e della „ sua Famiglia, *&c.*

Discours Historique, adressé à M. Jean-Baptiste Gucci, *Gentilhomme de San-Miniato, sur la noblesse de sa Patrie & de sa Famille*, &c. Vol. *in*-4°. de soixante-six pages.

DANS la premiere Partie, l'Auteur traite en peu de mots de la Noblesse en général, & ensuite de l'origine & de l'ancien état de la Ville de San-Miniato, située dans le Territoire de Florence, sur l'Arno, entre Pise & Florence. On prétend que l'endroit où est cette Ville, s'appelloit anciennement *Quarto*, & que le Bourg

voisin, dans lequel étoit la Paroisse de San-Genesio, dont relevoit l'Eglise de San-Miniato, Martyr, s'appelloit *Vico Vallari.* L'Auteur croit que cette Eglise de San-Miniato a été fondée vers l'an 700 de l'Ere Chrétienne, & que c'est du tems d'*Otton* le Grand, que les Bâtimens ont été entourrés d'un mur, comme une Ville. Il parle des Vicaires Impériaux qui ont résidé à San-Miniato ; il fait bien valoir l'honneur qu'a reçu autrefois cette Ville d'avoir été le séjour de quelques Empereurs, & le Privilége qu'elle a obtenu de plusieurs d'entre eux, d'être regardée comme une République libre. L'objection de quelques Ecrivains, que San-Miniato ne peut pas avoir été anciennement une Ville, parce qu'elle n'a pas eu d'Evêque, est ici combattue par un passage des Origines de S. Isidore, qui ne compte pas le Siege Episcopal parmi les marques caractéristiques d'une Ville. Il traite, dans la seconde Partie, de la Famille *Sanminiatese* des Gucci, qui, déja connue vers l'an 1200, tire son origine de Cremone, & a produit plusieurs Hommes célebres que l'Auteur nous fait connoître. Il y

a dans ce Livre quelques fautes d'impression essentielles. Il est dit, par exemple, que le Pape Grégoire XIII. transporta San-Miniato à l'Evêque en *1622* : c'est Grégoire XV, qui vivoit dans cette année, qu'il faut lire.

M. *Nelli*, de Florence, a dans sa riche Bibliothéque beaucoup d'Ouvrages Italiens de Galilée, qui n'ont jamais été imprimés, quoique très-dignes de l'impression. En voici le catalogue, traduit en François :

1. *Un Traité de la Fortification des Places.*

2. Fragmens de plusieurs Leçons faites par Galilée, au sujet de la nouvelle Etoile qui parut en l'année *1604*.

3. Discours sur le flux & reflux de la Mer, dédié au Cardinal Cisino.

4. Les erreurs les plus évidentes de George Coresio, tirées de son petit Ouvrage sur les corps qui surnagent. Quelques Savans ont cru que cet Ecrit étoit du Pere *Benoît Castello* ; mais comme il est entiérement de l'écriture de Galilée, il y a beaucoup d'apparence que ce dernier en est l'Auteur.

5. Réponse de Galilée aux Obser-

vations faites sur les choses qui surnagent, pour la défense de l'Opinion d'Aristote, par l'Académicien *Pippione*, qui étoit un Docteur de Pise, nommé *Palmerini*.

6. Remarques de Galilée sur le Poëme de l'Arioste.

7. Réflexions du même sur diverses Opinions d'Aristote. La plus grande partie de ces Réflexions ont été insérées par Galilée même dans ses Œuvres.

8. Quatre-vingt Lettres originales de Galilée, écrites à différentes Personnes, & plus de mille trois cens lettres, écrites à Galilée même, tant par des Souverains & des Cardinaux, que par des Savans & des Gens de Lettres. Parmi les dernieres, il s'en trouve de *Tycho-Brahé*, de *Michel-Ange*, d'*Ismaël Bulliaud*, de *Campanella*, de M. *de Carcavi*, de *Clavius*, de *Gassendi*, de *Grotius*, de *Guevara*, de *Kepler*, du P. *Mersenne*, de *Pignorius*, de *J. B. Porta*, &c.

Rome.

EXTRAIT d'une *Lettre du Docteur* Joseph Massa, *Professeur de Médecine à Rome, du 24 Novembre 1759, sur un effet du Musc dans une Epilepsie.*

UNE jeune personne de Rome, âgée de dix-sept ans, d'un tempérament très-bilieux, après plusieurs accés de fievre quotidienne & intermittente, qu'on s'étoit apparamment trop pressé de faire emporter par le Quinquina, eut une forte attaque d'Épilepsie, dans laquelle elle tomboit régulierement tous les jours. Cet accident étoit quelquefois précédé d'un très-léger sentiment d'inflammation par tout le corps. Il arrivoit le plus souvent sans être annoncé par aucune altération sensible, mais toujours dans l'après-dînée & à la même heure, à laquelle les accès de la fievre se faisoient sentir auparavant. On tenta d'abord, sans succès, les traitemens usités pour cette maladie, & les rémedes généraux. Le bain émollient fut bien-tôt abandonné, par-

ce qu'il excitoit des symptômes semblables à ceux qu'on voit dans les Hydrophobes, avec un violent paroxîme. Les saignées les affoiblissoient un peu, mais épuisoient en même-tems les forces de la Malade. L'*Opium* qui lui fut administré largement & fréquemment fut toujours sans effet. Le Quinquina qu'on lui fit prendre en abondance calma d'abord la violence & abregea la durée des paroxismes ; mais ils reprirent bien-tôt leur fougue, & se moquerent de l'Ecorce du Perou, quoique continuée long-tems & jointe à d'amples doses de Camphre, à l'Assafœtida & à l'esprit de Succin. On fut même obligé de discontinuer ce rémede, à cause d'une chaleur interne qui commençoit à dévorer la Malade, & de s'en tenir aux palliatifs. Les Paroxismes épileptiques firent alors beaucoup de désordre : ils lui causerent une anchylose à la main droite, avec un crachement de sang, & enfin abbatirent tellement les forces de la Malade, qu'elle étoit tous les jours menacée d'apoplexie, de suffocation, de la mort. En cet état, je voulus essayer l'effet du Musc, si rédouté des femmes

à Rome, dans les affections hystériques, & cependant si recommandé par les Transactions Philosophiques dans les convulsions les plus désesperées. Je lui donnai un jour le matin, un peu avant l'accès de l'Epilepsie, dix grains du meilleur Musc & un scrupule de Nitre stibié reduit en pillules, avec l'extrait de Camomille; & je lui fis prendre par dessus une simple infusion de Thé. Ce rémede lui causa d'abord une chaleur extraordinaire & un embarras dans la tête, avec une grande rougeur sur le visage, accompagnée de fréquentes éructations de vents qui exhaloient l'odeur du Musc. L'accès épileptique fut retardé d'une heure & plus doux; il finit aussi trois heures plûtôt qu'à l'ordinaire. Le jour suivant au matin, je réiterai les pillules : le Paroxisme disparut entierement & ne revint plus. La jeune personne a été parfaitement délivrée de son Epilepsie & guerie radicalement. Tous les mouvemens ont été calmés; sa main est devenue flexible, & elle ne sent d'autre incommodité que quelques douleurs vagues & très-légeres dans les os; preuves certaines de la violence des sécousses qu'ils

ont souffertes. Il ne s'en est point ensuivi d'affections soporeuses, elle est au contraire fort éveillée. Elle n'a point eu de sueur ni de transpiration odorante; mais les matieres des intestins, & principalement ses urines ont exhalé pendant quelques jours une très-agréable odeur de Musc.

Le climat, le tempérament de la Malade, le principe & la violence de ce genre d'Épilepsie, la nature de ses Paroxismes, l'effet si subit du Musc, dont elle a usé seulement deux fois sans Cinabre, sans boisson d'Arac ou de *Rum*, ni d'aucune autre liqueur spiritueuse, enfin la singularité d'une Epilepsie des plus violentes, guerie par le seul usage du Musc : toutes ces circonstances paroissent bien dignes de l'attention de ceux qui cherchent à connoître la puissance de la fievre & des passions de l'ame, ainsi que celle du Quinquina & de l'Assa-fœtida sur le systême des nerfs, ou le pouvoir du Musc, sur l'irritabilité animale.

TABLE
DES MATIERES.

ANGLETERRE.

ALLEMAGNE.

ESPAGNE.

ITALIE.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du présent mois. A Paris, ce 31 Juillet 1760.

DEPASSE.

DE l'Imprimerie de LOUIS CELLOT, rue Dauphine

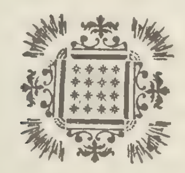
JOURNAL ÉTRANGER.

AOUT 1760.

DEDIÉ A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN,

Par M. l'Abbé ARNAUD.

Quæ robora cuique,
Quis color, & quæ sit rebus natura creandis.
Virgil. Georg. II.



A PARIS,

Chez JACQUES-FRANÇOIS QUILLAU Libraire, rue St. Jacques, vis-à-vis le Collége du Plessis, en la maison de Mr. Cars, Graveur du Roi.

Avec Approbation & Privilege du Roi.
M. DCC. LX.



JOURNAL ÉTRANGER.

ALLEMAGNE.

I.

DER MESSIAS. Koppenhagen in der Kaniglichen Druckerey, 1755. 2. *Bænde in groſſ quart*, &c.

« LE MESSIE. Poëme Héroïque. A » Coppenhague, de l'Imprimerie » Royale. 2 vol. *in*-4o.

Premier Extrait.



MR *Klopſtock*, auteur de ce Poëme, en forma le plan dans sa plus grande jeunesse. Heureusement pour sa gloire, & pour celle de sa Patrie, il ne

connoissoit encore ni la Langue, ni l'Ouvrage de Milton. Il est à présumer que la lecture qu'il eût faite d'un Poëme si sublime, & qui touchoit par tant de côtés à celui qu'il méditoit, eût effrayé son génie, au lieu de l'encourager. Il s'étoit proposé d'abord d'écrire son Ouvrage en prose; mais il ne tarda pas de sentir & d'observer que, quoique le vers ne doive point être regardé, & qu'il ne soit point en effet l'ame de la Poésie, il en est l'instrument nécessaire, qu'il en fut toujours l'organe, & que s'il est vrai qu'il n'y ait jamais eû de véritable Poésie sans fiction, il n'est pas moins certain qu'il n'y a jamais eu de véritable Poëme sans vers.

Cependant, affligé de ne trouver dans sa Langue qu'une versification foible, pesante & monotone, M. Klopstock osa transporter à son Idiome la forme du Vers Grec & Latin. Il a fait, à ce sujet, des Réflexions pleines de finesse & de profondeur, & qui en nous éclairant sur les procédés de la versification que viennent d'adopter les plus célebres Poëtes de l'Allemagne, nous révelent en même tems les

plus profonds de la versification ancienne. Nous nous hâtons d'en faire part à nos Lecteurs, d'autant plus que M. Klopstock n'ayant encore donné que la moitié de son Poëme, (*) nous nous voyons dans l'impossibilité d'en examiner & d'en faire connoître le plan, le dessein & la structure.

M. Klopstock regarde avec raison le Vers d'Homere comme le plus parfait qu'il ait été possible d'imaginer & d'employer. Par le Vers d'Homere, il n'entend pas seulement l'Hexametre, considéré séparément & en lui-même, mais toute l'étendue de la Période Poétique, telle, dit-il, qu'elle osoit s'exposer au jugement critique & délicat d'une oreille Grecque. C'est cette harmonie pleine & parfaite qui résulte de l'assemblage non-seulement de vers, mais encore de mots, qui, tous harmonieux par eux-mêmes, empruntent de leurs places & de leurs rapports un surcroît d'harmonie.

Le Vers Hexametre, poursuit M.

(*) Le Poëme de M. Klopstock sera composé de vingt Chants; l'Auteur n'en a encore publié que dix.

Klopſtock, a toute l'étendue qui lui convient pour ſatisfaire pleinement l'oreille. D'ailleurs, il eſt ſuſceptible de la plus grande variété ; comme il eſt compoſé de ſix membres ou pieds, on peut toujours le diſtinguer du Vers qui le précede ou qui le ſuit, par quatre & même par cinq variations différentes. De plus, ces pieds étant compoſés, tantôt de deux & tantôt de trois ſyllabes, ils offrent une nouvelle ſource de variétés.

C'eſt au moyen de tous ces avantages, & ſur-tout de la maniere admirable dont Homere a ſçu les mettre en œuvre, que ſon Vers eſt devenu tout-à-la-fois l'image même de la Nature, & le terme extrême de l'harmonie. Tantôt il coule comme une riviere tranquille, tantôt il ſe précipite comme un torrent impétueux : ici il réſonne avec douceur, là il retentit avec majeſté. Il n'appartient qu'à la Langue Grecque, & enſuite à la Latine, de produire tous ces effets avec autant d'énergie, de charmes & de vérité. Le nombre des lettres & des ſons y étant à-peu-près égal, chaque mot, pris ſéparément, eſt déja harmonieux par lui-

même, avant que par la place qu'il doit occuper dans le corps du vers, il ne ſe jette, pour ainſi dire, dans le torrent de l'harmonie, & faſſe entendre alors le ſon le plus plein & le plus parfait accord.

Il s'agit à préſent d'examiner juſqu'à quel point nous pouvons nous approcher de ces inacceſſibles modeles. Notre Langue eſt mâle, pleine, & exige une prononciation forte & appuyée. Ceux qui l'accuſent d'être dure & barbare, ne l'ont jamais entendu prononcer comme il faut, ou répetent, ſans connoiſſance, ce qu'ils ont oui dire à des hommes remplis des préjugés de leur Nation. Nous pourrions reprocher, avec bien plus de raiſon, à la Langue Françoiſe, d'avoir peu de mots ſonores, & de n'être point ſuſceptible de périodes, tant à cauſe du manque d'inverſions, que de ſa prononciation précipitée. La Langue Italienne s'eſt totalement éloignée de la magnificence & de la majeſté de la Latine ; elle eſt devenue molle, lâche, efféminée. La Langue vigoureuſe des Anglois eſt trop hachée, trop monoſyllabique : au lieu de couler, elle ne

fait que broncher, de ſorte qu'elle eſt au moins auſſi éloignée de la réſonnance harmonieuſe de la Période Grecque, que la Langue Allemande. Du reſte, il me ſemble que notre Langue a de l'analogie avec la Dorique de Pindare. Je n'avance ceci que pour mieux faire comprendre l'idée que j'ai du ſon de la Langue Allemande ; j'en appelle à tous ceux qui connoiſſent l'harmonie Grecque & toutes ſes modifications. Je ne veux point examiner ici laquelle de nos Provinces parle le meilleur Allemand ; j'obſerverai ſeulement que c'eſt d'après la maniere dont le Saxon prononce, d'après les tons & les inflexions qu'il donne à chaque mot, à chaque élément, que nous avons formé notre Proſodie, & que nous en avons fixé les regles & les loix. J'avoue cependant que ces loix & ces regles ſouffrent de grandes exceptions, & que nous ſerions fort heureux, s'il étoit en Allemagne une Ville que la Nation voulût prendre pour Juge de la bonne prononciation. Mais il ne faut pas nous flatter de la trouver cette Ville, puiſque la Ville de Berlin paroît être plus jalouſe de tenir le ſecond

rang après Paris, que le premier en Allemagne. Néanmoins j'aime à me perſuader que mes Compatriotes s'appliqueront ſérieuſement à bien prononcer leur Langue, ſur-tout dans les Villes où l'on s'eſt enfin convaincu que la plus grande gloire d'une Nation conſiſte à cultiver ſa propre Littérature. Que les Allemands ſe permettent quelques négligences dans la converſation, à la bonne heure ; pourvu que lorſqu'ils parlent en Public, ou qu'ils liſent en ſociété, par reſpect pour l'Auteur & pour eux-mêmes, ils prononcent exactement leur Langue ſonore & pleine d'expreſſion.

Cette prononciation une fois admiſe, voici comment nous pourrons imiter le Vers d'Homere. Nous avons des Dactyles comme les Grecs ; &, quoique nous ayons peu de Spondées, que nous ſoyons obligés d'y ſubſtituer le plus ſouvent des Trochées, ce procédé, loin de nuire à notre Hexametre, en augmente la grace & le rend encore plus coulant, parce que nos ſyllabes en général ſont compoſées de beaucoup plus d'élémens que celles des Grecs. Il eſt vrai que les Grecs diſtin-

guoient la longueur & la brieveté de leurs ſyllabes, par une regle infiniment plus ſûre que nous. Si nous parlions notre Langue d'après leurs principes, nous n'aurions, pour ainſi dire, que des ſyllabes longues. Mais l'oreille y a pourvu; & c'eſt d'après le jugement de cet organe dédaigneux & ſuperbe, non ſur le matériel de notre langage, que nous avons réglé notre prononciation. Une voyelle, quoique ſuivie de deux & même de trois lettres, ne laiſſe pas de nous paroître breve; & l'oreille n'en eſt bleſſée, que lorſque ces lettres ſont exprimées avec mal-adreſſe. D'ailleurs, ce que nous perdons du côté de l'exactitude & de la fineſſe de l'harmonie, nous le gagnons du côté de la variété. Nos ſyllabes breves peuvent l'être de deux manieres, & quelquefois même de trois, tandis que celles des Grecs ne le ſont jamais que d'une, ou, tout au plus, de deux; ce qui arrive très-rarement. De-là réſulte une variété d'autant plus avantageuſe, que les Dactyles reviennent beaucoup plus fréquemment dans nos Hexametres que dans ceux des Grecs.

Quand nous formerons notre Hexa-

metre d'après la proſodie de notre Langue, quand nous nous attacherons à n'employer que des mots harmonieux, quand nous ſentirons bien le rapport qu'il y a d'un vers à l'autre, quand nous ſçaurons varier nos formules & nos périodes, c'eſt alors, & ce n'eſt qu'alors, que nous pourrons nous flatter d'être parvenus au plus haut degré de l'harmonie Poétique. Quelques-uns de nos Poëtes, ſous prétexte d'accoutumer l'oreille à la forme du Vers que nous avons empruntée des Anciens, l'ont augmenté d'une ſyllabe, & l'ont fait débuter par un Iambe (*). Mais n'eſt-ce pas étendre le Vers au-delà des bornes de la Nature, que de lui faire excéder celles que lui a preſcrites l'oreille ſi délicate & ſi judicieuſe des Grecs? Ils altérerent, ils modifierent à l'infini leurs Vers Dramatiques; mais ils ont conſtamment reſpecté la meſure de leurs Vers Héroïques. D'ailleurs, on ne fait pas attention, qu'au moyen de cette ſyllabe de plus, on s'expoſe à faire deux Vers au lieu d'un.

(*) Tels ſont les Hexametres de M. Kleiſt.

Je ne cherche point ici à confirmer par des exemples, ce que j'ai dit de l'harmonie, qui réſulte de toute l'étendue de la Periode Poétique; il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à jetter les yeux ſur Homere & ſur Virgile. Or, puiſqu'il nous eſt poſſible de faire paſſer dans notre Verſification ce torrent & cette plénitude d'harmonie, pourquoi ne le ferions-nous pas, particulierement dans les grands Poëmes, dont toutes les parties exigent tant de magnificence & de majeſté?

Nos iambes longs, outre qu'ils ſont uniformes, ne ſont eſſentiellement qu'un compoſé de deux petits vers, qui, lorſqu'ils ne ſont pas rimés, ont un caractere ſenſible d'imperfection. Le vers de dix ſyllabes a beaucoup d'avantage ſur celui de douze; il eſt plus ſonore, & peut varier ſa céſure. C'eſt celui qu'emploient l'Anglois & l'Italien; mais dans notre Langue il paroît beaucoup trop court pour l'Epopée. Je conviens cependant avec ceux, à qui cette Obſervation ne paroîtroit pas aſſez juſte, ou aſſez importante pour en faire une régle, que l'iambe de dix ſyllabes mériteroit d'être employé par un

Poëte Epique, par préférence à tout autre, ſi l'Hexametre étoit inimitable. Le Trochée eſt trop long, trop traînant, & encore plus intolérable dans un grand ouvrage que l'Iambe de douze ſyllabes. Quel parti doit donc prendre l'Auteur d'une Epopée? Il faut, ſi je ne me trompe, qu'il renonce au Vers, & qu'à l'exemple de *Fénelon*, il faſſe paſſer dans ſon ſtyle toute l'harmonie, dont la Proſe eſt ſuſceptible, ou bien qu'il ait recours au Vers des Anciens. Ceci ne regarde abſolument que le Poëte Epique; car j'avoue que nos Vers Lyriques ſont ſuſceptibles d'une très-grande variété. Nous en avons inventé pluſieurs genres extrêmement heureux; & par l'aſſemblage de Vers de différente meſure, par la diſtribution bien entendue des rimes, nous ſommes parvenus à répandre beaucoup d'harmonie dans quelques-unes de nos Odes. Il ne faut pas conclurre de-là qu'elles méritent d'être miſes en comparaiſon avec celles d'Homere, ni qu'il ſoit jamais poſſible à nos Iambes ou à nos Trochées d'atteindre l'eſſor, la plénitude & la cadence des Strophes Alcaïques, le vol des Strophes Cho-

tiambiques, le mouvement voluptueux de la Strophe Saphique, ſur-tout lorſque Sapho l'a faite elle-même, encore moins la perfection & la rondeur de celles des Odes d'Horace, que ce Poëte n'a pas diviſées en Strophes. Horace eſt un grand Maître dans l'harmonie Lyrique. Ce que les perſonnes qui ne ſont point initiées dans les myſteres de la Verſification ancienne regardent comme licence, imperfection, & même dureté, eſt aux oreilles des vrais Connoiſſeurs le triomphe & la perfection même de l'harmonie. Ainſi lorſqu'Horace porte ſa penſée au-delà des limites d'une Strophe, pour la fondre dans la Strophe ſuivante, ce procédé eſt très-conforme à l'enthouſiaſme de l'oreille & de l'imagination; car l'eſpace de la Période Poétique renfermée dans une ſeule Strophe ne ſuffit pas toujours à l'oreille, & l'imagination veut ſouvent que les penſées s'écoulent comme un torrent qui franchit ſes barrieres.

Telles ſont les réflexions que fait M. *Klopſtock* au ſujet de la nouvelle forme du Vers Allemand. Avant que de continuer ſon Ouvrage, il ſemble

vouloir preſſentir le goût du Public. Il publia d'abord les trois premiers Chants de la Meſſiade, qui parurent pour la premiere fois dans un Ouvrage Périodique intitulé, *Contributions pour l'amuſement du cœur & de l'eſprit.* L'Allemagne ſe vit auſſi-tôt inondée de Poëmes Epiques; la nouvelle quantité fut généralement adoptée; & comme chez nous une infinité de Perſonnes s'imaginent avoir fait de la Poéſie, parce qu'elles ont rimé de la Proſe, les Allemands crurent avoir compoſé des Poëmes, parce qu'ils n'avoient pas rimé leurs Vers. M. Klopſtock, en pénétrant dans le Temple du Goût, en avoit refermé les portes après lui, avec autant de force qu'il en avoit mis pour les enfoncer. Tous ſes Imitateurs n'ont laiſſé voir dans leurs Ouvrages, que la violence & l'inutilité des efforts qu'ils ont fait pour l'égaler.

Cependant pluſieurs Poëtes Allemands, qui, pour avoir écrit juſqu'alors ſans goût & ſans génie, ne laiſſoient pas de jouir d'une certaine réputation, jaloux de ſe voir totalement éclipſés, ſe déchaînerent contre M. Klopſtock, & l'accablerent d'injures.

Mais ce grand Homme a conſtamment mépriſé les cris & les fureurs de l'Envie; il aime mieux lui préparer de nouveaux tourmens, en achevant tranquillement ſon Poëme. Le Roi de Dannemark, qui ne regne que pour faire regner les Vertus, les Sciences & les Arts, lui a procuré tout le loiſir dont il avoit beſoin, pour l'exécution de ce grand Ouvrage, dont l'Allemagne & toute l'Europe attendent & ſollicitent l'*achevement.*

La Meſſiade adreſſée à ce Prince, eſt précédée d'une Dédicace qu'on ne ſera peut-être pas fâché de voir.

ODE

A Sa Majeſté Frédéric V. *Roi de Dannemark & de Norvége.*

Le Roi ſur lequel, à l'heure de ſa naiſſance, le Maître des Rois, a jetté du haut de ſon Thrône Céleſte un bienfaiſant regard, ſera l'Ami des hommes & le Pere des Peuples.

En vain l'immortalité, la gloire éclatante toujours trop cherement achetées par le ſang d'une brillante jeuneſſe, par les larmes des Epouſes & des Meres,

l'appellent dans le Champ de Mars, heriſſé d'airain.

Jamais à la vûe du Portrait d'un Conquérant ſanguinaire, impatient de lui reſſembler, il n'a verſé d'ambitieuſes larmes. Son cœur formé ſi ſenſible commençoit à peine à s'ouvrir aux douces impreſſions de l'humanité, le Conquérant étoit déja trop petit pour ſon ame élevée à la véritable grandeur.

Mais des larmes pour une gloire & plus ſublime & plus ſolide, qui n'a pas beſoin de flateur; l'ambition d'être aimé d'un Peuple, qu'il rend heureux par ſes bienfaits, réveilloient ſouvent le jeune Monarque aux heures de la nuit.

Il médita long-tems le grand projet dont il eſt rempli, de n'imiter que le Souverain des Rois, d'être Créateur, à ſon exemple, du bonheur des Peuples nombreux commis aux ſoins de ſa providence. C'eſt à cette haute diſtinction qu'il aſpire; il veut être l'Image de Dieu.

Tel que le terrible Juge des Rois prend la balance pour les peſer après leur mort; tel, Juge ſévere de lui-mê-

me, il pese toutes les actions de sa vie.

Prince Religieux, il recompense toutes les actions vertueuses. Il jette aussi ses regards sur ceux, qui, consacrés aux Muses, rendent les cœurs sensibles encore meilleurs, & plus grands.

Le mérite modeste & timide qui se tient dans l'éloignement, il l'invite avec affabilité, il l'excite par son exemple; & lui-même, sans le secours des Muses, il marche d'un pas ferme & sûr à l'Immortalité la plus glorieuse.

Muse Divine, qui du sommet de l'Olympe chantois le Messie, & qui t'élances maintenant vers les hautes Régions, où l'on entend les Eloges des Monarques qui sont ici-bas les imitateurs de la Divinité, tente encore un nouvel essor. Consacre ici l'auguste nom que tes chants feront souvent retentir, quand un jour tu chanteras les Rois vertueux, & le bonheur dont la vertu les fait jouir.

C'est Frederic qui a parsémé de fleurs les hauteurs que tu dois encore franchir. Il t'a choisie pour sa conductrice sur la cime de Golgotha, où il va contempler le Messie.

Voici le début de ce beau Poëme.

« AME immortelle, chante la Rédemption de l'homme pécheur, que le Messie a operée sur la terre, lorsqu'il s'est fait Homme, & que par ce moyen il a obtenu de nouveau, pour la posterité d'Adam, l'amour de Dieu, en vertu du sang de la sainte Alliance : ainsi fut accomplie la volonté de l'Eternel. En vain Satan s'éleva contre le Fils du Très-Haut; en-vain Judas conspira sa perte, le Sauveur du monde entreprit & consomma le grand ouvrage de la Réconciliation.

„ Œuvre sublime, que Dieu présent par-tout pouvoit seul connoître, la Poésie, d'une distance sombre & éloignée, ose-t-elle s'élever jusqu'à toi? Esprit Créateur que j'adore en silence, daigne la sanctifier, & me la présenter sous des traits qui portent ton empreinte. Que le ravissement l'accompagne; qu'elle soit revêtue d'une force immortelle & d'une beauté éclatante. Embrase-la de ton feu, ô toi qui sondes les profondeurs de Dieu, & qui de l'homme formé de la poussiere, te fais un Tem-

ple consacré à ta gloire. Que mon cœur soit pur, & j'oserai, quoiqu'avec la voix tremblante d'un mortel, chanter l'Auteur de notre réconciliation, & parcourir au moins d'un pas lent & mal assûré une si redoutable carriere.

„ Hommes, comprenez-vous bien toute la gloire dont votre Nature fut comblée, lorsque, pour vous sauver, le Createur de l'Univers descendit sur la terre. Eh bien, prêtez l'oreille à mes chants, vous sur-tout, quoiqu'en petit nombre, ames nobles & chéries du Médiateur, si digne de tout votre amour : vous qui attendez avec confiance le grand jour du Jugement, écoutez-moi, & célebrez le Fils Eternel par une vie toute céleste & digne du Ciel, *dont il vous a ouvert l'entrée.*

Le Poëte entre en matiere; & après une courte description de la montagne des Oliviers, où Jesus-Christ se retiroit souvent pour prier, & consacroit des nuits entieres à ce saint exercice, il saisit une de ces circonstances, & rapporte une de ces prieres, où le Fils de Dieu expose à son Pere le desir qu'il a de consommer la Rédemption du

Genre humain, dont le tems approche. Ce qu'il doit souffrir est présent à son esprit; il pourroit encore s'y soustraire, mais il s'y engage de nouveau de la maniere la plus formelle, & Dieu lui jure par soi-même qu'il veut pardonner les pechés.

« Un mouvement de vénération se communiqua à toute la Nature durant l'entretien des deux Etres éternels. Des ames, qui à l'instant même commençoient d'exister, & en qui il ne s'étoit encore formé aucune pensée, furent émues & sentirent pour la premiere fois. Un saisissement violent s'empara du Seraphin (Gabriel qui se tenoit près de Jesus, & qui étoit envoyé pour le servir sur la terre); „ son cœur fut agité, & près de lui son tourbillon, ainsi que la terre à l'approche d'un orage, se tint comme en silence & en suspens.

„ Il n'y eut que les ames des futurs Chrétiens qui éprouverent un doux ravissement, une délicieuse & absorbante sensation de la vie éternelle. Pour les Esprits de l'enfer, privés de tout autre sentiment que celui du désespoir, & n'ayant pas la force de

„ rien penser contre Dieu, ils préci-
„ piterent leurs thrônes dans l'abyme.
„ Au moment où chacun d'eux s'y en-
„ enfonce, un rocher les couvre ; les
„ gouffres s'entr'ouvrent avec impétuo-
„ sité par leur chûte, & l'enfer le plus
„ profond retentit d'un bruit de ton-
„ nerre.

„ Jesus se tenoit encore en la présen-
„ ce de Dieu, & déja les souffrances
„ de sa Rédemption commencent....
Il ordonne à Gabriel de porter sa priere
devant le thrône de Dieu. “ Que ceux,
lui dit-il, „ d'entre les hommes qui sont
„ les plus grands à ses yeux, les bien-
„ heureux Patriarches, & tout le Ciel
„ rassemblé, apprennent l'accomplisse-
„ ment des tems qu'ils attendoient
„ avec un si ardent desir.

Le Seraphin parcourt un espace im-
mense, bordé de soleils innombrables.
A la description noble & poétique qu'en
fait M. K. il joint celle d'un fleuve lu-
mineux de matiere éthérée, qui du
milieu de ces soleils couloit vers Eden,
& faisoit, en quelque sorte, la jonction
du Ciel & de la Terre. Avant qu'Adam
par son peché se fût rendu indigne du
commerce fréquent que les Esprits Cé-

lestes avoient avec lui, c'étoit sur les
bords de ce fleuve qu'ils se rendoient,
& que Dieu lui-même se manifestoit
à l'homme innocent & heureux. La
Terre, que la présence de Dieu rendoit
alors un lieu de délices, a perdu de
si glorieuses prérogatives. “ Assujettie à
„ la malediction portée contre elle, elle
„ n'est plus que le tombeau commun
„ de ses enfans autrefois immortels.
„ Mais un jour quand l'Univers sera
„ renouvellé, & sortira comme en
„ triomphe de l'embrasement du Juge-
„ ment dernier ; quand Dieu par son
„ regard, qui s'étend à tout, réunira
„ au Ciel où il habite les différens
„ tourbillons des mondes, alors le
„ fleuve d'Ether, plus beau & plus lu-
„ mineux, recommencera à se répan-
„ dre du Ciel, où il a sa source vers le
„ nouvel Eden, & jamais ses bords
„ ne cesseront d'être remplis d'une au-
„ guste assemblée, qu'attirera sur la
„ Terre le desir d'entrer en commerce
„ avec les nouveaux Immortels.

Parvenu à celui des Soleils, qui est
le plus près du Ciel, où Dieu mani-
feste sa gloire, Gabriel entendit le
Cantique que les Esprits Célestes font

retentir sans cesse à la louange de l'E-
ternel, après qu'ils ont chanté le *Trois
fois Saint*. Ce Cantique est sublime &
plein d'onction. Lorsqu'il fut achevé,
le premier né des Thrônes (*) descendit
au-devant du Seraphin, pour le conduire
à l'Autel du Médiateur. “ Entre tous
„ les Etres que Dieu a créés, Eloha
„ est le plus grand & le plus proche de
„ l'Etre increé. Pense-t-il ? Une de ses
„ pensées est aussi belle que l'Ame,
„ même que l'Ame toute entiere de
„ l'homme formé à l'image de Dieu,
„ quand d'une maniere digne de son
„ Immortalité, elle se livre aux pen-
„ sées dont elle est remplie. Son regard
„ qui embrasse tout ce qui l'environne,
„ est plus beau qu'une matinée du
„ Printems, plus agréable que les As-
„ tres, quand dans leur course jour-
„ naliere, ils passoient devant le Thrô-
„ ne du Créateur, brillans de lumiere,
„ & avec l'éclat d'une premiere jeu-
„ nesse. Dieu le créa le premier de tous.
„ D'une aurore il lui forma un corps
„ éthéré. Un ciel de nuages l'environ-

(*) Celui que Dieu nomme l'Elu, le Ciel, Eloha.

» noit à sa naissance. Dieu étendit ses
» bras pour le tirer du milieu des nua-
» ges, & lui dit en le bénissant : Me
» voici, Etre que ma main a formé.
» Alors tout-à-coup le Seraphin Elo-
» ha vit l'Eternel devant soi. Il le
» contemple plein de ravissement ; il
» reste en extase, le contemple avec
» de nouveaux transports, & ne pou-
» vant y suffire, il se perd dans cette
» contemplation. Enfin il ose exposer
» à l'Eternel toutes les pensées qui
» l'occupoient, tous les grands & les
» nouveaux sentimens qui agitoient
» son cœur. Les Mondes disparoîtront
» tous ; d'autres s'éleveront sur leurs
» débris ; des siecles entiers s'englouti-
» ront dans l'éternité, avant que le Chré-
» tien, parvenu au plus haut point de
» perfection dont il soit capable, éprou-
» ve des sentimens pareils aux siens.

Conduit par Eloha, Gabriel fait fu-
mer l'encens devant l'Autel du Média-
teur, & en accompagne l'offrande de
la Priere du Messie qu'il chante en la
présence de Dieu. Toutes les Intelli-
gences Célestes attendent en silence la
réponse de Dieu, qui entr'ouvre à leurs
yeux son Sanctuaire par des éclairs,

pour les préparer à ce qu'il va leur faire entendre. Pendant cet intervalle, Eloha & le Chérubin Urim, Ange à qui l'Esprit Eternel se communique le plus intimément, s'entretiennent ensemble de ce que le Saint des Saints, entr'ouvert à leurs yeux, leur a permis d'appercevoir, concernant le Mystére de la Rédemption.

Enfin l'Eternel parla, & il dit: « Dieu est charité; j'étois tel avant „ l'existence de mes Créatures. Quand „ je créai les Mondes, & à cette heure „ où j'accomplis mon œuvre la plus „ sublime & la plus cachée, je suis „ encore le même; mais la mort de mon „ Fils va vous apprendre à connoître le „ Juge de l'Univers, à me connoître „ tout entier, & à adresser de nouvelles „ prieres au Dieu redoutable. Si le bras „ de celui qui doit exercer le Jugement, „ ne vous soutenoit au moment de „ cette grande mort qu'il doit endurer, vous seriez anéantis en la voyant; „ car vous êtes des Etres finis. Ici se „ tut le Dieu, avec qui le Genre humain devoit être réconcilié. L'Admiration pénétrée de respect & „ prosternée devant lui, joignoit ses

„ mains sacrées. „ Le Séraphin Eloha comprit par un regard que Dieu jetta sur lui, les ordres plus détaillés qu'il devoit donner de sa part à l'Assemblée Céleste. Gabriel, envoyé du Médiateur, en reçoit immédiatement de Dieu pour Uriel qui préside au Soleil, & pour les Anges, protecteurs de la Terre, au sujet des miracles qui devoient s'opérer à la mort du Fils de Dieu.

Gabriel arrivé sur la Terre, cherche le Messie, & le trouve enséveli dans un sommeil doux & rafraîchissant. » Plein d'admiration, il s'arrête & » contemple d'un œil fixe la beauté » que communiqnoit à l'extérieur d'un » homme la Divinité qui lui étoit unie. » Une charité paisible, les traits gracieux d'un sourire divin, la bienveillance & la bonté, les larmes encore visibles d'une compassion éternellement la même, manifestoient » sur son visage l'ame de l'Ami du » Genre humain.

» L'empreinte en étoit cependant » un peu obscurcie par le sommeil. » C'est ainsi qu'aux yeux d'un Séraphin, qui parcourt les ouvrages de

» Dieu, se présente, dans une belle » soirée du Printems, la face obscurcie de la Terre couverte de fleurs, » lorsque l'Etoile du soir commence à » paroitre seule dans le Ciel, & avertit » les Sages de sortir de leurs Cabanes, » sur lesquelles se répand déja le Crépuscule, pour commencer leurs observations. Enfin après une longue » contemplation, le Séraphin rompit » le silence, & dit:

» O toi, dont la Toute-science embrasse l'immensité des Cieux! Toi, » qui m'entends, quoique ton Corps » formé de la terre, soit dans l'assoupissement, j'ai exécuté tous tes ordres avec un soin empressé. Pendant » que je m'en occupois, le premier » homme m'a fait connoître, Divin » Médiateur, combien il desiroit voir » ta face. Maintenant, c'est de ton Pere » immortel que j'en ai reçu l'ordre, je » me hâte de quitter ces lieux, pour » concourir de ma part à la gloire de » l'expiation. Et vous qui l'environnez, Créatures, soyez dans le silence. » Les instans les plus rapides de ce » tems si court, où votre Créateur est » encore en ces lieux, doivent vous

» être d'un plus grand prix que ces » siecles entiers, pendant lesquels vous » avez si assidûment & si ardemment » servi à l'utilité des hommes, pour » qui vous êtiez destinées. Air, cesse » d'être agité avec violence dans » les cavernes tumultueuses, ou bien » ne te fais sentit que par un doux & » agréable murmure? Nuage peu éloigné, envoye de ton sein, parmi ces » ombres rafraîchissantes, un repos » salutaire. Sois tranquille, ô Cédre, & » vous, Bocages, taisez-vous en présence de votre Créateur qui repose.

» Le Séraphin se hâte après ces mots » de se rendre dans l'assemblée des » sacrés Surveillans, qui, admis dans » la confidence de la Divinité & de » ses desseins secrets, gouvernent la » Terre sous ses ordres & dans un silence impénétrable „. Notre Poëte lui fait prendre sa route par une ouverture du Pole Arctique, qui conduit au centre de la Terre, & qui est inaccessible aux hommes. « L'Axe sur lequel elle tourne, forme un vaste circuit rempli d'un air céleste. Au milieu est un Soleil environné d'un

fluide lumineux, & qui répand une douce clarté.

» Il fait couler dans les veines de la Terre la chaleur & la vie ; & comme d'intelligence avec le Soleil qui luit sur notre horison, il concourt à faire éclorre les fleurs du Printems, à mûrir les épis du brûlant Eté, ainsi que les raisins ammoncelés les uns sur les autres de la riche Automne Dans l'enceinte dont il est le centre, il n'a jamais eu ni de lever ni de coucher : il fait resplendir un riant & perpétuel matin sur des nuages qui ne sont chargés que de rosée. Quelquefois celui dont la Majesté remplit tous les Cieux, manifeste ses pensées aux Anges par des signes formes d'une maniere merveilleuse dans ces nuages. Ils y voyent comme en perspective les effets de sa Providence. C'est ainsi que Dieu se révele, quand après des orages bienfaisans l'Arc-en-ciel se déploye sur les nuages devenus calmes, & t'annonce, ô Terre, l'alliance de Dieu, & la fertilité qui en est une suite !

» Gabriel se porte vers ce Soleil. Au-

tour de lui se rassemblent les Protecteurs des Royaumes, les Anges de la Guerre & de la Mort, qui dans le labyrinthe de la destinée suivent le fil conducteur, jusques dans la main de l'Etre Suprême, & qui président en secret aux actions des Rois, lors même que, se les attribuant à eux seuls, ils s'en applaudissent avec complaisance. Après ceux-ci viennent les Défenseurs des hommes vertueux, de ce petit nombre d'Ames nobles, qui suivent le Philosophe dans sa retraite, où, loin des félicités de la terre, de ces phantômes que les hommes se forgent, il consulte dans le plus grand recueillement les Livres de l'avenir éternel. Souvent aussi ils assistent en secret dans une Assemblée, où le Chrétien, embrasé d'un saint zele, éprouve le sentiment de la Personne de Dieu, & où un Peuple de Freres, sanctifié par le sang de l'Alliance, se répand en Cantiques de joie & d'actions de grace en la présence du Médiateur. Ce sont eux encore, qui, au moment où les Ames des Chrétiens qui viennent de s'endormir du sommeil

de la mort, contemplent leur dépouille mortelle, la sueur de leur Agonie, & les traces qu'a laissées sur leur Cadavre la mort victorieuse de la Nature vaincue : ce sont eux enfin qui reçoivent avec de regards tendres & consolans ces nouveaux Etres associés à leur bonheur. Bien-aimés, leur disent-ils, nous rassemblerons un jour tous les débris de ce corps. Cette maison d'argile, ces membres que la main violente de la mort a si tristement défigurés, se releveront pour être créés de nouveau au jour où le Juge doit paroitre. Venez, vous qui devez bien-tôt habiter le Ciel : un plus brillant Spectacle vous est réservé, c'est-là que le plus grand des Vainqueurs vous attend. Autour du Séraphin se rassemblent aussi les Ames des tendres enfans qui ne faisoient que de naître. Elles avoient abandonné leur corps avec larmes, avec ces larmes attendrissantes de l'enfance. Leur œil débile avoit à peine entrevû avec surprise la surface de la Terre. C'est pourquoi trop informes encore pour oser pénétrer si-tôt dans une plus haute région des Mondes, ils

avoient besoin que leurs Anges leur servissent de conducteurs, & les instruisissent d'une maniere ravissante, au son des Harpes harmonieuses & par des chants d'allégresse, comment & d'où ils étoient parvenus à l'existence ; quelle est la grandeur de l'Ame que l'intelligence la plus parfaite a formée ; avec quel éclat de beauté, quel éclat de jeunesse en sa fleur le Soleil & la Lune parurent devant leur Créateur, après qu'il les eut créés. Vos Peres arrivés à la perfection vous attendent. La glorieuse contemplation du Dieu qui a eu compassion de vous, vous est réservée là haut près de son Thrône éternel. C'est ainsi qu'ils forment de dignes Disciples à la Sagesse, à cette Sagesse sublime, après les ombres légeres de laquelle les Mortels, éblouis de son éclat, courent en s'égarant. Déja ils avoient tous quitté leurs demeures resplendissantes, pour se rendre auprès de leurs tendres amis, les Anges de la Terre, lorsque Gabriel rapporta à toute l'assemblée entiere des Intelligences Céléstes tout ce que Dieu lui avoit ordonné de

» dire concernant le Messie. Elle de-» meura comme en extase en présence » du Divin Heraut qui lui parloit, & » tous concentrerent leurs pensées dans » de profondes méditations.

» Mais, entre tous, un aimable Cou-» ple, deux ames amies, Benjamin & » Sedidda s'embrasserent tendrement, » & dirent :

» N'est-ce pas, ô Sedidda, ce no-» ble & affable Docteur, n'est-ce pas » Jesus, dont le Séraphin a dit toutes » ces choses ? Ah ! combien je m'en » souviens encore ! Avec quelle ten-» dresse il nous prenoit entre ses bras, » & nous pressoit vivement contre son » sein agité par les mouvemens de son » affection ! Une larme de bonté & » d'attendrissement (je crois toujours » la voir) arrosa son visage, je la re-» cueillis par un baiser ; oui je crois » toujours la voir.

» En même-tems, ô mon cher Ben-» jamin, il dit à nos meres qui étoient » présentes : Devenez semblables à » des enfans, si vous voulez hériter le » Royaume de mon Pere. Oui, c'est » ainsi qu'il s'exprimoit, Sedidda, lui » notre Sauveur, lui qui nous rend si » heureux. Embrasse celui que tu aimes.

Ce Dialogue est suivi du départ du Séraphin, dont la description termine le premier Chant.

I I.

LE TABAC. Poëme. Par M. de Gerstemberg, *Officier au Service du Roi de Dannemark.*

Traduction.

LOIN d'ici, Profanes : sortez de l'atmosphere sacrée, que ce nuage de Tabac forme autour de moi. Je hais les regards des téméraires qui ne respectent point la pipe balsamique, & je les bannis de ma présence. Où m'emportes-tu, Dieu du Tabac, où m'emportes-tu plein de toi ? Dans quelle contrée du Ciel, au sein de quel Astre éleves-tu soudain mon ame exaltée ? Ma tête repose parmi les nues, & mon pié repousse dédaigneusement l'humble Terre, que mon œil superbe cherche en vain parmi les Mondes qui m'environnent, & que, dans un lointain infini, j'apperçois à peine comme un atome.

O Tabac, que ta vertu est puissante ! Ton empire est aussi puissant que

celui du Vin. Au milieu de tes exhalaisons, je me crois un Souverain de la Terre, & je vois à mes piés des Rois qui me paroissent aussi petits que des insectes. Bien-tôt la Muse Pindarique, avec tous ses attraits, s'offre à mes regards. C'est quand je fume & quand je respire cette vapeur aromatique, qu'elle me prodigue ses caresses. La fumée du Tabac passant de mon nez jusqu'à mon cerveau, y fait éclorre l'enthousiasme, ranime ma verve, & me redonne un nouvel être. Alors je chante le Tabac du même ton dont Horace a chanté le Vin ; ou plongé dans de profondes speculations, je vois nager dans le chaos les Monades, je vois le vuide s'étendre à mes yeux, & ce spectacle me ravit. Mais tout-à-coup je sens qu'on m'arrache à ces méditations abstraites : c'est Glycere, c'est ma maîtresse, qui, toute effrayée des convulsions de ma joie & de mes sublimes rêveries, vient de me frapper sur l'épaule.

Souvent aussi, Plante salutaire, tu purifies mon jeune cœur, lorsqu'exprimant d'utiles leçons de tes feuilles, il savoure la sagesse avec ta vapeur.

Ta cendre, que mon souffle rallume, me représente ce Corps mortel formé de poussiere, pour errer quelques minutes sur la Terre. Indigne de jouir d'un jour éternel, bien-tôt avec ses débris il reposera dans la région de l'oubli, & sera l'effroi du Passager qui passera solitairement sur ma tombe. Malheureux Vase d'argile, tu n'es que poussiere & que cendre, & tu étales fastueusement tes ruines ! La fumée, qui sort du fourneau de ma pipe, me fait bien sentir votre vanité, foibles honneurs, honneurs humains, orgueil insensé des Mortels, qui t'appuyes sur des roseaux rompus ! Souviens-toi de ton abaissement, cœur hautain & foible. Ne t'enorgueillis pas du son creux des titres, qui ne fait qu'effleurer l'oreille du flateur, quoique sa perfide bassesse forge de toi un Dieu. Tremble, tremble à la vûe de la liqueur traitresse de Circé, qui t'endort dans un funeste sommeil, & qui te précipitera tout-à-coup dans l'abîme immense, au bord duquel tes flateurs rampans & courbés se redresseront, en jettant des cris d'allégresse, pour regarder avec dédain l'Idole brisée qui

ſe débat dans ſa fange.... O le plus ſage de tous les Maîtres, divin Tabac, je te rends grace de ces précieuſes connoiſſances. Je te bénis, Plante éternelle, tréſor de vérités utiles. C'eſt ainſi que l'immortel Doyen d'Irlande (*) trouva tout un ſyſtême de Morale dans un Manche-à-Ballai.

Que j'aime la vertu ſalutaire qui découle de toi, ô la meilleure des Plantes, préſent du célebre *Nicot*! De Nicot? Non: revenez, Mortels, revenez de cette honteuſe erreur. Les Dieux de l'Olympe ſe ſont abreuvés des milliers de ſiecles, avant lui, de la fumée du Tabac; ils ont tiré le feu de la pipe étroite, & reſpiré la vivifiante fumée qu'elle exhale. C'eſt-là le feu divin que Prométhée déroba du Ciel; avec cette flamme il vivifia le corps inanimé, ouvrage de ſes mains. Quelle folie d'imaginer qu'il eût dérobé un feu ſtérile, tandis que le Soleil verſoit abondamment ſes rayons ſur des millions de végétaux, de plantes & d'arbuſtes, ſans en avoir encore animé un ſeul! C'eſt du Tabac allumé

(*) le Docteur *Swift*.

que Prométhée prit aux Dieux, & c'eſt pour ce vol, qu'il fut impitoyablement attaché ſur le ſourcilleux Caucaſe.

Quels myſteres ne pénetre pas un eſprit que le Tabac éclaire, plante lumineuſe, ſans laquelle ces myſteres, enfermés ſous des verroux éternels, reſtent cachés aux regards profanes de ceux qui en dédaignent l'uſage! Mais la Muſe me préſente en riant une pipe allumée. Fille du Ciel, à quelles nouvelles viſions dois-je me préparer? Aſſis gravement, dans l'attente de quelques merveilles, je bois à longs traits la fumée, qui me donne une nouvelle vigueur, & déjà je ſens que le Dieu n'eſt pas loin de moi. Les noires écailles, qui obſcurciſſent la foible vue des mortels, tombent de mes yeux.... De nouveaux Mondes & des merveilles inconnues ſe découvrent à moi. Ainſi des Collines & des Cités royales s'élevent d'épaiſſes vapeurs, quand les rayons de Phœbus percent l'atmoſphere.

Le Dieu du Tabac, *Téleſphore* (*),

(*) Téleſphore, un des Dieux de la Médecine, étoit proprement celui des Convaleſcens. Il étoit fort honoré à Pergame. Les Sicyoniens l'appelloient *Evémérion*, qui fait vivre long-tems. Il eſt quelquefois repréſenté avec Hercule, le Dieu de la Force. Nous laiſſons aux Lecteurs à juger de l'invention Poétique, qui le fait préſider au Tabac.

eſt aſſis avec une gravité décente ſur ſon Trône environné de nuages, tenant ſon Sceptre, qui eſt une pipe de la longueur d'une braſſe. Tranquille & ſemblable à Jupiter, il reçoit en ſacrifice la fumée du Tabac qui ſort des pipes innombrables de l'Orient, de l'Occident, du Midi, du Septentrion, & qui s'éleve juſqu'à ſon nez, doué du ſentiment le plus éxquis. Derriere lui ſont ſes Miniſtres, & chacun d'eux tient un vaſe d'or rempli de cette Plante chérie, dont les piquantes évaporations pénetrent juſques dans ſa bouche. Au moindre ſigne qu'il fait, les coupes ſont prêtes. A côté de ſon Trône, eſt le Temple de Veſta, ſa ſœur, qui fume comme lui, & qui apprend aux femmes aguéries des Germains l'uſage de la Panacée Téleſphorienne. Sur l'Autel de Veſta, brûle un

feu perpétuel, gardé par ſix chaſtes Vierges, qui veillent attentivement ſur les pipes de la Déeſſe, ainſi que ſur celles de ſon frere, & qui, à l'inſtant que l'ordre eſt donné à haute voix, apportent du feu aux Divinités. O poſtérité, croyez-en le Poëte, qui fut chéri de Téleſphore: il ſçait mieux les ſecrets des Dieux, que l'Antiquité avec toutes ſes fictions.

Le Trône de Téleſphore eſt orné de couronnes de Tabac, prix glorieux, deſtinés aux ingénieux Inventeurs de nouveaux Petuns. Leurs noms immortels ſont inſcrits en caracteres ineffaçables dans les Annales Téleſphoriennes. Tels ſont ceux du Bréſil, du Tabac Turc, du Tabac en poudre; noms ſacrés pour les Germains, qui, ſans eux, ſans ces préſervatifs de l'ennui, ſe conſumeroient, dans les compagnies les plus vives & les plus bruyantes, en longs bâillemens. Et toi qui nous as donné le Petun, ſublime Inventeur du Tabac, laiſſe-moi plier le genou devant ton nom vénérable. Je te ſalue, ô le plus ſage des hommes! Que ta Rape immortelle brille dans toute la ſuite des ſiecles par-deſſus la fa-

meuſe Boucle de cheveux célébrée par *Pope*, & la Coëffure étincelante de Bérénice. Que le hardi Voyageur ne foule pas témérairement tes oſſemens reſpectables. Que la bête de ſomme paſſe devant ta cendre, les oreilles baſſes, & en gémiſſant.

Le Tabac donne du reſſort à l'ame languiſſante. C'eſt du Tabac, que les Habitans de l'Olympe fument dans leurs aſſemblées ſolemnelles. Il répand la gaieté à la table des Dieux; dans la douce yvreſſe qu'il leur cauſe, ils racontent les actions de leur jeuneſſe, & les bons tours qu'ils ont faits.

Je ne puis m'empêcher de rire encore, dit Jupiter, de l'invention dont je m'aviſai pour m'introduire auprès de Danaé, de cette pluie d'or, ſous laquelle je me gliſſai dans ſa tour d'airain. L'innocente, dans ſon tablier étendu, croyoit recevoir un tréſor, & par le Styx, ſous ce tréſor étoit caché un beau Garçon. O jeunes Beautés, ô jeunes Nymphes, pourquoi vous oppoſez-vous aux deſirs des Dieux, ſi l'or éblouiſſant peut ainſi vous tromper?

Les Dieux ſe ſouviennent ſans doute encore, dit Phœbus, de l'aventure de

Clitie, qui oſa porter ſes orgueilleuſes eſpérances juſqu'au Dieu de la lumiere. Elle trouva ſon châtiment dans ſa témérité. Quand je traverſois l'Horiſon, ſes regards ardens étoient ſans ceſſe attachés à mon Char, juſqu'à ce que conſumée par le feu de mes rayons, & par celui dont elle brûloit pour moi, elle fut changée en Tourneſol. Cette triſte fleur conſerve encore ſon amoureuſe ſympathie; elle aime encore un inſenſible.

Inſenſible! Oh, pas tant peut-être que Phœbus voudroit nous le perſuader, interrompit l'impétueux Mars. Après tout, maudit ſoit l'Amour, quand il nous tend de honteux filets, comme ceux où je me ſuis laiſſé prendre. Mais j'en ai juré par ce fer, je me vengerai de l'attentat de Vulcain.

La colere déplacée de Mars fit élever parmi les Dieux un de ces ris inextinguibles, dont les humains n'ont pas ſeulement l'idée. On plaiſanta ſur ſon aventure. On ſe repréſentoit le Dieu des Combats, ſe débattant dans ſes filets, confus de honte, & menaçant du poing Mulciber. Puis toutes les pipes, qui s'étoient éteintes pen-

dant ce long ris, furent rallumées.

Cette nuée de feu qu'on voit quelquefois traverſer les vapeurs du Ciel, & traîner une longue queue, ce *Dragon* (de l'air), comme le Vulgaire l'appelle, c'eſt le Char de Téleſphore, Char compoſé des exhalaiſons du Tabac, qui s'élevent des lévres brûlantes de Fumeurs initiés à ſon culte. Téleſphore, ſans être vu, contemple avec joie la Terre enfumée, & la bénit de ſes regards.

III.

« Briefe die neveſte Litteratur betreffend. 4 Theile. Berlin, bey *Frie-*
» *drich Nicolaï.*

Lettres concernant ce qu'il y a de plus nouveau dans la Littérature. 4 Parties. A Berlin, chez Frédéric Nicolaï. 1759.

Il y a dans ces Lettres de l'eſprit & de l'intérêt. La Critique s'y montre quelquefois avec vigueur; mais elle eſt toujours motivée ſans amertume, & la louange y eſt diſtribuée avec intelligence, avec œconomie & ſans

fadeur. Pour donner une idée de cette Collection Périodique, ainſi que de la maniere dont on y préſente les différens morceaux qui la compoſent, nous allons rapporter la trente-deuxieme Lettre.

« Parmi les Manuſcrits qui furent
» découverts, il y a quelques années,
» dans les ruines d'Herculanum, il ſe
» trouva un Ouvrage d'Alciphron,
» intitulé, ἐροτοπαιγνιον, *le Jeu d'A-*
» *mour*. M. Q*** que ſa paſſion pour
» les Antiquités avoit conduit à Na-
» ples, eut occaſion de faire copier
» une portion de ce Manuſcrit: il l'en-
» voya ſur le champ à un de nos meil-
» leurs Poëtes, qui s'eſt empreſſé d'en
» donner la traduction que voici

Le Jeu d'Amour.

Vers la fin d'un beau jour de Printems, les Graces folâtroient près d'un bois, au bord des frontieres d'Arcadie, lorſqu'Aglaé, la plus belle des trois ſœurs, diſparut tout-à-coup. Quels furent les gémiſſemens & les regrets de ſes compagnes, quand elles n'apperçurent plus Aglaé! Les accens

d'Orphée, lorsqu'il demandoit sa chére Euridice au Dieu des Enfers, étoient cent fois moins touchans. *Aglaé* ! s'écrioient-elles : *Aglaé*, répondoit tristement l'Echo. Hélas ! Pan la guettoit depuis long-tems, disoient-elles ; le perfide la tient en son pouvoir. Nous ne reverrons plus Aglaé ! Que deviendrons-nous sans elle ? Mais sans nous que deviendra-t-elle elle-même ? Cependant Aglaé ne paroissoit pas. Désolées, elles visitent tous les buissons, elles en battent le feuillage, & à chaque coup elles reculent d'effroi ; car autant elles desiroient de retrouver leur compagne, autant elles craignoient d'appercevoir son Ravisseur.

Elles arrivent enfin près d'un bosquet de Roses, où l'Amour m'avoit conduit avec ma chere Chloé. Nos bras étoient alors entrelacés, & je donnois à Chloé plus de baisers que n'en cueilloient les Papillons sur les fleurs dont nous étions environnés. Les Graces nous surprirent au milieu de nos caresses. Ah ! c'est Aglaé, s'écrierent-elles. Cruelle ! peux-tu te dissimuler la douleur que nous a causé ton absence, & est-ce ainsi que tu la parta-

ges ? A ces mots elles l'embrassent, lui prennent les mains, & s'enfuyent plus rapidement que le Zéphir. Arrêtez, m'écriai-je, arrêtez, Déesses. Ce n'est point Aglaé, c'est Chloé ; c'est elle, c'est ma Chloé que vous m'enlevez. Mais je n'étois point entendu ; les Graces fuyoient avec encore plus de rapidité. Désespéré, furieux, je veux courir après elles, lorsque j'entends derriere moi une voix qui m'appelle. Je tourne la tête : c'étoit Aglaé. Pourquoi courir après Chloé, me dit-elle ? viens l'oublier dans mes bras, heureux Mortel : l'immortelle Aglaé t'adore. A ces mots, je fixe Aglaé, & je la prends pour ma Maîtresse, comme les Graces avoient pris ma Maîtresse pour Aglaé : mes yeux s'y méprirent, mais mon cœur ne s'y méprit pas. Non, je ne serai point infidele à Chloé, m'écriai-je ; & sur le champ portant une main hardie sur celle d'Aglaé, je l'amene & la conduis à ses sœurs, qui ne la reconnurent qu'à la constance de mes transports pour Chloé.

" Eh bien, Monsieur, cette petite » fiction n'est-elle pas charmante ? Et

» peut-on louer plus délicatement sa » Maîtresse ? Ah ! les Grecs ... Les » Grecs ? .... point du tout, Mon- » sieur, revenez de votre enthousias- » me, je vous ai trompé. Alciphron » n'a point écrit le morceau dont je » vous fais part ; & ce que vous ve- » nez de lire, est l'ouvrage d'un Alle- » mand. Mais pourquoi m'en impo- » ser, direz-vous ? En voici la raison. » Aurois-je jamais excité votre curio- » sité, & mérité votre attention, si je » vous avois écrit tout simplement, » qu'il paroissoit depuis quelques jours » un petit Recueil de prose & de vers, » intitulé : *Frivolités*. Des Frivolités ! » vous seriez-vous écrié : eh bon Dieu ! » les Allemands doivent-ils, & sçau- » ront-ils jamais être frivoles ? ...

Le reste de la Lettre renferme quelques critiques au sujet de différentes Pieces de ce Recueil. On trouve, par exemple, avec raison, qu'il y a du Gottisme dans le morceau suivant, dont le commencement est tout-à-fait Anacréontique. L'Auteur feint que l'Amour, volant avec des Papillons, voulut remporter sur eux le prix de la vîtesse. Epuisé de lassitude, le petit Dieu

tomba

tomba dans un ruisseau. Il crie, il demande du secours. Un jeune Homme accourt, le retire avec empressement du fond de l'eau, seche ses aîles mouillées, & le réchauffe dans son sein. « Que puis-je faire pour re- » connoître le service que tu viens de » me rendre, lui dit l'Amour ? Fais » que Chloé me soit toujours fidelle, répond le jeune Homme. » Que me de- » mandes-tu, réplique l'Amour ? Est- » il en mon pouvoir de fixer le cœur » des Belles ? Tout ce que je peux t'ac- » corder, c'est que, si jamais Chloé ac- » corde un baiser à tout autre qu'à toi, » *il lui croîtra sur le champ de la barbe* » *sur les lévres.* » Il faut avouer que cette idée n'est point du tout Attique ; mais en revanche, la Piece qui suit est extrêmement agréable.

Bacchus & l'Amour.

BACCHUS visitoit un jeune vignoble qui n'avoit point encore porté de raisins, il en parcouroit tous les ceps, il en comptoit tous les boutons ; ici il les exposoit aux rayons du Soleil, là il les cachoit dans l'ombre. Il tailloit, il ar-

rangeoit; jamais Bacchus ne prit tant de ſoins & de peine. L'Amour qui pourſuivoit à-travers un boſquet de fleurs une jeune fille plus rapide encore que les traits que ce Dieu lui lançoit, apperçut Bacchus au fort de ſon travail. « Pauvre Dieu, dit-il tout bas, » il faut que je te procure du loiſir. » Auſſi-tôt le trait qu'il avoit deſtiné pour le cœur de la Belle, perce celui du Dieu du Vin.

Bacchus, qui juſqu'alors n'avoit ſuccombé qu'à l'yvreſſe, eſt renverſé pour la premiere fois par l'Amour. Son ſang éthéré coule juſqu'à terre : il ſoupire, il gémit, il pleure. « Leve-toi, lui dit l'Amour avec un ſourire malin, « indomptable Dieu du Vin, leve-toi, » & viens rendre hommage à l'Amour » plus puiſſant que toi. Ta bleſſure eſt » profonde; guéris-la, ſi tu peux. » A ces mots il rit & s'envole. Cependant le ſang de Bacchus pénetre & s'inſinue dans la racine des ſeps. C'eſt depuis ce tems que les grappes ſe rempliſſent du jus délicieux de Champagne, qui, toutes les fois qu'il coule dans nos veines, porte le cœur aux mouvemens les plus tendres.

Les Auteurs de cette Collection Périodique y ont inſéré quantité d'autres morceaux dans le même goût, & du même Auteur. Ces Pieces, quant au fonds, n'ont rien de neuf ni de bien intéreſſant; mais on y trouve de tems en tems des ſentimens & des expreſſions d'une grande délicateſſe, tel que celui-ci.

« Doris étoit inflexible; ſur ſon ſein » plus dur qne le marbre, s'émouſ- » ſoient les traits de l'Amour. Ce Dieu » déſeſpéroit de pouvoir jamais la ſou- » mettre. Que de larmes n'ai-je pas » verſées pour l'empêcher de fuir? » Combien de fois, lorſqu'elle me » fuyoit, ne me ſuis-je pas écrié? *Ar- » rête, Doris : ſeras-tu toujours inſen- » ſible à ma tendreſſe? Doris me fuira- » t-elle toujours?* & Doris fuyoit.

Bientôt l'Allemagne n'aura rien à envier aux autres Nations de l'Europe. Ses Poëtes embraſſent tous les genres, & les traitent avec ſuccès. Il ne faut pas cependant qu'ils s'imaginent, non plus que les nôtres, qu'ils ayent imité Anacréon, pour avoir renfermé dans de petits vers des inventions ſouvent puériles. Il y a beaucoup de Philoſo-

phie dans les jeux & les badinages d'Anacréon. L'analogie des ſubſtances, leurs modifications & leurs changemens réciproques ſont merveilleuſement exprimés dans ſa dix-neuvieme Ode. Perſonne n'a mieux ſenti & n'a préſenté plus heureuſement que lui la Nature & toutes les nuances de l'Amour; perſonne n'a mieux fait connoître la vanité des richeſſes & des grandeurs humaines.



ANGLETERRE.

I.

The Hiſtory of Scotland, &c. *By* William Robertſon, *&c.*

« Hiſtoire d'Ecoſſe. Par *Guillaume* » *Robertſon*, &c.

Second Extrait.

LA Partie de cette Hiſtoire que nous avons analyſée dans notre premier Extrait, n'en eſt, comme nous l'avons dit, que l'Introduction. M. Robertſon n'a fait que parcourir rapidement les révolutions de l'Ecoſſe juſqu'à la mort de Jacques V. C'eſt à cette époque que commence proprement ſon Hiſtoire, & elle finit au moment où l'Ecoſſe eſt réunie à l'Angleterre, par l'avénement de Jacques VI au Thrône de la Grande-Bretagne. Ce période, qui comprend le regne de Marie Stuard, & une partie de celui de Jacques VI, ſon fils & ſon ſucceſſeur, eſt, ſans doute, le plus intéreſſant de l'Hiſ-

toire d'Ecoſſe. Quoique les Ecoſſois euſſent alors déja beaucoup perdu de la férocité de leurs anciennes mœurs, & que le Gouvernement eût pris une forme un peu plus réguliere, on découvre encore dans ces tems-là l'eſprit inquiet, entreprenant & indompté de cette Nation ſuperbe. Les tems de trouble & d'anarchie, dans leſquels on ſeroit bien fâché de vivre, ſont ceux dont on aime davantage l'Hiſtoire : le période que M. Robertſon a décrit, eſt fécond en événemens frappans & extraordinaires. La ſubverſion de la Religion Catholique-Romaine, & l'établiſſement de la Religion Réformée; l'introduction d'un nouveau ſyſtême de Politique, tant dans les affaires étrangeres, que dans l'adminiſtration intérieure; une Reine paſſant du Thrône de France à celui d'Ecoſſe; les intrigues de ſon regne, qui ont donné naiſſance à deux partis qui ſubſiſtent encore aujourd'hui, & qui ſe ſont terminés à un événement dont toute l'Europe a frémi; une Souveraine déthrônée par ſes propres Sujets, jugée & condamnée à mort par une Souveraine étrangere; les troubles de la mi-

norité qui a ſuivi cette ſcene ſanglante; enfin le rétabliſſement de l'ordre & de la paix dans toutes les parties du Gouvernement, & la réunion de deux Nations, toujours ennemies ou rivales, ſous un même Prince & un même Gouvernement : ce ſont-là les plus grands traits du Tableau qu'a peint M. Robertſon.

Nous ne ſuivrons pas cet Ecrivain dans les détails des événemens qu'il raconte. Un Extrait purement hiſtorique ne peut être que médiocrement intéreſſant. En dépouillant les faits des circonſtances qui les enchaînent, & en les expliquant, on en ôte néceſſairement la plus grande partie de l'intérêt & de l'utilité. D'ailleurs, les avantures, & les malheurs de Marie Stuart ſont ſi connus, qu'il ſeroit hors de propos de nous y arrêter. Nous nous contenterons de rappeller les faits eſſentiels de ce regne orageux, & nous détacherons du fond de l'Hiſtoire, les traits qui nous paroîtront les plus propres à faire connoître les mœurs du tems, les caracteres des principaux Perſonnages qui ont eu part aux grands événemens, & ſur-

tout la maniere & l'eſprit de l'Hiſtorien.

Marie, Reine d'Ecoſſe, étoit née en 1542, peu de jours avant la mort de Jacques V, ſon pere. Ce Prince laiſſa en mourant ſon Royaume en proie aux troubles d'une guerre malheureuſe avec l'Angleterre, aux factions qu'avoient fait naître les diſſentions des Nobles, & aux querelles de Religion qu'excitoient les nouvelles Doctrines des Réformateurs.

Les Ecoſſois n'avoient jamais été gouvernés par une femme, & le gouvernement d'une Reine au berceau n'étoit gueres propre à imprimer du reſpect à un Peuple guerrier. La perſpective d'une longue & foible minorité encourageoit les factieux, & ſembloit inviter à la ſédition.

Henri VIII voulut profiter du deſordre qui régnoit en Ecoſſe, pour exécuter les projets qu'il avoit ſur ce Royaume; mais la mort trompa ſes eſpérances. « Son regne, dit M. Robertſon, » fut plus brillant que glo-» rieux, tumultueux ſans être actif, » deſpotique au-dedans, irrégulier &

» inſenſé au-dehors. Mais les vices de » ce Prince furent plus avantageux aux » hommes que les vertus des autres. » Son avidité, ſes profuſions, la ty-» rannie même avec laquelle il abaiſſa » le pouvoir des Nobles, pour accroî-» tre celui des Communes, tout cela » jetta le fondement de la Liberté Bri-» tannique.

Notre Hiſtorien rapporte un fait qui mérite d'être remarqué. Pendant la minorité de Marie, les Nobles étoient diviſés en pluſieurs partis; on avoit élu un Régent, mais il n'avoit ni aſſez de reſſources, ni aſſez d'autorité pour appaiſer les troubles & concilier les querelles. Son Fils aîné tomba entre les mains du Parti contraire, & cet accident fit craindre que les factieux ne cherchaſſent à acheter les ſecours de l'Angleterre, en lui livrant ce gage précieux. La crainte de voir l'Héritier préſomptif de la Couronne tomber entre les mains des Anglois, engagea le Parlement d'Ecoſſe à prendre un parti très-extraordinaire, pour prévenir cet accident. Il rendit un acte, par lequel « il excluoit le Fils aîné du Ré-» gent de tout droit de ſucceſſion, pu-

» blique ou particuliere, aussi long-» tems qu'il seroit prisonnier, & subs-» tituoit à sa place ses autres freres, » &, à leur défaut, les plus proches » Héritiers du Régent. » L'ordre de succession, par le droit de naissance, est une idée si naturelle & si populaire, qu'une Nation ne peut se résoudre à s'en écarter que dans un cas d'extrême nécessité. Le Parlement d'Ecosse crut alors cette nécessité indispensable : la haine des Ecossois pour l'Angleterre, haine fondée sur le souvenir des hostilités passées, & accrues par le sentiment de nouvelles injures, étoit la passion nationale, & elle dicta cette loi extraordinaire, dont nous croyons qu'on ne trouvera aucun exemple dans l'Histoire des Peuples policés.

Les Ecossois ayant besoin des secours de la France, pour se défendre contre les Anglois, offrirent en mariage leur jeune Reine au Dauphin. Henri II, qui régnoit alors, accepta, sans hésiter, les offres des Députés Ecossois. Marie fut envoyée en France à l'âge de six ans, pour y être élevée. « C'est » dans cette Cour, alors la plus polie » & la plus corrompue de l'Europe, dit

» M. R. qu'elle puisa tous les agrémens » qui pouvoient augmenter ses charmes » comme femme, & une partie des » préjugés qui causerent ses malheurs, » comme Reine.

Les Troupes Françoises que Henri envoya en Ecosse, devinrent bientôt plus odieuses encore qu'utiles aux Ecossois, qui virent leurs succès avec jalousie, & leur rappel avec joie. « Les „ Ecossois, observe M. R. sentirent que „ c'étoit un dangereux expédient que „ d'appeller à son secours un Peuple „ plus puissant que soi. Ils virent avec „ impatience que ces hommes qui „ étoient venus pour protéger leur „ Royaume, prétendoient y dominer. „ Le génie particulier de la Nation „ Françoise augmentoit encore ce dé-„ goût, & excitoit les Ecossois à se-„ couer le joug, avant même qu'ils en „ eussent senti tout le poids. Les Fran-„ çois étoient alors ce qu'ils sont au-„ jourd'hui, une des Nations les plus „ polies de l'Europe; mais il faut ob-„ server que, dans toutes leurs expédi-„ tions dans les pays étrangers, soit au „ Nord, soit au Midi, leurs manieres „ n'ont jamais pu se concilier avec

„ celles des autres Peuples. Les Barba-„ res sont fortement attachés à leurs „ usages, parce qu'ils manquent de „ connoissances & de goût, pour „ juger si les coutumes des autres „ sont plus raisonnables que les „ leurs : d'un autre côté, les Na-„ tions qui tiennent le premier rang „ pour la politesse, ne sont pas moins „ prévenues pour leurs mœurs, & c'est „ par orgueil. Tels étoient les Grecs „ chez les Anciens, & tels sont les „ François chez les Modernes. Pleins „ d'eux-mêmes, & accoutumés, par les „ efforts même que font leurs voisins „ pour les imiter, à regarder leurs modes „ comme le modele du bon goût, ils „ dédaignent de plier ou de déguiser „ leurs manieres, & de se prêter aux „ différences qu'ils apperçoivent dans „ celles des autres. C'est pour cela que „ la conduite de leurs armées a été „ de tout tems insupportable aux Etran-„ gers, & les a toujours exposées à la „ haine, & souvent à la destruction. „ Dans ce même tems, ils s'empare-„ rent quatre fois de l'Italie par leur „ valeur, & la perdirent autant de fois „ par leur imprudence.

Qu'on ne nous accuse pas de cher-

cher ici à avilir notre Nation, en citant ces réflexions désavantageuses. Malheur à tout Ecrivain qui peut se plaire à flétrir la gloire de son propre pays! Si ces reproches, qu'on fait à nos Compatriotes, n'étoient que des vérités désagréables, nous nous garderions bien de les recueillir; mais nous croyons qu'en les rapportant, c'est un moyen de les prévenir. Des plaintes si souvent, si généralement répétées par les Etrangers, doivent avoir quelque fondement, & nous devons desirer qu'elles cessent. Que manque-t-il à ce Peuple doux, généreux, humain, poli, sociable, pour se faire aimer de tous les Peuples du monde? De se prévaloir moins de quelques avantages frivoles, & de respecter des préjugés qu'il ne condamne que parce qu'ils ne sont pas les siens.

Les troubles de l'Ecosse étoient très-favorables aux doctrines des Novateurs. M. Robertson développe avec soin les progrès de la Réformation dans ce Royaume. Ce morceau de son Histoire est plein de bonne Philosophie, mais n'est pas assez dégagé de préjugés; on y trouve des teintes trop fortes de

Proteſtantiſme. Nous allons ſuivre notre Auteur dans cette digreſſion : la Réformation eſt un des plus grands événemens qu'il y ait dans l'Hiſtoire du genre humain ; & dans quelque point de vûe qu'on l'enviſage, ſa naiſſance & ſes progrès forment un tableau intéreſſant & inſtructif.

« La renaiſſance des Lettres, dans » le quinzieme & le ſeizieme ſiecles, » tira les hommes de cette profonde léthargie, dans laquelle ils étoient plongés depuis très-long-tems. L'eſprit » humain ſentit ſa propre force ; il » briſa les liens de l'autorité, & oſant » ſe mouvoir dans une plus grande » ſphere, il porta ſes recherches ſur » tous les Sujets avec autant de hardieſſe » que de ſuccès. Dès que les hommes » eurent recouvré la faculté d'exercer » leur raiſon, la Religion, comme le » plus important de tous les objets, » dut être le premier qui fixa leur attention ». M. Robertſon rappelle ici les cauſes de la révolte de Luther, & exagere les abus qui s'étoient gliſſés dans la Religion. Qu'il nous ſoit permis de faire ici une courte obſervation. Le Chriſtianiſme étoit alors ce

qu'il devoit être dans ces tems d'ignorance, mêlé d'erreurs & de ſuperſtitions : on y retrouvoit les traces de la barbarie des Peuples & de l'ambition des Eccléſiaſtiques, qui, comme tous les autres ordres, cherchent toujours à étendre leur pouvoir au-delà de ſes limites ; enfin les paſſions des hommes avoient un peu défiguré l'Ouvrage de Dieu. Mais ces taches n'affectoient que l'extérieur de la Religion ; & la lumiere de la Philoſophie, en ſe répandant, les auroit fait diſparoitre ſans troubles & ſans violence. Les hommes les plus éclairés de l'Italie apperçurent très-bien les abus, mais ils ſe garderent de prendre le rôle dangereux de Réformateurs ; ils crurent qu'il valoit encore mieux laiſſer quelques erreurs au Peuple, que de hazarder leur repos & de troubler le Monde. Les vûes des premiers Novateurs euſſent-elles été droites, les moyens qu'ils employerent n'étoient pas légitimes. Le Fanatiſme qui les enflammoit, exalté encore par les efforts qu'on faiſoit pour l'arrêter, les emporta au-delà des juſtes bornes ; ils déchirerent la Religion ſous prétexte

de la ſimplifier. Au lieu d'élaguer quelques branches inutiles ou nuiſibles, ils porterent la coignée au tronc de l'arbre ; & en levant l'étendard de la rébellion, ils cauſerent des maux infiniment plus grands que ceux qu'ils prétendoient corriger. Leurs Doctrines qu'ils diſoient n'avoir pour but que d'éclairer & de réformer les mœurs, armerent dans la ſuite les hommes contre les hommes, les Peuples contre les Peuples, ébranlerent les Thrônes, & déſolerent les Empires.

M. Robertſon obſerve que le Chriſtianiſme, en Ecoſſe, étoit ſouillé par les ſuperſtitions les plus groſſieres & les préjugés les plus abſurdes. Le Peuple étoit ignorant & barbare, & des hommes qui ne ſçavent rien, ſont diſpoſés à tout croire. « Les richeſſes du » Clergé étoient proportionnées au dégré de ſuperſtition qui y regnoit. » David I. à qui ſes pieuſes largeſſes » ont obtenu le titre de Saint, fit paſſer dans les mains des Eccléſiaſtiques la plus grande partie des Terres de la Couronne, qui étoient alors » très-conſidérables. L'exemple de ce » Prince Religieux fut ſuivi par ſes

» Succeſſeurs, & le même eſprit ſe » répandit dans toutes les claſſes de la » Nation. Les richeſſes de l'Egliſe » étoient alors exorbitantes dans toute » l'Europe ; mais l'Ecoſſe étoit un des » pays où elles excédoient davantage » la juſte proportion. Le Clergé Ecoſſois payoit la moitié des taxes impoſées ſur les Terres ; & comme il » n'y a aucune raiſon pour croire que » les Eccléſiaſtiques ayent été chargés » d'impoſitions plus fortes que les Laïques, on peut conclurre que du tems » de la Réformation, à-peu-près la » moitié des Terres étoit tombée entre les mains d'un ordre d'Hommes, qui acquiert ſans ceſſe & ne » perd jamais.

Cette portion exorbitante que les Eccléſiaſtiques poſſédoient dans la propriété nationale, étoit accompagnée d'une autorité proportionnée dans l'adminiſtration du Royaume. Le reſpect qu'on portoit à leur caractere ſacré, ne contribua pas peu à l'accroiſſement de leur pouvoir. Les Dignités, les Titres, les Prééminences étoient les cauſes & les effets de cette domination qu'ils s'arrogeoient ſur le reſte

des hommes ; ils étoient regardés par le Peuple crédule comme des êtres d'une espece supérieure, qui ne devoient être soumis, ni aux mêmes Loix, ni aux mêmes Juges. D'un autre côté, les Ecclésiastiques étoient les seuls hommes qui fussent un peu instruits, & la réputation de science ajoutoit encore à la considération que la Religion réflechissoit sur eux. Les principes de la saine Philosophie & du bon goût étoient absolument inconnus ; les études étoient barbares & frivoles ; mais des connoissances imparfaites & obscures paroissoient admirables à des hommes grossiers qui ignoroient tout. La Guerre étoit la seule profession des Nobles, & la Chasse leur principale occupation. Ils dédaignoient tout ce qui demandoit de l'étude & de l'application ; de sorte que les Emplois les plus importans de la Magistrature & du Gouvernement étoient confiés à des Ecclésiastiques. Ajoutons à toutes ces causes, que le Clergé étant séparé des autres classes de la Societé par la loi du Célibat, & n'étant distrait par aucun des soins qui occupent les autres hommes, l'intérêt du Corps de-

venoit le seul objet de chaque individu. D'ailleurs la nature de leurs fonctions leur donnoit accés dans toutes les Familles ; & en tous tems, ils pouvoient employer tous les motifs de crainte & d'espérance, qui agissent si puissamment sur l'esprit humain. Ils séduisoient les esprit foibles & les crédules ; ils assiégoient les lits des malades ; ils ne souffroient point qu'on sortît de ce monde, sans avoir laissé des marques de libéralité à l'Eglise ; ils engageoient les mourans à composer pour leurs péchés avec le Tout-Puissant, en enrichissant ses Serviteurs. Quiconque mouroit *intestat*, étoit censé avoir destiné ses biens meubles à de pieux usages, & l'Eglise s'en emparoit ; les enfans, la femme, les créanciers n'avoient rien à prétendre à ce qui étoit regardé comme une propriété sacrée. On conçoit bien quels trésors devoient se répandre dans l'Eglise par cette source. En même-tems toutes les causes de mariage ou de testament ne pouvoient être jugées que dans les Tribunaux Ecclésiastiques, & par les loix que le Clergé avoit faites. Les excomunications qui accompa-

gnoient souvent les sentences de ces Tribunaux ; ne manquoient pas d'ajouter un nouveau poids à l'autorité du Clergé.

Telles furent les causes générales de ce pouvoir énorme que possédoient les Ecclésiastiques, & dont ils abuserent souvent. Les Nobles virent leurs richesses avec envie, & leur insolence avec indignation ; & la dissolution de leurs mœurs excita le mépris & la haine du Peuple. Il est aisé de concevoir combien d'avantages devoient avoir sur ces hommes corrompus par la molesse, des hommes plus graves, plus instruits, plus pénétrés de leurs principes, que l'enthousiasme enflammoit, & qui soutenoient leurs nouvelles opinions par des mœurs pures & austeres ; aussi les progrès de la Réformation furent-ils incroyables dès les commencemens. Une circonstance qui donnoit encore du poids au parti des Novateurs, c'est qu'ils prêchoient la liberté dans le Gouvernement, en même-tems que la réforme dans le Culte. Comme les Chefs de la réformation étoient des hommes sçavans & versés dans l'Antiquité, ils adopterent les

maximes des Anciens par rapport au Gouvernement ; de sorte que l'amour de la liberté se joignit au zele du Protestantisme, & accélera ses progrès. Les Nobles les plus puissans formerent un parti redoutable en faveur de cette doctrine, sous le nom de *Congrégation*. Les avantages que ce Parti remporta sur les Troupes de la Reine Régente, enflamma le zele des Soldats, & les porta aux plus grands excès du Fanatisme : ils insulterent les Catholiques, dépouillerent les Eglises, & détruisirent les Monasteres. M. Robertson, en regrettant la perte de ces beaux édifices, monumens de la magnificence de ses Rois, & les plus nobles ornemens de sa Patrie, ne peut s'empêcher de condamner hautement ces actes de violence barbare, quoiqu'il cherche à en affoiblir l'atrocité avec plus de subtilité que de justesse.

Un des plus ardens Promoteurs de la Réformation en Ecosse, fut le fameux *Jean Knox*, qui joignoit, à des connoissances plus profondes, des vûes plus étendues que ses Prédecesseurs, & une intrépidité au-dessus de tous les dangers. Il commença à prêcher en

1547 avec le ſuccès qu'accompagne toujours une éloquence hardie & populaire. Knox fut le Fondateur du Preſbytéraniſme en Ecoſſe. La haine, dit M. Robertſon, qu'exciterent les vices des Eccléſiaſtiques Catholiques, ſe porta juſques ſur leurs perſonnes, & par une opération toute ſimple retomba ſur leurs fonctions & ſur leurs emplois. Les effets de la Réformation auroient dû naturellement s'étendre, non-ſeulement à la Doctrine, mais encore au Gouvernement de l'Egliſe Catholique, ſi la puiſſance & la politique des Souverains du Nord n'euſſent arrêté ſon action, & n'euſſent conſervé dans leurs Egliſes l'ancienne Juriſdiction Epiſcopale.

“ La Hiérarchie Epiſcopale paroît être plus conforme à la pratique de l'Egliſe, depuis que le Chriſtianiſme eſt devenu la Religion dominante de l'Empire Romain. Le Gouvernement Eccléſiaſtique fut alors évidemment modelé ſur le Civil. Le premier non-ſeulement emprunta ſa forme, mais encore tira ſon autorité de celui-ci ; les Diocèſes & les Juriſdictions des Patriarches,

Archevêques, Evêques, &c. répondoient à la diviſion & à la conſtitution de l'Empire. Dans la Suiſſe & dans les Pays-Bas, la nature du Gouvernement laiſſoit un libre eſſor au génie de la Réformation ; toute prééminence de rang fut abolie, & l'égalité, plus conforme à l'eſprit Républicain, fut établie dans l'Egliſe. L'état de la primitive Egliſe ſuggera l'idée, & fournit le modele du Preſbytéraniſme. Les premiers Chrétiens opprimés par des perſécutions continuelles, & obligés de tenir leurs aſſemblées religieuſes en ſecret & dans des lieux cachés, devoient avoir une forme de Gouvernement extrêmement ſimple. L'influence de la Religion concouroit, avec le ſentiment du danger commun, à éteindre parmi eux tout eſprit d'ambition, & à conſerver l'égalité de rang, l'effet de leurs ſouffrances & le principe de pluſieurs de leurs vertus. Calvin, dont les Proteſtans de ce ſiecle recevoient les déciſions avec une ſoumiſſion incroyable, fut le Reſtaurateur de ce plan de Police Eccléſiaſtique. L'Egliſe de Ge-

neve, formée ſous ſes yeux & par ſes conſeils, fut regardée comme le plus parfait modele de ce Gouvernement ; & Knox, qui pendant ſon ſéjour dans cette Ville, l'avoit étudié & l'avoit admiré, le fit adopter à ſes Compatriotes.

M. Robertſon décrit l'établiſſement & la forme du Presbytéraniſme, avec autant d'exactitude que de bonne foi ; & quoique nous conjecturions qu'il eſt lui-même attaché à cette ſecte, nous n'avons trouvé dans ſon récit aucun ſymptôme de cette bigoterie triſte & auſtere, qu'on reproche aux Presbytériens. Cependant, comme il eſt preſque impoſſible de ſe dépouiller entiérement des préjugés de Pays & d'éducation, on pourroit reprocher à notre Hiſtorien d'avoir préſenté ſous un jour trop favorable le caractere de Knox, le grand Apôtre de l'Egliſe Ecoſſoiſe. On ne peut refuſer à ce Réformateur des vertus & des lumieres ; mais il avoit une ame féroce & un fanatiſme outré, qui le pouſſoit toujours vers les extrêmités les plus violentes. M. Robertſon reconnoît, il eſt vrai, ces défauts ; mais on apperçoit

qu'il cherche à les juſtifier par la tournure artificieuſe qu'il leur donne : voici le portrait :

“ Jean Knox, le premier inſtrument de la propagation & de l'établiſſement de la Religion réformée en Ecoſſe, finit ſa vie dans la ſoixante-ſeptieme année de ſon âge. Le zele, le déſintéreſſement, l'intrépidité furent des vertus qu'il poſſéda dans un degré éminent. Il étoit verſé dans la Littérature qu'on cultivoit alors, & excelloit dans ce genre d'Eloquence, qui eſt propre à animer, à enflammer ; mais il mit ſouvent trop de ſévérité dans ſes principes, & il avoit trop d'impétuoſité dans le caractere. Rigide & dur pour lui-même, il n'avoit aucune indulgence pour les foibleſſes des autres. Sans reſpecter ni les rangs ni les perſonnes, il cenſuroit ouvertement, avec une amertume & une véhémence qui ne faiſoit qu'aigrir les eſprits au lieu de les ramener ; & dans ſes emportemens, il laiſſa échapper plus d'une fois des expreſſions peu décentes & peu convenables ſur la perſonne & la conduite

„ de la Reine. Mais ces qualités, qui
„ rendoient ſon caractere moins aima-
„ ble, le rendoient en même-tems
„ plus propre à être l'inſtrument de la
„ Providence, pour établir la Réforma-
„ tion chez un Peuple encore féroce,
„ & ſoutenoient ſon courage contre
„ les dangers & les obſtacles qu'il avoit
„ à ſurmonter, & dont une ame plus
„ douce auroit été épouvantée. Son
„ application infatigable à l'étude &
„ aux affaires ruinerent ſon tempéra-
„ ment, qui étoit naturellement robuſ-
„ te. Il ſoutint les douleurs d'une lon-
„ gue maladie avec la plus grande tran-
„ quillité, & vit approcher la mort avec
„ la magnanimité qui convenoit à ſon
„ caractere. Conſtamment occupé à des
„ actes de pieté, ſon ame étoit ſoutenue
„ par ces idées conſolantes d'immorta-
„ lité, qui non-ſeulement préſervent les
„ hommes juſtes du découragement,
„ mais les rempliſſent encore de joie
„ dans leurs derniers momens. Le Com-
„ te de Morton, qui aſſiſta à ſes funé-
„ railles, fit ſon éloge en peu de mots;
„ & cet éloge eſt d'autant plus hono-
„ rable pour Knox, qu'il ſortoit de la
„ bouche d'un homme qu'il avoit ſou-
„ vent repris avec une ſéverité parti-

„ culiere : *Cy gît qui n'a jamais craint*
„ *le viſage d'un homme.*

Comme la vie de Marie Stuart eſt l'objet eſſentiel de cette Hiſtoire, nous allons en rappeller les traits principaux. Marie ayant été envoyée en France en 1548, épouſa en 1558 le Dauphin, qui ſuccéda l'année ſuivante à Henri II. ſon pere, ſous le nom de François II. Mais le regne de ce Prince ne fut pas long; Marie n'occupa le Thrône de France que dix-huit mois, & après la mort de ſon mari, elle fut contrainte de retourner en Ecoſſe. Accoutumée à l'élégance, à l'éclat & aux plaiſirs d'une Cour galante & polie, elle ne pouvoit ſe réſoudre à abandonner ce ſéjour agréable pour une contrée triſte & ſauvage, où un Peuple barbare & des Nobles indociles & ſéditieux lui préparoient un genre de vie bien différent. Cependant les troubles de ſon Royaume, & ſur-tout le mépris affecté que lui marquoit la Régente, Catherine de Medicis, la déterminerent enfin à faire ce redoutable voyage : elle s'embarqua ſur une galere, le cœur plein de la plus amere douleur. Les yeux fixés

ſur le rivage qu'elle quittoit, & le viſage baigné de larmes, elle s'écrioit ſouvent en ſoupirant : *Adieu France! adieu contrée cherie! je ne te reverrai plus.* Cette Reine infortunée ſembloit preſſentir les malheurs qui l'attendoient dans ſa Patrie.

On vit au départ de Marie ſe développer les germes de la jalouſie perſonnelle & de la haine qui animerent contre elle Eliſabeth, & qui conduiſirent la Reine d'Ecoſſe ſur l'échaffaut. Après la mort de Marie, Reine d'Angleterre, Marie Stuart diſputa à Eliſabeth la ſucceſſion de ce Royaume. Les Anglois couronnerent Eliſabeth; mais Marie affecta de prendre les armes & les titres de Reine d'Angleterre & d'Irlande. Eliſabeth ne vit qu'avec une extrême inquiétude les prétentions que concevoit une Rivale ſur un Royaume, dans la poſſeſſion duquel elle ne vouloit pas être troublée : voilà la premiere cauſe des brouilleries des deux Reines. Mais ces conſidérations d'intérêt ne furent pas les ſeuls motifs de leurs querelles : une rivalité d'une autre eſpece ſe joignit à cette jalouſie politique, & rendit leur haine mu-

tuelle plus violente & plus profonde. Eliſabeth ternit les grandes qualités qui l'ont miſe au-deſſus des femmes les plus célebres, par une admiration pour ſa propre perſonne, qui alloit juſqu'au ridicule : cette grande Reine avoit toutes les petiteſſes d'une jolie femme. “ L'attention qu'elle mettoit
„ à ſa parure, le ſoin qu'elle prenoit
„ de faire valoir tous ſes charmes, l'a-
„ mour qu'elle avoit pour la flatterie,
„ étoient extrêmes; & ces foibleſſes
„ ne ſe bornerent pas au tems de ſa
„ vie, où elles ſont les pardon-
„ nables : la plus ſage des femmes de
„ ſon ſiecle, & peut-être de tous les
„ ſiecles, portoit l'habillement & af-
„ fectoit les manieres d'une jeune fille.
„ Quoiqu'Eliſabeth fût autant au-deſ-
„ ſous de Marie pour les graces & la
„ beauté, qu'elle étoit au-deſſus d'elle
„ pour les talens du Gouvernement,
„ elle étoit aſſez foible pour ſe com-
„ parer à la Reine d'Ecoſſe; & comme
„ elle ne pouvoit pas ſe diſſimuler ce
„ qu'elle perdoit à la comparaiſon,
„ elle lui portoit envie comme à une
„ rivale qui l'éclipſoit. Dans les juge-
„ mens que nous portons des Princes,

ajoute M. Robertſon, “ nous donnons „ trop aux motifs politiques, & trop „ peu aux paſſions qui leur ſont com- „ munes avec le reſte des hommes. „ Pour expliquer toute la conduite „ d'Eliſabeth envers Marie, nous ne „ devons pas toujours la conſidérer „ comme Reine; il faut la regarder „ quelquefois comme femme.

Marie s'occupa à calmer les troubles qui déſoloient l'Ecoſſe; ſes manieres aimables, & la douceur de ſon gouvernement, lui gagnerent bientôt les cœurs de ſes Sujets; mais ils deſiroient qu'elle prît un époux, afin de voir perpétuer la ſucceſſion de l'Ecoſſe dans la même famille. Tandis que pluſieurs Souverains ſollicitoient la main de Marie, elle conçut la plus forte paſſion pour Henri Stuart, Lord Darnly, & l'épouſa : c'étoit un jeune homme qui avoit une belle figure, un eſprit borné, & des paſſions violentes. Ses vices effacerent bientôt l'impreſſion que ſa figure avoit faite, & l'averſion la plus forte ſuccéda dans le cœur de la Reine à l'attachement le plus tendre. Elle l'éloigna peu-à-peu des affaires, lui ôta toute ſa confiance, & le traita en-

ſuite avec le mépris le plus marqué. Enfin elle paroiſſoit depuis quelque tems s'être réconciliée avec lui, lorſqu'il périt d'une morte violente. Tous les ſoupçons ſe porterent ſur le Comte de Bothwell, Miniſtre & Favori de la Reine; le Peuple & les Grands ſolliciterent hautement la vengeance de cet attentat. Marie, au lieu d'abandonner Bothwell aux juſtes recherches de la Loi, ne chercha qu'à l'y ſouſtraire : on inſtruiſit ſon procès de la maniere du monde la plus irréguliere, & il fut abſous par un Jugement qui excita une indignation générale. La conduite de la Reine dans cette affaire la fit ſoupçonner d'avoir eu part à l'aſſaſſinat de ſon mari; & en épouſant bientôt après ce même Bothwell, que la voix publique nommoit le meurtrier du Roi, elle rendit ces ſoupçons plus vraiſemblables. Son mariage indécent avoit ſoulevé toute la Nation; un parti puiſſant ſe forma contre elle. Elle aſſembla ſes amis; mais ſon armée ayant été battue par les Rebelles, elle fut obligée de ſe remettre entre leurs mains. La ſituation de Marie, dans ce moment terrible, eſt décrite par M.

Robertſon d'une maniere très-pathétique. Quelque indignation que puiſſent exciter, dans les ames les plus vertueuſes, les fautes de cette Princeſſe, il ſemble que la compaſſion ſoit plus forte encore; & on trouve Marie ſi malheureuſe, qu'on a de la peine à la croire coupable.

Les Chefs du Parti reçurent leur Reine avec beaucoup de ſoumiſſion & de reſpect, mais elle fut traitée par les Soldats avec une inſolence barbare : ils l'accablerent des noms les plus injurieux, & des injures les plus atroces. Elle ne pouvoit lever les yeux, ſans appercevoir un drapeau, ſur lequel étoit peint le corps de Darnly étendu ſur la terre, & ſon Fils à genoux, qui prononçoit ces mots : *O Dieu! jugez & vengez ma cauſe.* Marie détournoit avec horreur ſes regards de cette affreuſe peinture; elle ſe livroit aux plaintes les plus ameres, fondoit en pleurs, & vouloit ſe rouler par terre. Elle arriva dans cet état à Edimbourg; les rues étoient couvertes d'une multitude incroyable, que le zele ou la curioſité attiroit à ce ſpectacle extraordinaire. Marie, épuiſée de fatigue,

le viſage baigné de larmes & ſouillé de pouſſiere, fut livrée en ſpectacle à ſes propres Sujets, & expoſée à leurs inſultes. Une femme, Reine, jeune, belle, & malheureuſe, eſt un objet bien digne de compaſſion; mais les Ecoſſois virent la ſituation déplorable de leur Souveraine avec inſenſibilité, & ſes ſouffrances ne purent adoucir leur reſſentiment, ni exciter en eux ce ſentiment tendre qu'on refuſe rarement aux Princes malheureux.

Marie, empriſonnée par le parti des Confédérés, fut obligée de ſigner un acte de renonciation à la Couronne, en faveur de ſon fils Jacques VI : il fut couronné en 1567, & le Comte de Murray fut nommé Régent du Royaume. Les amis de Marie trouverent cependant les moyens de lui procurer ſa liberté; elle s'échappa de la priſon où elle étoit renfermée, & ſe réfugia en Angleterre. Elle y réclama les ſecours & la protection d'Eliſabeth; mais elle n'y trouva que la mort, au lieu des ſecours qu'elle y attendoit : on ſçait aſſez les détails de cette ſanglante tragédie. Cette Reine, accuſée du meurtre de ſon mari par ſes pro-

pres Sujets, jugée par les Sujets d'une Reine étrangere, après avoir langui pendant 19 ans dans une dure captivité, perdit la tête sur un échaffaut, âgée de 44 ans. Tel fut le destin de cette Princesse, que sa beauté & ses malheurs ont rendue si célebre. Les Partis qui se sont formés durant son regne, ont subsisté jusqu'à ce jour, sous différentes dénominations; & les Historiens Ecossois, dominés par les préjugés du Parti auquel ils étoient attachés, ont répandu plus d'incertitude que de lumiere sur les principaux événemens de ce tems-là. Les uns ont attribué à Marie toutes les vertus & tous les talens; les autres lui ont reproché tous les vices dont l'humanité est capable : mais elle n'a mérité ni les louanges excessives des premiers, ni la censure injuste des autres. Nous allons produire le portrait de cette Princesse, tracé par M. Robertson, avec autant d'esprit que d'impartialité.

" Marie joignoit à tous les charmes
,, de la beauté, ces perfections qui en
,, rendent l'impression irrésistible. Po-
,, lie, affable, vive, insinuante, elle
,, parloit & elle écrivoit avec autant

,, d'aisance que de noblesse. Elle étoit
,, prompte & violente dans ses atta-
,, chemens, parce que son cœur étoit
,, tendre & confiant; elle ne pouvoit
,, souffrir la contradiction, parce qu'elle
,, étoit accoutumée dès son enfance à
,, être traitée en Reine. Elle employa
,, quelquefois la dissimulation, qui,
,, dans la Cour où elle avoit été éle-
,, vée, étoit regardée comme un des
,, talens les plus nécessaires pour le
,, Gouvernement. Elle ne fut pas insen-
,, sible à la flatterie, ni au plaisir que
,, donne à presque toutes les femmes
,, l'influence de leur beauté. Douée
,, des qualités qu'on aime, mais non
,, pas des talens qu'on admire, elle fut
,, plutôt une femme agréable qu'une
,, Reine illustre. La vivacité de son
,, esprit, qui n'étoit pas suffisamment
,, tempérée par la solidité du jugement,
,, & la sensibilité de son cœur, qui ne
,, fut pas toujours renfermée dans les
,, bornes de la décence, l'entraînerent
,, dans des erreurs & dans des crimes.
,, Ce n'est pas assez de dire qu'elle fut
,, toujours malheureuse, pour expli-
,, quer cette longue succession de cala-
,, mités qu'elle éprouva presque sans

,, interruption; il faut ajouter qu'elle
,, fut souvent imprudente. Sa passion
,, pour Darnly fut légere & excessive;
,, & quoique le passage rapide de ce
,, sentiment à l'extrêmité opposée fût
,, l'effet naturel de l'insolence, de l'in-
,, gratitude, de la brutalité & de l'in-
,, différence de son mari, ni ces rai-
,, sons, ni l'adresse & les services de
,, Bothwell ne peuvent justifier son
,, attachement pour ce Favori. La li-
,, cence même des mœurs de son siecle
,, ne peut justifier cette malheureuse
,, passion, & ne peut affoiblir l'hor-
,, reur qu'inspire la Scene tragique &
,, infâme qui en fut la suite. L'huma-
,, nité tirera un voile sur cette partie
,, de la conduite de Marie, & enga-
,, gera peut-être quelques personnes à
,, imputer plutôt ses fautes à sa situa-
,, tion qu'à son caractere. Les souffran-
,, ces de cette Princesse surpasserent en
,, force & en durée tous les malheurs
,, romanesques que l'imagination a
,, créés, pour exciter la commisération,
,, & nous ne pouvons y penser, sans
,, nous sentir disposés à oublier ses foi-
,, blesses; nous voyons ses fautes avec
,, moins d'indignation, & nous approu-

,, vons les larmes que son destin nous
,, arrache, comme si nous les répan-
,, dions sur une personne dont la vertu
,, auroit été plus pure. ,, Nous ajouterons à ce tableau intéressant ce mot de Brantôme : *Personne n'a pu voir sa Personne sans admiration & sans amour, & ne lira son Histoire sans douleur.*

Nous sommes obligés de renvoyer à un troisieme Extrait la suite de cette excellente Histoire, & nous espérons que le Public nous sçaura gré de l'entretenir encore d'un Ouvrage qui mérite, autant que celui-ci, son attention & son estime.

II.

« ESSAYS and Treatise on several » subjects. By *David Hume*, Esq. » London, Millar. 1760.

ESSAIS & Traités sur différens sujets. Par David Hume. *A Londres, chez Millard.* 1760.

CETTE nouvelle Edition des *Essais* de M. Hume est en quatre volumes *in-12*. Elle est augmentée de deux nouveaux essais : l'un *sur la jalousie de*

Commerce; l'autre *sur la Réunion des Partis* (*). Nous ne nous arrêtons point sur le mérite des différens ouvrages de M. Hume; le seul moyen de les faire connoître, c'est de les traduire. La brieveté & la précision de la plûpart de ces essais ne permettent pas de les extraire, & les morceaux les plus importans ont été déja transportés dans notre Langue.

Un homme de beaucoup d'esprit & de lumieres, & dont le nom feroit honneur à notre Journal, nous a communiqué la Traduction que nous allons donner du nouvel Essai *sur la jalousie de Commerce.* On y trouvera, comme dans toutes les productions du même Ecrivain, des combinaisons nouvelles, des vûes profondes, & cet esprit d'humanité, de bienveillance universelle, dont la Philosophie a répandu les germes, & dont on verra tôt ou tard naître des fruits. M. de Voltaire considere tous les Peuples de l'Europe comme formant une grande République, & il regarde nos guerres comme des guerres civiles : cette idée in-

(*) *Of the Coalition of Parties.*

génieuse auroit plus de réalité, si le principe de M. Hume étoit établi chez tous les peuples. En détruisant cet esprit de jalousie, qui fait regarder à chaque Nation commerçante l'accroissement du Commerce de ses Voisins, comme un obstacle au progrès du sien, il cherche à tarir la source de guerres la plus féconde. Nous n'espérons pas que les Politiques modernes adoptent les vûes humaines du Philosophe Anglois; nous n'osons pas même affirmer qu'elles soient vraies dans toute l'étendue & la généralité qu'il leur donne. La différence qui se trouve dans les avantages naturels, propres à chaque pays, en produira nécessairement une dans le produit de l'Industrie & des Arts, & par conséquent dans la somme de puissance & de richesse de chaque Peuple; mais ce qu'une Nation pourroit perdre du côté de l'étendue de son Commerce & de son Industrie, elle le gagneroit bien par les avantages inestimables d'une paix universelle, qui avanceroit sensiblement les progrès de la raison, de la liberté & des Arts.

ESSAI *sur la jalousie de Commerce.*

APRE's m'être efforcé (*) de détruire une sorte de jalousie mal fondée, qui regne néanmoins si fort entre les Nations commerçantes, il ne sera pas déplacé d'attaquer aussi un autre préjugé de la même espece, & qui ne paroit pas avoir plus de fondement. Il est très-ordinaire que les Etats qui ont eu quelque succès dans le Commerce, ne voyent les progrès de leurs voisins que d'un œil inquiet & soupçonneux, regardent tous les Peuples commerçans comme leurs Rivaux, & supposent qu'aucun d'eux ne peut faire fleurir son Négoce qu'à leurs propres dépens.

Loin d'adopter ces principes jaloux & bornés, je ne craindrai point de soutenir que l'accroissement des richesses & du Commerce, dans quelque

(*) Ce commencement paroît être relatif à quelque autre Essai qui ne nous est pas connu.

Nation que ce soit, bien loin de nuire au Commerce & aux richesses de ses voisins, contribue le plus souvent à les augmenter, & qu'il est presqu'impossible qu'un Etat pousse fort loin son Industrie & son Commerce, si les Etats qui l'environnent sont ensévelis dans l'ignorance, la fainéantise & la barbarie.

Il est évident que l'Industrie domestique d'un Peuple ne peut souffrir en rien de la plus grande prospérité de ses voisins; & cette branche de Commerce étant sans difficulté la plus importante dans un grand Etat, voilà déja tout le motif de jalousie écarté à cet égard. Mais je vais plus loin, & j'observe que là où il n'y a point de communication libre entre les Nations, il est impossible que l'Industrie domestique de l'une doive aucun accroissement aux progrès des autres. Comparons la situation actuelle de la Grande-Bretagne avec celle où elle se trouvoit, il y a deux siecles. Toutes les opérations de l'Agriculture & des Manufactures étoient grossieres & très-imparfaites; toutes les améliorations

que nous y avons faites depuis sont dûes à l'imitation des Etrangers, & nous devions par conséquent nous estimer heureux qu'ils eussent déja poussé fort loin les Arts & l'Industrie. Cette espece de Commerce continue encore avec les mêmes avantages pour nous. Malgré l'état florissant auquel sont parvenues nos Manufactures, nous adoptons journellement dans tous les Arts les inventions & les découvertes de nos Voisins. D'abord la Marchandise est importée du dehors à notre grand mécontentement, parce que nous imaginons que cette importation nous enleve notre argent; mais dans la suite l'Art lui-même s'introduit par degrés parmi nous à notre grand avantage. Cependant nous continuons de ne voir qu'en murmurant, que nos Voisins possedent encore quelques Arts, quelque Industrie & quelque étincelle d'invention : nous oublions que, s'ils ne nous avoient pas instruits autrefois, nous serions encore à présent barbares, & que, s'ils ne nous continuoient pas leurs instructions, les Arts tomberoient nécessairement dans la langueur, & per-

droient cette émulation & cet aiguillon de la nouveauté, qui contribuent si fort à leurs progrès.

L'accroissement de l'Industrie domestique devient le fondement du Commerce étranger. Lorsqu'il y aura beaucoup de denrées, pour remplir les marchés de l'intérieur, & qu'elles auront un certain dégré de perfection, il s'en trouvera toujours quelques-unes qui pourront être exportées avec avantage. Mais si nos Voisins n'ont ni Arts, ni Culture, ils ne pourront les prendre, parce qu'ils n'auront rien à nous donner en échange. Les Etats sont à cet égard entre eux précisement dans la même position que les Particuliers. Un homme seul ne peut que très-difficilement avoir quelque industrie, lorsque tous ses Concitoyens sont livrés à la paresse. Quelque profession que je suive, les richesses des autres Membres de la Societé, dans laquelle je vis, contribuent à augmenter les miennes. Ils consomment les produits de mon Industrie, & me fournissent en retour les produits de la leur.

Et qu'aucun Etat n'appréhende que ses Voisins se perfectionnent dans tous

les Arts à la fois, & dans toutes les Manufactures, au point de n'avoir rien à lui demander. La Nature, en donnant aux différentes Nations une grande diversité de génie, de climat, & de sol, a pourvû à ce que leur communication & leur Commerce réciproque durassent aussi long-tems qu'elles demeureroient industrieuses & policées. Plus même les Arts s'étendent dans un Etat, plus ses demandes se multiplient vis-à-vis de ses Voisins industrieux. Les habitans, devenus plus opulens & plus délicats, veulent avoir chaque marchandise dans sa plus grande perfection; & comme ils ont beaucoup de choses à donner en échange, ils tirent de chaque Nation étrangere une grande quantité de choses. L'Industrie des Nations qui fournissent a cette importation, en reçoit de l'encouragement, & celle de la Nation même qui achete, est excitée à son tour par le débit des denrées qu'elle donne en échange.

Mais si un Etat possede quelque denrée qui lui soit propre, & qui fasse le fond principal de son Commerce, comme sont en Angleterre les ouvra-

ges de laine, ne sera-ce pas un malheur pour cet Etat que ses Voisins veuillent établir chez eux des Manufactures de cette denrée ? Je réponds que, lorsqu'on dit qu'une marchandise est le fond principal du Commerce d'un Etat, on suppose que cet Etat a reçu de la nature quelques avantages particuliers pour la production de cette marchandise. Or si, malgré ces avantages naturels, la Nation perd ce Commerce, elle ne doit s'en prendre qu'à son indolence ou à son mauvais gouvernement, mais non pas à l'Industrie de ses Voisins. Il faut encore considérer que l'augmentation de l'Industrie, parmi les Nations voisines, augmente en même-tems la consommation de chaque espece particuliere de marchandise; & qu'ainsi, malgré la concurrence de la Manufacture étrangere dans les marchés, la demande de nos Ouvrages pourra encore se soutenir & même augmenter. Je veux même qu'elle diminue, doit-on regarder cette conséquence comme si funeste ? Si l'esprit d'Industrie se conserve, il se tournera facilement vers quelque nouvelle branche; par

exemple, les Ouvriers en laine seront employés dans les Fabriques de toiles, de soyeries, de fers, ou de toute autre espece de marchandises, suivant les demandes. Nous n'avons point à craindre que tous les objets de l'Industrie s'épuisent jamais, ni que nos Manufacturiers courrent risque de manquer d'emploi, tant qu'ils se maintiendront avec ceux de nos Voisins sur le pied de l'égalité. L'émulation, entre les Nations rivales, sert à donner plus d'activité à l'industrie dans chacune d'elles, & un peuple est plus heureux par la varieté de ses Manufactures différentes, qu'il ne le seroit par la possession d'une seule grande Fabrique, dans laquelle tous les bras de la Nation seroient employés. Sa situation dans le premier cas est moins précaire, & il ne se ressentira que d'une façon plus douce des révolutions & des incertitudes, auxquelles chaque branche de Commerce, prise en particulier, sera toujours exposée.

S'il y a un Etat commerçant qui doive redouter le progrès & l'habileté de ses Voisins, c'est un Etat, qui, comme la Hollande, ne possédant, ni

un terrein étendu, ni aucune denrée qui lui soit particuliere, ne fleurit que parce que ses Peuples sont les Courtiers, les Facteurs & les Voituriers des autres. Un pareil Etat peut appréhender, avec quelqu'apparence de fondement, qu'aussi-tôt que ses Voisins seront parvenus à connoître & à chercher leurs vrais intérêts, ils ne veuillent faire leurs affaires par leurs propres mains, & priver leurs Courtiers du salaire qu'ils en retiroient auparavant. Mais, quoiqu'on puisse craindre naturellement cette conséquence, il se passe bien du tems avant qu'elle ait lieu; & il est possible, au moyen de l'Art & de l'Industrie, de s'en garantir pendant plusieurs générations, si l'on ne peut s'y dérober entiérement.

L'avantage des gros capitaux & des correspondances établies donne une supériorité qu'il est très-difficile de contrebalancer; & comme l'accroissement de l'Industrie chez les Peuples voisins multiplie toutes les affaires, l'Etat même, dont le Commerce est appuyé sur cette base précaire, tire encore dans les commencemens des profits considérables de la situation flo-

rissante de ses Voisins. Les Hollandois ayant affecté tous leurs revenus à leurs dettes, ne peuvent pas faire aujourd'hui la même figure qu'ils faisoient autrefois dans le Monde politique; mais leur Commerce est certainement aussi étendu qu'il l'étoit dans le milieu du dernier siecle, lorsqu'ils étoient comptés parmi les grandes Puissances de l'Europe.

Si nos Politiques réussissoient dans leurs vûes étroites & jalouses, nous reduirions tous nos Voisins au même degré de paresse & d'ignorance, qui domine dans les Etats de Maroc & sur les côtes de Barbarie. Mais quelle en seroit la conséquence? Qu'ils ne pourroient nous envoyer aucune marchandise & qu'ils ne pourroient en prendre aucune de nous. Notre Commerce intérieur lui-même languiroit, faute d'émulation, d'exemple & d'instruction; & nous-mêmes, nous tomberions bientôt dans cet état d'avilissement auquel nous les aurions réduits. Je ne me ferai donc aucune peine d'avouer que, non-seulement comme homme, mais comme sujet de la Grande-Bretagne, je fais des vœux pour que le Commerce

Commerce fleurisse en Allemagne, en Espagne, en Italie & même en France. Je suis du-moins assûré que la Grande-Bretagne & toutes ces Nations seroient plus heureuses à tous égards, si leurs Souverains & leurs Ministres adoptoient respectivement ces sentimens d'une bienveillance plus vaste & plus universelle.

III.

LETTRE de Me Jacques Bate, *Chirurgien de la Province de Maryland, à M. Alexandre Williamson, de la même Province, contenant la relation d'un changement très-extraordinaire arrivé dans la couleur d'une Négresse; communiquée à la Société Royale de Londres, par M. Alexandre Russel, Médecin de la même Société, & tirée du* London-Chronicle *du 26 Juin 1760.*

Je vous envoie, Monsieur, conformément à vos desirs, une relation aussi exacte que j'ai pu me la procurer, de la singuliere métamorphose qu'on observe dans la Négresse du Colonel Barnes.

La nommée *Françoiſe*, Cuiſiniere de ce Gentilhomme, native de Virginie, âgée d'environ quarante ans, d'une ſanté admirable, d'une conſtitution forte & robuſte, a eu originairement la peau tout auſſi noire que l'Africain le plus brûlé; mais depuis l'âge de quinze ans ou environ, elle s'eſt apperçu que les parties de ſa peau qui avoiſinent les ongles des doigts, devenoient blanches. Peu de tems après, ſa bouche ſubit le même changement, & ce phénomene a depuis continué à s'étendre peu-à-peu ſur tout le corps; enſorte que toutes les parties de ſa ſurface ſe ſont reſſenties plus ou moins de cette altération ſurprenante.

Dans l'état préſent, ſur les quatre cinquiemes environ de la ſurface de ſon corps, la peau eſt blanche, douce & tranſparente comme celle d'une belle Européenne, & laiſſe voir agréablement les ramifications des vaiſſeaux ſanguins qui ſont deſſous. Les parties qui ſont reſtées noires, perdent journellement de leur noirceur, & prennent quelque choſe de la couleur dominante; enſorte qu'il eſt tout-à-fait vraiſemblable qu'un petit nombre d'an-

nées amenera un changement total.

Le col & le dos, le long des vertebres, ont plus conſervé de leur ancienne couleur que tout le reſte, & ſemblent encore, par quelques taches, rendre témoignage de leur état primitif. La tête, la face, la poitrine, le ventre, les cuiſſes, les jambes & les bras ont preſque entiérement acquis la couleur blanche; les parties naturelles & les aiſſelles ne ſont pas d'une couleur uniforme, & la peau de ces parties eſt couverte de poil blanc, là où elle eſt blanche, & de poil noir, là où elle eſt noire.

Toutes les fois qu'on a excité en elle des paſſions, telles que la colere, la honte, &c, on a vu ſur le champ ſon viſage & ſa poitrine s'enflammer de rougeur. Pareillement, lorſque dans le cours de ſon travail ces parties ont été expoſées à l'action du feu, on y a vu paroître quelques marques de rouſſeur.

Après vous avoir décrit de mon mieux ce qui paroît extérieurement de l'état de cette femme, je n'entreprendrai pas de vous donner mes propres conjectures ſur ce ſujet, de peur qu'en-

traîné par le fil de mes raiſonnemens, je ne m'embrouille en m'efforçant d'établir quelque hypotheſe favorite. Je dois au contraire me renfermer dans le ſimple récit de quelques faits utiles, pour prévenir certaines mépriſes, ou pour obvier à certaines difficultés qui pourroient ſe préſenter dans l'examen d'une queſtion auſſi embarraſſante de Médecine & d'Hiſtoire Naturelle.

Et d'abord, afin qu'on n'attribue pas ce changement à quelque maladie antérieure, cette Femme déclare, qu'à cela près qu'elle eſt accouchée une fois, il y a environ dix-ſept ans, elle n'a jamais été dans le cas de ſe plaindre d'aucune douleur qui ait duré vingt-quatre heures de ſuite, & qu'elle ne ſe ſouvient pas que ſes regles ayent jamais été dérangées ni ſupprimées, hors le tems de ſa groſſeſſe. Jamais elle n'a été ſujette à aucune maladie de la peau, & n'a jamais uſé d'aucun médicament appliqué à l'extérieur, auquel on puiſſe attribuer ce phénomene. Les effets de la bile ſur la peau étant fort connus des Médecins, cela a fait naître l'idée qu'ils avoient pu influer ſur la couleur de Françoiſe. Pour moi,

je ne puis croire que ce fluide y ait aucune part, attendu que, dans toutes les circonſtances que j'ai pu recueillir, je n'ai pas trouvé la moindre raiſon de ſoupçonner que la bile, ſoit cyſtique, ſoit hépatique, ait ſouffert la moindre altération. Comme on ſçait que, par la brûlure, la peau des Negres devient blanche, & que cette Femme eſt tous les jours occupée aux travaux de la Cuiſine, on pourroit peut-être ſuppoſer que ce phénomene auroit été l'effet de la chaleur; mais il n'y a pas moyen de ſe prêter à cette ſuppoſition dans ce cas-ci, puiſque cette Femme a toujours été bien habillée, & que le changement eſt auſſi remarquable dans les parties qui ſont à l'abri de l'action du feu, que dans celles qui y ſont les plus expoſées.

La peau, conſidérée comme émunctoire, paroît remplir toutes ſes fonctions auſſi parfaitement qu'il eſt poſſible, puiſque la ſueur traverſe indifféremment, avec la plus grande liberté, les parties noires & les parties blanches.

A l'égard des véſicatoires dont je vous avois parlé, j'ignore encore quels en peuvent être les effets, celui que

j'ai appliqué sur le côté extérieur du bras, n'ayant pas répondu aux vues que je me proposois. Faut-il attribuer cette inefficacité à ce qu'il étoit placé dans une partie trop exposée à l'air? ou bien, la destruction du corps réticulaire auroit-elle produit une adhérence de l'épiderme à la peau, qui les rendroit inséparables? C'est ce que cette seconde expérience décidera.

Si, quand vous aurez envoyé cette relation au Docteur Russel, lui, ou quelque Sçavant de sa connoissance, auquel il en auroit donné communication, juge nécessaire de faire quelques nouvelles expériences, je serai fort aise de les exécuter sous leur direction, non-seulement pour satisfaire ma propre curiosité, mais aussi pour vous convaincre du plaisir que je trouve toujours à faire ce qui peut obliger M. Williamson, ou ses amis.

I V.

LETTRE de Miladi*** *à une de ses amies, écrite de Bath.*

MA chere Lady, *Marie :* vous êtes affligée, dites-vous, de n'avoir pas un

mot à dire de Bath, tandis que toutes vos connoissances en parlent sans cesse? en vérité, c'est s'affliger à bon marché. Si Bath étoit un petit-Maître agréable, votre douleur me paroîtroit juste : car je suis femme aussi. Mais je peux vous assurer avec sincérité que Bath est un petit vilain endroit, situé entre de très-hautes montagnes, au milieu duquel est une source d'eau minérale, & où une foule bizarre de gens malades & désœuvrés viennent deux fois par an se regarder les uns les autres, pendant deux mois.

Vous sçavez ce que c'est que des Académies de Jeux : vous avez été à des Bals; vous avez entendu rouler des dés; vous avez vu des filoux, des aventures, des Catins, & des Salles remplies de monde mal assorti. Eh bien! ma chere, Bath n'est que cela; vous l'avez vu cent fois, sans y être. Bath est, comme tous les lieux publics, une infirmerie de malades & de sots, & une pépiniere de gens qui vivent au dépens de ceux-là, c'est-à-dire, de Médecins, d'Apothicaires, de Nourrices & de Joueurs. Les hommes viennent ici pour déraisonner, les femmes pour les en-

tendre, & les uns & les autres abandonnent leur argent à qui peut l'attraper. Quelques-uns viennent à Bath, pour se faire guérir de leurs incommodités par les eaux, & les augmentent par le Jeu; d'autres, qui sont arrivés le corps sain & la bourse pleine, s'en retournent malades & ruinés.

Je suis ici, parce que je n'ai rien de mieux à faire : j'étois ennuyée de ma campagne, quoique ce soit un très-beau lieu, & de mon mari, quoiqu'il soit le meilleur homme du monde. Il a la bonté de croire qu'il n'y a rien dont je ne sois digne, & en conséquence, il ne me refuse rien : pour vous, ma chere, qui me connoissez mieux que lui, parce que vous m'aimez moins, vous me direz que je suis plus heureuse que je ne le mérite. Pour prix de toute la tendresse qu'il a pour moi, je l'aime autant que je peux, en m'aimant infiniment davantage.

Lady Marie sçait que je ne suis pas hypocrite, sur-tout avec elle, & cependant j'allois vous cacher une des raisons qui m'amenent à Bath; vous jugerez si elle n'est pas aussi forte que les autres. Vous sçavez que je me suis

toujours trouvée trop grasse, & quoique mes amis ayent été assez honnêtes pour me contredire, je ne doute pas qu'ils ne pensassent de même; de sorte que, pour faire tomber cet embonpoint, j'ai bu depuis quelque tems une effroyable quantité de *Syllabub*, & j'ai dévoré, Dieu sçait, combien de fruits verts. C'est un régime détestable, & les coliques fréquentes qu'il m'a procurées m'ont rendu, j'espere, un peu plus maigre. J'interroge mes voisins campagnards, qui me crient avec des voix aigres & fausses : *Oh! Madame, votre Seigneurie devient merveilleusement menue.* Je ne m'apperçois pas de ce changement à mon miroir, & cependant je commence à en croire ces sinceres & desagréables créatures. J'espere que les personnes que je trouverai ici me jugeront aussi obligeamment; sinon je vous rendrai bon compte, par le premier Ordinaire, des odieuses & ridicules especes qui s'aviseront de me trouver encore trop grasse.

J'ai cru que l'embellissement de ma taille méritoit bien que je me fisse voir à Bath. Si l'on ne s'en étoit pas

apperçu, je ferois cruellement trompée. Mais j'ai encore, outre ma personne, quelque chose à montrer à Bath. J'ai la plus jolie aigrette de diamans que vous ayez jamais vûe : c'est une bonne fortune que je dois à un accident. J'étois allée cueillir des groseilles, & une guêpe me piqua au doigt : je ressentis une douleur aiguë, & je jettai un cri horrible. J'allai trouver Milord, mon doigt enveloppé dans mon mouchoir, & mon visage baigné de larmes : il baisa tendrement ma blessure, essuya mes joues, s'écria que cette guepe étoit un barbare animal, & me donna ensuite une lettre de change pour acheter des diamans. Quelque tems auparavant un chat m'avoit fait une frayeur épouvantable, & il me fit présent de deux beaux chevaux de carrosse.

Jugez, ma chere, si je n'ai pas de bonnes raisons pour venir à Bath ; je doute qu'il s'y trouve beaucoup de gens qui en ait de meilleures, pour s'y faire voir. Au reste, cette Ville s'entretient par la compagnie qui y vient, & reste pauvre par le même moyen. Les Habitans prennent le goût du luxe des gens

de condition ; ils aiment les plaisirs, & dépensent leur argent, à l'exemple de ceux avec qui ils l'ont gagné.

Nous avons ici deux Personnages remarquables. L'un est un Ecclésiastique, qui est agréable à tout le monde ; il cache beaucoup de finesse sous l'air de la plus grande simplicité : personne ne connoît mieux le Monde, & n'en est mieux connu. Il est très-vieux, & se met sans goût, & cependant les femmes l'aiment. On ne peut pas avoir plus d'esprit, ni conter plus agréablement. Il ne rit jamais, mais il est toujours plaisant, & fait rire tous ceux qui l'écoutent : avec tout cela, son cœur est aussi aimable que son esprit ; enfin j'en suis folle.

Il y a un autre homme tout aussi remarquable, mais par des qualités différentes. Malgré le nombre des années qui ont passé sur sa tête, il n'est point vieux ; c'est un petit-Maître au teint brun, franc, très-actif, & on ne peut pas plus utile ici. Il est universellement connu ; c'est le Directeur de tous nos divertissemens communs. Sans lui, nous serions abandonnés à une anarchie absolue dans tous nos plaisirs ;

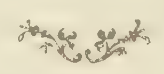
nous nous soumettons gaiement à l'autorité de notre *Prince Noir*, pour le bien général. Il juge la Musique, ordonne & dirige les Danses, assortit les Danseurs, en un mot regne en Despote dans les Salles publiques & dans les Académies : &, selon son bon plaisir, les unes & les autres sont remplies ou vuides. Son autorité absolue est cependant tempérée par sa clémence & sa popularité ; il ne dédaigne pas de danser & de jouer avec ses Sujets, qu'il admet tous les matins en sa présence dans la chambre de Parade. Il leur indique, de sa propre bouche, le tems & le lieu où l'on doit s'assembler, & leur permet de passer le milieu de la journée dans une entiere liberté. Si quelquefois il donne de nouveaux ordres, ou change les premiers, il le signifie gracieusement par une Ordonnance affichée dans cette même Salle de Parade, qui est la Salle d'Audience : mais il ne daigne pas signer ou faire signer aucune de ses Ordonnances ; c'est assez qu'on reconnoisse qu'elles viennent de lui, par le ton absolu & tranchant qui y regne.

J'aurois encore mille choses à vous

dire, mais vous trouverez peut-être que je n'en ai déja que trop dit pour une Lettre.

Je suis, &c.

CETTE Lettre, qui est fort agréable en Anglois, est tirée du *Royal-Female-Magazine*, *Febr.* 1760. On la donne comme ayant été réellement écrite, il y a plusieurs années, par une Femme de Qualité. Les deux portraits qui la terminent, désignent des Personnes connues en Angleterre ; c'est un mérite perdu pour nous. Cependant on croiroit que le dernier a été dessiné sur un modele François. " L'Original de ce „ Portrait, dit l'Auteur du Magazin, „ n'est que trop connu ; la différence „ qui se trouve entre sa situation ac- „ tuelle, & celle dans laquelle il est „ représenté dans cette Lettre, fait voir „ qu'une vie consacrée à la dissipation „ & à la frivolité, ne peut mener ni „ à la considération ni à la fortune.



ITALIE.

I.

DELL'Elettricismo Lettere. Di Giambatista Beccaria, *de' CC. RR. delle Scuole Pie, Professore di Physica Sperimentale, nelle Regia Universita di Torino, Membro della Scieta Reale di Londra, e dell'Academia delle Scienze di Bologna*, &c. *dirette al chiarissimo Signor Giac. Bart. Beccari, Preside perpetuo e Profess. di Chimia nell'Istituto di Bologna*, &c. *coll'Appendice di un nuovo Phosphoro descritto, all'illustriss. Sign. Conte di Squarnafici*, &c. *In Bologna*, 1758, *in-fol.*

« LETTRES sur l'Electricité. Par le „ P. *J. B. Beccaria*, Clerc Régulier „ des Ecoles Pies, Professeur de „ Physique Expérimentale dans l'U- „ niversité Royale de Turin, de la „ S. R. de Londres & de l'Institut „ de Bologne, *&c.* à M. Jacq. Bart.

„ Beccari, Président perpétuel, & „ Professeur de Chimie à l'Institut „ de Bologne, *&c.* avec un Appen- „ dix concernant un nouveau Phos- „ phore, adressé à M. le Comte de „ Squarnafici. Bologne, 1758, *in-fol.*

L'ELECTRICITÉ, ce phénomene dont la théorie a fait depuis peu d'années de si grands progrès, est un sujet tout-à-fait digne d'être approfondi : car nous ne sommes point du nombre de ceux qui demandent à quoi sert cette recherche. Il est vrai qu'on n'en a pas encore retiré beaucoup d'utilité, c'est-à-dire, de cette utilité qui frappe par son étendue dans la vie civile ou dans les Arts. Mais quand on considére attentivement ce phénomene, on est porté à penser que la cause tient à l'un des principaux ressorts de la Nature. Nous ne devons donc point nous lasser d'amasser des faits sur cet objet. Quelque Génie plus heureux, en les combinant, saisira peut être un jour la longue chaîne dont nous n'appercevons encore que les premiers chaînons.

Le Pere Beccaria est un des Physiciens qui se sont adonnés avec le plus

de constance à suivre la théorie de l'Electricité, & qui ont déployé le plus de sagacité dans cette entreprise. Il a déja publié en 1755 un ouvrage curieux & profond sur cette matiere, intitulé, *del Elettricismo naturale ed artificiale*, *&c.* (Turin *in-fol.* petit format.) (*). Depuis ce tems, il n'a cessé de cultiver cette Théorie, il a imaginé de nouvelles expériences, en confirmation des sentimens qu'il a adoptés sur l'électricité. D'autres expériences lui ont fait naître diverses idées nouvelles sur l'analogie & la liaison de ce phénomene, avec la formation de plusieurs Météores aqueux & ignés. Ce sont ces nouveautés dont il fait part au Public, dans l'ouvrage que nous allons faire connoître. Il est di-

(*) Le P. Beccaria est auteur de quelques autres Ouvrages, parmi lesquels nous avons vu citer avec éloge des *Leçons de Physique*. Il se dispose aujourd'hui à travailler à une nouvelle mesure d'un degré du Méridien, dans la Lombardie. L'exactitude scrupuleuse qu'on voit éclater dans ses Ouvrages de Physique Expérimentale, nous donne lieu d'espérer que cette Opération jettera un nouveau jour sur la question de la Figure de la Terre.

visé en deux parties, dont la premiere comprenant sept lettres, a pour objet l'Electricité artificielle, & la seconde traite de l'Electricité naturelle de l'Athmosphere terrestre. Mais afin de ne pas fatiguer nos Lecteurs, nous nous bornerons pour cette fois à la premiere partie.

Deux systêmes sur l'Electricité partagent encore les Physiciens. L'un est celui de M. l'Abbé *Nollet*, qui explique tous les phénomenes de l'Electricité, au moyen d'une affluence & d'une effluence simultanées du fluide electrique. Nous croyons ce systême assez connu, son explication & les preuves sur lesquelles il est appuyé, se trouvant consignées dans divers volumes de Mémoires de l'Académie Royale des Sciences. L'autre systême, qui a un grand nombre de Partisans, est celui de M. *Franklin*, qui attribue les mêmes phénomenes à la distribution inégale du fluide électrique. C'est ce dernier que le P. Beccaria a embrassé, qu'il défend, & qu'il étend depuis plusieurs années avec beaucoup de soins & d'assiduité. Suivant ce sentiment, tous les corps dans leur état

naturel ont en partage une certaine quantité de fluide électrique ; mais la quantité de ce fluide peut être augmentée ou diminuée par certains moyens mécaniques, comme par le frottement de quelque corps. Tels ſont les corps vitreux & reſineux : la matiere électrique, accumulée par le frottement ſur leur ſurface, cherchant à ſe mettre en équilibre, paſſe dans les corps, où elle a un mouvement libre, & où elle eſt en moindre quantité ; on les appelle par cette raiſon Electriques par communication. L'air qui, de l'aveu de tous les Phyſiciens, s'oppoſe à la propagation de l'Electricité, empêche la diffuſion de ce fluide, tant que le corps électriſé ne communique avec aucun autre. Mais auſſitôt qu'on en approche, à la diſtance convenable, un autre dans lequel la quantité de fluide électrique eſt plus grande ou moindre, ce fluide ſe porte de l'un ſur l'autre avec une rapidité proportionnée à l'inégalité qui ſe trouve entre eux. De-là l'étincelle électrique qu'on apperçoit, cette matiere n'étant peut-être que celle du feu, ou du moins mettant celle-ci en mou-

vement. De-là l'approche des petits corps légers vers celui qui eſt électriſé, & divers autres phénomenes que préſente l'Electricité, mais dans le détail deſquels ce n'eſt pas ici le lieu d'entrer.

Ce ſentiment eſt appuyé ſur un grand nombre d'expériences, dont pluſieurs ont été imaginées par M. Franklin, par M. le Roi, de l'Académie Royale des Sciences, à qui cette Théorie doit pluſieurs de ſes preuves les plus frappantes, enfin par le P. Beccaria lui-même, l'un des principaux promoteurs de ce ſyſtême. Les premieres lettres de l'Ouvrage que nous allons analyſer, ſont employées à l'expoſer & à le fortifier de nouvelles preuves, dont voici les principales.

On ſe ſert, pour frotter le globe de verre, d'un petit couſſin de cuir doré, placé ſur une plaque de verre, afin qu'il ſoit iſolé de tout corps électrique par communication. La barre de fer qu'on veut électriſer préſente à l'équateur du globe une pointe, à la diſtance d'environ un demi-pouce. On fait enſuite l'expérience comme à l'ordinaire. La barre s'électriſe, mais elle

ne reçoit qu'un dégré d'Electricité médiocre, quoique le globe continue de frotter & de tourner long-tems. Il y a plus : on peut dépouiller facilement cette barre de ſon électricité, à force d'en tirer des étincelles ; & malgré le frottement du globe, elle ne recevra plus aucune Electricité. Mais alors que quelqu'un, placé ſur le plancher, préſente au couſſin une pointe de métal, on verra auſſi-tôt l'Electricité ſe ranimer ; & ſi l'expérience ſe fait dans les ténebres, on verra ſortir de cette pointe une aigrette lumineuſe qui s'affoiblira peu-à-peu, à moins qu'en tirant des étincelles de la barre, on ne lui enleve une partie de ſon Electricité. Dans le même tems que cela ſe paſſera, on verra la pointe de la barre électriſée, ſe charger, non d'une aigrette lumineuſe, mais d'un point lumineux comme une petite étoille.

Il faut remarquer ici, que dans le ſentiment que nous expoſons, les aigrettes lumineuſes indiquent une effluence du fluide électrique hors du corps qui les donne ; & qu'au contraire les ſimples points lumineux in-

diquent l'affluence de ce fluide. Cette diſtinction eſt établie ſur les expériences ſuivantes.

Lorſqu'on électriſe un corps à la maniere ordinaire, & qu'on préſente à ce corps une pointe non électriſée, on voit auſſi-tôt ſe former ſur cette pointe l'étoile lumineuſe, dont nous parlons ; & après quelque tems, le corps électriſé ayant perdu ſon électricité, cette étoile diſparoit. Au contraire, ſi la barre électriſée eſt armée d'une pointe, à laquelle on préſente quelque corps non électriſé, on verra ſur le champ cette pointe jetter l'aigrette lumineuſe, juſqu'à ce que la barre ait perdu par cette communication toute ſa vertu électrique. Cela ne ſemble-t-il pas prouver que toutes les fois que l'Electricité ſe communique d'un corps à un autre, cette tranſmiſſion ſe fait dans celui qui la donne par une aigrette, & dans celui qui la reçoit par une ſimple étoile lumineuſe ? Le ſuccès de l'expérience eſt le même, ſi un homme électriſé & iſolé préſente une pointe à la barre électriſée : dans ce cas, cette pointe eſt chargée de l'étoile lumineuſe, juſqu'à ce que l'E-

lectricité, qu'il reçoit par ce moyen, soit égale à celle de la barre. Mais si cet homme s'électrise, en approchant son doigt d'un des angles de la barre, cet angle produira l'aigrete lumineuse, jusqu'à ce que cet homme soit électrisé à un dégré égal à celui de la barre. Ajoutons encore que, si cet homme isolé tient d'une main une pointe qu'il présente à la barre électrisée, & de l'autre une seconde pointe qu'il présente à un homme appuyé sur le plancher, la premiere de ces pointes, par laquelle il reçoit l'électricité de la barre, sera chargée de l'étoile lumineuse, & la seconde, par laquelle il la perd, fournira l'aigrette.

Si l'on réflechit présentement sur l'expérience qu'on a rapportée plus haut, on sentira aisement pourquoi un corps d'une masse médiocre & isolée, comme le coussin de cette expérience, n'excite dans le globe, & par son moyen dans la barre, qu'une médiocre électricité. C'est que la provision de matiere électrique, que ce corps contenoit, est épuisée d'autant plûtôt que son volume est moindre. Alors le coussin est à l'égard d'un corps

qui communique à la masse de la terre, dans un état semblable à celui de ce corps à l'égard de la barre électrisée. On n'en doutera pas, si l'on fait attention que les signes d'Electricité sont les mêmes de part & d'autre. Car lorsqu'on présente une pointe au coussin, cette pointe produit l'aigrette lumineuse, de même que l'angle de la barre électrisée, lorsqu'un corps non électrisé s'en approche. Par conséquent, si l'on considére le degré d'Electricité, dont la masse universelle des corps est douée, comme un dégré moyen, & celui de la barre électrisée à la maniere ordinaire, comme un dégré supérieur, il faudra reconnoître que le coussin, après quelque frottement, a acquis un dégré d'Electricité inférieur au moyen, ou en sens contraire. C'est là tout ce qu'on entend par Electricités *positive* & *négative*. L'une se fait par accumulation de matiere électrique; l'autre par épuisement, ou par défaut.

On sera du-moins forcé, par l'expérience suivante, de convenir que ces deux genres d'Electricité sont des Electricités contraires : cette expérience nous la devons à M. Le Roi, qui l'a

imaginée recemment, & nous croyons qu'il ne nous sçaura pas mauvais gré de l'emploi que nous en faisons. On électrise une barre de fer, suivant la méthode ordinaire; à peu de distance on en electrise une autre de la maniere suivante. Cette seconde barre qu'on veut électriser, touche par une de ses extrêmités le coussin ou le corps frottant & isolé, dont nous avons parlé ci-dessus. Pendant que le globe tourne, quelqu'un communiquant avec le plancher, applique à l'équateur de ce globe un paquet de fils métalliques, au moyen duquel il s'électriseroit lui-même, s'il étoit isolé : on a par ce moyen deux barres électrisées, car elles donnent toutes deux également des étincelles. On a soin de faire ensorte que ces étincelles soient égales en force, afin qu'on puisse en conclurre une intensité égale dans leur Electricité; on peut s'en assûrer encore plus exactement au moyen de l'Electrometre.

Maintenant qu'on fasse communiquer ensemble les deux barres au moyen d'un fil de fer attaché à l'une, & qu'on approchera de l'autre, jusqu'à ce qu'il la touche. Qu'arrivera-

t-il? Ceux qui sont au fait de la Théorie que nous exposons, nous préviennent sans doute. Il se fera dans l'instant du contact une forte étincelle, & les deux Electricités seront anéanties, à moins qu'elles ne soient inégales; car si elles sont inégales, il subsistera dans chacune un degré d'Electricité, à-peu-près proportionnel à leur différence.

L'effet que nous venons d'exposer prouve démonstrativement, que les deux Electricités en question étoient des Electricités contraires; car tout le monde sçait que deux barres électrisées de la même maniere, c'est-à-dire, toutes deux de la premiere, ou toutes deux de la seconde, ne donnent dans leur approche aucun signe d'Electricité, & que cette Electricité subsiste en son entier, lorsqu'on les fait communiquer. On doit donc dire que les deux Electricités produites dans l'expérience précédente, sont d'espece contraire. Enfin l'explication la plus naturelle qu'on puisse donner de leur destruction mutuelle, est qu'il s'est fait dans ces deux corps une distribution égale du fluide électrique. Or cela

n'a pu arriver qu'autant que l'une des deux barres a eu en excès ce qui manquoit à l'autre.

L'expérience ſuivante, rapportée par le P. Beccaria, prouve auſſi fort bien cette contrariété. Il électriſe une bouteille préparée à la maniere de M. Muſchenbroeck (ou en langage familier à ceux qui cultivent la théorie de l'Electricité, une bouteille de Leyde), en faiſant toucher ſon crochet à la barre électriſée de la premiere maniere, par exemple ; pendant quinze tours, enſuite on fait toucher le même crochet pendant le même nombre de tours à la barre électriſée de la ſeconde maniere. Alors la bouteille, qui, après la premiere opération, eût été chargée d'Electricité, au point de donner une forte commotion, ne donne plus aucun ſigne électrique.

Qu'il nous ſoit permis de rapporter encore l'expérience ſuivante. Nous ſollicitons cette indulgence de nos Lecteurs, en conſidération de ſon Auteur, Madame Laura. Cette Dame, aux talens de laquelle le P. Beccaria donne les plus grands éloges, raiſonnoit ainſi. Si, dans la maniere ordi-

naire d'électriſer, la matiere électrique paſſe du corps qui frotte le globe ſur ce globe, & de-là ſur la barre ; lorſque ce corps ſera épuiſé de matiere électrique, (ce qu'on connoîtra quand la barre ne donnera plus d'étincelles) alors un corps voiſin du premier & iſolé, venant à le toucher, cette proviſion nouvelle de matiere électrique ranimera l'Electricité : cette nouvelle Electricité pourra de même ceſſer, & l'on pourra la ranimer, au moyen d'un troiſieme corps, &c. On tenta l'expérience, & elle eut le ſuccès que l'on vient de dire, & que Madame Laura avoit conjecturé, ſuivant la Théorie de Francklin, diſons mieux, qu'elle avoit prévu : car cette Théorie a l'avantage, qu'en raiſonnant d'après ſes principes, on prévoit le plus ſouvent le ſuccès d'une expérience que l'on va tenter ; ce qui forme un préjugé des plus favorables pour elle.

Nous venons de préſenter quelques-unes des preuves que le P. B. apporte dans ſon Ouvrage pour établir le ſyſtême qu'il a adopté, & nous ne diſſimulerons point le penchant que nous nous ſentons à nous ranger auſſi parmi

les Partiſans de ce ſyſtême. Ce n'eſt pas cependant que nous n'y reconnoiſſions bien des choſes difficiles à expliquer. Comment, par exemple, le fluide électrique paſſe-t-il du corps qui frotte le globe, pour s'y accumuler & paſſer de-là ſur la barre ? C'eſt ce qu'il eſt, ſans doute, difficile de faire ſentir d'une maniere intelligible & ſatisfaiſante. Mais quel eſt le ſyſtême ſur l'Electricité, qui ne préſente pas des difficultés ſemblables ? Au reſte, nous ne prétendons point interpoſer ici notre jugement, ni déterminer nos Lecteurs. Les Adverſaires du Pere Beccaria ne ſçauroient nous ſçavoir mauvais gré d'expoſer ici ſa cauſe dans le plus grand jour poſſible. L'intérêt ſeul de la vérité nous anime, & la même impartialité nous guideroit dans l'Extrait d'un Ouvrage contraire. C'eſt par cette raiſon que nous ne craignons point d'indiquer au Lecteur un Ouvrage récent, où le ſyſtême que nous expoſons eſt fortement attaqué : ce ſont les nouvelles *Lettres ſur l'Electricité*, par M. l'Abbé Nollet. Comme c'eſt du conflit des opinions que naît ordinairement la vérité, les Lecteurs peuvent conſulter

cet Ouvrage, avant que de ſe déterminer.

La troiſieme Lettre du Pere Beccaria a pour objet la cauſe des mouvemens électriques. Il établit pour loi générale de ces mouvemens, qu'un corps tend vers un autre, toutes les fois qu'ayant une plus grande ou une moindre quantité de fluide électrique, il en donne, ou il en reçoit. Telle eſt la cauſe pour laquelle un pendule iſolé, ſuſpendu entre deux corps, dont l'un eſt électriſé, & l'autre ne l'eſt pas, eſt tiré de ſon repos, & qu'il ſe balance alternativement entre eux. On jouit d'un ſpectacle agréable, ſi l'on fait dans l'obſcurité cette expérience, avec un pendule formé d'un quarré de papier doré, ſuſpendu par un de ſes angles ; car lorſque ce pendule s'approche du corps électriſé poſitivement, on voit l'angle par lequel il s'en approche, chargé d'une étoile lumineuſe, & celui par lequel il va ſe décharger ſur l'autre de ſon Electricité, produire une aigrette. Ces apparences ſont inverſes, lorſque le corps eſt électriſé négativement.

On examine, dans la même Lettre,

quelle eſt la cauſe de ces mouvemens; & voici la curieuſe expérience que le P. Beccaria a faite pour le découvrir.

Je ſuſpendis, dit-il, avec de la cire, au ſommet de la cloche d'une Machine Pneumatique, un cilindre très-léger de papier doré. Ce même ſommet étoit percé, & donnoit entrée à un fil de fer, duquel pendoit une balle de métal, à la même hauteur que celle du cilindre dont on vient de parler. De l'autre côté du cilindre, étoit une balle ſemblable, portée ſur la platine par un fil métallique, &, par conſéquent, communiquant avec le ſol. Cela étant ainſi arrangé, on pompa l'air du récipient, de maniere que le Mercure du Barometre ne ſe ſoutenoit plus qu'à quelques lignes de hauteur. Enfin on électriſa le fil métallique paſſant par le col de la cloche, & bientôt on vit un long jet de matiere électrique, ſe portant de la balle ſur le cilindre ſuſpendu, & de celui-ci, ſur la ſeconde balle; mais il n'y eut preſque aucun mouvement dans le pendule. Le P. Beccaria rendit enſuite l'air par degrés; & à meſure qu'il le faiſoit, on vit le pendule ſe mettre en mouvement &

s'accélérer de plus en plus. Il ſemble qu'on doit en conclurre que c'eſt l'action de la matiere électrique ſur l'air, qui produit l'approche des corps non-électriſés, vers ceux qui le ſont. Voici comment le P. Beccaria conçoit que cela ſe fait. La matiere électrique, dit-il, ne pouvant pénétrer, l'air l'écarte de côté & d'autre. Ainſi, les deux corps ſont déchargés, d'un côté, d'une partie du poids de l'air qui les preſſoit. Par conſéquent, il y aura, du côté opposé, un excès de preſſion, & il faudra qu'ils s'approchent l'un de l'autre, s'ils ſont tous les deux également faciles à mettre en mouvement. Pluſieurs autres expériences, faites par le P. Beccaria, dans le vuide du Barometre, confirment aſſez bien que, ſans l'air, il n'y a preſque aucun mouvement électrique.

Il s'agit, dans la quatrieme & dans la cinquieme Lettre, de l'Electricité des corps réſineux ou ſulphureux, & de quelques expériences ſur ces corps. Il eſt inutile d'inſiſter ici ſur la différence de cette Electricité d'avec celle du verre. On l'établit ſur des expériences ſemblables à celles qu'on a rappor-

tées plus haut, pour prouver la différence des deux ſortes d'Electricité, appellées négative & poſitive. Mais voici une Obſervation nouvelle que fait le P. Beccaria : c'eſt que, quoique les réſines ſoient des corps électriques par eux-mêmes, elles ne laiſſent pas de s'électriſer auſſi par communication, & poſitivement ou négativement, ſuivant la nature de l'Electricité du corps avec lequel elles communiquent. Cette propriété ſert à rendre raiſon de quelques faits qu'on allegue pour révoquer en doute la différence de leur Electricité d'avec celle du verre.

Pluſieurs Phyſiciens avoient tenté d'exécuter, avec le ſoufre ou les réſines, la fameuſe Expérience de Leyde. Il étoit, en effet, naturel de penſer que ce qui avoit été fait par Muſchenbroeck & par Francklin avec le verre, devoit également être produit par ces autres corps, qui ſont auſſi électriques par eux-mêmes. On y avoit cependant échoué, & l'on s'accordoit preſque parmi les Philoſophes *Electriciens* à regarder la choſe comme impoſſible. Le P. Beccaria a été plus heureux. Il en eſt venu à bout, & il nous décrit

de quelle maniere il faut s'y prendre, & quelles précautions il faut apporter pour le ſuccès de l'Expérience. On trouve encore dans ces deux Lettres un Eſſai d'explication ſur une Expérience ſinguliere d'*Hauxbée*, & diverſes conjectures Phyſiques, dans le détail deſquelles il ne nous eſt pas poſſible d'entrer.

Pluſieurs Expériences curieuſes occupent le P. Beccaria dans la ſixieme Lettre. L'une d'entre elles montre la grande force avec laquelle l'étincelle électrique écarte & réduit en vapeurs une goutte d'eau, à travers laquelle elle eſt obligée de paſſer. Une pareille étincelle, tirée au moyen d'un quadre de verre de vingt pouces en quarré, chargé d'Electricité, ſuivant la méthode de M. Francklin, briſe un tuyau de verre de deux lignes d'épaiſſeur, & en jette les fragmens à vingt pieds de diſtance.

A l'invention de ces eſpeces de Grenades électriques, le P. Beccaria ajoute celle d'un petit canon du même genre. Il perce pour cela, avec un fil de fer, un cilindre de cire, dans la direction de ſon axe. Il retire enſuite ce fil de

fer, de ſorte qu'il laiſſe vuide une partie de la cavité cilindrique qu'il a faite, & qu'il en forme le fond. Il introduit dans cette cavité une petite goute d'eau, & il place au-deſſus une petite balle de plomb à tirer, de maniere qu'elle touche la goute d'eau. Cela fait, il adapte ce petit canon ſur un quadre préparé à la maniere de Francklin, de ſorte que le fil de fer touche la ſurface électriſée. Alors ſi on tire, ſuivant la même méthode, une étincelle de la balle, en la touchant latéralement, il ſe fait une exploſion qui la pouſſe avec aſſez de force pour la faire entrer dans un corps dur, placé au-devant de la bouche de ce petit canon.

Le P. Beccaria ne s'en eſt pas tenu là : il a eu la curioſité de comparer l'action de cette eau, réduite en vapeurs par l'étincelle électrique, avec celle de la poudre à canon. Dans cette vue, il a chargé deux petits tuyaux de verre, de même épaiſſeur & de même calibre, d'eau & de poudre ; il a trouvé que des étincelles électriques, d'égale force, produiſoient une bien plus grande exploſion, & qu'elles jet-

toient les fragmens de verre à une bien plus grande diſtance dans le premier cas que dans le ſecond. Si donc l'on trouvoit jamais l'art de ramaſſer ſubitement une quantité ſuffiſante de feu électrique, on produiroit, avec l'eau, des effets beaucoup plus grands qu'avec la poudre à canon.

L'eau électriſée s'évapore beaucoup plus vîte que celle qui ne l'eſt pas. C'eſt encore un phénomene que le Phyſicien de Turin démontre facilement. Pour le faire, il ſuffit de mettre deux vaſes pleins d'eau en équilibre, & adaptés de telle ſorte, qu'un ſeul des deux s'électriſe, ce qui eſt facile. On voit bientôt, dit le P. Beccaria, celui qui n'eſt point électriſé entraîner l'autre. Le reſte de cette Lettre eſt employé à expoſer diverſes Expériences touchant l'action du feu électrique ſur l'air. Mais obligés de nous renfermer dans certaines limites, nous nous bornons à inviter le Lecteur à les conſidérer dans le Livre même, & nous paſſons à la ſeptieme Lettre.

Cette Lettre a pour objet une importante découverte du P. Beccaria, dans la théorie de l'Electricité. Elle conſiſte

en ce que, lorſque l'on électriſe un corps dans un air bien tranquille & bien ſec, celui qui environne le corps électriſé, acquiert lentement, par communication, un certain degré d'Electricité. De-là naiſſent divers phénomenes bizarres, & qu'il ſeroit peut-être impoſſible d'expliquer de toute autre maniere : mais en admettant le fait, on concilie facilement, & d'une maniere ſatisfaiſante, ces phénomenes avec les loix connues des mouvemens électriques. Les Expériences qui ont conduit le P. Beccaria à cette découverte, nous ont paru fort ingénieuſes, fort délicates, & dignes enfin de l'attention de ceux qui cultivent cette Théorie.



II.

DESCRIPTION des Pierres gravées du feu Baron de Stoch, *dédiée à Son Eminence M. le Cardinal Alexandre Albani, par M. l'Abbé* Winckelmann, *Bibliothécaire de Son Eminence. A Florence, 1760, chez Bonducci,* in-4°. *d'environ 600 pages.*

LES Artiſtes, qui n'ont point de plus grand Maître, après la Nature, que les bons Modeles, manquent ordinairement de moyens pour ſe les procurer ; comme ſi le germe des talens n'étoit jamais jetté au milieu des richeſſes, ou que les richeſſes le rendiſſent ſtérile. C'eſt donc au petit nombre d'Amateurs, en état de ſatisfaire leur goût pour les Arts, à s'occuper du ſoin de recueillir les précieux débris de l'Antiquité, tant pour l'inſtruction de leur ſiecle, que pour éclairer les âges à venir. Que d'obligation n'ont pas les Arts, à ceux qui tirent ainſi leurs ruines de l'oubli, quand ce n'eſt point pour les enſévelir de nouveau dans des

des Cabinets impénétrables !

Il eſt peu de ces hommes utiles & dignes de la reconnoiſſance publique, qui ayent mieux mérité des Arts, & en particulier de la Gravure, que feu M. le Baron *de Stoch*. Cet illuſtre Amateur avoit travaillé, pendant plus de quarante ans, & dans de longs voyages, à faire une collection de Pierres gravées antiques; & jamais Particulier ne forma un Cabinet auſſi riche en ce genre. Le Neveu de ce grand Homme, M. le Baron *de Stoch-Muzell*, héritier de ce magnifique Cabinet, vient d'en faire imprimer, à Florence, la Deſcription en François. L'Auteur de cette Deſcription, ornée d'explications ſavantes, eſt M. l'Abbé *Winckelmann*, cet Amateur doué de l'heureuſe ſenſibilité que les impreſſions du beau élevent juſqu'à l'entouſiaſme, & de ce génie ardent qui pénetre juſques dans la penſée des Artiſtes. L'Ouvrage eſt dédié à M. le Cardinal *Alexandre Albani*, qui poſſede lui-même tant de rares Antiquités, moins comme au Protecteur des Savans & des Artiſtes, que comme au Juge le plus éclairé en matiere d'Arts & d'Erudition, & à un

ami de feu M. le Baron de Stoch.

Les Pierres de M. le Baron de Stoch conſiſtent uniquement dans des Gravures en creux, ſans aucun Camée. Elles ſont toutes montées en bagues, & renferment preſque toute la Mythologie des Egyptiens, des Etruſques, des Grecs & des Romains. Dans le nombre d'environ 3450 Gravures, dont ce Cabinet eſt composé, on trouve quantité des plus belles Pierres Grecques, la plus belle Pierre Etruſque, & la plus ancienne Pierre du Monde. Il faut remarquer que, dans cette collection, il y a des pâtes de verre antiques, dont quelques-unes ſont auſſi rares que les Pierres mêmes, & d'autres uniques, quant au ſujet, & d'une beauté ſublime, quant à l'Art. Il a fallu auſſi, pour former un corps de Mythologie plus complet, avoir recours aux pâtes modernes, dont il ſeroit bien difficile de ſe procurer une grande partie. Par exemple, celles qui ſont moulées ſur les Pierres du Cabinet de Sa Majeſté Impériale à Florence, ſont précieuſes, parce qu'il n'eſt plus permis de tirer des empreintes de ces Pierres. Outre cette collection, M. de Stoch en avoit

formée encore un d'Empreintes en ſoufre de 28000 pieces.

Le Cabinet des Pierres gravées eſt diviſé, dans cette Deſcription, en ſix claſſes. La premiere eſt composée de Pierres Egyptiennes, ou relatives au Culte de cette Nation, avec des Gravures des anciens Perſes. M. l'Abbé Winckelmann commence par l'explication des Hiéroglyphes. Après la maniere ſimple de peindre les objets, rien n'étoit plus naturel que de les déſigner par leurs propriétés, ou par le moyen des rapports que préſentoit l'analogie. L'eſprit voit aiſément dans une aîle le ſymbole de la vîteſſe; dans l'œil, celui de la Providence; dans le cercle qui tourne ſans fin, celui de l'éternité, &c. Mais imagineroit-on aujourd'hui pourquoi le Palmier étoit, chez les Egyptiens, le ſymbole de l'Année, ſi nous ne ſavions qu'ils attribuoient à cet arbre la propriété excluſive de pouſſer une branche à chaque Lune, & de ſe diviſer en douze rameaux, comme l'année eſt diviſée en douze mois?

Notre ſavant Antiquaire développe, en paſſant, quelques points de la Religion de l'Egypte. Une des Cérémo-

nies de la Conſécration des Dieux, étoit de les placer ſur des Navires. Les Egyptiens, au rapport de Plutarque, croyoient qu'il n'étoit pas convenable à des Divinités d'aller ſur Terre. La Pâte antique du no. 78, donne lieu à une conjecture curieuſe. C'eſt un vaſe avec une plante, dont la tige, ornée aux deux côtés de trois branches, reſſemble parfaitement au grand Chandelier de Jéruſalem, que l'on voit en bas relief ſur l'Arc de Titus. La forme de cette plante, approchante de celle du Lotus, ſemble indiquer l'origine de la forme des chandeliers Egyptiens, ſur leſquels fut peut-être fait celui des Juifs. Le Lotus étoit, en Egypte, une choſe des plus ſacrées. Il ſervoit à orner les chapitaux des colonnes & divers inſtrumens, mais ſur-tout les vaſes conſacrés au Culte des Dieux, parce que le Lotus tendant à la figure ronde, il étoit pris pour l'image de la perfection, ſelon Jamblique. D'un autre côté, le Lotus étoit le ſymbole du Soleil, & l'on voit le rapport qui réſulte de ce caractere avec le Chandelier.

Nous ſerons exacts à rapporter les jugemens que porte l'Auteur ſur les

différentes manieres des Peuples. Il caractérise ainsi, dans la deuxieme Section, celle des Egyptiens & des Perses. L'Art de la Gravure avoit été porté à une très-haute perfection par les Egyptiens. Ils ne laissoient rien à desirer pour la finesse ; mais ils n'avoient d'autre idée de la beauté, que celle que leur fournissoit leur Nation, chez laquelle ils prirent toujours leurs modeles. On reconnoît sans peine leurs Ouvrages, à la forme Africaine de leurs physionomies, & aux lignes droites & peu variées de leur dessein. Leurs têtes ont les yeux tirés vers le nez, les joues enflées, la bouche taillée vers le haut, & le menton court. Si les Artistes de Perse, dit-il ailleurs, ont été, en général, inférieurs à ceux d'Egypte, comme paroît le prouver le soin que prit Cambyse d'appeller des Sculpteurs Egyptiens auprès de lui, il semble qu'ils leur étoient supérieurs pour l'idée des têtes. Les Perses étoient bien faits ; leurs figures ont, de même qu'eux, les traits réguliers, comme on le voit dans celles de Persépolis dessinées en grand, & dans plusieurs têtes Persannes. D'un autre côté, il semble

que l'Art s'attacha moins, en Perse, à l'harmonie des proportions ; leurs figures sont habillées de la même façon, avec des plis droits & gênés. Les Perses ne paroissoient jamais nuds ; la nudité étoit même chez eux de mauvais augure. Ainsi l'Artiste qui manquoit de modele, drapoit ses figures, sans marquer, sous ses draperies, les proportions du corps. De plus, l'habit Persan n'étoit qu'un drap coupé & cousu uniformément : cette uniformité l'empêchoit de prendre la forme des membres, qui auroit fait entrevoir le nud, & contraignoit l'Artiste de donner à ses draperies la même direction. Le manteau, que les Grecs laissoient errer sur leurs épaules, offroit au contraire au ciseau beaucoup de variétés, & lui permettoit d'indiquer le nud. La Religion des Perses, en défendant de représenter les Dieux sous des figures humaines, s'opposoit encore aux progrès de la Sculpture, que le principe contraire porta chez les Grecs au plus haut degré de la perfection. Diodore de Sicile a marqué, d'un trait énergique, la différence des Artistes Egyptiens d'avec les Artistes

Grecs. Les Sculpteurs d'Egypte, dit-il, ne travailloient que la mesure à la main, & ceux de Grece l'avoient dans les yeux.

Dans la classe des Divinités Egyptiennes, est un monument ignoré jusqu'à ce jour. C'est un Harpocrate avec la tête rasée, & avec une seule boucle du côté droit, tel que Macrobe dit que le Soleil étoit figuré chez les Egyptiens. Il y a encore dans ce recueil quelques autres monumens, publiés pour la premiere fois, tels que le *Jupiter Muscarius*, & le *Cupidon* κλῃδουχος (*claviger*) qui sert à expliquer une prétendue Poésie d'Orphée. La plus belle des Pierres Egyptiennes connues, est l'*Isis assise*, du Cabinet de M. Stoch.

La seconde classe renferme l'Histoire des Dieux des Grecs, des Etrusques & des Romains, avec ce qui regarde leur Culte & leurs Cérémonies : c'est un corps complet de Mythologie. Quel champ pour l'Artiste, pour le Littérateur & pour le Philosophe ! Nous rapporterons la Description des Pierres les plus curieuses, & nous ramasserons ensuite, dans la partie de l'Erudition, quelques traits capables d'in-

téresser nos Lecteurs. L'Auteur s'arrête rarement à lever le voile que les Arts jettoient sur de grandes vérités, comme sur de grandes erreurs.

Le plus parfait dessein d'un beau jeune homme, c'est, no. 165, un Ganimede debout, appuyé sur une colonne, & tenant un lievre, un aigle devant lui, & un chien derriere. Entre les plus belles Antiques, rien de plus fin que ses cuisses & ses jambes. Un Mercure, avec un Pétase, no. 365, forme une des plus belles Gravures & des meilleures têtes de l'Antiquité. C'est le véritable caractere de ce Dieu qui, comme chaque Divinité, a un visage d'une idée particuliere. Les Sculpteurs du plus ancien tems de l'Art faisoient les Mercures ressemblans à Alcibiade, & les Artistes qui sont venus après, les ont sans doute imités ; ensorte qu'il paroît vraisemblable que les belles têtes de Mercure sont de véritables portraits de ce célebre Grec. On peut comparer la Victoire, faisant une oblation, no. 1075, à celle des plus beaux Médaillons de Syracuse, & à une autre de M. le Cardinal Alexandre Albani. Elle est gravée sur une

émeraude, avec la derniere finesse & une élégance de dessein admirable. La draperie flottante de la Déesse est dégagée, variée, riche en plis, sans couvrir le nud. Enfin elle est dans le goût des Heures de la *Ville Borghese*.

Une particularité singuliere nous engage à faire mention d'une Sardoine de trois couleurs, qui représente Apollon, tenant de la main droite une branche de Laurier, & de la gauche une Lyre, avec une étoile devant lui, no. 1123. Le lit de dessous cette Pierre est blanc; & lorsqu'on porte la bague au doigt, il devient noir : si l'on cesse de la porter, il reprend sa blancheur ordinaire. C'est un phénomene d'Histoire Naturelle, qui mérite d'être observé.

Nous avons eu plus d'une occasion de reconnoître l'Auteur de la Description du Torse, que nous avons deja donnée, dans la Description de plusieurs de ces Pierres, & en particulier dans celle d'un Bacchus yvre, portant, de la main gauche, le Thyrse sur l'épaule, & de l'autre levant sa draperie. Outre la propreté de l'ouvrage & la beauté du dessein, il remarque la force de

l'expression dans toutes les parties du corps, jusqu'à pouvoir compter les muscles appellés *Serrati*. Il voit ce Dieu dans l'âge de puberté, avec la tendre mollesse & l'attitude voluptueuse qui le distingue. *Tout cela*, dit-il, *y est visible, mais comme la surface d'une Mer tranquille, où rien n'est ondoyant qu'imperceptiblement, par la seule agitation d'un souffle.* On pourroit rapprocher du Torse un beau buste d'Hercule encore jeune, la peau de lion en tête, no. 1679. Je la trouve décrite, dit l'Auteur, parmi les têtes d'Iole : c'est un air,

quem dicere verè
Virgineum in Puero, puerilem in Virgine posses.

Mais le front plein, qui s'éleve pardessus le nez avec une enflure gracieuse, & qui présage un Héros futur, & un petit muscle ressenti sur l'œil, marquent une tête mâle. C'est, ajoute-t-il, l'idée d'un beau jeune homme, tel que le souhaitoit Glycere, cette beauté facile de la Grece, un jeune homme dont les traits font d'abord douter de son sexe : *Tum enim formosi pueri sunt ... cum sunt fœminæ similes.*

Nous ne pouvons qu'indiquer un Faune badinant avec un Chevreuil, n. 1518. Il a le visage, le port, l'air d'un jeune homme neuf & sans culture. C'est une image parfaite de la simplicité de la vie champêtre & de la Nature primitive.

Les Pierres qui représentent Vénus, les Amours & les Graces, offrent les Tableaux les plus rians. On voit sur une Pâte antique, n. 540, un vaisseau qui semble avoir servi de modele à celui de Cléopatre. Vénus y est debout sur le tillac, tenant un voile des deux mains. Deux Amours sont sur deux rochers, l'un devant, l'autre derriere elle, & l'un d'eux joue de la Lyre; un 3e joue d'un autre instrument dans le vaisseau; un quatrieme occupé à la manœuvre, grimpe le long du mât. Cette Déesse est souvent représentée avec une pomme à la main. La Pomme servoit autrefois de symbole aux Amantes, pour déclarer leur passion à leurs Amans. Il est à remarquer que Vénus tient toujours le sceptre ou la pique renversés; peut-être est-ce une marque que l'Amour est ennemi de la guerre, ou que tout doit lui céder. Jules-César portoit sur son cachet

une Vénus armée. On trouve dans ce Cabinet toute l'histoire de Psyché, telle qu'Apulée la raconte dans le 5e & le 6e Livres des Milésiaques.

On ne reprochera point à notre Dactyliographe, comme à la plûpart des Antiquaires, d'avoir semé l'érudition à pleines mains dans son Ouvrage, pour en faire parade; car il se borne à rappeller les traits nécessaires pour l'explication de ses Pierres. Nous en rapporterons quelques-uns. La Rose, avec toute sa beauté, étoit le symbole de la mort ou d'une courte vie : c'est pourquoi on jettoit des roses sur les tombeaux; & dans les Inscriptions sépulchrales, nous voyons que les parens s'obligeoient à remplir ce dernier devoir. Les garçons & les filles versoient de l'eau sur les sépulchres des jeunes personnes de leur sexe. Ceux qui mouroient dans l'enfance, n'avoient point de part à ces oblations. Les Anciens formoient des masques sur le visage des morts, & ils les mettoient ensuite avec les cadavres dans les tombeaux, pour conserver leur image à la postérité.

C'est une chose connue, que les

Anciens n'avoient point l'uſage des étriers ; mais perſonne n'avoit encore remarqué qu'ils avoient quelque commodité pour ſuppléer à ce défaut. C'eſt ce qu'il faut conclurre d'un Jaſpe gris de ce Cabinet, repréſentant un Soldat qui monte à cheval, en mettant le pied droit ſur un crampon, appliqué au bas de ſa pique à une certaine hauteur. Cette pierre éclaircit l'expreſſion Grecque, *απο δορατος αναπηδαν*, *monter à cheval avec la pique*, & un paſſage de Xenophon que l'on n'a point entendu juſqu'ici. Il dit dans ſon Livre ſur l'art du Manege, que, pour monter à cheval, le Cavalier doit en premier lieu empoigner avec la main gauche la partie inférieure du mors (les branches), mais qu'il doit obſerver de ne pas les prendre avec trop de roideur, afin que, comme il eſt obligé, ou de ſe prendre aux crins qui ſont près des oreilles pour s'élever, ou de *s'élancer de la pique* pour monter, il ne faſſe pas bouger le cheval.

Pline nous a conſervé la mémoire de l'Oeuf myſtérieux des anciens Druydes, appellé *Anguinum*. Cet Oeuf n'étoit

que la bave ou l'écume que les ſerpens lancent en l'air. Celui qui pouvoit le prendre, avant qu'il eût touché la terre, devoit ſur le champ ſe ſauver à cheval & au grand galop, parce que les ſerpens le pourſuivoient juſqu'à ce qu'ils fuſſent arrêtés par quelque riviere. Les Prêtres des Gaules attribuoient à cet œuf des propriétés merveilleuſes. L'Empereur Claude fit mourir un Chevalier Romain, parce qu'il en portoit un dans ſon ſein, dans l'idée que par ce moyen il gagneroit un procès qui l'inquiétoit. On croit voir la cérémonie de cet œuf ſur les monumens Celtiques de la Cathédrale de Paris. L'*Anguinum*, ſi vanté par les Druydes, devoit peut-être ſa réputation à l'œuf que les Phéniciens & les Egyptiens regardoient comme le principe de toutes choſes, & qu'ils repréſentoient comme ſortant de la bouche d'un ſerpent. Plutarque obſerve que, dans la Théologie des Anciens, l'œuf paſſoit pour avoir été antérieur au tems, & la ſemence de tout. Les ſerpens jouoient un grand rôle dans leurs ſuperſtitions. Suidas dit que l'Art Augural, inventé par Télégonus, n'étoit

que le ſecret de comprendre ce que déſignoient les ſerpens ; & lorſqu'un de ces reptiles léchoit l'oreille d'un homme, on ne doutoit point qu'il ne lui eût communiqué le don de la divination.

La troiſieme claſſe contient la Mythologie Hiſtorique, les ſiecles fabuleux, & le Siege de Troye. Cette claſſe & la ſuivante ſont enrichies d'excellentes Obſervations ſur les progrès de l'Art. Nous nous bornerons à les rapporter, après la deſcription d'une très-belle Améthyſte du no. 122. Elle repréſente Atalante qui court, le viſage tourné derriere elle, tenant des deux mains ſon vêtement, *peplum*, gonflé & agité par l'air qu'elle rompt dans ſa courſe. Sa grande légereté y eſt exprimée de la maniere la plus pittoreſque ; à peine touche-t-elle à la terre. Il me ſemble voir, dit l'Auteur, la Junon d'Homere, qui va plus vîte que la penſée. Le deſſein du nud, qu'on apperçoit à-travers une draperie mince, légere & tranſparente, a de la grandeur dans la délicateſſe de ſes contours coulans. Les mains d'Atalante ont cette belle forme, plus connue des Anciens

que des modernes. Sa gorge pourroit ſervir de modele à nos Artiſtes, comme celle de Laïs en ſervoit aux grands Maîtres de l'Antiquité. La beauté de ce nud détourne une partie de l'attention que l'on doit à la draperie, qui a été le principal objet du Graveur. Elle eſt plus légere qu'Atalante même. Les plis en ſont ondoyés comme les vagues de la mer, & ſe perdent, comme celles-ci, les uns dans les autres. Ils ſont en même tems variés par une dégradation inſenſible, d'où réſulte cet accord de l'enſemble, cette harmonie qui ſaiſit & qui charme.

Le plus ancien monument, non-ſeulement de l'art des Etruſques, mais encore de la Gravure en général, c'eſt une Cornaline ſciée d'un Scarabée, ſur laquelle on voit les cinq Héros de la premiere expédition contre Thebes, avec leurs noms écrits à côté d'eux, no. 172. La forme des lettres tient moins de l'Etruſque commun que de la langue Pelaſgue, regardée par les Sçavans comme la Langue-mere de l'Etruſque & du Grec. La Gravure en eſt finie, & ſurpaſſe l'idée que l'on peut ſe former des ouvrages d'une an-

tiquité ſi reculée. Elle fut publiée pour la premiere fois par M. Gori (*) avec une eſtampe gravée en bois très-incorrecte pour le deſſein. Cette pierre & celle du numero ſuivant indiquent tout le ſyſtême de l'Art des Etruſques, & donnent des connoiſſances bien plus ſûres que les vaſes & les urnes, ouvrages d'Artiſtes d'un rang inférieur. Dans les cinq Héros, on voit le deſſein des Maîtres d'un ſiecle, où la beauté n'étoit pas encore le principal objet de l'Art, comme elle ne l'étoit pas non plus dans les premieres médailles des Républiques Grecques, qui ſe ſont enſuite diſtinguées par des ſoins inimitables. L'air des têtes, qui eſt très-commun & ſans caractere, fonde le jugement qu'en porte le Critique.

Les proportions des figures n'étoient pas non plus encore établies ſur les régles de la belle Nature. Les têtes des Héros ſont plus grandes que la 7e partie de la figure. Auſſi dans ce tems l'Architecture n'obſervoit-t-elle point dans les colonnes les proportions qui en ſont la beauté; témoin les Temples de *Peſti* & de *Girgenti*, dont M. *Roi* nous

(*) Storia Antiq. Etruſc. Tav. VIII.

a donné les deſſeins dans les Monumens de la Grece. Enfin il n'y avoit preſque point d'idée de variété dans les compoſitions. Tydée & Polinice ſont placés l'un à côté de l'autre dans la même attitude; & celui-ci placé vis-à-vis d'Amphyaraüs, eſt aſſis comme lui ſans la moindre variété dans la diſpoſition. Les plis des vêtemens de Parthenopé & de Polinice ſont paralleles & d'un même fil, caractere de la premiere maniere.

Cependant les Artiſtes de ce premier âge de l'Art connoiſſoient fort bien le matériel de la figure; ils ſçavoient du moins former exactement les parties qui ne doivent rien emprunter de l'imagination du Spectateur. Les pieds y ſont d'une forme élégante, & le talon, malgré la petiteſſe des figures, y eſt marqué ſans dureté & même avec grace. On voit juſqu'aux veines du bras de Polinice. Amphyaraüs a la poitrine relevée, telle qu'on la remarque dans les ſtatues de la plus belle maniere. Le grand fini de la Gravure eſt une preuve que le méchaniſme de l'Art étoit bien entendu, avant qu'on fût arrivé à la beauté du deſſein; ob-

ſervation que l'on peut faire ſur les ouvrages des Peintres, avant Raphael, qui ſont extrêmement finis.

Si la Gravure des cinq Héros eſt le plus ancien monument de l'Art, celle de Tydée, un de ces cinq Perſonnages, retirant un javelot de ſa jambe droite, avec ſon nom en Etruſque, eſt de la plus grande perfection de l'ancien Etruſque. On peut déterminer à-coup ſûr, par cette figure, le caractere & les propriétés de leur deſſein: les proportions en ſont très-juſtes. Les plus belles Statues Grecques ne ſont pas plus finies ni plus dégagées. La ſcience du Graveur dans l'Anatomie, a marqué toutes les parties avec ſûreté. Le ſujet étoit propre à déployer la connoiſſance profonde qu'il avoit de la Nature. Les vives douleurs de Tydée, & ſes efforts pour arracher le javelot, demandoient une attitude violente, & des muſcles irrités & en mouvement. L'Artiſte a fait voir juſqu'ici la plus grande habileté; mais s'agit-il d'arriver au beau idéal? il tombe. Il ne donne point de nobleſſe à la tête de ſon Héros; l'idée en eſt priſe dans la Nature commune. A force de vouloir

faire briller ſa ſcience, il devient roide & outré. Les parties ſont trop reſſenties; & quoique la douleur, dont Tydée étoit pénétré, ordonnât l'enflure des muſcles, les os ſont trop marqués, les jointures trop déliées & trop forcées. La roideur des contours & le reſſentiment outré forment en général le caractere Etruſque.

Pour donner une idée de cet ouvrage, & du goût de tous les Ouvrages Etruſques, à ceux qui n'ont vû, ni la pierre, ni l'empreinte, on peut comparer cette figure avec le deſſein de Michel-Ange. Il y a, entre elle & les figures Grecques, le même rapport qu'entre le deſſein de Michel-Ange & celui de Raphael.

La préciſion & l'exactitude élevent ſans doute l'Art à la perfection; mais il eſt à craindre que l'Artiſte ne s'écarte de la ſimplicité, & n'exagere la nature, comme l'ont fait Michel-Ange & les Sculpteurs Etruſques. Les Grecs n'arriverent à leur ſublime élégance que par cette exactitude, mais adoucie par un goût fin, & dirigée par un ſentiment exquis du beau. Il eſt vrai que les circonſtances leur furent

bien plus favorables qu'aux Etruſques. Lorſque les Arts, excités par tous les encouragemens imaginables, fleuriſſoient dans la Grece, les Etruſques, ſans ceſſe harcelés par les Romains, étoient obligés de les laiſſer tomber, pour défendre leur empire & leur liberté. Ainſi quand le Gouvernement & les mœurs de l'Etrurie auroient été portés aux Arts, autant ou plus que ceux de la Grece, il ne fut pas poſſible de les y conduire à la perfection, parce que le génie ne put jamais y être libre & tout entier à ſon objet; parce que le ſentiment des Arts y étoit arrêté par un ſentiment plus fort, par celui de la liberté; parce qu'enfin dans le moment peut-être où il ne leur reſtoit qu'un pas à faire, les Romains les enſévelirent ſous les ruines de l'Empire Etruſque.

Dans la troiſieme ſection de cette claſſe, l'hiſtoire de la guerre de Troye eſt gravée par de grands Maîtres. On y voit reſpirer & combattre les Ajax, les Diomede, les Ulyſſe, les Achille. C'eſt une Iliade compoſée par les Homeres de la Gravure.

La quatrieme claſſe eſt un recueil

d'hiſtoire ancienne. La pierre ſur laquelle notre Dactyliographe appuye davantage & avec raiſon, eſt une Chalcédoine repréſentant Othryade de Sparte, qui retire une fleche de ſa poitrine, & écrit avec ſon ſang ſur un bouclier le mot grec νικαι, *à la victoire.* Othryade commandoit les 300 Spartiates, qui combattirent contre trois cens Argiens du tems de Creſus. Il ne reſta de ce combat que deux Argiens, & du côté des Spartiates Othryade ſeul, qui bleſſé mortellement, & pouvant à peine ſe ſoutenir, dépouilla les Argiens de leurs armes pour en compoſer un trophée : beau trait digne d'occuper les Arts, dont le premier devoir eſt d'immortaliſer la vertu.

M. l'Abbé Vinckelmann croit que cette pierre eſt la plus ancienne pierre Grecque qui nous reſte, & qu'elle peut fournir des idées ſur les premiers pas de l'Art. Elle ne manque pas d'expreſſion, & les proportions y ſont mieux obſervées que dans les Gravures Etruſques de la même maniere; mais deſſein plat & ſec, contours droits & roides, attitude gênée. L'idée de la tête eſt ſupérieure à celle des cinq Héros, & le

deſſein inférieur à celui de Tydée. Il y a bien dans le cabinet de M. le Baron de S. des pierres de la plus ancienne maniere plus parfaites que celle-ci; mais elles ont preſque toutes les mêmes défauts, qui ne conviennent point au ſiecle de Phidias. Ce ſont des ouvrages d'un tems où l'Art commençoit à prendre l'eſſor.

Othryade étoit contemporain de Creſus. Il doit avoir vêcu entre la 50e & la 60e Olympiade. Phidias fleuriſſoit dans la 83e, par conſéquent un ſiecle après Othryade. Suppoſons, dit l'Auteur, que la mort du Héros n'ait pas tout de ſuite exercé la main des Artiſtes, il en réſulte que le deſſein étoit très-imparfait quelque tems après Creſus. La maniere de l'Othryade étoit celle du tems d'Anacréon; mais la Sculpture ne marcha point d'un pas égal avec la Poëſie, & le Peintre auquel ce charmant Poëte dicta tous les traits de Bathylle, n'aura pas répondu à ſon idée. Il s'enſuit encore que l'Art étoit bien plus imparfait du tems d'Homere, & que l'imagination ſeule de ce grand Peintre en Poëſie aura créé le bouclier d'Achille bien plus parfait, que la

Gravure ne pouvoit le faire de ſon tems. Enfin dans cette ſuppoſition, le chemin que la Tragédie fit ſi rapidement, la Sculpture ne l'aura fait qu'en un ſiecle; car Sophocle donna la plus belle forme au Cothurne mal coupé par Eſchyle, du vivant même de ce dernier. La Sculpture fit des progrès plus lents, & paſſa dans le ſiecle de Phidias par tous les degrès, avant que d'arriver au ſublime.

Telles ſont les conjectures de notre ſçavant Diſſertateur. Elles peuvent fournir matiere à beaucoup d'obſervations. 1° L'Othryade a l'air tout-à-fait Etruſque; nous le croyons néanmoins Grec, parce que les Etruſques n'ont guere pu copier des Grecs que leurs Fables & les évenemens des âges reculés. Mais les conjectures ſur le tems où il a été fait, ne portent ſur aucun fondement ſolide. Pourquoi n'aura-t-il pas pû être gravé du tems de Phidias, & même après lui? Il ſemble qu'on s'expoſe ſouvent à ſe tromper, quand on veut régler l'âge des Pierres ſeulement ſur le degré de leur perfection. 2° Pour peu que cet Ouvrage s'éloigne du tems de Creſus, nous

ne voyons pas pourquoi la Sculpture auroit été auſſi lente dans ſes progrès, que l'Auteur l'inſinue. 3°. Eſt-il étonnant que les progrès de la Poëſie ſoient plus rapides que ceux des beaux Arts ? Le Sculpteur a beſoin d'une étude profonde de la Nature qu'il eſt obligé de copier dans ſes plus petits détails, au lieu que c'eſt aſſez pour le Poëte d'en ſaiſir en quelque façon les grands traits qui frappent d'abord une tête bien organiſée. Avec une imagination forte, qui réflechit hors d'elle l'image des objets, vous avez un Poëte; mais pour un Artiſte, l'imagination ne ſuffit point. Il lui faut encore la main, un certain méchaniſme, & tant d'autres parties que la Poëſie ne demande pas. Cette obſervation pourroit être pouſſée plus loin. 4°. N'y auroit-il pas beaucoup plus loin de l'Othryade aux chef-d'œuvres de Phidias, que des pieces d'Eſchyle à celles de Sophocle ? &c. Nous n'avons pas rapporté les hypotheſes de l'Auteur ſur l'âge de l'Othryade, comparé avec celui de Tydée, parce que l'on pourroit auſſi facilement établir des hypotheſes contraires. Il voudroit ſe perſuader, je ne ſçais ſur quel fon-

dement, que l'Art étoit à ſa perfection chez les Etruſques en même tems qu'il l'étoit chez les Grecs.

La cinquieme claſſe contenant les jeux, les feſtins, les vaſes & les anneaux ſymboliques, eſt preſque une partie de pure érudition. Le jeu du *Trochus* n'étoit pas encore bien connu. Mercurialis, Meurſius & Turnebe en ont donné une fauſſe idée; pluſieurs pierres démontrent leurs erreurs. Le *Trochus* étoit un cercle de bronze, orné d'anneaux tout-au-tour, & même de grelots, que les enfans s'amuſoient à faire rouler. Il y a peu de perſonnages auſſi ſouvent repréſentés ſur les pierres où les divers jeux ſont exprimés, que les Diſcoboles. Le Diſque étoit une roulette parfaite, ayant les faces oppoſées paralleles (*). On lançoit le Diſque avec la main ou avec une corde, une corroie, &c. Il reſte quelque trace de ce jeu en Italie. Il ne doit pas paroitre étrange de trouver tant de Diſcoboles ſur les pierres précieuſes,

(*) L'Abbé Gedoyn (*not. ſur Pauſan. l. 1*) lui donne, mal-à-propos, la forme d'une lentille.

puiſqu'on leur érigeoit des ſtatues en Grece. Les Athéniens en erigerent une à Ariſtonique Cariſtien (*), Joueur de Paume d'Alexandre. Ce Peuple ſenſible honoroit les talens & la dexterité par-tout où il les voyoit.

Sur une pâte antique, n°30, on voit les principaux Jeux repréſentés par des Amours. Il y en a cinq couples qui luttent enſemble, pour marquer les cinq Exercices Gymnaſtiques des Jeux publics de la Grece. Un autre Amour fait rouler le *Trochus*. Un autre court avec la palme & la couronne. Un autre ſe frotte le corps d'huile auprès d'un grand vaſe. Deux autres enfin font la fonction d'Agonothetes ou de Maîtres & de Directeurs des Jeux.

Les vaſes qui ſembleroient ne devoir donner lieu qu'à admirer la fineſſe & l'excellence des Gravures, ouvrent un des plus vaſtes champs où l'érudition puiſſe ſe déployer. Le Lecteur en ſera aiſément convaincu, en ſe rappellant le onzieme Livre d'Athenée ſur ce grand objet du Luxe, qui tient une place ſi conſidérable dans l'hiſtoi-

(*) Athen. Deipnoſ. *l.* 1.

re des Mœurs. Nos buffets & nos crédences ſont bien pauvres & bien ſimples à côté des Anciens. Nous ne ſommes point aſſez riches pour paroitre auſſi corrompus. Ils avoient des vaſes, des urnes, des flacons & des coupes de toute eſpece, en pierre, en verre, en terre cuite, en métal. Leurs gobelets gravés & ciſelés par *Mentor*, ou par d'autres Artiſtes du premier ordre, étoient des pieces d'un grand prix & d'une rare beauté. Tels étoient auſſi leurs ſceaux, & autres vaſes Corinthiens. Ils avoient des taſſes garnies de pierreries. Leurs vaſes de cryſtal de de roche, d'onyx, & d'autres pierres précieuſes, réuniſſoient la beauté de la matiere à celle du travail. C'eſt dans cette claſſe qu'étoient compris leurs fameux vaſes, appellés *Murrhines*, *Murrhina vaſa*, que de riches Voluptueux payerent juſqu'à 70, & même juſqu'à 300 talens. Quelques Sçavans ont cru que la matiere de ces derniers vaſes étoit la Porcelaine. Un illuſtre Dactyliographe François y trouve le caractere de la Peinture Chinoiſe. L'Auteur de cette partie, qui eſt de M. de *Saint-Laurent*, non de M. l'Abbé Winc-

kelman, combat cette opinion avec une chaleur qui n'a pas laiſſé à ſa délicateſſe le tems de corriger quelques expreſſions, dont il ſe ſert contre un célebre Amateur, très-eſtimé des plus habiles Antiquaires, même d'Italie. Un fragment du cabinet de M. de Stoſch lui paroit avoir le caractere que Pline donne aux *vaſa Murrhina*; c'eſt celui de la belle Agathe, appellée Sardonique. En confrontant ce fragment avec des morceaux de verre antique, il a reconnu dans ceux-ci les debris des *Murrhines* factices, c'eſt-à-dire, des vaſes dans leſquels l'art de la Verrerie avoit cherché à imiter, ſelon Pline, les véritables *Murrhines*. La Nature a formé dans ceux-ci ce que l'Art contrefait dans ceux-là, des lignes, des veines, des ſinuoſités, des taches rondes, des couleurs bien mariées, un fond opaque ou tranſparent, & tout ce qu'on obſerve dans l'Agathe & dans la Sardoine.

En ſuivant les pierres gravées de cette ſection, on reconnoît preſque tous les vaſes dont parlent les Convives d'Athenée. Une ſeule pâte antique forme une eſpece de buffet avec la

figure d'un vaiſſeau, où l'on voit tout-à-la-fois des *Amphores*, grands vaſes deſtinés à conſerver le vin; des *Canthares*, vaſes communs à l'uſage du Peuple; des *Cotyles*, vaſes à une anſe avec un bec profond & marqué, avec diverſes autres coupes. Le *Cyathus*, comme le *Crater*, ſervoit à verſer du vin & de l'eau mêlés enſemble. La *Phiale* étoit une coupe platte à deux anſes. Il y avoit auſſi des cornes à boire. Les *Ampoules*, dont le col reſſembloit au bas d'une poire, ſuivant la deſcription de Pline, & dont la bouche relevée, avec une eſpece de couvercle, n'avoit qu'une petite ouverture, étoient employées à contenir l'huile, le vinaigre, & d'autres liqueurs. Elles étoient auſſi en uſage pour les libations de vin dans les Sacrifices. Les *Calices*, faits dans leur origine de terre cuite avec la roue de Potier, avoient diverſes ſortes de formes & deux anſes, ou quelquefois quatre, tels que ceux de Neucrate, patrie d'Athenée. Il y avoit un vaſe appellé Trepied de Bacchus. C'étoit le prix que remportoit le Vainqueur dans les combats Bacchiques. Dans la Pompe Bacchique de Ptolé-

mée Philadelphe (*a*), il y avoit des chariots chargés de toute ſorte de vaſes. Au milieu de ces richeſſes, étoient des Perroquets bien propres à ſervir de ſymbole à l'yvrognerie & au vice qu'elle inſpire, ſi l'on croit ce que Pline dit de cet oiſeau: *in vino præcipuè laſciva*. Nous ſommes obligés de laiſſer un grand nombre de vaſes & les anneaux ſymboliques, pour paſſer à la Marine des Anciens.

Elle compoſe la 6ᵉ claſſe, & contient beaucoup de monumens propres à éclaircir cette partie de l'Hiſtoire. Les pierres ſont rangées ſuivant l'ordre généalogique des vaiſſeaux, ſi cette expreſſion peut être permiſe. On n'avigea d'abord ſur des radeaux, *rates*, en Grec, *Schedia*, compoſés de pieces de bois liées enſemble. De-là on en vint aux *Monoxyles* ou *Lintres*, eſpece de canots faits de troncs d'arbres creuſés qui portoient trois hommes. Divers peuples s'en ſervoient encore du tems de Tite-Live, de Pline & de Strabon (*b*). Une Cornaline qui

(*a*) *Voyez* Athenée.

(*b*) Nous ajouterons, ſur le témoignage de Spon, qu'ils ſont encore en uſage chez les Grecs. Ce Voyageur dit, Liv. 1, qu'ils en ont de quinze à vingt pieds de longueur, ſur un pied & demi de largeur, & preſque autant de hauteur. *Jamais je ne fus plus ſurpris*, ajoute-t-il, *que de voir, au plus étroit du trajet, traverſer deux chevaux dans un de ces monoxylons; car, pour peu qu'ils ſe fuſſent remués, tout ſe ſeroit renverſé dans l'eau.*

préſente une barque avec la forme d'un Dauphin, paroit à l'Auteur indiquer l'invention & la pratique de la navigation. Tous ces animaux, dit-il, conſidérés en général, ſignifient que les hommes, avant que de naviger ſur le bois, paſſerent les eaux ſur des quadrupedes. Lorſqu'ils eurent inventé les bois flottans, il étoit naturel qu'ils leur donnaſſent la forme des poiſſons qu'ils voyoient nager dans l'eau; & le Dauphin qui ſert ici de vaiſſeau, a dû être conſtruit d'après le poiſſon de ce nom, que ſa forme rend plus propre que tous les autres à la navigation.

Avant que les voiles euſſent été imaginées par Icare ou par Dédale, les Bateaux alloient à rames. Deux grandes aîles attachées à un vaiſſeau ſur une pâte antique, & étendues, comme

pour prendre le vent, expliquent clairement la fable de Dédale & l'invention des voiles. Les mâts furent d'abord mobiles, comme on le voit dans Homere. L'Art étant encore à ſes premiers élemens, on ne ſçavoit employer la voile, que lorſque le vent étoit favorable. Il fallut un aſſez long eſpace de tems, pour parvenir à la rendre utile, même pour des vents contraires. Cet Extrait eſt déja trop long pour que nous puiſſions entrer dans le détail des diverſes ſortes de Navires.

La 7e Claſſe renferme les animaux, & la 8e les Abraxas ou Gravures, avec des caracteres orientaux & des Gravures modernes. Ce ne ſont que des deſcriptions, ou plutôt une ſimple nomenclature.

A la fin de cette deſcription, l'Auteur a ajouté un Catalogue abregé de l'Atlas du Baron de Stoſch, en 324 tomes *in-fol.* grand papier impérial, avec cartes, planches & deſſeins. L'Atlas de Blaeu eſt comme le fond ſur lequel eſt élevé l'édifice. Il réunit à la Géographie, la Topographie, le plan des villes, de leurs environs, des châteaux, &c. les principaux monumens, édifices, &c. le tableau des fortifications, celui

des mœurs & des uſages, des précis hiſtoriques, relatifs aux endroits dont on fait mention, &c. La plûpart des deſſeins ſont uniques aujourd'hui. Pendant le ſéjour du Baron de Stoſch à Rome, le feu Roi de Portugal fit deſſiner par d'habiles Artiſtes ce qu'il y a de plus mémorable dans cette Ville & aux environs, & le B. de Stoſch en fit tirer des doubles. Les premiers deſſeins ont péri dans la funeſte cataſtrophe de Lisbonne; il ne reſte plus que ceux de notre Atlas, le plus vaſte des Recueils Géographiques que l'on connoiſſe. Le public verra ſans doute toutes ces deſcriptions avec autant d'empreſſement, qu'il en a déja montré pour le Catalogue de la Bibliotheque & des Manuſcrits de notre illuſtre Amateur des Lettres & des Arts.

On ſe ſera aiſément formé, ſur notre Extrait, une idée du travail de M. l'Abbé Winckelmann. Il a laiſſé un aſſez grand nombre de pierres ſans explications, & il ne ſe diſſimule point que, parmi ſes interprétations, il y a des conjectures un peu foibles. La ſignification de pluſieurs ſymboles & allégories étoit déja perdue chez les an-

ciens Grecs, comment les deviner aujourd'hui à-travers les voiles épais, dont une longue ſuite de ſiecles les a encore couverts? Pauſanias avoue qu'il ignore ce que vouloient dire les Ethiopiens ſur la coupe de Nemeſis, faite par Phidias, & pour quelle raiſon Théognete portoit à la main une grenade & une pomme de Pin. Qui prendroit pour une Victoire une figure de femme ſans aîles, portant d'une main une grenade, & de l'autre un caſque? A quel trait connu de la Fable rapporter Jupiter monté ſur un Centaure, tel qu'on le voit ſur un des plus beaux autels triangulaires de l'Antiquité, dans les ſouterreins de la *Villa Borgheſe?* Une infinité de pareils exemples juſtifient le ſilence de l'Auteur ſur quelques pierres, & font paſſer ſes conjectures ſur pluſieurs autres. Il ne manque à cet Ouvrage que de nous repréſenter les planches des pierres gravées ou du-moins les principales; mais elles auroient engagé le Poſſeſſeur de ce beau Cabinet dans des dépenſes trop conſidérables.

Nous terminerons cet article par une obſervation qui ſuffira ſeule pour

pour la gloire de feu M. le Baron de Stoch. Ces riches & précieuſes Collections, ces tréſors immenſes, la poſtérité croira-t-elle que M. le Baron de Stoch les ait acquiſes avec le revenu d'un ſimple particulier?

III.

MÉMOIRE ſur la ſenſibilité des Tendons, lû à l'Académie des Apathiſtes de Florence, par M. Grima, *Maître en Chirurgie à Florence, & Chirurgien Penſionnaire de l'Ordre de Malte, Membre de l'Académie des Apathiſtes, & de l'Académie de Botanique & d'Hiſtoire Naturelle de Cortone.*

§. I.

LES Savans ſont fort occupés aujourd'hui de pluſieurs queſtions très-importantes ſur la ſenſibilité ou l'inſenſibilité, ſur l'irritabilité ou non-irritabilité de certaines parties du corps humain ou de celui des brutes. Pour jetter du jour ſur cette matiere, & diſſiper les nuages qui la couvrent, il il n'y avoit point de parti plus ſûr que celui des Expériences ſur des animaux

vivans. Elles ont été faites dans les Villes les plus conſidérables de l'Europe, & particuliérement dans notre Ville de Florence, ſi célebre par les grands Hommes qu'elle a produits, & qui ont illuſtré la République des Lettres par des Ouvrages excellens dans tous les genres. Le deſir de m'inſtruire & d'acquérir des connoiſſances Phyſiologiques, qui fuſſent utiles à la Chirurgie, m'a porté à répéter ces Expériences. Je me ſuis ſur-tout attaché à celles qui ont pour objet de déterminer ſi les tendons ont de la ſenſibilité. En les communiquant, Meſſieurs, à votre illuſtre Société, je cherche moins les applaudiſſemens que votre indulgence pourroit m'accorder, que je ne demande votre favorable attention, & la grace de me faire part de vos lumieres pour l'utilité publique. C'eſt ce ſeul motif, qui m'a fait hazarder de paroître devant vous dans cette Chaire reſpectable, où tant de Perſonnes illuſtres ont ſi ſouvent fait briller leurs talens.

§. I I.

Les muſcles ſont les organes des

mouvemens du corps. Les fibres muſculaires ſe réuniſſent enſemble à leur extrêmité, en forme de cordon d'une couleur blanche argentine ; ou ces fibres blanchâtres s'épanouiſſent & forment une eſpece de membrane qu'on nomme *aponévroſe*. Les fibres tendineuſes ou aponévrotiques ſont jointes entre elles par des tiſſus membraneux & cellulaires, qui leur fourniſſent des gaînes, dans leſquelles elles ſont contenues.

§. I I I.

La membrane qui recouvre un tendon, & qu'on appelle ſa gaine propre, eſt compoſée de fibres très-déliées, de la même nature que celles qui compoſent le tendon même. Elles ſont rangées ſymmétriquement & parallelement, le long du tendon qu'elles recouvrent. Toutes ces portions de fibres aponévrotiques, qui compoſent le tendon & ſa gaîne, ſont plus groſſes à leur commencement & au milieu que vers la fin. On remarque auſſi que tous les tendons ſont plus larges à leur principe qu'à leur inſertion, ſoit qu'ils ſoient de figure ronde, ou applatis,

ſoit qu'ils produiſent une expanſion fort large, telle que l'aponévroſe des muſcles du bas-ventre, qui forme la face antérieure de l'abdomen.

§. I V.

Le tendon ſert à tirer la partie qui doit être mûe, lorſque la portion charnue du muſcle ſe raccourcit par ſa contraction ; & l'uſage de la gaîne eſt de concourir à la même fonction que remplit le tendon, par la raiſon qu'elle lui eſt adhérente.

§. V.

La membrane cellulaire, qui couvre, d'une maniere ſi admirable les fibres tendineuſes, eſt une continuation du tiſſu graiſſeux, ſitué immédiatement ſous la peau des hommes & des brutes, & qui ſe prolonge dans l'interſtice de toutes les fibres, enſorte que toutes les parties du corps ſont comme renfermées & contenues dans le tiſſu cellulaire, comme on le voit par la diſſection anatomique. Cette membrane tranſparente & poreuſe eſt

compoſée d'une infinité de petites poches, nommées *cellules*, plus ou moins grandes, qui communiquent les unes avec les autres, & qui contiennent une humeur graſſe & huileuſe, fluide & très-fine. Ces cellules membraneuſes ſervent de ſoutien à beaucoup de petites branches d'arteres, de veines, de nerfs & de vaiſſeaux lymphatiques, appellés *capillaires*, parce qu'ils ſont extrêmement déliés.

§. V I.

L'uſage de la toile cellulaire, relativement aux tendons, eſt, 1°. de couvrir & d'envelopper chacune des fibres qui compoſent le tendon & ſa gaîne, & de remplir les intervalles qui ſe trouvent entre elles ; 2°. de contenir le tendon, de façon que toutes ſes fibres ayent une action ſimultanée ; 3°. de conſerver l'humeur qui ſe trouve dans ſes cellules. C'eſt par l'extrêmité des arteres, que ſe fait la ſécrétion de cette humeur, deſtinée à la nourriture des parties qu'elle abreuve. Les veines reſorbent le ſuperflu, & le rapportent dans les grandes voies de la circulation ; & les filets nerveux donnent le

ſentiment à ces parties. Enfin l'uſage de cette humeur eſt d'arroſer & d'humecter les fibres aponévrotiques du tendon & de ſa gaîne, & d'empêcher qu'elles ne ſoient deſſéchées par le mouvement continuel & la chaleur du ſang, qui circule dans les vaiſſeaux qui avoiſinent le tendon. C'eſt ce qu'on obſerve dans les vieillards, dont les articulations éprouvent la difficulté des mouvemens, par la privation de cette humeur; & même ſur les jeunes gens, lorſque quelques maladies affectent ces parties.

§. VII.

Après avoir expoſé préliminairement quelle eſt la ſtructure & les uſages des tendons & de tout ce qui leur appartient, il eſt à propos de faire le récit des Expériences que j'ai faites pour découvrir ſi les tendons ſont ſenſibles, ou s'ils ne le ſont pas. Vous jugerez, Meſſieurs, cette queſtion, ſur laquelle on ne peut admettre de preuves qui ne ſoient tirées de connoiſſances certaines & bien fondées.

§. VIII.

Le 27 du mois de Mai 1756, je fis, dans notre Hôpital de ſainte Marie Neuve, en préſence de Meſſieurs *Barbette*, Profeſſeur en Médecine, *Fabbrini*, l'un de nos Anatomiſtes, & de pluſieurs autres Perſonnes, à la patte poſtérieure d'une chienne, une inciſion, ſuivant toute la longueur du tendon d'Achille; & l'ayant ſéparé de toutes les parties voiſines, je piquai légérement ſa gaîne ſeule. La chienne ſe plaignit, & retira la patte. Elle donna les mêmes marques de ſenſibilité, lorſque je touchai la ſurface de la gaîne avec de l'eau-forte; & quand l'eſcarre, produite par ce cauſtique, fut tombée, j'excitai une extrême ſenſibilité, en touchant, ſeulement avec le bout du doigt, le tendon d'Achille découvert.

§. IX.

M. *Buonaparte*, Profeſſeur de l'Univerſité de Piſe, me pria de répéter cette Expérience le 12 Juin ſuivant, en l'Hôtel de M. le Comte *Pier-*

rucci, en préſence de Meſſieurs ſes Fils: Meſſieurs *Vannucci*, *Barbette*, *Ruffo*, *Spaneo* & *Ugolini* y aſſiſterent. Je ſéparai les trois tendons, dont la réunion forme le tendon d'Achille. Quand la douleur de cette opération fut calmée, je piquai le tendon avec une aiguille; le mouvement que fit le chien en retirant ſa patte, démontra qu'il avoit ſouffert. Après quelque tems de repos, je paſſai une aiguille à-travers le tendon, & le chien nous fit connoître qu'il avoit la même ſenſibilité. Un peu après, je touchai la même partie avec de l'eau-forte: l'animal ſe débattit alors avec beaucoup de violence; ce qui ne laiſſa aucun doute que ces opérations ne fuſſent fort douloureuſes, & par conſéquent que les tendons ne ſoient d'une grande ſenſibilité.

§. X.

Le 21 du même mois, je recommençai des Expériences au même endroit, ſous les yeux des mêmes Perſonnes, auxquelles ſe joignit le célebre M. *Guadagni*, Profeſſeur public de Phyſique Expérimentale en l'Univer-

ſité de Piſe: nous avions deux agneaux & un chien. Les agneaux parurent avoir le ſentiment moins vif; ces animaux paiſibles ne firent que retirer la patte, lorſqu'on leur piquoit le tendon; ils faiſoient des mouvemens légers, & remuoient un peu les levres. Le chien, au contraire, ne ſe contentoit pas de vouloir retirer la patte, dont le tendon étoit à découvert; il trembloit & s'agitoit, en criant aſſez fort, & faiſant des efforts pour rompre les liens qui l'attachoient. M. Guadagni voulut piquer lui-même le tendon du chien, & il fut convaincu de ſa ſenſibilité. Il obſerva en même tems que la ſenſation étoit plus vive au commencement du tendon, que dans le milieu & vers la fin, où il ſe confond avec la ſubſtance des os. Le chien ayant été tranquille pendant plus d'un quart-d'heure, je touchai le tendon avec du beurre d'Antimoine: à l'inſtant, il ne parut pas ſouffrir beaucoup; mais quelques momens après, il ſe mit à heurler & à s'agiter d'une façon à nous démontrer qu'il avoit le ſens très-aigu. Ceux des Aſſiſtans qui étoient le plus près de ce chien, furent même obli-

gés de s'en éloigner, craignant la fureur où il étoit.

§. XI.

Comme rien n'est plus utile, pour constater les Expériences, que de les répéter & même d'y faire quelques changemens, je m'avisai, plusieurs jours après, de prendre de petits coqs & des pigeons, pour mes recherches. Ils ne parurent point beaucoup affectés à la piquure de leurs tendons; mais lorsque je les eus coupés transversalement, la rétraction des pattes, l'agitation des aîles & le cri de ces animaux firent conclurre qu'ils ressentoient de la douleur, & que les parties divisées étoient sensibles.

§. XII.

La sensibilité des tendons me paroît solidement démontrée par la Description Anatomique que j'ai donnée plus haut de la structure de ces parties, & par les Observations qu'on a faites pendant mes Expériences. Cette sensibilité dépend essentiellement de l'ac-

tion des nerfs qui partent du cerveau & de la moëlle allongée, qui s'étendent par tout le corps, & entrent, en filets imperceptibles, dans la trame organique de toutes les parties; ensorte que la sensibilité est plus ou moins vive, suivant la disposition de ces filamens nerveux, & en proportion de leur nombre, de leur grosseur, de leur éloignement du principe qui leur donne l'action, & de la ténuité des parties où ils s'étendent.

§. XIII.

Avant que de pousser plus loin mes réflexions sur ce sujet, il est à propos d'examiner une proposition qu'on lit à *la page 29 de la Traduction Italienne du Pere* Vincent Petrini, *de trois Dissertations*, dont l'une est écrite en François, & deux en Latin, sur les preuves Physico-médicales de l'insensibilité des tendons. Ce sont, probablement, ces dissertations qui ont excité l'émulation, & porté tant de personnes à s'occuper de cet objet avec tant d'appareil. Voici cette proposition : *Puisque dans l'homme il n'y a que les nerfs qui soient capables de sentiment, on*

voit naturellement que les tendons qui ne reçoivent point de nerfs, doivent être privés de sentiment, & j'ai eu plusieurs fois l'occasion de m'en assurer. Je respecte infiniment l'Auteur & le Traducteur de cette Dissertation; mais cela ne m'empêchera pas d'avancer que cet argument si vrai, porte malheureusement sur un faux principe, & j'aurai pour partisans les exacts scrutateurs des faits. Je ne dissimulerai point que cet argument, dont je sentois toute la force, ne m'ait obligé à de nouvelles recherches. En examinant, sous les yeux de M. *Angioli*, Professeur de Médecine, le muscle *biceps*, j'y remarquai plusieurs filamens nerveux, qui s'étendoient dans toute sa substance : cette propagation étoit accompagnée de celle de certains vaisseaux très-déliés, dont la distribution étoit conjointe. En conduisant la dissection jusqu'au tendon, je vis que les filets nerveux y entroient; mais j'avois quelque peine à les distinguer, parce que les fibres tendineuses sont exactement de la même nature, & presque de la même couleur. Cependant, en suivant la dissection tout le

long du tendon, j'observai qu'il entroit constamment, dans sa structure, des filamens plus déliés que ne le sont les fibres tendineuses, & un peu plus blanchâtres. J'ai répété cette Démonstration Anatomique, en présence de Messieurs *Liancourt*, Professeur de Médecine, & *Bertini*, l'un de nos Démonstrateurs; j'avois pris un autre muscle pour le sujet de mon travail, & j'eus la satisfaction de trouver le même résultat. Pour completter les preuves, j'eus la curiosité de faire une troisieme Expérience, que la Place, que je venois d'obtenir, de premier Démonstrateur d'Anatomie dans l'Hôpital de sainte Marie Neuve, me mettoit à portée de faire avec facilité. Le 22 Avril 1756, je détachai d'un cadavre différens muscles avec leurs tendons, & les parties des os où ils s'attachent, en y laissant les branches principales d'arteres, de veines & de nerfs, qui en fournissent d'autres plus petites à ces muscles. Je mis ces pieces en macération dans de l'eau. Par cette préparation, je remarquai, entre la gaîne & le tendon d'un muscle *biceps*, une grosse branche de nerf, qui s'étendoit

dans toute la longueur du tendon, perçoit sa gaîne vers la tubérosité du rayon où est son attache mobile, & qui, sortant de-là, reproduisoit d'autres petites branches. Notre Observation se borna à la vûe positive de cette branche de nerf, qui, arrivant du muscle, va jusqu'au commencement du tendon : nous n'avons pu poursuivre les branches ultérieures de ce nerf & les séparer du tissu cellulaire, parce qu'elles se déchiroient entre les doigts, ainsi que M. le Comte *Felici*, Professeur de Médecine du Collége Florentin & dudit Hôpital de sainte Marie Neuve, & moi, l'avons remarqué.

§. XIV.

Aux preuves que j'ai données du contraire de ce qui est avancé dans les Dissertations traduites par le Pere *Petrini*, & que je pourrois multiplier, j'en vais joindre d'autres, tirées de l'autorité des plus habiles Anatomistes. Les sentimens d'estime & de vénération que je conserverai toujours pour les grands Hommes, dont je n'embrasse point les opinions, m'obligent de cher-

cher la décision de la question qui nous divise, dans des sources où je trouverai la confirmation de mes Expériences. J'invoquerai d'abord le témoignage d'*Etienne Riviere*, qui, dans son Traité d'Anatomie, publié en 1545 par Charles Etienne, dit, au chapitre 61 du premier Livre, parlant des tendons : *Pars est nervo & ligamento composita, à musculo nascens*; & un peu plus bas : *Quapropter sensûs particeps est, minùs quidem quàm nervus, magis autem quàm ligamentum. Jean Tagaut*, en parlant des plaies, des nerfs & des ligamens, expose bien positivement son sentiment sur cette question : *Les tendons*, dit-il, *étant d'une substance composée de nerfs, tirent, à cet égard, leur origine du cerveau; cependant leurs blessures attirent moins la convulsion, que celles des nerfs.* Il paroît que cet Auteur a jugé, comme nous l'avons démontré, qu'il entre, dans la structure des tendons, des filamens nerveux. Le célebre Professeur M. *Cocchi* s'exprime, à ce sujet, d'une maniere tout-à-fait conforme aux idées des Auteurs que je viens de citer : *Les fibres tendineuses qui attachent les mus-*

cles aux os, sont, dit-il, *plus déliées, plus serrées, plus dures, plus unies, plus polies, plus blanches, & d'une couleur argentine, parce qu'il y a moins de vaisseaux & de nerfs : elles sont ainsi moins capables de sentiment & d'irritation.* Il me sera permis de tirer une conséquence de ce sentiment, c'est que les tendons ont moins de sensibilité que les muscles, parce que les filets nerveux, qui entrent dans leur tissure, sont, comme le dit M. Cocchi, plus fins que dans le corps du muscle.

§. XV.

Après avoir donné la solution de la difficulté qu'on auroit pu m'opposer d'après le texte de la Dissertation, traduite par le P. *Petrini*, il est nécessaire que je prévienne les objections, auxquelles les Expériences du Réverend Pere *Pozzi* pourroient donner lieu. Ce sçavant Religieux, très-consideré dans cette Ville, soutient avoir reconnu l'insensibilité des tendons; ce qu'il a publié dans une Lettre Latine, qui a paru ensuite traduite en Italien. En arrivant dans cette Ca-

pitale de la Toscane, il prétend avoir vu un grand nombre de chiens qui boitoient, parce qu'on avoit fait sur eux les expériences convenables, pour s'assûrer de l'insensibilité des tendons. Il semble que ces animaux, étonnés de ce que nous n'avions pas remarqué qu'ils étoient boiteux, & reconnoissant dans le R. P. Pozzi un homme très-versé dans la Philosophie Expérimentale, se présentoient à lui pour le supplier, par signes, de vouloir bien renouveller sur eux les Expériences que nous avions faites, afin qu'il en tirât des conséquences certaines & démonstratives, & qu'il n'en laissât plus d'équivoques, comme il nous le reproche. Permettez-moi, Messieurs, de comparer ici l'exemple des chiens qui ont été à la rencontre du R. P. Pozzi, avec celui que nous fournissent les chiens du troupeau d'Ulysse. Ils aboyerent contre lui-même, & vouloient le mordre sans aucune raison; mais à l'apparition de Minerve, qui ne s'étoit rendue visible qu'à eux, ils s'appaiserent (*).

(*) Odyss. *l.* 14 & 16,

§. XVI.

Je ne suis pas sans doute le seul à qui les expressions du Religieux, auteur de la Lettre, ont pu déplaire, lorsqu'il hazarde de dire, qu'avant son retour en notre Ville, nos expériences avoient été sans succès, ou du moins qu'elles laissoient des doutes. Il s'ensuivroit que, s'il ne se fût pas donné la peine de venir de Bologne à Florence, personnne d'entre nous, dans cette derniere Ville, n'auroit été capable de disposer les choses convenables pour des Expériences décisives; & en effet il falloit découvrir des tendons, & les piquer. Comment aurions-nous pu, sans sa présence, juger si les animaux que nous piquions marquoient de la sensibilité, ou n'en donnoient aucun signe? La ville de Florence seroit donc bien déchue de son ancien lustre? Elle a toujours tenu un rang très-distingué parmi les Villes sçavantes: elle a été le berceau des Sciences; elles y ont été cultivees, avant qu'on s'en occupât en aucun autre endroit de l'Europe. Florence a produit

les Hommes les plus illustres: la Physique, l'Anatomie, la Médecine, la Chirurgie lui doivent ses premiers Maîtres. Oui, Messieurs, les Florentins n'ont rien à cet égard à envier à aucune autre Nation; l'Histoire de la République des Lettres en fait foi, & jamais ils n'ont eu besoin qu'on vînt de quarante milles pour les enseigner. Or s'ils ont donné, en tous les genres de sçavoir, des preuves de leur habileté, pourquoi les accuseroit-on de n'avoir pas sçu piquer le tendon d'un chien, sans l'estropier?

§. XVII.

Je n'accuserai pas le R. P. *Pozzi* de mauvaise intention dans le choix des expressions, contre lesquelles je m'éleve. Il aura simplement cru donner par-là plus de crédit à ses propres expériences, par lesquelles il a voulu établir que les tendons n'ont point de sentiment; mais on me permettra de regarder quelques-unes de ces expériences comme des exceptions. Telle est, entre autres, celle dont un des fils de M. le Comte *Pierucci* m'a fait part. On pi-

qua les tendons d'un chien, vingt-quatre heures après avoir été dépouillés de leurs gaînes, & pendant tout cet espace de tems, ils étoient restés à découvert. Doit-on s'étonner si ces tendons ont paru insensibles? Cette insensibilité ne venoit pas de la nature du tendon; elle étoit accidentelle, & l'effet d'une cause extérieure. On peut consulter à ce sujet ce que M. Sauvages a dit dans sa seconde Dissertation, touchant l'air & son influence sur les corps vivans, que M. *Manetti*, l'un des plus célebres Professeurs de Médecine de Florence, a si élégamment traduite. J'ajouterai qu'il en a paru tout autrement dans d'autres Expériences. On piqua le tendon d'un mouton dans la boucherie de S. Marie-Neuve, sous les yeux de Messieurs *Brilli* & *Liancourt*, Professeurs de Médecine, & de Messieurs *Baldini* & *Lotti*, nos Démonstrateurs; ils remarquerent tous que ce mouton, lorsqu'il fut piqué dans le tendon, marqua par son agitation & des mouvemens violens, que la sensation qu'il avoit éprouvée étoit violente & très-douloureuse.

§. XVIII.

Mais puisque le R. P. *Pozzi*, fondé sur quelques Expériences, ne veut point abandonner son opinion de l'insensibilité prétendue des tendons, il faut essayer d'éclaircir la matiere par un raisonnement Physico-chirurgical. J'ai déja fait observer, & je ne dois pas craindre de le répetér, que le sentiment des tendons n'est pas le même dans toute leur longueur. Ces parties sont plus grosses dans leur commencement, à l'extrêmité des fibres musculaires, que dans leur milieu, & moindres encore à leur implantation aux os. De même les filamens nerveux sont plus épanouis & plus considérables à l'origine du tendon qu'à sa fin. A mesure donc que les filets deviennent plus déliés, ils reçoivent une moindre quantité du fluide nerveux, qui opere la sensation. Voilà la raison pour laquelle la piquure des tendons est plus ou moins sensible, eu égard à l'endroit où elle se fait; ce qui se rapporte à l'Expérience déja citée de M. *Guadagni*. Je puis donc expliquer en ma faveur les Expérien-

ces mêmes du R. P. *Pozzi.* Les tendons lui ont paru insensibles, parce qu'en isolant un tendon de sa gaîne, ou bien en le coupant, on aura enlevé les filamens nerveux qui s'y distribuoient. Il est encore vraisemblable que ces filamens nerveux, trop long-tems exposés à l'air, se dessechent, &, dans ce dernier cas, le fluide nerveux ne parvient plus jusqu'aux extrêmités des fibres vasculeuses qu'il doit parcourir, pour y être en quelque sorte le char de la sensation. Il n'est pas étonnant alors qu'elle manque, puisque les instrumens destinés pour qu'elle se fasse, sont empêchés ou détruits. Ces raisons admettent l'insensibilité que l'expérience a fait voir; mais elles prouvent qu'il ne faut pas l'attribuer à la nature des tendons, & qu'ils auroient donné des marques de sentiment, si on ne leur eût pas ôté les convenances nécessaires, dont l'existence ou la soustraction font une différence absolue. On peut donc soutenir, comme je le fais, que les tendons, dans leur état naturel, c'est-à-dire, lorsqu'ils ne sont pas séparés de leurs petits vaisseaux & de leurs dépendances, sont extrêmement sensibles. Les

preuves nouvelles que je vais en fournir ne souffriront point de replique. M. Antoine *Bicci*, Professeur de Chirurgie à Forence, eut à la suite d'une maladie plusieurs tendons des muscles extenseurs & flechisseurs du gros orteil à découvert. J'ai été témoin que M. *Valentin del Turco*, l'un de nos premiers Professeurs, toucha le milieu d'un de ces tendons avec les pincettes, sans en toucher la gaîne, & qu'il parut sensible audit Sr *Bicci.* On appliqua une autrefois sur le tendon un peu de charpie imbibée d'eau-de-vie pure; la douleur fut fort aiguë, & la sensation intolérable. On peut inférer de-là, que les tendons sont toujours sensibles dans leur état naturel.

§. XIX.

Après une discussion aussi scrupuleuse des Experiences qui ont servi à établir le pour & le contre sur la question de la sensibilité des tendons, je ne pense pas que personne puisse la révoquer en doute. Je ne puis cependant m'empêcher de faire ici quelques nouvelles observations sur la répétition qui se

trouve dans la Dissertation traduite par le P. *Petrini*, page 29, que les tendons sont insensibles, parce que les nerfs ne se distribuent que dans les muscles, & nullement dans les tendons. Une seule autorité ne peut faire loi, & j'en pourrois réunir un grand nombre qui prouveroient invinciblement le contraire. Je me contenterai d'en rapporter quelques-unes. François *Peccetti*, au chap. 45, parlant des plaies des tendons & des ligamens, dit expressément que les nerfs sont dans les tendons. Le panaris qui se fait par tumeur inflammatoire, dont le siege est dans la gaîne des tendons fléchisseurs des doigts, ne produit de si cruelles douleurs qu'à raison de l'extrême sensibilité de la partie affectée. C'est ainsi que *Munnicks* s'en explique; mais il n'est pas le seul. Tous les Praticiens ont dit que les incisions qui se font sur les parties tendineuses, sont beaucoup plus dangereuses & douloureuses que celles qu'on fait sur les parties charnues. *Genga* rapporte, d'après *Fabrice de Hilden*, qu'un jeune homme de vingt-quatre ans fut attaqué de sphacele à la suite d'une piquure de ten-

don au doigt, & qu'on fut obligé de lui faire l'amputation entre l'avant-bras & l'humerus. Ce sont ses propres termes, auxquels il ajoute ceux-ci un peu plus bas : On raconte d'*Archange Mercenario*, Professeur de Padoue, » qu'ayant été blessé au tendon dans » une saignée, il mourut en convulsions ». Mais, que répliqueront nos Adversaires, à l'autorité du grand *Boerrhaave*, l'ornement & la lumiere de la Medecine ? Ce qu'il dit en faveur de notre sentiment, dans sa Physiologie, est digne de la plus grande attention.

« Le tendon du muscle bien examiné, est divisé en autant de fibrilles que le muscle même, de façon » que la cavité de la fibre musculaire » diminuant de grosseur, & formant » seule un corps délié, est plus forte, » plus dure, plus seche, plus étroite, » sans presque aucun vaisseau sensible, quoique par les Expériences de » *Ruisch*, on apperçoive dans tout l'intérieur des tendons un nombre infini de petits vaisseaux distincts (*).

(*) *Tendo autem musculi, ritè examinatus, discerpitur in tot fibrillas, in quot musculus;*

Nous disons plus : voici comme l'un des plus illustres Eleves de ce grand Professeur, le sçavant M. *Haller* parle du tendon, en commentant l'aphorisme ci-dessus.

« Boerrhaave, dit-il, a vû dans un » tendon préparé par Ruisch, des ar» teres rouges & de petites cellules » pratiquées à l'entour (*). Si, comme on le voit, on peut observer des vaisseaux dans les tendons par l'art des injections, il est très-certain qu'il y a des nerfs aussi, puisque les nerfs accompagnent les vaisseaux dans toutes les parties : le microscope en donne la preuve. Je raisonnois un jour sur cette matiere avec M. le Chevalier *Santucci*, aussi excellent Anatomiste que

eâ lege, ut cavitas fibræ muscularis gracilescens ex sua amplitudine obtusa, concrescens in unum acutum corpus, fiat fortior, durior, siccior, angustior, vasculis ferè destituta sensibilibus, quamvis, Arte Ruyschianâ, innumerabilia, tenuia, distincta appareant, per intima quæque tendinum loca. Boerrh. *Institut. Mediç.* §. 399.

(*) *In tendine, à Ruyschio præparato, vidit Boerrhaavius rubras arterias, & circumpositam fabricam cellulosam.*

Ruisch, & qui a fourni un Cabinet très-curieux de préparations par le moyen des injections, pour S. M. le Roi de Portugal. Il m'assûra que beaucoup de vaisseaux se rassemblent dans les tendons, & singulierement des vaisseaux lymphatiques, & autres. J'ajoute d'autant plus de foi à ce que dit là-dessus cet habile Cortonnois, que j'ai distingué moi-même très-facilement jusqu'aux moindres vaisseaux qui se distribuent sur la surface interne de la membrane veloutée de la vésicule du fiel, préparés par les injections de M. *Tacchini.*

§. XX.

Je terminerai, Messieurs, cette Dissertation, en disant que non-seulement mes propres Expériences prouvent la sensibilité des tendons, mais qu'elles sont conformes à celles des hommes les plus éclairés en ce genre. Je citerai d'abord les observations qui ont été faites sur ce sujet par M. *Fabbrini*; celles qu'on a suivies en présence de M. *Nannoni*, premier Professeur en Chirurgie, & d'une très-haute réputation; celles de M. *Laghi*, Professeur de Mé-

decine à Bologne, imprimées en Latin, dans une Dissertation, dont M. *Lami*, si célebre dans la République des Lettres, a fait mention dans ses *Novelle Letterarie*; celles enfin qu'on a faites en France, & dont M. *Le Cat*, célebre Chirurgien de Rouen, a fait part à M. Nannoni, dans une Lettre sur ces recherches. J'ose assûrer que toutes celles qu'on fera auront le même succès, pourvu qu'on ait soin de ne pas découvrir le tendon, & d'éviter que l'air ne l'altere & ne le rende insensible, comme j'ai avancé que cela pouvoit arriver. Mes Expériences établissent la sensibilité des tendons. Il ne me reste donc, Messieurs, qu'à invoquer authentiquement votre suffrage, & à demander votre décision sur la question, que je soumets entierement à vos lumieres. Rempli de reconnoissance pour l'attention dont il vous a plu de m'honorer, je vous avoue qu'elle a comblé mes vœux à un tel point, que je ne craindrois pas d'appliquer à mes Adversaires, tout estimables qu'ils sont, & spécialement à ceux qui croyent l'insensibilité apparente des tendons, ces Vers du Dante :

. . . . tu stesso, ti fai grosso
Col falso immaginar, si che non vedi
Cio che vedresti se l'avessi scosso.

Cantic. 3, c. 1.

DIXI.



NOUVELLES
LITTÉRAIRES.
ANGLETERRE.
PRIX adjugés & proposés.

IL n'y a pas en Angleterre de prix fondés d'une maniere fixe, comme nous en avons un grand nombre en France, ou comme ceux que distribuent annuellement diverses Académies de l'Europe : mais on voit de tems-en-tems des Societés d'Amateurs des Sciences ou des Arts, proposer des récompenses à ceux qui traiteront le mieux certains sujets, le plus souvent relatifs aux Arts & à l'Economie. Il s'est formé depuis quelques années une societé de ce genre, dont l'objet est d'encourager les Arts, les Manufactures & le Commerce. Elle proposa l'année derniere deux prix de cent & de cinquante guinées pour les deux meilleurs tableaux d'Histoire, & deux

autres de cinquante & de vingt-cinq pour les deux meilleurs paysages.

Le premier de ces prix fut adjugé le 2 Avril dernier à M. *Pine*, Auteur d'un Tableau représentant *la conduite d'Edouard III. envers les habitans de Calais, lorsqu'il assiegea cette ville.* Nous ne contesterons pas à ce Tableau son mérite pittoresque, puisqu'il a été couronné, mais celui du Sujet. La rigueur d'Edouard envers des hommes qui n'avoient fait que leur devoir, en lui opposant la plus rigoureuse défense, & la peine qu'il eut à accorder la vie aux généreux Citoyens, qui se dévouerent à la mort pour leurs Compatriotes, ne sont certainement pas des sujets d'éloge pour ce Prince ; ce trait n'étoit un sujet de tableau que pour l'Hôtel de-Ville-de Calais.

Le second prix a été adjugé à un Tableau, représentant l'histoire de Gunhilde, par M. *Cassali*; & les deux Prix pour le Paysage ont été remportés par Messieurs *George* & *Jean Schmidt*.

La même Societé avoit proposé deux Sujets intéressans pour les Arts. Il s'agissoit de déterminer *le meilleur*

Moulin flottant & le meilleur Moulin horisontal à vent. La meilleure solution de chacun de ces problêmes devoit être recompensée par une somme de cinquante guinées. C'est M. *Nichols*, de la Province d'Yorck, qui a remporté les deux Prix.

Cette Societé se propose actuellement d'encourager aussi par des Prix la culture du Chanvre dans les colonies de l'Amérique Septentrionale, & son importation en Angleterre. Suivant la premiere des conditions proposées, il n'en faut pas moins de dix tonneaux à bord d'un même vaisseau. Ceux qui auront satisfait à cette premiere condition, pourront concourir aux Prix, dont le premier est de cent livres sterlings pour le plus beau Chanvre ; le second de soixante-dix pour l'espéce qui le suivra de plus près, & le troisieme de quarante, pour la derniere. La Societé ne distribuera ces Prix qu'en 1763. Elle annonce en même-tems qu'on a trouvé à la Guadeloupe un arbre fort ressemblant à la Cannelle, & dont les propriétés en approchent beaucoup. Elle se propose encore d'encourager par des Prix la culture de cet

Arbre dans les Colonies du Golfe du Mexique.

Voici deux questions littéraires proposées par Messieurs *Finch* & *Townshend* : 1o. *Quelle a été la maniere de traiter la Philosophie dans l'ancienne Ecole & dans la nouvelle, & quelle est la plus propre à la recherche de la vérité ?* 2o. *Les Mœurs se corrompent-elles, à mesure que le sçavoir s'accroît ?*



ALLEMAGNE.

DER Kôniglichen Akademie der Wissenschaften in Paris, Physische abhand lungen, Erster theil, welcher die jahre 1692, 1693, 1699, 1702, *in sich Enthalt*, &c. &c. &c. *Alles aus dem Franzosischen ubersetzt, von Wolf* Balthazar Adolph von Steinvehr, *mit sehr vielen kupfer tafeln. Breslaw*, 13 *vol.* in-8°.

« MÉMOIRES Physiques de l'Académie Royale des Sciences de » Paris, comprenant, en treize Parties, tous ces Mémoires, depuis » l'année 1692, jusqu'en 1740 inclusivement, traduits en Allemand, par M. *Balthazar Adolph* » *de Steinvehr*. A Breslaw, 1759, » *in*-8°, treize volumes, avec un » grand nombre de Planches gravées » en cuivre.

LE titre de cet Ouvrage suffit pour faire connoître son objet & son utilité. Tous ceux qui, avec du goût

pour les Sciences, ne jouissent que d'une fortune médiocre ou bornée, comme celle de la plûpart des Sçavans & des Gens de Lettres, se plaignent depuis plusieurs années de la difficulté d'acquérir les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, suite nécessaire de la multitude des Volumes de cette importante Collection. D'ailleurs il est rare qu'une même personne réunisse assez de connoissances pour entendre toutes les matieres qui composent ces Mémoires. Le plus souvent à peine y a-t-il dans chaque volume un tiers des Mémoires qu'il contient, qui soit utile à celui qui en fait l'acquisition. Cette considération contribue encore à rendre le prix du Livre plus excessif, du-moins pour ceux qui seroient tentés d'acquérir la Collection entiere.

On a commencé dans différentes parties de l'Europe à remédier à l'inconvénient dont nous parlons, en réunissant ensemble les matieres du même genre. C'est ce que vient de faire M. de Steinvehr à l'égard de la partie Physique. Nous remarquerons seulement que cette Collection auroit été

d'un usage beaucoup plus général, si la Traduction eût été en Latin. Les Entrepreneurs de cet Ouvrage nous paroissent avoir mal connu leurs intérêts. Ce Livre n'aura des acheteurs que dans l'étendue de l'Allemagne. S'il eût été en Latin, il en auroit trouvé dans l'Europe entiere; avantage qui eût certainement dédommagé les Libraires de quelques Lecteurs de moins qu'il auroit eus dans les pays, où l'on parle la langue Allemande.

Nous sentons bien qu'une pareille entreprise éprouvera toujours en France des difficultés insurmontables; il est aisé d'en deviner les motifs, & il faut avouer qu'ils sont légitimes jusques à un certain point. Mais ne pourroit-on pas du-moins empêcher le progrès du mal qui va toujours en augmentant? Un léger changement dans l'arrangement des matieres auroit, ce semble, cet avantage, sans nuire aux intérêts des Propriétaires de la Collection. Il consisteroit à faire de tous les Mémoires trois ou quatre classes différentes. La 1re seroit celle des Mathématiques. La seconde comprendroit la Physique générale. La troisieme seroit composée

des Mémoires de Physique particuliere, comme Botanique, Anatomie, Chymie. Une quatrieme pourroit comprendre ceux qui sont principalement relatifs aux Arts d'usage. On se ressentiroit bien-tôt de l'avantage d'un pareil arrangement, qui faciliteroit à chacun l'acquisition de la Partie qui l'intéresseroit, sans empêcher ceux qui auroient la Collection, d'acheter le Volume entier, pour la compléter.

GEORGE Christian Gebauers Portugisische Geschichte von den Altesten Zeiten dieses Volks, bis auf die itzigen Zeiten, mit genealogischen Tabellen und vielen Aumerkungen versehen, in denen die Belege und allerhand untersuchungen der Historischen Wahrheiten anzutreffen sind. Leipsick, in der Fritschischen Handlung, 1759.

« HISTOIRE Portugaise, depuis les » tems les plus reculés de ce Peuple, » jusqu'aux tems présens, pourvue » de Tablettes Généalogiques, & » de plusieurs Remarques, dans » lesquelles on trouvera les Pieces

» justificatives, & toutes sortes de » Recherches sur les Vérités Historiques. A Léipsick, dans la Librairie de Fritsch, 1759, *in*-4°.

Les Allemands n'ont encore qu'un très-petit nombre de bons Historiens. Cela vient, comme l'ont observé des Critiques judicieux, (*) de ce que leurs beaux Esprits sont rarement des Savans, & que leurs Savans sont rarement beaux Esprits. Les uns ne veullent point lire du tout, ne veullent point faire de recherches, ne veullent point recueillir, ou en un mot, ne veullent point du tout travailler; les autres ne sont que laborieux.

Cette Nation n'a pas encore de corps d'Histoire complet, quoiqu'il n'y en ait point qui ait tant de matériaux pour le faire. Il semble même que le plus difficile soit fait; car M. *Mascov* a donné une excellente Histoire des Allemands, où il débrouille parfaitement bien leur origine, mais qui ne va que jusqu'à l'extinction des Rois

(*) Les Auteurs des Lettres sur ce qu'il y a de plus nouveau dans la Littérature.

de la Race Mérovingienne. M. le Comte *de Bunau* avoit donné une Histoire générale de l'Empire d'Allemagne; mais par une autre fatalité, l'Ouvrage est resté-là, & ne va que jusqu'à l'Empereur Barbarousse.

M. *Gebauer* même s'étoit déja distingué lui-même dans cette carriere, par son *Plan d'une Histoire complette des principaux Etats de l'Europe*. Le présent Ouvrage, que ce plan a fait naître, est divisé en cinq Epoques. I. *Division*. Des particularités les plus anciennes, avant l'établissement du Royaume. II. *Division*. Du commencement de la Royauté, jusqu'à l'extinction de la vraie Tige Royale. III. *Division*. Depuis l'extinction de la vraie Tige, jusqu'à la réunion avec l'Espagne. IV. *Division*. Depuis la réunion avec l'Espagne, jusqu'à l'élévation de la Maison de Bragance. V. *Division*. Depuis les Rois de la Maison de Bragance, jusqu'à présent.

Nous n'avons pas dessein de faire l'Extrait de cet Ouvrage; nous nous arrêterons seulement à quelques traits les mieux discutés. De ce nombre, est l'Histoire de l'infortuné Roi *Sébastien*.

On sait que le jeune *Sébastien* brûloit de desir de se mesurer avec les Infideles de l'Afrique. Il ne se fit pas prier beaucoup, pour se présenter en personne devant le Roi de Maroc détrôné, *Muley Mahomet*. Il mit à la voile le jour de la saint Jean 1578, avec une Armée considérable; il débarqua son Armée près d'Arzilla, & marcha contre l'*Arache*. En chemin, il en vint à une bataille dans la plaine d'*Alcassarquivir* avec l'Armée ennemie de *Muley Molucco*. Sebastien & ses Portugais furent entiérement défaits, & lui-même resta sur le champ de bataille, du-moins à ce qu'on a toujours cru.

On sait que, quand l'Espagne se fut emparé du Royaume de Portugal, il s'éleva tour-à-tour, en différens tems, quatre faux *Sebastiens*. Les trois premiers étoient, sans contredit, des imposteurs, & ils furent punis comme tels. Pour le quatrieme, il joua si bien son personnage, qu'il restera toujours douteux si ce n'a pas été le vrai *Sebastien*.

Il parut à Venise, en 1598, où non-seulement il trouva le Peuple disposé pour lui, mais encore quelques

Grands, qui l'assisterent si bien, qu'il commençoit à paroitre en public, pour ce qu'il se disoit être; d'autant plus que quelques Portugais, qui avoient connu le Roi *Sebastien*, assûroient qu'il lui ressembloit parfaitement en tout. L'Ambassadeur d'Espagne, *Dominique de Mendoze*, remua beaucoup, & fit si bien-près du Sénat de Venise, qu'il fut arrêté & interrogé sur ses affaires, & sur ce qu'il étoit. Il détailla comment il n'avoit pas été tué à la malheureuse bataille d'*Alcassar* en Afrique, mais fortement blessé, & comment il avoit miraculeusement évité la captivité. Il s'étoit fait guérir à *Algarve*, d'où il avoit passé sur un petit bâtiment avec *Christoval de Tavora*; & comme il n'osoit soutenir les regards des hommes après un si grand malheur, il avoit résolu de voyager en *Abyssinie*, & dans d'autres pays éloignés. De-là il avoit passé en *Perse*, où il s'étoit trouvé à plusieurs batailles & avoit reçu plusieurs blessures. Ensuite étant las de courir, il s'étoit rendu dans l'hermtage d'un bon Vieillard en *Géorgie*, où il avoit mené une vie d'Hermite, jus-

qu'à ce qu'enfin l'envie lui eut pris de revoir ses Sujets. Dans ce retour, il avoit d'abord débarqué en Sicile, & de-là il avoit dépêché *Marcus-Tullius-Catizo de Cosenza* en Portugal; & comme celui-ci ne revenoit pas, il s'étoit mis en chemin lui-même, dans l'intention d'aller à Rome, se jetter aux pieds du Pape. Mais la malice de ses propres Gens, qui le volerent en chemin, l'avoient empêché d'exécuter ce dessein; ensorte qu'il fut obligé d'aller à Venise, où on le reconnut bien-tôt pour ce qu'il étoit. Tout cela étoit bien-tôt dit; mais les preuves manquoient, quoiqu'à la rigueur on ne pût pas en exiger de lui. Il dit, avec une grande assûrance, qu'il attendoit tout du Sénat de Venise, qui devoit bien se souvenir des Lettres qu'il lui avoit écrites dans la derniere guerre des Turcs, & combien il avoit été porté à lui prêter du secours. Tous ceux qui avoient vu le Roi, le reconnoissoient pour tel. Pour plus grande confirmation, on trouva que, de même que le Roi, il avoit le côté gauche, tant du visage que de tout le corps, un peu plus court que le côté droit. Au sourcil

droit, on lui voyoit une cicatrice, comme au Roi Sebastien, qui s'étoit blessé là dans son enfance. Une grande verrue à l'orteil du pié, & d'autres signes qu'on avoit remarqués dans le Roi Sebastien, se trouvoient aussi dans celui-ci. Il fut arrêté pendant 3 ans, & dans cet espace de tems, les Portugais qui s'étoient enfuis, remuerent ciel & terre, pour qu'on rendît la liberté à leur Roi. Henri IV, Roi de France, fit même prier par son Ambassadeur, M. *Dufrene*, le Sénat de Venise de prononcer sur cette affaire, & de ne pas laisser plus long-tems les Portugais dans l'erreur. Le résultat fut d'obliger cet homme à se retirer du territoire de Venise, dans l'espace de huit jours, sous peine des Galeres. Les Portugais délibererent alors quel chemin leur Roi devoit prendre pour arriver sûrement dans ses Etats; s'il devoit passer par le pays des Grisons & la Suisse, ou par la Toscane. Pour son malheur, il choisit ce dernier chemin. A peine fut-il arivé sur le territoire de Florence, déguisé en Dominicain, qu'il y fut arrêté & livré aux Espagnols, à Naples, par le Grand-Duc Ferdinand I. Là on

commença de nouveau l'examen. Mais au grand étonnement de ceux qui vouloient le convaincre de fourberies, lorsque le Vice-Roi Espagnol, *Don Ferdinand Ruis de Castro*, Comte de *Lemos*, le fit venir devant lui, il parut à ses yeux avec une grande assûrance; & voyant que le Comte étoit tête nue, il lui dit: *Couvrez-vous, Comte de Lemos*. Celui-ci lui ayant demandé, qui est-ce qui lui avoit donné l'autorité de lui parler avec cette hardiesse.? Il répondit, que cette autorité étoit née avec lui, & se plaignit de ce qu'il faisoit semblant de ne pas le reconnoître. Il devoit pourtant se souvenir, que son cousin, le Roi Philippe, l'avoit envoyé deux fois à lui, & que l'épée qu'il portoit à son côté, étoit un présent qu'il lui avoit fait alors. D'autres ajoutent qu'il lui rappella, qu'il avoit fait présent alors au Comte, d'une épée, & à son Epouse, d'un joyau. Comme cela se trouvoit vrai, le Comte fit venir dans l'appartement une grande quantité d'épées, & tous les joyaux de son Epouse. Le prétendu *Sebastien* reconnut aussi-tôt les vraies pieces; il lui montra même

que le joyau s'ouvroit dans un endroit, & qu'en-dedans on pouvoit découvrir le nom de Sebastien, secret qui avoit été jusqu'alors caché au Comte & à son Epouse. Mais quel fut le résultat? Sebastien fut attaché sur un âne, comme un imposteur, & conduit ainsi ignominieusement dans Naples, ensuite conduit sur les Galeres. Comme il s'approchoit des Côtes de l'Espagne, tout fut en rumeur en Portugal; de sorte qu'on fut obligé de le transférer au Château de *San-Lucar*, pour être plus assûré de sa personne; c'est-là qu'il est resté jusqu'à sa mort, sans qu'on ait davantage entendu parler de lui.

M. Gebauer examine après cela s'il est prouvé, que le Roi Sebastien soit resté à la bataille d'Alcassar; pour lors l'imposture du quatrieme Sebastien seroit aussi-tôt décidée, mais il ne trouve aucun indice certain. On n'apprend rien de plus de tous les témoignages, si-non que le Roi reçut, dans le combat, une blessure à la tête, & qu'on l'avoit vu tomber de cheval. Le cadavre qu'on avoit fait passer pour ce-

lui du Roi, le jour d'après la bataille, étoit trop mutilé, pour qu'il pût être reconnoissable ; &, quoique plusieurs Officiers du Roi, entre autres, un certain *Sébastien Resendius* eût dit à *Muley-Hamet*, que c'étoit le cadavre du Roi, on ne peut conclurre de-là rien de plus, si non que les Portugais étoient bien-aises que le Roi barbare le crût, pour qu'il cessât ses poursuites. On sçait que dès ce tems-là il couroit un bruit, que le corps trouvé sur le champ de bataille, n'étoit pas celui du Roi, mais le corps d'un Suisse.

Nous allons rapporter encore un autre trait, qui prouve en même tems, dans M. Gebauer, son grand amour pour la vérité. Il fait mention d'un fameux Marin, nommé *Martin Beheim*, qui rendit des services signalés au Roi Jean II dans ce qui concerne la navigation. Or plusieurs sçavans Allemands ont prétendu que c'est ce Nurembergeois qui a véritablement découvert le Nouveau Monde. Ils se fondent principalement sur les témoignages de Riccioli & de Benzonus. L'un donne à entendre, que Beheim

a peut-être mis Colombe sur la voie : l'autre dit expressément (*), que Magellan avoit appris à connoître le détroit qui porte son nom, par une Carte maritime de Beheim. Ainsi il ne seroit pas étonnant, après tous ces témoignages, & ceux de *Stuven* & de *Doppelmayer*, qu'un Allemand, jaloux de la gloire de sa Nation, se vantât, avec l'Auteur du *Progrès des Allemands*, que ses Compatriotes ont, non-seulement découvert l'Imprimerie & la Poudre-à-canon, mais encore le Nouveau Monde. Mais voici comme notre Historien s'exprime sur ce fait. Il me paroît fort incertain, que notre *Martin Beheim* ait découvert le Nouveau Monde, & même qu'il ait connu le détroit de Magellan, comme *Riccio-*

(*) *Hujus Freti observatio Magellano tribuenda est ; nam reliquarum Navium Præfecti Fretum esse negabant, & Sinum duntaxat esse censebant. Magellanus tamen Fretum istic esse norat, quia, ut fertur, in Cartâ Marinâ adumbratum viderat, descriptâ ab insigni quodam Nauclero, cui nomen* Martinus Bohemus, *quam Lusitaniæ Rex in suo Musæo adservabat.* Benzonus, in Indiâ Occidentali, tom. 4. America Theodori de Bry.

lus (*) soutient l'un, & *Benzonus* l'autre. Quoiqu'*Hartmann-Schedel* écrive dans sa Chronique Latine, que lui & Jacques *Canus* (le même qui a découvert le *Congo*), ayant passé la ligne équinoctiale, avoient été si loin en avant, que leur ombre, quand ils regardoient vers l'Est, tomboit à leur main droite, malgré cela, on ne peut pas en conclurre qu'ils ayent été jusqu'en Amérique. Cela arrive à tous ceux qui ont passé la ligne. Les anciens Mémoires que *Wulfer*, *Wagenseil*, *Stuven* & *Doppelmayer* ont rapportés, n'en disent rien ; & la plus grande difficulté que j'y trouve, c'est la Sphere composée en 1492 par Beheim, dans la-

(*) Riccioli ne le soutient pas ; il laisse la chose indécise. Voici le Passage : *Christophorus Columbus, cùm priùs in Maderâ Insulâ, ubi conficiendis ac delineandis Chartis Geographicis vacabat, sive suopte ingenio, ut erat vir Astronomiæ, Cosmographiæ & Physicæ gnarus ; sive, indicio habito à Martino Bohemo, aut, ut Hispani dictitant, ab Alphonso Sanchez de Helva, Nauclero, qui fortè inciderit in Insulam, posteà* Dominicam *dictam, cogitasset de Navigatione in Indiam Occidentalem*, &c. Geogr. & Hydrograph. Reform. lib. 3, cap. 22, p. 93.

quelle année Colomb étoit déja sur mer. M. *Doppelmayer* a représenté cette Sphere en cuivre ; & plus je la regarde, moins je trouve qu'elle puisse enlever à Christophe Colomb & à Ferdinand Magellan la gloire qu'ils avoient acquise jusqu'alors ..... Dans un autre endroit, il ajoute encore : « Ainsi Colomb a découvert le Nouveau Monde, mais Vespuce l'Amérique propre ; du-moins il l'a fait connoître le premier dans l'Ancien Monde. Nous autres Allemands, qui sommes d'ailleurs de grands Inventeurs, nous n'y avons point de part ; car le mérite de Martin Beheim n'est pas une raison suffisante. Il faut donc que nous laissions cette gloire aux Genois & aux Florentins, à moins que nous ne voulussions nous faire un honneur de ce que cette quatrieme partie du Monde porte un nom Allemand. *Amerigo* ou *Americus* n'est rien autre chose que le nom Allemand *Emrich* ; & Amérique est comme qui diroit *Emrichsland*, le pays d'Emrich.

SUISSE.

IDYLLEN von dem Verfaſſer des Daphnis. Zweyte Auflage. Zurich, bey Geſſner, 1758.

« IDYLLES, par l'Auteur du Daphnis. » Seconde Edition. A Zuric, chez » *Geſſner*, 1758.

M. *Geſſner*, dont le Poëme, intitulé, *la Mort d'Abel*, a été ſi bien accueilli en France, a fait pluſieurs Paſtorales qui ne méritent pas moins d'être connues, & qui ont fixé ſa réputation en Allemagne. Nous ne faiſons qu'annoncer ici les Idylles de M. Geſſner, parce que M. *Huber*, traducteur de *la Mort d'Abel*, & l'un de nos Coopérateurs, en a fait la traduction, qui eſt actuellement ſous preſſe. Nous oſons prédire leur ſuccès, par l'agréable variété qui y regne. Ces Idylles ſont au nombre de vingt, & il n'y en a pas une ſeule qui reſſemble à l'autre; elles ont toutes un caractere

original & particulier qui les diſtingue. Il y a joint quatre Poëmes champêtres d'un autre genre. Nous pouvons aſſurer que le Public ſera content & de la beauté de la Poéſie, & des Tableaux rians qui s'y trouvent.



ITALIE.

NUOVA Scoperta à felicemente ſuſcitare il Vaiuolo per artificiale contatto, dà Franceſco Berzi. *Padoua*, 1759, *in*-4°. *pag.* 111.

« NOUVEAU Moyen de ſuſciter » heureuſement la petite Vérole, » par un contact artificiel, par M. » *François Berzi*. A Padoue, 1759, » *in*-4°. petit format, pag. 111.

MR *Berzi*, Eleve de M. Morand, exerçe la Médecine & la Chirurgie à Padoue. Perſuadé de l'utilité de l'Inoculation, il l'a pratiquée ſur ſa propre fille, âgée de deux ans & demi, le 7 Avril 1758. Il décrit ici avec le plus grand détail l'opération qu'il a ſubſtituée aux inciſions qu'on fait ordinairement. Après avoir excité la tranſpiration, en frottant la peau de l'enfant ſous les aiſſeles & ſous les jarets (préparation qu'il reconnoît lui-même, qu'il auroit pû faire plus com-

modément, au moyen d'un morceau de flanelle) il appliqua ſur chacune de ces parties un petit quarré de parchemin verni de la grandeur d'une carte à jouer, enduit quelques heures auparavant, de trois ou quatre goutes de matiere varioleuſe, priſe, par un tiers, des boutons d'un enfant de quatre ans, bien ſain, & qui avoit une petite vérole bénigne. Le quarré de parchemin fut récouvert d'une éponge fine, chaude, & fut aſſujetti par des rubans. Cet appareil, appliqué le ſoir, fut levé après trente-ſix heures. Les ſymptômes, avant-coureurs de la maladie, parurent le douzieme jour ſeulement. La fievre ſuivit, & la petite vérole ſe déclara. Elle fut très-bénigne, quoiqu'aſſez abondante.

Le traitement eut ceci de particulier, que, depuis le premier jour de l'éruption, juſqu'à l'entiere exſiccation, on fit prendre à l'enfant une ſorte de bain, en lui enveloppant les jambes & la moitié des cuiſſes, d'un drap d'abord mouillé d'eau chaude pure, enſuite d'eau mêlée avec du lait, & ſur la fin, de lait pur. L'enfant fut toujours de bonne humeur, hors le

premier jour de la fievre. Elle dormit toujours fort bien, & elle s'acquita de même de toutes ses fonctions naturelles : elle n'eut aucun accident fâcheux, mais seulement toujours un peu de fievre, jusqu'au troisieme jour de l'éruption, ce qui est très-rare dans les petites véroles inoculées. On pourroit en trouver la cause dans le régime assez singulier qu'on lui fit observer.

Une autre singularité remarquable, c'est qu'il ne parut aucun bouton aux endroits où avoit été appliqué le pus varioleux.

A la suite de cette Relation, l'Auteur ajoute une liste des Malades de la petite vérole épidémique & très-maligne, qui affligeoit, dans le même tems, Padoue. On y voit que de cent & un malades, quatre-vingt-huit moururent, ce qui fait presque neuf sur dix. Les treize autres sont restés fort incommodés, & quelques-uns perclus ou privés de l'usage d'un œil.

L'opération de M. Berzi ressemble beaucoup à l'Inoculation, pratiquée, de tems immémorial, dans le pays de Galles. Mais ne pourroit-on pas soupçonner, qu'en supprimant, par cette

méthode, l'issue que les incisions donnent à la matiere varioleuse, on augmente le nombre des boutons, & la difficulté de l'éruption ? La durée de la fievre, & la longueur des périodes de la maladie de la Fille de M. Berzi, semblent appuyer cette conjecture ; & il nous paroît que, quoique M. Roncalli ait été presque réconcilié avec l'Inoculation, par cette méthode, qui n'offroit point à son imagination délicate le terrible appareil de quelques légeres incisions, l'ancienne est préférable.

Ang. Fr. Mar. Cunei, *de Variolosæ Contagionis per insitionem communicatione, Dissertatio. Genuæ*, 1759, in-8o.

» DISSERTATION sur l'insertion
» de la petite Vérole, par *Ange-*
» *François-Marie Cunei.* A Genes,
» 1759, *in*-8o.

ORAZIONE eccitatoria all'introduzione del innesto del Vaiulo ; da S. Dre. Pict. Fr. Pizzorno, *Lettore di Theoria Medica nelle Scuole del venerabile Ospitale di Panmatone, con*

l'aggiunte de motivi, che deggiono obligare i Medici ad abbraciar la pratica di esso, del S. Dre. Carlo Gandini. *In Lucca*, 1759, in-8o.

« DISCOURS, dans lequel on
» exhorte les Médecins à adopter
» l'Inoculation, par le Docteur
» *François Pizzorno*, Professeur de
» Théorie Médicale aux Ecoles de
» l'Hôpital de Panmatone, *&c.* avec
» l'Addition des motifs qui doivent
» porter les Médecins à embrasser
» cette pratique, par le Docteur
» *Carlo Gandini.* A Lucques, 1759,
» *in*-8o.

PRÆCLARISSIMI ac sapientissimi Viri Comitis Fr. Roncalli, *in Variolarum insitionem, declamatio Epistolaris. Editio secunda, extemporaneis annotatiunculis, Italo Idiomate, ad majorem omnium intelligentiam, exaratis, aucta, discussa, atque illustrata, à Dicæophylo Inoculatore. Pisis*, 1759, in-8o.

« DÉCLAMATION 'Epistolaire du
» très-célebre & très-sage Comte
» *François Roncalli*, sur l'insertion

» de la petite Vérole. Seconde Edi-
» tion, augmentée, discutée &
» éclaircie par de courtes Notes en
» Langue Italienne, faites sur le
» champ, pour l'intelligence de la
» matiere, par un Inoculateur. A
» Pise, 1759, *in*-8o.

Ces trois pieces, qui ont paru presque en même tems en divers lieux d'Italie, sont une preuve de la fermentation que l'Inoculation y a excitée. Cette pratique y éprouve de la part des uns le même accueil, & de la part des autres les mêmes contradictions qu'elle a éprouvées autrefois en Angleterre, & qu'elle éprouve encore en France. C'est la même maniere de la présenter, & la même maniere de la combattre. Ses Partisans se fondent sur des calculs & des expériences sans nombre. Leurs Adversaires opposent quelques faits mal discutés, & dont on ne peut d'ailleurs tirer aucune conséquence légitime. Ils s'épuisent sur-tout en raisonnemens & en conjectures : quelques-uns même tâchent d'armer contre les Inoculateurs les Magistrats Civils & Ecclésiast-

tiques. Cette maniere d'attaquer l'Inoculation, ne doit-elle pas être regardée comme un préjugé favorable pour elle ? Elle ressemble du-moins parfaitement à celle qui fut mise en usage par les ennemis de la plûpart des Découvertes, qui ont enrichi depuis deux siecles la Philosophie & la Médecine. Pour me borner à la derniere de ces Sciences, puisque le sujet présent lui appartient, que n'a-t-on pas dit contre l'usage de l'Antimoine, contre le Quinquina ? Que d'écrits violens contre ceux qui tentoient d'introduire l'usage du premier de ces médicamens. *Ea est quorumdam hominum perversitas, ut medicamentorum loco, venenis utantur*, disoit le Docteur Merlet, à la tête de son *Rabat-Joie de l'Antimoine*. On obtint enfin du Parlement un Arrêt de proscription contre ceux qui oseroient se servir de cette préparation. *Tu prends la foudre*, disoit Promethée à Jupiter : *tu as donc tort*. Mais revenons à nos trois Ouvrages.

Le premier est celui d'un homme, qui, n'ayant rien de nouveau à dire, a voulu, à quelque prix que ce fût,

se montrer sur la Scene. Après bien du verbiage inutile, sur la nature de la petite vérole, sur son antiquité, sur les différentes manieres d'inoculer, il entre en matiere, & il nous assûre avec confiance, que, de quelque maniere qu'on reçoive la petite vérole, par inoculation, ou par la contagion ordinaire, avec préparation ou sans préparation, l'issue doit en être la même.

M. Cunei a pourtant la bonne foi de s'objecter les faits qui déposent contre son assertion, comme le témoignage presque unanime de tous les gens éclairés en Angleterre, le Décret du Collége des Médecins de Londres, tant de milliers d'Inoculations faites avec succès, soit en Angleterre, soit dans diverses Villes du continent ; mais tout cela l'embarrasse peu. Sa réponse est facile, & c'est à-peu-près celle-ci : *il fait beau mentir à qui vient de loin.* L'Angleterre seroit-elle, dans la Géographie de M. Cunei, une isle de la mer Pacifique ?

M. Cunei ajoute : s'il étoit vrai que l'Inoculation eût les avantages qu'on lui attribue, seroit-il possible qu'en

1729 elle eût été proscrite en Angleterre ? Se persuadera-t-on que des Médecins & des Ecclésiastiques ayent été assez aveuglés, pour condamner une pratique utile, & que les Magistrats les ayent secondés ? Auroit-on vû paroitre en France, en 1756, un Ecrit dans lequel on la déferoit à l'Eglise & à l'Etat ? Bornons-nous à admirer combien M. Cunei connoît les hommes, & laissons au Lecteur le soin d'apprécier des raisons de cette force.

Le surplus de la piece de M. Cunei n'est que la paraphrase ou la répétition des raisonnemens de M. Roncalli. L'Auteur Génois les suivant pas-à-pas, va jusqu'à adopter quelquefois ses expressions burlesques & barbares ; le style en est seulement en général plus raisonnable. M. Cunei a craint que les gentillesses, dont l'éloquent Médecin de Brescia avoit orné son Discours, ne lui ôtassent une partie de sa force ; mais si nous osons dire notre avis, il lui a ôté le seul mérite qui en rendoit la lecture supportable.

La fin de la Dissertation de M. Cunei est sur-tout digne de remarque. Suivant lui, la petite vérole a toujours

été suffisamment bien traitée. (*p.* 33.) « Loin de la prévenir, dit-il, abandonnons-nous au sage conseil de la » Nature, qui ne tente cette éruption » critique, que dans le moment le plus » propre, soit à l'égard de la tempé- » rature, soit pour la constitution du » sujet... » (*p.* 36.) O Mânes de tant de milliers d'hommes que la petite vérole a moissonnés, malgré les secours des Médecins les plus expérimentés, rendez graces à la Nature d'avoir si bien choisi son moment !

Si l'Inoculation a été vivement attaquée à Gênes, elle y a trouvé aussi de zélés & d'habiles défenseurs dans Messieurs Fr. Pizzorno & Carlo Gandini. L'un Professeur de Médecine dans cette Ville, l'a défendue & en a fait l'éloge dans un Discours éloquent, prononcé le 4 Janvier, à l'ouverture des Ecoles de Médecine, annexées à l'Hôpital de Pammatone : un Discours de cette nature ne comportoit pas une Discussion suivie. M. Carlo Gandini, qui est un des premiers Médecins de Gênes, s'est chargé de ce soin ; &, si notre façon de penser ne nous aveugle point, il a rempli cet objet avec suc-

cès. Ajoutons que l'Inoculation aura encore bientôt un défenseur dans un Médecin de la même Ville, rempli de connoissances, qui se dispose à répondre directement à M. Cunei.

Le troisieme Ouvrage, annoncé au commencement de cet article, est la Dissertation de M. Roncalli, réimprimée avec des Notes, sous le titre de *Déclamation*, qui lui convient si bien. L'Auteur anonyme de ces Notes y emploie tour-à-tour, contre M. Roncalli, les armes du raisonnement & de la plaisanterie. Ceux qui connoîtront cette Piece, trouveront peut-être que les premieres étoient superflues.



ESPAGNE.

LICIONES de Mathematica, ò Elementos generales de Arithmetica y Algebra, para el uso de la Classe, por el Padre Thomas Cerda, *de la Comp. de Jesus, Professor Real de las Mathematicas en Barcelona, en el Colegio de Nobles de Santiago y Cordellas. Barcelona*, 1758.

« LEÇONS de Mathématique, ou » Elémens généraux d'Arithmétique & d'Algebre, à l'usage des » Classes, par le P. *Thomas Cerda*, » de la Compagnie de Jesus, Professeur Royal de Mathématique » à Barcelone, dans le Collége des » Nobles de S. Jacques. A Barcelone, 1758, deux vol. *in*-8o.

LE P. *Cerda* s'est proposé deux objets, en publiant ces Elémens : l'un de remédier à la perte du tems que cause, dans la plûpart des lieux d'Instruction publique, la coutume

d'écrire sous la dictée d'un Professeur; l'autre, d'étendre davantage, parmi ses Compatriotes, le goût des Mathématiques. L'Ouvrage, dont nous parlons, nous a paru très-propre à ce dernier objet, & même à initier les jeunes Géometres dans la Géométrie Transcendante. En effet, quoiqu'il ne porte que le titre d'*Elémens*, on y trouve beaucoup de choses traitées plus profondément que dans les Livres ordinaires de ce genre. Nous remarquons, par exemple, dans le premier volume, une Théorie des Logarithmes, traitée suivant la méthode de M. Halley, & une Table des Logarithmes hyperboliques des nombres croissans de centieme en centieme, depuis 1 jusqu'à 10. On trouve aussi, dans le second volume, la Théorie générale des Equations traitée fort amplement, & un choix bien fait des meilleures méthodes imaginées par Newton, Maclaurin, &c, avec une ébaucne assez considérable de la Théorie des *series;* de sorte que ces Elémens pourroient être justement qualifiés d'*Elémens d'Arithmétique & d'Algebre Transcendantes*.

L'Auteur promet, si ces Volumes

sont goûtés de ses Compatriotes, de publier encore *la Géométrie & la Trigonométrie, l'application de l'Algebre à la Géométrie & à la théorie des Courbes, & la méthode directe & inverse des fluxions, ou les calculs différentiel & integral*, traités suivant la même méthode; c'est-à-dire, en faisant un choix judicieux des meilleutes méthodes, répandues dans tant de Livres, publiés sur ces matieres, en France, en Angleterre & en Allemagne. Il est à souhaiter que le P. Cerda exécute ce projet. Il ne pourra qu'être fort utile, pour hâter le progrès des Mathématiques Transcendantes, chez une Nation, dont la vive pénétration & la constance au travail donnent lieu d'espérer de grandes choses en ce genre, dès que le goût de ces Sciences y sera répandu davantage. Le P. Cerda termine la Préface de son Livre, en s'adressant à ses Eleves, & en les invitant à l'étude des Mathématiques, « afin (dit-il) que la Nation Espagnole, qui ne le cede déja à aucune » en génie & en talens, en étendue » de domination, en beauté & en fertilité, enfin dans aucun des avan-

» tages qui peuvent rendre une Nation puissante & glorieuse, ne soit » pareillement inférieure a aucune, » du côté des Sciences & des Arts, » dans lesquels les Etrangers vantent » avec tant d'affectation leur supério- » rité ». Ces traits d'émulation sont aujourd'hui fort communs dans tous les Livres qu'on imprime en Espagne. Tout y annonce, dans les esprits, une fermentation, qui ne tardera pas d'y produire, à l'égard des Sciences exactes, & de la Philosophie Naturelle, une révolution avantageuse à leurs progrès.



TABLE
DES MATIERES.

ALLEMAGNE.

ANGLETERRE.

ITALIE.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Fautes à corriger dans les Journaux de Juin, Juillet & Août.

JUIN. Page 11, ligne 8, *Ce Vers chez les Italiens est de* douze *syllabes*, lisez, *d'onze syllabes.*

Ibid. P. 158, L. 23, *l'annoncent*, lisez *s'annoncent.*

Ibid. P. 159, L. 7, *le monument le plus sublime*, lisez, *le mouvement.*

JUILLET. P. 96, L. 21, *trois coups de fusil*, lisez, *trois coups de canon.*

Ibid. P. 105, L. 10, *tout ce qui dans la Nation*, lisez, *dans la Nature.*

Ibid: P. 106, L. 6 & 7, *l'impression de la Grace*, lisez, *l'expression de la Grace.*

AOUT. Dans la Description des Pierres gravées, p. 133-169, lisez par-tout *Stosch*, au lieu de *Stoch.*

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du présent mois. A Paris, ce 25 Août 1760.

DEPASSE.

DE l'Imprimerie de LOUIS CELLOT, rue Dauphine.

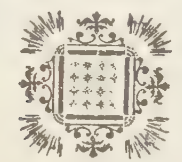
JOURNAL ÉTRANGER.

SEPTEMBRE 1760.

DEDIÉ
A MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN,

Par M. l'Abbé ARNAUD.

Quæ robora cuique,
Quis color, & quæ sit rebus natura creandis.
Virgil. Georg. II.



A PARIS,
Chez JACQUES-FRANÇOIS QUILLAU, Libraire, rue St. Jacques, vis-à-vis le Collége du Plessis, en la maison de Mr. Cars, Graveur du Roi.

Avec Approbation & Privilege du Roi.
M. DCC. LX.



JOURNAL ÉTRANGER.

ANGLETERRE.

I.

LETTRE adressée aux Auteurs du Journal Etranger.



OICI, Messieurs, deux Morceaux qui m'ont paru mériter une place dans votre Journal. Ce sont deux fragmens d'anciennes Poésies, écrits originairement dans la Langue Erse, que parlent les Montagnards d'Ecosse, & qui est, comme on le sait, une dialecte de la Langue Irlandoise. Je les ai traduits d'après une Version Angloise, que j'ai trou-

vée dans le *London Chronicle du 21 Juin 1760*. Je ne me flatte pas d'avoir aussi-bien conservé, que le Traducteur Anglois, le caractere de l'Original : notre Langue, moins riche, moins simple & moins hardie que la Langue Angloise, ne pouvant se prêter, que très-difficilement, aux tournures extraordinaires.

Vous reconnoîtrez, dans ces deux fragmens, cette marche irréguliere, ces passages rapides & sans transition d'une idée à l'autre, ces images accumulées, & toutes prises des grands objets de la Nature, ou des objets familiers de la vie champêtre, ces répétitions fréquentes, enfin toutes les beautés & aussi tous les défauts qui caractérisent ce que nous appellons le *Style Oriental.*

Cet exemple est une nouvelle preuve, ajoutée à beaucoup d'autres, de la fausseté des inductions qu'on a tirées du style des Ecrivains d'Asie, pour leur attribuer une imagination plus vive que celle des Peuples du Nord, & pour établir l'extrême influence qu'on a voulu donner au climat sur l'esprit & le caractere des Nations.

Un Auteur connu, peu satisfait de ce systême des climats, a cherché la cause du tour d'esprit des Orientaux dans la forme de leur Gouvernement. Suivant cet Auteur, les Ecrivains intimidés par le Despotisme, & n'osant exprimer crûment des vérités désagréables, ont été forcés de les présenter sous le voile des allégories & des paraboles; & de-là, le style figuré est devenu le style dominant chez ces Peuples. Mais cette conjecture est encore moins heureuse que l'explication fondée sur les influences du climat.

En effet, outre que le style énigmatique & parabolique est fort différent du style orné d'images & de métaphores, le langage allégorique seroit un moyen très-peu sûr pour se mettre à couvert du ressentiment d'un Despote ou de ses Ministres, à moins que l'allégorie ne fût absolument inintelligible; auquel cas, l'Auteur auroit manqué son but, & n'en resteroit pas moins exposé aux soupçons & aux interprétations malignes. Les faits sont d'ailleurs entiérement contraires à cette explication, puisqu'on retrouve ce style figuré chez les Nations les plus sauva-

ges & les plus libres, aussi-bien que chez les Nations soumises au Despotisme, de même qu'on le trouve indifféremment & dans les Climats Méridionaux, & presque sous le Pôle.

C'est donc à d'autres raisons qu'il faut avoir recours, pour expliquer l'emploi fréquent que certains Peuples font du style figuré; & la pauvreté de leurs Langues, jointe à la simplicité de leurs mœurs, en présente une bien naturelle. (*) Il est bien certain que, moins un Peuple a de termes pour exprimer les idées abstraites, plus il est obligé, pour se faire entendre, d'em-

(*) Quelque naturelle que paroisse cette explication, je crois cependant que le célebre Warburton est le premier qui l'ait proposée dans une des savantes digressions de son grand Ouvrage sur la Mission divine de Moyse; encore ne présente-t-il cette cause que comme mêlée avec plusieurs autres, purement locales, & par conséquent peu propres à expliquer le phénomene dans toute sa généralité, telles que le passage des Symboles Hyérogliphiques dans le langage ordinaire, &c. Cette partie de l'Ouvrage de M. Warburton a été traduite en François par M. Leonard de Malpeines, sous le titre *d'Essais sur les Hyérogliphes Egyptiens*.

prunter à chaque instant le secours des images & des métaphores, & plus en même tems le champ de ses idées est nécessairement renfermé dans le cercle des objets sensibles. Moins un Peuple a fait de progrès dans les Arts, plus ses Ecrivains sont nécessités à puiser dans la Nature : ce qui leur est d'autant plus aisé, que les grands tableaux qu'elle présente, & les détails de la vie champêtre leur sont familiers dès l'enfance, & ont rempli de bonne heure leur imagination d'idées Poétiques.

Chez les Peuples policés, au contraire, ces objets deviennent étrangers à tous ceux qui jouissent du loisir nécessaire pour cultiver la Poésie, & qui presque tous habitent dans les Villes. Là, sans cesse occupés d'idées abstraites, environnés de mille inventions ingénieuses des Arts, leur imagination ne peut manquer de s'appauvrir en meme tems que leur esprit s'enrichit.

Ces desavantages des Nations cultivées, sont sans doute compensés, à bien des égards, par la facilité que donnent les Langues perfectionnées, de varier les pensées & les tours, d'é-

viter les répétitions, de choisir, entre plusieurs expressions, la plus harmonieuse & la plus élégante, de rendre des nuances plus fines & plus délicates, de lier les idées trop éloignées, par des transitions adroites, de ménager enfin des repos à l'imagination, & d'occuper cependant toujours l'esprit par le langage tranquille, mais encore orné, de la raison. On peut ajouter que la Langue polie peut toujours exprimer tout ce qu'exprime la Langue sauvage, & que si elle se refuse quelquefois à en imiter les hardiesses, c'est l'effet du goût, & non de l'impuissance; (*) au lieu que la

(*) Milton & Haller ont prouvé, par leur exemple, que les Langues modernes peuvent très-bien se rendre propres toutes les beautés du Style Oriental, & que l'imagination des Européens ne cede en rien à celle des Asiatiques.

Le caractere des Ecrivains Arabes présente une autre idée aussi frappante de la facilité avec laquelle une Langue riche & perfectionnée se prête à ce style figuré. La pauvreté des Langues sauvages en a fait une nécessité; mais cette nécessité ne leur donne pas un titre exclusif. On ne s'étonnera pas que ce style se soit conservé chez les Arabes, si l'on con-

Langue sauvage ne peut rendre aucune des idées abstraites dont la Langue perfectionnée fait un si grand usage.

Mais mon dessein n'est pas de développer ici l'influence que le plus ou le moins de perfection & de richesse des Langues doit avoir sur le génie des Peuples, & sur le tour d'esprit de leurs Ecrivains; il me suffit d'avoir fait sentir en général, qu'un Peuple, dont la Langue est pauvre, & qui n'a fait aucun progrès dans les Arts, doit

sidere que leur Poésie a été probablement formée, dans son origine, à l'imitation de celle des Hébreux & des Peuples voisins, dont les Arabes sont descendus, que le caractere de cette Poésie a été décidé, dans un tems où ce Peuple ne connoissoit encore que la vie pastorale, & qu'enfin ce ton a été fixé & consacré parmi eux, par l'influence que le style de l'Alcoran & de ses premiers Prédicateurs a dû avoir sur les Ecrivains qui les ont suivis. C'est ainsi que l'imitation du style de l'Ecriture-sainte a donné, parmi nous, à l'éloquence de la Chaire, un ton plus relevé, qui se seroit sans doute étendu à l'Eloquence profane & à notre Poésie, si l'usage de lire la Bible en Langue vulgaire, eût été adopté dans le Culte public, pendant le tems où le génie de notre Langue se fixoit.

faire un emploi fréquent des figures & des métaphores, & que la grandeur & la multiplicité des images, la hardieſſe des tours, & une ſorte d'irrégularité dans la marche des idées, doivent faire le caractere de ſa Poéſie. L'expérience dépoſe en faveur de cette vérité, & l'exemple des Montagnards d'Ecoſſe vient ſe joindre à celui des anciens Germains dont nous parle Tacite, des anciens Habitans de la Scandinavie, des Nations Américaines & des Ecrivains Hébreux.

FRAGMENS d'anciennes Poéſies, traduits en Anglois de la Langue Erſe que parlent les Montagnards d'Ecoſſe, & traduits en François, d'après la Verſion Angloiſe.

CONNAL ET CRIMORA.

LA ſombre Automne regne ſur les montagnes, les brouillards griſâtres ſe repoſent ſur les collines, les ouragans retentiſſent ſur les bruyeres. La riviere roule ſes eaux bourbeuſes à-travers la plaine étroite; un arbre paroit ſeul ſur la colline, & fait recon-

noitre la tombe de *Connal.* Ses feuilles, agitées en tourbillon par les vents, jonchent le tombeau du Héros. Souvent les ames des morts ſe font voir dans ce lieu, quand le Chaſſeur ſolitaire & penſif ſe promene lentement ſur la bruyere.

Qui peut remonter à la ſource de ta race, ô Connal? qui peut compter tes ayeux? Ta Famille s'eſt accrue comme un chêne placé ſur la montagne, & dont la tête ſublime habite parmi les vents. Mais aujourd'hui elle eſt arrachée de la terre. Qui remplira la place de Connal?

Ici le bruit des armes, ici les ſoupirs des mourans, ſe faiſoient entendre. O guerre de Fingal! ô ſources de deuil! ô Connal, c'eſt ici que tu es tombé. Ton bras étoit ſemblable à un tourbillon orageux, ton épée à un rayon de la lumiere boréale qui parcourt l'horiſon, ta ſtature à un rocher qui s'éleve dans la plaine, tes yeux à une fournaiſe de feu; ta voix étoit plus forte que la tempête. Quand tu portois la deſtruction dans le champ de bataille, les Guerriers tomboient

ſous ton glaive, comme les chardons ſous le bâton d'un enfant.

Le puiſſant Dargo s'avança comme une nuée de tonnerre: ſes ſourcils étoient noirs & ſerrés; ſes yeux reſſembloient à deux cavernes creuſées dans un rocher. Les épées brillerent de part & d'autre, & le fer contre le fer rendit un bruit effrayant.

Près de-là étoit la fille de Rinval, *Crimora*, reſplendiſſante ſous l'armure d'un homme, les cheveux épars ſur ſes épaules, ſon arc dans ſa main. Elle ſuivoit à la guerre, avec la jeuneſſe du Pays, Connal, ſon bien-aimé. Elle banda ſon arc contre Dargo; mais, dans ſon erreur, elle perça ſon cher Connal. Il tombe comme un chêne renverſé dans la plaine, comme un rocher du haut d'une colline hériſſée de bois. Fille infortunée! que fera-t-elle? Connal perd ſon ſang, Connal meurt. Toute la nuit elle s'écrie, elle répete tout le jour: O Connal! ô mes amours! ô mon bien-aimé! Plongée dans le deuil & dans les larmes, elle meurt enfin accablée de douleur.

C'eſt ici, c'eſt ſur cette colline que

la terre renferme ce couple aimable. L'herbe croît entre les pierres de leur tombeau. Je m'aſſieds ſous l'ombre funebre qui le couvre; j'entends le murmure des vents qui agitent le gazon, & le ſouvenir de ces Amans ſe réveille dans mon ame. Vous dormez à préſent enſemble d'un ſommeil paiſible. Hélas! ſur cette montagne il n'y a de repos que pour vous.

RYNO ET ALPIN.

RYNO.

LE vent & la pluie ſont diſſipés; le milieu du jour eſt calme; les nuages ſe ſéparent dans le ciel; le ſoleil changeant fuit derriere les collines verdoyantes. Les eaux rougeâtres de la montagne deſcendent en ruiſſeau à-travers les pierres de la vallée. O ruiſſeau, ton murmure eſt doux, mais la voix que j'entends eſt plus douce encore. C'eſt la voix d'Alpin, d'Alpin le fils de l'Harmonie, qui pleure ſur les Morts. Sa tête eſt courbée ſous le poids des ans; ſes yeux

rouges sont remplis de larmes. O Alpin, fils de l'Harmonie, pourquoi erres-tu seul sur cette colline silencieuse? Pourquoi formes-tu des sons plaintifs, comme le vent qui souffle entre les arbres de la forêt, comme les flots qui viennent frapper le rivage solitaire?

ALPIN.

MES pleurs, ô Ryno, coulent pour les Morts; ma voix chante pour les Habitans du tombeau. Tu es grand sur la montagne, tu es beau entre les Fils de la Plaine; mais tu seras un jour renversé comme *Morar*. Le *Pleureur funebre* s'asseoira sur ta tombe; les montagnes ne te connoitront plus; ton arc inutile restera détendu dans la maison.

Dans ta course, ô Morar, tu étois prompt comme le chevreuil sur la montagne, terrible comme un météore de feu; ton courroux étoit comme l'ouragan de Décembre, & ton épée, dans le combat, étoit comme l'éclair dans la campagne; ta voix étoit pareille au bruit d'un torrent après la pluie, au

tonnerre qui gronde sur des montagnes éloignées. Plusieurs sont tombés par ton bras; ils ont été consumés par les flammes de ta colere.

Mais, lorsque tu revenois de la guerre, que ton front étoit paisible! Ton visage paroissoit comme le Soleil après la pluie, comme la Lune au milieu du silence de la nuit, comme la surface d'un Lac, lorsque les vents sont calmés.

Que ton habitation est maintenant étroite! que ton séjour est ténébreux! Avec trois pas je mesure ta fosse, ô toi qui étois autrefois si grand! Quatre pierres, couvertes de mousse, sont l'unique monument qui reste de toi. Un arbre qui conserve à peine quelques feuilles, quelques herbes dont le vent agite, en sifflant, les tiges tremblantes, indiquent à l'œil du Chasseur la tombe du puissant Morar. O Morar! oh combien tu es déchu! Tu n'as point de mere pour te pleurer; aucune fille ne répand sur toi des larmes d'amour. Celle qui t'a enfanté, est morte; la fille de Morglan est tombée.

Quel est cet homme qui s'appuie sur son bâton? Qui est-il cet homme,

dont la tête est blanchie par l'âge, dont les yeux sont rouges de pleurs, qui tremble à chaque pas? O Morar! c'est ton Pere, qui n'avoit pas d'autre Fils que toi. Il avoit entendu parler de ta gloire dans le combat; il avoit appris la dispersion des ennemis. Il étoit instruit de la gloire de Morar, pourquoi n'étoit-il pas instruit de sa blessure? Pleure, infortuné Pere de Morar, pleure; mais ton Fils ne t'entendra pas. Que le sommeil des Morts est profond! Que leur lit de poussiere est bas! Il n'entendra plus ta voix; il ne s'éveillera plus quand tu l'appelleras. Oh! quand sera-t-il matin dans le tombeau, pour avertir celui qui dort, de veiller?

Adieu, ô toi, le plus brave des hommes! ô toi, qui triomphois dans le champ de bataille; mais le champ de bataille ne te verra plus. L'obscurité des forêts ne sera plus dissipée par l'acier brillant de tes armes. Tu n'as point laissé de Fils; mais nos Chants conserveront ton nom; les tems à venir entendront parler de toi; ils entendront parler de la chûte de Morar.

II.

DESCRIPTION d'une espece particuliere de Ver-à-soie, trouvée en Amérique, par Samuel Pullein, *Maître-ès-Arts, lue à la Société Royale de Londres, le 8 Mars* 1759.

AYANT vu dernierement la coque d'une espece particuliere de Chenille, je jugeai, par sa texture & sa consistance, qu'on pourroit en tirer une soie dont la qualité ne seroit pas inférieure à celle de la soie des vers ordinaires, & dont la quantité seroit fort supérieure. J'ai fait, sur cette nouvelle espece de cocons, quelques Expériences qui fortifient cette opinion.

Ce cocon a environ trois pouces (*) & un quart de long, & plus d'un pouce de diametre. Sa superficie ne forme pas un ovale aussi régulier que celle du cocon de ver-à-soie ordinaire. Sa consistance ressemble un peu à celle

---

(*) C'est du pouce Anglois *inch*, qu'il est ici question. Il est un peu moindre que celui de notre pied-de-Roi.

d'une vessie desséchée qui n'est pas tout-à-fait enflée. Sa couleur est d'un brun rougeâtre; il pese en tout vingt-un grains.

Après avoir enlevé une espece de premier tégument, il parut dessous un cocon parfaitement ovale, comme celui du ver-à-soie. Ce cocon étoit couvert d'une espece de bourre, par laquelle il tenoit à l'enveloppe extérieure, dont il ne différoit pas par la couleur. Sa longueur étoit de deux pouces, son diametre de près d'un pouce, & son poids de neuf grains. Le cocon n'étoit pas facile à démêler, parce qu'il avoit été percé par le papillon; mais l'ayant mis dans l'eau chaude, j'en dévidai autant qu'il en falloit, pour me mettre à portée de former un jugement sur la force & la qualité de cette soie.

Le fil simple, retiré du cocon de la même maniere que la soie du ver commun, paroissant, à tous égards, aussi fin & aussi fort, j'en mis plusieurs l'un sur l'autre, jusqu'au nombre de vingt, & le fil composé parut aussi uni, aussi élastique & aussi lustré que celui du ver-à-soie ordinaire. J'essayai combien il pourroit porter de poids;

il porta quinze onces & demi, & rompit sous un peu moins de seize, après avoir servi à plusieurs épreuves. J'éprouvai alors un fil de ver-à-soie ordinaire, composé aussi de vingt fils, & d'une épaisseur au moins aussi considérable que le premier, & quinze onces suffirent toujours pour le faire rompre.

Je fis bouillir une partie du cocon dans l'eau, pendant l'espace de quatre heures, afin de reconnoître s'il n'étoit pas composé d'une gomme qui tînt de la nature du mucilage; mais je trouvai qu'il étoit aussi indissoluble que celui du ver-à-soie commun.

Le cocon du ver commun, avec toute sa bourre, ne pese ordinairement que trois grains; & voici un cocon qui pese sept fois autant. Si toute l'enveloppe extérieure, qui pese douze grains, ne pouvoit servir qu'aux mêmes usages que la bourre, il resteroit toujours neuf grains qu'on pourroit dévider, ce qui est trois fois plus qu'on n'en peut tirer des cocons ordinaires. Mais je suis persuadé que, lorsque le cocon est récent & n'a pas été endurci par le tems, on peut aussi dévider toute

l'enveloppe extérieure; car le cocon, sur lequel j'ai fait ces épreuves, étoit de sept à huit ans.

Après quelques recherches, j'ai trouvé que le papillon de ce cocon est connu par les Habitans du Maryland, sous le nom de *Talc* (*Isinglass*). C'est un très-grand papillon, qui a cinq pouces entre les deux pointes de ses aîles étendues. Il differe du papillon du ver-à-soie, en ce qu'il a une trompe; circonstance qui annonce qu'il prend de la nourriture dans son état de papillon, au lieu que le papillon du ver-à-soie ne mange jamais.

La Chenille qui donne ce cocon, est naturelle à l'Amérique: elle a été trouvée en Pensylvanie. Le cocon étoit attaché à une petite branche d'un arbre qui paroissoit être une espece d'Aubépine ou de Pommier sauvage. La feuille de l'arbre avoit aussi servi à soutenir le cocon, car on voyoit sur la surface l'empreinte des nervures.

Je n'imagine pas qu'il soit, en aucune maniere, difficile de retrouver cette chenille, ou l'arbre dont elle se nourrit, ni d'en tirer la quantité de soie nécessaire pour faire connoître

pleinement, lorsqu'elle sera travaillée en rubans, si elle est d'une aussi grande valeur que je l'ai pensé. Pour moi, en comparant ce cocon avec celui du Ver-à-soie sauvage de la Chine, dont on tire une soie excellente, je ne fais nul doute que ce ne soit la même espece, & je serois fort aise que ce Mémoire pût engager les Habitans de l'Amérique à en faire l'essai.

III.

ESSAYS and Treatises on several subjects, by David Hume, *&c.*

ESSAIS & Traités sur différens sujets, par *David Hume*, &c.

Nous avons inséré dans le Journal précédent la traduction de l'un des deux Essais nouveaux que M. Hume a ajoûtés à cette nouvelle Edition de ses *Essais*; nous allons donner la traduction du second morceau. Quoique le sujet ne paroisse avoir pour nous qu'un intérêt de curiosité, nous croyons qu'il est important de faire connoître tout ce qui tient de près à la Consti-

tution Britannique. C'est d'ailleurs un spectacle curieux que de voir un Philosophe Anglois discuter, sans préjugés, sans humeur, les raisons des Partis différens qui divisent ses Compatriotes.

On remarquera bien que tous les principes, contenus dans cet Ecrit, ne sont appliquables qu'au Gouvernement d'Angleterre. Nous sommes bien éloignés de les approuver, & de vouloir les accréditer, de quelque maniere que ce soit.

Essais sur la réunion des Partis.

Abolir toute distinction de Partis, seroit une chose impraticable, & peut-être qu'on ne doit point desirer dans un Etat libre. Les seuls Partis qui puissent être dangereux, sont ceux qui établissent des principes opposés sur les points essentiels du Gouvernement, tels que la succession à la Couronne, ou les principaux privileges des différens membres de la Constitution, matieres qui ne sont susceptibles, ni de compromis, ni d'accommodement, & dans lesquelles l'objet de la dispute peut paroitre assez important, pour autoriser un parti à s'opposer, même par la force, aux prétentions de ses Adversaires.

De ce genre étoit l'opposition qui, pendant deux siecles, a regné en Angleterre entre les Partis; opposition qui a quelquefois éclaté par des guerres civiles, qui a produit des révolutions violentes, & qui a mis dans un danger continuel le repos & la tranquillité de la Nation. Mais enfin on a vu paroitre dans ces derniers tems plusieurs symptômes non équivoques d'un vœu général de la Nation, pour abolir toutes ces distinctions de Partis. Cette tendance à la réunion présente la plus agréable perspective d'un heureux avenir; & quiconque aime sa patrie, doit travailler avec le plus grand soin à l'entretenir & à l'étendre.

Pour hâter une fin si desirable, je ne connois pas de méthode plus efficace, que de s'opposer à tout triomphe insultant & déraisonnable d'un Parti sur l'autre, de favoriser les opinions modérées, de saisir le juste milieu dans toutes les disputes, de persuader à chacun qu'il n'est pas impossible que son Adversaire ait raison sur quelques points, enfin de peser, dans une balance équitable, le blâme & la louange qu'on distribue sur les deux Partis. Les

deux Essais précedens (*) *sur le contrat primitif* & *sur l'obéissance passive*, sont l'un & l'autre dirigés à ce point de vûe, relativement aux questions Philosophiques agitées entre les Partis. Ils tendent à montrer que, sur ces objets, aucun des deux Partis n'a aussi absolument la raison pour soi, qu'ils s'en flattent l'un & l'autre. Nous continuerons de montrer la même modération dans l'examen de ces disputes envisagées du côté historique, en prouvant que chacun des deux Partis pouvoit alléguer en sa faveur des argumens très-plausibles, qu'il y avoit dans l'un & dans l'autre des hommes sages, attachés au bien de leur Patrie, & que les anciennes animosités, qui les aigrissoient l'un contre l'autre, n'avoient pour tout fondement que des préjugés aveugles, ou des passions personnelles & intéressées.

Ceux du Parti populaire, qu'on a depuis appellé Whigs, pouvoient jus-

(*) Nous pourrons dans la suite donner successivement la Traduction de ces deux Morceaux, ainsi que des autres Essais de M. Hume, qui ne sont pas encore connus.

tifier

tifier par des raisons très-spécieuses, ces démarches contre le pouvoir de la Couronne, qui ont donné naissance à la constitution libre dont nous jouissons. Obligés d'avouer que les exemples favorables à la prérogative royale, s'étoient suivis sans interruption pendant plusieurs regnes, antérieurs à celui de Charles I, ils pensoient que ce n'étoit pas un motif pour rester plus long-tems soumis à une autorité si dangereuse; & voici comme ils pouvoient raisonner.

Les droits du genre humain sont tellement sacrés, que la tyrannie & le pouvoir arbitraire ne peuvent jamais faire valoir contre eux la prescription. La liberté est un bien tellement inestimable, qu'aussi-tôt qu'on apperçoit la plus légere probabilité de la recouvrer, une Nation peut bien s'exposer avec joie à quelques dangers, & ne doit pas même hésiter à prodiguer son sang & ses trésors. Toutes les Institutions humaines & les Gouvernemens, plus que toute autre, sont dans un mouvement continuel de flux & de reflux. On doit être sûr que les Rois ne manquent aucune occasion d'étendre leurs

prérogatives ; & si l'on n'a pas la même attention à profiter des conjonctures favorables pour augmenter & pour affermir les privileges du Peuple, il faut qu'à la longue un Despotisme universel opprime pour jamais tout le genre humain. L'exemple de toutes les Nations voisines prouve qu'on ne peut plus, sans danger, confier aux Souverains les pouvoirs exorbitans dont ils ont joui pendant les siecles grossiers qui nous ont précédés. D'ailleurs, quoiqu'on puisse trouver, dans quelques-uns des derniers regnes, l'exemple d'une autorité un peu arbitraire dans le Monarque, si l'on remonte aux regnes plus anciens, on verra la Puissance royale renfermée dans des bornes bien plus étroites. Ainsi ces mêmes prétentions du Parlement, qu'on veut aujourd'hui flétrir du titre d'*innovations*, ne sont, dans la vérité, que la juste réclamation des droits inaliénables du Peuple.

De pareilles vûes, bien loin d'être odieuses, sont certainement grandes, généreuses & nobles. C'est à leur influence prédominante, c'est à leur succès, que le Royaume doit sa liberté,

peut-être ses lumieres, son industrie, son commerce, ses forces maritimes : c'est par elle, que le Nom Anglois est sur-tout distingué dans la grande société des Nations, & qu'il peut aspirer au parallele avec celui des Républiques les plus libres & les plus puissantes de l'Antiquité.

Mais comme, dans le tems où les contestations se sont élevées, on ne pouvoit pas naturellement prévoir toutes ces conséquences, les Royalistes de ce tems-là ne manquoient pas de raisons très-spécieuses pour justifier leur attachement aux prérogatives de la Couronne, qu'ils trouvoient établies. Nous allons poser l'état de la question, tel qu'il pouvoit se présenter à eux, au moment de l'ouverture de ce fameux Parlement qui, par ses entreprises violentes contre l'Autorité souveraine, a donné naissance à la guerre civile.

Il n'y a, pouvoient-ils dire, qu'une seule regle de Gouvernement que les hommes puissent connoître & suivre, la coutume & l'usage établi. La raison est un guide qui sera toujours livré aux incertitudes des doutes & des dis-

putes. Si jamais elle avoit eu quelque pouvoir sur le Peuple, les hommes l'auroient toujours prise pour l'unique regle de leur conduite ; ils auroient toujours conservé l'indépendance primitive de l'état de nature ; ils ne se seroient point soumis à un Gouvernement politique, qui n'a pas pour fondement la pure raison, mais uniquement l'exemple & l'autorité. Brisez ces deux freins, vous rompez tous les liens de la Société Civile ; vous laissez à chacun la liberté de rechercher son intérêt particulier, par toutes les voies que ses passions, déguisées sous une fausse apparence de raison, pourront lui suggérer. L'esprit d'innovation est en lui-même pernicieux, quelque favorable que puisse quelquefois paroître l'objet particulier qu'il se propose. Cette vérité est si manifeste, que les partisans de la liberté l'ont eux-mêmes sentie ; & c'est pour cette raison qu'ils cherchent à couvrir leurs entreprises sur les droits de la Couronne, par le prétexte plausible du rétablissement des anciennes libertés de la Nation.

Mais, en passant à ce Parti toutes ces suppositions, les prérogatives dont

jouit actuellement la Couronne, sont incontestablement établies depuis l'avénement de la Maison de Tudor au Trône : espace de tems qui comprend aujourd'hui cent soixante ans, ce qui peut bien être regardé comme suffisant pour donner toute la stabilité nécessaire à la constitution de quelque Gouvernement que ce soit. N'auroit-il pas paru ridicule, sous le regne de l'Empereur Adrien, de vouloir régler le Gouvernement sur la constitution de l'ancienne République, ou de parler des anciens droits du Sénat, des Consuls & des Tribuns, comme de droits encore subsistans ?

Mais les prérogatives, réclamées aujourd'hui par les Rois d'Angleterre, sont infiniment plus favorables que celles des Empereurs Romains du tems dont nous parlons. La puissance d'Auguste étoit une usurpation manifeste, uniquement fondée sur la force des armes ; elle formoit, dans l'Histoire Romaine, une époque tellement marquée, qu'elle ne peut échapper à aucun Lecteur. Au lieu que si, comme quelques personnes le prétendent, Henri VII a véritablement étendu la Puis-

ſance royale, ce n'a été que par des accroiſſemens inſenſibles, qui ont échappé aux yeux du Peuple, & qui même ont à peine été remarqués par les Hiſtoriens & les Politiques. L'innovation, ſi l'on peut lui donner ce nom, n'a éte qu'un paſſage imperceptible, une dérivation de l'ancien Gouvernement, dont le nouveau n'eſt que la continuation. Il n'eſt pas poſſible de le diſtinguer de la tige ſur laquelle il eſt enté, dont les racines ſont les ſiennes, & dont il tient tous ſes droits. Enfin, tout ce changement ne doit être regardé que comme une de ces altérations graduelles, de ces révolutions lentes, auxquelles toutes les choſes humaines ſont éternellement ſujettes, chez quelque Nation que ce ſoit.

La Maiſon des Tudors, & après elle, celle des Stuarts, n'ont exercé aucune eſpece de prérogative, qui n'ait été réclamée & exercée auparavant par les Plantagenets; il n'y a pas une ſeule branche de leur autorité, qui puiſſe être regardée comme entierement nouvelle. Toute la différence conſiſte, en ce que les anciens Rois ne déployoient cette autorité que par inter-

valles, & ne pouvoient, à cauſe des oppoſitions de leurs Barons, en faire la regle (*) conſtante du Gouvernement; mais il ne réſulte de ce fait d'autre conſéquence, ſinon que les tems anciens étoient plus turbulens & plus ſéditieux, & que, heureuſement pour nous, l'Autorité royale, la Conſtitution & les Loix ont enfin pris le deſſus.

Sous quel prétexte, le Parti populaire peut-il aujourd'hui propoſer de rétablir la Conſtitution ancienne? Le pouvoir de s'oppoſer aux volontés des Rois ne réſidoit point alors dans les Communes, mais dans les Barons. Le Peuple n'avoit ni autorité, ni preſque

(*) L'Auteur croit être le premier qui ait avancé que la Famille des Tudors jouit en général d'une plus grande autorité que ſes Prédéceſſeurs immédiats. C'eſt une opinion qu'il eſpere confirmer par l'Hiſtoire, mais qu'il ne propoſe cependant qu'avec une ſorte de défiance. On trouve des traits de Deſpotiſme bien marqués dans pluſieurs anciens regnes, même depuis la ſignature des Chartes. Le pouvoir de la Couronne dépendoit moins alors de la Conſtitution & des Loix, que de l'intelligence & de la fermeté du Prince qui la portoit.

aucune liberté, avant que la Puiſſance royale, en détruiſant ces Tyrans factieux, eût rendu la force & l'exécution aux Loix, & obligé tous les Sujets, ſans diſtinction, de reſpecter mutuellement leurs privileges, leurs droits & leurs propriétés. S'il nous faut revenir à notre ancienne Conſtitution barbare & gothique, que ces Meſſieurs, qu'on voit aujourd'hui ſe comporter avec tant d'inſolence vis-à-vis de leur Souverain, commencent par donner l'exemple; qu'ils faſſent leur cour à quelque Baron voiſin, pour être admis au nombre de ſes Suivans; que, ſoumis en eſclaves à ſes volontés, ils achetent par-là ſa protection, & le droit d'exercer à leur tour toutes ſortes de vexations & de rapines ſur les Serfs ou Villains qui leur ſont ſubordonnés. C'étoit-là, chez leurs ancêtres, dans ces tems reculés, la condition des Communes.

Mais à quelle Epoque faudra-t-il s'arrêter, en remontant ainſi aux anciennes Conſtitutions du Gouvernement? Avant cette Conſtitution, à laquelle les Novateurs affectent ſi fort d'en appeller, il en a exiſté une autre

plus ancienne. Pendant ce tems, il n'y avoit point de grande Charte; les Barons eux-mêmes n'avoient qu'un très-petit nombre de privileges reconnus & fixés par des Loix, & la Chambre des Communes n'exiſtoit probablement pas.

Il eſt plaiſant d'entendre cette Chambre, au moment même où elle uſurpe toute l'autorité du Gouvernement, parler de faire revivre les anciennes Inſtitutions. Ne ſait-on pas que, dans le tems où les Repréſentans recevoient des gages de leurs Conſtituans, le titre de Député à la Chambre des Communes étoit, malgré ce revenu, regardé comme une Charge onéreuſe, dont l'exemption étoit recherchée comme un privilege? Nous perſuadera-t-on que ce pouvoir, qui de tous les objets de l'ambition humaine excite le plus de deſirs, au prix duquel la réputation même, les plaiſirs & les richeſſes ſont à peine mis dans la balance, ait jamais pû être regardé, par qui que ce ſoit, comme une Charge onéreuſe?

Les propriétés, acquiſes dans ces derniers tems par les Communes, leur donnent droit, dit-on, à un pouvoir

plus conſidérable que celui de leurs ancêtres. Mais à quoi eſt dû cet accroiſſement de leurs propriétés, ſi ce n'eſt à l'augmentation de leur liberté & de la ſécurité de leurs fortunes ? Qu'elles reconnoiſſent donc que, dans ces tems où l'Autorité royale étoit balancée par des Barons ſéditieux, leurs ancêtres ne poſſédoient pas, dans la réalité, autant de liberté qu'elles en ont acquis depuis que la Puiſſance ſouveraine a pris l'aſcendant : qu'elles jouiſſent avec modération de cette liberté ; qu'elles ne méritent pas de la perdre, en ſe livrant à des prétentions auſſi nouvelles qu'exorbitantes, & en voulant la faire ſervir de prétexte à des innovations ſans bornes.

La véritable regle du Gouvernement n'eſt autre que l'uſage actuellement établi ; car par la raiſon même qu'il eſt récent, il en a plus d'autorité, & il eſt auſſi mieux connu. Qui a dit à ces Tribuns du Peuple, que les Plantagenets n'ont jamais exercé d'actes d'autorité auſſi arbitraires que les Tudors ? Les Hiſtoriens, diſent-ils, n'en parlent pas. Mais les Hiſtoriens ſe taiſent auſſi ſur les principaux droits

exercés par les Tudors, en vertu de la prérogative royale. Lorſqu'un pouvoir ou un droit eſt établi pleinement & ſans contradiction, l'uſage qu'on en fait paſſe pour une choſe toute ordinaire, & ſe dérobe aiſément aux obſervations des Hiſtoriens & des Annaliſtes. Si nous n'avions d'autres monumens du regne d'Eliſabeth que ceux que nous a conſervés Cambden, le plus détaillé, le plus judicieux & le plus exact de nos Hiſtoriens, nous ſerions encore dans une parfaite igorance de l'adminiſtration de cette Princeſſe.

Le préſent Gouvernement Monarchique, dans toute ſon étendue, n'a-t-il pas été autoriſé par les Juriſconſultes, recommandé par les Théologiens, reconnu par les Politiques, ratifié par l'attachement & l'amour le plus vif de la plus grande partie du Peuple, & cela pendant un intervalle de cent ſoixante ans & plus, ſans la moindre contradiction, ſans le moindre murmure ? Un conſentement auſſi général, auſſi continu, eſt certainement bien ſuffiſant pour valider & légitimer une Conſtitution. Si, comme on le prétend, tout pouvoir dérive originaire-

ment du Peuple, ſon conſentement eſt ici auſſi complet, auſſi exprès qu'on puiſſe le ſouhaiter, ou même l'imaginer.

Mais, de ce que les Peuples, par leur conſentement, ont pu jetter les fondemens d'un Gouvernement, ils ne doivent pas conclurre pour cela qu'il leur ſoit permis de le renverſer au gré de leurs caprices. Ces prétentions inſolentes & ſéditieuſes ne ſont ſuſceptibles d'aucunes bornes. La Couronne eſt aujourd'hui ouvertement attaquée ; la Pairie eſt dans un danger évident ; la ſimple Nobleſſe ſuivra bien-tôt. Les Chefs du Peuple, qui ſeront alors ſubſtitués à la Nobleſſe, ſeront à leur tour expoſés aux mêmes perils, & le Peuple lui-même, incapable de ſe gouverner régulierement, n'étant plus retenu par le frein de l'autorité, ſe verra forcé, pour retrouver le calme, de remplacer des Maîtres doux & légitimes par une ſuite de tyrans militaires & deſpotiques.

Ces conſéquences ſont d'autant plus à craindre, que la fureur actuelle du Peuple, quoique décorée du prétexte ſpécieux du deſir de la liberté, eſt vé-

ritablement allumée par un enthouſiaſme de Religion, principe le plus opiniâtre, le plus aveugle, le plus incapable de regle qui puiſſe jamais influer ſur la conduite des hommes. Les fureurs populaires ſeront toujours à craindre, quel qu'en ſoit le motif ; mais on doit en prévoir les plus affreuſes conſéquences, lorſqu'elles naiſſent d'un principe qui ne peut reconnoître aucun frein, ni des Loix, ni de la raiſon, ni de l'autorité.

Tels ſont les principaux argumens, par leſquels chacun des Partis peut entreprendre de juſtifier la conduite de ſes Prédeceſſeurs pendant cette grande criſe. L'évenement a fait voir que les raiſonnemens du Parti populaire étoient les mieux fondés. Mais peut-être qu'en partant des maximes généralement adoptées par les Juriſconſultes & les Politiques, les vues des Royaliſtes ont dû, avant l'événement, paroître plus ſolides, plus ſûres & plus légales. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que plus nous ferons voir de modération dans la maniere de repréſenter les événemens de notre Hiſtoire, plus nous rapprocherons les eſprits d'une réunion parfaite & d'une ſou-

mission sincere à l'heureux Gouvernement, sous lequel nous vivons. La modération est toujours favorable à ce qui est établi; il n'y a que le zele qui soit capable de renverser une puissance affermie. Or un zele trop actif, dans les partisans d'une opinion, est très-propre à en produire un tout semblable dans leurs Adversaires. Le passage d'une opposition moderée contre une chose établie, à un acquiescement total, est facile & presqu'insensible.

Bien des motifs sans replique doivent engager ceux qui sont attachés au Parti mécontent, à se soumettre avec sincérité à la Constitution présente du Gouvernement. Ils voyent que l'amour de la liberté, quoique lié dans sa naissance avec le Fanatisme religieux, s'est parfaitement dégagé de cette souillure étrangere, qu'il se montre, sous ses propres couleurs & sous un aspect plus aimable, ami de la tolérance, favorable à tout ce qui peut étendre le cœur, & lui inspirer ces sentimens généreux, qui font honneur à la Nature humaine. Ils peuvent reconnoître que le Peuple a sçu s'arrêter, dans ses prétentions, au terme marqué par la

raison, & qu'après avoir élagué les prérogatives exorbitantes de la Couronne, il sçait conserver encore un juste respect pour la Monarchie & pour toutes les Institutions anciennes. Mais surtout ils doivent sentir que le principe même, dont leur Parti tiroit sa force & son principal crédit, a cessé d'être pour eux, & s'est trouvé favorable à leurs Adversaires. La liberté est établie sur un plan fixe; l'expérience en a prouvé les avantages; le tems lui a donné de la solidité. Ceux qui tenteroient de le renverser & de rappeller l'ancien Gouvernement ou la Famille des Princes exclus, se verroient, indépendamment des autres imputations plus criminelles, exposés à leur tour aux reproches de faction & d'innovation. En parcourant l'Histoire des événemens passés, on doit faire réflexion que d'un côté, les droits excessifs de la Couronne sont depuis long-tems anéantis; que de l'autre, la tyrannie, la violence & l'oppression, auxquelles ces droits ont souvent donné lieu, sont de grands maux, dont notre constitution actuelle a heureusement garanti le Peuple. De pareilles réflexions

sont bien plus propres à nous rassûrer sur le sort de notre liberté & de nos privileges, qu'une obstination à nier, contre l'évidence des faits, que ces pouvoirs excessifs de la Couronne ayent jamais existé. Il n'y a pas de moyen plus sûr de nuire à une cause, que d'établir mal-adroitement le point de la question, & d'habituer ses Adversaires au succès & à la victoire, en s'acharnant à disputer un poste qu'on ne sçauroit défendre.

I V.

THE History of Scotland, &c.

» HISTOIRE d'Ecosse, par M. *Robertson*, &c.

Dernier Extrait.

LE supplice de Marie Stuart effraya toute l'Europe, & ne fit pas sur Jacques VII, son successeur & son fils, l'impression que paroissoit devoir produire un attentat aussi révoltant contre l'humanité & le droit des Gens. La tendresse de Jacques pour sa mere s'étoit manifestée d'une maniere équivoque.

Ce Prince, d'ailleurs, avoit l'ame foible, & les vues petites; il sacrifia le juste ressentiment qui devoit l'animer, à ses intérêts politiques; il craignoit de compromettre ses droits à la succession d'Angleterre, en déclarant la guerre à Elisabeth. Cette Princesse lui offrit de faire confirmer son titre à la Couronne; il y consentit, & renonça à tout projet de vengeance. Il monta en effet, sans opposition, sur le Trône de la Grande-Bretagne, après la mort d'Elisabeth. (*) C'est à cette Epoque, que finit l'Histoire de M. Robertson, parce que les deux Royaumes étant réunis sous un même Souverain, les affaires d'Ecosse rentrent dans l'Histoire d'Angleterre.

Nous ne nous arrêterons point sur les détails du regne de Jacques VI en Ecosse, jusqu'à son avénement au Trône d'Angleterre; ce période n'offre point d'événemens assez intéressans, pour être détachés du fond de l'Histoire. Nous nous contenterons de citer le Portrait que l'Auteur fait d'Elisabeth, & de recueillir quelques Obser-

(*) Il prit alors le nom de *Jacques I.*

vations sur les mœurs & le génie des Ecossois de ces tems-là.

« Les Etrangers ont souvent accusé » les Anglois de manquer de tendresse » & de respect pour leurs Souverains; » mais ce reproche est injuste. Aucune » Nation n'a marqué plus de recon- » noissance pour les Princes qui l'ont » méritée par leurs bienfaits. Les noms » d'Edouard III & de Henri V sont » encore aussi chers aux Anglois de ce » siecle, qu'ils ont pu l'être à ceux qui » ont participé au bonheur & à l'éclat » de leurs regnes. La mémoire d'Eli- » sabeth est toujours adorée en Angle- » terre. Les Historiens de ce Royau- » me, après avoir célébré l'amour de » cette Princesse pour ses Sujets, sa » sagacité à discerner leurs véritables » intérêts, & sa vigueur à les soute- » nir, sa sagesse dans le choix de ses » Ministres, la gloire qu'elle a acquise » par les armes, la tranquillité dont » elle a fait jouir son Peuple, l'accrois- » sement de réputation, de richesses » & de commerce, qui ont été les » fruits de son Gouvernement, la met- » tent, avec justice, au rang des Prin- » ces les plus illustres. Ils ont remar-

» qué que les défauts même de son » caractere n'étoient pas d'une nature » dangereuse pour son Peuple. Son » excessive parcimonie n'étoit pas l'en- » vie d'amasser des trésors; & si ce » défaut l'a empêché de former quel- » ques entreprises, & a rendu le suc- » cès de quelques autres incomplet, il » a, d'un autre côté, introduit l'éco- » nomie dans son administration, & » exempté la Nation des taxes dont » l'auroit chargée un Prince plus libé- » ral ou plus entreprenant. Sa lenteur » à récompenser ses Serviteurs, a quel- » quefois découragé le mérite utile; » mais elle a empêché ceux qui n'a- » voient aucun mérite, d'usurper un » pouvoir & des richesses dont ils » n'étoient pas dignes. La jalousie ex- » trême, qu'elle témoigna contre les » Princes qui prétendoient lui dispu- » ter son droit à la Couronne, lui fit » prendre des précautions qui ten- » doient autant à la sûreté publique, » qu'à la sienne propre, & l'engagea » à se concilier l'affection de son Peu- » ple, comme étant le plus ferme ap- » pui de son Trône.

Tel est le Portrait que les Anglois

nous ont laissé de cette grande Reine; mais un Ecossois, qui fait l'Histoire de son Pays, ne peut s'empêcher de la voir dans un point de vue moins favorable. Elle se rendit odieuse par l'usage qu'elle fit de l'autorité que ses intrigues lui avoient acquise en Ecosse; en fomentant la fureur des Partis différens, elle rendit long-tems ce Royaume la proie de la discorde & du carnage. « Les maximes de la Politique, ajoute M. Robertson, » souvent peu » conformes à celles de la Morale, » serviront peut-être à colorer cette » conduite. Mais rien ne peut justifier » ses procédés envers la Reine Ma- » rie; c'est une suite de dissimulation » sans nécessité, & de sévérité sans » exemple. Dans presque toutes ses » autres actions, on ne peut refuser à » Elisabeth la plus haute admiration; » dans celle-ci, il faut couvenir » qu'elle oublia non-seulement la » magnanimité qui convenoit à son » rang, mais encore l'humanité, qui » est naturelle à son sexe.

Quoi qu'en disent quelques Philosophes chagrins, les mœurs s'adoucissent, à mesure que les esprits s'é-

clairent; & l'histoire des siecles barbares n'est qu'une suite de grands crimes. On ne sçauroit lire l'Histoire de l'Europe, avant que les Gouvernemens eussent acquis un certain degré de perfection, sans frémir de la fréquence des assassinats, commis publiquement, souvent par de grands Personnages, justifiés quelquefois par les Théologiens & les Jurisconsultes, & presque toujours tolérés par la Loi. Le quatorzieme & le seizieme siecles offrent une multitude d'exemples de ce crime détestable, sur-tout, dit M. Robertson, chez les François & les Ecossois, qui avoient alors de grandes liaisons entr'eux, & une ressemblance surprenante dans le caractere national. On sçait comment le Duc d'Orléans, frere unique de Charles VI, fut assassiné publiquement dans les rues de Paris en 1407. Au lieu de punir cet horrible attentat, l'Assassin, *Jean-sans-peur*, Duc de Bourgogne, chargea le Docteur Jean Petit de faire l'apologie de son crime devant les Pairs de France, & cette auguste Assemblée souffrit que ce Jurisconsulte soutînt la legitimité de cet assassinat. En 1417

le fameux Gerſon eut beſoin de toute ſon éloquence & de toute ſon autorité, pour faire condamner, au Concile de Conſtance, cette propoſition: *Il y a des cas où l'aſſaſſinat eſt une vertu plus méritoire dans un Chevalier que dans un Ecuyer, & dans un Roi que dans un Chevalier*. Le nombre des perſonnes conſidérables qui furent aſſaſſinées en France & en Ecoſſe, durant le quatorzieme, le quinzieme & le ſeizieme ſiecles, eſt preſqu'incroyable. M. Robertſon fait une digreſſion ſur ce ſujet, & remonte aux cauſes qui ont pu donner naiſſance à un uſage ſi contraire à l'humanité & au maintien de la Société. « Le reſſentiment des injures, dit-il, doit être, par des raiſons claires & ſenſibles, une des plus fortes paſſions de l'eſprit humain; & l'effet naturel de cette paſſion porte celui qui a reçu l'offenſe à en tirer lui-même vengeance. Mais, ſi l'on eût permis cette vengeance perſonnelle, la Société n'auroit pu ſubſiſter, & la punition n'auroit point eu de bornes, ni dans la ſévérité, ni dans la durée. C'eſt pour cela que dans l'enfance mê-

me des Etas, le glaive a été arraché des mains des Particuliers, & remis dans celles du Magiſtrat: mais dès les commencemens, les Loix, en cherchant à réprimer ce principe de vengeance, lui donnerent de nouvelles forces. La premiere & la plus ſimple punition des crimes fut celle du talion: l'offenſeur payoit membre pour membre, vie pour vie. Une compenſation en argent, pour l'offenſé, ſuccéda à la rigueur de la premiere Inſtitution. Dans l'un & l'autre cas, l'objet de la Loi fut de ſatisfaire la vengeance particuliere; & celui qui avoit reçu l'injure, avoit ſeul le droit de pourſuivre, d'exiger ou de remettre la punition. Tandis que les Loix favoriſoient ainſi le reſſentiment d'une des Parties, elles ne négligeoient pas les intérêts de l'autre. Si l'accuſation étoit fauſſe, ou ſi le crime n'étoit pas ſuffiſamment prouvé, l'Accuſé avoit le droit d'appeller ſon Adverſaire à un combat ſingulier, & il vengeoit ſon honneur, s'il étoit victorieux. Dans preſque toutes les cauſes conſidérables, civiles ou criminelles, l'épée

ſeule décidoit la conteſtation. La paſſion de la vengeance, encouragée par ces moyens, acquit une force incroyable. Les hommes s'accoutumerent au ſang, non-ſeulement dans les tems de guerre, mais encore dans la paix; & ils contracterent cette prodigieuſe férocité de mœurs & de caractere. Cette férocité cependant fit ſentir la néceſſité d'abolir l'épreuve par le duel, & les compenſations en argent dans les cauſes criminelles; & l'on chercha quelque méthode plus douce, pour terminer les conteſtations en matieres civiles. On fit des Loix plus ſéveres contre les crimes, & des réglemens plus précis ſur les propriétés; mais les Princes n'avoient pas aſſez de pouvoir pour les faire exécuter. Les Grands coupables mépriſoient l'autorité ſouveraine, & les petits ſe mirent à couvert ſous la protection des Grands. L'adminiſtration de la Juſtice étoit extrêmement foible & lente; & ſes formalités ne pouvoient pas convenir à des Nobles, qui regardoient le droit de

punir ceux qui les avoient offenſés, comme un privilege de leur ordre & une marque de leur indépendance. Il n'y avoit que le ſang de leur Adverſaire qui pût, ſelon eux, laver un affront. Leur reſſentiment n'étoit pas ſatisfait; leur courage étoit ſuſpect, & leur honneur flétri, juſqu'à ce qu'ils l'euſſent verſé ſous des Gouvernemens ſi foibles. Les hommes reprenoient, comme dans l'état de Nature, le droit de juger & de venger les torts qu'on leur faiſoit. Ainſi l'aſſaſſinat, de tous les crimes le plus funeſte à la Société, devint, non-ſeulement permis, mais encore honorable.

M. Robertſon termine ſon Hiſtoire par des réflexions juſtes & profondes ſur les effets de la réunion des deux Royaumes, relativement au Gouvernement & aux mœurs des Ecoſſois. Nous allons tranſcrire en partie ce Morceau intéreſſant.

L'avenement de Jacques VI au Thrône d'Angleterre, dut néceſſairement altérer la Conſtitution politique de l'Ecoſſe. Juſques-là, les Rois n'avoient eu qu'une autorité foible &

précaire : Jacques acquit, par l'union de deux Couronnes, assez de richesses & de pouvoir, pour acheter une partie des Nobles & intimider les autres. Mais en les assujettissant, il ne délivra pas le Peuple de l'oppression où ces Nobles le retenoient ; de sorte que depuis cet évenement, jusqu'à la révolution de 1688, l'Ecosse fut à la fois soumise à la volonté absolue d'un Monarque, & à la jurisdiction tyrannique d'une aristocratie, & souffrit tous les maux inhérans à ces deux formes de Gouvernement. Ses Rois étoient despotiques ; ses Nobles étoient esclaves & tyrans, & le Peuple gémissoit sous la domination rigoureuse des uns & des autres.

Le Gouvernement de l'Eglise ressentit aussi les effets de cette révolution ; & son influence ne s'étendit pas seulement sur la Constitution Ecclésiastique & Civile de l'Ecosse, mais elle affecta aussi le génie, l'esprit & le goût de la Nation, *objets d'une nature encore plus délicate* que le Gouvernement. Lorsque les Lettres se ranimerent dans les quinzieme & seizieme siecles, toutes les Langues mo-

dernes, dit notre Historien, étoient également barbares, sans élégance, sans vigueur, & même sans clarté. Aucun Auteur ne s'avisoit d'écrire dans des Langues si peu propres à exprimer & à embellir les pensées, & personne ne songeoit à élever un Edifice pour la postérité, avec des instrumens & des matériaux si grossiers & si imparfaits. Comme l'esprit qui regnoit alors, ne devoit point sa naissance à un effort original de l'esprit humain, mais à l'admiration qu'on avoit pour les Anciens, leurs ouvrages furent regardés comme les modeles, non-seulement du goût & du sentiment, mais encore du style ; les idiomes dans lesquels ils ont écrit, furent jugés les seuls dignes d'être consacrés aux Sciences & aux Muses ; & quelque extravagant que puisse paroitre le projet d'écrire une Langue, dans laquelle on n'est point accoutumé à penser, & qu'on ne sçait pas même prononcer, le succès fut prodigieux. Comme les Modernes formoient leur goût sur les modeles les plus parfaits, leur style n'étoit point infecté de ces barbarismes, que l'inexactitude de la conver-

sation familiere, l'affectation des Cours, le Commerce des Etrangers, & mille autres causes, introduisent nécessairement dans les Langues vivantes. Plusieurs Ecrivains ont mis dans leurs compositions Latines un degré d'élégance, que les Auteurs Romains eux-mêmes ont rarement possédé, hors des limites du siecle d'Auguste. L'Ecosse avoit alors des Ecrivains qui ne le cédoient à ceux d'aucune Nation. Le génie heureux de Buchanan, également propre à exceller dans la Prose & dans les Vers, plus original, plus varié, plus élegant que celui de presque tous les Modernes qui ont écrit en Latin, fait un honneur infini à sa patrie.

Mais l'étude d'une Langue morte étoit un travail ingrat & pénible. Les Auteurs ne pouvant être lus & admirés que de la classe peu nombreuse des Sçavans, la portion de gloire qu'ils en retiroient n'étoit pas proportionnée à ce qu'il leur en avoit coûté. Les Gens de Lettres, au lieu de perdre la moitié de leur vie à apprendre la Langue des Romains, commencerent enfin à polir la leur, & les Idiomes mo-

dernes parurent susceptibles de beautés & de graces, lesquelles, si elles n'étoient pas égales à celles du Grec & du Latin, étoient du-moins plus faciles à atteindre. Les Italiens ayant donné l'exemple, la Langue Latine ne fut plus employée dans les ouvrages de goût, & fut réservée pour les Livres de Science, d'où les Nations les plus polies l'ont même bannie depuis. Les Ecossois, vraisemblablement, n'auroient eu aucune raison de regretter ce changement dans le goût public, si des causes politiques n'avoient suspendu chez eux les progrès des Lettres. Dans le tems que les autres Nations commençoient à essayer la force & l'étendue de leurs Langues, l'Ecosse cessa d'être un Royaume. Les transports de joie qui éclaterent à l'accession de Jacques VI, ne durerent pas long-tems ; & les Ecossois étant privés tout-d'un-coup de tous les objets qui excitent & polissent les esprits, de la présence de leurs Souverains, du concours des Nobles, de la magnificence & de l'élégance d'une Cour, une langueur générale se répandit sur la Nation. La Langue des Ecossois, la

même que la Langue Angloise, quant au fond, perdit les formes qui lui étoient propres. Les Anglois devinrent les Juges & les Législateurs du langage, & proscrivirent toutes les expressions, tous les tours, auxquels leur oreille n'étoit point accoutumée.

Ainsi pendant tout le dix-septieme siecle, les Anglois polirent leur Langage & leur goût, tandis que le langage se dégradoit, & que le goût se perdoit en Ecosse. Au commencement de cette période, les deux Nations sortoient de la Barbarie; & la différence qui étoit entre eux, très-peu considérable alors, devint infinie avant la fin du siecle. Lorsque la lumiere de la Philosophie éclairoit les autres Nations, les Ecossois sembloient se replonger dans l'ignorance & dans les ténebres. On ne peut cependant en chercher la cause que dans le malheur de leur situation politique, & non dans le défaut de génie : car dès que cette situation changea, on vit leur génie se développer. Les Loix salutaires qui furent créées à la révolution, ayant introduit la liberté de discussion dans le Parlement d'Ecosse, l'Eloquence & tous les

Arts qui l'accompagnent ou la perfectionnent, devinrent les objets immédiats de l'attention publique.

Enfin l'union des Parlemens d'Angleterre & d'Ecosse ayant incorporé les deux Nations, & n'en ayant fait qu'un même Peuple, les distinctions qui avoient subsisté pendant plusieurs siecles, se sont éteintes insensiblement, & ont entierement disparu. Les mêmes Mœurs regnent dans les deux parties de l'Isle; les mêmes Auteurs sont lus & admirés; les mêmes Spectacles sont fréquentés par les personnes instruites & polies, & les mêmes principes de goût & de pureté dans le langage sont fixés. Ainsi les Ecossois, après avoir été pendant un siecle entier dans une situation qui n'étoit pas moins funeste à la liberté qu'au goût & au génie de la Nation, ont obtenu des privileges plus essentiels que ceux dont leurs Ancêtres jouissoient anciennement; & ils n'ont plus trouvé d'obstacles qui rallentîssent leurs progrès dans la carriere des Sciences & des Lettres.

Nous terminerons ici l'analyse de l'*Histoire* de M. Robertson; nous ajou-

terons seulement quelques mots sur le caractere de ce bel Ouvrage, dont on ne sçauroit trop estimer l'exactitude & l'impartialité, le premier mérite d'une Histoire. On y trouve une Politique saine & étendue, une Philosophie sage & un ton de vertu & d'humanité, qui en rendant l'Ouvrage plus intéressant, font estimer l'Auteur. La narration est nette & facile, mais elle pourroit être plus rapide : les descriptions sont animées, & les réflexions justes & solides. Il y a dans le style de l'élégance, du nerf, de l'imagination & de la clarté. On y désireroit plus de précision, & on voudroit que l'Auteur eût moins recherché la maniere de Salluste. Enfin cette Histoire est peut-être, après l'*Histoire d'Angleterre* de M. *Hume*, le meilleur Ouvrage, en ce genre, qu'il y ait dans la Langue Angloise. C'est à ces deux Ecossois, M. Hume & M. Robertson, que les Anglois auront l'obligation d'être justifiés du reproche qu'on leur a fait jusqu'ici, de n'avoir produit aucune bonne Histoire. Si quelque chose peut encore ajouter au mérite de M. Robertson, c'est sa jeu-

nesse, & la modestie avec laquelle il annonce son Livre. L'*Histoire d'Ecosse* est son premier Ouvrage : *il est peut-être prudent*, dit-il dans la Préface, *de cacher le tems & les peines qu'il m'en a coûté, pour le rendre digne de l'approbation publique, jusqu'à ce que je sçache s'il l'a méritée.* Il doit être content de lui & du Public, & ce premier succès l'engagera sans doute à en mériter de nouveaux.

V.

THE Idler, &c.

L'OISIF. Ouvrage Périodique.

Les Journaux de Littérature ont donné naissance aux Journaux de Morale. Le *Spectateur* Anglois a été la premiere production de ce genre, & c'étoit une idée heureuse, utile & féconde : les *Addisson*, les *Swifs*, les *Steele*, c'est-à-dire, les meilleurs Ecrivains de l'Angleterre, s'unirent pour l'exécuter, & on connoit assez le mérite & le succès de leur travail.

Le *Spectateur*, comme tous les Ouvrages originaux, a eu beaucoup d'Imitateurs, qui n'ont point égalé leur modele. L'usage de ces feuilles

morales a toujours ſubſiſté à Londres, & les Anglois regardent cette méthode d'inſtruire, non-ſeulement comme très-agréable, mais encore comme fort utile. Un homme d'eſprit de cette Nation prétendoit que, c'eſt à ces Leçons périodiques & continues, que les Anglois doivent, en partie, le maintien des bonnes mœurs, qui les diſtingue des autres Nations. La variété & la briéveté de ces feuilles en rendent la lecture agréable & commode; on les trouve par-tout ſous ſa main, dans toutes les maiſons, dans les Caffés; on s'amuſe à les lire, ſans ſonger qu'on s'inſtruit en même tems. Les bons principes deviennent plus populaires, & ſe répandent dans tous les ordres de la Société. En fixant les yeux des hommes ſur les vices & les défauts des Concitoyens, on les rend néceſſairement plus attentifs ſur eux-mêmes, & plus éclairés ſur leurs devoirs : enfin on puiſe, dans ces Eſſais, des vérités utiles, que la plûpart des Lecteurs n'iroient pas chercher dans de longs Traités de Morale.

Il eſt bien étonnant que ce genre d'Ouvrage périodique, qui a eu tant de ſuccès chez les Anglois, en ait eu

ſi peu chez nous; il nous ſemble cependant qu'il étoit bien fait pour nous convenir & pour nous plaire. Nous ne manquons pas de vices & de ridicules à corriger, ni d'Ecrivains qui ayent le talent de les voir & de les peindre. M. de Marivaux eſt le ſeul qui ait eſſayé ce genre avec ſuccès; & cet Ecrivain eſtimable, qui a porté, dans la Morale, tant de fineſſe & d'eſprit, étoit bien en état de lui donner de l'agrément & de l'intérêt. Mais des feuilles de cette nature ne peuvent guere être l'ouvrage d'un ſeul homme. Quelque facilité qu'il puiſſe avoir, le fond de ſes idées s'épuiſe bientôt, ſon imagination ſe deſſeche, il ſe relâche & ſe refroidit lui-même ſur ſon travail; d'ailleurs, ſes idées & ſon ſtyle porteront par-tout un caractere d'unité qui deviendra monotonie, & qui plaira bien moins que cette variété de manieres & de couleurs, qui réſultera des lumieres & des talens combinés d'une Société d'Hommes d'eſprit. Ceux qui oſent entreprendre ſeuls un Ouvrage de cette nature, n'en connoiſſent ordinairement ni la difficulté ni l'étendue, & prennent pour du talent, cette fécon-

dité ſtérile, qui conſiſte à lier, ſans effort, des idées fauſſes, communes & ſuperficielles, & à les noyer dans un verbiage précieux & puérile.

L'Ouvrage périodique que nous annonçons, eſt fort eſtimé à Londres; mais l'Auteur vient d'abandonner ce travail. On prépare un Recueil complet de ces feuilles. En attendant que ce Recueil nous parvienne, nous allons en traduire quelques Morceaux, qui nous ſont tombés entre les mains.

PROMENADE NOCTURNE A LONDRES.

Ille dolet verè, qui ſinè teſte dolet. Martial.

IL eſt deux heures après minuit; la chandelle qui m'éclaire, tend à ſa fin; le Guet ſommeille ſur les armes; les laborieux & les heureux repoſent : mais le crime & le malheur, le déſeſpoir & la débauche veillent. L'yvrogne demande encore à boire; le voleur fait ſa tournée nocturne; & le ſuicide tourne, contre ſon ſein, une main coupable.

Je vais parcourir ces rues ſolitaires, où les hommes déployoient, il y a

quelques heures, leur vanité & leur orgueil. Tout eſt maintenant couvert des ombres du ſilence & de l'obſcurité; on apperçoit à peine la lumiere des lampes mourantes; on n'entend que le ſon de la cloche, qui nous avertit du tems qui fuit; l'orgueil des hommes eſt oublié, & ce moment repréſente bien tout le vuide de la vanité humaine.

Le tems arrivera peut-être, que cette ſolitude paſſagere deviendra perpétuelle, & que cette Ville immenſe, anéantie avec ſes Habitans, ne ſera plus qu'un déſert. Combien de grandes Villes, que leur gloire rendoit autrefois ſi ſuperbes, que les ſuccès & les victoires enyvroient d'une joie juſte & auſſi peu meſurée que la nôtre, & qui, dans leur préſomption aveugle, ſe croyoient éternelles, dont on peut aujourd'hui à peine fixer la place! Le Voyageur curieux, qui parcourt les ruines de l'Antiquité, y apprend la ſageſſe, en apprenant le peu de durée des choſes humaines. Ici étoit autrefois une fortereſſe redoutable, où l'on trouve aujourd'hui un couvent de Capucins; là s'aſſembloit le Sénat des

Peres de la Patrie & des Maîtres du Monde, & ce n'est plus qu'une retraite de reptiles vénimeux ; plus loin, étoient des temples, des cirques, des théâtres, où l'on ne voit plus que des champs ou des décombres.

Qu'il y a bien peu de monde dans ces rues qui étoient tantôt si remplies ! Les gens qui y paroissent encore, ne portent plus ces marques, dont ils tâchoient, pendant le jour, de couvrir leurs vices ou leur misere.

Mais qui sont ceux à qui le pavé sert de lit, qui, étendus aux portes des Grands, y oublient pour quelque tems leur extrême indigence ? Ce sont des Etrangers, des Vagabonds, des Orphelins, des malheureux, dont la situation est au-dessous même de notre pitié. Quelques-uns n'ont pas de haillons pour se couvrir ; d'autres sont desséchés par la maladie ; la Société ne les reconnoît point ; on sait leur faire des reproches, (*) mais on ne veut pas les secourir. Les maux les plus légers, les plus chi-

(*) Un Auteur qu'on ne connoît pas assez, M. de Vauvenargues, a dit : *On querelle les malheureux, pour se dispenser de les plaindre.*

mériques des Grands & des Riches, sont exagérés avec toute l'emphase de l'éloquence, & sont l'objet de l'attention publique ; tandis que ces misérables pleurent dans le silence, & n'osent même envisager les Loix, que comme des Tyrans prêts à les persécuter.

Détournons la vue d'un spectacle si triste, & observons l'Hypocrite qui ne parle que de vertus jusqu'à l'heure du coucher, & qui s'échappe alors, pour donner un libre cours à ses passions infames. Il entre dans une allée détournée, le cœur palpitant, & marchant à pas précipités, de peur d'être apperçu. Il a passé la journée avec des gens qu'il haïssoit ; il va passer la nuit avec des gens qui le détestent.

Qu'avez-vous fait ?

LORSQUE les Philosophes qui formerent la Société Royale dans le dernier siecle, s'assemblerent pour la premiere fois, on conçut les plus grandes espérances sur le progrès rapide des Arts utiles. On supposa que le tems étoit venu, où des machines tourneroient par un mouvement perpétuel,

où la Médecine universelle assûreroit aux hommes une santé inaltérable, où la Science deviendroit plus facile, par le secours d'une Langue Philosophique, & où le Commerce seroit étendu par la sûreté de la Navigation.

Mais la Nature ne mene à la perfection, que par une marche lente. La Société s'assembloit & se séparoit, sans avoir produit aucune diminution sensible aux miseres de la vie. La goute & la pierre étoient toujours douloureuses ; le champ qui n'avoit point été labouré, ne donnoit point de moisson ; & ni l'orange, ni le raisin, ne croissoient sur les buissons. A la fin, ceux qui se virent frustrés dans leur attente, commencerent à prendre de l'humeur ; ceux qui haïssoient l'innovation, furent charmés de saisir l'occasion de jetter du ridicule sur des hommes qui avoient déprécié, peut-être avec trop d'orgueil, les connoissances de l'Antiquité : & il paroît, par les premieres apologies de nos Philosophes, qu'ils ressentoient avec chagrin les fâcheuses importunités de ceux qui leur demandoient chaque jour : *Qu'avez-vous fait ?*

La vérité est, que l'on a fait bien peu de choses, en comparaison de ce que la renommée avoit annoncé ; & on ne pourroit répondre à la question, que par des excuses vagues & de nouvelles promesses. Mais ces nouvelles espérances étant encore frustrées, renouvelloient encore la demande importune : *Qu'avez-vous fait ?*

Cette embarrassante question a troublé le repos de beaucoup d'autres esprits. Celui qui, sur la fin de sa vie, recherche avec trop de soin ce qu'il a fait, est bien rarement satisfait du compte que lui rend son cœur.

En effet, nous ne trompons pas les autres aussi souvent que nous nous trompons nous-mêmes. Nous avons non-seulement une plus haute opinion de nos talens, mais nous nous permettons encore de former des espérances que nous ne communiquons jamais. Nous élevons nos pensées à des Emplois qu'on ne nous accordera jamais, & à des Dignités dont personne ne nous croit dignes ; & quand nous voyons que nos jours sont écoulés dans des affaires communes & dans les amusemens non-ordinaires, & que nous

avons laissé reposer nos projets, jusqu'à ce que le tems de l'action soit passé, nous n'essuyons de reproches que de notre propre cœur. Ni nos amis, ni nos ennemis ne s'étonnent que nous vivions & que nous mourions comme le reste des hommes, c'est-à-dire, que nous vivions, sans qu'on fasse attention à nous, & que nous mourions, sans qu'on s'en souvienne. Ils ne connoissent pas la tâche que nous nous étions proposée, & par conséquent ne peuvent savoir si elle est remplie.

Celui qui comparera ce qu'il a fait avec ce qu'il a laissé à faire, éprouvera l'effet qui doit toujours résulter, lorsqu'on compare l'imagination avec la réalité. Il verra, avec mépris, sa propre futilité, & s'étonnera d'être venu au monde pour si peu de chose. Il murmurera de n'avoir laissé après lui aucune trace de son existence, de n'avoir rien ajouté au système de la vie, & d'avoir été précipité de l'enfance à la vieillesse, toujours caché dans la foule, & n'ayant fait aucun effort pour se distinguer.

L'homme ne consent pas volontiers

à rabaisser l'opinion qu'il a de sa propre importance, ni à croire que, s'il ne fait que peu de chose, c'est parce que chaque individu n'est qu'un être très-foible; il aime mieux avoir manqué de soin que de pouvoir, & il accuse plutôt la dépravation de sa volonté, que l'impuissance de sa nature.

Il résulte de cette fausse notion sur la grandeur humaine, que ceux qui prétendent avoir fait de grands progrès dans la sagesse, déclarent hautement qu'ils se méprisent eux-mêmes. Si j'avois jamais rencontré un de ces hommes irrités ou affligés par le sentiment de leur incapacité, je lui aurois fait observer, pour le consoler, qu'un peu plus que rien est tout ce qu'on peut attendre d'un être qui, relativement à la multitude des êtres qui l'environnent, est lui-même un peu plus que rien. L'Être suprême exige de chaque homme, qu'il profite de toutes les occasions qui se présentent pour faire le bien, & qu'il tienne dans une continuelle activité les talens qu'il a reçus; mais si ces occasions sont rares, & si ses talens sont bornés, il n'a pas lieu pour cela de murmurer. Celui qui a

perfectionné la vertu, ou contribué au bonheur d'un de ses semblables; celui qui a établi une vérité morale, ou ajouté une seule expérience utile à la connoissance de la Nature, peut être content de son rôle, & peut demander, comme Auguste, d'être applaudi en sortant de la Scene.

V I.

Gazette Américaine.

L'usage que les Egyptiens faisoient des Hiéroglyphes (*), long-tems après avoir connu & employé les Lettres, a fait penser à tous ceux des Anciens qui se sont exercés sur les monumens de la Sagesse Egyptienne, que l'Ecriture Hiéroglyphique étoit infiniment postérieure à l'Ecriture Epistolique. En effet, comment leur seroit-il venu

(*) Par Hiéroglyphes, nous entendons toutes les marques, tous les caracteres, dont on s'est servi pour désigner les choses mêmes. C'est uniquement à cause de l'usage qu'on en fit long-tems après qu'ils eurent été inventés, que ces caracteres furent appellés *Sacrés*.

dans l'esprit, que chez un Peuple qui connoissoit l'art de représenter les mots, des signes, dont les seuls Philosophes de la Nation avoient la connoissance, & par lesquels on exprimoit les secrets les plus importans de la Religion & des Loix, ne fussent qu'un moyen grossier & barbare, que la Nation avoit indiqué à tous les hommes, pour transmettre & communiquer leurs idées? Il n'étoit gueres possible de parvenir à la découverte de cette vérité, qu'en envisageant les Hiéroglyphes en eux-mêmes, & indépendamment du sens qu'il avoit plu aux Prêtres Egyptiens d'y attacher. Mais ces premiers instrumens des idées des hommes avoient acquis trop d'importance & de dignité; & c'est toujours sur l'emploi qu'on fait des choses, au moment où nous les observons, que nous jugeons de leur origine, de leur objet, de leur nature. Aussi les Grecs, qui, lorsqu'ils puiserent chez les Egyptiens la Philosophie & les Loix, en trouverent l'expression & les mysteres confiés à la seule Ecriture Hiéroglyphique, la regarderent-ils comme la plus récente & la plus parfaite de

toutes, comme une Ecriture enfin que les Prêtres avoient sagement imaginée, pour cacher au vulgaire ce qu'ils ne vouloient pas qui lui fût connu. Il ne faut donc pas être surpris que cette opinion ait été si long-tems & si généralement adoptée. Jean Wilkins, Evêque de Chester, soupçonna le premier que les Hiéroglyphes pouvoient bien n'être qu'une invention imparfaite & défectueuse, convenable aux premiers siecles d'ignorance. Ils paroissoient être de la même nature, dit-il, que l'Ecriture en peinture des Mexicains, qui étoient obligés de se servir de cet expédient, faute de connoitre les Lettres. Je ne sçais même, ajoute-t-il, si les Egyptiens n'ont pas eu d'abord recours aux Hiéroglyphes, par la même raison, c'est-à-dire, au défaut des Lettres. Ce que l'Evêque de Chester n'avoit fait qu'entrevoir, M. Warburthon l'a en quelque sorte démontré dans son Essai sur les Hiéroglyphes : nous renvoyons nos Lecteurs à cet excellent Ouvrage. Ils y verront, 1°. que la maniere dont les hommes ont d'abord communiqué leurs idées, a consisté à dessiner tout

naturellement les images des choses, & qu'ainsi, pour exprimer l'idée d'un homme ou d'un cheval, on a représenté la forme de l'un ou de l'autre ; 2°. comment l'Ecriture, qui n'étoit dans son origine qu'une simple Peinture, devint Peinture & caractere ; 3°. comment, en rejettant les images, on n'en conserva que les marques abregées, qui, par la nécessité d'en attacher de propres & de distinctes à chaque idée, se trouvoient multipliées à l'infini ; 4°. enfin comment aux caracteres, qui ne peignoient que les choses, succéderent les Lettres qui peignirent les mots. Si les raisonnemens & les exemples, dont M. Warburthon s'est servi pour prouver son sentiment, avoient besoin d'un nouveau degré d'évidence & de force, ils le trouveroient sans doute dans la Gazette singuliere que nous avons fait graver (*), & dont nous allons donner l'explication.

(*) Cette Gazette a été gravée d'après une Copie authentique, faite par un Ingénieur François, sur l'Original Américain.

Explication de la Gazette Américaine.

1. Les dix-huit figures qu'on voit dans la premiere case, représentent chacune le nombre de *dix* ; c'est-à-dire, que 18 *fois* 10, *ou* 180 *Indiens de l'Amérique ont pris la hache ou déclaré la guerre en faveur de la France*, ce qui est représenté par la hache placée au-dessous des Armes de France.

2. *Ils sont partis de Montréal* ; ce qui est représenté par un oiseau qui prend son vol du sommet d'une montagne. La Lune & le Cerf signifient qu'on étoit alors dans le premier quartier de la *Lune du Cerf*, ce qui revient au mois de Juillet.

3. *Ils sont venus par eau* ; ce qui est exprimé par le Canot. Comme ils élevoient des cabanes tous les soirs, pour passer la nuit, les vingt-une cabanes représentées dans cette case, indiquent qu'*ils ont été vingt-un jours en route*.

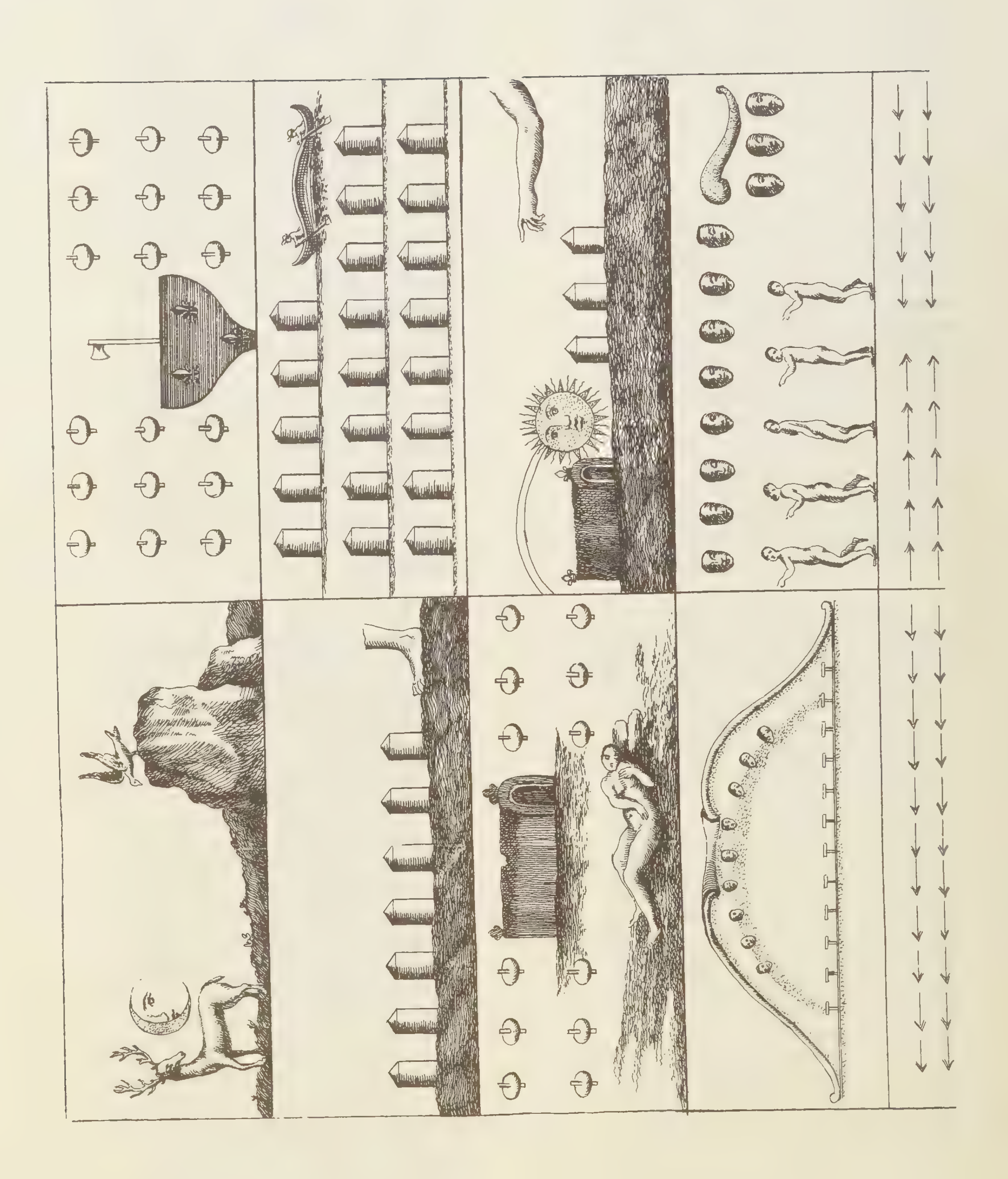
4. *Ils abordent & marchent par terre pendant sept jours*. Cela est représenté par le pié qui pose à terre, & par les sept cabanes.

5. *Ils arrivent près des habitations de leurs ennemis au lever du Soleil*. Ceci est exprimé par le Soleil, qui paroit du côté de l'Orient, & qui recommence, selon eux, sa course tous les jours. La main & les trois hutes veulent dire que *ces Américains ont passé trois jours en embuscade*.

6. *Ils surprennent leurs ennemis qui étoient au nombre de 12 fois 10 ou de 120*. L'homme endormi fait connoitre la maniere dont ils les ont surpris ; & la breche qu'on apperçoit au haut du bâtiment, indique qu'ils sont entrés dans quelques unes de leur habitations par une semblable breche.

7. La premiere figure de cette case représente le *Casse-tête*, avec lequel *ils ont tué onze de leurs ennemis*, ce qui est exprimé par les onze têtes ; & *ils ont fait cinq prisonniers*, ce qui est désigné par les cinq figures qu'on voit attachées à de petits piédestaux.

8. *Ils ont perdu neuf hommes de leur troupe :* c'est ce que représentent les neuf têtes renfermées dans l'arc, qui est le symbole de l'honneur chez les Américains. *Mais on ne leur a point fait de prisonniers* ; cette circons-



tance est expliquée par les petits piedestaux qui ne portent aucune figure.

9. Les pointes des fleches, dirigées l'une contre l'autre, représentent la bataille.

10. Les pointes des fleches, dirigées toutes dans le même sens, expriment la fuite de l'Ennemi.



ALLEMAGNE.

LE MESSIE.

Chant second.

Les ames des Patriarches, du haut du Soleil, voyant le Messie prendre un nouvel éclat à la naissance du jour, le saluent par un Cantique, dans lequel Eve s'adresse à Marie en ces termes :

« Que tu es heureuse & sainte, ô » toi, qui enfantas le Messie ! Tu es » plus heureuse qu'Eve, la mere des » humains. Les enfans sortis de son » sein sont sans nombre, & ce sont » aussi des pécheurs innombrables. » Mais toi, Fille immortelle de la » Terre, tu n'as enfanté qu'un Hom» me divin, un juste, un innocent » & précieux Messie, un Fils divin. » Je jette mes regards errans sur la » Terre ; je ne t'y vois plus, Jardin » de délices. Englouti par les eaux » du déluge, tu as été détruit de fond

» en comble. Tes cedres superbes, » plantés par la main de Dieu ; tes ber» ceaux fleuris, demeure paisible de » l'Innocence, n'ont point été épar» gnés par les tourbillons, par la fou» dre, par les Anges Exterminateurs. » Toi, Bethléem, où Marie a enfanté » le Messie, où elle l'embrassoit ten» drement, sois désormais mon Eden : » toi aussi, source de David, fontaine, » où je me vis pour la premiere fois, » où je contemplai mon existence di» vine ; toi, cabane, où le Sauveur » a versé les premieres larmes, sois » pour moi le berceau de ma premiere » innocence. Ah ! que ne t'ai-je en» fanté dans Eden, précieux Enfant ! » que ne t'ai-je enfanté immédiate» ment après mon horrible crime ! Je » me serois présentée avec toi à mon » Juge. Dans ce lieu, où sous mes » pas Eden m'ouvroit un tombeau, » où l'Arbre fatal de la connoissance » m'épouvantoit par son agitation, où » la voix foudroyante de Dieu pro» nonçoit mon terrible jugement, où » tombée dans un saisissement mortel, » j'étois prête d'expirer ; là, je me » serois présentée à mon Juge ; je

» t'aurois embrassé, Fils divin ; je » t'aurois serré contre mon cœur, & » j'aurois dit à Dieu : ô mon Pere, » ne sois point courroucé ; ne sois » point courroucé, j'ai enfanté l'Hom» me-Dieu. . . . . .

Jesus, du haut de la montagne des Oliviers, avoit entendu le Cantique des Patriarches. Il apperçoit Raphaël, l'Ange protecteur de Jean ; il l'appelle, & lui demande ce que fait son Disciple bien-aimé. L'Ange lui dit qu'il est dans les tombeaux, où plein de compassion, il considére un homme possedé du Démon. Jesus s'y transporte, & trouve *Samma*, qui, contraint par le Démon d'habiter ce séjour affreux, se lamente sur la mort d'un de ses fils qu'il a tué lui-même dans un de ses accès de fureur. Ce Fils, échappé des bras de sa mere, étoit venu le trouver dans les tombeaux. « Ah ! mon » Pere, embrassez-moi, lui dit le petit » *Benoni* : puis lui prenant affectueu» sement la main, il la pressa contre » son cœur. Le pere la saisit en fré» missant ; & tandis que le jeune En» fant, plein de tendresse filiale, le » tenoit serré dans ses bras, tandis qu'il

» le considéroit avec un caressant & » doux sourire, Samma le lance avec force contre un rocher voisin : sa cervelle » délicate dégouttoit le long des pierres » ensanglantées, & son ame innocente » s'enfuit avec un leger sifflement. *Joel*, son second fils, voit venir Jesus, & il le montre à son pere, qui sent la joie renaître dans son ame. Le Démon frémit à sa vûe : il transporte Samma sur la cime du rocher, & veut le précipiter devant le Messie ; mais la présence de la Divinité l'épouvante, & le Messie apostrophe ainsi le Démon.

« Esprit de perdition, qui es-tu » pour tourmenter ainsi les hommes, » cette race élue pour le Ciel ? Je suis, » répondit l'Esprit par un mugissement » furieux, je suis Satan, le Monarque » du monde, la Divinité suprême de » ces esprits libres, que ma puissance a » destinés à quelque chose de plus grand » qu'à l'occupation des Chantres cé» lestes. Ta réputation, Prophete mor» tel, (car sans doute jamais Marie » n'enfantera des Immortels) ta répu» tation, qui que tu sois, a pénétré » jusqu'aux enfers. Tu me les a fait » abandonner ; enorgueillis-toi des

» efforts de ton Souverain : j'ai voulu » voir en toi ce Sauveur annoncé par » les Esclaves céléstes....

Jesus ne répondit point à ce discours impie & superbe ; mais la puissance de Dieu frappa Satan, & le contraignit de prendre la fuite. Samma délivré de ses tourmens, reconnoit le Sauveur, & lui rend grace. Joel, après lui avoir aussi rendu grace, pleure la mort de Benoni, son frere ; puis s'en retourne avec son pere. Jesus & son Disciple restent dans les tombeaux.

Satan prend son vol vers le séjour infernal ; il traverse les vastes dominations de Dieu & s'abbat aux extrêmités des mondes. Un espace immense s'ouvrit à ses yeux ; c'est là ce qu'il appelle le commencement de son empire.... Mais il ne vit pas encore l'enfer ; la Divinité l'avoit reculé, loin d'elle & des Esprits heureux, dans une éternelle obscurité. Le globe que nous habitons est le théâtre de sa miséricorde ; il n'y avoit point de place pour les lieux de tourmens. L'Eternel, en créant l'Enfer, en fit un chef-d'œuvre d'horreur, pour servir ses justes vengeances. Il créa cet affreux séjour dans trois épou-

vantables nuits, & en détourna pour jamais sa face, cette face avec laquelle il regarde d'un air serein ses créatures. Deux Anges intrépides en gardent les avenues. Satan traverse invisiblement les portes infernales ; il s'enveloppe dans un brouillard de soufre, & s'avance, avec une sombre lenteur, vers son redoutable Trône. Le brouillard dissipé, Satan paroît assis sur un Trône brûlant. Il ordonne à un de ses Hérauts, de convoquer les Puissances Infernales. Le Héraut part sur les aîles des Tempêtes, & annonce l'arrivée du Roi des Enfers. Un tourbillon de feu rend visible toute la circonférence des ténebres ; chacun apperçoit, dans un lointain éclatant, le terrible Monarque. Tous les Habitans de l'abîme se rendent à ses pieds, & les Princes de l'Enfer s'empressent de prendre leurs places sur les degrés de son Trône.

Adramalech vint le premier, Adramalech plus méchant encore que Satan, mais plus dissimulé. Son cœur brûloit toujours de fureur contre Satan, de ce qu'il l'avoit prévenu dans la révolte qu'il avoit méditée depuis long-tems contre Dieu. Tandis que ses

Compagnons fuyoient devant le Maître de la foudre, il avoit sçu pénétrer jusques dans le Lieu très-saint. Là, il avoit enlevé les tables du Destin, sur lesquelles il prétendoit lire la grandeur future de Satan & de ses Complices. Long-tems après, il bâtit un Temple, dont il est le Prêtre, & il y exposa les tables du Destin. Ainsi l'Enfer, qui a rejetté Jéhova, honore une Chimere éternelle. Satan même se rend souvent dans ce Temple, pour en consulter le Prêtre, quand il veut faire quelque entreprise hazardeuse.....

Moloch, Esprit belliqueux & violent, vint ensuite de ces montagnes inaccessibles, où il s'étoit retranché pour résister au Guerrier foudroyant, (c'est ainsi qu'il appelle Jehova). Les ames des Conquérans le regardent avec admiration ; à son aspect, elles forment deux files, & remplies d'effroi, elles contemplent sa marche altiere.....

Bélièlel parut après. Plongé dans un morne silence, il sortoit des forêts & des valons, d'où les torrens de la mort roulent affreusement leurs eaux vers le Trône de Satan : c'est-là sa demeure éternelle. Il fait sans cesse de vains

efforts pour changer ces Contrées de malédiction, & en faire un Monde tel que celui du Créateur. Il est toujours brûlant de vengeance contre celui qui l'a précipité des Campagnes célestes, dans l'effroyable abîme des Enfers....

Tu vis aussi, dans ta fange infecte, le retour de Satan, *Magog*, habitant de la Mer Morte; & tu sortis du milieu d'un goufre bouillonnant, pour te rendre auprès du Monarque. Tes lacs, en se retirant, formerent de longues chaînes de montagnes, lorsque ton pied sépara les ondes noires. Depuis l'instant de sa chûte immense, infinie, Magog blasphême l'Eternel....

C'est ainsi que les Princes des Enfers se rassemblerent près de Satan, & des millions d'Esprits s'y rendirent. Aussi nombreux que les flots de l'Océan, qui roulent au pié d'un promontoire, ils environnoient le Trône de Satan. Condamnés à une ignominie éternelle, ils chantent continuellement leurs propres forfaits.... Satan les vit venir & les entendit. Il se leva tumultueusement, plein d'un transport farouche, les contempla tous, & s'étant rassis, il leur

tint ce discours: « O vous, Légions » redoutables, si vous êtes encore les » mêmes qui soutintes avec moi, pen- » dant trois jours d'horreur & d'effroi, » le combat dans les Plaines célestes, » écoutez ce que j'ai à vous découvrir » de mon séjour sur la terre, & triom- » phez de joie.... » Il encourage les Esprits; il leur représente que Jesus n'est point assez redoutable, pour se laisser enlever leur domination sur les hommes, & qu'étant né d'une femme mortelle, il doit être sujet à la corruption. Il accuse de lâcheté quelques Démons qui, à la voix du Messie, s'étoient enfuis du corps des hommes qu'ils tourmentoient. Il s'étoit attendu, dit-il, à trouver un Ennemi bien plus formidable, lorsqu'on lui avoit rapporté qu'une troupe d'Anges s'étoit fait voir sur la montagne de Tabor, où elle avoit fait retentir le nom de *Jesus*. On disoit que Gabriel étoit descendu de cette montagne, & qu'il avoit annoncé à une Femme Israélite, que d'elle naîtroit un Roi puissant, dont le regne seroit éternel. « Moi-même, ajouta Satan, « je m'étois transporté » sur la terre, où j'attendois l'auguste

» naissance de l'Enfant divin. Un Dieu » va donc sortir de ton sein, Marie, » ruminois-je en moi-même? Aussi » prompt que les regards, aussi rapide » que les pensées des Dieux, animées » par la colere, il va s'élancer vers le » Ciel! Déja je me le représentois, » dans son élévation, couvrant d'un » pied la Mer, & la Terre de l'autre. » Dans sa droite terrible il pese le So- » leil & la Lune, & dans sa gauche, » les Constellations. Il vient, la mort » le précede, &c.... Mais quelle fut ma » surprise! Il ne parut qu'un foible » Enfant, qui, comme les enfans de » la Terre, pleuroit, en naissant, sa » mortalité. Il est vrai qu'un chœur » d'Esprits Célestes chantoit autour de » cet enfant; mais ils remonterent bien- » tôt au Ciel, & laisserent le Fils de » Marie exposé à toutes les miseres de » sa condition....

Il ajoute que Jesus avoit passé une partie de sa jeunesse dans le sein de sa Famille, sans se distinguer par aucune action d'éclat; mais qu'un jour ce même Jesus se promenant sur les rives du Jourdain, il avoit vu la splendeur de Dieu descendre sur lui. » J'en-

» tendis, dit-il, un tonnerre terrible, » mêlé à une voix qui proféra ces pa- » roles: *C'est-là mon Fils, mon bien- » aimé, en qui j'ai mis toute ma com- » plaisance!*... Je vis aussi un Prophete » sombre, nouveau Misanthrope, qui » parcourant les déserts, crioit au-de- » vant de lui: *Voici l'Agneau de Dieu, » qui effaee les péchés du Monde!*... » Depuis ce tems-là, continue Satan, » il commence à opérer de plus gran- » des choses. Il se retire souvent dans » les déserts, où peut-être il médite la » destruction de l'Enfer; il se vante » même d'affranchir le genre humain » du péché & de la mort. » Satan forme la résolution de le faire mourir lui-même, mais d'une mort si cruelle, qu'il veut l'engager à pécher & à blasphêmer contre Dieu.... « Oui, dit-il, » très-certainement il mourra: j'en » jure par le Péché, par la Mort, dont » je suis le conservateur & le créateur. » Il mourra, aussi sûrement que je vi- » vrai moi, sans pouvoir être dompté » par aucune Puissance, dans la durée » infinie de l'éternité. Bientôt, à la » face de l'Eternel, je disperserai, sur » le chemin de l'Enfer, la poussiere

„ de son corps mortel & corruptible. „ Voilà mon projet ; ainsi se venge Satan.

Il dit : l'enfer rempli d'admiration resta dans un profond silence. L'ancien ami du Séraphin Abdiel, *Abbadonna*, enséveli dans une sombre tristesse, étoit assis au pied du Trône. Le cœur saisi de détresse, il méditoit sur l'avenir & sur le passé. A ses yeux se découvre une perspective immense, où il ne voit que des maux sans fin. Il repasse ces tems heureux, où plein d'innocence, il jouissoit de l'amitié pure de cet Abdiel, qui, au jour de la révolte, avoit exécuté les plus grandes choses, après le Messie. Abdiel ayant pénétré au milieu des ennemis de Dieu, ramenoit son cher Abbadonna : lorsque la trompette guerriere des révoltés se fit entendre, Abbadonna revint sur ses pas. Enyvré de l'espoir d'être Dieu, il ne vit point les puissans regards de son ami, qui l'appelloit vainement. L'invincible Abdiel revint seul auprès du Très-Haut. Souvent Abbadonna se rétrace ces instans fortunés, où il nageoit dans des torrens de joie.... Le discours de Satan l'avoit saisi d'horreur ; son indi-

gnation s'exhala dans ces termes : « Je te hais, Satan, esprit anathême ! „ Que ton Juge te redemande cet „ Etre, cet Esprit immortel, que tu „ lui as enlevé ! Je n'ai point de part, „ pécheur éternel, exécrable blasphémateur, je n'ai point de part à tes „ coupables résolutions. Tu veux donner la mort au Messie. A qui t'attaques-tu, Satan ? N'es-tu pas contraint d'avouer toi-même qu'il est „ infiniment plus puissant que toi ? Ne „ le connois-tu plus ce Messie ? Les „ traits de sa foudre invincible ne sont-„ ils pas assez marqués sur ton front, „ où tant d'audace respire encore ?

Abbadonna se reproche ensuite d'avoir contribué à séduire les hommes, & il ne présage à Satan que de l'ignominie dans son entreprise.

Satan voulut lui répliquer, la colere l'en empêcha ; il frappa du pié, il frémit. Trois fois il tressaillit de fureur, trois fois il jetta les yeux sur Abbadonna, & se tut ; mais ce dernier resta intrépide devant lui. Adramalech, l'ennemi de Dieu, des hommes & de Satan même, élévant alors sa terrible voix, & s'adressant à Abbadonna : “ Lâche,

dit-il, „ tu oses ainsi outrager les Dieux? „ Le plus abject des esprits ose s'élever „ contre Satan, contre moi ? Fuis de „ l'enceinte de notre empire .... Il approuve la résolution de Satan, & s'offre de l'accompagner dans son entreprise.

Tout l'enfer applaudit au projet de Satan & d'Adramalech. Ils partent pour leur expédition, & des cris d'allégresse les accompagnent jusqu'aux portes de l'Enfer. Abbadonna seul étoit resté immobile ; il les suit de loin, pour tâcher de les détourner de leur funeste dessein. Il s'approche d'un pas lent des Anges qui gardent la porte. Quelle fut sa surprise, lorsqu'il y trouva l'invincible Abdiel ! Incertain s'il devoit l'aborder ou fuir, il prit le parti d'avancer ; mais l'Ange de lumiere ne daigna pas jetter sur lui un regard. Abbadonna se retira fort humilié, & son dépit s'exprima dans ces termes :

“ Abdiel, mon frere, tu m'as donc „ abandonné pour jamais ? Pleurez „ mon infortune, Enfans de lumiere ! „ C'en est fait, il ne m'aime plus : „ pleurez mon infortune ! Périssez,

„ feuillages charmans, sous lesquels „ nous nous entretenions tendrement „ de Dieu & de notre amitié. Dessechez-vous, ruisseaux célestes, au „ bord desquels nous chantions, dans „ un doux accord, les louanges de l'Eternel. Abdiel, mon frere, est mort à „ jamais pour moi. Et toi, Enfer, „ ma sombre demeure, mere des supplices, nuit éternelle, plains mon „ infortune ! .... Abdiel, mon frere, „ est mort à jamais pour moi.

En faisant ces plaintes, Abbadonna porte ses pas incertains à l'entrée des mondes créés. Là, il déplore la perte de sa premiere splendeur. Il maudit son existence, & perd à jamais l'espérance d'obtenir sa grace. Enfin, après avoir fait de vains efforts pour anéantir son être, il descend sur la terre.

Adramalech & Satan s'en approchent aussi, & prennent chacun une route séparée. Adramalech, à la vûe de la terre, exhale toute sa fureur ; il est fâché de ne pouvoir introduire la mort que dans ce seul globe. Il voudroit porter la destruction dans les esprits, comme dans les corps, pour anéantir Satan lui-même. Ainsi son es-

prit orgueilleux se perdoit dans ces exécrables pensées. Dieu, d'un regard perçant l'avenir, le vit, l'entendit, & se tut. Plongé dans des réflexions profondes, Adramalech restoit assis sur le nuage qui le portoit ; mais le bruit du mouvement de la terre, qui ramenoit la nuit, tira le Réprouvé de ses noires rêveries. Il rejoignit Satan, & tous deux se précipiterent sur la montagne des Oliviers, pour y chercher le Sauveur & ses Disciples.



ITALIE.

DELL'Elettricismo Lettere di Giambatista Beccaria, *de C. C. R. R. delle Scuole Pie, Professore*, &c.

« LETTRES sur l'Electricité, par le » P. *Jean-Baptiste Beccaria*, Clerc » Régulier des Ecoles Pies, Professeur » de Physique dans l'Université de » Turin, &c. à Bologne, 1758, *in-* » *folio, petit format.*

Second Extrait.

LA seconde partie de l'Ouvrage du P. Beccaria, dont nous allons donner quelque idée, n'est pas la moins curieuse. Elle comprend ses Observations sur la formation des Metéores, & sur leur dépendance de l'Electricité. Ce n'est pas que quelques Physiciens n'eussent déja soupçonné que l'Electricité étoit le ressort qu'employoit la Nature, pour la production de la plûpart des phénomenes qui se

passent dans notre atmosphere ; mais personne, à ce que nous croyons, n'avoit encore tenté d'établir sur ce principe un systême reglé de Météorologie. Si celui que le P. Beccaria propose ici, a l'avantage de réunir les suffrages des Physiciens, on lui aura l'obligation d'avoir jetté la lumiere sur une des parties de la Physique la plus enveloppée d'obscurité & d'incertitude.

Il n'est aucun de nos Lecteurs qui ne connoisse la découverte de l'Electricité des nuages, & surtout des nuages orageux. Le moyen par lequel on s'assûre de ce phénomene, est fondé sur la propriéte qu'ont les pointes de métal, d'attirer de fort loin le feu électrique. On plaça d'abord verticalement de semblables pointes dans des endroits favorables par leur situation élevée. Le résultat en est connu de tous ceux qui cultivent la Physique. Un Académicien de Petersbourg (M. Richmann) fut la victime de ce nouveau genre d'Expérience. Car ayant touché sans précaution le conducteur, attaché à une pointe électrisée par un nuage, l'Electricité se trouva si forte, qu'il en reçut

une commotion dont il fut tué comme d'un coup de foudre.

Cette Expérience funeste n'a cependant pas interrompu les recherches & les Expériences des autres Physiciens sur le feu électrique des nuages fulminans. Ils ont même enchéri sur le premier moyen d'aller, pour ainsi dire, provoquer la foudre jusques dans les mains de Jupiter ; ou, pour parler sans fiction, dans les nuages qui en sont les dépositaires. Afin de pénétrer plus avant dans les régions de ce Météore, on a imaginé de se servir du *Cerf-volant*. Pour cet effet, on adapte à un Cerf-volant, fait de taffetas, pour lui donner plus de solidité, une pointe métallique de quelques pieds de longueur, tellement disposée que dans la plus grande élevation du Cerf-volant, elle soit verticale. Cette pointe, ou le fil-de-fer figuré de cette maniere, communique à la corde, avec laquelle on modere l'instrument. Il est important que cette corde contienne quelque fil métallique, à cause de la propriété qu'ont les métaux de donner au fluide électrique un passage plus facile & plus prompt. Au bout de la corde, doit

être attaché un cordon de ſoie, par lequel on tient & l'on gouverne le Cerf-volant. Alors la pointe métallique & le fil de métal ſe trouvent iſolés; & s'il y a quelque Electricité dans les régions ſupérieures de l'air, elle ſe manifeſte au bas de la corde. On ſent aiſément qu'il faut uſer de précautions en faiſant cette Expérience; car l'Electricité eſt ſouvent ſi forte, qu'il y auroit un grand danger à toucher immédiatement cette corde. Ainſi un amuſement d'enfant eſt devenu, depuis quelques années, un moyen dont les Phyſiciens ſe ſont ſervi avec ſuccès, pour s'aſſurer de divers faits relatifs à l'Electricité, qui auroient probablement échappé aux pointes ordinaires. On doit cette invention, pour obſerver l'Electricité, à M. *de Romas*, Lieutenant-Aſſeſſeur au Préſidial de Nerac. Il eſt vrai qu'on lit, dans les Mémoires Etrangers, préſentés à l'Académie Royale des Sciences, *T.* 2, une Lettre de M. Watſon, qui la revendique pour ſon Compatriote M. Francklin; mais l'Académie ignoroit encore que M. de Romas avoit propoſé ſon Expérience dès le mois de Juillet de l'année 1752.

Cette date, conſtatée par une Lettre écrite à l'Académie de Bordeaux, aſſure à ce Phyſicien la priorité à cet égard, du moins ſur tous ceux de ce continent.

Ces faits paroiſſent avoir été inconnus au P. Beccaria, qui n'auroit probablement pas manqué de faire mention de M. de Romas, s'il en avoit été inſtruit. Quoi qu'il en ſoit, la Lettre VIII, par laquelle commence la ſeconde Partie de l'Ouvrage du Phyſicien de Turin, contient les Expériences qu'il a faites ſur l'Electricité de l'atmoſphere, au moyen du Cerf-volant, & d'une autre invention, dont nous parlerons enſuite. Il ſe transporta, dans cette vue, pendant l'automne de l'année 1757, à Modori, ſa patrie, dont la ſituation lui offroit des commodités particulieres pour ſon deſſein. Il y fit un grand nombre d'Expériences, dont le détail ne ſauroit trouver place ici. Nous dirons ſeulement qu'elles lui apprirent qu'il regne preſque en tout tems, dans les parties les plus élevées de l'atmoſphere, une électricité différente de celle du corps de la Terre, électricité qui, ſuivant le ſyſtême

qu'il a adopté & qu'il défend, eſt tantôt poſitive, tantôt négative.

Le P. Beccaria décrit ici une invention aſſez commode, pour reconnoître en plein air & au grand jour, la qualité de l'Electricité dont le Cerf-volant eſt affecté. Il enleva le fond d'une bouteille de verre à long col, & il tapiſſa ſon extérieur, de maniere qu'aucune lumiere ne pût pénétrer au-dedans. A travers le bouchon du col, il inſéra un fil-de-fer, aigu par l'extrêmité qui étoit dans la bouteille, & recourbé par l'autre en forme de crochet. La premiere de ces extrêmités étoit peu éloignée du fond, qu'il boucha par une plaque de plomb. Il laiſſa enfin à la couverture extérieure, une petite ouverture, telle qu'on pût y appliquer l'œil, ſans donner à la lumiere aucun accès au-dedans de la bouteille. Cette petite machine, que le Pere Beccaria appelle une *Lanterne Electrique*, étant miſe en contact par le crochet avec la corde du cerf-volant, il ſuffit d'appliquer l'œil à la petite ouverture dont nous avons parlé, pour reconnoître le genre d'Electricité qui regne dans l'atmoſphere.

Car ſi cette Electricité eſt poſitive, ou par excès à l'égard du corps de la Terre, & qu'on faſſe communiquer le fond avec le ſol, le Spectateur alors doit voir partir de la pointe, une aigrette lumineuſe, dirigée vers le fond. Au contraire, lorſque cette Electricité ſera négative, cette pointe ſera chargée ſeulement de l'étoile lumineuſe, ainſi qu'on a dit dans le premier Extrait. Ces alternatives ont eu effectivement lieu dans les diverſes Expériences faites par le P. Beccaria, & c'eſt par-là qu'il s'eſt aſſûré de ce changement d'Electricité.

L'autre invention, dont le P. Beccaria s'eſt ſervi pour examiner l'Electricité de l'atmoſphere, eſt celle d'une fuſée préparée de cette maniere. On attache au côté d'une fuſée, un long fil-de-fer, dont une extrêmité, figurée en pointe, déborde ſa tête de quelques pieds. A la partie inférieure du fil, eſt liée une ficelle légere, & dans la compoſition de laquelle il entre un fil métallique. Cette ficelle doit être roulée dans un vaſe de verre, de ſorte qu'elle puiſſe ſe développer à meſure que la fuſée l'entraîne, ſans lui cauſer le

moindre obſtacle. L'extrêmité de cette ficelle doit enfin être garnie de quelques filets déliés & mobiles, qui ſervent à reconnoître ſi elle eſt électriſée, & quel eſt le genre d'Electricité dont elle eſt douée.

Les Obſervations faites par le Pere Beccaria, à l'aide de cette ſeconde invention, eurent en général le même ſuccès, lorſque les fuſées s'éleverent bien verticalement. Les filets, attachés à l'extrêmité de la ficelle, donnerent le plus ſouvent des ſignes ſenſibles d'électricité, moindres néanmoins que ceux du Cerf-volant. Cette maniere d'expérimenter, nous l'avouerons, eſt un peu coûteuſe, & aſſez difficile à mettre en exécution; mais elle a l'avantage de pouvoir être employée en un tems calme, où l'on pourroit ſoupçonner qu'il ne régnoit aucune Electricité dans l'atmoſphere. Les fuſées du Pere Beccaria montrent le contraire, & elles prouvent que, preſque en tout tems, indépendamment des nuages & du vent, l'atmoſphere eſt dans un état d'Electricité.

Nous trouvons, dans la neuvieme Lettre du Pere Beccaria, la deſcription

de l'appareil dont il s'eſt ſervi, pour faire la plus grande partie de ſes obſervations ſur l'Electricité des nuages. Il éleva, dans cette vue, ſur pluſieurs pavillons d'un Palais appellé *le Valentin*, des verges de fer pointues, iſolées de maniere que leur ſupport ne fût pas expoſé à ſe mouiller; & il conduiſit de ces différentes pointes des fils-de-fer dans un appartement qu'il appelle ſon *Obſervatoire Electrique*. Mais ſage par l'expérience d'autrui, il prit ſes meſures pour ne pas renouveller la triſte cataſtrophe de M. Richmann. Une de ces précautions eſt fort ſimple: elle conſiſte à préſenter au conducteur pluſieurs pointes médiocrement éloignées, & qui aboutiſſent à un autre conducteur, dont l'extrêmité fourniſſe au feu électrique une ample décharge. Le P. Beccaria termina le ſien à une grande banniere de fer, corps en effet très-propre à verſer dans la maſſe de la terre, telle quantite de feu électrique qu'on voudra. Il eſt aiſé de voir que, lorſque l'Electricité ſera médiocre, les pointes dont nous parlons, & & que l'expérience apprendra à placer dans la diſtance convenable, n'abſor-

beront point le feu électrique du premier conducteur; mais lorſque le feu ſera accumulé en grande quantité, elles en recevront une partie, & le verſant dans le ſein de la terre, elles écarteront le danger qui pourroit naître d'une Electricité trop violente.

La dixieme Lettre du P. Beccaria contient ſes Obſervations ſur la formation des nuages fulminans. Il entre dans le plus grand détail ſur toutes les circonſtances qui accompagnent cette formation & celle de la foudre. Tout ce qu'on lit ici eſt fort curieux, & mérite d'être vérifié par les Obſervations de nos Phyſiciens. Nous aurions deſiré pouvoir en donner une idée convenable; mais nous avons trouvé, après l'avoir tenté, qu'à moins d'une étendue conſidérable, on ne pouvoit en donner qu'une idée incomplette, & peut-être par-là défavorable. C'eſt pourquoi nous nous contentons d'inviter les Lecteurs à recourir à la ſource même, & nous paſſerons à expoſer, avec le Pere Beccaria, quelques-uns des points principaux de la Théorie ſur les orages, qu'il développe dans ſa onzieme Lettre.

La quantité de feu électrique qui ſe

répand entre la terre & un nuage orageux, même fort petit, eſt immenſe. Telle eſt la propoſition preſque fondamentale de la Théorie du P. Beccaria: il l'établit, en faiſant obſerver la quantité prodigieuſe d'écoulemens que préſentent à un nuage toutes les éminences d'une vaſte contrée qu'il parcourt, & qui ne le privent cependant pas de ſon Electricité.

Le P. Beccaria tire de-là, & de quelques circonſtances de la formation des nuages orageux, la conſéquence ſuivante, qui eſt, en quelque ſorte, le précis de toute ſa Théorie: c'eſt que certaines parties d'un orageux nuage ne ſe déchargent de leur Electricité, qu'autant que ce nuage en reçoit une égale quantité par un autre côté; de ſorte que tout le jeu du feu électrique, dans un nuage fulminant, ne conſiſte que dans une circulation de ce feu, qui ſe porte d'un endroit de la terre, où il eſt en trop grande quantité, dans un autre où il eſt moins abondant. C'eſt enfin, ſuivant le P. Beccaria, ce feu qui, tendant ſelon ſa nature à ſe mettre en équilibre, éleve & modifie ces nuages, conformément à ſes Obſervations.

Les preuves de toutes ces assertions & de plusieurs autres qui en dérivent, sont contenues dans les onzieme, douzieme & treizieme Lettres. Elles méritent un examen approfondi : car la nouveauté de cette Théorie ne doit pas être un motif de la rejetter sans en avoir pesé les preuves ; & nous croyons que ceux qui entreprendront de le faire, s'ils ne sont pas entierement persuadés, reconnoîtront du moins, dans le long détail de raisonnemens & de faits employés par le P. Beccaria, beaucoup de sagacité & de talens.

La quatorzieme Lettre contient un parallele curieux entre les effets de la foudre & ceux de l'Electricité. Voici quelques-uns des traits les plus frappans & les plus propres à intéresser les Lecteurs.

Quoique la plûpart des corps, à l'exception de ceux qui sont de nature vitreuse, huileuse ou sulphureuse, soient des conducteurs de l'Electricité, il s'en faut cependant beaucoup qu'ils le soient tous au même degré. Ceux qui offrent au fluide électrique le passage le plus libre, sont les corps métalli-

ques, & après eux, les corps humides. Ainsi, lorsque le fluide électrique sera porté par un conducteur de cette derniere espece, ou moins perméable, s'il trouve en son chemin un conducteur métallique, il abandonnera presque le premier, pour se porter le long de celui-ci.

Le feu de la foudre offre les mêmes phénomenes. Une foule d'Observations nous apprennent que le tonnerre s'est glissé du plus haut d'un édifice, le long d'un fil-de-fer, sans causer aucun dommage, tant qu'il a trouvé ce conducteur à sa disposition. Mais de même que le feu électrique rassemblé par l'Art, se manifeste par une étincelle, c'est-à-dire, par une petite détonation, lorsqu'il passe d'un corps dans un autre, à-travers un milieu qui lui résiste, comme l'air ; de même, aussi-tôt que le fil conducteur de la foudre vient à manquer, elle éclate, elle brise, elle calcine les corps qu'elle rencontre; elle se porte enfin sur ceux qui lui présentent le passage le plus libre. Tels sont, au défaut des corps métalliques, les animaux, à cause du grand amas d'humeurs dont ils sont formés. Aussi la

foudre ne manque-t-elle gueres de les frapper, à moins qu'elle ne trouve à sa portée un conducteur métallique qui lui offre un chemin encore plus facile. De-là vient que quelquefois une épée, qui est un conducteur de cette espece, a sauvé la vie à celui qui la portoit. Un arbre, au milieu d'une plaine, est un abri peu sûr en tems d'orage, par deux raisons. La premiere, parce que les pointes qn'il présente au feu électrique, sont très-propres à le dériver du nuage; la seconde, parce que le bois présentant à ce feu un passage moins facile que les animaux, la foudre qui avoit commencé à glisser du sommet vers le bas, ne manquera gueres de changer de route, & de frapper l'homme ou l'animal qui en sera voisin. L'expérience confirme assez bien ce raisonnement. Ajoutons que, parmi les arbres, ceux dont le bois huileux ou résineux présente au fluide électrique un passage moins facile, seront les plus dangereux. Peut être est-ce de-là que vient la persuasion où l'on est dans les cammpagnes, qu'il y a du danger à se mettre à couvert sous un noyer, lorsqu'il tonne.

L'analogie de la foudre avec le feu électrique, paroit sur-tout dans une propriété commune, & qui est digne de toute l'attention des Physiciens. C'est la faculté d'imprimer la vertu magnétique aux corps qni en sont susceptibles. M. Franklin a aimanté de petites aiguilles à coudre, avec une étincelle tirée d'un grand verre chargé ; & suivant l'Observation de M. Dalibard, le côté par lequel l'étincelle est entrée, est le pole boréal. On a aussi remarqué qu'une étincelle tirée en sens contraire d'une aiguille aimantée de cette maniere, lui ôtoit ou affoiblissoit considérablement sa vertu magnétique. Le P. Beccaria remarque ici en passant, que cette Expérience donne une preuve extrêmement forte de l'unité du courant électrique, suivant le sentiment de M. Franklin.

Tels sont les petits effets de l'Electricité artificielle relativément au magnetisme. La foudre en a produit souvent de fort semblables. On a un grand nombre d'Observations qui portent, que la foudre a tantôt détruit, tantôt renversé la direction de l'éguille aimantée des boussoles. On lit dans les Transactions Phi-

loſophiques (Nomb....) que la foudre étant tombée ſur une caiſſe où il y avoit des tenailles, des couteaux & des clous, tous ces corps ſe trouverent aimantés, de maniere qu'en prenant un des couteaux, on entraîna avec lui quelques clous. Les corps qui contiennent des matieres ſuſceptibles de magnétiſme, ſont quelquefois aimantés par la foudre. Le P. Beccaria en rapporte un exemple, arrivé ſur la fameuſe tour penchante de Bologne, appellée *de gl'Aſinelli*, où l'on voit une brique frappée de la foudre, qui a ſes poles, & qui attire l'aiguille aimantée de pluſieurs pouces de diſtance. Le P. *Butis*, Profeſſeur dans les Ecoles Royales de Saluces, a envoyé au P. Beccaria un fragment de pierre, frappé de la foudre, qui attire auſſi l'aiguille aimantée, à la diſtance de cinq pouces.

Cette propriété du feu électrique d'imprimer au côté, par lequel il entre, la polarité ſeptentrionale, fournit au P. Beccaria la ſolution d'un problême curieux. Il s'agit de ſavoir, lorſque la foudre a frappé ſur quelque lieu, ſi elle eſt venue du ciel, ou ſi elle eſt partie de la terre; car, ſuivant la théorie

de l'Electricité, adoptée par le P. Beccaria, l'un ou l'autre peut arriver. En effet, les phénomenes de l'Electricité, dérivée des nuages, indiquent une Electricité quelquefois négative, & par conſéquent un écoulement du feu électrique de la terre vers les nuages. D'ailleurs, on a des Obſervations qui apprennent qu'on a vû quelquefois la foudre s'élancer de bas en haut. Lors donc qu'on voudra connoitre la direction de la foudre, il faudra examiner s'il ſe trouve ſur le chemin qu'elle a tenu quelque morceau de fer qui en ait été atteint. Sa poſition, & la direction magnétique qu'il aura acquiſe, comparées enſemble, donneront la ſolution du problême. Le P. Beccaria en donne un exemple. Le tonnerre frappa en 1758 le Palais du Comte de Coligno, Réformateur des Etudes à Bologne. On trouva que toutes les barres d'une barriere étoient aimantées, de maniere que leur partie inférieure avoit une polarité ſeptentrionale. Divers morceaux de fer que l'on trouva ſur ſon chemin, & en particulier vers le toit, étoient aimantés de la même maniere; d'où le

P. Beccaria conclut que la foudre étoit partie de la terre.

Le P. Beccaria tire des phénomenes, qu'on vient de rapporter, quelques conjectures générales ſur la vertu magnétique des corps terreſtres, & ſur la direction qu'affectent tous les corps doués de cette vertu. Il ſoupçonne que ce pourroit être à la circulation perpetuelle & tranquille du fluide électrique, qu'on doit attribuer le magnétiſme, communiqué par la Nature, à des corps ferrugineux, tenus pendant long-tems dans certaines directions. Ne ſeroit-ce pas, dit-il encore, ce même fluide, qui, en circulant perpétuellement, & d'une maniere lente & imperceptible, du Nord au Sud, produit la direction magnétique? Nous laiſſons aux Phyſiciens le ſoin de peſer ces conjectures, qui ne paroitront peut-être pas deſtituées de fondement.

Un uſage bien intéreſſant de la Théorie précédente, ſeroit de pouvoir préſerver les édifices de la foudre; mais la choſe eſt-elle poſſible? C'eſt ce que le P. Beccaria examine à la fin de ſa quatorzieme Lettre. Il réfute d'abord la pré-

tention de ceux qui ont penſé le faire, en dépouillant le nuage de ſon feu électrique au moyen d'une ou de pluſieurs pointes. Cependant, en réflechiſſant ſur la propriété du feu de la foudre, de ſe porter par préférence le long des corps métalliques, il penſe qu'on peut du-moins, par ce moyen, détourner la foudre, & lui tracer ſon chemin, de maniere à en écarter tout le danger. Il faudroit pour cela que les conducteurs dérivés des pointes métalliques, fuſſent d'une groſſeur proportionnée à la quantité du feu électrique qu'ils doivent dériver. Le P. Beccaria, fondé ſur quelques Obſervations, penſe que le diametre de trois ou quatre lignes ſera ſuffiſant. Il eſt ſurtout eſſentiel que ce conducteur ait une communication libre & étendue avec des corps qui abſorbent facilement l'Electricité. Il eſt à-propos, pour cet effet, que ſon extrêmité ſe termine par pluſieurs pointes, & qu'elle ſoit enterrée juſqu'à cette profondeur où la terre reſte conſtamment humide Il vaudroit encore mieux faire plonger cette extrêmité dans un ruiſſeau ou dans un amas d'eau.

La derniere Lettre du P. Beccaria

traite des Météores aqueux. Obligés de terminer cet extrait, nous nous bornerons à dire, que notre Physicien attribue aussi la formation de ces Météores à l'Electricité naturelle de la terre. Suivant lui, l'action rapide & impétueuse du feu électrique produit les nuages fulminans. Cette action, plus tranquille & plus lente, ne produit que des amas de vapeurs qui se résolvent en pluies sans détonation. La formation de la grêle, celle de la neige,& la forme réguliere qu'elle affecte,les vents même qui accompagnent les nuages fulminans, occupent suffisamment le P. Beccaria. La Lettre est enfin terminée par plusieurs questions relatives au même sujet, dont l'Auteur tente la solution. Nous ne le suivrons pas dans ces discussions longues & difficiles. Nous nous bornerons à dire un mot du nouveau Phosphore qui fait l'appendix de son Ouvrage.

Ce nouveau Phosphore est une de ces boules de verre minces & vuides d'air, qu'on nomme *Bombes Philosophiques*. Quand on les laisse tomber dans un lieu obscur, elles éclatent, & elles donnent un trait de lumiere. Le

P. Beccaria a fait un grand nombre d'Expériences,pour en démêler la cause; & il a enfin trouvé que le choc instantané produit ici le même effet que le frottement, & que cette lumiere est du genre électrique. Nous n'ajouterons rien de plus sur ce sujet. Nous remarquerons seulement qu'on conteste au P. Beccaria, dans un Ouvrage imprimé depuis peu (*), qu'il y ait aucune nouveauté, ni dans l'Observation de ce phénomene, ni dans l'explication qu'on en donne.

II.

STORIA Letteraria d'Italia sotto la protezzione del Serenissimo Francesco III, Duca di Modena, &c. vol. 14, &c. *In Modena*, 1759, *à spese* Remondini.

HISTOIRE Littéraire d'Italie, » sous la protection du Sérénissime » Duc de Modene, Tom. 14. A » Modene, 1759, aux dépens de » *Remondini, in*-8°. 496 pages.

C'EST à l'Histoire Littéraire, qu'il

(*) Lettres sur l'Electricité, par M. l'Abbé Nollet, 1760 *in*-12.

appartient sur-tout de fournir au Philosophe les moyens de former un tableau fidele des siecles & des Empires. Soit que le génie des Peuples donne le ton aux Lettres, soit que les Lettres le donnent au génie des Peuples, il n'est guere possible de prononcer sur la conduite & sur les mœurs des Nations, si l'on n'a bien examiné & les connoissances qu'elles ont eues, & l'esprit des Ouvrages par lesquels elles nous les ont transmises. Nous tomberions à chaque instant dans l'erreur, si nous appliquions aux siecles passés, la regle sur laquelle nous devons juger les actions & les procédés de nos Contemporains. Autant les hommes se ressemblent par les passions, autant ils different par les préjugés; & c'est par l'opinion & par les préjugés, que les hommes ont toujours été & seront toujours gouvernés. Rien n'est donc plus important que d'inscrire dans les fastes de l'Histoire, la nature, l'état & le degré des lumieres & des connoissances propres de chaque siecle & de chaque Nation. Quel avantage d'ailleurs pour les Lettres mêmes, lorsqu'on suit pas à pas leurs progrès & leurs vicissitu-

des; lorsque d'après une multitude de faits, on peut enfin démontrer les causes de la grandeur & de la décadence des Sciences & de l'esprit humain!

Les Auteurs de l'Histoire Littéraire d'Italie, poussée, dans l'espace de dix ans, jusqu'au quatorzieme volume, ne s'arrêtent point, comme presque tous les Journalistes modernes, à rendre compte des Ouvrages que produit leur Nation. Leur dessein est de publier les observations & les découvertes qu'elle fait dans les Sciences & dans les Arts, les établissemens, les vicissitudes, les travaux de ses nombreuses Académies, les Inscriptions & les Antiquités nouvellement découvertes, les richesses littéraires qu'elle renferme, des Mémoires sur la vie & sur les Ouvrages des Savans, &c. Le dernier volume de cette Histoire est tout entier du savant Pere *Zaccharie*, Jésuite, le principal Auteur de cet Ouvrage périodique.

Ce volume est divisé en deux livres: le premier contient les événemens remarquables qui sont arrivés dans la République des Lettres en 1755; on trouve, dans le second, les éloges des Membres qu'elle a perdus pendant la

même année. Il s'agit d'abord des Académies. C'eſt au goût, c'eſt aux vues des Princes, qu'eſt attaché le ſort des Lettres. Heureux les Etats, dont les Souverains mettent une partie de leur gloire à hâter les progrès de l'eſprit humain, & qui ſe placent, pour ainſi dire, à la tête des entrepriſes des Savans ! C'eſt une réflexion que fait à propos l'Hiſtorien, ſur la faveur que l'Impératrice-Reine accorde à ſon Académie de Roveredo. Les regards d'un Souverain élevent l'eſprit des Gens de Lettres, comme ils animent le cœur des Soldats. Les Académies d'Italie ont, pour la plûpart, l'avantage d'être placées à l'ombre même du Trône. Il s'en eſt formé, en l'année 1755, à Forli, une nouvelle, dont l'inſtitution paroît être d'un ſiecle bien éloigné du nôtre. Bailler, en parlant des Pſeudonymes, rappelle les tems où une paſſion fanatique pour l'Antiquité, mit en vogue les noms de la Fable & ceux des Grecs & des Romains. Rien n'étoit plus commun que de rencontrer ſur ſes pas des Apollon, des Jaſon, des Diogene, des Lælius, des Varron, *&c.* Le nom de *Marie* étoit changé en celui de *Ma-*

rius. Douza crut ennoblir le ſien, en ſe faiſant appeller *Janus*, au lieu de *Joannes.* La nouvelle Académie de Forli ſembleroit appartenir à ces ſiecles enthouſiaſtes de l'Antiquité. Elle eſt établie ſous la protection de *Jupiter de Crete.* Le Diſcours qui précede les Statuts de cette Académie, eſt daté de Crete, l'an MM. C. XIII après l'enlevement d'Europe. Il commence par une comparaiſon de l'union que les Académies forment entre les Savans, avec la ſociété que la Philoſophie établit entre les hommes ; & après avoir frondé les autres Etabliſſemens Académiques de l'Italie, il finit par l'éloge du nouveau. Les Loix de l'Académie Crétoiſe, dictées par un Eſprit Républicain, bornent ſes Membres au nombre de treize, excluent tout Patron, & n'admettent aucun Prince. Une Académie, ſous la protection de *Jupiter de Crete*, paroîtra biſarre à nos Lecteurs ; & bientôt après ils entendroient, ſans étonnement, nos Poëtes invoquer Apollon, & ils l'invoqueroient peut-être eux-mêmes, ſans appercevoir aucune diſparate dans leurs idées. L'expoſition des travaux de quelques autres

Académies appelle enſuite, dans le même Chapitre, l'attention ſur les objets les plus dignes de l'occuper.

Parmi les exercices publics des Colleges, expoſés dans le ſecond Chapitre, le Proſpectus d'un Eſſai de Chronologie, ſoutenu au Séminaire Romain, comprend un des plus épineux & des plus vaſtes champs de la Critique. On y parcourt les mois, les Epoques & les Eres des divers Peuples, des Aſſyriens, des Egyptiens, des Hébreux, des Perſes, des Grecs, des Romains, des Parthes, &c. Cenſorin dit que l'année Egyptienne ne fut anciennement que de deux mois, & enſuite de quatre. Diodore, Varron, Plutarque, Pline, Proclus & pluſieurs autres prétendent qu'elle ne fut d'abord que d'un ſeul mois. Il fut prouvé dans cet exercice, que, depuis l'an de la Période Julienne 3994, 720 ans avant Jeſus-Chriſt, elle étoit de 360 jours, auxquels on en ajoutoit cinq à la fin. Les Grecs, ſuivant l'opinion de Petau, de Potter, de l'Abbé de Longuerue, &c, emprunterent des Egyptiens la forme de leur année. Leur uſage étoit de l'indiquer par le nom de l'Archonte en place.

Leurs mois étoient des mois lunaires ; mais ils ne ſuivirent pas exactement, dans leur calcul, le cours de la Lune. Du tems de Thucydide, ils les avoient diſpoſés de maniere, que les ſaiſons tomboient toujours dans la même partie de l'année. Les Hébreux ne ſuivirent, avant la Captivité, que les périodes lunaires. Ils n'eurent jamais une maniere propre à leur Nation, pour meſurer le tems ; ils ſe réglerent toujours ſur celle des Peuples dont ils s'étoient ſéparés, ou de ceux auxquels ils étoient ſoumis. Les Acteurs de cet exercice défendirent, contre M. Boivin, la Période Julienne, & fixerent la priſe de Troyes à l'année 3530 de cette Période, 1184 ans avant Jeſus-Chriſt. Il eſt aſſez ordinaire en Italie de voir, dans ces Exercices Littéraires, des jeunes gens répondre, en pluſieurs Langues, aux queſtions qu'on leur propoſe, interpréter, au choix des Spectateurs, les paſſages les plus difficiles des Auteurs Grecs & Latins, & compoſer ſur le champ des Pieces en vers ou en proſe, ſur toutes ſortes de ſujets.

Le troiſieme Chapitre eſt deſtiné aux Cabinets & aux Bibliotheques. M.

l'Abbé *Passeri* y donne l'idée de la fameuse Collection de Marbres anciens, faite dans le Palais d'Urbin, par M. le Cardinal *Stopani*, Légat de la Province de Métaure. Ce dépôt d'Antiquités, un des plus riches & des plus curieux, fut formé dans l'espace de trois mois. Le dessein de M. le Cardinal Stopani étoit de fouiller les ruines des cinq Villes de son Gouvernement, qui depuis long-tems étoient détruites. Sa translation à la Légation de la Romagne lui a ôté les moyens d'exécuter son projet. C'est par les soins de M. l'Abbé Passeri lui-même, que les Marbres du Palais d'Urbin ont été ramassés de divers endroits de la Province de Métaure, sans avoir dépouillé les Villes des Monumens qui y attirent les Etrangers, ni enlevé les Inscriptions locales, telles que celle de Trajan sur le Pont de Métaure, & celle de Vespasien à l'entrée du Furlo. Le Cabinet de M. *Fabretti*, transporté au Palais d'Urbin, ne forme que la plus petite partie de la Collection. Une des Pieces les plus remarquables parmi les Statues, est un beau Colosse de Jupiter. Quoiqu'il lui manque les bras & les cuisses, on voit

cependant qu'il étoit assis, & qu'il avoit le bras droit levé pour lancer la foudre. Par le tronc seul, on peut juger aisément de l'attitude du corps entier; & l'on remarque, sur le visage du Dieu, une espece de colere noble, dédaigneuse, &, pour ainsi dire, tranquille, qui suffit pour annoncer qu'il est dans un moment de vengeance. Le systême qu'on a observé dans la distribution des Pieces, est tout-à-fait conforme aux Loix de la Science Lapidaire.

M. l'Abbé *Querci*, Florentin, décrit dans une Lettre au Docteur Lami, la belle Bibliotheque du Prince Corsini, depuis rendue publique, & composée de plus de trente mille volumes. Le fond de cette Bibliotheque est tiré de celle que Clément XII avoit formée pendant sa Prélature, & de celle du Cardinal *Gualtieri*, donnée en grande partie à ce Cardinal par Louis XIV, lorsqu'il étoit Nonce en France. Elle renferme des Recueils précieux. Il y a trois cens quarante volumes d'Editions des premiers tems de l'Imprimerie, & l'on y voit plusieurs Ouvrages Chinois, imprimés à Pekin.

Parmi les Livres Turcs, imprimés à Constantinople, on distingue un *Lexicon Arabo-Turcicum in-fol.* en onze volumes, & l'Histoire des Caliphes par Nadham-Effendi. Le Dictionnaire est le premier ouvrage imprimé à Constantinople, & l'Histoire est le dernier. La Préface du Lexicon est un éloge de l'Art Typographique, introduit chez les Mahometans, à l'instance du Visir Ibrahim, & par ordre de l'Empereur Achmet III, après qu'il eut été décidé dans le Conseil du Moufti, que l'Imprimerie n'étoit pas contraire à la Religion. On remarque encore dans les Livres Mahometans deux Recueils de Chansons galantes d'une grande délicatesse. La collection des Estampes & des ouvrages des meilleurs Maîtres est des plus riches; elle contient environ trois cens volumes. Les Observations sur l'Histoire Naturelle & sur l'Astronomie, insérées dans le chapitre suivant, ne sont pas susceptibles d'analyse.

Des nombreuses Inscriptions découvertes en 1756, & rapportées dans le cinquieme chapitre, nous n'en citerons qu'une seule qui a été trouvée à Poz-

zuolo, & qui ne renferme que ces deux mots : *Dysari sacrum.* Le Dieu Dysare n'est pas fort connu même des Sçavans, du moins sous ce nom-là. M. *Tarugi* de Naples avoit annoncé une Dissertation sur les Jeux Dusariques, dans laquelle, après avoir discuté si le nom de Dusares étoit Barbare ou Grec, il prouvoit que ce Dieu étoit Bacchus honoré sous ce nom chez divers Peuples. Le P. *Frœlich*, Jésuite, en expliquant une médaille ancienne, remarque que le Dieu Dusare ou Dysare étoit en grande vénération chez les Arabes. Le témoignage de Tertullien est formel là-dessus : *Unicuique etiam Provinciæ*, dit-il dans son Apologétique, chap 24, *& civitati suus Deus est, ut Syriæ, Astarte; Arabiæ, Dysares.* Etienne de Bysance dit que ce Dieu des Arabes & des Dacharenes avoit donné son nom à un rocher de l'Arabie. Le culte de ce Dieu étoit établi à Bostra, & Suidas assûre qu'il étoit florissant à *Petra*, ville des Nabatéens, suivant Strabon; mais il l'appelle *Deus Ares*, & il le prend pour le Dieu Mars. Hesychius assûre que les Nabatéens adoroient, non le Dieu Ares ou Mars,

mais Dusares ou Bacchus. Le mot de *Dusaris* signifie en Arabe, *Dominus solutionis*, ce qui s'accorde parfaitement avec la dénomination que les Grecs donnoient à Bacchus de Λυαῖος, *solutor*, λυσιμέριμνος, *solutor curarum*. Les Jeux Dusariques auront donc été les Bacchanales. *Voyez* Suidas sur le Temple, l'Idole & le Culte de Dusaris.

On a trouvé dans la même année, parmi les ruines d'Herculane, une machine de métal qui a l'air d'un cadran solaire portatif. La forme en est circulaire : à un de ses côtés est un *gnomon* ou style ; une de ses surfaces est coupée par douze lignes qui forment des niches, dans lesquelles sont enchassées les lettres initiales des douze mois de l'année. Cet instrument porte des marques certaines d'une haute antiquité. Il tient à un anneau, par le moyen duquel on peut le suspendre.

Dans la notice des Manuscrits du cinquieme chapitre, on lit quelques formules d'Oraisons de l'Hérésiarque Adalbert, Diacre François, condamné dans plusieurs Conciles en 745. Cet Adalbert s'adressoit, dans ses invoca-

tions, à des Anges que l'Ecriture ne nomme point, & qu'il avoit canonisés, d'après les superstitions des Docteurs Juifs. *Uriel* ou *Oriel* est le principal de ces Anges fictices. Son nom a pourtant été trouvé sur une plaque d'or, attachée à un tableau d'un autel de l'Eglise de Sainte Marie de la Piété à Rome, qui a été découvert en 1544, dans la Basilique du Vatican, & sur les Mosaïques de l'Eglise de Ravenne. S. Ambroise, S. Isidore, & certaines Litanies en font mention. Plusieurs Théologiens, cités par *Cornelius à Lapide*, penchent à l'admettre, ainsi que *Salatiel*, *Judiel* & *Barachiel*, au nombre des bons Anges. Un Prêtre Sicilien tenta en 1527 d'en introduire le culte, & de leur consacrer les Thermes de Dioclétien. Il obtint même quelques-unes des demandes qu'il avoit faites relativement à cet objet, mais sans jamais avoir pu parvenir à une Dédicace solemnelle. Les noms de ces Anges ont été, avec raison, effacés des anciens monumens, où quelque superstition judaïque les avoit glissés. Il faut s'en tenir à la décision du Pape Zacharie & du Concile Romain, tenu en 745,

qui, comme on le voit dans Baronius & dans le Pere Labbe, ne reconnoissent de saints Anges auxquels il soit permis d'adresser un culte particulier, que ceux qui sont dans l'Ecriture.

Le second Livre de l'Histoire Littéraire est un recueil d'Eloges des sçavans morts en l'année 1755, « Si les » Anciens, dit M. d'Alembert dans ses sages Réflexions sur les Eloges Académiques, » qui élevoient des » statues aux grands Hommes, avoient » eu le même soin que nous d'écrire la » vie des Gens de Lettres, nous au» rions, il est vrai, quelques Mémoi» res inutiles, mais nous serions plus » instruits sur les progrès des Sciences » & des Arts, & sur les Découvertes » de tous les âges ; histoire plus inté» ressante pour nous que celle d'une » foule de Souverains, qui n'ont fait » que du mal aux hommes ». L'éloge des Sçavans doit être une expression simple de leur vie littéraire. Leur Historien ne prendra point le ton de la louange, si ce n'est pas, pour ainsi dire, la couleur même de l'objet, la seule maniere vraie & naturelle de présenter leurs travaux & leurs ouvrages. Il se-

roit inutile de les suivre, lorsqu'ils descendent du cabinet dans le commerce de la vie civile, pour se perdre dans la foule, à moins qu'ils n'y donnent des exemples remarquables d'honnêteté & de patriotisme, avantageux à la Société & honorables pour les Lettres. L'Histoire Littéraire n'oubliera point les abus de l'esprit & des talens, les erreurs & les écarts : ils en font partie, comme les abus de la force & de l'autorité, les guerres & les crimes, font partie de l'Histoire Civile. Il seroit surtout nécessaire de marquer l'influence & les effets des passions dans la Littérature, puisque c'est une des premieres causes qui arrêtent les progrès des Sciences, & qui entraînent la ruine des Arts.

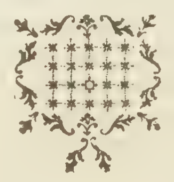
Le P. Zacharie n'avoit aucun trait à effacer, pour la gloire des Lettres, du portrait du Cardinal *Quirini*, Evêque de Brescia & Bibliothécaire du Vatican, dont une partie remplit le premier chapitre de ce deuxieme Livre. Ce grand Cardinal ne s'occupa jamais dans ses travaux que du bien de la Religion, de la Littérature & de la Société. « En considérant ce que vous

» faites, lui écrivoit un grand Monarque, Protecteur, Ami & Juge des Sçavans, » il n'est personne qui ne dût » s'imaginer que la Religion vous occupe tout entier. Cependant ceux » qui ont les yeux tournés du côté de » la Littérature & des Sciences, vous y » retrouvent encore, comme si c'étoit » votre unique occupation. Si vous » n'êtes pas le Restaurateur des Lettres, vous en êtes au-moins le plus » ferme appui. Il est beau d'employer » le crédit de sa place & de sa dignité » à protéger les Beaux Arts ; mais c'est » les protéger encore plus efficacement, » que de donner des ouvrages qui » doivent servir de modele aux Gens » de Lettres. C'est une justice que l'Europe sçavante vous rend, & vos » différens Eloges que nous voyons paroitre tous les jours, ne sont que le » foible tribut de ce que la Littérature » vous doit ». Le nombre des ouvrages du Cardinal Quirini est trop considérable, pour pouvoir seulement en copier les titres. L'Histoire Ecclésiastique, & en particulier celle de l'Eglise Grecque, ont principalement occupé sa plume. Il a été le Collecteur

& l'Éditeur des Lettres du Cardinal *Poli*, en quatre volumes. Ses dix décades d'Epîtres Latines, ainsi que la plûpart de ses Lettres Italiennes, forment un recueil précieux de Dissertations sur des sujets d'érudition, tant sacrée que profane. Il aimoit la Poésie, & il s'amusoit quelquefois à traduire des morceaux des Poëtes François, & en particulier de M. de Voltaire. Son zele pour la Religion éclate dans tous ses ouvrages, surtout dans ses Sermons, dans ses Lettres Pastorales & dans ses Ecrits contre les Hérétiques. Nous rapporterons, pour la satisfaction de ceux qui connoissent l'esprit du véritable zele, & pour l'instruction de ceux qui l'ignorent, que dans ses disputes avec les Protestans, le Cardinal Quirini communiquoit quelquefois ses Ecrits au parti opposé, avant que de les rendre publics, persuadé que dans ces sortes de disputes, plus que dans toute autre, il est nécessaire de ménager ses Adversaires, & de ne jamais s'éloigner des égards que l'on doit aux hommes, lors même qu'ils sont dans l'erreur, & à la cause de la vérité, lorsqu'on veut la défendre avec fruit. M. *Schelhor-*

nius, Bibliothécaire de Memming, & M. *Herman Samuel Reimar*, neveu du docte *Fabricius*, avoient reçu de lui une copie manuscrite de sa Critique de l'Histoire de la Réforme Anglicane par Burnet, avant que cette Critique fut imprimée. Aussi cet illustre Sçavant fût-il particulierement honoré des Protestans, jusques-là que l'Académie de Gottingue, dont il étoit Membre, célébra solemnellement en 1748 l'Anniversaire de sa nomination à l'Evêché de Brescia. Sans parler des Académies Italiennes della Crusca, de Bologne, &c. ausquelles il étoit aggregé, il étoit encore associé à l'Académie des Belles-Lettres de Paris, à celle de Berlin, & à plusieurs autres. Des Inscriptions, des Médailles, des Panégyriques ont consacré le souvenir du zele & de la générosité, avec laquelle il concouroit aux établissemens utiles à la Religion & à la Patrie. Nous rappellerons que la fondation de l'Eglise Catholique de Berlin fut bâtie à ses frais. Sa vie fut comblée d'honneurs, & sa mémoire le sera, tant qu'il y aura des hommes qui aimeront la Religion, les Lettres & les beaux Arts.

Le second Chapitre contient l'Eloge du P. *Casini*, Jésuite de Florence, très-versé dans les Langues savantes & dans la connoissance des Peres ; celui de M. *Marinoni*, Mathématicien & Conseiller de l'Empereur Charles VI, & Pensionnaire de l'Imperatrice-Reine, des Académies de Londres, de Paris, de Petersbourg, de Berlin, d'Olmutz, de Bologne, de Naples & de Roveredo ; enfin celui de M. *Philippe Argellati*, d'une ancienne famille de Bologne, Auteur de plusieurs Recueils très-considérables. L'Eloge du Marquis *Masféi* remplit le troisieme Chapitre, & nous le réservons pour le premier Journal.



ESPAGNE.

I.

CARTA del P. Andres Marcos Burriel, *dela Compañia de Jesus, à Reverendissimo P. Francisco de Ravago, Confessor de S. M. en que le da cuenta, como à su Gefe, de orden del Rey, nuestro senhor, del Plan de sus ideas literarias, y de los trabajos hechos segun dicho Plan. Fecha en Toledo, en 22 Diziembre de* 1752.

« LETTRE du P. *André-Marc* » *Burriel*, de la Compagnie de » Jesus, au T. R. P. François de » Ravago, Confesseur de Sa Majesté » Catholique, dans laquelle il lui » rend compte, comme à son Supérieur, par ordre du Roi, de ses » projets littéraires & de son travail. A Tolede, le 22 Décembre » 1752.

CETTE Lettre, qui n'a point été imprimée, nous a paru très-digne d'être connue. Elle fera juger des pro-

grés des Bonnes-Lettres & de la Critique en Espagne.

« J'AI été aujourd'hui pour la derniere fois, mon très-révérend Pere, à la Bibliotheque de cette Cathédrale; il faut donc vous rendre compte de ma mission. Quoique, conformément à vos ordres, le but de mes recherches ait été de tirer de l'oubli ce que j'ai rencontré d'utile à tous les genres de Littérature, j'ai néanmoins fixé plus particulierement mon attention sur les objets qui m'ont paru les plus essentiels. Les écritures & les monumens authentiques qui se trouvent dans ces Archives, & dont je vous ai fait tenir le Catalogue, qui en contient près de deux mille, peuvent jetter sans contredit un grand jour sur l'Histoire Civile & Ecclésiastique de la Nation, depuis la conquête de Tolede jusqu'à nos jours, ainsi que sur les points les plus importans de la Discipline, tels que Elections, les Consécrations, les Jurisdictions, les Dîmes, les *Tercias* (*), leur origine & leur repar-

(*) Les *Tercias* sont les deux neuviemes de la Dîme, qui reviennent au Roi.

tition dans chaque siecle, l'acquisition des biens fonds par les gens de mainmorte, les dépouilles des Prélats, leurs droits & ceux de leurs Eglises sur les Vassaux, leurs exemptions & immunités, les causes de leur ressort dans les divers âges de la Monarchie, leur dépendence de nos Rois, les Tributs Royaux, la façon de les payer, &c. Ces documens éclaircissent encore beaucoup plusieurs points du Gouvernement politique, les Droits du Roi sur les choses & sur les Procès Ecclésiastiques, son droit de Patronat & ses différentes especes; les differens Impôts & la façon dont les Sujets les payoient en tems de paix, en tems de guerre, ou dans des cas pressans; les droits de la Noblesse, ses Charges & ses Devoirs. J'ai trouvé de bonnes notices sur les Généalogies, sur les Officiers du Palais & de la Couronne; sur la maniere dont la Chancellerie se conduisoit & administroit la Justice; sur les droits des villes & sur le nombre de leurs habitans; sur l'Agriculture, les Troupeaux, les Arts, les Manufactures & le Commerce du Royaume. C'est à l'égard de tous ces

points, & de bien d'autres encore, qu'on peut tirer de grands secours de toutes ces pieces, en les digerant & les appliquant chacune à son objet respectif: mais elles ne nous présentent pour la plûpart que des faits isolés, & ces faits tiennent aux loix, aux usages & aux coutumes que chaque siecle a vu regner dans l'Etat Séculier, dans l'Ecclésiastique & dans l'Etat mixte. L'ensemble de ces faits est très-confus; ceux qui sont appuyés sur les documens d'un siecle sont en contradiction avec ceux qui résultent des pieces d'un âge different. Cette contradiction vient de la différence qui regne entre les loix, les usages & les coutumes des divers tems de la Monarchie. C'est pourquoi, si l'on veut donner à chaque chose la place & la valeur qu'elle doit avoir, il ne suffit point de donner simplement les faits; il faut encore former une suite entre les loix, les usages & les coutumes tant Ecclésiastiques que politiques. Si l'on peut parvenir à bien établir cette suite depuis les commencemens jusqu'à nos jours, en observant les changemens, les innovations, les altera-

tions & les contrariétés que la diversité des tems a produits sur tous ces points, les faits seront liés entr'eux par un enchaînement naturel, & l'on fixera la juste valeur de ces divers monumens. C'est alors qu'il sera aisé de dissiper les ténebres répandues sur nos premiers tems, & de composer une histoire d'Espagne instructive, où chaque siecle sera représenté sous les traits les plus propres à le caractériser.

Il est donc indispensable de connoître les loix anciennes de l'Espagne, soit civiles, soit Ecclésiastiques. Inutilement voudroit-on en puiser la connoissance dans les ouvrages publiés jusqu'à ce jour sur ces deux objets; il n'en est aucun où nos Loix ayent été présentées sous une forme convenable. Ces deux branches de notre Droit sont si étroitement liées entre elles, qu'il n'est pas possible de connoître l'une, sans être bien au fait de l'autre, surtout lorsqu'il s'agit de faire valoir des privileges & des droits regardés comme anciens, & dont le fondement en effet repose dans l'antiquité. Cette considération m'a engagé à recueillir tout ce qui pourroit me mettre en état

de former deux Corps du seul Droit Espagnol, ou deux Collections, l'une des Loix Civiles, l'autre des Ecclésiastiques, ou en géneral de toutes les dispositions, qui, dans quelque tems que ce soit, ont eu force de loi en Espagne, & particulierement dans les Royaumes de Léon & de Castille. En vous rendant compte de ce que j'ai fait là-dessus, vous jugerez de mes recherches, & vous en sentirez la nécessité.

Il faut chercher le fondement du Droit Ecclésiastique Espagnol dans la Collection Canonique, dont faisoit usage l'Eglise Gothique, au tems de l'invasion des Maures. Au commencement du neuvieme siecle, cette Collection fut interpolée, augmentée, alterée & défigurée par le faux *Isidore Mercator*; c'est dans cette source que puiserent *Burchard*, *Ivon*, *Gratien*, & plusieurs autres Compilateurs. Il est essentiel de démasquer ce *Mercator*, de démontrer que le déguisement ne s'est point fait en Espagne; que nous n'y avons point eu connoissance de cet homme, jusqu'après l'invention de l'Imprimerie, & que c'est des Etrangers

que nous tenons le *Gratien*, dont ils ne nous ont point communiqué l'original. Je tâche de démontrer tout cela dans une Notice des Collections d'Espagne, & des Manuscrits où il est traité de la Collection de S. Martin de *Braga*, & de celle que cite le troisieme Concile de Tolede, que supposent le neuvieme & quinzieme Conciles tenus dans la même Ville, & dont le premier Concile de Braga avoit déja fait mention. Je discute comment & dans quel tems se fit la grande Collection qui contient les Conciles Grecs, Africains, François, Espagnols, ainsi que les Décrétales vraies & légitimes, depuis saint Damase, jusqu'à saint Grégoire le Grand: Collection plus abondante, plus exacte & plus fidelle que les Collections Africaines, Françoises, Grecques & Romaines; & ensuite, pourquoi l'on n'y trouve point le cinquieme Concile général, tandis qu'on y voit le sixieme. J'examine si l'on a reçu en Espagne ce cinquieme Concile, auquel le Cardinal *Noris* s'efforce de donner tant d'autorité, dans sa Dissertation que l'Inquisition a proscrite; en quel tems on a fait ou refait l'*Index*,

le Sommaire, ou l'Abrégé qu'on voit au commencement de cette Collection, & que le Cardinal d'Aguirre a si fort défiguré; quelles sont les fabrications faites par *Cajetan Cenni*, dans l'Edition qu'il a donnée de cet *Index*; si l'on a connu & si l'on a conservé dans sa pureté, en Espagne, la Collection de *Denis le Petit*, ou si on l'a suivie telle qu'elle étoit, après les augmentations d'*Adrien*; enfin dans quel tems, comment, & par qui a été faite l'imposture d'*Isidore Mercator*. Je trace, après cela, l'Histoire des Manuscrits qui contiennent notre précieuse Collection. Pour cet effet, j'ai déja copié & corrigé les Tables & les Sommaires des Manuscrits de l'Escurial, faits par *Moralez*, *Perez* & *Vasquez Marmol*; ceux qu'a fait, l'année derniere, mon Frere *Pedro*, avec beaucoup de soin & de travail; l'Index du fameux *Lucense*, qui périt dans l'incendie de l'Escurial, mais dont il doit exister une Copie à Rome, où il fut envoyé, à la sollicitation de Grégoire XIII, pour servir à corriger le Gratien; un autre Index du Manuscrit, qui de Milan a passé à Vienne; de celui de Cordoue;

d'un autre d'*Alcala*, qui est imparfait; de ceux de Ripoll; de celui qui étoit à Cela-Nova; & des quatre que j'ai ici, l'un de *Gironne*, l'autre d'*Urgel*, & les deux autres de *Tolede*. Je traite encore plusieurs autres points, relatifs à la Collection que je médite. Je recherche, par exemple, quel est le nombre & quelle est la valeur des Canons Apostoliques? Si ceux du Concile de Nicée sont seulement au nombre de vingt? Si le Concile d'Arles précéda celui que nous appellons *Illiberitanum*? Dans quel tems ce dernier fut tenu? Si le Chapitre *Sancta Romana* est de *Gelase* ou d'*Hormisdas*? Si les Lettres de saint Grégoire le Grand à *Jean Defensor* sur l'Evêque de Malaga, qu'on ne trouve point dans notre Collection, sont légitimes? Comment on doit entendre d'autres Lettres de saint Grégoire à saint Léandre, & le cas qu'il faut faire de la vision de *Tajon* à Rome, lorsqu'il cherchoit les Morales de ce saint Pontife? Si les Lettres du Pape Léon II, en envoyant les Actes du Concile, sont authentiques? Ce qu'on doit penser des Conciles d'Espagne, qu'on ne trouve que dans quel-

ques Exemplaires. J'ai fait, sur tous ces Points, un grand nombre de Notes & d'Observations, auxquelles j'aurois déja mis la derniere main, si j'avois ici les Livres dont j'ai absolument besoin pour établir mes assertions, ou réfuter celles des autres.

En attendant, j'ai copié, d'après un Manuscrit, la Collection Gothique, entiere & pure; ensuite, après avoir confronté moi-même les quatre Manuscrits qui sont ici, j'ai eu soin d'en marquer les variantes. J'ai aussi confronté cette Collection avec la Partie qu'on en trouve dans le P. *Hardouin*; de sorte que pour donner la Collection Gothique dans toute sa pureté, d'après les Manuscrits, il ne me manque plus que de conférer ma Copie avec les Manuscrits de l'Escurial. (*)

On pourroit ajouter à cette Collection, les altérations faites par *Mercator*, comme *Coustant* avoit promis de le faire dans sa Collection des Décrétales; mais je n'en possede que ce qui se trouve corrigé dans les Collections générales de Conciles, qui sont impri-

(*) Cette confrontation a été faite.

mées. Jusqu'à présent, il ne m'a pas été possible de découvrir, dans toute l'Espagne, un seul Manuscrit de *Mercator*; ce qui sert à prouver que l'imposture, dont on cherche l'origine en Espagne, nous est tout-à-fait étrangere. On pourroit ajouter encore la petite Collection de *Denis*, qui donneroit du relief à la nôtre. J'en ai ici deux anciens Manuscrits, avec les augmentations d'Adrien I; ils viennent du monastere de Ripoll. Pour ce qui regarde le moyen âge des Maures, jusqu'à la conquête de Tolede, j'ai déja copié ou confronté avec les Manuscrits, tous les Mémoires qui roulent sur cette Collection, & l'Apologétique de l'Abbé *Sanson* contre le Concile de Cordoue, qu'il paroît que le P. *Flores* veut faire imprimer, avec d'autres Ecrivains de Cordoue. Je ne suis point fâché qu'il me prévienne, comme il le fit l'année derniere, en publiant les Opuscules de *Sisebute*, de *Tarra* & d'autres Ecrivains Goths, que je me préparois à donner moi-même. Le Public jouit en attendant, & j'aurai toujours par-devers moi la conscience de ce que j'ai fait par moi-mê-

me. J'ai copié la Lettre d'*Elipandus* au Concile de Francfort, lettre dont ce Concile fait mention, que le Pere *Flores* n'a point publiée, & qui est très-difficile à lire dans l'Original Gothique; j'ai accompagné cette Lettre de quelques Observations. J'ai aussi confronté celles qui ont été publiées, & j'ai vu tout ce qui peut éclaircir les questions qui furent agitées dans ce tems-là, sur la Filiation adoptive, naturelle & propre de Jesus-Christ, entant qu'homme. J'ai découvert que le Concile d'*Oviédo* est supposé, & que l'Histoire de *Sanpizo*, Evêque d'*Astorga*, est également apocryphe ou interpolée. J'ai quelque chose à dire sur les Lettres du Pape *Jean*, sur l'érection d'*Oviédo* en Métropole, sur les Eglises qu'on y assigna aux Evêques dépossédés par les Maures, & plusieurs choses nouvelles. J'ai remarqué les fautes qui fourmillent dans toutes les Editions qu'on a données jusqu'à présent du Concile de *Léon* de l'année 1020; j'ai découvert que c'est dans ce Concile qu'existe le principe du Droit primitif du Royaume de Léon, & que se trouvent les Loix fondamenta-

les de cette Couronne. J'ai trouvé, sur la couverture d'un Livre, un Extrait du Concile de *Burgos*, ce Concile tant desiré, dans lequel on abrogea la Liturgie *Mozarabe*, pour introduire l'Office Romain. De crainte de vous fatiguer, je ne vous parlerai point de plusieurs Mémoires de moindre conséquence, qui tous se rapportent à ce tems moyen.

Quant aux tems qui suivirent la conquête de Tolede, je me contente de vous dire qu'on a déja copié ou confronté tous les Actes des Conciles, des Constitutions Synodales, & des Réglemens Ecclésiastiques, qui sont ici manuscrits; on a même copié les Constitutions Synodales du Cardinal de *Cisneros*, parce qu'elles sont rares & singulieres. J'ai fait la même chose à l'égard de toutes les Bulles des Papes que j'ai pu trouver sur toutes sortes de matieres, en confrontant avec les Manuscrits, celles qui ont déja été publiées par *Aguirre* & par autres, & dont il y a ici des Originaux ou des Copies manuscrites. A tout cela j'ai joint, pour la Collection Canonique, des Copies de tous les Documens qui

y ont rapport, trouvés à *Cuença*, à *Siguenza*, à *Murcia*, à *Orihuela*, à *Cordoue*, & deux Cahiers des Constitutions de Catalogne. Ainsi j'ai puisé dans toutes les sources dont *Loaysa* & *Aguirre* ont pu avoir connoissance. J'ai mis au net la Collection Gothique qui ne leur a pas été connue, & j'y ai ajouté un grand nombre de Documens importans, non publiés, pour le Corps du Droit Ecclésiastique d'Espagne. Malgré cela, je ne prétends pas avoir recueilli tout ce qui est nécessaire pour rendre cette Collection parfaite; il y aura, sans doute, plusieurs Monumens curieux, ensévelis dans la poussiere de quelques autres Bibliotheques. Par exemple, j'ai trouvé ici une Traduction en vieux Castillan d'un Concile tenu à *Zamora* contre les Juifs, en 1312, & non publié. Ce Concile vient de m'être communiqué en Latin, d'après une Copie authentique, trouvée avec d'autres Pieces également importantes dans les Archives de l'Eglise de *Coria*. Je n'entreprends pas de tout faire; mon intention est seulement de ramasser de mon côté tout ce que je pourrai, & de donner à ce qui me parviendra, l'ordre, la valeur & la clarté

dont je suis capable, selon les rapports & l'enchaînement que j'apperçois entre les divers objets. Si les Evêques de chaque Eglise faisoient faire, par des Personnes intelligentes & habiles, des recherches dans leurs Archives, on pourroit espérer de conduire ce Recueil à sa perfection.

Ce que j'ai fait pour la Collection civile, m'a coûté beaucoup plus de peine, soit parce que la matiere m'est plus étrangere, soit parce qu'il y regne un plus grand desordre, soit enfin parce que les Ouvrages imprimés qui peuvent y avoir quelque rapport, sont d'un très-foible secours pour la former. Nous n'avons point d'autre Histoire du Droit Espagnol, que celle de *Frankenau Sostelo*, & l'Abrégé qu'en a donné *Fernandez* de *Meja*, dans son Art de l'interpréter. J'ai relevé les méprises & les principales fautes de ces deux Auteurs, dans une longue Lettre adressée à Don *Juan de Amaya*, mais écrite à la hâte, d'un style familier & peu limé; je vous en envoie une Copie. J'ai découvert depuis d'autres erreurs dans ces mêmes Ecrivains; cependant leurs Ouvrages ne parlent

que des Manuscrits des Loix d'Espagne les plus connus, tels que le *Partidos*, le *Droit Royal*, les *Loix du style*, l'*Ordonnance Royale de Montalvo*, les *Loix de Toro*, la *Nouvelle Recopilacion* (Collection) les *Arrêts portés*, & les Arrétistes modernes *Mesta*, *Alcabalas*, &c.

Ces Histoires fourmillent de fautes dans tout ce qu'elles disent des Loix portées pendant le tems qui s'écoula entre le *Fuero Juzgo* (*Forum Judicum*) & la formation des *Partidas*. Les deux *Fueros* de Castille & de Léon, qui sont les Loix fondamentales de ces deux Couronnes, non plus que les variations qu'elles ont essuyées, n'ont point été connus. On a de même ignoré l'usage & la valeur du *Fuero Juzgo*, la façon dont il a été reconnu, les lieux & les tems où il l'a été. Ces Histoires ne disent rien des Cahiers manuscrits des *Cortès* anciennes (des Etats), ni des Loix qui en sont émanées. Ces Pieces sont cependant les meilleures sources pour connoître les droits, les coutumes, les usages & les abus de chaque siecle; à peine en reste-t-il autre chose que les lambeaux insérés

dans la nouvelle Collection, & qui sont remplis de beaucoup de fautes dans les titres, dans les citations, & dans le texte même. Ces lambeaux pourront faire connoître, à la vérité, le Droit qui regne aujourd'hui, mais non pas celui qui régnoit autrefois. L'Ordonnance royale de D. Alphonse XI, donnée à Alcala, & confirmée depuis par la Loi de *Toro*, qui se trouve dans la nouvelle Collection, n'a jamais été imprimée; son autorité a, pour ainsi dire, été absorbée par une Collection particuliere de différentes Loix, faites par D. *Montalvo*, sous le titre d'Ordonnance Royale, *Ordenamiento Real*, qui, sans avoir été confirmée par aucun de nos Rois, a été plusieurs fois imprimée, chargée de glosses, & regardée comme un Recueil authentique. Le *Fuero Royal* passe pour un Droit général, tandis qu'il n'est que municipal, & qu'il n'a aucune autorité, si ce n'est dans les lieux où il est regardé comme tel, & sur les choses qu'on prouve être d'usage. A peine sait-on quelque chose des Droits municipaux des différentes Villes du Royaume : ils sont pourtant très-pro-

pres à faire connoître plusieurs particularités, & à jetter du jour sur l'origine de beaucoup de Droits & d'Usages encore en vigueur. Les Testamens des anciens Rois Espagnols doivent être regardés comme faisant partie de notre Droit ancien, à cause de leur liaison avec les choses publiques. Il y a encore plusieurs Loix détachées sur diverses matieres qui sont aussi peu connues qu'elles sont utiles. Enfin, les Loix Gothiques du *Fuero Juzgo* n'ont jamais été imprimées en Latin en Espagne, mais dans des Pays Etrangers, & elles ne l'ont été qu'une seule fois fort mal en vieux Castillan. Le *Fuero* fondamental de Léon a toujours été mal imprimé, & sans qu'on sût ce que c'étoit. Le *Fuero* & la Loi fondamentale de Castille n'ont jamais été publiés ni sur l'Original primitif, ni selon la réforme qu'on en a faite dans la suite. Je laisse à part le *Becerro* (*),

(*) Par *Becerro*, l'on entend le Regître où les Communautés, de quelque espece qu'elles soient, consignent les résultats de leurs délibérations concernant leur Gouvernement œconomique.

& les Recherches sur les *Behetria* (*), parce qu'à leur égard, on peut avoir eu d'autres motifs. Enfin, dans l'Edition même des Partidas de *Grégoire Lopez*, qui est si autorisée, il y a bien des choses qui demandent d'être confrontées de nouveau avec les anciens Manuscrits.

Toutes ces observations faites, pour former l'Histoire de notre Droit Espagnol, j'ai recueilli le *Fuero* de Léon, & éclairci tout ce que j'ai pu avoir de celui de Castille; car, malgré mes recherches, il ne m'a pas été possible de me le procurer en entier. J'y ai joint les fameuses *Cortès* de *Najera* de l'Empereur Alphonse, réformées par le Roi Alphonse XI, dont je n'ai pas pu recouvrer l'Original. J'ai copié & corrigé l'Ordonnance Royale, d'après quatre Exemplaires, dont l'un est l'Original de la Chambre du Roi D. *Pedro*; j'ai fait l'Extrait des glosses qu'y a mises D. *Vincent Aria*, Evêque de Placen-

(*) *Behetria* signifioit anciennement un mêlange & une confusion de gens sans Chef, parce que celui qu'ils avoient, n'avoit qu'une autorité précaire & dépendante du choix qu'ils en avoient fait.

cia, sous le regne de Jean I, & de celles du Dr. *Montalvo*; j'ai corrigé sur deux Exemplaires, le *Fuero Royal* d'Alphonse le Sage; j'ai copié & corrigé le *Septenario*, Ouvrage du même Prince, qui servoit de Préface à ses *Partidas :* c'est un volume *in-fol.* dont l'Original n'est point entier. J'ai fait la même chose à l'égard d'autres Loix détachées de ce Royaume, déja imprimées, ainsi qu'à l'égard d'un Cahier des Loix du Me *Jacob*, & d'un Formulaire en vieux Castillan. A l'égard des Cahiers des *Cortès* & des Ordonnances, Loix, Pragmatiques détachées, Conventions & Testamens de nos anciens Rois, j'ai copié plus de deux cens Pieces non publiées, parmi lesquelles je trouve la Sentence arbitraire, portée sur les différentes branches du Gouvernement de la Monarchie, par les Juges qu'avoit nommés le Roi Henri IV; c'est une Copie de l'Original qui fait un volume *in-folio.* J'ai fait un Index au Recueil imprimé, mais très-rare, des Pragmatiques du Royaume, où elles sont en entier, & la plûpart l'Ouvrage des Rois Catholiques. J'ai un exemplaire imprimé des

Cortès, tenues par les *Comuneros* (a), sous Charles-Quint ; sur un cahier du même tems, une bonne portion des *Fueros* Municipaux & des *Cartas-Pueblas* (b) de quelques Villes & Bourgs ; & un Cahier des Loix des Maures en vieux Castillan, lesquelles peuvent avoir leur usage en les purgeant de quelques clauses, relatives au Mahométisme. Il ne me reste plus que deux choses à faire dans cette Bibliothéque. 1°. J'ai à confronter le *Fuero Juzgo* en Latin, avec trois Manuscrits qui s'y trouvent, avec un autre Manuscrit du Couvent de St. Jean de *Los Reyes*, auquel on a joint le *Fuero* général de Léon & le *Fuero* Municipal de *Palencia*, & avec un

(a) Le mécontentement que l'administration des Flamands occasionna en Espagne, sous les premieres années du regne de Charles-Quint, produisit le soulevement de plusieurs Villes & Bourgs. Leurs Chefs, qu'on appelloit *Comuneros*, s'assembloient pour délibérer sur ce que les mécontens avoient à faire.

(b) *Carta-Puebla* signifie un Edit, une Ordonnance ou Déclaration sur le rétablissement d'une Ville, d'un Bourg, ou d'un lieu ruiné.

autre Manuscrit du College des Jésuites ; comme aussi à conférer le *Fuero Juzgo* en Castillan, avec trois exemplaires qui sont ici, & avec un autre de la ville de Murcie. 2°. J'ai à collationner les *Partidas* avec plusieurs Exemplaires anciens & précieux qui sont encore ici.

Quand je serai parvenu à achever mon travail, je ne croirai pas pour cela avoir rassemblé tout ce qu'il faudroit pour rendre parfaite la Collection de notre ancien Droit Espagnol, jusqu'à l'entrée des Autrichiens. Il me manque plusieurs Cahiers de *Cortès*, & notamment ceux des fameuses *Cortès* de Benavente & de Segovie, tenues en 1383, & où l'on abregea l'Ere ; j'en ai seulement un Extrait tiré de ces Archives, & la Loi d'Abrogation, publiée par *Cascales* & *Colmenares*, sans date, & par conséquent destituée de l'avantage qu'on pourroit en tirer pour fixer la Chronologie. Il me manque plusieurs Loix détachées, qu'on sçait avoir existé, & entre autres le Privilege des Juifs, cité dans les Loix de l'*Estilo* ; le Livre de *Roldan*, qui traitoit des Loix sur les *Tafurerias*,

ou Jeux, composé par Ordre du Roi *Alphonse le Sage*, qui, dans les Loix non imprimées sur le même objet, y renvoie. Il me manque encore plusieurs *Fueros* de différens endroits, & entre autres, les fameux *Fueros* de Sepulveda & d'Aguilar, mais sur-tout l'ancien *Fuero* de Castille ; sçavoir, le *Fuero du Comte Sanche*, le *Fuero des Gentilshommes*, le *Fuero de la Noblesse*, le *Fuero de la Liberté*, le *Fuero des Hauts-Faits*, la *Coutume ancienne d'Espagne*, le *Fuero de Burgos*, dont je n'ai pû avoir, ni l'Original Latin, ni la Traduction Castillane réformée, mais seulement quelques Extraits. Il faut regarder, comme un point essentiel du Droit Espagnol, & comme une clef indispensable, tant pour l'intelligence d'une grande partie de nos anciens monumens, que pour connoitre l'origine de plusieurs usages modernes, la connoissance des Tributs qu'on a payés à nos Rois, & aux fonds communs des Villes & des Bourgs ; celle des Impôts qu'on a payés aux Seigneurs, de leurs variations & de leurs changemens, soit en especes, soit en monnoies, &c. Sans cela, on ne peut point avoir d'idée

juste de l'ancien Gouvernement Politique, ni même de l'Ecclésiastique. M. de Vauban, par exemple, a fait grand bruit en France par son projet d'une Dîme Royale, au moyen de laquelle il réduisoit tous les Impôts à un seul. Cette Dîme Royale avoit été proposée long-tems auparavant sous le même nom par *Alonse de Castro*, *Gibase*, Regidor de Tolede, dans l'Assemblée du 28 Mars 1624, dont le résultat est imprimé. Il y a plus : cette Dîme Royale avoit été payée plusieurs siecles auparavant à nos Rois de Tolede, en même tems que l'on payoit la Dîme Ecclésiastique ; c'est ce qui résulte d'un grand nombre de Monumens, qu'il est difficile d'entendre, sans admettre ma proposition. La même Dîme avoit lieu en d'autres endroits, & l'on en trouve des vestiges dans les tems modernes. Ce fait est confirmé par la vingt-huitieme allégation de *Rodrigo Suarez* de l'ancienne Edition de 1550, que j'ai sous les yeux. On y voit l'embarras des Rois Catholiques, par rapport aux Dîmes des Maures de Grenade, cédées par moitié à l'Eglise, tandis qu'on leur avoit promis de ne pas leur faire

payer plus d'une ſorte de Dîme. Il faut éclaircir encore les autres Impoſitions des Chrétiens, des Juifs, ou des Maures, qui ſont également inconnues; les peines portées contre les crimes; le Droit de la Chancellerie; tout ce qui regarde le Notariat; les diſtributions & répartitions des Terres, revenus, &c.

C'eſt dans cette vue que, outre ce qu'on trouve épars dans les *Cortès* & les Réglemens détachés, j'ai ramaſſé & mis à profit les Baux des Fermes, les Ordonnances de *Almojarifazgo*, la répartition des Services, & tout ce que j'ai pu me procurer de ſemblable. J'ai copié en entier un Volume de comptes de recette & de dépenſe de D. Sanche IV, dont l'Original eſt dans cette Bibliotheque, & qui pourra fournir bien des lumieres.

Pour la même raiſon, j'ai recueilli tous les Documens que j'ai pu trouver ſur la Juriſdiction des Sénéchaux, des *Adelantados* (*) & des *Alcaldes*, ſur

(*) L'*Adelantado* eſt le Chef de la Juſtice dans une Réſidence. — L'*Alcalde* eſt encore un homme prépoſé pour l'adminiſtration de la Juſtice. — Le *Régidor* eſt un Echevin. —

les Appels par-devant le Roi, ſur les *Regidors*, les Jurés, les *Hermandades*, ſur ce qu'on appelle dans le Militaire *Adalides*, *Cabdillos*, *Alſeres*, ſur les Amiraux, & ſur le Gouvernement économique des Peuples.

La ſuite dans le prochain Journal.

Hermandad, Société. — *Adalid*, Chef de Gens de Guerre. — *Cabdillo* eſt auſſi un Chef Militaire, mais dans une ſignification plus générale. — *Alferez*, Porte-Enſeigne, Cornette.



II.

PRATICAS, è Induſtrias para promover las Letras Humanas, con un Apendice donde ſe examina el Methodo del S[r] Pluche, *para enſenar y aprender la Lengua Latina y Griega. Por el P.* Franciſco-Xavier de Idiaquez *de la Compañia de Jeſus. En Villagarcia, en la Imprenta del Seminario, año de* 1758.

« MOYENS pour favoriſer l'avancement des Belles-Lettres, avec un » Diſcours détaché, où l'on examine la Méthode de M. *Pluche*, » pour enſeigner & apprendre les » Langues Grecque & Latine. Par » le P. *François-Xavier de Idiaquez*, » de la Compagnie de Jeſus. A » Villagarcia, de l'Imprimerie du » Séminaire. 1758. Vol. *in*-12 de » 141 pages.

SI depuis environ un ſiecle les bons ouvrages de Littérature ſont plus rares en Eſpagne qu'ils ne le furent autrefois, c'eſt principalement aux

vices qui ſe ſont gliſſés dans l'éducation dela jeuneſſe, qu'il faut attribuer cette diſette. Ce n'eſt pas que les Eſpagnols manquent de méthodes : les *Lebrija*, les *Lacerda*, les *Sanchez* (*Sanctius*), &c. leur en ont donné d'excellentes, qu'on peut ſuivre avec ſuccès. Ces grands Hommes eurent le bonheur de voir en Eſpagne le plus bel âge des Lettres, & de contribuer par la profondeur & l'aménité de leurs Ecrits, à la gloire littéraire de leur Nation, dans le même tems qu'elle touchoit au plus haut période de ſa puiſſance. Mais, non contens de laiſſer un nom célebre après leur mort, ils travaillerent encore à rendre leur mémoire chere à leurs Compatriotes, en leur laiſſant des ouvrages, dont la lecture doit être regardée comme la baſe des bonnes études, & qui devoient ſervir de guides aux âges ſuivans. Les révolutions que la Monarchie Eſpagnole eſſuya ſous le Regne de Philippe IV, n'influerent malheureuſement que trop ſur les Lettres. Le mauvais goût, introduit en Eſpagne par des hommes qui ne furent pas même dignes de la réputation paſſagere dont ils jouirent, fit négliger

les grands modeles, & cette négligence s'eſt depuis étendue inſenſiblement juſqu'à ceux à qui leur état impoſe l'obligation d'inſtruire la jeuneſſe. C'eſt au deſir d'introduire une heureuſe réforme dans les études qu'on doit le petit Ouvrage que nous annonçons.

Les Claſſes ſont diviſées en Eſpagne en Claſſes de Grammaire & en Claſſes de Rhétorique. Dans les Colleges, où le nombre des Etudians eſt le plus conſidérable, il n'y a que quatre Claſſes; & la quatrieme, appellée la Claſſe de Rhétorique & de Poéſie, peut être regardée comme celle des Humanités. Quel que ſoit l'ordre des Etudes, les Ecoliers ſortent de la troiſieme Claſſe, ſans avoir appris autre choſe que les regles de la Grammaire & de la Syntaxe. Or il eſt évident qu'ils doivent perdre leur tems en Rhétorique: ils ne ſont point aſſez avancés pour ſe bien tirer des Compoſitions auxquelles on les y exerce, & il faudroit les avoir fait long-tems traduire auparavant, comme le recommandent tant *Sanchez* & *Abril*. Dès que les jeunes gens ſçauroient bien les regles de la Grammaire, il ſeroit bon de leur faire écrire de

tems en tems, en langue vulgaire, quelques lettres, dont on pourroit prendre le ſujet de quelque Epître de Ciceron, avec laquelle on leur feroit comparer enſuite leur travail. Cet exercice peut avoir de grands avantages: il ſerviroit à leur apprendre leur langue naturelle, dans le même tems qu'on leur enſeigne celle des Romains, & la tâche leur coûteroit beaucoup moins de peine. C'eſt d'ailleurs vouloir rétrécir encore l'eſprit des jeunes gens, peu propre à l'invention, que de les obliger de compoſer en Latin, avant que de les avoir bien exercés à écrire dans celle de leur pays, qui doit naturellement leur coûter moins.

Le fort des Méthodiſtes de nos jours eſt de diminuer, le plus qu'ils peuvent, le nombre des regles, & d'exercer continuellement les enfans à la Traduction des Auteurs. Cette maxime eſt fort approuvée du P. *Idiaquez*, & elle n'eſt point nouvelle en Eſpagne. Le célebre Sanchez, mort en 1600, après avoir donné la Traduction d'Epictete, en recommandoit beaucoup la pratique; en quoi il a été ſuivi par pluſieurs Ecrivains de ſa Nation, &

nommément par le Jéſuite *Lacerda*, ſi connu par ſon ſçavant Commentaire ſur Virgile. Le P. Idiaquez recommande donc beaucoup la Méthode du P. Lacerda, tirée de la *Minerve de Sanctius*. Ce que l'Ouvrage du Jéſuite pourroit laiſſer à deſirer, les Regens le trouveront dans Sanchez, & pourront l'apprendre de vive voix à leurs Ecoliers. Il y a un préjugé très-avantageux en faveur de la Méthode du P. Lacerda: le Conſeil Royal de Caſtille en a ordonné l'uſage dans toutes les Ecoles de ſon reſſort; & quiconque n'y apprendra pas le Latin, dit notre Auteur, ne l'apprendra point dans des Méthodes plus volumineuſes.

Quant à la Traduction des Auteurs, le P. Idiaquez en ſent bien la néceſſité; mais il ſe plaint que les Ecoles d'Eſpagne ne ſont pas bien aſſorties en Auteurs claſſiques. Ce n'eſt pas que ces Auteurs y manquent, mais c'eſt que leur format ne les rend pas propres à être mis entre les mains des jeunes gens. C'eſt à en donner des Editions en petit format qu'il deſtine ſa preſſe de Villagarcia, d'où eſt déja ſorti le *Cornelius Nepos*, avec des Notes & des

Sommaires en Caſtillan, pour l'intelligence du Texte. Il promet de donner dans le même goût *Ciceron*, *Quinte-Curſe*, *Salluſte*, *Virgile*, *Ovide*, *Horace*, *Phédre*, *&c.*

Mais ſi les Traductions ſont un travail indiſpenſable pour acquérir l'intelligence des Auteurs & la connoiſſance de la Langue dans laquelle ils ont écrit, il n'eſt pas moins vrai qu'il y a de grands abus dans la maniere dont on les fait communément traduire. Il n'eſt point de tâche plus accablante pour un enfant, que de l'obliger à rendre le ſens d'un Auteur, ſans autre ſecours que celui d'un Dictionnaire: ſon jugement n'eſt point aſſez formé pour choiſir, entre les différentes acceptions d'un mot, celle qui eſt propre au paſſage ſur lequel il s'exerce; & le Dictionnaire le mieux fait, loin d'alléger ſa peine, ne fait que l'augmenter par la variété des ſignifications qu'il lui préſente. Le P. Idiaquez penſe donc qu'il faudroit donner aux jeunes gens les Originaux, avec des Traductions; mais comme par-là les volumes deviendroient trop diſpendieux pour les pauvres Ecoliers, il donne la pré-

férence aux Notes en langue vulgaire. Il est certain que ces Notes peuvent tenir lieu de Traduction, & être même d'un plus grand secours, pourvu qu'elles partent de bonne main.

L'Auteur compare la Méthode d'*Alvarez*, si estimée à Rome, où le Latin est extrêmement cultivé, avec celle du P. Lacerda. Peu de gens trouveront de la ressemblance entre ces deux Ouvrages, puisque le plan de Sanchez est tout-à-fait différent de celui d'Alvarez, mis en Latin par le fameux P. Tursellin, comme on l'apprend du P. Lagomarini. S'il y a quelque conformité entre ces deux Méthodes, elle consiste en ce que l'une & l'autre sont en trois parties.

Celui de tous les Auteurs Latins, pour qui le P. Idiaquez paroit le plus passionné, c'est Ciceron. Il exhorte beaucoup les Maîtres à inspirer à leurs Eleves du goût pour les Ouvrages de ce grand Homme. La grande réputation dont il jouit depuis plusieurs siecles, est un garant du grand fruit qu'on en peut tirer. Les jeunes gens, accoutumés une fois aux Ecrits de cet Orateur, en feront dans la suite leurs dé-

lices; & l'on sçait combien sa lecture est propre à tous les âges de la vie.

Les Thêmes sont une espece de composition sur laquelle les Méthodistes sont partagés; elle peut cependant avoir son mérite, & ne doit pas être absolument rejettée. Elle seroit même très-utile, si les Regens avoient l'attention de faire rouler les Thêmes sur quelque point intéressant, ou d'en tirer la matiere de quelque Auteur ancien, dont la lecture pourroit leur être aussi avantageuse qu'à leurs Ecoliers. Le P. Idiaquez approuve beaucoup les beaux Extraits de M. *Chompré*, & les Traductions élégantes de M. l'Abbé d'*Olivet*. Quel secours, ajoute-t-il, n'en peut-on pas tirer, pour donner aux jeunes gens des Thêmes, propres à leur inspirer le goût de la bonne Latinité, & à former leur jugement ! L'usage de pareils secours épargneroit d'ailleurs au Régent la peine d'examiner en particulier chaque Composition. En leur dictant la correction, chacun verroit ce qu'il auroit dû faire pour bien rendre le texte, & combien il s'est éloigné de la perfection.

Le P. Idiaquez traite ensuite des

moyens qu'on doit employer pour faire regner l'émulation dans une Classe. Sur ce point, il a beaucoup profité de l'Ouvrage du P. Jouvenci, *De Ratione docendi ac discendi.*

Tels sont à-peu-près les moyens que propose le P. Idiaquez aux jeunes Jésuites de sa Province, pour s'acquitter avec succès du pénible emploi d'instruire la jeunesse, auquel leur Institution les appelle. Son Ouvrage decele un grand zele pour le bien public, auquel il paroit vouloir consacrer le loisir dont il jouit dans sa retraite. Après avoir fait à Dieu un sacrifice des Grandeurs humaines, auxquelles il étoit destiné par sa naissance (*), il n'a pas cru devoir suivre l'exemple de tant de Contemplatifs, qui ne s'occupant qu'à méditer dans l'intérieur d'un Cloître, se mettent peu en peine de servir utilement leur Patrie. Cet illustre Jésuite croiroit manquer à ce qu'il doit à l'Etat & à la Religion, s'il toléroit les abus qu'il a remarqués dans l'Education littéraire, qui doit être re-

(*) Il est le fils aîné du Duc de Granada de Ega, Grand d'Espagne.

gardée comme un point des plus essentiels, & dont peut-être les Nations les plus polies n'ont pas encore bien compris toute l'importance.

Nous ne suivrons pas l'Auteur dans l'examen qu'il fait de l'Ouvrage de M. l'Abbé Pluche, intitulé *la Méchanique des Langues & l'Art de les enseigner* (*): nous nous contenterons de dire qu'il s'est proposé de faire voir la grande conformité & la parfaite ressemblance qui se trouve entre la Méthode de l'Ecrivain François & celle du Jésuite Espagnol Lacerda. La comparaison qu'on trouve ici de ces deux productions, porte à croire que, si l'on ne peut pas taxer M. l'Abbé Pluche de plagiat, on peut au-moins lui imputer une imitation bien scrupuleuse. Ce qu'il y a d'étonant, c'est de voir avec quel enthousiasme quelques Espagnols ont accueilli ses préceptes. La Langue Françoise est fort cultivée en Espagne depuis quelque tems; & l'on y voit une

(*) Le Spectacle de la Nature de M. l'Abbé Pluche a été traduit en Espagnol par le Pere *Terreros*, Jésuite, & cette Traduction est fort estimée.

foule de petits Littérateurs, qui, pour en savoir balbutier quelques phrases, ont pour les productions Françoises une prédilection presque exclusive. C'est à ces hommes à moitié instruits que s'adressent les Observations du P. Idiaquez.



DANNEMARK.

SKRITLER som Udidet, &c. Coppenhagen, 1758 & 1759.

« MEMOIRES de la Société des » Sciences de Coppenhague. Tomes 6 & 7, *in-4°*.

LEs Républiques de la Grece n'établirent point sous la protection du Gouvernement des Sociétés Littéraires, pour confier le dépôt des Sciences à une portion de Citoyens, destinés à travailler à leurs progrès. A suivre l'esprit de leur Législation primitive, qui subordonnoit tous les objets à un seul, & qui tournoit jusqu'aux vices de l'homme au profit du Citoyen, elles auroient traité ces sortes d'Etablissemens comme des Ressorts Politiques, auxquels il falloit donner la même direction qu'aux autres Ressorts mis en usage. Au lieu de laisser former aux Lettres un Corps en quelque sorte étranger dans l'Etat, elles en auroient

fait, pour ainsi dire, une branche du Patriotisme, & les auroient civilisées, en désignant aux Académies le but ou l'objet de leurs travaux, & en leur inspirant, non pas de répandre de nouvelles lumieres pour l'avancement des Lettres en général, mais de ne s'occuper que de découvertes tendantes à l'avantage exclusif de la Patrie. Il est sans doute nécessaire d'appliquer les Arts & les Sciences au bien particulier de l'Empire; mais pourquoi borner à ce seul objet, les travaux de ceux qui les cultivent? Pourquoi ne pas laisser aux Philosophes la liberté d'instruire & de servir la Société générale? Les Empires ne sont que des membres de cette Société: il est de leur devoir & de leur intérêt de travailler de concert à son bonheur. Quiconque examinera de près les rapports d'une Nation à une autre, trouvera que les Peuples gagnent tous à communiquer leurs lumieres même à leurs rivaux, & qu'ils ne sont jamais plus solidement heureux, que quand ils peuvent procurer à leurs voisins les moyens de l'être.

Nous n'examinerons point ici si les Sciences corrompent les mœurs; il nous suffira

suffira d'observer qu'elles rapprochent les Nations les unes des autres; & s'il étoit possible que, suivant l'intention de la Nature le genre humain ne formât qu'une seule famille, ce ne pourroit être l'ouvrage que des Lettres & des Arts. Les intérêts politiques obligent les Souverains à suivre la maxime affligeante, qu'*il faut vivre avec ses amis, comme s'ils devoient être un jour nos ennemis*, & par-là il reste toujours une division sourde entre les Empires, lors même que la Paix & les Traités les unissent. Ce qu'on appelle Peuple dans un Etat, ne sait guere sortir de sa Nation, pour aller embrasser tous les hommes: ce ne sont que les Gens de Lettres, animés par l'humanité, & conduits par la Philosophie, qui, même au milieu des guerres ouvertes, entretiennent encore entre les Empires un commerce intéressant pour les deux Partis, & capable d'adoucir à la longue les passions qui leur mettent les armes à la main. C'est en partie dans cet esprit, que les principales Académies de l'Europe cultivent aujourd'hui les Sciences, & publient les fruits de leurs recherches. Elevées, en quelque

sorte, au-dessus des haines nationales, elles semblent avoir formé entre elles une ligue contre les ennemis communs des Sociétés, l'ignorance & la barbarie, & elles présentent à tous les hommes les nouveaux moyens qu'elles ont apperçus, pour les rendre plus instruits, meilleurs, & moins malheureux.

La Société des Sciences de Coppenhague est entré dans les vues des autres Académies de l'Europe, & ses progrès ont été rapides. Elle a publié, jusqu'en 1760, sept Volumes de Mémoires remplis d'excellentes recherches sur toutes sortes de sujets. Le sixieme & le septieme, dont nous allons rendre compte, suffiront pour faire connoître cette Académie à ceux qui n'auroient aucune idée de ses travaux.

Le premier Mémoire du sixieme Tome est l'ouvrage d'un bon Citoyen. M. *Luxdorf* y établit la nécessité de perfectionner le Glossaire de M. *Weyle*, ouvrage si important pour l'intelligence des Loix de Dannemark. Ces Loix, comme la plûpart des Codes, seroient impénétrables à quiconque se dispose-

roit à les apprendre avec une simple connoissance de la Langue Danoise; une étude profonde & réfléchie des coutumes & des usages, ainsi que des objets qui en dépendent, devient absolument nécessaire pour s'en former une idée juste & pour en pénétrer l'esprit. M. Weyle entreprit le premier de débrouiller la Jurisprudence Danoise; il composa, dans ce dessein, son *Glossarium Juridicum, Danico-Norvegicum*, qu'il fit imprimer en 1641. Ce Glossaire reçut l'accueil le plus empressé de la Nation; mais l'importance & l'utilité de l'Ouvrage empêcherent d'en appercevoir les défauts. On n'avoit pas paru jusqu'à présent douter que M. Weyle eût laissé à desirer quelque chose; mais dans une pareille carriere, le premier pas a-t-il jamais suffi pour conduire au terme? M. Luxdorff n'en a pas jugé de même; il releve les défauts de l'Ouvrage, & il fait voir que M. Weyle, pour avoir travaillé sur une mauvaise Edition de quelques Codes particuliers, a souvent donné force de Loi à des fautes d'impression.

M. *Klevenfeld*, dans le second Mé-

moire, examine une Antique d'yvoire, envoyée à la Société. Elle avoit été prise d'abord pour un Autel portatif. Les premiers Chrétiens, exposés à quitter les lieux où ils s'assembloient pour remplir les devoirs de leur Religion, se servoient ordinairement de ces sortes d'autels, qu'ils furent souvent obligés d'enterrer, pour les dérober aux profanations de leurs Persécuteurs. L'Académicien Danois prouve que la Piece d'yvoire, dont il s'agit, est un *Osculatoire*, dont les figures représentent saint Georges. Il ne pouvoit donner à son opinion quelques degrés de probabilité, qu'en entrant dans le détail de ce qui concerne les Osculatoires & les Autels. L'érudition que l'Auteur a répandue dans ce morceau, est toujours agréable, parce qu'elle est toujours nécessaire; ce n'est point à paroître instruit, c'est à instruire qu'il s'attache. Son sujet le conduit à ses digressions, & ses digressions le ramenent toujours à son sujet.

Le troisieme Mémoire, composé par M. *Anchersen*, roule sur l'utilité de la Grammaire & des étymologies. L'utilité de la Grammaire, quand on ne

la considéreroit pas comme une Science Métaphysique, dont l'objet est de rechercher les principes des Langues & les causes de l'usage, mais simplement comme un Art qui enseigne à connoître, à employer & à disposer les mots suivant l'usage établi dans la Langue que l'on veut parler, n'est pas contestée, du moins par des hommes dignes d'être réfutés. Quant à la partie étymologique des Langues, elle ne devient presque qu'un grand poids qui affaisse la mémoire, sans prêter le moindre secours à l'esprit, si, en formant la généalogie des mots, on ne s'attache qu'à en trouver la source dans une Langue étrangere, & à présenter séchement les différentes manieres de les prononcer ou de les écrire, par lesquelles ils ont passé, avant que d'arriver à leur état actuel. Il n'importe pas plus à un Ecrivain de savoir quels changemens le mot dont il se sert a essuyés, qu'à un Musicien de connoître toutes les formes que l'on a données de son instrument, pour le mettre au point où il est, à moins qu'avec l'exposition de ces changemens, vous ne lui fournissiez des éclaircissemens sur les causes phy-

siques ou morales des altérations que le mot a subies dans sa signification, en le transportant d'une Langue dans une autre, & en le faisant rouler de siecle en siecle. Que l'Etymologiste compare le mot de la Langue moderne avec celui de la Langue-mere, pour juger si les Modernes y ont attaché la même idée que les Anciens, & qu'il cherche pourquoi il s'en seront écartés. Qu'il puise dans les mœurs, dans la situation des Peuples, au tems de la formation de la Langue, dans la forme du Gouvernement, dans l'influence du climat, dans l'esprit des siecles, dans les révolutions de l'Empire, les raisons pour lesquelles le sens, la forme, l'énergie, l'usage & les qualités des mots se sont dénaturés. Qu'il nous fasse l'Histoire de la Langue, & qu'il la fasse, non pas en enfant qui a suivi de l'œil les mouvemens apparens d'une machine, mais en Philosophe qui en a découvert les ressorts. L'Histoire des Langues est une branche de l'Histoire des Nations; cette branche tient à un tronc commun, & s'entrelace avec les autres branches. Croiroit-on que la lecture d'un Ouvrage Etymologique fût

aussi inutile & aussi insoutenable que celle des Glossaires publiés jusqu'à présent, si cet Ouvrage nous retraçoit les opinions, les mœurs & les usages tant des Peuples qui se sont enrichis des Langues anciennes, que de ceux qui leur ont laissé leurs dépouilles? Je ne parlerai point de la manie ridicule de ces Etymologistes à systême, qui, dévoués à une Langue particuliere, ne permettroient pas que la Langue qu'ils violentent, eût emprunté une syllabe ailleurs que dans leur Langue favorite, & qui n'ont besoin que d'un rapport de deux ou trois lettres, ou de quelque analogie équivalente, pour assigner hardiment des origines. En général, il semble que les Etymologistes ne soupçonnent point que les mots tiennent aux idées : ces inutiles & laborieux Nomenclateurs semblent ne faire des efforts que pour se montrer petits & ridicules. M. *Ancherson*, au contraire, paroît grand & profond, lors même qu'il descend aux moindres détails; il envisage l'étymologie sous le point de vue le plus instructif & le plus intéressant. Sa Dissertation est destinée à servir de Préface à une autre

Dissertation insérée dans le Volume suivant, sur le mot *Adel* (Noble); mais comme cette discussion n'auroit rien d'intéressant pour la plûpart de nos Lecteurs, il nous suffira de l'avoir annoncée.

Le quatrieme Mémoire a pour objet, l'usage du Mercure dans la Médecine. M. *Lodberg Friis*, qui en est l'auteur, l'a divisé en trois Parties. La premiere contient l'Histoire de la fortune du Mercure; la deuxieme traite des cas où il faut l'employer, & de la maniere de le préparer; la troisieme sert de supplément & d'éclaircissement à la seconde. Le Mercure étoit connu des Anciens, mais l'usage en étoit regardé comme pernicieux. Les Arabes s'en servoient contre des ulceres & quelques maladies de la peau. Paracelse est regardé par plusieurs Auteurs, comme le premier qui dans nos climats en ait enrichi la Médecine. Il est vrai qu'il perfectionna beaucoup la maniere de l'administrer; mais à peine l'inefficacité des remedes Galéniques pour les maladies vénériennes fut-elle reconnue, que Jean de Vigo & Jacques Carpi recoururent au Mercure

pour les guérir. Parmi les Observations importantes de M. Lodberg Friis, on trouve que quelques grains de Mercure doux, pris le soir avec certaines précautions, ont guéri des fluxions très-invétérées : le remede a opéré sans salivation & sans mauvaise suite. Les Médecins découvrent tous les jours de nouvelles propriétés dans le Mercure, ainsi que les Physiciens, qui n'ont pas été peu étonnés de le voir cette année, à Petersbourg, devenir malléable comme les métaux. Il faudra bien d'autres observations, pour découvrir la nature de cet agent singulier, sur lequel les Chymistes ont fait tant de tentatives inutiles.

Nous ne nous arrêterons point à la cinquieme Dissertation, écrite par M. *Kraft*, en faveur des *Monades*, parce que nous serions obligés de donner, avec l'exposition de la Dispute sur les élémens des corps, une notice d'une autre Dissertation de cet Auteur, imprimée dans le Recueil qui concerne les Monades, de même que de celle de M. *Justi*, couronnée en 1747, à Berlin, & que M. Kraft a eu principalement en vue de réfuter.

M. *Kratzenſtein*, dans l'article ſuivant, traite des Phoſphores, de maniere à faire eſpérer les éclairciſſemens les plus utiles ſur ce ſujet, s'il continue ſes recherches. Il explique d'abord la nature du feu, qu'il prétend n'être autre choſe que le mouvement des parties mêmes du corps qui s'enflamme. Il penſe, comme *Huyghens*, que la lumiere eſt répandue dans l'eſpace, & que les corps lumineux ne font que la mettre en mouvement; il prouve enſuite que la chaleur & la lumiere proviennent d'une même cauſe. Après ces principes préliminaires, l'Auteur entre dans l'énumération des Phoſphores; il les diviſe en ſept claſſes, & il en compte au-delà de vingt. Les yeux du Chat en ſont exclus, contre le préjugé vulgaire, par la raiſon que, dans une obſcurité parfaite, ils ne jetteroient point d'éclat. Il faut renvoyer cette opinion avec le conte que l'on fait de ces hommes yvres, dont les yeux répandent aſſez de clarté, pour pouvoir lire ſans autre ſecours. M. Kratzenſtein explique, d'une maniere ſavante, comment la lumiere eſt renvoyée par les Phoſphores : il y a peu de Diſſerta-

tions où l'on trouve autant de clarté, de méthode & de connoiſſances Phyſiques.

Un Poëme Latin de M. *Luxdorff*, ſur la *Muſique Vocale*, jette un grand intérêt dans ce Recueil. L'Auteur n'a pas pu embraſſer, dans l'eſpace de trois cens cinquante vers, tous les rapports de l'organe de la voix & de cet Art impérieux qui, par des routes inconnues, deſcend juſques dans le fond de l'ame, & en gouverne tous les mouvemens. On s'apperçoit que ſon Poëme eſt trop court, & qu'il pouvoit prolonger davantage le plaiſir du Lecteur. Si les principes de la parole & du chant offrent peu de reſſources au Poëte, il en eſt bien dédommagé par les tableaux intéreſſans & variés, par l'abondance & la richeſſe des moyens qui ſe préſentent à lui de toutes parts, lorſqu'il eſt arrivé à l'*action* & aux effets de la Muſique. Ici une Bergere, couronnée de fleurs, chantera des chanſons, ſur leſquelles ſon Berger meſurera ſes pas, en attachant ſes regards ſur la bouche, dont les mouvemens régleront & animeront ſa danſe. Là, une Didon ſur le bucher pouſſera des cris contre ſon

perfide Amant, dont elle exprimera tendrement le nom, au moment de ſon dernier ſoupir. Il faut rendre juſtice à M. Luxdorff : il a ſu varier, avec beaucoup d'art, ſes images & ſes deſcriptions : il a ſur-tout connu l'effet puiſſant des contraſtes placés à propos. Pour donner une idée de ſon goût & de ſa maniere, nous nous contenterons d'en rapporter un fragment pris au haſard. Le Poëte, enfoncé dans des méditations profondes, ſe met tout-à-coup à conſidérer la diverſité des formes & des couleurs répandues dans la Nature : cette conſidération le ramene à ſon objet, en lui rappellant la diverſité des inflexions de la voix.

Illo (ſonitu) variante tenebras
Per noctis, per opaca, jugis horrentibus, antra,
Currimus ad notas voces dubiaſque cavemus.
Illius auxilio vitam clamore redemit
Heu! puer incautus, quem Lethi flumine merſum,
Irato ſimilis genitor citus extulit ulnis.
Nec varius tantùm ſonus eſt, ut quilibet unus
Differat à reliquis, ſed ut à ſe differat ipſo.
Namque atrox ubi bella ciens civilia Mavors

Lugubres multo conſevit funere campos,
Non eadem matris vox eſt, cum pallida gnati
Membra ſui, (ſpes ille domûs, ſed devius ardor
Abſtulerat cœcum juvenem) clypeoque cruento
Dependens exangue caput, gutturque ſupinum
Cernit & indomito defixum pectore vulnus;
Et cùm victorem, Patriæ pro parte, maritum
Incolumem, meritâque ornatum tempora lauro
Anxia præſentit nec jam procul abfore, noto
Nunciat hinnitu ſonipes, pulviſque viarum,
Et circumfuſæ murmur lætabile turmæ.

« Nous dirigeons notre cours, ſuivant » les différences du ſon, à travers les » ténebres de la nuit, dans ces antres » obſcurs, dont la voûte eſt formée » par des rochers. Cet enfant, trop in- » conſidéré, que ſon pere, avec un air » effrayant, eſt allé, comme un éclair, » arracher à la fureur des flots, ſes cris » lui ont ſauvé la vie. Les variations » de la voix ſont telles, que nous dif- » férons non-ſeulement des autres, » mais encore de nous-mêmes. Lorſ- » que ſoufflant entre les Citoyens le » feu de la diſcorde, l'impitoyable

» Dieu des Combats a jonché de morts » les lugubres campagnes, quels cris » pousse cette mere affligée, en » voyant les membres livides de son fils, » de ce fils, l'espérance de sa maison, » emporté dans un âge encore tendre » par une aveugle ardeur, quand elle » le voit sur un bouclier sanglant, la » tête renversée, pendante & décolo- » rée, & son cœur indomptable percé » d'une profonde blessure! Est-ce la » même voix que j'entends, lorsqu'au » milieu de ses inquiétudes, sur le » sort de son mari, brave défenseur » de la Patrie, dont la Victoire a » épargné le sang & couronné le front, » le coursier qu'elle reconnoît à son » hennissement, les cris de joie de la » foule qui l'environne ou l'accom- » pagne, & des tourbillons de pous- » siere lui disent : *Le voici ton Epoux.*

Les vers de M. Luxdorff sont harmonieux, & son Poëme mérite d'être placé à côté des meilleurs Poëmes, composés en une Langue étrangere, par des Ecrivains qui ne la parloient pas.

M. *Kraft*, qui traite avec un égal succès des sujets bien différens, a fait,

dans le Mémoire suivant, un bon choix des preuves de l'immortalité de l'ame, & des réponses aux objections contre cette vérité consolante. Son Ouvrage prouve que des mains habiles peuvent toujours donner à des raisons déja bien exposées, un nouveau degré de force & d'évidence.

Dans le neuvieme article, M. *Carstens*, très-versé dans l'Histoire du Nord, après avoir examiné ce que les Historiens disent de Marguerite, femme de Henri II, prouve qu'elle étoit fille de *Jermer* ou *Jeromar*, Prince de Rugen. Dans le Volume suivant, il discute l'origine de la Reine Euphémie, femme de Christophe II, que l'on croyoit être de la Maison de Brandebourg ou de celle de Holstein, & qui, selon M. Carstens, étoit fille de Bogislas IV, Duc de Poméranie. L'Auteur entre dans beaucoup d'autres discussions, qui paroissent peu intéressantes par elles-mêmes, mais qui peuvent l'être infiniment pour le Dannemark. D'ailleurs, lorsqu'il s'agit de découvrir une vérité quelconque, on a d'autant plus de ténebres à percer, que le fait est plus petit, & moins in-

téressant. Or, il arrive souvent, que les efforts que l'on fait pour la déterrer, répandent un nouveau jour sur tout ce qui l'environne. Il n'y a qu'à jetter les yeux sur les dissertations de M. Carstens, pour se convaincre de la justesse de cette observation.

Dans un autre Mémoire, M. Kraft présente plusieurs observations sur la nature des Arbres. Il pense que la solidité & la végétation des arbres ne dépendent pas moins du bois & de la moëlle, que de l'écorce. Il tient cependant comme démontré, que l'écorce seule produit à la fois les feuilles, les fleurs & les fruits : voici sur quelle preuve il s'appuie. Au commencement du mois de Mai de l'année 1749, il s'éleva une tempête qui rompit un Poirier, environ à deux pieds de terre; la rupture fut oblique, comme il arrive toujours, &, suivant les observations que l'on fit, la moëlle & la substance de l'arbre étoient endommagées dans toute la longueur du tronc. Un morceau d'écorce & de bois sain, large d'onze pouces, ce qui faisoit presque le tiers de la circonférence de l'arbre, en tenoit encore les deux parties liées

ensemble. L'arbre, qui avoit environ vingt-sept pieds de longueur, fut nourri par ce reste d'écorce. Il porta cette année, tout comme les autres arbres de la même espece. La partie supérieure du tronc poussa même des rameaux au-dessus de la fracture, les rameaux porterent des boutons, & les boutons préparerent des fruits pour l'année suivante. L'écorce sembla vouloir se rejoindre & fermer l'ouverture. L'Auteur n'a pas pu observer la suite de ce phénomene; mais pour s'assurer que ce n'étoit point un cas particulier, il rompit des branches de Prunier vers la fin de l'été, & il en coupa le bois avec un canif; l'écorce par laquelle elles tenoient à l'arbre, suffit pour que l'année d'après elles portassent autant de prunes que si elles n'avoient eu aucune blessure. Ces observations prouvent que les canaux de l'écorce sont suffisans, pour conduire aux branches les sucs nourriciers, filtrés & préparés par les racines. M. Kraft a donné encore, dans ce Volume, une Dissertation sur l'accord de certains Principes Métaphysiques avec des Principes Physiques. C'est la derniere Piece du Volu-

me, qui eſt précédée d'un Mémoire de M. *Ziegenbalg* ſur les Limaçons de terre.

Le ſeptieme Tome des Mémoires de Coppenhague commence par trois Diſſertations que nous ne pouvons pas analyſer. La premiere, de M. *Harboë*, expoſe les obſtacles que la Réforme rencontra en Irlande : la ſeconde de M. *Spidberg*, eſt une Relation Hiſtorique & Phyſique des tremblemens de terre arrivés en 1755 : la troiſieme de M. *Chriſtian Horrebow*, a pour objet la hauteur de l'atmoſphere. M. *Koſod Ancher* propoſe enſuite ſes réflexions ſur ce Problême de Morale : *Le deſir du bien a-t-il plus d'empire ſur les hommes, que l'horreur du mal ?* Cette queſtion, entendue du bien & du mal phyſiques, ſeroit aiſée à décider, d'après ce principe inconteſtable, qu'*il eſt plus néceſſaire à l'homme de n'être pas malheureux que d'être heureux.* Le deſir du bien & l'horreur du mal partent d'une meme ſource; mais la nature répugne ſans ceſſe & avec force aux ſenſations déſagréables, & ne demande celles qui ſont agréables, ni ſi haut, ni ſi conſtamment. C'eſt pour-

quoi, ſi elle ſouffre que nous nous accoutumions à la privation des biens, elle ne nous permet pas de nous familiariſer avec le ſentiment des maux, quoique la force de l'ame puiſſe nous les faire ſupporter. Elle nous fait toujours agir par le reſſort des beſoins ; les beſoins ſont des maux réels, & s'il y a quelque plaiſir à les ſatisfaire, nous y ſommes bien moins portés par le deſir d'une jouiſſance réelle, que par la néceſſité de nous décharger d'un fardeau. L'expérience démontre que l'homme eſt plutôt conduit par la crainte des peines que par l'eſpoir des récompenſes; c'eſt ce que tous les Légiſlateurs ont bien ſenti. Il eſt vrai qu'une paſſion effrénée fait ſouvent que l'on court après un bien réel ou d'opinion, à travers les périls & même les tourmens; mais obſervons que, dans ce cas, la privation du bien, devenu néceſſaire par une erreur de l'imagination & du cœur, eſt un mal & un mal extrême, dont la violence porte l'homme à tout oſer, pour finir un ſupplice, auprès duquel tous les autres lui ſemblent doux. Alors, dans la pourſuite de l'objet auquel il atta-

che ſon bonheur, il eſt tout à la fois animé & par le deſir du bien & par l'horreur du mal, deux mobiles qui ſe réuniſſent & ſe confondent aſſez ſouvent, mais dont l'un, plus preſſant que l'autre, a une influence prédominante.

A conſidérer la queſtion par le côté moral, il faut d'abord prendre les hommes tels qu'ils ſont dans la Société. Nous les trouverons plus attentifs à éviter le mal, qu'ardens à faire le bien. Il n'eſt pas rare de rencontrer cette probité qui ſe fait un ſcrupule de nuire au Citoyen; mais cette vertu, qui ſe fait une loi de lui être utile, eſt certainement aſſez rare. Il eſt ſûr que la corruption a dû commencer par affoiblir dans les cœurs ce dernier ſentiment; il faut, pour rendre les hommes méchans, qu'elle les faſſe ceſſer auparavant d'être bons. Que l'on préſente au Peuple (il s'agit du Peuple des hommes, non du Peuple des Etats), qu'on lui préſente un homme de bien, couvert de ſes bonnes actions, à côté d'un ſcélérat chargé de crimes; le cri de la louange ſera certainement moins éclatant que celui de l'exécration. Il

n'en ſeroit pas de même, ſi le bien étoit autant aimé que le vice eſt déteſté. Enfin, à l'exercice du bien eſt attaché un plaiſir, & le mal porte avec lui ſa peine : or, comme nous l'avons obſervé, l'exemption de peine nous eſt plus néceſſaire que la jouiſſance du plaiſir. C'eſt pourquoi le deſir du bien a dû plutôt mourir dans notre cœur, que l'horreur du mal.

Cependant il n'eſt pas douteux que l'amour du bien ne ſoit en lui-même un ſentiment plus fort & plus puiſſant que la haine du mal, puiſque le premier ſentiment renferme le ſecond, qu'il l'éleve & qu'il l'affermit par de nouveaux motifs. Qui ne ſait pas d'ailleurs que l'amour du bien préſente de plus grands motifs, qu'il rend les moyens plus faciles, & qu'il aſſure une récompenſe plus flateuſe ? Il eſt encore bien plus difficile aux paſſions de le tromper. Mais pourquoi un ſentiment ſi beau eſt-il ſi rare ? Il eſt donc décidé que les hommes ne ſeront pas heureux.

M. *Pontoppidan*, Evêque de Bergue, avoit recueilli, dans un des Volumes précédens, toutes les circonſ-

tances de l'établiſſement de la Colonie des Amacois en Dannemark. Il recherche encore ici, dans quel tems & de quelle maniere d'autres Colonies s'y ſont fixées. Sur la fin de ſa Diſſertation, il examine : *s'il eſt avantageux de recevoir des Etrangers dans un Etat* ? Que des Nations entieres, que des Peuples barbares, chaſſés d'un pays ſauvage par la miſere, ſe jettent avec toute leur férocité ſur un pays cultivé, ils en changeront, ils en étoufferont l'eſprit. La Chine ſeule a pu, en abſorbant ſes Vainqueurs, leur impoſer, par l'inflexibilité de ſes mœurs, la maniere d'être de ſes anciens habitans. Mais il ne s'agit pas ici d'enter Nation ſur Nation ; la queſtion ne touche qu'un petit nombre de Colons, & de Colons ſoumis. S'ils ſont moins cultivés que les Naturels du pays, la culture, à laquelle ils ſeront contraints de ſe plier, effacera leur ancien caractere & leur laiſſera l'empreinte nationale. S'ils ont, au contraire, plus de lumiere, ils ſeront, en entrant, d'utiles Citoyens, & l'Etat aura d'autant plus de raiſon de les accueillir. Ces principes peuvent ſouffrir des exceptions : pluſieurs Poli-

tiques comptent pour quelque choſe le mêlange des races, lequel, ſelon eux, eſt très-propre à perfectionner l'eſpece humaine. Les nouvelles Colonies, dit M. Pontoppidan, ſont comme un nouveau ferment dans le Monde Phyſique & le Monde Moral. Contentons-nous que ce ferment n'ait rien de dangereux, & que ce mêlange augmente la population, ſans nous flatter qu'il perfectionne l'eſpece.

1°. Quant au danger que de nouveaux Habitans ne corrompent les Mœurs, ne gâtent la Langue, ne troublent la Religion, & n'affoibliſſent l'Eſprit Patriotique, il eſt vraiſemblable que les Etrangers prendront les mœurs du Peuple chez lequel il ſe feront tranſplantés. Ce Peuple ayant pour lui une habitude plus forte, & la poſſeſſion, l'autorité, les loix, le climat, n'empruntera des Etrangers, que ce qui lui paroîtra bon à être ſuivi. Il faut pourtant avouer qu'un petit Etat, une République, dont les mœurs ſeroient dures & la vertu rigide, feroient mieux de ne pas recevoir des Colons, dont les mœurs ſeroient molles & les vices aimables. Lycurgue eût laiſſé les portes

de Lacédémone ouvertes à la corruption, s'il n'en avoit pas défendu l'entrée aux Etrangers & aux Arts.

2°. Loin que la Langue perde par le mélange des Colons, elle s'enrichira de mots, de tours, d'expreſſions, & des qualités de la Langue Etrangere, ſans qu'il y ait beaucoup à craindre qu'elle ſe dépouille des ſiennes, à moins que ces Colons n'euſſent une grande influence dans la claſſe des Citoyens qui peuvent donner le ton au langage du Peuple.

3°. Pour ce qui eſt du cas où ces Etrangers profeſſeroient une Religion différente, il n'y a qu'un principe à poſer : c'eſt que ſi cette Religion étrangere, au lieu d'occaſionner par elle-même un changement dans l'Etat, pouvoit lui devenir plus funeſte que l'induſtrie & le nombre des Colons ne lui ſeroient utiles, alors la Politique exigeroit que les nouveaux Colons ne fuſſent pas admis, s'ils vouloient introduire avec eux un culte étranger. Ce principe n'eſt pas d'une application aiſée.

4°. Quant à l'amour de la Patrie, ſi les nouveaux Colons conſervent en-

core quelque inclination pour le Pays où ils ſont nés, leurs enfans égaleront tout au moins les Nationaux dans le zele patriotique. Les Peuples conquis prennent bientôt l'eſprit du Peuple Conquérant, quand ils ſont enclavés dans ſes Etats. Mais ſeroit-il bon d'admettre les premiers Colons dans les Charges & dans le Gouvernement ? C'eſt une queſtion qui a été ſouvent débattue, & toujours décidée, ſuivant la paſſion qui conduiſoit la plume de l'Ecrivain.

M. *Langebeck*, peu ſatisfait de ce que les Allemands ont juſqu'à préſent écrit touchant les Mines, s'eſt appliqué à faire des recherches ſur cette matiere, tant dans les Livres imprimés, que dans les Archives dont il eſt dépoſitaire, & avec le ſecours de ſes Correſpondans. Aucun Danois n'a encore écrit l'hiſtoire des Mines de ſa Patrie. M. Langebeck donne ici un très-long Mémoire pour ſervir d'*Introduction à l'hiſtoire des Mines de la Norwege*. Du tems de Tacite, l'Allemagne renfermoit des Métaux précieux. Pluſieurs Auteurs ont parlé de l'Or qui rouloit dans les ſables du Rhin.

Strabon dit qu'il y en avoit chez les Suiſſes. Tacite raconte que Curtius Rufus obtint les honneurs du triomphe, pour avoir découvert des Mines d'Argent dans le pays des Mattiaques. Il reſte des traces de ces Mines dans les documens du huitieme & du neuvieme ſiecle. L'Empereur Charlemagne & Louis le Débonnaire font mention, dans leurs Capitulaires, des différens Métaux qui ſe formoient dans leur Empire. Les plus anciens monumens ſur les Mines de la Suede, ne remontent pas au-delà du treizieme ſiecle. Les Hiſtoriens des Nations voiſines en parlent pourtant, comme ſi elles étoient ouvertes, dès le douzieme. Quelques Auteurs Suédois ont penſé que le Chriſtianiſme ayant retiré de la piraterie les Habitans du Nord, ils chercherent dans leur propre Pays, avec le ſecours des Arts apportés du Midi, de quoi ſatisfaire aux beſoins qu'un nouveau genre de vie leur apportoit de jour en jour.

Le Dannemarck a poſſédé de tout tems des Métaux. Ils furent d'abord le fruit de la rapine; le Commerce les lui porta dans la ſuite. Le Plomb lui

venoit d'Angleterre, le Cuivre de Suede, l'Argent d'Allemagne. Il ne paroît pas que le Dannemarck eût alors des Mines. Toutefois il y a dans la Jutlande des veſtiges de fourneaux à preparer le Fer; & les Habitans croyent que les Mines ayant conſumé les Forêts voiſines, le ſable a couvert & enſéveli les traces des anciens travaux. Sous le regne préſent, il s'eſt fait des découvertes conſidérables dans le genre minéral. Outre pluſieurs drogues bonnes pour les Teintures, telles que le Vitriol, l'Alun, &c, on a commencé à exploiter à Bornholm des Mines de Charbon de Pierre, qui épargnent au Pays de grandes ſommes. Diverſes ſortes de Marcaſſites, qui contiennent pluſieurs eſpeces de Métaux, annoncent de grandes richeſſes cachées dans ces Cantons, & invitent à des recherches, qui d'ailleurs ſont encouragées. Le mal eſt, que les Mines les plus abondantes que l'on ait découvertes juſqu'à préſent, ſont des Mines de Fer; & l'immenſe quantité de bois qu'elles exigent, pourroit bien les faire abandonner, quelque avantageuſes qu'elles ſoient.

L'Auteur ne fait pas remonter au-delà du ſeiziéme ſiecle les Mines de la Norwege: cependant l'uſage commun des Métaux, les Monnoyes frappées dans le dixieme ſiecle, l'Etymologie de pluſieurs noms propres, ſemblent des titres aſſez forts pour leur accorder une plus haute antiquité. Quant à l'Iſlande, ce point eſt éclairci par pluſieurs monumens. L'hiſtoire des premiers Colons qui partirent de la Norwege, pour s'établir dans cette Iſle, nomme un certain *Scallagrim*, Ouvrier en Fer, & la Mine dont il travailloit le Métal. Les tremblemens de terre, & les autres cauſes qui ont détruit les Forêts de l'Iſlande, ont dû engloutir tout ce qui auroit donné quelque indice des anciennes Mines. Les Académiciens, envoyés ſur les lieux, n'ont pas laiſſé pourtant que de découvrir des ruines de Fourneaux, & les Loix de l'Iſlande diſſipent là-deſſus tous les doutes. La Norwege n'a pas de Loix qui lui donnent de pareils titres; elles portent au contraire que, dans ſon Commerce avec la Suede, elle donnoit d'autres denrées, pour ſe procurer des Métaux en échange. Chriſtian II, qui en avoit

été Gouverneur ſous le Roi Jean ſon pere, fut à peine monté ſur le trône, qu'il ordonna à *Erick Valkendorf*, Archevêque de Drontheim, de faire des fouilles, par leſquelles on découvrit, en 1516, à huit milles de ſa réſidence, une Mine de Cuivre, la premiere qui a été connue dans ce Royaume. Chriſtian II. fit venir de Saxe beaucoup d'Ouvriers; mais Chriſtian III. fut le premier qui traita cet objet important, avec toute l'attention qu'il méritoit, & c'eſt à ſon regne qu'il faut proprement fixer l'origine des Mines. C'eſt à cette époque que M. Langebeck termine la premiere partie de ſon Ouvrage.

Le dernier Mémoire de ce Volume eſt une diſſertation de M. de Ziegenbalg ſur la Glace. Deſcartes a cru que la congelation des Liquides, étoit une ſuite de leur refroidiſſement à un degré déterminé, & que le froid ne faiſoit que chaſſer le fluide plus ſubtil, qui par ſon mouvement leur donnoit la fluidité. Gaſſendi a prétendu que le froid ne ſuffiſoit point pour produire la Glace, mais qu'elle provenoit du mêlange de certains corpuſcules frigo-

rifiques qui s'introduisent dans l'eau. M. Ziegenbalg réfute ici les raisons que M. Musschenbroeck a apportées, en faveur de cette derniere opinion. L'Eau, en se glaçant, ne devient pas plus volumineuse, par l'introduction d'une nouvelle matiere, comme le savant Hollandois l'a prétendu, mais par la dilatation de l'air, qui, dans le point de la congelation, se ramasse en petites bulles, & laisse des interstices dans la Glace, & par le désordre des parties de l'Eau, tendantes, selon l'observation de M. de Mairan, à former des angles de soixante degrés. Une nouvelle matiere augmenteroit non-seulement le volume de la Glace, mais encore son poids. L'Auteur des Essais de Physique croit avoir vu souvent entrer, dans le vase où l'Eau se geloit, une matiere, qui, en s'attachant immédiatement aux parois du vase, alloit s'étendre dans l'Eau en forme de lignes courbes. Notre Dissertateur n'a jamais remarqué un pareil phénomene, & il doute de l'observation de M. Musschenbroeck. Il est évident que l'Eau se gele par filets, qui s'assemblent sous divers angles, & que ces filets tiennent

ordinairement par un de leurs bouts aux parois du vase. M. de Musschenbroeck, en voyant cet effet, aura cru appercevoir la matiere congelante s'insinuant pour le produire. Dans le fonds, ces filets sont les particules d'Eau qui s'arrangent de diverses manieres, suivant la figure des parties intégrantes de l'Eau, & la maniere dont la force de cohésion agit sur elles. L'Huile se gele par pelotons, & non par filets. Si l'on demande pourquoi ces filets tiennent aux parois du vase, c'est parce que tout corps flottant sur l'eau, ira nécessairement les heurter & s'y attacher, si ces parois sont de nature à être mouillées par l'eau. Ce qui prouve la justesse de cette observation, c'est que l'adhésion des filets aux parois n'a pas lieu, lorsque le dedans du vase a été frotté d'huile, ou de toute autre matiere qui s'unit difficilement avec l'eau.

Lorsque l'eau du vase & l'air extérieur sont en repos, il arrive que l'eau se conserve liquide, quoique le froid soit à plusieurs degrés au-dessous de la congelation. Dans ce cas là, c'est le seul défaut de mouvement, & l'équi-

libre des parois de l'eau, dont l'action réciproque est d'une égale force, qui en arrête l'union; car dès qu'on les agite, elles se gelent. M. *Cyrillo*, Professeur en Médecine à Naples, avoit ramassé des Observations, insérées dans les Transactions Philosophiques, d'où il resultoit que dans les Pays Méridionaux, comme en Italie, il geloit par un degré de froid bien inférieur à celui qui est nécessaire en France, en Angleterre, &c, pour ôter à l'eau sa liquidité. Des Observations postérieures, faites par M. *Taitbout*, ci-devant Consul de la Nation Françoise à Naples, & par divers Physiciens, en d'autres endroits de l'Europe, ont prouvé au contraire que, dans tous ces Pays, l'eau se gele constamment par le même degré de froid. Il faut que dans les premieres Observations, les Thermometres fussent mal gradués ou mal exposés, &c. Il est certain qu'il ne gele jamais, quand le froid est au-dessus du point qui marque la glace (c'est-à-dire, zero au Thermometre de M. de Réaumur, &c, trente-deux degrés à celui de Fahrenheit), & que dans les plus grands

froids, arrivent les gelées les plus fortes. Le goût que M. Musschenbroeck prétend qu'on trouve en Hollande, au Thé & au Caffé préparés avec de l'eau de Neige, n'a paru avoir rien de particulier à des palais délicats, consultés par M. Ziegenbalg. L'opinion qui attribue les Goëtres à l'usage de l'eau de neige, ne semble pas trop bien fondée, puisqu'il n'y a point de Goëtres dans la Groënlande, & dans quelques endroits de la Norwege, où l'on se sert de cette eau, & qu'ils sont communs dans la Province de Derby en Angleterre, où l'on n'en boit pas. D'ailleurs, faudroit-il nécessairement des particules frigorifiques, pour que l'eau de neige fit cet effet? Les Sels contribuent beaucoup à la congelation, & sembleroient établir l'action de ces corpuscules, si l'expérience ne prouvoit que l'eau renfermée dans des vases, où les Sels ne pénetrent point, se gele, & que les Sels eux-mêmes mêlés dans l'eau, en retardent la congélation. Cette Dissertation, à laquelle la mort a empêché l'Auteur de mettre la derniere main, ne dédommageroit pas tout-à-fait ceux des Étrangers qui ne

connoîtroient point la Dissertation de M. de Mairan sur ce sujet, l'un des plus agréables & des plus ingénieux Ouvrages en ce genre.

Nous avons cru devoir présenter un Extrait un peu étendu des Mémoires de la Société de Coppenhague. Les Recueils Académiques sont les livres les plus propres à nous faire connoître l'état des Sciences chez un Peuple. Nos Lecteurs sont en état de juger, combien elles fleurissent aujourd'hui dans le Dannemarck, & combien la Littérature Danoise mérite d'occuper les Gens de Lettres des autres Pays, trop souvent passionnés pour une Nation, exclusivement à toute autre. La difficulté de se procurer les Ouvrages de ce Royaume, a été pour nous un nouveau motif de nous arrêter plus long-tems sur les Mémoires de son Académie. La nature & la variété des matieres qui y sont traitées, ranimoit souvent notre attention, & entraînoit notre plume. Peut-être nous sommes-nous quelquefois trop livrés à nos propres réflexions. Nous voudrions pouvoir engager nos Lecteurs à se rendre ainsi compte des idées, que la lecture des Ouvrages leur inspire.

RUSSIE.

MEMOIRE concernant le Froid artificiel de Petersbourg, au mois de Décembre 1759. *V. S. Par M.* Poissonnier.

L'EXPERIENCE faite à Petersbourg sur le Froid Artificiel, & la Congelation du Mercure, dont toutes les Nouvelles publiques ont fait mention, est si digne de l'attention des Physiciens, qu'on nous sçaura gré, sans doute, d'en communiquer les détails particuliers. Ils sont d'autant plus nécessaires, que, dans la Gazette de France qui s'est le plus étendu sur ce sujet, il s'en faut encore beaucoup qu'on en ait dit assez, pour satisfaire la curiosité des Physiciens. Aussi cette annonce imparfaite, telle néanmoins que la comportoient la nature & l'objet de cette Feuille périodique, a-t-elle donné naissance à un Ecrit, inséré dans les Journaux des Savans des mois de Juillet & d'Août, où l'on propose

plusieurs doutes contre l'expérience de Petersbourg. Le Mémoire suivant qui nous a été communiqué par un homme célebre, qui affectionne notre Journal, est propre à donner au Public, & à l'Auteur de l'Ecrit dont nous venons de parler, les éclaircissemens convenables.

QUOIQUE dans les Gazettes de cette Ville (No. 102 & 104, de l'année derniere) on ait fait mention d'une Découverte très-importante de M. *Braun*, Professeur en Philosophie, sur le Froid Artificiel, on juge cependant nécessaire de donner un détail plus circonstancié des expériences, que différens Membres de l'Académie des Sciences ont faites sur le même sujet. Celles que l'on a faites sur la Congelation du Mercure, paroîtront en particulier surprenantes & presque incroyables aux Savans des autres Pays: c'est par ce motif que nous sommes bien-aises de lever tous les doutes qu'ils pourroient avoir sur la réalité de ce fait, afin de les mettre par-là en état de répéter les mêmes expériences.

M. le Professeur *Reiher*, qui avoit fait auparavant en Allemagne des expériences sur le Froid Artificiel, ne les avoit pas poussées plus loin que Fahrenheit. Il forma le dessein de les répéter dans le tems du plus grand froid de Petersbourg: c'est pourquoi il disposa tout pour pouvoir y parvenir. Mais étant tombé malade, M. le Professeur Braun se chargea de remplir cet objet.

Le 14 Décembre dernier, vieux style (25 Décembre), il survint un froid si rigoureux, que l'on n'en avoit point encore ressenti de pareil à Petersbourg (*). Le Thermometre de

(*) L'Auteur de cette Lettre, en écrivant ceci, n'avoit pas connoissance du froid prodigieux, observé en 1755 par M. Delisle, en Sibérie. Le Mercure y descendit le ...... au 280e degré de la division de son Thermometre, ce qui est 75 degrés au-dessous de celui que ce Thermometre marqua le 25 Décembre à Petersbourg. M. Vargentin a communiqué cette année à M. Delisle l'Observation d'un froid encore plus rigoureux. Il nous apprend qu'on ressentit le 5 Janvier dernier au soir à Tornea, Capitale de la Lapponie Suédoise, située au fond du Golfe de Bothnie, un froid qui a fait descendre le Mercure dans un Thermometre gradué à la maniere de M. de Réaumur, jusqu'au 71e degré au-des-

M. Delisle marquoit deux cens cinq degrés (*). M. le Professeur Braun ré-

sous de la congelation, ce qui est de quelques degrés au-dessous de celui que M. Delisle observa en Sibérie. Cette Observation a été faite par un Correspondant de l'Académie d'Upsal, & par le moyen de plusieurs Thermometres. M. Vargentin nous apprend une circonstance particuliere qui l'accompagna, c'est que ce froid n'affecta pas les hommes qui y furent exposés, proportionnellement à la rigueur excessive, dont l'abaissement du Mercure dans le Thermometre est la preuve.

(*) Pour avoir une idée distincte des Observations rapportées dans ce Mémoire, il faut connoître la graduation du Thermometre de M. Delisle. Cette graduation commence au point de chaleur de l'eau bouillante, & va de-là en montant & en descendant. Les degrés sont tels, qu'il y en a 150 depuis la chaleur de l'eau bouillante, jusqu'à celle où l'eau commence à perdre sa fluidité en se glaçant. Ainsi, 150 degrés du Thermometre de M. Delisle répondent à 80 de celui de M. de Réaumur, ou à 180 de celui de Fahrenheit. Les 205 degrés, dont on parle ici, répondent par conséquent à 109 $\frac{1}{3}$ du Thermometre de M. de Réaumur, dont ôtant 80, à cause que la graduation commence, dans ce dernier, au froid de la congelation, on trouvera que ces 205 degrés indiquoient un froid de 29 degrés & $\frac{1}{3}$ au-dessous de la

peta alors ses expériences précédentes, par le moyen de l'esprit de Nitre, mêlé avec la Neige. Ce fut avec une surprise extraordinaire, qu'il vit son Thermometre descendre jusqu'à quatre cens soixante-dix degrés. Le Mercure parvenu à ce point, resta immobile en plein air l'espace d'un quart-d'heure, & il ne commenca à monter, que quand il eut été transporté dans un appartement chaud. Il repeta cette expérience avec le même Thermometre, & un second qu'il employa; le résultat fut le même qu'auparavant. L'immobilité du vif-Argent fit présumer, avec quelque vraisemblance, que ce Minéral étoit congelé, & devenu un corps solide; mais, comme M. le Professeur Braun ne cassa point la boule du Thermometre, il n'apperçut point le vif-Argent dans son état de solidité. Ainsi,

glace, dans le Thermometre de M. de Réaumur. Le 211e du Thermometre de M. Delisle, dont il sera question ensuite, répond au 32e & $\frac{8}{15}$ de M. de Réaumur au-dessous de la congelation. Le 500e, auquel fut poussé le froid artificiel, répond enfin au 186e $\frac{2}{3}$ de M. de Réaumur, en comptant du même terme.

la congelation ne fut encore qu'une simple conjecture.

Le 24 Décembre (4 Janvier 1760), le froid fut également rigoureux; mais on ne fit aucune expérience. M. Braun fit part à l'Académie, dans sa Séance ordinaire, de ses découvertes. Le 25 Décembre (5 Janvier 1760), entre neuf & dix heures du matin, le Thermometre descendit à cent quatre-vingt-dix-neuf degrés. MM. Braun & Æpinus, tous deux Professeurs de l'Académie, répéterent l'expérience. Aussi-tôt que le premier eut observé que le Mercure étoit immobile dans le Thermometre, il en cassa la boule, & il le trouva presque entierement congelé. Il étoit seulement resté quelques parties fluides au centre de la boule.

Le Thermometre de M. Æpinus descendit, avec beaucoup de vîtesse, aux environs de cinq cens degrés. Il cassa le cylindre qui étoit au-dessous, & il trouva que le Mercure qui le remplissoit, étoit gelé.

Il observerent l'un & l'autre que le Mercure congelé, étoit devenu malléable & ductile comme un autre Métal: mais bientôt après il redevint

fluide, & il retourna à son premier état.

M. Æpinus, cherchant à se convaincre plus clairement des différens états par lesquels le Mercure passoit, avant que d'arriver à celui de solidité, jetta un peu de vif-Argent dans un tuyau de la grosseur d'un doigt, fermé en-dessous & ouvert par le haut. Ce cylindre de vif-Argent étoit long d'environ un pouce & demi, & il se congela dans l'espace d'environ 45 secondes. M. Æpinus observa que le vif-Argent, dans sa congelation, étoit dans le même état que les autres métaux, à l'exception du fer; car toutes ses parties se resserroient comme celles des autres métaux, à mesure qu'elles se congeloient. Le Mercure congelé descendit en cet état au fond du vif-Argent fluide, comme il arrive aux autres métaux, excepté au fer. Tout le monde sait qu'on observe le contraire dans la congelation de l'eau & des autres liquides; car les matieres congelées surnagent dans les matieres où elles se sont formées.

Le 26 Décembre (6 Janvier 1760), entre neuf & dix heures du matin, le

froid fut ſi violent, que le Thermometre marqua 211 degrés, ce qui excédoit déja le degré auquel Fahrenheit avoit pouſſé ſes Expériences ſur le froid artificiel, puiſque 40 degrés au-deſſous de zéro du Thermometre de Fahrenheit reviennent au 210e degré de celui de M. Deliſle. M. Braun réitéra ſes Expériences, & les trouva conformes à celles de la veille.

M. Lomonoſow tenta cette Exp - riences le même jour; l'eau-forte fit deſcendre le minéral du Thermometre à 495 degrés. Il ajouta de l'eſprit de ſel ordinaire, dont il fit un mêlange, & le Thermometre marqua 534 degrés. Lorſqu'il en eut retiré le Thermometre, il l'expoſa en plein air, & le Mercure deſcendit à 552 degrés. Il jetta un peu de nouvelle neige dans le vaſe, & il y ajouta de l'huile de Vitriol; le Thermometre marqua ſur le champ 1260 degrés. Lorſqu'il eut caſſé la boule, il trouva le Mercure changé en corps ſolide. Celui qui étoit reſté dans le tuyau, avoit contracté la même ſolidité, & reſſembloit à un fil d'argent ſouple & flexible. Il frappa un grand coup ſur le vif-Argent de la bou-

le, lequel s'applatit & prit la figure d'un écu; mais il ſe crevaſſa, & il redevint fluide en vingt minutes. Cette Expérience s'eſt faite dans un jour où le Thermometre marquoit 208 degrés de froid.

Meſſieurs Cruſe, Reiher, Model & Æpinus répéterent l'Expérience avec le même ſuccès. On paſſe ſous ſilence quelques autres particularités, parce qu'elles n'entrent point dans le but qu'on ſe propoſe ici. Cependant il eſt à obſerver que, dans une ſeconde Expérience que fit M. Reiher le 31 Décembre, jour auquel le froid n'étoit qu'à 183 degrés, après que le Thermometre eut été retiré des matieres deſtinées à produire la congelation, & dans leſquelles le Thermometre marquoit 300 degrés, il deſcendit encore de 100 degrés, lorſqu'il eut été expoſé en plein air.

Un témoignage auſſi unanime de tant de Phyſiciens, qui tous ont fait leurs Expériences en particulier, contribuera ſans doute à atteſter la vérité du fait. Mais, pour lever tous les doutes, il eſt bon d'ajouter que, dans toutes ces Expériences, on n'a employé que du

Mercure épuré, & même quelques-uns n'ont fait uſage que du Mercure révivifié du Cinabre. Ainſi il eſt hors de doute que ce Mercure étoit dégagé de tout corps étranger.

On pourroit croire que la même choſe étoit arrivée à M. Deliſle de la Croyere, lorſqu'il annonça que le vif-Argent s'étoit gelé dans le Thermometre qu'il avoit porté en Sibérie. La Lettre écrite à l'Académie, & conſervée dans ſes Archives, prouve qu'il y avoit eu quelque erreur dans ſes Obſervations. Suivant ce qu'il obſerve, le Mercure devint ſolide, le Thermometre ne marquant que 195, ou tout au plus 200 degrés de froid. Mais il eſt impoſſible que ce minéral puiſſe ſe geler à ce degré; car on en auroit obſervé ici la congelation preſque toutes les années, puiſqu'il n'y a preſque point d'hyver (dans ces contrées), où le froid ne ſoit auſſi vif. Ainſi il eſt à préſumer que le Mercure de M. de la Croyere n'étoit point auſſi pur que celui dont on vient de ſe ſervir, & qu'il étoit mêlangé avec du plomb.

Mais il eſt deux points, ſur leſquels on n'eſt pas tout-à-fait d'accord. La

durée de la congelation du Mercure fut moins longue dans certaines Expériences; dans d'autres, elle le fut davantage. On n'eſt pas non plus entierement d'accord ſur le degré de froid néceſſaire pour la congelation de ce minéral. La plûpart des Expériences s'accordent néanmoins à ne produire cette congelation, que lorſque le Thermometre marque environ 500 degrés. Quant à l'Expérience de M. Lomonoſow, quoique ſon Thermometre ait marqué 1260 degrés, il convient pourtant que, preſſé comme il étoit, il n'a pu obſerver aſſez exactement ſi la boule n'étoit pas fendue, ce qui auroit procuré au Mercure la facilité de deſcendre plus bas qu'il n'auroit fait, ſans cet inconvénient. Cette conjecture paroît d'autant mieux fondée, que la même choſe eſt arrivée à Meſſieurs Braun, Æpinus & Reiher: dans quelques-unes de leurs Expériences, la boule de leur Thermometre s'eſt fendue & a éclaté ſur le champ.

Si l'on s'en rapporte à l'Expérience faite par M. Æpinus le 25 Décembre, il paroît clairement, & preſque inconteſtablement, que la chûte du Mercure

dans le Thermometre, & la promptitude de la congelation exigent plus de 500 degrés de froid, & qu'ils vont peut-être au-delà de mille. Mais il a été impossible de déterminer au juste le vrai degré où se fait cette congelation; car les Thermometres ordinaires cessent d'être de quelque utilité, aussitôt que le vif-Argent devient solide.

Il est à propos de décrire ici la façon dont ces Epreuves ont été faites, afin de mettre les Physiciens en état de les répéter. Il faut nécessairement se servir de l'esprit de Nitre fumant, l'eau-forte ordinaire n'ayant point produit cet effet jusqu'à présent. M. Æpinus a trouvé que l'Expérience pouvoit se faire facilement, très-vîte & avec certitude, de la maniere suivante. On remplit jusqu'à moitié, d'esprit de Nitre fumant, un verre à vin. On y jette ensuite la même quantité de neige, que l'on remue jusqu'à ce que ce mêlange ait acquis la consistance d'une bouillie assez épaisse. Il en résulte sur le champ le degré du froid nécessaire pour congeler le vif-Argent. Cette méthode a réussi non-seulement à M. Æpinus, mais encore à Messieurs Kruse,

Reiher, Model, & à moi-même.

Quand ont lit le procédé qu'ont employé d'autres Physiciens, particulierement MM. Musschenbroeck & de Réaumur, pour produire le Froid Artificiel, par le mêlange de la Neige & de l'Eau-forte, ainsi qu'on le voit rapporté; sçavoir, celui du premier, dans les Mémoires de l'Académie de Florence (Partie premiere, page 174), & celui du dernier, dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Paris, de l'année 1734, on doit être surpris que ces Physiciens n'ayent point rencontré le plus haut degré de froid, comme les Académiciens de cette Ville, puisque leur méthode ne paroît pas différer, au moins dans les circonstances principales, de celles dont M. Braun s'est servi dans ses dernieres expériences, & dans les précédentes; il paroît étonnant, dis-je, que les mêmes effets n'en ayent pas résulté. Ce n'est que par des recherches profondes, qu'on peut trouver la cause qui a empêché deux hommes aussi célebres, d'avoir le même succès. Peut-être que l'esprit de Nitre dont ils se sont servi, n'avoit pas toutes les qualités requises. On doit enfin

observer, qu'il faut nécessairement un certain degré de froid extérieur, pour réussir dans ces Expériences. M. Æpinus en fit une le 28 Décembre, dans une Chambre où le Themometre ne marquoit que cent vingt-deux degrés. Il fit refroidir l'esprit de Nitre dans de la Neige fondue, jusqu'à cent cinquante degrés de froid, & il donna le même degré à celle qu'il employa pour son expérience. Il mêla ensuite ces deux matieres, & il obtint à la vérité un froid qui alla jusqu'au trois centieme degré; mais il s'en fallut beaucoup, qu'il pût parvenir à celui qui est nécessaire pour la congelation du Mercure.

Qu'il nous soit permis maintenant, de proposer quelques réflexions sur l'Ecrit, dont nous avons parlé au commencement de cet article. Les doutes que son Auteur y propose, ne regardent pas, à la vérité, la congelation du Mercure, mais le degré de froid auquel cette congelation est arrivée. M. *Anec* (c'est le nom de l'Auteur de cet Ecrit) ne sçauroit se persuader

que ce degré de froid artificiel, ait passé beaucoup au-delà du soixante-dixieme degré au-dessous de celui de la congelation, suivant le Thermometre de M. de Réaumur, au lieu du cent quatre-vingt-six un tiers, qui répond au cinq centieme de celui de M. Delisle, avec lequel les expériences ont été faites. Voici ses raisons exposées en peu de mots, avec nos Observations.

La premiere de ces raisons est tirée du principe, qui a servi de base à la construction du Thermometre de M. Amontons. Ce Physicien a pris, pour le premier terme de l'échelle de son Thermometre, le point où tout ressort manqueroit à l'air renfermé dans la boule de son instrument, & où, suivant lui, toute chaleur cesseroit. Il compte de ce point cinquante-deux degrés, jusqu'au point de la congelation de l'eau, & soixante-treize jusqu'à celui de ce même fluide; de sorte qu'il y en a vingt-un entre l'ébullition & la congelation. Ce sont des conséquences qui suivent effectivement de la construction de ce Thermometre. Or, voici le raisonnement

que fait l'Auteur de l'Écrit dont nous parlons. Vingt-un degrés au-deſſous de l'ébullition de l'eau, répondent à cent quatre-vingts du Thermometre de M. Deliſle. Conſéquemment, les ſoixante-treize degrés répondent à cinq cens vingt-un environ de ce Thermometre, enſorte que le zéro de la chaleur répond à peu près au cinq cens vingtieme degré de la graduation de M. Deliſle. Mais il n'eſt aucunement probable que le froid artificiel produit à Petersbourg, ait été, à quelques degrés près, égal au froid abſolu. La liquéfaction de la Neige, produite par l'eſprit de Nitre, prouve ſuffiſamment que ce froid artificiel étoit encore bien éloigné de ce terme ; & l'Auteur croit ne rien haſarder, en conjecturant qu'il s'en falloit encore, au moins, une centaine de degrés.

Tel eſt le raiſonnement de M. Anac. Mais il nous ſemble que les principes ſur leſquels il eſt appuyé, ne ſont pas ſuffiſamment établis. On regardera ſans doute aujourd'hui, comme un principe aſſez précaire, celui que M. Amontons prenoit pour baſe de la conſtruction de ſon Thermometre ;

ſçavoir, que l'air ne doive ſon élaſticité qu'à la chaleur. On ne peut conteſter, à la vérité, que la chaleur n'augmente le reſſort de l'air ; mais, quand on ne voudra raiſonner que d'après des faits bien établis, il reſtera encore douteux ſi l'air, indépendamment de toute chaleur, n'a pas un reſſort qui lui eſt propre. La réponſe à cette queſtion tient évidemment à la connoiſſance de la nature de l'Air, connoiſſance dont tout Phyſicien conviendra que nous ſommes encore fort éloignés. Il peut encore arriver que l'air eût perdu toute ſon élaſticité, avant que la chaleur fût entierement réduite à zéro. L'exemple ſuivant le fera ſentir évidemment. Suppoſons un être tellement conſtitué, qu'il pût vivre au milieu de la vapeur de l'eau. Il trouveroit cette vapeur fort élaſtique, & à peu près compreſſible en raiſon des poids. Elle lui paroîtroit auſſi ſuſceptible d'une dilatation & d'une augmentation de reſſort, à peu près proportionnelles au degré de chaleur. Cependant, il ſeroit mal fondé à en tirer une conſéquence ſemblable à celle de

M. Amontons ; ſçavoir, que lorſque cette vapeur auroit perdu ſon élaſticité, il n'y auroit plus aucune chaleur. Car l'eau, quoique incompreſſible & ſans reſſort, lorſqu'elle eſt liquide, eſt encore fort éloignée du degré abſolu de froid. Tel eſt peut-être le cas où nous nous trouvons dans le fluide que nous reſpirons. Il pourroit ſe faire qu'un froid, incomparablement plus grand que celui qu'on a produit juſqu'ici, réduisît l'air à un corps ſolide de la nature de l'eau. Il ne ſeroit même peut-être pas impoſſible d'établir cette conjecture ſur quelques faits.

D'ailleurs, en admettant tous les principes de M. Amontons, il nous ſemble qu'on ne peut pas comparer, comme le fait M. Anac, les degrés du Thermometre de M. Deliſle avec les degrés de celui de M. Amontons. Ces deux Thermometres ſont, en quelque ſorte, trop hétérogenes, pour pouvoir être ainſi réduits l'un à l'autre. La comparaiſon qu'on en fait ſuppoſe, qu'à des degrés égaux de réfroidiſſement, repondent de part & d'autre des degrés égaux de condenſation. Or cela ne ſçauroit être ſuppoſé dans toute

l'étendue de l'échelle d'un Thermometre, ſur-tout dans les parties de cette échelle qui approchent du zero de la chaleur. Ainſi, quoique M. Amontons ait compté ſeulement ſoixante-treize degrés égaux, au-deſſous de l'ébullition de l'eau, juſqu'au terme où l'air reſteroit privé de toute élaſticité, peut-être faudroit-il mille degrés égaux de froid, au-deſſous de l'ébullition, pour réduire l'air à cet état ; ces degrés allant toujours en décroiſſant, à meſure qu'ils réduiroient l'air en un moindre volume. On peut donc douter, que les cinq cens vingtiemes degrés du Thermometre de M. Deliſle répondent au froid abſolu.

La ſeconde objection eſt fondée ſur une contradiction apparente des premieres expériences avec les dernieres. Dans la premiere expérience, le Mercure étant deſcendu au quatre cens ſoixante-dixieme degré, reſta immobile pendant un quart-d'heure en plein air, & il étoit probablement congelé, quoique M. Braun eût négligé de s'en aſſurer, en caſſant la boule de ſon Thermometre. Cependant il deſcendit juſqu'au cinq cen-

542

tieme degré dans les expériences suivantes, avant que de devenir solide. Cette difficulté n'a point échappé aux Académiciens de Petersbourg, comme il paroît par la Lettre de M. Poissonier; mais plusieurs causes peuvent avoir contribué à cette irrégularité apparente. Tels sont la plus ou moins grande pureté du Mercure, la nature du verre du Thermometre, susceptible de plus ou de moins de condensation, & les différens rapports de dimension des boules avec le cylindre du tuyau. Toutes ces choses influant assez irrégulierement sur la hauteur du Mercure, ont pu donner lieu à cette contradiction apparente.

La troisieme raison qui fait douter à M. Anac, que le froid produit à Petersbourg ait été aussi considérable qu'on l'a publié, est tirée de l'extrême disproportion de ce froid, avec celui que MM. Fahrenheit & de Réaumur ont pu produire par des procédés à peu près semblables. Il fait même un calcul, par lequel, ayant égard aux différens degrés de concentration des esprits de Nitre, employés dans ces expériences, & au refroidissement de la Neige & de l'esprit de Nitre, il

trouve que le mêlange fait par les Académiciens de Petersbourg n'auroit dû produire qu'environ trente-sept degrés d'augmentation de froid, qui, ajoûtés à trente-trois degrés de froid naturel, n'auroient produit que soixante-dix degrés, suivant le Thermometre de M. de Réaumur, au lieu de cent quatre-vingt-six. Il nous paroît que ce raisonnement & ce calcul ne forment qu'une présomption fort foible, contre l'expérience de Petersbourg. Nous ne croyons pas qu'il soit possible de déterminer, *à priori*, quel effet peut produire un esprit de Nitre, d'un degré donné de concentration & de refroidissement, sur-tout en partant de quelques expériences antérieures, dont les détails ne sont pas parfaitement connus. Si, par exemple, les effets produits par la concentration de l'esprit de Nitre, combinée avec le degré de refroidissement naturel & les autres circonstances de l'expérience, suivoient, au lieu de la raison directe que l'Auteur suppose, une raison plus composée, le résultat seroit bien différent. Au reste, nous convenons que la meilleure maniere de répondre à toutes

ces difficultés, est de réitérer l'expérience. L'Auteur des Doutes, que l'amour de la vérité paroît seul animer, y invite les Académiciens de Petersbourg; & nous y joindrions nos prieres, si nous n'étions persuadés qu'elles sont superflues. Cette Expérience est si intéressante, que nous ne doutons point qu'ils ne saisissent la premiere occasion favorable qui se présentera, pour la constater. Or cette occasion ne sçauroit manquer de se présenter souvent, puisque la Lettre que nous venons de communiquer, nous apprend qu'il n'est pas rare d'avoir à Petersbourg des froids qui font descendre la liqueur du Thermometre, jusques vers le deux centiéme degré de la graduation de M. Delisle.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ALLEMAGNE.

BATTEUX, Professors der Redekunst an dem Koniglichen, Collegio von Navarra, Einschrankung der schonen Kunste auf einen einizigen grundsatz. Aus dem Franzosischen ubersetzt, and mit einem Anhange einiger eignen Abhandlungen versehen. Zweyte, verbesserte und vermehrte auflage. Léipsick, in der Weidmanischen Handlung, 1759.

» LES Beaux-Arts réduits à un même » principe, par M. *le Batteux*, (*olim*) » Professeur de Rhétorique au College Royal de Navarre. Ouvrage » traduit du François, & augmenté » de plusieurs Dissertations. Seconde » Edition corrigée & augmentée. » A Léipsick, chez Weidmann, » 1759.

ON a fait en Allemagne plusieurs Traductions des Ouvrages de M. le Batteux. M. *Ramler*, entre autres, a

donné une bonne Traduction de son *Cours de Belles-Lettres*, & l'a rendu très-utile à ses Compatriotes, par les changemens qu'il a faits dans les choses qui regardoient la Langue de l'Auteur, ou la Versification Françoise, & par celles qu'il a substituées pour la Langue Allemande.

C'est ainsi que M. *Schlegel*, Traducteur de cet Ouvrage, & un des plus beaux Génies de l'Allemagne, l'a rendu propre à son Pays, & ses Additions font les deux tiers du Livre. L'Ouvrage est précédé d'une Préface, en forme d'Épître Dédicatoire, adressée au célebre M. *Gellert*, où l'Auteur rend compte de son travail. M. Schlegel trouve le principe de M. le Batteux trop resserré pour la Poésie ; & pour en montrer le vuide, il y a joint un grand nombre de remarques. Mais, après avoir critiqué l'Auteur, il développe équitablement les avantages de l'Ouvrage. On trouve ici neuf Dissertations nouvelles. M. Schlegel, dans la premiere, qui roule sur la nécessité de se former le Goût, prétend que M. le Batteux n'a point assez déterminé toute l'étendue de son objet. La se-

conde, sur la formation précoce du Goût, a été occasionnée par un passage de M. le Batteux, où il propose de ne présenter aux enfans, que des objets capables d'exciter dans leurs ames des sentimens agréables, & de leur ôter la connoissance de tous ceux, dont on ne pourroit point les détourner, sans leur causer de la tristesse & de l'impatience. On montre ici l'insuffisance & le danger de cette Methode. La troisieme Dissertation traite de l'origine des Beaux-Arts. La quatrieme, est un tableau des Beaux-Arts suivant leurs différentes vûes. Il est traité dans la cinquieme du grand principe de la Poésie, &c. La sixieme, en con, tient la Distribution. La septieme traite du Merveilleux, particulierement dans l'Épopée, &c. La huitieme, qui a été entierement refondue dans cette nouvelle Édition, à l'occasion des Idilles de M. Gesner, traite du véritable objet de la Poésie Pastorale. Voici un endroit de la Préface, qui nous a paru remarquable. « N'EST-il pas vrai, » mon cher Gellert, que vous seriez » mécontent de moi, si je ne faisois » pas entrer, dans ma Dissertation sur

» la nature de la Poésie Pastorale, les » Ouvrages de M. Gesner, qui ont » paru depuis la premiere Édition de » ce Livre ? Car quel est le Connois» seur qui me l'eût pardonné, & » comment aurois-je pu me le par» donner moi-même? J'ai donc cru être » obligé, à cause de ces Idilles, de » refondre toute cette Dissertation. Il » n'appartient pas à la Critique de » concentrer, par ses Loix, le Génie » dans les routes tracées. Elle doit » seulement lui montrer, comment il » peut suivre la route qu'il a choisie » avec plus de facilité, avec plus de » décence, & avec un meilleur succès : » elle doit lui conseiller quelle route » il peut choisir, parmi celles qui lui » sont déja connues ; mais il ne faut » pas qu'elle lui en prescrive qu'il » doive suivre nécessairement. Nous » ne pouvons pas toujours déterminer, » d'après les principes, ce qui doit » réussir, ou ce qui est possible dans » l'exécution ; mais le résultat des ex» périences doit nous régler sur la » nature des principes. Le Génie essaye, » & le Goût juge des Essais. S'ils sont » heureux, la Critique alors faisant

» abstraction des regles, adopte des » Ouvrages approuvés par le Goût. » Les Idilles de M. Gesner ont bien » rectifié mes idées à l'égard de la » Poésie Pastorale. » L'Ouvrage de M. Schlegel est terminé par une Dissertation sur l'harmonie du Vers.



ANGLETERRE.

A DISCOURSE containing the Residual Analysis, *a new branch of the Algebraick Art, of very extensive use, both in pure Mathematicks, and Natural Philosophy. By* John Landen, *inventor of the said Analysis, and author of the* Mathematical Lucubrations. *London.* 4. 1759. *Nourse.*

» DISCOURS & *Prospectus* » concernant une nouvelle branche » de l'Art Algébrique, appellée » *Analyse Résiduelle*, qui est d'un » usage fort étendu, soit dans les » Mathématiques pures, soit dans » la Philosophie Naturelle. Par M. » *Jean Landen*, Inventeur de cette » Analyse, & Auteur des *Lucubrations Mathématiques*. A Londres, » 1759. *in*-4°, chez Nourse.

CET Ouvrage est un essay par lequel M. *Landen* sonde le goût du Public, & annonce un traité plus éten-

du. Il prétend dans cette annonce que, quoique la methode des Fluxions de M. Newton ait été justement applaudie, elle n'est cependant pas le moyen le plus naturel pour parvenir à la solution des problêmes auxquels on l'employe communément. C'est dans cette vue, qu'il a imaginé sa nouvelle Analyse, qui est purement Algébrique, c'est-à-dire, dans laquelle on ne considere ni quantités croissantes par le mouvement, comme dans celle de M. Newton, ni infiniment petits, comme dans celle de M. Leibnitz. Il promet de donner, sans ces considérations dont on avoit cru jusqu'ici ne pouvoir se passer, les solutions des problêmes les plus difficiles, dont les plus célebres Mathématiciens se sont occupés. Tout se réduit à l'invention de certains procédés algébriques, qui remplissent les conditions données du Problême. L'Auteur fait pour cela beaucoup d'usage d'une Serie particuliere, dont la démonstration ou l'origine ne se présente pas facilement.

M. Landen laisse échapper, dans le petit Traité dont nous parlons, quelques traits de sa Méthode. Il l'applique

à quelques-unes des questions que l'on traite ordinairement au moyen du Calcul des Fluxions. Cette méthode est ingénieuse, il faut en convenir; il paroît même que dans certains cas purement analytiques, elle a, sur celle des Fluxions, l'avantage de la simplicité. Mais il en est d'autres, où elle est au contraire beaucoup moins simple, ou même fort compliquée. Il faut attendre l'exécution de la promesse de M. Landen, pour en porter un jugement plus assuré.



PORTUGAL.

VIDA do veneravel D. Fr. Bartholomeu dos Martyres, da Ordem dos Pregadores, Arcebispo de Braga, Primaz das Hespanhas, composta por Frei Luiz de Souza, *Religiozo da mesma Ordem*, &c.

« VIE du vénérable D. Fr. Barthélemy » des Martyrs, de l'Ordre des FF. » Prêcheurs, Archevêque de Brague, Primat d'Espagne, composée » par Fr. *Louis de Souza*, Religieux du même Ordre. Nouvelle » Edition, dédiée à M. l'Archevêque de Brague, imprimée à Paris, » chez Boudet, 1760. 2 vol. *in*-8°.

CETTE Histoire est assez connue parmi nous, par la belle Traduction Françoise, publiée en 1664, à Paris, chez *Pierre Petit*, qui, devenue aujourd'hui fort rare, mériteroit bien d'être réimprimée. Elle est recommandable, non-seulement par l'impor-

tance du Sujet, l'un des plus savans & des principaux Personnages qui assisterent au Concile de Trente, mais encore par le mérite particulier de l'Auteur, que tous les Portugais regardent comme un de leurs meilleurs Ecrivains. L'Editeur de cet intéressant Ouvrage est M. l'Abbé *de Magalhaens*, dont le Journal du mois de Mai dernier contient un morceau si curieux sur le Tremblement de terre de Lisbonne. Il est l'auteur de l'Abrégé de la vie de Louis de Souza, qu'on lit à la tête du premier Volume, & nous y avons remarqué des réflexions très-judicieuses. « Louis de Souza, dit-il, fut bon Religieux, sans cesser d'être bon Citoyen, contre l'opinion de ces mauvais Politiques, qui regardent ces deux états comme incompatibles. De toutes les Religions du Monde, la plus avantageuse à la Société des hommes, est la Religion Chrétienne, Religion fondée sur la plus scrupuleuse justice, sur la charité mutuelle, & sur la plus parfaite union de tous les individus qui la professent. Il n'est donc pas possible qu'avec de tels principes, il s'établisse jamais

de Sociétés particulieres, qui ne conspirent au bien de la Société Civile, ou qui lui soient préjudiciables, si ce n'est par un vice essentiel de la Législation, & par une erreur grossiere dans l'application de ses principes. » *Manuel de Souza* (c'est ainsi que s'appelloit cet excellent Historien, pendant qu'il étoit séculier.), malgré sa naissance, s'étoit d'abord attaché au Commerce. L'Editeur, pour le justifier, dit qu'il n'y a que ceux qui n'ont point de justes idées du véritable honneur, qui puissent regarder le Commerce comme une profession indigne de *cette graduation chimérique, quoique nécessaire en effet, de la Noblesse héréditaire.* « Como indigna da chimerica (mas necessaria) graduaçao Nobrezza hereditaria ». Nous ne pouvons nous dispenser de rapporter encore une Réflexion qu'il a mise en Note, au sujet de l'âge avancé où Louis de Souza embrassa l'Etat Religieux. « Depuis long-tems, dit-il, de bonnes têtes ont élevé leur voix contre l'abus des Professions Religieuses trop précipitées. Ces gens sensés ont prétendu qu'on ne de-

voit permettre à aucun sujet, quel qu'il fût, d'embrasser l'Etat Ecclésiastique, séculier ou régulier, sans qu'il eût acquis une longue expérience des affaires de la vie civile, & quelques-uns en ont fixé l'âge à près de 60 ans. Ce seroit, selon lui, le moyen de préserver le Ministere de la Religion de toutes les taches que la mauvaise conduite & la vie scandaleuse de quelques-uns de ses Membres semblent y imprimer. Ses Ministres eux-mêmes en seroient plus respectables & plus respectés; leur expérience & leur âge garantiroient leur sagesse. On ne verroit plus, comme il s'en trouve aujourd'hui dans les deux sexes, tant de malheureuses victimes de l'inconsidération & de l'aveuglement, qui se sont engagées sans retour, dans un âge où l'on n'est ni capable ni libre de décider irrévocablement de son sort, &c. » L'habile Editeur s'est donné tous les soins possibles pour rendre cette élégante Histoire de la plus grande correction, & la partie typographique en est très-bien exécutée. Le frontispice du premier Volume est décoré du véritable Portrait de Dom Barthélemy des Martyrs.

TABLE
DES MATIERES.

ANGLETERRE.

ALLEMAGNE.

ITALIE.

ESPAGNE.

Fautes à corriger dans le Journal de Septembre.

Page 45, Ligne 22, *au bord des Frontieres*, lisez, *des Fontaines.*

P. 55, L. 15 & 16, *& en les expliquant*, lisez, *& qui les expliquent.*

P. 136, L. 1, *formée encore un*, lisez, *formé encore une.*

P. 150, 2 dern. Lign. *Témoin les Temples de Pesti & de Girgenti, dont M. Roy*, &c; lisez, *Témoins les Temples de Pesti & de Girgenti, & l'un des Temples de l'Attique, dont M. Le Roy*, &c:

Nota. Dans le Journal de Juillet, p. 220, Art. d'Allemagne, *Histoire des Oiseaux*, &c; lisez, *Histoire des Fossiles*, &c.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le Journal Etranger du présent mois. A Paris, ce 16 Septembre 1760.

DEPASSE.

De l'Imprimerie de Louis Cellot, rue Dauphine.

JOURNAL ÉTRANGER.

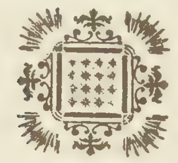
OCTOBRE 1760.

DEDIÉ

A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN,

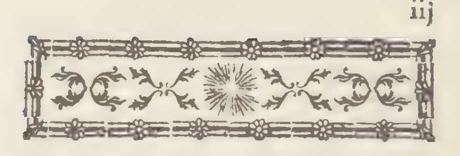
Par M. l'Abbé Arnaud.

Quæ robora cuique;
Quis color, & quæ sit rebus natura creandis.
Virgil. Georg. II.



A PARIS,
Chez Jacques-François Quillau, Libraire, rue Saint Jacques, vis-à-vis le College du Plessis, en la maison de M. Cars, Graveur du Roi.

M. DCC. LX.
Avec Approbation & Privilege du Roi.



AVERTISSEMENT.

NOus avançons dans une carriere, oú jusqu'ici notre courage & notre amour pour les Lettres nous a beaucoup plus soutenus, que les encouragemens du Public. Nous n'avons été rebutés ni par les difficultés de l'entreprise, ni par celles qui nous ont été suscitées d'ailleurs. L'estime qu'un grand nombre de Personnes, aussi instruites qu'éclairées, & que les véritables Gens-de-Lettres paroissent faire de notre Travail, nous dédommage bien des petits suffrages qui nous manquent. Mais nous avons appris depuis peu qu'on ignoroit dans quelques

Provinces le rétablissement du Journal Etranger: cette circonstance seule nous oblige d'en retracer de nouveau l'objet, le caractere & les conditions.

Le Journal Etranger a commencé au mois d'Avril 1754. Il a d'abord été composé par Messieurs *Toussaint* & *Favier*, puis successivement par Messieurs l'Abbé *Prevost*, *Freron*, *Deleyre* & *Querlon*; & il a cessé entierement au mois de Décembre 1758. Ainsi il n'y en a point eu pendant toute l'année 1759.

M. l'Abbé *Arnaud* ayant obtenu, à la fin de cette même année 1759, le Privilege de ce Journal, s'est associé plusieurs Gens-de-Lettres connus, & tous plus ou moins exercés dans ce genre d'Ouvrage. Il a donc été repris avec plus d'activité que jamais,

ſous l'auguſte Protection de Monſeigneur le Dauphin, à qui le nouveau Journal eſt dédié. Le premier Volume a paru le 15 Janvier 1760; il y en a juſqu'à préſent neuf Volumes, & aux principaux Coopérateurs, nommés dans le *Proſpectus*, ſe ſont joints depuis M. l'Abbé *de Baïls*, M. l'Abbé *Roubaud*, & M. *Huber*, auteur de la Traduction du Poëme d'*Abel*.

On eſt d'autant plus éloigné d'abandonner ce Journal, qu'on eſt fortement perſuadé que c'eſt le plus curieux de tous, peut-être encore le plus utile, au moins le plus intéreſſant pour ceux qui ne ſe bornent point à ſavoir ce qu'on penſe & ce qu'on dit autour d'eux. Les calamités de la Guerre gênent à la vérité les correſpondances, & en interrompent quelques-

unes; mais, malgré cet inconvénienient que la Paix fera ceſſer, il ne s'eſt jamais préſenté plus de reſſources pour cet Ouvrage.

Le deſſein de ceux qui ont établi le Journal Etranger, n'a jamais été, ſans doute, de rendre ſcrupuleuſement compte de toutes les productions de l'Europe ſavante; trois ou quatre Volumes par mois ne ſuffiroient point, ou il faudroit ſe réduire à une ſimple nomenclature. Le but que nous nous propoſons n'eſt donc que de faire connoître les productions les plus utiles & les plus intéreſſantes en chaque Langue. Notre Journal n'eſt qu'une *Bibliotheque Choiſie*, qui embraſſe cependant tous les genres, parce qu'aucun ne doit être exclu d'un Ouvrage fait pour tout le Monde. Quand la

Paix (deſirée de toute l'Europe) aura rendu le Commerce libre, & qu'on pourra ſe mettre au courant des Nouveautés Littéraires dans les Pays que la Guerre rend inacceſſibles, un Volume de dix feuilles par mois remplira ſuffiſamment cet objet. Voilà notre réponſe à ceux qui accuſent notre Journal d'inſuffiſance. Ceux qui ne veulent que des Titres de Livres, ou de très-courtes Notices, trouveront le ſupplément de ce Journal dans les *Annales Typographiques*, Ouvrage qui ſe fait à Paris, chez *Vincent*, rue S. Séverin.

Quelques Critiques, dont la plûpart ſans talent, comme ſans miſſion, ne ſe doutent pas ſeulement des premiers principes de l'Art qu'ils s'imaginent exercer, s'attacheront peut-être à cenſurer notre choix. S'il étoit

auſſi aiſé de mieux faire, que la fureur de contredire en rend parmi nous l'uſage facile, nous leur céderions volontiers la plume.

Ce ſeroit bien peu connoître les hommes, ou la diverſité des ſenſations, des eſprits, des têtes, que de prétendre pouvoir jamais ſatisfaire tous les Lecteurs. Les uns voudroient que notre Journal fût plus agréable, dût-il devenir tout-à-fait frivole; les autres deſireroient au contraire qu'il fût encore plus ſérieux, dût-on s'expoſer à le rendre ſec & rebutant. Rien de ſi ridicule, de ſi injuſte, de ſi faux même que les *Goûts excluſifs*. Il n'y a qu'un moyen de contenter tout le monde, c'eſt de n'exclure aucune matiere, aucun genre, & de ſervir ſucceſſivement tous les goûts. Tel eſt l'ob-

jet des meilleurs Journaux ; tel est & sera toujours le nôtre. Cependant nous prévenons nos Lecteurs, que nous préférerons ordinairement les matieres utiles & d'instruction à celles qui ne seront qu'agréables, & que celles-ci réciproquement seront toujours préférées aux matieres qui ne seroient que savantes, sans aucun objet d'utilité.

Nous sommes, après tout, fort éloignés de penser que notre Journal ait actuellement tout l'intérêt dont il est susceptible, & que nous espérons y mettre, si nos efforts sont encouragés. Mais, si nous devons en croire les témoignages qu'on nous rend tant à Paris que dans les Pays Etrangers, ce Journal, en l'état qu'il est, n'est au-dessous d'aucun de ses aînés.

On nous reproche avec justice

les différens retards qu'il a éprouvés. Le Public, qu'on doit faire jouir, sans jamais l'occuper des moyens, est toujours en droit de se plaindre, quand il n'est pas servi régulierement, comme il comptoit l'être. Toutes les raisons que nous pourrions alléguer (& nous n'en avons sûrement que trop), tout ce que nous exposerions d'incidens, propres à nous justifier, ne feroient gueres d'impression que sur ceux qui sont à portée de voir que ces retards n'ont pas dépendu de nous. Qu'on se représente une entreprise aussi pénible que l'est celle-ci, renouvellée dans un tems dur, où la Guerre nous a fermé presque tous les canaux de communication, qui étoient ouverts dans sa naissance, & les longueurs qu'il faut essuyer pour recouvrer des matériaux, dont

on n'a pas toujours le choix : voilà de grands motifs d'indulgence, mais qui n'empêcheroient pas peut-être que quelqu'un ne nous rendît ce mot d'un Ancien, appliquable à tous les faiseurs d'excuses : « Avez-» vous donc trouvé plus com-« mode d'excuser vos torts, que » de vous dispenser d'en avoir ? (*) C'est donc pour nous épargner dans la suite & les désagrémens du reproche & les frais de la réparation, que nous avons fait depuis cinq mois un nouvel arrangement, dont il faut que le Public soit instruit.

Le Journal Etranger, qui s'imprime actuellement chez *Cellot*, rue Dauphine, se distribue *chez* Quillau, *Libraire à Paris*,

(*) *Maluistis culpam deprecari, quàm culpâ vacare ?* Apud Aul. Gel.

rue S. Jacques, dans la maison de M. Cars, *Graveur du Roi, vis-à-vis le College du Plessis ;* & nous n'allons rien négliger, pour qu'il paroisse exactement le 15 de chaque mois, ainsi que nous nous y sommes engagés.

Nous aurions bien voulu pouvoir laisser subsister le prix de l'ancien Journal, qui n'étoit que de 21 livres ; mais à peine d'être obligés de renoncer à une entreprise qui devient de jour en jour plus dispendieuse, il a fallu le porter à 24 livres. Cette modique augmentation de 3 livres, n'a certainement aucune proportion avec les dépenses extraordinaires qu'exige, dans les circonstances, la composition d'un Journal, dont toutes les matieres se tirent à grands frais des Pays Etrangers, & elle nous a paru très-juste. Nous avons

d'ailleurs, pour la justifier, l'exemple de quelques Journaux François, qui ne coûtent que la main d'œuvre (bien moins pénible que la nôtre), & qui, sans demander aucun frais pour les matériaux qu'on a toujours sous sa main, sont du même prix, &, à proportion, bien plus chers. (*) Ceux qui ne voudront point entrer dans des considérations si raisonnables, nous permettrons de nous en tenir aux seules conditions que nous puissions faire.

Ainsi la Souscription du Journal Etranger sera toujours de 24 livres, & le prix du Volume séparé, de 2 livres 5 sols. La même fixation subsistera pour les Souscripteurs de Province, mais sans aucune augmentation

(*) L'*Année Littéraire*, le *Mercure de France*, &c.

pour le port. Ils affranchiront seulement leurs Lettres d'Avis & le port de l'argent jusqu'au Bureau de Distribution.

A l'égard des Etrangers, le prix de la Souscription est aussi pour eux de 24 livres, & le Journal sera toujours remis franc de port, à leur adresse, jusqu'aux Frontieres du Royaume; mais le surplus des frais de port, jusqu'à ce qu'il leur soit parvenu, sera à leur charge.

Les Souscriptions pour l'année 1761 sont actuellement ouvertes, & les Souscripteurs sont priés d'envoyer exactement leur adresse, toutes les fois qu'ils changeront de demeure.

Ceux qui auront quelques Pieces à faire insérer dans le Journal, les adresseront, sans frais de port, au Libraire chargé de la distribution.



JOURNAL ÉTRANGER.

ITALIE.

I.

LA NITTETI. Dramma per Musica del Sig. Abb. Pietro Metastasio, *Romano.*

» NITETIS. Poëme Lyrique de » M. l'Abbé *Metastase*, Romain.



CETTE Tragédie, qui a été représentée sur le Théâtre de *Buon-Retiro* à Madrid, pour l'Anniversaire de la naissance de Ferdinand VI, en 1756, n'ayant point encore été imprimée dans le Recueil des Œuvres de l'illustre Abbé Metastase,

nous avons cru en devoir rendre compte.

Amenosis, Souverain de Cirene, & ami de Sammette, fils d'Amasis, voit avec la plus grande inquiétude le retard de son ami. Ce jour est celui du couronnement d'Amasis, & rien ne pourroit excuser l'absence d'un fils. Mais Sammette arrive désespéré: envain il a parcouru les bords du Nil, envain il a fait retentir les montagnes & les forêts du nom de sa chere Beroé. Un Pasteur lui a appris qu'elle a été enlevée, avec sa Compagne, par des Soldats Egyptiens. Cette Compagne est Nitetis, fille d'Apries, Roi d'Egypte, chassé du Trône par Amasis. Nitetis craignant de tomber dans les mains de l'Ennemi de son pere, avoit pris la fuite, & s'étoit retirée dans les bois, où elle s'étoit associée à Béroé. Les Soldats d'Amasis ayant rencontré cette Princesse, s'étoient empressés de la conduire à la Cour avec Beroé. Cependant Nitetis sentoit pour Sammette, qu'elle avoit connu avant sa fuite, l'attachement le plus tendre. Beroé, rivale, sans le savoir, de son amie, adoroit Sammette, qui, déguisé en Berger, s'étoit offert

à elle sous le nom de *Dalmir*. Arrachée à ses forêts, elle désespéroit de le revoir, lorsqu'elle l'apperçoit; mais ce n'est plus le Berger Dalmir, c'est le Prince Sammette, fils du Roi Amasis, revétu des marques de son état. *Cruel*, lui dit-elle, *vous êtes Sammette, fils du Roi; ainsi jusqu'à ce jour vous m'avez trompée : habits, nom, mœurs, & peut-être votre amour, tout étoit feint. Comment avez-vous pu abuser de l'amour le plus tendre?*

(Sammette) *Pardonnez, aimable Beroé. Conduit par le plaisir au milieu de vos jeux champêtres, je vous plûs sous l'habit d'un Berger; vous me plûtes aussi. Je vous cachai mon rang; l'égalité est le nœud de l'Amour; le Pasteur, après avoir obtenu votre cœur, espéroit vous offrir le Prince. Il est à vos genoux, il ne vous trompe pas : choisissez entre le Prince & le Berger.*

Beroé est partagée entre la joie de retrouver son Amant fidele, & la crainte de n'être plus digne de lui. *Si quelqu'un*, dit Sammette, *blâme l'excès de mon amour, qu'il voie Beroé, qu'il l'entende, & me juge. Oui, je veux vivre & mourir avec elle. Il est au-dessus*

de mes forces de l'abandonner. Dans les bois, comme sur le Trône, Prince ou Pasteur, Dalmir ou Sammette, je serai toujours à vous. Ainsi la tendresse de Sammette obtient son pardon de Beroé; mais il lalaisse dans une incertitude cruelle. Devenue rivale de Nitetis, elle ne sait quelle conduite tenir. Si elle instruit Nitetis de son amour, elle s'attirera sa haine; elle la trahit, en se taisant. Elle pourroit avec art lui en faire un mystere; mais l'art le plus innocent tient de la perfidie. Cependant Amasis, au milieu des acclamations de son Peuple, est élevé sur le Trône d'Egypte. Le Ciel paroît combler ses vœux, en lui remettant entre les mains Nitetis; mais, ô surprise! il la traite comme la fille de son Maître. Son Peuple admire sa clémence; mais c'est au seul Amenosis qu'est réservé d'en connoître la cause. Sujet fidele, il a préféré la perte du Trône de ses Peres, à la nécessité de se révolter contre son Roi. Ce n'est point assez de lui rendre la Souveraineté de Cirene, Amasis voudroit encore lui donner Amestris, sa fille, si le Ciel ne la lui avoit enlevée. Amenosis, qui jusques-là avoit

regardé Amasis comme l'ennemi d'Apries, apprend avec surprise, que le Roi se voyant dans l'impossibilité de résister aux rebelles, l'avoit engagé à se mettre à leur tête, espérant que, par cet artifice, les soins d'Amasis lui conserveroient le Trône. « Le Ciel, dit-il, » secondoit mon zele, lorsque mon » Roi sentant l'atteinte des derniers » maux, me fit appeller. Je courus à » sa demeure cachée; la mort étoit » déja peinte sur son visage. Il me serra » tendrement sur son sein, m'ordonna » de chercher sa fille, & de la donner » pour épouse à mon fils. Je le jurai en » pleurant. Il vouloit en dire davantage; » mais il tomba mort entre mes bras, » & me laissa dans les larmes.

(*Amenosis*) Qu'entends-je?

(*Amasis*) Je dois & je veux accomplir mon serment; mais je crains de trouver de l'éloignement dans mon Fils. Il ne parle point d'hymen; il fuit le Palais; la chasse fait sa principale occupation. C'est à l'ami, mieux qu'au pere, qu'il appartient de le décider. J'invoquerai les Dieux; charge-toi d'amollir son cœur. Vante-lui Nitetis, vante-lui sa beauté, sa vertu; si tes

conseils peuvent lui inspirer de l'amour, c'est à toi que je devrai la paix.

Quel sacrifice à faire pour Amenosis, qui adore Nitetis! Il faut solliciter son ami à lui enlever sa maîtresse. Il s'y résout. Beroé s'offre à lui. Croyez-moi, lui dit-il, retournez dans vos bois. Fuyez, si vous ne voulez pas voir votre Amant dans les bras d'une autre; son Pere le destine à Nitetis.

(*Beroé*) Malheureux! Et Sammette consent à ce nœud?

(*Amenosis*) Comment voulez-vous qu'il s'oppose aux volontés d'un Pere & d'un Roi.

(*Beroé*) Ainsi....

(*Amenosis*) L'instant fatal approche, fuyez.

(*Beroé*) Je me meurs.

(*Amenosis*) Vous pleurez, & vous avez raison. Je juge de vos maux par les miens....Sachez....Adieu.

Cependant Sammette arrive, & trouve sa chere Beroé dans les larmes. Elle lui reproche sa perfidie, & lui demande pour toute grace de la remmener dans ses forêts. Surpris de ce dessein, il en apprend enfin la cause, & rassure sa Maitresse, en lui jurant

de s'exposer à tout, plutôt que de l'abandonner. L'occasion d'exécuter cette promesse se présente. Il la saisit, en refusant Nitetis. Beroé, amie de cette Princesse, devient la confidente de sa Rivale. Elle apprend d'elle le refus cruel qu'elle vient d'essuyer. Beroé, trop sincere, ne peut lui cacher quelle en est la cause, que Sammette est Dalmir. Nitetis devient furieuse, & fait connoître sa Rivale au Roi, qui vient la prier d'oublier le refus de son Fils. Amasis, resté seul avec elle, l'interroge; il apprend d'elle comment elle a plu à Sammette, & attendri par sa naïve simplicité, il n'emploie point contre elle les menaces, il lui rappelle seulement son devoir. Mais Beroé le connoît: chasser Sammette de son cœur, est au-dessus de ses forces; mais rien ne la déterminera à accepter la main de l'Héritier du Trône. Pour lui ôter toute espérance, elle se consacrera à Isis, & passera sa vie avec les Vierges employées à ses Mysteres. Là, séparée de celui qu'elle adore, elle invoquera les Dieux, pour que Sammette, imitateur de son Pere, devienne un jour un Héros tel que lui. Amasis,

touché de tant de générosité, engage son Fils à suivre les conseils de Beroé. Ce Prince, sensible aux bontés de son Pere, l'admire, & Beroé saisit cet instant. « Votre reconnoissance est juste. » Un Pere si tendre ne mérite-t-il pas » d'un Fils quelque preuve de son attachement ?

(*Sammette*) Ah! si le Ciel m'entend, il m'offrira quelque moyen de me faire connoître à Amasis.

(*Beroé*) Console-toi, Sammette, le Ciel t'entend.

(*Sammette*) Quoi ?

(*Beroé*) C'est de vous que dépend la Paix de l'Egypte & la tranquillité de votre Pere.

(*Sammette*) De moi! Parlez, je suis prêt à tout. Que dois-je faire pour remplir un si grand objet?

(*Beroé*) L'entreprise est difficile; il faut m'abandonner.

(*Sammette*) Vous abandonner!... Qui donc demande un si cruel sacrifice ?

(*Beroé*) Le Ciel, la Terre, vous-même, Sammette, si vous vouliez vous examiner. Êtes-vous fidele à votre Patrie? Ne renouvellez pas ses périls pas-

sés. Respectez-vous le Trône? Ne l'avilissez point. Êtes-vous reconnoissant envers votre Pere ? N'abrégez pas ses jours. Vous aimez-vous vous-même ? Pensez à votre devoir. Beroé vous est-elle chere ? Ne vous opposez pas aux Destins; laissez-la dans l'état où elle est née, & n'exposez pas l'objet de votre amour à la haine, au danger & à l'insulte.

Cette fermeté de Beroé rend son attachement suspect à son Amant; mais elle le rassure, le quitte, & lui défend de la suivre. Sammette examine quel peut être le dessein de Beroé. La passion l'emporte, il court au Temple d'Isis, & l'enleve.

(*Beroé*) Qu'avez-vous fait ? Où me conduisez-vous? Rappellez-vous à vous-même, pensez à Isis, pensez à votre Pere.

(*Sammette*) Je ne puis penser qu'à Beroé. Beroé est ma seule raison.

(*Beroé*) Remmenez-moi au Temple, voyez l'agitation des airs, les éclairs qui brillent; écoutez le tonnerre menaçant. Ce jour semble être celui de la destruction de la Terre. Par pitié, reconduisez-moi au Temple.

(*Sammette*) Calmez-vous; cette tempête est passagere, la Mer nous laisse encore un passage, fuyons.

(*Beroé*) La Mer ? Ne vois-tu pas que le Ciel te ferme tous les chemins? La Mer combat contre les vents, elle blanchit, elle mugit; l'onde se confond avec le Ciel. Malheureux, ne deviens pas l'exemple funeste de la colere des Dieux. Cependant des gens armés arrivent pour arrêter Sammette. Il se défend, & rien ne peut le désarmer que les larmes de son Amante & la présence de son Pere. Amasis le fait arrêter, & malgré les prieres de Beroé, il est conduit en prison. Nitetis, plus heureuse, obtient la liberté de Sammette, à condition cependant qu'il donnera sa main à cette Princesse. Le Roi l'a décidé; rien ne peut le faire changer de résolution. Envain Nitetis lui représente que c'est vouloir la mort de son Fils, que d'exiger ce sacrifice. En effet, ce Prince refuse la liberté à ce prix. Amasis irrité, ne veut plus qu'on lui parle en faveur de Sammette. Beroé, malgré cette défense, se jette à ses pieds. Levez-vous (lui dit Amasis): que voulez-vous?

(*Beroé*)

(*Beroé*) Vous rendre l'amour de votre Fils, la paix de votre Royaume & votre bonheur. Je vous ai tout ôté, & je veux tout vous rendre. Suspendez votre colere, jusqu'à ce que j'aie parlé au Prince; après cet entretien, je vous le promets obéissant, repentant, & prêt à épouser Nitetis.

(*Amasis*) Vous voulez que j'attende le retour de mon Fils de celle-même qui l'a séduit.

(*Beroé*) Le fer guérit les blessures que le fer a faites. Fiez-vous à moi.

Beroé obtient la permission de voir son Amant. Cependant son inquiétude pour Sammette croît à chaque instant. Le Grand-Prêtre d'Isis a demandé à Amasis un entretien secret; sans doute, c'est pour exiger du Roi justice de l'insulte faite au Temple de sa Divinité. Beroé court à la prison de son Amant.

(*Sammette*) Quoi! Beroé veut que j'épouse Nitetis?

(*Beroé*) Oui, Prince, & avant le coucher du Soleil.....C'est à ce seul prix que vous pouvez espérer le pardon. Il n'est plus tems d'examiner : sauvez-vous; vivez, je vous en prie, je vous

le conseille & je vous le commande.

(*Sammette*) Et vous verrez une autre Epouse dans mes bras....

(*Beroé*) N'examinez pas ce que je sens.

(*Sammette*) Ainsi donc votre attachement se montre...

(*Beroé*) Croyez, si vous le voulez, que je ne vous aime point; unissez-vous à une autre, pour me punir, & vengez-vous ainsi de moi.

(*Sammette*) Il n'est pas aisé de vous imiter, cruelle!

(*Beroé*) J'aurois été plus tendre, si je vous avois vu mourir, ah Prince que j'adore! Les instans volent, le Roi m'attend; cédez à votre Pere, au destin & à ma douleur.

(*Sammette*) Quoi ! vous voulez que je donne ma main ?

(*Beroé*) Oui, Beroé le veut. Ne m'avez-vous pas dit que votre cœur dépendoit de moi ?

(*Sammette*) Malheureuse !

(*Beroé*) Prince, je frémis, mon sang se glace, lorsque je pense à votre danger. Ayez pitié de l'état où je suis, je vous en conjure par les tendres regards, par les soupirs qui furent les

premiers interpretes de notre tendresse mutuelle.

(*Sammette*) Hélas !

(*Beroé*) Ah! je le vois, mes prieres vous touchent, j'en vais porter l'heureuse nouvelle à votre Pere.

(*Sammette*) Arrêtez, Beroé.

(*Beroé*) Quoi ?

(*Sammette*) Je ne puis. Vous exigez de moi un trop grand sacrifice. Non, rien ne pourra me faire épouser Nitetis.

(*Beroé*) Ainsi donc vous voulez que je sois témoin de votre mort. Non, ce supplice est trop cruel pour une Amante. [*Elle tire son poignard, & elle est prête à s'en frapper.*] Regardez-moi, & consultez-vous.

(*Sammette*) Arrêtes.

(*Beroé*) N'approchez pas, ou je meurs.

(*Sammette*) Par pitié.

(*Beroé*) N'en espere pas plus que tu n'en eus pour moi.

(*Sammette*) Juste Ciel! ordonnez, que voulez-vous de moi?

(*Beroé*) Que vous obéissiez à votre Pere, que vous épousiez Nitetis, & que vous respectiez vos jours.

(*Sammette*) J'y consens. Rendez-moi ce poignard, & je suis prêt à tout.

(*Beroé*) Jure-le.

(*Sammette*) Dieux, quelle tyrannie! Beroé.

(*Beroé*) Ingrat, ainsi donc tu voulois me tromper. Vois mourir ton Amante.

(*Sammette*) Arrêtez, je le jure; abandonnez ce fer, je vous obéirai : je le jure aux Dieux, je le jure à toi-même.

(*Beroé*) Oh victoire cruelle! Adieu, Sammette, adieu.

(*Sammette*) Où courez-vous?

(*Beroé*) Au Roi.

(*Sammette*) Ecoutez-moi, du moins.

(*Beroé*) Non, Prince, la vertu a ses bornes; c'est en risquer le fruit, que de les excéder.

Beroé quitte ainsi Sammette, lié par un serment, & le laisse dans la douleur & dans le regret de la cruelle promesse qu'il vient de faire. Cependant Nitetis, qui désespere de pouvoir obtenir la grace de Sammette, a su lui préparer un chemin pour la fuite; elle

a pourvu à tout; ses soins mêmes se sont étendus sur Beroé. Elle veut offrir ce secours à Sammette; mais tandis qu'il délibere, il reçoit ordre de se rendre auprès du Roi, & il refuse les offres de Nitetis.

Cependant la joie la plus grande succede aux allarmes les plus vives. Beroé vient apprendre au Roi que son Fils est prêt à lui obéir. Sammette en effet vient se jetter aux genoux de son Pere.

(*Amasis*) Levez-vous, votre repentir aura sa récompense; la Fille d'Apriès fera votre bonheur, & Beroé n'en sera pas jalouse.

(*Sammette* } Ciel !
(*Beroé* }

(*Amasis*) C'est elle [*montrant Beroé*] qui est Nitetis; & vous, [*à Nitetis*], ma Fille bien-aimée, venez dans le sein de votre Pere.

(*Nitetis*) Moi, votre Fille!

(*Amasis*) Oui, vous êtes cette Amestris, dont j'ai pleuré la mort. La Reine, Mere de Beroé, perdit la vie en la lui donnant. Apriès, obligé, le jour de sa naissance, d'abandonner son Palais, la confia à mon Epouse qui étoit

enceinte, & qui, pour assûrer ce dépôt, remit la Fille du Roi entre les mains d'un Berger, à qui elle cacha l'état de cet Enfant. Apriès, de retour dans Canope, redemanda sa Fille, & les recherches qu'on fit alors pour la trouver ayant été inutiles, mon Epouse fit courir le bruit qu'Amestris étoit morte, & donna sa propre Fille, sous le nom de Nitetis.

Les circonstances qui accompagnent cet événement, ne laissent aucun sujet de doute. D'abord c'est le Prêtre d'Isis, à qui l'Epouse d'Amestris a confié ce secret, qui le releve. D'ailleurs, la vraie Nitetis a au bras une marque, que l'Epouse soigneuse d'Amestris lui avoit imprimée elle-même.

Un double hymen est le fruit de cette heureuse découverte. Amenophis épouse Amestris, & Nitetis son cher Sammette.

Nota. Lisez, dans cet Extrait, *Amenophis*, par-tout où il y a *Amenosis*.



II.

LE Satire di Benedetto Menzini, *Fiorentino, con le Note di* Anton. Maria Salvini, Ant. Mar. Biscioni, Giorg. Van-der-Broodt, *e altri celebri Autori: si aggiunge un Ragionamento sopra la necessita e utilita della Satira, e su i pregi delle Satire del* Menzini, *composto da* Pier. Casimiro Romolini. *Leida, per la vedova* Van-Eet. 1759.

» SATYRES de *Benoît Menzini*, » Florentin, avec des Notes de divers Auteurs, & un Discours sur » l'utilité & la nécessité de la Satyre » & sur le mérite des Satyres de » *Menzini*, composé par M. *Romolini*. A Leyde, 1759, *in*-8°.

LES Satyres de *Menzini* sont déja connues par les Traductions & par les Extraits qui s'en trouvent dans le Journal Etranger des mois de Février & de Mars 1758; mais la nouvelle Edition que nous avons sous les yeux, est si supérieure aux autres, tar- par les

Notes qui l'accompagnent, que par l'excellent Discours de M. *Romolini*, qu'on nous saura sûrement bon gré de la faire connoître.

LA Satyre, dit l'Auteur de ce Discours, *a la vérité pour principal objet. Ses armes sont des traits acérés & tranchans; la dérision publique est à sa suite; son devoir est de démasquer & de foudroyer le vice & le vicieux; son premier effet est d'étonner l'esprit, & son but de corriger les mœurs.* Que la malice de ces hommes qui n'ont d'intelligence que pour nuire, suppose des crimes à des cœurs innocens, ce n'est point-là la Satyre. La fausseté appartient à la calomnie, enflammée par d'injustes passions. La vertu est la passion du Satyrique, & elle ne se soutient que par la vérité. Nous n'érigerons pas des autels au crime; nous voulons faire connoître les vrais amis de l'humanité, & nous allons pour cela considérer combien la Satyre est utile & nécessaire *à la Religion, à l'Etat & aux Lettres.*

1°. La Religion révélée, pour perfectionner le premier dessein de l'Au-

teur de la Nature, a pour but de conſerver & d'affermir le grand principe de la ſociété, cette bienveillance générale qui nous fait regarder tous les hommes comme autant de portions de nous-mêmes. Chaque Citoyen (partout où les hommes ont encore le droit de faire du bien aux hommes), chaque Citoyen eſt donc une eſpece de Magiſtrat, chargé, par la Nature, de veiller à l'intérêt public. La Religion ne fait que confirmer ce droit. Quand on conſidéreroit l'homme relativement à lui-même, la Religion nous permet & nous ordonne de rappeller nos freres à leur devoir. Seroit-ce un crime, que de travailler à rendre les hommes heureux? L'Evangile, en pluſieurs endroits, preſcrit au Fidele de s'élever contre le vice, & d'en dénoncer hautement les ſectateurs (*a*). C'eſt favoriſer le mal, que de le tolérer. Les hommes ſont trop près d'eux-mêmes, pour bien juger de leur propre ſituation. Ils flattent leurs vices, ils les laiſſent ſe naturaliſer dans leur ame, & ils tombent enfin dans un

(*a*) Matth. 18. Timoth. 5, *&c.*

ſommeil profond & funeſte, qui leur ôte tout-à-fait la connoiſſance de leur état. C'eſt à l'homme charitable, c'eſt au Satyrique à les éveiller, & à leur faire connoître l'abîme dans lequel ils ſe ſont enfoncés. Les hommes que la Satyre immolera, ſont ceux qu'il ne faut point eſpérer de ramener par des voies douces & faciles.

La Satyre s'élevera avec force contre le vice; elle accablera le vicieux de ſarcaſmes. Tel eſt le caractere de l'homme: il endure moins le ridicule, que le châtiment le plus ſévere. On aime mieux ſoulever contre ſoi les Loix, que d'exciter le ſentiment humiliant du mépris. L'amour-propre du ſcélérat attache à ſes forfaits une ſorte de grandeur. Il faut le heurter avec violence. Relevez, ſans égard, ſes défauts perſonnels, la condition de ſes ayeux, la baſſeſſe de ſes alliances. La Nature & la Fortune ſemblent être d'intelligence avec vous pour humilier ce perſonnage. Puiſqu'il faut le ramener par la cenſure, cherchez l'endroit ſenſible de ſon cœur, & frappez ſans pitié. Que le vicieux obſtiné perde la réputation & l'honneur. La charité évangélique

préfere toujours des biens permanens & réels, à des ſonges fantaſtiques & paſſagers.

Pourquoi donc la Satyre eſt-elle abhorrée? Parce qu'il y a peu d'hommes qui ne méritent d'en être les objets; c'eſt que l'on ſe reconnoît ſouvent dans les portraits qu'elle trace; c'eſt que la plus nombreuſe partie des hommes, les méchans, chargent le Cenſeur d'une haine que nous n'aurions pas la force de mériter.

2°. La Satyre n'eſt pas moins néceſſaire dans la Société Politique, que dans la Société Chrétienne. Les Etats, comme les hommes, ſont ſujets à ſe dépraver. Pour les conſerver dans leur premiere forme, il faut les ramener à leurs principes, relever la vertu dans le Gouvernement Républicain, épurer l'honneur dans la Monarchie, abolir la crainte, pour affoiblir le Deſpotiſme.

Le Gouvernement Démocratique a pour baſe la vertu, que l'homme ſuit rarement avec conſtance, s'il n'y eſt porté par une force ſupérieure, & animé par de puiſſans encouragemens. L'égalité conſtitue la Démocratie; la fruga-

lité entretient l'égalité: la liberté politique naît de l'accord de ces principes. La frugalité n'eſt plus qu'un vain nom, lorſque le deſir de la grandeur perſonnelle dévore & engloutit le deſir de la félicité publique. La liberté n'eſt qu'un nom, lorſqu'elle ne fait qu'autoriſer les Citoyens à s'offenſer les uns les autres. L'amour de la Patrie alors s'anéantit; l'Etat n'a plus qu'un mouvement tumultueux & confus, pareil à la tempête; & le Peuple, auſſi tourmenté de ſa liberté, qu'il le ſeroit de l'eſclavage, eſt réduit, comme dit le Dante, à s'écrier: *Vive la mort.*

Il eſt certain qu'une ame grande, qui a goûté le plaiſir de commander, & qu'un Peuple féroce, conduit par une orgueilleuſe ignorance, peuvent être difficilement retenus & fixés dans les bornes de la modération. L'*Oſtraciſme*, l'*Inſurrection*, & les autres moyens ſemblables ne ſont pas toujours utiles. L'autorité des Sages n'eſt pas un frein aſſez fort. Il ne reſtera plus que la vertu, qui parle pour elle-même, & la liberté des accuſations eſt le moyen le plus efficace qu'elle puiſſe mettre en œuvre. Or, qu'eſt-ce que la Satyre? ſinon

une accusation violente, que la vertu intente au crime, devant le Public. Elle a cet avantage par-dessus tous les autres remedes, qu'elle reste exposée à la vue des Citoyens; que si elle n'opere point sur certaines personnes, elle opérera sur d'autres; & que, si elle n'a point un effet subit, elle produira à la longue tout celui que l'on desire.

« Un Citoyen, sous un masque re-» ligieux, cache-t'il un principe de ty-» rannie? Qu'il tremble : la Satyre a ins-» piré au Peuple une telle horreur de » l'esclavage, qu'il faudroit un aveu-» glement bien extraordinaire, pour » qu'il ne frissonnât point à l'aspect » des fers. La soif déréglée de régner, » la trâme d'une noire trahison sont » regardées d'un œil de fureur. Cha-» cun est, dans le fond de l'ame, dé-» claré contre celui qui machine sour-» dement contre la liberté. Si la sim-» ple voix d'un imposteur a pu, sous » de beaux semblans, dissoudre les » Etats, & en confondre les ruines, » que ne fera point, contre un Ci-» toyen, une Satyre écrite à propos, » une Satyre accommodée au tems & » à l'esprit du Peuple? Machiavel, ce

» Républicain féroce, ce profond Po-» litique, n'ayant que son génie contre » la puissance des Médicis, & pour le » soutien de la République chance-» lante, s'attacha à réveiller le cou-» rage endormi des Florentins, en » leur représentant toute l'énormité de » la tyrannie dont ils étoient menacés, » dans l'exemple du Duc de Valenti-» nois; & il tourna si adroitement sa » Satyre, qu'en feignant d'adopter des » principes opposés à ses vues, il la mit » en état d'être dédiée à celui-là même » contre qui elle étoit écrite. Bien en-» tendue d'abord, elle fut admirée; » mais depuis prise en mauvais sens, » elle a fait, au grand étonnement des » Sages, regarder comme l'instituteur » des Tyrans, un *Monarcomaque* plus » décidé, plus réfléchi que Brutus. (*a*)

(*a*) M. Romolini suit, au sujet de Machiavel, le sentiment de *Bacon*, de *Scioppius*, & de plusieurs autres. Ce sentiment paroît assez vraisemblable, lorsque l'on considere que Machiavel étoit Secrétaire de la République de Florence, Citoyen accrédité, & par-là opposé aux Médicis; qu'il fut trouvé complice de la mort du Cardinal Hypolite de Médicis, empoisonné par les Florentins; que dans ses Livres sur les Décades de Tite-Live, il se déchaîne avec fureur contre la Tyrannie, *&c.* *Voyez* Scioppius, *Pædi. Politic*; Corring. *Discours préliminaire au Prince*; Christ. *Vie de Machiavel*; Bayle, *art. Machiavel.*

Ce qui a été dit touchant la Démocratie, convient d'autant plus au Gouvernement Aristocratique, que la Satyre est le seul ressort efficace contre les Nobles, quand leur pouvoir devient arbitraire. Un Seigneur Aristocratique, dit M. de Montesquieu, est percé par la Satyre de part en part. Elle a toujours pour elle le Peuple, & presque toujours une partie des Grands. Elle conduira l'Aristocratie d'autant plus près de sa perfection, qu'elle persuadera mieux que la sûreté de l'Etat augmente, à mesure qu'on fait sentir aux familles régnantes qu'il est plus pénible, qu'il n'est agréable de commander.

L'honneur est, dans la main des Rois, le mobile par lequel ils doivent faire agir leurs Sujets. S'il est bien entendu, il produira d'aussi grands effets que l'amour de la Patrie dans les Républiques. La Monarchie se détruit,

lorsque le Prince rapporte tout à soi, sans égards pour les Loix, par lesquelles il est libre, ni pour ses Sujets, par lesquels il est grand; lorsque les dignités sont les livrées de la servitude; lorsqu'on peut être à la fois infame & honoré. L'honneur est un sentiment qui résiste au commandement & à la violence. Il obéira plutôt à la Satyre, qui jette sur la bassesse, & sur les autres vices flétrissans, le ridicule le plus amer. Elle montre que la grandeur d'ame consiste à suivre l'ardeur, que l'honneur nous inspire, de tout oser, pour rendre le Monarque plus grand, plus heureux, plus puissant, c'est-à-dire, plus propre à faire le bonheur de ses Sujets. Elle apprend aux Nobles que la noblesse est l'honneur même, transmis avec la charge de le mériter. La gloire, la réputation, l'immortalité, fussent-elles des mots vuides de sens, la Satyre les feroit valoir, parce qu'elles n'en sont pas moins des biens réels pour l'Etat, où elles maintiennent l'esprit de liberté par l'amour du grand & du beau. Elle marquera avec soin la différence du vrai & du faux honneur. Ses traits ne seront pas toujours

ſans effet. Nous avons vu un reſte miſérable de barbarie (*a*), que l'on confondoit avec le véritable honneur, tomber ſans reſſources, ſous les coups de l'immortel Maffei (*b*).

Que dirons-nous du Deſpotiſme ? Ce qu'en a dit l'Auteur de l'Eſprit des Loix : *Les Ecrits Satyriques ne ſont guere connus dans les Etats Deſpotiques, où l'abattement d'un côté, & l'ignorance de l'autre, ne donnent ni le talent ni la volonté d'en faire.* Il faut des ames libres & éclairées, pour compoſer des Satyres, & des ames raiſonnables & humaines, pour y céder.

L'Ecrivain Satyrique a beſoin d'être circonſpect ; s'il ſe voit haï d'un Citoyen ambitieux, il ſe réjouira d'avoir prévenu les malheurs qui menaçoient la Patrie. Il faut même ſavoir mépriſer quelquefois l'opinion publique, & ſe contenter de ſon propre témoignage. Le tems juſtifiera un jour vos efforts. Votre ſiecle eſt ingrat ; jouiſſez de l'a-

(*a*) La fureur des duels.

(*b*) Dans ſon Ouvrage intitulé : *La Scienza Cavallereſca*

venir, & n'oubliez pas que vous êtes nés victimes du bien public.

3°. C'eſt dans la République des Lettres, que la Satyre triomphe. Les vices des véritables Gens-de-Lettres & ceux des faux Littérateurs ſont d'une trempe à ne pouvoir être redreſſés que par la Satyre. Je ne parle point de ceux qui méritent l'animadverſion des Loix ; j'en ai aſſez dit là-deſſus. Mon objet eſt ici purement littéraire. La République des Lettres eſt compoſée de Gens, dont les uns ont un mérite réel, & les autres penſent en avoir. Les bons Littérateurs ſont rares ; mais la foule des impoſteurs eſt étonnante. Les premiers ont des défauts dans l'eſprit & dans le cœur : un des principaux, c'eſt d'être ſouvent inutiles au Public & à eux-mêmes. « Vous verrez ſouvent un » homme d'eſprit & même de génie, » qui, après avoir paſſé les jours & » les nuits à lire, à réfléchir, renver» ſera ſa fortune par un caprice qui » ne lui procurera ni plaiſirs ni avan» tages. Celui-ci ſe laiſſera dominer & » entraîner par l'amour de la ſingula» rité ; celui-là perdra des momens » précieux pour lui-même & pour l'U-

» nivers, à ſe répandre en controver» ſes frivoles & en vaines diſputes, » contre des Adverſaires qui ne ſavent » ce qu'ils écrivent, & qui veulent » s'illuſtrer par de grandes inimitiés, » &c. (*a*) » Ces défauts & pluſieurs ne peuvent être corrigés que par la Satyre.

Mais c'eſt principalement ſur ces eſſains d'inſectes qui déſolent la République des Lettres, que la main du Satyrique doit s'appeſantir & frapper. Emportés par une ambition que le talent & les lumieres ne ſoutiennent pas, ſi ces faux Litérateurs ne ſont arrêtés & confondus par la Satyre, ils défigureront, ils corrompront tous les objets des connoiſſances humaines.

(*a*) *Voi vedrete un ingegno ſorrumano e divino dopo aver tanto ſudato leggendo, e meditando rovinare la ſua fortuna per un capriccio che non gli reca nè utile nè piacere. Sarà un altro traſportato da un orribile fanatiſmo di novità. Un' altro di cui il mondo piange i prezioſi momenti ch'egli perde in impacciarſi in queſtioni inutili e rotarſi il cervello con un avverſario che non ſa coſa ſcrive, e che vuol farſi conoſcere con le grandi inimicizie, &c. P. 44.*

Et quel mal n'ont-ils pas déja fait ? La raiſon gémit & ſe ſouleve, quand on y penſe. La Juriſprudence, autrefois la Science des Loix, eſt preſque réduite à l'art d'étouffer la vérité, ſous un amas confus d'autorités qui ne décident rien. « Ames des *Averani*, des » *Noodt*, des *Bynkershock*, &c, la » Science s'eſt arrêtée aux colonnes » où vos noms ſont écrits. » Le Droit Public eſt deshonoré par ces Politiques abécédaires, qui ont fait des Machiavel & des Monteſquieu leurs Divinités, mais dont ils n'entendent point les Oracles. Ces avortons ſont aiſément reconnus à la hardieſſe de leurs diſcours, & à la petiteſſe de leurs vues. La Médecine n'eſt ſouvent encore qu'impoſture & charlatanerie. Quant aux Erudits & aux Antiquaires, la plûpart reſſemblent à ce Romain qui ſe croyoit plus habile que Varron, parce qu'il avoit à ſes gages pluſieurs Savans qui répondoient pour lui. Ceux-là ont toute leur Science dans leur Bibliotheque ou dans leur Cabinet. Il y en a peu qui ſachent retirer des ſpéculations des *Vaillant*, des *Patin*, des *Mezzabarba*, des *Buonarroti*, des *Maſ-*

sei, quelque profit, tant pour l'Histoire que pour le Commerce & la Vie Civile. Les Ouvrages du savant *Buonarroti* devroient leur servir de modele. Le plus grand nombre n'ont chargé leur mémoire qu'aux dépens de leur esprit. Leur tête est le vrai cahos d'Ovide. Un tas de connoissances embrouillées ne forme pas plus l'Erudition, qu'un monceau de Livres déchirés ne formeroit une Bibliotheque. Le Plagiat est leur grande ressource. Un Satyrique instruit composeroit un bon Supplément aux Recueils de *Thomasius*, d'*Abrecombius*, de *SchWart*, de *Leiser*, &c, sur les Plagiaires.

Les Femmes savantes joueroient un beau rôle dans cette partie. Je n'ai garde de trouver mauvais que les femmes cultivent leur esprit. La Société y gagneroit, si, au lieu d'en faire de jolis mannequins, on en faisoit des êtres pensans. Les *Witte*, les *Agnesi*, les *Du Boccage* honorent la République des Lettres; mais combien y en a-t-il qui, par de ridicules prétentions à l'esprit, font oublier tous les agrémens de leur personne. La Satyre les renvoyera au fuseau.

L'envie d'embrasser dans ses études tous les genres de Littérature & de Sciences, est un des vices les plus funestes aux Lettres. *Leibnitz*, un de ces Génies qui semblent faits pour tout savoir, est souvent au-dessous de lui-même, dans la plûpart de ses Ouvrages. L'érudition de *Muratori* est immense; mais ses Œuvres Philosophiques, Théologiques, *&c*, ne sont gueres bonnes qu'à garnir des tablettes. On est toujours borné par quelque côté. Du reste, il ne faut point blâmer, en général, l'Encyclopédie ou l'Etude de toutes les Sciences; elles se tiennent toutes par la main. Je crois qu'il faut suivre le précepte de Quintilien, qui veut qu'on les parcoure toutes, pour les rapporter à un seul objet. *Le Dante*, *Machiavel*, *Galilée* ne devinrent si grands, chacun dans son genre, que parce que rien ne leur étoit étranger. *Averani* fondit toutes sortes de connoissances dans la Jurisprudence. *Bellini* & *Cocchi* appliquerent leur vaste savoir à la Médecine; & ces deux Sciences, entre leurs mains, prirent une couleur & une vie nouvelles. L'homme d'Etude doit faire

comme le Voyageur, qui, après avoir examiné & recueilli dans sa route tout ce qu'il a vu, revient ensuite dans sa Patrie faire valoir les connoissances qu'il a acquises. La frivolité rira de mes conseils; je le lui permets. Elle croira qu'un cours d'Etude avec *Rotario* ou *Perez*, produit un Théologien ou un Légiste. C'est-là que la Satyre l'attend.

Le Vulgaire met sur le compte des Lettres, les vices de ceux qui les cultivent. Alors leur gloire se flétrit; le titre de Savant n'est plus une marque d'honneur, & l'Art d'écrire devient un métier. La foule des Poëtereaux & des petits Ecrivains augmente & s'appauvrit. Ils meurent de faim, en s'imaginant travailler pour l'immortalité.

Comment remédier à ces abus, si ce n'est par la Satyre? Les Journaux en démontrent l'utilité. Les Journalistes jouent le rôle de bons Satyriques, lorsqu'ils sont éclairés & sinceres. On redoute leur Critique, parce qu'on sait qu'ils ne prêtent leur voix qu'à la vertu & à la vérité. Quant à ceux qui sont ignorans & décriés, ils ne blessent que

ce qu'ils louent (*a*). Smyrne fit, dit-on, brûler Zoïle, parce qu'il avoit outragé Homere, son Citoyen. Cet exemple valoit mieux qu'une Satyre.

Mais qu'a donc à craindre la Société, des abus de la littérarure? Ce qu'elle a à craindre, c'est que la Religion & l'Etat n'en soient troublés. Sans parler de la Théologie, de la Morale & de toute la Philosophie, qui ont incontestablement beaucoup d'influence sur les mœurs, est-il indifférent, pour un Etat, de nourrir un Peuple d'hommes vains & frivoles, qui répandent dans toute la Nation un esprit d'ineptie & de vanité? Des hommes, qui, dans leurs Etudes, ne sauroient s'élever jusqu'à la réflexion, portent la même foiblesse, la même mollesse, dans les autres affaires de la vie. La frivolité énerve l'ame, & prépare des esclaves à l'esprit ambitieux, qui osera lâcher

(*a*) *I Novellisti fanno la figura de buoni Satyrici, quando son dotti e sinceri ognuno ne spaventa lo sdegno perchè si sa che parla per bocca di costoro la virtù e la verità. Quando poi si sono che sono ignoranti e screditati, ognuno ha più piacere d'essere biasimato che lodato di loro*, &c. P. 64.

ses

ses passions contre la liberté publique. Dans les Etats Despotiques, il ne regne qu'une fausse Science; l'étude y est superstitieuse, & le raisonnement y seroit un crime. Une véritable Science affoibliroit l'Empire du Despote. Où la raison humaine est cultivée, là regne la véritable Science; & voilà ce qui met une distance infinie entre le Spartiate & le Mahométan. Enfin, dans un Etat, les opinions des hommes renommés deviennent des principes pour le Peuple. Ces principes forment les mœurs intérieures, dont les extérieures ne tardent pas d'être l'expression. Le Gouvernement domestique prend la même teinte, & le Gouvernement Politique est bientôt forcé de s'y prêter. Ajoutez à cela la nécessité & le danger des mutations politiques, des nouvelles Loix, *&c*, & vous ne laisserez point introduire dans les Lettres un esprit capable de les corrompre.

La nécessité de la Satyre une fois établie, il est bon de remarquer que ceux qui s'y exercent, ne doivent pas la mériter. Vous qui n'avez point de mœurs, vous oserez reprendre des défauts? Commencez par vous corriger

vous-même; le mépris de la Satyre dérive de l'inobservation de ce précepte. De-là l'opinion ridicule & malheureusement générale, que la Satyre n'est dictée que par la passion, la haine ou l'envie. Qui auroit pû souffrir une correction de Pierre l'*Aretin*, de *Nicolo Franco*, & de gens de cette trempe? De-là encore ces événemens tragiques, qui sont consacrés dans l'Histoire de la Satyre, telles que la triste destinée de *Daphytas* le Grammairien, d'*Anacréon* de Chypre, de *Labienus*, d'*Oscus*, &c. La réforme des mœurs est l'unique fin de l'honnête Satyrique, & c'est l'unique point de vue, sous lequel nous l'approuvons. Chacun pourra conjecturer de-là combien nous abhorrons les Satyres contre les Souverains. *Dans la Monarchie*, dit un Auteur admirable, *quelque trait va contre le Monarque; mais il est si haut, que le trait n'arrive point jusqu'à lui.* La personne des Rois est sacrée; c'est pourquoi je consens que l'on condamne aux flammes, les infames Libelles des *Bucher*, des *Barclai*, des *Altuse*, & de tant d'autres *Monarcomaques*. Je n'ajouterai rien touchant le systême

de *Mariana*; il est étonnant que des opinions si barbares trouvent des défenseurs dans le Monde Chrétien.

Jettons un coup-d'œil sur la flatterie, pour mieux sentir l'importance de la Satyre. Le Satyrique peut tout au plus ôter l'honneur; mais le flatteur étouffe la vertu. Nous nous prostituons volontiers à l'adulation; chacun cherche à augmenter l'idée qu'il a de lui-même; chacun a son foible & sa passion: la flatterie en fera votre tyran. La vanité, dont personne ne demande à être guéri, devient insupportable, lorsqu'elle est fomentée par l'adulation. Les richesses, qui donnent à ce vice un si grand mouvement, chargeront de ridicules des hommes déja odieux à la multitude, par ces richesses mêmes. Enfin la flatterie canonise tous les vices, & son encens est un poison subtil: secondée par l'amour-propre de ceux qu'elle enyvre, elle bouleverse les mœurs par une douce & insensible violence. La Satyre, au contraire, ennemie mortelle du vice, fait triompher la Morale.

Elle seule bravant l'orgueil & l'injustice,
Va, jusques sous le dais, faire pâlir le vice;

Et souvent, sans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,
Va venger la raison des attentats d'un sot.

Plus puissante que les Ecrits des Socrate, des Platon & des Aristote, elle appuie l'exposition lumineuse des vertus, de toute l'éloquence qui les fait embrasser. Un Commentateur d'Horace l'a appellée la *Philosophie Universelle*, & moi je la définirai la *Philosophie Pratique*.

Tel est, en abrégé, le Discours de M. *Pierre-Casimir Romolini* sur la Satyre en général. Nous l'avons élagué à regret, parce que nous n'avons pu le faire, sans sacrifier des vérités grandes & lumineuses. L'Auteur pense & s'exprime par-tout avec courage, avec fierté. Si ses principes ne sont pas toujours incontestables, ses vues sont du moins toujours saines. Quelques-unes de ses idées demanderoient d'être développées. Pourquoi un Traducteur ne prendroit-il pas une liberté qui tourneroit au profit de l'Ouvrage & de ses Lecteurs? Dans les conjonctures où se trouve à présent notre Littérature, la Traduction entiere de ce Discours ne

pourroit être qu'agréable au Public, & utile aux Lettres. M. Romolini le Fils a enrichi le Discours de son Pere de savantes Notes, dont nous n'avons pu faire usage. L'esprit de Menzini regne dans tout le cours de l'Ouvrage; & cela ne surprendra point, quand on saura que M. Romolini avoit été le Disciple & l'ami intime de ce Satyrique, & qu'après la mort de son Maître, il se retira dans son obscure Patrie (*a*), parce qu'il étoit privé du commerce d'un homme, qui seul pouvoit lui faire supporter les vices de la Société.

Il ne reste plus qu'à donner une idée des Satyres Italiennes, pour ceux qui n'ont pas vu les anciens Journaux.

La premiere Satyre de Menzini ne laisse dans l'esprit que des traces confuses, à cause de la multiplicité des sujets qu'elle embrasse. L'impudence avec laquelle des ignorans ou des demi-savans s'emparent des places que le mérite seul devroit occuper, la misere

(*a*) A Poggiano, dans le Duché de Toscane, où il est mort, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans.

des Poëtes, la friponnerie des Marchands, les persécutions suscitées contre les Auteurs distingués, excitent la bile de Menzini. « O Jupiter, s'écrie-t-il à la fin de cette Piece, » lance ta » foudre sur ces scélérats travestis en » Catons; ou, si la pointe de tes traits » est émoussée, prends une hache: » tout est bon pour punir. Et toi, Bel» lerophon, aujourd'hui placé parmi » les Astres du Firmament, prête-moi » ta croupe, pour fuir bien loin de ces » archi-fripons, & pour aller à côté » de Ménippe les accabler du haut » des Cieux.

La deuxieme Satyre est une imitation du Dialogue de Lucien, intitulé *Jupiter Tragædus*. L'allégorie en est assez sensible. Les Dieux avoient chacun appris un métier. A peine l'eurent-ils exercé quelque tems, que l'envie de s'enrichir les tourmenta. Jupiter prit le parti de les rappeller à sa Cour. Le jour même qu'ils eurent reçu leurs titres de noblesse ou d'oisiveté, ils se mirent à disputer sur l'antiquité de leur origine. L'un se faisoit descendre de la corne droite d'Ammon, l'autre du bras qui avoit foudroyé les Géans.

Le peuple des Divinités, dépourvu de titres, courut acheter des arbres généalogiques tout entiers jusqu'à leurs racines. Jupiter, pour terminer leurs querelles, fit à chacun présent d'une Rose pour en orner son chapeau. Alors les Dieux fermerent tout-à-fait boutique, & ne furent plus qu'inutiles & ambitieux. Momus, choqué de leur délire, leur enseigne en Philosophe que l'ambition n'a que des fruits amers sous une écorce luisante. Il leur montre combien il vaudroit mieux pour eux, ouvrir le sein de la terre d'une main robuste, que de doubler leurs mentons à la table de Jupiter. Après leur avoir dit que la tyrannie des petits Princes est encore plus dure que celle *dont Samuel menaçoit les Juifs*, il leur demande si quand les hommes sont tout nuds, ils ne sont pas égaux. *Oui, sans doute il n'y a point alors de différence entre eux; vous devez avoir appris à Pise que l'accident ne change point la substance*. Le reste de son discours est sage & vigoureux. « Aimez la liberté, & les rayons de la » véritable gloire orneront votre front. » Celui qui marche dans les sentiers » de la justice, n'a pas besoin des

» graces d'un Monarque; il est grand » par lui-même, & toutes les décora» tions honorifiques ne le rendront pas » plus grand. » Momus parloit à des ambitieux, & il raisonnoit trop sensément pour en être écouté. *Les nuages de l'ambition, si brillans au-dehors, sont formés de noires vapeurs, à travers lesquelles la vérité paroît hideuse ou ridicule*. Les Dieux en étoient enveloppés: ils se moquerent de la rhétorique de Momus; ils demeurerent grands, c'est-à-dire esclaves & malheureux.

Voici le sujet de la troisieme Satyre. L'Auteur avoit demandé une Chaire à l'Université de Pise. Le Docteur *Moniglia*, Poëte Tragique & Médecin, l'emporta sur lui, & signala sa victoire par des railleries sur les Vers de son Emule, qu'il appelloit *Piscio delle Muse*. La tête de Menzini s'embrasa, il darda contre son adversaire les traits de la plus violente Satyre. Cette piece présente d'abord des images grotesques. Le Docteur Moniglia, sous le nom de *Curculione* (Puceron), paroît en triomphe sur le tombereau de l'Anerie, avec l'assortissement convenable. Notre Peintre ne veut pas lui

donner le bonnet de Docteur : c'eſt d'une lourde pierre qu'il lui affuble la tête, & au lieu des lauriers du Parnaſſe, il le couronne de laitues, après l'avoir régalé de coups de pieds en grande cérémonie, *pedata arciſolenne*. La Satyre devient enſuite plus ſérieuſe & plus noble. « Un jour, dit-elle, » l'éclat du mérite fera fermer les ſoupiraux d'où s'exhalent les injures » dont on l'accable. Que l'on oppoſe » tant qu'on voudra des digues aux » torrens, la vertu force enfin les bar» rieres de la malice humaine. Tout » ce que l'envie imagine & produit » tombe en pouſſiere, & le Chef & » ſes Champions diſparoiſſent anéan» tis. Déploie donc, ô ſcélérat, dé» ploie toute ta méchanceté ; que peut» elle contre un cœur honnête ? Deux » ſerpens ſe gliſſent dans le berceau » d'Hercule ; Hercule les étrangle en » badinant. O toi, qui déchires les » réputations, le même ſort t'attend.

Al lume
Del lor (delle Genti dabbene) ſplendore ogni ſpiraglio tura.
Ma ponga quanti vuole argini al fiume :

Che la virtù di rompere il baſtione
Dell'umana nequizia ha per coſtume.
E ciò che in campo orrida invidia pone,
Si vede alfine in cenere converſo
Ed eſtinto ogni Duce, ogni Campione.
Opra dunque, o fellone, opra, o perverſo,
Quanto ſai, quanto puoi, che'l tutto è nulla
Contra chi ſerba un cuor polito e terſo.
Fur ſerpentacci intorno della culla
D'Ercole, che chiedeva il pappo e'l dindi (a)
E pur quelli ſtrozzando ei ſi traſtulla.
Or tu che l'altrui fama opprimi e ſcindi,
Di qualche irreparabile rovina
Ben potreſti ritrar l'eſempio quindi.

L'Auteur retombe, vers la fin, dans une amere & dégoûtante cauſticité.

Ei, che negli orinali è ſi naſuto
Dica, che Piſcio delle Muſe è il mio,
Onde ſi ben lo riconoſce al fiuto.
Ma ſe Piſcio gli par, per Dio, per Dio,
Il faro diventare acqua bollente
E la ſua pelle pagheranne il fio.

(a) Du pain, de l'argent, en termes enfantins.

Dans la quatrieme Satyre, M. Menzini déclame, avec autant de goût que de feu, contre les corrupteurs de la Poéſie Italienne & contre les *Improviſateurs* (*a*), qui ſe mêlent de ce métier, ſans étude & ſans connoiſſances. Rien n'eſt plus juſte & plus beau que le trait par lequel il caractériſe Pindare. Il dit que, ſi ce Poëte parcourt un vaſte cercle dans ſon vol, c'eſt ſans jamais perdre de vue le centre au tour duquel il tourne, pour s'y plonger à la fin.

La cinquieme Satyre, aſſaiſonnée d'un ſel piquant, roule ſur la charlatannerie des faux Savans & ſur l'hypocriſie des faux Philoſophes. Vers la fin, il y eſt fait mention de l'Abbé *Lanci*, l'une des victimes de l'Envie & de la Comédie Satyrique. L'Abbé Lanci avoit été Prêtre de l'Oratoire ; les Cardinaux *Jérôme Carlo* & *Léopold de Médicis* l'accueillirent très-bien à Florence, après qu'il fut ſorti de ſon

(*a*) Les *Improviſateurs*, en Italie, ſont de Beaux-Eſprits, qui font ſur le champ des Vers & des Impromptus ſur tous les ſujets qui s'offrent, ou qu'on leur propoſe.

Ordre. De bons Sermons & de jolis Vers lui avoient fait des admirateurs & des amis, mais beaucoup plus d'ennemis encore. *Suſini* le tourna en ridicule dans une Comédie, ſur ce qu'il peignoit des Payſages ſans figures. La malignité l'avoit entamé par des railleries ; la méchanceté l'accabla par des impoſtures. Le Docteur *Moniglia*, le même qui étoit ennemi de *Menzini*, de *Magliabecchi*, de *Cirelli*, &c, le perdit dans l'eſprit du Cardinal Carlo, en répandant le bruit qu'il avoit empoiſonné un richard nommé *Pontanari*, pour en faire tomber la dépouille à *Leonard Martinelli*, mari d'une de ſes Sœurs. Il échappa à Lanci quelque Epigramme contre l'auteur de ſa diſgrace. Celui-ci, dans l'intermede d'une de ſes Pieces, fit paroître ſur le théâtre un Acteur avec un maſque repréſentant au naturel l'Abbé Lanci. Le lendemain de la repréſentation, l'Abbé, trop foible pour un homme dont le mérite excitoit l'envie, vendit tout ce qu'il avoit, & partit pour l'Allemagne, où il mourut dans une hôtellerie.

Dans la ſixieme Satyre, Menzini ſe

déchaîne contre les femmes, avec l'humeur aigre & atrabilaire de Juvenal, son modele. Nous ne mettrons point sous les yeux du Lecteur le tableau des infidélités, des infanticides, des empoisonnemens & de toutes les infamies dont il les charge. L'avarice des Peres qui jettent leurs Filles vivantes dans des tombeaux, la désolation de ces Vestales, forcées de violenter la Nature, la noirceur des enfans illégitimes, la connivence des Maris dans les desordres de leurs Femmes, sont tracées avec un pinceau trempé dans le fiel, & d'une main qui semble se complaire à employer les plus noires couleurs.

La septieme Satyre frappe sur les Nobles: le ton en est brusque & tranchant, mais le ridicule y est présenté avec beaucoup de finesse. En voici quelques morceaux. La Satyre est coupée en dialogue entre le Poëte & un Personnage appellé *Sgobbia*.

(*Le Poëte*) « Tes superbes regards, » quand je te parle, le chapeau sur » la tête, me lancent des traits de dé- » dain & de colere; dis-moi, ai-je » dérobé quelque quartier de Noblesse

» de ton Arbre généalogique? Adieu: » s'il faut flatter, s'il faut ramper, je » ne suis pas ton fait ..... (*Sgobbia*) » Ecoute; tu ignores, sans doute, que » je suis de la race des *Intarlati*...... » (*Le Poëte*) Non : je sais que ton » ancienne noblesse s'est pourrie dans » toi avec la vertu. Je connois le tronc » d'où tu sors : peut-être qu'une main » étrangere...... Mais est-ce toujours » de la noblesse que pousse ce tronc, » & ne faudroit-il pas abattre certains » rameaux à coups de hache?..(*Sgobbia*) » Tais-toi : je te le dis encore une » fois, je suis Gentilhomme. Si tu » en doutes, j'ai tous mes doigts or- » nés de bagues & des pierres; j'oc- » cupe toute la journée plusieurs La- » quais à ne rien faire; je ne vais » qu'en carrosse dans les rues; j'ai le » ton haut, la parole libre & la main » lourde pour mes Domestiques; je » répete souvent le mot d'*honneur*; je » promets toujours de rendre service, » & je ne m'en souviens presque ja- » mais; j'ai une Terre, un Canon » dans mon Château, un Trisaïeul il- » lustre, un Violon à mes gages, une » Actrice sur mon compte, & des

» dettes... (*Le Poëte*) Place, place à » ce Seigneur, c'est un grand homme; » mais ôtez-lui sa broderie, son équi- » page, ses gens, il ne sera plus rien. » Voulez-vous le bien connoître? pla- » cez à côté de lui un *Irus*, & vous » verrez, à son indignation, qu'il est » plus noble qu'Ulysse.... La tige qui » l'a produit est auguste & glorieuse, » car ses branches portent des pommes » d'or : mais lui, que produira-t-il » de lui-même? du gland.... Sgobbia, » J'avoue que tu as de belles qualités, » & les Boulangers admirent encore la » sagacité avec laquelle tu traitas un » jour la question : *Pourquoi le pain* » *chaud est-il du pain frais*? Oh oui, tu » es noble, & je vais te faire élever une » statue en marbre dans la place publi- » que. Les Passans diront : que fait là » ce sot, & quel est l'animal encore » plus sot, qui l'a planté là? Tout beau, » leur dirai-je : ne connoissez-vous » point le Trisaïeul de cette statue? » &c...(*Sgobbia*) A propos, connois- » tu mon Fils? C'est un enfant mer- » veilleux, c'est un prodige...(*Le Poëte*) » Que fait-il donc?...(*Sgobbia*) Ce » qu'il fait? Il monte à cheval avec

» une grace infinie; personne ne mene » un carrosse avec autant d'intelligence » que lui; il pousse une botte avec » une aisance, une prestesse, dont les » Maîtres mêmes sont étonnés; il faut » le voir danser, jouer à la paume, » caresser un petit chien, un sapajou. » Les femmes sont folles de lui; il » leur dit les plus jolis *mots* du monde, » car il n'a garde de dire des *choses*... » (*Le Poëte*) O Muses! ô Apollon! » si c'est-là ce qui fait les Nobles, » porte, je t'en conjure, porte en ma » faveur, & en faveur de tout honnête » homme, un décret qui nous prive à » jamais de cette illustre prérogative.

La huitieme Satyre est faite à l'imitation de la quatrieme de Juvenal. Dans celle-ci, Domitien disserte, avec ses Assesseurs, sur un Turbot. Celle-là occupe, autour d'une hure de sanglier, plusieurs Personnages, ennemis de l'Auteur, qui se tournent eux-mêmes en ridicule par leurs bizarres avis, mais qui n'intéressent, par aucun côté, les mœurs de notre Nation & de notre siecle. La décision est, que la hure sera donnée au moins digne. Le sujet réel de cette

Piece est un Conseil tenu pour choisir un Précepteur à un jeune Homme de haute puissance. Menzini, qui étoit sur les rangs, fut rejetté, parce qu'il étoit Poëte.

La neuvieme Satyre est tirée du Dialogue d'Erasme, intitulé *Funus*. L'avarice des Eclésiastiques est l'objet sur lequel il frappe à coups redoublés. Simonie, intérêt dans les affaires du monde, ignorance des choses saintes, fureur du jeu (Menzini en étoit possédé), adresse à surprendre les héritages, voilà le champ que le Poëte parcourt avec sa hardiesse ordinaire. L'histoire d'un Mort, que des Prêtres ne vouloient point enterrer, parce qu'il n'avoit pas laissé de quoi payer les cierges, inspire à son enthousiasme bilieux de sublimes invectives.

La conviction des Incrédules est l'objet de la dixieme Satyre. L'Auteur oppose d'abord aux Esprits-forts leur empressement à revenir à la Foi, dès que la terreur de la mort fait taire les mouvemens du libertinage. Bion le Boristhénite, infecté de l'Athéïsme par les leçons de son Maître Théodore de Cyrene, tomba à la suite

d'une maladie, de l'impiété la plus effrenée, dans la plus ridicule superstition. *Sointiball*, fameux incrédule, se désoloit de ce qu'il ne voyoit personne de son parti mourir dans les sentimens où il avoit vêcu. M. *Pontoppidan*, Vice-Chancelier de l'Université de Copenhague, a recueilli en 1758, dans un Ouvrage intitulé *la force de la Vérité pour convaincre les Athées*, &c, une infinité d'exemples des plus fameux détracteurs de la Religion, qui se sont convertis à la fin de leur vie. On lit sur sa liste les noms de *Junius*, de *Desbarreaux*, de *Henault*, de Mylord *Rochester*, de *Collins*, de *Toland*, du Comte *Passerini*, &c. M. Pontoppidan n'avance rien que sur le témoignage des Auteurs les plus dignes de foi. Cette preuve de fait forme, contre l'Incrédulité, une présomption presque aussi forte qu'une démonstration.

M. Menzini, après avoir tracé la marche du cœur de l'Athée, le ramene au spectacle touchant de l'Univers, preuve irrésistible pour quiconque a des yeux. Le plus profond & le plus digne admirateur de la Nature,

Newton ne prononçoit qu'avec des signes extraordinaires de vénération le nom de son Auteur. Il n'est pas indifférent de remarquer que le Génie qui a le mieux connu l'Univers, a été l'homme le plus pénétré de l'existence d'un Dieu. Il est prouvé par l'expérience, dit le Chancelier *Bacon*, qu'une légere teinture de Philosophie peut conduire à l'Athéïsme, & qu'une connoissance plus profonde ramene à la Religion. L'opposition des mœurs de l'Incrédule avec ses discours, fournit contre lui des armes bien puissantes. Menzini représente l'Incrédulité comme une Comédie. Il en examine les ressorts, il en développe le jeu, & il prédit la destinée de l'Impie, tôt ou tard puni de ses égaremens.

Les Courtisans & les Parvenus, contempteurs, quelquefois même persécuteurs des Gens de Lettres, sont percés de part en part dans la onzieme Satyre. Les Hypocrites sont démasqués dans la douzieme, la derniere de ce Recueil. « J'appelle vertu, dit éloquemment notre Auteur, » j'appelle » vertu ce sentiment qui nous fait » avancer sans crainte à-travers les

» épées, & qui nous faisant de nous-» mêmes un bouclier, ouvre la carriere » qu'indique la raison. J'appelle vertu, » le courage de présenter son cœur » aux coups du sort, & la force de » vaincre les Phalaris & les Nérons. » J'appelle vertu, l'égalité de l'ame, » cette égalité que nous perdons par » nos déraisonnables desirs. Nous rem-» plissons la coupe d'or du poison le » plus funeste. Nous voulons que nos » vœux occupent le Ciel (*a*), & que » demandons-nous? Des choses par » lesquelles nous cesserions d'être heu-» reux, si nous l'étions déja. Ah! de-» mandons plutôt un cœur pur & » ferme, qui serve de miroir à la » Vertu. Par-tout où s'empreint son » image, se trouve aussi le vrai bon-» heur. »

Menzini avoit un goût délicat, une

(*a*) La Fontaine dit dans une de ses Fables :

Par des vœux importuns nous fatigons les Dieux,
Souvent pour des sujets même indignes des hommes;
Il semble que le Ciel, sur tous tant que nous sommes,
Soit obligé d'avoir incessamment les yeux. &c.

vaſte littérature, une Philoſophie ſaine & religieuſe, & du génie. Il paroît nourri de la lecture du Dante. Il en prend même quelquefois l'eſprit & les tons. Il ſe plie à tous les caracteres; le ſien eſt de les renfermer tous, & l'on diroit qu'ils lui ſont tous naturels. Simple ou cauſtique, railleur ou ſévere, flegmatique ou bouillant, à ſon gré il plaiſante, il raiſonne, il foudroye. C'eſt ſous ces différens aſpects que nous avons tâché de le montrer à nos Lecteurs. Son ſtyle eſt toujours au ton de ſon ſujet. Sa cenſure n'eſt pas toujours exempte de paſſion ou de préjugé, & l'on n'a garde d'adopter ce qu'il dit contre *Magliabecchi*, & contre pluſieurs autres Auteurs. Moins agréable qu'Horace, plus hardi que Perſe, auſſi véhément que Juvenal, c'eſt ſans doute un des meilleurs Satyriques d'Italie. Le *Dante* compoſa ſes Satyres dans une autre idée. Celles de *Jacopone* ſont informes. *Auguſtin Gaza* mériteroit des éloges, s'il étoit plus intelligible & plus châtié. L'*Alamanni* a de la nobleſſe dans ſes idées, mais il eſt trop obſcur & trop tendu. Les Satyres de *Nelli*, de *Vincioli*, de *Ce-*

ſarini; de *Vinciguerra*, de *Paterno*, de *Bentivoglio*, ſont d'un médiocre mérite. *Sanſovino* & *Dolce* n'ont ni nerf, ni chaleur. La Satyre du Cardinal *Azzolino* eſt auſſi dégoûtante par la maniere dont elle eſt écrite, que par l'indécence du ſujet. L'*Abati*, *Teſti*, & quelques autres ſont d'une froideur inſoutenable. Je ne dirai rien des infames Capitoli de l'*Arétin*. *Firenzuola* eſt foible & traînant. *Pace*, *Domini*, *Larezzuola*, *Fenaruole*, *Féderici* n'excitent gueres l'admiration.

Marguerite Coſta a porté dans un genre ſévere la douceur de ſon ſexe. Le Peintre *Salvator Roſa* a entaſſé de l'érudition en ſtyle barbare. *Martelli* embraſſa trop de genres, pour réuſſir en tout, &c. L'*Arioſte*, l'*Adimari*, *Soldani*, ont laiſſé loin d'eux la foule des Satyriques Italiens; & *Menzini*, ſi l'on en croit pluſieurs bons juges d'Italie, les a laiſſés eux-mêmes fort loin derriere lui.

Benoît Menzini étoit né à Florence, vers le milieu du dernier ſiecle. Il commença à écrire ſes Satyres vers l'an 1680, & il les laiſſa manuſcrites à *Paul Falconnieri*, comme le dit Bianchini dans ſon Traité ſur la Satyre. La premiere Edition en fut faite en 1718, ſous le titre d'Amſterdam, & on en donna trois preſque tout-à-la-fois. Pluſieurs Auteurs y ont ajoûté des Notes utiles, pour l'intelligence du Texte. Menzini eſt auteur de pluſieurs autres Ouvrages, & entre autres d'un *Art Poëtique*. Il étoit Prêtre & Chanoine. La Reine de Suede l'avoit attaché à ſa perſonne, en qualité d'Homme de Lettres. Après la mort de ſa bienfaitrice, il ſe trouva ſans emploi, ſans argent, & preſque ſans reſſource. Redi lui procura les ſecours de la Grande-Ducheſſe, *Victoire della Rovere*, & il lui ouvrit lui-même pluſieurs fois ſa bourſe. Deux paſſions baſſes ont flétri les talens de ce Satyrique, & l'ont ſouvent plongé dans un état affreux; l'amour du vin, & celui du jeu. Le Cavalier *Marmi* rapporte dans ſes Miſcellanées manuſcrites, qu'il étoit ſi diſtrait, que ſouvent il jouoit & perdoit des ſommes immenſes, ſans s'en douter. Sa mauvaiſe conduite le rendit malheureux, & il mourut miſérable.

CET Article nous a été envoyé par un Anonyme. Nous l'avons adopté ſans reſtriction, parce qu'il nous a paru remplir le deſſein de notre Journal, & que nous avons cru devoir reſpecter le ſeul défaut, où tombe quelquefois l'Auteur, d'embellir ſes Originaux en les traduiſant. L'Analyſe du beau Diſcours de M. Romolini, nous a paru très-bien faite. Il ſeroit à ſouhaiter que la même main nous en donnât une Traduction complette. Si l'Auteur a eu deſſein de ſonder le goût du Public, nous ne croyons rien haſarder, en lui en aſſurant d'avance le ſuffrage. Nous le prions de juger de notre reconnoiſſance, par le cas que nous faiſons de ſon travail.



III.

IL Teatro alla moda, o ſia Methodo ſicura e facile per ben comporre ed eſequire l'Opere Italiene, in Muſica all'uſo moderno, &c.

» LE Théâtre à la mode, ou Méthode » ſûre & facile pour bien compoſer » & exécuter les Operas Italiens » dans le goût moderne. *Sans date* » *& ſans lieu d'impreſſion.*

ON demandoit à l'Auteur (*a*) de cet Ouvrage, ce qu'il penſoit de la Muſique; il répondit : *c'eſt un Art qui ſe perd.* Cet homme, un des plus ſavans & des plus profonds Muſiciens de l'Europe, croyoit, avec raiſon, qu'il ne falloit pas que les Arts s'arrêtaſſent aux ſens, mais qu'ils devoient deſcendre juſqu'au fond de l'ame, pour y reveiller

(*a*) *Benedetto Marcello*, noble Vénitien, qui, de l'aveu des plus ſavans Muſiciens d'Italie, poſſédoit, dans un degré ſuperieur, toutes les parties de la Science & de l'Art de la Muſique.

tout à la fois, & des paſſions & des idées. Cependant la Muſique ne parloit plus au cœur, à l'imagination, à l'eſprit; elle s'adreſſoit uniquement à l'oreille. Tels que ces Auteurs, qui loin de ſoumettre les penſées aux choſes, & les paroles aux penſées, ne ſe ſervent de mots que pour les cadencer, pour les figurer, pour en faire des feſtons & des guirlandes : la plûpart des Compoſiteurs, au lieu de s'appliquer à connoître, & la propriété des ſons, & l'énergie attachée à leurs combinaiſons différentes, s'occupoient uniquement à les arranger d'une maniere agréable, & n'offroient le plus ſouvent qu'une mélodie ſans expreſſion, ſans caractere, ſans raiſonnement, ſans intention. A cette harmonie ſimple, noble, mâle, affectueuſe, qui ſépare, en quelque ſorte, l'ame d'avec les ſens, l'attache délicieuſement ſur elle-même, la diſpoſe aux méditations les plus ſublimes, &, pour nous ſervir de l'expreſſion d'un Diſciple de Pythagore, l'*avertit de ſa divinité*, ſuccédoit je ne ſais quoi de bruyant, de précipité, de tumultueux & de bizarre, qui n'exprimoit,

qui n'excitoit que le déſordre, le trouble & la confuſion. Sous prétexte de ne point diviſer l'attention, en deſſinant toutes les parties qui concourent à la fois à former l'enſemble de l'harmonie, l'art des contraſtes & des oppoſitions étoit entierement abandonné. La Muſique, autrefois l'expreſſion des mœurs, des ſentimens & des images, ne l'étoit plus que des caprices du Muſicien. Le Chanteur, de ſon côté, mettoit tout ce qu'il avoit d'art & d'adreſſe à dénaturer tous les tons; il excitoit l'amour & la joie, lorſqu'il auroit dû inſpirer la triſteſſe & la haine, ou plutôt, il n'excitoit aucune paſſion; à force de broder toutes les ſyllables, tous les élémens favorables du mot, il mettoit l'oreille dans l'impoſſibilité de diſtinguer une ſeule parole : tout ce qu'on entendoit bien diſtinctement, c'étoit des A, des E, des I, des O, qui rouloient avec une précipitation incroyable ſur toutes les cordes; en un mot, le Compoſiteur & le Chanteur ſembloient ſe diſputer à qui troubleroit davantage le ſens des paroles, bientôt entierement englouties par la multitude & le fracas des Inſtrumens. D'un autre

côté, le Poëte renonçant à tous les principes de ſon Art, & même à ſon propre génie, n'étoit plus que le metteur en œuvre des caprices du Compoſiteur, de l'Entrepreneur, du Décorateur, & des Chanteurs. Voilà les raiſons qui déterminerent notre Auteur à compoſer, ſur le Théâtre Italien, l'Ouvrage que nous allons faire connoître, & dont on nous apprend qu'on va donner inceſſamment une nouvelle Edition. Il ne faudroit pas cependant que nos Lecteurs appliquaſſent rigoureuſement, & ſans exception, à tous les Opéras Italiens la ſatyre de M. *Marcello*. Lors même que cet habile homme écrivoit, *Carlo Capece* avoit fait ſon *Ptolomée*, ſon *Achille*, & ſes deux *Iphigénies*; *Manfredi*, ſon *Daphnis*; *Silvio Stampiglia*, ſa *Chûte des Décemvirs*; le ſévere *Moniglia*, le charmant *Lemena*, le ſavant *Apoſtolo Zeno*, & le célebre *Metaſtaſe* avoient ſçû donner, à toutes leurs productions lyriques, une exiſtence & un intérêt preſque abſolument indépendans des charmes de la Muſique. Quant à ce qui regarde les Compoſiteurs, le célebre *Vinci* avoit intro-

duit dans la mélodie des formes, des figures, des couleurs & des passions nouvelles. La phrase musicale, presque toujours vague jusqu'alors, dut au génie de ce Musicien plus de nerf, plus de chaleur, & sur-tout une expression fixe & décidée; il en distingua les membres, il en proportionna & en balança les repos; il rendit en un mot la période du Chant plus sensible & plus parfaite. Les traits dont il anima sa composition, les épisodes dont il l'enrichit, étoient comme suspendus à sa premiere pensée; ils en naissoient & y tenoient intimement. Il lia les Instrumens à la Voix, il les rendit Acteurs, & même les chargea de la partie principale du Geste. Dans la totalité des sons qui composent l'Accord, il ne choisit que ceux qui étoient les plus propres à l'expression. Il transporta à la Musique les effets les plus frappans de la Peinture, le clair-obscur & les demi-teintes. Il connut la propriété des Instrumens, & les mit à propos en action. Il perfectionna enfin toutes les parties sensibles de son Art, sans en négliger les qualités essentielles & fondamentales. L'immortel *Pergolese*

mit encore plus de science & plus d'exactitude dans le dessein, plus d'élévation & plus de fierté dans l'expression, plus de charmes & plus de vérité dans le coloris de la Musique. Les *Hasses*, les *Perès*, les *Jumelli*, les *Galuppi*, marchent encore aujourd'hui sur les traces de ces grands hommes, & quoiqu'on puisse leur reprocher avec raison, sur-tout aux deux derniers, qu'ils se livrent trop à leur caprice, & qu'ils négligent la substance de leur art, on est forcé de convenir qu'ils ont encore découvert de nouvelles teintes, de nouvelles formes, de nouveaux effets. Quand il s'agit des Opéras Italiens modernes, il faut en critiquer les abus & les vices; si nous avions à parler des nôtres, nous en déplorerions les défauts. Les Italiens ont passé le but, nous ne l'avons pas encore atteint. Il y a, quant au *faire*, quant aux procédés, quant à la hardiesse & à la vivacité des figures, entre la Musique Italienne & la nôtre, la même différence que les anciens Rhéteurs ont observée entre la Prose & le Vers. Mais n'entrons point dans une discussion délicate, que les bornes

qui nous sont prescrites ne nous permettent pas de suivre & d'approfondir. Qu'il nous suffise d'avoir prévenu nos Lecteurs, sur l'idée qu'il convient d'attacher à l'Ouvrage de M. *Marcello*. L'Auteur s'adresse d'abord aux Poëtes. Premierement, dit-il, le Poëte Moderne doit bien se garder de lire les Auteurs Anciens, par la raison que les Auteurs Anciens n'ont jamais lû les Modernes.

Il ne se mettra pas non plus en peine d'approfondir la nature du Metre & du Vers, il lui suffira d'en avoir une connoissance superficielle. Pourvu, par exemple, qu'il sçache que le Vers se forme de sept ou de onze syllables, il pourra, au moyen de cette regle, composer à son gré des Vers de trois, de cinq, de neuf, de treize & même de quinze syllabes, s'il le trouve bon.

Il appellera le *Dante*, *Pétrarque*, l'*Arioste*, des Poëtes secs, obscurs, ennuyeux, & par conséquent peu dignes d'être imités; mais en revanche, il lira avec attention les différens Ouvrages des Poëtes modernes. Il en prendra des pensées, des sentimens, des images, des vers entiers; & ce

plagiat impudent, il l'appellera une imitation louable.

Avant de commencer son travail, il prendra une note exacte & détaillée de la quantité & de la qualité des Scenes que l'Entrepreneur desirera qui soient introduites dans le Drame. Si celui-ci veut y faire entrer quelque *Ciel*, quelque *Festin*, quelque *Sacrifice*, il faut alors que le Poëte s'entende avec les Machinistes, & qu'il sçache avec combien de Dialogues, de Monologues & d'Ariettes, il doit allonger les Scenes antécédentes, pour donner aux Ouvriers le tems de tout préparer. Il composera son Poëme vers à vers, sans se mettre en peine de l'Action, afin que le Spectateur ne pouvant jamais saisir l'Intrigue, son attention & sa curiosité se soutiennent jusqu'à la fin.

Le Poëte ne demandera pas si les Acteurs sont intelligens, exercés, habiles, mais si l'Entrepreneur est pourvû d'un bon *Ours*, d'un bon *Lion*, d'un bon *Rossignol*, de bons *Eclairs*, de bons *Tonnerres*, &c.

Il n'oubliera pas d'introduire, à la fin de son Drame, une Scene brillante

& magnifique, & de finir par un Chœur en l'honneur du Soleil, de la Lune, ou bien de l'Entrepreneur.

Il tâchera de dédier son Poëme à quelque grand Seigneur, qui ait plus de richesses que de goût; il s'adressera pour cela au Cuisinier ou à l'Intendant de la maison, à qui il promettra le tiers du produit de la Dédicace. Il aura soin de prodiguer dans l'Epître Dédicatoire, les termes de *générosité*, de *libéralité*, de *bienfaisance*, & finira par baiser très-respectueusement les *sauts des puces des pieds des Chiens* de son Excellence.

Il mettra à la tête de son Poëme un long Discours sur l'Art Poétique, & principalement sur la Tragédie. Il citera Sophocle, Euripide, Aristote, Horace, &c. Mais il observera qu'un *Poëte courant* doit abandonner tout bon principe, pour se conformer au génie de son siecle, à la corruption du Théâtre, aux caprices du Compositeur, aux fantaisies de l'Acteur, à la délicatesse de l'*Ours*, &c.

Il employera, le plus souvent qu'il lui sera possible, les *emprisonnemens*, le *poignard*, le *poison*, les *lettres*, les

chasses d'Ours & de Taureaux, les *tremblemens de terre*, les *apparitions*, &c. Toutes ces sortes de moyens sont admirables; ils sont tout à la fois commodes pour l'Auteur, & font un effet prodigieux sur le peuple.

Il ne permettra pas que l'Acteur sorte jamais de la Scene, qu'il n'ait auparavant débité sa chanson, surtout lorsque l'Acteur se retirera pour aller s'empoisonner, ou pour périr sur un échafaud.

Long-tems avant que l'Opéra soit représenté, il visitera, caressera, louera les Chanteurs, les Chanteuses, l'Entrepreneur, les Violons, les Personnages, &c. Et si malheureusement l'Ouvrage n'a point de succès, il ne manquera pas de s'en prendre à la maladresse du Chanteur, à l'ignorance du Compositeur, à l'avarice de l'Entrepreneur, & sur-tout aux fantaisies de la premiere Cantatrice & de son protecteur, qui l'ont forcé de dénaturer son Poëme.

Il aura soin d'avoir toujours dans son porte-feuille une centaine d'Ariettes, toutes prêtes pour varier, pour changer, pour ajouter au gré de l'Entrepreneur ou du Chanteur.

Si un époux se trouve renfermé dans quelque prison avec son épouse, & que l'un des deux en sorte pour aller à la mort, l'autre devra rester indispensablement pour chanter une Ariette, dont toutes les paroles exprimeront & inspireront la gaieté, & cela pour modérer la tristesse du Spectateur, & lui donner à comprendre qu'il n'y a rien de vrai dans tout cela, que ce n'est qu'un jeu, qu'un badinage.

Si deux Personnages ont une conspiration à tramer, ce sera toujours en présence des Confidens ou des Pages.

Il introduira des Ballets de Jardiniers dans les Salons des Rois, & dans les Bosquets des Danses de Courtisans.

Si le *Virtuose* prononce mal, le Poëte doit bien se garder de le corriger, attendu que si la prononciation étoit bien nette & bien exacte, le débit des *Livrets* deviendroit beaucoup moins considérable.

Il ne négligera pas l'explication ordinaire des trois points importans de tout Drame. Le Lieu, le Tems, & l'Action. *Un tel Théâtre*, voilà le *Lieu*; *depuis huit heures du soir jusqu'à*

minuit, voilà *le Tems*; *la ruine de l'Entrepreneur*, voilà *l'Action*.

M. *Marcello* passe ensuite aux Compositeurs. Le Compositeur moderne, dit-il, n'aura aucune connoissance des regles de la Composition. La pratique & quelques principes généraux lui suffiront.

Il ne connoîtra ni la quantité, ni la qualité, ni la propriété des Modes ou des Tons; il confondra tous les Genres; il se servira du signe Enharmonique, au lieu du Chromatique; il ignorera que le Chromatique ne divise que les Tons, & que la propriété de l'Enharmonique est de diviser seulement les semi-Tons majeurs.

Il n'aura aucune teinture de Poésie: il ne sentira ni la force des Scenes, ni l'esprit de la Piece; il ne sçaura pas même distinguer les syllabes longues d'avec les breves, &c. S'il sçait toucher le Clavessin, il ne s'attachera point à connoître l'énergie & la propriété des Instrumens à archet & à vent; & s'il sçait jouer du Violon, il ne s'embarrassera nullement de connoître le Clavessin, attendu que pour bien composer dans le goût moderne,

la pratique de cet Instrument n'est d'aucune utilité.

Il prescrira au Poëte la mesure, & la quantité des Vers qui doivent entrer dans les Ariettes, & le priera très-instamment de les lui faire copier en caractere bien net, bien lisible, de faire marquer sur-tout les points & les virgules, dont cependant il n'aura garde de s'occuper, lorsqu'il mettra les paroles en Musique.

Il ne faut point qu'il s'avise de lire le Poëme en entier, avant de le mettre en Musique, de crainte d'effaroucher son imagination. Il le composera vers par vers, & ne manquera pas d'appliquer aux *Airs* les *motifs* qu'il aura préparés dans l'année. Si le *Metre* & la quantité des Vers résistent à ses idées, il tourmentera le Poëte, jusqu'à ce que celui-ci y ait ajusté les paroles.

Il ne fera point d'Ariettes qui ne soient accompagnées de tout l'Orchestre, dont il n'aura garde de faire contraster les parties. Car, pour bien composer dans le goût moderne, il ne faut pas s'attacher à l'harmonie, mais à faire du bruit. Il faudroit même, pour s'éloigner davantage du goût

de l'ancienne Ecole, que le Compositeur terminât ses Airs, le plus souvent qu'il lui seroit possible, avec tous les Instrumens à l'unisson.

Le Musicien ne perdra jamais de vue, que depuis le commencement de l'Opéra jusqu'à la fin, tous les Airs doivent être alternativement joyeux & pathétiques. Cette regle est inviolable, & doit l'emporter sur toutes les especes de convenance. Il déployera de longs *passages* sur les noms & sur les adverbes, & cela, pour s'éloigner de la maniere ancienne, où ces sortes de traits n'étoient appliqués qu'aux paroles qui exprimoient les mouvemens ou les passions

Lorsque le Chanteur sera arrivé à la Cadence, le Compositeur fera taire tous les Instrumens, & laissera au *Virtuose* le tems & la liberté de gazouiller, tant que bon lui semblera. Toutes ses Ariettes seront précédées par de très-longues Ritournelles, qui n'y auront pas le moindre rapport. Il retardera ou précipitera le mouvement des Airs, selon le bon plaisir des Acteurs, attendu que sa réputation, son crédit, & son intérêt sont entre leurs mains.

Aux Récitatifs terminés en *B mol*, il attachera des Airs chargés de trois ou quatre *Dièses*, & reprendra sur le champ le Récitatif en *B mol*; le tout à titre de nouveauté.

Le Compositeur moderne détruira, tant qu'il pourra, le sens des paroles. Par exemple, après avoir fait chanter un Vers, qui par lui-même ne signifiera rien, il introduira une très-longue Ritournelle de Violons, de Basses, &c. Il traitera négligemment les *Duos* & les Chœurs; il fera même tout ce qui dépendra de lui pour les faire supprimer.

S'il faut absolument abréger le Drame, le Composireur exigera qu'on supprime des Scenes entieres, plutôt que de permettre qu'on retranche une seule note des Ariettes ou des Ritournelles.

Il ne fera point d'Ariettes à Basse seule obligée; outre que la chose n'est plus d'usage, il fera réflexion qu'un morceau de cette espece lui coûteroit plus de tems & de travail qu'une douzaine d'Airs avec les Instrumens.

Lorsqu'il sera obligé de changer quelque morceau, il n'aura garde d'en

faire un meilleur. Toutes les fois qu'un Air ne réussira point, il dira que c'est l'Air favori du Maître, mais qu'il est mis en pieces par les Chanteurs, & que d'ailleurs les beautés qu'il renferme, sont au-dessus de la portée du peuple.

Si l'Entrepreneur vient à se plaindre de la Musique, le Compositeur protestera que c'est à tort, ayant employé près de trois jours à composer son Opera, & y ayant mis un tiers de Notes de plus qu'on ne fait de coutume.

Si quelque Ariette déplait aux Chanteuses, ou à leurs *Protecteurs*, il repondra que pour en bien juger, il faut l'entendre sur le Théâtre avec les Instrumens, avec les Habits, avec les Décorations, avec les lumieres.

M. *Marcello* recommande expressément aux Chanteurs de ne jamais solfier, de peur que cet exercice ne les accoutume à chanter juste & en mesure, toutes choses absolument contraires au goût moderne. Il les invite à tout confondre, le sens, les mots, les syllabes; & cela, pour faire des *passages* de bon goût, des *trilles*, des *tenues*, de belles & longues cadences;

à chanter avec la bouche à demi-fermée & les dents bien serrées, à faire enfin tout leur possible, pour qu'on n'entende pas un seul mot de ce qu'ils disent ; à ne s'arrêter dans les Récitatifs ni sur les virgules, ni sur les points ; à rechercher dans la *Cadence* les cordes les plus aigues, & à la terminer toujours par un *trille* battu avec rapidité & sans préparation ; à altérer le *Tems*, & à changer tous les Airs à leur maniere, bien que ces changemens, ces variations jurent avec la Basse & tous les Instrumens.

Nous voudrions pouvoir insérer ici tous les traits vifs & piquans, dont notre Auteur assaisonne la description qu'il fait du caractere, des habitudes, des propos, & du maintien des Chanteurs & des Chanteuses de sa Nation ; de leur maniere de se produire, de s'excuser, de se faire valoir, &c. Aucune espece de ridicules, soit qu'ils tiennent à l'Art, soit qu'ils regardent la personne de ceux qui l'exercent, n'échappe à l'œil perçant & éclairé de M. Marcello. Aussi n'avoit-il pour objet, que de saisir & de peindre des ridicules. Personne assurément ne sa-

voit mieux que lui, qne l'Italie étoit encore pleine de savans Harmonistes. On en peut juger par les Lettres qui sont imprimées à la tête de ses Mottets (*a*) ; Lettres, qui lui furent adressées par différens Musiciens d'Italie, à qui il avoit communiqué ses productions, & dont il avoit ambitionné les suffrages. Mais il voulut arrêter la *licence* de la plûpart des Compositeurs, & sur-tout des Compositeurs Dramatiques, qui, à force de vouloir animer la Mélodie, de chercher à la rendre vive, pittoresque, brillante, populaire, en détruisoient la véritable expression, & sur-tout abandonnoient les sentiers profonds de l'Harmonie,

Au reste, ce n'est pas seulement aux Poëtes, aux Compositeurs, aux Chanteurs & aux Chanteuses que M. Marcello adresse ces avis ironiques ; il passe encore en revue les Entrepreneurs, l'Orchestre, les Machinistes, les Peintres, les Décorateurs, les Personnages *Bouffons*, les Tailleurs, les Pages, les Souffleurs, les Copistes,

(*a*) Nous les ferons connoître.

les Protecteurs, & les meres des Cantatrices, &c. Mais outre que ces détails seroient infinis, & que d'ailleurs ils sont peu susceptibles d'extraits, vraisemblablement la plûpart de nos Lecteurs ne prendroient pas un grand intérêt à des portraits, dont les modeles leur sont étrangers & inconnus.



ANGLETERRE.

I.

HISTOIRE de *Hacho*, Roi de Laponie.

*Extrait de l'*Oisif. N°. 97.

HACHO, Roi de Laponie, fut dans sa jeunesse le plus renommé des Guerriers du Nord. Ses exploits militaires sont encore gravés sur une colonne dans les Rochers de Hanga, & se célebrent tous les ans au son des Instrumens, & à la lumiere des feux que les Lapons allument dans leurs Fêtes nocturnes. Telle fut son intrépidité, qu'il osa passer le Lac *Vether* jusqu'à l'Isle de *Wizard*. Là, il descendit seul dans un antre horrible, pour y lire les caracteres magiques qui étoient gravés sur la massue d'airain d'un Magicien, enchaîné dans ce cachot depuis six cens ans. Il avoit les yeux si perçans, qu'il avoit la faculté,

diſent les anciennes Chroniques, d'émouſſer le tranchant de ſon épée par ſes ſeuls regards. Il n'avoit encore que douze ans, lorſqu'il porta un poids énorme de fer l'eſpace de la moitié d'un mille, en préſence de la Cour de ſon Pere.

Hacho n'étoit pas moins célebre par ſa prudence & ſa ſageſſe. Deux de ſes Proverbes, ſont encore répétés tous les jours par les Lapons. Pour exprimer la vigilance de l'Être ſuprême, il avoit coutume de dire : *la ceinture d'Odin eſt toujours bouclée*; & pour montrer que l'état de la vie le plus heureux eſt toujours incertain, il diſoit : *quand vous gliſſerez ſur la glace la plus ſolide, défiez-vous des creux qui ſont deſſous.* Ses compatriotes ayant un jour pris la réſolution d'abandonner les Déſerts glacés de la Laponie, pour aller chercher un climat plus tempéré, il les conſola en leur diſant, que les Peuples d'Orient, au milieu de cette fertilité dont ils ſont ſi vains, paſſoient toutes les nuits dans les horreurs de la crainte, qu'ils étoient tous les matins effrayés, & preſque

étourdis du bruit que faiſoit le Soleil en ſe levant.

Mais, ce qui le rendoit ſur-tout recommandable, c'étoit ſa tempérance, & la ſévérité de ſes mœurs. Dans ſa jeuneſſe, il n'avoit jamais goûté de vin, & il ne buvoit que dans une coupe peinte. Il dormoit conſtamment couvert de ſon armure, tenant ſa lance à la main, & il ne vouloit pas même d'une hache, dont la poignée étoit ornée de cuivre. Mais il ne perſévéra pas long-tems dans ce mépris du luxe & de la molleſſe, & il finit ſes jours ſans gloire.

Un ſoir, après avoir chaſſé toute la journée, il ſe trouva égaré dans une forêt ſolitaire. Après avoir cherché long-tems envain quelque rafraîchiſſement, il apperçut du miel dans le creux d'un pin : épuiſé de faim & de fatigue, il le dévora avec avidité; c'étoit un mets nouveau pour lui, & il le trouva ſi délicieux, qu'il ordonna qu'on en ſervît tous les jours ſur ſa table. Son goût ſe corrompit par degré, en ſe rafinant; les choſes ſimples ne flattoient plus ſon palais, & il contracta l'habitude de ſe livrer à toutes les

délicateſſes du luxe. Les fruits les plus délicieux mûriſſoient & tomboient dans ſes jardins, ſans qu'il daignât y toucher; il en fit couvrir ſa table. Il crut que le vin ſeroit un ſupplément agréable, & même néceſſaire à ſa nouvelle façon de vivre; il en but, & cette liqueur perfide l'entraîna peu-à-peu dans tous les excès de l'ivreſſe. Les fantaiſies & les ſuperfluités ſe multiplierent de jour en jour, & la premiere ſimplicité de ſa vie diſparut entierement. Il parfuma ſes appartemens, en y brûlant des bois aromatiques, & il fit orner ſon caſque d'une belle garniture de dents de Rênes. Enfin, l'indolence & la molleſſe s'emparerent de ſon ame par une gradation ſéduiſante & invincible, relâcherent ſon courage, & éteignirent cette ſoif de gloire militaire, qui le dévoroit dans ſa jeuneſſe.

Tandis que *Hacho* ſe plongeoit ſans inquiétude dans le repos & le plaiſir, on vint lui rapporter qu'on avoit apperçu dans la nuit un préſage ſiniſtre, & que des Chauves-Souris & des Hiboux avoient bu toute l'huile, qui entretenoit la lampe éternelle du Temple

d'Odin. En même-tems, un Meſſager lui vint annoncer que le Roi de Norwege étoit entré dans ſes Etats, avec une armée formidable. Hacho, épouvanté par ce fâcheux augure, énervé par la molleſſe, voulut ſortir de ſa voluptueuſe léthargie; il recueillit quelques foibles étincelles de ſa valeur premiere, & marcha au-devant de l'ennemi. Les deux armées ſe livrerent bataille, près de la Forêt où Hacho s'étoit égaré autrefois en chaſſant; & il arriva que le Roi de Norwege défia le Lapon à un combat ſingulier, près du lieu même, où celui-ci avoit goûté le miel pour la premiere fois. Hacho, à qui une longue oiſiveté avoit ôté l'habitude des armes, fut bientôt vaincu. Renverſé à terre par un coup mortel, dans le moment où ſon adverſaire alloit ſéparer ſa tête de ſon corps, il prononça ces paroles, qui ſont encore la premiere leçon que les Lapons gravent dans la mémoire de leurs enfans. « L'homme vicieux datera ſa » ruine du moment de ſa premiere » tentation. Je meurs juſtement, vic» time du luxe & de la molleſſe, dans » le lieu où j'ai cédé pour la pre-

» miere

» miere fois, aux séductions qui m'ont » éloigné de la tempérance & de la » vertu. C'est le miel que j'ai goûté » dans cette forêt, & non la main du » Roi de Norwege, qui a vaincu » Hacho. »

II.

MEMOIRS of the live of the late George-Frédéric Handel. *London.* Dodsley. 1760.

« MÉMOIRES sur la Vie de » *Georges-Frédéric Handel.* A Londres, chez *Dodsley.* 1760. *in*-12.

LE Public nous saura gré sans doute de notre empressement à lui faire connoître un des plus grands Musiciens qui ayent jamais existé. En effet, s'il est vrai, comme il ne l'est malheureusement que trop, que nous naissons à la peine, beaucoup plus qu'au plaisir, & que ce dernier sentiment soit aussi superficiel & aussi rapide, que l'autre est profond & durable, quelle reconnoissance ne devons-nous pas à ceux de nos semblables, qui ont consacré leurs talens & leurs travaux à se dis-

tinguer dans un Art, qui fait perdre jusqu'au souvenir de toute espece d'impressions douloureuses, qui nous rend notre existence plus chere, nous donne de notre être l'idée la plus sublime, nous agite sans nous fatiguer, nous transporte sans nous faire violence, qui nous affranchissant enfin de tout sentiment de besoin & de regret, satisfait pleinement tous nos sens, toutes nos facultés, toute notre ame.

Georges Frederic Handel étoit né à Hall, dans le Cercle de la Haute Saxe, le 24 Février 1684. Son pere étoit Médecin & Chirurgien dans cette Ville; ayant été appellé à la Cour du Duc de Saxe-Weisenfels, il y mena son fils, qui entroit dans sa septieme année. A cet âge, le jeune Handel avoit fait des progrès incroyables dans la Musique, & il n'avoit eu de maître que le penchant naturel qui le portoit invinciblement vers ce bel art. Il est bien étonnant que des Ecrivains estimables ayent prétendu prouver que tous les hommes naissent avec des dispositions égales pour tous les Arts & pour toutes les Sciences, & que l'éducation seule donne les talens & le gé-

nie, forme les Poëtes & les Peintres, les Gens d'esprit & les Sots. Quand les preuves morales, sur lesquelles on veut établir ce paradoxe, ne seroient pas contredites par des raisons de même genre, & plus fortes encore, seroit-ce avec une métaphysique, nécessairement vague, obscure & précaire, qu'on détruiroit les faits innombrables que nous avons sous les yeux? Si la nature de nos idées & de nos sentimens a des rapports si intimes & si marqués avec la nature de nos organes, quelle variété infinie doit naître dans les pensées & dans les sentimens de chaque individu, de la différence infinie de l'organisation? L'action des objets sur les sens, l'action des sens sur l'ame, doit-elle être aussi vive & aussi rapide dans tous les hommes? Les images des objets parviennent-elles à l'ame également franches, également pures? Tous les esprits ont-ils la faculté de comparer un aussi grand nombre d'idées? Les combinaisons de l'ame ne doivent-elles pas être plus lentes, plus troubles dans un homme que dans un autre, &c? Quelques degrés de plus de sensibilité, de finesse,

de perfection dans l'organe de l'ouie ou de la vue, ne donneront-ils pas à ceux qui en sont doués, une aptitude plus marquée, un goût plus dominant pour la Musique & la Peinture? Nous ne voyons là rien de contraire à la Métaphysique la plus simple & la plus claire. Nous croyons qu'il y a des hommes qui naissent avec le germe de certains talens. Ce feu caché n'attend qu'une étincelle pour se développer; alors il se fait jour à-travers tous les obstacles, domine toutes les puissances de l'ame, & s'attache invinciblement à son objet. C'est la nature seule qui avoit dit au Corrége: *tu seras Peintre*; c'est elle qui avoit fait Pascal Géometre, & Handel Musicien.

Nous n'adopterons point toutes les merveilles que l'Historien de Handel raconte de la jeunesse de son héros: il nous dit que dès l'âge de cinq à six ans il avoit appris, sans aucune instruction, à jouer passablement de quelques Instrumens; que son pere, qui le destinoit à l'étude du Droit, fut effrayé de la passion que son Fils montroit pour la Musique, & que pour étouffer dans sa naissance un goût qui auroit

nui à ses vues, il défendit qu'on laissât aucun Instrument de Musique sous les yeux de son fils. Ces précautions furent inutiles : le jeune Handel, subjugué par l'instinct de la nature, trouva, dit-on, le moyen de se procurer un petit clavessin, qu'il cacha dans un endroit secret de la maison, & sur lequel il alloit s'exercer toutes les nuits, pendant que tout le monde étoit livré au sommeil. Tout cela manque un peu de vraisemblance. Quoi qu'il en soit, on ne peut gueres douter, si les *Mémoires* qu'on nous donne ici ne sont point un pur roman, que les talens de Handel n'ayent été prématurés, & que son génie ne se soit montré dès l'âge le plus tendre.

Le jeune Handel fut moins gêné dans son goût pour la Musique, à la Cour du Duc de *Saxe-Weisenfels;* on lui permettoit de jouer quelquefois sur l'orgue de l'Eglise, lorsque le Service étoit fini. Le Duc l'ayant entendu un jour par hasard, trouva dans son jeu quelque chose qui le frappa, & demanda qui étoit ce Musicien, qu'il ne connoissoit pas. Il fut fort étonné d'apprendre que c'étoit un enfant de

sept ans; il le fit venir, admira un talent aussi précieux, & voulut en prendre soin. Ce Prince représenta au Pere de Handel, que c'étoit une injustice & une cruauté, que de s'opposer à une vocation aussi marquée, & de vouloir étouffer des dispositions aussi extraordinaires. Ce bon-homme avoit de la peine à faire de son Fils un Musicien; il ne voyoit, dans ce genre de travail, qu'une Profession peu considérée dans le Monde, & une ressource incertaine pour subsister. Mais il sentit enfin, qu'on ne brise pas aisément les penchans que la Nature a donnés, & qu'en voulant assujettir son Fils à l'étude des Loix qu'il n'aimoit pas, on n'en feroit qu'un mauvais Jurisconsulte, & on retarderoit par-là les progrès qu'il auroit pû faire dans un Art qu'il aimoit, & auquel son goût le rameneroit nécessairement tôt ou tard.

Le jeune Handel, après avoir passé quelques mois à la Cour du Duc de Saxe, s'en retourna à Hall. Son Pere le plaça chez l'Organiste de la Cathédrale, nommé *Zackau*, qui avoit quelque réputation. Handel fut bientôt en état de remplir la place de son Maître;

il apprit sous lui les principes de l'Harmonie, & il profita si bien de ses instructions, qu'il composoit, à l'âge de neuf ans, la Musique qu'on devoit exécuter dans la Cathédrale.

Handel quitta son Maître, quand il n'eut plus rien à apprendre de lui; ses Parens l'envoyerent, en 1698, à Berlin, où il avoit un Parent. L'Opéra de cette Ville étoit alors célebre; ce Spectacle étoit soutenu avec éclat, par la magnificence du Roi de Prusse (le grand-Pere du Roi régnant), & il étoit dirigé par des Musiciens du plus grand mérite, que les libéralités de ce Prince, ami des Arts, avoient attirés d'Italie. *Buononcini* & *Attilio* étoient à la tête : le premier avoit plus de génie pour la composition; le second étoit plus habile dans l'exécution; mais ils différoient encore plus par le caractere, que par les talens. Buononcini étoit vain & dédaigneux, & ses succès avoient encore augmenté son orgueil. Il regarda le jeune Handel comme un enfant, & le traita avec assez de mépris. Mais Attilio, dont l'ame étoit douce & modeste, le reçut avec bonté.

Il fut étonné des progrès qu'il avoit faits, si jeune encore, dans la Musique; il admira ses talens, les fit valoir, l'aida de ses conseils, & le traita comme son fils. Buononcini lui-même ne put, à la fin, lui refuser des éloges; la réputation de son génie parvint aux oreilles du Roi, qui voulut voir Handel, l'entendit, & en fut charmé. Il combla ce jeune homme de présens, lui offrit de l'envoyer en Italie à ses frais, & de le prendre ensuite à son Service.

Quelque avantageuses que parussent ces propositions, le Pere de Handel ne jugea pas à propos de les accepter; il connoissoit trop bien le caractere du Roi de Prusse, pour soumettre la fortune de son Fils à son caprice. Les bienfaits de ce Prince étoient des chaînes pesantes pour ceux qui les recevoient : il aimoit les Arts, mais il ne considéroit pas assez les Artistes, & il les tyrannisoit, en les protégeant.

Il n'étoit pas convenable que Handel restât à Berlin, après avoir refusé les offres du Roi; il retourna encore à Hall, où il ne resta pas long-tems. Il se sentoit un grand desir de voir

l'Italie; mais les dépenſes du voyage étoient un obſtacle inſurmontable : il partit pour Hambourg, où l'Opera ne le cédoit qu'à celui de Berlin. Handel, en y arrivant, apprit la mort de ſon Pere. Craignant d'être à charge à ſa Mere, il prit le parti de donner des leçons de Muſique, & accepta une place dans l'Orcheſtre. Sa Mere lui ayant fait tenir, quelque tems après, une ſomme d'argent, il la lui renvoya, en y joignant une partie de celui qu'il avoit amaſſé par ſon œconomie : ce trait fait l'éloge de ſon cœur & de ſa conduite. Les vertus rendent les talens ſi reſpectables, & reçoivent d'eux tant d'éclat ! Pourquoi ne ſont-ils pas toujours unis?

Handel fut bientôt choiſi pour être à la tête de l'Opera. Un Muſicien lui avoit diſputé cette place; mais la ſupériorité des talens de Handel l'avoit emporté. Cette préférence avoit irrité ſon Compétiteur, au point qu'en ſortant un jour de l'Orcheſtre, il porta à Handel un coup d'épée qui lui auroit percé la poitrine, s'il n'avoit été heureuſement défendu par un Livre de

Muſique qu'il avoit mis ſous ſon habit.

C'eſt dans ce tems-là, que Handel compoſa ſon premier Opera, & il n'avoit alors que quinze ans. Cet Opera, intitulé *Almeria*, eut le plus grand ſuccès, & fut joué trente jours de ſuite. Dans moins d'une année, il en fit exécuter deux autres (*Florinda* & *Nerone*), qui furent reçus avec les mêmes applaudiſſemens.

Il y avoit alors à Hambourg, un Frere de Jean Gaſton de Médicis, Grand-Duc de Toſcane. Ce Prince avoit hérité de cet amour des Arts, qui a immortaliſé ſon nom & ſa Famille; il fut frappé des talens de Handel, & prit beaucoup de goût pour ſa perſonne. Il regrettoit ſouvent que ce jeune Muſicien ne connût pas les Ouvrages des grands Maîtres d'Italie, dont il avoit une nombreuſe Collection. Handel lut, avec avidité, les morceaux les plus eſtimés; mais il n'en fut pas découragé. Il avoua franchement au Prince, que cette Muſique ne ſoutenoit point la haute opinion qu'il en avoit conçue. Le Prince lui dit qu'un voyage en Italie le réconcilieroit avec ce

ſtyle & ce genre de Muſique; mais comme il n'y avoit aucune place qui pût y dédommager Handel de celle qu'il abandonnoit, il lui offrit généreuſement de faire tous les frais de ſon voyage. Quelque impatience que notre Muſicien ſentît de voir ce beau Pays, le Berceau & l'Ecole des Arts, il ne voulut pas ſatisfaire ſon goût au dépens de ſa liberté; ce ſentiment d'indépendance qui accompagne les talens, qui éleve & qui conſole les ames ſupérieures, faiſoit redouter à Handel les bienfaits des Grands. Pénétré de reconnoiſſance pour les bontés du Prince, il refuſa ſes offres, & reſta encore quelques années à Hambourg, d'où il partit au bout de cinq ans, lorſque ſon travail & ſon œconomie l'eurent mis en état d'entreprendre le voyage d'Italie.

Il alla d'abord à Florence, où le Prince de Toſcane le reçut avec la même amitié qu'il lui avoit témoignée à Hambourg. Le Grand-Duc, qui ſavoit honorer les Arts & encourager les Artiſtes, le traita avec cette eſtime & cette familiarité qui flattent plus une ame haute & libre, que toute

autre récompenſe. Handel ne put ſe refuſer à l'empreſſement qu'on lui marqua de voir un Ouvrage de ſa compoſition; il mit en Muſique un Opera, intitulé *Rodrigo*, qui réuſſit au-delà de ſes eſpérances, malgré la diverſité de goût qui devoit être entre ſon genre de Muſique, & celui auquel les oreilles Italiennes étoient accoutumées. Le Grand-Duc, enchanté de cet Ouvrage, lui fit préſent d'une bourſe de cent ſequins & d'un ſervice d'argent.

Il y avoit, à l'Opera de Florence, une Actrice nommée *Victoria*, célebre par ſes talens & par ſa beauté; le Grand-Duc avoit pris un goût très-vif pour elle, & cette intrigue n'étoit pas ſecrette. Victoria avoit l'ame tendre, mais on n'aime gueres que ſes égaux. Elle avoit cédé aux empreſſemens du Prince par d'autres motifs que ceux de l'amour; elle trouva Handel plus aimable, & le lui dit. Il ne fut pas inſenſible aux attraits du plaiſir, & ne craignit point de devenir le rival, & le rival heureux du Grand-Duc. Il n'eſt pas étonnant qu'un Prince ait été ſacrifié à un Muſicien; mais ce qui l'eſt beaucoup, c'eſt que ce Prince n'en ait

marqué aucun ressentiment contre le Musicien, & l'ait toujours honoré de ses bontés.

Après avoir resté une année à Florence, Handel alla à Venise; c'étoit dans le tems du Carnaval. Il ne s'étoit point fait connoître; mais son talent le découvrit. Il jouoit de la harpe dans une Mascarade; Scarlati, qui l'entendit, s'écria, dit l'Historien : *Il n'y a que le Saxon, ou le Diable, qui puisse jouer ainsi.* Au reste, cette anecdote peut paroître suspecte. On a fait un conte semblable d'Erasme & de quelques autres.

Handel fit exécuter dans cette Ville, l'Opera d'*Agrippina* qui fut reçu avec transport, & joué vingt-sept fois de suite. Les talens de la belle Victoria, qui l'avoit suivi à Venise, ne contribuerent pas peu au succès de l'Ouvrage.

La réputation de Handel se répandit dans toute l'Italie, & prévint son arrivée à Rome. Il fut recherché & caressé par les Amateurs les plus considérables, & sur-tout par le Cardinal Ottoboni, qui entretenoit à ses frais une troupe des plus habiles Musiciens,

à la tête desquels étoit le célebre *Corelli.*

Handel composa, à la priere du Cardinal, une Symphonie, dont l'exécution parut difficile à ces Musiciens, qui n'étoient accoutumés qu'à la Musique Italienne. Corelli, dont la douceur & la modestie égaloient les talens, se plaignit lui-même de la difficulté de quelques passages. Handel lui ayant donné quelques instructions pour l'exécution de ces passages, & voyant que Corelli ne les rendoit pas encore à son gré, lui arracha l'instrument des mains, avec une brusquerie & une hauteur qui défiguroient un peu son caractere, & les joua devant Corelli, qui n'avoit pas besoin de cette preuve pour avouer la supériorité de Handel, à qui il dit, avec une douceur inimitable : (a) *Mon cher Saxon, cette Musique est dans le style François, & je n'y entends rien.*

Handel réunissoit, au génie de la composition, le talent de jouer de plusieurs instrumens, dans une rare perfection. Il ne trouva point d'égal sur

(a) *Ma, caro Sassone, questa Musica è nel stylo Francese, di ch'io non m'intendo.*

l'orgue, & il n'y avoit en Italie que *Dominico Scarlatti*, qu'on pût lui comparer pour la harpe. Ce qui fait honneur à ces deux célebres Musiciens, c'est qu'ils étoient amis, quoique rivaux. Handel ne parloit jamais de Scarlatti, qu'avec la plus haute estime; & Scarlatti, quand on le louoit sur sa belle exécution, citoit Handel, en faisant le Signe de la Croix : marque peu décente peut-être, mais très expressive de la vénération que ce nom lui inspiroit.

Le Cardinal *Pamphile* fit un Poëme, intitulé : *Il Trionfo del tempo*, dans lequel Handel étoit comparé à Orphée, & exalté comme une Divinité. Notre Musicien, qui avoit un sentiment trop naïf de son propre mérite, ne fit pas scrupule de mettre ce Poëme en Musique. *C'étoit peut-être le seul moyen*, dit ingénieusement l'Auteur Anglois, *dont Handel pût déployer ses talens, sans acquérir de gloire.*

Handel étoit Protestant. Pendant son séjour à Rome, plusieurs Personnes essayerent de lui faire changer de sentiment; mais il resta attaché à la Religion dans laquelle il étoit né. *On*

le regarda, dit l'Auteur de sa Vie, *comme un homme qui avoit une ame honnête & de faux principes, & on en conclut qu'on ne le persuaderoit pas aisément.* Cette maniere de raisonner n'est pas concluante : une *ame honnête*, loin d'être une raison pour persister dans de *faux principes*, en étoit une pour faire espérer qu'on le rameneroit à des principes plus vrais, dès qu'on les lui montreroit.

Nous ne suivrons pas Handel dans toutes ses courses. De Rome il passa à Naples, il retourna ensuite à Venise, &c, & il composa plusieurs Opera, toujours avec le même succès. Enfin, après avoir passé six ans en Italie, il reprit la route de sa Patrie. Il s'arrêta à Hanovre, où le célebre *Stephani*, qu'il avoit connu particulierement à Venise, étoit alors Maître de Chapelle du feu Roi d'Angleterre Georges I, qui n'étoit encore qu'Electeur de Hanovre. Le Baron de *Kilmanseck* présenta Handel à l'Electeur, qui lui fit offrir une pension de 1500 couronnes, pour l'engager à rester à sa Cour. Handel, qui avoit reçu des invitations très-pressantes d'aller en Angleterre,

& qui avoit promis de paſſer à la Cour de l'Electeur Palatin, expoſa au Baron de Kilmanſeck la difficulté de concilier ces arrangemens avec les offres que lui faiſoit l'Electeur de Hanovre. Le Baron ayant communiqué ces objections à l'Electeur, fut chargé de dire à Handel que la penſion qu'on lui offroit, n'engageoit point ſa liberté, qu'il pouvoit aller où il voudroit, & s'abſenter d'Hanovre un an ou plus, s'il le deſiroit.

Handel accepta cette propoſition, avec la reconnoiſſance qu'il devoit à un procédé ſi généreux. Stephani ayant réſigné, bientôt après, la place de Maître de Chapelle, elle fut donnée à notre Muſicien, qui partit auſſi-tôt pour Duſſeldorp, où réſidoit l'Electeur Palatin, dont il fut reçu avec la plus grande diſtinction. De-là il paſſa en Angleterre, où il arriva en 1710.

L'Opera étoit un genre de Spectacle nouveau pour les Anglois; la Muſique Italienne a toujours été celle de toutes les Nations qui n'en ont pas eu une. Les Anglois, doués du ſentiment qui fait aimer & goûter les Arts, mais non du génie qui enfante & qui crée, avoient

d'abord adopté les Opera Italiens; mais ces Opéras ne pouvoient être un Spectacle pour le Peuple, parce que le charme de la Muſique étoit trop affoibli par l'ignorance de la Langue. Au lieu d'eſſayer une Muſique pour leur Langue, ils imaginerent de ſubſtituer des paroles Angloiſes aux paroles Italiennes, & d'y appliquer la même Muſique. Il eſt aiſé de concevoir ce que devoit produire ce mêlange monſtrueux; les effets de la Poéſie & de la Muſique ſe détruiſoient réciproquement (*a*), & un contre-ſens continu devoit réſulter de la différence énorme des deux Idiomes & de la tranſpoſition des paroles. Auſſi tous les Gens de goût s'éleverent-

(*a*) Si on nous objectoit les Intermedes Italiens, dont on a tranſporté, avec ſuccès, la Muſique ſur des paroles Françoiſes, nous répondrions que cela ne pouvoit s'exécuter que dans des Poëmes bouſons, où il n'entre point de récitatif pur; où l'expreſſion muſicale étant plus chargée, devient plus indépendante de la parole; où la proſodie de la Langue peut être moins reſſentie, & l'accord du chant & des paroles moins rigoureux: outre que les formes & la ſubſtance de notre Langue la rendent plus conforme à l'Italienne, que la Langue Angloiſe.

ils contre cette abſurde nouveauté. L'arrivée de Handel à Londres rétablit les Opera Italiens ſur le Théâtre Lyrique. Il mit en Muſique le Poëme de *Rinaldo*, dont ſe moque *le Spectateur*, *N°. V. T. 1*, & qui fut exécuté avec beaucoup de magnificence & de ſuccès.

Handel, comblé d'honneurs, de careſſes & de préſens, fut obligé d'abandonner l'Angleterre, après un an de ſéjour; mais on lui fit promettre d'y revenir, dès qu'il pourroit en obtenir la permiſſion de l'Electeur. Il y revint en effet, vers la fin de 1712, & il compoſa un *Te Deum* fameux, à l'occaſion de la Paix d'Utrecht, qui ſe conclut alors.

La Nobleſſe deſiroit que Handel prît la direction de l'Opera ſur le Théâtre de *Hay-Market*; la Reine joignit ſes ſollicitations à celles de la Nobleſſe, & pour donner à Handel une preuve de ſon eſtime, elle lui aſſigna une penſion viagere de deux cens livres ſterlings. Handel, ſéduit par les inſtances & les propoſitions avantageuſes qu'on lui faiſoit à Londres, oublia les engagemens qu'il avoit contractés à Hanovre, & ne ſongea plus à y retourner.

La Reine étant morte en 1714, l'Electeur d'Hanovre vint prendre poſſeſſion du Trône d'Angleterre. Handel qui ſentoit l'ingratitude de ſon procédé avec ce Prince, n'oſa pas ſe montrer à la Cour; mais ſon ami le Baron de Kilmanſek s'occupa des moyens d'obtenir ſon pardon. Le Roi ayant concerté une partie de plaiſir ſur la Tamiſe, Handel en fut averti, & prépara pour cette fête un divertiſſement de Muſique, qu'il fit exécuter avec toute la préciſion & la magnificence poſſible. Le Roi, agréablement ſurpris de cette galanterie, à laquelle il ne s'attendoit pas, demanda qui en étoit l'auteur. Le Baron nomma Handel, & demanda en même-tems à Sa Majeſté la permiſſion de le lui préſenter comme un coupable qui ſentoit trop vivement ſa faute, pour vouloir l'excuſer, mais qui avoit le plus grand deſir de l'expier. Le Roi pardonna à Handel, lui rendit ſa faveur, & ajouta une penſion de 200 livres ſterlings à celle que la Reine lui avoit faite. Cette nouvelle penſion fut enſuite augmentée encore de 200 liv. lorſqu'il fut nommé pour enſeigner la Muſique aux Princeſſes.

Handel desiré, recherché & carressé par-tout, passoit sa vie avec les hommes les plus considérables par la naissance, l'esprit & les talens : il mangeoit souvent avec Pope chez le Comte de *Burlington*. Pope qui avoit une oreille si sensible à l'harmonie des Vers, n'avoit aucun goût pour la Musique ; son ame étoit absolument fermée aux charmes de cet art divin, dont il a cependant chanté les effets avec beaucoup de chaleur & d'esprit dans son Ode de sainte Cécile. Il avouoit souvent que les plus beaux morceaux de Musique ne lui donnoient aucun plaisir; mais il estimoit beaucoup Handel sur la parole de son ami Arbuthnot, qui lui disoit quelquefois : *formez-vous la plus haute idées de ses talens, & ses talens seront encore au-dessus de votre idée.*

Handel ne donna que très-peu d'Opera dans les premieres années de son séjour à Londres, parce que les Poëmes qu'on y représentoit étoient mis en Musique par *Attilio* & par *Buononcini*, qui étoient à la tête de ce Spectacle. Les protecteurs de Handel formerent le plan d'une souscription, pour établir une nouvelle Académie de Musique à *Hay-Market*, dont ce Musicien auroit

la direction. La souscription, dont le fond étoit de cinquante mille livres sterlings, c'est-à-dire plus d'onze cens mille livres de notre monnoye, fut remplie avec une célérité, dont on ne peut trouver d'exemple que dans une Nation, où la Noblesse généreuse, opulente & populaire, porte ses goûts jusqu'à la fureur, & où l'esprit national dirige le luxe même & la vanité des citoyens, vers des objets qui intéressent le peuple ; au lieu que le faste de nos Lucullus, toujours personnel & solitaire, est tout concentré dans des dépenses frivoles, extérieures & souvent honteuses, qui n'amusent le peuple que par leur indécence & leur ridicule.

Le nom du Roi étoit à la tête de la souscription pour cent livres sterlings, & l'établissement fut décoré du titre d'Académie Royale. Handel alla à Dresde pour recruter des Chanteurs, & il ramena en Angleterre *Senesino* & *Duristanti*. Le parti d'Attilio & de Buononcini, quoique très considérable, ne put resister à l'association de Handel ; l'Académie prit une forme solide, & notre Musicien la dirigea avec le plus grand succès pendant près de neuf ans.

Une querelle s'éleva alors entre *Handel* & *Senesino*. Le Virtuose accusoit le Directeur d'être un tyran, & le Directeur traitoit le Virtuose de rebelle ; & en cela, ils pouvoient bien avoir quelque raison l'un & l'autre. Cette guerre civile, dans l'Académie de Musique, en suscita une parmi la Noblesse. Toute la Cour s'occupa des moyens d'appaiser cette querelle, mais l'obstination des deux partis rendit toutes les négociations inutiles. Les Amateurs de l'Opera ne vouloient pas souffrir que Handel renvoyât un Acteur nécessaire au Spectacle, pour satisfaire son ressentiment personnel. Mais Handel ne voulut jamais consentir, par complaisance pour eux, à garder un homme qui lui déplaisoit. Une autre querelle entre Mademoiselle Faustina & Cuzzoni, acheva de mettre le trouble dans la Troupe. Enfin, cette Société, protégée par le Roi lui-même, composée de la plus grande partie de la Noblesse, & dont l'établissement avoit coûté plus d'onze cens mille livres tournois, fut détruite par l'insolence de ces hommes, que des louanges exagérées & une libéralité extravagante avoient gâtés & enivrés d'orgueil.

Après la dissolution de l'Académie, Handel continua de donner des Opera à *Hay-Market* ; mais il s'apperçut bientôt qu'il n'étoit pas un personnage aussi important dans l'Etat qu'il l'avoit imaginé. La foule disparut de son spectacle, dès qu'il eut renvoyé Senesino. Les Nobles, qui ne lui pardonnoient pas d'avoir satisfait sa vengeance à leurs dépens, formerent une nouvelle souscription pour établir un autre Opera ; on fit venir *Porpora*, qui étoit un Compositeur agréable, & le célebre *Farinelli*, qui ravissoit les oreilles par la beauté de sa voix & la magie de son chant. Handel vit son Théâtre abandonné, & toute la Nation courir en foule à celui de ses rivaux. Il s'obstinoit par orgueil à soutenir une entreprise ruineuse ; mais il fit des efforts inutiles pour ramener le Public. Toutes les ressources de son génie ne purent balancer l'art enchanteur de Farinelli. Enfin, désespéré de se voir abandonné pour un chanteur, il ressentit si vivement cet affront, que sa douleur lui coûta non-seulement la santé, mais encore la raison. Son esprit se troubla, & un accès de paralysie le priva tout-à-coup

à-coup de l'usage de son bras droit. Les eaux d'Aix-la-Chapelle le retablirent cependant peu-à-peu, & il revint à Londres en 1736.

Il fit exécuter de nouveau quelques Operas, qui furent reçus favorablement. Le tems avoit affoibli le ressentiment de la Noblesse, & l'ascendant de son génie acheva de le faire oublier. Pour regagner la faveur publique, il n'auroit eu qu'à la demander : mais la hauteur de son caractere ne voulut jamais se plier à aucune démarche de soumission ni de repentir; & pour ne pas assujettir ses actions aux caprices & aux volontés des autres, il refusa constamment toutes les souscriptions qu'on lui offrit de former à son avantage. Il conserva son indépendance aux dépens de sa fortune. Ses Operas n'attirerent que peu de monde, & il fut obligé de les abandonner. Il introduisit alors les *Oratorio*, genre de composition qui n'étoit encore connu qu'en Italie. Cette nouveauté, ainsi qu'il arrive toujours, trouva des contradictions. Les sujets de ces pieces étant tous tirés de l'Ecriture-Sainte, quelques personnes regarderent, comme

une espece de profanation, de les représenter sur un Théâtre public. On exigea qu'elles fussent simplement récitées comme des Dialogues Dramatiques, sans jeu, sans décoration, & sans l'appareil théâtral; ce qui détruisit l'intérêt & l'effet de ce genre de spectacle.

Les *Oratorio* de Handel n'eurent pas le succès qu'ils méritoient; il continua cependant de les faire exécuter jusqu'en 1741. Alors le mauvais état de ses affaires le détermina à aller tenter la fortune à Dublin. Il débuta par donner son Oratorio du *Messie*, au profit des Prisonniers de la Ville. Cet acte de générosité, auquel la situation fâcheuse de Handel donnoit un nouveau prix, lui concilia la faveur publique, & l'estime qu'on en conçut pour son caractere, ajouta encore à celle qu'on faisoit de ses talens. Ses affaires prirent une meilleure face; & après neuf mois de séjour en Irlande, il retourna en Angleterre, où il trouva les esprits mieux disposés en sa faveur. Il recommença à donner des *Oratorio* avec un grand succès. Son *Messie*, qui avoit d'abord été reçu très-froidement, fut accueilli alors avec les plus grands applaudissemens, & l'empressement que le Public témoigna pour cet Oratorio, engagea Handel à le faire exécuter tous les ans au profit de l'*Hôpital des Enfans trouvés*, établissement qui étoit encore dans son enfance, & qui n'étoit soutenu que par des libéralités particulieres. Ce trait de bienfaisance & d'humanité, qui honore le caractere de ce Musicien, effaça toutes les impressions défavorables que ses hauteurs avoient laissées dans quelques esprits. Il jouit dès-lors de succès non interrompus, & d'une gloire non contestée. Mais les infirmités, condition terrible & presque inévitable de la vie, répandirent de l'amertume sur ses derniers jours. Il ressentit quelques atteintes de paralysie en 1743, & en 1751 une goutte sereine le priva de la vue. Ce fatal accident abattit son courage; une profonde tristesse s'empara de son ame; sa santé s'altéra de plus en plus, & après avoir langui quelques années, sans cependant cesser de travailler, il mourut au mois d'Avril 1759. Il fut enterré dans l'Abbaye de Westminster, où le Docteur Pearce, Evêque de Rochester, a fait ériger, à ses frais, un

monument à la mémoire de ce grand Artiste.

Personne n'a joui plus promptement que Handel, d'une réputation aussi brillante & aussi étendue. Les vicissitudes qu'il éprouva dans sa fortune & dans sa gloire, furent causées par des hauteurs mal entendues. Il avoit l'ame élevée, ferme & sensible; si l'on trouve dans sa vie quelques fausses démarches, on ne lui en reprochera pas de basses. L'estime qu'il avoit pour son art, & un sentiment trop profond de sa propre supériorité, lui inspiroient une sorte de fierté, dont il ne sçut pas réprimer les mouvemens; mais cette fierté fut toujours franche & uniforme. Il n'étoit pas tour-à-tour tyran & esclave, frondeur dans un lieu, & flatteur dans un autre; il n'assujettit jamais ses talens aux caprices de ces protecteurs à la mode, de ces pédans du beau monde, qui croyent qu'on achete le don de sentir les arts, & qui glacent le génie, en prétendant régler son essor. Handel conserva sa liberté, dans un état où d'autres se seroient enorgueillis de la dépendance. Il fut généreux même dans la pauvreté, & il n'oublia pas ses

anciens amis, quand il fut dans l'opulence. Il fit des fautes qu'il répara par de belles actions; & ses vertus honoreront sa mémoire, que ses talens rendront immortelle.

III.

ESSAI d'Explication du Courant continuel qu'on observe dans le Détroit de Gibraltar, par M. Waitz, *de la Société Royale de Stockolm. Tiré du* London Chronicle, 14 *Août* 1760 (*a*).

Tous les Navigateurs attestent que dans le Détroit de Gibraltar, entre le Cap Trafalgar & celui de Spartel, on remarque un Courant, qui porte les eaux de la Mer Atlantique dans la Méditerranée. On s'en apperçoit, dans cette derniere, jusqu'à vingt milles Anglois du Détroit, vers la Côte de Malaga. Quelques Navigateurs assûrent même qu'il se fait sentir beaucoup

(*a*) On ne s'est pas borné à la traduction littérale de cette Piece; on l'a extraite & resserrée dans quelques endroits, en conservant néanmoins les principales preuves & le fond du raisonnement.

plus loin, & jusques près du Cap de Gatte.

La réalité de ce Courant est attestée par la Carte du Détroit, publiée en 1700, par M. d'Ablancourt. Cet Hydrographe observe que, vers le milieu du Détroit, la direction des eaux est constante, & que les marées n'y causent aucun changement; ce n'est que vers les Côtes, qu'elle suit les loix ordinaires des marées. Cette Carte mérite d'autant plus d'attention, qu'elle a été dressée par ordre du Roi de Portugal, sur les Observations des Marins & des Hydrographes les plus habiles & les plus expérimentés.

Hudson ajoute, dans les *Transactions Philosophiques*, qu'au milieu du Détroit, la rapidité du courant qui porte les eaux dans la Méditerranée, est de deux lieues par heure, & qu'il est si profond, que la plus longue sonde n'en sauroit atteindre le fond. D'autres Relations nous apprennent que ce courant est capable d'entraîner un vaisseau dans la Méditerranée, même contre le vent, à moins qu'il ne soit bien fort. Ce fait est confirmé par l'expérience qu'en fit, il y a peu

d'années, un célebre Amiral. Il trouva en même tems que la partie supérieure de l'eau étoit, à la vérité, portée dans la Méditerranée, mais que les eaux plus basses avoient un cours contraire, & couloient de la Méditerranée dans l'Océan.

Comme la Méditerranée n'a pas d'autre issue sensible dans l'Océan, que le Détroit de Gibraltar, & que, loin de se décharger par ce Détroit, elle en reçoit, au contraire, une grande quantité d'eau, il en naît un problême embarrassant. On demande si la Méditerranée se décharge par quelque canal inconnu, ou si l'eau qui s'y rend continuellement, est enlevée, & par quel moyen cela se fait. M. *Kuhn* adopte la premiere opinion; & dans son Traité des Fontaines, il fait ses efforts pour prouver que la Méditerranée a un goufre souterrein, par lequel elle se décharge de son eau surabondante. Mais cette supposition est réfutée par les faits; car l'eau ne sauroit couler par le Détroit, avec la rapidité & dans la direction qu'on a dit, si l'Océan n'étoit pas le plus élevé. Or, dans ce cas, l'eau ne sauroit couler

de la Méditerranée dans l'Océan; les Loix de l'Hydrostatique démontrent, au contraire, que les Mers adjacentes verseroient une partie de leur eau dans la Méditerranée, jusqu'à ce que celle-ci fût à leur niveau.

Cependant, non-seulement la Mer Atlantique coule dans la Méditerranée, mais encore plusieurs grandes rivieres s'y déchargent. Ajoutons encore l'eau qui y tombe sous la forme de pluie. Puis donc que cette Mer ne se vuide point par des canaux souterreins, il est nécessaire que la Nature y emploie quelque autre moyen. Quelques Naturalistes ont regardé l'évaporation comme suffisante : cette opinion a même acquis beaucoup de probabilité, depuis que M. *Mariotte* a prouvé que toute l'eau qui tombe annuellement sur la surface de notre Globe, le couvriroit à peine à la hauteur de dix-huit ou vingt pouces, pendant que l'évaporation annuelle est de trente à trente-deux pouces.

Ainsi, en supposant que le rapport de la hauteur annuelle d'eau, produite par la pluie, soit à celle de l'évaporation annuelle dans le rapport qu'on

vient de dire, on trouvera que cette Mer devroit perdre annuellement dix à douze pouces de sa hauteur. Il faudroit donc que l'eau qui est fournie par l'Océan & par les rivieres, fût précisément de cette quantité. Mais quand même nous supposerions l'évaporation beaucoup plus grande, cela ne suffiroit pas. Le calcul suivant va le prouver.

La longueur de la Méditerranée, depuis le Détroit de Gibraltar jusqu'au fond de la Mer Noire, est d'environ mille lieues de vingt-cinq au degré, & sa largeur moyenne est d'environ cent lieues; de sorte que sa surface peut être estimée de cent mille lieues quarrées. Mais on peut supposer que l'évaporation qu'éprouve l'eau de la Méditerranée, est, à cause de la chaleur du climat, de douze ou quatorze pouces plus grande qu'à Paris; ainsi l'on pourra évaluer à vingt-quatre pouces de hauteur, ce dont la quantité annuelle de l'évaporation surpasse celle qui est fournie par la pluie. Toutes les rivieres qui tombent dans la Méditerranée seront plus que suffisantes, pour compenser cette diminution, causée par l'évaporation. En effet, sui-

vant le calcul de M. Mariotte, la Seine fournit annuellement dequoi couvrir d'eau l'étendue de cinq cens soixante-une lieues quarrées, à la hauteur de douze pouces. De plus, Riccioli nous apprend, dans sa *Géographie Réformée*, que la quantité d'eau, fournie par le Pô, est, à celle de la Seine, comme $26 \frac{1}{2}$ à 1. Le Pô, qui coule dans la Méditerranée, couvriroit donc annuellement, à la hauteur de deux pieds, l'étendue de sept mille deux cens quatre-vingt-treize lieues quarrées; ce qui fait la quatorzieme partie environ de la surface totale de cette Mer. Or, suivant le même Riccioli, le Nil fournit dix-sept fois autant d'eau que le Pô; par conséquent le Nil & le Pô ensemble seroient plus que suffisans, pour réparer la diminution annuelle que l'évaporation produit sur la Méditerranée; car l'eau qu'ils fourniroient, seroit capable de couvrir cent trente-un mille deux cens soixante-quatorze lieues quarrées. Ainsi, quand même on supposeroit que Riccioli se seroit trompé en excès de près de la moitié dans son calcul, en retranchant cet excédent, il y auroit encore presque de

quoi compenser la perte causée par l'évaporation.

Faisons maintenant le calcul de l'eau fournie par le Détroit. Son ouverture peut être estimée d'environ une lieue moyenne, & l'on peut évaluer la vîtesse du courant à une lieue par heure. Au lieu d'une profondeur sans bornes, prenons-en une de deux cens pieds. Le calcul, fait sur ces principes, montrera que l'eau, fournie par le Détroit, couvriroit dans un an trois millions sept cens vingt-trois mille lieues quarrées, à la hauteur de vingt-quatre pouces; ce qui augmenteroit annuellement la hauteur de la Méditerranée de soixante-quatorze pieds. A la vérité, si l'on considere que la vîtesse du courant n'est pas toujours égale, que c'est seulement au milieu du Détroit que l'eau a un cours continuel vers la Méditerranée, enfin qu'il y a un courant inférieur qui diminue, dans les parties basses, la vîtesse de l'eau, il y aura une réduction considérable à faire au précédent calcul. Néanmoins on peut avec confiance hazarder que l'eau reçue annuellement par la Méditerranée, éleveroit l'eau à vingt pieds.

Que sera-ce donc, si nous ajoutons plusieurs autres grandes rivieres, comme le Danube, le Don, le Nieper, le Niester, &c; toutes celles qui tombent dans la Mer Noire (qui coule elle-même dans la Méditerranée, par le Détroit de Constantinople), & une foule d'autres grandes & petites, comme le Rhône, l'Ebre, l'Arne, qui se déchargent de tous les côtés dans la Méditerranée? Il est évident qu'on ne pourra gueres évaluer la hauteur d'eau que tous ces fleuves produiroient sur l'étendue de cette Mer, à moins d'une trentaine de pieds. Or il ne paroît pas qu'une aussi grande quantité d'eau puisse être enlevée par la seule évaporation, à moins de la supposer vingt-cinq fois plus grande qu'elle n'est à Paris, quoique cette Ville ne soit pas située dans un climat froid. Car il est probable qu'un étang de cinquante pieds de profondeur ne seroit pas mis à sec dans un an, même sous la ligne, par la seule influence de l'air & de la chaleur. Un célebre Naturaliste a cependant avancé, que l'évaporation étoit suffisante pour emporter le surplus de l'eau que la Méditerranée reçoit annuellement.

Le calcul le plus avantageux à cette opinion qu'il soit possible de faire, est celui-ci : il est fondé sur la maniere dont on fait le sel par évaporation, sur les Côtes de la Méditerranée. On couvre d'eau une surface unie & de niveau, à la hauteur d'un pouce & demi, & cette eau s'y évapore dans l'espace de vingt-quatre heures, pendant les saisons chaudes de l'année. Mais on trouve, par un calcul fondé sur les Observations d'Hofmann & de l'Académie de Suede, que le sel occupe, dans l'eau de Mer, environ une trente-deuxieme partie de sa masse. Ainsi, supposant que ce pouce & demi d'eau ait été enlevé par l'évaporation dans vingt-quatre heures, l'évaporation d'un jour seroit d'un pouce & quinze trente-deuxiemes, ce qui feroit par an quarante-quatre pieds & cinq douziemes. Telle pourroit être l'évaporation annuelle, si le climat étoit toujours & par-tout aussi chaud que celui des Côtes Méridionales de l'Espagne, & s'il n'y pleuvoit jamais. Mais comme les tems chauds ne durent que quelques mois de l'année, & qu'il y a des saisons où il pleut presque conti-

nuellement sur la Méditerranée, on ne sauroit faire monter aussi haut l'évaporation annuelle. En effet, il y a des climats, où quinze jours suffisent à peine pour faire évaporer six pouces d'eau de hauteur, suffisamment pour faire précipiter le sel. C'est en particulier ce qui arrive à la Rochelle, suivant le rapport de *Lemery*, dans son *Cours de Chymie*.

Ce calcul, qui est tout ce qu'on peut alléguer de plus fort en faveur de l'hypothese de l'évaporation, nous met dans la nécessité de recourir à chercher une autre issue à l'eau de la Méditerranée. Quelques Physiciens ont pensé en trouver une dans la double direction des eaux du Détroit, à la surface & vers le fond. Par ce moyen, ont-ils dit, la Méditerranée rend à la Mer Atlantique la même quantité d'eau qu'elle en reçoit. Cette hypothese paroît d'abord répugner aux Loix de l'Hydrostatique, sur-tout en supposant que les eaux des deux Mers sont également salées, & par conséquent également pesantes. Et c'est-là principalement ce qui a engagé le célebre Naturaliste, dont on a parlé plus haut, à nier po-

sitivement le double courant, & à taxer d'erreur ou les Expériences ou les faits qui semblent l'établir.

On ne peut nier que les principes de l'Hydrostatique fournissent un argument spécieux contre ce double courant, & nous serions tentés d'en revenir à l'hypothese de l'évaporation, si elle pouvoit subsister; mais un raisonnement fort simple la renverse entierement. Tous ceux qui connoissent les opérations des Salines, savent que, dans l'évaporation de l'eau salée, il n'y a que l'eau qui s'évapore, & que le sel reste. Cela conduit à cette conséquence : savoir, que si la Mer Méditerranée avoit de tout tems éprouvé une évaporation telle qu'on la suppose, elle seroit déja, depuis long-tems, réduite à une masse de sel endurcie. Car la seizieme partie de l'eau de Mer étant du sel, on trouveroit, par le calcul, que le sel, séparé de l'eau par évaporation, formeroit en cinq cens ans une masse de sel haute de deux cens cinquante pieds. Or, suivant les Recherches de M. le Comte de *Marsigli*, il y a dans la Méditerranée quantité d'endroits qui n'ont pas deux

cens cinquante pieds de profondeur. Ainsi cette Mer auroit été, dans l'espace de tems qu'on a dit, changée en sel, si l'eau salée qu'elle reçoit continuellement par l'Océan, n'avoit aucune issue. Néanmoins, depuis plusieurs milliers d'années qu'on connoît la Méditerranée, non-seulement cette métamorphose n'a point eu lieu, mais les eaux de cette Mer ne sont pas devenues plus salées. Nous sommes, par conséquent, forcés d'abandonner l'évaporation, & de chercher d'autres moyens pour vuider cette eau surabondante. C'est pourquoi, non-seulement nous ne devons pas rejetter le double courant, mais encore le constater par des faits incontestables. C'est ce que nous ferons d'abord; ensuite nous montrerons comment on peut le concilier avec les Loix de l'Hydrostatique.

Outre les témoignages rapportés plus haut, en voici quelques autres. Un Bâtiment de Transport Hollandois ayant été coulé à fond dans le Détroit, par un Vaisseau de Guerre François, la carcasse de ce Bâtiment, avec plusieurs tonneaux & d'autres corps légers, parurent quelques jours après à la

surface de l'eau, à quatre milles de distance à l'Ouest du côté de la Mer Atlantique. Il est évident que si la direction du courant eût été la même au fond qu'à la surface, ces débris, loin d'être portés à l'Ouest, l'auroient été au contraire à l'Est; ils auroient suivi la déclivité du fond, qui les portoit dans la Méditerranée.

L'impossibilité d'atteindre, avec les plus longues sondes, le fond du Détroit, ne prouve rien contre le double courant. Il est probable que cette difficulté naît précisément de cette contrariété de directions, qui plie la ligne de la sonde, & qui l'empêche d'atteindre le fond. M. le Comte de Marsigli a fait la même observation dans le Détroit de Constantinople, par lequel la Mer Noire se décharge dans la Méditerranée, & les Pêcheurs Turcs lui dirent que cela étoit toujours ainsi. Il y a plusieurs autres exemples authentiques de double courant; ainsi il n'est plus question d'en nier l'existence, mais uniquement d'en chercher les causes & le méchanisme.

Pour cela, nous ferons usage des faits suivans: 1°. Que l'eau de la Mé-

diterranée contient beaucoup de sel; 2°. Que cette Mer étant, pour la plus grande partie, dans un climat très-chaud, éprouve une grande évaporation; 3°. Que le sel n'est pas enlevé par l'évaporation; 4°. Que le sel a une gravité spécifique, trois fois aussi grande que celle de l'eau; 5°. Que l'eau salée est tellement diminuée par l'évaporation, que dix-huit parties d'eau en contiennent cinq de sel, & que l'eau est alors beaucoup plus pesante.

Comme il tombe continuellement une quantité abondante d'eau salée dans la Méditerranée, & qu'une grande partie de cette eau dépose son sel par l'évaporation, ce qui reste doit devenir toujours plus salé, & par conséquent plus pesant. Ainsi, en supposant d'abord que les surfaces des deux Mers, l'Atlantique & la Méditerranée, soient de niveau, leurs gravités ne seront pas égales; mais l'eau de la Méditerranée, comme la plus pesante, pesera sur celle de la Mer Atlantique, & celle-là coulera par le Détroit, jusqu'à ce que toutes deux soient d'égale pesanteur; ensorte que la Méditerranée doit être nécessairement la plus basse. Cela arri-

vant, l'eau de l'Atlantique, qui sera la plus haute, ne pourra nécessairement prendre son cours par le Détroit qu'en formant un courant supérieur, au moyen duquel elle se répandra dans la Méditerranée. Mais cette eau augmentera nécessairement le poids de l'eau de la premiere, poids qui étoit déja le plus grand. C'est pourquoi celle-ci ne pouvant s'échapper, qu'en s'ouvrant un passage au-dessous, elle formera un courant inférieur & opposé au premier; ce qui suffit pour produire les deux courans, & pour les rendre continuels.

L'expérience que voici confirme l'accord de ce raisonnement avec les loix de l'Hydrostatique. Qu'on prenne une longue boîte, & qu'on la divise en deux, par une cloison fixée au milieu. Il faut faire dans cette cloison une ouverture, qu'on puisse ouvrir & fermer à volonté. Qu'on remplisse maintenant un des côtés de la boîte avec de l'eau, & l'autre avec de l'huile, à une hauteur égale. Alors si l'on ouvre promptement le trou fait dans la cloison qui sépare ces deux liqueurs, on verra l'eau, qui est la plus pesante,

couler du côté qui est rempli par l'huile; & en même-tems on verra l'huile portée de la même maniere du côté où est l'eau sur laquelle elle s'étendra. On peut, à la vérité, objecter que l'huile étant immiscible avec l'eau, c'est ce qui lui fait occuper la partie supérieure. Mais on verra la même chose arriver, si au lieu d'eau & d'huile, on employe deux eaux, dont l'une soit colorée & plus salée que l'autre. Si la boîte étoit faite de verre, au lieu de bois, on pourroit par l'inspection prendre une idée très-distincte des deux courans.

L'air agit dans des circonstances pareilles précisément comme l'eau; il est aisé d'en faire l'épreuve. Qu'il y ait deux chambres, avec une porte qui forme la communication de l'une avec l'autre. Qu'une de ces deux chambres soit échauffée, ce qui en fera dilater l'air & le rendra plus léger: voilà la Mer Atlantique. L'autre chambre où l'air est plus froid & plus pesant, représentera la Méditerranée. Alors qu'on ouvre la porte qui représente le Détroit entre les deux Mers; qu'on place sur le seuil une bougie allumée, &

une autre près du haut. La contrariété des mouvemens de la flamme de ces deux bougies montrera, que l'air froid paſſe de la chambre froide dans celle qui eſt échauffée, par le bas de la porte & près du ſeuil, pendant que l'air chaud paſſe en même-tems de la ſeconde dans la premiere, par le haut. L'air échauffé perd bientôt ſa chaleur dans la chambre froide; mais ſi l'on conſerve la chaleur de la chambre échauffée, en y entretenant un feu continuel, le double courant continuera pendant long-tems, c'eſt-à-dire, juſqu'à ce que l'air ſoit également échauffé dans les deux endroits.

Si la chambre froide eſt entre deux chambres échauffées, la même choſe arrivera à chaque porte; c'eſt-à-dire, que l'air froid entrera par le bas, & le chaud par la partie ſupérieure. Ceci explique ce que le Comte Marſigli rapporte des courans du Détroit de Conſtantinople. L'eau ſalée de la Méditerranée entre par la partie inférieure de la Mer Noire : elle y eſt rendue plus légere par la grande quantité d'eau douce qui tombe dans cette derniere Mer; après quoi elle reflue dans

le même Détroit au-deſſus de l'eau ſalée, préciſément comme il arrive dans le Détroit de Gibraltar. Les courans ſont plus forts à Conſtantinople qu'à Gibraltar, parce que la différence de la ſalure de l'eau qui entre & de celle qui ſort eſt plus conſidérable. En effet, ſuivant M. Marſigli, le poids de l'une eſt à celui de l'autre, comme 73 à 62; la différence n'eſt pas auſſi conſidérable du côté de l'Eſpagne.

Voici cependant une objection ſpécieuſe qu'on peut faire contre cette théorie : c'eſt que la Mer Atlantique étant ſituée dans le même climat que la Méditerranée, l'évaporation doit être la même dans l'une & dans l'autre, & conſéquemment leurs eaux doivent être de la même peſanteur. Ceci paroîtra un nouveau degré de probabilité, ſi l'on a égard à la quantité conſidérable d'eau douce que tant de rivieres verſent dans la Méditerranée. Voici la réponſe qu'on peut faire à cette difficulté.

C'eſt un fait connu que les eaux de l'Océan ſont moins chargées de ſel du côté des Poles, que dans les Régions Méridionales; & c'eſt par cette raiſon

qu'il regne à la ſurface de cette Mer un courant continuel qui porte les eaux des Poles vers l'Equateur. Ajoutons à cela que pluſieurs grandes rivieres, comme le Tage & le Guadalquivir, ſe déchargent dans l'Océan, à peu de diſtance du Détroit; & que toutes ces eaux douces ou moins ſalées ſont intimement mêlées avec celles de l'Océan, par le mouvement du flux & du reflux. Toutes ces circonſtances réunies prouvent que les eaux de l'Océan (aux environs du Détroit) ne ſauroient être auſſi ſalées que celles de la Méditerranée, dont l'évaporation augmente continuellement la ſalure & la peſanteur.

Ce que nous avons dit d'un courant continuel qui regne des Poles vers l'Equateur, eſt ſuffiſamment appuyé d'autorités. Les Navigateurs atteſtent qu'ils vont toujours plus vîte dans cette direction que dans le ſens contraire; & chaque année ils voyent de gros monceaux de glace portés du Nord au Sud. Pluſieurs cauſes peuvent engendrer ce courant, & l'on peut prouver que l'eau qui le forme ne contient pas beaucoup de ſel. Quand l'eau gele, elle devient plus légere, &

la glace vient à la ſurface. Quoique cette glace ſoit formée d'eau ſalée, il n'y a que peu de ſel, comme on peut le prouver par pluſieurs expériences, & ſur-tout par ce qui arrive dans les Salines. Sur ces glaçons, il s'amaſſe quantité de neige, de pluye & de vapeur. Le vent les pouſſe les uns contre les autres, juſqu'à ce qu'ils viennent à former d'immenſes montagnes de glace. Quelques-unes, ſuivant Riccioli, ont juſqu'à cent milles d'Italie de longueur. Elles s'élevent de pluſieurs centaines de pieds au-deſſus de la ſurface de l'eau, & elles s'abaiſſent beaucoup davantage au-deſſous. Quand la chaleur fait fondre ces montagnes de glace, elles produiſent une immenſe quantité d'eau douce qui ne ſauroit ſe mêler promptement avec l'eau ſalée, & par conſéquent lui ſurnage. Elle ne ſauroit rétrogader vers les Poles, où il y a encore une plus grande quantité de glace & d'eau douce. Il faut, par conſéquent, qu'elle coule vers l'Equateur, où l'eau eſt plus ſalée & plus baſſe par cette raiſon.

Il nous reſte à préſent à examiner pourquoi aux deux côtés du Détroit

du

de Gibraltar, le courant est sujet aux vicissitudes du flux & du reflux, & pourquoi il ne va pas toujours comme dans le milieu du côté de la Méditerranée. Les Vaisseaux qui sortent de la Méditerranée courent ordinairement la côte d'Afrique, pour le chercher & le suivre, en partie parce que cette côte est moins dangereuse, en partie parce que le flux & le reflux y est plus fort que du côté de l'Espagne. Ces courans latéraux prouvent la possibilité de plusieurs courans existans à la fois dans le même Canal, & avec des directions contraires.

Lorsque deux gouttes d'eau se touchent & s'unissent, si l'une est considérablement plus grosse que l'autre, & qu'elle soit en mouvement, elle entraîne cette autre avec elle. Un courant d'eau n'est autre chose qu'une multitude de gouttes d'eau cohérentes les unes avec les autres; il doit par conséquent entraîner avec lui une partie de l'eau qui est à ses côtés.

Cette Dissertation nous a paru ingénieuse & sçavante. L'explication qu'elle contient est tout-à-fait con-

forme aux loix de l'Hydrostatique, & l'on ne pourra en contester la justesse, aussi-tôt qu'on admettra les principes sur lesquels son Auteur l'établit. La difficulté ne peut tomber que sur un de ces principes; savoir, l'excès de salure & de pesanteur de l'eau de la Méditerranée sur celle de l'Océan. Il est vrai que les raisonnemens & les calculs qu'on vient de lire rendent ce fait fort vraisemblable. Néanmoins il nous semble qu'on pourroit desirer encore sur ce point quelque chose de plus positif. De même que M. le Comte de Marsigli a mesuré les pesanteurs spécifiques des eaux de la Méditerranée & de la Mer Noire, on pourroit mesurer celles des eaux de l'Océan & de la Méditerranée dans les environs du Détroit. Si l'on y trouve l'inégalité que M. Waitz déduit de ses raisonnemens, il ne restera rien à desirer sur le dénouement de ce problême physique. Il est à souhaiter que quelque Physicien, à portée de faire cette experience, se charge de ce soin, & nous en apprenne le résultat.

IV.

ESSAI *sur l'Etude de l'Histoire, traduit des* Essais & Traités sur différens sujets, par M. Hume.

Il n'y a rien que je recommande plus vivement aux femmes, que l'étude de l'Histoire; c'est de toutes les occupations, celle qui convient le mieux à leur sexe & à leur éducation. Elle est plus instructive que ces livres d'amusement qu'elles dévorent, & plus agréable que les ouvrages sérieux dont elles parent leurs cabinets. Parmi les vérités importantes qu'elles apprendront de l'Histoire, il en est deux sur-tout dont la connoissance peut contribuer à leur repos & à leur consolation. La premiere, c'est que notre sexe, aussi-bien que le leur, est plus éloigné de la perfection que la plûpart d'entre elles ne l'imaginent; & la seconde, c'est que l'amour n'est pas la seule passion qui gouverne les hommes, & qu'il est souvent sacrifié à l'avarice, à l'ambition, à la vanité, & à mille autres passions. Je ne sçais pas si ce

sont les fausses peintures des hommes à cet égard qu'elles trouvent dans les Romans, qui leur en rendent la lecture si chére; mais j'avoue que je ne vois qu'avec douleur qu'elles témoignent tant d'aversion pour la vérité & tant d'empressement pour les fictions. Je me ressouviens qu'une jeune Beauté pour laquelle je me sentois un tendre penchant, me pria de lui envoyer quelques Romans qui pussent l'amuser à la campagne. Comme je ne voulois pas me servir d'armes empoisonnés contre elle, je ne fus pas assez peu généreux pour profiter de l'avantage que ce genre de lecture auroit pû me donner. Je lui envoyai donc les Vies de Plutarque, en lui marquant en même-tems qu'elle n'y trouveroit pas un mot de vérité depuis le commencement jusqu'à la fin. Elle les lut avec beaucoup d'attention, jusqu'à ce qu'elle en fut aux vies d'Alexandre & de César, dont elle avoit par hasard oui parler. Elle ne voulut pas aller plus avant, & me renvoya le livre en me faisant des reproches très-vifs de ce que l'avois trompée.

On me dira peut-être que les fem-

mes n'ont pas cette aversion pour l'Histoire que je leur reproche, quand il s'agit de quelque Histoire secrete où elles peuvent trouver quelques événemens intéressans qui piquent leur curiosité. Mais, comme je ne trouve pas que la vérité, qui est la base de l'Histoire, soit beaucoup respectée dans ces Anecdotes, je ne regarderai pas cela comme une preuve de la passion des femmes pour l'étude que je leur recommande. Quoi qu'il en soit, je ne vois pas pourquoi leur curiosité ne se porteroit pas vers des objets plus dignes d'elles, & ne leur feroit pas autant desirer de connoître les personnages qui ont vécu autrefois, que ceux qui vivent de leur tems. Qu'importe à *Cloris* que *Fulvie* entretienne, ou non, un commerce d'amour avec *Valere*? Ne doit-elle pas avoir autant de plaisir à apprendre que la sœur de Caton avoit une intrigue avec César, & qu'elle avoit fait passer son fils, Marcus Brutus, pour le fils de son mari, quoiqu'il fût celui de son amant? Les amours de Messaline ou de Julie ne peuvent-ils pas être des sujets de conversation aussi intéressans, qu'aucune

autre aventure moderne de cette Ville?

Mais je ne sais comment j'ai pu me laisser aller à une sorte de raillerie contre le beau Sexe, à moins que ce ne soit peut-être par la même raison qui fait que la personne que l'on aime le plus dans une compagnie, est souvent celle qu'on choisit pour l'objet d'une plaisanterie gaie & innocente. Nous aimons à nous adresser, de quelque maniere que ce soit, aux personnes qui nous sont agréables, & en même-tems nous présumons qu'elles sont assez sûres de notre affection & de notre estime, pour n'être point blessées de ce que nous leur disons. Je vais maintenant traiter mon sujet plus sérieusement; j'exposerai les avantages qui résultent de l'étude de l'Histoire, & je ferai voir combien elle est utile à tout le monde, mais particulierement aux femmes, qu'une complexion plus délicate & une éducation plus molle dispensent des études austeres.

Les avantages que l'on trouve dans l'Histoire sont de trois sortes. Elle amuse l'imagination; elle perfectionne la raison; elle donne de la force à la vertu.

En effet, qu'y a-t'il de plus agréable pour l'esprit, que de se transporter dans les siecles reculés du monde, & d'observer la société humaine dans son enfance, avançant d'un pas lent & mal assuré vers les Arts & les Sciences; de voir la politique des Gouvernemens, & la politesse des mœurs se raffiner par degrés, & marcher insensiblement vers la perfection; de remarquer la naissance, les progrès, la décadence & la chûte des Empires, les vertus qui ont contribué à leur grandeur, & les vices qui ont causé leur ruine; enfin, de voir toute la succession des tems passer, pour ainsi dire, en revue devant nous, & les hommes se présenter à nos yeux sous leurs véritables couleurs, sans aucun de ces déguisemens qui ont pû faire illusion aux contemporains? Peut-on se former l'idée d'un spectacle plus magnifique, plus varié, plus intéressant? Quel plaisir, ou des sens ou de l'imagination, peut-être comparé à celui-là? Ces amusemens frivoles qui engloutissent une partie si précieuse de notre tems, seront-ils regardés comme plus satisfaisans & plus dignes de notre attention?

Que ceux-là ont le goût bien corrompu, qui choisissent si mal leurs plaisirs!

Mais l'étude de l'Histoire n'est pas moins utile qu'agréable; une grande partie de ce qu'on appelle *Erudition*, & qu'on estime si fort, n'est qu'une connoissance des faits historiques. Une connoissance profonde dans ce genre appartient aux Gens-de-Lettres; mais je crois que c'est une ignorance impardonnable, aux personnes de tout sexe & de tout état, de ne pas connoître l'Histoire de leur propre Pays, & celles des Républiques anciennes de la Grece & de Rome. Une femme peut bien, sans cela, avoir des manieres honnêtes & un tour d'esprit agréable; mais si elle est dépourvue d'idées & de connoissances, il est impossible que sa conversation puisse intéresser long-tems un homme de sens & de réflexion.

Je dois ajouter que l'Histoire est non-seulement une étude estimable par elle-même, mais qu'elle prépare encore la voie à plusieurs autres connoissances, & fournit des matériaux à la plus grande partie des Sciences. En effet, si nous considérons combien la vie humaine est courte, & combien

nous ſommes peu inſtruits de ce qui s'eſt paſſé, même de notre tems, nous ſentirons bien que nous ſerions toujours des enfans pour le jugement, ſans le ſecours de l'Hiſtoire qui étend notre expérience aux ſiècles paſſés & aux Nations les plus éloignées, qu'elle met, pour ainſi dire, ſous nos yeux pour les faire ſervir à notre inſtruction. On peut dire qu'un homme ſçavant dans l'Hiſtoire a vécu depuis le commencement du monde, & a accru à chaque ſiecle le tréſor de ſes connoiſſances.

L'expérience qu'on acquiert par l'Hiſtoire, a auſſi un avantage qui la rend ſupérieure à celle qu'on acquiert dans la pratique du monde; c'eſt qu'elle nous éclaire ſur les choſes humaines, ſans affoiblir jamais en nous le ſentiment de la vertu. Et pour dire la vérité, je ne connois point d'étude ni d'occupation auſſi innocente à cet égard que l'Hiſtoire. Le Poëte peut peindre la vertu des couleurs les plus aimables; mais comme il s'adreſſe abſolument aux paſſions, il devient ſouvent l'apologiſte du vice. Les Philoſophes même ſont expoſés à s'égarer dans la ſubtilité de leurs ſpéculations, & nous en avons

vus qui alloient juſqu'à nier la réalité de toutes diſtinctions morales. Je crois que c'eſt une remarque digne de l'attention des Philoſophes, que les Hiſtoriens ayent toujours été, ſans aucune exception, les véritables amis de la vertu, & l'ayent toujours repréſentée ſous les couleurs qui lui conviennent, lors même qu'ils ſe ſont trompés dans le jugement qu'ils ont portés des Perſonnages en particulier. Machiavel lui-même paroît pénétré du ſentiment de la vertu dans ſon Hiſtoire de Florence. Dans ſes raiſonnemens généraux où il n'eſt que Politique, il conſidere le poiſon, l'aſſaſſinat, le parjure comme des moyens légitimes de Gouvernement; mais dans les narrations particulieres où il ſe montre Hiſtorien, il parle avec une indignation ſi véhémente contre le vice, & avec une chaleur ſi tendre de la vertu, que je ne peux m'empêcher de lui appliquer le vers d'Horace:

> *Naturam expellas furcâ, tamen uſque recurret.*

Ce concert des Hiſtoriens en faveur de la vertu n'eſt pas une choſe bien

difficile à expliquer. Lorſqu'un homme du monde entre dans le tourbillon des affaires & de la ſociété, il eſt plus diſpoſé à juger les hommes par les rapports qu'ils ont avec ſon intérêt, que par ce qu'ils ſont en eux-mêmes; & à chaque inſtant ſon jugement eſt trompé par ſes paſſions. Quand un Philoſophe contemple les caracteres & les mœurs dans le ſilence de ſon cabinet, cette vue générale & abſtraite des objets laiſſe ſon ame ſi froide & ſi tranquille, que rien ne reveille en lui les ſentimens de la nature, & qu'il ſent à peine la différence qu'il y a entre le vice & la vertu. L'Hiſtoire tient un juſte milieu entre ces deux extrémités, & place les objets dans leur vrai point de vue. Les Ecrivains, comme les Lecteurs, prennent aſſez d'intérêt aux caracteres & aux événemens, pour avoir un ſentiment vif de louange & de blâme; mais en même tems ils n'ont aucun intérêt particulier qui puiſſe corrompre leur jugement.



SUEDE.

SUITE du Diſcours de M. Stiernman, *ſur l'état des Sciences en Suede, dans les tems reculés.*

Second Extrait (*a*).

APRÈS avoir donné une idée de l'état des Sciences en Suede pendant les tems du Paganiſme, l'Auteur paſſe à l'examen de la ſeconde Epoque, qui commence avec l'introduction du Chriſtianiſme en Suede, & ſe termine au commencement de la Réforme, dans le ſeizieme ſiecle.

Ce fut vers la fin du huitieme ſiecle, que la Religion Chrétienne pénétra dans le Nord; pendant le neuvieme & le dixieme, elle y fit des progrès aſſez conſidérables; mais elle ne put s'y établir ſolidement que dans l'onzieme ſiecle, du tems du Roi Olof Skotknung. Si la Théologie gagna

(*a*) Le premier Extrait ſe trouve dans le Volume du mois de Février, p. 91.

par ce changement, il n'en fut pas de même des autres Sciences; le peu de progrès que les Suédois y avoient fait, fut entierement arrêté; il ſemble même que le Clergé de ce tems avoit pris à tâche d'en abolir juſqu'aux moindres veſtiges. Mais il ne faut pas que cela nous étonne. Les premiers Miſſionnaires des Suédois leur vinrent d'Allemagne. Cet Empire alors étoit plongé dans l'ignorance la plus profonde; la ſuperſtition y dominoit; les Lettres étoient reléguées dans le fond d'un petit nombre de Monaſteres; encore ne purent-elles garantir de la barbarie, ceux mêmes qui s'en occupoient; la contagion étoit générale, & toute la Science de ces tems ſe réduiſoit à la connoiſſance des Droits, des Prérogatives & des Immunités des Prêtres. Imbus de ces principes, les premiers Miſſionnaires partirent pour la Suede; la plûpart d'entre eux étoient des Anglo-Saxons: Anſgar, Sigfried, Roduward, Richolf, Edouard Eskil, David & Henric étoient les principaux d'entre eux. A peine la doctrine du Chriſtianiſme eut-elle pris racine en Suede, que ſes Miniſtres

commencerent par faire main-baſſe ſur tous les Monumens des ſiecles antérieurs. Epitaphes, Inſcriptions, Monumens, Livres, rien ne fut épargné. Ceux-ci furent livrés aux flammes, & les autres effacés ou détruits, ſous le prétexte ſpécieux que c'étoit des œuvres du Démon, qui ne ſervoient qu'à entretenir le Peuple dans la ſuperſtition & dans la Magie, & à arrêter les progrès de la véritable Religion.

De-là cette diſette de Monumens anciens, & l'embarras où ſe trouvent aujourd'hui les Hiſtoriens de Suede, pour débrouiller l'Hiſtoire ancienne de la Nation. Embarras dont on ne doit point imputer la cauſe aux Anciens, qui ont fait tout ce qui dépendoit d'eux pour conſerver la mémoire des événemens de leur tems, mais uniquement au zele aveugle des premiers Miſſionnaires & de leurs diſciples.

Ce zèle indiſcret fut porté au point qu'on ſévit contre les Lettres mêmes. On écrivoit alors en Lettres Runiques; ces Lettres étoient probablement l'ouvrage d'Odin, qui le premier avoit civiliſé les Peuples du Nord. On ſe ſervoit de ces caracteres, non-ſeule-

ment pour les Inſcriptions & les Monumens, mais encore pour les Livres. Par un ordre du Pape Sylveſtre II, ces caracteres furent frappés d'anathême, dans un Concile qui ſe tint en Suede, au commencement du onzieme ſiecle. En conſéquence de ce Jugement barbare, les Monumens des Rois furent détruits, & les pierres dont ils étoient composés, furent employées à la conſtruction des Egliſes; les Livres furent jettés aux flammes; & de peur qu'il en reſtât encore quelques veſtiges, on ne ſe contenta pas de ſévir contre ces malheureux caracteres dans le Nord; mais un Concile, tenu en *1116* à Tolede en Eſpagne, les proſcrivit également parmi les Goths, qui régnoient alors dans ce pays.

En un mot, tout ce qui avoit le moindre rapport aux Sciences & aux connoiſſances anciennes, fut rejetté comme ſuperſtition. Ceux qui s'y appliquoient, qui les favoriſoient, & qui juſqu'alors avoient joui de la plus haute conſidération, & rempli les premieres Charges du Royaume, commencerent à devenir ſuſpects, on les accuſa de n'être Chrétiens qu'en appa-

rence, & de conſerver, au fond du cœur, le plus grand attachement pour le Paganiſme. Le Clergé les opprima; & pour ne pas ſe brouiller entierement avec un Corps ſi puiſſant, pour conſerver encore quelque crédit, pour ne pas être ſoupçonnés de Paganiſme, les Grands du Royaume furent obligés de prendre le parti de l'ignorance & de la ſoumiſſion. Les Moines devinrent ainſi les Oracles de la Science, & celle-ci ne conſiſta plus qu'à balbutier quelques mots de Latin barbare, à connoître bien les Droits des Prêtres, à ſavoir bien défendre les Immunités des Couvens & des Egliſes, & à en augmenter les revenus.

Tel fut l'état des Sciences en Suede pendant près de quatre ſiecles, c'eſt-à-dire, depuis le regne d'Eric le Saint, juſqu'à Sten-Sture l'aîné, Adminiſtrateur du Royaume. Ce Seigneur, doué d'un excellent naturel, & en même tems grand Guerrier, vit avec douleur l'état pitoyable des Sciences dans ſa Patrie; il ſentit les conſéquences affreuſes qui en réſultoient, & il conçut le deſſein d'y remédier. Il en délibéra avec l'Archevêque d'Upſal *Ja-*

cob Ulfsson Örnefot, & résolut d'ériger une Université dans Upsal. Il obtint, pour cet effet, un Bref du Pape Sixte IV, daté du 28 Février 1476, qui non-seulement consentit à cet établissement, mais lui accorda les mêmes Privileges qu'à l'Université de Bologne ; c'est-à-dire, qu'*il y auroit à perpétuité, dans la Ville d'Upsal, une Etude générale en Théologie, en Droit Canon & Civil, en Médecine, Philosophie & autres Facultés, & que l'on y pourroit conférer les Honneurs Académiques à quiconque s'en rendroit digne.*

L'inauguration de cette Académie se fit le premier Octobre 1477, & on nomma dix Personnes savantes, pour en être les premiers Professeurs. Les Successeurs de ce Sten-Sture ne pouvoient gueres contribuer à mettre cette Académie dans un état florissant ; les Guerres civiles, qui ravageoient le Royaume, ne le permettoient pas ; & les Danois, sous le joug desquels la Suede avoit passé, se garderent bien de favoriser les Sciences dans un pays, dont ils ne songeoient qu'à conserver le Domaine.

Il seroit inutile de vouloir juger des

progrès de cette Académie d'Upsal, par ses Productions Littéraires, puisqu'il n'en subsiste presqu'aucune. Ce qui est parvenu à notre connoissance, se réduit, à-peu-près, aux Articles suivans.

Théologie. 1. Une Traduction Suédoise de la Bible Latine, entreprise en 1352, par un nommé *Matthias*, Chanoine de Lincöping, à la requisition de Sainte Brigitte, qui n'entendoit point le Latin.

2. Version des Livres des Macchabées, par *Jöns Budha*, Moine du Couvent de Nâdendal, ainsi que plusieurs Versions de différens autres Livres de la Bible.

3. La Production la plus remarquable de ce tems, après la Bible, ce sont les Révélations de *Saïnte Brigitte Brahe.* Ces Révélations n'ont point été écrites par elle-même, mais par le susdit Matthias, son Confesseur & son Directeur, lequel, sur la requisition de cette Sainte, les reçut de sa bouche, les rédigea en ordre, & y mit une Préface. L'on ne fait point mention ici de la quantité prodigieuse d'Editions que ce Livre a eu dès l'in-

vention de l'Imprimerie, ainsi que des Versions qui en ont été faites en toutes sortes de Langues, & même en Arabe. Tout cela prouve le crédit immense, dont ce Livre a joui pendant le seizieme siecle ; & l'on en peut juger par ce qu'en dit un nommé *Dorotheus ab Asciano in Montibus Pietatis*, p. 491. Cet Auteur assure « que » ceux qui porteront ce Livre sur eux, » ne pourront être endommagés par » leurs Ennemis, qu'ils seront garantis » de mort subite & de mauvaise fin ; » que par ce moyen, les femmes en» ceintes seront aisément délivrées ; » que la maison, dans laquelle ce Li» vre se trouveroit, seroit à l'abri de » tout accident funeste, & que ceux » qui demeurent dans une telle mai» son, verront la sainte Vierge trois » jours avant leur mort.

Une si grande Sainte ne pouvoit avoir que des Enfans dignes d'elle ; aussi trouvons-nous une *Sainte Catherine*, fille de *Sainte Brigitte*, Abbesse de Vadzstena, morte en 1381, & auteur d'un Livre considérable, intitulé, *Sielinna Troëst*, c'est-à-dire, Consolation de l'ame. On en a un an-

cien Manuscrit sur velin, contenant cent soixante-cinq feuilles *in folio*, & dont la Préface finit ainsi : « Et par » cette raison, j'ai . . . extrait ce Livre » de la Sainte-Ecriture, & l'ai tra» duite du Latin en Suédois, à la » gloire de Dieu, & pour la consola» tion & l'édification de mon pro» chain. Je formerai la matiere de ce » Livre de plusieurs autres Livres, » comme une abeille forme le miel » du suc de différentes fleurs, & il » sera intitulé, *la Consolation de l'ame.* » J'y traiterai des dix Commandemens » de Dieu, des Béatitudes, *&c*....C'est » pourquoi je prie tous ceux qui liront » ou qui entendront lire ce Livre, de » ne pas le blâmer ; parce que peut» être ils y trouveront des choses qu'ils » auront lues dans d'autres Livres ; car » mon dessein est de rendre intéressant » ce que je trouverai de mal écrit & » d'ennuyant, de rendre intelligible » ce qu'il y aura d'obscur & d'intéres» sant, d'omettre ce que je jugerai » inutile ou peu vraisemblable ; en un » mot, de ne choisir, de ne rassem» bler que ce qui sera propre à la con» solation de l'ame, de même que les

» Médecins choisissent les racines les » plus salutaires pour opérer des gué» risons, la Colombe le plus beau » grain pour sa nourriture, & une » Vierge les plus belles fleurs pour sa » couronne. » J'admire la bonne foi de cette digne Abbesse. Nos Auteurs modernes sont plus discrets.

En voilà assez pour ce qui regarde les livres religieux, le reste se réduit, pour la plûpart, à des Breviaires, des Missels, &c. Quant à l'*étude des Loix*, elle ne fut pas entierement oubliée, malgré la barbarie des siecles. Le Roi Eric le Saint fit dresser dans le douzieme siecle le Code d'Upplande, dont la base se trouve dans les anciennes Loix de *Wiger Spas*. Il en retrancha seulement ce qui tenoit au Paganisme. Ce Code fut tellement estimé qu'on avoit coutume de dire, *la loi de Dieu & de Saint Eric*, & que cela passa en proverbe. Il fut confirmé dans le treizieme siecle par le Roi *Magnus Ladulâs*. Ce Prince, que l'on met au rang des plus savans Rois de Suede, composa & publia lui-même en 1285, un Code divisé en plusieurs chapitres, sous le titre de *Gârdsrætte*.

Le Lecteur s'attend bien que l'étude du Droit Canon ne fut point oubliée. Il fut introduit en Suede en 1248 par le Cardinal *Wilhelmus Sabinensis*. Cependant, pour étudier cette matiere à fond, les Suédois fréquenterent les Universités étrangeres de Montpellier, de Paris, d'Orléans, de Péruse en Italie, & autres. Il nous en reste encore quelques monumens. L'un de *Nicolaus Hermanni*, Evêque d'Ostrogothie, mort en 1391, qui prit le bonnet de Docteur en Droit à Orléans, & qui écrivit un très-bon Ouvrage sur les Loix Ecclésiastiques. L'autre est de *Laurentius Petri*, Curé d'Eknebodhom, & Chanoine de Wexiö, qui en 1492, composa un *Legisterium Suecanum*.

Quant à la *Médecine*, il ne paroît pas qu'en Suede elle fût enseignée alors dans les Ecoles comme une Science. Les Médecins de ce tems étoient des Empiriques, qui couroient le pays, qui exerçoient cet art sans fondement & sans regles, & qui pour de l'argent, expédioient les malades pour l'autre monde en hâtant leur agonie. L'Histoire même ne fait mention que de deux fameux Médecins : l'un nommé

Johannes, mort en 1343; l'autre, *Laurentius Johannis*, qui en 1363, sauva la vie au Roi Magnus Ericson, qui avoit été empoisonné par son beau-frere Waldemar, Roi de Dannemark.

Ce qu'il y a de surprenant, c'est que dans cette disette de Médecins, les Suédois de ce tems vivoient presque le double de ceux d'aujourd'hui.

Dans le quinzieme siecle, la Médecine fut dévolue au Clergé. La plûpart des maladies étoient guéries par un tableau qui représentoit une descente de Croix. Le Couvent des Moines Noirs à Stockholm jouissoit sur-tout d'une très-grande réputation à cet égard.

Au commencement du seizieme siecle, si l'on en croit un vénérable Evêque de Wæsterâs, il n'y avoit ni Médecin ni Chirurgien en Suede. Voici comme il s'en explique dans un Poëme.

Dans ce Royaume, il n'y a point de Docteur en Médecine ;
Par cette raison, chacun prend son mauvais repas, comme il lui plaît :

Nous n'avons pas même un Chirurgien qui ait étudié,
Mais des Aventuriers qui tentent tout, au hazard de ce qui peut en arriver,
Qui étudient & Syllogisme & Enthymeme,
Mais qui ne savent pas guérir le moindre petit rhume.

Pour ce qui regarde la *Chymie*, on ne connoît qu'un seul Moine *Olaus Laurenzii* qui en 1470, écrivit des *Principia Chymica*, & dont l'Ouvrage manuscrit n'a jamais été imprimé.

Les *Mathématiques*, & sur-tout l'*Astronomie*, paroissent avoir été un peu mieux cultivées. Les Chroniqueurs prétendent que le Roi *Charles Knutson* y avoit fait des progrès considérables. Un Moine du Couvent de Wadzstena construisit en 1504, le fameux Horloge d'Upsal, qui, outre le cours ordinaire des heures & des jours, marquoit celui de la Lune & des autres Planetes. Un Suédois nommé *Bero*, étoit Mathématicien de l'Empereur Frédéric III. Il mourut en 1493. Un autre nommé *Hemming Gadd*, Evêque d'Ostrogothie, fut Chambellan & Mathématicien

Mathématicien du Pape Alexandre VI. Un Evêque de Linkoping, *Henricus Tidemanni*, dressa un Comput Ecclésiastique, dont on s'est servi très-longtems en Suede.

La Poésie, pendant cette époque, étoit dans l'état du monde le plus déplorable. On connoît le nom de trente-deux Poëtes Suédois de ce tems-là, dont les Ouvrages ont péri. Le dernier de ces Poëtes se nommoit *Sturle Thorson*; il étoit Poëte de la Cour de *Birger Jarl*, vers l'année 1268. Leurs Vers avoient à peu près la mesure & la cadence de la Strophe Saphique. *Einar Skule* qui vivoit vers 1150, introduisit le premier la Rime. Les Moines voulurent s'ériger en Poëtes; mais tout leur art consistoit à mettre une rime au bout de chaque ligne. « Des pensées » fines & élevées, dit l'Auteur, étoient » encore plus difficiles à trouver dans les » Ouvrages de ces Religieux, que la » chasteté dans leurs Monasteres. » Il seroit inutile de rapporter ici le Catalogue de leurs Ouvrages, qui ont presque tous resté manuscrits, & se trouvent dans les différentes Bibliotheques de

Suede. Il faut cependant avouer que les Chroniques rimées qu'ils nous ont laissées, ont été d'une grande ressource pour l'Histoire de Suede. Ce sont les seuls qui nous restent, & de-là on juge de l'embarras des Historiens modernes obligés de puiser dans des sources si troubles.

Il ne tenoit pas cependant aux Suédois d'être plus éclairés & plus instruits. Non-seulement on voit que dans les treizieme & quatorzieme siecles ils établirent des Ecoles publiques dans toutes les Villes du Royaume, mais encore qu'au défaut de sujets capables d'enseigner, l'envie d'apprendre engagea un très-grand nombre à voyager dans les Pays étrangers. Ils firent plus : Paris étoit pour lors en réputation d'être la reine des Universités. *Andreas And*, Maître-ès-Arts, Sénateur du Royaume, & Prévôt du Chapitre d'Upsal, acheta de ses propres fonds en 1260, une maison avec un jardin à Paris dans la rue Serpente, & en fit présent à la Cathédrale d'Upsal, pour y entretenir douze pauvres Etudians d'Upsal. *Jean*, Archevêque d'Up-

sal, établit pour eux en 1291, vingt-trois Regles pour s'y conformer. *Saint Brinolf*, Evêque de Scara en Suede, étudia à Paris pendant dix-huit ans.

Sainte Brigitte de Brahe, pendant son séjour à Rome, où elle mourut en 1373, âgée de 70 ans, fit bâtir dans cette Ville au *Campo de Fiore*, près du Palais Farneze, une Maison pour les Etudians & Pélerins Suédois. Depuis ce tems le Pape Léon X. y fit mettre l'inscription suivante : *Domus sanctæ Brigittæ, de regno Suethiæ instaurata*. Mais en 1660, cette inscription fut ôtée.

L'Imprimerie fut apportée en Suede en 1482; & le premier Ouvrage qui sortit de la Presse, est un livre imprimé à Stokholm en 1483, intitulé : *Dialogus Creaturarum optimè moralisatus omni materie morali jocondo & edificativo modo applicabilis, incipit feliciter.*

Tel a été l'état des Lettres en Suede, depuis le huitieme jusqu'au seizieme siecle. Il paroît clairement que l'espece de barbarie qui y regnoit, n'étoit point naturelle à une Nation

qui ne gémissoit, pour ainsi dire, que malgré elle sous le joug de l'ignorance. Ce fait paroît encore plus constant lorsqu'on se rappelle que ce que M. *Stiernman* en rapporte, est fondé sur le peu de monumens qui ont resté en Suede, & que le nombre de ces monumens seroit bien plus considérable, si tous les malheurs ne s'étoient pas réunis, pour ainsi dire, pour nous dérober tout ce qui pourroit nous éclairer sur l'Histoire Politique & Littéraire de ce Royaume. Les Moines y porterent les premiers coups; ce qui leur échappa fut la proie des Danois, qui, pendant le tems qu'ils regnerent en Suede, en enleverent tout ce qu'ils purent; le reste a péri dans des incendies considérables qui ont plusieurs fois consumé les Chancelleries du Royaume, avec tout ce qui y étoit déposé. Enfin, les Freres *Jean* & *Olaüs Magnus*, derniers Archevêques Catholiques de Suede, en se retirant à Rome, emporterent tout ce qui pouvoit rester encore d'anciens monumens; & ce qu'ils n'eurent pas à leur disposition, le fameux *Isaac Vossius*, Bibliothécaire

de la Reine Christine, trouva moyen de se l'approprier, & de l'envoyer hors du Pays.

Le Grand Gustave fit cesser la barbarie en Suede. Il en chassa *Christiern* & l'ignorance. Depuis ce tems, la Littérature a fait & fait les plus grands progrès. Nous en donnerons dans la suite une idée succinte.



ALLEMAGNE.

I.

RÉFLEXIONS sur la Poésie sacrée, par M. Klopstock.

MONSIEUR *Klopstock*, après avoir exposé aux yeux du Public, la premiere Partie de son Poëme, s'est retiré, s'est confondu dans la foule, a laissé parler, a même profité de quelques avis; mais en même tems il a cru pouvoir tirer quelques-uns des Spectateurs à l'écart, pour les placer dans le vrai point de vue, d'où les Poëmes, de la nature du sien, doivent être considérés. Nous allons rendre compte des réflexions qu'il fait à ce sujet. Nos Lecteurs s'appercevront aisément qu'elles ne partent presque toutes que de l'extrême sensibilité de son ame. Malheur aux Arts, lorsque des hommes, qui n'ont que de l'esprit, entreprennent de les analyser, de les faire connoître! Une

nouvelle irruption de Barbares leur seroit encore moins funeste.

Pour prouver d'abord qu'il est permis de prendre, dans la Religion, le sujet d'un Poëme, M. Klopstock observe que cette partie de la révélation qui nous instruit des faits, ne consiste presque qu'en esquisses, quoique les faits, tels qu'ils se sont passés, forment un grand tableau bien achevé. Que fait le Poëte? Il travaille sur ce riche fonds, & y répand les couleurs propres à rendre les principaux traits qu'il croit appercevoir dans l'esquisse. Mais rien d'étranger devroit-il se mêler avec les vérités respectables de la Religion, & peut-il être permis à un Poëte d'employer toutes les puissances de son Art à nous tromper sur le plus important de tous les objets, en nous faisant regarder des faits ignorés, incertains, & même purement fictifs, comme autant de vérités? M. Klopstock répond, que cette erreur n'est que momentanée, qu'elle est innocente, & qu'elle ne sauroit porter aucune atteinte à la Morale. Nous ajoutons que, puisqu'il a été permis à Raphaël de peindre le Créateur, à Michel-Ange

H iv

le Jugement dernier, au Tintoret la gloire du Paradis, le Poëte doit sans doute jouir du même privilege. D'ailleurs la Poésie, que des Peuples également grossiers & sensibles regarderent autrefois comme le Langage des Dieux, & qui consacroit en effet tout ce qu'elle énonçoit, n'est, en quelque sorte, aujourd'hui qu'une affaire d'agrément, qu'un jeu, qu'un badinage; ou si jamais elle s'empare de notre imagination, au point de suspendre l'exercice de toutes les autres facultés de notre ame, nos mœurs, nos préjugés, nos principes, notre Religion en détruisent bientôt tout le prestige, tout l'effet. M. Klopstock prétend qu'en fait de Poésie sacrée, l'on doit partir de la substance même & du plan intérieur de la Religion. Une partie de l'esquisse & de l'exécution de l'Ouvrage dépend, à la vérité, du goût & du génie du Poëte; mais la plus essentielle, la principale, appartient incontestablement au Tribunal de la Religion. Il ne suffit pas, pour cela, que le Poëte ait étudié le fond de la Religion, ni qu'il en connoisse parfaitement toute l'étendue & les rapports; il faut

qu'elle ait en quelque ſorte formé ſon cœur. M. Klopſtock a raiſon. L'imagination, quelque riche, quelque brillante qu'elle ſoit, lorſqu'elle ne doit point ſes mouvemens au cœur, peut bien offrir des deſcriptions vives, agréables & ſéduiſantes; mais il eſt impoſſible qu'elle produiſe l'ébranlement, les agitations fortes, les grandes ſecouſſes, en un mot, un intérêt plein & ſoutenu. Après avoir prouvé qu'il n'appartient qu'au tems & au Public de décider le ſort des Poëmes, que les opinions du *Critique* ne ſervent qu'à nous convaincre que ce qu'il appelle *Goût*, n'eſt le plus ſouvent autre choſe que médiocrité, bizarrerie, partialité, mode, & qu'un paſſage d'Homere ou de Virgile renferme des regles plus ſûres, plus fécondes, plus lumineuſes que toutes les obſervations des Philoſophes ou des Pédans qui ont tracé des Théories Poétiques, M. Klopſtock établit les propoſitions ſuivantes touchant la Poéſie ſublime.

La Poéſie ſublime n'eſt l'ouvrage que du génie; elle n'emploie les traits d'eſprit que rarement, & avec ſobriété.

Il y a des Ouvrages d'eſprit qui ſont des chefs-d'œuvres, ſans que le ſentiment y ſoit entré pour rien; mais le génie ſans ſentiment, ne ſeroit qu'un demi-génie.

Les plus grands effets des Ouvrages de génie ſont de remuer l'ame toute entiere : c'eſt-là le théâtre du ſublime. Celui qui met peu de différence entre remuer l'ame légerement, & faire ſur elle la plus grande impreſſion dont elle ſoit ſuſceptible, n'a qu'une idée foible & très-imparfaite de la nature de notre être. Or, pour remuer ainſi notre ame, il faut en toucher fortement toutes les cordes, & lui rendre très-ſenſibles & l'accord & les diſſonances de toutes leurs vibrations. Heureux le Poëte qui tient cet art de la nature! Il excite en nous des ſentimens que ne ſçauroient produire ni la plus parfaite conviction Philoſophique, ni toutes les autres ſortes de Poéſie.

La Poéſie ſublime eſt abſolument incapable de faire ſur nous des impreſſions dangereuſes. Si ce pouvoit être là ſon but, elle ceſſeroit dès-lors d'être ſublime. Quelques efforts que l'on faſſe, il eſt impoſſible de donner

à autre choſe, qu'à ce qui eſt réellement noble & relevé, le pouvoir d'exciter des mouvemens vertueux & de grands ſentimens. Pour bien ſentir toute la vérité de cette propoſition, il ne faut pas perdre de vue que M. Klopſtock ſuppoſe toujours que la Poéſie ſublime doit affecter généralement toutes les facultés de l'ame.

Le principal objet de la Poéſie ſublime, c'eſt la beauté morale. Le Poëte doit élever, aggrandir notre façon de penſer, & nous arracher au torrent des petites idées par lequel nous ſommes entraînés. Il doit nous contraindre à penſer que nous ſommes immortels, & que, même dès cette vie, nous pourrions être infiniment plus heureux.

On peut même, ſans le ſecours de la révélation, aller aſſez loin dans ce genre. Homere en eſt une grande preuve. Mais quand on a la révélation pour guide, on peut atteindre juſqu'au plus haut degré d'élévation.

Les Nuits de Young ſont le ſeul Ouvrage de Poéſie ſublime qui mériteroit de n'avoir point de défauts; ôtez-en ce qu'il dit comme Chrétien, Socrate nous reſtera. Mais combien le

Chrétien n'eſt-il pas au-deſſus de Socrate?

M. Klopſtock regarde l'eſquiſſe d'un grand Poëme comme ce qu'il y a de plus important & de plus difficile. Il s'agit d'allier la ſimplicité & la variété d'une maniere qui ſoit conforme au but qu'on ſe propoſe, de mettre, même dans le plan, une certaine élévation. De ne pas porter la fiction au-delà des bornes convenables, de préſenter des caracteres nouveaux, intéreſſans & ſoutenus; enfin d'amener à propos l'épiſode, & de faire enſorte qu'il ne s'écarte jamais trop, qu'il s'égare peu dans le ſublime, mais qu'il reſte plutôt dans l'ordre des incidens. Il faut encore que l'art qne vous mettrez dans votre plan ſoit parfaitement caché, de ſorte qu'il faſſe d'autant plus d'effet, qu'il ſera moins apperçu. M. Klopſtock veut parler ici de la liaiſon & de la ſucceſſion bien entendue de ces ſcenes, où regnent tantôt les mouvemens paſſionnés, tantôt la force de l'imagination, tantôt la vérité, mais ornée & plus découverte. Ces ſcenes doivent ſe préparer, ſe ſoutenir mutuellement, & donner au tout une

harmonie qui ne ſoit pas marquée, & qui cependant ſe faſſe ſentir. Voulez-vous, pourſuit notre Auteur, exciter en moi une triſteſſe profonde & muette, que chaque pas que vous ferez en avant me prépare à l'impreſſion que vous vous propoſerez de faire ſur mon ame; rappellez-moi certaines vérités qui diſpoſent mon cœur aux mouvemens que vous voulez qu'il éprouve; frappez mes ſens par des images triſtes que vous leur préſenterez ſucceſſivement. Après m'avoir arrêté quelque tems ſur des tombeaux couverts de fleurs, pouſſez-moi dans des antres profonds remplis de cadavres. Si vous m'y conduiſiez tout-à-coup & ſans préparation, je ſerois accablé beaucoup plus que je ne ſerois ému. On ne réfléchit pas aſſez aujourd'hui ſur cet art des *préparations*, qui cependant eſt un des plus grands moyens que puiſſe employer la Poéſie & la Muſique; car la Peinture en eſt privée, elle ne peut rendre que l'*inſtant*. En parlant de l'effet que produit le ſublime, M. Klopſtock obſerve qu'il n'agit fortement, pleinement, que ſur les ames grandes, élevées, qui

rarement admirent, mais qui ſont ſouverainement capables d'admiration. Cependant, quelque grandes, quelque hautes que ſoient les idées que nous préſente le *ſublime* de la Poéſie profane, nous ſentons que nous avons en nous de quoi nous élever encore davantage; notre ame s'élance encore plus loin : c'eſt à la Poéſie ſacrée à borner ſon eſſor.

L'Auteur d'un Poëme ſacré ſuit la Religion, à-peu-près comme dans les autres genres il doit ſuivre la nature. Mais les moyens dont ſe ſert la Religion pour nous rendre vertueux & heureux, ſont bien ſupérieurs à ceux qu'employe la nature. Le théâtre de la Poéſie ſacrée eſt bien plus élevé, bien plus vaſte, bien plus magnifique.

Un Poëme dont le ſujet ſeroit tiré de quelques hiſtoires particulieres de l'ancien Teſtament, devroit être tout autrement traité, que s'il avoit pour objet le fonds même de la Religion. Il ſeroit permis alors d'y mêler quelque choſe de profane.

La décence ou la dignité qui doit ſe trouver, tant dans les perſonnages,

que dans la maniere dont on les repréſente, eſt peut-être ce qu'il y a de plus difficile dans la Poéſie ſacrée. Cette difficulté eſt telle, qu'on pourroit ſoutenir, avec beaucoup de fondement, qu'on ne doit jamais faire parler la Divinité. Cette dignité doit s'étendre abſolument à tout, à moins de détruire toute vraiſemblance.

Cette partie des Livres ſaints, qui touche immédiatement la ſubſtance, l'intérieur de la Religion, ne renferme que quelques-uns des principaux événemens; quelques autres faits n'y ſont que très-légerement eſquiſſés. De plus, certaines vérités dont la connoiſſance ne nous eſt point néceſſaire dans cette vie, ne nous y ſont révélées que d'une maniere myſtérieuſe & obſcure. Voilà les fondemens ſur leſquels le Poëte établira la fiction, en prenant garde toutefois de ne jamais abandonner les traces de la révélation.

Quelques Critiques ont laiſſé trop de liberté aux Poëtes, quant à ce qui regarde la partie Hiſtorique & la Tradition. L'Auteur d'un Poëme ſacré doit être, à cet égard, infiniment plus

circonſpect que tous les autres Poëtes. Lorſque ſes idées, ſes conjectures, ſes fictions, non-ſeulement ne ſont point oppoſées à ce que la révélation nous enſeigne, mais qu'elles ne répandent pas une ombre trop obſcure ſur le plan lumineux de la Religion, on n'a pas du moins à lui reprocher de l'avoir traitée d'une maniere indigne d'elle. M. Klopſtock indique enſuite les procédés qu'on doit tenir, lorſqu'il s'agit de rendre les vérités morales, les Prophéties, les Myſteres purs, les Myſteres mixtes, &c. La ſimplicité & l'élévation ſont, en général, les grands moyens qu'il veut qu'on employe. Que d'étonnantes vérités, s'écrie-t'il, en terminant ſes réflexions, la Religion ne préſente-t'elle pas à l'eſprit ? Avec quelle force ne reproduiſent-elles pas dans notre ame l'élévation qui lui étoit naturelle? Chacune de ſes branches fournit au Chrétien une ombre immenſe, ſous laquelle il jouit véritablement du repos & de la vie. Si le Poëte ne veut pas que ces vérités reſtent inutiles, il faut qu'il les faſſe ſentir autant au cœur qu'à l'eſprit.

Mais fût-il doué du génie le plus heureux, comment y parviendra-t'il s'il n'a lui-même le cœur vertueux, s'il ne sent pas véritablement toute la beauté de sa Religion. Où le Chrétien instruit voit le temple le plus régulier & le plus majestueux, l'esprit-fort & le libertin n'apperçoivent qu'un théâtre de ruines; mais pourroient-ils y voir autre chose! Loin de méditer sur les vérités de la Religion, ils en détournent les yeux par une espece d'horreur, tandis que pour entendre Homere, ils passeront les jours & les nuits à se nourrir des extravagances & des absurdités de la Mythologie.

Dans l'exposé que nous venons de tracer des Réflexions de M. Klopstock, nous n'avons point à nous reprocher d'avoir détruit la chaîne de ses idées : elles ne tiennent, le plus souvent, les unes aux autres que par des points à peine perceptibles, quelquefois même elles ne paroissent avoir aucun rapport entr'elles. C'est un amas de propositions absolues, de vues fortes, profondes & saines, qui tendent toutes à la vérité vers un centre commun, mais

qui s'y précipitent bien plus qu'elles n'y aboutissent. Mais ce désordre, qui certainement n'est pas l'effet de l'art, doit être pardonnable dans un Poëte qui parle de Poésie. D'ailleurs, l'arrangement, l'ordre & la méthode, ne peuvent être l'ouvrage que de l'esprit; & M. Klopstock semble ne penser & ne réfléchir que par le cœur.



ESPAGNE.

I.

SUITE de la Lettre du P. André-Marc Burriel *sur les Monumens Littéraires d'Espagne.*

L'ATTENTION que j'ai donnée à la Collection de nos Loix, ne m'a point fait perdre de vue d'autres matieres qui doivent m'être plus familieres. Je suis confus de voir que les Etrangers ayent présenté de tant de manieres notre Liturgie Gothique Mozarabe; je ne suis pas moins choqué du bruit qu'a fait un certain Manuscrit Gothique, trouvé à Vérone, & de l'impression qu'on a faite à Rome du Missel & du Bréviaire Mozarabes, qui vont être imprimés de nouveau dans la Collection de toutes les Liturgies du Monde Chrétien, que les *Assemanni* se disposent à donner en quinze Volumes. C'est pourquoi j'ai recueilli dans ces Archives, toutes les Pieces qui m'ont paru

propres à faire connoître les diverses branches des Liturgies Espagnoles. Il y a ici onze Volumes Gothiques en velin, qui renferment différens morceaux de la Liturgie Gothique ou Mozarabe. C'est de-là qu'ont été tirés le Missel & le Bréviaire que le Cardinal Ximenez fit imprimer pour l'usage des Eglises. Mais les Manuscrits different beaucoup entre eux, quant au fond & quant à l'ordre; & ce qu'on peut faire de mieux pour en tirer parti, c'est de les faire imprimer *prout extant*, comme on l'a pratiqué à l'égard des Missels François, des Sacramentaires Grégoriens & Léoniens, de l'*Ordo Romanus*, &c. J'ai donc entrepris de tirer une copie exacte de ces Volumes, dont trois sont déja copiés. Parmi ces trois, il en est un qui contient les Messes de saint Ildephonse pour la huitaine avant Noël, & les Messes depuis Noël jusqu'aux Rois. La copie de ce Volume a été faite avec le plus grand soin; on a parfaitement imité le Caractere & la Musique Gothiques, sur un velin si ressemblant à celui de l'Original, qu'il faut absolument qu'on distingue la copie, par une marque, afin qu'on ne

la confonde point avec l'Original, lorsque le vernis du tems aura passé sur le nouveau velin. Nos Copistes, qui lisent déja couramment le Caractere Gothique, sont occupés à copier les autres Volumes. Malgré toutes les recherches que j'ai faites, on ne trouve point dans cette Ville le Manuscrit, d'où le Dr *Pisa* avoit tiré le Calendrier tant préconisé par les Bollandistes. Le P. Berganza fait mention de quelques Manuscrits Gothiques de Liturgie, dont il donne des fragmens, & qui sont dans le Monastere de Saint-Millan. Je serois bien-aise de les voir; mais il faut bien me contenter de ce que je trouve ici. J'ai donc ramassé, touchant la Liturgie Gothique, appellée aussi Mozarabe, tout ce qui a rapport à son Histoire & à celle des Chrétiens Mozarabes qui l'ont conservée, aussi-bien que toutes les Pieces qui n'ont point été publiées, ou celles qui ne sont point d'accord avec les Originaux & avec les sources que nous avons ici, afin de faire ensuite les remarques convenables sur ce qui en est déja imprimé.

Après le Rite Mozarabe, vient l'an-

cien Rite Romain qui lui succéda en Espagne, & qui étant presque le même quant au fonds, en differe cependant en des points assez remarquables. Ce Rite Romain contient deux âges : le premier comprend tout le tems qui s'est écoulé depuis son introduction en Espagne, jusqu'au regne des Rois Catholiques; le second âge s'étend jusqu'au Concile de Trente, ou jusqu'à ce que ce Rite fut aboli sous Pie V. Dans l'ancien Rite Romain, l'Office étoit tout en Messe, les Prieres étoient très-longues, & on lisoit d'un bout à l'autre, du moins dans le chœur, les Passions & les Actes des Saints. De-là vient qu'on trouve dans les Eglises, des Passionnaires, des Légendes & d'anciennes Vies de Saints, qui contiennent ces Actes, ces Passions, ces Histoires; & ces Livres, ainsi que les Martyrologes qu'on lisoit à Prime, sont les véritables sources de l'Histoire des Saints. Il y a aussi des Missels Pontificaux, des Antiphonaires & des Bréviaires de cet âge. Au moins en trouve-t-on ici des Manuscrits. J'ai examiné un Missel du tems de l'Archevêque Don *Bernard*, & d'autres Livres de

Liturgie du même âge; j'ai copié un Calendrier ou Rituel de Don *Gonzale Palomeque*, & je n'ai rien négligé de tout ce qui m'a paru instructif, quoiqu'il y ait encore beaucoup à glaner après moi. Mais ce qui nous a occupé le plus vers la fin de mes recherches, ç'a été de tirer de ces sources, autant qu'on a pu, tout ce qui regarde les Vies & les Histoires des Saints, principalement des Saints Espagnols. C'est une honte de voir l'amas de mensonges qui sont mêlés avec les vérités dans le Martyrologe Espagnol de *Tamayo Salazar*, en six Volumes *in-fol.* Pour corriger tout cela, j'ai fait une Table au célebre *Santoral Smaragdino*, connu par la fameuse Lettre de *Ressende* au Prébendier *Quevedo*. J'ai comparé les 123 Passions ou Actes de Saints qu'il renferme, avec ceux de *Surius* & de *Tamayo* (car dans cette Ville il n'y a pas un seul Exemplaire des Bollandistes, ni des Actes choisis de Dom *Ruinart* & d'autres Modernes); j'ai marqué les Vies que j'ai trouvées n'être point d'accord, ou qui ne sont point dans ces Auteurs, pour les faire copier littéralement, & pour comparer celles

qui sont sans altération. Je me propose de transcrire ensuite toutes les variantes, afin qu'on puisse publier bientôt tout le Manuscrit *prout jacet*, accompagné d'Observations. J'ai fait encore copier bien des choses des anciens Légendaires du Chœur, & l'on continue ce travail qui sera long, parce que la matiere est abondante. On a copié aussi le Martyrologe du treizieme siecle, à la marge duquel on trouve des Notices sur la mort de plusieurs Personnages illustres. J'ai examiné un Martyrologe de saint Jérôme, & il s'en trouve ici un autre tiré de Ripoll, qui est celui d'Adon, avec des Additions & des Notes Nécrologiques, &c. Enfin, pour ce premier âge du Rite Romain en Espagne, il y a ici tant de monumens qui y ont rapport, qu'il n'est pas possible de les recueillir tous; mais on fera tout ce qu'on pourra, sur-tout à l'égard des Pieces les plus intéressantes & relatives à l'Espagne.

Le second âge de ce Rite est, à mon avis, le tems auquel presque toutes les Eglises d'Espagne, à l'exemple de Rome, abrégerent leurs Bréviaires, & les firent imprimer. Je suis en état de

prouver que l'Egliſe de Rome, après nous avoir obligés d'abandonner l'Office Gothique, & d'embraſſer celui qu'elle ſuivoit dans le onzieme ſiecle, commença de ſe ſervir, dans les treizieme & quatorzieme ſiecles, d'un Abrégé de l'Office, qui, pour cette raiſon, fut appellé *Bréviaire*. On trouve, parmi les Manuſcrits, que les Rois Catholiques laiſſerent au Couvent des Cordeliers de S. Jean *de los Reyes*, un Bréviaire *ad uſum Curiæ Romanæ;* & ce Manuſcrit, qui eſt ancien, nous fait voir que les Cordeliers furent les auteurs de cette Abréviation. Vers ce tems-là, chaque Egliſe d'Eſpagne avoit ajuſté les Prieres adreſſées aux Saints de ſa dévotion, au Rite Romain non abrégé. Voilà pourquoi on trouve, par exemple, à Tolede, dans les Légendaires & autres Livres Liturgiques, des Prieres pour la premiere Tranſlation de ſaint Eugene & de ſaint Ildephonſe, ſur la Bataille de *Benamarin*, par le Roi Alphonſe XI, & autres ſujets. Ces Prieres avoient été établies, les unes par l'ordre des Conciles; comme le Concile de Penafiel, au tems de D. *Gonzalo Pamoleque*, ordonna d'en

adreſſer à ſaint Ildephonſe dans toute ſa Province; les autres à la recommandation des Synodes, telles que le Cardinal Ximenez ordonna, dans le Synode de Talavera, d'en faire à ſaint Julien de Tolede, à ſaint Joſeph, &c; les autres enfin étoient un effet de la dévotion des Prélats & des Egliſes pour leurs Patrons, pour certaines reliques, &c. Cependant le nouvel uſage de Rome s'établiſſoit toujours au moins parmi les Particuliers; ainſi dans chaque Dioceſe, on compoſa des Bréviaires pour ſon uſage, en abrégeant les Légendes, les Oraiſons & les autres Parties, en variant & en adoptant des Prieres des autres Egliſes; & chacune de cette façon forma ſes rubriques & ſon ſtyle particulier de Prieres. A la renaiſſance des Lettres, depuis le regne de Ferdinand & d'Iſabelle, chaque Egliſe penſa à réformer ſon Bréviaire du mieux qu'elle put, ou à le compoſer de nouveau, comme fit l'Egliſe de Grenade, qui fit imprimer le ſien. Comme les Egliſes n'étoient point d'accord entre elles ſur les Prieres des Saints, pas même quant à l'Office du tems, on remarqua, dans ces Bréviai-

res, une étrange variété. Il y a, dans cette Bibliotheque, vingt-quatre Bréviaires de différentes Egliſes & de divers Ordres religieux, qui peuvent provenir de la ſucceſſion du Dr *Salazar de Mendoza*, qui en avoit ramaſſé beaucoup davantage, comme il l'a écrit. Ces Bréviaires ont tous des différences. Il y en a deux de Salamanque, imprimés & fort différens: l'un porte qu'il eſt une réforme du Manuſcrit; l'autre, qu'il eſt une réforme de l'Imprimé. Dans ce même tems, le Cardinal *Quinones* inventa un Bréviaire Romain plus court, qu'il voulut introduire, & contre lequel il y a une Déclamation manuſcrite de Don *Antonio Agoſtino*, adreſſée au Concile de Trente, laquelle j'ai vue dans le College Impérial, avec d'autres Manuſcrits du même Auteur. Mais pluſieurs Egliſes d'Eſpagne l'adopterent, en renonçant à leur ancien Bréviaire, comme on le lit expreſſément dans le Prologue du ſecond Bréviaire réformé de Salamanque, dont j'ai un Exemplaire. Il eſt vrai que les Eccléſiaſtiques les plus réguliers n'oſoient point s'en ſervir, ſans une permiſſion ex-

preſſe; c'eſt pourquoi ſaint François-Xavier, comme on le voit par ſes Lettres, *Tom.* 1, *pag.* 46, demandoit une permiſſion du Pape, qu'il pût faire paſſer à ſix Prêtres, pour pouvoir faire uſage de ce nouveau Bréviaire, parce que cette permiſſion pouvoit engager quelques Eccléſiaſtiques à le ſuivre aux Indes.

Dans les Bréviaires Diocéſains, il y a quelques fautes; il y en a, par exemple, qui, à la fête de la Conception, ont pour Leçons une ſuite de paroles remarquables des Saints, tirée de *Nogaroles*, & entre autres, on trouve, ſous le nom de ſaint Ildephonſe, un fragment du Traité *de Virginitate & Parturitione*, qui eſt certainement de Paſchaſe Ratbert. Dans le Bréviaire de Pampelune, la plûpart des Leçons du même ſaint Ildephonſe ſont tirées de la Relation de Pedempto *de Obitu ſancti Iſidori;* & ce qui eſt particulier à ce Saint, eſt appliqué à ſaint Ildephonſe. D'autres, dans les Leçons de ſaint Iſidore, ont traduit les fables connues ſur ſa Primatie, ſur ſon voyage fait à Rome en volant, & d'autres contes tranſmis par *Luc de*

Tuy. Ces Bréviaires sont cependant très-utiles pour mille faits, soit Liturgiques, soit Historiques, &c, tels que celui de Brague, ils sont formés d'après les meilleurs Mémoires que chaque Eglise pût se procurer, de concert & avec l'avis du Clergé & des Suffragans. Le Bréviaire d'Evora a été composé par *Ressende*, & tous ont été rédigés, à la sollicitation des Prélats éclairés que cet heureux siecle produisit en grand nombre. J'ai feuilleté tous ceux que j'ai pu trouver, & ils sont nombreux. Je veux copier les Calendriers, & les rubriques des Oraisons qu'ils contiennent, comme aussi faire un Extrait de la Psalmodie & de l'Office *de Tempore* (à l'instar de celui que *Grancolas* a fait du Bréviaire de Paris, dans son Traité *de Breviario Romano*), & copier ensuite en entier les Santoraux & les Hymnes propres, parce que je pense qu'ils devront être placés à la fin de la Collection des Liturgies de l'Espagne. Mais c'est-là un Ouvrage si long & si ennuyeux; il est de plus si nécessaire que je fasse moi-même les Extraits, & il y a tant d'autres choses plus essentielles encore, que

peut-être je me verrai forcé d'en faire une revue générale, en marquant ce qui me paroîtra de plus important, & rien de plus. Pour ce qui est du Rite Mozarabe, qui intéresse le plus l'Espagne, & même toute l'Eglise, il reste peu de chose à faire. Quant au Rite Romain primitif de l'Espagne, on le purgera autant qu'il sera possible.

J'ai recueilli parmi les Manuscrits tout ce qui n'a point été publié, & j'y ai confronté, ainsi qu'avec les sources, ce qui est imprimé, soit relativement aux Saints, ou à nos Ecrivains Ecclésiastiques, soit relativement à l'Histoire. On a parcouru non-seulement les Lettres d'*Elipandus*, les Opuscules *de Sisebute Carra*, &c, & l'*Apologétique de Samson*, dont j'ai parlé au commencement de ma Lettre, mais encore ce qu'on peut avoir de saint Eugene III, & de saint Ildephonse, dont je cherche les Actes & les Ecrits, Comme saint Isidore est notre Docteur le plus fameux, & que ses Ouvrages ont été imprimés dans l'Edition de *Breul*, & dans l'Edition royale de Madrid, mais sans correction, & sans cette exactitude que demande notre

siecle, j'ai comparé une partie de ces Pieces avec les Manuscrits qui sont ici, & sur-tout les Etymologies (son plus grand Ouvrage), avec deux Manuscrits, l'un desquels paroît antérieur à l'invasion des Maures, & dont les Editeurs de Madrid n'ont point vraisemblablement eu de connoissance. On a copié les Ouvrages non imprimés de saint *Fructuose* & de saint *Valere*, qu'Aguirre avoit promis de donner; un Volume *in-fol.* de *Diego de Campos*, Ecrivain assez célebre de l'année 1217, qui est la premiere année du regne de saint Ferdinand; un Volume *in-fol.* de l'Histoire de Compostelle, dont le P. *Flores* a déja publié le commencement; un autre Volume *in-fol.* des Archevêques de Tolede, par *Albar Gomez*; un Volume *in-fol.* de Remarques de Don *Jean-Baptiste Perez* sur la même Histoire, tirées de l'Original, écrit en caractere plus difficile encore que la lettre gothique; un Volume *in-4o.* d'un Abrégé & d'une Traduction du tems de l'Histoire de l'Archevêque Don *Rodrigo*; un autre Volume *in-fol.* de l'Histoire du Maure *Rasis*, dont j'ai conféré une partie avec l'Original qui

avoit appartenu au College de Sainte Catherine, & qui appartient aujourd'hui à la Cathédrale de cette Ville; trois Manuscrits d'Annales non imprimées, qu'on trouve dans un Livre du treizieme siecle; un Volume *in-fol.* du Cardinal *Pierre Bertrand*, qui traite des Disputes qui s'éleverent en France sur la Distinction des Jurisdictions en 1392, & des Plaintes faites contre le Clergé; un Volume *in-4o.* du P. *Jean Lopez*, contre Pierre de Osma, qu'il faut joindre aux Actes de la condamnation qu'en fit l'Assemblée d'Alcala, & la Réfutation de *Ximenes de Prexamo* qui est imprimée. Il y a trois Volumes de Don *Jean-Baptiste Perez*, où sont réunis plusieurs Opuscules d'Ecrivains Ecclésiastiques d'Espagne, avec des Fragmens de Conciles & d'Histoire. On a examiné ceux qui parlent des Ecrivains & des Conciles, en les copiant & les confrontant. J'ai encore copié plusieurs Vies d'Archevêques tirées des deux tomes originaux de *Porrenno*; j'ai fait l'extrait des Necrologes des anciens livres d'anniversaires, de plusieurs choses détachées relatives à l'Histoire de l'Eglise de To-

lède, laquelle, à ce qu'il me semble, m'appartient de droit, & des Remarques sur les Manuscrits de cette Bibliotheque, dont le Catalogue est copié de ma main. Il seroit bon, je crois, de publier ce Catalogue avec des éclaircissemens; ce seroit un Ouvrage très-utile, & il faudroit en faire de pareils à l'égard des Manuscrits des Bibliotheques Royales de Madrid & de l'Escurial, & d'autres Bibliotheques du Royaume. Rien n'est plus intéressant pour ceux qui travaillent sur nos Antiquités, que de savoir où sont les Manuscrits, leur nombre, leur qualité, &c. J'ai encore à collationner quelques Auteurs Ecclésiastiques, avec des Manuscrits fort anciens de *Juvencus*, de *Paul Orose*, de *Just d'Urgel*, &c; ainsi que les Histoires de Don *Rodrigo*, de *Lucas de Tuy*, & quelques Chroniques & annales déja publiées.

Je ne suis point si rempli de mes projets, que je néglige tout ce qui n'a point de rapport à des travaux, qui ne sont pas au goût & à la portée de tout le monde. Le desir de rendre mes Recherches utiles à toutes les branches de la Littérature, m'a fait

copier les *Poésies du Roi Alphonse le Sage*; celles de l'Archiprêtre de *Fita*, postérieur à ce Monarque; les Fragmens d'un grand Ouvrage sur l'Agriculture en vieux Castillan, fait par un Maure; la longue Préface de *la Gaya* de Ségovie à Don Alonso Carrillo, qui est un Recueil de Rimes Castillanes, &c; [Le P. *Sarmiento* vouloit que je copiasse ce dernier Manuscrit en entier, mais c'est un trop gros Volume; & après l'avoir bien examiné, je ne trouve point que l'utilité du travail en puisse compenser la peine.] l'extrait de quelques Glosses en Castillan sur la Traduction de Virgile, faite par Don *Henri de Villena*, à l'usage de Jean I, ou de Henri III, (la Traduction ne se trouve point ici), & un Abrégé des Livres de Physique & du Traité de l'Ame d'Aristote, fait par le célebre *Jean de Vergara*. Cet Abrégé est ici en original, avec la Traduction du Grec par le même. J'ai lu le Traité de *Virgile*, Philosophe Maure de Cordoue, dont le P. *Feijoo* a publié un Fragment, copié par le P. *Sarmiento*, & je veux le transcrire en entier, parce qu'il fait connoître les Ecoles, les Maîtres, les

Étudians de son tems, & les questions qu'on agitoit à Cordoue. Il y a ici d'autres Manuscrits de Belles-Lettres, tels que *Priscien* & *Donat*, tous deux Gothiques, avec des Notes Arabes; quelques Exemplaires de Salluste, de Seneque, d'Ovide, & d'autres Auteurs anciens, & plusieurs Traités de Mathématique, de Médecine, & de Philosophie. Il y en a sur-tout du treizieme siecle d'Auteurs Chrétiens, & de Maures Espagnols; mais je me suis borné à les feuilleter, en faisant très-peu de Remarques.

Je desire bien davantage de collationner notre Bible Vulgate, avec deux Exemplaires Gothiques qui sont ici, l'un desquels est un très-gros Volume à trois colonnes. Le P. Mariana croyoit avec quelque fondement, qu'il avoit été écrit avant l'invasion des Maures, c'est-à-dire, il y a plus de dix siecles. On sait que ce précieux Manuscrit a été fait par saint Isidore, pour l'usage des Eglises d'Espagne. L'Edition de saint Jérôme y est plus pure, même quant aux Pseaumes, & differente de celle dont nous nous servons, qui n'est point de saint Jérôme, mais tirée des

Septante. On trouve au commencement de chaque Livre, non-seulement le Prologue de saint Jérôme, mais aussi celui de saint Isidore. Avant chaque Prophete, on voit son Eloge & son Histoire, tels que dans l'Ouvrage de saint Isidore *de Ortu & Obitu Patrum*.

Il s'est élevé beaucoup de disputes, pour savoir si cet Ouvrage étoit réellement de saint Isidore : je conjecture avec beaucoup de fondement, que ce Saint avoit écrit ces Eloges des Prophetes, pour les insérer dans la Bible, comme il avoit fait les Prologues; mais comme ces Prologues réunis ensemble formerent dans la suite un Ouvrage séparé, il en a été de même des Eloges des Prophetes. Il peut se faire encore que les Eloges de la Sainte Vierge & des Apôtres, qui sont la seconde partie du Traité *de Ortu & Obitu Patrum*, ne soyent pas de saint Isidore, mais qu'ils ayent été ajoutés par quelque autre. Par-là on fait évanouir toutes les difficultés, quoiqu'il reste un grand Argument à résoudre sur le Voyage de saint Jacques en Espagne. On voit aussi dans cette

Bible, avant les Evangiles, le dixieme Canon d'Eusebe de Césarée, pour la Concorde des Evangelistes, dont saint Isidore explique l'harmonie dans ses Etymologies. Avant les Epîtres de saint Paul, on trouve les Canons de l'Hérésiarque *Priscillien*, corrigés par l'Evêque *Peregrinus*, Ouvrage dont je ne crois pas que personne ait fait mention; c'est pour cela que je les ai copiés (*a*). Tous les Livres sacrés sont précédés d'un Argument & de Sommaires très-méthodiques. L'autre Exemplaire est défectueux & tronqué.

Pour parvenir à collationner cette Bible, j'ai acheté une Vulgate *in-fol.* en grand papier, dans laquelle j'ai fait intercaller, entre deux feuillets imprimés, un feuillet blanc, pour y porter les Variantes, de façon qu'on puisse ensuite imprimer la Vulgate sur une colonne, & la Bible Gothique sur une autre colonne. J'ai vû à Alcala une

(*a*) Le Pere *Zacharia* a trouvé ces Canons dans un Manuscrit de Fiesoli; mais il n'a pas pu éclaircir qui est cet Evêque Peregrinus. *Voyez* l'Histoire Littéraire d'Italie, *Tom.* 5, *Lib.* 5, *Cap.* 9, *Num.* 4.

autre Bible Gothique très-belle; j'ai les Variantes de la Genese, transcrites à ma priere par le défunt Pere *Martinez*. C'est la même qui a servi à l'impression de la Polyglote du Cardinal Ximenez. Le Pere *Blanchini* a fait imprimer à Rome un Cahier de Variantes de cette Bible de Tolede; mais cet imprimé, que j'ai vû, a besoin d'être retouché. La nécessité en est manifeste: car les Ouvrages des Saints Espagnols, les Conciles, & la Liturgie Mozarabe sont remplis de passages de l'Ecriture-Sainte, tirés de la Bible Gothique. Ainsi la Bible donne de l'autorité à ces Ouvrages, & ces Ouvrages en donnent à la Bible.

De la Bible, des Conciles, de la Liturgie, & des Ouvrages des Saints, on tire un argument favorable à la foi des Espagnols, à sa continuité, & à la tradition constante de tous les points de sa doctrine dans les différens siecles. Cet argument appuyé sur des Manuscrits si légitimes & si authentiques, est si fort, qu'il me semble qu'on ne peut rien publier de plus avantageux à l'Eglise Catholique, & à la gloire de l'Espagne. Les Espagnols sont la seule

Nation du Monde Chrétien qui puisse produire des Bibles, des Liturgies, des collections de Conciles, & des Ouvrages des Saints, comme propres à leur Eglise.

Enfin j'ai profité de tout ce que j'ai pu découvrir. J'ai copié les Manuscrits du P. Mariana, les Inscriptions, les Antiquités Romaines, Gothiques & Castillanes qui sont ici, sans compter les Hébraïques que M. *Bayer* a déja eu soin de recueillir.



II.

INFORME de la Imperial Ciudad de Toledo al Real y Supremo Consejo de Castilla sobre igualacion de Pesos y Medidas en todos los Reynos y Senorios de Su Magestad, segun las Leyes, &c.

» RECHERCHES de la Ville Impériale de Tolede, présentées au » Conseil Royal & Suprême de Castille, sur les moyens d'égaliser, conformément aux Loix, les Poids & » les Mesures dans tous les Royaumes » & Domaines de S. M. A Madrid, » de l'Imprimerie de Joachim Ibarra. 1758. *in*-8°. 394 *pag.*

Premier Extrait.

Le feu Roi d'Espagne Ferdinand VI avoit ordonné, par sa Déclaration du 14 Février 1751, que, dans toutes les affaires relatives à la Guerre & à la Marine, on se serviroit de la *Vara Castillane*, (*a*)

(*a*) La Vara Castillane contient trente pouces onze lignes de la toise du Châtelet de Paris.

au lieu de la toiſe, dont on faiſoit uſage auparavant. Pour ſe conformer à cette Déclaration, il falloit donc connoître & démêler quelle étoit la véritable Vara Caſtillane, parmi toutes celles qui étoient en uſage dans la Caſtille; & pour y parvenir, l'on confronta enſemble les Varas de Burgos, d'Avila & de Madrid. D'après la différence qu'on remarqua entre ces trois Varas, Sa Majeſté ordonna à la Junte du Commerce, de dire pourquoi il n'y avoit pas dans la Caſtille une ſeule & même meſure, & de ſavoir quelle étoit celle de ces trois Varas que les Loix de la Nation reconnoiſſoient pour la légitime Vara Caſtillane. Ce nouvel ordre rappella l'inégalité qui regne entre les poids uſités dans les diverſes Provinces d'Eſpagne, & la réſolution qu'avoit priſe en 1713 le Conſeil de Caſtille, d'en faire aſſigner les cauſes par les Miniſtres des Chancelleries & des Cours Souveraines. Comme les Pieces, auxquelles cette information donna lieu, périrent dans l'incendie qui conſuma le Palais du Roi en 1734, le Conſeil Royal enjoignit de nouveau aux Chancelleries,

aux Cours Souveraines & aux Univerſités du Royaume, de faire encore les mêmes recherches, auxquelles on trouva à propos d'engager auſſi la Ville de Tolede. La volonté du Conſeil Royal lui fut communiquée préciſément dans le même tems que le P. André-Marc Burriel étoit occupé, par ordre du Roi, à chercher dans les Archives de la Cathédrale de cette Ville, des éclairciſſemens ſur des matieres de la derniere importance. La Ville de Tolede, convaincue de la profonde érudition de ce Jéſuite, & de ſa grande connoiſſance dans tous les points relatifs à la queſtion que le Conſeil Royal avoit propoſée, le chargea d'y faire une réponſe en ſon nom : c'eſt ce qui a donné lieu à l'Ouvrage que nous annonçons.

Au ſimple énoncé du Problême, on ſent d'abord la difficulté de la ſolution, & l'immenſité des recherches qu'elle exige. Il s'agit de ſçavoir, pourquoi les Poids & les Meſures employés dans les diverſes Provinces d'Eſpagne, & ſurtout dans les Caſtilles, ſont tous différens entre eux, & quels ſont ceux à qui les Loix de la Nation

donne la préférence. Pour bien diſcuter un point de cette nature, il faut indiſpenſablement s'engager dans une étude réfléchie du Droit Eſpagnol, combiner une infinité de dates, & entrer dans détails, quelquefois minutieux & toujours pénibles, du Gouvernement économique de la plûpart des Villes, dans les divers âges de la Monarchie. On peut tirer, il eſt vrai, de grands ſecours du texte des Loix; & tout paroît ſe réduire à les bien interroger. Mais les Loix Eſpagnoles ont été défigurées par tous ceux qui ont entrepris de les compiler; & les Recueils qu'on en a publiés, ſont par conſéquent des guides tout-à-fait infideles. Le P. Burriel a été obligé de recourir aux ſources, & de s'enſevelir, pour ainſi dire, ſous un tas énorme de Manuſcrits authentiques, la plûpart originaux, d'après leſquels il corrige les fautes des Imprimés, & rend leur langage primitif aux Loix qu'il fait parler en faveur de Tolede, dont il s'eſt chargé de faire valoir les prétentions. Cette Ville prétend, que ni le grand nombre de révolutions que la Monarchie Eſpagnole a eſſuyées, ni

le mauvais exemple des autres Villes du Royaume, n'ont pu lui faire altérer les Poids & les Meſures qu'elle reçut d'Alphonſe X, & qu'elle les a conſervés conſtamment juſqu'à ce jour, tels que ce Prince les lui donna. Cette propoſition étant une fois prouvée, il eſt aiſé de ſçavoir quels ſont les Poids & les Meſures que les Loix du Royaume autoriſent. Nous en allons parcourir les preuves, après que nous aurons dit un mot des Poids & des Meſures uſités en Eſpagne depuis l'établiſſement des Goths, juſqu'à la fin malheureuſe du Roi D. Rodrigue.

La haine que les Goths porterent d'abord au nom Romain, ne fut pas de longue durée : ces Peuples venus du Nord, charmés de la douceur des mœurs & de la ſageſſe du Gouvernement des Peuples qu'ils avoient vaincus, en adopterent bientôt les uſages & la langue. Le *Fuero Juzgo* (Forum Judicum), qui eſt le Recueil des Loix des Rois Goths, Souverains de l'Eſpagne, & qu'on appelle l'ancien Droit Eſpagnol, cite ſouvent d'une maniere honorable les Loix Romaines. Ce témoignage donne un démenti formel à

quelques Écrivains modernes, qui accuſent cette Nation d'avoir voulu anéantir, en Eſpagne, tout ce qui pouvoit rappeller l'idée des Romains. Cette accuſation eſt ſi peu fondée, que les Loix du dixieme Livre parlent des poſſeſſions des Goths & des Romains Eſpagnols, comme de Terres appartenantes à des Sujets d'une ſeule & même Monarchie, & non pas à des hommes de diverſes Nations. Il y a même une Loi qui ordonne de ne pas toucher aux Donations faites par les Romains, avant l'établiſſement des Goths; & ceux-ci loin de chaſſer d'Eſpagne les Romains, qui voulurent y reſter, contracterent avec eux des alliances, approuvées par la premiere Loi du troiſieme Livre, & autoriſées par l'exemple des Souverains.

Or, il conſte d'après ce Recueil du *Fuero Juzgo*, indépendamment du témoignage de Saint Iſidore & de Saint Ildephonſe ſon diſciple, que les Goths établis en Eſpagne conſerverent non-ſeulement les noms des Monnoyes Romaines, mais encore la correſpondance exacte des unes aux autres, quant aux poids & à la valeur, & qu'ils

conſerverent de même toutes les meſures & les poids Romains de toute eſpece, dont les Romains d'Eſpagne faiſoient uſage. Les Loix du *Fuero Juzgo* font mention des *Siliquas*, des *Tremiſſes*, des *Solidos*, des *Uncias*, & des *Libras*. Il faut pourtant convenir que la correſpondance des monnoyes des Goths, avec les poids, ſouffrit quelque altération. Enfin lorſque ces Loix parlent des meſures de diſtance, elles font mention d'*Arapennes*, *Aripennes*, ou *Arepennes*, dénomination uſitée déja dans la Bétique du tems d'Auguſte, au rapport de Columelle; & les Goths Eſpagnols comptoient les diſtances non pas par lieues, mais par milles, ſelon la coutume des Romains.

Malgré les deſordres qui regnerent en Eſpagne, après l'invaſion des Maures, il faut croire qu'on y conſerva les poids & les meſures des Romains autoriſés par le *Fuero Juzgo*: c'eſt par ce Code que ſe reglerent conſtamment les Chrétiens, tant ceux qui furent aſſervis à la domination des Mahométans, que ceux qui eurent le bonheur de s'en délivrer. D'ailleurs le Roi Don Alphonſe II. ſurnommé le

Chaſte, qui regla ſa Cour ſuivant l'étiquette des Rois Goths, rendit aux Loix du *Fuero Juzgo* toute l'autorité que le malheur des tems pouvoit leur avoir fait perdre.

L'an 1000 de l'Ere Chrétienne, Don Sanche, Comte Souverain de Caſtille, fit un nouveau Corps de Droit pour ſon Comté; & c'eſt ce Code qui, après le *Fuero Juzgo*, doit être regardé comme le Droit fondamental de la Caſtille. Ce Code fut ſuivi juſqu'à ce qu'en 1255, le Roi Don Alphonſe X donna à Burgos & à d'autres Villes le *Fuero Royal*, qu'il avoit compoſé lui-même, & qui fut le précurſeur des *Partidas*. (*a*) L'autorité de ce *Fuero Royal* ne fut reconnue à Burgos que pendant 17 ans, parce qu'en 1272 la Nobleſſe ſupplia le Roi de lui rendre ſon ancien Code, ouvrage du Comte Don Sanche.

En 1020, le Roi de Léon, Alphonſe V, & ſon Epouſe, la Reine Dona Elvira

(*a*) Ce *Fuero Royal* & ces *Partidas* ſont ce qu'on appelle le Droit Eſpagnol moderne, & l'on ſent bien que ce ſont des Recueils de Loix.

firent un Code pour leur Royaume. Mais les Royaumes de Léon & de Caſtille ayant été réunis dans la même Maiſon, par le mariage de Ferdinand I, ſurnommé *le Grand*, avec Dona Sancha, héritiére d'Alphonſe V, on aſſembla en 1050 les Etats de ces deux Royaumes, dans une Ville du Diocèſe d'Oviedo, appellée alors *Coyanza*, & aujourd'hui *Valencia de los Reyes*. On ratifia dans cette aſſemblée le Code du Comte Don Sanche, & celui d'Alphonſe V; & la façon dont on y parla des Loix du *Fuero Juzgo*, fait bien voir qu'on ne donna aucune atteinte à leur autorité.

Il eſt à préſumer cependant que le Code du Comte Don Sanche, & le grand nombre des Loix Municipales diminuerent un peu le crédit du *Fuero Juzgo*. Mais il fut pleinement rétabli, après la conquête de Tolede faite en 1085, & du reſte de la Nouvelle Caſtille, puiſque ce *Fuero* y fut donné pour Code aux Chrétiens *Mozarabes* de ce Royaume. Il paroît donc que l'on conſervoit encore dans ce tems-là en Eſpagne, non-ſeulement les Monnoies

noies des Romains, mais encore le fonds de leurs poids & de leurs mesures. C'est ce qu'on ne peut révoquer en doute, en voyant que les Constitutions de Castille & de Léon, loin d'abroger les Loix des Goths, les appuyerent avec beaucoup de solemnité.

Malgré cette attention des Souverains à veiller au maintien des Loix, il étoit impossible que les poids & les mesures qu'elles autorisoient, ne fussent pas altérés par les desordres & les malheurs, dont l'Espagne fut pendant si long-tems affligée. Cette altération fut la source de ces différences étonnantes, qui subsistent encore, malgré tous les moyens que les Rois d'Espagne ont employés jusqu'à présent pour les faire disparoître, comme on peut s'en convaincre par le grand nombre des Loix du Droit Espagnol moderne, uniquement établies dans cette intention.

La plus ancienne de ces Loix se trouve dans un Privilege du Roi Alphonse X, adressé à la Ville de Tolede, datée du 7 Mars 1261. Ce grand Législateur vouloit que, puisque son Domaine étoit un, il y eût la même

unité dans les poids & les mesures dont on y faisoit usage. Il fixa la valeur de ceux qu'il voulut y faire suivre; & ce sont les mêmes que Tolede prétend avoir conservés constamment jusqu'à ce jour. Sous les deux regnes suivans de Don Sanche & de Don Ferdinand, quatrieme du nom, on ne changea rien aux dispositions d'Alphonse X; & les Ecritures de ce tems-là, faites entre les Particuliers, prouvent encore que Tolede continua de s'y conformer.

Alphonse XI employa souvent son autorité, pour faire respecter par ses Sujets la volonté de son Bisayeul Alphonse X, pour laquelle il étoit lui-même plein de vénération. Dans les Etats tenus à Ségovie en 1347, il fit des Ordonnances pour conserver l'uniformité des poids & des mesures, & il voulut que ceux de Tolede continuassent d'être les modeles universels. Mais ce Prince, trompé par des gens mal avisés ou mal intentionnés, fit un changement dans les Etats tenus à Alcala en 1348, par lequel il établit deux Marcs du même nombre d'onces à la vérité, mais différentes en valeur.

En 1435, sous le regne de Don Juan II, l'on assembla les Etats à Madrid, & le Royaume exposa à ce Prince les préjudices que causoit au Commerce la différence des poids & des mesures dont ses Sujets faisoient usage. Le Roi se conforma aux dispositions de ses Prédécesseurs, qui établissoient les mesures de Tolede pour modeles universels; mais il voulut que le marc de Burgos servît de modele pour le marc d'argent, tandis que celui de Tolede continua d'être le modele du marc d'or, & que les mesures du pain se réglassent sur celles d'Avila.

Malgré ce nouveau dispositif, les mesures de Tolede conserverent leur prérogative de modeles universels. Le marc d'argent de Burgos ne pouvoit pas être différent de celui de Tolede, puisque le marc d'argent étant le principe d'où découlent tous les poids qui servent à peser l'or, l'on ne pouvoit recourir à Tolede pour le marc destiné à peser ce dernier métal, sans que le marc d'argent de Burgos & celui de Tolede fussent la même chose. Sans cela, on auroit détruit la correspon-

dance qui doit régner entre ces deux précieux métaux. Quant aux mesures d'Avila, sur lesquelles on décida dans cette Assemblée qu'on devoit régler les mesures du pain, il est encore évident qu'elles ne différoient point de celles de Tolede, puisque c'est de cette derniere Ville qu'on en apporta les modeles à Avila; & il est naturel de croire que Tolede en garda une copie.

Mais, dira-t-on, si le marc d'argent de Tolede & celui de Burgos étoient un seul & même marc, il étoit inutile d'obliger les Villes du Royaume d'en aller chercher le modele à Burgos: elles pouvoient l'avoir également à Tolede, où elles devoient aller chercher le marc établi pour peser l'or. Cette objection trouve sa solution dans un point historique, concernant la vive querelle qui s'éleva entre Tolede & Burgos. Cette derniere contestoit à Tolede le droit d'avoir la premiere place, & de porter la premiere la parole dans les Assemblées des Etats. Alphonse XI avoit employé un moyen subtil pour terminer le différend; mais Burgos avoit renouvellé ses prétentions sous le regne de Jean II, qui, sans doute par

complaisance pour cette Ville, voulut fixer son marc d'argent pour modele universel, sans parler de celui de Tolede, quoiqu'il fût le même que celui de Burgos.

Malgré cette condescendance du Roi, dans les Etats tenus à Tolede l'année suivante 1436, les Députés des Villes, gagnés par ceux de Burgos, oserent proposer à Sa Majesté de laisser les poids & les mesures tels qu'ils avoient toujours été, nonobstant leur inégalité. La proposition de ces Députés n'avoit d'autre but que d'ôter aux mesures de Tolede la prérogative de modeles universels; mais le Roi n'y eut aucun égard, parce que leurs raisons étoient aussi frivoles que leur demande étoit extravagante. Jean II eut beau faire des Réglemens pour établir l'uniformité dans les poids & les mesures, il n'eut pas la satisfaction de les voir exécutés. Son Fils Henri IV en fit d'aussi sages que lui sur le même objet; mais le triste état où se trouverent les affaires de la Monarchie sous son regne, laissa tous ses dispositifs sans exécution.

Sous le regne célebre de Ferdinand

& d'Isabelle, pendant lequel toutes les branches de l'Administration politique furent conduites avec tant de supériorité, on vit paroître plusieurs Déclarations sur les poids & les mesures. Il en est une, datée de Valence, du 12 Avril 1488, par laquelle ils ordonnerent qu'on fît des poids exacts de fer & de laiton, pour peser l'or, & un Marc de huit onces, conformément aux Loix. Ces poids devoient être remis à une Personne qu'ils s'étoient proposé de nommer, pour lui en confier la garde. Leur choix tomba sur *Pierre Vegil*, Orfevre de la Reine, à qui l'on expédia le titre de *grand Marqueur* de Castille, & ils lui firent remettre les Marcs pour l'or & pour l'argent, qui étoient au pouvoir de la Ville de Tolede.

A la mort de la Reine Isabelle, les poids originaux, qu'on avoit remis à Vegil, furent les modeles d'après lesquels on fit les poids des tines à peser l'or & l'argent, & ce Marqueur étoit obligé de les fournir aux Villes & aux Hôtels des Monnoies du Royaume. Les poids de Tolede, qui répondoient once pour once à ceux de Vegil, servirent à régler les poids dont on devoit se servir

pour peser les métaux grossiers & les autres marchandises. Mais avec la vie de cette Princesse, ajoute le Pere Burriel, on vit s'éteindre cet esprit vivifiant, qui animoit jusqu'aux derniers individus de la Nation, & régloit harmonieusement jusqu'aux moindres mouvemens de la Monarchie. Il en resta si peu de traces, qu'on vit continuer les abus, sans qu'on entreprît d'y remédier, ni sous le regne de Philippe I, ni pendant la régence du Cardinal Ximenès.

Sous le regne de Charles V, les représentations de la Nation sur l'inégalité des poids & des mesures, furent également nombreuses & inutiles. En 1538, on tint à Tolede cette fameuse Assemblée des Etats, qui est la derniere où se soient trouvés ensemble le Clergé, la Noblesse & les Députés des Villes de la Castille & du Royaume de Léon. L'Empereur sollicita instamment qu'on lui permît d'établir un Impôt sur le comestible, afin de se procurer les secours dont il avoit un pressant besoin. Sa demande fut rejettée, & les douze Grands qui représentoient le Corps de la Noblesse, al-

léguerent, pour raison du refus, que cet Impôt altéreroit infailliblement les poids & les mesures.

Si Charles V fut sourd aux représentations que lui firent les Etats pour régler les poids & les mesures, Philippe II n'écouta pas plus favorablement les remontrances réitérées de ses Sujets sur le même abus. Ce Prince porta cependant une Déclaration remarquable, datée de l'Escurial du 24 Juin 1568, par laquelle il ordonna que l'on se servît de la Vara de Burgos dans tout le Royaume.

Enfin les regnes suivans de Philippe III, de Philippe IV & de Charles II, virent paroître une foule d'Edits, concernant les Monnoies, auxquels il faut attribuer la ruine du Commerce de l'Espagne, & la décadence de cette Monarchie. Philippe V tâcha de réparer tous ces maux, par différentes Déclarations, & notamment par celle qu'il porta à Aranjuez, le 16 Mai 1737; & toutes ces Déclarations fixent à huit onces le prix du Marc, d'où dépend celui des Monnoies.

Cet Exposé chronologique des Loix du Droit Espagnol moderne, sur l'é-

galisation des poids & des mesures, est suivi d'un précis de différens Réglemens Municipaux, faits sur le même sujet par la Ville de Tolede, qui achevent de prouver que cette Ville a conservé, sans altération, les poids & les mesures qu'elle reçut d'Alphonse X. Le Pere Burriel parle, au commencement de ce morceau qui fait la seconde Partie de son Ouvrage, de la forme de Gouvernement qu'établit en cette Ville le grand Roi qui en avoit fait la conquête, des différens Officiers qu'il préposa au maintien de la Police & à l'administration de la Justice, & des divers Codes, par lesquels on devoit juger les Procès des différentes Classes d'Habitans qu'elle renfermoit. (*a*) Nous ne pouvons point entrer dans

(*a*) Il y avoit à Tolede des Habitans de diverses Nations, des Maures de Paix, des Juifs, des Francs ou Etrangers, & des Castillans. Le Roi Conquérant donna à ces différentes Classes d'Habitans, des Juges pris de leur Nation. Les Castillans furent distingués en deux Classes : la plus distinguée, qui étoit celle des Mozarabes, étoit composée des Chrétiens Espagnols qui étoient restés dans Tolede, lorsqu'elle étoit au pouvoir des

l'analyse de ce Préambule, ni suivre l'Auteur dans les judicieuses réflexions qu'il fait sur la sagesse des Réglemens de la Ville de Tolede ; nous nous contenterons d'observer que cette Ville connut bientôt les principes d'un bon Gouvernement œconomique & d'un Commerce utile & lucratif ; deux points que le Pere Burriel fait approfondir avec une intelligence peu commune.

Arabes ; l'autre Classe comprenoit les Espagnols qui s'étoient établis dans cette Ville, après qu'elle eut été conquise par Alphonse VI. Les Mozarabes étoient jugés par les Loix du *Fuero Juzgo*, & les Castillans, par le Code du Comte Don Sanche, *&c.*



NOUVELLES

LITTÉRAIRES.

ANGLETERRE.

MISCELLANEOUS tracts on some curious and very intereshing subjects of mix'd Mathematicks ; by Thomas Simpson. *London.* 1757. 4*p.* Nourse.

« MÊLANGES sur différens sujets » curieux & intéressans des Mathé- » matiques Mixtes ; par M. *Thomas Simpson.* A Londres. 1757. » 4 p. *Nourse.*

QUOIQUE cet Ouvrage soit d'une date un peu ancienne, le mérite de son Auteur, l'un de ceux qui soutiennent aujourd'hui, avec le plus de succès, la gloire que l'Angleterre s'est acquise dans les Mathématiques, nous invite à en parler. Mais avant que d'en donner la Notice, nous croyons faire plaisir à nos Lecteurs,

en leur mettant devant les yeux les nombreux Ouvrages, dont ce savant Géometre a enrichi les Mathématiques. Les voici par ordre de dates ; nous n'en donnons néanmoins que les titres François, dans la vue de ménager la place.

1. Essays on several curious and useful subjects, *&c. Essais sur divers sujets curieux & utiles de Mathématiques Pures & Mixtes, dans lesquels on explique les principales difficultés du premier & du second Livres de Newton ; Ouvrage pouvant servir d'introduction à la lecture de cet Auteur célebre.* Lond. 1740. *in-4°.*

2. The Doctrine of Annuities and Reversions, *&c. La Doctrine des Annuités & Rentes viageres, deduite de Principes généraux & évidens, avec diverses Tables, montrant le prix des Rentes constituées sur une ou plusieurs vies ; & une Méthode pour trouver, par approximation, les valeurs de ces Annuités, sans le secours des Tables.* Lond. 1742. *in-8°.*

3. An Appendix to the Doctrine of Annuities, *&c. Supplément à la Doctrine des Annuités, contenant quelques*

Remarques ſur le Livre de M. de Moivre, *concernant le même ſujet.* Lond. 1742. *in*-8°.

4. Mathematical Diſſertations, *&c. Diſſertations Mathématiques ſur pluſieurs ſujets Analytiques & Phyſico-Mathématiques.* Lond. 1743. *in*-4°.

Les principaux de ces ſujets ſont, la figure de la Terre, la hauteur des Marées, la Refraction, l'Extraction des racines des équations, la Sommation des ſuites, & autres queſtions de cette importance & de cette difficulté. M. Simpſon les enviſage toujours d'une maniere qui lui eſt propre, & il propoſe, dans ce Livre, pluſieurs inventions analytiques, qui rendent cet Ouvrage digne de la lecture des Mathématiciens.

5. A Treatiſe of Algebra, *&c. Traité d'Algebre, dans lequel on trouve les principes fondamentaux de cette Science, clairement & parfaitement démontrés, avec leur application à un grand nombre de Problêmes*, &c. Lond. 174.... *in*-8°.

6. The Elements of Plane Geometry, *&c. Elémens de Géométrie Plane, avec un Eſſai ſur les* Maxima *& les* Minima *des Quantités Géométriques,*

un Traité des ſolides réguliers, & la Conſtruction d'un grand nombre de Problêmes Géométriques. Lond. 174...

Cet Ouvrage a été traduit dans notre Langue (*a*), depuis quelques années. On y voit éclater une intelligence particuliere de l'Analyſe ancienne, & & beaucoup d'art à déduire des conſtructions très-ſimples, des Formules Algébriques les plus compliquées. Il mérite, à ce titre, d'être recommandé aux jeunes Géometres.

7. Trigonometry Plane and Spherical, *&c. Trigonométrie Plane & Sphérique, avec la conſtruction & l'application des Logarithmes, in*-8°.

8. The Doctrine and Application of Fluxions, *&c. La Doctrine & l'Application des Fluxions (tant directes qu'inverſes) contenant pluſieurs Inventions nouvelles dans ce genre de calcul, avec ſon application à un grand nombre de Problêmes neufs & intéreſſans, tirés des diverſes Parties des Mathématiques.* Lond. 1750. *in*-8°. 2 Part. en tout p. 576.

Cet Ovrage eût mérité dans le tems qu'il parut un article étendu, pour en

(*a*) Il ſe vend chez *Vincent*.

faire connoître tout le mérite. Nous nous contenterons de dire ici qu'il y regne beaucoup de clarté, de profondeur, & une variété intéreſſante dans les applications. Il eût été très-digne d'occuper un de nos Traducteurs, avant que nous euſſions le Traité de Calcul intégral de M. de Bougainville.

L'Ouvrage que nous avons annoncé au commencement de cette Notice, mérite bien aſſurément d'aller à la ſuite de ceux-là ; &, pour mieux dire, M. Simpſon y prend un eſſor encore plus élevé. Parmi les ſujets ſavans & difficiles qu'il renferme, nous remarquons celui du mouvement de la Lune. M. Simpſon fait, dans ſa Préface, un aveu rare dans la bouche d'un Anglois. Il convient que la Théorie des Mouvemens Lunaires, & diverſes autres queſtions d'Aſtronomie-Phyſique, doivent beaucoup plus aux Géometres du Continent, qu'à *ceux de l'Angleterre*. Il en aſſigne bientôt après la raiſon : c'eſt que les calculs tranſcendans, ſeuls capables de pouſſer plus loin les découvertes de Newton, ont été beaucoup plus cultivés par les Géometres du Continent, que par les Anglois, trop

attachés à une prétendue élégance dans leurs calculs. M. Simpſon obſerve en paſſant l'erreur où ſont tombés deux de ſes Compatriotes, en croyant pouvoir ſuivre la route déja frayée par le célebre Newton. (Voyez les Tranſactions Philoſophiques de l'année 1748, & l'Ouvrage intitulé, *Théorie du mouvement des Apſides en général*, imprimé à Paris en 1749). S'ils ſont parvenus, dit M. Simpſon, à faire accorder leurs calculs avec les obſervations, ce n'eſt qu'en négligeant un élément qui devoit entrer dans leur analyſe, & qui en auroit rendu le réſultat bien différent.

C'eſt-là au reſte une vérité déja reconnue depuis bien des années dans le Continent, où cette queſtion a fait, à diverſes repriſes, l'occupation des plus grands Géometres

M. Simpſon ſuit ici la même route ; c'eſt-à-dire, qu'il a entierement abandonné la méthode de Newton, & qu'il a repris le problême, pour ainſi dire, *ab ovo*. Il ne diſconvient pas qu'après les ſolutions de ce problême, déja publiées depuis pluſieurs années, & ſur-tout depuis la publication de la

Piece de M. Clairault, couronnée par l'Académie de Pétersbourg, on regardera peut-être ſon travail comme ſuperflu. Néanmoins il ſe flatte que l'on trouvera dans ſa ſolution quelque nouveauté, ſur-tout dans le moyen qu'il employe pour empêcher de revenir dans l'expreſſion certains termes qui la rendent peu exacte, après pluſieurs révolutions de la Planete. Nous laiſſons à quelqu'un, doué de plus de loiſir, le ſoin d'examiner ce point.

Les autres objets principaux des Diſſertations de M. Simpſon, ſont la *préceſſion des Equinoxes, & les différens mouvemens de l'axe de la Terre; la détermination de la différence que produit le mouvement d'une Comete dans une orbite elliptique, au lieu d'une orbite parabolique.* Ce morceau ne peut qu'être fort intéreſſant dans les circonſtances préſentes, où la Théorie Newtonienne des Cometes vient d'acquérir une preuve frappante. Nous remarquerons encore en particulier, parmi les Pieces de ce Volume, celle dans laquelle l'Auteur examine, ſuivant les loix de la probabilité, l'*avantage qui réſulte de prendre la moyenne*

Arithmétique entre pluſieurs obſervations. Viennent enſuite pluſieurs morceaux d'Analyſe & de Calcul intégral. Ce Chapitre contient les ſolutions de divers problêmes tranſcendans de Mécanique & d'Aſtronomie-Phyſique, conçus d'une maniere fort générale. C'eſt dans ce Chapitre, *Propoſition 6*, que ſe trouvent les Recherches de M. Simpſon ſur la Théorie de la Lune, dont nous venons de parler.

THE Elements of Euclid, viz the firſt 6 books togheter with the 11 *and* 12, *&c; by* Robert Simpſon, *Profeſſor of Mathem. in the Univerſity of Glaſcow.* Lond. 1757, *in*-4°.

« LES Elémens d'Euclide, contenant » les ſix premiers Livres, avec le » onzieme & le douzieme; par » M. *Robert Simpſon*, Profeſſeur » de Mathématiques dans l'Univerſité de Glaſgow. *Lond.* 1757. » *in*-4°.

M. ROBERT SIMPSON, qu'il faut bien diſtinguer du précédent, eſt un des Géometres Anglois qui ont reſté

fidelement attachés à la méthode ancienne. Il a déja donné deux Ouvrages de ce genre, ſavoir: 1°. un Traité des Sections Coniques, intitulé, *Sectionum Conicarum, Libri V.* Glaſ. 4°. où il démontre, par des voyes nouvelles & ſans calcul, les propriétés de ces lignes courbes; 2°. Une Reſtitution des Lieux Plans, Ouvrage d'Appollonius, perdu par l'injure du tems; ſous ce titre, *Appollonii Loca Plana.* Glaſ. 4°. Ses profondes connoiſſances dans la Géométrie ancienne lui ont valu la découverte de quelques énigmes géométriques, que le ſavant Halley, quelque habile qu'il fût dans le même genre, n'avoit pu deviner. (Voyez *les Tranſactions Philoſophique, année* 1723). Il propoſa en 1753, par ſouſcription, l'Ouvrage qu'on vient d'annoncer. Il expoſoit dans ſon Proſpectus les motifs qui le portoient, après tant d'Editions d'Euclide, à en entreprendre une nouvelle. C'étoit la découverte de pluſieurs endroits altérés par les anciens Editeurs & Commentateurs de ce Géometre. Il ſe propoſoit de rétablir ces endroits dans leur intégrité, & de rendre l'Ouvrage tel

qu'Euclide, le ſévere Euclide lui-même, ne l'eût point déſavoué. M. Simpſon a dégagé ſa parole, en publiant cette nouvelle Edition des VIII. Livres principaux des Elémens d'Euclide. On pourroit peut-être demander, ſi, dans un ſiecle où la Géométrie a pris un eſſor ſi élevé, le rétabliſſement de quelques paſſages d'un Géometre ancien méritoit toute la peine qu'a priſe M. Simpſon: c'eſt ſans doute ce qui ſe préſentera à l'eſprit de la plûpart des Géometres d'aujourd'hui. Mais quand on conſidérera qu'Euclide eſt encore un Livre preſque claſſique en Angleterre, on ne pourra conteſter l'utilité du travail de cet habile Editeur.



ALLEMAGNE.

DE Vitâ, Fatis ac Meritis Petri Kolbii, Dissertatio Georg. Christoph. Oertel, *&c.*

« DISSERTATION sur la Vie, la » Fortune & les Travaux de Pierre » Kolbe, (Auteur de la Description du Cap de Bonne-Espérance, » dont nous avons une Traduction » Françoise en 4 Vol. *in*-12.) Par » M. *Oertel*. A Neustadt sur l'Aisch. » 1758. *in*-4°. 24 pages.

PIERRE KOLBE naquit le 29 Septembre 1675 à Dorslas, Village situé entre Wohnsiedel & Redwitz, dans le Pays de Bareith, où son Pere fut d'abord Juge, & ensuite Receveur des Péages. Après avoir fréquenté les Ecoles de Redwits, il passa, en 1688, à Wohnsiedel, où il obtint une Bourse. En 1694, il alla à Nuremberg, pour y continuer ses Etudes, & fut reçu dans le College de saint Laurent. Il y

vécut d'abord dans une extrême pauvreté, parce qu'il n'avoit dans cette Ville aucune connoissance. Après quelque tems de séjour, on lui offrit un mariage, avec la place de quatrieme Régent du College de Wohnsiedel; il refusa l'un & l'autre, par le conseil de *Textor*, Recteur du College de S. Laurent, qui le prit en amitié & lui procura de bonnes connoissances. *Eimart*, célebre Astronome, lui donna le logement & la table. Cette nouvelle liaison lui fit faire de grands progrès dans l'Astronomie; mais, pour ne pas négliger les autres Sciences, il quitta le College de S. Laurent, & passa dans celui de S. Egide. Il alla, en 1700, à l'Université de Halle, & & suivit les Leçons de *Buddeus*, de *Cellarius*, d'*Hoffman*, de *Friderici*, de *Sperlette*, de *Michaëlis*, de *Breithaups*, d'*Anton*, de *Franke* & de *Barth*, son Compatriote, & pour lors Adjoint de la Faculté de Philosophie. Il eut à peine resté un an à Halle, que quelques Professeurs lui offrirent la Dignité de Maître-ès-Arts. Il disputa pour la Licence, le premier Juillet 1704, sur la Nature des Cometes, &

sur leurs prétendues influences. Cellarius lui procura la connoissance du Baron de Krosik, Conseiller-Privé du Roi de Prusse. Celui-ci l'alla voir, & lui fit des propositions avantageuses, s'il vouloit l'accompagner dans ses voyages, ou montrer les Mathématiques à son Fils. Kolbe avoit eu, dès sa jeunesse, beaucoup d'envie de voyager. Il accepta donc la place de Secretaire du Baron, & se rendit, en 1703, à sa Terre de Poplitz, d'où il fut bientôt envoyé à Berlin, pour y traiter quelques affaires. Il y eut à peine passé un mois, que le Baron de Krosik le recommanda pour une Chaire de Mathématiques à Petersbourg. Ce Baron alla lui-même à Berlin, & le renvoya dans ses Terres. Peu après il lui fit la proposition de l'envoyer au Cap-de-Bonne-Espérance, pour y faire des Observations Astronomiques. Kolbe l'ayant acceptée, passa en 1704 en Hollande, obtint de la Compagnie des Indes toutes les permissions nécessaires pour ce voyage, acheta des instrumens, repassa en Hollande, & partit le 20 Décembre d'Amsterdam, sur un Vaisseau de la Compagnie. Il ar-

riva le 12 Juin 1705 au Cap-de-Bonne-Espérance; & après la mort de son Protecteur, il fut nommé Secretaire des Colonies de Stellenbosch & de Drakenstein. Il employa dix années, tant à remplir les fonctions de cet emploi, qu'à faire des Observations; il entretint un Commerce régulier de Lettres avec *Witsius*, *Goekel*, *Braun*, *Léopold* & d'autres Hommes célebres, par le moyen des Missionnaires qui passoient au Cap. Il auroit poussé ses voyages plus loin; mais il devint tout-à-coup aveugle, la nuit du 12 Avril 1712, sans avoir senti auparavant aucune douleur, ni la moindre altération à ses yeux. Ce malheur l'obligea de quitter sa place. Après avoir inutilement mis en usage, pendant une année entiere, tous les remedes imaginables pour recouvrer la vue, il pensa sérieusement à son retour en Europe. Il revint à Amsterdam, où un Médecin célebre lui procura quelque soulagement par un collyre; mais il ne fut guéri qu'à Rastadt, par le Sieur *Goeckel*, Médecin de Bade, qui rétablit si bien sa vue, que, moyennant des lunettes, il fut en état de lire & d'écrire

d'écrire jusqu'à sa mort. Ayant rejoint sa Mere à Neustadt en 1715, il commença à rassembler ses Mémoires, & composa son Ouvrage intitulé : *Caput Bonæ-Spei hodiernum.* Ce Livre fut imprimé à Nuremberg, & bientôt après traduit en Hollandois. Vers ce même tems, il publia un Traité particulier *des Eaux du Cap-de-Bonne-Espérance*, qui avoit déja été inséré en 1716 dans les Supplémens des *Acta Eruditorum* de Léipsick. Il a encore fait d'autres Ouvrages, mais qui ont paru sous des noms étrangers. Il devoit accompagner deux Comtes Autrichiens dans leurs voyages, lorsque sa Mere, alors fort âgée, le détermina à consacrer le reste de ses jours à sa Patrie. Il fut nommé en 1718 Recteur de l'Ecole de Neustadt sur l'Aisch, & reçu le 7 de Mai. En 1719, il fut appellé à Cobourg, pour y être Recteur & Professeur des Mathématiques; mais n'ambitionnant plus rien, il refusa modestement cette place, qui étoit bien plus honorable & plus lucrative que la sienne. Quoique sa santé fût fort altérée par ses voyages, il s'acquitta de son emploi avec la plus grande

application, jusqu'en Juillet 1726, qu'il fut attaqué de la maladie dont il mourut le 31 Décembre, dans sa cinquante-deuxieme année. Il n'avoit jamais été marié, & il vivoit avec sa Sœur.



PORTUGAL.

ALOYSII Antonii Verneii, *Equitis Torquati, Archidiaconi Eborensis, Apparatus ad Philosophiam & Theologiam, ad usum Lusitanorum Adolescentium, Libri sex. Romæ, 1751, apud Palearinos, in-8o. —Ejusdem de Re Metaphysicâ Libri quatuor. Romæ, 1753, apud Salmonium, in-8o.*

« INTRODUCTION à la Philosophie & à la Théologie, en six » Livres, à l'usage de la Jeunesse » Portugaise. Par M. *Louis-Antoine Verney*, Chevalier Portugais, Archidiacre d'Evora. A Rome, chez » les freres Palearini, 1751, *in-8o.* » —La Métaphysique du même, en » quatre Livres. A Rome, chez Salmoni, 1753, *in-8o.*

Les Ouvrages Philosophiques de M. Verney, dont on fait usage dans plusieurs Ecoles d'Italie, & qui sont

fort estimés en Allemagne, sont assez peu connus en France. Le Journal Etranger de Décembre 1758, a donné cependant une Notice assez ample de son excellente Logique qu'on venoit de réimprimer; mais les Volumes que nous annonçons, quoique d'une date un peu ancienne, ne méritent pas moins notre attention. Il y a d'ailleurs bien de l'apparence que les Ouvrages élémentaires de M. Verney, seront bientôt adoptés dans toutes les Ecoles de Portugal; & comme le renouvellement des Etudes, qui se fait actuellement dans ce Royaume, nous donnera souvent occasion de parler de leurs progrès, nous croyons devoir commencer par faire connoître de bons Ouvrages qui pourront devenir la base des Etudes Philosophiques. Ainsi, dans nos prochains Journaux, nous donnerons plusieurs Extraits de son Introduction & de sa Métaphysique.

HISTORIA Ecclesiæ Lusitanæ, per singula sæcula, ab Evangelio promulgato; auctore D. Thoma ab Incarnatione, *Canonico Regulari Lateranensi Congregationis Reformatæ sanctæ Crucis, in Academiâ Pontificiâ Historiæ Ecclesiasticæ Professore publico, & Doctore Theologo Columbriensi. Tomus primus. Colimbriæ*, 1759.

« HISTOIRE Ecclésiastique de » Portugal, suivie par siecles, depuis » la promulgation de l'Evangile, » par Dom *Thomas de l'Incarnation*, » Chanoine Régulier Réformé de S. » Augustin, Professeur d'Histoire » Ecclésiastique, dans l'Académie » de sa Congrégation. (Tome pre- » mier.) A Coimbre, 1759. Vol. » *in*-4° d'environ 350 pages.

VOILA le premier Ouvrage qu'ait publié l'Académie de Liturgie & d'Histoire Ecclésiastique, que le feu Pape, Bénoît XIV, confia, il y a plus de douze ans, aux travaux littéraires des Chanoines Réguliers-Réformés de saint

Augustin de Portugal. L'Auteur ayant divisé son Ouvrage par siecles, ce premier Volume comprend ce qui s'est passé de plus remarquable dans l'Eglise de ce Royaume jusqu'à la fin du sixieme siecle. Il est distribué en sept articles, où il est traité : 1°. des Evêques de Portugal pendant le cours des six premiers siecles; 2°. des Conciles qui s'y sont célébrés; 3°. de la primauté & de l'autorité du Pape reconnue dans cette Eglise en chaque siecle; 4°. des Souverains qui ont possédé successivement ce Royaume; 5°. de la Discipline Ecclésiastique qui s'y est observée; 6°. des Hommes qui ont été célébres, soit par la sainteté de leur vie, soit par leur savoir; 7°. des Hérésies & des erreurs contre la Foi qui s'y sont glissées. Toute cette matiere est précédée d'un Prolégomene de soixante-quatorze pages, où l'Auteur discute : 1°. l'origine des noms de *Lusitanie* & de Portugal; 2°. tout ce qui concerne la division des Provinces Ecclésiastiques de ce Royaume; 3°. l'ancienne Religion des Habitans; 4°. l'Ere Espagnole; 5°. les regles de critique qu'il se propose de suivre dans le cours de son

Ouvrage. Ce Volume est dédié au Pape regnant. L'Epître Dédicatoire est suivie d'une Préface modeste adressée par l'Auteur à ses Eleves, & où il déclare que c'est par pure obéissance à ses Supérieurs, qu'il est entré dans cette pénible carriere. Un pareil Ouvrage, entrepris dans le sein d'une cloture austere, & presque aussi rigide que celle des Chartreux, où l'Auteur a enséveli tout l'éclat de ses talens, fait honneur & à l'Institut dont il est membre, & à son amour pour le travail.

Fin du Journal d'Octobre.

TABLE
DES MATIERES.

ITALIE.

ANGLETERRE.

SUEDE.

ALLEMAGNE.

ESPAGNE.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Fin de la Table des Matieres.

DE l'Imprimerie de LOUIS CELLOT, rue Dauphine.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du présent mois. A Paris, ce 16 Septembre 1760.

DEPASSE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé l'Abbé ARNAUD Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Le Journal Etranger*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A ces Causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons, par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage, autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre royaume, pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date des présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucuns lieux de notre obéissance ; à la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des présentes ; que l'impétrant se conformera en tout aux réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'Impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur de Lamoignon, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France le sieur de Lamoignon, le tout à peine de nullité des Présentes Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant ou ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucuns troubles ou empêchemens. Voulons qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le vingt-septieme jour du mois de Juin, l'an de grace mil sept cent soixante, & de notre regne le quarante-cinquieme. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

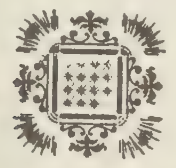
Registré sur le Registre XV. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 65, fol. 97, conformément au Réglement de 1723, qui fait défenses, article 41, à toutes personnes de quelques qualités & conditions qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la susdite Chambre neuf Exemplaires prescrits par l'article 108 du même Réglement. A Paris, ce 24 Septembre 1760.
G. SAUGRAIN, Syndic.

JOURNAL ÉTRANGER.

NOVEMBRE 1760.

DEDIÉ
A MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN,
Par M. l'Abbé ARNAUD.

Quæ robora cuique,
Quis color, & quæ sit rebus natura creandis.
Virgil. Georg. II.



A PARIS,
Chez JACQUES-FRANÇOIS QUILLAU, Libraire, rue Saint Jacques, vis-à-vis le College du Plessis, en la maison de M. Cars, Graveur du Roi.

M. DCC. LX.
Avec Approbation & Privilege du Roi.



JOURNAL ÉTRANGER.

ALLEMAGNE.

I.

DISSERTATION sur le droit de défi ou de guerre en usage dans l'Empire d'Allemagne.

L'AMOUR de la liberté naît avec l'homme, & ce sentiment naturel sembloit devoir s'opposer à la formation des sociétés, si des besoins multipliés & très-pressans ne l'eussent porté invinciblement à s'unir avec ses semblables. Alors chaque individu a dû sacrifier une portion de sa liberté natu-

relle, pour la sûreté réciproque de tous, & il a senti la nécessité d'acheter d'une partie de ses droits, la possession tranquille des autres. C'est-là le fondement & le vrai lien de toutes les sociétés civiles. Elles ne peuvent subsister, si le droit de la vengeance n'est réuni à la puissance publique, & si cette puissance ne se charge de procurer aux Particuliers la sûreté politique & civile. Ils doivent se dépouiller entre ses mains du droit que l'égalité naturelle & le principe sacré de la conservation de soi-même, donne à tout homme d'opposer la force à la force, & de se rendre à soi-même, par des voies de Fait, la justice qu'on lui refuse. L'Administration se charge de pourvoir à ce double objet, par une juste application du pouvoir législatif. Jamais Peuple policé n'a manqué de constituer des Juges pour l'administration de la Justice, ni d'Officiers pour le maintien de la Police, dont le principal objet est la sûreté publique. Chez les Nations même les plus barbares, dès qu'elles ont vêcu en société, la nature des choses semble avoir indiqué des établissemens propres à rem-

plir ces vues. Le droit inaliénable de sa propre conservation borne seul l'étendue de l'obligation du Citoyen; & le seul cas où il rentre dans le plein exercice de sa liberté primitive, est celui où le pouvoir de la Loi étant enchaîné ou anéanti par la violence ou l'injustice, il ne peut attendre de secours de cette même Loi, sans être manifestement exposé à périr.

L'amour, peut-être excessif, des anciens Germains pour la liberté, est célébré dans les Annales de leurs Ennemis. Lucain appelle la liberté *Germanum Scythicumque bonum.* Le desir de consacrer un bien si précieux ne les aveugla pas. Ils sentirent le danger des abus qu'on en pouvoit faire, & ils connurent l'intérêt réel & essentiel que tout homme vivant en société a de renoncer à l'exercice d'un droit, qui, après tout, ne lui donne que le même pouvoir de nuire, que tous les autres conservent également. L'homme le plus fort & le plus méchant d'une société est le seul qui n'y gagne pas.

Les Germains, au rapport de Tacite, ne se rendoient pas justice à eux-

mêmes. Il étoit d'uſage de choiſir des Juges, ou plutôt des Arbitres, entre les hommes de la Nation, qu'un grand âge & l'expérience avoient inſtruits de ſes mœurs & de ſes coutumes. Toutes les violences particulieres étoient réprimées par l'autorité des Princes & de la Nation. La ſuperſtition de ces tems groſſiers fournit un prétexte à l'humeur guerriere & indépendante des Germains, pour éluder dans quelques cas des Réglemens auſſi ſages. Les Dogmes de la Providence & de l'immortalité de l'ame étoient en grande vénération chez ces Peuples, d'ailleurs groſſiers & ignorans. Ils tomberent avec la plûpart des autres Peuples dans l'erreur de croire que la Divinité eſt toujours acceſſible aux conſultations des humains, & qu'elle emploie, au commandement des plus vils mortels, ou au moins des Prêtres, des moyens viſibles pour faire connoître ſa volonté. Une confiance aveugle pour les Oracles & la divination porta les Germains à recourir à ces moyens pour décider de leurs querelles. D'abord on n'y eut recours que dans les cas douteux, & lorſque les deux Par-

ties manquoient de preuves. Il paroiſſoit alors naturel de conſulter la Divinité à qui ils étoient perſuadés qu'aucune vérité n'étoit cachée, & qu'ils ſe croyoient en droit d'interroger. Le combat judiciaire & les épreuves de l'eau ou du feu furent les moyens dont ils ſe ſervirent; mais ſur-tout le combat, parce qu'ils tenoient pour une maxime religieuſe, que la Divinité diſpoſoit à ſon gré du ſort des armes.

Les abus de la liberté Germanique & des effets de la ſuperſtition ſe réduiſirent pendant long tems à ces pratiques. La ſociété ſubſiſtoit, parce qu'il y avoit un Juge, & que d'ailleurs la Puiſſance publique régloit la forme & l'iſſue des combats, & décidoit s'ils étoient admiſſibles. La crainte des Jugemens divins contenoit même plus puiſſamment que toute la rigueur des Loix humaines. L'habitude de la Guerre & les expéditions continuelles des Germains augmenterent le pouvoir de leurs Princes, qui étoient tout-à-la-fois leurs Généraux & leurs Magiſtrats. Mais pluſieurs ſiecles ſe paſſerent, ſans que cette autorité nouvelle parût tendre à changer ou à détruire les mœurs

de la Nation. Les Germains allierent la liberté la plus étendue à la ſoumiſſion la plus exacte envers la Puiſſance publique, tant que le Peuple entier conſerva quelque influence dans le Gouvernement. Une eſpece d'inſtinct porte toujours la multitude à ſon vrai bien, lorſqu'elle n'eſt point préoccupée ou ſéduite; mais lorſque la foibleſſe de quelques Loix, l'inſolence & le pouvoir de quelques Particuliers eurent rompu l'équilibre que l'amour de la Patrie maintenoit entre l'autorité & la liberté, on ne vit plus qu'une fermentation générale, qui produiſit l'eſclavage d'un côté, la tyrannie de l'autre, la licence & le deſordre partout.

Il ſe forma des hommes puiſſans, qui ſe donnerent des vaſſaux, leſquels étoient leurs ſujets, avant que d'être ceux du Prince ou de la Nation. Un pouvoir nouveau, mal affermi & illégitime penche toujours vers la violence & l'injuſtice. Les Seigneurs puiſſans crurent qu'il étoit au-deſſous de leur dignité de ſe ſoumettre au ſort d'un combat particulier; c'étoit renoncer aux avantages que la Puiſſance

féodale mettoit entre leurs mains. Ils commencerent donc à ne plus combattre qu'à la tête de leurs Vaſſaux. Dès-lors l'événement, qui favoriſa plus viſiblement le grand nombre ou l'habileté, mit peu-à-peu en diſcrédit l'opinion de l'influence directe de la Divinité. Il paſſa alors en Maxime, que les Princes Allemands ne reconnoiſſoient de Juge que leur épée. Le Peuple adopta bientôt les mêmes principes. Les Jugemens de Dieu ne ſubſiſterent plus que pour des ames foibles ou timides, qui cherchoient un recours, ſouvent infructueux, à des Juges ſans pouvoir & ſans autorité.

Les premiers Rois Allemands trouverent les Princes en poſſeſſion de ces droits, ſi l'on peut donner ce nom à des abus auſſi deſtructeurs. Le choix, qui plaçoit ſur le Thrône, donnoit de nouvelles prétentions à ceux qui s'arrogeoient ce droit. Il ſemble que ce ſoit dans cette circonſtance principalement, qu'il faut chercher l'origine de la différence étonnante qui s'introduiſit inſenſiblement entre les mœurs des François & des Germains. Elles furent les mêmes à-peu-près, tant que

les Carlovingiens regnerent ſur la Monarchie, formée par le Fondateur de leur Maiſon. Mais les Allemands s'étant, à leur préjudice, donné des Rois de leur Nation, ces Rois ne furent que des Particuliers couronnés. Les Ducs de Saxe & de Franconie, qui furent decorés de cette dignité, n'eurent que la puiſſance de leur Maiſon pour la ſoutenir. Souvent la Royauté ne faiſoit qu'augmenter le nombre de leurs Ennemis. Chaque Duc ou Prince vivoit dans une entiere indépendance. Les grandes qualités ou l'habileté perſonnelle pouvoient uniquement ſoumettre la Nation au Roi, & lui procurer l'autorité néceſſaire pour la gouverner. Cette autorité étoit toujours combattue par l'eſprit d'indépendance, & l'Hiſtoire nous fournit à peine quelques exemples qu'un Empereur ou qu'un Roi ait pû la conſerver pendant tout le cours de ſon regne.

En France, au contraire, les deſordres du Gouvernement Féodal reſtreignirent, mais ne détruiſirent pas le pouvoir d'une Puiſſance permanente, & qui, au moyen de l'hérédité, n'alloit pas, pour ainſi dire, ſe perdre à

la mort de chaque Roi, dans la puiſſance des Grands, ainſi qu'il arrivoit en Allemagne, & qu'il arrive néceſſairement dans toutes les Monarchies électives. Par une ſuite de cette différence, le tems rendit aiſé en France le retour de l'autorité légitime, & mit les Souverains en état de proſcrire les abus qui avoient ſi long-tems gêné & reſtreint ſon activité. En Allemagne, au contraire, le mal ne fit qu'empirer, parce qu'à chaque pas les Grands trouvoient de nouvelles occaſions d'ajouter à leurs prérogatives, ou plutôt à la licence qui ne les faiſoit dépendre que d'eux-mêmes.

Elle fit dégénérer le Gouvernement de l'Allemagne en une véritable Anarchie : car quel autre nom peut-on donner à une ſociété où l'état de Guerre eſt l'état naturel; où la raiſon & la juſtice ne trouvoient aucun appui auprès de la Puiſſance publique; où chacun oſoit tout ce qu'il vouloit, pourvû qu'il fût aſſez fort pour l'exécuter, & pour ſe mettre à l'abri de la vengeance de ceux qu'il offenſoit? C'eſt-là la ſituation à laquelle l'Allemagne ſe trouva réduite.

Il étoit libre à chacun de pourſuivre ſon droit par l'invaſion, la rapine, l'incendie, le meurtre. Ce droit n'étoit ſoumis qu'à ſa propre détermination, c'eſt-à-dire, que chacun n'avoit d'autre regle à ſuivre que ſa paſſion ou ſon injuſtice. Les Seigneurs, ainſi que les Particuliers, avoient également ce droit, qu'on appelle *Droit de défi*, ſans doute parce que les Loix de l'honneur vouloient qu'on avertît ou qu'on défiât celui qu'on vouloit attaquer. Mais cette Loi ne fut pas toujours obſervée; bientôt on s'abandonna preſque généralement à l'impétuoſité naturelle, qui ne connoît pas ces ménagemens, & on chercha dans la ſurpriſe un nouvel avantage contre ſon Adverſaire. Les Empereurs & la plus ſaine partie de la Nation s'éleverent contre une coutume auſſi barbare, & qui détruiſoit preſque les ſeules barrieres qui ſéparoient encore le Gouvernement de l'Allemagne, de la confuſion de l'Etat de Nature. La Puiſſance publique continua à être nulle; elle n'oſa pas s'armer du ſecours de la Loi, parce que ce ſecours devenant impuiſſant contre la force, n'au-

roit fait que mettre ſa foibleſſe dans un plus grand jour. Dans l'impoſſibilité de détruire le mal, on chercha du moins à le reſſerrer dans quelques bornes; on fut réduit à faire renaître, par des Conſtitutions, le ſentiment de l'honneur, que la licence & l'abus de la liberté avoient preſque éteint dans tous les cœurs.

On ordonna que déſormais il ne ſeroit plus permis de piller, de brûler, d'aſſaſſiner, qu'après avoir prévenu ſon Adverſaire, & lui avoir donné un délai de trois jours, pour ſe mettre en état de défenſe. On invoqua les reſtes de l'ancienne ſuperſtition, pour concilier un nouveau reſpect à ces Réglemens. Les Papes & le Clergé concoururent, par toutes ſortes de moyens, à les rendre ſacrés & inviolables. On appella ce délai *la Treve* ou *la Paix de Dieu*. Celui qui violoit cette Loi, étoit réputé parjure & traître, & comme tel, il lui étoit défendu de monter à cheval, de faire couper ſa barbe, de porter les armes, & il étoit privé de tout droit de ſociété & d'alliance.

Mais la crédulité & l'honneur ne reconnoiſſent pas l'empire des Loix.

Le grand nombre des Loix faites à ce sujet & renouvellées souvent, ne font que prouver l'inutilité dont elles étoient. Il seroit peut-être plus honorable qu'une pareille licence n'eût pas été, pour ainsi dire, consacrée; le tems & l'expérience de mille maux seroient vraisemblablement parvenus plutôt à la détruire.

Ces défenses ne furent exécutées que lorsque l'Empereur se fut acquis personnellement l'autorité nécessaire pour les faire respecter, & qu'il eut des forces suffisantes. Quelquefois la Nation, par des raisons particulieres, convenoit de suspendre l'exercice de ses droits pour un tems limité; c'est ainsi que les guerres étrangeres suspendirent quelquefois la guerre intestine, & donnerent à l'Allemagne un repos dont elle eût dû mieux connoître le prix.

Conrad II, Henri IV & Lothaire II s'occuperent du soin d'établir la paix; mais cet ouvrage salutaire fut inutilement tenté par eux & par leurs Successeurs. Frédéric I ordonna en 1187, que l'on prévînt son Adversaire trois jours avant l'attaque. Les troubles qui suivirent son regne, augmenterent ce desor-

dre, & un long interregne le porta au comble. Otton IV établit une Paix éphémere, & la fit jurer à tous les Princes; mais on a dit de lui : *Pacem omnibus pronuntiavit, nemini dedit.*

C'est sur-tout à cette époque, que l'usage de se rendre justice par des voies de faits, fut en vogue. Nous nous y arrêtons, pour donner une idée plus distincte de la maniere dont il s'exerçoit.

Lorsque quelqu'un avoit des biens à revendiquer, son honneur à venger, une injure à repousser, la Loi vouloit qu'il commençât par dénoncer sa demande, afin de donner à son Adversaire le tems de se consulter & de lui donner satisfaction. Mais le soin extrême que l'on prit de renouveller presque chaque année ce Réglement, prouve suffisamment combien il étoit mal observé.

Après l'écoulement d'un certain délai, ceux qui se piquoient de Noblesse dans les procédés, défioient leurs Ennemis en personne; on leur envoyoit un Cartel, par le ministere d'un Pair de la Cour de l'Aggresseur, ou par un Héraut. La formule portoit à-peu-près

ce qui suit : « Nous... n'ayant pas obtenu ce qui nous appartient, nous dénonçons que toute paix est rompue entre nous, & que nous vous poursuivrons par rapine, incendie & meurtre. Nous attendrons trois jours & trois nuits, afin de mettre notre honneur à couvert.

Il n'y avoit aucune autre espece de préliminaire, nul examen de la réalité des prétentions, nul terme posé aux violences, nul objet fixe pour l'issue. Le droit de défi étoit plus barbare que les duels ou combats judiciaires. Ceux-ci empruntoient au moins l'image de la justice; ils étoient accompagnés de certaines formalités prescrites. Celui qui succomboit, recevoit, par le ministere du Juge, le prix de sa mauvaise foi, ou plutôt de sa foiblesse & de sa témérité. Le combat étoit borné, & il arrivoit rarement qu'il fût permis de le recommencer.

Le droit de défi, au contraire, entraînoit une véritable guerre; ce mot est même particulierement consacré à cet objet dans les anciens Documens Allemands. Cette guerre n'avoit point de bornes ni de mesure. Le défi ac-

quéroit à quiconque le vouloit, un pouvoir illimité de nuire à son Concitoyen & de le détruire, & il n'y avoit aucune trace de Justice pour terminer la querelle; le plus foible recevoit du plus fort la loi, qu'il étoit maître d'enfreindre, dès qu'il sentoit ses forces réparées. Tout Seigneur pouvoit l'exercer, de même que tout Particulier, & le Vassal même contre son Seigneur, pourvû qu'il renonçât aux Fiefs qu'il tenoit de lui, ou qu'il les mît en sequestre. Les foibles contractoient des alliances pour se fortifier contre les puissans. Quelquefois ils leur offroient leurs possessions en Fief, pour jouir de leur protection, en retour de la sujettion dont ils se chargeoient. Toutes les vues, toutes les démarches ne tendoient qu'à augmenter les moyens d'attaque & de défense; ceux-mêmes qui masquoient leurs alliances du beau prétexte de la paix, n'étoient, au fond, que des brigands plus honnêtes ou plus adroits. Tel étoit l'état de l'Allemagne, qu'on ne pouvoit qu'ajoûter aux maux publics, par les moyens qu'il falloit employer, afin de n'en être pas la premiere victime.

Il y eut des Nobles, poſſeſſeurs de Fiefs, qui imitant les Enfans d'Iſmaël, dreſſerent leurs tentes contre toutes les tentes, & défioient toute l'Allemagne. De l'enceinte d'un château inacceſſible, aſſûrés de trouver toujours des vagabonds prêts de s'aſſocier à leurs rapines, ils faiſoient la guerre à tous ceux dont les dépouilles les tentoient; leurs expéditions avoient ſur-tout pour objet de détrouſſer les Voyageurs mal eſcortés. Le plus fort étoit toujours aſſûré de leur aſſiſtance contre le moins puiſſant.

Tel eſt le tableau fidele de l'Allemagne vers le tems de l'interregne. Il peut, à quelques nuances près, ſervir à peindre les ſiecles qui le ſuivirent.

Rodolphe de Habsbourg engagea à la vérité, en 1287, les Princes à dreſſer une Paix publique limitée; mais les efforts même de Louis IV & de ſes ſucceſſeurs ſe bornerent encore à ramener les Etats à l'obſervation des formalités qui adouciſſoient le droit de défi. Aucun n'oſa entreprendre de l'abolir. Charles IV même, dont le regne devint une époque ſi célebre par la publication de la Bulle d'or,

n'alla pas plus loin que ſes Prédéceſſeurs. Le Chapitre *de Diffidationibus* renouvelle ſimplement les anciennes Ordonnances pour le défi & l'avertiſſement préalable. Il reſtreignit en quelques points la licence des Feudataires; il défendit les guerres & les pourſuites injuſtes : mais on ne reconnoiſſoit pour telles que celles qui n'avoient été précédées d'aucune formalité. Son fils Wenceſlas forma pluſieurs projets pour convertir les paix publiques temporaires en paix ſtables & perpétuelles. Il y trouvoit l'avantage d'affermir la Couronne Impériale ſur ſa tête. La multitude des confédérations & des aſſociations particulieres avoit toujours gêné ſes Prédéceſſeurs, forcés de les excepter de leurs paix publiques. Wenceſlas les trouva fortifiées au point qu'elles lui donnerent de l'inquiétude. Ce fut dans la vue de rompre l'union d'un grand nombre de Princes & de Villes, qu'il propoſa de réunir tous les membres de l'Empire par une alliance univerſelle. Les Villes liguées de Souabe & du Rhin pénétrerent ſes vues, & s'y oppoſerent. La paix publique n'en fut que

plus mal gardée. Wenceſlas changea alors de maximes; il excita une confédération contre l'autre, chercha à déſunir les Aſſociés, & à détruire une Ligue par une autre. Les Princes le ſeconderent avec empreſſement; les Villes ſuccomberent. Wenceſlas rejetta alors ſur elles la cauſe de tous les deſordres, & leur reprocha que leurs confédérations en étoient la ſource; il parvint, à la Diette de 1389, à les faire abolir; il ſut habilement faire porter le même coup ſur les confédérations des Princes.

Après la dépoſition de Wenceſlas, l'Empereur Robert travailla à établir une paix publique; il ſentoit que ſans cela, il ne pouvoit attendre aucune aſſiſtance de la part des Etats, occupés de leurs propres querelles. Des paix particulieres furent encore le ſeul frui qu'il retira de ſes ſoins.

L'Empereur Sigiſmond s'occupa conſtamment des moyens d'achever ce grand ouvrage. Il fit aux Etats les remontrances les plus pathétiques, pour les engager à entrer dans ſon projet. La terreur que les Turcs inſpiroient, & la haine qu'on avoit conçue contre

les Huſſites, furent de puiſſans reſſorts qu'il ſut mettre en mouvement. Mais le moment n'étoit pas arrivé, & la meſure des maux que l'Allemagne avoit à ſouffrir, n'étoit pas comblée. Sigiſmond pouſſa le zele à un degré inoui. Il déclara dans la Diette de Presbourg en 1429, qu'il aimoit mieux abdiquer l'Empire, que de voir plus long-tems l'Allemagne en proie à tant de deſordres.

Les réflexions de Sigiſmond faiſoient cependant des impreſſions ſourdes, qui devoient produire leur effet. Frédéric III étoit trop foible pour arracher les armes à la Nobleſſe. Il y trouva pourtant bien moins d'oppoſition avec le tems. Les Allemands étoient plus généralement perſuadés, que l'intérêt perſonnel de chacun d'eux exigeoit qu'il fût fait une paix univerſelle & perpétuelle.

Il avoit fallu pluſieurs ſiecles pour y diſpoſer les eſprits; on avoit fait un grand pas vers la tranquillité publique, lorſqu'on oſa défendre aux Nobles de voler ſur les grands chemins, aſſujettir leurs vengeances & leurs brigandages à quelques formalités, & procurer quelque répit contre le droit

de défi. On excepta certains tems & certains lieux. Ce fut un sacrilege que d'attaquer ceux qui se faisant Vassaux de quelque Eglise, s'enveloppoient du titre de *Peterman*, de *Martininen*, c'est-à-dire, d'hommes de S. Pierre ou de S. Martin, *&c.* La colere des Saints, qu'on redoutoit, fit ce que l'amour de l'ordre & l'humanité ne pouvoient opérer. Les Empereurs hasarderent des exemptions pour certaines Villes; l'intérêt commun les fit souvent respecter. On établit de grandes Associations pour le maintien de la paix. On ne consulta pas le voisinage & la situation, sources de discorde, plutôt que de bonne intelligence. Les intérêts réciproques guiderent cette division, dont le fondement garantissoit l'utilité. L'accroissement de la puissance des Villes & l'affranchissement des Habitans de la campagne contribuerent aussi beaucoup à cette heureuse révolution. Le nombre des Combattans qui pouvoient entrer en Lice, se trouva augmenté pour un tems; mais peu-à-peu les Nobles, dont l'orgueil & l'avidité étoient la source du mal, eurent à redouter ces puissances nouvelles, qui

se formoient à leurs dépens, & dont les ressources étoient plus assûrées. Ils comprirent enfin qu'ils succomberoient, si la force & la violence décidoient de tout. Fiere de son indépendance & de sa liberté, la Noblesse ne s'étoit jusques-là soumise aux paix publiques, que parce qu'elles n'étoient faites que pour un tems. Eclaircie sur ses propres intérêts, elle commença alors d'en desirer une perpétuelle. On établit des Juges de Paix, & des Austreques ou Arbitres; mais ils ne tenoient leur autorité que du libre choix de ceux qui les constituoient. Il n'y avoit encore aucun Juge revêtu de la puissance publique, & qui fût en droit de contenir ceux que leur penchant ne portoit pas à la tranquillité. Aucun moyen légitime de maintenir l'observation de la paix n'étoit établi; les peines prononcées par les Loix demeuroient presque toujours sans effet, parce que la guerre seule fournissoit les moyens de les faire subir aux Infractaires.

L'introduction du Droit Romain éclaira les esprits. La Maxime que ces Loix enseignent, concernant la violence & les voies de fait, *Vis publica*

& privata, fut connue; les Allemands n'hésiterent plus de renoncer à une prérogative qu'ils avoient faussement crue essentielle à leur liberté; ils n'eurent plus honte de n'être pas plus libres que les Romains l'étoient, lorsqu'ils se gouvernoient par la Loi des douze Tables. L'établissement de l'Université de Prague par Charles IV, & l'étude des Lettres, qui en fut le fruit, acheverent d'adoucir les esprits & les mœurs. Les voies furent ainsi préparées par le concours d'une multitude de circonstances heureuses. Le germe de la révolution ne se développa cependant que peu-à-peu; la barbarie, qu'il s'agissoit de déraciner, étoit ancienne, & tenoit aux fondemens de l'Etat, je veux dire, à l'amour de la liberté & de l'indépendance. La paix publique, universelle & perpétuelle étoit desirée de toute la Nation; on conçut qu'elle devoit faire la base de tout ce qui s'appelle ordre civil & sécurité. Plusieurs obstacles arrêtoient encore; la gloire de la surmonter étoit réservée à l'Empereur Maximilien I. Il fit agréer aux Etats, assemblés à

Worms en 1495, un Réglement qui fut appellé la Paix publique-Royale-Profane. C'est à cette Ordonnance, que l'Allemagne doit le repos dont elle a joui depuis, & ce n'est que par son observation qu'elle peut s'attendre à maintenir sa constitution & sa liberté.

II.

RÉFUTATION *de l'Inoculation, servant de réponse à deux Pieces qui ont paru cette année* 1759, *dont la premiere est une Dissertation, lue à l'Académie Royale des Sciences, par M.* de la Condamine, *Membre des Académies Royales de Paris, Londres, Berlin*, &c; *& la seconde une Lettre de M.* Tyssot, *Docteur de la Faculté de Montpellier, Médecin très-célebre à Lausanne, à l'Auteur de la présente Réfutation. Par M.* de Haen, *Conseiller Aulique de Leurs Majestés Impériales & Royales, & premier Professeur en Médecine-Pratique. A Vienne en Autriche, chez* Trattner. 1759. *in-8°. de* 143 *pages.*

LA répugnance de M. *de Haen* pour

la méthode d'inoculer la petite Vérole, étoit déja connue par ſes *Queſtions ſur l'Inoculation.* M. *de la Condamine* y répondit brievement, mais avec ſa ſolidité ordinaire, dans un Mémoire, lû au mois de Novembre 1758 à l'Aſſemblée publique de l'Académie Royale des Sciences, & M. *Tyſſot* par une Lettre beaucoup plus étendue, imprimée à Lauſane l'année derniere. Nous nous étions propoſé, & nous avions même promis, en annonçant ce dernier Ouvrage (*a*), d'en faire l'analyſe avec celui de M. de Haen, que nous attendions; mais la crainte d'être trop prolixes ſur une matiere, dont nous croyons la plûpart de nos Lecteurs ſuffiſamment inſtruits, nous a fait renoncer à ce projet : nous nous ſerions même bornés à la ſimple annonce de cette Réplique de M. de Haen, ſi elle ne nous eût paru contenir quelques raiſons nouvelles, ou du moins préſentées avec un appareil ſéduiſant d'autorités & même de cal-

(*a*) *Voyez* les Notices du Volume de ce Journal pour le mois de Janvier.

culs, contre la Méthode de l'Inoculation.

Cette Réplique, adreſſée à M. Tyſſot, eſt diviſée en trois Chapitres, dont voici le précis, avec quelques Réflexions qui nous ont été communiquées par une perſonne favorable à l'Inoculation. Dans un procès auſſi intéreſſant pour l'Humanité, il étoit naturel de préſenter à la fois les objections & les réponſes, afin de mettre les Lecteurs en état de ſe déterminer.

« L'avantage de l'Inoculation, dit M. de Haen, dans le premier Chapitre, » ſe tire d'abord du ſyſtême qui poſe » que preſque tous les hommes, s'ils » parviennent à un âge avancé, doivent » avoir la petite Vérole, & que per» ſonne ne l'a jamais qu'une fois. Ce » ſyſtême eſt démontré faux par des » autorités reſpectables & nombreuſes » & par des Expériences ſûres.

Il ſeroit ſuperflu de faire l'analyſe de ce premier Chapitre de l'Ouvrage de M. de Haen. C'eſt un recueil d'autorités, tirées des Ecrits d'un grand nombre de Médecins de réputation, qui atteſtent avoir vu des récidives de petite Vérole. Il n'eſt pas poſſible, à

notre avis, de ſe refuſer à cette multitude de preuves.

Nous regarderons donc comme ſuffiſamment prouvé, que pour avoir eu la petite Vérole, on n'a pas une certitude abſolue & phyſique de ne la plus avoir. Mais les Partiſans de l'Inoculation pourront fort bien conteſter à M. de Haen la maniere dont il préſente la queſtion. Non, Monſieur, lui diront-ils, afin que cette pratique ſoit avantageuſe à l'Etat, & au Particulier qui en fera uſage, il n'eſt pas néceſſaire qu'on ait une certitude abſolue de ne plus être attaqué de la petite vérole. Il ſuffit que les rechûtes ſoient rares, comme elles le ſont effectivement; il ſuffit, comme l'ont déja dit quelques Inoculateurs qui n'ont point voulu s'engager dans cette diſcuſſion, que les Inoculés ayent la même probabilité de ne plus avoir la petite Vérole, que ceux qui l'ont éprouvée une fois par la voie naturelle.

En effet, ſuppoſant que de cent Inoculés, un doive reprendre la petite Vérole, & courir les mêmes riſques que ceux qui l'ont la premiere fois, il

s'enſuivra que ſur mille Inoculés il en reſtera encore un, dévoué à la mort. Suppoſons que ſur ces mille Inoculés, deux ayent été les victimes de l'opération; ce ſeront donc trois hommes ſur mille qui mourront, au lieu de cent que la petite Vérole naturelle auroit enlevés. En voilà aſſez ſur le gain d'hommes que la Politique, diſons mieux, que l'Humanité doit conſidérer. Quant à celui qui auroit été inoculé, au lieu d'une certitude abſolue de ne jamais périr de la petite vérole, certitude qu'il auroit dans la ſuppoſition que la récidive eſt impoſſible, il y auroit ſeulement à parier mille contre un en ſa faveur.

Mais les Inoculateurs peuvent prétendre avec fondement qu'il n'y a pas, à beaucoup près, un Inoculé ſur cent qui ſoit expoſé à reprendre la petite Vérole. Le raiſonnement qui ſuit paroît convainquant. On compte aujourd'hui en Angleterre pluſieurs milliers d'Inoculés. M. Maty, l'Auteur célebre du Journal Britannique, Ecrivain dont la modération eſt connue, les fait monter à deux cens mille. Mais, malgré

les raisons que nous pouvons avoir de regarder cette estimation comme assez juste, réduisons-la au quart. Ce sont encore cinquante mille personnes qui ont subi l'Inoculation dans les Isles Britanniques. Or, si sur ces cinquante mille Inoculés, un sur cent avoit eu de nouveau la petite Vérole, on auroit en Angleterre cinq cens exemples de rechûte après l'Inoculation. Ajoutons qu'une grande partie de ces exemples seroient connus, vu la grande facilité qu'on a dans cette Isle pour communiquer au public les particularités dont on veut l'instruire. Cependant tous les faits de rechûte allégués contre l'Inoculation, montent à peine à une vingtaine, en y comptant même ceux dont on a démontré la fausseté, & ceux qui ne sont fondés que sur des bruits vagues, qui étant approfondis, se trouvent le plus souvent sans fondement. Quelle disproportion ? Ne prouve-t-elle pas que le nombre des Inoculés qui reprennent la petite Vérole, n'est pas, à beaucoup près, d'un centieme. On a cependant démontré plus haut, que dans la supposition même que ce

nombre est aussi considérable, l'Inoculation ne perd qu'une très-petite partie de son avantage.

Nous pourrions encore discuter avec quelque étendue ce que M. de Haen dit, dans le même Chapitre, concernant les faits allégués par M. Cantwell. Il trouve que quelques-uns de ces faits sont assez bien réfutés ; que quelques autres l'ont été foiblement, & que plusieurs ont resté intacts, quoique les Inoculateurs ayent eu tout le tems de les approfondir, & de s'instruire s'ils sont tels que ce Médecin les a rapportés. Mais nous nous bornerons à quelques réflexions. Lorsque de plusieurs faits allégués, les uns vaguement, les autres avec toutes leurs circonstances, on a montré que la plûpart de ceux-ci étoient absolument faux, cela ne doit-il pas suffire? Or, tel est le cas de M. C. Il ne reste gueres que des faits vagues, ou passés fort loin d'ici, qui puissent paroître à M. de Haen intacts ou mal réfutés. A l'égard de ces derniers, les Partisans de l'Inoculation ont fait tout ce qu'ils devoient faire. Ils ont invité M. C. à en rapporter les preuves, ce que nous

ne croyons pas qu'il ait encore fait. M. de Haen exigera-t-il des Inoculateurs qu'ils remontent eux-mêmes à la source d'un bruit dont M. C. leur a donné la premiere connoissance, & qu'ils se transportent en Irlande, pour vérifier ce que le même Médecin rapporte de certains cas malheureux de l'Inoculation ? Le soin de prouver un fait, n'est-il pas dévolu, suivant les regles du droit & du bon sens, à celui qui allegue, sans aucune obligation à celui qui le nie d'en constater la fausseté ?

Le second avantage de l'Inoculation, dit M. de Haen, se tire de la différence immense du nombre de ceux que la maladie naturelle moissonne, avec celui des personnes qui périssent de l'Inoculation. Cette proposition est vraie ; & si M. de Haen parvenoit, comme il l'entreprend dans son second Chapitre, à démontrer le contraire, c'en seroit fait de l'Inoculation. Mais les preuves alléguées par le savant Médecin de Vienne, nous paroissent bien foibles. Ces preuves consistent en quelques témoignages de Médecins, qui disent que la petite Vérole est une maladie le plus souvent bénigne ; qui

citent, avec complaisance, leurs Registres, suivant lesquels, à peine de quarante malades de la petite Vérole traités par eux, il en périt un. A dieu ne plaise que nous contestions la vérité de ces Registres ! mais quelque respect que nous ayons pour ces Maîtres de l'Art, nous oserons dire que les *Bils de Mortalité* de la Ville de Londres, continués pendant cent ans, méritent encore plus de foi sur la quantité du genre humain que la petite Vérole moissonne année commune. Or, ces Bills de mortalité nous apprennent qu'un quatorzieme du nombre total des morts a été enlevé par la petite Vérole naturelle. Comment concilier la prétention de M. de Haen avec une mortalité si bien attestée? S'il y a des Médecins assez heureux, dans le traitement de la petite Vérole, pour ne perdre qu'un quarantieme de leurs malades, il faut donc qu'il y en ait un grand nombre d'autres dont presque aucun malade ne réchappe. M. de Haen n'avouera pas, sans doute, une conséquence si peu honorable pour ses Confreres.

Au reste, il n'est pas difficile d'oppo-

ser aux témoignages rassemblés par M. de Haen en faveur de la bénignité de la petite Vérole naturelle, un aussi grand nombre au moins d'autorités absolument contraires, qui font de cette maladie une des plus meurtrieres. C'est ce que feront sans doute ceux qui entreprendront de répondre à cet ennemi de l'Inoculation. On peut même dire que M. Tyssot l'a déja exécuté d'avance dans sa Lettre à M. de Haen, dont nous avons parlé au commencement de cet Article. Pour nous, de qui l'on ne doit pas attendre une si profonde érudition en Médecine, nous nous bornerons à citer ici l'autorité d'un Médecin célebre, Membre de l'Académie Royale des Sciences. C'est M. Helvetius qui parle ainsi dans ses Observations sur la petite Vérole, imprimées en 1727. « L'événement de » ces maladies est, dit-il, aussi bizarre » que douteux. Quelques-unes se passent sans causer de révolution vio- » lente; d'autres sont mêlées d'acci- » dens terribles. Enfin il y a en qui se » terminent *presque toujours malheu-* » *reusement*, quelques secours qu'on » puisse employer pour les combattre. »

L'Auteur passe ensuite en revue diverses especes de petite Vérole, remarquant le plus souvent que la modération des symptômes ne doit point en imposer au Médecin, mais qu'il doit toujours être sur ses gardes, comme ayant à combattre un ennemi, qui semble réserver ses coups les plus mortels, pour les momens où l'on s'y croit le moins exposé. Il décrit sur la fin deux especes de petite Vérole épidémique, à l'égard desquelles il fait un aveu, humiliant sans doute pour l'amour propre, mais arraché par la vérité. En parlant de l'une de ces deux petites Véroles, il dit : « Pour nous, » quoique cette méthode nous ait paru » la plus utile, nous avouerons cepen- » dant que l'unique fruit que nous en » ayons tiré, a été de soulager nos ma- » lades; mais nous n'avons pas été » assez heureux pour en guérir aucun. » Il est vrai que nous n'avons été ap- » pellés que fort tard., &c. » A l'égard de l'autre espece, voici ses paroles : « Ce fut vers la fin de l'automne de » 1719, qu'une pareille espece de pe- » tite Vérole se repandit abondamment » à Paris, où elle fit des ravages incon-

» cevables. Quelques remedes qu'on » pût mettre en usage pour secourir » les malades qui en étoient attaqués, » il étoit impossible d'empêcher que » les accidens ne parussent, ou ne se » renouvellassent brusquement dès les » premiers instans de la suppuration. » Au lieu qu'elle n'arrive ordinaire- » ment que le cinquieme jour de la » maladie, ou à la fin du quatrieme, » elle commençoit souvent dès le troi- » sieme jour. Rien n'étoit capable d'ar- » rêter le cours rapide de ces accidens, » & très-peu de malades étoient assez » heureux pour échapper à leur vio- » lence; soit qu'on les conduisît sui- » vant la méthode que nous avons pro- » posée, soit qu'on les traitât d'une » maniere différente. On étoit frappé » d'étonnement & de douleur, en les » voyant périr tous également le cin- » quieme ou le septieme jour de l'é- » ruption, quelquefois même dès le » commencement de la suppuration. »

« La seule différence que nous re- » marquâmes alors, est que les malades » qui avoient été d'abord saignés & » purgés sembloient être plus tranquil- » les, ou moins agités pendant les

» premiers jours : calme trompeur, » dont les suites étoient toujours ter- » ribles, & dont l'apparence n'en im- » posoit qu'à ceux qui n'avoient point » eu lieu de voir & d'observer nom- » bre de ces Malades. Le transport & » les autres symptômes étoient aussi » moins violens, mais la mort n'en » étoit pas moins certaine.

Nous croyons aussi que les réflexions suivantes sur les autorités, dont M. de Haen fait tant d'usage pour persuader que la petite Vérole n'est qu'une maladie légere & bénigne, ne seront pas déplacées. La plûpart des Médecins cités par l'Antagoniste de l'Inoculation, conviennent bien que beaucoup de monde meurt de la petite Vérole : mais, suivant les uns, cela vient de ce qu'elle est mal traitée, & ils expliquent par-là pourquoi, parmi le Peuple & dans les campagnes, où la Nature est livrée à elle-même, cette maladie enleve peu de personnes; suivant d'autres, comme M. *Jean Bianconi*, dont M. Roncalli a rapporté la Lettre à la suite de sa Déclamation contre l'Inoculation, ce n'est que parmi le Peuple, qu'il meurt tant de

monde de la petite Vérole, parce qu'on ne fait aucun remede, ou qu'on suit les conseils des Charlatans & des bonnes-Femmes. Quel parti prendre dans un conflit d'autorités si contraires ? C'est sans doute celui que des faits & des calculs, à la portée de tout le monde, démontrent être le plus sûr : celui de l'Inoculation.

Mais que disent, après tout, ces autorités, qui font de la petite Vérole une maladie bénigne & légere ? C'est qu'elle est de cette nature, lorsqu'elle est bien traitée, c'est-à-dire, suivant la méthode particuliere de l'Auteur qui en parle ainsi. Or nos Médecins, ceux de Londres, & tous ceux qui se sont adonnés à leur Art avec un véritable desir d'être utiles à l'Humanité, ne connoissent-ils pas la plûpart de ces méthodes ? Ne connoissent-ils pas celles de Sydenham, réputée avec justice une des meilleures, & celle de Baglivi, que ce Médecin nous dit être appuyée de si heureux succès, qu'il assure qu'il n'est mort aucun de ceux qui ont été traités de cette maniere ? A ces Lumieres de la Médecine, ajoutons M. de Haen, dont nous possédons le Traité sur la

petite Vérole, & dont les succès en Hollande lui ont acquis une grande réputation. Cependant cette maladie ne laisse pas que de moissonner annuellement plus d'un millier d'hommes dans les grandes Capitales, où toutes les connoissances sur la Médecine sont le plus rassemblées. Concluons donc que vouloir réduire la petite Vérole naturelle, par un traitement quelconque, au même degré de bénignité que l'artificielle, c'est former une entreprise presque impossible. D'ailleurs, ce n'est pas la méthode seule qui guérit; c'est l'attention du Médecin à administrer à propos les remedes. C'est sans doute ce qui a distingué les Sydenham, les Baglivi, & M. de Haen, parmi leurs Collegues, dans le traitement de cette maladie. Mais ces hommes rares le seront toujours; & puisqu'il y a cent ans, qu'avec des méthodes de traitement si bien raisonnées, & dont on vante tant les succès, la petite Vérole enleve annuellement une portion à-peu-près égale des hommes, il est fort probable qu'il en sera toujours de même. L'humanité conseille donc de recourir à une

autre voie, pour eviter ce fléau meurtrier. Cette voie est celle de l'Inoculation.

Nous ne pouvons abandonner ce second Chapitre de l'Ouvrage de M. de Haen, sans repousser un des principaux traits qu'il lance contre l'Inoculation, & sur lequel il paroît compter le plus. Il y reproche aux Partisans de cette pratique une erreur, ou, pour mieux dire, une grossiere méprise dans leurs calculs, qui sont cependant le principal fondement des avantages qu'ils lui attribuent. La voici. « Sur » mille morts de maladies ou par d'au- » tres accidens, dit M. de Haen, il y » en a, suivant les Nécrologes, soi- » xante-quinze enlevés par la petite » Vérole : or, dans ce nombre de » mille morts, il y a d'ordinaire trois » cens soixante-cinq enfans au-dessous » de deux ans. Qu'ont fait les Parti- » sans de l'Inoculation ? Ils ont habi- » lement tiré le nombre des soixante » & quinze morts de la petite Vérole, » non des mille morts, mais du nom- » bre de six cens trente-cinq qui res- » toit après la soustraction des trois » cens soixante-cinq enfans; comme

» si aucun de ces enfans n'avoit pû » avoir la petite Vérole avant deux » ans. Eh quoi ! ajoute-t-il, l'amour » aveugle de l'Inoculation va-t-il jus- » qu'à faire perdre la mémoire à des » Médecins ? Ont-ils oublié ces spec- » tacles touchans & tant de fois répé- » tés, ces enfans au berceau couverts » de petites Véroles, & que leurs Me- » res ou leurs Nourrices pressoient » contre leur sein ?

Tel est le tour désavantageux que M. de Haen s'efforce de donner à un calcul, qui est le plus ferme fondement de l'Inoculation, & contre lequel vont malheureusement échouer toutes les prétentions de ceux qui entreprennent de faire de la petite Vérole une maladie bénigne & légere. Nous pourrions d'abord demander à M. de Haen dans quel endroit les Inoculateurs ont assûré d'un ton dogmatique, comme il le dit, & posé pour une vérité incontestable en Médecine, que la petite Vérole n'attaque point les enfans au-dessous de deux ans ? Sans doute ce Censeur de l'Inoculation auroit de la peine à justifier son imputation. Mais au lieu d'insister sur ce point, il vaut mieux s'attacher

à montrer que le calcul des Inoculateurs conſerve toute ſa force.

Si tous les hommes, ſans exception, avoient la petite Vérole avant que de mourir, il eſt évident que, puiſque les Regiſtres de mortalité portent qu'un quatorzieme des morts a été moiſſonné par cette maladie, il faudroit dire qu'elle enleve préciſément une quatorzieme partie de ceux qui en ſont attaqués. Mais un grand nombre d'hommes à tout âge, & ſur-tout dans les premieres années de leur vie, meurent ſans avoir eu la petite Vérole. En premier lieu, une moitié du genre humain à-peu-près périt dans les quatre ou cinq premieres années de la vie, d'une multitude d'accidens attachés à l'enfance. A la vérité, on ne peut pas dire qu'aucun de ces enfans n'ait eû la petite Vérole dans ce bas âge; pluſieurs l'ont eue ſans doute : mais ſi l'on fait attention au grand nombre d'hommes qui meurent à un âge plus avancé, ſans en avoir encore été attaqués, on admettra ſans peine, que ce nombre compenſe au moins celui des enfans morts avant trois ou quatre ans, & qui l'avoient déja éprouvée. Il nous

ſeroit aiſé de montrer que ce n'eſt pas autrement que les Inoculateurs l'ont entendu. Leur calcul eſt donc juſte, & conſerve toute ſa force, & rien n'eſt moins fondé que l'imputation de M. de Haen.

Mais comment M. de Haen peut-il accuſer les Partiſans de l'Inoculation de manquer de mémoire? N'oublie-t-il pas lui-même qu'il s'eſt efforcé de prouver, dans ſa premiere Partie, qu'un grand nombre d'hommes n'a jamais la petite Vérole?

Telle eſt la baſe de tous ſes raiſonnemens contre l'Inoculation. Comment donc peut-il prétendte que pour déterminer le nombre des perſonnes que la petite Vérole enleve parmi celles qu'elle attaque, il faut imputer les ſoixante & quinze morts de cette maladie, qu'on trouve par mille ſur la tototalité de ces morts, pendant que, ſuivant lui-même, pluſieurs ne l'ont point eue?

Nous ne ſaurions mieux faire que de rappeller ici un raiſonnement de M. de la Condamine, que les Adverſaires de l'Inoculation ne ſauroient éluder. Dès qu'il eſt démontré qu'une

quatorzieme de la totalité des morts eſt enlevée, année commune, par la petite Vérole, plus on prétendra qu'il y a d'hommes qui en ſont exempts, plus il faudra reconnoître qu'elle en enleve parmi ceux qui en ſont attaqués. Une comparaiſon rendra ceci ſenſible aux perſonnes même le moins accoutumées à combiner leurs idées. Si quatorze perſonnes étoient obligées de tirer à une Loterie compoſée de quatorze billets, parmi leſquels il y en auroit un noir qui coûteroit la vie à celle qui l'ameneroit, chacune d'elles courroit un certain danger d'amener ce billet. Mais ſuppoſons qu'une partie de ces perſonnes, comme, par exemple, la moitié, fût exempte de tirer à cette Loterie, & qu'on la réduisît à ſept, ſur leſquelles il y auroit de même un billet noir, qui ne voit, du premier coup d'œil, que chacune de ces dernieres courroit un danger bien plus grand. Il ne falloit, dans la premiere ſuppoſition, qu'une victime ſur quatorze; dans la ſeconde, il en faut une ſur ſept. C'eſt-là préciſément l'état de la queſtion préſente. Veut-on que la moitié des hommes, par exemple, ſoit exempte

de la petite Vérole, ou, ce qui eſt la même choſe, meure ſans l'avoir eue? cette victime, qui eſt un quatorzieme du total, ſera priſe ſur la moitié qui tire à cette eſpece de Lotterie, le ſurplus en étant exempt; ce ſera un ſeptieme de ceux qui ſont attaqués de cette maladie, qui en périra.

Il eſt tems de paſſer au troiſieme Chapitre de l'Ouvrage de M. de Haen. Ce Médecin y examine les louanges données à l'Inoculation par ſes Partiſans, & il entreprend de les détruire par leurs Obſervations mêmes. Il prétend enfin prouver que la méthode, vantée à préſent par les Inoculateurs, eſt fautive, abſurde & impoſſible.

Il ne faudroit pas beaucoup de raiſonnemens, pour renverſer les prétentions de M. de Haen, & ſur-tout la derniere. Une réponſe, ſemblable à celle qu'on fit à ce Philoſophe qui entaſſoit beaucoup de raiſonnemens captieux pour prouver l'impoſſibilité du mouvement, ſeroit ſuffiſante. Tant d'Inoculations, pratiquées avec le plus grand ſuccès en Angleterre & dans toute l'Europe, ne prouvent-elles pas que la méthode des Inoculateurs n'eſt

rien moins qu'absurde & impossible? Mais examinons succintement les raisons, sur lesquelles M. de Haen fonde ses Paradoxes.

Il faut d'abord avouer que le Médecin de Vienne sait tirer assez adroitement parti de quelques propositions hazardées par certains Partisans de l'Inoculation. On lit, dans les Ecrits de Timoni, de Pylarini & de quelques autres, qui ont été les premiers promoteurs de l'Inoculation dans cette partie de l'Europe, on lit, dis-je, que personne n'en périssoit à Constantinople : peut-être un peu d'enthousiasme leur a-t'il fait avancer cette proposition trop générale. Du moins l'expérience a montré parmi nous, que quelquefois l'Inoculation est accompagnée d'un succès malheureux. M. de Haen ne manque pas d'en tirer beaucoup d'inductions défavorables à cette pratique; mais il nous suffira d'observer que ce n'est plus là l'état actuel de la question. Il s'agit de balancer le risque léger & presque nul, que l'on peut courir en se faisant inoculer, avec le danger qui accompagne la petite Vérole naturelle. Or, nous avons montré

suffisamment que tous les raisonnemens de M. de Haen, tous les témoignages qu'il a accumulés en sa faveur, prouvent moins que les Registres de Mortalité de la Ville de Londres.

Quelques Inoculateurs ont dit qu'une des précautions à prendre pour le succès de l'Inoculation étoit de ne pas la pratiquer dans des tems d'épidémie. Que fait ici M. de Haen? Il parcourt les Observations de Sydenham sur les épidémies, & il trouve que depuis 1675, il n'y a pas eu d'année, dans laquelle il n'ait regné quelque épidémie, tantôt de petite Vérole, tantôt de fievre d'une certaine espece, ou de rougeole, *&c.* M. Huxham lui fournit quelque chose de semblable depuis 1728 jusqu'en 1750. De-là M. de Haen conclut, qu'il n'y auroit jamais un tems favorable pour l'Inoculation, & que cette pratique est absurde & impossible.

Mais M. de Haen ignore-t-il donc que, dans les grandes Capitales, la petite Vérole & plusieurs autres maladies regnent presque continuellement? Ainsi il a été facile de trouver dans une Ville, comme Londres, des

suites presque continuelles d'épidémies de différens genres. Les Inoculateurs n'ont certainement pas prétendu le contraire. Par le nom d'épidémie, ils ont seulement entendu ces petites Véroles d'un caractere particulier & malin, qui attaquent & qui enlevent, dans certaines années, une grande quantité de personnes. Telle fut celle de 1717, dont nous avons parlé d'après M. Helvetius. Il y auroit de l'imprudence à inoculer dans ces circonstances fâcheuses, quoique l'expérience ait appris que, dans ces tems-mêmes, la petite Vérole artificielle est incomparablement moins dangereuse que la naturelle. En effet, n'est-ce pas dans un tems d'épidémie de petite Vérole extrêmement maligne, que l'Inoculation s'introduisit à Boston? Et pendant que la petite Vérole naturelle y enlevoit au moins un cinquieme de ceux qu'elle attaquoit, à peine le nombre de ceux qui périrent de l'artificielle, fut un cinquantieme des Inoculés. Mais ces retours irréguliers de petite Vérole très-maligne sont rares; ils ne durent d'ailleurs ordinairement que pendant une partie de l'année. Les Ino-

culateurs trouveront par conséquent assez de tems favorables pour mettre leur méthode en pratique.

Parmi les Observations que contient cette Partie de l'Ouvrage de M. de Haen, nous lui en accorderons cependant une. C'est à tort que quelques Partisans de l'Inoculation ont avancé que depuis qu'on inoculoit à Londres, on appercevoit une diminution marquée dans le nombre des morts de la petite Vérole. Quelque accréditée que soit cette pratique en Angleterre, on ne peut pas dire qu'elle y soit encore assez universelle, pour que cette diminution soit sensible. Il est, en Angleterre comme ailleurs, un ordre de Citoyens, & c'est le plus considérable, sur qui les préjugés & l'habitude ont tant d'empire, qu'il n'y a qu'une longue suite d'années qui puisse y introduire l'usage salutaire de l'Inoculation. Alors on appercevra évidemment, par les Registres publics, le gain considérable & annuel de Citoyens qu'on lui devra.

Il y a, dans tout l'Ouvrage de M. de Haen, plusieurs autres raisonnemens qui mériteroient d'être exami-

nés; mais outre que nous craignons de fatiguer nos Lecteurs, en nous arrêtant trop sur une matiere si rebattue, nous apprenons que M. Tyssot vient de faire imprimer une Réplique à M. de Haen. Or comme nous ne doutons pas que toutes les Objections du savant Professeur de Vienne n'y soient examinées avec étendue, nous nous bornons à y renvoyer ceux qui, balançant encore, desireroient de nouveaux éclaircissemens sur cette importante question.



ESPAGNE.

I.

LA Lettre du P. *Torrubia*, insérée dans notre Journal de Janvier dernier, a fait naître à plusieurs Personnes le desir d'examiner de plus près la *Gigantologie Espagnole*. Ainsi, en attendant que nous recevions le second Tome de l'*Apparat pour l'Histoire Naturelle d'Espagne*, nous avons cru devoir un peu remanier le premier Volume, avec d'autant plus de raison, que dans la Notice qu'en a donnée le *Journal Etranger* du mois de Novembre 1755, on a passé fort légerement sur cette Gigantologie, qui est un des plus curieux morceaux de l'Ouvrage.

GIGANTOLOGIE ESPAGNOLE, *ou* *DISSERTATION sur l'Existence des Géans de l'Amérique Méridionale.*

LES Découvertes que l'on fait dans quelques Contrées de l'Amérique d'ossemens humains de grandeur ex-

traordinaire, nous conduisent naturellement à la Gigantologie; c'est-à-dire, à discuter, s'il n'y auroit point eu autrefois dans cette partie du monde des Pays habités par des Géans. Nous nous engageons d'autant plus volontiers dans cette discussion, que les Auteurs qui ont soutenu l'affirmative, la plûpart Espagnols, ne nous paroissent point mériter les reproches qu'on leur a faits d'une crédulité excessive. S'ils se sont déterminés à admettre l'existence des Géans, ce n'est qu'après avoir vu des pieces qui l'établissent solidement. Ainsi dès-là toute la question se réduisant à des faits dont ils ont été témoins, nous croyons que leur autorité mérite un peu plus d'attention, & qu'on est au moins bien fondé à se défier des plaisanteries qu'on a faites sur leur opinion.

Voici ce que dit le P. *Acosta* sur les Géans de l'Amérique. « Dans le » tems que ces Nations habitoient ces » Contrées, les *Chichimecas*, anciens » Habitans, ne leur firent point de ré» sistance : ils étoient seulement sur» pris de leur grandeur, & saisis d'é» tonnement ils se retirerent dans les

» endroits les plus cachés des mon» tagnes. Ceux qui habitoient de l'autre » côté de *Sierra Nevada*, où s'éta» blirent les *Tlascaltecas*, ne se con» duisirent pas comme les autres *Chi-* » *chimecas*. Ils entreprirent au contraire » de défendre leur terrein; & comme » c'étoient des Géans, au rapport de » leur Histoire, ils voulurent chasser » de force les Intrus : mais leur entre» prise échoua par la ruse des *Tlascal-* » *tecas*. Ceux-ci leur donnerent des » assurances d'amitié; & pour gage de » la paix qu'ils feignoient de desirer, » ils les inviterent à un grand repas, » pendant lequel, lorsque les Géans » furent plongés dans l'ivresse, des » hommes mis en embuscade leur en» leverent leurs armes, qui étoient de » grosses massues, des bâtons en forme » d'épées, &c. Les *Tlascaltecas* tom» berent ensuite à l'improviste sur eux. » Les Géans ne trouvant point leurs » armes, eurent recours aux arbres, » qu'ils ébranchoient avec la même » facilité qu'on épluche une laitue; » mais comme les *Tlascaltecas* venoient » armés & en bon ordre, ils défirent » & taillerent en pieces les Géans,

» en laisser un seul en vie. On ne doit » point regarder comme une fable ce » que je dis de ces Géans, puisqu'on » trouve aujourd'hui des ossemens hu- » mains d'une grandeur incroyable. » Lorsque j'étois à *Mexico* en 1586, on » trouva les ossemens d'un de ces Géans » dans une de nos Métairies, nommée » *Jesus del Monte*; & l'on nous montra » une dent molaire qui étoit aussi » grosse que le poing d'un homme. » Je vis cette dent, & je fus étonné » de son énorme grosseur.

Ces paroles du Pere Acosta sont tirées de son Histoire Naturelle des Indes (*a*): Ouvrage tant de fois réimprimé en Espagnol depuis 1590, & qui a mérité d'être traduit en Allemand en 1597, & en 1617 en Italien & en Latin. La traduction Italienne est de *Galuci*, & la version Latine de *Théodore de Bri*, au rapport d'*Antoine de Léon* dans l'Appendix de sa *Bibliotheque Indienne*.

Pour faire sentir de quel poids est l'autorité de cet Auteur, nous allons rapporter ici ce qu'en dit le P. *Féijoo* (*b*).

(*a*) *L. 7, c. 3, p. 357.*
(*b*) *Tom. 4, Disc. 14, n. 29.*

« Les François & les Anglois, dit ce » bon Critique Espagnol, ont fait de- » puis quelque tems des progrès assez » considérables dans l'Histoire Natu- » relle; ils en sont redevables à la cu- » riosité de leurs Voyageurs & à l'ap- » plication de leurs Académies. Mais » ils ne sont point en état de nous » produire le travail d'un homme seul, » qui soit comparable à l'Histoire Na- » turelle de l'Amérique du P. *Joseph* » *Acosta*, Ouvrage estimé des Savans » de toutes les Nations. Je dis le tra- » vail d'un homme seul, parce que » l'on voit des Collections fort volu- » mineuses sur cette matiere, dans les- » quelles celui qui s'en dit l'Auteur » n'a eu d'autre peine que de rassem- » bler des matériaux dispersés chez » différens Ecrivains. Le P. Acosta est » un Auteur original en son genre, & » l'on pourroit très-bien l'appeller *le* » *Pline du Nouveau Monde*. Il a même » fait en quelque façon plus que Pline, » puisque celui-ci, comme il l'avoue » lui-même, avoit tiré beaucoup de » choses des Ecrits des Naturalistes ve- » nus avant lui; au lieu que le Pere » Acosta n'avoit aucun Livre où il pût

» puiser. Ajoutons encore que le Na- » turaliste Espagnol s'est distingué par » deux qualités qui ont manqué au Ro- » main; je veux dire, *par la reserve* » *avec laquelle il a cru, & par la cir-* » *conspection qui regne dans ses Ecrits.*

Le P. *Torquemada*, Religieux de l'Ordre de saint François, a cru & écrit la même chose que le P. Acosta sur les Géans de l'Amérique. La vertu, les lumieres, & l'exactitude de ce Cordelier, jointes à la connoissance parfaite qu'il avoit des mœurs & coutumes, des langues & des monumens de l'Amérique, donnent beaucoup de poids à son autorité, & justifient bien les éloges que lui donne *Don Juan de Solorzano* en plusieurs endroits de ses Ouvrages, avec tous les Savans de notre Nation. De pareils préliminaires sont indispensables, toutes les fois que nous avons à citer des Auteurs Espagnols, quelque célébrité qu'ils ayent d'ailleurs; sur-tout s'ils ont eu le malheur de nous laisser dans leurs Ecrits quelqu'une de ces choses qu'on regarde aujourd'hui comme des erreurs.

Voici les paroles du P. Torquemada. « Les Peuples qu'on fait avoir ha-

» bité cette immense étendue de Pays » appellée la *Nouvelle Espagne*, étoient » des hommes d'une taille très-avan- » tageuse, qui furent nommés *Quina-* » *metin*, c'est-à-dire Géans, parce que » sans doute il y en a eu dans ces Con- » trées. On en trouve les cadavres en » fouillant la terre en différens en- » droits; & nous en avons vu des os » si grands & si énormes, qu'on ne » peut les regarder sans étonnement.... » J'ai eu en mon pouvoir une dent » molaire presque entiere, deux fois » aussi grosse que le poing, & du poids » de plus de deux livres. Je la montrai » à *Pierre Morlet*, natif de Paris, ha- » bile Sculpteur, qui, en cette qua- » lité, pouvoit décider dans cette ma- » tiere. Je lui demandai ce qu'il en » pensoit, & il me répondit que ce » jour-là même il avoit vu, dans le » Couvent de saint Augustin de cette » même Ville de *Mexico*, une piece » qui paroissoit être un os fémur, & » que l'individu auquel il avoit appar- » tenu devoit avoir été haut de onze » ou douze coudées..... La dent que » j'ai eue en mon pouvoir avoit été » tirée d'une mâchoire qui s'en alloit

» en poussiere. La tête dont elle faisoit » partie étoit aussi grosse qu'une de ces » grandes cruches, dont on se sert dans » la Castille, pour mettre le vin. C'est » ce que m'ont assuré le P. *Geronimo* » *de Zarate*, Prédicateur du principal » Couvent des Indiens de *Tlascalla*, » & *Diego Munoz*, Gouverneur des » Indiens de cette Province. Ces deux » témoins oculaires firent tout ce » qu'ils purent pour avoir la tête en » entier ; mais ce fut en vain, parce » qu'elle s'en alloit toute en pous- » siere. D'autres Religieux de l'Ordre » de saint François virent aussi cette » découverte, qui fut faite à quatre » lieues de *Tlascalla*, dans un Village » qu'on appelle *Atlancatepec*; ce qui » peut servir de preuve à ce que nous » avons avancé.... J'ai vu encore une » autre dent molaire chez un Mar- » chand, presque aussi grosse que celle » que j'ai eue ; & l'on peut la voir en- » encore à présent dans la rue de saint » Dominique à *Mexico*...... La dent ,, que j'ai eue en mon pouvoir, a été ,, trouvée à l'endroit rapporté ci-dessus. ,, Je la donnai à M. *Landeras de Ve-* ,, *lasco*, qui faisoit la visite de l'*Audience*

,, de la Ville de Mexico, & il l'em- ,, porta en Espagne, pour la faire voir ,, comme une rareté (*a*).

Au témoignage de ces deux Ecrivains, nous ajouterons celui de *Philippe Hernandez*, qui dans son Histoire Naturelle de la Nouvelle Espagne s'exprime en ces termes (*b*).

(*a*) *Torquemad. Monarch. Indian.* T. 1, l. 1, c. 13.

(*b*) *Permulta Gigantum non vulgaris magnitudinis ossa per hosce dies inventa sunt, cùm apud* Tetzconanes, *tùm apud* Tollucences, *quorum nonnulla in Hispanias delata sunt, alia verò, miraculi gratiâ, à Proregibus servantur; inter quæ dentes maxillares esse scio, quinque circiter uncias latos, ac decem longos, unde conjicere licet capitis amplitudinem, quod bini homines extensis brachiis vix possent amplecti. Hæc autem notiora sunt, quàm ut fides queat illis ab aliquo denegari; & tamen non me latet à multis judicari multa fieri non posse, antequàm facta sint; adeò verum est atque indubitatum quod Plinius noster dixit,* Naturæ *nempè vim ac majes*tatem omnibus momentis fide carere: *sive horridæ magnitudinis homines aliunde in hanc Regionem venerint (cùm apud Promontorium Bonæ-Spei Patagones quosdam versari monstrificæ proceritatis narretur), sintque ab indigenis occisi; sive volente Naturâ, eos hæc tulerit tellus, auctumque numerum pertimes-*

« On trouve aujourd'hui, dit-il, ,, à *Tezcuco* & à *Toluca* plusieurs os de ,, Géans de grandeur extraordinaire, ,, dont quelques uns ont été transpor- ,, tés en Espagne, & les autres sont ,, restés au pouvoir des Vice-Rois, com- ,, me des pieces merveilleuses. Parmi ,, les os qu'on a trouvés, je sais qu'il ,, y a des dents molaires larges d'en- ,, viron cinq pouces, & longues de dix ; ,, d'où l'on peut conjecturer que la ,, grosseur de la tête à laquelle elles ,, appartenoient étoit si énorme, que ,, deux hommes auroient pu à peine ,, l'embrasser. Cela est trop certain pour ,, que personne le puisse révoquer en ,, doute. Je sais bien que plusieurs ,, choses sont tenues pour impossibles, ,, avant qu'elles arrivent ; tant il est ,, vrai, selon la remarque de Pline, ,, que *la Nature montre à tous mo-* ,, *mens son pouvoir & sa majesté dans* ,, *des productions qui nous paroissent in-* ,, *croyables*. Tel est celui de ces Géans : ,, soit que ces hommes d'une taille

centes, indigenæ vastaverint ac funditùs deleverint. Histor. Animal. Nov. Hisp. Tract. 1, c. 32.

,, extraordinaire fussent venus de quel- ,, que autre pays au Mexique ; ce qui ,, pourroit bien être, puisqu'on nous ,, dit qu'il y a au Cap-de-Bonne-Es- ,, pérance des hommes d'une taille ,, monstrueuse, appellés *Patagons* ; soit ,, que la Nature les y eût produits, ,, jusqu'à ce que les autres Habitans, ,, effrayés de leur multiplication, les ,, ayent exterminés.

Telles sont les paroles de *Philippe Hernandez*, Médecin de Philippe II, grand Physicien & grand Anatomiste. L'étendue de connoissances que lui donne *Ambrosio de Morales*, (*a*) son ami, & qu'on admire dans tous ses Ouvrages, détermina Philippe II à l'envoyer en Amérique, pour écrire l'Histoire Naturelle de ce Nouveau Monde. Il remplit exactement sa Commission dans un Ouvrage en quinze Volumes *in folio*, qu'on gardoit parmi les Manuscrits de l'Escurial, & dont on trouve une légere Notice dans la Bibliotheque de Don *Nicolas Antonio*, au mot *Hernandus*. Jacques *Mascardo* donne une idée avantageuse de

(*a*) *Morales, Antiqued. de Espana*, p. 71.

cette Histoire & de son Auteur, par le témoignage qu'il lui rend dans la Préface de ses Œuvres (*a*). Il parut un Abrégé de cet Ouvrage, publié par *Nardo Antonio Recho*, Médecin, avec des Notes de *Juan Terencio*, *Juan Fabro Fabio Columna* & *Frédéric Cæsio*, Savans de ce tems-là, Membres de l'Académie des Lincées; il fut imprimé à Rome en 1651. C'est avec tout ce cortege, qu'on publia, il y a plus d'un siecle, l'Histoire Naturelle de notre Espagnol, dont le Pere *Acosta* parle ainsi dans la sienne. " Le " Docteur *Philippe Hernandez* a fait, " par ordre de Sa Majesté, un bel " Ouvrage sur les Plantes, les Eaux, " & autres Productions des Indes. Les " Plantes y sont peintes au naturel; " on prétend qu'il y en a plus de douze " cens, & que cet Ouvrage, dont le " Docteur *Nardo Antonio Recho*, Mé-

(*a*) *Philippus Hernandus in Mexicana Novi Orbis Regia primarius Medicus, Regis jussu, perquàm sedulâ & diligenti multorum annorum observatione, perquisitione, atque experimentis, Medicam ex toto illo Regno & Physicam Materiam pluribus Libris confecit atque misit.*

" decin Italien, a donné une espece d'ex- " trait, est fait avec beaucoup d'exac- " titude, & a coûté plus de 60000 du- " cats. " Si les Auteurs ont besoin de recommandation pour être crus, quel témoignage plus favorable ou plus fort pour Hernandez, que le choix que Philippe II fit de lui pour écrire l'Histoire Naturelle de l'Amérique, & la dépense que fit ce Prince, pour mettre ce Savant en état de bien remplir sa Commission.

Don *Lorenzo Boturini Benaduci*, Seigneur de la *Torre* & de *Hono*, Historiographe des Indes, a fait imprimer à Madrid en 1746, une Dissertation sur les Géans de la Nouvelle Espagne. Il en prouve l'existence par des preuves très-fortes, par d'anciens monumens incontestables, & particulierement par de singulieres pieces gigantesques, que les Indiens, dont il sait les Langues, lui ont données, dans de longs voyages qu'il a faits en cette partie du Nouveau Monde. On peut voir encore aujourd'hui ces pieces dans son Cabinet, si riche en pareils monumens, qu'à peine s'en trouvera-t-il un semblable dans toute l'Europe

La Dissertation de cet Historiographe finit par ces paroles : « On trouve, en » plusieurs endroits de la Nouvelle Es- » pagne, des vertebres, des os, des crânes, » & des dents molaires de ces Géans, » sur-tout dans les hauteurs de *Santa-* » *Fe*, & dans le territoire de la *Puebla* & » de *Tlascallan*. J'ai, dans mon Cabi- » net, plusieurs morceaux de ces os, » & deux dents. J'ai encore apporté » une dent molaire, qui étoit cent » fois plus grosse que les nôtres.

On peut voir dans *Pedro de Zieza*, ce qu'il dit pour prouver qu'il y a eu des Géans sur les Côtes du Pérou. On trouve sur cela une Relation remarquable, envoyée à Ferdinand le Catholique, par D. *Pedro Sarmiento de Gamboa*, Gentilhomme Galicien, sur la route qu'il fit pour aller du *Callao* de Lima, à la découverte du Détroit de Magellan, par ordre du Vice-Roi Don *Francisco de Tolede*, qui lui donna une Flotte pour aller combattre le fameux *Drake*. Don *Pedro Sarmiento* parle en détail, dans sa Relation, des Géans qu'il eut à combattre dans ce pays-là. Il faut assûrément beaucoup de fermeté pour rejetter un témoignage, auquel tous nos

Historiens ont déféré par la confiance que mérite ce Général, qui défit deux fois l'Amiral Anglois *Drake*, & qui, par ses qualités personnelles, mérita d'être choisi de préférence pour tenter le passage, tenu jusqu'alors pour impossible, de la Mer du Sud à celle du Nord, par le Détroit de Magellan. Quiconque ne voudra point convenir de l'existence des Géans, doit donner un démenti formel à *Sarmiento*, qui assure que ses Gens combattirent contre eux, qu'il les vit par troupes au Détroit de Magellan, & qu'on en prit un qu'il eut dans son bord. Ces détails peuvent faire regarder avec attention ce qu'on dit de ces Géans, nommés *Patagons*, sur lesquels on pourra s'instruire, en lisant l'Histoire de la Conquête des Moluques, écrite par le célebre *Argensola*. On évite aujourd'hui les Côtes des Patagons, parce qu'elles sont très-dangereuses, comme l'observe l'Auteur du Voyage de l'Amiral *Georges Anson*.

Quoique ces Auteurs, & les Monumens qu'ils nous citent, méritent une attention particuliere, & qu'ils pussent suffire pour établir qu'il y a eu

en Amérique des pays habités par des Géans, je ne me contenterai pas de décider cette queſtion ſur leur parole. Je veux prouver leur ſentiment par des raiſons encore plus frappantes. Les Américains n'avoient point l'uſage des Lettres; mais ils y ſuppléerent avec beaucoup d'habileté, en laiſſant à la Poſtérité leur Chronologie & toutes leurs Hiſtoires dans des ſymboles qui forment des Annales très-inſtructives ſur leur Politique & leur Religion. Ils peignoient une pierre à fuſil, une maiſon, un lapin & un roſeau, *Tecpatl*, *Calli*, *Tochtli*, *Acatl*; & ſur ces quatre hyérogliphes, ils formerent, avec quatre Triadecaterides, leur Cicle Solaire de cinquante-deux années, plus adroitement que les Egyptiens & les Chaldéens. Après avoir établi ces quatre principes, ſelon leſquels ils ſe gouvernerent conſtamment, en éprouvant des révolutions plus ou moins conſidérables, ils partagerent la durée du Monde en quatre âges, qu'ils diſtinguerent par autant d'Epoques, tirées des événemens les plus remarquables de leur Hiſtoire. Ces quatre Epoques ſont :

Atonatiuh. Premiere Epoque depuis la création, juſqu'au tems où l'eau noya le Soleil. C'eſt ainſi qu'ils expriment le Déluge.

Tlachitonatiuh. Deuxieme Epoque, depuis le Déluge, juſqu'à la Deſtruction des Géans & aux Tremblemens de Terre.

Ecatonatiuh. Troiſieme Epoque, depuis la Deſtruction des Géans & les Tremblemens de Terre, juſqu'au grand Ouragan.

Tletonatiuh. Quatrieme Epoque, depuis le grand Ouragan, juſqu'à la Fin du Monde, qu'ils prétendent devoir périr par le feu.

L'âge compris entre la deuxieme & la troiſieme Epoques, nous le trouvons dépeint dans leurs anciennes Cartes, ſous le Hyérogliphe de *Tecpatl*, c'eſt-à-dire, d'une pierre à fuſil. Il eſt certain que cette Tradition ſi ancienne, innocemment conſervée chez les Gentils de l'Amérique pour le Gouvernement de leur Empire, conſtate qu'il y a eu dans cette Contrée du Nouveau Monde, des pays habités par des Géans; & cette preuve ne ſouffre pas la moindre atteinte de ce qu'on lit contre no-

tre ſentiment, dans les *Tranſactions Philoſophiques* & dans les *Mémoires de Trévoux.*

Comme j'ai vécu un grand nombre d'années parmi nos Américains, que j'ai beaucoup voyagé dans leurs pays, & que je me ſuis appliqué à apprendre leurs Langues, à étudier leurs mœurs & leurs coutumes, tout cela m'a mis à portée d'établir quelques ſyſtêmes fixes ſur la connoiſſance de ces Peuples. Des monumens inconteſtables nous diſent que les Indiens du Mexique, avant que nous en fiſſions la conquête, avoient un Gouvernement Politique. Nous avons vu leurs connoiſſances en ce genre, & leur Religion; nous ſavons quels étoient leurs progrès dans l'Aſtronomie & dans les Méchaniques; nous ſommes également étonnés de l'énergie & de l'éloquente délicateſſe de leur Langue, de ſes tours ingénieux & de la régularité de ſa conſtruction. Les Indiens ont donné des noms à tous les êtres, dont ils ont connu les qualités ou l'exiſtence; les choſes qu'ils n'ont point connues, ſont reſtées ſans dénomination dans leur Langue maternelle. Mais depuis que

nous les leur avons fait connoître, ils les déſignent par les mêmes noms que nous, en les altérant un peu.

Le P. *Acoſta* emploie ſouvent cette réflexion, que *Juan Fabro* a adoptée dans ſes Notes ſur *Recho* : deſorte que, pour prouver qu'il n'y avoit point de chiens dans la Nouvelle Eſpagne, il ne trouve point de raiſon plus convaincante, que de dire qu'ils n'ont point de nom dans la Langue du pays, & qu'ils leur donnent le même que les Eſpagnols. *Probat autem* (Acoſta) *hæc nova omnia Americanis fuiſſe, quoniam nulla propria nomina, quibus jam enarratas beſtias appellent, noverunt, ſed meris Hiſpanicis & his corruptis admodum utantur.*

Les Indiens n'avoient point de cheval (*Cavallo* en Eſpagnol); ils l'appellent aujourd'hui *Cahuayo.* Ils n'avoient point de jument; ils l'appellent *Cihua Cahuayo*, c'eſt-à-dire, femme de cheval. Ils n'avoient point d'écuries; ils les appellent aujourd'hui *Cahuayo Calco.* Ils n'avoient point de choux (*Coles* en Eſpagnol); ils les nomment *Colex.* Ils ne connoiſſoient point les ails, ou les aulx (*Ajos*); ils

les appellent *Castilan Ajox.* Ils ne connoissoient point les assiettes (en Espagnol *Platos*), quoiqu'ils connussent la terre dont on les fait, qu'ils appelloient *Zoqui ;* maintenant, pour dire des assiettes de terre, ils joignent l'un à l'autre, & disent *Zoqui-platos.* Ils n'avoient pas connoissance des écuelles (*Escudillas* en Espagnol); ils les appellent *Ixcohuila.* Ils connoissoient le charbon, & en faisoient usage; ils l'appellent *Tecolli.* Ils avoient des cailles; ils les appellent *Zulin.* Ils avoient des pigeons, qu'ils nomment *Huilolt.* Ils n'avoient jamais vu de pommes (*Manzanas* en Espagnol) ; à présent qu'ils les connoissent, ils les appellent *Mantzanex.* Ils connoissoient le Ciel, qu'ils appelloient *Ilhuicatl.* Ils ne connoissoient point le vrai Dieu (*Dios* en Espagnol); maintenant qu'ils ont le bonheur de le connoître, ils l'appellent *Dios*, comme nous, & disent fort bien : *Ma Dios motlan mocahua.* Dieu vous garde.

Or, s'il n'y a jamais eu de Géans en Amérique, quel seroit l'imposteur qui auroit pris les devans pour se rendre chez ces Américains, & leur per-

suader, dès la seconde Epoque de leur Empire, qu'il y avoit eu des hommes de cette race dans leur pays ? Qui auroit donné à cette race extraordinaire, dont ils n'auroient point eû d'idée, le nom *Quinametin*, qui, dans leur Langue, signifie proprement Géant ? Il est bien plus naturel de penser qu'il y a eu des Géans dans cette partie du Nouveau Monde, & que par cette raison, les Espagnols leur trouverent déja un nom dans la Langue du Pays. Dira-t-on que ces faits, relatifs à l'existence des Géans, sont des fictions des Indiens, & des mensonges pareils à ceux qu'on débite de Turnus & d'Enée ? Mais ne voit-on pas que, lorsque les Indiens partagerent sérieusement la durée du Monde en quatre âges, ils ne composoient point alors d'Iliades ni d'Enéides. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils n'avoient aucun dessein d'en imposer ni de feindre, lorsque, sans notre instruction, ils ont pris pour Epoques la Création du Monde & le Déluge; pourquoi donc voudra-t-on qu'ils mentent, lorsqu'ils prennent pour Epoque la Destruction des Géans?

Parmi les Auteurs qui ont combattu

l'existence des Géans, le Chevalier *Hans Sloane* est un de ceux qui l'ont entrepris avec le plus de chaleur, dans une Dissertation qu'on trouve parmi les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences. Dans l'Extrait qu'en a donné le Secretaire de la même Académie, on lit ce qui suit : " Ces ossemens d'éléphans, auxquels on peut „ joindre ceux de baleines & de quelques autres grands animaux, ont „ produit encore, selon M. Sloane, „ une autre erreur considérable, même „ parmi quelques Savans. Ils ont cru „ que ces grands os appartenoient à „ des Géans, qui souvent, par les proportions qu'on en tiroit, auroient „ excédé toute mesure imaginable, puisque tel d'entre eux auroit eû jusqu'à „ soixante coudées, ou quatre-ving-dix „ pieds. L'érudition de M. Sloane lui „ fournit un dénombrement assez exact „ de ces prétendus Géans. Outre qu'il „ est plus raisonnable de rapporter ces „ grands os à de grands animaux que „ l'on connoît, qu'à des hommes prodigieux dont on n'a point de certitude, on peut remarquer aisément „ que ces grands os n'ont point les

„ proportions de dimension, ni même „ la figure que démanderoient des os „ humains; & c'est ce qu'on pourroit „ demontrer par une Anatomie comparée, plus exacte qu'on n'en a eue „ jusqu'à présent sur ce sujet. M. „ Sloane en donne, pour exemple, „ quelques os des vertebres d'une Baleine trouvés en terre, & qui, au jugement du commun des hommes, auroient pû appartenir à quelque Géant, „ mais que des yeux d'Anatomiste jugeroient d'abord très-différens des „ vertebres de l'homme.

Le Secretaire de l'Académie, après avoir fait cet exposé du sentiment de M. Sloane, ajoute ce qui suit: « Il „ reste une grande question. Comment des Eléphans ont-ils laissé leurs „ os dans des pays, où il n'y a pas „ d'apparence qu'ils ayent jamais été „ vivans ? „ Des Eléphans vivans en Amérique ! qui a jamais vu ni ouidire pareille chose ? Voilà cependant ce qu'il faudroit vérifier à l'égard de l'Amérique Espagnole, pour que la Dissertation de M. Sloane pût conclure quelque chose contre nous.

Mais ſuppoſons pour un moment que les os extraordinaires, qu'on trouve tous les jours dans la Nouvelle Eſpagne, ne ſont point des os de Géans, & paſſons à M. Sloane qu'ils appartiennent à des Eléphans. Je demande à préſent pourquoi on n'y a jamais trouvé la trompe de cet animal, tandis qu'on y trouve ſi fréquemment ſes os & ſes dents? Eſt-ce que le tems aura epargné les os, & n'aura conſumé que le morfil? Ouvrons l'Hiſtoire Naturelle de *Morton* : nous y verrons qu'on trouve des dents molaires d'Eléphans, & cet Auteur conclut qu'elles en ſont réellement, parce que dans le même endroit on en a auſſi trouvé les défenſes. C'eſt M. Sloane lui-même qui nous l'apprend; & en ſuivant ſon raiſonnement, nous pourrons nier que les oſſemens trouvés dans notre Amérique appartiennent à des Eléphans, parce qu'on n'y a jamais trouvé leurs défenſes. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que dans cette partie du Nouveau Monde, il n'y a jamais eu aucun individu de cette eſpece, & qu'elle n'a point de nom dans la langue du pays;

ce qui eſt une forte preuve, ſelon ce que nous avons dit plus haut. Ajoutons encore que, ſelon le Pere Feijo, grand partiſan de M. Sloane, ce Naturaliſte Anglois, quelque ſuppoſition qu'il faſſe, ne ſauroit expliquer comment des os, auſſi prodigieux que ceux des Eléphans, ont été tranſportés des pays du Midi, aux contrées ſi éloignées du Septentrion. Convenons donc qu'il a manqué à M. Sloane, pour bien traiter cette matiere, d'avoir fait un voyage dans le Nouveau Monde.

Allons encore plus loin, & ſatisfaiſons M. Sloane, en lui fourniſſant, comme il l'exigeoit, des preuves tirées de l'Anatomie comparée. Je vais rapporter à cet effet un examen anatomique dont j'ai été témoin. J'ai eu en ma poſſeſſion deux de ces os extraordinaires, dont l'un fut trouvé dans le territoire de *Toluca*, par le Licencié Don *Bartholomé de la Torre*, qui me le fit remettre par Don *Juan Bautiſta Olazaran*, Habitant de *Mexico*. Don *Bartholomé de la Torre* m'écrivoit que les Indiens avoient trouvé un ſquelette d'une grandeur extraordinaire, dont

ils s'étoient partagé les os; parce qu'ils connoiſſoient les vertus des *Ceratites*, qu'ils prennent en poudre dans de l'eau tiede, afin de ſe procurer une ſueur abondante qui les ſoulage beaucoup dans leurs maladies. La piece qu'on m'envoya étoit un os *iléon*, d'une grandeur énorme. On voyoit d'un côté ſa jointure avec l'os *pubis*, & de l'autre ſon emboîtement avec l'os *fémur*, organiſation qui nous annonçoit qu'il appartenoit à un individu de notre eſpece. Dans le deſſein de m'en aſſurer encore mieux, nous examinâmes cet os à *Mexico*, chez Don *Bartholomé Phelipe de Ita y Parra*, Tréſorier de la Cathédrale, mon ami intime, & perſonnage diſtingué par l'univerſalité de ſes connoiſſances. A cet examen aſſiſterent le Docteur Don *Juan de Baeza*, Profeſſeur en Médecine à Mexico, le Frere *François Vidal*, Cordelier, Anatomiſte de l'Ecole de Montpellier, habile Chirurgien, qui paſſa au Mexique avec M. le Comte de *Fontclara*, & pluſieurs autres perſonnes toutes en état de décider. Tous ces Meſſieurs convinrent que l'os *iléon*,

qui leur avoit été préſenté, appartenoit effectivement à un individu de notre eſpece. Je le laiſſai à Don *Manuel de Cozuela*, Chevalier de l'Ordre de ſaint Jacques, mon bienfaiteur, perſonne très-capable de l'apprécier, parce qu'il eſt très-curieux, & qui, à une grande étendue de lumieres, joint beaucoup de goût pour les Belles-Lettres, & une grande connoiſſance de la bonne Critique.

M. *Mahudel*, ſuivi par l'Abbé *Banier* dans ſa nouvelle Traduction des Métamorphoſes d'Ovide, a attaqué l'exiſtence des Géans dans une Diſſertation qu'on trouve parmi les Mémoires de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres. Ces Meſſieurs ont de la peine à admettre des Géans, à cauſe de l'impoſſibilité où ils prétendent que ſe trouveroient ces énormes maſſes de chair de ſe mouvoir, de ſe courber, & d'exécuter toutes les autres fonctions corporelles. A cette raiſon ils ajoutent l'antipathie avec laquelle les autres hommes, d'une taille plus petite, regarderoient ces coloſſes. Je prie tout homme de bon ſens d'examiner ces raiſons,

& de voir si elles peuvent établir une opinion tant soit peu raisonnable. Voici comment M. l'Abbé d'Artigny parle de M. Mahudel. « Les témoignages „ sans nombre d'Historiens anciens & „ modernes, qui rapportent des décou- „ vertes de squelettes tout entiers, ou „ d'ossemens séparés, ne font aucune „ peine à notre Académicien. Il sou- „ tient ou que tous ces grands hommes „ ont eu un peu trop de crédulité, ou „ qu'ils n'ont fait aucun usage de la „ critique, ou qu'ils ont absolument „ ignoré l'anatomie des animaux. Tous „ ces ossemens prodigieux que des Vil- „ les conservent, ne sont, à son gré, „ que des parties de squelettes de Veaux „ marins, de Baleines, & d'autres „ animaux ou monstres cétacés, re- „ pandus en différens lieux de la terre „ par un effet du Déluge, ou par „ d'autres accidens....... Mais s'il est „ permis de s'inscrire en faux contre „ le récit des Auteurs contemporains, „ & contre les attestations de gens di- „ gnes de foi, il n'y aura presque rien „ dans l'Histoire qui puisse se soutenir „ contre le Pyrrhonisme.

Enfin, s'il y a encore des incrédules sur ce point, je leur indiquerai des preuves parlantes, sans se transporter en Amérique. Ils n'auront qu'à aller voir le Palais de M. le Duc d'Alburquerque à la Ville de *Cuellar*; ils y trouveront plusieurs os de Géans venus de l'Amérique.

II.

LETTRE aux Auteurs du Journal Etranger, *pour servir d'éclaircissement à un point de la Dissertation sur le Dieu* Endovellicus, *dont l'Extrait est inséré dans le Journal du mois de Juiliet dernier.*

M M. Il est tems de résoudre le doute que vous a proposé un savant Antiquaire de votre Nation contre la Dissertation sur le Dieu *Endovellicus*, de M. l'Abbé *Pastor*. Le point contesté peut être regardé comme un des fondemens de la Dissertation; il s'agit de savoir s'il est vrai, comme M. Pastor l'a avancé, que tout le monde prend *Serapis* pour *Esculape*.

Tous nos Antiquaires savent qu'il

faut distinguer la Personne déifiée par les Egyptiens, sous le nom de *Serapis*, de celle dont les Grecs firent l'Apothéose sous le nom d'*Esculape*. Mais c'est une chose établie parmi les Savans de toutes les Nations, que, pour réduire plusieurs Divinités à une seule, il suffit de leur connoître un attribut commun qui les rapproche. C'est ainsi que l'ont pratiqué l'illustre M. *Huet* & le savant Pere *de Tournemine*, lorsqu'ils ont voulu combiner la Fable avec l'Histoire. Ils ont eu recours à une seule & même Divinité, à laquelle ils ont rapporté plusieurs Personnages différens entre eux, mais confondus par un attribut général; telle est aussi la méthode qu'a suivie l'Ecrivain Espagnol, dont vous avez fait connoître les Recherches sur le Dieu Endovellicus. Endovellicus, Serapis, Esculape, Belenus & Apollon furent à la vérité différens Personnages ou différens Êtres divinisés par diverses Nations; mais rien n'empêche de les confondre ensemble, dès qu'on voit qu'ils ont tous été invoqués, comme puissans pour le rétablissement de la santé. Il résulte de-là que la Di-

vinité, reconnue parmi les hommes pour le Dieu de la guérison, fut appellée *Serapis* chez les Egyptiens, *Apollon* & *Esculape* chez les Grecs, *Belenus* chez les Celtes, & *Endovellicus* chez les anciens Espagnols; & qu'ainsi l'identification d'Endovellicus avec Serapis & Esculape n'a rien d'extraordinaire ni de forcé.

Si une Lettre pouvoit comporter un grand étalage d'érudition, je vous citerois une foule d'Antiquaires qui ont confondu Serapis avec Esculape. Je me contenterai de citer un savant François, dont les Ouvrages doivent être connus dans votre Capitale : c'est Dom Calmet qui, dans son Dictionnaire de la Bible, au mot *Serapis*, dit : *Jungitur etiam in unum Serapis cum Plutone, cum Jove, cum Osiride, Sole, Esculapio.*

A ces réflexions, qui sont de M. l'Abbé Pastor lui-même, je joindrai celles de Don *Miguel Casiri*, Bibliothécaire de Sa Majesté Catholique, & connu d'ailleurs par sa profonde connoissance des Langues Orientales. Ce Savant observe, 1°. qu'Endovellicus ou Endovellico est composé de *Endo*

& *Bellico*; 2°. que ce nom n'eſt ni Grec ni Latin; 3°. que vraiſemblablement il eſt Punique, Africain ou Phénicien; 4°. qu'en retranchant la terminaiſon Latine *cus*, *co*, il reſte *belli* ou *velli*. *Il*, d'où viennent *Illa*, *Allah*, *Ilhi*, dans les Langues Orientales, ſignifie *Deus*; en y ajoutant le *b*, il eſt adjectif: *Billi*, Divinus.

Le mot *Endo* peut être, 1°. le *Hento* des Puniciens, qui ſignifie *Pietas*, *Miſericordia*; & par-là, *Hento billhi* voudra dire *Pietas* ou *Miſericordia divina*. On peut confirmer cela par l'interprétation des noms célebres *Annibal* & *Aſdrubal*, qui ſont Puniques. Aſdrubal ou *Aſtru-bal*, *Aſtrubal* & *Aſtrubil* ſignifie en Punicien *Protectio Dei*. Annibal ou *Anni-bal*, *Anni-bel* & *Anni-bil* veut dire *Auxilium Dei*.

2°. Le mot *Endo* peut être écrit comme le mot Punique *Ento*, que les Arabes modernes rendent par le mot *Enath*, *Providentia*, *Cura*. Ainſi *Ento-billhi* ſignifiera *Providentia divina*, *Favor divinus*. Par-là s'explique très-bien l'inſcription *Endo Caſtrorum*, & elle ſignifie *Providentiæ*, *Curæ Caſtrorum*. Si l'on veut que *Providentia Caſtrorum*

ſignifie le Dieu Mars, *Pietas divina*, ou *Favor divinus* pourra s'appliquer à Apollon, Dieu de la Médecine.

On vient d'imprimer ici les Livres ſuivans. *Bibliotheca Arabico Hiſpana Eſcurialenſis, ſive Librorum omnium manuſcriptorum, quos Arabicè ab Auctoribus magnam partem Arabo-Hiſpanis compoſitos Bibliotheca Cænobii Eſcurialenſis complectitur, Recenſio & Explanatio, operâ & ſtudio Michaëlis-Caſiri Syro-Maroniti, Præsbyteri, ſacræ Theologiæ Doctoris, Regis à Bibliotheca, Linguarumque Orientalium interpretatione.* Caroli III, *Regis* Opt. Max. *auctoritate atque auſpiciis edita. Tomus prior. Matriti: Antonius Perez de Soto imprimebat. Anno* M. DCC. LX. C'eſt un Volume *in-folio*, à la tête duquel on voit une Préface, qui renferme un Extrait raiſonné de tout l'Ouvrage, ſon Hiſtoire & celle de l'Auteur.

Diſſertation ſur les Bains d'Archena dans le Royaume de Murcie. Par le Docteur D. François Cerdan.

BULLAIRE de l'Ordre d'Alcantara & du Pereyro, où l'on trouve pluſieurs Chartres anciennes, *&c. in-folio.*

LETTRES ſavantes & curieuſes du R. P. Feijoo, *Bénédictin*. Tome V. Cet Ecrivain eſt le Doyen des Savans de notre Nation: il eſt âgé de 83 ans.

DESCRIPTION & Analyſe des Eaux Minérales & des Bains de Sacedon, Corcoles, Trillo & Buendia. Par D. Jean Gayan y Santoyo, *Chirurgien.*

MANUEL pour l'intelligence des dates des Monumens d'Eſpagne. Vol. in-12. *Par Don* Antoine-Matheos Murillo, *Membre de l'Académie de l'Hiſtoire.*

BIBLIOTHEQUE Militaire Eſpagnole, ou Catalogue raiſonné des Auteurs Eſpagnols, qui ont écrit ſur les matieres relatives à la Guerre. Par Don Vincent Garcia de Huerta. *Vol.* in-8°.

A Madrid, ce 18 Octobre 1760.

ANGLETERRE.

I.

IGLUKA & Siberſik, *Conte Groënlandois* (a).

Le jeune *Siberſik* & la belle *Igluka* vivoient dans cette Partie Occidentale du Groënland, connue ſous le nom d'*Amaralek*. Siberſik étoit le jeune-homme le plus accompli qui ait jamais adoré le grand *Torngarſuk* (*b*); perſonne ne l'égaloit à tirer de l'arc, à lancer le dard, à jetter le harpon, à conduire le canot & à plonger ſous l'eau pour aller tirer l'huile du dos de la baleine expirante. Igluka étoit univerſellement regardée comme la plus aimable de toutes les Nymphes du Groënland, qu'elle ſurpaſſoit en beautés & en perfections, comme la Lune ſurpaſſe l'Aurore boréale en lumiere &

(*a*) Extrait du *British Magazine*, Mai 1760.

(*b*) Divinité des Groënlandois.

en éclat. Elle étoit fille & unique héritiere de l'Angekuk (*a*) *Aiokarsorpok*, un des plus riches Patriarches de tout le Groënland; il possédoit deux barques & cinq canots, une cabane spacieuse pour l'hiver, une magnifique tente pour l'été, & un vaste magazin rempli d'os & d'huile de baleine, de dents de cheval marin, de peaux de renards, de buffles & de marsouins, & d'instrumens d'airain, de cuivre & d'étaim, qu'il avoit achetés des *Kublunets* (*b*). Sa chere Igluka avoit été élevé avec les soins les plus tendres & l'attention la plus recherchée. Les peaux des animaux les plus rares servoient à sa parure; dans les jours de fêtes, elle portoit des bracelets enrichis de perles, & elle étoit vêtue d'une magnifique robe de peaux d'oiseaux, garnie de plumes de toutes sortes de couleurs. Ses cheveux, plus noirs que le dos d'un corbeau, étoient tressés avec

(*a*) Les Angekuks sont les Chefs du Clergé, les Juges, les Nobles & les Prophêtes du n an d.

(*b*) C'est le nom que les Groënlandois donnent aux Danois.

grace, & son col, plus éclatant que l'ivoire, étoit orné de coliers de verre & de corail. Ses yeux brilloient comme les trois étoiles de la Ceinture d'Orion. La blancheur de ses dents effaçoit celle de la neige qui couvre éternellement les montagnes de *Nepset*, & sa bouche exhaloit une odeur de Vierge si agréable, qu'elle ne sortoit jamais sans recevoir le salut de *Niviarsiarsuaneks* (*a*). Elle reposoit sur des lits de duvet, & avoit soin de se frotter tous les jours de la graisse du ventre de la baleine. Une jeune personne qui réunissoit ainsi tous les avantages de la fortune & de l'éducation, ne pouvoit manquer d'avoir des sentimens nobles & délicats; l'orgueil de sa naissance & le sentiment de sa beauté & de ses rares perfections devoient lui faire regarder avec mépris les soins des jeunes gens qui aspiroient au bonheur de lui plaire, & l'on croyoit en effet que n'en trouvant aucun digne d'elle, elle passeroit

(*a*) Ce qui signifie : *Comme elle sent la Vierge !* Compliment qu'on fait aux filles qui se lavent le visage de leur propre urine.

sa vie dans le célibat; mais le sort en décida autrement, & fixa son cœur en faveur du brave Sibersik, qui étoit non-seulement favorisé des biens de la Fortune, mais qui surpassoit encore tous ses Contemporains, autant par son esprit que par sa beauté, son adresse & son courage. Il avoit tué lui seul un sanglier énorme, dont il portoit pendant l'hiver la peau sur ses épaules, comme un trophée de sa victoire. Il avoit osé chercher autrefois le redoutable monstre marin *Hasgusa* (*a*), & il étoit le premier qui n'eût pas payé de sa vie une audace inouie. On l'avoit vu souvent plonger sous la glace, pour attraper les marsouins & les chevaux marins, & dans les plus violentes tempêtes, se mettre à la mer sur un léger canot, formé de branches entrelacées & couvertes de peaux. Le dard ou le harpon, lancé de sa main, frappoit sûrement le but, & ses fleches n'avoient jamais manqué la poule de mer sur le rocher, ni le buffle

(*a*) C'est le nom d'un Esprit mal-faisant, qui, selon les Groënlandois, paroît à la Mer sous différentes formes hideuses.

sur la montagne. Il remportoit toujours le prix de la lutte, de la danse & des autres jeux, & il étoit bien supérieur à tous ses Compagnons dans les défis poétiques de Satyre alternative (*a*), qui sont en usage dans les Fêtes publiques parmi les jeunes Groënlandois.

La belle Igluka ne put s'empêcher d'être sensible à tant de perfections; elle prenoit plaisir à le voir déployer dans ces jeux sa force & son adresse; & pour prix de la victoire qu'il avoit remportée, le recompensoit encore par un présent ou un sourire. Un jour, qu'un long essai de lutte l'avoit fatigué, elle le rafraîchit d'un verre d'huile de baleine; une autre fois, elle lui fit présent d'une veste de peau de marsouin, qu'elle avoit coupée & cousue de ses propres mains; mais la faveur qui flatta davantage Sibersik, & qui excita la jalousie de tous ses Compagnons, fut une invitation que

(*b*) Cet usage existe réellement. Il est singulier de trouver un semblable rapport entre les sauvages Habitans du Groënland, & les anciens Bergers de la délicieuse Arcadie.

lui fit l'aimable Igluka de ſouper avec elle; pour combler la bonne fortune de ce Berger, après le repas, elle voulut le lécher (*a*) par tout le corps pour augmenter ſa vigueur, & elle le revêtit d'une chemiſe de boyaux de marſouin, dont elle dépouilla ſon corps délicat. Dès-lors Siberſik ne vécut plus que pour ſa chere Igluka; les rochers retentiſſoient des chanſons qu'il faiſoit pour elle; il formoit des guirlandes d'aigues-marines, mêlées de coquilles & de corail, dont elle ornoit ſes cheveux; il lui offroit les prémices de tous ſes travaux, & ne manquoit aucune occaſion de chatouiller ſes oreilles des plus douces expreſſions de l'Amour. Au milieu de ce tendre commerce, le bon vieillard Aiokarſorpok fut réuni à ſes Peres, & ſa mort laiſſa Igluka maîtreſſe de ſon ſort & de ſon bien. Siberſik continua de jouir de tous les privileges innocens d'un Amant favoriſé, & enfin le jour fut fixé, où ce couple ai-

(*a*) Les Groënlandois ont ſans doute pris cet uſage des ours, qui lechent ordinairement leurs petits.

mable ſeroit uni par les nœuds de l'Hymen.

Igluka accompagna ſon cher *Siberſik* à la chaſſe de Buffle qui ſe fait en été; ils mangeoient ſur la même aſſiette, ils dormoient ſous la même tente, & ne ſe quittoient jamais dans toutes les évolutions de la chaſſe. Une telle familiarité entre les deux ſexes, entraîne ſouvent des conſéquences fatales, dont la vertu la plus ferme, & les ſentimens les plus purs, ne peuvent pas toujours garantir une ame tendre. La nature la plus parfaite, & l'honneur le plus délicat, ont des momens de foibleſſe; c'eſt dans un de ces momens que l'aimable, la tendre, la vertueuſe *Igluka* perdit ſon innocence & ſon bonheur: elle avoit été affoiblie par les fatigues de la chaſſe, & ſon corps délicat avoit beſoin de repos. Siberſik lui fit un lit de ſa peau d'ours qu'il étendit ſous un rocher avancé, dont le pied étoit baigné par les vagues retentiſſantes; le bruit des flots & les frémiſſemens de la glace plongerent peu-à-peu Igluka dans un ſommeil profond: un ſonge agréable parut colorer ſon teint & embellir encore ſon viſage: ſon amant s'é-

toit couché à ſes côtés; tandis qu'il contemploit ſa belle maîtreſſe, les feux du deſir s'allumoient dans ſon cœur; il la preſſa doucement contre ſon ſein, & la reveilla par les tendres murmures de ſa paſſion: Igluka trahie par ſes ſens & enflammée par les careſſes de ſon amant, ne défendit que foiblement le tréſor de ſa virginité; la volupté les couvrit d'un nuage, & les marſouins, les hérons, & les ours ſembloient unir leurs cris pour célébrer leurs plaiſirs.

Igluka ſentit toute l'étendue de ſa foibleſſe, mais une femme vaincue une fois ne peut gueres s'empêcher de l'être toujours: une foibleſſe en entraîne pluſieurs autres; ſon cœur n'en devint que plus tendre. Mais il n'en étoit pas de même de Siberſik; la ſatiété ſuivit la jouiſſance; ſa tendreſſe diminua ſenſiblement; il ſe relâcha dans ſon aſſiduité & dans ſes ſoins; il chercha des plaiſirs où ſa maîtreſſe n'étoit pas, & évita bientôt ſon habitation & ſa préſence; enfin, il refuſa d'accomplir le vœu ſolemnel qu'il avoit fait de l'épouſer, & au nom duquel il l'avoit ſéduite.

Qu'on ſe repréſente la douleur que

la perfidie d'un amant adoré, fit naître dans le cœur de la tendre & fiere Igluka! Elle avoit perdu l'honneur & ſon amant, & les ſymptômes de ſa honte commençoient à devenir ſi viſibles, qu'il n'étoit plus poſſible de les cacher. L'horreur de ſa ſituation la jetta dans un profond déſeſpoir, trois fois elle reſolut d'aller enſévelir dans les flots ſon opprobre & ſes malheurs, & trois fois elle entendit une voix qui lui défendit d'exécuter cette funeſte réſolution. Elle conſentit à ſouffrir la vie; mais elle alla languir dans le fond d'un déſert, où elle attendit, du déſeſpoir & de la douleur, le ſecours qu'elle n'oſoit ſe procurer elle-même. Le feu de ſes yeux s'éteignit bientôt, ſon viſage perdit tout ſon éclat & ſes graces; ſes cheveux, noirs comme l'ébene, flottoient épars & en deſordre ſur ſes épaules; des alimens groſſiers, qu'elle aſſaiſonnoit de ſes larmes, la ſoutenoient à peine; enfin la triſteſſe & les ſouffrances la conſumoient & la conduiſoient à pas lents au tombeau. Siberſik n'ignoroit pas ſon état, & il ſe reprochoit vivement d'avoir rendu malheureuſe une fem-

me qui méritoit ſi peu de l'être; mais la poſſeſſion avoit répandu la langueur ſur ſes ſens, & l'amour avoit fait place à une ſorte de dégoût que l'honneur ni la raiſon ne pouvoient vaincre. Cependant l'image d'Igluka étoit toujours au fond de ſon ame, & les remords en avoient entierement banni la paix; il cherchoit envain à fuir cette idée importune, rien ne pouvoit l'en diſtraire; il la retrouvoit dans les jeux & dans la ſolitude; ni les amuſemens, ni les occupations ne pouvoient calmer ſes déchiremens; & la converſation de ſes amis même étoit un poiſon qui aigriſſoit encore l'amertume de ſon ame. Il négligea de ſon côté ſa nourriture & ſes vêtemens, & ſe livra à une profonde mélancolie. Il ne trouvoit d'autre ſoulagement à ſa triſteſſe, que de ſe jetter dans ſon canot, & de ſe lancer à la mer, pour perdre le ſentiment des orages qui troubloient ſon ame, au milieu des horreurs de la tempête & du ſoulevement des flots agités. Dans ces courſes ſolitaires, ſon imagination fut ſouvent frappée de l'apparition de l'Eſprit marin *Ingnerſort*, qui ſe préſentoit quelquefois à

lui ſous la forme d'une Sirene, & quelquefois faiſoit retentir les cavernes de hurlemens lamentables. Il regardoit ces apparitions comme des préſages de ſa mort, & il ſembloit s'avancer ſans peine vers la Terre des Eſprits.

Un jour ſon canot ſe briſa contre une iſle de glace; il eut beaucoup de peine à gagner la rive à la nage, & il aborda enfin au lieu même où il avoit deshonoré la malheureuſe Igluka. La vue de ce lieu fatal réveilla en lui l'idée de ſon crime avec toutes les circonſtances qui pouvoient en accroître l'horreur. Dans le même moment, un marſouin monſtrueux s'élança de l'intérieur d'une caverne, paſſa près de lui en grondant, & ſe plongea dans la Mer. Siberſik ne douta point que ce ne fût l'Eſprit Torngarſuk, qui avoit prononcé le mot funebre *Picklerrukput*, comme le préſage aſſuré de ſon deſtin. Il eſſaya de tuer cet Eſprit infernal par une éruption de vent (*a*),

(*a*) Nous demandons grace pour ce trait, qui pourra déplaire aux Lecteurs délicats, mais qui ſert à peindre la ſtupidité de la ſuperſtition & la barbarie de ces Peuples.

dont le charme, ſelon la Mythologie Groënlandoiſe, a une force, à laquelle le Démon ne peut réſiſter. Mais malgré la violence de ſa frayeur, tous ſes efforts furent inutiles; il crut ſentir la main glacée de la Mort; ſes cheveux ſe hériſſerent, ſes genoux plierent ſous lui, il tomba ſans mouvement & ſans connoiſſance. Il étoit reſté quelque tems dans cet état, lorſqu'il ſe ſentit rappeller à la vie, par les ſecours d'une main inconnue; il ouvre les yeux, & il reconnoît ſa chere Igluka, qui le tenoit dans ſes bras, & l'arroſoit de ſes larmes. Les yeux éteints, les traits flétris, le viſage pâle de cette tendre Amante ne purent la déguiſer aux yeux de Siberſik. Les remords & l'eſpérance, l'amour & le déſeſpoir vinrent agiter & troubler ſon cœur coupable; il ſe jetta aux pieds de la Beauté qu'il avoit outragée, & ne put lui exprimer ſon repentir & ſa tendreſſe, que par des ſanglots & des pleurs. Igluka oublia dans ce moment toutes ſes peines paſſées, & ne ſentit que le plaiſir de retrouver un Amant qu'elle avoit cru perdu pour elle. Ils ſe hâterent de s'unir

s'unir par des nœuds ſolemnels. Igluka mit au monde, deux mois après la cérémonie, deux enfans qui firent la conſolation de leurs parens & l'honneur de la contrée. Les deux époux vécurent long-tems amans, toujours amis, & oublierent, dans le ſein d'une union douce & tendre, les peines cruelles que leur avoit coûté un moment d'erreur & de foibleſſe.

II.

THE Provok'd Husband, or *a Journey to London*, *a Comedy*.

« LE Mari pouſſé à bout, *ou* le » Voyage à Londres, Comédie en » cinq Actes.

CETTE Piece, commencée par le Chevalier *Vanbrugh*, achevée & miſe au Théâtre par le Comédien *Cibber*, fut repréſentée, pour la premiere fois, en 1727. Ce n'eſt donc pas à titre de nouveauté que nous l'annonçons; une autre raiſon nous engage à la faire connoître. Un Ecrivain eſtimé, qui a enrichi notre Théâtre d'une des meil-

leures Tragédies Angloiſes, vient d'eſſayer d'y tranſporter auſſi cette Comédie, ſous le titre de *l'Epouſe à la mode*. Malgré le ſuccès conſtant du *Mari pouſſé à bout* en Angleterre, l'imitation n'a pas été goûtée à Paris ; mais il ne faut pas imputer ce mauvais ſuccès à l'Auteur François, dont les talens ſont bien connus : c'eſt dans la Piece originale même, & dans la différence de goût national, qu'on doit en chercher les raiſons. Nous croyons que le ſujet étoit digne d'être approprié à nos mœurs & à notre ſcene, mais qu'il demandoit plus de travail & de changemens que M*** n'a cru néceſſaire d'y en mettre. On en jugera par l'Extrait que nous allons donner.

Les deux titres que porte la Comédie Angloiſe, appartiennent à deux intrigues différentes & abſolument indépendantes l'une de l'autre. Milord *Townly*, homme ſage & raiſonnable, a épouſé une jeune femme, charmante, gaie, ſpirituelle, vertueuſe même, mais idolâtre des plaiſirs, livrée à tous les travers de la mode, courant les Spectacles, les Bals, les Aſſemblées, perdant ſon argent au jeu, ne rentrant

qu'au jour, *&c.* Il eſſaie d'abord de la ramener par la douceur, à une conduite plus réguliere & plus décente ; mais elle plaiſante de tout, & ne tient aucun compte des remontrances de ſon Mari, qui, voyant que les prieres & la raiſon ne peuvent rien ſur elle, la menace de la renvoyer : elle n'en eſt pas plus effrayée, & perſiſte dans ſa maniere de vivre. Milord, enfin impatienté de ce deſordre, lui tient parole, & lui annonce qu'il faut ſe ſéparer l'un de l'autre. Miladi alors honteuſe de ſes erreurs, revient à elle, reconnoît ſes fautes, en demande pardon à ſon Mari, qui le lui accorde volontiers, & la reprend avec tranſport. Ce Lord *Townly* a auſſi dans ſa maiſon une Sœur (Ladi *Grace*), très-aimable & très-ſenſée, qui eſt aimée d'un M. *Manly*, le plus honnête homme du monde, & qui l'épouſe à la fin de la Piece. Voilà *le Mari pouſſé à bout*.

Sir *François Wronghead*, Gentilhomme campagnard, très-ſot & très-ridicule, vient à Londres, tout glorieux de ſe voir député au Parlement. Il amene avec lui ſa Femme, vieille

coquette, plus ſotte & plus ridicule que lui, avec un grand benêt de Fils, & une petite mijaurée de Fille, auſſi mal élevés l'un que l'autre, & auſſi ſots que leurs parens. Cette burleſque famille deſcend dans un hôtel garni, dont la Maîtreſſe eſt une intrigante ; elle a avec elle une Niece d'une conduite équivoque, & elle loge auſſi un Comte *de la Baſſette*, joueur & eſcroc de profeſſion. Cet aventurier ſe propoſe bien de tirer parti de la ſottiſe des nouveaux-venus, & il en concerte les moyens avec l'Hôteſſe. Il cajole Miladi *Wronghead*, lui fait acheter mille bagatelles dix fois plus cher qu'elles ne valent, la mene dans la *bonne Compagnie*, où elle perd ſon argent au jeu, conte fleurettes à la Fille, qui conſent à l'épouſer ſecrettement, tandis que le jeune richard Wronghead, épris de la Niece de l'Hôteſſe, conſent de ſon côté à l'épouſer par la même occaſion. Ce beau projet eſt prêt à s'exécuter dans un Bal maſqué ; mais le complot eſt découvert : & Sir *François*, furieux des extravagances de ſa Femme, qui a dépenſé en un jour l'argent qu'il avoit apporté

pour deux mois, maudit ſon fatal voyage, & remene ſa famille dans ſon Bourg, bien réſolu de n'en ſortir jamais, pour venir briller à Londres. Voilà l'intrigue du *Voyage à Londres*.

On voit combien cette intrigue eſt indépendante de l'autre ; ce ſont deux plans de Comédies abſolument différentes par le ton, les mœurs, les ridicules, les intérêts & le lieu de la Scene. Une partie de la Piece ſe paſſe chez Milord Townly, & le reſte dans l'hôtel garni ; & les deux intrigues ne ſont liées que par le moyen de Manly, qui eſt l'ami de Milord & le parent de Wronghead. L'Auteur de *l'Epouſe à la mode* a bien ſenti la néceſſité de ſupprimer totalement l'intrigue du *Voyage*, & parce que cette intrigue préſentoit une duplicité abſurde, & parce que les ridicules qui y ſont dépeints étant étrangers à nos mœurs, on n'auroit pas goûté une imitation, dont les modeles ſont inconnus. Il s'eſt donc attaché uniquement au ſujet du *Mari pouſſé à bout*, ſur lequel il a formé ſa Piece. Nous écarterons, comme lui, la premiere intrigue, & nous ferons connoître celle-ci, en tradui-

sant en partie les Scenes principales.

SCENE I. (*Le Lord* Townly *seul*) Pourquoi me suis-je avisé de me marier! Ne devois-je pas bien prévoir que le plan que j'avois formé d'une vie simple & tranquille étoit impraticable avec une femme d'un caractere aussi éloigné de ma façon de penser?... Cependant, il faut lui rendre justice, sa réputation est encore pure.... Mais combien la conservera-t-elle avec cet amour immodéré des plaisirs? Doute cruel?... Et d'ailleurs, l'orgueil que lui donne cette réputation, n'est-il pas insupportable? Car il semble que sur le mérite de cette seule vertu, elle regarde la liberté de se livrer à tous les autres vices que cette Ville nourrit dans son sein, comme la prérogative naturelle d'une femme de qualité.... Il est bien étonnant qu'une créature, si ardente à courir après le plaisir, ne veuille pas faire un pas vers le bonheur!..... Parce qu'elle ne reçoit point d'Amans, elle imagine que c'est un plus grand mérite encore de ne point se soucier de son Mari....

Lady Townly *entre*) Quoi, Madame, prête à sortir, si-tôt après le dîner?

(*Lady T.*) Eh mon Dieu! Mi-

lord, que voulez-vous donc que je fasse à la maison?

(*Lord T.*) Ce qu'y fait ma Sœur.

(*Lady T.*) En vérité, vous m'étonnez! a-t-on jamais le moindre amusement ici?

(*Lord T.*) Il ne tiendroit qu'à vous, Madame, de me la rendre un peu plus amusante.

(*Lady T.*) Amusante! Eh mais, mon cher Lord! vous voudriez donc sérieusement qu'une femme de qualité, une femme d'esprit restât à la maison pour amuser son Mari?... En vérité il y a d'étranges idées dans la tête de quelques hommes.

(*Lord T.*) Ne trouvez-vous pas, Madame, qu'il y a aussi des femmes, dont les idées sont bien extravagantes?

(*Lady T.*) Oh très-extravagantes, Milord.... sur-tout lorsque, paisibles colombes, elles veulent bien se laisser enfermer dans la cage *de vos préceptes*.

(*Lord T.*) Et lorsqu'elles courent, sans objet, d'un bout de la Ville à l'autre, que croyez-vous, Madame, que le monde pense d'elles?

(*Lady T.*) Oh! le monde n'est pas

assez mal élevé, pour savoir mauvais gré à une femme de ce qu'elle l'aime.

(*Lord T.*) Et moi je ne suis pas un Mari assez bien élevé, pour souffrir que ma femme aime si fort ce monde-là.... Enfin, Madame, la vie que vous menez...

(*Lady T.*) Est en vérité la plus agréable du monde.

(*Lord T.*) Je ne disputerois pas sur votre goût, Madame, si une femme avoit le droit de ne chercher à plaire qu'à elle-même.

(*Lady T.*) Eh! à qui, s'il vous plaît, voulez-vous donc qu'elle cherche à plaire?

(*Lord T.*) Quelquefois à son mari, peut-être.

(*Lady T.*) Mais ne croyez-vous pas que l'obligation soit la même pour le mari?

(*Lord T.*) Sans doute.

(*Lady T.*) Eh bien, Milord, nous sommes d'accord; car je ne sors jamais que quand je m'ennuie de rester à la maison, ce qui est ordinairement le cas, comme vous savez.... N'est-il pas également raisonnable de ne rentrer que lorsqu'on s'ennuie dehors?

(*Lord T.*) Puisque c'est-là votre plan de vie, il est tems de vous faire une question.

(*Lady T.*) Ah! faites-la promptement, car je suis fort pressée.

(*Lord T.*) Madame, quand je parle sérieusement, j'attends qu'on me réponde sérieusement.

(*Lady T.*) Comment! même avant qu'on n'ait entendu la question?

(*Lord T.*) Mes prieres peuvent-elles vous rendre sérieuse un moment?

(*Lady T.*) Eh bien parlez, Milord.

(*Lord T.*) Recueillez un moment votre raison, & dites-moi sincerement pourquoi vous m'avez épousé.

(*Lady T.*) Vous voulez absolument que je vous dise la vérité?

(*Lord T.*) Je crois être en droit de l'attendre.

(*Lady T.*) Eh bien donc, Milord... pour vous donner une preuve de mon obéissance & de ma sincérité....je vous dirai que je vous ai épousé....pour me délivrer de la contrainte qui gênoit mes plaisirs, quand j'étois fille.

(*Lord T.*) Comment, Madame! une femme est-elle soumise à moins de

contrainte après le mariage, qu'auparavant?

(*Lady T.*) Ah, Milord, Milord! c'est tout autre chose. Les femmes ont une infinité de libertés, qu'il seroit terrible de prendre avant que d'être mariées.

(*Lord T.*) Nommez-en une seule.

(*Lady T.*) Cinquante, si vous vous voulez... D'abord, pour commencer par le matin...une femme mariée peut avoir des hommes à sa toilette, les inviter à dîner, les mener à la Comédie dans sa loge, s'emparer de la conversation, les appeller de leurs noms de Baptême, parler plus haut que les Acteurs....de-là voler dans la Cité, faire un souper de fantaisie dans un *Magazin des Indes* (*a*), & peut-être dans la gaieté, (*b*) *boire à la santé* d'un joli Cavalier...recourir à l'autre bout de la Ville, fondre vers le matin

(*a*) *India-House*, magazin où l'on vend des curiosités des Indes, & où l'on fait des parties de plaisirs.

(*b*) *Toast*, c'est un usage en Angleterre de boire à la santé du Roi, de quelque jolie femme, d'un petit-maître, &c.

dans une assemblée, s'empresser à une table de hazard, jouer familierement sur sa parole avec un homme de qualité, & s'il demande l'argent qu'il a gagné, lui répondre, avec un éclat de rire, qu'on veut le lui donner pour le faire enrager. Ah! ah! ah!

(*Lord T.*) Quelle extravagance!

(*Lady T.*) Voilà quelques-uns des amusemens à la mode, dont le privilege distingue les femmes mariées de celles qui ne le sont pas.

(*Lord T.*) Morbleu, Madame, quelle Loi a donc rendu ces libertés moins scandaleuses pour les unes que pour les autres?

(*Lady T.*) Quelle Loi? La Loi la plus forte qu'il y ait dans le monde, la coutume; & la coutume de tems immémorial.

(*Lord T.*) Madame, la coutume est la Loi des sots, & ce ne sera jamais la mienne.

(*Lady T.*) Je vois bien, Milord, qu'il est tems que j'observe les loix de la prudence.

(*Lord T.*) Je voudrois bien en voir un exemple.

(*Lady T.*) Vous allez en voir un

dans le moment, Milord....car je crois que lorsqu'un mari commence à prendre de l'humeur dans sa maison, c'est à sa femme, si elle a quelque peu de prudence, à en sortir, jusqu'à ce qu'il revienne à lui-même. *Elle veut sortir.*

(*Lord T.*) Arrêtez, Madame....je suis toujours étonné que vous ne soyez pas plus honteuse de la vie que vous menez, car vous ne manquez pas de raison; mais il semble que vous ayez perdu tout sentiment d'*humanité*....Je le dis en rougissant, je ne crois pas avoir jamais manqué d'amour.

(*Lady T.*) Oh! ne dites pas cela, Milord, si vous supposez que j'aie encore le sens commun.

(*Lord T.*) Comment, Madame!... que vous ai-je donc fait? de quoi pouvez-vous vous plaindre?

(*Lady T.*) Oh! de rien du tout, Monsieur....Il est vrai que vous m'avez entendu dire que je devois à Milord *Lurcher* cent guinées depuis trois semaines....mais qu'est-ce que cela fait? Un mari, dites-vous, n'est pas comptable des dettes d'honneur de sa femme...& si cette pauvre femme est embarrassée de trouver une somme, pour laquelle cepen-

dant on ne peut pas la poursuivre, que lui importe à lui? Puisqu'il l'aime, assûrément elle ne peut se plaindre de rien.

(*Lord T.*) Je vous jure, Madame, que si toute ma fortune, remise dans vos mains, pouvoit vous faire chérir les devoirs d'une femme honnête, je croirois gagner beaucoup à ce marché.

(*Lady T.*) C'est-à-dire, Milord, que vous me donneriez tout votre bien, si vous étiez sûr que je n'en dépenserois pas un sol.

(*Lord T.*) Non, Madame: si je possédois votre cœur, tous vos plaisirs seroient les miens; mais quelque différens qu'ils soient, je veux bien servir même vos folies, pour mériter ce cœur....Vous avez peut-être au-dehors quelques petites dettes d'honneur, qui vous donnent de l'humeur chez vous... Voilà un billet de cinq cens guinées... Eh bien, Madame...

(*Lady T.*) Eh bien, Milord, je vous rends mille graces....*à part* Maintenant je suis bien convaincue que si j'étois assez foible pour aimer cet homme-là, je n'en tirerois jamais une seule guinée.

(*Lord T.*) Pourrois-je, ſans vous offenſer, vous demander?...

(*Lady T.*) Dites ce qu'il vous plaira, Milord, je ſuis dans un calme d'eſprit que rien ne peut troubler.

(*Lord T.*) Combien croyez-vous que cette ſomme vous durera ?

(*Lady T.*) Ah ! mon cher, mon cher Lord, vous gâtez tout ce que vous faites. Comment puis-je vous répondre ſur un événement qui dépend abſolument de la fortune ?..Mais j'ai un violent preſſentiment qu'avec ces cinq cens guinées, j'en gagnerai cinq mille.

(*Lord T.*) Eh ! Madame, vous en gagneriez dix mille, que j'en ſerois bien peu touché.

(*Lady T.*) Oh le barbare ! dix mille ! Quoi ! ne pas ſe ſoucier que je gagne dix mille guinées !.... Dix mille guinées ! Oh la charmante ſomme ! Combien de jolies choſes une femme d'eſprit pourroit faire avec dix mille guinées !...En conſcience...ſi c'étoit véritablement une femme d'eſprit, elle pourroit....mais....elle pourroit bien les reperdre.

(*Lord T.*) Ah ! puiſſiez-vous les

perdre, Madame, ſi j'étois ſûr que ce fuſſent les dernieres que vous perdriez.

(*Lady T.*) Eh bien ! Milord, pour vous faire voir que je ſuis bien réſolue de vivre en femme prudente & rangée, je vais faire une partie de quadrille, pour paſſer le tems, à deux miſérables guinées la fiche, chez la Ducheſſe de *Quiteright.. Elle ſort.*

(*Lord T.*) Inſenſible créature ! ni les reproches, ni l'indulgence, ni la tendreſſe, ni la ſévérité ne peuvent lui faire faire la moindre réflexion. Une licence habituelle l'a plongée dans une telle létargie de raiſon, qu'elle parle de ſes excès avec une confiance auſſi tranquille que ſi c'étoit des vertus.... Quel remede employer contre cette fâcheuſe maladie ?...Conſultons Manly & ma Sœur ; ils connoiſſent ma ſituation, ils m'aiment, il faut que je leur parle.

On annonce Lady *Grace.* Son Frere qui a démêlé les ſentimens de Manly pour elle, le lui confie, & la diſpoſe en faveur de ſon ami. Elle y eſt déja toute diſpoſée ; mais elle n'eſt pas aſſez

ſûre des ſentimens de Manly, pour laiſſer échapper les ſiens. Elle convient cependant de ſon mérite & de ſes bonnes qualités.

Vous ſavez (*dit-elle à Milord*) qu'il a l'eſprit ſatyrique ; mais il ne releve jamais un vice, qu'il ne donne en même tems de juſtes éloges à la vertu oppoſée ; & dans ces occaſions, il a une adreſſe particuliere pour tourner ſur moi ſes complimens, que je ne fais pas ſemblant d'entendre, de crainte qu'il ne s'imagine que je les prens pour moi.

(*Lord T.*) Vous avez raiſon, mon enfant. Quand un homme de mérite adreſſe une galanterie à une femme, elle doit y répondre avec bon ſens, ſans mépris & ſans coquetterie.

Manly arrive ; Milord Townly lui confie ſes peines & ſon embarras. Cet ami lui dit franchement que s'il étoit dans le même cas, il renverroit ſa femme.

(*Lady G.*) Voici une nouvelle doctrine, M. Manly.

(*Manly*) Auſſi ancienne, Madame,

que l'amour, l'honneur & le devoir. Quand une femme n'eſt arrêtée par rien de ce qui eſt injuſte, pourquoi un homme le ſeroit-il par une choſe juſte ?

(*Lady G.*) Mais mettez-vous dans la ſituation de Milord ; voudriez-vous vous ſéparer d'une femme aimable, parce qu'elle reſte quelquefois trop longtems dehors, mais dans la meilleure compagnie ?

(*Manly*) Madame, je crois qu'une femme, après minuit, ne peut pas trouver une meilleure compagnie que celle de ſon mari, & que ces dérangemens continuels font de la meilleure compagnie....la plus mauvaiſe qu'on puiſſe rencontrer.... (*A Milord Townly.*) Si vous voulez que je vous parle librement, Milord, c'eſt, en grande partie, à votre conduite avec Milady, que vous devez imputer ſes extravagances.

(*Lord. T.*) A ma conduite ?

(*Manly*) Oui, Milord. Vous l'idolâtriez tellement avant le mariage, que vous l'avez encore traitée comme une Maîtreſſe après : enfin vous avez joué

le rôle d'Amant, quand vous deviez prendre celui d'Epoux.

(*Lady G.*) Miſéricorde ! ceci eſt bien pis encore. Comment donc ? un mari peut-il trop aimer ſa femme ?

(*Manly*) Oui, Madame, comme une femme peut aimer trop peu ſon mari.... (*A Milord Towny.*) Ainſi, Milord, en lui donnant plus de pouvoir qu'il n'étoit néceſſaire, elle en a manqué lorſqu'elle en a eu beſoin ; elle avoit trop d'empire ſur vous, pour en conſerver ſur elle-même. Combien de jolies femmes, à qui la tête tourne de la même maniere !

(*Lord T.*) O, Manly, il n'eſt que trop vrai. Voilà la ſource de mes peines. Elle a connu ſon pouvoir, & elle en a abuſé.

Milord conte enſuite à ſon ami la foibleſſe qu'il vient d'avoir encore de lui donner de l'argent. Manly lui conſeille de parler à Milady avec plus de fermeté, & d'eſſayer ce que produiront les menaces. La converſation change, on vient annoncer à Manly l'arrivée de ſon couſin Wronghead. Cet Epiſode occupe la fin du pre-

mier Acte & le ſecond tout entier. On reprend le fil de la premiere intrigue au troiſieme Acte.

Milord Towlny ordonne qu'on faſſe ſervir le dîner. On lui dit que Milady n'eſt pas encore habillée, mais qu'elle eſt engagée chez Milady *Reveil* : & vous ſavez, lui dit ſa Sœur, qu'on n'y dîne jamais que lorſqu'on ſoupe ailleurs. Oui, répond Milord, c'eſt une de ces femmes rangées, qui ne ſouffrent point que le Soleil éclaire leurs vices. On annonce Manly. Milord paſſe dans l'appartement de ſa femme, & rentre quelque tems après avec elle.

(*Lady T.*) Voyez-vous, Milord ? Je ne peux pas en entendre parler davantage ; toujours mes fautes ! mes fautes ! Voilà en vérité un agréable ſujet de converſation !

(*Lord T.*) Si vous ne voulez pas en entendre parler, comment puis-je eſpérer que vous vous en corrigerez jamais ?

(*Lady T.*) Comment ! mais je ne prétends point m'en corriger ; je ne peux pas m'en corriger.... Vous ſavez que je l'ai eſſayé cent fois, & que....

Enfin cela m'impatiente ſi fort... que je ne peux pas le ſupporter davantage.

(*Lord T.*) Et moi, Madame, je ne peux ſupporter davantage l'abus ſcandaleux que vous faites de votre tems & de votre caractere.

(*Lady T.*) L'abus ! cela eſt étonnant ! Quand tout l'Univers ſait que je ne ſuis jamais meilleure compagnie que quand je fais ce que j'ai envie de faire....eſt-il poſſible que les hommes ne veuillent pas ſe défaire de ce miſérable eſprit de contradiction !

(*Lord T.*) Madame, cette maniere de vivre m'eſt inſupportable, & d'une façon ou d'autre....

(*Lady T.*) Il faudra la réformer, n'eſt-ce pas ?... Cela pourra ſe faire ; mais il faut me donner du tems...Vous ſavez que quand les choſes ſont au pis, elles ſe réforment d'elles-mêmes.

(*Lord T.*) Madame, je ne ſuis point d'humeur à plaiſanter.

(*Lady T.*) Eh bien donc, Milord, parlons raiſon.... Il faut bien prendre une fois ſon langage....Vous vous plaignez que je rentre trop tard, & moi je me plains que vous rentrez trop tôt.... Voyons qui a raiſon.

(*Lord T.*) Eh ! Madame, ce n'eſt pas tant encore ce dérangement dans vos heures qui me bleſſe, que la mauvaiſe compagnie qui l'occaſionne.

(*Lady T.*) Oh ! pour le coup, Milord, je ne vous entends pas ; quelle mauvaiſe compagnie eſt-ce que je vois ?

(*Lord T.*) Des femmes qui perdent leur argent, & des hommes qui le gagnent, ou peut-être des hommes qui veulent bien être dupes à un jeu, pour avoir leur revanche à un autre ; enfin, Madame, cet inévitable mêlange de libertins affichés, de fripons ſecrets, de filoux en habits brodés, &, ce qui me choque encore plus, ce troupeau de petits-maîtres familiers...

(*Lady T.*) Un mari donne en vérité une rare preuve de ſon bon ſens, quand il croit de pareilles eſpeces dangereuſes.

(*Lord T.*) Leur ſottiſe ne fait pas toujours la ſûreté d'un mari ; la fortune leur donne quelquefois des avantages qui devroient faire trembler une femme qui penſe.

(*Lady T.*) Qu'entendez-vous donc par-là ?

(*Lord T.*) J'entends qu'une femme perd quelquefois plus qu'elle ne peut payer, & que si le créancier est un peu pressant, cette femme peut être réduite à essayer si, au lieu d'or, ce galant homme voudroit se contenter d'une babiole.

(*Lady T.*) Vous en venez aux invectives, Milord, vous me forcerez à vous haïr. Sachez que je ne vois que les personnes les plus polies de Londres, & que les assemblées que je fréquente en sont pleines.

(*Lord T.*) Les Eglises le sont aussi quelquefois...

(*Lady T.*) Mes amis les fréquentent comme les assemblées.

(*Lord T.*) Et ils les fréquenteroient plus souvent, s'il y avoit des valets-de-chambres qui fournissent des cartes à la compagnie.

(*Lady T.*) Je vois bien le but de tout cela, Milord....vous voulez jetter des soupçons sur ma réputation, pour couvrir votre avarice.... J'aurois pû prendre peut-être des plaisirs qui ne seroient pas dispendieux.

(*Lord T.*) Prenez-y garde, Madame, vous me donneriez à penser

que vous faites valoir votre chasteté, uniquement pour me reprocher de ne pas vous permettre toute autre licence... J'ai aussi une réputation à conserver, qui m'est aussi chere que la vôtre, Madame....Les sottises d'une femme peuvent bien déranger la fortune d'un mari; mais il ne doit s'en prendre qu'à lui, si elles le rendent jamais méprisable.

(*Lady* T.) En vérité, Milord, vous rendriez une femme folle!..Je perds patience.... Je ne reviendrai qu'à quatre heures du matin.

(*Lord* T.) Cela peut être; mais les portes seront fermées à minuit.

(*Lady* T.) Eh bien! je ne reviendrai que demain au soir.

(*Lord* T.) Non, Madame, vous n'y reviendrez plus. (*Il sort.*)

(*Lady* T. *seule*) Que veut donc dire ceci! De ma vie je ne l'ai entendu parler de ce ton....Dans sa plus mauvaise humeur, il avoit toujours des égards....Il y a quelque chose là-dedans que je ne conçois pas.... Mais après tout, il a toujours des chimeres dans sa tête; je suis bien bonne d'en troubler la mienne.

Lady Grace arrive. Milady Townly lui conte en plaisantant la querelle que vient de lui faire son mari; cela commençoit, dit-elle, à devenir assez piquant. Je crois que je lui ai presque dit...qu'il étoit un sot....& je ne sais ce qu'il m'a répondu....qu'il me mettroit à la porte...

(*Lady* G.) Prenez-y garde, Madame; cela mérite que vous y fassiez attention.

(*Lady* T.) Mais, ma chere, dites-moi sérieusement, que voudriez-vous que fît une femme à ma place?

(*Lady* G.) Comment?... Si j'avois un mari aussi raisonnable, je voudrois être la plus heureuse personne du monde, en étant aussi raisonnable que lui.

(*Lady* T.) Mais vous me désolez, ma chere; comment pouvez-vous le trouver raisonnable? vous qui savez que, si ce n'est qu'il me donne de l'argent, il n'y a rien au monde qu'il fasse pour me plaire.... Il est vrai, en même tems, que la Nature en partie, & en partie peut-être la bonne compagnie m'ont donné le goût le plus violent pour tout ce qu'il déteste. Je suis folle des assemblées; mon cœur bondit

au Bal; à l'Opera je meurs de plaisir; j'aime le jeu à la folie; les cartes m'enchantent, & les dés... me mettent hors de moi-même. Oh! cher hazard!...que de gayeté, que d'esprit il me donne!... Mais vous ne jouez jamais le hazard, ma chere?

(*Lady* G.) Non, jamais; il me semble qu'il ne sied pas à une femme; j'y trouve quelque chose de si mâle & un air de libertinage qui m'effraie. Vous voyez combien il fait maudire & jurer les hommes; & quand une femme est emportée par la même passion....souvent....

(*Lady* T.) Il est vrai...qu'on a de la peine quelquefois à ne pas se servir des mêmes expressions pour l'exprimer.

(*Lady* G.) N'en est-ce pas assez pour vous faire abjurer ce jeu pour toute votre vie?

(*Lady* T.) Oh! sans doute; aussi l'ai-je abjuré.

(*Lady* G.) Sérieusement?

(*Lady* T.) Très-solemnellement; & mille fois......Mais il faut bien être parjure!...Les sermens des Joueurs qui perdent, n'engagent pas plus que ceux

des Amans, & que les promeſſes d'un Miniſtre. Mais je vous demande pardon, mon enfant; je ne devrois pas vous initier ſi avant dans les myſteres du monde : vous êtes une prude, & vous avez deſſein de vivre raiſonnablement.

Lady Grace répond que c'eſt ſon intention. Lady Townly eſt curieuſe de connoître le plan de vie qu'elle compte ſuivre, ſi elle ſe marie. Cette fille ſenſée lui fait le tableau des amuſemens & des occupations qui occuperoient ſes journées. Lady Townly trouve cette vie mauſſade, intolérable : *ce n'eſt-là que ſupporter la vie*, dit-elle *; moi je ſuis preſſée d'en jouir.* (*Elle ſort.*)

La famille ridicule de Sir *François* occupe la Scene pendant tout le quatrieme Acte qui ſe paſſe à l'hôtellerie. Le cinquieme Acte nous ramene chez Milord Townly. Lady Grace conte à Manly ce qui s'eſt paſſé. Milady Townly n'étoit rentrée qu'à cinq heures du matin, haraſſée des fatigues de la veille & du jeu. Milord irrité avoit voulu faire fermer la porte, & ſa Sœur avoit eu toutes les peines du monde à le diſſuader de faire un pareil éclat; il s'é-

toit enfin contenté de coucher dans un autre appartement. Milady en rentrant, loin d'être choquée ni allarmée de ne point trouver ſon mari, ſe félicitoit de l'aventure; elle trouvoit que, dans ſa ſituation, le caquet d'une amie valoit mieux que la compagnie du meilleur mari qu'il y eût au monde. « Son indifférence, dit Lady Grace, » eſt incroyable; car quoiqu'elle eût » perdu juſqu'au dernier ſchelling de » ſa bourſe, & qu'elle eût pouſſé ſon » crédit bien au-delà de ſes reſſources, » elle plaiſantoit de ſes extravagances » avec tant de vivacité, elle peignoit » la pénitence qu'elle ſeroit obligée » d'en faire, avec des traits ſi ridicu- » les, que ſi ma pitié pour la ſitua- » tion de mon frere n'avoit pas été » auſſi forte, ſa gaieté m'auroit fait » oublier entierement mon chagrin. »

La Scene change, & repréſente la chambre de Milady Townly; elle vient de ſe lever, & elle va ſe mettre à ſa toilette. *Truſty*, ſa femme-de-chambre, la ſoutient.

(*Truſty*) Comme vous voilà faite, ma chere Maîtreſſe!

(*Lady* T.) Comment veux-tu qu'on

ſoit bien? On ne peut pas avoir un moment de ſommeil dans cette maiſon... Les gens de Milord ſont dès le midi un tapage inſupportable.

(*Truſty*) Il eſt vrai, Madame, que c'eſt une grande pitié qu'on ne puiſſe pas perſuader à Milord de ſe coucher & de ſe lever comme les gens de qualité!

(*Lady* T.) Je ſuis perdue, dépouillée, ruinée de fond en comble! J'ai perdu juſqu'à ma derniere guinée... Ah! ma chere Truſty, que faut-il que je faſſe?

(*Truſty*) Hélas! Madame, je n'y ſais point de remede; peut-être aurez-vous la fortune plus favorable ce ſoir.

(*Lady* T.) Mais je n'ai pas ſeulement une guinée pour tenter la fortune!

(*Truſty*) Voilà ce qu'il y a de fâcheux.... Attendez, Madame, il me vient une idée..... Mais il ſera trop tard.

(*Lady* T.) Qu'eſt-ce que c'eſt? Dis promptement, je te prie.

(*Truſty*) Si votre Intendant n'avoit

pas encore payé les cinquante livres que vous lui avez remiſes pour....je ne ſais plus qui...

(*Lady* T.) Ah! oui, tu as raiſon; c'eſt pour...j'ai oublié ce vilain nom-là!

(*Truſty*) N'eſt-ce pas pour votre ancien Mercier, que vous avez renvoyé l'année paſſée, parce qu'il ne vouloit plus vous faire crédit?

(*Lady* T.) Juſtement : c'eſt pour ce faquin-là. Vas vîte, ma chere Truſty, & dis à mon Intendant de m'apporter cet argent ſur le champ.... Y a-t-il jamais eu un malheur pareil au mien!... Veiller toute la nuit, perdre tout ſon argent, rêver qu'on gagne mille guinées, & ſe réveiller ſans un ſol!.. (*Elle ſe regarde au miroir.*) Comme je ſuis faite!...En vérité, les plaiſirs de la vie valent-ils ce deſordre-là?...Si ce n'étoit pour la honte, maintenant je croirois preſque que le plan raiſonnable de Lady Grace n'eſt pas tout-à-fait ſi ridicule!...Si mon ſage époux vouloit ſeulement tenir ſa langue une ſemaine, il y a à parier que je haïrois la Ville dans quinze jours.

[Truſty eſt arrivée dans le moment que l'Intendant M. *Pondage* comptoit

l'argent au Mercier; elle l'arrête. « Com-
» ment, lui dit-elle, donner de l'ar-
» gent! vous êtes fou, je crois. Venez
» parler à Madame. » Pondage arrive, un sac à la main; Trusty le lui arrache & on le renvoie.]

(*Trusty, en fouillant dans le sac.*) Les jolies choses! Eh bien, cela a manqué de tomber dans les mains d'un faquin de Marchand....J'imagine que votre Grandeur voudra bien me laisser cette mauvaise guinée, à cause de la bonne aventure....Je vous remercie, Madame.

(*Lady* T.) Comment! je ne vous ai pas dit de la prendre.

(*Trusty*) Non.... mais votre Grandeur m'a regardée, comme si elle étoit prête à me le dire; j'ai voulu vous épargner la peine de parler, ma bonne Maîtresse.

(*Lady* T.) Eh bien gardes-la; tu l'as méritée...... Mais j'entends cet homme qui fait bien du bruit.... Ces gens du Peuple sont les plus incommodes créatures qu'on puisse voir; on a toutes les peines du monde à les satisfaire avec des paroles.

(*Milord* T. *qui a entendu les cris*

du Mercier, & qui en a appris le sujet, entre fort en colere.) Comment se fait-il, Madame, qu'un Marchand ose faire du bruit dans ma maison pour de l'argent que vous lui devez?

(*Lady* T.) Vous n'attendez pas, Milord, que je réponde des impertinences des autres?

(*Lord* T.) Non; mais vous répondrez de vos extravagances, qui en sont la cause..... Je croyois vous avoir donné de l'argent, il y a trois mois, pour satisfaire tous ces gens-là.

(*Lady* T.) Oui; mais vous voyez qu'ils ne sont jamais satisfaits.

(*Lord* T.) Ni moi non plus, Madame, je ne le suis pas d'être ainsi joué. Que sont devenues les cinq cens guinées que je vous ai données hier?

(*Lady* T.) Milord, si l'argent est toujours le sujet de notre conversation, je ne prendrai pas la peine de répondre davantage.

(*Lord* T.) Madame, Madame, je veux que vous m'entendiez & que vous me répondiez.

(*Lady* T.) Je veux! Je veux!... Je vous avouerai, Milord, que voilà un langage auquel je ne suis point ac-

coutumée, & que je ne veux point souffrir.

(*Lord* T.) Vous en souffrirez bien davantage, avant que je vous quitte.

(*Lady* T.) Si vous m'insultez, Milord, vous aurez à souffrir de votre côté, je vous assure.

(*Lord* T.) Allez, Madame, votre vivacité est ridicule; maintenant vous n'avez plus ni honneur ni innocence pour la soutenir.

(*Lady* T.) Vous trouverez à la fin que j'aurai du ressentiment. Prenez garde de me pousser à bout.... Vous avez moins à vous plaindre que bien d'autres maris de votre rang.

(*Lord* T.) Morbleu, Madame, eh! sur quoi fondez-vous cette présomption? Seroit-ce sur votre mérite corporel? Seroit-ce sur ce que votre personne est moins corrompue que votre ame? Est-ce-là seulement ce qui peut blesser un époux honnête & sensible? N'avez-vous pas tous les autres vices qui peuvent dégrader votre naissance & souiller la vertu d'une femme? N'avez-vous pas flétri votre beauté, ruiné votre fortune, deshonoré votre mari, votre famille, par ces nuits sacrifiées à la

mode & à l'extravagance? La femme galante n'en fait pas davantage, & si elle cache son infamie, elle en fait moins; mais à coup sûr, un desordre aussi public blesse aussi cruellemeut mon honneur & mon repos, que le libertinage.

(*Lady* T.) Je vois, Milord, quelle espece de femme il eût fallu pour vous plaire.

(*Lord* T.) Femme ingrate! vous auriez pû la voir en vous-même...Pourquoi nos Loix n'autorisent-elles pas le divorce pour cet affront plus visible, pour cet adultere de l'ame, aussi-bien que pour celui de la personne! Quand le cœur entier de ma femme est abandonné à des plaisirs auxquels je n'ai aucune part, que m'importe que ce soit un as noir ou un fat bien poudré qui en jouisse!

(*Lady* T.) Si vous n'avez pas encore pu gagner mon cœur, Milord, ce n'est certainement pas là le moyen de l'obtenir.

(*Lord* T.) Il y a long-tems que j'en ai désespéré, Madame; & puisque notre bonheur ne peut être mutuel, il est convenable que nos personnes soient divisées ainsi que nos cœurs...Vous ne

coucherez plus dans cette maison, Madame; c'en est fait.

(*Lady* T.) Prenez garde, Milord : on ne me rappellera pas aussi aisément que vous l'imaginez.

(*Lord* T.) Vous rappeller, Madame!... Moi!... Holà!... quelqu'un. [*Il fait prier Lady Grace & Manly de passer dans son appartement; ils arrivent, & il les prend à témoins de sa séparation avec sa femme; puis s'adressant à elle :*] Pour vous, Milady, je n'ai pas besoin de répéter les motifs de notre rupture...on n'en est que trop informé!.. Par respect pour la mémoire de votre vertueux Pere, je vous soutiendrai toujours comme sa fille..... Comme femme du Lord Townly, vous avez eu tout ce qu'un tendre époux pouvoit vous donner, &, pour le dire à ma honte & à la vôtre, plus que des femmes heureuses ne desirent.... Mais ces complaisances doivent avoir un terme; la magnificence siéroit mal aux vices qui en abusent...Milady *Lovemore*, votre tante, a consenti, les larmes aux yeux, de vous recevoir chez elle. Vous y trouverez le nécessaire décent de la vie, mais pas un article de luxe...Si le

tems & votre situation vous font faire de justes réflexions sur vous-même, votre sort deviendra meilleur...Mais si vous prodiguez ce peu que vous avez, & si vous soupirez encore après vos égaremens passés, ce peu sera encore diminué, & je ne regarderai pas comme mon ami, celui qui prononcera votre nom devant moi.

(*Lady* T.) Que mon ame est attendrie pour elle!

(*Lord* T. *à Manly.*) O mon ami, vous avez été témoin de mon amour naissant!.. Rappellez-vous ce tems où je la croyois incapable de vice. J'étois enchanté de partager avec elle mon cœur & ma fortune! J'espérois trouver en elle une compagne agréable, une amie fidelle, une épouse tendre.... Hélas! que j'ai été cruellement trompé!

(*Manly à part.*) Je vois que ce dernier reproche l'a frappée.

(*Lord* T.) Quoique dès ce moment son idée sorte pour jamais de mon cœur, je ne veux cependant pas que la punition excede ses fautes... Je sais que le monde aime les aventures qui nourrissent le goût qu'il a pour le scan-

dale; & comme un éclat de cette nature peut faire naître des soupçons injurieux pour elle, je déclare, devant vous deux, que je n'ai rien à lui reprocher qui puisse blesser l'honneur d'un mari; ainsi, lorsque l'on attaquera sa conduite, vous pouvez rendre cette justice à sa réputation.

(*Lady* T. *se tournant vers Lady Grace, & fondant en larmes,*) Oh! chere Sœur! chere Sœur!

(*Lord* T.) Si vous entendez parler de notre aventure, ne citez que la moitié des sujets de plainte qu'elle m'a donnés, & livrez-moi plutôt à la censure du Public.

(*Lady* T. *se jette éperdue dans les bras de Lady Grace.*) Soutenez-moi! Sauvez-moi! Cachez-moi à l'Univers entier.

(*Manly retient Milord qui veut sortir.*) (*Lord T.*) Laissez-moi, mon ami, puisque nous ne devons plus nous revoir; m'arrêter plus long-tems seroit insulter à sa peine.

(*Lady T.*) Encore un moment, Milord... Le peu de mots que j'ai à vous dire, ne méritera pas une insulte. Comme vous avez appellé vos amis

pour être témoins de votre ressentiment, qu'ils le soient aussi de ma derniere réponse.

(*Lord* T.) Parlez, Madame, je vous écoute.

(*Lady* T.) Vous vous êtes toujours plaint, Milord, que je manquois d'amour, mais vous êtes convenu que je n'en ai jamais eu pour d'autre; ainsi quand vous entendrez l'histoire de mon cœur, vous pourrez bien vous plaindre encore de mon indifférence, mais vous n'en serez point étonné.

(*Lord* T.) Eh bien, Madame, continuez, je suis attentif.

(*Lady* T.) Avant que je fusse à vous, Milord, un monde flatteur m'avoit entretenue de ma beauté, & mon miroir m'avoit confirmé ses éloges : enivrée de cet avantage, je regardois les hommes comme mes esclaves; je triomphois des cœurs, & je me faisois un plaisir de leurs peines; le mien étoit si absolument insensible, que lorsque mon pere m'ordonna de faire choix d'un époux, je refusai la liberté qu'il me laissoit, & j'abandonnai mon sort à son choix.... Sa tendresse me destina à vous, Milord... Nos mains

furent jointes, mais mon cœur resta uni à sa folie. Mon unique joie étoit dans le pouvoir, la domination, la société, la profusion; je regardois la supériorité d'un mari comme une loi vulgaire qui n'étoit faite ni pour l'esprit ni pour la beauté; je ne connoissois de guides que mes passions, & de maître que ma volonté. Vous-même, Milord, séduit quelque tems par l'amour, vous vous amusiez de mes caprices, & vous ne prévoyiez pas alors l'abus extravagant que je ferois de votre indulgence... Mais, quoique je confesse tout haut mon ingratitude, je dois rendre ce témoignage à la vérité, que c'est votre tendre indulgence même qui m'a perdue; elle a donné plus de force à mes défauts habituels; & il n'est pas étonnant que le doux sentiment de l'amour n'ait point trouvé de place dans une ame si légere, & au milieu d'une vie si dissipée & si extravagante.

(*Lord* T.) O *Manly!* Où cette femme a-t'elle donc enséveli son cœur?

(*Manly.*) Si vous pouvez le recouvrer... quel précieux trésor!

(*Lady* T.) Ce que j'ai dit, Milord, est ma confession, & non mon excuse. Mes erreurs, (donnez-leur, si vous voulez, un nom plus odieux) mes erreurs ne peuvent se justifier. Il ne me reste dans ma situation qu'à me soumettre à votre volonté: le tems seul peut vous convaincre de mon repentir; ainsi je n'espere de grace que lorsque je l'aurai méritée par ma conduite. La pénitence d'une vie triste & solitaire seroit peu de chose pour une personne innocente; mais le sentiment que j'ai d'avoir mérité cette affreuse séparation, répandra sur ma vie une amertume éternelle... (*à Milady Grace en l'embrassant*) Adieu, ma sœur. Votre vertu n'a pas besoin d'être encouragée par l'image de ma honte... mais quand vous penserez que j'aurai expié mes folies passées, obtenez mon pardon de votre frere offensé.

(*Lord* T.) Venez, Madame: vos erreurs, ainsi désavouées, sont oubliées dès ce moment même. Un sentiment si vrai, si profond de vos fautes vous rend telle, que mes plus ardens desirs vous peignoient à mon cœur.

(*Lady* T.) Ah combien ses bontés

me rendent plus odieuse encore!

(*Lady Grace.*) Et combien ce repentir vous rend aimable!

(*Lord* T.) Des amis que l'absence seule a séparés, ne goûtent qu'un plaisir ordinaire en se retrouvant; mais après être échappés d'un naufrage, ils mêlent les larmes dans leurs embrassemens. (*Il se jette dans les bras de sa femme.*)

(*Lady* T.) Quelles expressions! quel amour pourront m'acquitter de ce bienfait!

(*Lord* T.) Conservez seulement ce desir de plaire, votre pouvoir sera sans bornes.

(*Lady* T.) Jusqu'à ce moment, je n'avois pas su, Milord, que j'avois un cœur à vous donner.

(*Lord* T.) Je vous jure, Madame, que cette main, lorsque vous l'accordâtes pour la premiere fois à mes desirs, ne m'offrit pas un bien plus doux. O *Manly!* ma chere sœur! puisque vous avez si souvent partagé ma peine, partagez mon bonheur. J'ai trouvé enfin l'épouse que souhaitoit mon cœur, & ce jour peut bien être appellé mon jour de nôces. *Le mariage de Manly*

avec Lady Grace termine cette Scene, & la Piece finit par un Bal où se découvre le complot du Comte de la Bannette.

Cette longue analyse peut mettre le Lecteur en état d'apprécier le mérite de cette Comédie, & d'expliquer le peu de succès qu'a eu son imitation sur notre Théatre. Le sujet du *Mari poussé à bout* est intéressant & moral; le caractere de Milady *Townly* est vrai, agréable, & d'un comique noble: le Dialogue nous a paru vif & ingénieux, (*a*) mais cette intrigue seroit languissante, si elle n'étoit ranimée par la farce de *Sir François Wroughead*, qui est, comme nous l'avons dit, un hors-d'œuvre, ou plutôt une autre Comédie: cette farce néanmoins jette dans le total du mouvement, de la variété, & de la gaieté.

(*a*) Ce mérite sera bien affoibli dans la Traduction. Outre la contrainte qui refroidit toute Traduction, la nôtre pourra paroître quelquefois trop libre, quelquefois trop littérale; mais la précipitation de notre travail ne nous a pas permis d'y mettre une précision & une élégance qui demanderoient plus de tems que nous n'en avions.

M. D. L. P. en supprimant cette intrigue, n'a donc conservé qu'un sujet dénué d'action, de situation, de *force comique*, dont le tissu étoit lâche, & la marche lente & monotone. Cet Ecrivain auroit pu y substituer quelques incidens pour soutenir l'intérêt, accélérer la marche, & sur-tout varier les situations. Au récit des travers & des extravagances de Milady, il auroit pu substituer le tableau même, en la produisant sur le Théatre au milieu d'un cercle de Fats & de Joueurs; & en mettant sa sagesse & sa réputation à quelque épreuve délicate qui lui fît faire des réflexions sérieuses sur sa conduite, & préparât mieux sa conversion trop brusque & trop imprévue.

Nous remarquerons ici qu'il est bien plus aisé de faire passer une Tragédie qu'une Comédie d'une langue dans une autre. Les grandes passions, qui sont l'ame de la Tragédie, sont les mêmes par-tout; les ridicules, les vices qui sont l'objet de la Comédie, varient de formes & de couleurs selon les tems & les lieux. En transplantant ainsi les mœurs de la Comédie, on est obligé de sacrifier beaucoup de traits particuliers

qui sont propres à une Nation, & sont étrangers à l'autre; mais on ne s'apperçoit pas souvent que ce sont ces petits traits qui constituent la vérité des caracteres & des mœurs. Ce n'est pas assez dans un portrait d'observer les formes générales; c'est à de petits détails peu sensibles qu'est attachée la ressemblance: supprimez-les, vous détruisez les physionomies, vous faites des figures sans caractere, & vous manquez l'effet.

Nous finirons par observer qu'on a trouvé la versification de l'*Epouse à la mode*, facile, & le dialogue vif & naturel. L'Auteur a fait passer avec esprit & avec liberté, dans cette Piece, les détails les plus piquans de la Piece Angloise, dont il seroit à desirer seulement qu'il eût suivi la marche avec moins de fidélité.



ITALIE.

I.

LETTRE écrite de Bologne pour la défense de Newton, accusé d'avoir tiré son système d'Optique du Traité de Vossius *de Natura Lucis.*

LA Critique laisse rarement les Auteurs originaux jouir en paix de la gloire qu'ils se sont acquise par des découvertes. Soit par amour pour la vérité, soit par esprit de paradoxe, soit par un dévouement singulier aux intérêts de l'Antiquité, soit par envie ou par quelque autre passion, on a cherché de tous les tems à rayer de la liste des Inventeurs, des hommes qu'un consentement unanime y avoit d'abord placés, & qui s'y étoient maintenus par une longue possession. Il y en a sans doute plusieurs dans cette liste, qui n'ont eu d'autre mérite que d'avoir fouillé dans des mines inconnues, & d'avoir rassemblé des ruines en un corps. Il ne reste là-dessus aucun soupçon, lorsqu'on a jetté un coup-d'œil

sur les Traités de Thomasius, de Spon, d'Almelovéen, & de plusieurs Critiques plus récens, qui ont traité des Inventions dérobées aux Anciens par les Modernes. Mais l'accusation de plagiat n'a-t-elle pas été souvent injustement intentée? C'est ce que l'on décidera sans peine, non pas en confrontant, comme font les Critiques accusateurs, des passages avec des passages; mais en comparant Ouvrage à Ouvrage, les seules Pieces, sur lesquelles le procès puisse être jugé avec connoissance de cause.

Je viens, Monsieur, d'en faire tout récemment une épreuve que je desire communiquer au Public, parce qu'elle intéresse la mémoire de l'incomparable Newton, accusé par un Auteur François d'avoir puisé tout son système d'Optique dans le Livre d'Isaac Vossius *de Natura Lucis*. Un sage Critique a dit qu'il falloit être circonspect à prononcer sur les grands Hommes. Je ne me suis pas laissé séduire par les couleurs que l'Accusateur a données à ses prétentions. J'ai ouvert l'Ouvrage de Vossius; j'y ai trouvé en effet les passages cités par l'Auteur trop ja-

loux de la gloire de ce Savant ; mais j'y ai envain cherché le ſyſtême de Newton. Le Phyſicien François, quelque eſtimable qu'il puiſſe être d'ailleurs, me paroît, dans cette occaſion, avoir trop donné par précipitation à de ſimples apparences ; & je ne doute point qu'il ne ſoit le premier à payer à Newton le tribut que lui doit l'équité, s'il veut bien lire avec quelque attention l'Ouvrage de Voſſius. Imaginez-vous, Monſieur, des principes faux, des raiſonnemens ridicules, des obſervations puériles, en un mot, une Phyſique barbare ; vous aurez une idée du Traité *de Natura Lucis.* Détachez-en quelques propoſitions dépouillées de leurs acceſſoires ; détournez-en quelques autres de leur ſens naturel, & vous aurez les points fondamentaux de l'Optique Newtonienne. Eſt-ce avoir fourni à Newton un ſyſtême, que d'avoir emmoncelé des matériaux, parmi leſquels il étoit impoſſible de démêler le petit nombre qui pouvoit ſervir à conſtruire l'Edifice, ſuivant la diſpoſition & l'ordre de la Nature.

Voſſius a dit : » Toutes les couleurs » ſont dans la lumiere ; mais elles n'y

» ſont pas toujours viſiblement.. On peut » en conclurre que la lumiere renferme » toutes les couleurs. » *Inſunt itaque lumini omnes colores, licet non ſemper viſibiliter....omnes tamen lucem ſecum colores afferre ex eo colligi poteſt*, &c. Voilà, dit le Critique, le blanc regardé comme le mêlange de toutes les couleurs. Mais ſi l'on examine la Doctrine entiere de Voſſius, on verra combien il eſt loin du principe inconteſtable de Newton ; il n'y a pas la moindre analogie entre les deux ſyſtêmes. Voſſius prétend que le blanc eſt le commencement des couleurs, & le noir la fin ; le blanc le *minimum*, & le noir le *maximum* ; que la qualité de la couleur dérive du ſoufre qui ſe trouve mêlé dans tous les corps ; que la véritable couleur n'eſt qu'un degré, une maniere de combuſtion dans un corps, & la couleur apparente l'image de la véritable couleur, vue hors de ſon lieu : *Color nempè verus, eſt gradus & modus combuſtionis in corpore aliquo ; color verò apparens, eſt imago veri coloris, extrà locum viſa.* C'eſt-à-dire, que les corps ſont plus ou moins colorés, ſuivant qu'ils ſont

brûlés plus ou moins, & que la maniere d'agir du feu ſur eux, leur donne à chacun une couleur différente. En vérité, Monſieur, eſt-ce dans ce cahos d'abſurdités que Newton a découvert la Nature ? Croyez-vous que, pour la conſidérer, il ſe ſoit mis des bandeaux ſi épais ſur les yeux ? A-t-il commencé par croire, ſur l'autorité d'un mauvais Phyſicien, avant que d'avoir ramaſſé les Obſervations ſur leſquelles il a établi ſon ſyſtême ? Non, ſans doute : ce grand Phyſicien s'eſt élevé ſur ſes propres aîles juſqu'à la ſource de la lumiere ; il a pénétré dans le ſein du Soleil ; il en a diviſé les rayons, il les a mis dans le creuſet de l'Expérience, il les a forcés, en une infinité de manieres, de ne rien dérober à ſes regards ; & après s'être rendu maître de la vérité, il a éclairé le Monde. Après pluſieurs années de recherches continuelles, il a appris aux hommes aveugles que la lumiere, dont ils jouiſſoient ſans la connoître, eſt compoſée de couleurs diſtinguées les unes des autres par des qualités particulieres, permanentes & immuables, dont l'aſſemblage & la confuſion nous donnent

ce que nous appellons le blanc.

Qu'avoit fait Voſſius ? Il avoit examiné les phénomenes ſucceſſifs de la flamme, & il étoit parti de ces Obſervations, pour former une Théorie générale d'Optique. Lorſqu'il diſoit que la lumiere renfermoit toutes les couleurs, il entendoit qu'elle les renfermoit *en puiſſance*, comme dit l'Ecole, changeant ſuivant l'action plus ou moins grande du feu. Mais il n'avoit jamais penſé que chaque rayon fût actuellement compoſé de diverſes couleurs réellement diſtinctes & immuables. Comme l'état de charbon eſt le dernier état où la flamme laiſſe les corps, il en avoit conclu que le noir étoit la principale des couleurs, tandis qu'il n'eſt réellement qu'une privation de lumiere.

Allons plus loin. Voſſius, dans le même Ouvrage, avance clairement la principale propoſition de Newton. *C'eſt tomber dans l'erreur*, dit-il, *que d'appeller la couleur une lumiere modifiée : Quapropter non rectè ii ſentiunt, qui colorem vocant lumen modificatum.* Voilà Newton. Mais pourquoi ſont-ils dans l'erreur ? *Parce que*, ajoute Voſſius,

il n'y a rien de plus oppoſé à la lumiere que la couleur : Cùm lumen nihil æquè contrarium habeat ac colorem. Voilà Voſſius. Vous ſavez que Newton, loin d'avoir enſeigné une pareille Doctrine, répete par-tout que la lumiere n'eſt autre choſe que les couleurs émanées de la ſubſtance du Soleil.

Encore une obſervation. Le titre du quinzieme Chapitre de l'Ouvrage de Voſſius porte *que la réfraction ne ſe fait pas de la ſurface, refractionem non fieri in ſuperficie.* Vous croyez avoir dans cette propoſition une branche féconde de l'Optique Newtonienne. Ne nous nous arrêtons point au titre : parcourons le Chapitre entier, & nous nous trouverons dans la route oppoſée à celle du Phyſicien Anglois. La réfraction, ſuivant Voſſius, n'arrive point avant que le rayon tombant de l'air ſur l'eau ait atteint la ſurface de ce dernier fluide, comme le prétend Newton, mais après que le rayon l'a pénétré & s'y eſt enfoncé juſqu'à un certain degré. Que dites-vous, Monſieur, de cette oppoſition ? Newton eſt-il le plagiaire de Voſſius ? En vérité plus je conſidere le Critique François, plus je me per-

ſuade qu'il a voulu s'amuſer à donner de l'inquiétude & de l'exercice aux admirateurs de Newton ; car il a ſans doute lu Voſſius, & s'il ne l'avoit pas lu, il n'auroit point hazardé des accuſations graves contre le Légiſlateur de la Phyſique, j'ai preſque dit, de la Nature.

Je crois avoir ſuffiſamment juſtifié Newton, & je vous ferai grace de pluſieurs autres obſervations auſſi concluantes en ſa faveur, que celles que j'ai rapportées. Il ſeroit auſſi aiſé de détruire la plûpart des accuſations de plagiat, ſi l'on pouvoit ſe réſoudre à ne s'en rapporter qu'aux originaux ; mais nous aimons à condamner & ſurtous les grands hommes. Les Auteurs qui ont prétendu voir l'*origine ancienne de la Phyſique nouvelle*, les *découvertes récentes de la Médecine chez les Anciens*, n'ont preſque jamais ſuivi une méthode philoſophique & concluante. Avant que de traduire un Auteur comme plagiaire au tribunal du Public, il faudroit avoir obſervé dans l'examen de ſon Ouvrage des regles de critique, dont il n'eſt pas permis à un Philoſophe de s'écarter ſans s'expoſer à une juſte cenſure. Voici là-

deſſus quelques réflexions que je ſoumets à vos lumieres.

1°. Quoiqu'il y ait dans les Anciens des paſſages qui ſemblent contenir la doctrine des Modernes, il ne s'enſuit pas que les Modernes ne puiſſent mériter à la rigueur la gloire de l'invention. Ces paſſages ſignifient ſouvent, dans le livre même, toute autre choſe que ce qu'ils diſent dans la citation. Loin de renfermer la doctrine des Auteurs d'où ils ſont tirés, ces Auteurs ont au contraire ſoutenu des opinions diamétralement oppoſées au ſens que l'on ſuppoſe dans ces paſſages.

2°. En matiere de Médecine, de Phyſique, &c, une découverte doit appartenir à celui qui l'a déduite de l'obſervation, & qui en a le premier enſeigné l'application & l'uſage. Quiconque préſente une vérité ſans en connoître les principes, ni en pénétrer les conſéquences, ne fait pas faire un ſeul pas à la Science, & il reſſemble à un aveugle qu'il ne faudra point appeller clairvoyant, parce qu'il aura par hazard deviné la couleur d'une étoffe. Des propoſitions jettées ſans deſſein par nos Prédéceſſeurs, ne doivent pas être regar-

dées comme le germe de nos nouvelles productions. Les Philoſophes modernes ont très-ſouvent été plus à portée d'être éclairés par la nature elle-même, que par les Ouvrages de l'antiquité. Les Anciens ont pu de tems en tems lever un coin du voile de la Vérité, mais ils l'ont laiſſé tomber tout de ſuite, comme ſi elle leur avoit refuſé de ſe manifeſter à leurs yeux. Des Modernes auront arraché ce voile, & ils ſeront plagiaires des Anciens !

3°. Pourquoi faut-il que ce ſoit dans Hypocrate ou dans Ariſtote, qu'un Inventeur ait puiſé des vérités, que tant de ſiecles ne ſe ſont pas aviſés d'y voir, & que l'on n'y verroit pas encore ſans lui? Je veux, par exemple, qu'Hypocrate ait eu quelque ſoupçon de la circulation du ſang, (car s'il l'avoit crue, il l'auroit plus clairement expoſée, & en auroit tiré plus de ſervice) : Harvée, ou Aquapendente, ou le Pere Paul, ou tel autre Moderne, aura-t-il eu tort de la découvrir, ou tout au moins de la démontrer & de l'enſeigner le premier à l'univers ? Un Poëte tragique diſoit que la force de ſon ſujet lui avoit fait faire un vers qu'on l'accuſoit d'avoir dérobé à un

de ſes Confreres : pourquoi Newton & Leibnitz n'auroient-ils pas ſaiſi la même vérité ? Les Européens tiennent-ils la poudre à canon de la même main que les Chinois ? La nature a-t-elle accordé à quelque génie un droit excluſif, ſur le beau, le vrai, le neuf ? La vérité a ſa maniere d'être ; pourquoi deux hommes avec des organes auſſi parfaits, & placés dans les mêmes circonſtances, n'auroient-ils pas la même maniere de voir ? Pourquoi les Modernes n'auront-ils donc pas pu penſer comme les Anciens, ſans penſer d'après les Anciens ? S'ils n'ont pas toujours été les premiers créateurs de leurs ſyſtêmes, ils ont preſque toujours eu le mérite d'avoir tiré la pierre informe de la carriere, & d'avoir été les Architectes de l'édifice.

4°. Eſt-il à préſumer que de grands Philoſophes, des génies créateurs, ſe ſoient occupés à fouiller dans des Ouvrages ſubalternes & obſcurs, pour en tirer des opinions qui naiſſent quelquefois du fond de leur ſyſtême. On a voulu que Deſcartes dût à Gomez Pereira la gloire d'avoir transformé les bêtes en machines. Pereira avoit dit la même choſe que Deſcartes ; mais

dans ſon *Antoniana Margarita*, il ne l'avoit point prouvé, & ſon Ouvrage étoit tombé dans le même oubli que ſa perſonne. Deſcartes, qui liſoit peu, n'avoit pas certainement pris la peine de ſecouer la pouſſiere de ce Livre inconnu, & il n'auroit pas adopté ſon opinion biſarre, s'il n'y avoit été philoſophiquement forcé par les principes de ſon ſyſtême général. Le Médecin Eſpagnol avoit maltraité les bêtes, ſans ſavoir pourquoi ; le Philoſophe François les dégrada par une méthode raiſonnée. Pereira ne fit pas un ſeul Diſciple. Deſcartes fit une ſecte nombreuſe ; & voilà ce qui diſtingue ordinairement l'opinion philoſophique d'avec la propoſition haſardée.

Enfin, pour en revenir à l'accuſation qui a donné lieu à cette Lettre, il eſt évident qu'une vérité, tirée d'une erreur manifeſte & défendue par des abſurdités, n'a pas pu ſervir de flambeau à un Philoſophe. On eſt donc autoriſé à traiter une telle vérité d'erreur, & l'on n'a point de raiſon de lui accorder la croyance dûe à la vérité. Il arrive de-là que, loin de nous applanir la voie des découvertes, elle nous la

rend plus difficile. Avec un préjugé légitime contre elle, nous nous méfions des obſervations qui nous paroiſſent établir ce que nous regardons comme faux, & nous n'oſons avancer dans cette route, prévenus qu'elle nous éloigne du but. Que ſi notre eſprit a embraſſé cette vérité, ce n'a été qu'en ſe prévenant des erreurs auxquelles nous la voyons enchaînée, puiſque nous n'avons pu en être convaincus que par des raiſonnemens erronnés ; & dès-lors nos ténebres ſont plus profondes que celles de l'ignorance, puiſqu'il y a une maſſe d'erreurs entre la ſcience de la vérité que nous cherchons, & la connoiſſance de la vérité que nous avons par haſard dans les mains. Il n'eſt pas naturel de conſerver le tronc, en coupant les racines. Ainſi nous n'oſons nous déterminer à retenir l'opinion, en condamnant les preuves ; & ſi nous prenons enfin ce parti, ce ne peut être qu'après avoir acquis des lumieres par de nouvelles obſervations qui ne nous auront point été ſuggérées par notre ancien ſyſtême, & qui d'elles-mêmes nous auroient conduits à la vérité. Je conclus de-là que Newton n'a pas pu emprunter de Voſſius ſon

ſyſtême ſur les couleurs, parce qu'il n'a pas pu adopter les principes de ce célebre Erudit, & que, ſi un Phyſicien étoit parti du Traité *de Natura Lucis* pour arriver à la véritable Optique, il auroit beaucoup plus de mérite pour en avoir ſurmonté les obſtacles qui lui fermoient le chemin de la Science.

Ces réflexions m'ont paru aſſez fortes pour engager des hommes qui tombent dans des injuſtices par précipitation, à ne pas regarder un Ouvrage comme la copie d'un autre, parce qu'il aura quelque trait de reſſemblance avec celui-ci. A ſuivre les regles de la critique que j'ai rapidement indiquées, les Cenſeurs s'expoſeront moins légerement à être accuſés eux-mêmes ou d'imprudence ou de mauvaiſe foi ; ces Lecteurs ne prononceront point ſans avoir des moyens & des fondemens pour aſſurer la légitimité de leurs jugemens ; & le Public rira de voir un Abercrombius (*a*) travesti en Apollon, ſéant en ſon lit de juſtice, citer Ariſtote à ſon tribunal, comme ayant ſupprimé les Ouvrages de ſes Prédéceſ-

(*a*) Voyez ſon *Fur Academicus*.

ſeurs, pour s'en arroger les découvertes.

Du reſte, je ne prétends point toucher au mérite du Critique françois que j'ai réfuté; mais j'ai cru devoir ces obſervations à Newton, au Public, & à l'équité. Je les ſoumets à vos lumieres.

J'ai l'honneur d'être, &c.

II.

Feu M. *Cocchi*, célebre Médecin de Florence, dont le *Journal Etranger* du mois de Mars 1758 contient l'éloge & la vie littéraire, publia, il y a quelques années, une Diſſertation ſous ce titre : *Il Vitto Pitagorico : Le Régime Pithagoricien.*

L'habileté connue de l'Auteur, & la juſte prévention du Public pour tout ce qui eſt ſorti de ſa plume, ont engagé M. *Aſtier*, homme d'eſprit & de goût, à traduire ce bon Ouvrage. C'eſt donc à l'occaſion de ce travail, dont M. Aſtier nous a fait part, que nous avons cru devoir donner ici une idée de l'Ouvrage ſingulier & ſavant

de M. Cocchi. Ce grand Médecin ayant reconnu par une longue expérience que la plûpart des maladies qui affligent le plus cruellement l'humanité, ſont produites par l'uſage immodéré des alimens animaux, crut devoir s'élever contre un abus d'autant plus digne d'attention, qu'il fait tous les jours de nouveaux progrès. Dans cette vue, il entreprit de faire revivre le régime de Pythagore, & de le propoſer comme le moyen le plus ſûr pour acquérir & pour conſerver la ſanté; mais avant que d'entrer en matiere, M. Cocchi s'attache à faire connoître le Philoſophe de Samos.

On ſait combien le caractere de ce vrai Sage a été défiguré par la malignité, l'ignorance, & la ſuperſtitieuſe crédulité des Auteurs qui en ont parlé; combien encore ſes préceptes ont été corrompus par ceux qui ont prétendu en avoir démêlé le véritable ſens. M. Cocchi le repréſente ſous les traits qui lui ſont propres. Il réclame en faveur de Pythagore les témoignages des ſeuls Auteurs dignes de foi; il met dans leur véritable jour ſes ſentimens & ſes opinions qu'il a eu ſoin de recueillir

dans les Ecrits de ſes Diſciples & de ſes Sectateurs. Il nous le fait enviſager à la fois comme un très-grand Phyſicien, comme un Mathématicien profond, comme un Philoſophe verſé particulierement dans la Critique, dans la Morale, dans la Médecine, &, ce qui eſt encore plus glorieux pour lui, comme le Fondateur de l'Ecole d'Italie : Ecole célebre, d'où eſt ſortie cette foule de grands Hommes qui ont porté les Sciences à un ſi haut degré de perfection.

Qu'il eſt beau de voir enſuite Pythagore joindre au ſavoir le plus profond & le plus étendu les plus ſolides qualités du cœur! Que M. Cocchi ſait bien intéreſſer l'humanité, & attacher le Lecteur, par la maniere dont il nous peint la tendreſſe de ce Philoſophe pour les ſiens, ſa générosité envers ſes amis, le ſoin qu'il eut d'entretenir la concorde parmi ſes Concitoyens, ſa douceur, ſa complaiſance dans la ſociété, ſa tempérance, ſa modeſtie, ſon intégrité dans les moindres actions de ſa vie!

Il ne fait pas moins aimer le Philoſophe, en le repréſentant comme un

homme extrêmement aimable, enjoué, poli, ſoigneux de ſa perſonne, grand amateur de la Muſique, & rempli de cet eſprit de curioſité innocente & délicate, caractere des vrais Naturaliſtes, enfin cherchant à découvrir, dans les moindres corps organiques, les merveilles que la Nature s'eſt plû à cacher aux yeux du Vulgaire.

Ceux qui ſont verſés dans la Médecine, éprouvent la même ſatisfaction, en voyant les Médecins Pythagoriciens pratiquer très-exactement, dans le traitement de leurs malades, la méthode de nos Ecoles modernes; leurs Chirurgiens obſerver les mêmes précautions & les mêmes ménagemens; & l'uſage des drogues regardé, dans cet heureux tems de la Médecine, comme entierement inutile ou abuſif.

L'Auteur, après avoir fort nettement expoſé le caractere & les opinions de Pythagore, démontre les motifs qui porterent ce Philoſophe à adopter le ſyſtême de la Métempſicoſe. Il examine enſuite les différentes Sectes Pythagoriciennes, & après avoir rendu aux premiers Diſciples de ce grand Homme la juſtice qui leur eſt dûe, il

abandonne les derniers au juste mépris qu'ils méritent.

M. Cocchi, après ces Préliminaires, passe à l'objet de son Ouvrage, c'est-à-dire, à l'explication du Régime de Pythagore, qui consiste dans l'usage de l'eau simple & pure, dans celui des végétaux frais & tendres, quels qu'ils soient, & dans la privation du vin & de la chair des animaux volatiles, quadrupedes, ou aquatiques.

Mais pour parvenir à nous faire goûter un régime qui a pour baze la frugalité & la tempérance, pour nous engager à sacrifier le genre de vie auquel nous sommes accoutumés dès l'enfance, & qui flatte si agréablement notre goût, il falloit démontrer : 1°. l'excellence & les avantages de la nourriture végétale ; 2°. les inconvéniens des alimens tirés du regne animal. Il falloit donc pour cet effet expliquer d'abord la nature & les facultés du corps humain, puis les qualités des alimens qui lui servent de nourriture. C'est ici que se développent les profondes connoissances de M. Cocchi dans l'Anatomie, dans la Chymie, &c. C'est ce qu'on voit particuliere-

ment, lorsque, pour expliquer le principe de la vie & de la santé, il examine le cours intérieur des liquides ou des humeurs différentes qui entrent dans notre composé, ainsi que les altérations que les alimens reçoivent successivement dans le corps humain ; & lorsque par l'analyse qu'il nous fait des Végétaux, par l'examen de leurs propriétés différentes, il prouve sensiblement qu'ils se convertissent plus aisément, & d'une maniere plus utile, en la substance qui nous est propre.

Ces principes conduisent l'Auteur à l'énumération des maladies & des accidens qui sont causés par les alimens tirés du regne animal, lorsqu'ils ne sont point corrigés par le mêlange des végétaux. Pour ne laisser sur ce point aucun doute dans l'esprit du Lecteur, il lui rappelle les funestes effets qu'a produits, dans tous les tems & dans tous les pays, une longue disette d'alimens végétaux.

Ces par des vérités frappantes qu'il combat puissamment ces raisons frivoles que les mondains ont imaginées, pour allier l'intempérance avec la santé, & qu'il force, pour ainsi dire, dans

leurs derniers retranchemens, les hommes sensuels qui sont esclaves de leur ventre, en mettant sous leurs yeux les déplorables suites des excès où ils ne craignent pas de se plonger tous les jours & qu'ils se déguisent sous le nom d'agréables débauches.

Le style de M. Cocchi, quoiqu'énergique & nullement négligé, est simple & à la portée de tout le monde. Il n'est point tombé dans le défaut que l'on reproche à quelques Ecrivains de sa Nation, de sacrifier la solidité au brillant de la pensée. Son Ouvrage offre par-tout d'excellens principes de Morale, de Physique & de Médecine ; il renferme une infinité de traits d'érudition, & cette érudition est toujours placée, toujours instructive.



III.

CALCOLO sopra il valore dell'Opinioni e sopra i Piaceri e i Dolori della Vita humana. Venezia, presso G. B. Pasquali.

« CALCUL sur la valeur des » Opinions des hommes & sur les » Plaisirs & les Peines de la Vie » humaine. A Venise, chez *J. B.* » *Pasquali.*

LES deux sujets dont traite cette Brochure de 70 pages seulement, forment deux Dissertations séparées, dont nous allons rendre compte. Nous commençons par le calcul *de la valeur des Opinions.*

L'homme de sa nature est porté aux plaisirs des sens, & ce goût le conduit dans la société. Là, tous les objets qui sont propres à satisfaire son penchant attirant indifféremment son attention, ils deviennent tous en particulier l'objet du desir de chacun. Cette conformité de goût pour le plaisir qui détermine les hommes pour les mêmes objets, devroit les rendre naturellement

tous ennemis les uns des autres. Mais la force de pluſieurs employée contre un ſeul, met obſtacle aux excès de chacun.

L'homme à peine né porte-t-il la main ſur l'objet qui le frappe, que ſi une autre main s'oppoſe à ſa ſatisfaction, alors il cherche à ſurmonter cet obſtacle par la force. Mais ce moyen n'eſt pas toujours efficace, parce que ſouvent la réſiſtance qu'on lui oppoſe eſt victorieuſe. De cette ſupériorité naît la peur. L'homme donc en cherchant à parvenir à un but, eſt obligé non-ſeulement d'employer ſa force, mais encore de craindre celle des autres.

Qu'après cela l'on ſuppoſe deux hommes vivans enſemble, le plus fort aſſujettira néceſſairement le plus foible, & deviendra maître du choix. Mais ſi on les conſidere raſſemblés en grand nombre, quoique l'un d'eux ſoit plus fort qu'aucun autre pris ſéparément, la ſupériorité de celui-ci diſparoîtra devant la force réunie de tous les autres; chacun en particulier craindra également, & ſa crainte ſera proportionnée à la force de tous, comparée à celle de chacun.

La force de chacun en particulier, celle même d'un petit nombre réuni, n'étant pas aſſez puiſſante pour contrebalancer celle de tous les autres, & la liberté du choix des plaiſirs dépendant d'une force qui l'emporte ſur une autre, il faudra, pour parvenir à cette liberté, déterminer en ſa faveur la force du plus grand nombre, ce qui ne pourra ſe faire qu'en raiſon des motifs que l'on employera pour mettre d'un côté la force réunie de tous en faveur d'un ſeul. Cette force réunie s'appelle Opinion.

L'Opinion eſt donc une convention tacite de ne point ſouffrir la force des autres. Le prétexte de l'opinion, c'eſt la vertu, ou l'héroïſme qui nous porte à faire le bien ou le plaiſir des autres avec nos ſeules forces.

Le but de l'opinion eſt l'intérêt perſonnel, parce que nous n'employons au ſecours des autres que le ſuperflu de nos forces. Ce même intérêt fait ſupporter des choſes fâcheuſes, pour éviter de plus grands maux. C'eſt ainſi que le Guerrier s'expoſe à la mort, parce qu'en faiſant autrement il ſe cou-

vriroit d'une honte beaucoup plus inſupportable que la mort même.

L'opinion tient à la perſuaſion que nous nous formons de devenir maîtres du choix des objets agréables pour les autres, plutôt qu'à leur poſſeſſion pour nous-mêmes; & la perſuaſion que nous ſommes aſſez au-deſſus des autres pour régler ce choix, ſurpaſſe de beaucoup la poſſeſſion des objets agréables. L'homme préfere les plaiſirs d'opinion aux plaiſirs des ſens. L'avare ſe prive de tout pour accumuler, & le Militaire s'expoſe aux dangers les plus évidens. Quel peut être l'objet de tous les deux, ſinon de rendre leur opinion plus reſpectable, en s'appuyant de ce qui attire la conſidération des hommes?

Les opinions ſont différentes, comme les vertus ou les prétextes dont elles ſe couvrent. Leur but n'étant que d'introduire une diſtinction parmi les hommes, ſi tous les hommes recevoient la même opinion, ce ſeroit comme s'il n'y en avoit aucune.

Les richeſſes ſont la valeur de l'opinion, puiſqu'il eſt clair qu'elles ſe changent contre des opinions, & qu'on peut établir entre elles une ſorte de

commerce. Ces richeſſes, qui ſont la meſure des opinions, ſont ou celles qu'on poſſede, ou celles qu'on acquiert, ou celles dont on diſpoſe. La valeur des opinions ne conſiſtant que dans le crédit public, ce crédit croît non-ſeulement par l'augmentation de ces trois genres de richeſſes, mais encore par la diminution des perſonnes qui en diſpoſent. D'après ces principes, l'Auteur établit une Formule pour calculer la valeur de chaque opinion comparée avec une autre, & il en conclut qu'en général un Noble vaut deux Commerçans, un Commerçant les deux tiers d'un Soldat & les trois quarts d'un Homme-de-Lettres.

La valeur des opinions n'étant pas la même, il s'en fait une prédominante, qui change elle-même de valeur, ſuivant les différens tems. Cette opinion eſt celle qui ſe trouve en poſſeſſion d'une plus grande quantité de richeſſes. Les autres ne ſe ſoutiennent qu'avec les richeſſes acquiſes, lorſqu'elles étoient dominantes. L'opinion prédominante a communément à combattre une opinion naiſſante, par laquelle elle eſt à la fin ſupplantée. Cette

réflexion fournit à l'Auteur l'occasion d'examiner la succession des différentes opinions qui ont été dominantes en Italie. *La plus ancienne*, dit-il, *dont on se souvienne, est celle des conquêtes, qui fut étouffée par celle du luxe, principalement sous* Auguste. *A celle-ci succéda celle du Platonisme, du tems de* Constantin; *elle fut suivie des investitures, du tems de* Léon III. *Cette derniere fut remplacée par les factions, qui troublerent le Pontificat de* Grégoire VII; *après quoi on vit s'élever celle des Lettres, au tems de* Léon X, *jusqu'à ce qu'on s'occupa de l'opinion de la paresse, qui domine aujourd'hui en Italie. Cette vicissitude d'opinions fait voir dans toutes une variété égale.*

La vertu étant le prétexte dont les opinions sont forcées de se couvrir, elles disparoissent, dès qu'on a reconnu que leur but est différent de leur prétexte. Ainsi l'opinion des conquêtes, dont la liberté étoit le masque, s'est évanouie, lorsqu'on a reconnu que la liberté étoit contraire à la Société. Celle du luxe, fondée sur le prétexte de la félicité publique, a été remplacée par le Platonisme, les investitures & les

factions de Grégoire VII, trois opinions fondées sur la Vertu & la Religion, qui peuvent être le prétexte des opinions, mais qui ne sont pas elles-mêmes des opinions. Le prétexte de la connoissance des choses, à la faveur duquel elle s'étoit élevée, répugne à l'opinion même, l'homme, lorsqu'il s'applique à quelque Science nouvelle, n'ayant en vue que son propre intérêt, & la connoissance des choses ne s'étendant qu'à un petit nombre de vérités géométriques & à quelques inductions sur les effets moins connus, que l'on tire de ceux qui le sont davantage.

L'Auteur, après avoir examiné les faux prétextes dont se sont couvertes les opinions dominantes en différens tems, conclut en faveur de l'opinion dominante actuellement en Italie. *Quant au prétexte de l'ordre*, dit-il, *à la faveur duquel regne aujourd'hui en Italie l'opinion du repos, quoique, par la condition humaine, ce prétexte soit feint dans la Société, comme celui de la félicité & de la liberté, nous nous contentons de cette opinion. Par elle, chacun satisfait de l'état dans lequel il se*

trouve, ne cherche point à s'élever plus haut que n'étoient ses ancêtres, ni à passer les bornes qui lui sont prescrites... En un mot, ce repos fait éviter les guerres & les cruautés, effets funestes des opinions plus violentes. Quelque opinion qui vienne à remplacer celle-ci, elle ne sera sûrement pas plus sage.

Ce coup-d'œil sur les opinions dominantes doit faire voir que la Nature ayant favorisé tous les hommes également, en leur accordant des dons naturels, le hazard les traite inégalement, en les faisant naître dans des tems & des lieux, où leurs talens naturels sont différemment développés par l'opinion dominante, & que le mérite de chacun ne consiste qu'à se montrer dans un siecle & dans un climat, où le genre de ses talens soit recherché. Si tous les hommes qui vivent ensemble, se trouvoient placés dans un autre siecle, ou si l'on introduisoit dans le leur la disposition des opinions d'un autre tems, on verroit une révolution universelle dans leur valeur.

Que conclure de tout ceci? Que l'homme en société a besoin d'opinions, puisqu'elles lui servent d'appui

contre les autres; puisque avec elles l'homme est plus fort que timide, que la quantité de plaisirs est proportionnée à celle des opinions, que les opinions divisent les hommes en différentes classes, & que c'est sur la faculté de procurer du bien ou du plaisir, que l'on peut calculet la valeur d'une opinion.

On doit considérer l'homme comme un faisceau d'os liés ensemble par des tendons, des muscles & des membranes, qui ne sont que des fibres tissues d'autres fibres plus déliées, subdivisées à l'infini jusqu'à la plus petite ténuité imaginable. Ces fibres sont des canaux, dans lesquels coulent des fluides de différente espece. Une tension trop forte, ou un relâchement trop considérable dans ces fibres, produit la douleur, en interrompant le mouvement des fluides; ou, au contraire, le desordre dans le mouvement des fluides produit l'altération des fibres. Du rétablissement de ces fibres ou de ces fluides, naît le plaisir. Ce rétablissement des fibres une fois opéré, si tous les fluides continuent de se répandre sans se choquer, l'homme n'éprouvera au-

cune sensation de plaisir ou de peine; mais cette situation est presque chimérique, la matiere des fibres qui résistent continuellement aux fluides, & l'impression fréquente des objets extérieurs tendant sans cesse à troubler l'économie intérieure.

Les peines & les plaisirs, produits par l'altération & le rétablissement des fibres, prennent des noms différens, suivant les parties dans lesquelles ils se font sentir plus vivement. La douleur produite par les fluides arrêtés dans les fibres de l'estomac s'appelle faim; elle s'appaise par le plaisir de manger, qui entretient le mouvement des fibres & agite les liqueurs retenues dans ces canaux. La même douleur s'appelle soif, &c. Le rétablissement des fluides dans leur état naturel produit le plaisir opposé à ces douleurs; mais si le mouvement que l'on redonne à ces fluides devient plus violent qu'il ne doit être, cette altération produit des incommodités d'une espece opposée, telles que l'indigestion, le vomissement, les frénésies, la colique, la langueur, &c. qui se guérissent par le seul effort de la nature, & par la résistance des fibres

qui tendent toujours à produire les douleurs de la premiere espece. Ces mêmes fibres répondant à la superficie de notre corps, qui est couvert d'une peau très-mince, éprouvent des sensations diverses des objets extérieurs qui les touchent. Ces impressions, faites suivant la direction du mouvement des fibres ou des fluides, forment les sensations agréables, telles que celles occasionnées par les mets, les odeurs agréables, la Musique, &c; & les mêmes impressions, faites contre le mouvement & la direction des fluides & des fibres, produisent les dégoûts, les mauvaises odeurs. De cette nécessité de conserver dans une juste proportion l'action des fibres & des fluides, naissent différens plaisirs, qui ne sont plaisirs qu'autant qu'ils servent à maintenir l'équilibre, quand ce ne seroit même que pour se perdre. De ce nombre sont la danse, la chasse, &c. Ces mêmes exercices poussés trop loin, produisent dans les fibres une action qui ne regle plus le mouvement des fluides & des esprits. Le corps est alors travaillé de lassitude, & l'on y remédie par le repos, qui n'est autre

chose que l'abandon du rétablissement de l'équilibre, aux fibres qui tendent toujours naturellement à l'engourdissement, qu'on répare encore par l'exercice. Ce cercle de mouvement & de repos est donc nécessaire pour l'entretien de l'action des fibres & des fluides.

Outre les plaisirs & les douleurs qui se font sentir à nos fibres par l'attouchement, il en est d'une espece différente, qu'on peut appeller d'opinion. De ce nombre sont la crainte, qui consiste dans l'attention qu'on apporte à combiner sa force avec celle de l'objet que l'on craint; la dissimulation, la compassion, &c. Dans la même classe on peut ranger aussi les peines & les plaisirs de convention, tels que les récompenses honorifiques, la possession même de l'argent, plaisirs qui ne nous touchent qu'autant qu'ils peuvent nous procurer ceux qu'on appelle plaisirs des sens, & nous aider à supporter, avec moins de peine, l'impression que tous les hommes font réciproquement les uns sur les autres.

Les plaisirs & les peines ne consistant donc que dans le mouvement de nos esprits, si par une suite d'une forte

secousse qu'ils reçoivent, ils recourent à un état pareil à celui où ils ont déja été, quoique loin des objets qui l'ont produit, il se réveille en nous la même sensation, avec le souvenir de la cause qui l'a produite. De-là naissent les peines & les plaisirs de l'imagination, tels que le soupçon, l'espérance, *&c.*

De tout ce qu'on a vu jusqu'ici, on doit conclure que la peine & le plaisir dépendent d'une tension des fibres juste ou défectueuse, ou du mouvement des fluides arrêtés ou secondés. Les peines consistant dans le défaut ou l'excès de tension des fibres, ou de mouvement des esprits, peuvent être regardées comme quelque chose de positif. Il n'en est pas de même du plaisir, qui ne consiste que dans la cessation de l'excès ou du défaut de mouvement & de tension, & qui n'est jamais que relatif au besoin qu'on a de se délivrer de la peine contraire. C'est ainsi qu'à proportion de la faim, de la lassitude, de la chaleur, on goûte le plaisir du manger, du repos, du rafraîchissement, & que les mêmes plaisirs continués deviennent insipides, à mesure que le besoin diminue.

Ces notions préſuppoſées, pour parvenir au calcul des peines & des plaiſirs, il faut conſidérer que l'homme, par ſa nature, n'eſt ſujet qu'à la douleur, parce que, dans le cas où les fibres & les fluides ſont dans une harmonie parfaite, on n'éprouve aucune ſenſation agréable ou déſagréable, & que tout changement qui arrive dans l'équilibre, eſt une peine que l'on ne peut anéantir que par le plaiſir contraire, qui ne peut jamais ſurpaſſer la peine, parce que dès que la douleur eſt paſſée, tout ce qu'on prend de plaiſir de plus, mene à la douleur contraire. C'eſt ainſi qu'en ſe ſoulageant immodérément de la faim, on paſſe à l'indigeſtion, du froid à un chaud incommode, *&c.* Il y a plus : ſi quelques fibres, endurcies ou affaiſſées par le long uſage, ſont moins ſuſceptibles de douleur, elles le ſont encore moins de plaiſir, & ne peuvent plus être regardées que comme des poids incommodes, toujours nuiſibles à l'économie générale.

L'âge des hommes & la conſtitution de leur corps entrent encore naturellement dans le calcul des peines & des

plaiſirs. Les enfans ayant des organes moins ſolides, ſont ſujets aux mouvemens violens, & par la même raiſon moins durables. Les vieillards, moins ſujets aux peines des ſens, parce que leurs organes ſont moins aiſés à émouvoir, ne ſe ſoulagent pas abſolument par les plaiſirs contraires, & ſont plus portés à la triſteſſe, parce que les objets extérieurs font rarement ſur eux une impreſſion nouvelle. Les femmes, qui ont une moindre quantité de fibres développées, perdent plus aiſément leur reſſort, vieilliſſent plutôt que les hommes, ſont moins ſujettes aux plaiſirs & aux peines des ſens. La quantité de leurs fibres mortes & la ſubtilité de leurs fluides les rendent plus ſujettes à la crainte, & plus portées à la colere & à la diſſimulation. L'amour, qui chez les hommes eſt un effet des ſens, eſt produit en elles par la crainte; c'eſt pourquoi elles exigent, pour prix de leur amour, tout ce qui peut les raſſûrer contre l'impreſſion plus forte de ces mêmes hommes, qui les aſſujettit.

Entre le valétudinaire & l'homme bien conſtitué, on trouve la même différence qu'entre le vieillard & le jeune

homme. Le premier, que la délicateſſe de ſes fibres empêche de ſe remettre facilement de la douleur & de tout ce qui peut lui en cauſer, eſt recherché dans ſes goûts, inconſtant dans ſon choix, & a toutes les maladies de la délicateſſe, qui eſt la ſuperſtition des plaiſirs. L'autre, au contraire, court à des incommodités que l'expérience lui fait regarder comme autant de remedes.

La différence des conditions n'altérant pas la nature, elle n'apporte aucun changement à la ſenſibilité pour les peines & pour les plaiſirs. Une danſe de place réjouit autant le Laboureur, qu'une fête brillante amuſe le Grand-Seigneur; & l'un eſt auſſi ſatisfait d'obtenir la conduite d'un troupeau, que lorſque l'autre obtient le commandement d'une armée. C'eſt donc du tempérament, beaucoup plus que de la condition, que dépend la ſenſibilité pour le plaiſir. Il n'y a point de Souverain décrépit, qui ne changeât ſa condition contre celle d'un jeune Berger.

Que conclure de tout ceci ? Que l'homme eſt de ſa nature ſujet à la

peine, & non au plaiſir; que l'un & l'autre dépendent de la diſpoſition de ſes fibres; que le nombre des plaiſirs & des peines dépend de la force de la complexion; que les fluides pouvant s'atténuer à l'infini, & les ordres de nos fibres ſe diverſifier dans la même proportion, la variété de nos ſenſations doit être infinie.

Cet Ouvrage eſt un de ces amuſemens philoſophiques qui, ſans être d'une exactitude géométrique, ſont poſés ſur des principes ſi vraiſemblables, qu'ils approchent beaucoup de la vérité. L'Auteur avoue que c'eſt au haſard qu'il a expliqué la maniere dont ſe produit chaque peine & chaque plaiſir. « Si je conclus, dit-il, » que toutes les peines & les plaiſirs » de cette vie ne ſont qu'illuſion, je » puis ajouter que tous les raiſonnemens humains ne ſont que folie; & » quand je dis *tous*, je n'ai garde » d'en excepter mes Calculs.



I V.

LES Fêtes de Parme & de Vienne, faites à l'occasion du Mariage de l'Archiduc JOSEPH, *fils aîné de l'Empereur, & de l'Infante* ELISABETH *de Parme.*

L'AUGUSTE union de l'aîné des Archiducs avec la petite-fille du Roi, a été célébrée successivement à Parme & à Vienne, avec une magnificence digne des Couronnes dont le plus beau Sang du Monde vient de cimenter l'heureuse intelligence. Toutes les Nouvelles publiques ont été remplies du détail des superbes Fêtes qui se sont faites dans les deux Cours; ainsi notre objet n'est point ici d'en retracer la pompe & l'éclat. Mais toute la Partie des Spectacles est du ressort de notre Journal, & nous allons rendre un compte exact des deux Operas Italiens qui ont été donnés tant sur le Théâtre de Parme, que sur celui de Vienne. On verra, par l'Analyse de ces Pieces, combien le génie s'enflamme au feu du zele, combien il s'excite

encore au gré des Grands qui le discernent & l'emploient, enfin de quelle maniere il s'éleve à la mesure de son sujet. Le tendre & délicat *Metastasio*, l'ingénieux & pittoresque Abbé *Frugoni*, voilà les Poëtes que les Muses ont inspirés pour chanter les Dieux.

I. *LE Feste d'Imeneo nell'augustissimo Spozalizio delle Altezze Reali di* Giuseppe, *Archiduca d'Austria*, &c, &c, &c, *é della Reale Infanta Donna* Isabella di Borbone, *&c, &c, &c.*

« LES Fêtes de l'Hyménée, pour » l'auguste Mariage de Leurs Altesses » Royales le Prince *Joseph*, Archi- » duc d'Autriche, *&c, &c, &c;* » l'Infante *Isabelle de Bourbon*, &c.

TEL est le titre de la Piece de M. l'Abbé Frugoni, qui a été exécutée sur le Théâtre Royal de Parme.

Cet Opera est composé de trois sujets différens, renfermés chacun en un Acte, & précédés d'un Prologue, dans le goût de ceux que nous appellons *Ballets*, & dont l'invention est dûe à *la Mothe*. Ce genre de Spectacle

est une nouveauté pour l'Italie. La facilité de donner aux compositions de cette nature l'étendue que l'on veut, & la variété de la Musique que doit produire celle des sujets, sont les motifs qui ont déterminé le Poëte à le préférer à la Tragédie Lyrique.

Le Prologue est intitulé: *Le Triomphe de l'Amour*. Au milieu d'une campagne délicieuse, on voit descendre, sur des nuées éclatantes, Minerve, Jupiter & Mercure, accompagnés de toutes les Divinités de l'Olympe. Minerve se plaint à Jupiter des maux que l'Amour cause sur la Terre. Jupiter, résolu de venger la liberté du genre humain, ordonne à Mercure d'aller chercher le Fils de Venus. Mercure vole & l'amene, malgré les efforts qu'il fait pour s'échapper. Il se plaint à Jupiter de ce qu'on le traite en coupable. *Si je veux vous en croire*, dit le Maître des Dieux, *vous n'êtes qu'un simple enfant, qui lancez par amusement des fleches innocentes*. Mais qui ne se plaint pas de vous?

(*L'Amour*) Eh! qui peut m'accuser?

(*Jupiter*) La Liberté, qui languit dans

les fers, la Vertu qui gémit de sa défaite, & la Raison opprimée.

L'Amour avoue ses fautes passées; mais le projet qu'il vient d'exécuter, doit appaiser l'indignation de Jupiter. *Jusqu'ici* (dit-il) *on a vu la Beauté & la Vertu divisées; je viens de les unir pour le bonheur du Monde, & de me réconcilier avec l'Hymen.*

L'Hymen, suivi de la Beauté & de la Vertu, arrive à la voix de l'Amour, accompagné des Jeux & des Ris. *Beau Couple* (dit l'Amour à la Vertu & à la Beauté), *on juge ici l'Amour, défendez-le.*

L'Hymen, la Beauté & la Vertu s'empressent de justifier l'Amour. La Vertu doit à ce Dieu le rétablissement de son culte, que la Beauté lui avoit enlevé. L'Hymen prétend que l'auguste flamme que vient d'allumer l'Amour, doit obtenir son pardon; & la Beauté lui doit l'avantage d'être prise pour la Vertu même. Enfin, dans le tems que Mercure, par ordre de Jupiter, est venu enlever l'Amour pour le conduire au Tribunal de l'Olympe, il étoit occupé d'une union qui devoit faire le bonheur du Monde. Minerve se rend

à cette derniere excuſe, & couronne l'Amour de ſes propres mains. Jupiter ordonne à l'Amour de monter au rang des Dieux, avec la Vertu & la Beauté, ſes compagnes, & veut que le nœud qu'il vient de former faſſe oublier toutes ſes fautes. Les Ris & les Jeux célebrent cette union par leurs danſes & par leurs chants; après quoi les Dieux retournent au Ciel.

Cette allégorie, comme on voit, eſt fort agréable, & la louange qu'elle renferme, eſt ingénieuſe & très-délicate.

Le premier Acte, intitulé *Iris*, eſt imité de l'Acte du Ballet des *Sens*, appellé *l'Acte de la Vue*. Qu'on n'imagine pas que ce ſoit un reproche que nous voulons faire à l'Auteur; lui-même avoue ſon larcin, dans l'Avertiſſement qui eſt à la tête de cet Ouvrage. Iris, Meſſagere & Favorite de Junon, donne à la Terre l'aſpect le plus riant. L'Amour, qui, par l'ordre des Deſtins, a recouvré la lumiere, a porté ſes premiers regards ſur Iris, & a été charmé à ſa vue. Le plus grand obſtacle à la paſſion de l'Amour, eſt celle du cruel Aquilon pour Iris. Ce Dieu, la terreur des campagnes,

eſt l'ennemi de Zéphire, puiſqu'il détruit les préſens de Flore: c'eſt pourquoi Zéphire encourage l'Amour dans ſon nouveau penchant. Cependant un orage affreux s'éleve, le calme ſuccede, & Iris paroît. L'Amour lui déclare ce qu'il ſent pour elle, & cette Déeſſe, qui croit voir Zéphire, lui demande comment il oſe ainſi la flatter. *N'êtes-vous pas* (lui dit-elle) *le fidele adorateur de Flore? N'êtes-vous pas ce Dieu volage, qui n'êtes conſtant que dans votre inconſtance?* L'Amour la raſſure; elle éprouve alors un trouble nouveau, elle ne trouve plus dans ſon Amant les traits de Zéphire. L'Amour ſe jette à ſes pieds. Aquilon furieux arrive; Iris eſt troublée à ſa vue.

(*Aquilon*) Pourquoi vous troublez-vous? Pourquoi dédaignez-vous un Dieu qui vous adore?

(*Iris*) Je ne puis ſentir pour vous que de la pitié.

(*Aquilon*) Vous voulez donc me voir toujours malheureux? Que ne me laiſſiez-vous dans une erreur qui me plaît!

Inſenſible à la douleur d'Aquilon, Iris ôte à ce Dieu toute eſpérance. Aqui-

lon, perſuadé que Zéphire eſt ſon Rival, menace Iris de le pourſuivre, & de la forcer elle-même à ſe retirer au Ciel. On entend dans l'éloignement le frémiſſement des vents, & Aquilon s'éloigne.

Iris, qui prend toujours l'Amour pour Zéphire, lui apprend le juſte ſujet qu'elle a de craindre pour lui; mais l'Amour calme ſon inquiétude, en ſe découvrant à elle. Il appelle Zéphire, & une ſimphonie agréable annonce l'arrivée des Amours, qui deſcendent ſur des nuages, pour prendre part au bonheur du Fils de Venus.

J'ai vu (*dit l'Amour à Iris*) la lumiere du Ciel, & j'ai ſenti le bonheur de vous voir, en recouvrant la vue; mais je n'ai pas encore joui de toute ma félicité. J'entrevois, à-travers les voiles de l'avenir, l'union d'un Couple auguſte, l'un des plus élevés qui ſoit ſur la Terre. Jours, hâtez-vous de couler, & de montrer aux yeux des Nations un nœud que je leur cache encore.

Sapho eſt le ſujet du ſecond Acte. Tout le monde connoît le nom & les amours de cette femme célebre, dont les talens lui mériterent le ſurnom de

dixieme Muſe. Elle aime *Alcée*, Poëte Lyrique de Lesbos, & dédaigne *Doris*, fils de Neptune, qui eſt amoureux d'elle. Ce dernier engage ſon Pere à venger ſon affront, en faiſant périr ſon heureux Rival; mais avant que d'exécuter ce deſſein, Doris preſſe Sapho, par prieres & par menaces, de ſe rendre à ſon amour. *C'eſt le Fils d'un Dieu qui vous prie* (dit-il à la Belle).

(*Sapho*) Le Fils d'un Dieu a-t-il quelque droit ſur mon cœur?

(*Doris*) Songez à ce que peut faire un Dieu pour ſon Fils offenſé.

(*Sapho*) D'autres Divinités prendront ma défenſe.

(*Doris*) C'eſt trop m'offenſer, ingrate; écoutez-moi. Je connois la cauſe de mes maux. Alcée la pleurera avec vous. Redoutez ma colere, & ceſſez de vous aveugler ſur le danger qui vous menace. Craignez un Amant, fils d'un Dieu.... Non, vous n'êtes plus celle dont la beauté raviſſoit mes yeux; & mon amour ſe change en haine.

Sapho raſſure Alcée, effrayé des menaces de Doris. Elle entre dans l'enthouſiaſme. *Connois ce que je ſuis* (dit-elle à Alcée). *Je ſuis née pour chanter*

& pour t'aimer ; l'Amour & Phœbus ſont mes Dieux. L'Amour m'a donné ſes douces flammes, & Phœbus le don de l'harmonie, avec laquelle je puis retenir la foudre dans la main de Jupiter irrité, calmer les flots & charmer tous les cœurs....Aime-moi & eſpere. Cependant les vents frémiſſent, l'air ſe trouble, la Mer ſe ſouleve, Eole lui-même remplit tout d'horreur. Neptune paroît & ordonne aux flots de ſuſpendre leur violence. *J'accorde encore* (dit ce Dieu) *quelques momens à la fiere Sapho ; mais ſi elle conſerve la même audace, elle éprouvera ce que peut ma vengeance.* Les craintes d'Alcée augmentent; Sapho invoque Apollon; la Mer ſe retire dans ſon lit, & l'on voit deſcendre du Ciel une eſpece d'Arc de Triomphe, ſur les côtés duquel ſont deux Autels conſacrés à l'Harmonie, ſur leſquels on lit cette Inſcription : *Apollon te donna en naiſſant ſon génie, & l'Amour ſa tendreſſe. Prends cette Lyre enchantereſſe, & tu ſurmonteras tous les dangers* (*a*). Cette Lyre paroît

(a) Al tuo naſcere ti diero
Febo il genio, i ſenſi Amor :

au milieu du portique, ſuſpendue à des guirlandes de fleurs. Sapho marche à l'Autel, prend la Lyre, & à l'inſtant l'Eſprit Divin s'empare d'elle. *Viens, belle Harmonie* (dit-elle), *heureuſe enchantereſſe, viens me faire triompher; fais que ma voix inſpire l'amour, & qu'elle appaiſe les fureurs de la Mer.* Le charme a ſon effet, & le Deſtin ſe dévoile. Elle voit dans l'avenir la Beauté & la Valeur, Minerve & Mars, le Laurier & l'Olivier s'unir, pour le bonheur de l'Europe. Le Ciel redevient ſerein, la Mer ſe calme, & les airs ſe rempliſſent de feſtons de roſes, de guirlandes de fleurs. Sapho remet ſur l'Autel la Lyre enchantée, & les Peuples voiſins accourent à la voix d'Alcée, pour célébrer la victoire du Dieu du Chant & du Maître des Cœurs.

Le ſujet du dernier Acte eſt pris de la ſixieme Eglogue de Virgile, intitulé *Silene*, & du quatrieme Livre des Géorgiques. *Cromis & Lincus*, Bergers, ſont amoureux des deux Nym-

Prendi il plettro luſinghiere
De i perigli domator.

phes *Eglé* & *Alcé*. Eglé promet à Cromis qu'elle l'aimera, quand elle le verra enchaîner les eaux d'un torrent. Alcé, de ſon côté, promet à Lincus de l'aimer, quand ſa compagne aimera Cromis. Ces deux Amans vont trouver Silene, & l'avertiſſent que les deux Nymphes doivent venir troubler ſa tranquillité. Silene, accoutumé à leurs eſpiégleries, ſe promet de les leur rendre. Elles arrivent. Silene paroît être endormi ; elles l'enchaînent avec des fleurs. Il feint d'être en colere; mais les deux Nymphes lui promettent de le délier, s'il veut leur chanter une de ſes meilleures chanſons. Silene chante une jolie Paraphraſe de ces deux Vers ſi connus :

Malo me Galatea *petit, laſciva puella,*
Et fugit ad ſalices, & ſe cupit antè videri.

Le malin Vieillard, pour ſe débarraſſer de ces Nymphes, leur indique le ſéjour de *Protée*, & leur fait eſpérer près de lui plus d'amuſement qu'il ne peut leur en offrir. Les Nymphes courent à l'antre de Protée, & veulent le ſaiſir; mais à l'inſtant il ſe transforme en chardon, devient feu, en-

ſuite un torrent, que Cromis & Lincus enchaînent, & qui reſte immobile. Silene arrive alors, & il leur rappelle la promeſſe qu'elles ont faite aux deux Bergers de les aimer, quand Cromis auroit enchaîné un torrent. Les Nymphes en conviennent avec plaiſir ; leur éloignement pour Cromis & pour Lincus n'étoit qu'une feinte. Silene les engage à retracer dans leurs danſes les amours d'*Acis* & de *Galatée*. Le Théâtre change ; on voit la Mer, & ſur la côte une haute montagne, au ſommet de laquelle eſt l'antre de Polypheme. Les Nymphes expriment, par leurs danſes, les amours & les malheurs d'Acis & de Galatée. Cette Fable eſt trop connue pour la retracer; il ſuffit de dire que ce Ballet fut exécuté avec tout l'éclat & la richeſſe dont il étoit ſuſceptible. Les Comédiens Italiens & l'Opera de Paris ont donné, dans differens tems, des Ballets Pantomimes dont le ſujet étoit le même, & à-peu-près ſemblable dans l'exécution.

M. l'Abbé Frugoni eſt le premier qui ait introduit au Théâtre Italien un genre juſquès-là inuſité dans ſon pays. On s'apperçoit qu'il connoît bien notre Scene

Lyrique, par le discernement avec lequel il y a puisé; & l'on ne peut pas méconnoître, à son choix, l'homme de goût qui sait se rendre propres toutes les idées qu'il emprunte.

La Musique de ce Ballet, qui est admirable & pleine de feu, est du célebre *Traëta.*

II. *ALCIDE al bivio. Festa Teatrale da rappresentarsi in Musica per le felicissime Nozze delle LL. AA. RR. l'Archiduca* Guiseppe *d'Austria, e la Principessa* Isabella di Borbone, *per comando de gli Augustissimi Regnanti. Iu Vienna, l'anno.* 1760.

« HERCULE à l'entrée des deux » Routes (*de la Vertu & du Plaisir*). Fête Théâtrale, qui a été re» présentée en Musique pour l'heu» reux Mariage de Leurs Altesses » Royales, l'Archiduc *Joseph* d'Au» triche, & la Princesse *Isabelle de* » *Bourbon*, Infante de Parme, par » ordre de Leurs Majestés Impé» riales & Royales. A Vienne, 1760.

LE sujet de cet Opera, dont M. l'Abbé *Métastase* est auteur, est tiré du

deuxieme Livre des *Choses Mémorables de Xénophon, Ch.* 1. L'action se passe dans les campagnes de Thebes. Cette Piece, qui ne consiste qu'en un acte, est composée de douze Scenes, dont les Personnages sont *Alcide*, *Phronime*, son Gouverneur, *Edonide*, ou la Déesse du Plaisir, *Aretée*, ou la Vertu, *Iris*; des Nymphes, des Génies & des Amours, formant la suite d'Edonide; des Héros, des Héroïnes & des Génies, suivans d'Aretée, & des Habitans du Temple de la Gloire. En voici le canevas.

Le Théâtre représente d'abord une épaisse forêt qui se partage en deux Routes. L'une, à gauche, paroît aisée, agréable & parsemée de fleurs; l'autre n'offre à la vue que des lieux arides, des rochers & des précipices. Phronime, Gouverneur du jeune Alcide, le conduit, par ordre de Jupitet, à l'entrée de ces deux routes, & l'y laisse seul, maître de son choix, après l'avoir pourtant instruit que de ce choix dépend le bonheur ou le malheur de ses jours. Alcide, abandonné à lui-même, mais en qui le sang des Dieux se fait reconnoître, après quelques mo-

mens de réflexion, semble être décidé pour le chemin qui lui présente des obstacles à surmonter, lorsque dans la route opposée la Volupté s'avance vers lui. Elle l'arrête, & cherchant à le séduire par tout ce qui peut flatter sa jeunesse, elle change ce lieu sauvage & sombre en un séjour délicieux. La suite de la Volupté célebre les charmes & les douceurs de la mollesse. [Il y a ici un Chœur charmant, dont les paroles semblent appeller la Musique :

Alme incaute, che solcate
Della vita il Mare infido,
Questo il porto, questo il nido,
Questo il regno è del piacer.

Nous ne traduisons point ce morceau; les oreilles délicates en sentiront bien la douce énergie, qui disparoîtroit dans notre Version.]

Ces chants sont interrompus tout-à-coup par un bruit d'instrumens de Guerre, dont le jeune Héros est ému. Bientôt l'illusion est détruite, le charme s'évanouit, & Alcide se retrouve à l'entrée des deux routes.

La Vertu, qui a dissipé le prestige,

se montre au Héros. « O Dieux! (*s'écrie-t-il*) » c'est ma Mere; je vois » briller sur son front la majesté réu» nie à la douceur qui fait son partage.» Ce trait fin & délicat, dont l'application est si naturelle, si juste, a dû être bien agréablement ressenti par les Spectateurs. La Vertu & la Volupté exposent dans ce moment au Fils de Jupiter ce qu'il peut attendre de chacune d'elles. La premiere, sans lui dissimuler les obstacles qu'il aura à surmonter, lui promet, pour prix de ses travaux, une gloire immortelle. L'autre lui offre des jours tranquiles & sereins, filés par les Amours & par les Plaisirs. « La » Vertu (*dit-elle*) vous fait effective» ment de magnifiques promesses; mais » vous avez déja éprouvé la réalité des » miennes : vous avez entrevu les dou» ceurs que l'on goûte en suivant mes » Loix. » La Vertu reprend : « Je veux » à mon tour lui faire connoître les » glorieuses épreuves que j'exige des » grandes Ames. » Edonide, voyant l'impression que ces paroles ont faites sur Alcide, s'enfuit éperdue & troublée. A l'instant, au lieu des deux routes qui faisoient l'embarras d'Alcide,

paroît le Palais d'Aretée, édifice entierement feint d'azur, dont l'ordonnance ſimple, ſolide & majeſtueuſe, répond à la ſimplicité, à la fermeté & à la décence de la Déeſſe qui l'habite. On voit, entre les colonnes, des Statues ſymboliques de Vertus, foulant à leurs pieds l'Envie & les autres Vices. Les travaux futurs d'Alcide ſont repréſentés ſur des Bas-reliefs. Le jeune Héros veut ſe joindre à la Suite de la Vertu, dont eſt rempli le Palais ; Aretée lui dit qu'en ſe montrant à ſes yeux avec tout l'éclat qui l'environne, elle n'a voulu que l'éclaircir ſur le choix qu'il doit faire. « Il » eſt fait, dit vivement Alcide. » Agis » donc, » répond la Déeſſe.

Tout diſparoît alors, & Alcide ſe retrouve une troiſieme fois à l'entrée des deux routes, où il eſt rejoint par Phronime. Celui-ci, inſtruit du choix qu'a fait ſon Eleve, l'avertit de ſe défier ſur-tout de l'Envie, plus dangereuſe que la Volupté, dont il a ſu repouſſer les ſéductions. Enfin, voyant Alcide décidé à entrer dans le chemin de la Gloire, il l'exhorte à ne plus différer une entrepriſe ſi digne de lui.

« La lenteur, dit-il, n'eſt vertu, que » lorſqu'il s'agit de délibérer. » *Al riſolvere e virtu la lentezza, ma e vizio all'eſeguir.*

Alcide, reſté ſeul, apperçoit différens Génies, dont les uns portent les marques caractériſtiques de la Molleſſe & du Luxe ; les autres, les divers attributs de la Valeur & des Sciences. Le jeune Héros vole à ces derniers, qui l'aident à s'armer de toutes pieces ; & malgré l'oppoſition des autres, il entre dans la route eſcarpée. Le Ciel auſſi-tôt s'obſcurcit, le tonnerre gronde, & à la lueur des éclairs, Alcide découvre des Phantômes & des Monſtres, prêts à lui diſputer le paſſage. Il s'élance ſur eux, les combat, franchit les obſtacles qu'ils lui oppoſent, & pénetre, en s'écriant : « Je » reconnois ton ouvrage, cruelle En- » vie, monſtre envenimé, qui fais toi- » même ton ſupplice, & qui te plais » à perſécuter les Héros ; mais tu ne » ſaurois m'arrêter. S'il faut périr, le » trépas eſt beau dans une entrepriſe » glorieuſe. A peine il a prononcé ces mots, que l'horreur qui l'environnoit, ſe diſſipe, & qu'il ſe trouve ſous

un vaſte portique qui conduit au Temple de la Gloire. On monte par différens dégrés à ce Temple, au milieu duquel eſt placée la Déeſſe diſpenſatrice du véritable honneur & de l'immortalité. A ſes côtés ſont l'Hiſtoire & la Poéſie ; & au faîte de l'édifice, la Renommée, ayant à ſes pieds le Tems enchaîné. Les dehors & l'intérieur du Temple ſont ornés de couronnes, de trophées, & de tous les autres attributs des travaux héroïques. Le percé de l'Architecture laiſſe voir dans le lointain un bois de Palmiers & de Lauriers, rempli d'un grand nombre de Génies, de Héros & de Héroïnes. Alcide y retrouve la Vertu avec Phronime. La Volupté reparoît, & demande au jeune Prince de ſouffrir qu'elle l'accompagne dans la glorieuſe carriere qu'il vient de s'ouvrir. « J'ai » prétendu régner, dit-elle : je ne veux » maintenant qu'obéir. Que la Vertu me » guide, ce ſera moi qui publierai tes » hauts faits ; c'eſt de ma bouche que » tu entendras les vœux & les accla- » mations des Peuples rendus heureux » par ta bienfaiſance ; & loin de tra- » verſer jamais tes magnanimes entre-

» priſes, tu me verras, ſans ceſſe atta- » chée à tes pas, répandre ſur toi de » doux charmes, qui pourront contri- » buer à les ſeconder. »

Les Dieux récompenſent bien-tôt les efforts généreux d'Alcide. Il paroît un Arc-en-ciel. Iris, Meſſagere de Junon, deſcend dans un char lumineux, traîné par des Paons. Elle aſſure le jeune Héros de la protection de Jupiter, & elle lui prédit que ſon nom, tranſmis aux ſiecles futurs, fera la gloire des plus grands Guerriers. Elle ajoute que la Reine des Dieux lui deſtine pour épouſe la jeune *Hébé*, l'ornement & l'amour de l'Olympe. « Le » moindre avantage de la Fille de Ju- » non eſt, dit-elle, ſon origine immor- » telle ; tous les Dieux lui ont prodi- » gué à l'envi leurs plus précieux dons. » Minerve lui a donné toute ſa ſageſſe ; » la Vertu l'a choiſie pour habiter dans » ſon cœur ; Venus l'a ornée de tous » ſes attraits, & ſon union avec Alcide » fera le bonheur de l'Univers. »

Le Spectacle étoit terminé par un Ballet, repréſentant l'accord qui va régner déſormais entre la Vertu & les Plaiſirs, ſoumis à ſes Loix.

III. Il faut joindre à ces deux Operas, un Divertissement en Musique, qui a pour titre : *Tetide, Serenata da Cantarsi per le felicissime Nozze delle LL.AA.RR.l'Arciduca* Guiseppe *d'Austria, e la Principessa* Isabella di Borbone, *per comando de gli Augustissimi Regnanti.* « Thétis, Piece de Chant & » de Simphonie, composée pour l'heu- » reux Mariage de l'Archiduc *Joseph* » d'Autriche avec la Princesse *Isabelle* » *de Bourbon*, par ordre de Leurs Ma- » jestés Impériales & Royales. »

Ce Divertissement, dont les paroles sont de M. *Migliavacca*, Conseiller de Légation de S. M. le Roi de Pologne, Electeur de Saxe, fut exécutée, pour la premiere fois, le 10 Octobre dernier dans la Salle des *Ridotti*, & a été reprise plusieurs fois. A l'ouverture de la Scene, on voit le Palais de Thétis, qui s'éleve sur un vaste rocher. Il semble être formé de l'eau de la Mer, ou de crystal fort transparent. Au pié de ce Palais, sont distribués bizarrement des pointes de rochers, ornés d'algues & de coquillages. Des Fleuves, assis sur quelques-uns de ces rochers, versent, avec l'eau de leurs ur-

nes, les différentes richesses que la Mer renferme dans son sein. On apperçoit dans l'éloignement à-travers les intervalles que laissent les arcades & les colonnes, une foule de Néréides, de Tritons & de Dieux Marins, répandus sur d'autres rochers, tapissés de mousse & de plantes marines. Les uns forment différens groupes; les autres se jouent dans les eaux qui baignent le Palais de Thétis. Cette Déesse est assise au milieu de son Palais, sur un trône d'aigue-marine, orné de crystal, de coraux & de coquillages; un grand nombre de Nymphes lui forment une brillante Cour. Cette décoration, dont la magnificence & le goût surprennent tous les Spectateurs, est de l'invention du Chevalier *Servandoni*, qui l'a fait faire sous ses yeux. Tel est le canevas de la Piece.

Les Dieux de la Mer, joignant leurs vœux à ceux de l'Univers entier, viennent prier Thétis de déclarer enfin à qui d'Apollon ou de Mars elle confiera la conduite d'Achille. Chacun de ces Dieux prétend en être chargé préférablement à son Rival. L'extrême tendresse de Thétis pour un Fils, le

digne objet de ses soins, ne lui permet de se décider sur le choix important qu'elle doit faire, qu'après le plus mûr examen. Elle prie donc Apollon & Mars d'exposer successivement devant elle les raisons sur lesquelles chacun se fonde pour exiger la préférence. « Pouvez-vous balancer, dit Mars? N'est- » ce pas moi qui marchai toujours à » côté de son Pere, & qui veillai cons- » tamment sur lui? Son Fils m'appar- » tient donc dès le berceau. Déja, » dans l'âge le plus tendre, il saisit » avidement de ses jeunes mains le » fer de l'invincible *Pelée*, & brûle » de cueillir sur mes pas les Lauriers » paternels qu'il envie. Dès l'instant » de sa naissance, je reconnus l'ardeur » guerriere qui l'anime, & en ouvrant » les yeux au jour, il les ouvrit à la » Gloire. » Apollon prenant la parole : « N'est-ce pas moi, dit-il, qui l'ai » conduit à l'antre de Chiron? N'est- » ce pas-là qu'on a vu le Fils de Thé- » tis, jeune Athlete encore, se mêler » tantôt aux jeux agréables, tantôt aux » exercices qui, en inspirant la valeur, » affermissent la force du corps, & » faire à la fois l'admiration & l'es-

» pérance des Bergers de la Thessalie? » Ne l'ai-je pas accoutumé à braver » les orages & les Monstres? Ne lui » ai-je pas appris en quoi consiste » la véritable gloire, & combien » il est beau de réunir la prudence à » la fidélité, à la foi, l'humanité à la » justice? J'ai formé moi-même son » ame, en l'initiant dans les mysteres » des Arts; & en chantant les exploits » de ses Ayeux immortels, je lui ai » fait naître le desir de surpasser les » plus grands Héros. Enfin je lui ai » montré à toucher ma lyre & à lan- » cer mes fleches. » La contestation de ces Dieux ne fait qu'augmenter l'indécision de Thétis. « O Jupiter! s'écrie-t-elle, « dirige les mouvemens de mon » ame, guide-moi, & protege l'objet » de l'espoir du Monde. » L'Hymen survient, il apprend à Thétis que sa juste priere a percé la voûte des Cieux. « Comment, dit-il en marquant sa surprise, « quelle discorde » regne aujourd'hui entre les Dieux! » Apollon & Mars troublent, pour » Achille, la paix qui regne dans le » Palais de Thétis, tandis que, dans les » Cieux, Venus & Pallas se disputent

» *Deidamie*! Jupiter m'envoie ici pour » rétablir, par leur union, la concorde » parmi les Dieux. Thétis, poursuit-il, » il t'a choisie pour terminer le dif- » férend qui divise les Divinités. Déja » les Déesses rivales ont quitté le sé- » jour céleste, pour venir entendre ta » décision, & pour s'y soumettre. » Les Déesses arrivent au même instant. Pallas parle la premiere, & se plaint de ce que Venus prétend conduire la Princesse de Scyros au lit nuptial, & de ce qu'elle a déja préparé sa ceinture pour former l'auguste lien qui doit l'unir au Fils de Thétis. « Cependant, continue-t-elle, « je la défie de pro- » duire des titres qui puissent l'y au- » toriser. Je ne prétends point en im- » poser, répond la Déesse de Cythere, » je parois seule; les Amours m'ont » quittée, pour voler au-tour de Dei- » damie. Qui la voit, en effet, croit » me voir; ma perte fait ma gloire & » mes titres. Je triomphe dans ses » yeux, qui, en inspirant à la fois la » joie, l'amour & le respect, affer- » missent & étendent mon Empire. » “ Ma Rivale, reprend Pallas, veut en „ vain usurper des droits qui m'appar-

„ tiennent; c'est moi qui ai formé l'es- „ prit & le cœur de l'aimable Fille de „ Lycomede. Je ne parlerai point des „ qualités précieuses dont j'ai orné son „ ame; je ne dirai pas quelles sont „ les vertus qu'elle chérit davantage, „ ni combien elle aime les Arts; mais „ je ne saurois cacher que ses simples „ amusemens enchantent les Mortels „ & les Dieux, soit que ses délicates „ mains fassent rendre à quelque instru- „ ment de Musique les plus harmo- „ nieux accords, soit qu'animant la „ toile, elle y trace l'auguste image „ de son Pere, soit qu'en frappant la „ terre d'un pied léger, elle semble „ faire naître les fleurs sous ses pas. »

Thétis, après ce dialogue, s'explique en ces termes : “ Divinités, dit-elle, “ qu'Hyménée ramene aujour- „ d'hui la paix parmi vous; suivez tous „ ses pas. Qu'il forme, sous vos aus- „ pices, le nœud que le Ciel ordonne; „ que chacun de vos divers dons serve „ d'aiguillon & de frein aux autres; „ que les doux loisirs du Pinde cal- „ ment les fureurs de Mars; que les „ agrémens de Cythérée temperent la „ sévérité de Pallas; que les Amours,

„ unis aux Vertus, en adoucissent l'aus- „ térité. “ Dieu du Pinde, reprend Hymenée, “ vous êtes le Dieu de la „ paix, vous devez exemple aux Di- „ vinités. “ Cedons, répond le Dieu du Parnasse, “ l'honneur de cette belle „ union a des Divinités qui en sont „ plus dignes que nous. Que les nœuds „ qui vont lier le généreux Achille à „ la charmante Deidamie, soient for- „ més par l'invincible Pere & par la „ Mere immortelle du jeune Héros. „ Que les deux Epoux n'ayent d'autres „ Dieux tutélaires qu'eux-mêmes, & „ que, sous de si grands auspices, leur „ félicité soit le gage de celle du „ Monde. „ Mars se rend à ces raisons; l'Hyménée exhorte les deux Déesses à suivre son exemple, & à déférer tout à Thétis, avec qui aucune d'elles ne peut disputer de mérite, puisqu'elle réunit seule celui de Pallas & celui de Venus. Les Déesses mises ainsi d'accord, Apollon adresse ces paroles à Thétis : “ Tous les Dieux reconnois- „ sent ta supériorité; sois la Divinité „ tutélaire des jeunes Epoux. Si Achille „ veut combattre, ordonne à Vulcain; „ il lui forgera des armes invincibles.

„ Si ton Fils veut être chéri de ses Peu- „ ples, & gouverner en paix ses heureux „ Sujets, qu'il imite ton regne im- „ mortel. Si Deidamie ambitionne d'ê- „ tre l'honneur & des Epouses & des „ Meres, elle prendra Thétis pour „ modele. „ Apollon, après avoir ainsi concilié les Esprits, presse la Déesse d'accélérer les doux momens qui doivent remplir les vœux de tant de siecles passés, & faire le bonheur de tous les siecles à venir, en peuplant le Monde de Héros. Thétis réclame à son tour, pour ses enfans, la protection des Divinités présentes, qui se disposent à la suivre au Palais de Scyros, où tous les autres Dieux se sont déja rendus, pour célébrer l'union d'Achille & de Deidamide. Apollon finit par inviter l'Hymen à perpétuer leur postérité, aussi long-tems que le Monde sera éclairé par le Soleil.

La Musique de cette Piece, qui a été trouvée neuve, harmonieuse & remplie de traits dignes des plus grands Maîtres, est de M. le Chevalier *Gluk*, qui n'est pas inconnu en France.

L'allégorie, dans toutes ces Pieces, est ingénieusement soutenue, & tou-

jours auſſi délicate, auſſi-bien ménagée qu'elle eſt ſenſible. La magnificence du Spectacle eſt encore une circonſtance qui ne doit pas être oubliée.

Dans les Fêtes de l'Hyménée, l'Italie a vu renaître ſur la Scene l'enchantement & le merveilleux des machines les mieux amenées & de la plus parfaite exécution. La nouveauté de ce Spectacle, par la vérité, le bon goût & la belle diſtribution de toutes ſes parties, a mérité l'admiration de tous les Etrangers, qu'il avoit attirés en grand nombre à Parme. Le Sieur *Morand*, Penſionnaire de la Ville de Lyon, avoit été chargé de la diſpoſition du Théâtre, dont il a conduit toute l'ordonnance; & l'habileté de cet Artiſte n'a rien laiſſé à deſirer dans la partie de l'Architecture, ni dans la partie pittoreſque. La même intelligence régnoit dans les décorations & dans les habillemens, dont la compoſition, le goût, la richeſſe ont ſurpaſſé tout ce qui s'étoit vu juſqu'alors en Italie dans ce genre.

Les décorations du Théâtre de Vienne dans l'*Alcide al bivio*, étoient de l'invention du Sieur *Chamant*, pre-

mier Peintre de LL. MM. Imp. & la Salle avoit été diſpoſée par le Sieur *Quaglio*, premier Architecte des Théâtres.

Les Ballets, dont tous les Spectateurs ont également admiré les deſſeins & l'exécution, étoient de la compoſition du Sieur *Angiolini*. Enfin le goût, la magnificence & la recherche ont été portés juſques dans les moindres acceſſoires. Les paroles de l'Opera d'Alcide & celles du Divertiſſement de Thétis, imprimées à Vienne chez *Ghelen*, ſont ornés d'eſtampes, de fleurons, de vignettes, de culs-de-lampes & de lettres griſes; & le deſſein de tous ces Morceaux eſt auſſi ingénieux qu'agréable. Les culs-de-lampes & les lettres griſes de l'*Alcide al Bivio* ſur-tout ſont charmans.

Dans l'éloignement où nous ſommes du ſeul point de vue, d'où l'on pourroit juger ſainement de l'enſemble & de l'effet théâtral de ces trois différentes Pieces, nous nous garderons bien de hazarder aucune comparaiſon entre elles; nous obſerverons ſeulement que nous n'avons jamais mieux ſenti, qu'à la lecture de l'*Alcide* de M. l'Abbé Metaſtaſio, les avantages que la Lan-

gue Italienne a ſur toutes les autres Langues vulgaires, pour ſe plier d'elle-même au chant. Son expreſſion, par ſa ſoupleſſe & par ſa douceur, même avant que d'être animée par les ſons, forme une eſpece de mélodie, qui ſe fait preſque entendre à l'oreille. On pourroit appliquer à ſa Poéſie, dans un autre ſens, ce que Trajan diſoit un jour à *Dion* de Pruſe ou le Sophiſte: *Je n'entends pas ce que tu me dis; mais tu m'enchantes, & jamais rien de ſi harmonieux ne m'a frappé.* (*a*)

NOUS aurions mauvaiſe grace de terminer cet Article, ſans parler de l'intelligence & de l'ame qui ont aſſorti, raſſemblé, remué, vivifié tous les reſſorts dont s'eſt formée la Magie des brillantes Fêtes de Vienne. M. le Comte de *Durazzo*, Chambellan, Conſeiller d'Etat de Leurs Majeſtés Impériales & Royales, Grand-Maître de la Muſique, & Sur-Intendant des Spectacles de la Cour, en a été l'Ordonnateur. C'eſt lui qui a tout dirigé, avec cette ſage activité, ce goût ſupérieur, ce

(*a*) *Philoſtrat. in Dione.*

coup-d'œil ſûr, étendu, ſavant, & toujours fixé ſur les Arts, qu'il protege en amateur éclairé; tout s'eſt animé de ſon zele, & tout s'eſt trouvé digne des regards de l'auguſte Cour, à laquelle il a ſu donner le Spectacle de ſa propre grandeur.



NOUVELLES
LITTÉRAIRES.
SUISSE.

RECUEIL d'Antiquités trouvées à Avenches, à Culm, & en d'autres lieux de la Suisse, par M. Schmidt, *Correspondant de l'Académie de Baviere & de Luques, & de la Société des Antiquaires de Londres. A Berne, chez* Abraham Wagner, Fils. 1760. *in-4o de* 118 *pages, avec un grand nombre de Figures.*

MONSIEUR *Schmidt*, qui de tems en tems veut bien enrichir ce Journal, a toutes les parties d'un habile Antiquaire, l'érudition, la sagacité, la bonne critique; & ces parties sont très-bien développées dans l'Ouvrage que nous annonçons. Il commence par de savantes recherches sur le nom, l'origine & la fortune d'Avenches; ensuite il passe aux Monumens que cette ancienne Ville ren-

ferme. Ces Monumens sont des Mosaïques, dont les dessein & les détails sont ici représentés, des fragmens de Fresques, des vases, des instrumens & des ustensiles antiques. À la fin des Antiquités d'Avenches on trouve deux Pieces Latines : 1o. l'extrait d'une Lettre d'un Savant de Zurich (M. *Hagenbuch*), écrite à l'Auteur au mois de Juin 1759, sur la Médaille de Domitien, où l'on avoit lu *Colonia Julia Avanticorum*; 2o. une Lettre de M. *Breitinger*, célebre Professeur de Zurich, au sujet des Mosaïques anciennes. Les Antiquités d'Ober-Culm, dont on a ici une jolie vue, consistent en débris d'anciens édifices & en deux appartemens, en outils ou instrumens antiques, & en des fragmens de vases. Elles sont terminées par des Recherches sur l'ancienneté du lieu. On juge bien qu'un Littérateur exercé, à qui toute l'antiquité est présente, a répandu bien de la critique & de l'érudition dans tout cet Ouvrage. Il y a des conjectures heureuses & neuves.



ANGLETERRE.

A COLLECTION of the yearly Bills of Mortality, from 1657, to 1758, inclusive: together With, &c.

« COLLECTION des Bills annuels » de Mortalité, depuis 1657 jusqu'en 1758 inclusivement, avec » plusieurs autres Bills de plus ancienne date. *On y a joint* des Observations Naturelles & Politiques » sur les Bills de Mortalité, par le » Capitaine *J. Graut* de la S. R; » un autre Essai d'Arithmétique » Politique sur l'accroissement de la » Ville de Londres, avec les mesures, les périodes, les causes & » les conséquences de cet accroissement par le Ch. *Guillaume Petty* » de la S. R; des Observations sur » l'accroissement passé & l'état présent de la Ville de Londres, par » *Corbin Morrys* de la S. R; un » Tableau composé des maladies & » des âges, & une Table des pro-

» babilités de la vie pour les trente » années dernieres, par J. P. de » la S. R.

CE long titre explique la nature & l'objet de cette Collection, qui forme un Vol. *in*-4o, imprimé chez Millar. Nous ne dirons rien de l'utilité des Bills de Mortalité; nous nous contenterons d'observer qu'on a trop négligé en France cette partie de l'Arithmétique Politique, & que le bien public exigeroit qu'on s'en occupât désormais davantage.

OBSERVATIONS on the changes of the Air, and the concomitant epidemical diseases in the Island of Barbadoes; to Wich is added a Treatise on the putrid bilious Fever, commonly called the yellou Fever, and such other diseases as are indigenous and endemical in the West-India, or in the Torrid Zone. By William Hillary, *M. D. in*-8o.

« OBSERVATIONS sur les variations de l'Air & les Maladies » Epidémiques que ces variations

» occaſionnent dans l'Iſle des Barbades; avec un Traité ſur la Fievre putride bilieuſe, appellée communément *Fievre Jaune*, & ſur les Maladies Endémiques dans les Iſles des Indes Occidentales & ſous la Zone Torride. Par M. *G. Hillary*.

CET Ouvrage, eſtimé en Angleterre, eſt diviſé en deux Parties: dans l'Introduction, l'Auteur décrit le climat, la ſituation & le ſol des Barbades, & fait quelques remarques générales ſur les mœurs & les uſages des Habitans, ſur-tout dans ce qui peut intéreſſer la ſanté. Dans la premiere Partie, il expoſe les Obſervations qu'il a faites ſur les variations du tems, ſur la quantité des pluies, ſur les différentes maladies épidémiques qui ſe ſont ſuccédées, avec les méthodes qu'il a employées pour les traiter, &c. La ſeconde Partie traite des maladies qui ſont fréquentes ou propres aux Iſles des Indes Occidentales & à la Zone Torride: la deſcription de quelques maladies, dont nos climats ſont heureuſement exempts, telles que l'*Ele-*

phantiaſis & la *Lepre des Arabes*, eſt très exacte, & mérite l'attention des Gens de l'Art. Cet Ouvrage porte partout le caractere de la bonne Médecine: point d'hypotheſe, & beaucoup de faits. L'Auteur eſt un Obſervateur exact, & paroît être un habile Praticien; il ſemble avoir pris pour modele, l'excellent Ouvrage du Docteur *Huxham*, intitulé: *Obſervationes de Aere & Morbis Epidemicis*.

THE Natural Hiſtori of the French Dominions in North and South America, giving a particular account of the Climate, Soil, Minerals, Animals, Vegetables, Manufactures, Trade, Commerce, and Languages: together With the Religion, Government, Genius, Character, Mauners and Coſtoms of the Indians and other Inhabitans.; illuſtrated by Maps and Plans of particular Places, collected from the beſt authorities, and engraved by T. Jefferys, *Geographer to his Royal Highnen the Prince of Wales.* 1760.

« HISTOIRE Naturelle des Poſſeſſions

» Françoiſes dans l'Amérique Septentrionale & Méridionale, où l'on trouve une Deſcription détaillée du Climat, du Sol, des Minéraux, des Animaux, des Végétaux, des Manufactures, du Commerce, des Langues différentes, de la Religion, des Gouvernemens, du Génie, du Caractere, des Mœurs & des Coutumes des Indiens & des autres Habitans; avec des Cartes & des Plans des Lieux particuliers, recueillis des meilleures Autorités, & gravés par M. *T. Jefferys*, Géographe de S. A. R. le Prince de Galles.

CET Ouvrage, imprimé *in-folio*, eſt diviſé en deux Parties: la premiere contient une Deſcription du *Canada* & de la *Louiſiane*. La ſeconde comprend les Iſles de *S. Domingue* & de *S. Martin*, celles de *S. Barthelemy*, de *la Guadeloupe*, de *la Martinique*, de *la Grenade*, & l'Iſle & Colonie de *Cayenne*.



ALLEMAGNE.

HALLE.

VERSUCH einer algerneinen Auſlegekunſt, &c.

« ESSAI d'une Hermeneutique Univerſelle, par M. *Georges-Frédéric Meyer*, Profeſſeur de Philoſophie, & Membre de l'Académie des Sciences. A Berlin, chez *Hemmerde*, 1758, *in*-8°. de 144 pages.

L'*HERMENEUTIQUE* eſt une des parties des Lettres qui ont été juſqu'ici le moins cultivées. L'Auteur prend le mot d'*Hermeneutique* dans deux acceptions différentes: l'une plus étendue, l'autre plus étroite. Il comprend, ſous la premiere, la Science des Regles, dont l'obſervation conduit à connoître les ſignifications des mots par leurs ſignes; & ſous la ſeconde,

la Science des Regles qu'il faut observer, lorsqu'on veut connoître le sens par le discours, & l'expliquer à d'autres. Cet Ouvrage, formé des Leçons qu'il a faites sur cette matiere, est divisé en deux Parties : la premiere renferme l'Hermeneutique Théorique; la seconde, l'Hermeneutique Pratique. Cette derniere, qui est fort courte, & qui remplit à peine huit pages, traite des sujets particuliers, auxquels on peut appliquer l'Hermeneutique. La premiere Partie, plus ample, est divisée en deux Chapitres, dont chacun est subdivisé en Sections. Il est traité, dans le premier, de l'explication de tous les signes : la premiere Section roule sur l'Hermeneutique en général; la seconde, sur les signes naturels; la troisieme, sur les signes arbitraires. Le second Chapitre a pour objet l'interprétation du Discours : la premiere Section traite du sens du Discours; la seconde, de la découverte du sens immédiat; la troisieme, de la découverte du sens médiat; la quatrieme, de la maniere de commenter. Voilà le plan de tout cet Ouvrage. Si le Lec-

teur y trouve quelque obscurité, il doit se souvenir que l'Auteur a écrit ce Livre pour servir de base à ses Leçons Académiques, & qu'il s'est réservé d'en donner les éclaircissemens de vive voix.

Il a paru, chez *Lankisch* à Léipsik, un Recueil intitulé : *Vier Aufsätze von der Teutschubenden Gesellschaft zu Wittenberg herausgegeben*,&c. « Quatre » Essais de la Société de la Langue » Allemande, publiés à Wittenberg » en 1758. Vol. *in*-4°. »

Ce Recueil annonce quelques nouveaux travaux pour l'avancement des Belles-Lettres, & en présente quelques fruits qui en donnent une bonne idée. On y trouve quatre petits Traités bien faits. Le premier, sur la Décence Oratoire, est du Sieur *Charles Gottlieb Just*, de Zittau; il roule sur ce mot de Ciceron (*Lib.* 1 *de Orat.*) *Caput Artis, decere.* Les Remarques du Pere Rapin sur cette matiere, ont donné occasion à l'Auteur de faire de nouvelles recherches; mais il a considéré l'Eloquence de Bienséance, dans un sens plus ample que ce Pere, & il

la définit en général, une habitude prompte de penser & de parler. Cette bienséance, selon lui, doit d'abord avoir pour fondement beaucoup de génie naturel & de sensibilité; elle dépend ensuite d'une grande pénétration, d'un jugement net & d'un goût exquis. Il prouve que c'est par la connoissance de ce *decorum*, que s'exécutent toutes les regles de l'Eloquence, qu'on ait jamais tirées des modeles de cet Art; & les plus grands Orateurs lui servent d'exemples. La deuxieme Piece de M. Just est une Dissertation, où l'on établit qu'*un véritable Jurisconsulte doit nécessairement être un véritable ami.* La troisieme est une Réponse à M. Just, par M. *Chrétien Gottlieb Bergmason.* La quatrieme est un Poëme Allemand sur les ruines de Zittau, en quatre Chants. Ce Poëme, que l'Auteur a consacré au désastre de sa Patrie, est pittoresque & rempli de feu.



ITALIE.

I PREGI della Poesia. Opera di D. Felice-Amadeo Franchi, *Monaco Cassinense, Lettore di Sacra Theologia della Badia di Firenze, e Academico Fiorentino. Presso* Andrea Bonducci. 1758.

« LE Prix de la Poésie, Ouvrage de „ D. *Félix-Amédée Franchi*, Reli„ gieux du Mont-Cassin, Lecteur „ en Théologie de l'Académie Flo„ rentine. A Florence, chez *Bon„ ducci.* 1758, *in*-4° de 360 Pages.

L'Auteur fait voir dans la Préface, que les anciens Peres de l'Eglise ont la plûpart été Poëtes eux-mêmes, qu'ils ont presque tous laissé des Poésies, ou ont su bien profiter de celles qu'ils lisoient sans cesse, & qu'enfin la Poésie étoit l'occupation des anciens Moines. Il observe que les instructions Morales des Poëtes Payens doivent faire une impression bien forte

fur l'efprit des Chrétiens, puifqu'on ne préfume pas tant de bien de leurs Livres, & il en conclut que ce feroit une très-grande fimplicité, que de vouloir nous interdire la lecture de ces Poëtes. Son Ouvrage eft divifé de maniere que toutes les matieres en font liées par un enchaînement naturel. Chaque propofition eft prouvée & appuyée par des paffages de choix, tirés des Poëtes Grecs, Latins, Italiens & François, anciens & modernes, & même des Poëtes Payens. Les paffages des Poëtes Grecs, Latins & François font accompagnés d'une Traduction Italienne.

On a réimprimé à Rome l'Ouvrage fuivant :

De Græca Sacrarum Litterarum Editione à LXX *cognominata Interpretibus, Differtatio. Auctore* Liberato Faffoni, *CC. RR. Scholar. Piar. emerito S. Theolog. Profeffore, Academiarum de Conciliis Pontificiâ, & Etruriâ Sodali. Editio altera auctior & emendatior*, &c.

« DISSERTATION fur l'Edition „ Grecque des Livres faints, appel-

„ lée la *Verfion des Septante.* Par „ M. *Liberat Faffoni*, Chanoine „ Régulier des Ecoles Pies, ancien „ Profeffeur de Théologie, Membre „ de l'Académie de Florence & de „ celle des Conciles. Deuxieme Edi„ tion, corrigée & augmentée. A „ Rome, chez *Zempel*, 1758, „ *in*-4°. 34 Pages.

La premiere Edition de cette Piece a été enlevée très-rapidement, & le Libraire s'eft bientôt trouvé dans le cas de donner celle-ci confidérablement augmentée. On lit, au commencement, un Examen du fameux Livre d'*Ariftéas*, que l'auteur traite de Livre Apocryphe. Il examine enfuite s'il eft vrai que le Grand-Prêtre *Eléazar* ait envoyé de Jerufalem, fur les inftances de *Ptolemée*, Roi d'Egypte, les 70 Interprêtes, & s'ils ont fait la Traduction Grecque de l'Ecriture-Sainte dans l'Ifle de Pharos. M. Faffoni nie le fait, & le réfute par des argumens tirés de la propre fubftance de l'Hiftoire; il fait voir, après cela, comment, à quelle occafion, & par qui cette Verfion a été faite. A la fin de cet Ecrit, l'Au-

teur compare la nouvelle Edition du Texte des 70 Interprêtes de Grabe à Londres, qui a été tirée d'un ancien Manufcrit du quatrieme fiecle, avec celle de Rome de 1587, qui porte le nom de *Sixtine*, & il donne à celle-ci la préférence fur la premiere.

EXTRAIT d'un Mémoire fur la Perfonne & fur les Ecrits du feu Pape Benoît XIV, *envoyé de Rome.*

Prosper-Laurent Lambertini naquit à Bologne le 31 Mars 1675, d'une des plus anciennes Familles Patriciennes, qui a produit plufieurs grands Hommes. Elle poffede, entre autres, un Fief dans la *Campagna Bolognefe*, qui lui eft venu de *Gui*, fils d'*Aldragheto.* Son pere étoit *Marcel Lambertini*; & fa mere, appellée *Lucrece Bulgarini*, après la mort de fon premier mari, époufa en fecondes nôces le Comte *Louis Bentivoglio.* Auffi-tôt que le jeune Profper fut en âge d'étudier, il fut confié aux foins du favant *Paul Pafi*, & enfuite à ceux d'un très-vertueux Eccléfiaftique, nommé *Santi Scantari.* Son pere l'envoya, en 1688,

à Rome, au College Clémentin, où il étudia la Rhétorique, la Philofophie & la Théologie. Il prononça un jour devant Innocent XII une harangue qui fut tellement goûtée du faint Pere, qu'il lui conféra tous les Bénéfices qui vaquoient alors dans le Territoire de Bologne. Sorti du College Clémentin, il s'appliqua à la Jurifprudence, prit la charge d'Avocat Confiftorial, & devint Promoteur de la Foi. Clément XI, qui l'aimoit beaucoup, lui donna en 1712 un Canonicat au Vatican, & le nomma, en 1713, Prélat de la Cour de Rome. Il fut enfuite fait Confulteur du Saint-Office de la Congrégation des Rites, des immunités Eccléfiaftiques, de la Réfidence des Evêques, puis aggrégé au Tribunal des Signatures de Grace, & enfin Secrétaire de la Congrégation du Concile, le tout fous le même Pontificat. Innocent XIII le nomma, en 1722, Canonifte de la Pénitencerie. Benoît XIII le créa d'abord Archevêque de Théodofie, le fit, en 1726, Cardinal *in petto*, & lui donna, en 1727, l'Evêché d'Ancone; mais il ne fut déclaré Cardinal qu'en 1728, pendant qu'il

étoit à Vienne. Il fut ſouvent conſulté par le Pape pendant le Concile Romain, qui ſe tint en 1725. Depuis la mort de Benoît XIII & l'exaltation de Clément XII de la Maiſon de Corſini, il obtint l'Archevêché de Bologne. Vers ce même tems, en 1731, il publia ſa Collection des Notifications, Edits & Introductions Paſtorales, en 2 Vol.(*a*), & 4 gros Vol. ſur les Béatifications & Canoniſations, *de Servorum Dei Beatificatione, & Beatorum Canoniſatione.* Après la mort de Clément XII, le Cardinal Lambertini fut élu Pape le 17 Août 1740. Il retrancha d'abord une grande partie des dépenſes de la Chambre Apoſtolique, ſe réduiſit à un état médiocre, & s'occupa du ſoulagement des pauvres. Les beſoins de Rome ne lui firent point négliger ceux de ſa Patrie, ni le goût des Sciences & des Arts. Il fit préſent à l'Inſtitut de Bologne d'un grand nombre de raretés, concernant ces deux objets, & il augmenta ſa Bibliotheque de pluſieurs milliers de Volumes, dont

(*a*) *Collezzione de' Notificazioni, Editti e Introduzioni Paſtorali.*

on voit le détail dans les Préfaces des Tomes III & IV des Mémoires Latins de cet Inſtitut. Il établit encore à Bologne une Académie qu'il nomma de ſon nom *Benedettina*. La conſidération dont il honoroit les Savans, de quelque pays & de quelque Religion qu'ils fuſſent, le fit aimer & reſpecter de toute l'Europe. Milord *Robert Walpole*, ce fameux Miniſtre, qui étoit fils d'un Tailleur d'habits, & qui a élevé la Maiſon d'Hanovre au degré de puiſſance où elle eſt aujourd'hui ſur le Trône d'Angleterre, fit mettre, au bas de la ſtatue du ſaint Pere, qu'on voit dans ſon hôtel à Londres, un magnifique Eloge. Ce Pape aimoit beaucoup les Cardinaux *Paſſionei*, *Spinelli* & *Tamburini*, à cauſe de leur grand ſavoir. Il eſtimoit infiniment l'érudition du Cardinal *Quirini*, & il joignit à la protection, qu'il accorda publiquement au célebre Cardinal *Norris*, une Apologie de ſa façon, qui obligea l'Inquiſiteur d'Eſpagne de révoquer la condamnation qu'il avoit faite d'un de ſes Ouvrages. Le ſavant *Muratori* & l'Abbé *Quadrio* furent honorés de ſes faveurs. Le Pere *Orſi*, Dominicain,

Maître du Palais, & le Pere *Ricchini* du même Ordre, auroient certainement obtenu, par leur mérite éminent, quelques-uns des chapeaux qui vaquoient alors, ſi la mort de ce grand Pape n'eût prévenu les effets de l'eſtime ſinguliere qu'il avoit pour eux. Il aimoit auſſi beaucoup le Pere *Concina*, autre Dominicain, & il faiſoit un cas très-particulier du P. *Ruggieri Boſcowich* & du Pere *Maire*, Jéſuites, habiles Mathématiciens. Ce Pape voyoit toujours avec plaiſir des François, & il ne cachoit point l'inclination qu'il avoit pour eux. M. *de la Condamine* & Madame *du Boccage*, pendant leur ſéjour à Rome, en reçurent l'accueil le plus diſtingué. Benoît XIV ne ſe borna point à protéger les Sciences dans ſa Patrie, il leur procura de même à Rome tous les avantages poſſibles. Il établit, dans le Vatican, un Cabinet d'Antiquités ſacrées, *Muſæum ſacrum*, & après avoir conſidérablement augmenté le *Muſæum Capitolinum*, il fit bâtir dans le Capitole deux Sallons immenſes, dans leſquels il fit placer un grand nombre de Portraits antiques. Parmi les ſoixante-quatre Cardinaux qui ont

obtenu, ſous ſon regne, la Pourpre Romaine, en ſept promotions qu'il a faites, on diſtingue, pour leur ſavoir, les Cardinaux *Enriquez*, *Landi*, *Monti*, *Lucini*, *Tamburini*, *Stoppani*, *Galli*, *Girolami*, *Archinto*. Il fut à peine monté ſur le ſaint-Siege, qu'il penſa à fonder & à rétablir quelques Académies à Rome. La premiere qui attira ſon attention, fut celle des Conciles qui tenoit ſes Aſſemblées dans le College de la Propagande, & qui avoit été érigée en 1671, par M. Ciampini; la ſeconde, celle de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique qui tenoit ſes Aſſemblées dans la Maiſon des PP. de la Congrégation de l'Oratoire de Sainte Marie *della Vallicella*; la troiſieme, celle des Liturgies ou des Rites ſacrés, à laquelle on aſſigna la Maiſon des *Pii Operai*; la quatrieme, celle des Antiquités Romaines établie dans le Capitole : elle avoit été fondée, en 1478, par *Pomponio Leti*, mais elle avoit ceſſé vers l'an 1553 (*a*). Il char-

(*a*) Les Antiquités Chrétiennes furent un des principaux objets de ſes ſoins. Il fit rétablir le beau *Triclinium* de Léon II, Ouvrage

gea le P. *Joseph Bianchini*, de l'Oratoire, de continuer les Annales Ecclésiastiques de Baronius. Bianchini ne manquoit pas d'érudition, mais il étoit lent & timide : c'est pourquoi l'on n'a rien vu de lui. Benoît XIV encouragea de même le Chanoine *Pierre Moretti* à écrire sur les Rites qu'il faut observer dans le Culte des Saintes Reliques, & l'Ouvrage parut en 1721. Il procura encore, en 1741, la publication d'un autre Ouvrage *Sopra il Rito di dare il Presbytero ai Papi, ai Cardinali, ed ai Clerici d'alcune Chiese di Roma.* Il publia, en 1742, la fameuse Bulle qui confirma & renouvella la Constitution *Ex illa die* de Clément XI, qui condamne le Culte mélangé des Chinois, comme idolâtre & superstitieux. Cette Bulle fut réimprimée à Florence, & l'on y ajouta beaucoup d'éloges. Son Ouvrage de la Béatification & Canonisation des Saints parut en 1743, de l'Imprimerie du Séminaire de Padoue. Le même Pape publia en 1744, une Bulle

---

de Mosaïque admirable, dont *Alemanni* a donné la description.

contre les usages superstitieux & idolâtres de quelques Chrétiens des Royaumes de Madure, de Maixuta & de Carnate dans les Indes Orientales. Ayant été consulté par l'Archevêque de l'Isle de S. Domingue, de la domination Espagnole, sur un doute important, il lui répondit en 1744, & cette réponse est remplie de beaucoup d'érudition. A son Bref adressé au Chapitre & aux Chanoines de la Métropole de Bologne, il avoit joint une Dissertation sur Saint Procus, Martyr, dont le Corps avoit été trouvé dans le Cimetiere près de S. Thrason, & donné à ce Chapitre. Ses Réponses aux sept Questions de l'Archevêque de Compostelle, qui avoit demandé l'explication des deux Decrets du Pape sur la matiere du Jeûne publié en 1741, sont admirables & très-sçavantes ; le Pere *Daniel Concina* y a joint d'excellentes Remarques. On ne doit point oublier la Lettre circulaire de ce laborieux Pontife aux Patriarches, Archevêques, Evêques, &c. du Monde chrétien, pour terminer les Controverses sur la matiere de l'Usure ; une Lettre à l'Evêque

d'Augsbourg sur certaines Peintures représentant la Sainte-Trinité, & sur la Canonisation d'une Religieuse ; & une autre Lettre aux Archevêques & Evêques de l'Etat Ecclésiastique, touchant la diminution du nombre des Fêtes : ces trois Lettres ont paru en 1745. Les Controverses sur la matiere de l'Usure ayant de nouveau repris le dessus, Benoît XIV chercha encore à les faire finir par une Lettre circulaire que le Marquis *Maffei* fit réimprimer dans la seconde Edition de son Livre *dell' Impiego del Denario*, qu'il dédia au S. Pere. L'année 1746 vit éclorre un nouvel Ouvrage du Pape sur la Canonisation de plusieurs Saints ; (*a*) & dans cette même année il parut encore de lui une Lettre circulaire, par laquelle il ordonna d'exposer ou de découvrir l'Image de Jesus-Christ crucifié aux Autels où l'on disoit la Messe. Il acheta en 1747 le beau Cabinet du Chanoine *Ghezzi*, composé de Médailles fort rares & de Manuscrits. Lorsqu'il présida au Chapitre Général des Minorites à Rome,

---

(*a*) *Orationes Canonicales*, &c.

il prononça un sçavant Discours qui a été imprimé depuis. Il honora d'une protection particuliere l'Académie Liturgique de Coimbre en Portugal : c'est pourquoi le P. *Emmanuel d'Azevedo*, Jésuite Portugais, fit réimprimer pour la troisieme fois à Rome l'Ouvrage du Pape sur la Béatification & la Canonisation, pour l'usage de cette Académie. Benoît XIV favorisa toujours singuliérement les Sujets du Roi de Portugal, comme il paroît assez par un Bref adressé en 1741 aux Evêques du Brésil & d'autres Provinces de l'Amérique. On imprima, en 1748, son Discours prononcé à l'occasion de la consécration de la nouvelle Eglise de S. Apollinaire. Il entreprit, vers le même tems, de faire tirer de la terre dans le Champ de Mars un Gnomon d'Auguste, sur lequel plusieurs Savans ont écrit, & dont on a sur-tout deux Dissertations très-bonnes de M. l'Abbé *Bandini*. On publia dans cette même année à Luques une collection d'Ecrits concernant la diminution du nombre des Fêtes, & l'Ouvrage que Benoît XIV avoit fait sur cette matiere, fut mis à

la tête du Recueil. Ayant fait réimprimer ſéparément ſes huit Livres *de Synodo Diœceſana*, qui avoient d'abord été joints au Traité de la Canoniſation, il dédia cet Ouvrage à l'Impératrice.

En la même année 1748, lorſque Jean V, Roi de Portugal, fit réimprimer à Rome le Martyrologe Romain pour l'uſage de ſes Egliſes, Benoît XIV fit mettre à la tête de cet Ouvrage une Epître au Roi de 70 pages *in-folio.* La Signora *Marie-Gaëtane Agneſi* de Milan lui ayant fait préſenter, en 1746, un Exemplaire de ſes *Inſtitutions Analytiques, à l'uſage de la Jeuneſſe Italienne*, il lui adreſſa un Bref. En 1748 & 1749, il accorda au Royaume des deux Siciles & au Grand-Duché de Toſcane la permiſſion de diminuer le nombre des Fêtes. Le Sieur *Georges-Erneſt Windheim* attaqua, en 1747, les Ecrits de Benoît XIV : *Muratori* ſe chargea de les défendre, & il répondit au Critique en 1749. C'eſt vers ce tems-là que Benoît XIV rétablit dans le Capitole l'Académie d'Architecture, de Peinture & de Sculpture. L'Année ſainte approchant alors, il écrivit à

cette occaſion, à tous les Evêques de l'Etat Eccléſiaſtique, une Lettre circulaire, ſur laquelle M. *Pierre Rodotta* a fait des Notes. Ce Pape aimoit beaucoup les Antiquités, & il en faiſoit chercher par-tout ; de-là le *Muſæum Sacrum*, dans lequel on conſerve les précieux reſtes de l'ancienne Chrétienneté. Il fit pareillement raſſembler dans un Cabinet les Chefs-d'œuvres des plus excellens Peintres. La réputation qu'il avoit d'aimer & de protéger ſingulierement les Sciences & les Arts, lui attiroit l'empreſſement de tous les Savans de l'Europe, qui ſe faiſoient un honneur de lui dédier leurs Ouvrages. L'Abbé *Zanobetti*, dans ſon *Apoteoſi Muratoria*, loue beaucoup le zele de Benoît XIV à défendre la Doctrine orthodoxe du célebre Cardinal *Norris*, & l'eſtime particuliere qu'il avoit pour le ſavant *Muratori*, comme on le voit par la derniere Lettre que ce Pape lui écrivit. On publia, dans cette même année 1749, par ordre & ſur les inſtances réitérées de ce Pape, le premier Tome du Martyrologe Romain, avec les Notes & le Commentaire du Pere *Alexandre Politi*, Cha-

noine Régulier des Ecoles Pies à Florence. Benoît XIV penſa auſſi à la continuation de l'Hiſtoire des Papes & des Cardinaux, commencée par *Onufre Panvinius* & *Alphonſe Ciacconius*, & continuée par *Vittorelli*, *Alexandre Vadingus* & *Oldoin*, juſqu'à Clément X ; il chargea de cet Ouvrage le Sieur *Mario Guarnacci*, & cette continuation fut publiée en 1757, en deux Tomes *in-folio.* Dans cette même année, on imprima une Lettre du Pape à l'Archevêque de Ravenne, & Sa Sainteté envoya en 1752 à *Joſeph Palma*, Archevêque de Luques, une Ordonnance concernant les indécences qui ſe commettoient en quelques endroits dans la Prédication & dans les Proceſſions. En cette même année, Benoît XIV fit paroître cinq Propoſitions touchant la défenſe des Duels. Il procura auſſi une nouvelle Edition plus ample du Rituel Romain, du Cérémonial des Evêques, & du Pontifical Romain. En l'année 1753, on vit paroître une belle Edition nouvelle de ſon Traité du Synode Diocéſain, augmentée de cinq Livres, & le *Muſæum Capitolinum* fut enrichi de douze Sta-

tues antiques, trouvées à Tivoli. Benoît XIV approuva, dans cette même année, la Théologie de S. Thomas d'Aquin, par une Bulle expreſſe. Il envoya, en 1754, tous ſes Ouvrages à la Faculté de Sorbonne, & il marqua publiquement ſa ſatisfaction de la réimpreſſion qui s'étoit faite à Ferrare de ſon Traité du Synode Diocéſain. On imprima, dans cette même année, le Diſcours qu'il avoit prononcé aux Cardinaux dans le Conſiſtoire ſecret, tenu pour confirmer l'élection du Patriarche de Cilicie. Les freres *Ballerini* firent paroître alors une belle Edition des Œuvres de S. Léon le Grand, que Benoît XIV encourageoit depuis 1748. Le Cardinal Paſſionei, Bibliothécaire du Vatican, ayant publié, en 1755, les Capitulaires de Charlemagne, avec des Notes, donna le premier à ce Pape le nom de *Benoît le Grand*, que la poſtérité lui confirmera. Ce Pape adreſſa, en 1757, au Sieur *Ignace Reali*, ſon premier Maître des Cérémonies, une Lettre concernant les cas où l'on peut dire la Meſſe aſſis ; & cette Lettre a été imprimée depuis ſa mort. Nous paſſons pluſieurs autres Ecrits du même

Pape, dont la multiplicité forme, suivant l'expression de Muratori, une Bibliotheque complette de la Discipline Ecclésiastique, *Bibliothecam integram Disciplinæ Ecclesiasticæ*. Benoît XIV mourut à Rome dans le Quirinal, le 4 Mai 1758, à neuf heures du matin, âgé de quatre-vingt-trois ans, huit mois & quatre jours.

Fin du Journal de Novembre.

TABLE
DES MATIERES.

ALLEMAGNE.

ESPAGNE.

ANGLETERRE.

ITALIE.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Fin de la Table des Matieres.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du présent mois. A Paris, ce 16 Septembre 1760.

DEPASSE.

DE l'Imprimerie de LOUIS CELLOT, rue Dauphine.

JOURNAL ÉTRANGER.

DÉCEMBRE 1760.

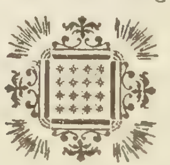
DEDIÉ

A MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN,

Par M. l'Abbé ARNAUD.

Quæ robora cuique,
Quis color, & quæ sit rebus natura creandis.
Virgil. Georg. II.



A PARIS,
Chez JACQUES-FRANÇOIS QUILLAU, Libraire, rue Saint Jacques, vis-à-vis le College du Plessis, en la maison de M. Cars, Graveur du Roi.

M. DCC. LX.
Avec Approbation & Privilege du Roi.



JOURNAL ÉTRANGER.

ANGLETERRE.

I.

EXTRAIT des Tranſactions Philoſophiques, *Tom.* 48, *pag.* 520.

DESCRIPTION d'une Piece de Méchanique, inventée par M. Jacques Ferguſon, *pour repréſenter le tems, la durée & la quantité des Eclypſes de Soleil, dans tous les lieux de la Terre.*

LEs principales parties de cette Machine, ainſi qu'on le voit dans la Planche ci-jointe, ſont: 1°. un Globe Terreſtre, qui tourne par

le moyen d'une manivelle, ſur un axe incliné de 23 $\frac{1}{2}$ degrés. Cet axe porte une aiguille qui tourne ſur un quadran de vingt-quatre heures, pendant chaque rotation du globe. La deuxieme eſt une Plaque circulaire, ſur le bord de laquelle ſont marqués les mois & les jours de l'année. Le globe eſt poſé ſur cette plaque; & en la tournant, juſqu'à ce que chaque jour donné ſe trouve à une aiguille fixe, appellée l'*Index annuel*, elle donne à l'axe du globe la même poſition à l'égard du Soleil, ou à une lumiere placée convenablement pour le même effet, que l'axe de la Terre a réellement à l'égard du Soleil, dans le même jour de l'année. La troiſieme eſt une *Pénombre* artificielle, c'eſt-à-dire, une piece de laiton circulaire & mince, diviſée en douze parties, par des cercles concentriques. Elle repréſente une ſection de la pénombre de la Lune, & elle eſt tellement proportionnée au volume du globe, que ſon ombre (celle de la plaque), formée par le Soleil, ou par une lumiere placée à une diſtance convenable, laiſſant paſſer ſes rayons par une lentille convexe, pour les faire

tomber parallelement ſur cette plaque, que cette ombre, dis-je, couvre exactement tous les lieux du globe, que l'ombre de la Lune & ſa pénombre couvrent ſur la Terre. Ainſi toute Eclypſe ſolaire peut être repréſentée par cette machine, à la clarté d'une lumiere, auſſi-bien qu'à la lumiere du Soleil.

La quatrieme eſt un Cadre ou Chaſſis, ſur les deux montans duquel il y a des échelles de la latitude de la Lune, ou de ſa déclinaiſon de l'Eclyptique. A ces échelles, ſont jointes deux couliſſes ou pieces creuſées en gouttieres, qui montent & deſcendent, & qu'on arrête avec une vis. Elles ſervent à ajuſter le centre de la pénombre à la latitude de la Lune, ſelon qu'elle eſt ſeptentrionale ou méridionale, aſcendante ou deſcendante.

La cinquieme piece eſt un Fil-d'archal courbé, qui pointe toujours ſur le milieu du diſque éclairé de la Terre.

La ſixieme eſt un Horiſon ſolaire, qui ſépare l'hémiſphere éclairé du globe, de celui qui eſt dans l'obſcurité, & qui fait voir en quels lieux l'Eclypſe générale commence, où eſt

le plus grand obſcurciſſement, & où l'Eclypſe finit, ainſi que le lever & le coucher du Soleil.

La ſeptieme eſt une Manivelle qui, par le moyen de quelques rouages, fait tourner le globe au-tour de ſon axe, & qui, dans le même tems, par des cordes & des poulies, fait paſſer la pénombre ſur ſa ſurface, avec une vîteſſe proportionnée à celle du paſſage de l'ombre de la Lune ſur la Terre; ce paſſage étant plus ou moins rapide, ſelon les différentes diſtances de la Lune à la Terre, il eſt aiſé de le régler dans la machine, en changeant une des poulies.

Pour ajuſter cette machine ſelon l'uſage qu'on en veut faire, il faut d'abord ſavoir le vrai tems de la nouvelle Lune, & ſa latitude pour ce tems. Si ſa latitude excede le nombre des minutes, marqué ſur les échelles, il ne peut pas y avoir d'Eclypſe ſolaire dans cette conjonction. Si au contraire elle ne l'excede pas, le Soleil ſera éclypſé pour quelques lieux de la Terre. Or, pour repréſenter les tems & les différentes apparences de l'Eclypſe dans ces lieux, il faut procéder de la maniere ſuivante.

Veut-on disposer la machine pour opérer à la lumiere du Soleil ? On fait monter ou descendre les coulisses, jusqu'à ce que leurs aiguilles marquent, sur les échelles, la latitude de la Lune, telle qu'elle est pour ce tems-là, septentrionale ou méridionale, ascendante ou descendante. On tourne le cadran des mois, jusqu'à ce que le jour de la nouvelle Lune se trouve à l'Index annuel. On détache la vis du collier de l'axe ou de l'essieu de la manivelle, & on ajuste avec la main la pénombre, jusqu'à ce que son centre réponde au fil perpendiculaire du milieu du chassis. On tourne ensuite la manivelle, jusqu'à ce que le centre du lieu marqué sur le globe, se trouve exactement sous la pointe du fil d'archal courbe. Là on s'arrête, & avec la main on tourne le cercle ou cadran horaire, jusqu'à ce que l'aiguille marque douze heures ou midi. On fait ensuite aller la manivelle, jusqu'à ce que l'aiguille des heures ait pointé le tems de la nouvelle Lune ; & en l'y arrêtant, on remet la vis du collier sur son axe. Enfin on éleve la machine, jusqu'à ce que le Soleil s'introduise ou passe par

les deux trous du piédestal, qui servent de visieres.

Quand on veut ajuster la machine pour opérer le même effet à la lumiere d'une bougie, on procede, à tous égards, comme on a fait ci-dessus ; on place seulement, au défaut du Soleil, une bougie devant la machine, à la distance d'environ douze pieds, ensorte que l'ombre de l'intersection des fils du milieu du chassis tombe précisément sur la partie du globe vers laquelle est pointé le fil d'archal courbe. On prend alors, avec un compas, la distance qui se trouve entre le centre de la pénombre & l'intersection des fils ; &, conformément à cette distance, on met la bougie plus haut ou plus bas, suivant que le centre de la pénombre est au-dessus ou au-dessous de cette intersection. Enfin on tient une lentille convexe entre la pénombre & la bougie, ensorte que la bougie se trouve dans son foyer.

Ceci se fait aussi promptement qu'on l'exprime. On tourne ensuite la manivelle en arriere, jusqu'à ce que la pénombre touche presque le côté droit du chassis ; puis on la ramene douce-

ment en avant, & les phénomenes suivans se font voir.

1°. Dans l'endroit où le bord oriental de l'ombre de la pénombre de laiton commence à toucher le globe à l'horison solaire, ceux qui habitent la partie de la Terre qui y répond, voyent l'Eclypse commencer sur le bord supérieur du disque du Soleil, précisément au moment qu'il se leve. 2°. Dans l'endroit où le centre de la pénombre touche d'abord le globe, les Habitans ont le Soleil à son lever, éclypsé. 3°. Quand la pénombre entiere tombe sur le globe, son bord occidental à l'horison solaire touche & laisse le lieu où l'Eclypse finit, sur le bord inférieur du disque du Soleil à son lever. 4°. En continuant de tourner, les fils, croisés dans le centre de la pénombre, passeront sur tous les lieux du globe où le Soleil est éclypsé centralement. 5°. Quand le bord oriental de l'ombre touche un lieu sur le globe, l'Eclypse alors y commence. Quand la ligne verticale dans la pénombre touche un lieu quelconque, le plus grand obscurcissement est alors dans ce lieu ; & quand le bord occidental de la pénombre quitte ce

même lieu, l'Eclypse y finit. Les tems de tous ces phénomenes sont marqués par l'aiguille du cercle horaire ; & depuis le commencement jusqu'à la fin, les ombres des cercles concentriques marquent le nombre de pouces ou de parties éclypsées dans tous ces intervalles de tems. 6°. Quand le bord oriental de la pénombre quitte le globe au-dessous de l'horison solaire, les Habitans le voyent alors commencer à s'éclypser sur le bord inférieur du disque à son coucher. 7°. Dans les lieux où le centre de la pénombre quitte le globe, les Habitans voyent le Soleil se coucher totalement éclypsé ; & enfin dans les lieux où la pénombre quitte entierement le globe, les Habitans voyent l'Eclypse finir au bord supérieur du disque solaire, dans le tems qu'il disparoît de l'horison.

Explication des Figures.

A. Le globe terrestre.
B. Son axe.
C. L'horison solaire.
D. Le cercle horaire, avec son aiguille.

E. La plaque des mois.
F. Le-fil d'archal courbé.
G. L'index annuel.
H. H. H. H. Le cadre ou chaffis. Les échelles font fur les côtés de devant qu'on ne voit pas dans le Deffein.
I. La pénombre.
K. K. Les couliffes.
L. L. L. L. Les poulies, fur lefquelles court la corde qui fait mouvoir la pénombre.
M. La manivelle, à laquelle font attachés les deux bouts de la corde.
N. Le collier de l'axe ou de l'effieu de la manivelle.
O. O. Les vifieres du piédeftal.

II.

DISSERTATION fur les Bélemnites, par M. Guftave Brander, *de la Société Royale de Londres.*

(Extrait du 48[e] Volume des Tranfactions Philofophiques.)

LES Bélemnites ont jufqu'à préfent fort embarraffé les Naturaliftes de tous

les pays. Quantité d'Auteurs ont écrit fur ce prétendu foffile, & l'ont rapporté fucceffivement aux trois Regnes de la Nature.

Comme il me paroît que la route à la vérité eft encore ouverte, je reprends de nouveau ce fujet, & j'ofe avancer que les Bélemnites appartiennent à la Claffe Teftacée du Regne Animal, & à la famille des Nautiles. Le Nautile ou Voilier eft une coquille à concamérations ou voûtes, avec un fyphoncule qui traverfe toutes les cellules. (*Voyez* la Figure.) Le fyphoncule & les concamérations font le caractere générique de cette claffe. Il paroît qu'ils fervent à l'animal à charger, à décharger & à diriger fa coquille; par ce moyen il peut nager & plonger, felon fes befoins.

Ceux qui font courbes font très-communs, tant dans l'état de coquille, que dans l'état de foffile. On les trouve affez fréquemment en Suede, en Livonie, & dans différens endroits de l'Allemagne, & les Naturaliftes les appellent *Orthocératites.* J'en ai vu dans le Cabinet de M. *Mafon* à Cambridge, qui avoient été trouvées en

Angleterre, & qui venoient de Whitby. Le caractere de ces Orthocératites étant exactement le même que celui des Nautiles, je ne fais point de fcrupule de les ranger dans la même claffe.

En examinant bien les corps de quelque genre que ce foit, il eft bien difficile de dire où ils commencent & où ils finiffent. La gradation eft fi infenfible, qu'on s'y perd.

De l'Orthocératite, qui eft fans contredit une forte de Nautile, nous pafferons par degrés aux Bélemnites. L'Orthocératite eft une coquille droite, avec des concamérations qui fe terminent en pointe; j'en ai vu quelques-uns dans des pierres de dix-huit pouces de long. (*Voyez* les Figures 2, 3, 4, 5 & 12.)

Le noyau (*nucleus*) ou l'alvéole de la Bélemnite eft pareillement une coquille droite avec des concamérations, reffemblant exactement à l'autre par la forme & par la ftructure, mais d'une efpece plus petite. (*Voyez* Fig. 6 & 10.) Ainfi je crois que par rapport à leur grande analogie, il faut les regarder comme étant de la même famille.

Dans la cavité conique de la Bélemnite, *Fig.* 7, qui renferme le noyau, il eft très-ordinaire d'obferver des marques vifibles d'une fubftance de coquillage; ce qui prouve de nouveau que le noyau étoit un corps teftacé.

Quant au corps de la Bélemnite en lui-même, c'eft un beau fujet de fpéculation, que d'examiner comment cette fubftance folide, & cette groffe maffe, qui eft indépendante du noyau, a pu fe former; comment il fe fait que quelques-uns ont en-dedans un noyau, que d'autres n'en ont point, & que la cavité, qui doit renfermer ce noyau, eft, dans quelques-unes, très-petite, dans d'autres, à peine ou point du tout vifible.

Ce font-là, je crois, les plus grandes difficultés, & j'effayerai de les lever toutes. Je dois d'abord reconnoître l'obligation que j'ai à M. *Peyffonnel* & à mon favant ami M. *Jean Ellis*, de notre Société, des Obfervations curieufes qu'ils ont faites fur le Corail, & fur lefquelles eft fondée cette derniere partie de mon hypothefe. Ces Phyficiens ont, ce me femble, affez clairement démontré que quantité de

corps que nous avons toujours pris pour des végétaux, comme ils le paroiſſoient en effet, ſont réellement des animaux, & fabriqués par des Polypes ; & que pluſieurs ſubſtances de Corail, réputées juſqu'à préſent pour des plantes marines, ſont toutes couvertes d'une quantité prodigieuſe de ſemences de coquilles, trop petites pour être vues avec les ſimples yeux, toutes ſerrées les unes contre les autres, comme la ſemence de diamans miſe en œuvre, & prêtes à ſortir dans leur tems des cellules.

Je demande donc, s'il n'eſt pas fort probable que la claſſe des Teſtacées en général s'engendre comme les Papillons & les Mouches de toute eſpece, les unes d'une maſſe informe, appellée *Chryſalide*, les autres d'un Polype? Il me paroît même à préſumer que c'eſt le cas de la plus grande partie. D'où je conclus que, comme le Corail en général, ſelon les dernieres Obſervations, paroît avoir été fabriqué par les Polypes, il eſt très-naturel de croire que les Polypes ſont l'être primitif de tous, ou du moins de la plûpart des corps de la claſſe des Teſtacées. Si cela

eſt, nous pouvons établir, avec aſſez de raiſon, que la Bélemnite, qui fermente dans les acides, comme le Corail & les autres corps crétacés, eſt pareillement formée par un Polype, dont le noyau paroît être le dernier état ou l'état final.

Je demande encore ſi cette coquille ou ce corps voûté, dont la Bélemnite n'eſt que l'habitation ou la maiſon, ne fournit pas un argument pour cette nouvelle hypotheſe, en nous conduiſant à connoître la connexion qu'ils ont entre eux, & la ſorte de génération, qui peut-être eſt particuliere à la claſſe des Teſtacées, qui paroiſſent reſter dans leurs nids pendant tout le tems de leur vie animale, tandis que les autres animaux les quittent auſſi-tôt qu'ils ſont en état de trouver leur ſubſiſtance par eux-mêmes.

Le Polype eſt un animal de l'eſpece vermiculaire. Quelques Polypes ont le corps long & mince comme un nerf, ou comme une fibre déliée, & fort délicat. Il ſort de leur tête une quantité conſidérable de pattes ou de bras, avec leſquels ils cherchent leur nourriture, & forment leur habitation ou

leur chryſalide. Ces habitations ſont ſans doute de différentes conſtructions & de diverſes figures, ſelon l'eſpece de l'animal qui doit enſuite en provenir; (*a*) & il paroît fort étonnant qu'un animal ſi petit & ſi délicat puiſſe conſtruire une maſſe auſſi lourde qu'une Bélemnite. Mais je demande ſi toutes les productions de la Nature ne ſont pas également ſurprenantes pour ceux qui les examinent de près ? Cet argument ne fait donc rien contre mon hypotheſe, d'autant plus que les Obſervateurs modernes ont démontré clairement que des Coraux, beaucoup plus gros, ſont fabriqués par des Polypes.

Certains animaux terreſtres ſont naturellement aſſociés, & vivent enſemble; d'autres au contraire cherchent la ſolitude. Nous trouvons les mêmes caracteres imprimés dans les animaux du ſyſtême aquatique. Pourquoi la

(*a*) M. *Henri Baker*, de la Société de Londres, a donné la Deſcription de pluſieurs eſpeces de Polypes, qui ſont différemment conformés. *Voyez* ſon Traité des Polypes, & ſes Obſervations Microſcopiques, faites ſur l'eau douce.

même choſe n'auroit-elle pas lieu dans les Polypes ? Nous le voyons évidemment par la variété prodigieuſe des Coraux. Il ſemble que quelques-uns recelent des milliers d'habitans qui travaillent enſemble de concert ; dans d'autres, au contraire, chaque animal travaille en ſon particulier. La Bélemnite eſt de cette derniere eſpece.

La forme de la Bélemnite eſt généralement plus ou moins conique, terminée en pointe & de différentes couleurs, ſuivant le ſuc du *ſtratum*, dans lequel elle eſt couchée. Elle a ordinairement une fente ou fiſſure, qui regne dans toute ſa longueur, & qui eſt ſouvent remplie d'une ſubſtance crétacée. Quelques-unes ont cette fente au milieu ou dans l'axe du corps, & dans d'autres elle eſt de côté. Sa texture intérieure paroît compoſée de pluſieurs croutes conoïdales, qui étant caſſées tranſverſalement, paroiſſent procéder par rayes de la fente ou du centre. Cette fente paroît auſſi avoir été l'habitation ou la cellule de l'animal, qui, dans ſon état de Polype, y étoit ſans doute attaché; peut-être enfin a-t-elle ſervi de ſyphoncule, & y avoit-

il un ligament qui venoit du noyau dans son état de perfection.

Les croutes ou couches, dont est formée la Bélemnite, désignent certaines périodes dans l'âge de l'animal, comme les cercles annuels, dans le tronc d'un chêne, marquent son âge; mais nous ne pouvons décider quelles sont ces périodes. *Voyez* les Fig. 7, 8, 9 & 11.

Les animaux de la classe testacée en général, à mesure qu'ils croissent en âge, augmentent le volume de leur coquille, jusqu'à ce qu'ils ayent terminé leur carriere, ou qu'ils soient parvenus à la vieillesse,

Cette augmentation de volume se fait par l'addition d'une nouvelle croute ou couche à l'ancienne, comme on le voit dans la plûpart des Tubules, des Huîtres, des Nautiles, &c, quoique cela soit plus visible dans les fossiles, quand, par la succession du tems, la cause immédiate de leur adhésion est affoiblie, & que les couches se séparant, en font voir la texture. Les coquilles, devenues ensuite inactives & comme mortes, ce qui est l'effet de leur extrême vieillesse, admettent alors

d'autres corps marins, comme des Vers, des Huîtres, *&c*, qui s'y attachent & pénetrent jusqu'à leur croute extérieure. Nous trouvons fort souvent ces mêmes apparences sur les Bélemnites, lorsque l'animal du dedans est devenu fort vieux, ou qu'il est mort; & c'est une nouvelle preuve que le corps est d'origine maritime.

Tous ceux qui ont fait leur étude de cette partie de l'Histoire Naturelle, doivent avoir observé que les coquillages fossiles de la derniere petitesse se trouvent fréquemment & en très-grande abondance, particulierement dans l'argille ou dans la terre-glaise fine, qui est propre à les conserver; ce qui prouve que, quand le Déluge inonda le pays dont ils sont originaires, c'étoit le tems du fray. C'est ce qui semble résoudre une des plus grandes difficultés touchant les Bélemnites, savoir, pourquoi les unes ont des cavités, que d'autres n'en ont point, & que d'autres encore n'en ont que de très-petites; car ne pouvons-nous pas attribuer ces différentes apparences aux âges différens de l'animal? Comme nous voyons, dans le tems du fray & quelque tems après,

des millions de petits poissons, en comparaison d'autres qui ont crû à une certaine maturité, ou des semences de coquillages sur les côtes qui leur sont propres, bien plus nombreuses que ceux qui ont leur pleine croissance, n'est-il pas aussi vraisemblable de croire que chaque Bélemnite a eu son noyau, si elle a été en vie, & de supposer même que le défaut de noyau, dans celles qui n'en ont point, a été causé par le déluge arrivé de trop bonneheure dans le lieu de leur origine, c'est-à-dire, avant qu'elles eussent atteint quelque degré de perfection?

Je suis certainement convaincu qu'il y a la même variété d'especes dans les Bélemnites que dans toutes les autres classes des Testacées. Mais supposons pour un moment que certaines Bélemnites n'ont jamais eu de noyau, cela n'empêche pas que leur corps n'ait été formé par un Polype, qui sera seulement d'une espece différente de ceux qui ont le noyau. Si quelqu'un vouloit m'objecter que l'animal, quelque petit qu'il soit, doit toujours conserver la forme exacte de ce qu'il sera dans son état de consistance, je le ren-

verrois aux Cabinets de quelques Curieux, où l'on peut suivre plusieurs familles de coquillages, depuis leur enfance ou leur premier état, & observer les progressions régulieres de l'animal, jusqu'à ce qu'il ait atteint sa pleine croissance; on verra qu'il y a souvent très-peu de ressemblance entre le premier état & le dernier.

La patrie des Bélemnites nous est inconnue : mais il y a beaucoup de vraisemblance que c'est la même que celle des cornes d'Ammon, puisqu'on les trouve communément ensemble; & l'on conjecture avec raison qu'ils habitent des mers profondes & inconnues, où les hommes ne sauroient les atteindre.

Au commencement de cette Dissertation, on a parlé des Orthocératites; comme ce sont des fossiles rares & peu connus dans bien des endroits, on joint ici les Figures de quelques especes. *Voyez* Fig. 2, 3, 4, 5 & 12.

On demandera peut-être encore si les Orthocératites proviennent pareillement des Bélemnites? Je réponds que je les crois provenir aussi d'un Polype, mais de savoir si ce Polype, étant u

animal plus fort, se construit lui-même une habitation en forme de Bélemnite, c'est ce que je n'ose affirmer, quoique je le croye très-probable; puisque la pointe qui termine les Orthocératites est aussi déliée que le noyau des Bélemnites. De plus, on a observé que toutes les coquilles turbinées augmentent leur circonférence depuis leur *apex* ou pointe. Mais ceci n'est pas de mon sujet; & d'ailleurs la Nature a plusieurs voies pour parvenir à ses fins.

Je conclus que le prétendu fossile, appelle *Bélemnite*, est une production animale, formée par un Polype, comme les autres Coraux, & que son noyau, *nucleus*, est un corps testacé du genre des Nautiles.

[*Explication des Figures.*] *N.* 1. Section d'un Nautile ordinaire.

2, 3, 5 & 12. Sections d'un Orthocératite.

4. Orthocératite entier.

6. Section d'une Bélemnite avec le noyau.

7. La même sans le noyau.

8. Section oblique d'une Bélemnite, pour voir sa structure intérieure.

9. Bélemnites n'ayant qu'une petite ouverture.

10. Noyau d'une Bélemnite.

11. Bélemnite ayant une très-petite cavité.

III.

VARIOUS Prospects of Mankind, Nature and Providence. London, 1760, *in*-8°.

« ASPECTS divers de l'Humanité, » de la Nature & de la Providence. *A* » *Londres*, 1760.

Il n'y a pas de Nation qui ait produit autant d'Ouvrages, & de bons Ouvrages sur la Philosophie Morale, que les Anglois; nous sommes encore loin d'eux dans cette partie si intéressante des connoissances humaines. La liberté de penser, qui appartient à leur Gouvernement, & qui seroit dangereuse dans le nôtre, est en général favorable aux progrès de la Philosophie & aux efforts de la raison. Cette liberté, il est vrai, peut dégénérer en licence; mais si elle égare quelques esprits; si elle

elle les jette trop souvent hors des limites du vrai, elle les y ramene quelquefois; & du sein même des erreurs, il sort des vérités utiles & profondes qui demeurent, tandis que les erreurs se détruisent tôt ou tard. Une liberté indéfinie pousse les uns au-delà du but; la timidité & la contrainte empêchent les autres d'y arriver. Qu'on ne s'imagine pas cependant que nous prétendions ici réclamer les droits de cette liberté de penser & d'écrire; nous savons que dans tous les Gouvernemens elle doit avoir des bornes, que ses bornes doivent être plus resserrées dans le nôtre, que dans un Gouvernement Républicain, & que dans les Gouvernemens même qui lui sont le plus favorables, ses avantages sont achetés par de grands inconvéniens.

On ne reprocheroit pas aux Ecrivains Anglois d'avoir abusé de leur liberté, si l'on trouvoit dans tous leurs Ouvrages autant de respect pour les grandes vérités de la Morale & de la Religion, qu'on en remarque dans le Livre dont nous allons faire connoître le plan. Le but de l'Auteur est, en général, d'éclairer les principes de la

Morale & de la Religion naturelle, & en particulier de rechercher si l'état présent de l'homme tient à un état ultérieur. Il se propose donc de suivre les desseins de la Providence, relativement à cet état futur.

Le premier *Aspect* ou *Essai* présente une vue générale des imperfections de la Société humaine, & des causes qui les produisent. L'Auteur trouve ces causes dans les systêmes politiques & les maximes d'éducation qui ont été suivis jusqu'à présent. Ceci le conduit à proposer, dans le second Essai, le modele suivant d'un Gouvernement parfait, non-seulement pour une Nation en particulier, mais encore pour toutes les Nations de la Terre. C'est l'Auteur qui va parler.

Comme il seroit absurde de supposer que le genre humain n'a pas eu un commencement, imaginons que lorsque le nombre des hommes s'est monté à mille ou à dix mille, ils ont formé une société, dans laquelle, au lieu d'établir des propriétés particulieres, ils seront convenus de se partager également la quantité de travail nécessaire pour cultiver & embellir la portion du Globe

qu'ils habitoient ; de ſorte que perſonne n'aura été ni exempt de travail, ni ſoumis à un travail trop dur, nuiſible à la ſanté, ou incompatible avec l'étude & la réflexion.

On pourroit aiſément former le plan des Loix qui ſeroient propres à cette ſociété. Un petit nombre de perſonnes ſeroient choiſies pour gouverner, c'eſt-à-dire, pour veiller à ce que chaque membre ſoit exact au travail qu'on lui a aſſigné ; il y auroit toujours un nombre d'ouvriers & d'artiſtes ſuffiſant pour procurer à la ſociété toutes les choſes non-ſeulement de néceſſité, mais encore d'agrément ; on fixeroit, dans un Conſeil général, les travaux & les occupations de chaque ſexe dans tous les âges, ayant égard, autant qu'il ſeroit poſſible, aux différences de vigueur & de talens de chaque individu. Aucune eſpece de travail utile ne ſeroit regardé comme mépriſable. Les garçons ſeroient inſtruits de bonne-heure dans toutes les parties de l'Agriculture, s'exerceroient au jardinage, au pâturage & à la pêche, & ne négligeroient pas la chaſſe ; il n'y auroit aucune diſtinction, entre les Membres de la ſociété,

ni dans les habillemens, ni dans les habitations, ni dans la nourriture, excepté celles que le ſol, le climat ou d'autres circonſtances rendroient convenables ou néceſſaires. Les Maîtres des Sciences & des Arts particuliers inſtruiroient les enfans aux heures mêmes où le reſte de la ſociété ſeroit occupé. Chaque homme ſeroit obligé de ſe marier à un certain âge, relativement à la nature du climat, à moins qu'il n'eût de bonnes raiſons pour en être diſpenſé. Une femme ne pourroit pas ſe marier avant un certain tems ; celles qui auroient des enfans ne ſeroient tenues qu'à les nourrir & les élever. Des Loix particulieres pourvoiroient au ſoulagement des malades & des infirmes, & les vieillards ſeroient diſpenſés de travail. Il y auroit des tems deſtinés au Service divin, & des perſonnes particulieres, choiſies pour faire des Diſcours publics de Piété & de Morale. Enfin les maximes fondamentales de cette ſociété ſeroient, « qu'il n'y auroit aucune propriété particuliere, que chacun travailleroit » pour tous, que tous les Membres ſeroient égaux, que les fruits du tra-

» vail de chacun ſeroient communs, » & enfin que chaque individu ſeroit » obligé de faire quelque choſe, ſans » qu'aucun fût ſoumis à un travail trop » pénible. »

On ſent bien que ce ſyſtême de Loix, ſimple, mais raiſonné, ne pourroit être celui d'une troupe de ſauvages, qui, après avoir été diſperſés dans les bois, ſe réuniroient en ſociété ; mais cette difficulté ne détruit point l'objet que s'eſt propoſé l'Auteur. Il examine, dans le troiſieme Eſſai, ſi un Gouvernement, tel que celui dont il a tracé le modele, peut s'établir & ſe maintenir quelque part.

Quelque idée que nous nous formions, dit-il, de l'innocence & de la pureté des hommes dans le premier âge du Monde, l'expérience nous montre qu'ils ont bien dégénéré. Par conſéquent, ſi l'on ſuppoſe un plan de Gouvernement civil dans ce qu'on appelle l'état d'innocence, ou dans le tems qui a ſuivi cet état, il a dû être imparfait. S'il a été formé avant la dépravation du genre humain, il n'aura pu convenir à un Etat vicieux & corrompu ; s'il a été formé après cette

dépravation, il a dû s'y introduire pluſieurs maximes foibles & fauſſes, qui auront pris des racines aſſez profondes pour rendre toute réformation impraticable, juſqu'à ce que l'expérience & la néceſſité ramenent naturellement cette ſociété à une conſtitution plus parfaite. Ainſi un Gouvernement parfait, & fondé ſur l'égalité, n'auroit donc pû s'établir & ſe conſerver au commencement du Monde. Mais eſt-il poſſible qu'il s'établiſſe un jour parmi les hommes ? C'eſt ce que l'Auteur examine enſuite, & il ne doute pas de cette poſſibilité. Il eſt poſſible qu'il ſe forme même au milieu d'un pays déja civiliſé ; mais il faudroit ſuppoſer un concours extraordinaire de circonſtances particulieres, au moment d'une révolution ; il faudroit qu'elle fût dirigée par des hommes ſupérieurs dans l'État, qui puſſent, par leur exemple & leur autorité, engager la multitude dans ce grand deſſein ; alors l'amour de l'égalité & l'eſprit de patriotiſme pourroient s'élever au plus haut degré ; le plus grand nombre conſentiroit à renoncer aux diſtinctions & aux emplois lucratifs, pour établir une com-

munauté & une égalité abſolues ; & cette paſſion publique ſeroit aſſez forte pour entraîner toutes les volontés & ſubjuguer les paſſions particulieres ; toute la Nation, enflammée par un enthouſiaſme général, conviendroit de ſacrifier l'intérêt de chacun au bien commun de la ſociété. Aucune de ces choſes n'eſt impoſſible ; on a vu des effets plus merveilleux de l'enthouſiaſme. Mais ce n'eſt pas-là l'unique méthode, par laquelle un Gouvernement de cette nature pourroit s'établir : voici une autre hypotheſe. Suppoſons une ſociété choiſie d'Européens, qui, avec de grandes richeſſes, le cœur droit & l'eſprit étendu, ſe pénétreroient bien profondement de cet enthouſiaſme de la liberté & de l'égalité, & formeroient le projet de tenter une expérience, & de donner de la réalité à cette belle chimere ; réſolus de ſe retirer dans une contrée déſerte, ils perſuaderont à des amis & à des parens de les accompagner ; la perſpective d'un établiſſement plus sûr & plus commode engagera beaucoup d'Artiſtes vertueux & habiles en tout genre, à les ſuivre ; ils porteront avec eux des proviſions

conſidérables, & toutes les ſortes de matériaux & d'inſtrumens qui ſeront utiles à leur nouvelle colonie. La concorde & la prudence dirigeront leurs conſeils, & la Providence les favoriſera. Par-là ils ſeront en état de jetter les fondemens d'un Gouvernement de liberté & d'égalité, lequel étant une fois établi, pourra devenir bientôt aſſez ſolide & aſſez puiſſant pour s'étendre juſqu'aux extrêmités des terres incultes que cette ſociété aura choiſies pour ſon habitation. Dans la ſuite, l'exemple ſéduiſant de ce bel établiſſement peut engager les Nations voiſines à l'imiter, juſqu'à ce qu'enfin ce Gouvernement devienne celui de la plus grande partie des Peuples du Monde. Les avantages qui ſeroient attachés à une ſemblable conſtitution, inſpireroient aux Sujets des plus puiſſantes Monarchies, le deſir de ſe les procurer, & leur feroient ſurmonter bientôt tous les obſtacles. Les Souverains & les Miniſtres ſeroient forcés de renoncer à leurs prérogatives & à leurs droits, & de céder à la volonté générale du Peuple.

On ne peut pas douter qu'avec le concours de toutes les circonſtances

que l'Auteur ſuppoſe, le phantôme de ſa République ne puiſſe ſe réaliſer ; mais la probabilité eſt ſi petite, & la perſpective eſt encore ſi éloignée de l'état actuel des choſes, que ceux qui gouvernent aujourd'hui les Empires, ne craindront pas cette révolution. D'ailleurs, la plûpart des Politiques modernes ont des principes ſi étroits & des vues ſi courtes, qu'ils regardent, comme impraticable, des choſes bien moins difficiles.

Mais en ſuppoſant que ce Gouvernement idéal s'établiſſe quelque part, quelle pourroit être ſa durée ? Il ſemble, répond l'Auteur, qu'il n'y ait rien dans la nature de l'homme qui puiſſe détruire ce ſyſtême d'égalité, ſi ce n'eſt l'ambition ou l'amour de la prééminence, l'amour des plaiſirs, l'amour de la liberté, ou la contrariété des paſſions. Ce ſont-là en effet les ſeuls principes dans la nature humaine, qui paroiſſent contraires à la diſtribution égale du travail parmi les hommes, & à la jouiſſance égale des avantages qui en réſultent. Mais l'Auteur s'efforce de prouver qu'aucune de ces paſſions n'eſt par elle-même incompatible avec le plan

de Gouvernement qu'il ſuppoſe. L'ambition y trouvera dequoi ſe ſatisfaire ; ce n'eſt pas ſon principe, mais ſon objet ſeul, qui ſeroit changé : il reſteroit toujours des diſtinctions fondées ſur quelque vertu ou quelque perfection réelle ; & ce Gouvernement ne détruiroit que celles qui naiſſent des fauſſes notions du mérite & de la grandeur, que l'on contracte dans les ſociétés ordinaires par une mauvaiſe éducation, & qui ſe conſervent par une fauſſe diſcipline & des inſtitutions vicieuſes.

Dans un Gouvernement, il ne ſubſiſteroit aucune des diſtinctions que nous connoiſſons ; les hommes n'auroient pas les mêmes idées de prééminence. Tout ce qui produira l'honneur & la conſidération, dans quelque pays & dans quelque conſtitution que ce ſoit, ſera deſiré & recherché avec empreſſement ; mais par-tout où il n'y aura aucun moyen de diſtinction, il ne peut y avoir d'objet d'émulation. Il eſt donc évident que dans une ſociété, où tous les individus auroient les mêmes moyens de s'inſtruire & de s'éclairer, où aucun ne ſeroit accablé

par un travail trop pénible ou trop continu, où chacun employeroit ſeulement quelques heures du jour à un travail utile, & pourroit avoir un goût auſſi délicat, des mœurs auſſi polies, & paſſer le reſte de ſon tems auſſi commodément & auſſi agréablement qu'aucun autre de ſes Concitoyens, il n'y auroit aucune occupation ni vile ni mépriſable.

2°. Une ſemblable conſtitution n'auroit rien à redouter de l'amour des plaiſirs. Le mépris qui tomberoit ſur l'oiſiveté & la négligence, les exemples d'induſtrie que chacun auroit ſans ceſſe ſous les yeux, l'abondance dont la ſociété jouiroit, & l'égalité parfaite qui régneroit entre tous les Membres, ſeroient des motifs aſſez puiſſans pour les exciter au travail. D'ailleurs, malgré la douceur de ce Gouvernement, les Loix auroient aſſez de force & de moyens pour contraindre les réfractaires & les rebelles. Si un eſprit d'indolence ou d'orgueil faiſoit naître une faction qui prétendît ſe diſpenſer du travail, la conſtitution de cet Etat ſeroit plus propre qu'aucune autre à la réduire; comme cette faction n'auroit

aucun prétexte ſpécieux ni plauſible, elle ſeroit néceſſairement odieuſe à tous les autres, & ne pourroit jamais être aſſez nombreuſe pour devenir redoutable.

3°. L'amour de la liberté ne pourroit pas être dangereux non plus pour ce Gouvernement. Dans les meilleurs Gouvernemens modernes, les hommes riches ont la liberté d'employer leur tems & leur fortune à travailler ou à ne rien faire; ils peuvent ſe marier ou vivre dans le célibat, & élever leurs enfans comme il leur plaît; on ſouffre que le Peuple ſoit pareſſeux & débauché, qu'il contracte de mauvaiſes habitudes, qu'il ſatisfaſſe ſes paſſions & ſes fantaiſies, même le plus pernicieuſes à ſon bonheur & à celui de la ſociété, pourvu que ni les uns ni les autres n'envahiſſent ou ne troublent les propriétés ou la liberté de leurs Concitoyens. Mais dans un Gouvernement *Utopien*, cette liberté deſtructive ne ſeroit pas tolérée, & la licence ſeroit réprimée avec la plus grande vigueur. Cependant la véritable liberté, c'eſt-à-dire, la liberté de ſe livrer à tout ce qui eſt conforme à la nature & à la

raiſon, ne fleuriroit nulle part avec plus d'éclat & de ſécurité. Par-tout où l'égalité ſera maintenue, la liberté ſera aſſûrée, & la liberté ne peut jamais être dangereuſe dans un Gouvernement fondé ſur l'égalité.

4°. Il ne ſeroit pas plus difficile de prouver qu'un Gouvernement Utopien ne pourroit être détruit par les querelles qui naiſſent des cas où les paſſions de pluſieurs individus ſe porteroient vers un objet, dont il n'y auroit qu'un ſeul, ou un petit nombre, qui pût jouir. Ces querelles ſeroient inévitables, ainſi que pluſieurs autres accidens. On ne peut ſouffrir un Rival en amour: de-là ces haines cruelles, qui ne s'éteignent que dans le ſang. Il y a mille autres occaſions dans la ſociété humaine, où il ne ſeroit pas poſſible de prévenir les rivalités; mais elles ne ſeroient pas auſſi dangereuſes qu'on l'imagine. Ce ſont les rivalités d'ambition, qui peuvent ſeules ébranler & renverſer les Empires. Les jalouſies domeſtiques n'auront d'influence que ſur le ſort de quelques Particuliers, & n'affecteront point l'intérêt Public; & tant que l'Etat ſera garanti des riva-

lités d'un ordre plus élevé, il n'éprouvera jamais de ſecouſſes violentes, par les querelles perſonnelles des individus.

L'Auteur entreprend de prouver, dans le quatrieme Eſſai, que le Gouvernement, dont il a tracé le modele, quoique compatible avec les paſſions de l'homme, ne ſauroit l'être avec la ſituation du genre humain ſur la Terre.

Dans notre Gouvernement idéal, les inconvéniens d'avoir beaucoup d'enfans ſeroient très-légers; les embarras & les ſoins de leur éducation & de leur ſubſiſtance ſeroient nuls; & toutes les circonſtances ſeroient ſi favorables à la population, que, malgré les maladies épidémiques, & les autres accidens qui pourroient dévaſter certains climats pour un tems, cependant le nombre des hommes s'accroîtroit ſi prodigieuſement, que la Terre en ſeroit à la fin ſurchargée, & deviendroit incapable de fournir à leur ſubſiſtance.

Quelles reſſources reſteroit-il aux Magiſtrats de ces Républiques, ſi la population s'étoit accrue au point qu'il ne reſtât plus de place ſur la Terre

pour établir de nouvelles Colonies, ni de terreins à cultiver ? Feroit-on des Loix pour restreindre les mariages ? Condamneroit-on au célibat un certain nombre d'hommes & de femmes ? Toléreroit-on l'institution barbare des Eunuques ? Exposeroit-on les enfans à leur naissance ? Ou le période de la vie seroit-il fixé par la Loi, & chacun seroit-il condamné à mourir à un certain age ?

Tous ces expédiens seroient cruels & injustes ; & loin de remplir l'objet qu'on se proposeroit, ils ne serviroient qu'à faire naître la violence & la guerre. Les passions & les affections naturelles de l'homme lui ont été données pour arriver aux fins les plus propres à procurer le bonheur de l'individu & celui de l'espece. Les hommes ne voudroient jamais consentir à des Réglemens tyranniques. La force & les armes décideroient à la fin leurs querelles, & ceux qui périroient dans les combats laisseroient par leur mort de la place à ceux qui auroient à naître, & des provisions à ceux qui leur survivroient.

La situation affreuse où se trouve-

roient les hommes, par le défaut de subsistance, seroit plus contraire à la nature que toutes les calamités qui résultent de l'état actuel des choses. Si nous admettons que les hommes ont abusé de leur liberté, & que par cet abus le vice s'est introduit dans le monde ; & les fausses notions, le mauvais goût, les habitudes vicieuses se sont affermies par les défauts du Gouvernement & de l'Education, nos maux présens sont aisés à expliquer : on peut les regarder comme naturels, puisqu'ils sont les conséquences naturelles de notre corruption : on peut les regarder comme les moyens dont s'est servi la Providence pour punir le vice, pour mettre des bornes à l'accroissement du genre humain, & pour épargner aux hommes la cruelle nécessité de s'égorger les uns les autres. Mais si l'on suppose un gouvernement parfait établi sous les auspices d'une Providence favorable, par lequel les désordres des passions sont prévenus & réprimés ; la pauvreté, l'oisiveté & la guerre sont bannies ; la terre est devenue un jardin délicieux ; l'amitié, la concorde, les vertus & les Arts regnent au milieu

des hommes ; si l'on suppose, dis-je, que cet heureux Gouvernement soit dans la suite renversé & détruit, non par les vices des hommes, ni par l'abus qu'ils auront fait de leur liberté, mais par l'ordre même de la nature : cette hypothese ne peut se concilier avec l'idée d'une Providence infiniment sage & infiniment juste.

Il y a dans la nature certaines déterminations primitives, auxquelles toutes les choses d'un ordre inférieur doivent être subordonnées. Les bornes de la terre, les limites naturelles de sa fertilité, & l'accroissement continuel du nombre des hommes sont trois de ces déterminations premieres auxquelles les choses humaines sont soumises.

Il est donc incompatible avec les idées que nous avons de l'ordre, que le nombre des hommes augmente sans bornes, tandis que la terre a des bornes déterminées : c'est cependant ce qui résulteroit du Gouvernement dont nous avons conçu le plan : c'est ainsi que notre Auteur détruit la belle idole qu'il avoit formée.

Il résulte de ces observations qu'il faut se contenter des Gouvernemens

actuels, quelque imparfaits qu'ils soient ; que la nature même des choses s'oppose à la conservation d'un Gouvernement parfaitement libre & égal ; & que les systêmes de Républiques imaginaires des Platon, des Morus & des autres, sont de belles chimeres qui ne sont pas faites pour l'homme ; on ne peut disconvenir cependant que les spéculations ingénieuses de ces Philosophes n'étendent les vûes & n'intéressent l'imagination ; on y trouve des vérités grandes, utiles & universelles que les Citoyens éclairés doivent s'efforcer de faire germer dans le Gouvernement où ils vivent. Voilà tout le fruit qu'on peut tirer de ces Romans Philosophiques, dont les Politiques se moquent, & dont ils feroient mieux de profiter. Montesquieu avoit bien médité la *Republique* & les *Loix* de Platon, avant que d'écrire *l'Esprit des Loix*.



I V.

LE Morceau ſuivant eſt tiré d'un Ecrit périodique, moitié grave & moitié burleſque, intitulé, Le Faiſeur de projets. *Si la plaiſanterie ne paroît pas aſſez piquante pour amuſer, elle ne ſera pas aſſez longue pour déplaire.*

Je me trouvai l'autre jour dans un cercle de jolies femmes, & je m'apperçus qu'elles affectoient de ramener la converſation ſur des matieres de Guerre & de Politique; matieres ſi étranges & ſi neuves pour le beau ſexe, qu'avec toute ma tête, je ne ſavois comment expliquer une fantaiſie auſſi extraordinaire. Mais comme j'imaginois qu'elle ne pouvoit pas durer, j'eſpérois que ces Dames ſe laſſeroient bientôt de cette triſte converſation : une heure ſe paſſe; une heure, me direz-vous, c'eſt bien peu de choſe dans une converſation de femmes! Une ſeconde heure s'écoula, & toujours ſur le même ſujet. Enfin, après avoir beaucoup rêvé, je découvris que le goût de mes

belles Dames pour les affaires d'Etat, n'étoit produit que par l'idée admirable qu'avoit eue mon ami *Pitt*, de faire un ſecret de l'expédition qu'on prépare. Eh bien! Monſieur, dit une de ces jeunes Dames, vous connoiſſez ſûrement l'objet de cet armement, car vous ſavez tout, Monſieur *Scelter*. (La pauvre enfant le croyoit bonnement, parce que j'avois deviné qu'elle étoit amoureuſe.) Ah! dites-nous donc, mon cher Monſieur Scelter, ajouta une autre, où eſt-ce donc qu'on mene tous ces gens-là? Les ſottes gens, dit la troiſieme, de vouloir faire un grand ſecret d'une miſere! Je ne donnerois pas une épingle pour ſavoir où tout cela va, ſi l'on ne vouloit pas nous en faire un myſtere; mais je ſuis piquée que ces hommes veuillent avoir auſſi des ſecrets, comme ſi ce plaiſir n'appartenoit pas excluſivement aux femmes; au reſte, M. Scelter eſt un galant homme, il nous dira tout: n'eſt-ce pas, M. Scelter? Comment, Meſdames, répondis-je avec un grand ſérieux, ſi mon ami Pitt m'a confié un ſecret de cette importance, voudriez-vous que je le révélaſſe? Conſidérez que ſa ré-

putation & ſon honneur dépendent de ma diſcrétion; je ſuis bien perſuadé que vous ne voudriez pas que j'euſſe la cruauté de le trahir. Oh! pour çà, M. Scelter, vous ne ſerez cruel que pour une ſeule perſonne, en nous diſant votre ſecret; au lieu que vous le ſeriez pour nous trois, en le célant : & d'ailleurs il vous arrive ſi ſouvent, à vous autres hommes, de révéler le ſecret des femmes, quoique leur honneur & leur réputation y ſoient attachés! il n'eſt pas juſte que vous ayez plus d'égard pour un homme que vous n'en auriez pour une femme. Oh! laiſſez-le tranquille, dit la troiſieme; c'eſt un homme ſi froid! vous n'en tirerez jamais rien : mais je voudrois ſeulement être pendant un jour la femme de ce M. Pitt, je vous garantis qu'il ne dormiroit pas que je ne ſuſſe toute l'hiſtoire de l'Expédition ſur le bout de mon doigt.

Ce propos me piqua; je ne voulois point être regardé comme un homme froid & incivil par trois jeunes Beautés, & je leur promis de leur révéler la deſtination de ce redoutable armement, pour un baiſer de chacune. Les

conditions furent acceptées; & pour me donner une preuve de leur bonne-foi, ces Dames me firent les avances du marché. J'appris donc à ces Belles curieuſes que la Flotte devoit mettre à la voile pour aller détruire la Colonie des Anamacombites ſur la riviere d'Alaſſapata, & forcer Ninipotrom le Calapin (ce qui eſt la même choſe, leur dis-je, que *Nabab* dans l'Inde) à prêter ſerment de fidélité à Sa Majeſté le Roi Georges III, & lui faire hommage de tout ce beau pays.

Les Dames m'avoient écouté avec la plus grande attention; mais elles ne parurent pas ſatisfaites de mon explication : cependant je défie le meilleur Politique de Londres d'en donner une meilleure. Quoi, ſérieuſement, me dit une d'elles, eſt-ce-là tour ce que vous ſavez de l'Expédition? Sur mon honneur, répondis-je, c'eſt tout ce que je ſais. Et je vous prie, Monſieur, répliqua-t-elle, qu'eſt-ce que c'eſt que ces Peuples-là? Oh! Madame, répondis-je, je n'en ſais pas plus que vous : voilà tout ce que M. Pitt m'a dit ſur ce ſujet. Mais, Monſieur, interrompit la ſeconde Dame, comment avez-vous

fait pour retenir tous ces noms barbares ? Pour moi, je ne donnerois pas une épingle pour savoir tout cela, je ne pourrois jamais le redire. Au reste, Mesdames, leur dis-je, si vous n'êtes pas contentes de mon explication, je suis prêt à vous rendre ce qu'il vous en a coûté. Pour votre explication, reprit la troisieme Dame, elle est tout-à-fait inintelligible; mais cela est égal, dès que le secret est découvert : c'est tout ce que nous voulions.

V.

LETTRE de Charles O'connor, *Ecuyer, à un de ses amis à Dublin, datée de Roscommon, le 22 Octobre 1760.*

M. Comme les Recherches laborieuses du célebre M. *Bullet* (*a*), ont de-

(*a*) Auteur d'un Dictionnaire Celtique, Ouvrage plein de recherches profondes & d'une érudition immense; il n'est pas fait pour plaire au grand nombre des Lecteurs; mais il est estimé de tous les Gens-de-Lettres qui sont en état de l'apprécier, & il a été fort goûté des Anglois, chez qui un goût

puis quelque tems excité beaucoup de curiosité, & fait naître différentes questions, relatives à l'origine & aux progrès des Sciences parmi les anciens Celtes; quelques réflexions sur une des plus importantes de ces questions ne seront pas inutiles, si elles peuvent contribuer à répandre quelque lumiere sur un sujet qui a été jusqu'à présent trop négligé par les Savans.

La question, me dites-vous, la plus agitée aujourd'hui parmi quelques Antiquaires Anglois, est de savoir si les Irlandois ou anciens Ecossois (la Nation Celtique, qui a été le moins troublée par les conquêtes, & le moins éclairée par la connoissance des Grecs & des Romains) ont eu l'usage des Lettres avant l'introduction du Christianisme. Vous m'apprenez en même tems que le plus grand nombre des Savans tient pour la négative; mais on ne peut rien décider dans cette

dominant de Littérature frivole & superficielle n'a pas jetté une sorte de ridicule sur les Travaux dés Savans qui s'occupent à arracher les épines des champs incultes de l'Erudition.

question

question par des raisons négatives : quelque parti que nous embrassions, il est absolument nécessaire d'avoir recours aux faits & aux preuves positives.

De vieilles Traditions, qui ne sont pas directement appuyées par quelque témoignage étranger, collatéral, dans les cas où la question semble en avoir besoin, peuvent être contestées. Il y a des faits qu'on pourroit regarder avec raison comme une invention de ces siecles d'ignorance, où un peu d'artifice & beaucoup de crédulité faisoient recevoir toutes sortes de fables, propres à remplir le vuide des premiers tems de l'Histoire. De semblables faits, dis-je, pourroient être contestés; cependant il n'y auroit point de bonnes raisons pour les rejetter, s'ils avoient des preuves intérieures suffisantes pour établir leur autorité. Nous n'avons d'autres preuves de la Guerre Thébaine, de la Législation de Lycurgue & de Solon, de l'émigration de l'Ionie, *&c*, que ce que nous en savons des Grecs mêmes; nous n'avons cependant aujourd'hui aucune Histoire Grecque qui remonte au-delà de cent quarante

C

ans avant la naissance d'Alexandre le Grand.

Les anciens Ecossois nous ont laissé les plus fortes preuves intérieures possibles de l'authenticité des fragmens de leur Histoire, qui subsistent encore.

1°. Leur langage, malgré l'adoption de quelques mots & la proscription de quelques autres, est encore le même, pour la construction, qu'il étoit dans les premiers siecles de l'Histoire.

2°. Aucune Langue n'a pu se conserver ainsi sans l'usage des Lettres.

3°. Les anciens Ecossois étoient une Colonie Espagnole ou Ibere. Les Savans n'ignorent pas qu'il y avoit, dès les premiers tems, un commerce entre les Espagnols & les Phéniciens, qui ont introduit les premiers l'usage des Lettres en Europe. Les Ecossois, par le moyen de ce commerce, ont pu être un Peuple lettré, avant leur émigration en Irlande.

4°. Les Ecossois n'avoient que dix-sept lettres dans leur Alphabet, & c'est à-peu-près le même nombre qu'en avoient les anciens Phéniciens.

5°. Les Lettres Ecossoises différoient

dans l'ordre, le nom & la forme de celles qui ont été introduites par les Missionnaires Romains, dans le cinquieme siecle.

6°. Les Lettres Ecossoises étoient originairement distinguées par des especes de virgules ou de crochets, marqués ordinairement sur des lignes paralleles. Les Ecossois écrivoient sur des tablettes de bois polies; les lettres B, L & N étoient les premieres de leur Alphabet, comme A, B, G, dans celui des Grecs, & A, B, C, dans celui des Romains.

7°. Les noms de leurs lettres étoient empruntés, pour la plus grande partie, de ceux des arbres, qui furent les premiers Livres parmi eux. Ainsi leur premiere lettre, B, étoit appellée *Birch*, *Bouleau*, &c.

8°. Les Auteurs de la Vie de Saint Patrice, & nos plus anciens Antiquaires depuis le Christianisme, ont rapporté de cet Apôtre, qu'il assista, avec le Roi d'Irlande *Laogary Mac Neil*, dans un Comité des Etats, pour réformer l'Histoire; ce qui seroit absurde, si la connoissance de l'Histoire & des

Lettres n'avoit pas été antérieure à ce tems-là.

9°. Il est rapporté, dans les Livres de *Lecan*, qui sont une Collection de nos plus authentiques Monumens, que Saint Patrice, le Chef des Missionnaires Romains, ne brûla pas moins de cent quatre-vingt Traités de Théologie Druidique en une seule fois. Cela prouve incontestablement que les Ecossois ont eu l'usage des Lettres, avant qu'ils connussent la Littérature étrangere.

10°. *Tigernach*, savant Abbé, & Antiquaire du onzieme siecle, nous dit que les Monumens de l'Histoire Ecossoise ont été mêlés de beaucoup d'incertitude jusqu'au regne de *Kimbaoth*, trois cens cinquante ans après Jesus-Christ. Depuis le tems de Kimbaoth jusqu'à l'établissement du Christianisme, notre Chronologie est très-exacte; mais elle n'auroit pû se conserver sans le secours des Lettres.

11°. Nos Généalogies coïncident avec les regnes de nos Rois, & les unes & les autres avec le cours de la Nature. Cette exactitude n'auroit pû se soutenir pendant l'espace de sept cens quatre-vingt ans, sans l'usage des Lettres.

12°. Le *Technique* littéraire des anciens Ecossois est connu aujourd'hui des Savans. Ainsi nos lettres sont appellées *Feadha* ou *Bois*; les Livres étoient appellés *Taibble Filea*, ou *Tablette de Poëte*; l'Art de la Poésie, *Vraiceacht na Neigeas*, ou *Préceptes Poétiques*, &c. Ceci démontre encore l'usage des Lettres, long-tems avant l'arrivée des Missionnaires Romains.

Jusqu'à ce que nous soyons mieux informés de cette controverse, je crois qu'il est inutile de multiplier les preuves de l'usage des Lettres & des Arts chez les anciens Ecossois; & si ce que je viens de dire peut paroître satisfaisant, il faut espérer que cela excitera quelques habiles Gens à faire de plus profondes recherches sur la Littérature Celtique.

Je suis, *&c.*



ESPAGNE.

INFORME de la Imperial Ciudad de Toledo, &c.

« RECHERCHES de la Ville de » Tolede, *&c.*

Second Extrait.

DES MESURES DES DISTANCES.

IL s'agit ici de fixer la valeur de la Vara de Castille, de déterminer la lieue Espagnole, & de discuter par conséquent un point très-important pour la Géographie. La vara est la mesure Espagnole d'où dérivent toutes celles qui servent à me-

N. B. La Note qu'on voit à la page 208 du Journal d'Octobre, sur la valeur de la Vara de Castille, doit être renvoyée à l'*Errata* du même Volume. Ce n'est point la Vara de Castille, mais celle de Madrid, qui a ladite valeur. M. l'Abbé *Baïls*, chargé de la Partie Espagnole du Journal Etranger, reconnoît que cette Note fut un effet de sa précipitation.

furer les distances ; & tant que sa valeur n'aura rien de constant, il sera difficile d'évaluer au juste la lieue de Castille. Mais ce n'est encore là qu'une partie de la difficulté : il ne suffit point de savoir quel est le nombre de pieds qu'il faut pour faire une vara, il faut rechercher encore quelle est l'espece de ces pieds, sçavoir si ce sont des pieds Espagnols ou des pieds Romains. Telle est la question qui va faire la matiere de cet Extrait.

Nous avons déja dit (a) qu'Alphonse le Sage ordonna à toutes les Villes de ses Etats de faire étalonner leurs poids & leurs mesures sur ceux qu'il avoit donnés lui-même à la Ville de Tolede. Philippe II. trouva à propos d'annuller en partie un dispositif aussi sensé, en ordonnant par une Déclaration de 1568 que la vara de Burgos seroit la vara universelle de sa Monarchie. Tolede, sacrifiant sans peine de vaines prétentions au bien public qui devoit résulter de l'uniformité, se conforma d'abord à la volonté de ce Prince en envoyant chercher une co-

(a) Journal d'Octobre 1760.

pie de la vara de Burgos, copie qu'elle a toujours gardée, & qu'elle garde encore aujourd'hui avec le plus grand soin. Si toutes les Villes de la Castille eussent apporté la même vigilance qu'elle à la conservation de leurs varas, il est certain qu'on ne verroit point entr'elles la différence monstrueuse qu'on y remarque aujourd'hui. Il étoit naturel que ce changement dans la vara influât sur l'évaluation des distances qu'elle servoit à mesurer ; & c'est peut-être là la source de tant d'opinions différentes qu'on trouve dans les Auteurs sur l'étendue de la lieue Espagnole, qui de toutes les distances est la plus importante, & celle dont on a le plus souvent besoin de connoître exactement la valeur.

Les Ecrivains Espagnols font mention de trois sortes de lieues, de *lieues communes*, de *lieues légales* & de *lieues géographiques*. Philippe II ordonna par une Déclaration de 1587, que les lieues dont il seroit question dans les Procès devoient être prises pour des lieues communes, & non pas pour des lieues legales. Il est difficile de saisir le sens de ce dispositif.

Car si la lieue commune est une étendue arbitraire, elle ne sauroit servir de regle dans les discussions qui intéressent les fortunes des Particuliers, où il faut une mesure déterminée & constante. *Ambrosio de Moralès* (a) & *Esquivel* établirent que par lieue commune il falloit entendre une distance de 4000 pas, de 20000 pieds (b) ou de *6666* $\frac{2}{3}$ varas ; & cela en supposant, d'après les recherches d'Esquivel, que l'ancien pied Espagnol étoit le tiers de la vara de Castille, qui sera sans doute la vara de Burgos, puisque les recherches d'Esquivel sont postérieures à la Déclaration de 1568. Mais l'autorité de ces deux Ecrivains ne peut gueres servir à l'interprétation de la Loi de Philippe II, puisque de l'aveu de tous les Auteurs qui sont venus après eux, il n'existe point en Espagne de lieue commune prise pour une étendue de 4000 pas. L'on ne peut pas prendre non plus pour lieue commune celle que fixent à vûe d'œil les Habitans d'une

(a) *Discurro general de las Antiguedades de Espana. Alcalà*, 1572.
(b) Chaque Pas contient cinq pieds.

Province ou les Voituriers qui la parcourent, parce que cette lieue pourroit servir tout-au-plus à fixer le chemin des Voyageurs, mais non pas à l'arpentage, où il faut mesurer des terreins sans chemins, & en tout sens.

L'incertitude n'est pas moins grande sur l'estimation de la lieue légale. *Moralès*, qui en parloit avant la Déclaration de 1587, lui donne 5000 varas, 3000 pas ou 15000 pieds ; *Moya* lui donne la même étendue dans sa Géométrie théorique & pratique, imprimée en 1573, & leur estimation a été adoptée par *Cespedes* dans le Traité d'Hydrographie qu'il publia en 1606 par ordre de Philippe II. Mais le *P. Mariana* (a) & *Don Garcia Caballero* (b) sont d'un sentiment bien différent : ils donnent à la lieue legale 5000 pas ou 25000 pieds.

Par lieues géographiques on entend celles dont dix-sept font un degré. Mais l'existence de pareilles lieues n'a aucun fondement dans la théorie, ni

(a) *De Ponderibus & Mensuris*, Cap. 21.
(b) *Breve Cotejo y Balance, de los Pesos y Medidas*, Part. 4, Cap. 4.

dans l'observation, & les Etrangers les ont adoptées sans aucun examen, sur la parole de quelques Auteurs Espagnols, dépourvus de l'instruction nécessaire pour faire autorité sur une matiere aussi importante que celle-ci.

De ce que nous venons de dire, il résulte un nouveau problême, sçavoir s'il est possible de fixer le nombre de lieues Espagnoles qui entrent au degré?

L'on ne peut donner une réponse positive à cette question, sans avoir auparavant un point fondamental d'où l'on puisse la déduire. Il est certain qu'on pourroit connoître au juste la valeur de la lieue Espagnole, si l'on savoit le nombre qu'il en faut pour un degré; de même que l'on connoîtra combien le degré contient de ces lieues d'abord qu'on se sera assuré de la valeur de chacune d'elles. Or c'est ce dernier moyen que mit en usage *Don George-Juan*, lorsqu'il voulut réduire en varas de Castille le nombre de toises de France, que contient le degré du Méridien contigu à l'Equateur, mesuré par MM. Godin, Bouguer & la Condamine, aux travaux desquels il

fut associé par ordre de la Cour d'Espagne avec *Don Antonio de Ulloa*. Le Géometre Espagnol, appuyé de l'autorité de plusieurs loix des *Partidas*, qu'il cite dans son Ouvrage, (*a*) supposa avec *Moya* & *Cespedes* que la lieue d'Espagne contient 3000 pas ou 15000 pieds, & il partit de cette supposition, devenue un principe entre ses mains, pour procéder à la réduction qu'il s'étoit proposée.

M. Godin avoit eu l'attention avant que de partir pour le Perou, de se pourvoir d'une copie de la toise du Châtelet de Paris, qu'il tira avec le plus grand soin, pour s'en servir dans les mesures qui faisoient l'objet de son voyage. Lorsque Don *George-Juan* s'en retourna en Espagne, il emporta avec lui une copie de la toise de M. Godin, qu'il prit avec toutes les précautions physico-mathématiques que lui prescrivoient le desir de l'exactitude & l'importance de l'opération qu'il méditoit. D'après la comparaison qu'il fit à Madrid de cette copie avec la vara, que le Conseil de Castille

(*a*) *Observaciones Astronomicas y Physicas*, Lib. 4.

remet au Marqueur public, il trouva que la vara de cette Ville contenoit 371 lignes de la toise Françoise, & qu'ainsi le pied de Roi de Paris étoit à la vara de Madrid comme 144 à 371. Les observations faites sous l'Equateur donnoient 56767 toises au degré du Méridien, & il étoit facile à *Don Jorge Juan* de réduire ce nombre de toises à 132203 varas, en partant du rapport qu'il avoit constaté entre le pied de Roi & la vara de Madrid. Or en divisant les 132203 varas, que contient le degré par 5000, qui est le nombre de varas qui font la lieue, il trouva que le degré contient $26\frac{1}{2}$ lieues Espagnoles.

Il paroît cependant que ce ne fut qu'après cette réduction de D. George-Juan qu'on pensa plus sérieusement en Espagne à la différence qui regne entre les varas de Burgos & d'Avila, & celle de Madrid sur laquelle ce Géometre avoit operé. C'est pourquoi le feu Roi Ferdinand VI ordonna en 1750 à plusieurs Mathématiciens de procedet à une confrontation géométrique de ces trois varas. Don George-Juan, qui fut aussi du nombre des

Commissaires, décida avec ses Collegues que six pieds de Roi de Paris faisoient sept pieds Castillans, c'est-à-dire, que la toise Françoise valoit deux varas & un tiers. Sa Majesté ordonna qu'on s'en tînt dorénavant à cette décision dans toutes les affaires qui ressortiroient de la Guerre & de la Marine.

Voilà donc le nombre de varas qui font la lieue Espagnole, le nombre de lieues de Castille qui entrent au degré, & le nombre de pieds dont cette lieue est composée, déterminés & fixés, en adoptant les calculs de Don George-Juan. Il s'agit maintenant de déterminer la nature de ces pieds.

Don George-Juan croit que les pieds dont il est fait mention dans les loix des *Partidas* sont des pieds Castillans; & tel est aussi, à ce qu'il paroît, le sentiment de Moralès, de Cespedes, de Moya, & du Conseil de Castille lui-même.

Quelque respectables que soient ces autorités, le *P. Burriel* n'a point crû devoir s'y arrêter. Il prétend au contraire que les pieds dont il est question dans les loix des *Partidas*, & dont

15000 font la lieue Eſpagnole, ſont des pieds Romains. Le moyen qu'il a pris pour parvenir à la démonſtration de cette propoſition, (car nous la croyons démontrée) eſt également ſolide & ingénieux, & offre une nouvelle preuve de ſa grande ſagacité. Nous allons entrer dans le développement de ſes preuves, en reprenant avec lui les choſes d'un peu plus loin.

Il eſt évident que ſi l'on peut parvenir à connoître la longueur de la vara qu'Alphonſe X donna à Tolede, l'on connoîtra d'abord l'eſpece de pied dont il faiſoit uſage, & dont il entend parler dans ſes loix des *Partidas*, puiſque d'un conſentement unanime le pied a toujours été le tiers de la vara. Or il faut obſerver que lorſque es membres des Etats tenus à Tolede en 1436 voulurent ôter aux meſures de cette Ville la prérogative de modeles univerſels, ils alléguerent entre autres motifs que la vara de Tolede excedoit d'un huitieme celle de Burgos. L'animoſité des Députés de cette derniere Ville, qui étoient les arcs-boutans de cette cabale, peut nous faire

croire que cet excès étoit exageré, & que la vara de Tolede ne ſurpaſſoit celle de Burgos que d'un douzieme, & non pas d'un huitieme. Si les Etats fixerent cet excedent à un huitieme, c'eſt ſans doute parce que dans les diviſions de la vara on voit des parties qui en ſont les huitiemes, & qu'il n'y en a point qui en ſoient les douziemes. Par conſéquent la vara de Tole ſurpaſſoit celle de Burgos de trois pouces, & le pied de la vara donnée à Tolede par Alphonſe X étoit plus grand que celui de Burgos d'un pouce qui en eſt le douzieme. Or tous les Auteurs qui ont comparé le pied Romain au pied Eſpagnol, aſſurent que le pied Romain du Capitole eſt d'un douzieme plus grand que le pied de Caſtille : donc l'ancien pied de Tolede ou celui de la vara d'Alphonſe X étoit égal au pied Romain.

Si Tolede gardoit encore ſon ancienne vara, il ſeroit aiſé de faire venir l'expérience à l'appui de ce raiſonnement, en confrontant cette vara avec celle de Burgos. Mais puiſque cette vara n'exiſte plus, nous nous ſervirons d'une meſure qui en fut tirée :

c'eſt l'ancien *Eſtadal*, qu'on voit encore dans les Archives de Tolede. L'eſtadal paſſe communément en Eſpagne pour une meſure de onze pieds ; & l'ancien eſtadal qu'on voit à Tolede contient dix pieds dix pouces. On ne ſçauroit ſe perſuader que les anciens Eſpagnols, dont l'attention étoit extrême pour tout ce qui regardoit le Gouvernement œconomique, donnaſſent à l'eſtadal, à une meſure qui eſt d'un ſi fréquent uſage, le nombre impair de onze pieds, ou le nombre fractionnaire de dix pieds dix pouces ; il eſt plus vraiſemblable qu'ils lui donnerent celui de 8, de 10 ou de 12 pieds. Or l'ancien eſtadal de Tolede, qui, comme nous l'avons dit, fut tiré de la vara d'Alphonſe X, contient dix pieds dix pouces : donc ſi l'eſtadal doit être une meſure de dix pieds, (*a*) l'ancien excede le moderne préciſément d'un douzieme ; chaque pied de l'ancien eſtadal ſurpaſſe auſſi d'un dou-

(*a*) L'on peut aſſûrer, d'après les Auteurs que le Pere *Burriel* cite, que l'Eſtadal eſt la meſure que les Anciens appelloient *Pertica* ou *Decempeda.*

zieme chaque pied du moderne ; & enfin la vara d'Alphonſe X étoit d'un douzieme plus grande que celle de Caſtille ; d'où il faut conclure que ſon pied avoit ſur le pied Caſtillan le même excès que le pied Romain.

Par conſéquent les loix des Partidas parlent de pieds Romains, lorſqu'elles fixent les pas & les pieds dont une lieue eſt compoſée. Donc, en ſuivant ces loix, la lieue d'Eſpagne, qui contient 3000 pas de cinq pieds chacun, contient 15000 pieds Romains, ou 3250 pas Caſtillans, ou 16250 pieds de la vara de Burgos, meſurés ſur la copie de cette vara que Tolede garde dans ſes Archives.

Ces raiſons ſont fortes ſans doute ; mais les réflexions ſuivantes leur donnent encore un nouveau degré de force. L'on ne peut douter que le pied qui étoit en uſage en Eſpagne pendant la domination des Romains, ne fût le même que le pied *commun* (*a*) Romain. Par conſéquent, ſi par l'ancien pied

(*a*) L'Auteur parle du Pied Romain commun, pour ne point s'engager dans des recherches déplacées, à l'égard des différens

Espagnol l'on entend celui dont les Espagnols se servirent pendant les quatre premiers siecles de l'Ere Chrétienne, il est certain qu'il fut le même que celui des Romains. Comment ces derniers, qui prirent un soin si particulier de l'Espagne, jusques là qu'ils parurent en vouloir faire une seconde Italie, auroient-ils souffert que ses Habitans se fussent distingués du reste des Peuples qu'ils avoient assujettis ou policés en un point aussi essentiel que les poids & les mesures ?

L'uniformité entre les mesures des Espagnols & celles des Romains subsistoit encore après le partage de l'Empire, qui ne vit arriver aucun changement là-dessus dans aucune de ses Provinces. Cette uniformité se soutint même contre les invasions des Barbares, au rapport de l'Evêque *Idacius*, témoin & Historien de ces invasions. Cet Auteur compte toujours les distances par *milliaria*, ce qu'il n'auroit point fait sans doute, si ce n'eût été

Pieds qu'on prétend avoir été en usage à Rome.

encore là l'usage du cinquieme siecle dans lequel il écrivoit. Les écrits de S. Isidore font foi que les Goths ne toucherent point aux mesures que les Espagnols avoient reçues des Romains ; puisqu'il est à présumer de l'exactitude de ce Saint qu'il n'auroit point passé sous silence des altérations de cette nature dans les Ouvrages que nous avons de lui, *De Ponderibus & Mensuris*. Bien au contraire, il désigne toujours les distances par les mêmes noms que leur donnoient les Romains, & qu'ils avoient introduits en Espagne avec les mesures qui servoient à les déterminer.

Ces réflexions sont appuyées dans l'Ouvrage du P. Burriel de l'autorité des loix du *Fuero Juzgo* qu'il cite en grand nombre, mais toujours avec choix, pour prouver que jusques vers le tems d'Alphonse X les poids & les mesures des Romains continuerent d'être en usage en Espagne, & qu'on y comptoit encore les distances, conformément à la maniere que ces Conquérans y avoient introduite. Or ce Prince, Savant aussi consommé qu'il

étoit habile Législateur, pouvoit-il ignorer cette continuation ? Et s'il en avoit connoissance, comme on doit le croire d'après l'étendue de ses lumieres, qui brille bien plus dans ceux de ses Ouvrages qui existent dans l'obscurité des Archives, que dans ceux qui sont imprimés, pouvoit-il recourir à des mesures étrangeres, lorsqu'il détermina celles qui devoient être en usage dans ses Etats, & dont il donna les originaux à la Ville de Tolede ?



SUISSE.

I.

ANMEISUNG zum Sebrauch der Panacea Helvetica, *mider die Massersuchten*, &c.

« PANACÉE Helvétique contre » l'Hydropisie. Par M. *Daniel Longhans*, Médecin de l'Etat. A Berne. Petit Imprimé de 14 pp. *in*-12.

L'HYDROPISIE est une maladie généralement connue : on sait qu'elle est produite par des eaux infiltrées à la surface du corps, & pour lors on l'appelle *Bouffissure*, *Anasarque*, ou *Leucophlegmatie*.

Si les sérosités s'arrêtent & s'accumulent dans le systême des vaisseaux blancs, des visceres du bas-ventre, l'abdomen devient volumineux, & se remplit de ces sérosités : on donne à cet état le nom d'*Ascite*.

Lorsque la partie séreuse du sang vient à s'arrêter dans les vaisseaux lymphatiques du poumon, & qu'il devient œdemateux, ou qu'elle s'épanche dans les cavités de la poitrine, &

que la maladie est accompagnée des symptomes qui lui sont propres, on l'appelle Hydropisie de poitrine.

Ce sont là les trois sortes d'Hydropisie générales, qui se subdivisent en différentes especes. Cette maladie est essentielle ou symptomatique ; il faut distinguer l'une d'avec l'autre pour en établir la méthode curative.

Je ne m'arrêterai point à donner une description étendue & anatomique de l'Hydropisie dans son genre & dans l'espece ; le grand nombre de Médecins qui en ont traité dans leurs Livres peuvent être consultés. La cause qui la produit dépend de l'inertie des solides ; leur laxité donne lieu à la lymphe de s'arrêter ; les liquides s'épaississent en perdant leur mouvement expansif & leur jeu de réaction sur les solides. A la fin la partie la plus liquide de la lymphe entre en trop grande quantité par les vaisseaux qu'on appelle *Exhalantia*, dans les cavités internes, & transpire par leurs membranes dans le tissu cellulaire, où elle s'arrête, & devient âcre, & quelquefois corrosive.

Je me contenterai de décrire les symptomes tant internes qu'externes

qui la précedent & l'accompagnent, & enfin la meilleure méthode de la traiter & de la guérir, lorsqu'elle est susceptible de guérison.

L'Hydropisie extérieure, appellée bouffissure ou anasarque, a son siege sous l'épiderme à la peau & dans le tissu cellulaire adipeux : elle se fait connoître, & commence par une enflure aux pieds, qui est molle, & qui conserve l'impression du doigt ; elle suit, & se porte successivement aux jambes, aux cuisses, sous les tégumens du corps, de la tête, des bras & des mains. Si l'on n'arrête les progrès de cette enflure, la peau éclate aux parties inférieures, il s'ensuit des ulceres, qui dégénerent en gangrene : mais avant que la maladie soit manifestée, le teint se décolore, les urines sont rares, la soif est pressante, la respiration est gênée, les inquiétudes succedent ; & si enfin ces eaux surabondantes se portent à la poitrine, l'Hydropisie de poitrine s'établit, & forme une des plus dangereuses maladies.

L'Hydropisie de poitrine veut être distinguée de deux manieres, ou comme œdeme du poumon, ou comme épanchement

épanchement d'eau dans les deux cavités de la poitrine. Cette derniere ne sçauroit se guérir que par la voie du repompement, c'est-à-dire, par la resorption ordinaire des vaisseaux appellés *Resorbentia* (s'ils n'ont pas encore perdu toute leur élasticité, qui se trouvent ordinairement dans chaque cavité), ou par l'opération de l'empyeme avec le trocart. La premiere au contraire est très-susceptible de guerison, & cede sans peine à l'usage de la Panacée Helvetique.

L'Hydropisie du poumon, envisagée comme œdeme, se reconnoît : 1°. à une oppression qui augmente chaque jour en montant, ou en faisant quelque exercice forcé, ou en se couchant la tête & la poitrine basse, & horisontalement ; 2°. par une toux vehemente, jusqu'à perdre la respiration : les crachats qui s'ensuivent sont rares, & après bien des secousses on ne rend qu'une serosité claire, & quelques phlegmes sales. 3°. La fievre est habituelle & comme hectique : les yeux sont caves, le teint est décoloré, le Malade commence à cracher des matieres puriformes ; de sorte qu'on peut

regarder la fin de cette maladie comme une Pulmonie, puisque sur les fins cette sérosité retenue & croupie devient âcre & rongeante, & que la violence de la toux fait éclater les vaisseaux sanguins du poumon, & que ce sang extravasé dégenere bientôt en vrai pus.

On pourroit avec juste raison donner à cette maladie le nom de *Pulmonie phlegmatique*, puisqu'on ne sçauroit la guérir avec les remedes employés contre l'Hydropisie, & qu'il faut se servir des balsamiques & des adoucissans, ainsi que je l'ai démontré dans mon traité de la consomption & des ulceres du poumon.

L'Hydropisie ou épanchement d'eau qui se fait dans la cavité de la poitrine, appellée communément Hydropisie de poitrine, a des symptomes, ce semble, distinctifs ; mais il est difficile de ne les point confondre. 1°. Le malade se plaint d'un sentiment de pesanteur à la partie inférieure de la poitrine, sur le diaphragme, par devant & de côté ; sa respiration devient courte & pénible ; les anxiétés & la crainte de suffoquer le tourmentent ; les défaillances le font trembler

pour ſes jours ; ſa toux eſt ſeche, il a des accès de ſubintrante, ſon pouls eſt irrégulier,& il a les extrémités toujours froides ; il porte ſon corps en avant & appuyé ſur un oreiller. S'il veut dormir, il redoute le ſommeil, dans la crainte d'être ſuffoqué en s'éveillant ; ſes forces ſont abattues ; il ſent dans tout le corps des laſſitudes ſpontanées ; les urines coulent en très-petite quantité, & elles ſont briquetées ; la ſoif le tourmente, & il eſt encore plus oppreſſé après avoir mangé. 2°. A meſure que les eaux s'accumulent dans la poitrine, les ſymptomes augmentent vers l'approche de la nuit ; il ne peut plus garder le lit, & il eſt obligé de paſſer la nuit dans un fauteuil, les jambes pendantes ; les pieds, les jambes & les cuiſſes ſont enflées ; les parties précordiales ſont œdemateuſes, & les ongles violets, comme s'il y avoit un abcès dans la poitrine. 3°. On connoît enfin que cette maladie eſt arrivée à ſon plus haut periode par la fluctuation ou mouvement de l'eau, contenue dans la cavité de la poitrine. Alors le malade, au plus petit mouvement d'un côté ou de l'autre craint d'étouffer,

& à la fin il meurt comme apoplectique.

Cette maladie a beaucoup de rapport à celle d'un abcès dans la poitrine, il eſt cependant très-important de ne pas les confondre ; quoique les accidens paroiſſent être les mêmes, la cauſe ne l'eſt pas. Un abcès dans la poitrine eſt pour l'ordinaire une ſuite d'un phlegmon ou inflammation au poumon, & des tubercules enkiſtés qui ſont abſcedés ; les tegumens de la poitrine préſentent une chaleur extraordinaire ; la durée de la maladie eſt plus courte, les crachats ſont prématurés, ſanguinolens & purulens.

Les circonſtances & les accidens ſont plus ſupportables ; les urines ſont d'un rouge foncé, mais abondantes : ſur les fins elles préſentent à leur ſurface une pellicule graiſſeuſe, ce qui n'arrive pas dans l'Hydropiſie de poitrine.

Lorſque enfin cette ſéroſité ſurabondante vient à faire ſon dépôt dans la cavité de l'abdomen, tant qu'elle ſera contenue dans les lymphatiques, on peut la ramener dans la voie des ſecretions urinaires. Le ventre eſt tendu dans le premier cas. S'il

ſurvient une rupture aux lymphatiques, pour lors l'eau s'épanche dans la cavité de l'abdomen, & le volume d'eau forme l'Aſcite, maladie auſſi dangereuſe que l'Hydropiſie de poitrine, principalement lorſqu'elle dérive de la rupture de divers vaiſſeaux lymphatiques ou des tubercules & indurations dans quelques viſceres du bas-ventre, & qu'elle n'imite pas l'Hydropiſie extérieure ou anaſarque.

Par la même raiſon ou cauſe générale que l'anaſarque peut dégénerer en Hydropiſie de poitrine, il peut ſe faire auſſi que l'aſcite ſurvienne, ou liée avec l'anaſarque, ou ſimplement aſcite. On la reconnoît à l'étendue volumineuſe de l'abdomen ou du bas-ventre proprement dit ; la fluctuation des eaux ſe rend ſenſible en appuyant la main ſur un côté du ventre, & frappant de l'autre ſur le côté oppoſé ; la région de l'eſtomac eſt ſoulevée ; le nombril eſt ſaillant ; les parties ſupérieures du corps ſont amaigries,les yeux enfoncés,le teint du viſage de couleur griſâtre ou jaune, ou noirâtre & plombé ; la ſoif eſt des plus preſſantes & incommode ; la langue eſt rouge & mince comme l'écar-

late ; les urines coulent en très-petite quantité, elles deviennent rouges & dépoſent une matiere briquetée ; les évacuations par les ſelles ſont tardives, noires & vertes ; la marche, le coucher, la tête baſſe, occaſionnent des battemens de cœur, des inquiétudes, & la reſpiration eſt pénible.

Cette maladie dans ſa naiſſance eſt un peu difficile à reconnoître ; mais un Médecin qui a le coup d'œil exercé, la diſcerne. Cependant lorſqu'on fait attention au volume du ventre qui s'accroît chaque jour, à la diminution des urines en bien moindre quantité que la meſure du liquide qu'il boit, à la ſéchereſſe de la peau qui annonce la ſuppreſſion de l'inſenſible tranſpiration, non-ſeulement on en établit l'exiſtence, mais on conclut ſur la néceſſité d'y apporter promptement le remede. Or, ſans vouloir entrer dans la diſcuſſion des autres Hydropiſies particulieres, ſur leſquelles je n'ai point encore voulu faire de tentatives par l'uſage de notre Panacée, je ſuis en droit de conclure par analogie, que, puiſque mon remede guérit les trois eſpeces d'Hydropiſie dont j'ai parlé, il doit auſſi pro-

duire des effets heureux & salutaires dans les Hydropisies ou collections d'eau particulieres, à moins qu'elles ne soient pochées ou enkistées. Je puis bien dire que depuis le tems que j'exerce la Médecine, jamais aucun remede, ou purgatif, ou sudorifique, ou diurétique, n'a operé sous mes yeux de guérison si prompte, si certaine, si parfaite, que ce nouveau remede. Je parle des Hydropisies guérissables: car je ne guérirois point, ni avec ce remede, ni avec tel autre, un homme âgé, par exemple, dont les forces sont épuisées, le sang pervers & dépouillé de son baume naturel; non plus que dans les cas où les parties solides & les visceres sont altérés, quelquefois même obliterés. Notre Panacée ne refait point les parties détruites, ainsi que je l'ai éprouvé sur Madame Murel à Morges, & sur Madame de Laroche à Lyon; ces causes & ces circonstances sont dûes à un épuisement de forces, à l'affoiblissement des nerfs, à l'usage trop constant des remedes violens, & à une corruption dans tous les sucs vitaux. Les deux malades dont je viens de faire mention se trouvoient en

semblable disposition; si elles n'ont pas été guéries par l'usage de ce remede, du moins ont-elles été délivrées des inquiétudes extrêmes qui les tenoient, ce qu'aucun autre remede n'avoit pû opérer. Le remede pour cela n'a pas moins été en réputation, puisqu'il a resisté à une gangrenne commencée, & que de quarante-neuf personnes hydropiques à qui j'en ai fait faire usage, elles ont toutes été guéries, à la réserve de ces deux dont j'ai parlé.

Dès qu'on est convaincu d'être attaqué de l'une ou de l'autre de ces Hydropisies dont nous venons de faire mention, il faut en commencer le traitement par une purgation, du double plus forte, que celles dont on est accoutumé de faire usage. Ensuite on prend chaque jour, de deux heures en deux heures, une petite cuillerée à caffé de la Poudre ou Panacée helvétique, délayée dans cinq à six cuillerées de la tisane que l'on va indiquer; & pour boisson on use de cette même tisane. Prenez du tartre blanc de vin purifié en poudre une once, du sucre blanc une once & demie, & un bout de canelle brisée; faites-les bouillir dans demi

pot d'eau jusqu'à ce que le sucre & le tartre principalement soient fondus. Coulez ensuite pour l'usage prescrit.

Quand l'enflure sera dissipée, & les eaux chassées, le malade ne laissera pas que de continuer l'usage de cette poudre & de cette boisson, avec cette différence qu'il n'en prendra qu'une prise le matin, & une autre le soir.

Quant à la diete qu'il faut observer pendant l'usage de la Panacée Helvetique, après qu'on a cessé d'en prendre, le malade doit s'abstenir de manger ce qui peut dissoudre son sang, ou le rendre aqueux, comme, par exemple, les fruits, les acides, les boissons aigres en général, & qui peuvent fermenter, toutes sortes de légumes aqueux & relâchans, des mets gras, huileux & indigestes, puisqu'ils affoiblissent les nerfs, & peuvent donner lieu à la corruption des sucs nourriciers.

Il sera un usage moderé de vin vieux à ses repas, sur-tout de vin d'Espagne. Sa boisson ordinaire doit être de l'eau froide: toute boisson chaude est pernicieuse, puisqu'elle relâche & affoiblit les fibres.

Après qu'on sera délivré de cette maladie, il faut éviter tout ce qui peut épuiser; on tâchera d'augmenter les forces, attendu que l'Hydropisie prend son origine de l'épuisement des forces & des obstructions dans quelque partie du corps. Conséquemment on couchera seul, on évitera les saignées, les purgatifs, les vomitifs, & ce qui pourroit trop échauffer: l'exercice modéré convient encore, ainsi que les frictions des pieds & des côtés du ventre, faites le soir & le matin avec un drap de laine. On se servira pendant un tems de la gelée suivante. Prenez de la conserve d'orange une once, de celle d'absinthe deux onces, de la poudre de grenade seche demi-once, du saffran de Mars aperitif six dragmes, du syrop d'orange une once & demie. La dose de cette gelée est de la grosseur d'une noix muscade, & par-dessus deux ou trois cuillerées de vin d'Espagne le matin à jeun & dans l'après-midi sur les cinq heures. On peut remplacer cette gelée par un électuaire fait avec une once & demie d'acier préparé, & mêlé avec quatre onces de conserve d'orange ou d'absinthe, & deux

ou trois onces de syrop d'orange, pris à la même dose de la gelée; ou enfin se servir de l'acier préparé & porphyrisé, pris à la pointe du couteau. Dès que, par l'usage des fortifians, le teint jaunâtre du visage reprendra sa couleur naturelle, que l'estomac digerera avec la promptitude requise, que les marques d'une santé parfaite se seront manifestées, on quittera les remedes, & l'on pratiquera un régime de vie tel que la raison & l'expérience demandent.

Je finirai la présente Dissertation sur l'Hydropisie; & dans une seconde, je me propose de parler sur la préparation de la Panacée Helvetique, satisfait d'avoir annoncé un pareil secours aux personnes qui souffrent. Je présume d'avance qu'il y aura des personnes assez hardies pour contrefaire ce remede & tromper les malades qui ne le recevront pas de moi en droiture, cacheté de mes armes ou indiqué par mes amis, mes Confreres, avec qui je suis en correspondance littéraire de Médecine.



I I.

LES Suisses n'étoient connus autrefois que par leur valeur dans la guerre, par la simplicité de leurs mœurs, par leur bonne foi, par leur ignorance: ils cultivent aujourd'hui les Sciences avec le plus grand succès. Cette Nation libre & heureuse a produit dans le dernier siecle, & encore plus dans celui-ci, des hommmes illustres en tout genre, & récemment on a traduit en notre Langue des Poésies que toute la France admire. Le séjour de la paix, de la liberté & du bonheur, pourroit-il ne pas être celui des lumieres? Les Sciences ont tant d'attraits par elles-mêmes, qu'on les voit toujours fleurir chez les Peuples qui ont le loisir de les cultiver, & dont l'activité n'est pas distraite par les guerres, les besoins, les calamités.

C'est à la fondation de l'Université de Basle par le Pape Pie II, qu'il faut attribuer les premiers progrès des Sciences en Suisse. Celles de Zurick, de Berne & de Lausanne, qui furent ensuite établies, y ont sans doute encore

contribué; mais l'Université de Basle est la premiere qui, en instruisant la Jeunesse Helvétique, a commencé à répandre des lumieres chez cette Nation: c'est aussi celle qui s'est toujours le plus distinguée par la réputation de ses Professeurs.

Cette Université a célébré, le 15 Avril 1760, son troisieme Jubilé. Le Discours, prononcé à cette occasion, nous a paru intéressant par les détails qu'il renferme sur cette Ecole célebre, & sur les grands Hommes qui l'ont illustrée depuis un siecle. En voici un précis fort sommaire.

L'Orateur (M. *Jean Rod. Thorneisen*, Docteur & Professeur en Droit, & alors Recteur), après avoir exposé l'utilité des Académies en général, & indiqué les avantages que l'Université de Basle a en commun avec les autres, s'attache ensuite à démontrer ceux qui lui sont particuliers.

Le premier de ces avantages, est la paix dont elle a joui constamment depuis trois siecles, c'est-à-dire, depuis son origine jusqu'à présent.

Le second est la protection que la République lui a toujours accordée, &

qu'elle a sur-tout signalée dans le dernier siecle par plusieurs bienfaits que M. Thourneisen rappelle. Il compte, parmi les principaux, la fondation d'un Jardin de Plantes en 1692, & celle d'une Chaire de Physique Expérimentale en 1728. Elle a depuis encore établi des Professeurs d'Eloquence, de Poésie, d'Histoire, de Géographie & de Géométrie Pratique. Enfin sa munificence s'est étendue jusqu'à la Bibliotheque de l'Université, qu'elle a enrichie de plusieurs acquisitions considérables.

Tant de soins n'ont pas été infructueux. L'Université a toujours mérité la bienveillance de son Souverain par le grand nombre de Savans, sortis de sein, & par le zele & l'assiduité de ses Professeurs. C'est-là son troisieme & son plus grand avantage, & l'on ne peut douter qu'il ne lui appartienne aux plus justes titres, comme l'Orateur le prouve bien.

Parmi les Théologiens de Basle, on distingue les deux *Jean-Rod. Wetstein*, Pere & Fils, qui réunissoient à cette Science la plus parfaite connoissance de la Langue Grecque & la lecture des

Peres, trop négligée aujourd'hui; *Jean Ziringuer*, *Samuel Werenfels*, qui a combattu avec tant d'esprit les Logomachies des Savans, & l'un des premiers qui ont introduit dans l'étude de la Théologie, une Philosophie saine & très-compatible avec la Science de la Religion; *Jacques-Christ. Iselin* & *Jean-Louis Frey*, qui ont également immortalisé leur mémoire par l'étendue de leurs connoissances & par leurs libéralités.

Remige, *Sébastien* & *Boniface Ferch*, *Lucas* & *Jacques Hurghasl*, *Jacques Brandmuller*, *Nicolas Passavant*, *Jean Wehlern*, *J. J. Battier*, *Jean Tonjola*, *François Christ*, *Jean Rod. de Waldkirk* & *Nicolas Bernoulli* ont rempli avec distinction les Chaires de Jurisprudence. On regrette encore ce dernier, qui n'étoit pas moins versé dans les autres Sciences que dans celle des Loix. Sa Dissertation *de Usu Artis conjectandi in Jure*, publiée à Basle en 1709, mérite beaucoup plus d'éloges qu'un grand nombre d'Ouvrages plus volumineux.

La Médecine n'a pas été moins heureusement cultivée dans toutes ses par-

ties à Basle. *Théodore Ziringuer*, *Jean-Henri Stehelin* & *Bernhard Verzaiha* s'y sont acquis une très-grande réputation.

De la Littérature Grecque & Orientale, dans laquelle se sont principalement illustrés les *Wetstein* & les *Buxtorf*, nous passons aux Mathématiques & à la Physique. C'est sur-tout par ces deux Sciences, que, dans le dix-septieme siecle, l'Université de Basle paroît avoir été supérieure à toutes les autres Universités; c'est elle qui possede cette Famille illustre qui s'attire depuis si long-tems l'admiration de l'Europe, & qui ne cesse de l'étonner par la succession non interrompue de grands Hommes, qu'elle reproduit sans cesse. Mais outre MM. Bernoulli, M. Stehelin a aussi contribué aux progrès de la Physique; & les Membres de la Société Helvétique, établie à Basle, ne méritent pas moins d'éloges, pour les excellens Mémoires qu'ils nous ont donnés sur toutes les branches de la Physique.

L'Université de Basle a encore une autre distinction, c'est que non-seulement ses emplois ont toujours été rem-

plis par des Citoyens de cette République, mais que, malgré les bornes étroites de son territoire, elle en a fourni plusieurs à des Académies étrangeres.

Nicolas Gurtler, Théologien célebre, a été Professeur à Herborn, à Hanau, à Brême, à Deventer, à Franeker, & *Jean Schonaner*, Professeur à Lausanne. Jacques Burghart a enseigné la Jurisprudence à Sedan & à Herborn; Jean-Rod. de Waldkirch & Daniel Bernoulli l'ont professée à Berne, & *André Weiss* à Leide: ce dernier est actuellement Gouverneur du Prince d'Orange. M. *Jean-Jacques Houber* est Professeur d'Anatomie à Cassel. Jacques-Christ. Iselin & *Nicolas Harscher* ont été Professeurs d'Histoire & d'Eloquence à Marbourg; l'illustre Jean Bernoulli a professé les Mathématiques à Groningue, & Nicolas Bernoulli à Padoue. *Jacques Herman* succéda à ce dernier, & il quitta cette Académie pour aller à Petersbourg; il a enseigné les Mathématiques avec les deux freres Nicolas & Daniel Bernoulli & *Leonard Euler*, qui est aujourd'hui le principal ornement de l'A-

cadémie Royale des Sciences à Berlin. M. *Jean-Bernard Merian* & M. Jean-Jacques Houber lui ont été associés dans cette même Académie, le premier pour la Philosophie spéculative, & l'autre pour l'Astronomie. Jean-Jacques Wetstein, qui remplaça le fameux *le Clerc* dans la Chaire de Philosophie à Amsterdam, & *Lucas Schaub*, que S. M. Britannique, George I, honora du titre de Chevalier, étoient de Basle, & Membres de son Université.

M. Thourneisen, voulant laisser à l'Orateur du Jubilé prochain le soin de célébrer les Membres actuels de l'Université, s'abstint de faire leur éloge, & respecta leur modestie. Il finit son éloquent Discours, par le détail des libéralités qu'un grand nombre de Citoyens ont faites à l'Académie, & par des vœux pour la conservation de l'état brillant où elle se trouve aujourd'hui.

M. *Iselin*, Docteur en Droit & Secretaire du Conseil d'Etat, chargé d'offrir à l'Université le présent que la République a fait à cette Académie, pour lui témoigner sa bienveillance, accompagna cette Cérémonie d'un Discours

qui mérite de trouver ici une place.

« MM. CET Etat qui nous a vu
» naître, l'objet de notre attachement
» le plus tendre, gémissoit sous le joug
» de la barbarie & de l'ignorance. D'il-
» lustres Chefs, chargés du soin de le
» gouverner, des Hommes respectables,
» & dignes des respects des siecles les
» plus éclairés, détruisirent les liens
» honteux d'un esclavage, si peu fait
» pour un Peuple qui devoit n'en con-
» noître aucun. Ils inviterent les Scien-
» ces & les Arts à venir s'établir dans nos
» heureuses contrées, & ils leur assû-
» rerent un asyle & une protection
» qu'ils trouvoient difficilement ail-
» leurs.

» Nous goûtons abondamment les
» fruits précieux de leur établissement
» parmi nous. La liberté qui regne dans
» l'Eglise & dans le Gouvernement,
» l'état brillant de nôtre Commerce &
» de nos Manufactures, tant d'autres
» avantages, qui font envier le bon-
» heur de notre situation à tant de Peu-
» ples divers, doivent à cet heureux
» établissement, ou leur existence, ou
» le nouveau degré de perfection au-

» quel ils sont portés. C'est donc à de
» fort justes titres, que nous bénis-
» sons, MM, & que nous solemni-
» sons le retour de ce jour qui a vu
» poser les fondemens d'une partie
» aussi considérable de notre bien-être.
» Mais ce jour n'est pas pour vous
» seuls, illustres Soutiens de ce Sanc-
» tuaire des connoissances humaines,
» un jour de fête & d'allégresse; l'E-
» tat, l'Eglise, tout bon Citoyen par-
» ticipent également à sa solemnité.
» Tous les cœurs qui chérissent la
» vertu, & que l'amour de la Patrie
» anime, sont également pénétrés de
» la joie la plus pure, & touchés de la
» plus vive reconnoissance envers l'Être
» Suprême, & pour nos glorieux An-
» cêtres, qui ont été les instrumens de
» ses bontés.

» Nos magnifiques & très-gracieux
» Seigneurs, toujours attentifs à tout
» ce qui peut tendre au bien général,
» & réglant toujours le zele affectueux
» qui les anime sur l'importance & la
» dignité des objets, ces Peres du
» Peuple viennent de prouver, en plus
» d'une maniere, combien la solem-
» nité de ce jour les intéressoit; ils ont

» voulu que l'allégresse, à laquelle
» cette solemnité est consacrée, fût
» regardée comme l'allégresse com-
» mune de tous les Ordres de l'Etat.
» Tout ce que nos magnifiques Sei-
» gneurs ont fait dans cette heureuse
» journée, pour célebrer le triomphe
» des Lettres & pour en relever l'éclat,
» a dû convaincre suffisamment l'Uni-
» versité des sentimens paternels qu'ils
» ont pour leur Fille chérie. Je suis
» cependant encore chargé de l'en as-
» sûrer dans les termes les plus po-
» sitifs.

» Je remplis, MM, une fonction
» si glorieuse pour moi & si flatteuse
» pour un cœur également dévoué aux
» Lettres & au service de la Patrie,
» avec une satisfaction dont une Elo-
» quence, infiniment supérieure à la
» mienne, n'exprimeroit encore que
» très-foiblement la vivacité.

» Je remets dans vos mains, M, je
» remets à l'illustre Corps, dont vous
» êtes le Chef, ce présent que nos ma-
» gnifiques & très-gracieux Seigneurs
» m'ont chargé de lui offrir en leur
» nom, comme un gage de leur affec-
» tion inaltérable & de leur haute con-

» sidération; ils l'accompagnent des
» vœux les plus ardens pour votre per-
» pétuelle & constante prospérité.

» Puisse ce jour si beau, ce jour
» commencé sous des auspices si favo-
» rables pour l'Etat, ainsi que pour
» l'Académie, ouvrir une nouvelle
» suite d'heureux événemens! Puisse
» chacun des jours qui doivent lui suc-
» céder, voir vos noms, inscrits déja
» pour la plûpart dans les Fastes de
» l'immortalité, y briller d'un nouvel
» éclat! Puisse cette harmonie, si né-
» cessaire au bien-être de la République
» civile & de la République savante,
» se manifester par les plus parfaits
» accords, les Sciences étendre leurs
» brillantes clartés, les vertus renaître
» dans toute leur vigueur, enfin tout
» concourir à porter la gloire de la
» Patrie & le bonheur des Citoyens à
» leur plus haut période.

A l'occasion du Jubilé de l'Univer-
sité de Basle, M. *de Mechel*, Artiste
de cette Ville, demeurant à Paris, a
mis au jour une Estampe qui marque
bien son amour pour sa Patrie, & ses
talens supérieurs pour la Gravure. Il

avoit déja publié, l'année derniere, des *Vues du Rhin*, qui annonçoient un habile Graveur de Paysages; il donne aujourd'hui de l'Historique, & il s'y est surpassé.

Cette Estampe représente l'Université Helvétique sous les attributs de Pallas, formant avec la Liberté, aux pieds des Autels, des vœux pour leur conservation. Le Médaillon du Pape Pie II, fondateur de cette Académie, est attaché au haut d'une Pyramide. Le Rhin, dans cette Piece, est dessiné de grande maniere; il est caractérisé par une couronne de roseaux; il tient un gouvernail à la main, & est appuyé sur son urne. De jeunes enfans qui jouent au-tour d'un Globe, avec des Compas & des Télescopes, désignent les Découvertes que les grands Hommes, nés à Basle, ont faites dans ce genre. Le Dessein de cette belle Estampe est de M. *Heilman de Mulhause*.

On lit au-bas la Dédicace suivante : *Academiæ, Patriæ, ejusdemque Proceribus, Viris magnificis, graviss. ampliss. Eruditionis laude celeberrimis, Tabulam hanc, honoris & observantiæ ergo, dicabat, simulque, ut sæculum*

quartum, die XV April. A. C. 1760, ritè auspicatum Scientiarum optimarum splendore effulgeat, devotâ mente optat Christianus à Mechel, Basiliens. Chalcographus.



ALLEMAGNE.

ALLEMAGNE.

I.

ELOGE Historique de la feue Margrave de Brandebourg-Bareith-Culmbac, sœur du Roi de Prusse, adressé au Margrave, son époux. A Bareith, chez *Dietzel*, 1760, *in*-4°. 24 pag.

CETTE Piece, écrite en François, nous a paru digne d'être conservée, & par le mérite infini de la Princesse qui en est l'objet, & par la maniere dont elle est faite. On s'appercevra bien sans doute, à quelques expressions qui ont un air étranger, que ce n'est point une production de France; mais comme elles ne la défigurent point, nous avons cru les devoir laisser subsister, & donner l'Ouvrage à-peu-près tel qu'il nous a été envoyé.

FREDERIQUE-SOPHIE-GUILLELMINE, fille aînée de Frédéric-Guillaume, Roi de Prusse, & de Sophie-Dorothée, fille unique de Georges I, Roi d'Angle-

terre, naquit à Berlin, le 3 Juillet 1709. Elle fut instruite d'assez bonne heure dans les Sciences. Le Roi son Pere & la Reine sa Mere confierent au docte *la Croze* cette partie de son éducation.

Dès qu'il eut fait sentir à la jeune Princesse la nécessité de savoir, malgré la dissipation de son âge & de son rang, elle se porta, comme d'elle-même, au-devant de l'instruction. Elle parcourut d'abord avec méthode les différentes parties de l'Histoire, & l'on conserve encore des Extraits judicieusement raisonnés, qu'elle avoit écrits de sa main. Les Langues ne furent pas non plus négligées; elle entendoit les plus savantes de l'Europe, & fit à la Langue Françoise l'honneur de l'adopter pour la sienne.

L'amitié qu'elle conçut de bonne-heure pour le Roi son Frere, alors Prince-Royal de Prusse, vint encore redoubler en elle le desir qu'elle avoit de savoir. Dès que ce Prince atteignit à l'âge où les talens supérieurs se développent, il montra cette vivacité d'imagination, qui devoit un jour l'entraîner vers toute espece de gloire, &

il annonça aux perſonnes attentives, une partie de ce qu'il a été depuis. Epriſe d'une noble émulation, la Princeſſe entreprit de ſuivre l'heureux exemple que lui donnoit un Frere ſi cher. Cette conformité de goût augmenta ſans doute dès-lors les ſentimens de leur amitié; le tems & la raiſon les conduiſirent enſuite au plus haut degré.

Les grandes qualités qui ſe dévelopoient chaque jour dans la jeune Princeſſe, firent penſer à la Reine ſa Mere que rien n'étoit digne d'elle, ſans un Trône; & elle parut en effet deſtinée à s'approcher de bien près d'un des plus *glorieux* de l'Europe (*a*). Le Roi ſon Pere ſembla préférer à cet avantage, celui d'un Souverain de ſa Maiſon. Il donna la Princeſſe-Royale, le 20 Novembre 1731, à Frédéric de Brandebourg, Prince héréditaire de la Branche de Culmbac, aujourd'hui Margrave de Bareith.

Son Alteſſe Royale s'étoit fait, dès

(*a*) Elle étoit deſtinée au feu Prince de Galles.

ſa tendre jeuneſſe, une habitude de l'amour des devoirs; heureuſement celui d'aimer ſon Epoux, fut pour elle un devoir agréable. Les ſentimens de vertu, qu'elle apperçut dans le cœur de ce Prince, firent ſur-le ſien l'impreſſion la plus vive, & les liens de la vertu reſſerrerent les nœuds du devoir.

A peine les jeunes Epoux furent-ils arrivés à la Cour de Bareith, qui tenoit encore à des uſages anciens & *peu aimables*, qu'on eut lieu d'eſpérer que, ſous leurs auſpices, elle prendroit une face nouvelle. La Margrave y accoucha, le 30 Août 1742, de la Princeſſe de Culmbac, unique fruit de ſon mariage.

Lorſque cette Princeſſe fut en état d'entendre, Son Alteſſe Royale s'attacha à lui inſpirer non-ſeulement l'amour de la vertu, mais encore cette politeſſe attentive qu'elle avoit reçue de la Reine ſa Mere, & qui diſtingue les Princes de la Maiſon de Brandebourg. Cette politeſſe tient, beaucoup plus qu'on ne penſe, aux ſentimens élevés que doit inſpirer la grandeur;

la véritable grandeur ne craignant point de perdre ce qu'elle ne craint pas de ſe voir diſputer.

Dès que LL. AA. parvinrent au gouvernement de leurs Etats, tout ce qu'on publioit du mérite des jeunes Souverains, attira une foule d'Etrangers à la Cour de Bareith, & elle acquit la réputation, qu'elle conſerve encore, d'une des plus polies de l'Allemagne. Les Maîtres, qui lui méritoient ce titre, voulurent *mériter*, pour eux-mêmes le titre plus heureux de Bienfaiteurs. Ils formerent d'abord un célebre Cabinet d'Hiſtoire Naturelle, qu'ils confierent toujours à des mains ſavantes, & ils fonderent depuis l'Univerſité d'Erlang, où une Nobleſſe nombreuſe, ancienne & peu aiſée fut à portée de puiſer des inſtructions. S. A. R. légua dès-lors ſa Bibliotheque à la nouvelle Univerſité, portant avec bonté ſes vues maternelles juſqu'au tems où la Fondatrice ne ſeroit plus.

A toutes ces occupations ſérieuſes, LL. AA. mêloient auſſi des amuſemens convenables; elles formerent un Opera compoſé des plus belles voix d'Italie, & attirerent enſuite à Bareith une

bonne Comédie Françoiſe, afin d'y rendre familiere une Langue dont elles avoient fait la leur.

Au milieu des Fêtes & des Spectacles qui embelliſſoient la Cour, la Margrave avoit des heures marquées, qu'elle conſacroit à l'étude; & ces heures de retraite, que le commun des hommes ignore, n'étoient pas les moins douces pour elle. Là, par des réflexions profondes, elle donnoit de l'étendue à ſon eſprit, & de la ſolidité à ſon cœur; paſſant tour-à-tour en revue les inventions, les découvertes & les actions des grands Hommes, elle ſe nourriſſoit, pour ainſi dire, de leur eſprit & de leur ame.

L'envie qu'avoit la Margrave d'apprendre les vérités qu'on dit toujours difficilement aux Princes, lui faiſoit ſur-tout aimer l'étude de l'Hiſtoire ancienne & moderne, & elle avoit lu pluſieurs fois les célebres Auteurs qui en ont écrit. Mais entre ces différentes Hiſtoires, celles de la Grece & de Rome avoient à ſes yeux des charmes inexprimables; elle pouvoit à peine s'en raſſaſier. Sans doute que la foule des grandes actions, dont ces Hiſtoires

ſont remplies, lui retraçoit, plus ſouvent que les autres, des idées conformes aux nobles ſentimens de ſon cœur & à l'élévation de ſon ame.

Cependant, malgré le goût de S. A. R. pour la ſolitude, c'eſt-à-dire, pour l'inſtruction, dès qu'elle reparoiſſoit dans le monde, il ſembloit qu'elle ne s'occupoit qu'à lui plaire, & l'on ne s'appercevoit plus de ſes heures de retraite, que par l'abondance des matieres dont elle enrichiſſoit la converſation. Elle vouloit qu'elle fût variée, agréable, inſtructive, & regardoit avec indignation celles que l'ennui fournit à la médiſance, à la méchanceté, à la calomnie : converſations auſſi ſtériles que criminelles, dangereux fruit de l'oiſiveté ! Enfin elle diſoit qu'à la longue on ne ſauroit vivre qu'avec les bons.

On ſe ſouvient, à cette occaſion, que, ſur la fin de ſa derniere maladie, une perſonne ayant avancé en ſa préſence, qu'une grande vertu ne rend guere aimable, parce qu'elle rend ordinairement ſevere. Elle répondit : « Je » ne connois rien d'aimable ſans elle, » diſtinguant avec raiſon de la vertu,

l'humeur qui tient au caractere, qui la domine, qui la fait craindre, qui la dérange peut-être ſouvent, & qui la dépare toujours.

C'étoit ſur ces fermes principes, que la Margrave fondoit ſa Morale; elle ne connoiſſoit de vrai bonheur, que ſous la garde d'une ame pure; la ſienne étoit telle que l'on ne pouvoit le mieux mériter : elle le vit pourtant s'altérer par des circonſtances malheureuſes. Celle où ſe trouva la Cour de Bareith pendant la guerre de 1742, avoit aliéné le cœur du Roi ſon Frere; il crut que ſa Sœur ne l'aimoit plus. Qu'il eſt triſte pour la tendre amitié, de ſe croire en droit de faire des reproches ! Qu'il eſt douloureux pour l'amitié ſenſible de les éprouver ! Celle de S. A. R. ſe crut outragée, parce qu'elle ſe trouvoit innocente; & au lieu de rechercher un éclairciſſement qui eût tout accommodé, elle reſta dans le ſilence, parce qu'elle étoit fiere. Des eſprits turbulens l'affermirent encore dans cette malheureuſe idée; car ces eſprits regnent dans le trouble. Mais heureuſement la ſincere amitié a des reſſources ſupérieures à toutes les menées des mé-

chans. La Margrave partit pour Berlin en 1747, & elle eut la conſolation de penſer que l'on ne pourroit plus douter de ſon cœur. Après avoir joui des douceurs d'une réconciliation ſi deſirée, elle revint contente à Bareith, & reprit ſes occupations.

Cependant la Princeſſe ſa fille, une des plus belles & des plus aimables Princeſſes de l'Allemagne, s'approchoit de l'âge qui fait penſer aux établiſſemens : on en choiſit un qui paroiſſoit convenable. Elle fut mariée à Charles, Duc de Wirtemberg. Croyant avoir aſſuré le bonheur d'une Fille chérie, LL. AA. s'occupoient à faire partager le leur aux perſonnes qui les approchoient, lorſqu'un affreux incendie conſuma le Château de Bareith & beaucoup d'effets précieux. Elles enviſagerent ce triſte événement comme un de ces coups de la Fortune, qui ne doit point abbattre les ames fermes. Leur premier ſoin fut de conſoler leur Cour, bien juſtement affligée. Le Roi de Pruſſe s'y montra très-ſenſible; & deux Couriers, envoyés de ſa part, porterent à S. A. R. les aſſûrances d'une tendreſſe empreſſée,

& les offres les plus généreuſes. La Margrave, pénétrée de reconnoiſſance, ne demanda que la conſolation de le revoir.

De retour de Berlin, il falloit penſer à bâtir un nouveau Château; & la ſanté de S. A. R. demandant un changement d'air, le Margrave crut ne pouvoir choiſir un tems plus convenable pour faire un voyage en France.

La réputation de LL. AA. les avoit déja devancées. Elles reçurent par-tout les reſpects dûs à leur rang, & qu'on rendoit avec plaiſir à leurs perſonnes. Mais au milieu des hommages que l'on ne pouvoit refuſer à la naiſſance, S. A. R. diſtinguoit, avec complaiſance, ceux que les perſonnes inſtruites rendoient à la Protectrice des Arts. Les Savans du premier ordre connoiſſoient depuis long-tems ſes lumieres, & le ſage *Fontenelle*, que ſon âge & ſa façon de penſer ſembloient éloigner des grandeurs, ne s'étoit pas cru exempt de s'y ſoumettre. M. de *Voltaire* ſurtout s'étoit toujours diſtingué par ſa ſincere admiration pour la Margrave. Il ſembloit qu'on s'attachoit à elle, en raiſon du mérite qu'on avoit, pour ſen-

tir le sien. il eut le bonheur de la voir à son passage à Colmar, & vint encore lui faire sa Cour à Lyon.

Après avoir vu ce que cette Ville renferme de plus considérable, LL. AA. continuerent leur voyage par Vienne & par Nîmes. Elles y contemplerent les précieux débris de la magnificence Romaine, monumens des Triomphateurs qui civiliserent des Barbares, & reprirent la route d'Avignon, où elles vouloient passer l'hyver. Cette Ville est à portée de différentes choses remarquables, qu'elles avoient dessein de voir. Elles satisfirent leur curiosité dans les environs, s'attacherent dans la Ville des cœurs qui les regrettent encore, & partirent pour l'Italie le premier Avril 1755.

LL. AA. allerent admirer à Florence, cette immortelle Gallerie qui rend au nom des *Médicis* la protection qu'ils accorderent aux Arts; & passant par Rome, arriverent à Naples. Suivies de M. *de la Condamine*, elles observerent le Vésuve, & considérerent les Antiquités d'Herculane. De retour à Rome, la Margrave se livra toute entiere au goût dominant qu'elle avoit pour

les Arts & pour les recherches des Antiquités.

Le Cardinal *Valenti* gouvernoit encore, sous la sage autorité de Benoît XIV; & si les étiquettes réciproques eussent pû le permettre, cet habile Ministre eût ménagé une entrevue que le souverain Pontife & S. A. R. sembloient également desirer. Le Cardinal Valenti avoit lui-même la plus grande envie de voir la Sœur d'un Roi, pour lequel il avoit une admiration profonde; sa santé, dès-lors entierement affoiblie, y mit d'invincibles obstacles. Ceux qui ont bien connu le Cardinal Valenti, ne seront point étonnés de cet empressement extrême. Ennemi des minuties, & libre des préjugés que la différence des opinions donne, il aimoit sur-tout à rendre des devoirs à ceux dont il respectoit autant le mérite que la naissance, & concevoit tout dans le grand. Il est bien naturel qu'un homme de ce caractere, dont l'éloquence & l'esprit aimable honoroient Rome, & desiroient de la servir, voulut prouver ses respects à la Sœur de Frédéric. Ne pouvant les lui rendre lui-même, il l'en fit du moins assurer de

la maniere la plus empressée, & la servit, autant qu'il le put, dans le goût qu'elle avoit pour les Arts. Il les chérissoit, les protégeoit, & avoit sur eux des projets relatifs au bien de l'Etat & à la gloire de l'Italie; mais ils furent toujours traversés.

LL. AA. la quitterent au mois de Juillet, & prenant leur route par Venise & par le Tirol, elles arriverent à Bareith, le 10 Août de la même année. Le Margrave voulut témoigner à ses Sujets, par un établissement utile, le plaisir qu'il avoit de les revoir. Il remarquoit depuis long-tems en eux une aptitude singuliere pour les Arts; il ne leur manquoit que des principes pour être habiles : il voulut leur en procurer. Ce fut dans cette intention, qu'il chargea le Comte *de Mirabeau*, son grand Chambellan, de former une Ecole de Peinture, & sur-tout de Dessein. S. A. S. fonda aussi des prix pour les Eleves, afin d'accélérer les progrès par l'émulation.

Les vues de LL. AA. pour le progrès des Beaux-Arts étoient, pour ainsi dire, les mêmes, & se secondoient mutuellement. L'Opera de S. A. R. un

de ses plus grands amusemens, attiroit sur-tout l'attention des Etrangers connoisseurs. Elle en composoit les paroles & les airs les plus touchans; mais le goût qu'elle avoit pour un Spectacle qui rassemble tant de beautés diverses, ne lui faisoit point négliger celles que renferment les autres Arts : la Peinture, la Sculpture & l'Architecture recevoient tour-à-tour son hommage; elle avoit même quelquefois manié le pinceau, non dans le dessein d'atteindre à la perfection des grands Maîtres (elle savoit qu'il faut le génie); mais pour en mieux connoître la magie & mieux en sentir les secrettes beautés.

La Margrave ne desiroit pas seulement de voir, afin de paroître instruite; mais elle vouloit bien voir, pour l'être. Au reste, l'esprit de recherche lui étoit si naturel, qu'elle convenoit de bonne foi qu'il avoit pour elle trop de charmes, & elle le comptoit dans le nombre de ce qu'elle nommoit ses défauts. Elle les parcouroit familierement avec les personnes qu'elle honoroit de sa confiance, & quelque marque de bonté particuliere étoit toujours la récompense de la sincérité de ceux.

à qui elle daignoit en parler. Cette ſincérité (choſe rare!) étoit un moyen preſque ſûr de bien mériter de la Margrave. On ne diſſimulera point (car il n'y a que la vérité qui loue) que des perſonnes hardies en ont abuſé quelquefois, & ſous prétexte d'être ſinceres, l'ont injuſtement prévenue; mais cette prévention n'étoit guere à craindre, S. A. R. n'ayant jamais refuſé d'entendre tout ce qui pouvoit ſe juſtifier. Elle avoit d'ailleurs appris, par la réflexion & l'expérience, qu'il eſt plus difficile aux vertueux de commettre une action criminelle, qu'aux pervers d'en faire une bonne. En effet, les uns, ſemblables à ces terres fécondées par d'heureux engrais, produiſent, pour ainſi dire, ſans effort, les fruits utiles dans une grande abondance; tandis que les autres, pareils aux ſols vicieux, pouſſent, à travers les ronces qui les couvrent, ces herbes déteſtables, dont l'affreux mêlange porte le principe de mille morts. L'étude des hommes eſt ſans contredit celle qui importe le plus aux Princes; & cette étude, ſi difficile pour eux, la Margrave s'y appliquoit ſans ceſſe. Si

la calomnie oſoit élever quelques ſombres vapeurs devant elle, la pénétration de ſon eſprit ſavoit les diſſiper promptement; & le méchant, une fois reconnu, ne recouvroit jamais ſa confiance.

Dans le tems que LL. AA. s'occupoient à jouir du fruit de leurs recherches, du plaiſir de faire le bien, & du bonheur de leur union (car les nuages, dont de petits intérêts étrangers l'avoient quelquefois enveloppée, étoient heureuſement diſſipés par leur mutuelle confiance); dans ce tems, dis-je, les troubles & les ligues, qui déſolent maintenant l'Allemagne, commencerent à éclater de toutes parts. Le Roi de Pruſſe penſant qu'on formoit des deſſeins dangereux contre ſes Etats, fit alors cette marche hardie, où il s'empara de la Saxe, comme de leur bouclier le plus ſûr.

La Margrave, dans cette occaſion, employa ſes ſoins empreſſés, pour rapprocher les eſprits prévenus. Le chagrin qu'elle conçut de n'y pouvoir réuſſir, lui cauſa une maladie, dont elle ne s'eſt jamais bien rétablie. Les malheurs de l'humanité & les dangers du Roi de

Pruſſe, que partageoient les Princes ſes freres, faiſoient une trop vive impreſſion ſur l'ame de S. A. R. Son premier Médecin en prévit dès-lors les funeſtes ſuites. Touchée des malheurs qu'elle preſſentoit, & ſenſible aux calamités publiques, elle voulut réformer ſon Opera, un des ornemens de ſa Cour. Elle croyoit, avec raiſon, que le plus preſſé des devoirs eſt le prompt ſoulagement des Peuples, & que le plus ſolide plaiſir eſt celui de faire le bien. Elle aimoit la magnificence, mais elle aimoit encore plus l'ordre; elle penſoit que les Princes ne doivent employer à leurs amuſemens que le ſuperflu qu'ils ſe procurent par l'épargne, & que tout ce qui va au-delà, eſt malheureuſement enlevé à la néceſſité du pauvre. Ce qu'elle empruntoit de l'économie, elle le donnoit généreuſement à l'indigence, & libéralement au vrai mérite. Mais autant elle accordoit avec joie à l'une & à l'autre, autant refuſoit-elle avec courage à ceux qui n'ont d'autres droits aux bienfaits, que par l'importunité des demandes. Elle regardoit comme une foibleſſe

dangereuſe, l'incapacité de refuſer. Mais pourquoi s'entretenir davantage de ſes qualités éminentes qui ne peuvent qu'augmenter les regrets?

On a déja dit que les dangers qui menaçoient les Etats du Roi de Pruſſe, ſa propre Perſonne, & celle des Princes ſes freres avoient cauſé à S. A. R. une dangereuſe maladie. La perte de la Reine ſa mere, les troubles domeſtiques qui ſuivirent la bataille de Choſtremitz & la levée du ſiege de Prague, venant en foule à l'appui de tant de douleurs, aggraverent encore ſes autres maux. La Margrave reſta pluſieurs jours ſans pouvoir prendre aucune nourriture. En vain l'affaire de Roſbach & la bataille de Lyſſa (*a*) semblerent la ranimer encore; ſa ſanté, tout-à-fait épuiſée par ſes longues ſouffrances, la réduiſit dans l'état le plus dangereux.

Ce fut dans ce tems, que le Prince Henri, attiré de Hof à Bareith par ſes inquiétudes, vint y voir la Princeſſe ſa ſœur: viſite d'autant plus remarquable, que la poſition des armées

---

(*a*) *Ou de* Leuthen.

l'obligeoit de l'aſſurer par des diſpoſitions ſavantes. Il arrive : la Margrave paroiſſoit ſans vie. Les larmes d'un Epoux & d'une Fille éperdue lui firent croire qu'elle étoit ſans reſſource ; ce ne fut que quelques heures après, qu'il eut la triſte conſolation de la revoir mourante. La préſence d'un Frere ſi cher ſembla la rappeller à la vie ; & ne pouvant exprimer par ſes paroles la ſatisfaction qu'elle en recevoit, elle la témoignoit par des geſtes.

Depuis cette tendre entrevue, la Margrave reprit quelques forces, & parut donner de l'eſpoir : la joie qu'on en conçut, fut univerſelle. Lorſqu'on fit part à S. A. R. de celle que témoignoit le Peuple même, elle en fut très-reconnoiſſante ; mais elle en parut étonnée, parce que, diſoit-elle, je n'ai jamais pu lui faire de bien. Les Princes économes & ſenſibles font ſouvent des biens qu'ils ne ſavent pas.

Cependant cette eſpérance fut vaine, & la mort du Prince de Pruſſe fit bientôt renaître toutes les craintes. On connoiſſoit la tendreſſe de la Margrave pour lui ; celle qu'elle avoit pour toute

la Famille Royale, étoit extrême. On tâcha donc de lui dérober un malheur qu'elle ne devoit que trop tôt ſavoir ; & bien qu'on l'y préparât par degrés, l'inſtant où elle l'apprit, fut affreux pour elle.

Peu de jours enſuite, S. A. R. voulut ſceller ſes dernieres volontés, en préſence du Margrave & de la Princeſſe ſa Fille. Un ſpectacle, déja ſi triſte par lui-même, le devint encore davantage par l'éloquent & pathétique diſcours de la Margrave. Il fut ſi touchant, que l'Epoux & la Fille l'interrompirent cent fois par leurs ſanglots & par leurs larmes ; & les autres perſonnes, que S. A. R. avoit appellées pour être témoins de ſes intentions, bientôt trop touchées pour pouvoir entendre, n'offroient qu'un tableau de la douleur.

Depuis ce jour, S. A. R. attendit plus tranquillement le fatal inſtant, qu'elle n'a jamais paru craindre. Quoiqu'elle fût naturellement gaie, elle avoit toujours eu la mort préſente. Selon le conſeil de *Montagne*, elle s'en entretenoit ſans peine ; auſſi quand

elle vint, elle la reçut ſans effroi.

Dans les derniers mois de ſa languiſſante vie, elle ne pouvoit prendre aucun exercice, qu'en ſe faiſant conduire ſur une chaiſe roulante. Elle diſoit, en plaiſantant, à ceux qui la voyoient dans ce déplorable état, qu'elle ne marchoit plus que ſur un char-de-triomphe : vérité plus grande qu'elle ne penſoit, car elle triomphoit de la douleur. Les impreſſions en étoient quelquefois ſi vives, que les perſonnes qui en étoient témoins, avoient peine à retenir les mouvemens de leur ame attendrie ; & lorſque S. A. R. s'en appercevoit, elle diſoit, pour les conſoler : On s'habitue à tout dans la vie.

Ce fut dans ces triſtes circonſtances, que la Margrave d'Anſpach vint recevoir les adieux de ſa Sœur. On voyoit S. A. R. entr'ouvrir ſes bras affoiblis à la ſeule de ſes Sœurs qu'elle pouvoit revoir, la preſſer de ſes embraſſemens, lui témoigner ſes vives tendreſſes, qu'elle eût voulu répandre ſur toute ſa Famille, & prodiguer ſur-tout au Roi ſon Frere.

Cependant le mal de S. A. R. empiroit de jour en jour ; le trouvant elle-

même ſans reſſource, elle crut devoir penſer aux apprêts de ſa mort : elle ſeule étoit en état de s'en occuper. Elle ordonna à un Domeſtique affidé de lui commander un cercueil dans un lieu éloigné de Bareith, afin de dérober ce ſpectacle aux yeux d'une Fille & d'un Epoux. Elle diſoit à ſes femmes allarmées : Vos peines ne ſeront pas longues ; un lit ſera bientôt un meuble inutile pour moi.

Trois jours avant ſa mort, ſentant bien qu'elle étoit prochaine, tranquille, concentrée en elle-même, & paroiſſant enveloppée dans de profondes réflexions, on eût dit que, ſemblable au Stoïcien dont parle l'Hiſtoire, elle épioit ce moment ſi court, qui nous livre de cette vie à une autre, que l'on craint toujours plus, plus on s'en détourne, mais qu'on ne ſauroit éviter.

Elle voulut enfin dicter ſes dernieres volontés, qu'elle put à peine ſigner de ſa main. Cet Ecrit, fait dans le plus grand ſilence, ne devoit être rendu au Margrave, qu'au moment où S. A. R. ne ſeroit plus. Que ne peut-on rapporter en entier ici ce monument de courage & d'humanité tout enſemble !

Elle demande à être enterrée dans le lieu que se choisiroit son Epoux ; ne pouvant supporter l'idée que la mort même dût les séparer. Elle y commande des obseques sans pompe, regardant d'un œil philosophique celles qui flatent le faste des Grands. « Mais comme » pour la forme, dit-elle, (ce sont ses propres paroles) » il faudra veiller au-» près de mon corps, on aura soin de » faire porter des lits & toutes les com-» modités nécessaires, non-seulement » pour les personnes de ma Cour, mais » aussi pour mes Domestiques : je les » ai assez tourmentés pendant ma vie, » sans les tourmenter encore après ma » mort. »

Le Roi de Prusse informé de l'état de sa chere Sœur, avoit fait partir de Breslau son premier Médecin, pour la secourir. Dès qu'elle le vit, elle lui tendit avec bonté une main appésantie par les souffrances & par les approches de la mort, & elle ne lui parla que pour demander des nouvelles du Roi chéri, qu'elle ne verroit plus. Le surlendemain elle rendit l'ame, la nuit du 13 au 14 Octobre, entre une & deux heures du matin, époque de l'af-

faire de Hochkirken, où le Roi de Prusse perdit le Maréchal de *Keith* & un Prince de Brunswick.

I I.

Le Dithyrambe (*a*) étoit une Hymne que les Grecs chantoient en l'honneur de Bacchus, Le culte de ce Dieu, s'il faut en croire *Strabon*, fut transporté par les Phrygiens dans l'Isle de Naxos, d'où il se répandit dans le reste de l'Archipel, jusqu'à ce qu'enfin il parvint à la Ville de Thebes. Bacchus n'eut point d'Adorateurs plus zélés ni plus enthousiastes que les Thébains : aussi le Dithyrambe fut-il le genre de Poésie auquel ils se livrerent le plus. Leurs Voisins ne tarderent pas à les imiter, & bientôt toute la Grece se vit remplie de Poëtes Dithyrambiques. Les Latins, Peuple moins passionné, moins voluptueux, en un mot, infiniment

(*a*) Nous croyons qu'il faut chercher l'origine du Dithyrambe dans les chansons & dans les danses, dont fut accompagné le triomphe d'*Osiris*, lorsqu'il eut subjugué l'Orient.

plus

plus moral que les Grecs, firent peu de cas de cette espece de Poésie, quoique cependant les Vers *Galliambiques*, c'est-à-dire, les Vers que chantoient les Prêtres de Cybele, lorsqu'ils entroient en fureur, se rapprochassent beaucoup du Dithyrambe. Il n'en a pas été de même chez les Italiens ; cette Nation, pleine de feu & de gaieté, a cultivé la Poésie Dithyrambique avec autant d'ardeur & presque autant de succès que les Grecs. *Udeno Nisieli* s'est vanté d'avoir introduit le premier dans sa Langue, la Poésie Dithyrambique ; mais long-tems avant cet Auteur, *Marini* & *Chiabrera* avoient composé des Dithyrambes. On trouve même un exemple de ce genre de Poésie, dans le *Chœur des Bacchantes* (*a*), par lequel

(*a*) En faveur des Amateurs de la Littérature Italienne, nous citerons ce Morceau, qui est un chef-d'œuvre de naturel & de gaieté.

Ognun segua Bacco te
Bacco, Bacco, evoè
Chi vuol bever, chi vuol bevere,
Vegna à bever, vegna qui
Voi imbottate come pevere

F

Ange Politien a terminé sa Fable d'Orphée.

Gli è del vino ancor per ti.
Lascia à bever prima à me
Ognun segua, Bacco te,
Io ho voto già il mio corno :
Dammi un po il bottaccio, in qua
Questo monte gira intorno
E'l cervello à spasso và.
Ognun corra in qua e in là
Come vede, fare à me,
Ognun segua Bacco te.
Io mi moro già di sonno,
Son, Io ebria, o si, o no ?
Star piè ritti e' piè non ponno
Voi siete ebri, ch'io lo so.
Ognun faccia com'io fo
Ognun succi, come me
Ognun segua Bacco te
Ognun gridi, Bacco, Bacco,
E pur cacci del vin giù
Poi con suoni farem fiacco
Bevi tu, e tu e tu.
Io non posso ballar più
Ognun gridi evoè
Ognun segua Bacco te,
Bacco, Bacco evoè.

Remontons actuellement à l'origine du Dithyrambe, & parcourons toutes les variations de ce genre de Poéſie.

Le Dithyrambe n'étoit d'abord qu'une Hymne, chantée en l'honneur de Bacchus, au milieu du tumulte, des tranſports, des clameurs, & de toutes les extravagances qui ſont la ſuite l'yvreſſe. Ce genre de Poéſie ne ne connoiſſoit point encore de regles; mais peu-à-peu il ſe perfectionna, & ceux qui le cultiverent, y ajouterent de nouvelles beautés, ſans en dénaturer le caractere. Si nous nous en rapportons aux Scholiaſtes de *Pindare*, la Poéſie Dithyrambique, au tems d'*Archiloque*, étoit déja parvenue à un degré ſenſible de perfection. Ce Poëte l'avoit purgée de l'indécence & de toutes les folies dont elle étoit accompagnée à ſa naiſſance. *Arion de Methymne*, qui vivoit vers la trente-huitieme Olympiade, & *Steſicore*, eſſayerent de donner au Dithyrambe la forme de l'Ode; ils le couperent en ſtrophes, en anti-ſtrophes & en épodes; mais ce changement fut rejetté par le plus grand nombre des Poëtes, qui le regarderent comme contraire à la nature du Dithy-

rambe. En effet, c'étoit ſoumettre ce genre de Poéſie à des loix qui l'empêchoient de remplir le véritable objet de ſon imitation, c'étoit le priver de la variété, de l'eſpece de deſordre, en un mot, de toutes les libertés dont il avoit beſoin pour exprimer les mouvemens d'une danſe vive, animée, pétulante, pour laquelle il étoit fait, & dont il étoit inſéparable.

Le Dithyrambe reprit donc ſon ancienne forme; mais quoiqu'il fût devenu plus libre quant à la partie du vers & du rhythme, il n'eut toutefois que le degré de hardieſſe & de deſordre qui convenoit à ſon caractere. Il eſt vrai que bientôt après, les Poëtes Dithyrambiques ne ſe propoſant plus d'imiter que les fureurs de l'yvreſſe, briſerent toutes les regles, porterent l'audace juſqu'à l'excès, & firent paſſer, dans leurs compoſitions, toute l'indécence & la folie, dont étoient accompagnées les Fêtes de Bacchus. Ce fut au tems de *Teleſte*, que commença cette corruption; *Pratinas*, *Philoxene*, *Cineſias*, *Timothée*, *Cléomene* & *Ion* ſuivirent l'exemple de ce Poëte. Toute la Grece vit avec autant de ſurpriſe que

d'indignation les formes, les tournurer & les expreſſions les plus audacieuſes, les plus obſcures, les plus extraordinaires s'introduire dans la Poéſie. Inſenſibles aux traits dont les percerent Ariſtophane & Platon, les Poëtes Dithyrambiques n'en devinrent que plus hardis. La licence fut portée au point que pour déſigner un homme qui n'avoit pas le ſens commun, on diſoit qu'il avoit moins de jugement & de raiſon qu'un Faiſeur de Dithyrambes. De-là encore l'origine de ce Proverbe : *Cela s'entend moins qu'un Dithyrambe.* Nos Lecteurs peuvent conſulter ſur ce point Ariſtote, Denis d'Halicarnaſſe, Athenée, Suidas &c.

C'eſt pour n'avoir pas obſervé les différens états par où a paſſé la Poéſie Dithyrambique, que quelques Ecrivains ont penſé que ce genre comportoit toutes les extravagances dont peut s'aviſer une imagination déréglée & fanatique.

Le Dithyrambe, dont au commencement l'objet ſe bornoit à célébrer la naiſſance de Bacchus, embraſſa peu d'années après toutes les actions de ce Dieu; cette liberté même ne ſuffit pas

au caractere inquiet & hardi des Poëtes; ils appliquerent ce genre de Poéſie non-ſeulement à toutes les Divinités, mais encore aux hommes.

Les Italiens ont imité en cela les Anciens : ils ont même cru que les choſes de notre Religion, toute grave, toute ſévere, toute ſainte qu'elle eſt, pouvoient être traitées dithyrambiquement. On trouve dans les *Baccanali* de M. *Baruſaldi* un Dithyrambe dont le ſujet eſt S. Philippe de Neri bûvant au flacon de S. Felix. Paſſons au caractere propre de la Poéſie Dithyrambique.

Tzetzes a très-bien obſervé que les Poëtes Dithyrambiques ne différoient des Poëtes Lyriques qu'en ce que les premiers étoient plus hardis & plus élevés dans les choſes & dans la diction. Cette obſervation indique parfaitement le vrai caractere du Dithyrambe. En effet, ce genre de Poéſie demande encore plus de ſublimité dans l'invention que l'Ode ; il faut que le Poëte préſente toujours des choſes neuves, inattendues, grandes & merveilleuſes, comme s'il étoit dans un commerce intime avec les Dieux, & qu'ils lui inſpiraſſent ſur le champ tout ce

qu'il annonce. Des mouvemens rapides & variés, des images fréquentes & vives, des idées fortes & frappantes, une diction animée, impétueuse, bruyante, excessivement métaphorique, pleine de mots imaginés, composés & tellement réunis, qu'ils offrent presqu'à la fois une foule de tableaux. Voilà les qualités essentielles & caractéristiques du Dithyrambe. Nous ne répeterons point ici ce que nous avons déja tant de fois observé, & dans le *Prospectus* & en différens endroits de notre Journal; il est aisé de sentir que notre versification timide, monotone, qui, si nous en séparons la mesure & la rime, n'a presque point de formes qui l'élevent au-dessus de la Prose, ne nous a pas permis de mettre en action un genre de Poésie dont toutes les parties doivent porter le caractere de l'enthousiasme; (*a*) mais ayant à faire connoître l'état littéraire de nos Voisins,

(*a*) Le prix des Jeux Lyriques étoit un taureau; celui des Jeux Dithyrambiques étoit un trepied : ce qui prouve que les Anciens regardoient l'enthousiasme comme plus propre du Dithyrambe que de l'Ode.

qui bien plus hardis & plus abondans en ressources que nous, osent cultiver toutes les branches de la Poésie, nous pensons que toutes les fois qu'il s'agira d'un genre dont le commun de nos Lecteurs pourroit n'avoir qu'une idée imparfaite, ou purement relative à la maniere dont notre Nation le traite, nous devons en tracer en peu de mots l'Histoire; c'est le seul moyen d'en représenter fidelement la nature, l'objet, en un mot toute l'étendue.

Dans un Recueil (*a*) intitulé : *Prosaische Gedichte. Altona, bey David Yversen. Poésies Prosaïques. Altona, chez David Yverse*, 1759, nous avons trouvé un morceau, qui, s'il étoit écrit en vers, auroit tous les caracteres du Dithyrambe. L'Auteur y a jetté tout le feu, toute la fougue & toute la hardiesse qu'exigent ces sortes de Poëme;

(*a*) L'Auteur de ce Recueil, dont le Poëme, intitulé *le Tabac*, que nous avons déja traduit, fait partie, est M. *de Gerstenberg*, Officier Danois. Ce Poëte s'est essayé avec succès dans presque tous les genres. Les Pieces fugitives, intitulées, *Tandeleyen*, *Frivoletés*, dont nous avons extrait quelques Morceaux dignes d'*Anacréon*, sont du même Auteur.

Mais y eut-il jamais des Poëmes en prose ? Le Dithyrambe admet à la vérité toute espece de mesure & de vers; c'est le genre de Poésie le plus libre, mais il ne l'est pas tellement qu'il puisse se passer de toute versification. Ces sortes de licences ne vont à rien moins qu'à dénaturer tous les genres.

Porte-moi sur tes aîles raffraîchissantes, rapide Borée, porte-moi dans l'Isle de Chypre, où Bacchus plante des pampres de nectar, & où il enseigne aux Amours à boire à l'ombre des treillages. Sors, rapide Borée, sors des prisons d'Eole ! O Bacchus ! j'ai soif du vin que tu as planté dans l'Isle où regne l'Amour. Le foible Zéphir agite depuis trop long-tems ma chevelure couronnée : la belle merveille qu'il fasse voltiger au-dessus de ma tête un ruban leger ! Sors, rapide Borée, sors des prisons d'Eole : une flamme brûlante consume ma poitrine; il n'y a que le vin de Chypre qui puisse éteindre la soif qui me dévore. Emporte-moi par-dessus les gras pâturages; que mon pied leger ne fasse pas même courber les pointes de l'herbe,

ou les têtes bigarées des fleurs, & que le parfum des roses vole au-devant de moi au-travers des airs..... Passe-moi devant Scylla étonnée; qu'à mon aspect elle ouvre sou gouffre à six gueules, & qu'elle mugisse horriblement pour avoir manqué sa proye.

Il vient, il vient, semblable à un noir orage, qui s'amoncele au loin derriere des rochers éclatans; il s'avance à travers l'horison fugitif, déja plus à portée de mes regards !.... Non, c'est Bacchus, traîné par des tigres ! Je te salue, pere sacré du vin ! je te salue : le feu de la soif consume ma poitrine !... O ! qui me versera du vin de l'Isle fortunée où regne l'Amour.

Evan ! Evoé ! Il descend, il me porte sur son char aérien ! Nous fendons rapidement le Ciel entr'ouvert, l'harmonie des spheres ne se fait entendre qu'un instant à mon oreille attentive. La peau du tigre Lybien s'agite, étendue sur mes épaules, & brave la tempête, qui mugit contre nous. Déja sortent de l'abîme azuré des rochers escarpés avec leur tête couverte de mousse.... Mais enfin, voilà le char qui descend & s'arrête sur les bords

de Chypre. Bacchus m'a nommé lui-même ce lieu ſacré. O Evan ! Evoé !

Pouſſé par l'excès de ma joie, je cours dans cette grotte fleurie, où une vaſte coupe m'invite. Des flots paiſibles d'un ruiſſeau de vin, arroſent ſans ceſſe la grotte ſacrée ; des côteaux couverts de pampres diſtillent une roſée d'or dans cette coupe, les Amours ſont aſſis ſur ſes bords, ils goûtent les délices du vin ; & dans l'enthouſiaſme de l'yvreſſe ils apprennent & chantent des Dithyrambes. Ils deſcendent d'abord d'un air timide des bords du vaſe, ils nagent ſur la ſurface du vin, ils y trempent leurs petites levres ; & de leurs aîles devenues plus peſantes, ils battent la divine liqueur, lorſque précipité par un étourdiſſement un des Amours tombe tout-à-coup au fond de la coupe d'où les Dieux le retirent en riant. Le voilà aſſis d'un air craintif ſur l'anſe de la coupe, il friſſonne, juſqu'à ce que la vapeur enchantereſſe du vin lui rende la joie, & qu'agitant ſes aîles étendues, il répande une douce pluye ſur tous les Buveurs.

Tendez-moi cette ſainte coupe, ô Amour ! Car je ſuis le Diſciple de

Bacchus ; il m'a lui-même porté dans cette Iſle ſur l'eſſieu rapide de ſon char pour me faire boire.

Les Dieux me regardent d'un œil curieux, ils voyent avec étonnement ma coupe vuide, vuide d'un ſeul trait.... Non, la liqueur dont Jupiter s'abreuve aux jours de fête n'eſt pas ſi douce, pas même, lorſqu'il l'aſſaiſonne d'ambroiſie. Mais quoi ! pere Bacchus, ma coupe eſt trop petite. Donne-moi un plus grand vaſe, je veux me précipiter dans un ruiſſeau de vin ; je boirois la mort dans cette ſource attrayante.... Mais ne vois-je pas un plus grand verre couronné de pampre qui ſemble m'inviter. Je le tiens..... O divine liqueur ! comme elle coule délicieuſement dans mes veines !

Tel qu'une alerte gazelle ſaute gaiement ſur les cimes des roches au milieu du brouillard épais, ainſi je ſaute à travers les prairies danſantes, & ſur les rivages chancelans & ſous les arbres multipliés du bois Idalien. Les chênes ſéparés de leurs racines courent derriere moi, les Dryades voyent avec étonnement la fuite de leurs demeures. Les Roſſignols yvres voltigent tout étour-

dis dans le feuillage ſur des rameaux animés & chantent des airs à boire.

Où court cette Nymphe effarée qui fuit là-bas à travers les boccages, tenant ſa ceinture à la main, de peur de s'embarraſſer dans les haies de roſiers ? Un Faune yvre la pourſuit avec une cruche pleine de vin ; il bronche à chaque pas ; la liqueur renverſée dégoutte le long du glayeul. Il s'écrie : Arrête, belle Nymphe, arrête, je vais t'apprendre l'Amour. Bois, belle Nymphe, bois ; c'eſt en buvant que j'ai ſenti que je t'aimois. Regarde-moi, je vais boire. A ces mots, le Faune porte la cruche à ſa bouche altérée ; mais tout le jus eſt répandu ſur l'herbe. Ses yeux cherchent encore la Nymphe, hélas ! elle a diſparu. Il s'emporte contre la Nymphe & contre ſa cruche vuide, qu'il jette avec violence par terre & qu'il briſe en mille morceaux.

Mais j'ai vû la Nymphe lorſqu'elle fuyoit. Je vais la pourſuivre, la ruſée, juſqu'à ce que je l'attrape par la ceinture, & qu'elle ſe retourne en me jettant un regard gracieux ; alors je lui donnerai ſoudain un baiſer. La voilà ſur les bords du fleuve, où elle ſe

mire faſtueuſement dans l'onde comme une Thetis. Elle ne voit point que je m'approche tout doucement d'elle, que déja j'en ſuis tout proche, que j'étens la main pour la ſaiſir par la ceinture.... Ah ! méchante.... Je ne tiens qu'un vêtement aërien, qui s'envole entre mes doigts comme la vapeurs des fleurs. Que je ſuis honteux ! La cruelle ! elle s'eſt précipitée dans les ondes, & des flots reſpectueux l'ont emportée loin de moi, & l'ont dérobée à l'avidité de mes regards.

L'abîme de la mer s'entr'ouvre. Neptune dans une ſérénité majeſtueuſe ſouleve ſon trident redoutable, & fend les vagues élevées. Le fils brillant de Thetis, Nerée, ſort du ſein des flots : les Tritons le ſuivent en triomphe en ſonnant de leurs trompes recourbées, c'eſt aujourd'hui que la Déeſſe de l'Iſle fait ſa brillante entrée. Elle s'avance en ſouriant ſur une conque émaillée de diverſes couleurs ; telle elle ſe montra, quand l'écume féconde la dépoſa ſur le rivage.

La Mer ſoumiſe ſe taiſoit, & jettoit des vagues douces, qui ſembloient entonner une hymne à la jeune Déeſſe.

Les oiseaux perchés sur les rameaux voisins la saluoient, & Flore faisoit naître sous ses pas des fleurs suaves, qui s'empressoient à l'envi d'être foulées par ses pieds d'albâtre. Les lions, les tigres & les léopards se traînoient respectueusement à ses pieds, & léchoient la poussiere sacrée, sur laquelle la Déesse marchoit.

Elle s'avance, entourée des Graces, des Jeux, des Amours & des Ris qui habitent sur les levres des jeunes filles. L'Amour termine la marche de la troupe solemnelle, il répand des fleurs au milieu du cortege de Venus, & ne lance que ses traits les plus légers sur les Nymphes, qui se retournent, le regardent d'un air moqueur, & s'écrient : L'Amour n'a-t-il donc point de traits plus forts dans son carquois ?

Mais où porter ma vûe parmi la foule des charmans objets qui s'offrent à moi de toute part, & transportent mon ame enyvrée ? Derriere-moi j'entens retentir & les sons enjoués des instrumens des heureux Habitans de cette Isle, & leur chant harmonieux, & les cris d'allégresse qui accompagnent la Reine des Amours.

De jeunes filles vêtues de fleurs dansent sur le rivage à côté de la majestueuse Cypris ; elles frappent d'un pied léger la terre odorante. Venus s'approche, les examine, & choisit les plus aimables d'entre elles pour les ajouter au nombre de ses Compagnes.

Quelle poussiere enflammée s'éleve là-bas sur la terre bruyante ? C'est le Dieu du vin de Chypre, c'est Bacchus. Des Menades transportées courent devant lui, leur chevelure est éparse, d'une main elles tiennent des flambeaux allumés, & de l'autre elles fouettent les flancs de tigres qui traînent le char du Dieu triomphant. Les Faunes & les Satyres, agités par l'yvresse, suivent de loin & traversent tumultueusement les boccages ; tandis que Bacchus reçoit avec empressement la Déesse, qu'il la pare de guirlandes de pampre, & qu'il traverse lentement avec elle les fertiles côteaux pour arriver au Temple consacré à Cypris. Les collines se courbent sous le céleste fardeau qui les presse. Les Oreades & les Napées couvertes de feuillages sautent en chantant au-devant de ces deux Divinités que Jupiter contemple du haut des

nues, où il plane sur son aigle audacieux au-dessus du globe resplendissant du soleil. Déja les portes du Temple s'ouvrent, déja mille vases d'or lancent des tourbillons odorans. Les Ministres consacrés à la Déesse sont prosternés devant elle, & répandent sur le parvis sacré une eau sainte & parfumée. Tibulle, Horace & le Vieillard Théos font retentir la voûte de leurs chants immortels. O Cypris ! ô Bacchus ! emparez-vous pour jamais de mes sens & de mon ame ; puissent tous mes momens s'écouler dans la double yvresse de l'Amour & du vin !

Aux images rapides, passionnées & tumultueuses que nous venons d'offrir aux yeux de nos Lecteurs, opposons les tableaux les plus doux & les sentimens les plus affectueux dont une ame tendre puisse être pénetrée. Ceux qui voudront sentir la différence qui se trouve entre les mouvemens du cœur & les efforts de l'esprit, n'auront qu'à comparer les Idylles dont nous donnons ici la traduction avec les Eglogues de Fontenelle, nous dirions volontiers des Poëtes Allemands moder-

nes, ce que nous avons dit des anciens Grecs, il semble qu'ils tiennent de plus près à la nature. Cette expression dont Platon s'est servi a été critiquée ; mais il est une infinité de choses qu'il est impossible de comprendre, si l'on n'a reçu de la nature un cœur digne de les sentir.

DEDAN & ILMITH.

Au fond d'un bois solitaire, *Dedan*, Gardien de troupeaux, s'assit avec sa chere *Ilmith*, sur le gazon, près d'une Fontaine, dont le murmure se faisoit à peine entendre. Des hauts cyprès, & un chêne antique, interceptant la lumiere du jour, étendoient une sombre voûte sur la fontaine, & leur ombrage sacré inspiroit la plus douce mélancolie. J'aime ces lieux, s'écria Dedan, regarde, ma chere Ilmith, porte les yeux dans ce lointain, comme ce liere rampe à l'entour de ce rocher suspendu !... Ah, que ce séjour est agréable !...

Le silence & l'obscurité qui regnent dans ces bois, répond Ilmith, en serrant la main du Berger, conviennent

parfaitement à la situation de mon ame; l'émail des prairies de mon pere n'a plus d'attraits pour moi depuis que ma chere Zipha n'est plus. O charmante Zipha, gage d'un éternel amour! .... Hélas! elle s'est flétrie comme la rose qui n'a point vû le midi, & .... Tous mes plaisirs sont morts avec elle. Ilmith, repliqua le Berger, en la prenant dans ses bras & la pressant tendrement contre son sein, ma chere Ilmith, cesse de verser des larmes sur le sort de notre fille. C'est un Ange, qui brille maintenant dans des campagnes bien plus délicieuses que ne l'étoit le délicieux Eden; oui, elle y brille, & voit sous ses pieds une multitude de Cieux. Oublie désormais l'enveloppe mortelle qui cachoit sa belle ame. Qu'est-ce que le Soleil, en comparaison d'une seule goutte de cette lumiere dont les Bienheureux s'abreuvent dans le sein de Dieu.

(*Ilmith*) Ah! je cede, malgré moi, à l'impression du sentiment qui m'agite....Le Créateur, lui qui a versé tant de tendresse & d'amour au fond de mon cœur maternel, ne s'offensera point de mes larmes. Tu t'en souviens,

ô Dedan! avec quel transport, de quel air plein d'innocence elle nous soûrioit, lorsque la balançant sur mes genoux, je l'excitois à rire à force de baisers, & lorsque....

(*Dedan*) Hélas! il n'est que trop vrai....Mais, ô ma chere Ilmith!

(*Ilmith*) Et lorsqu'en sons, encore mal formés, elle t'appelloit son pere!...

(*Dedan*) O tendre souvenir! ô ma chere Ilmith, que j'aime, ah! que j'aime les sentimens dont ta belle ame est pénétrée.... [A ces mots Dedan l'embrasse tendrement, en cachant ses joues mâles dans son sein, que les sanglots faisoient palpiter.] Mais non, n'offensons pas le Seigneur par des larmes trop ameres.... Sais-tu, ma chere Ilmith, qu'il n'est pas permis de se livrer à la douleur dans ce lieu, à l'aspect de cette Fontaine. Ah! ne profanons point cette Fontaine par nos larmes. Que notre cœur soit plein de sentiment, mais non pas de foiblesse.

(*Ilmith*) Eh bien! cette Fontaine!...

(*Dedan*) Je vais t'en raconter l'histoire, ma chere Ilmith; puisse-t-elle dissiper ton chagrin! Ecoute l'histoire de la Fontaine sacrée. C'est ainsi que

Jaskan, mon pere, me l'a chantée, lorsque j'étois encore tout jeune, & qu'il vouloit élever mon ame au sentiment de la Divinité.

L'Aurore étendoit son vêtement de pourpre sur les champs immenses des cieux, lorsqu'une Fille Egyptienne, portant un enfant sur son dos, arriva dans ce lieu solitaire; égarée, éperdue, elle se tordoit les mains, car elle avoit été délaissée. Elle avoit été délaissée; un peu de pain & un vase plein d'eau étoient toutes les richesses que son Bien-aimé lui avoit données, lorsqu'un destin cruel l'eut séparée de lui. L'eau de son petit flacon fut bientôt épuisée, & alors il ne jaillissoit encore aucune source dans ce lieu. Cependant *Agar* (c'étoit le nom de cette fille infortunée) posa tristement sous ce chêne solitaire, son fils endormi, le charmant Ismael; & comme en s'éveillant, il demanda de l'eau à grands cris, elle s'en alla, & se précipita sur le gazon; non, dit-elle, je ne verrai point la mort douloureuse de mon fils. Elle étoit étendue le visage contre terre, muette, versant un torrent de larmes, qui tombant sur le trefle & sur des plantes bal-

zamiques, brilloient comme de l'argent fluide. Elle resta deux heures entieres étendue dans cette posture.... Désolée.... délaissée.... elle croyoit mourir. Mais un Ange, envoyé par le Très-Haut, descendit tout-à-coup, & fut témoin de ce spectacle déplorable. Alors son souffle fomenta les larmes de l'infortunée Agar, lesquelles se réunirent & formerent une fontaine. Au premier murmure de la source, Agar, effrayée & surprise, leva la tête avec précipitation. Alors l'Ange du Seigneur, qui se tenoit invisiblement à ses côtés, lui dit d'une voix douce: Agar, Agar, ne crains rien; Dieu a entendu la voix plaintive de ton fils. Leve-toi, prends le jeune enfant, & conduis-le par la main: de lui sortira une grande Nation. Agar se leva, elle courut en même tems à la source, elle remplit son vase, & abreuva son fils, qui étant devenu grand, fut un homme puissant & célebre.

Ainsi chanta Dedan: Ilmith versa des larmes de joie, & lava son beau visage dans la Fontaine sacrée. Puis elle descendit plus gaie dans le vallon avec son Berger, auprès de son trou-

peau folâtre ; là elle raconta aux jeunes Bergers & aux jeunes Bergeres ce que Dedan avoit chanté, lorsqu'il l'avoit conduite dans l'épaisse forêt, où l'ombre funebre des cyprès excite à la mélancolie.

RACHEL & LE DIEU *de la Mésopotamie.*

Rachel, la plus aimable des Bergeres d'Haran, étoit assise au bord d'un ruisseau auprès de ses brebis, attendant avec ardeur son Berger. Sa tête étoit appuyée sur sa main droite, & de la main gauche, elle cueilloit des fleurs qui croissoient sans nombre autour d'elle, & dont les parfums embaumoient au loin les airs. Devant elle une prairie étaloit sa parure, à sa droite le rivage étoit ombragé par des arbres touffus, sur les branches desquels mille oiseaux chantoient le plaisir & la tendresse. C'est là que l'aimable Rachel étoit assise. Il va venir, se disoit-elle, en choisissant soigneusement des fleurs pour son Berger, lorsqu'une voix tendre sortit de derriere

les arbres touffus, & fit entendre ces mots :

Belle Bergere, il est un Dieu dans le voisinage qui te contemple souvent en secret ; c'est un Dieu du premier rang, un de ceux que ton pere adore ; mais il ne connoît de lui que son image : c'est à toi seule qu'il veut se montrer : ce Dieu, c'est moi, je voudrois être aîmé !.... Ah ! ne dédaignes pas les vœux d'un Dieu puissant ; tu es la premiere des mortelles que j'aime : sois-moi donc favorable, & fais ton bonheur en faisant le mien.

(*Rachel*) Non, je ne saurois t'aimer ; fusses-tu le plus grand & le plus puissant des Dieux : car j'aime déja Jacob le Berger.

(*Le Dieu*) Ecoute-moi, charmante Bergere ; que sont les baisers des Bergers en comparaison des baisers des Dieux ? Le miel coule de mes levres ; mais un miel plus doux que celui qui coule des ruches.

(*Rachel*) Mon Berger est doux comme le raisin mûr ; il est le fils cheri de sa mere. Je l'aimerai tant que je respirerai. Lorsque nous nous vîmes pour la premiere

premiere fois auprès du puits, nous nous aimâmes. Il abreuva avec empressement mes troupeaux, il me sauta au col, & m'embrassant tendrement : Rachel, me dit-il en pleurant de joie, quand verrai-je ton pere m'appeller son fils ?... Alors je versai moi-même des larmes de joie, & courus avertir mon pere, qui sortit soudain pour aller au-devant de Jacob, l'embrassa tendrement, & le conduisit dans sa demeure. O jour heureux ! tous les instans qui l'ont suivi ont été pour moi des instans de délices. Non, je ne peux rien aimer que Jacob, dût-il m'en coûter la vie.

(*Le Dieu*) Quoi, si je changeois en or le sable de ce rivage, tu donnerois sur moi la préférence à un pauvre Berger : (car son bâton est, à ce qui me paroît, toute sa richesse).

(*Rachel*) Eh à quoi l'or me serviroit-il ? Ai-je besoin d'acheter l'air pur que je respire, les jours riants qui me ravissent, les charmes d'un sommeil tranquile, les parfums des bosquets, ou le ramage des oiseaux ?.... Non : les trésors ne sont pas nécessaires à mon bonheur.

(*Le Dieu*) Je sais bien chanter ; prête l'oreille à mes chants : O rayons qui partez des yeux de Rachel, que vous êtes puissans ! Vous pénétrez jusqu'au fond des cœurs, où vous allumez le feu de la volupté. Les joues de Rachel ne sont qu'attraits ; les étincelles que jette le diamant qui brille à son doigt, le cedent au vif éclat de son teint, & ses levres sont vermeilles comme la pourpre de l'aurore. Quand elle marche, l'allégresse la suit ; sa belle chevelure flotte avec grace sur ses épaules de marbre ; les Ris & les Jeux habitent volontiers sur le visage de Rachel. Rachel est l'ornement de toutes les Bergeres ; jamais elles n'oseront lui disputer le prix de la beauté. M'entends-tu, belle Rachel, & ma chanson t'attendrit-elle ?

(*Rachel*) Ah ! il y a long-tems que Jacob m'a chanté les mêmes choses avec bien plus de grace. Ses chants sont ravissans comme sa figure, & sages comme la vertu qui l'anime : ils sont aussi doux que le gémissement des colombes, & que le murmure des ruisseaux qui serpentent à-travers les pâturages. « Que la rose naisse du

» souffle de ta bouche (c'est ainsi qu'il chante) ; » que les narcisses & les vio- » lettes croissent sous tes pas. Ton sou- » rire gracieux est comme un ciel pur » & serein. » Tout ce qu'il dit m'enchante : déja depuis long-tems tous les Bergers de ces lieux lui portent envie ; aucun d'eux n'ose chanter avec Jacob.

(*Le Dieu*) Rachel, lorsque l'orage menace les grains, ou que la sécheresse désole les campagnes, c'est alors que je manifeste mon pouvoir bienfaisant. Le danger fuit....Mon doigt touche le verger, & le verger fleurit ; mes pas se tracent dans la vigne, & les raisins mûrissent. Mais aussi je pourrois à l'instant faire éclore l'hyver avec toutes ses rigueurs.

(*Rachel*) L'hyver, auprès de mon Berger, est pour moi plein de charmes : dans le printems j'aime les fleurs, j'aime les raisins dans l'automne ; mais j'aime toujours Jacob : où mon cher Jacob ne se trouve pas, là ni l'automne ni le printems ne sauroient avoir des charmes pour moi.

(*Le Dieu*) Mais si tu me voyois, tu resterois interdite ; tu chercherois

en vain l'incarnat des roses, pour le comparer à l'éclat de mon visage. Souvent je me trouve invisiblement à tes côtés, & c'est ma présence divine qui t'inspire les sentimens si beaux & si doux, dont ton ame est remplie. Mais si tu me voyois, ah Rachel ! ton ame se trouveroit bien plus élevée !... Lorsque des songes agréables te ravissent, sache que c'est moi qui te les envoie.

(*Rachel*) Il est vrai, les Dieux.... Je ne sais....Je suis troublée...La vérité est pourtant le partage des Dieux. Mais d'où vient que Jacob est toujours l'objet de mes songes ?

(*Le Dieu*) Jeune Bergere, je suis immortel : si tu veux m'aimer, je partagerai avec toi l'immortalité.

(*Rachel*) Tu es immortel ? Et bien la vertu & une ame céleste (biens qui sont également immortels) parent mon cher Jacob.

(*Le Dieu*) Cruelle ! je t'enverrai la destruction : la vigilance de ton Berger ne sauvera pas ton troupeau de la fureur des bêtes féroces.

(*Rachel*) Ah ! j'y perdrai peu, pourvu qu'elles épargnent mon Berger.

(*Le Dieu*) Il te deviendra infidelle : il brûlera pour ta sœur, il te dédaignera.

(*Rachel*) Non : je n'ai rien à craindre du cœur de mon Berger. Souvent il me dit, en m'embrassant tendrement, que les sept années (l'été prochain va les terminer), qu'il a passées à garder les troupeaux de mon pere, pour me posséder, ne lui ont paru que comme sept jours heureux. Et il pourroit cesser de m'être fidele ! Et une autre que moi seroit aimée ! Un Dieu... un Dieu veut me séduire ! Ah ! la vertu ne seroit donc pas une chose divine.... Tu fais....tu fais que je te méprise.

(*Le Dieu*) Tu me méprises ! Ah ! non : il faut que tu m'embrasses dans l'instant. A ces mots, il s'avança avec transport, mais qui ?...Jacob son bien-aimé s'avança avec transport. « Je ne » saurois me retenir plus long-tems, dit-il en embrassant sa chere Rachel. » Ah ! ma joie est extrême de trouver » dans ton cœur une tendresse si vive » & si ferme. » Rachel rit de la supercherie de son Berger : ils s'embrasserent une seconde fois, & s'entretinrent encore long-tems sur l'amour, sur

la vertu, sur le véritable bonheur, jusqu'à ce que le crépuscule du soir les avertit qu'il étoit tems de retourner à leur demeure.

Nous avons tiré ces deux Idylles d'un Recueil qui a pour titre : *Poëtische Gemahlde und Empkind ungen aus der heiligen Geschischte. Altona, bey* David Yversin. « Tableaux & Sen- » timens Poétiques, tirés de l'Histoire » sainte. Altona, chez *David Yversin.* » 1759. » M. *Schmidt*, auteur de ce Recueil, & un des plus célebres Poëtes de l'Allemagne, est regardé, par ses Compatriotes, comme le créateur de ce genre de Poésie. Il a fait passer dans ses Idylles toute la noblesse & la simplicité qui caractérisent les mœurs anciennes. Nous renvoyons nos Lecteurs à ce qui a été dit à ce sujet dans l'Avant-propos de la Traduction des Idylles de M. *Gessner.*



ITALIE.

I.

DELLE Malatie del grano in erba, Trattato Storico - Fisico del Conte Francesco Ginnani, *Patricio Ravennate, con Note perpetue ad esso Trattato, è con altre Osservazioni di Storia Naturale del medesimo Autore. In Pesaro*, 1759, *nella Stamperia Gavelliana*, in-4°. *pag.* 400.

« TRAITÉ Historique & Physique » des Maladies des grains en herbe, » par M. le Comte *François Ginnani*, Noble de Ravenne, avec » des Notes sur ce Traité, & d'autres Observations d'Histoire Naturelle du même Auteur. A Pesaro, 1759, *in*-4°. pag. 400, avec » des Planches, &c. Chez *Gavelli*.

TOUS ceux qui s'intéressent au bien de la Société, doivent jouir d'une vive satisfaction, en voyant l'accroissement journalier du goût pour les Recherches économiques. On s'em-

presse aujourd'hui de toutes parts à entrer dans cette carriere : il se forme chaque jour de nouveaux établissemens, dont l'objet est d'encourager l'Agriculture & les Arts : chaque jour voit éclorre quelque Ouvrage, quelque vue nouvelle & intéressante sur ces objets; & il est à présumer que ce goût, qui est, pour ainsi dire, l'effet de la maturité de l'esprit humain, n'éprouvera pas les vicissitudes qu'on a vu régner parmi les autres objets de son application.

Entre les fléaux qui affligent l'humanité, sinon en elle-même, du moins en ce qui la regarde de plus près, on doit mettre les maladies de ce grain précieux qui est la premiere base de la nourriture du riche comme de celle du pauvre. Par elles, les plus belles espérances du Laboureur ne sont que trop souvent trompées. Qu'on joigne à cela le systême mal entendu & trop long-tems décoré du nom de la *Police des grains*, bientôt on verra la disette désoler un pays, qui auroit pû facilement nourrir ses Habitans.

Voilà les raisons qui ont engagé M. le Comte *Ginnani* à choisir pour objet

de ses recherches, les maladies des grains, & en particulier du bled proprement dit : mais sagement circonspect, il n'a point voulu embrasser un objet trop vaste; il s'est borné aux maladies des bleds en herbe, & à celles qu'il a eu occasion d'observer lui-même dans le territoire de Ravenne qu'il habite, & dont il nous donne une Carte Topographique très-détaillée. Enfin, comme tout ce qui vient d'un pays, porte l'empreinte du goût qui y domine, on trouve, dans l'Ouvrage de M. Ginnani, beaucoup de Recherches Historiques & de pure Erudition sur les maladies des grains, sur les divers noms que les Anciens leur donnerent & l'idée qu'ils s'en formerent; mais ces Recherches Historiques sont le plus souvent détachées du corps de l'Ouvrage, & rejettées dans des Notes qui accompagnent le texte.

L'Ouvrage de M. Ginnani est divisé en quatre Parties. Dans la premiere, il détermine les signes caractéristiques des diverses maladies des grains. Dans la seconde, il expose les Observations qu'il a faites sur ces maladies. La troisieme traite de leurs causes; & la qua-

trieme en propose les remedes. Nous entrerons dans quelque détail sur chacun de ces objets.

Il y a quatre principales maladies des bleds, sur lesquelles M. le Comte Ginnani s'étend dans sa premiere Partie. La premiere est celle qu'il appelle *Ruggine*, & que nous croyons pouvoir traduire par *la Rouille*. La seconde est appellée *Filigine;* c'est, autant que nous en pouvons juger, celle qu'on appelle *la Nielle*. La troisieme est le *grano Carbone*, ou le *Charbon*, la *Carie*, dont M. *Tillet* a suivi les causes & trouvé les remedes avec tant de succès. La quatrieme est appellée, par M. Ginnani, *il grano Ghiottone*.

La Rouille, maladie fort connue des Anciens, sous le nom de *Rubigo*, d'*Uredo*, d'*Ærugo*, & à l'occasion de laquelle les Romains créerent leur deux Divinités, *Rodigus* & *Rubigo*, auxquelles ils sacrifioient pour être préservés de ce mal, est une maladie externe, qui attaque la tige & non le grain. Ces différens noms expriment assez bien la maladie à laquelle ils sont appliqués. En effet, la rouille des bleds, semblable, à certains égards, par la

couleur, à la rouille du fer, eſt une impreſſion morbifique que reçoit la plante, & qui en change l'aſpect, en la couvrant de taches rouſſâtres & quelquefois d'une pouſſiere de la même couleur, qui s'en détache lorſqu'elle eſt ſeche. M. le Comte Ginnani en diſtingue deux eſpeces, que nous croirions volontiers n'être que deux degrés différens de la maladie; & c'eſt à la ſeconde, ſuivant ſa conjecture, que convient le nom d'*Uredo* des Romains. La premiere ne porte pas ordinairement un grand préjudice à la plante; mais la ſeconde, détruiſant la contexture de ſes fibres, intercepte le ſuc nourricier, deſtiné à l'accroiſſement du grain; elle rend la tige comme phtyſique, & la fait mourir ſouvent avant que le grain ait pû parvenir à quelque groſſeur.

La Nielle eſt une maladie interne du grain; elle l'attaque, pendant que l'épi eſt encore enveloppé dans ſes follicules. Lorſque cet épi ſort, il eſt d'une couleur noirâtre, il ſe ſeche, il devient friable, & il ſe réſoud, pour la plus grande partie, en une poudre preſque impalpable, noire & puante, que le

vent emporte; de ſorte qu'il ne reſte que le fût ou la tige de l'épi. *Ramazzini* rapporte qu'en 1690, une pareille maladie cauſa de grands ravages dans tout le territoire de Modene. Il eſt inutile de ſuivre ici M. Ginnani dans ſes Recherches ſur les noms que cette maladie a portés anciennement, & ſur ceux qu'on lui donne dans ſon pays. Il nous paroît que ce mal eſt celui que nos Laboureurs connoiſſent ſous le nom de *Bled noir en fumée* parce que le vent & les pluies diſſipent ordinairement l'épi avant la récolte.

M. Ginnani paſſe enſuite à la deſcription de la maladie appellée *le Charbon*. Ici l'épi ſubſiſte en ſon entier; on le jugeroit même ſain, ainſi que les grains qu'il renferme, ſi l'on ne les appercevoit le plus ſouvent difformes. Lorſqu'on les ouvre avant leur maturité, on les trouve remplis d'une matiere noirâtre & de très-mauvaiſe odeur, qui étant ſeche, ſe réſoud en une pouſſiere noire. Nous apprenons ici que cette maladie n'eſt commune dans le territoire de Ravenne, que depuis 1730; qu'elle n'a commencé à ſe répandre dans celui de Ceſene, que

depuis l'année 1738. Ces deux maladies, au reſte, ſuivant la remarque de M. Ginnani, peuvent être regardées comme la même, portée à différens degrés. Nous ſerions tentés de penſer que, lorſque la cauſe interne qui produit cette corruption de l'épi, commence d'agir avant que les grains ayent acquis une pellicule capable d'arrêter ſes progrès, alors tout l'épi ſe corrompt: voilà le Bled noir en fumée de nos Agriculteur. Mais ſi l'écorce du grain a déja acquis de la conſiſtance, la carie eſt limitée dans les grains où elle ſe trouve; & voilà le Bled-noir, ou *Charbon* proprement dit.

Le *grano Ghiottone*, maladie à laquelle M. Ginnani paroît avoir le premier donné un nom, eſt celui qui acquiert une groſſeur extraordinaire & irréguliere, mais dans lequel l'organiſation intérieure eſt détruite. Lorſqu'on l'ouvre, au lieu de la matiere farineuſe qu'il devroit renfermer, on n'y trouve qu'une matiere blanche, fibreuſe, flexible & en partie friable, comme le feroit du plâtre. Il y a quelques autres maladies moins nuiſibles aux grains, dont M. Ginnani fait en-

ſuite l'énumération; mais nous nous bornons aux principales, que nous venons de décrire ſuccintement.

La ſeconde Partie contient, ainſi que nous l'avons dit, les Obſervations expérimentales de M. Ginnani ſur les grains. Pour parvenir à déterminer par cette voie quelque choſe ſur la cauſe qui engendre les maladies des grains, & ſur les remedes propres à les prévenir, il ſema, pendant quatre années de ſuite, dans des Planches numerotées, des grains de différente qualité, & auxquels il avoit fait ſubir diverſes préparations. Pendant tout le tems qui s'écoula entre les ſemailles & la moiſſon, M. Ginnani eut le plus grand ſoin d'obſerver toutes les variations dans la température de l'air; il nous expoſe toutes ces choſes dans autant de Chapitres, ainſi que le réſultat de ſes Expériences. Malgré ces ſoins néanmoins nous croyons pouvoir dire qu'elles ne jettent pas de grandes lumieres ſur ce ſujet; mais il faut l'attribuer à la difficulté de la matiere, & nullement à un manque d'habileté de la part du Phyſicien Italien, dans lequel on voit éclater un eſprit de combinaiſon, &

des connoiſſances phyſiques peu communes. Nous paſſerons donc aux Chapitres ſuivans, où M. Ginnani expoſe d'autres Obſervations particulieres ſur les Maladies des grains.

Il commence par la Rouille, & il réſulte de ſes Obſervations, que cette maladie du bled s'engendre principalement dans les nuits qui ſont trop froides, en comparaiſon des jours qui les ont précédées. Quelques-unes des Obſervations de M. Ginnani détruiſent au reſte le ſentiment vulgaire, ſuivant lequel la nielle s'engendre principalement dans les lieux bas & humides, où l'air n'a aucun mouvement, & rarement dans les lieux élevés & aérés. Il paroît cependant que M. Ginnani n'exclut pas entierement les roſées ou les vapeurs d'une certaine eſpece, qui s'attachant aux tiges du bled, peuvent y produire la maladie dont nous parlons. Quant à ſa nature, l'inſpection microſcopique a montré à notre Auteur, dans la plante malade, des vaiſſeaux obſtrués, d'autres rompus, comme dans du bois attaqué de la pourriture. Il ſe fonde principalement ſur cette Obſervation, dans le Livre ſuivant, où il propoſe

ſes conjectures ſur la cauſe de cette maladie. Il penſe que le paſſage trop ſubit du chaud au froid, ſuſpendant la tranſpiration continuelle de la plante, doit engorger les vaiſſeaux déférens du ſuc nourricier, & en cauſer la rupture. Il n'en faut pas davantage pour cauſer la maladie dont nous parlons. Que s'il n'y a que les petits canaux de la ſurface qui éprouvent cette rupture, la rouille ſera de la premiere eſpece; elle ſera preſque ſuperficielle & peu dangereuſe: mais ſi la même cauſe, agiſſant avec plus de force, parvient à rompre des canaux plus conſidérables, il en naîtra cette rouille de la ſeconde eſpece, qui eſt accompagnée d'une pouſſiere rouſſâtre, qui n'eſt autre choſe que le ſuc nourricier répandu & deſſéché. Des vapeurs âcres, produites par des eaux marécageuſes, peuvent auſſi attaquer l'épiderme délicat de la plante, & y produire ce déchirement, que M. Ginnani a obſervé.

Les Obſervations du Phyſicien Italien ſur la nielle des bleds & ſur le charbon, ſont contenues dans les Chapitres 6 & 7 de la ſeconde Partie. On l'y voit ſuivre pas à pas ces maladies

dans leurs divers périodes, diſſéquer & examiner, à l'aide du microſcope, des épis & des grains dans les différens tems de leur accroiſſement, tenir un compte exact de toutes les variétés de terroir & de température d'air. Nous n'entreprendrons pas d'entrer dans tous ces détails qui ſeroient trop prolixes; nous nous bornerons à faire connoître le ſentiment de l'Auteur ſur la nature de ces maladies.

La nielle étant une maladie qui attaque les parties eſſentielles de la plante, celles de la fructification, avant qu'elles ſe montrent à l'extérieur, il faut néceſſairement en rechercher la cauſe ou dans le vice de ces parties, ou dans l'altération du ſuc nourricier. Cette derniere cauſe paroît à M. Ginnani répondre mieux aux Obſervations. Il conçoit donc que cette altération du ſuc nourricier doit particulierement affecter les parties les plus délicates de la plante, telles que l'épi, lorſqu'il eſt encore renfermé dans ſes enveloppes. Ce ſuc doit en déchirer les vaiſſeaux extrêmement menus & délicats, s'y extravaſer, & engendrer cette corruption, propre à tous les ſucs

végétaux & animaux, accumulés hors des vaiſſeaux qui les doivent renfermer. De-là cette pouſſiere noire & fétide, dans laquelle ſe réſoud l'épi attaqué de la nielle. Quant à la cauſe de cette altération du ſuc nourricier, M. Ginnani l'attribue à quelques impreſſions extérieures; mais ce qu'il dit ſur ce point, nous paroît avoir beſoin d'être mieux établi.

Il paroîtroit d'abord naturel de donner au grain charbonné ou à la carie, une cauſe analogue à la précédente: néanmoins M. Ginnani n'eſt pas entierement de cet avis. Il aſſigne, pour la cauſe de ce mal, un vice organique dans les embrions des grains que l'épi doit renfermer. Ce vice occaſionne dans ces embrions, à meſure qu'ils ſe développent, les mêmes accidens qui arrivent à tout l'épi, dans la tige infectée de la nielle. M. Ginnani nous paroît ſe fonder ſur ce qu'on obſerve aſſez ſouvent, ſavoir, qu'il y a dans un épi quelques grains, ou pluſieurs, attaqués de la carie, ſans que les autres en ſoient infectés.

On voit, par ce que nous venons

de dire, que M. Ginnani n'admet pas le sentiment de M. Tillet sur la carie des bleds. Cet Académicien a découvert, comme on sait, que la cause la plus ordinaire de cette maladie est la poussiere même des grains corrompus; poussiere contagieuse, & dont l'application au grain sain que l'on ensemence, suffit pour produire la même maladie dans celui qui en sortira. Cette Découverte est appuyée sur des Expériences réitérées & combinées de diverses manieres, avec une sagacité & des soins dignes des plus grandes louanges; ensorte qu'il n'est guere possible de se refuser à l'évidence qui en résulte.

M. Ginnani, en contredisant M. Tillet sur ce point, se fonde sur ce qu'il a observé que du bon grain mêlé avec du grain charbonné ou carié, ne produit pas toujours du grain affecté de la carie. Cette maladie seroit-elle donc non-contagieuse en Lombardie, pendant qu'elle l'est en France; ou la maladie, connue par M. Ginnani sous le nom de *Charbon*, seroit-elle différente de celle que nous connoissons ici sous le même nom? Nous avons de la

peine à adopter la derniere de ces alternatives : car la maladie décrite par M. Ginnani, convient, dans tous ses symptômes essentiels, avec celle que nos Agriculteurs nomment *le Charbon*. La premiere des alternatives ci-dessus ne nous paroît pas moins difficile à admettre. Dans cette incertitude, nous inviterions volontiers le savant Observateur Italien à réitérer ses Expériences avec quelques attentions particulieres, que son amour pour la vérité pourra lui inspirer. Nous osons espérer qu'il reviendra alors au sentiment de M. Tillet. Nous nous croyons d'autant plus fondés à le penser, que la Découverte de l'Académicien François sur la carie des bleds, & la sûreté du remede qu'il y oppose, viennent d'être récemment confirmées par les nouvelles Expériences d'un Fermier éclairé de Normandie (le sieur *de Gonfreville*). On peut voir le détail dans le Mémoire imprimé, par ordre du Ministere, à l'Imprimerie Royale. Il n'est pas hors de propos d'ajouter ici que la Chambre du Commerce de Normandie, assemblée par ordre de M. *Bertin*, Controlleur Général des Finances, a dé-

cerné à cet Agriculteur une Médaille d'or pour récompense de ses travaux & de ses succès. Ce fait quoique déja rendu public par la Gazette de France de novembre de cette année, méritoit de trouver place ici, comme une preuve de l'attention du Ministre aux soins duquel cette partie importante de l'administration publique est confiée.

La seconde & la troisieme Parties de l'Ouvrage de M. Ginnani nous fourniroient encore la matiere d'un long Extrait; mais obligés de nous renfermer dans certaines bornes, nous passerons légerement sur ce que dit notre Auteur, de la maladie qu'il appelle *il grano Ghiottone*, ainsi que sur ses Observations concernant les insectes qui attaquent le bled en herbe. Il nous suffira de dire que ce Morceau nous a paru offrir un curieux supplément à l'Histoire des Insectes.

Il nous reste à parler de la derniere division de l'Ouvrage de M. Ginnani, qui regarde les remedes à opposer aux maladies dont il vient de traiter. Cette Partie de notre Extrait devroit être la plus étendue, à raison de son importance; mais malheureuse-

ment nous ne pouvons encore donner, d'après M. Ginnani, rien de bien positif sur ce sujet. Le savant Italien a fait un grand nombre d'essais; il a éprouvé un grand nombre de remedes, conseillés par ceux qui ont écrit sur l'Agriculture. Quelques-uns de ces essais n'ont pas été sans réussite; mais en général, ils ne lui ont pas procuré les lumieres qu'il auroit desirées. Au reste, ceci ne doit pas nous empêcher de savoir très-bon gré à M. Ginnani d'être entré dans cette carriere si peu frayée, & si digne de l'être davantage. Ses Observations ne peuvent que contribuer beaucoup à connoître parfaitement les causes des maladies qu'il a étudiées, & à en trouver les remedes assûrés, si la chose est possible. S'il nous étoit permis maintenant d'ajouter quelque chose concernant la forme de l'Ouvrage, nous dirions qu'un peu plus de précision y auroit ajouté un nouveau mérite. La vaste érudition du savant & noble Italien jette en quelques endroits une sorte de confusion, & rend quelquefois ses raisonnemens moins aisés à saisir. Les Livres sont si multipliés, la vie est si courte, & les

distractions si fréquentes, qu'on ne sauroit trop écarter, en traitant un sujet, tout ce qui ne lui appartient pas nécessairement.

I I.

SAGGIO di Lettere sopra la Russia, in Parigi, 1760, *presso* Gio: Briasson.

« LETTRES sur la Russie, à Paris, » 1760, chez *Briasson* (à Venise, » chez *Antoine Zatta*) avec l'Epi- » graphe : *Pauci vestris adnavimus* » *Oris.* Virg. *Æneid. L.* 1. 180 p. » Petit *in*-8°.

» Qui auroit dit en 1700 qu'une » Cour magnifique & polie seroit éta- » blie au fond du Golfe de Finlande; » que les Habitans du Solikan, de Ca- » san & des bords du Volga & du Saïk » seroient au rang de nos Troupes les » mieux disciplinées; qu'ils rempor- » teroient des victoires en Allema- » gne, après avoir vaincu les Suédois » & les Ottomans; qu'un Empire de » deux mille lieues, presque inconnu

» jusqu'alors, seroit policé en cin- » quante années; que son influence » s'étendroit sur toutes nos Cours, » & qu'en l'année 1759, le plus zélé » Protecteur des Lettres en Europe se- » roit un Russe? » (*a*) L'Auteur de l'Histoire de Charles XII étoit fait pour présenter à l'Europe le tableau de cette étonnante révolution. Le Public a lu avec avidité la premiere Partie de sa nouvelle Histoire; & cette circonstance nous a paru favorable pour rendre compte d'un Recueil de Lettres Italiennes sur l'état de la Russie quelque tems après la mort de *Pierre* le Grand. Nous avons lieu de croire que ces Lettres écrites à Mylord *Harvey* sont de M. *Algarotti*; nous pouvons du moins assurer qu'elles sont dignes de cet illustre Auteur. Au lieu d'analyser chaque Lettre en particulier, nous diviserons notre Extrait en quatre Parties, suivant la distribution des matieres. La premiere contiendra quelques traits du Journal du voyage fait par l'Auteur, d'Angleterre à Peters-

(*a*) Préface de l'Histoire de la Russie, sous Pierre le Grand.

bourg,

bourg; la seconde, l'état de la Russie à son arrivée à Petersbourg, & le Commerce, les Finances, la Milice, les intérêts politiques de cet Empire; la troisieme, le précis historique de la guerre entre les Russes & les Turcs, terminée en 1739; & la quatrieme, des observations sur quelques Villes d'Allemagne.

1°. L'Auteur de ces Lettres part de Londres à la fin du mois de Mai de l'année 1739. Quelques jours après son départ, le Vaisseau sur lequel il étoit se trouve au milieu de quatre cens Navires chargés de charbons. Cette rencontre lui donne lieu de remarquer que ces Navires ne sont pas de moindre importance que ceux qui vont à la pêche de la morue au Banc de Terre-Neuve. C'est dans ce noir Séminaire que se forme la belle Marine des Anglois; & le Parlement montra beaucoup de sagesse dans la défense qu'il fit de voiturer par terre, dans les différentes parties du Royaume, le charbon des Mines de Neucastle. Nos Voyageurs, plusieurs fois battus par la tempête, entrent enfin dans le Port d'Helsingor. Les Côtes de la Suede

sont presque sauvages, mais celles du Zéeland sont bien cultivées; & si elles avoient été autrefois ce qu'elles sont aujourd'hui, les Teutons ne les auroient pas abandonnées pour venir se briser contre les forces de Rome. Il y a dans le Port d'Helsingor une Frégate Danoise destinée à retirer un péage, qui monte tous les ans à près de trente mille livres sterlings. Ce droit prend sa source dans une convention faite entre les Danois & les Villes Anséatiques, par laquelle ces Villes payoient une legere rétribution au Dannemarck, à condition qu'il entretiendroit des fanaux sur cette plage. Cette contribution conditionnelle s'est convertie en une obligation absolue. Telle est l'origine de la plûpart des droits. Une année portant l'autre, il entre dans le Détroit deux mille Navires, dont six cens Suédois, mille Hollandois, trois ou quatre cens Anglois, trois ou quatre François seulement, &c.

De Scha-Rif jusqu'à Falsterbo, le Vaisseau Anglois navige entre le Dannemarck & la Suede. Les Danois, possesseurs de plusieurs Isles & de la Norwege, Province presque toute

environnée de la Mer, paroissent tournés davantage aux entreprises maritimes. Les Suédois, nés dans un Pays montagneux & plein de mines de fer, semblent plus propres aux armes; cependant ils s'appliquent beaucoup au Commerce. Ils ont de très-beaux Reglemens maritimes. Il est permis, par exemple, aux Officiers de mer de monter en tems de Paix des Vaisseaux Marchands pour se former à la Navigation. C'étoit dans le même esprit politique que leurs ancêtres renvoyoient à la charrue les soldats dont la guerre n'employoit point les bras. Nos Voyageurs entrent à minuit dans le Golfe de Finlande à la faveur d'une grande lumiere qui les éclairoit assez pour lire sans effort. Vers le solstice d'été, il fait aussi clair à minuit dans ce climat qu'en Italie dans la même saison un quart d'heure après le coucher du soleil; & si l'on n'y peut pas dire comme sur la Mer Glaciale *à minuit beau soleil*, on y dira du moins *à minuit grand jour*.

L'Auteur, après la description de Revel, Capitale de la Livonie, présente un tableau intéressant de la félicité des Peuples qui habitent cette

Province, si l'on en excepte les Paysans, esclaves dans ce Pays comme dans le reste de la Russie & en Pologne. On voit au milieu des greniers de Revel: (c'est ainsi que l'Auteur appelle les maisons de cette Ville, à cause du grand commerce qui s'y fait en grains) on voit au milieu des greniers de Revel un arc de triomphe en bois érigé en l'honneur de l'illustre Catherine, qui ayant sauvé à Pruth & le Czar & l'Empire, fut digne de succéder à Pierre le Grand. Le Navire Anglois entre dans le Port de Cronstad, le Boulevard de Petersbourg.

Pierre I n'avoit rien tant à cœur que l'établissement d'une Marine; & il avoit coutume de dire que la qualité d'Amiral d'Angleterre étoit au-dessus de celle de Czar. La politique influoit beaucoup dans ses entreprises maritimes; car, comme il le disoit souvent, *il n'avoit que trop de terre, mais il lui falloit de l'eau.* Peut-être une noble ambition y avoit-elle beaucoup de part, puisque c'est sur-tout dans cette partie qu'il pouvoit mériter le titre de de Créateur. Mais une Marine peut-elle subsister sans Commerce? Un

homme d'esprit disoit, que le seul miracle au-dessus des forces d'un grand Prince, c'étoit de créer une Armée Navale. Les Russes, qui ont peu de terrein cultivé sur la Mer, ne devroient, ce semble, s'occuper que de l'Empire de la terre; cependant ils forcent la nature, & sont en état de mettre en Mer des Escadres formidables. Le Czar avoit assigné trente mille livres sterlings à l'Amirauté, somme immense pour un Pays où l'on fait avec deux schellings ce qu'on ne feroit pas en Angleterre avec une guinée: mais, dit l'Auteur Italien, on sçait le sort des testamens des Princes. Cyrus, pour accoutumer les Perses à aller à cheval, leur avoit presqu'interdit l'usage de leurs jambes. Pierre I, pour faire de ses Sujets des hommes de Mer, les occupoit continuellement à des manœuvres navales. Notre Auteur expose les moyens dont il se servit pour y parvenir, & il joint à une idée de la Marine Russe d'excellentes observations critiques sur les établissemens du Czar à Cronstad & à Petersbourg. Il applique à l'Arsenal ce qu'on

a dit autrefois de Versailles: *ce ne sera qu'un Favori sans mérite.*

Pour aller de Cronstad à Petersbourg, nos Voyageurs remonterent la Néva, sur laquelle ou passe pendant sept mois de l'année dans des barques, & les cinq autres mois sur des traîneaux. Le Czar en avoit taillé un en forme d'esquif, qui alloit à la voile sur la glace, pour avoir le plaisir de naviger même sur un fond solide. « Mais le plus grand plaisir qu'il goûta en sa vie, ce fut lorsqu'il remonta la Néva triomphant, après avoir battu à Gango, en 1714, la Flotte Suédoise, traînant à sa suite l'Amiral & une partie des Vaisseaux ennemis pris dans le combat. Ce fut alors qu'il vit son ouvrage consommé. La Mer Baltique reçut des loix d'une Nation, qui, quelques années auparavant, n'avoit pas une chaloupe à lui confier; & Pierre Michaëlof, sortant d'une Boutique de Charpentier d'Amsterdam, mérita par cette victoire le grade de Vice-Amiral des Russies: Comédie instructive, qui auroit dû être représentée

» en présence de tous les Rois de la » Terre. » Lorsqu'on approche de Petersbourg, la Néva est bordée des deux côtés de Châteaux. Petersbourg est très-mal bâti. On a dit qu'ailleurs les ruines se faisoient d'elles-mêmes, mais que dans cette Ville on les construisoit.

2°. La Russie met dans le Commerce des cuirs, du chanvre, du lin, de la poix, du bois, du fer, de la rhubarbe, &c. Les Anglois lui donnent en échange de l'étain, du plomb, de l'indigo, du bois de campêche, de l'alun de roche & des draps, jusqu'à la valeur de cent cinquante mille livres sterlings, tandis qu'ils lui achetent de ses denrées pour deux cens mille, ensorte que la balance est en faveur des Russes pour cinquante mille livres sterlings. Pour du grain, des bois, du chanvre, du miel & de la cire tirée de l'Ukraine, les Hollandois portent à la Russie du sel, des draps & des épiceries très-utiles dans le Nord. La France ne fait presque point de commerce direct avec les Russes : rarement voit-on dans leurs Ports un de ses bâtimens. Cependant les choses de luxe, les vins, les étoffes d'or, d'ar-

gent & de soie, les tabatieres, &c, leur viennent de France par la voie de l'Angleterre. Ainsi l'argent qu'ils versent dans les Navires Anglois, va s'écouler dans les magazins de France. La frugalité, apportée de Hollande, par le Czar, avec les Manufactures, a été bannie de la Cour & de la Ville par un luxe excessif; & les Boyards mettent aujourd'hui en habits tout ce qu'ils employoient autrefois, par ordre de leur Souverain, à construire des vaisseaux. La Sybérie fournit aux Russes des hermines, des martres, des renards noirs, des loups blancs, & autres pelleteries, qu'ils distribuent à la Turquie, à la Perse, à la Suede, à la Pologne, & à toute l'Europe. Il faut lire dans l'Ouvrage même, la description de la façon singuliere, dont les Russes commercent avec les Chinois.

Ce commerce, d'environ 70 mille roubles par an, se fait tout entier au profit de l'Impératrice. Le commerce de la rhubarbe, du sel, du chanvre, du fer, de la bierre, des eaux de vie, ainsi que le produit des tavernes & des bains publics, appartient, du moins en partie, immédiatement à la

Couronne. Les douanes, les péages, la capitation de soixante-dix copicques ou trente-cinq sols d'Angleterre par tête, forment la portion la plus considérable des revenus de l'Empire. En y ajoutant les denrées que les Peuples fournissent en substance pour les besoins du Souverain, & les terres de la Couronne, le revenu de l'Empire va à quatorze ou quinze millions de roubles, environ trois millions de livres sterlings (*a*), somme immense dans le Nord, où le Dannemark n'a qu'un million de revenu, & la Suede deux, &c; mais bien modique, lorsqu'il faut porter la guerre en Europe, où toutes les denrées augmentent de valeur.

(*a*) M. de *V.* a trouvé, par un Etat des Finances de l'Empire en 1725, qu'en comptant les tributs des Tartares, tous les impôts & tous les droits en argent, que le total alloit à treize millions de roubles, ou à soixante-cinq millions de nos livres, indépendamment des tributs en nature. Les revenus de l'Empire ont augmenté depuis, & M. *A.* écrivoit en 1738. Cet Auteur ne fait monter la population qu'à dix-sept millions d'ames; M. de V. la porte jusqu'à vingt-quatre, d'après le dénombrement de 1747.

Les trois Régimens des Gardes, *Prebaranoski*, *Imailoski*, *Simonoski*, forment le plus beau Corps Militaire de l'Europe, composé de dix mille hommes choisis, comme nos Grenadiers, sur tout le reste des troupes. Le Régiment des *Ingermanlaski* va de pair avec eux : ce sont les successeurs des *Strelitz*, institués au commencement du siecle passé, par *Michel Frederowitz*, pour contenir le *Sobor* ou Sénat. Le Czar brisa cette colonne du Despotisme; il se fit un point de Religion d'avoir toujours sur pied une Armée nombreuse & bien disciplinée. Il laissa, à sa mort, un riche héritage dans cent quatre-vingt mille Soldats, portés, par ses Successeurs, jusqu'à deux cens quarante mille. Le Maréchal *Ogilby* fut le premier instituteur de la discipline militaire en Russie. Le Maréchal *de Munich* la perfectionna au point que les Prussiens ne sont pas plus habiles dans les évolutions que les Russes. Il faut lire ce que l'Auteur dit de la force, de l'adresse, de la sobriété du Soldat Russe, de son attachement au Souverain, des causes qui empêchent la désertion, de la Cavalerie-

Légere, composée de Cosaques & de Calmuques, *&c.* Tandis que le Comte d'*Osterman* négocioit la paix d'*Aland*, un Chef de ces Cosaques, nommé *Scranacroska* (*Joue rouge*) alla trouver le Czar, & lui dit : *Pere, si tu crois qu'il te faille tirer cette épine des Suédois, laisse-moi faire : j'irai, avec mes Cosaques, faire main-basse sur tout ce qu'il y a d'hommes, de femmes & d'enfans dans la Finlande. Par le vrai Dieu, tu n'auras plus d'ennemis dans ce pays. J'en ferai un désert qui vaudra dix forteresses.* L'Auteur traite en Politique des Etablissemens Militaires du Czar, & il trace le caractere des principaux Officiers Généraux qu'avoit la Russie en 1738.

Nous voudrions pouvoir mettre sous les yeux de nos Lecteurs, toute la Lettre qui roule sur les avantages de la situation de la Russie, sur ses intérêts politiques, sur les moyens d'augmenter sa puissance, *&c.*

« L'Espagne & la Russie, dit l'Auteur sur la fin de cette Lettre, sont les » deux Royaumes les mieux placés, » pour se rendre les maîtres du Monde. » L'Espagne, à cheval sur l'Océan &

» sur la Méditerranée, est naturellement » maîtresse du Détroit; & ses derrieres étant défendus par les Pyrenées, » elle a aujourd'hui sur l'Europe les » mêmes avantages qu'avoit autrefois » l'Italie. La Russie, à cheval sur l'Europe & sur l'Asie, avec des Côtes » & des Frontieres inaccessibles, ou » fortes de la foiblesse de ses Voisins, » peut aisément s'étendre du côté où » ses intérêts l'appelleront. Mais que » peut la premiere de ces deux Nations, avec six à sept millions d'Habitans? Et l'autre formera-t-elle de » grandes entreprises, étant moins peuplée que la France, quoique vingt fois » plus étendue? . . . . Il est certain que » si jamais l'ordre de la succession est » fixé en Russie; si, après une longue » paix, il y naît un Prince ambitieux » & entreprenant, quelle barriere lui » opposera-t-on? Qui pourra le suivre » dans le cours de ses conquêtes? On » pourra lui appliquer ce Vers :

Imperium Oceano, famam qui terminet astris.

» Ne semble-t-il pas naturel que sur » le champ de bataille de l'Europe, on » voie paroitre enfin, pour s'en disputer

» l'Empire : ces deux Nations, qui, » avec des Frontieres bien défendues » & des Voisins foibles, portent dans » leur sein des Armées nombreuses & » bien disciplinées, tiennent leur Gouvernement attaché aux armes, & » sont composées de tant de millions » d'hommes, parlant tous la même » Langue, & professant la même Religion? Nos Neveux seront peut-être » témoins de ce duel. Nous avons déja » vu ces deux Nations aiguiser leurs » armes l'une contre l'autre. »

3°. Le Tableau de la Guerre, soutenue par les Russes contre les Tartares & les Turcs, a été tracé avec le pinceau de *Salluste.* C'est l'ouvrage d'un excellent Ecrivain, d'un Philosophe sage, & d'un habile Militaire. Nous n'en détacherons que quelques traits.

Les Tartares de la Crimée & des environs de la Mer d'Asoph, premiers auteurs de cette guerre, avoient été animés, & étoient secourus par les Turcs, qui soupçonnoient les Russes d'avoir favorisé contre eux *Tamas-koulican.* Les armes de la Russie étoient alors (en 1735) occupées en Pologne : elle n'opposa d'abord à ses nouveaux

Ennemis que vingt mille hommes, commandés par le Général *Léonteff.* En 1736, les troubles de la Pologne étant pacifiés, le Général *Lascy* alla planter sur les bastions d'Asoph, les Aigles Russes, qui de-là menaçoient & dominoient le Cuban, le Tanaïs & les Palus Méotides; & le Comte de Munich, après avoir forcé le Kam des Tartares dans les fameuses Lignes de Précop, pris quelques Villes, & perdu la moitié de ses forces, étoit revenu dans l'Ukraine, où les Vaincus ne le laisserent pas pendant l'hyver s'endormir sur ses trophées. Il fut question, dans le Cabinet de Petersbourg, de déclarer la guerre au Turc. Nous allons extraire les Discours du Comte d'Osterman & du Comte de Munich à ce sujet. Ils sont dignes des meilleurs Historiens de l'Antiquité.

Le Comte d'Osterman, vieux Ministre, dont la réputation étoit faite, jaloux de la paix nécessaire à la Russie, & n'osant la troubler sur la foi d'une Ligue, étoit bien d'avis de punir les Tartares, mais non pas de rompre tout-à-fait avec les Turcs. Il disoit que c'étoit assez pour la sûreté & pour

la gloire de l'Empire, & qu'il ne falloit pas mettre l'Empire lui-même en danger, en l'exposant au feu d'une guerre cruelle; que les Tartares étoient plutôt irrités que domptés; que les Turcs, en faisant la paix avec la Perse, renverseroient toutes leurs forces sur l'Europe; que l'Armée qu'ils avoient envoyée l'année d'auparavant au secours d'Asoph, grossissoit tous les jours sur la Mer Noire; qu'ils ne cessoient de jetter des Soldats dans la Crimée & sur les rives du Danube; qu'il ne falloit pas perdre de vue la Maxime du Sage, qu'*on allume quand on veut l'incendie, mais qu'on ne l'éteint pas quand on veut;* que le succès des armes étoit incertain, & que la désolation de l'Empire étoit assûrée, si la guerre duroit; qu'enfin la Russie ne pourroit jamais conserver des conquêtes faites sur la Turquie, protégée par un immense désert que la Nature avoit donné pour bornes aux deux Empires.

Le Comte de Munich, jaloux d'augmenter sa gloire & de se rendre nécessaire, plaidoit pour la guerre de toutes ses forces. Il soutenoit que l'on ne tenteroit jamais aucune entreprise, si l'on

attendoit d'avoir tout à souhait; que rien ne nuisoit plus au tems que le tems, & que l'occasion ne pouvoit guere alors être plus favorable; que l'Empire Ottoman étoit dans la perplexité tant sur les mouvemens de l'Egypte, que sur la fidélité très-douteuse du Bassa de Babylone; que ses Finances étant en fort mauvais état, il ne pouvoit soutenir la guerre que par de violentes extorsions, qui tout-à-la-fois épuiseroient les Peuples, & les aigriroient contre le Gouvernement; que le glaive des Persans avoit moissonné la fleur des Troupes Européennes du Turc, & que les molles Nations de l'Asie, soumises à sa Loi, étoient incapables de se mesurer avec des Troupes disciplinées; que quelque nombreuses que fussent les Armées Ottomanes, leurs forces alloient être divisées par les Allemands, qui se préparoient à les attaquer; & que si l'occasion paroissoit belle à ceux-ci, pourquoi n'en seroit-il pas de même pour la Russie? que c'étoit une chimere en Politique, d'attendre quelque treve de la part des Tartares, tant qu'on n'auroit pas forcé les Turcs, dont ils sont

tributaires, à acheter la paix; que les Princes doivent se venger des injures, de maniere à se mettre désormais à l'abri non-seulement du péril, mais encore de la crainte de pouvoir jamais être insultés; qu'il falloit moins s'occuper à punir une offense légere & momentanée de la part des Tartares, qu'à se laver de l'affront humliant & durable de Pruth, le joug caudin de la Russie; qu'alors l'Empire fut sauvé par une femme & qu'il devoit être vengé par une femme, héritiere des vertus comme des Etats de Pierre; que poursuivant les succès de l'été dernier, elle pouvoit aisément, après avoir donné un Roi à la Pologne, faire voir ses Armées sur le Rhin, colorer le grand dessein formé par ce Génie de la Russie de se rendre maître de la Crimée, le principal grenier de Constantinople, avoir une Armée sur le Pont-Euxin, &, que sait-on, si la Fortune ne changeoit pas de face, chasser le Turc de l'Europe, & le précipiter du Siege de l'Empire des Grecs, de ces Grecs qui, les yeux tournés vers la Czarine, comme vers leur véritable Souveraine, l'invitoient, l'appelloient à leur secours, & ne demandoient qu'à combattre sous ses drapeaux.

Les principaux événemens de cette guerre, si funeste à l'Allemagne, & peu utile à la Russie, sont trop connus pour que nous nous arrêtions à les exposer. Quant au détail, il ne nous est pas permis d'y entrer, quoiqu'il soit curieux, & présenté de la maniere la plus intéressante. Nous connoissons très-peu de Tableaux, où les grands traits de l'Histoire soient tracés, enchaînés & coloriés avec autant de chaleur & de noblesse, que dans la belle Lettre, à laquelle nous renvoyons le Lecteur.

4°. L'Auteur quitte la Russie, & parcourt différentes Villes d'Allemagne. La Saxe fournit un champ vaste à ses Observations. Ceux qui sentent la nécessité de faire servir les inventions nouvelles aux progrès des Arts, & les Arts à l'instruction des hommes, applaudiront à l'idée que propose l'Auteur de faire en porcelaine, au lieu d'un Cabinet de Magots, une suite de Médaillons des Empereurs, des Philosophes, des plus belles Statues, comme la Venus, le Faune, l'Antinoüs, le Laocoon, modelés en petit. Tout

le monde ne sait peut-être pas que nous devons la porcelaine à la manie qu'avoit un Souverain de chercher la Pierre Philosophale. Ce Souverain appella de Berlin un fameux Alchymiste de nos jours, nommé *Bottcher*, qui, en courant après l'or, trouva la porcelaine, peut-être aussi précieuse que l'or. Les Manufactures & les Mines d'argent de Freyberg sont les principales sources des richesses de la Saxe. Il est rare que les Ouvriers, employés aux travaux des Mines, vivent au-delà de quarante ans; cependant les Saxons s'y jettent en foule, plutôt que de rester sur les montagnes des environs, où l'on vit au-delà de soixante-dix. La Politique n'a pas manqué d'attiser cette espece de fureur. M. A. entre dans un détail curieux sur l'état du Brandebourg, où nous ne pouvons pas le suivre. La derniere Lettre de ce Recueil, écrite en 1750 au Marquis *Maffei*, regarde le commerce que les Anglois s'étoient ouvert en Perse par la voie de la Russie & de la Mer Caspienne. Cette matiere est neuve pour la plûpart des Lecteurs. Ceux qui aiment à suivre le fil des entreprises,

conduites avec une fine Politique par un Génie incapable de se rebuter des obstacles, liront cette Lettre avec un plaisir infini.

La variété des objets présentés dans ce Recueil, & la maniere dont ils sont traités, le rendent également intéressant & agréable. Il ne faudroit pas juger, par les premieres Lettres, de toutes les autres. Le Journal d'un Voyage sur Mer conserve toujours la sécheresse de la matiere : cependant l'Auteur Italien releve le sien, autant qu'il lui est possible, par la description des lieux où il passe, & par la narration des faits historiques qui les ont rendus célebres. On peut regarder cet Ouvrage comme une très-bonne suite, & en certains endroits, comme un supplément à l'Histoire de Russie, sous Pierre le Grand. Nous apprenons qu'un Homme-de-Lettres se dispose à en donner une Traduction.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ITALIE.

I.

OUVRAGES de Gravure, à Naples, à Florence, à Venise.

LE COMTE de *Gasoles* a fait dessiner exactement & graver les belles *Ruines de Pesto*, & les a fait ensuite imprimer avec un savant Commentaire. Pesto étoit l'ancienne Colonie Grecque de Posidonie; elle est située à environ cinquante milles d'Italie, derriere Naples, sur le bord de la Mer, dans un endroit qui n'est pas habité. Il y a lieu de s'étonner que presque personne n'ait connu ce lieu, quoiqu'on y trouve les plus beaux restes de l'Architecture antique, exposés à découvert à tous les yeux. Le Comte de Gasoles est le premier dont ils ayent attiré l'attention. Il y alla, il y a quel-

ques années, accompagné de plusieurs Artistes; il en fit lever & dessiner exactement tous les plans. Depuis, des Voyageurs curieux ont suivi son exemple. Ce qu'on y voit de plus remarquable, ce sont trois Temples, dont il reste encore des colonnades entieres. On en admire encore moins l'architecture, que la belle proportion & la noble simplicité.

(*Florence.*) Les Portraits originaux des Peintres qui se trouvent ici dans la Gallerie du Grand-Duc, forment quatre Volumes *in-folio*, dont le dernier vient d'être achevé. Ce Recueil de Gravures est admirable; elles sont, pour la plus grande partie, de la main de *Gregori*, qui ne le cede point aux meilleurs Artistes François. Il a un Fils qui peut-être surpassera un jour son Pere. Ils travaillent conjointement à graver la Gallerie du Palais *Gerini*. C'est la plus belle de Florence, & elle est remplie de morceaux des meilleurs Maîtres. Cet Ouvrage formera deux Volumes *in-folio*, dont le premier sera bientôt achevé. Gregori est Disciple de *Frey*, excellent Graveur Allemand, qui a beaucoup travaillé à Rome, &

dont les Ouvrages ſont aujourd'hui fort eſtimés & recherchés.

La Gravure ne fait pas actuellement autant de figure à Veniſe. Les Ouvrages de *Wagner* ſont aſſez connus ; cet Artiſte continue de travailler avec beaucoup d'application, & fait honneur à l'Allemagne, ſon pays. *Potteri* eſt un grand Artiſte dans ſon genre ; ſes groſſes têtes & ſes Apôtres ſont formés avec des traits ſimples, & non par des traits croiſés. Il a gravé beaucoup d'Antiquités dans le magnifique *Virgile* qui vient d'être fait à l'inſtar de l'*Horace de Pines ;* mais on trouve qu'il n'a pas toujours bien ſaiſi le véritable goût de l'Antique. Il grave actuellement, ſelon ſa nouvelle maniere, en grand, les *ſept Sacremens* d'après *Longhi.* Ce ſeront autant de Chefs-d'œuvres dans la maniere qui lui eſt propre. Cet Ouvrage ſe fait par ſouſcription. Le goût de Potteri eſt à-peu-près celui de *Mellon*, célebre Graveur François du dix-ſeptieme ſiecle, & de quelques autres plus récens, qui ont gravé, de la même façon, de ſimples Statues, dans le *Muſæum Florentinum ;* mais perſonne ne s'eſt encore

hazardé de graver ainſi de grands morceaux d'Hiſtoire. *Tiepolo*, qui a peint dans pluſieurs Cours d'Allemagne, grave aujourd'hui, avec beaucoup de goût, quantité de petits ſujets à l'eau-forte : ſes Ouvrages ſont fort recherchés ; mais ils ſont beaucoup trop chers. Il y a environ trois ans, qu'on publia à Veniſe, en un petit Volume *in-folio*, les Tableaux de *Tibaldi* & de *Nicolo Abbati.* Les Gravures en ſont belles, & forment quatre Planches qui coûtent dix ducats.

I I.

On a publié à Veniſe un très-bon Ouvrage pour la défenſe de la Religion, ſous ce titre : *Le Triomphe de la Vérité dans l'admirable conformité de la droite raiſon avec la Foi* : « Il Trionfo » della Verita, *&c.* » Cet Ouvrage eſt diviſé en cinq Parties, & dans la forme épiſtolaire. La premiere Partie contient la réfutation de l'Athéiſme & du Matérialiſme, l'expoſition de la ſtructure du Corps humain, du ſpectacle de l'Univers, des perfections de l'Artiſan ſuprême, *&c*, & les principes de

de la ſaine Philoſophie, & des Sciences qui en dépendent. On prouve, dans la deuxieme, par des Argumens Métaphyſiques, Phyſiques, Hiſtoriques & Moraux, la Révélation faite à Moïſe. On y répond aux objections contre cette vérité. Les Regles pour diſcerner les vrais & les faux Miracles, une claire notion de la Divinité, les devoirs de l'Homme, y ſont très-bien expoſés. La Création, la chûte d'Adam, la promeſſe d'un Libérateur, les Prophéties, la liaiſon de la Vocation Moſaïque avec les prodiges, terminent cette Partie. La troiſieme concerne la Révélation faite par Jeſus-Chriſt, ſa vie, ſa mort, les ſuites de ſa mort, *&c* : matiere traitée avec autant d'érudition que de ſolidité. La quatrieme Partie eſt une expoſition de la Doctrine de Jeſus-Chriſt & des Myſteres de notre Religion. L'Auteur y diſtingue très-ingénieuſement la raiſon d'avec le raiſonnement : tout ce qui eſt erreur, ſophiſme, abſurdité, naît du raiſonnement ; tout ce qui eſt évident ou certain dans ſes principes & dans ſes conſéquences, appartient à la raiſon. Au moyen de cette diſtinction très-bien

développée, l'Auteur débrouille ſans peine les énigmes les plus impénétrables de la Religion. La cinquieme Partie eſt compoſée de Lettres critiques ſur les principes de la certitude, ſur le venin enfermé dans les Ouvrages de quelques Ecrivains modernes, & ſur les moyens de s'en préſerver. Nous avons cru devoir préſenter le Plan d'un Ouvrage auſſi utile dans ce ſiecle. Les premiers Volumes en ont été publiés ſur la fin de l'année derniere.

I I I.

AVIS de Jean-Baptiſte Paſquali, *Libraire à Veniſe, ſur le Dictionnaire univerſel de Commerce des Savary, du 3 Juin 1760.*

Les Editions de ce Dictionnaire, faites en divers endroits & en différentes Langues, prouvent le cas que l'Europe fait de cet Ouvrage. On n'en eſt point ſurpris, quand on conſidere combien les matieres qui y ſont traitées intéreſſent le Public & les Particuliers, & combien les Auteurs de ce Dictionnaire étoient en état de rem-

plir une si grande tâche, & de ne rien laisser à desirer sur ce sujet. Pour moi, dit Pasquali, j'ai cru rendre service à ma Patrie, en imprimant la Traduction de cet Ouvrage, avec toutes les additions qu'on y a faites, & quelques éclaircissemens utiles particulierement à l'Italie. Je prie toutes les personnes qui ont à cœur l'utilité générale & leur propre avantage, de me communiquer tout ce qu'elles auront de connoissances relatives à cet objet : on ne manquera pas de leur en faire honneur, si elles le desirent. On joindra au Dictionnaire le Traité du parfait Négociant.

L'Edition sera de douze Volumes *in-4°*, beau papier, beau caractere, *&c.* Les souscriptions seront à onze livres de Venise par Volume ; le premier payé d'avance. Le Dictionnaire commencera par le mot *Commerce*, qui contient seul un gros Volume dans les autres Editions. Ensuite on continuera l'Ouvrage à commencer par la lettre *A* & la suite. On souscrit chez *Pasquali* & chez *Novelli.*

I V.

Il s'est répandu dans Raguse deux *Caticeriffs* ou Commandemens, faits par le Grand-Seigneur aux Algériens, de restituer à la République de Raguse, sa tributaire, un de ses Vaisseaux, pris par un Corsaire le 8 Avril 1759. Ce Vaisseau, chargé pour Geneve, venoit de Cadix. La Régence d'Alger le déclara de bonne prise, parce que son Passeport étoit du défunt Empereur. La République de Raguse porta ses plaintes à la Porte Ottomane le 29 Juillet de la même année. Le Sultan ordonna la restitution du Vaisseau, avec tout ce qu'il contenoit. Les Algériens tenterent de justifier la prise des marchandises & des Passagers, comme appartenans à des Puissances ennemies. Ils relâcherent cependant le Vaisseau & l'Equipage Ragusien, qui arriva le 21 Décembre dans sa Patrie. La Porte, sans vouloir entendre le Député des Algériens, a donné, le 21 Mars de cette année, à la Régence, un nouvel ordre de rendre entierement

tout ce qui étoit sur le Vaisseau de Raguse, avec menace de punir très-sévérement une nouvelle désobéissance. Les deux Caticeriffs donnés à ce sujet, sont écrits avec une force & une autorité dignes d'un Despote puissant, mais équitable, qui parle à des Tributaires désobéissans, en faveur d'autres Tributaires, injustement vexés.

V.

Lelio della Volpe, Imprimeur de l'Institut de Bologne, a mis au jour un petit Discours très-agréable sur la Peinture & sur l'Architecture, prononcé par le P. *Roberti*, Jésuite, au sujet de la distribution des Prix, le 3 Juin 1758. Cet Ouvrage, dont la lecture fait le plus grand plaisir, est adressé aux Amateurs, sous ce titre : *Agli Studiosi di Pittura e Architettura, dell'Academia Clementina, Orazione del Padre* Giam-Batista Roberti, *della Compagnia di Giesu, detta nell'Instituto delle Scienze per la solenne distribuzione de' Premii il di 3 di Giugno l'anno 1758. In Bologna, per* Lelio della Volpe,

Impressore dell'Instituto delle Scienze, in-8° di pag. 38. En parlant, dans un de nos derniers Journaux, des marques d'estime, dont feu *Benoît* XIV avoit honoré des Littérateurs François, nous n'aurions pas dû omettre l'empressement que ce Souverain Pontife fit éclater pour faire recevoir M. *d'Alembert* à l'Institut de Bologne, & pour faire violer, en sa faveur, une regle constamment observée par cette Académie, de laisser toujours deux places d'Académiciens vacantes. Lorsque M. d'Alembert fut proposé à Benoît XIV pour être admis à l'Institut, non-seulement le Pape accepta la proposition, mais encore il voulut que le Sénat de Bologne n'attendît pas qu'il vaquât une troisieme place pour recevoir M. d'Alembert, que ce savant Pontife, appréciateur du vrai mérite, regardoit comme un des hommes qui méritoient le plus qu'on fît des exceptions en sa faveur. L'Académie souscrivit avec transport aux desirs ou plutôt aux ordres de Sa Sainteté, & M. d'Alembert fut nommé à une des deux places vacantes. La Lettre que Benoît XIV écri-

vit à ce sujet au Sénat, & celle qu'il adressa à M. d'Alembert, sont les monumens glorieux de l'amour qu'il avoit pour les Lettres, & de la protection qu'il accordoit à ceux qui les honorent.



ALLEMAGNE.

I.

LA Traduction est peut-être aujourd'hui, chez les diverses Nations de l'Europe, la source la plus féconde de leurs richesses littéraires. Les Gens de Lettres, versés dans la connoissance des Langues & de la Littérature étrangeres, s'empressent à l'envi de faire passer dans leur Langue maternelle, les Ouvrages propres à jetter dans leur Littérature ou plus de lumiere ou plus d'agrément. Nous venons de parler de la Traduction Italienne de *Savary*. M. *Hemberger*, Professeur à l'Université de Gottingue, a publié une Traduction Allemande du bel Ouvrage de M. *Goguet* sur l'origine des Loix, des Sciences & des Arts. On a réimprimé à Léipsick, pour la cinquieme fois, les Ouvrages de M. de *Fontenelle*, traduits par le célebre M. *Gottsched*, qui préparoit en même tems une cinquieme Edition de sa Rhétorique. La Vie de Gustave-Adolphe, Roi de Suede, écrite en Anglois par M. *Harte*,

a été mise en Allemand par M. *Martini*, & proposée par souscription par le Libraire *Dyck* à Léipsick. Pour réunir ici tout ce qui concerne les Traductions, nous dirons que l'article de l'Encyclopédie sur le *Goût*, composé de trois morceaux de MM. *d'Alembert*, *Voltaire* & *Montesquieu*, ont été imprimés en Anglois à la suite d'une Dissertation sur le même sujet, par M. *Gerard*, Professeur de Logique & de Philosophie Morale dans l'Université d'Aherdeen. *In*-8°, chez *Millar*.

II.

DIE Graber, ein Philosophisches Gedicht. « Les Tombeaux Philo» sophiques. A Francfort, chez *Ra» rentrapp*, 1760.

M. le Baron *de Creutz*, auteur d'un Essai sur l'ame, d'une Tragédie intitulée *Seneque*, & d'un Ouvrage Métaphysique, sous le titre de *Considérations*, vient de publier cette nouvelle production, pleine d'images funebres & de Méditations Philosophiques sur la Mort, considérée chrétiennement.

Il y

Il y a beaucoup de Poésie & d'enthousiasme dans les *Tombeaux*. On trouve beaucoup de Philosophie dans le premier Livre d'un Poëme intitulé, *Essai sur l'Homme*, imprimé dans ce Volume. L'Auteur y distingue l'Homme naturel de l'Homme artificiel, le Monde naturel & le Monde artificiel. Le Monde artificiel, ou la Société civile, est rempli d'une foule de plaisirs & de désagrémens, de biens & de maux, de prospérités & d'infortunes, dont l'Homme sauvage n'a ni connoissance ni sentiment. Mais cet état de sauvage est-il l'état naturel de l'Homme, ou l'Homme est-il fait pour la société & pour la vie policée? Quand il s'agit, répond l'Auteur, d'individus déterminés, il est incontestable que plusieurs malheureux Citoyens seroient beaucoup plus heureux, s'ils étoient *Hottentots* ou *Caraïbes*. Mais si l'on a en vue tout le genre humain, & dans toute sa durée, on voit d'abord que la Nature s'est proposée pour but de procurer à l'Homme toutes les manieres d'exister possibles & compatibles avec son essence; il faut donc qu'il passe de son premier état à celui de

société, où le bonheur & le malheur naissent d'une foule de sources, dont la complication produit des degrés qui varient à l'infini. Nous avons déja vu en François quelque Essai en Prose d'un Poëme sur les *Tombeaux.*

III.

On publia l'année derniere à Wittemberg une Dissertation sous ce titre *de Polyphago & Allotriophago Wittenbergensi Dissertatio, Præside D.* Georgio-Rudolpho Boehmero. *Resp. C. A.* Frenzel. *in*-4°. C'est l'Histoire d'un des plus grands Mangeurs qui ait jamais existé. Cet homme, si distingué dans son espece, dévoroit quand il vouloit (ce qu'il ne faisoit que pour de l'argent) un mouton entier, ou un cochon, ou deux boisseaux de cerises avec leurs noyaux. Il brisoit avec les dents, mâchoit & avaloit des vases de terre & de verre, & même des pierres très-dures. Il engloutissoit des animaux vivans, oiseaux, souris, chenilles, *&c.* Enfin, ce qui surpasse toute croyance, on lui présenta un jour une écritoire couverte de plaques de fer,

il la mangea avec les plumes, le canif, l'encre & le sable. Ce fait est si singulier, que, quoiqu'il passe pour certain à Wittenberg, que l'Auteur de la Dissertation n'en doute point, & qu'il ait été attesté par sept témoins oculaires devant le Sénat de cette Ville, la plûpart des Lecteurs n'y voudroient point ajouter foi. Quoi qu'il en soit, ce terrible mangeur jouit d'une santé vigoureuse, & termina ses prouesses à l'âge de soixante ans. Alors il commença à mener une vie sobre & réglée, & vécut jusqu'à l'âge de soixante-dixneuf ans. Son cadavre fut ouvert, & on le trouva rempli de choses extraordinaires, dont l'Auteur donne la description. La seconde Partie de cet Ouvrage renferme l'Histoire de quelques hommes de cette trempe, & l'explication de ces singularités.

IV.

Le Prix de la Classe des Belles-Lettres de l'Académie royale des Sciences & Belles-Lettres de Prusse, sur la question proposée en 1758, touchant *l'ancien état des Marches de Brande-*

bourg, a été adjugé, dans l'Assemblée publique du 5 de Juin, à M. *Samuel Buchholtz*, premier Pasteur à Lychen dans la Marche-Ukraine. La Classe des Mathématiques propose, pour l'année 1762, *l'Explication de l'ouie, relativement à la maniere dont la perception du son est produite, en vertu de la structure intérieure de l'oreille.* Quoique cette question regarde en grande partie l'Anatomie, on demande que l'explication qui sera proposée, soit principalement analogue à celle que l'on donne de la vision dans l'Optique. Les Pieces doivent être écrites d'une maniere lisible, & adressées à M. *Formey*, Secretaire perpétuel de l'Académie. Elles seront reçues jusqu'au premier Janvier 1762; après quoi, quelque raison de retardement que l'on puisse alléguer, on ne sera point admis au concours. Le Jugement de l'Académie sera déclaré dans l'Assemblée publique du 31 Mai 1762.



ANGLETERRE.

I.

Le Libraire *Millar* a mis en vente à Londres un Ouvrage de Jurisprudence civile, dont l'objet est de rédiger toutes les Loix en un corps régulier & systématique, comme le porte le titre du Livre: *A System of the Principle of the Laws: by A.* Wallace, *print.* Millar, 1760: ou *Systême des Principes de la Jurisprudence & des Loix, par M.* Wallace. Ce projet est grand & utile. Les Loix dans la plûpart des Empires ne sont que des membres épars, jettés çà & là, & très difficiles à réduire en un corps; & ce ne sera que quand on les aura rapprochées, liées, interprêtées & corrigées les unes par les autres, qu'elles assureront véritablement le repos, les possessions & les droits du Citoyen. Le Gouvernement Anglois pourra puiser de bonnes vûes dans l'ouvrage de M. Wallace, quand il entreprendra la réforme des abus qui naissent du désor-

dre & de la confusion des Loix faites pour maintenir l'ordre & la tranquillité.

Le même Millar publia l'année derniere un Ouvrage politique intitulé : *Rise and fall of the ancien Republiks*, &c, ou Discours sur l'origine, la grandeur & la décadence des anciennes Républiques, par M. *W. Montagu*, in-8°. Discours où brille une profonde connoissance de la Politique des Grecs, des Romains & des Carthaginois. Un autre bon Ouvrage imprimé chez le même Libraire, la même année, c'est la Théorie des sentimens moraux, par M. *Adam Smith*, Professeur de Morale à l'Université de Glascow. *The Theory of moral sentimens*, &c. *in*-8°.

I I.

THE miscellaneons Works of John Dryden containing all his original Poems, Tales; and Translations; now first collected and published together, trith explanatory notes and observations, also an accourt of his life and writings. in-8°. 4 *Vol. Lond.* Tompson.

« Œuvres mêlées de Dryden, conte-

» nant ses Poëmes originaux, ses
» Fables, ses Traductions; recueil-
» lies & publiées pour la premiere
» fois en un corps, avec des notes,
» des éclaircissemens & des obser-
» vations, & une idée de la vie
» & des Ecrits de cet Auteur. A
» Londres, chez *Tompson*. »

Ce Recueil des Œuvres du fameux Dryden, réunies pour la premiere fois, a été compilé par M. *Derrick*, connu par de petites Pieces en vers & en prose. Cette édition est très-belle quant au papier, à l'impression, aux estampes & à tous les ornemens du Livre. Les notes de l'Editeur sont rejettées à la fin de chaque Volume. Le Virgile & le Théâtre de Dryden manquent à ce Recueil. M. Derrick promet de les donner incessamment, si le Public est satisfait de son travail.

I I I.

A représentation concerning the Knowledge of Commerce, of à National concern, pointing out the proper means for promoting such Know-

ledge in this Kingdom, by Massie, &c.

« Observations sur la Science du Com-
» merce qui intéresse la Nation,
» & sur les moyens de la perfec-
» tionner dans ce Royaume. A Lon-
» dres, chez Payne. »

Le but de cet Ouvrage est assez indiqué par le titre. M. Massie s'est occupé pendant plus de douze années à compiler dans plus de 1500 volumes sur des sujets de commerce, les matériaux sur lesquels il a travaillé. Il est impossible qu'un pareil ouvrage ne jette du jour sur la matiere du Commerce, & ne mérite à beaucoup d'égard l'attention du Public.



DANNEMARK.

Le Journal intitulé : *Laer de Esterretninger* vient d'être interrompu. Cet Ouvrage périodique, où l'on rendoit un compte exact de tous les Livres qui paroissoient en Dannemarck étoit très-estimé, & le Public en déplore la cessation.

ARITHMETICA mer Regne-Konst, &c. « L'Arithmétique mise à la por-
» tée des personnes qui n'ont ni
» le temps d'étudier, ni les moyens
» nécessaires pour se procurer des
» Maîtres, *in*-8°. pag. 319. »

M. *Arnstorp*, Auteur de cet Ouvrage, craignant avec raison que les démonstrations ne missent dans l'embarras les personnes qu'il a eu principalement en vûe d'instruire, n'a exposé dans ce Livre que la maniere de faire les opérations qu'il s'est contenté d'éclaircir par des exemples.

EUTROPII Philadelphii Œnonomiſke balance, &c. « Balance œconomique des moyens naturels & artificiels que le Dannemarck fournit à ſes Habitans pour leur avantage & leur bonheur, *in*-8°. » pag. 334.

L'ILLUSTRE Evêque de Bergue M. *Pontoppidan*, après avoir employé ſa plume pendant ſi long-tems & avec tant de ſuccès à combattre les Adverſaires de la Religion, ſe propoſe dans l'Ouvrage que nous annonçons de donner à ſes compatriotes des avis touchant les moyens les plus propres à augmenter la proſpérité de l'Etat. Il commence par expoſer l'état préſent de la population du Dannemarck, de ſon Commerce tant d'importation, que d'exportation, de l'Agriculture, de l'Induſtrie, &c.

M. *Schumacher* vient de publier le ſecond Tome des *Lettres écrites aux Rois de Danemarck, depuis* 1545 *juſques à l'année* 1582, *par divers Savans d'Allemagne*. Ce Tome contient

trente-cinq Lettres de *Philippe Melanchon*, quarante-ſept de *Georges Major*, neuf tant de *Luther* que de ſa veuve & de ſon fils *Jean Luther*, trois de *Mathias Flacius Illiricus*, & ſoixante de *J. Sturm*.

Le Public continue à faire le plus grand cas du *Spectateur du Nord*, Ouvrage périodique du Savant M. *Cramer*. Non-ſeulement on le préfere au *Spectateur Danois* de M. *Holberg*; mais on ne craint point de le mettre en comparaiſon avec les meilleurs Journaux qui ayent jamais paru en Europe.

M. *Klopſtock*, Poëte ſublime a eu l'honneur de préſenter au Roi de Dannemarck une très-belle Ode ſur le rétabliſſement de la ſanté de ce Monarque.

M. *Rothe* vient de publier en Langue Danoiſe un Ouvrage qui a pour titre : *Penſées ſur la Patrie*, *in*-8°. 312 pag. Cette production reſpire le ſentiment, l'eſprit, le feu, l'éloquence, & même l'enthouſiaſme.

L'Inoculation, introduite dans ce Royaume depuis l'année 1754, fait de

jour en jour de nouveaux progrès. On ſe rend en foule à l'Hôtel que le Roi a fait conſtruire pour recevoir tous ceux qui prennent le parti de ſe faire inoculer. Le ſuccès conſtant de cette opération juſtifie parfaitement le courage des perſonnes qui s'y ſoumettent.



HOLLANDE.

PHYSIOLOGIA of Naturkundige, &c. « Phyſiologie ou Anatomie Phyſique du Corps humain, » chez *Tongert*, *in*-8°.

L'AUTEUR anonyme de ce Traité y expoſe la formation & les opérations du corps humain. Cet Ouvrage n'eſt proprement que l'abrégé des ſavans Ecrits de *Boërhaave*, de *Malpighi*, de *Ruiſch*, de *Morgagni* & *Haller*, & des Leçons de M. *Albinus*, Profeſſeur à Leyde.

DICTIONNAIRE Hiſtorique, Littéraire & Critique, contenant une idée abrégée de la vie des Hommes illuſtres en tout genre, &c. 6 *Tom. in*-8°.

CE nouvel Abrégé du Dictionnaire de Moréri eſt fait avec ſoin & avec goût ; il eſt écrit d'une maniere intéreſſante, & renferme des notices qu'on chercheroit inutilement ailleurs.

Le Savant M. *Venema*, qui a déja travaillé si utilement sur la Genese & sur Daniel, vient de publier sur le Prophete Malachie un excellent Commentaire qui a pour titre : *Hermanni Venema Commentarius ad librum elenctico-Propheticum Malachiæ, quo variis simul aliis Scripturæ Sacræ locis nova lux infunditur. Ex Officinâ* G. Coulon, *in*-4°.

Isaac Tirion vient de mettre en vente les derniers Tomes de l'Histoire de la Patrie (*Vaderlandsche Historie*). L'Auteur de ce grand Ouvrage l'a continué jusqu'à la mort de Guillaume IV, arrivée en 1751. Le dernier Tome contient une Table générale des matieres renfermées dans les Tomes précédens, lesquels sont au nombre de vingt.

De Harlem.

L'Ouvrage savant & curieux que M. *Baster* publia l'année derniere en Hollande, sur les plantes & les insectes de la Mer, vient d'être traduit en Latin, & on le trouve *Bosch*, avec ce titre : *Jobi Basteri, Med. Doct. Acad. Cæs. Soc. Reg. Lond. & Holland. Socii opus-*

cula subcessiva, observationes miscellaneas de animalculis & plantis quibusdam marinis eorumque occariis & seminibus continentia. in-4°.

De la Haye.

Les Institutions Politiques de M. le Baron de Bielfeld viennent de paroître en deux Tomes *in*-4°. & se trouvent chez *Gosse*. Cet Ouvrage est dédié au Prince Ferdinand de Prusse, frere de S. M. Pr. Le premier Tome divisé en seize chapitres traite des connoissances préliminaires de la Politique, & de la Politique en général; de la maniere de polir une Nation, des moyens de de conserver la société & le bon ordre, de la législation, du Gouveruement des Villes & de la Campagne, des richesses & des forces d'un Etat, des Finances, des Manufactures, du Commerce & de la Navigation. Il s'agit dans le second Tome, de la conduite politique des Souverains, du Conseil & des Ministres, de la puissance & du systême des Etats, des obligations réciproques des Souverains, des Alliances & des Traités, de la Guerre & de la Paix

Paix, des Négociations & des Ministres publics, du Cérémonial, des Calculs politiques & de la décadence des Etats. Cet Ouvrage, qui, comme l'on voit, embrasse toute la Théorie du Gouvernement, passe pour être très-méthodique, très-bien fait, très-instructif; & il y a tout lieu d'espérer que M. le Baron de Bielfeld nous dispensera désormais de perdre notre tems à dévorer les longs raisonnemens de Wolf, raisonnemens profonds, mais souvent inutiles, & presque toujours ennuyeux.

De Leide.

L'Institut de M. *Stolp* propose, pour sujet du Prix qui sera adjugé le 13 Octobre de l'année 1761, la question suivante : *Combien la révélation divine a rendu la Morale plus parfaite dans ses principes, dans ses motifs & dans ses fins.* Les Dissertations seront écrites en Latin ou en Hollandois, & on les adressera avant le premier Juillet 1761, à M. *Gaubius*, Professeur de Médecine, & Secretaire de l'Institut. Le Prix consiste en une Médaille

d'or de deux cens cinquante florins de Hollande.

D'Amsterdam.

Deux Epîtres de S. Clément, Romain, Disciple de S. Pierre, tirées, pour la premiere fois, d'un Manuscrit du Nouveau-Testament Syriaque, & publiées avec le Texte Latin, par M. J. J. Westien, *in*-8°. M. Westien donna, l'an 1752, une Edition *in-fol.* du Nouveau-Testament Grec, Edition qu'il avoit confrontée avec deux Manuscrits Syriaques, dont il avoit fait l'acquisition à Alep.

Dans un de ces Manuscrits, notre Auteur trouva deux Lettres qui portoient le nom de S. Clément, Disciple de S. Pierre; il les fit imprimer dans la même Langue, avec le Texte Latin à part; & comme ces deux Epîtres de S. Clément étoient absolument inconnues à tous les Gens de Lettres, & qu'elles pouvoient passer pour être supposées, M. Westien n'oublie rien pour en prouver l'authenticité. Quelque fortes que paroissent ses conjectures,

ſes preuves & ſes raiſons, M. *Venema* oſa les combattre, & ne voulut point reconnoître ces deux Epîtres comme un Ouvrage ſorti de la plume de ſaint Clément. Nous renvoyons nos Lecteurs aux Actes de Léipſick du mois de Janvier 1756 : la diſpute de ces deux ſavans Hommes y eſt très-bien détaillée. Nous nous bornons à annoncer ici la Traduction de ces deux Epîtres, avec les Prolegomenes, & quatre ou cinq pages de Notes critiques. Cette Traduction eſt très-exacte, & conforme à l'Original. Du reſte, l'Auteur de ces deux Epîtres recommande beaucoup le célibat & la chaſteté. Elles ne ſont point indignes d'un Diſciple du Prince des Apôtres ; mais il s'en faut bien que l'on puiſſe aſſûrer qu'elles ſont véritablement l'ouvrage de S. Clément.



ESPAGNE.

I.

ON a donné l'année derniere à Valence une Edition nouvelle & magnifique en trois Vol. *in fol.* du Corps des Loix Eſpagnoles, qui a pour titre : *Apuntemientos ſobre las Leges de la partida*, &c. Le célebre M. *Mayans* a découvert le nom du ſavant Juriſconſulte qui fut chargé par Alphonſe X de cet important Ouvrage, qu'il termina après ſept ans de recherches & de travail. Ce ſavant Homme, juſqu'à préſent inconnu, s'appelloit *Jacques Pagan.* Ces Loix furent introduites dans le Royaume ſous Alphonſe XI, & publiées pour la premiere fois à Alcala en 1386. *Ferdinand* & *Jeanne* les confirmerent, & ordonnerent qu'elles fuſſent réimprimées à Veniſe en 1501, avec les Gloſes d'*Alp. Diaz de Monteldo*. Il en parut une ſeconde édition à Veniſe l'an 1555 avec les remarques de *Gregoire Lopez*. Le prix énorme & la rareté de toutes ces édi-

tions ont engagé M. *Berni* à donner celle que nous annonçons. Il a conſervé le texte des précédentes, & aux explications des plus célebres Juriſconſultes, il a joint des remarques très-ſavantes & très-utiles.

Le Roi vient d'appeller à Madrid le célebre Naturaliſte du Nord M. *Linnæus*, pour le mettre à la tête d'une Académie deſtinée aux progrès de l'Hiſtoire Naturelle.

I I.

*DISCURSO ſobre la aplicacion de la Philoſophia a los aſſuntos de Religion, para la Juventud Eſpanola, eſcrito por el D*r Andres Piquer, *Medico La Maj. En Madrid, en la Oficina de* Joachin Ibarra, *&c.*

« DISCOURS ſur l'application de la » Philoſophie aux Myſteres de Re- » ligion, à l'uſage de la Jeuneſſe » Eſpagnole, par le Docteur *André* » *Piquer*, Médecin de S. M. C. » A Madrid, chez *Joachim Ibarra*, » *in*-4°, 177 pages.

Ce Diſcours eſt, à proprement parler, l'apologie de tous les ouvrages que

M. *Piquer* a donnés juſqu'à préſent. Ce ſavant Médecin, aujourd'hui Vice-Préſident de l'Académie Royale de Médecine de Madrid, a publié ſur toutes les branches de la Philoſophie des Traités particuliers également inſtructifs & lumineux. Celui que nous annonçons pourroit être diviſé en deux parties. Il preſcrit dans la premiere les regles qu'il faut ſuivre, quand on veut diſcuter philoſophiquement les choſes qui concernent la Religion. Dans la ſeconde, il applique lui-même ces regles avec beaucoup de diſcernement & de méthode.

M. *Piquer* expoſe d'abord les Principes Théologiques d'où jailliſſent, comme de leur ſource les vérités fondamentales de la Foi ; il conclud que la Religion, conſidérée en elle-même, eſt abſolument indépendante de tout ſyſtême Philoſophique. Les Apôtres, dit-il, ne furent point Philoſophes, ainſi que le reprochoit Celſe aux Chrétiens. Saint Paul, & tous les grands Hommes de la primitive Egliſe, ſe ſont toujours élevés contre cette Philoſophie ſuperbe qui oſe ſoumettre à ſon tribunal ce qui n'eſt pas & ne

sauroit être du ressort de la raison. Qu'on écoute Saint Justin, qui avoit long-tems professé la Philosophie lui-même ; avec quelle force & quelle vérité ne les combat-il pas ? L'Auteur observe que ceux des Chrétiens qui dans les siecles suivans cultiverent leur raison & les Lettres, furent tous Philosophes éclectiques, & ne recoururent aux dogmes d'aucune Secte en particulier pour expliquer ceux de la Religion ; mais nous ferons observer à l'Auteur que toutes les autorités qu'il cite ne prouvent autre chose, sinon que les Chrétiens, dont il parle ici, penserent comme les premiers, qu'ils mépriserent toutes les Sectes de la Philosophie Payenne, & qu'ils en regarderent les diverses opinions comme étrangeres, & même comme funestes à la Religion. Il est vrai que l'Auteur pourroit citer, en faveur de son sentiment, S. Grégoire le Thaumaturge, qui rappelle, dans le Panégyrique qu'il a fait d'Origene, le conseil que lui avoit donné ce savant homme, de lire avec attention tout ce qu'avoient écrit & les Poëtes & les Philosophes anciens, sans se livrer cependant à leurs opi-

nions : mais cela ne prouve pas suffisamment que les Peres postérieurs fussent Philosophes éclectiques, du moins à prendre ce mot à la rigueur & dans toute son étendue. *V. Brucker*. M. Piquer prouve très-bien, contre *Leclerc*, que S. Augustin, pour avoir préféré Platon à tous les Philosophes de l'Antiquité, & sur-tout à Aristote, ne doit pas cependant être regardé comme Platonicien. L'espece de complaisance, avec laquelle notre Auteur rassemble tous les passages de ce Pere, où Aristote est maltraité, nous conduit à croire qu'il fut encore plus éloigné des opinions d'Aristote que S. Augustin lui-même. L'Auteur revient à son principal objet, & après avoir observé que ni les Conciles généraux, ni les Souverains Pontifes n'ont jamais recouru à la Philosophie ancienne pour expliquer les dogmes de la Foi, non plus que pour motiver ou autoriser leurs décisions, il conclud premierement que la Religion ayant pour fondement les Livres saints & la Tradition, elle n'a pas besoin du secours foible & toujours incertain de la Philosophie ; en second lieu, que quoique la Philoso-

phie ne soit point nécessaire à la Théologie, elle ne lui est pas cependant tellement étrangere, qu'elle ne puisse même lui être utile ; & qu'en l'appellant & en l'employant à propos, on peut la faire servir à prouver l'accord de la raison avec la Foi. Mais quelle est, dit l'Auteur, cette Philosophie, qu'on pourra appliquer avec succès à la Religion ? Avant que de répondre à cette question, M. Piquer distingue deux sortes de Philosophie. L'une, dit-il, n'est autre chose que la raison cultivée, laquelle, d'après les principes que Dieu a gravés dans nos cœurs, s'exerce sur les objets qui lui sont proposés. L'autre est la raison façonnée, si l'on peut s'exprimer ainsi, par un Philosophe quelconque, qui, d'après ses opinions, & la maniere dont il les a enchaînées & rendues, a formé des systêmes & des sectes : quoique cette sorte de Philosophie ne soit point nécessaire à la Religion, elle peut cependant la servir, sur-tout dans ce tems où l'on réchauffe tous les délires des Anciens, qu'on décore du titre pompeux de Systêmes Philosophiques. C'est à ce sujet, que M. Piquer prétend que la Philo-

sophie éclectique est la seule à laquelle il faut s'attacher à l'exemple des anciens Peres de l'Eglise. Obligés alors de connoître & d'approfondir les différentes opinions des Philosophes, nous sommes plus à portée de démasquer & de combattre tout ce que nous pouvons y trouver de contraire à la Religion. Ce procédé a cela d'avantageux, qu'il n'assujettit l'esprit à aucun systême, qu'il conserve à la raison tous ses droits, toute sa force, toute sa liberté. L'Auteur cite, à ce sujet, un passage très-sensé d'Alphonse de Castro, que nous rapporterons ici. *Ego enim*, (*a*) dit cet Auteur, qui vivoit dans le seizieme siecle, *miserrimam hanc dicerem servitutem, sic esse sententiæ humanæ addictum, ut non liceat ullo modo illi repugnare ; qualem patiuntur hi qui se tantùm beati Thomæ, aut Scoti, aut Ocami dictis subjiciunt, ut ab eorum placitis, in quos jurasse videntur, nomina sortiantur, quidam Thomistæ, alii Scotistæ, alii Ocamistæ appellati.... Valde etiam displicet mihi, quòd & nostrum Sodalitium in verba Scoti ferè jurasse videatur*, &c.

(*a*) *Lib*, I *adversùs hæreses.*

Il n'eſt pas, à mon ſens, de ſervitude plus déplorable que celle de ces hommes qui s'attachent ſi fortement à une opinion, qu'ils ne ſauroient ſouffrir qu'on ait même l'air de la combattre. C'eſt ainſi que nous voyons tous les jours des Philoſophes & des Théologiens embraſſer les ſentimens, les uns de S. Thomas, les autres de Scot, *&c;* & pour mieux annoncer l'attachement qu'ils ont voué à l'opinion de leurs Maîtres, ſe faire appeller Thomiſtes, Scotiſtes, Ockamiſtes, *&c*.... C'eſt avec une extrême douleur, que je vois le Corps, dont je ſuis Membre, ne jurer que d'après Scot, *&c.* Après avoir exposé tous les avantages de la Philoſophie éclectique, & avoir prouvé que c'eſt la ſeule à laquelle un Théologien doit s'attacher, M. Piquer enſeigne la maniere d'appliquer cette Philoſophie à la Théologie. Il appuie, ſur une infinité d'exemples, les regles qu'il preſcrit. Il termine ſa premiere Partie par une réflexion bien ſage & bien vraie. On juge trop légerement, dit-il, la plûpart des Ouvrages Philoſophiques; on voit de l'héréſie, des erreurs funeſtes à la Religion, là où le plus ſouvent

il n'y a que des vues peu communes à la vérité, mais d'ailleurs très-innocentes. Il rapporte à ce ſujet un Bref de l'immortel Benoît XIV, daté du 9 Juillet 1753, auquel nous renvoyons nos Lecteurs. M. Piquer a répandu beaucoup d'érudition dans la ſeconde Partie de ſon Diſcours; mais les objets qu'il y préſente & qu'il y diſcute, nous ont paru trop étrangers au goût du commun de nos Lecteurs, pour en donner ici le détail. Du reſte, cet Ouvrage eſt très-bien écrit. Quelques-uns de ſes Compatriotes accuſent l'Auteur d'avoir fait paſſer dans ſon ſtyle quantité de *Galliciſmes*. Le ſavant *Fontanini* ſe plaignoit de ce que la plûpart des Italiens tomboient dans le même défaut. Le méchaniſme de notre Langue, Langue ſi claire, ſi préciſe & ſi gênée, ne nous mettra jamais dans le cas d'eſſuyer les mêmes reproches de la part de nos Voiſins.

III.

On vient d'imprimer à Girone un Ouvrage du P. *Codorniu*, Jéſuite, intitulé : *Maladies de la Critique*, &c.

vol. in-12. L'Auteur eſt Membre de l'Académie du Bon-Goût de Saragoſſe, & connu en Eſpagne par pluſieurs autres productions, ſur-tout par ſa Philoſophie Morale en un vol. *in*-4°.

Ignis, Poëma Didaſcalicum à P. Joſepho Pons, Soc. Jeſu, in Seminario Nobilium de Cordellas publico Rhetorices & poëtices Profeſſore. Barcinone, anno 1760. *apud Franciſcum Suria*, in-4°. pag. 23. avec une Préface.

Catalogue des Evêques de Barcelonne, par le P. *Matthieu Rymerich*, Jéſuite. On trouve dans cet Ouvrage pluſieurs points d'Hiſtoire bien éclaircis, & quelques Diſſertations critiques.

Le Dr. *Joſeph Firaſſay*, de l'Univerſité de Cervere, va publier inceſſamment une collection de toutes les Inſcriptions qu'on a trouvées & qu'on trouve encore dans la Catalogne, avec des Explication critiques & hiſtoriques utiles à la connoiſſance de la Géographie ancienne de cette Principauté.

Il a paru depuis peu à Madrid une Traduction Eſpagnole d'un Ouvrage Portugais qui, à en juger par le titre qu'il porte, annonce un Plan de ré-

forme dans les Etudes. L'Auteur Portugais a cru ſe mettre à l'abri des Critiques, en ſe déguiſant ſous le nom de *Barbadino*, & ſous le froc d'un Capucin; mais ce déguiſement qui fait aſſez voir combien il étoit éloigné d'avoir le courage néceſſaire à tout Réformateur, n'a point empêché qu'il n'ait été reconnu, & l'on ſait que ce P. Barbadino, Capucin, eſt M. Louis-Antoine Verney, Archidiacre d'Evora. C'eſt le même Ecrivain dont l'Auteur de l'Hiſtoire de Frere Gerundio (*a*) fait un portrait ſi plaiſant dans la Préface de ſon Ouvrage.

(*a*) *Voyez* le Journal Etranger du mois d'Avril de cette année.



SUPPLÉMENT aux Nouvelles Littéraires d'Italie.

MEMORIA sopra un antico Marmo Cristiano, scoperto nella Valsusina del Ducato di Milano, illustrato e donato dal Conte Francesco Roncalli Parolino *alla Libreria pubblica della Citta di Brescia. In Brescia*, 1760. 2 *Plag. fol.*

« MÉMOIRE sur un ancien Tombeau Chrétien, découvert & expliqué par le Comte *François* » *calli Parolino*, &c. A Brescia, 1760. Voici l'Inscription.

B M
HIC REQUIESCIT
IN PACE FLORA
QUE VIXIT IN SE-
CULO AN PM XXX
CESSIT SUB D XV
KAL APRILIS POST
CONs CASTINI
V C

CE Marbre fut trouvé en 1756; il avoit servi de pierre sacrée ou marbre d'Autel dans l'Eglise d'un Vil-

lage nommé *Cortabbio*. Le Comte *Roncalli*, après l'avoir éclairci par un savant Commentaire, en fit présent à la Bibliotheque publique de Brescia.

Quoique l'Epigraphe B M de ce Monument n'ait rien de difficile pour qui connoît un peu les Inscriptions antiques, nous croyons devoir l'expliquer d'après le Commentaire que nous avons sous les yeux. B M, dans ces sortes de Monumens, signifie ou *Bonæ memoriæ* ou *bene merens*; mais cette derniere formule ne s'emploie ordinairement qu'à la fin des Epitaphes.

Le mot *Flora* engage le Commentateur dans des recherches sur la Divinité que les Payens nommoient *Flore*. Il cite à ce sujet une Médaille d'argent qu'il conserve dans sa Bibliotheque. Nous ne le suivrons pas dans une Dissertation qui, pour être savante, n'en est pas moins inutile à l'éclaircissement de l'Epitaphe d'une Femme Chrétienne.

Il ne s'agit certainement point ici de la Déesse Flore; il n'y est pas non plus question de la Vierge *Flora*, martyrisée avec *Lucile*, par ordre de l'Em-

pereur *Galien*, l'an de J. C. 262, époque fort antérieure au tems dont ce Marbre porte l'empreinte. Il y est donc parlé d'une femme, ou qui se nommoit Flora avant son Baptême, ou qui s'étoit même fait baptiser sous ce nom, déja consacré par une sainte Martyre.

AN PM XXX signifie, selon notre Commentateur, que Flora avoit vécu *environ* trente ans (PM *plus minùs*).

Il reste encore un trait de lumiere à jetter sur ce Monument qui, comme on l'a vu jusqu'ici, est assez obscure. Il falloit autant de sagacité & d'érudition qu'en a M. le Comte de Roncalli, pour débrouiller ce cahos. Les derniers mots, qui expriment le tems de la mort de Flore, sont les plus aisés à entendre.

On datoit encore alors par les années des Consuls. Ce genre d'époque étoit commun aux Chrétiens & aux Payens; mais pour rendre moins sensible cette ressemblance, que les uns & les autres regardoient comme une profanation, les Payens ne datoient des années des Consuls, que les Inscriptions des Ouvrages & des Monumens publics, & rarement les Epita-

phes. Les Chrétiens, au contraire, ne s'en servoient que dans les Epitaphes.

Fl. Castinus s'étant acquis une juste gloire par ses grandes actions, fut désigné Consul avec *Aëtius*, l'an de J. C. 423. Aëtius étant mort l'année suivante, Castinus eut pour Collegue *Fl. Victor*, & tous deux furent remplacés, vers l'année 425, par *Théodose* & *Valentinien*. C'est à-peu-près à ce tems, que l'on doit fixer la mort de Flora. Le mot *Post* marque un petit intervalle qu'il y eut entre le Consulat de Castinus & celui de Théodose.

Il étoit d'usage alors que dans les especes d'interregnes, on datât les événemens du Consulat, dont ils approchoient le plus, & Flora mourut sans doute peu de tems après celui de Castinus.

Les dernieres lettres V C représentent ces mots, *Viri Clarissimi*, qualification que l'on donnoit alors, comme aujourd'hui, souvent plus à la place qu'à la Personne.

Fin du Journal de Décembre.

TABLE
DES MATIERES.

ANGLETERRE.

ESPAGNE.

SUISSE.

ALLEMAGNE.

ITALIE.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ERRATA pour le Journal de Novembre.

Page 51, *Amérique Méridionale*, lisez *Septentrionale.*

Page 139, ligne 10, *les physionomies*, lisez *la physionomie.*

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du présent mois. A Paris, ce 24 Décembre 1760.

DEPASSE.

DE l'Imprimerie de LOUIS CELLOT, rue Dauphine.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES OFFSET
DE L'IMPRIMERIE REDA S.A.,
A CHÊNE-BOURG (GENÈVE), SUISSE.
JANVIER 1968

3 8198 322 514 595